

*ÉCOLE DOCTORALE DES HUMANITÉS*

Approches contemporaines de la création et de la réflexion artistiques  
LabEx GREAM

**THÈSE** présentée par :

**Christiane BOURREL**

soutenue le : **23 novembre 2021**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Arts / Musicologie

**LISZT ÉPISTOLIER**

**Portrait du compositeur à travers soixante-six lettres  
conservées à la Bibliothèque nationale de France.**

**THÈSE dirigée par :**

**Mme Márta GRABÓCZ**

Professeur en musicologie, université de Strasbourg - membre  
honoraire de l'Institut universitaire de France.

**THÈSE co-dirigée par :**

**Mme Cécile REYNAUD**

Directrice de recherche à l'École Pratique des Hautes Études, Paris - HDR

**RAPPORTEURS :**

**Mme Danièle PISTONE**

Professeur des universités émérite - HDR, Sorbonne Université, Paris

**Mme Laurence LE DIAGON**

Maître de conférences - HDR, Université de Franche-Comté, Besançon

**AUTRES MEMBRES DU JURY :**

**M. Xavier HASCHER**

Professeur des universités, Université de Strasbourg



*À mon mari, Jean-François Batisse, qui m'a soutenue dans  
ce travail de thèse, mais n'aura malheureusement pas pu en  
voir l'aboutissement*

*et à nos enfants, Blaise et Bérénice.*



# Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance

à mes directrices de thèse,

Márta Grabócz, qui m'a incitée à entreprendre cette thèse, accordé sa confiance, procuré de précieux contacts et ouvert l'accès à de nombreuses publications hongroises,

et Cécile Reynaud, pour avoir accompagné avec une exigence constructive ma réflexion sur l'élaboration du corpus et l'organisation du plan,

à Laurence Le Diagon, Danièle Pistone et Xavier Hascher, qui ont bien voulu faire partie de mon jury et consacrer du temps à mon travail,

aux membres de mon comité de suivi de thèse, Xavier Hascher, Patrick Ténoudji et Julie Walker qui, par une lecture critique et bienveillante de mon travail en cours d'élaboration, m'ont aidée à mieux circonscrire le sujet de ma thèse et à poursuivre sa rédaction malgré les obstacles rencontrés,

à Nicolas Dufetel, qui m'a donné l'occasion de participer aux séminaires organisés par l'IReMus autour de *Liszt Paris-Weimar*, et a bien voulu participer au jury tant que membre invité à ma soutenance,

à Zsuzsanna Domokos, Jean-Jacques Eigeldinger, Klára Hamburger et Claude Knepper, qui ont bien voulu m'éclairer sur des points de bibliographie ou de localisation d'œuvres,

aux jeunes chercheurs du GREAM, dont le dynamisme et les conseils ont judicieusement soutenu durant toutes ces années l'avancée de mes travaux,

aux participants du séminaire des *Indiscipliné(e)s*, qui, décloisonnant les disciplines scientifiques, m'ont amenée à diversifier les approches de mon sujet,

à Alexandre Freund-Lehmann, dont le soutien m'a été très précieux, en particulier pour les démarches administratives à distance, et à Thibaut Lily, dont l'expertise et la patience ont permis de mener à bien la mise en forme informatique de ma thèse,

et à tous ceux qui m'ont fidèlement et efficacement soutenue par leurs encouragements, leurs relectures, leur aide aux traductions, aux recherches documentaires et à la mise en forme de documents iconographiques, en particulier à Olivia Abreu, Bérénice Batisse, Kathy Bounoure, Guy Bourrel, Zacharie Braïek, Robert Muller, Abril Padilla, Marie-Hélène Trembleau et Agathe Vitteau.



# Sommaire\*

<b>Remerciements .....</b>	<b>5</b>
<b>Sommaire .....</b>	<b>7</b>
<b>Avis au lecteur .....</b>	<b>11</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>15</b>
<b>0. 1. Origine de mon projet éditorial : contribuer à la publication, toujours inachevée, des lettres de Franz Liszt (1811-1886). .....</b>	<b>17</b>
<b>0. 2. Intérêt et statut particulier des correspondances de musiciens.....</b>	<b>18</b>
<b>0. 3. Problématique : Liszt, un épistolier insatisfait.....</b>	<b>20</b>
<b>0. 4. Résultats escomptés .....</b>	<b>21</b>
<b>0. 5. Méthodes d'édition et d'analyse .....</b>	<b>22</b>
<b>0. 6. Organisation de la thèse.....</b>	<b>24</b>
<b>Première partie : Liszt épistolier .....</b>	<b>25</b>
<b>1. 1. État des lieux : l'édition de sa correspondance, un vaste chantier toujours inachevé .....</b>	<b>28</b>
1. 1. 1. La première vague des éditions (1893-1918) : La Mara .....	28
1. 1. 2. La deuxième vague (1924-1950).....	30
1. 1. 3. Les éditions modernes scientifiques (de 1986 à nos jours) .....	32
1. 1. 4. Autres ouvrages sur Liszt : biographies, documents et analyses en vue des commentaires.....	36
<b>1. 2. Le corpus retenu : soixante-six autographes .....</b>	<b>40</b>
1. 2. 1. Le fonds Daniel Ollivier de la BnF.....	40
1. 2. 2. Critères du choix et composition du corpus .....	43
1. 2. 3. Principes éditoriaux.....	46
<b>1. 3. Une analyse de la forme des lettres : résultats .....</b>	<b>52</b>
Introduction : travaux sur l'épistolaire .....	52
1. 3. 1. Regard autocritique de Liszt sur son activité épistolaire.....	55
1. 3. 2. Liszt et la hiérarchie : modèles épistolaires et normes sociales.....	59
1. 3. 3. Réponse à la problématique : qualités du style épistolaire de Liszt.....	76
1. 3. 4. Complément : vouvoiement et tutoiement dans les lettres de Liszt.....	96
<b>1. 4. Mes apports .....</b>	<b>100</b>
1. 4. 1. Intérêt biographique du corpus : un éventail de situations .....	100

---

\* Le lecteur trouvera en fin de thèse une Table des matières davantage détaillée qui indique la pagination des différentes lettres éditées dans cette thèse.

1. 4. 2. Apports de mon édition critique.....	103
1. 4. 3. Analyse de l'écriture de Liszt.....	116

## **Deuxième partie : Édition des soixante-six lettres de Liszt ..... 121**

<b>2. 0. Tableaux récapitulatifs des lettres et compléments .....</b>	<b>123</b>
Tableau I : Les 66 lettres du corpus par ordre chronologique .....	123
Tableau II : Les 35 documents complémentaires éclairant le corpus principal.....	126
Tableau III : Récapitulatif des lettres et compléments .....	129
<b>2. 1. Les vingt-six lettres de Franz Liszt à sa mère.....</b>	<b>131</b>
2. 1. 1. Introduction .....	131
<b>2. 1. 2. Édition des lettres de Liszt à sa mère (26 lettres) : transcriptions, annotations et commentaires. ....</b>	<b>166</b>
2. 1. 3. Conclusion. Les derniers moments d'Anna Liszt.....	255
<b>2. 1. 4. Complément aux lettres de Liszt à sa mère. Quatre lettres d'Anna Liszt à son petit-gendre Émile Ollivier écrites en français (1863-1865) .....</b>	<b>256</b>
<b>2. 2. Les dix lettres de Franz Liszt à d'autres membres de sa famille .....</b>	<b>266</b>
2. 2. 1. Introduction : composition et intérêt de ce sous-corpus.....	266
<b>2. 2. 2. Transcription annotée et commentée de cinq lettres à divers membres de sa famille.....</b>	<b>270</b>
<b>2. 2. 3. Transcription annotée et commentée de cinq lettres à Daniel Ollivier .....</b>	<b>286</b>
<b>2. 2. 4. Compléments : divers textes relatifs à ces dix lettres de Liszt.....</b>	<b>305</b>
<b>2. 3. Les vingt lettres de Franz Liszt à Lambert Massart.....</b>	<b>315</b>
2. 3. 1. Le destinataire : Lambert Massart (1811-1892). Brève présentation.....	315
2. 3. 2. Le corpus des lettres de Liszt à Massart : une seule édition antérieure (Vier 1950), épuisée et entachée d'erreurs. ....	318
2. 3. 3. Deux périodes, deux thèmes : l'édition des compositions de Liszt à Paris, le conflit avec Marie d'A. sur la garde des enfants.....	319
2. 3. 4. Organisation de ma publication : liste des lettres, regroupement en deux séries.....	320
<b>2. 3. 5. Transcription annotée et commentée des lettres de Liszt à Massart [Série 1 des lettres de Liszt à Massart (1837-1841), 10 lettres] .....</b>	<b>322</b>
<b>2. 3. 6. Compléments : divers textes relatifs à ces 10 lettres de Liszt à Massart [série 1] .....</b>	<b>379</b>
<b>2. 3. 7. Transcription annotée et commentée des lettres de Liszt à Massart [Série 2 des lettres de Liszt à Massart (1844-1849), 10 lettres].....</b>	<b>395</b>
<b>2. 3. 8. Compléments : divers textes relatifs à ces 10 lettres de Liszt à Massart [série 2].....</b>	<b>431</b>
<b>2. 4. Les dix lettres de Franz Liszt à divers autres destinataires.....</b>	<b>444</b>
2. 4. 1. Introduction : intérêt et organisation.....	444
<b>2. 4. 2. Transcription commentée et annotée de ces dix lettres.....</b>	<b>445</b>
<b>2. 4. 3. Compléments : divers textes relatifs à ces dix lettres de Liszt.....</b>	<b>479</b>



<b>Conclusion .....</b>	<b>493</b>
<b>3. 1. Les apports principaux de ma thèse .....</b>	<b>495</b>
3. 1. 1. Bilan éditorial .....	495
3. 1. 2. Apports thématiques.....	497
3. 1. 3. Apports sur l'écriture épistolaire de Liszt .....	498
<b>3. 2. Perspectives .....</b>	<b>500</b>
3. 2. 1. Édition électronique de la correspondance de Liszt .....	500
3. 2. 2. Intérêt musicologique de la correspondance de Liszt.....	501
<b>Bibliographie.....</b>	<b>503</b>
<b>Annexes .....</b>	<b>515</b>
Annexe 1 – Liste des albums de la BnF contenant les archives Daniel Ollivier (NAF 25175-25198) .....	517
Annexe 2 – Album NAF 25179 - Liste des autographes.....	518
Annexe 3 – Album NAF 25180 - Liste des autographes.....	519
Annexe 4 – Portrait de Franz Liszt par Ary Scheffer, reproduction lithographique .....	522
Annexe 5 – Reproduction d'autographes : deux adresses .....	523
Annexe 6 – Lettre de Liszt à sa mère du 9 janvier 1831.....	524
Annexe 7 – Reproduction d'autographes : lettre de Liszt à Daniel Ollivier du 11 juin 1886.....	525
Annexe 8 – Reproduction d'autographes : papier à lettre illustré, lettre de Liszt à Massart du 17 août 1840 .....	527
Annexe 9 – Tombe d'Anna Liszt au cimetière Montparnasse.....	528
Annexe 10 – Méthodologie : identification d'un fragment d'autographe énigmatique .....	529
Annexe 11 – L'édition musicale à Paris vue à travers les lettres de Franz Liszt à Lambert Massart (1837-1840).....	541
Annexe 12 – Repères biographiques en lien avec les lettres du corpus.....	563
<b>Index des œuvres littéraires de Franz Liszt .....</b>	<b>569</b>
<b>Index des œuvres musicales de Franz Liszt .....</b>	<b>571</b>
<b>Index des noms propres .....</b>	<b>574</b>
<b>Table des matières détaillée.....</b>	<b>585</b>



## **Avis au lecteur**



## Options éditoriales

Elles sont présentées au sein de la première grande partie, dans le point consacré aux principes éditoriaux (1. 2. 3. 2).

## Documents synthétiques

Trois documents récapitulatifs figurent en tête de la deuxième grande partie :

- Une liste chronologique des lettres du corpus
- Une liste des textes complémentaires, présentés en fonction des chapitres
- Un tableau récapitulatif regroupant les lettres et les compléments. Il permet de visualiser, entre autres, les lettres inédites.

## Index

Trois Index des titres et des noms cités dans les lettres sont placés à la suite des Annexes :

- Index des œuvres musicales de Liszt
- Index des œuvres littéraires de Liszt
- Index des personnes

## Notices sur les personnes

Il n'y a pas de liste regroupant les notices sur les personnes. Celles-ci sont intégrées dans les notes infrapaginales, à la première occurrence significative du nom, où celui-ci est mis en caractères gras (avec renvoi en gras dans l'Index). Les personnes occupant une place particulière dans cette correspondance, Anna Liszt, Daniel Liszt, Daniel Ollivier et Lambert Massart, bénéficient d'un développement plus important, placé en tête des sections les concernant (2. 1 ; 2. 2. 2, L. 1 et L. 6 ; 2. 3).

## Abréviations

BnF : Bibliothèque nationale de France.

NAF : Nouvelles acquisitions françaises, archives conservées au département des Manuscrits de la BnF sur le site Richelieu.

Les lettres F, A et C correspondent, dans les références aux éditions de K. Hamburger, aux initiales de Franz, Anna et Cosima.

Les formes abrégées des références bibliographiques sont indiquées dans la Bibliographie.

## Code des couleurs

Le choix a été fait de signaler par des couleurs les transcriptions et citations des lettres, en plus de leur mise en page conventionnelle. Ces couleurs permettent de distinguer au premier regard les lettres de Liszt, signalées par la couleur bleue, des lettres et textes d'autres personnes, reconnaissables à la couleur violette.

## Code typographique concernant les annotations

L'italique signale les notes philologiques, différenciées des notes d'érudition par ce procédé.



# Introduction





« Je viens de voir une invitation de la part du Comité du Festival qui doit avoir lieu à Carlsruhe, et je ne pense pas me tromper en croyant que la lettre est écrite de cette main illustre dont l'exécution merveilleuse sur le piano m'a tant de fois charmé et ému. »

Giacomo Meyerbeer<sup>1</sup>

L'expression « Liszt épistolier » est susceptible de deux lectures. Elle peut renvoyer à l'importance quantitative, bien connue, de la correspondance de ce musicien, mais aussi attribuer à ses lettres un statut littéraire, de nature qualitative. Aussi bien l'objectif de cette thèse est-il double. Me proposant d'ajouter une pierre à la vaste entreprise que constitue l'édition des lettres de Franz Liszt, j'ai envisagé d'interroger, à cette occasion, le rapport de ce pianiste-compositeur à l'écriture épistolaire.

## **0. 1. Origine de mon projet éditorial : contribuer à la publication, toujours inachevée, des lettres de Franz Liszt (1811-1886).**

L'édition de la correspondance de Franz Liszt, riche de dix-mille à vingt-mille lettres, est un immense chantier en perpétuelle refonte. Les premiers volumes, dont la publication a commencé moins de dix ans après la mort du musicien, ont pour la plupart été repris et complétés, à partir de 1986 (année du centenaire de sa mort), selon des critères modernes, conformes au modèle scientifique des éditions critiques des correspondances<sup>2</sup>. Mais la tâche est immense, il convient de la poursuivre sans cesse. C'est dans ce cadre que ma directrice de thèse, madame Márta Grabócz, m'a suggéré de procéder à la republication, selon ces nouvelles normes, de lettres publiées il y a plus d'un demi-siècle dans un volume désormais épuisé, devenu introuvable. Il s'agit de l'ouvrage intitulé *Franz Liszt. L'artiste. Le clerc. Documents inédits*, publié par l'historien Jacques Vier<sup>3</sup>. Les autographes de ces lettres sont archivés au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, dans le fonds Daniel Ollivier<sup>4</sup>. À l'intérieur de cette édition, mon attention s'est d'abord portée sur une dizaine de lettres adressées par Liszt à son ami le violoniste Lambert Massart, au cours de son séjour en Italie avec la comtesse Marie d'Agoult (août 1837 -

---

<sup>1</sup> LA MARA, *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1895-1904 (3 vol.), vol. 1 (1824-1854), p. 290, lettre 191, de Giacomo Meyerbeer à Franz Liszt, été 1853.

<sup>2</sup> L'historique des éditions de la correspondance de Liszt, avec les références précises, est présenté dans le chapitre 1. 1.

<sup>3</sup> Jacques VIER, *Franz Liszt. L'artiste. Le clerc. Documents inédits*, Paris, Le Cèdre, 1950 : cet ouvrage est présenté dans le chapitre 1.1 de cette thèse, avec, dans les chapitres 1.2 et 1.3, des précisions sur le redécoupage des lettres et les erreurs de transcription. Dans ma thèse, il sera très souvent fait référence à cette publication, puisqu'elle en constitue le point de départ.

<sup>4</sup> Ces archives sont présentées dans le chapitre 1. 2. Leur liste intégrale, composée de 24 albums, figure dans les annexes 1 à 3.

novembre 1839). J'en ai fait l'objet de mon mémoire de master, orientant mes recherches sur le fonctionnement de l'édition musicale à Paris à cette époque<sup>5</sup>.

Mais c'était là un travail partiel, il demandait à être poursuivi. La lecture des archives parisiennes, qui contiennent quatre albums de lettres de Liszt parmi d'autres documents liés à sa vie, m'a fait découvrir d'autres autographes, non publiés par Vier<sup>6</sup>. De là est né le projet d'élargir mon corpus au-delà de l'ouvrage de ce dernier. J'ai complété la publication des quarante-huit lettres revues et corrigées de cette édition, par dix-huit autres lettres, dont cinq sont inédites à ce jour et treize difficiles à trouver. Mon corpus se compose ainsi de trois ensembles totalisant soixante-six lettres de Liszt : vingt-six adressées à sa mère, vingt à Lambert Massart, et vingt à divers autres destinataires. De cette façon, la totalité des autographes de Liszt conservés à la BnF seront désormais à la disposition des chercheurs dans une édition critique moderne<sup>7</sup>.

## 0. 2. Intérêt et statut particulier des correspondances de musiciens

L'édition des correspondances de musiciens appartient à la branche historique de la musicologie. En effet, cette discipline, née au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, a intégré dans son champ d'étude les recherches biographiques sur les musiciens, comme on le faisait pour les autres artistes et écrivains, et dans ce cadre, les lettres constituent des sources premières. Dans cette conception reliant l'homme et l'œuvre, on attend de la biographie d'un artiste qu'elle apporte un éclairage sur sa création. La publication des lettres de Liszt se situe dans la tradition de ces recherches. Les apports attendus sont de deux ordres.

D'une façon large, en fournissant des documents généraux sur le déroulement de la vie du musicien, les lettres de ce dernier permettent de connaître l'arrière-plan de son activité musicale, le cadre dans lequel cette activité s'est développée : les événements qui peuvent l'avoir influencée, et, inversement, les répercussions de cette activité sur ses relations avec son entourage. Ainsi, dans le cas de Liszt, parmi d'autres faits : la mort de son père, en août 1827, interrompant brutalement les tournées du jeune virtuose de seize ans, et l'amenant à donner des cours de piano à Paris pour subvenir à sa propre vie et à celle de sa mère ; la naissance de ses trois enfants, entre 1835 et 1839, confortant sa décision de reprendre des tournées internationales afin d'assurer à ceux-ci une existence confortable, tout en asseyant sa propre

---

<sup>5</sup> Mémoire intitulé *Réédition des lettres de Franz Liszt à Lambert Massart (1837-1840). Un accès renouvelé à la connaissance du monde de l'édition musicale à Paris sous la Monarchie de Juillet*, soutenu à l'université de Strasbourg le 18 juin 2014, sous la direction de madame Márta Grabócz.

<sup>6</sup> Les autres autographes de Liszt de ce fonds, tous adressés à Marie d'Agoult, ont bénéficié d'une publication scientifique dans l'ouvrage intitulé *Correspondance de Liszt et de Marie d'Agoult*, Paris, Gallimard, 1990 ; Nouvelle éd. revue, augmentée et annotée par Serge GUT et Jacqueline BELLAS, Paris, Fayard, 2001. Ils sont conservés dans les trois premiers albums du fonds (le quatrième contient les lettres de Marie d'Agoult à Liszt). Le cinquième et le sixième album (NAF 25179 et 25180), contiennent les lettres de Liszt à d'autres destinataires, dont Vier a publié une grande partie.

<sup>7</sup> Il faudra cependant attendre que les lettres de Liszt à Émile Ollivier (dont vingt-et-une se trouvent dans les archives de la BnF), actuellement publiées en ligne par Claude Knepper, soient complétées par des annotations (*Correspondance de Liszt avec Émile Ollivier* : <<http://www.liszt.cnrs.fr.>>). Des informations plus précises sur cette publication sont apportées au ch. 1. 1. 3. 2. 2.

notoriété artistique (1839-1848) ; et, inversement, ces tournées étourdissantes, suivies de son activité de maître de chapelle à Weimar (1848-1861), le tenant géographiquement éloigné de sa mère et de ses enfants.

D'autre part, on espère trouver dans les lettres d'un musicien des informations concernant plus directement son activité créatrice : concerts, compositions, publications (pour Liszt, par exemple, les compositions de la période italienne et la publication des partitions<sup>8</sup>), mais aussi réflexions sur la technique instrumentale (les potentialités du piano<sup>9</sup>) ou sur l'esthétique (les mauvaises transpositions pour piano<sup>10</sup>, le genre de l'oratorio<sup>11</sup>, la musique de l'avenir<sup>12</sup>). Les lettres de Liszt à Massart, en particulier, contiennent de nombreuses informations sur les conditions économiques de la diffusion des œuvres musicales en France et en Europe de l'Ouest. Ces mêmes lettres, ainsi que celles adressées à sa mère, nous informent sur les conditions de la création artistique rencontrées par le musicien au cours de sa vie de perpétuel nomade. En ce sens, les lettres d'un musicien constituent le paratexte de sa création artistique.

Mais il y a lieu de s'interroger plus particulièrement sur la spécificité des lettres de musiciens. Jusqu'à présent, en effet, les correspondances des créateurs artistiques, qu'ils soient musiciens, plasticiens ou cinéastes, ont été envisagées sur le modèle des lettres d'écrivains. Qualifier Liszt d'épistolier suggère que le rapport d'un musicien à l'écriture verbale est de même nature que celui d'un écrivain. Liszt épistolier serait comparable à Flaubert épistolier. Or il convient de différencier les deux cas, et c'est dans cette perspective inédite que j'ai orienté ma recherche. En effet, pour l'écrivain, l'outil de l'expression épistolaire se confond avec celui de sa création artistique, tandis qu'un musicien, ou un plasticien, doit recourir à deux langages distincts. L'un des deux outils est inhérent à son mode de création artistique, mais l'autre, le langage verbal, ne peut être appréhendé comme le prolongement de son art. Ce dernier possède un autre statut, assumant une fonction utilitaire, celle de la communication<sup>13</sup>. On ne peut pas continuer à ignorer cette spécificité<sup>14</sup>. Le cas de Liszt m'est apparu comme particulièrement intéressant à cet égard, dans la mesure où ce musicien, reconnu comme un artiste éminent, soulève lui-même la question de sa compétence épistolaire.

---

<sup>8</sup> Voir la première série des lettres à Massart, ch. 2. 3, L. 1 à 9.

<sup>9</sup> Voir la lettre à Massart contenant la préface aux transpositions pour piano des symphonies de Beethoven, ch. 2. 3, lettre 4.

<sup>10</sup> Les « arrangements » de Hummel sont assimilés à des « dérangements » : L. 2 à Massart, ch. 2. 3.

<sup>11</sup> Lettre à sa mère sur l'oratorio *La Légende de Sainte Élisabeth*, ch. 2. 1, L. 12.

<sup>12</sup> Voir la lettre de Liszt à Janin évoquant le fiasco, en mai 1846, de la *Cantate pour l'inauguration du monument de Beethoven à Bonn*, ch. 2.4, L. 10. Il ne s'agit pas encore là, à proprement parler, de la musique de l'avenir, dont Liszt sera chef de file avec Wagner, mais le virtuose du piano s'affirme déjà confiant dans son avenir de compositeur. Plus tard, dans une lettre à sa mère d'avril 1865, il dit espérer le succès parisien de sa *Messe de Gran*, et de sa symphonie la *Divine comédie de Dante*, œuvres appartenant à la nouvelle esthétique (ch. 2. 1., L. 24).

<sup>13</sup> Le musicologue Frank Langlois amorce une réflexion sur ce sujet. Il fait observer que « les “gens de musique”, chez lesquels l'écrit épistolaire n'est pas l'outil de la création, manipulent une langue exempte de tout cousinage avec la création artistique » (Frank LANGLOIS, « Principes méthodologiques pour l'édition des correspondances de musiciens », dans *Epistolaire*, revue de *L.A.I.R.E.* n° 33, Paris, Champion, 2007, p. 49-68 (p. 59).

<sup>14</sup> Le cas de Berlioz est différent de celui de Liszt, dans la mesure où Berlioz a exercé, parallèlement à sa création musicale, une activité régulière de feuilletoniste qui, outre l'écriture de ses *Mémoires*, permet de le considérer autant comme écrivain que comme musicien.

### 0. 3. Problématique : Liszt, un épistolier insatisfait

Mon corpus de lettres, choisi au départ en fonction de besoins éditoriaux, s'est révélé particulièrement propre à éclairer une problématique indiquée par Liszt lui-même, et qui est reliée à la dichotomie que je viens d'évoquer. Ce virtuose du clavier porte, en effet, un regard très critique sur son activité épistolaire. Non seulement il se plaint de l'ampleur d'une tâche illimitée, mais surtout, il se perçoit comme incompetent dans l'expression verbale écrite. Ce géant dans de nombreux domaines se voit en nain quand il s'agit d'écrire. Il convenait d'interroger ce paradoxe.

Il se trouve que les lettres retenues parmi les autographes de la BnF sont adressées à des familiers, amis ou membres de sa famille ; elles ne comprennent ni les échanges entretenus par Liszt avec ses compagnes, épistolières expertes, ni avec des artistes et intellectuels ouverts aux réflexions sur la musique et les faits de société. Et pourtant, c'est cette écriture « ordinaire » qui, dans l'apparente banalité d'une activité sans enjeu créatif conscient, offre un champ propice à l'exploration des caractéristiques épistolaires de Liszt : le corpus fournit à la fois des ensembles cohérents, comme les lettres à Massart ou à sa mère, et un échantillonnage très varié de lettres à diverses personnes, appartenant ou non à sa famille. Je me suis donc mise en quête, dans ce large éventail de réalisations épistolaires, des caractéristiques de sa plume, afin d'évaluer la pertinence de son sentiment d'infériorité. Constatant que ce qu'il déplore, c'est de ne pas savoir faire œuvre épistolaire comme il fait œuvre musicale, j'ai cherché à mettre au jour l'idéal littéraire auquel il se réfère, et les qualités, indéniables dès la première lecture, de son style propre.

Il faut rappeler que la paternité des écrits de Liszt a donné lieu à des polémiques bien tranchées. Certains auteurs ont dénié à ce musicien la moindre participation à la rédaction des textes publiés en son nom, comme, entre autres, les *Lettres d'un Bachelier à la musique*, dont il est question dans mon corpus<sup>15</sup>, et lui ont donc dénié la moindre compétence littéraire<sup>16</sup>. Mais la position la plus récente des chercheurs consiste à considérer ces textes comme le fruit d'une écriture à quatre mains, Liszt fournissant les idées et le schéma, et les « petites mains » de Marie d'Agoult ou de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, ses compagnes successives, réalisant la mise en forme définitive, qu'il supervisait généralement<sup>17</sup>. Mon corpus peut offrir un exemple de ce mode d'écriture, à travers un texte adressé par Liszt au journaliste Jules Janin, ébauche d'article probablement destiné à une revue<sup>18</sup>. Cependant cette question des textes destinés à la publication

---

<sup>15</sup> Ces articles, constitués de lettres fictives, étaient destinés à des revues. Ils sont évoqués par Liszt dans ses lettres à Massart des années 1837-1839 (ch. 2. 3). Leurs éditions actuelles sont précisées au ch. 1. 4. 1. 3 (par Rémy Stricker en France, 1995, et Detlef Altenburg en Allemagne, 1989-2000).

<sup>16</sup> L'auteur de référence le plus catégorique sur ce sujet est Émile Haraszti qui, dans un article intitulé « Le problème Liszt », dans *Acta musicologica*, décembre 1837, nie l'authenticité des productions littéraires de Liszt (Alan WALKER, *Franz Liszt*, t. 1, Paris, Fayard, 1989, p. 22-23). Vier lui emboîte le pas.

<sup>17</sup> Il s'agit principalement de Rémy STRICKER, *Franz Liszt, Les ténèbres de la gloire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 186 (« Qui écrivait ? ») et Nicolas DUFETEL, « Les écrits de Franz Liszt. Quelques réflexions épistémologiques et méthodologiques sur leur paternité et leur topologie », dans *Écrits de compositeurs*, dir. Michel DUCHESNEAU, Valérie DUFOUR et Marie-Hélène BENOIT-OTIS, Paris, Vrin, 2013, p. 265-287 ; Franz LISZT, *Trois opéras de Richard Wagner considérés de leur point de vue musical et poétique, Tannhäuser – Lohengrin – Le Vaisseau fantôme*, Arles, Actes Sud, 2013, p. 23-24 ; et *Franz Liszt, Tout le ciel en musique, Pensées intempestives*, Paris, Le Passeur, 2016, p. 214.

<sup>18</sup> Lettre à Jules Janin, ch. 2. 4, L. 10 ; l'analyse est présentée dans le complément n°2 de ce chapitre 2. 4.

doit être distinguée des lettres composant la correspondance de Liszt. Même si, au faite de sa gloire, ce dernier se doutait que ses lettres seraient publiées un jour, et même s'il demandait parfois conseil, par scrupule d'exactitude, sur un point de vocabulaire, il les écrivait de sa main, elles sont incontestablement ses réalisations. Or ces lettres réelles, contrairement aux *Lettres d'un bachelier*, fictions destinées à la publication, n'ont pas fait l'objet, jusqu'à présent, de recherches analytiques. C'est pourquoi il m'a paru important d'entreprendre ce travail. Dans cette thèse, j'aborde les lettres sous un nouvel angle, en interrogeant leur forme, matérielle et stylistique, à la recherche de ce que celle-ci peut révéler sur le rapport problématique de Liszt à l'expression écrite.

## 0. 4. Résultats escomptés

La partie éditoriale de mon travail présente un double enjeu, classique dans la publication des correspondances, mais qui, jusqu'à présent, n'avait pas été pris en compte pour lettres de mon corpus. Il s'agit, d'une part, de fournir des textes rigoureusement établis, en surmontant les quelques difficultés de déchiffrement apparaissant dans ces autographes, en particulier pour certains noms propres et les mots écrits en allemand. D'autre part, une recherche de type historique se doit d'éclairer le contexte des lettres, les recherches les plus importantes portant sur les personnes citées, nombreuses et parfois difficiles à identifier. Dans ce domaine, mes apports devront être les plus complets possible, tant, évidemment, pour les lettres inédites, que pour celles, déjà publiées, qui présentaient des annotations déficientes<sup>19</sup>.

Pour l'autre axe de ma thèse, celui de la réflexion et des commentaires, je me suis fixé deux objectifs : d'une part, éclairer le contexte des lettres d'une façon élargie par rapport aux exigences les plus élémentaires des éditions critiques, et d'autre part, aborder la problématique, évoquée ci-dessus, du complexe épistolaire de Liszt. Ainsi, certaines lettres de Liszt, qui abordent un thème particulièrement sensible de sa vie, seront-elles accompagnées de documents complémentaires, constitués principalement d'autres lettres sur le même sujet. Le corpus présente justement des événements marquants de la biographie de Liszt, comme la mort de ses deux enfants Daniel et Blandine, ainsi que celle de sa mère, Anna. Les conflits avec la mère de ses enfants, Marie d'Agoult, à propos de l'éducation de ceux-ci, y tiennent aussi une place importante. Ils occupent toute une partie des lettres à Massart, et apparaissent dans les lettres à Anna et à Daniel Liszt. À l'occasion de ces diverses lettres, je tenterai, en convoquant quelques autres documents, d'éclairer le rapport de Liszt à la paternité.

Par ailleurs, toute une partie analytique sera consacrée à la problématique du complexe d'infériorité exprimé par Liszt dans le domaine épistolaire. En proposant une analyse de la forme, matérielle et stylistique, des lettres du corpus, je chercherai à identifier l'origine de ce complexe, et à en évaluer le bien-fondé, dans la mesure où le lecteur actuel ne perçoit pas les défauts invoqués. En outre,

---

<sup>19</sup> Les anciennes publications, qu'elles soient de La Mara, de Daniel Ollivier ou même de Vier (voir 1. 1. 1 et 1. 1. 2), omettent souvent de fournir des indications sur les personnes citées, et, lorsqu'elles présentent des notes, c'est sous une forme minimaliste. Notre époque s'étant éloignée de celle de Liszt, les identifications explicites et précises sont devenues indispensables.

certaines lettres, qui offrent des caractéristiques stylistiques particulières, seront accompagnées de quelques commentaires analytiques ciblés. Cette démarche, comme je l'ai dit plus haut, n'a pas encore été appliquée aux lettres « réelles » de Liszt. Elle a pour objectif de mettre au jour les qualités épistolaires révélées dans ses lettres ordinaires. En abordant la singularité, évoquée plus haut, des correspondances de musiciens, je me propose de rechercher si la plume familière de ce virtuose est aussi dénuée de qualités littéraires que l'ont pensé certains critiques<sup>20</sup>, et qu'il l'affirmait hautement lui-même.

Enfin, si le contenu informatif des lettres de mon corpus ayant bénéficié d'une publication antérieure est déjà connu des biographes – c'est essentiellement le cas de celles éditées par Vier en 1950 – je compte cependant apporter à ces connaissances factuelles une contribution devenue nécessaire : d'abord en redonnant de la visibilité à des lettres devenues introuvables, mais surtout en corrigeant et en complétant certaines d'entre elles. L'apport de commentaires fouillés, mais aussi de lettres ou de passages inédits, devrait permettre d'éclairer des points encore mal connus, voire ignorés, de la vie de Liszt.

## 0. 5. Méthodes d'édition et d'analyse

### Transcriptions

Concernant la transcription des lettres, j'ai opté pour la plus grande fidélité possible aux autographes. Ma seule intervention, imposée par les transpositions typographiques, consiste en la mise en page linéaire qui supprime les retours à la ligne et autres effets de mise en page manuscrite, mais ne modifie rien d'autre. Cette rigueur découlait de mon projet d'analyser la forme matérielle des manuscrits de Liszt<sup>21</sup>. Cette méthode novatrice (beaucoup d'éditions modernes, quoique scientifiques, interviennent tout de même légèrement en rétablissant les accents et la ponctuation) est préconisée aussi par le musicologue Claude Knepper, comme je l'ai découvert en cours de route<sup>22</sup>.

### Annotations et commentaires

Pour l'apparat critique, je me suis attachée à fournir les annotations les plus complètes possible. En plus des notes philologiques attendues, cet appareil présente des notes d'érudition développées, comprenant, outre l'identification des personnes et des œuvres citées, des renvois occasionnels à des documents extérieurs éclairant tel passage d'une lettre. Pour les insérer dans l'édition des lettres, je me suis inspirée de diverses publications récentes, retenant les types de présentation, voire de contenu, les plus

---

<sup>20</sup> Frank LANGLOIS dans l'article déjà cité, estime que : « De manière générale, (on exceptera les manifestes et documents de soutiens, destinés à être publiés), l'épistolarité musicale consiste en de l'oralité "téléphonique" couchée sur le papier. » (LANGLOIS, *op. cit.*, 2007, p. 59).

<sup>21</sup> Mes options éditoriales sont précisées en détail au ch. 1. 2. 3. 2.

<sup>22</sup> Le protocole pour l'édition des correspondances de musiciens proposé par Claude Knepper est consultable sur : <<http://www.liszt.cnrs.fr/lettre/presentation>>. La publication informatique des lettres de Liszt à Émile Ollivier réalisée par cet auteur sur le même site met en œuvre toutes ses préconisations. Elles sont judicieuses mais extrêmement minutieuses, je ne les ai pas toutes appliquées à la lettre dans mes transcriptions.

aptes à en faciliter la lecture<sup>23</sup>. J'ai en outre inséré des documents à la suite de certaines lettres ou d'un ensemble cohérent de lettres<sup>24</sup>. Ces diverses gloses forment un ensemble complexe : elles proposent, pour une lettre ou un ensemble de lettres, plusieurs niveaux d'information, ressortissant tantôt à la pure documentation, tantôt au commentaire historique ou analytique. Les compléments ainsi constitués se justifient par le caractère hybride du sujet de ma thèse qui, à la simple transcription des lettres de Liszt, ajoute une orientation analytique interrogeant le concept de « Liszt épistolier ».

### **Recherches historiques**

Quant aux documents eux-mêmes, leur choix relève de la recherche historique. Certains d'entre eux constituent des sources premières : il s'agit d'autographes extérieurs à mon corpus, qui figurent dans d'autres albums des archives de la BnF, et que j'ai transcrits afin d'éclairer le contexte de certaines lettres de Liszt<sup>25</sup>. Pour d'autres, la majorité, je les ai reproduits à partir d'éditions antérieures, la plupart anciennes et devenues introuvables, ou à partir de données mises en lignes sur Gallica (articles de revues, *etc.*). Certaines identifications de noms propres résultent de la confrontation entre des sources de nature diverse, éditées ou mises en ligne.

### **Analyses des lettres**

Pour l'analyse des lettres, je me suis appuyée sur trois types de travaux. Les recherches historiques et sociologiques menées, depuis quelques décennies, sur l'écriture de l'intime et les correspondances ont constitué ma ressource fondamentale, permettant de situer l'épistolarité de Liszt dans son contexte culturel et social. On y trouve quantité d'informations précises sur les pratiques de la correspondance à l'époque de Liszt. Les travaux qui m'ont été les plus utiles sont dus à l'historienne Cécile Dauphin et à l'historienne et spécialiste de langue et littérature françaises Marie-Claire Grassi<sup>26</sup>. Une deuxième ressource m'a été fournie par les « manuels épistolaires » publiés en masse au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, dont le plus répandu est signé du nom, toujours populaire dans nos écoles, de Bescherelle (Jeune)<sup>27</sup>. Enfin, mes analyses du style de Liszt sont fondées sur les méthodes de la stylistique générale, issue des recherches linguistiques et sémiotiques du XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>23</sup> Je me suis particulièrement référée, pour les annotations figurant en bas de page, aux ouvrages de Pierre-Antoine HURÉ et Claude KNEPPER, *Franz Liszt. Correspondance*, Paris, JC Lattès, 1987 et de Pauline POCKNELL, Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, *Lettres de Franz Liszt à la princesse Marie de Hobenlobe-Schillingfürst*, Paris, Vrin, 2010. Le contenu des notes insérées dans l'édition, par Klára HAMBURGER, des *Lettres [de Liszt] à Cosima et à Daniela* (Mardaga, 1996), constitue aussi une référence, mais leur présentation à la fin de chaque lettre complique la lecture, en obligeant à tourner les pages.

<sup>24</sup> Cette organisation, qui insère des textes sous la forme de « compléments » rattachés à une lettre (et non renvoyés dans les annexes) s'inspire de l'édition de la correspondance entre Liszt et Marie d'Agoult réalisée par Serge Gut et Jacqueline Bellas (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001 ; voir les références précises de cet ouvrage au ch. 1. 1. 3. 2).

<sup>25</sup> Dix de ces autographes sont inédits (la liste des lettres et textes complémentaires figure dans l'introduction à la deuxième partie de la thèse).

<sup>26</sup> Les références des ouvrages consultés sont précisées au ch. 1. 3. 1.

<sup>27</sup> Les références de ces manuels sont précisées au ch. 1. 3. 1.

## 0. 6. Organisation de la thèse

La présentation de ma thèse est organisée selon l'ordre inverse de la démarche suivie au cours de mes travaux. J'ai en effet commencé par la transcription des lettres, enrichie dans un deuxième temps par leur annotation. Le matériau ainsi établi, j'ai engagé des recherches, suscitées par le complexe de Liszt, sur le genre épistolaire. Mais une fois les analyses et les commentaires réalisés, il m'a semblé préférable de placer en premier, au sein de ce travail hybride, le cadre et le résultat de mes recherches orientées par une problématique.

La première grande partie situe donc mon travail dans le cadre général des éditions de la correspondance de Liszt, et aborde le problème soulevé par la relation difficile de Liszt à l'écriture épistolaire, alors qu'il pratique celle-ci en abondance et, aux yeux du lecteur, avec une apparente aisance.

La partie éditoriale, qui en constitue l'autre volet, occupe la deuxième partie. Celle-ci est plus volumineuse en raison de la place occupée par les transcriptions. Elle présente les lettres conformément aux exigences d'une édition critique. Mais elle prolonge aussi la réflexion menée de façon transversale dans la première partie, en insérant certaines analyses dans la proximité immédiate des lettres. Cette édition regroupe les soixante-six lettres en quatre ensembles : les lettres de Liszt adressées à sa mère, à Lambert Massart, à d'autres membres de sa famille, à divers destinataires. Cette organisation, fondée sur les destinataires et non sur la chronologie globale des lettres, a été choisie pour faciliter l'exposé des analyses, celles-ci présentant des spécificités en fonction de ce paramètre téléologique.

Ce dont cette thèse ne peut pas rendre compte, malgré le souci d'exactitude qui a présidé à la transcription des autographes, c'est de la graphie de Liszt, ce geste de sa main que Meyerbeer reconnaît avec émotion, le reliant indissociablement au geste du virtuose sur le piano. La cassure interne ressentie par le musicien reste invisible aux lecteurs de ses lettres.



**Première partie :**  
**Liszt épistolier**



# 1. Liszt épistolier : une analyse de ses lettres « ordinaires »

L'objectif de cette thèse étant double – je me propose de publier un certain nombre de lettres « ordinaires » de Liszt situées dans leur contexte, et de rechercher ce qu'elles peuvent nous apprendre sur son rapport à l'écriture épistolaire – il convient de situer ces lettres dans l'ensemble de sa correspondance, avant de présenter la composition du corpus retenu.

Les lettres sélectionnées pour constituer mon corpus sont issues d'un ensemble aux dimensions impressionnantes. Liszt se révèle, en effet, aussi « illimité » dans sa correspondance que dans sa vie<sup>1</sup>. On le connaît infatigable dans ses activités de concertiste virtuose, de professeur de piano, de compositeur, de chef d'orchestre, d'organisateur de festivals, de critique musical et de théoricien de l'art ; il l'est tout autant dans ses voyages incessants, sa vie mondaine, ses rencontres amicales, culturelles ou religieuses. Mais on le sait, aussi, attaché à répondre scrupuleusement aux innombrables lettres reçues, et à poursuivre par écrit les conversations entretenues avec les personnes qui lui tiennent le plus à cœur. Des milliers de lettres écrites de sa main sont parvenues jusqu'à nous, dont une grande partie a été publiée, parfois republiée. Mais le travail n'est pas achevé. Les anciennes éditions n'ont pas toutes bénéficié de la mise à jour nécessaire, et des milliers d'autographes dorment encore dans les archives publiques et privées<sup>2</sup>. Afin de situer mon corpus dans ce vaste ensemble, il convient d'établir d'abord l'état des lieux.

---

<sup>1</sup> C'est ainsi que le caractérise Marie d'Agoult dans une lettre datée du 27 février 1840 : « **Il vous faut les grands horizons, l'infini, l'illimité [...]** » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 540).

<sup>2</sup> Pendant longtemps, le décompte réalisé par le musicologue américain Charles SUTTON a fait autorité. Il a été publié et mis à jour dans trois articles successifs : « Franz Liszt's Published Correspondence : An Annotated Bibliography », dans *Fontes Artis Musicae*, 26, n° 3, 1979 (July-September), Cassel (p. 191-233), qui dénombre déjà 6000 lettres ; puis « Liszt Correspondence in Print. An Expanded Annotated Bibliography », dans *Journal of the American Liszt Society*, vol. 25 (jan. ju. 1989) et enfin « Liszt correspondence in Print: A Supplementary Bibliography », *Journal of the American Liszt Society*, vol. 46 (Fall 1999), p. 1-43; Musik Dep., Radford College, 1999. Ce décompte est maintenant largement dépassé : le nombre total des lettres de Liszt actuellement retrouvées, officiellement archivées ou supposées conservées dans des collections privées, serait actuellement de l'ordre de quinze à vingt mille. Michael Saffle estimait, en 2003, qu'en plus des six mille lettres déjà publiées, il en resterait douze mille non publiées, ce qui ferait un total – toujours provisoire – de dix-huit mille lettres (préface de Michael SHORT, *Liszt Letters in the Library of Congress* ; les références précises de cet ouvrage sont indiquées au 1. 1. 3. 1. 6).

## 1. 1. État des lieux : l'édition de sa correspondance, un vaste chantier toujours inachevé

La publication de la correspondance de Liszt est généralement présentée comme un chantier indéfiniment ouvert, tant les lettres qu'il nous a laissées sont nombreuses et dispersées dans le monde. Il serait trop long d'exposer en détail toutes les éditions de ses lettres réalisées jusqu'à ce jour, que ce soit sous forme d'ouvrages monographiques, d'articles publiés dans des revues, ou de lettres insérées dans des biographies. Je me contenterai de rappeler ici les principales éditions de base, celles qui ont nourri les travaux lisztien depuis environ cent vingt ans<sup>3</sup>. Je préciserai aussi les principaux documents qui ont alimenté mon travail de commentaire, d'analyse et d'annotation des lettres de mon corpus.

### 1. 1. 1. La première vague des éditions (1893-1918) : La Mara<sup>4</sup>

On trouve d'abord les précieuses premières éditions, réalisées au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle par La Mara, qui ont constitué une source fondamentale pour les chercheurs. Cette musicologue allemande a publié une quinzaine de volumes contenant environ quatre mille lettres, écrites par Liszt ou adressées à lui. Il s'agit d'un travail considérable, qui a formé le socle des connaissances lisztien. Mais il est devenu obsolète. D'abord, parce que ces volumes sont actuellement difficiles à trouver en dehors des bibliothèques universitaires. Ensuite, en vertu de leur orientation hagiographique, qui était conforme, il est vrai, à l'esprit de l'époque, mais qui ne convient plus à notre exigence d'objectivité. En effet, La Mara n'a pas hésité à opérer des censures ponctuelles et, parfois, des réécritures<sup>5</sup>. Toutefois, son travail de collecte et de mise à disposition des lettres de Liszt, (même si La Mara se montre plus objective que d'autres biographes) reste une source irremplaçable pour certains documents, dont les originaux ont parfois disparu, ou qui n'ont pas encore connu d'édition renouvelée (les éditions renouvelées sont indiquées plus bas, au ch. 1. 1. 3. « Les éditions modernes scientifiques »).

La Mara a organisé ses publications en fonction des destinataires des lettres. Certains ouvrages comprennent uniquement des lettres de Liszt, d'autres un échange de lettres entre Liszt et un destinataire précis, d'autres encore des lettres que divers correspondants lui ont adressées. Un tome peut comporter deux volumes. Chacun des volumes est introduit par une préface en allemand, et comporte quelques

---

<sup>3</sup> Je ne mentionnerai pas les publications qui présentent les lettres de Liszt sans les originaux, uniquement dans une traduction étrangère (allemand, anglais, hongrois), exception faite pour le dernier volume de La Mara qui complète un ensemble.

<sup>4</sup> **LA MARA** est le pseudonyme de Marie LIPSIVS (1837-1927), musicologue allemande, auteur de biographies de musiciens. Grande admiratrice de Liszt, qu'elle a rencontré à Weimar en 1856, et amie de Carolynne de Sayn-Wittgenstein, elle a commencé à rassembler un grand nombre de lettres de Liszt ou adressées à lui du vivant du musicien, qui lui a donné son accord pour les publier après sa mort. Elle a accompli une œuvre monumentale en éditant, entre 1893 et 1918, une quinzaine de volumes de la correspondance de Liszt (dont certains sont disponibles en ligne, par exemple le tome VIII).

<sup>5</sup> On verra plus loin un exemple de ces manipulations éditoriales à propos de mes commentaires des lettres à Jules Janin, dans les compléments à la transcription des lettres de Liszt à divers autres destinataires (2. 4. 3. 2 et 2. 4. 3. 3).

notes, en allemand, sur les personnes citées et, dans certains cas, sur la localisation des autographes. Les lettres sont transcrites dans leur langue d'origine, le français l'emportant largement sur l'allemand. Tous ces ouvrages ont été publiés à Leipzig par la maison Breitkopf & Härtel entre 1893 et 1905 (tomes I à VIII). Ils sont suivis d'une deuxième série, publiée chez le même éditeur de 1909 à 1918<sup>6</sup>.

Un premier ensemble de publications, s'étendant de 1893 à 1905, est composé de huit tomes numérotés. Trois d'entre eux contiennent les lettres de Liszt à divers correspondants (tomes I, II et VIII, ajouté a posteriori<sup>7</sup>) ; le tome III contient ses lettres « à une amie » non nommée (on saura plus tard qu'il s'agit d'Agnès Street-Klindworth<sup>8</sup>), et quatre autres, les tomes IV, V, VI et VII, les lettres de Liszt à la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein<sup>9</sup>.

Parallèlement sont publiés, toujours chez le même éditeur, cinq autres ouvrages non regroupés entre eux : trois contiennent uniquement des lettres adressées à Liszt par des « contemporains distingués » (1895-1904)<sup>10</sup>, un autre tome, la correspondance échangée entre Liszt et Hans von Bülow (1898)<sup>11</sup>, et un dernier, la correspondance échangée entre Liszt et Carl Alexander, grand-duc de Saxe-Weimar<sup>12</sup> (1909).

---

<sup>6</sup> Les volumes n'appartenant pas à cette première série de huit volumes (précisés plus bas) ne sont pas numérotés : *Briefwechsel zwischen Franz Liszt und Hans von Bülow* [« Correspondance entre Liszt et Hans von Bülow »], Leipzig, Breitkopf & Härtel 1898 ; *Briefwechsel zwischen Franz Liszt und Carl Alexander, Grossherzog von Sachsen*, [« Correspondance entre Liszt à Charles-Alexandre, Grand-Duc de Saxe »], Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1909 ; *Franz Liszts Briefe an seine Mutter*, [« Lettres de Franz Liszt à sa mère »], traduites en allemand, sans les originaux, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1918.

<sup>7</sup> LA MARA, *Franz Liszt Briefe*, Leipzig, Breitkopf & Härtel : Band I, *Von Paris bis Rom* [« De Paris à Rome »], 1893 ; Band II, *Von Rom an Ende* [« De Rome jusqu'à la fin »], 1893 ; Band VIII *Neue Folge zu Band I und II* [« Compléments aux vol. 1 et 2 »], 1905.

<sup>8</sup> LA MARA, Band III, *Briefe an eine Freundin* [« Lettres à une amie »], Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1894.

**Agnès STREET-KLINDWORTH** (1825-1906), fille de l'agent secret Georg Klindworth (1798-1882), est une amie et maîtresse de Liszt, qui l'a rencontrée à Weimar en 1853 et correspondra avec elle jusqu'à la fin de sa vie.

<sup>9</sup> LA MARA, *Briefe an die Fürstin Sayn-Wittgenstein* [« Lettres à la princesse Sayn-Wittgenstein »], Leipzig, Breitkopf & Härtel, Band IV, 1899 ; V, 1900, VI, 1902 ; VII, 1902.

**Jeanne Élisabeth Carolyne, princesse de SAYN-WITTGENSTEIN** (1819-1887), née Iwanowska, est la deuxième femme ayant partagé la vie de Liszt. Née dans une famille russe très fortunée, elle est élevée par son père dans la vaste propriété de Woronince, en Ukraine. En 1836, elle épouse le prince Nicolas de Sayn-Wittgenstein (1812-1864), dont elle a une fille, *Marie* Pauline Antoinette (1837-1920). Elle rencontre Liszt en février 1847 à Kiev. Très amoureuse de lui, elle abandonne ses domaines, emmenant sa fille avec elle, pour s'installer avec lui à Weimar en 1848. Là, elle encourage le musicien dans ses activités de compositeur, et partage avec lui une riche vie culturelle. En même temps, elle se bat pour obtenir l'annulation de son mariage afin de pouvoir épouser Liszt, mais ce projet, à la veille de sa réalisation, échoue le 22 octobre 1861, à Rome. Tous deux s'installent dans la ville pontificale, où ils se rencontrent fréquemment, mais sans plus habiter ensemble. À partir de cette date, toujours passionnément attachée à Liszt, et animée d'une intense foi catholique, Carolyne de Sayn-Wittgenstein s'engage dans l'écriture d'ouvrages savants sur l'histoire de l'Église. Elle entretient des relations personnelles chaleureuses avec les proches de Liszt. L'immense correspondance qu'elle a échangée avec celui-ci n'est publiée qu'en partie : les lettres de Liszt n'ont pas connu de réédition depuis les quatre tomes que lui a consacrés La Mara, et celles de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, innombrables et difficiles à déchiffrer, n'ont jamais été publiées jusqu'à ce jour.

<sup>10</sup> LA MARA, *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt* [« Lettres d'éminents contemporains à Franz Liszt »], Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1895-1904 (3 vol.).

<sup>11</sup> LA MARA, *Briefwechsel zwischen Franz Liszt und Hans von Bülow*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1898.

**Hans von BÜLOW** (1830-1894), chef d'orchestre et pianiste allemand. Brillant élève de Liszt à Weimar, il épouse la seconde fille de celui-ci, Cosima, le 18 août 1857 à Berlin. Admirateur et ami de Liszt et de Wagner, il est professeur au conservatoire de Berlin de 1855 à 1864, puis chef d'orchestre à l'opéra de Munich de 1864 à 1869. Cosima le quitte pour Wagner, le divorce est prononcé en 1869. Hans, qui conserve des liens d'amitié très forts avec Liszt,

Enfin, une dernière publication, plus tardive, s'écarte de la ligne éditoriale suivie jusque-là par La Mara, car la langue française en est absente : c'est l'édition, en 1818, d'une sélection de lettres adressées par Liszt à sa mère<sup>13</sup> (sans les réponses de celle-ci), que La Mara a traduites en allemand quand leur langue originale était le français, ce qui est le cas de la plupart d'entre elles<sup>14</sup>.

J'ai découvert que La Mara n'avait pas eu accès aux autographes appartenant à Daniel Ollivier<sup>15</sup> (dont sont extraits ceux de mon corpus). Celui-ci se réservait la publication des archives concernant ses grands-parents, Liszt et Marie d'Agoult.

## 1. 1. 2. La deuxième vague (1924-1950)

Par la suite sont venues des éditions plus fidèles aux manuscrits, publiées en France, avec des présentations en français. Mais elles sont, à leur tour, épuisées, et leurs annotations sont considérées aujourd'hui comme insuffisantes.

Entre les deux guerres paraissent d'abord quelques éditions au contenu restreint, mais présentant quelques précieuses lettres, soit de Liszt lui-même, soit le concernant. Il s'agit d'abord de l'ouvrage de Julien Tiersot, *Lettres de musiciens écrites en français du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, paru en 1924<sup>16</sup>. C'est ensuite la trilogie de Marcel Herwegh, *Au Printemps des Dieux* en 1929, *Au Banquet des Dieux, Franz Liszt, Richard Wagner et leurs amis* en 1931 et *Au Soir des Dieux* en 1933<sup>17</sup>. Il faut citer aussi une édition qui ne contient pas de lettres de Liszt lui-même, mais qui présente un grand intérêt parce qu'elle publie les lettres échangées par les trois enfants de Liszt entre eux, et avec la princesse Marie, fille de Carolyne de Sayn-Wittgenstein : c'est l'ouvrage intitulé *Liszt et ses enfants Blandine, Cosima et Daniel* publié par Robert Bory en 1936<sup>18</sup>, qui mériterait une édition renouvelée. Tous ces ouvrages sont épuisés.

---

entame une carrière de chef d'orchestre et de pianiste international. Puis, de 1880 à 1885, il est directeur musical de la cour du duc de Saxe-Meiningen, et de 87 à 93, chef de l'orchestre philharmonique de Berlin.

<sup>12</sup> LA MARA, *op. cit.*, 1909.

**CHARLES-ALEXANDRE** (ou Carl Alexander) **grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach** (1818-1901) est le fils du grand-duc Charles-Frédéric et de Maria Pavlovna, sœur du Tsar Alexandre I<sup>er</sup> de Russie. Il succède à son père le 8 juillet 1853 alors que Liszt est maître de chapelle de la cour de Weimar. Protecteur de Richard Wagner et de Franz Liszt, et grand ami de ce dernier, il entretient avec lui une correspondance continue. Quand Liszt quitte définitivement le grand-duché en août 1861, Charles-Alexandre le nomme chambellan, ce qui attache le musicien à sa cour.

<sup>13</sup> **Anna LISZT** (1788-1866) est la mère de Franz Liszt. Sa biographie est présentée dans l'introduction au ch. 2. 1.

<sup>14</sup> LA MARA, *op. cit.*, 1918.

<sup>15</sup> **Daniel OLLIVIER** (1862-1941), fils d'Émile Ollivier et de Blandine Liszt, est le petit-fils de Franz Liszt. Héritier de documents ayant appartenu à ses parents et à sa grand-mère Marie d'Agoult, il a procédé à l'archivage de ceux-ci, et en a publié une importante partie (voir ci-dessous). Des données plus complètes sur sa biographie figurent au ch. 2. 2. L 6, et sur les archives qu'il a constituées au ch. 1. 2. 1.

<sup>16</sup> Julien TIERSOT, *Lettres de musiciens écrites en français du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, t. 2, *De 1841 à 1885*, Turin, Bocca Frères, 1924. Cet ouvrage contient des extraits ou des résumés de lettres de Liszt. Ces lettres ont été rééditées depuis.

<sup>17</sup> Marcel HERWEGH, *Au Printemps des Dieux* (Gallimard, Paris, 1929), *Au Banquet des Dieux, Franz Liszt, Richard Wagner et leurs amis*, Paris, Peyronnet, 1931 et *Au Soir des Dieux*, Paris Peyronnet, 1933.

<sup>18</sup> Robert BORY, *Liszt et ses enfants Blandine, Cosima et Daniel*, Paris, Corrèa, 1936.

Mais les éditions majeures de cette époque sont dues à Daniel Ollivier<sup>19</sup>, le petit-fils de Liszt. Il a d'abord publié les deux volumes de la *Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult* en 1933 et 1934<sup>20</sup> ; ensuite, en 1936 la *Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier*<sup>21</sup>, 1842-1862 ; et enfin, en 1941, un ouvrage présentant la correspondance de Liszt avec quelques célébrités, intitulé *Autour de Mme d'Agoult et de Liszt (Alfred de Vigny, Émile Ollivier, Princesse de Belgiojoso)*. Les éditions de Daniel Ollivier, avocat de métier et non musicologue ou historien, sont fidèles aux autographes originaux, dans la mesure où il n'intervient que sur la langue, sans effectuer de censure ou de réécriture. Elles manquent cependant

---

**Blandine Rachel LISZT** (1835-1862), est la fille aînée de Liszt et de Marie d'Agoult. Née à Genève, elle est mise en nourrice jusqu'en janvier 1839, date où elle rejoint ses parents à Rome. À partir de l'automne 1839, elle est élevée à Paris par sa grand-mère Anna Liszt, et, en mai 1844, commence ses études dans la pension aristocratique de Madame Louise Bernard. En 1850, Liszt confie son éducation ainsi que celle de sa sœur, à une gouvernante privée rigide, à l'esprit Ancien régime, madame Patersi. Le 22 octobre 1857, Blandine épouse à Florence Émile Ollivier (1825-1913), avocat et député français républicain. Le 3 juillet 1862 elle donne naissance à un fils, Daniel Ollivier, et meurt des suites de ses couches le 11 septembre. Blandine apparaît souvent dans mon corpus (voir les lettres de Liszt à sa mère ch. 2.1, L. 4 et L. 13, ses lettres à Massart, ch. 2. 3. 2 et sa lettre à Démosthène Ollivier ch. 3. 2, L. 2).

**Francesca Gaetana Cosima LISZT** (1837-1930) est la deuxième fille de Liszt et de Marie d'A. Née à Bellagio, près de Côme, elle est élevée, à partir de l'automne 1839, à Paris, par sa grand-mère Anna Liszt, en compagnie de sa sœur Blandine, puis de son frère Daniel. À la rentrée 1846, elle rejoint sa sœur dans le pensionnat de madame Louise Bernard. En 1850, les deux sœurs sont confiées par leur père à madame Patersi, l'ancienne gouvernante de Carolyne de Sayn-Wittgenstein. En août 1857, Cosima épouse le brillant élève de Liszt, Hans von Bülow (1830-1894) avec qui elle a deux filles, Daniela Senta (1860-1940) et Blandine Gravina (1863-1841). En 1863 commence sa liaison avec Richard Wagner (1813-1883), qu'elle épouse en août 1870 à Lucerne, et dont elle a trois enfants : Isolde von Bülow (1865-1819), Eva von Bülow (1867-1942) et Siegfried Wagner (1869-1930). Après la mort de Wagner en février 1883, elle se brouille avec Liszt. Elle ne le recontacte qu'en juin 1886, pour lui demander d'honorer de sa présence le festival Wagner de Bayreuth. C'est là qu'elle assiste à la mort de son père le 31 juillet 1886. Elle est citée moins directement que sa sœur dans le corpus (ch. 2.1, lettre à Anna n° 4 et 5 ; ch. 2. 3. 2 lettres à Massart de 1844-1845). Elle apparaît surtout dans les compléments accompagnant les lettres de Liszt à d'autres destinataires (2. 2 ; L. 1 à Daniel Liszt, L. 4 à Adolphe Ollivier, L. 10 à Daniel Ollivier).

**Daniel LISZT** (1839-1859) est le fils unique de Liszt et de Marie d'A. Né à Rome, il y reste en nourrice jusqu'à l'automne 1841, moment où il rejoint ses sœurs à Paris chez leur grand-mère, Anna Liszt. Après de brillantes études au lycée Bonaparte, il va s'installer à Vienne au printemps 1857, pour entamer des études de droit. Il meurt de la tuberculose à Berlin, chez Cosima, le 13 décembre 1859, en présence de son père. Une biographie plus détaillée figure en tête de la lettre de Liszt à son fils du 5 octobre 1850 (ch. 2. 2, L. 1). Des lettres le concernant figurent à propos de sa mort (ch. 2.1., lettre de Liszt à sa mère n° 8).

<sup>19</sup> Daniel OLLIVIER, *Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult*, vol. I : 1833-1840, Paris, Grasset, 1933 et vol. II : 1840-1864 (1934) ; *Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier 1842-1862*, Paris, Grasset, 1936 ; *Autour de Mme d'Agoult et de Liszt (Alfred de Vigny, Émile Ollivier, Princesse de Belgiojoso)*, Paris, Grasset, 1941.

<sup>20</sup> **Marie Catherine Sophie de FLAVIGNY, comtesse d'AGOULT** (1805-1876), compagne de Liszt de 1833 à 1844. Elle est la mère de leurs trois enfants : Blandine (1835-1862), Cosima (1837-1930) et Daniel (1839-1859). De son époux, le comte Charles d'Agoult (1790-1875), elle a eu deux filles, Louise (1828-1834) et **Claire**, future épouse de **CHARNACÉ** (1830-1912). Avant son départ avec Liszt pour la Suisse en 1835, elle brillait à Paris dans son salon aristocratique légitimiste, et après son retour d'Italie à l'automne 1839, elle reconstruit autour d'elle une élégante vie de salon, ouverte aux artistes et aux intellectuels. Sous le pseudonyme de Daniel STERN, elle commence en 1841 une carrière d'écrivain, publiant des essais, des ouvrages historiques et quelques romans, dont *Nélida* (1846). Dans ce roman à clés, les contemporains ont reconnu Liszt sous les traits du peintre raté Guermann, et Marie sous ceux de Nélida, l'héroïne aristocratique que celui-ci abandonne. La correspondance de Marie d'Agoult, extrêmement abondante, a été publiée dans des éditions critiques modernes : GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001 ; Charles DUPÊCHEZ : Marie de FLAVIGNY, comtesse d'AGOULT, *Correspondance générale*, édition établie et annotée par Charles F. DUPÊCHEZ, Paris, Honoré Champion, t. I à XI, 2003-2021). On dispose aussi de ses textes intimes : Daniel STERN, *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult*, présentation et notes de Charles F. DUPÊCHEZ, Paris, Mercure de France, 1990, t. I et t. II (collection Le Temps retrouvé).

<sup>21</sup> Il s'agit de Blandine, née Liszt, épouse d'Émile Ollivier en 1857 (voir la note ci-dessus au nom de Blandine).

d'annotations développées, et sont épuisées. Seule la correspondance avec Marie d'Agoult a bénéficié d'une édition renouvelée.

En 1943 paraît chez Gallimard un ouvrage d'une importance capitale : l'édition de la correspondance de Liszt avec Wagner, traduite en français par J. Lacant et L. Schmidt<sup>22</sup>.

Enfin, dans l'après-guerre, on ne trouve plus en France qu'une seule publication de lettres de Liszt ; c'est l'édition réalisée en 1950 par Jacques Vier intitulée *Franz Liszt. L'artiste. Le clerc. Documents inédits*<sup>23</sup>. Elle contient des lettres de Liszt adressées à son ami Lambert Massart, à sa mère Anna Liszt, et à quelques autres personnes. Comme les ouvrages de Daniel Ollivier, elle se veut plus fidèle aux autographes que les éditions de La Mara<sup>24</sup>, et présente des annotations, mais en nombre limité. Elle aussi est épuisée. Mon travail en propose une édition renouvelée, critique, complétée et largement commentée.

Toutes ces publications, qui constituent les éditions « historiques », vont se trouver frappées d'obsolescence lorsque, au moment du centenaire de la mort du musicien, en 1986, les études lisztienues connaîtront une renaissance.

### 1. 1. 3. Les éditions modernes scientifiques (de 1986 à nos jours)

C'est à partir du centenaire de la mort de Liszt, en 1986, qu'a commencé à se construire un corpus solide d'éditions critiques de sa correspondance. Des travaux de grande ampleur se sont attachés, dans différents pays, à éditer ou rééditer ses lettres selon la conception moderne des éditions scientifiques<sup>25</sup>. On a vu ainsi paraître une série de publications fondées sur un strict respect des autographes originaux, et accompagnées d'annotations historiquement informées. Je ne citerai ici que les éditions qui forment des ouvrages, et des ouvrages spécifiques à Liszt (car les correspondances générales d'autres figures célèbres, comme Lamartine ou Berlioz, contiennent un nombre modeste de lettres de Liszt<sup>26</sup>). Voici donc, présentées par ordre chronologique de parution, les éditions récentes qui font référence.

---

<sup>22</sup> Comme cette édition de la correspondance entre Liszt et Wagner a donné lieu, en 2013 à une réédition, revue et augmentée, j'en indiquerai les références au ch. 1. 1. 3 « Les éditions modernes scientifiques ».

<sup>23</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, 160 p.

**Jacques VIER** (1903-1991) est un historien et critique littéraire français, docteur ès lettres, enseignant à l'université de Rennes de 1955 à 1973. Il a publié un volumineux ouvrage en plusieurs tomes intitulé *La comtesse d'Agoult et son temps*, Paris, Armand Colin, 1955-1963, 6 vol., qui constitue sa thèse de doctorat. Les archives constituées par Daniel Ollivier lui ont été ouvertes à l'occasion de ces recherches par la veuve de ce dernier, Catherine Ollivier du Bouchage (voir plu bas, ch. 1. 2. 1, Le fonds Daniel Ollivier). Cette opportunité l'a amené à publier aussi des lettres de Liszt, encore inédites, conservées dans ces archives, dans l'ouvrage cité ci-dessus. J'en ferai un examen critique au cours de cette thèse (en particulier au ch. 1. 4. 2. 5. Voir aussi la note suivante).

<sup>24</sup> La fidélité n'est pas absolue, car Vier a opéré des redécoupages d'autographes non argumentés, et son édition souffre de quelques omissions. Ces points sont détaillés plus loin, au ch. 1. 2. 2. et dans les chapitres publiant les lettres concernées (ch. 2. 1 et ch. 2. 3).

<sup>25</sup> Claude KNEPPER, a proposé un *Protocole d'édition*, qui présente avec précision les normes de l'édition scientifique moderne des correspondances. Ce document est accessible en ligne à l'adresse : <<http://www.liszt.cnrs.fr/lettre/presentation>>.

<sup>26</sup> Ces éditions seront précisées en note, le cas échéant, à propos des lettres concernées.



### 1. 1. 3. 1. Correspondance de Liszt publiée dans des ouvrages

#### 1. 1. 3. 1. 1. Avec divers correspondants : 1987 – Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper<sup>27</sup>

Dès 1987 paraît une sélection de lettres de Liszt ou adressées à lui, publiées, avec toute la rigueur requise pour une édition scientifique, par Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper. Accompagnées d'une introduction qui propose une nouvelle vision, unifiée, de la personnalité de Liszt, et de repères biographiques, ces lettres offrent une vision renouvelée des moments forts de la vie du musicien.

#### 1. 1. 3. 1. 2. Avec Marie d'Agoult : 1990 et 2001 – Serge Gut et Jacqueline Bellas<sup>28</sup>

Puis c'est, en 1990, l'ouvrage monumental réalisé par Serge Gut et Jacqueline Bellas, qui présente les lettres échangées entre Liszt et Marie d'Agoult. Cette édition renouvelle l'ancienne édition réalisée par Daniel Ollivier en 1933 et 1934, en la complétant, en l'accompagnant de repères biographiques très complets, et en enrichissant considérablement les annotations.

#### 1. 1. 3. 1. 3. Avec Cosima et Daniela<sup>29</sup> : 1996 – Klára Hamburger<sup>30</sup>

Suivent des publications réalisées hors de France. Klára Hamburger, une musicologue hongroise, publie en 1996 une correspondance familiale de Liszt encore inédite, faisant connaître au public un Liszt plus intime, père et grand-père : ce sont les *Lettres à Cosima et à Daniela*, présentées en langue française, et accompagnées d'un appareil critique développé, qui fournit en particulier nombre de données biographiques.

#### 1. 1. 3. 1. 4. Avec sa mère, Anna Liszt : 2000 – Klára Hamburger<sup>31</sup>

Quatre ans plus tard, en 2000, la même spécialiste hongroise de Liszt publie, en langue allemande cette fois, la somme impressionnante que représente la correspondance échangée entre Liszt et sa mère, Anna Liszt. Cet ouvrage constitue une réédition, corrigée et largement complétée, de l'ancienne publication de La Mara signalée plus haut. Il contient 121 lettres de Franz (numérotées de F1 à F121) et 70

---

<sup>27</sup> Liszt : *Correspondance* (1832-1875), lettres choisies, présentées et annotées par Pierre-Antoine HURÉ et Claude KNEPPER, Paris, JC Lattès, 1987 (601 p.). Les lettres ne sont pas toujours transcrites intégralement, mais elles offrent pour la première fois une version corrigée de lettres autrefois publiées par La Mara, et proposent des lettres jusque-là inédites en français.

<sup>28</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001.

<sup>29</sup> *Daniela Senta von BÜLOW* (1860-1940) est la fille aînée de Cosima. Liszt entretiendra avec cette petite-fille des relations plus affectueuses qu'avec ses autres petits-enfants (il ira à son mariage peu avant de mourir, voir plus loin la lettre à Daniel Ollivier du 15 juin 1866, ch. 2. 2 L. 10).

<sup>30</sup> *Franz Liszt : Lettres à Cosima et à Daniela*, présentées et annotées par Klára HAMBURGER, Liège, Mardaga, 1996. Comme le titre l'indique, cet ouvrage ne publie pas les lettres adressées à Liszt par Cosima et sa fille Daniela.

<sup>31</sup> *Franz Liszt Briefwechsel mit seiner Mutter*. Hrsg. und kommentiert von HAMBURGER, Klára, Eisenstadt, Amt der burgenländischen Landesregierung, 2000, 544 p. (lettres traduites en allemand, avec en annexe, les originaux en français). Une présentation plus précise de cet ouvrage se trouve plus loin, dans le chapitre consacré aux lettres de Liszt à sa mère (2. 1. 1. 3).

lettres d'Anna (numérotées de A1 à A70). Cependant, on n'y trouve pas davantage que dans l'édition de La Mara les 26 lettres de Liszt à sa mère conservées à Paris : pour celles-ci, l'auteur se contente de renvoyer à la publication de Vier, citée plus haut. L'ouvrage présente en version allemande l'intégralité des lettres de Liszt, K. Hamburger traduisant dans cette langue celles qui étaient à l'origine écrites en français (elles sont majoritaires). Cependant, la version originale française est insérée à la suite de chacune des lettres traduites en allemand, ce qui permet d'apprécier le bilinguisme de Liszt. Les lettres écrites à l'origine en allemand (toutes celles d'Anna et certaines de Liszt) ne sont pas traduites en français. Et comme les commentaires et les notes, très riches en informations, sont rédigés en allemand, une grande partie de cet ouvrage est réservé à des lecteurs maîtrisant cette langue.

### **1. 1. 3. 1. 5. Avec Agnès Street-Klindworth: 2000 - Pauline Pocknell<sup>32</sup>**

On voit ensuite la publication d'ouvrages en anglais. Toujours en 2000, paraît une édition fondée sur le même principe de traduction des lettres, cette fois-ci en anglais, accompagnées de leur original rédigé en français : c'est l'édition, réalisée par la Canadienne Pauline Pocknell, des lettres de Liszt adressées à Agnès Street-Klindworth, avec laquelle le musicien, alors installé à Weimar puis à Rome, a entretenu une liaison amoureuse longtemps tenue secrète. Cette publication corrige et complète, elle aussi, l'ancienne édition de La Mara, qui avait censuré le nom de cette "amie" ainsi que les passages des lettres trop explicites.

### **1. 1. 3. 1. 6. Avec divers correspondants : 2002 – Michael Short<sup>33</sup>**

Selon le même concept éditorial, l'Américain Michael Short publie en 2002 un ensemble de lettres de Liszt traduites en anglais, accompagnées des originaux français : leur regroupement est déterminé non par leur destinataire, mais par lieu où elles sont conservées, à savoir la Bibliothèque du Congrès, située à Washington.

### **1. 1. 3. 1. 7. Avec la princesse Marie de Hohenlohe-Schillingfürst<sup>34</sup> : 2010 – Pauline Pocknell, Malou Haine, Nicolas Dufetel<sup>35</sup>**

On retrouve ensuite des publications en langue française. Ce sont d'abord les lettres adressées par Liszt à la fille de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, la princesse Marie, qui, adolescente, habitait avec sa mère

---

<sup>32</sup> *Franz Liszt and Agnes Street-Klindworth: A Correspondence, 1854-1886*, introd., transl., annot. and ed. by Pauline POCKNELL, Hillsdale, N.Y.: Pendragon press, 2000, 452 p. (lettres traduites en anglais, avec, en annexe, les originaux en français).

<sup>33</sup> SHORT, *op. cit.*, 2002 (lettres traduites en anglais, avec, en annexe, les originaux en français).

<sup>34</sup> **Marie de HOHENLOHE-SCHILLINGFÜRST** (1837-1920) est la fille unique de la princesse Carolyne et du prince Nicolas de **Sayn-Wittgenstein**. Ses parents étant séparés, elle suit sa mère lorsque celle-ci s'installe avec Liszt à Weimar en 1848. Liszt entretient avec la jeune fille, qui a l'âge de Cosima, une relation quasiment paternelle. Leurs liens seront durables. Les enfants de Liszt, dont la princesse Marie fait la connaissance à Paris en octobre 1853, se lient d'amitié avec elle. Elle épouse en 1859 le prince Constantin de Hohenlohe-Schillingfürst et s'installe avec lui à Vienne.

<sup>35</sup> POCKNELL, HAINE, DUFETEL, *op. cit.*, 2010. Il faut préciser que Pauline Pocknell est décédée avant la clôture du livre.

et lui-même à Weimar. L'ouvrage, rédigé en français, est le fruit de la collaboration entre la Canadienne Pauline Pocknell, la Belge Malou Haine, et le Français Nicolas Dufetel. Richement documenté et illustré, il fait connaître un Liszt plus intime, entretenant avec la fille de sa compagne des relations affectueuses quasi paternelles, qui se poursuivront après le mariage de la jeune-fille avec le prince de Hohenlohe-Schillingsfürst.

**1. 1. 3. 1. 8. Avec Richard Wagner : 1943 et 2013 – Lacant et L.-M. Schmidt, Danielle Buschinger et Georges Liébert.**

La correspondance de Liszt avec Wagner, publiée dès 1943 en français, connaît en 2013 une mise à jour qui en fait un ouvrage critique moderne extrêmement bien documenté<sup>36</sup>.

**1. 1. 3. 2. Autres publications (hors ouvrages imprimés publiés à ce jour)**

Signalons enfin d'autres correspondances de Liszt publiées sous d'autres formes (dans une revue épuisée ou dans des ouvrages annoncés).

**1. 1. 3. 2. 1. Avec Daniel Ollivier : 2007 – dans une revue – Claude Knepper<sup>37</sup>**

**1. 1. 3. 2. 2. Avec Émile Ollivier<sup>38</sup> : publication en cours – Claude Knepper<sup>39</sup>**

La publication de cette correspondance, ainsi que la suivante, existe déjà, en version incomplète, sous une forme informatique : on y trouve la liste des lettres ainsi que leur transcription, mais sans annotations ni commentaire pour l'instant. Ces deux dernières correspondances sont déjà accessibles en ligne<sup>40</sup>.

---

<sup>36</sup> Franz LISZT, Richard WAGNER, *Correspondance*, première parution 1943, trad J. Lacant et L.-M. Schmidt, revue et augmentée par Danielle Buschinger. Nouvelle édition présentée et annotée par Georges Liébert, Paris, Gallimard, 2013, 1318 p.

<sup>37</sup> Claude KNEPPER, « La correspondance entre Franz Liszt et Daniel Ollivier », *Quaderni dell'Istituto Liszt*, n° 6, Milan, 2007, p. 27-49. Le même auteur complète cette publication de lettres par : « Daniel Ollivier (1862-1941), petit-fils et filleul de Franz Liszt. Esquisse biographique », *Quaderni dell'Istituto Liszt*, n°7, Milan, 2008). Ces deux articles font le point d'une façon particulièrement documentée sur cet héritier des archives de Liszt.

<sup>38</sup> **Émile OLLIVIER** (1835-1913) est un avocat et un homme politique français. Élu député républicain en 1857, il quittera progressivement l'opposition pour intégrer le gouvernement nommé par Napoléon III au début de 1870. Il épouse Blandine Liszt en 1857, puis, veuf en 1862 à la suite de la naissance de leur fils Daniel, il se remarie en 1869 avec Marie-Thérèse Gravier. Il quitte la vie politique avec la chute de l'empire, reprenant sa vie d'avocat et s'adonnant à l'écriture d'ouvrages historiques. Il restera lié à Liszt par une profonde amitié et s'occupera d'Anna Liszt après la mort de Blandine. Il est question de lui à plusieurs reprises dans cette thèse, en particulier au ch. 2. 1 (Lettres de Liszt à sa mère) et au ch. 2. 2 (À d'autres membres de sa famille).

<sup>39</sup> Une version papier est en projet : *Correspondance entre Franz Liszt et son gendre, l'homme d'État Émile Ollivier*, rassemblée, présentée, éditée et annotée par Claude KNEPPER, env. 500 p. (édition scientifique et critique d'une centaine de documents épistolaires) aux éditions Champion. Elle verra le jour si l'édition électronique citée dans la note suivante ne peut aboutir pour des raisons financières (voir des explications plus précises dans la bibliographie générale).

<sup>40</sup> KNEPPER, *op. cit.*, *Liszt – Corpus*. Les annotations n'y sont pas encore intégrées par manque de financement.

### 1. 1. 3. 2. 3. Avec Olga von Meyendorff<sup>41</sup> – publication en cours – Claude Knepper<sup>42</sup>

### 1. 1. 3. 2. 4. Avec Carl Alexander, grand-duc de Saxe-Weimar : publication annoncée - Nicolas Dufetel<sup>43</sup>

### 1. 1. 3. 2. 5. Une correspondance complémentaire : Émile Ollivier et Carolyne de Sayn-Wittgenstein : 1984 - Anne Troisier de Diaz<sup>44</sup>

Il convient d'ajouter à ces publications des lettres de Liszt l'édition de la correspondance échangée entre deux personnes très proches de lui, Carolyne de Sayn-Wittgenstein, sa deuxième compagne, et Émile Ollivier, son gendre et ami, réalisée en 1984 par Anne Troisier de Diaz. Ces lettres constituent une source précieuse pour éclairer celles de Liszt.

Le grand chantier que représente l'édition de la correspondance de Liszt est donc bien toujours en cours. On constate, à la lecture de ces listes d'éditions, qu'un grand nombre des lettres de ce musicien prolifique mériteraient une nouvelle publication, et l'on sait que d'autres, tout aussi nombreuses, restent inédites<sup>45</sup>. La tâche est digne de Sisyphe. Il est probable que les nouvelles technologies, qui sont en train de transformer les processus éditoriaux, contribueront à la conservation de ces lettres dans un sens pérenne et ajustable, et pourront leur assurer une diffusion sans frontières, à l'image de leur auteur.

## 1. 1. 4. Autres ouvrages sur Liszt : biographies, documents et analyses en vue des commentaires.

Pour réaliser les commentaires et les annotations des lettres que je me proposais d'éditer, j'ai eu recours à un grand nombre d'ouvrages sur Liszt, sa correspondance, son entourage, son époque. J'ai aussi

---

<sup>41</sup> **Olga von MEYENDORFF** (1838-1926), née princesse Gortschakova. Son époux, le baron Félix von M., est ambassadeur de Russie à Rome, où la baronne rencontre Liszt au début des années soixante, puis à Weimar. Veuve en 1871, mère de quatre garçons, elle devient une amie intime de Liszt. Ils se rencontrent quand il séjourne à Weimar lors de sa vie « trifurquée », et elle l'accompagne souvent en voyage, Ils entretiennent pendant les quinze dernières années de la vie de Liszt une nombreuse correspondance.

<sup>42</sup> KNEPPER, *op. cit.*, *Liszt – Corpus*.

<sup>43</sup> *Correspondance entre Franz Liszt et Carl Alexander, grand-duc de Saxe-Weimar (1845-1886)*, réunie, présentée et annotée par Nicolas DUFETEL, Paris, Société française de musicologie. Parution annoncée pour janvier 2022. Cet ouvrage reprend, corrige et complète l'ancienne édition réalisée par La Mara (voir plus haut). Il contiendra plus de 250 lettres et billets inédits, et une annotation importante fondée sur des documents inédits conservés à Weimar.

<sup>44</sup> Anne TROISIER DE DIAZ, *Émile Ollivier et Carolyne de Sayn-Wittgenstein. Correspondance. 1858-1887*. Paris, Presses Universitaires de France, 1984 (382 p.).

**Anne TROISIER DE DIAZ** (1917-2005) est la petite-fille d'Émile Ollivier par le remariage de celui-ci avec Marie-Thérèse Gravier (pour son rôle dans la conservation des archives, voir plus bas ch. 2. 2., L. 5).

<sup>45</sup> Les autographes sont dispersés dans le monde, et leur localisation reste généralement à découvrir. Pour ma part, je n'ai exploré que les archives de la BnF, où je n'ai plus découvert que cinq lettres de Liszt n'ayant jamais donné lieu à aucune publication, du moins à ma connaissance. Je les publie dans ma thèse. Le recensement réalisé par Charles SUTTONI (dernière publication en 1999, voir plus haut) est dépassé aujourd'hui, je n'ai pas mené de recherches sur ce sujet, car ma thèse s'intéressait qu'aux autographes archivés à Paris, en partant de l'édition de Vier.

tiré profit des autres albums des archives Daniel Ollivier de la BnF, dont certains contiennent des manuscrits pouvant compléter les autographes choisis pour constituer mon corpus.

#### 1. 1. 4. 1. L'édition de Jacques Vier : lecture critique.

Les soixante-six lettres que j'ai choisi de publier se trouvaient déjà, pour quarante-huit d'entre elles<sup>46</sup>, dans l'édition de Jacques Vier. Les transcriptions des autographes que j'ai réalisées moi-même ne pouvaient ignorer les siennes. L'édition de Vier a donc constitué une référence permanente tout au long de mon travail. Je ne l'ai toutefois pas utilisée en tant que source, mais, consciente qu'elle avait servi de base aux biographes de Liszt, je me suis attachée à signaler ses éventuelles erreurs, afin d'apporter des données rectifiées, conformes au texte des manuscrits<sup>47</sup>. Il m'a semblé utile de souligner explicitement les éléments nouveaux issus de ma lecture de ces autographes, d'où des références constantes à l'édition de Vier dans les notes en italique accompagnant mes transcriptions. (Les dix-huit autres lettres ont été, elles aussi, pour la plupart, déjà publiées, et d'une façon satisfaisante. On peut les trouver soit dispersées dans divers ouvrages, souvent sous forme d'annexes, soit publiées dans des articles de revues, qui se trouvent actuellement indisponibles. Six d'entre elles semblent inédites<sup>48</sup>).

En plus de l'édition de Vier, centrale dans mon travail, je me suis référée, pour commenter et annoter l'ensemble de ces lettres, à un certain nombre d'ouvrages formant un socle permanent, et à quelques autres consultés plus ponctuellement.

#### 1. 1. 4. 2. Les éditions antérieures des lettres de Liszt : modèles et sources.

Afin de situer les lettres de mon corpus dans leur contexte, j'ai évidemment consulté toutes les éditions des lettres que je viens de citer plus haut. Mais certaines ont pris une place particulière, et seront plus fréquemment citées que les autres dans mes notes<sup>49</sup>. Pour les premières publications, il s'agit des volumes de La Mara qui n'ont pas encore connu de renouvellement<sup>50</sup>, et de l'édition réalisée par Daniel Ollivier des lettres de Liszt à sa fille Blandine (Madame Émile Ollivier)<sup>51</sup>. Quant à la dizaine d'éditions modernes citées ci-dessus, elles ont toutes constitué des sources très précieuses et permanentes pour mon

---

<sup>46</sup> La liste en sera précisée dans le chapitre suivant.

<sup>47</sup> Si la plupart de ses erreurs se révèlent insignifiantes, quelques-unes constituent des données fausses, qui ont été répercutées et perpétuées par les biographes de Liszt. Je présenterai plus loin, dans les chapitres correspondants, une liste des erreurs principales affectant les lettres de Liszt à sa mère, et celles affectant ses lettres à Massart. Les plus importantes sont regroupées au point 1. 4. 2. 6 « Rectifications apportées à l'édition de Vier ».

<sup>48</sup> Les six lettres totalement inédites sont : une lettre à Hermen Cohen, une à Daniel Liszt, une à Démosthène Ollivier, une à Blandine Liszt-Ollivier et une à Marie-Thérèse Ollivier, auxquelles on peut rajouter une sixième lettre, adressée par Liszt à sa mère, qui n'avait connu qu'une publication partielle. Les références de ces lettres figurent dans les chapitres concernés.

<sup>49</sup> La référence de ces ouvrages apparaît alors systématiquement sous sa forme abrégée.

<sup>50</sup> Essentiellement les éditions des lettres à diverses personnes, présentées ainsi : LA MARA, *op. cit.*, t. I (ou t. II, ou t. VIII).

<sup>51</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936 (Il ne peut y avoir de confusion avec son autre publication, l'édition de la correspondance de Liszt avec Marie D'Agoult, qui, étant périmée, n'est jamais citée dans ma thèse.)

travail<sup>52</sup>, car, en plus de proposer des modèles d'éditions critiques, elles présentent des notes fiables et des commentaires approfondis qui éclairent la biographie de Liszt et précisent l'identité des personnes citées<sup>53</sup>.

### 1. 1. 4. 3. Ouvrages généraux sur Liszt et sur le contexte de ses lettres.

Mes travaux se sont aussi appuyés sur quelques ouvrages de fond, riches en données vérifiées sur la vie de Liszt, sur des thèmes rencontrés dans ses lettres, ou éclairant sa pratique épistolaire. Voici ceux que j'ai le plus souvent consultés.

#### **La biographie d'Alan Walker : 1989-1998**

Sur la vie de Liszt, l'un de mes ouvrages de base est la biographie, connue de tous, publiée dans les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle par le Canadien Alan Walker, dont j'ai utilisé la version française<sup>54</sup>. Scientifique et très documentée, cette biographie n'a pas été surpassée, mais quelques ouvrages plus récents la complètent utilement, et parfois la corrigent. Elle est utilement complétée par l'ouvrage sur Liszt, plus récent, de Laurence Le Diagon-Jacquín<sup>55</sup>.

#### **Trois essais et documents**

*Liszt en son temps*, de Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper - 1987

*Franz Liszt*, Serge Gut - 1989

*Franz Liszt, Les ténèbres de la gloire*, Rémy Stricker - 1993

Trois autres ouvrages essentiels à mon travail sont dus à des auteurs français. Il s'agit de l'autre publication réalisée en 1987 par Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, intitulée, *Liszt en son temps*, qui présente un grand nombre de documents relatifs à la vie de Liszt, enrichis eux-mêmes de nombreuses notes très précises sur des faits ou des personnes rencontrés dans les lettres<sup>56</sup>. Les deux autres, que l'on peut qualifier d'essais, présentent à la fois des éléments biographiques et des réflexions approfondies sur la personnalité complexe de Liszt ; il s'agit du *Franz Liszt* publié par Serge Gut en 1989<sup>57</sup>, et de l'ouvrage de Rémy Stricker intitulé *Les ténèbres de la gloire*, publié en 1993<sup>58</sup>.

En plus de ces publications consultées en permanence, d'autres, assez variées, ont été sollicitées sur des points plus particuliers.

---

<sup>52</sup> Y compris la publication d'Anne Troisier de Diaz, riche en informations biographiques sur Liszt dans le corps même des lettres, et à l'exception de l'ouvrage de Michael Short, qui contient très peu de lettres intéressant mon projet.

<sup>53</sup> Ces notes m'ont souvent été utiles pour mes propres commentaires, même si je les ai généralement complétées par des recherches personnelles. Je signale, le cas échéant, si je me contente d'en reprendre simplement l'une ou l'autre.

<sup>54</sup> WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989 ; WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998.

<sup>55</sup> Laurence LE DIAGON-JACQUIN, *Liszt, Guide pratique du mélomane*, Paris, Hermann, 2011.

<sup>56</sup> Pierre-Antoine HURÉ et Claude KNEPPER, *Liszt en son temps*, Paris, Hachette, 1987.

<sup>57</sup> Serge GUT, *Franz Liszt*, Paris, Fallois/l'Âge d'Homme, 1989.

<sup>58</sup> Rémy STRICKER, *Franz Liszt. Les ténèbres de la gloire*, Paris, Gallimard, 1993.

À propos de telle ou telle lettre de Liszt, ou de tel groupement spécifique de lettres, je me suis référée à des ouvrages particuliers, dont l'apport était capital pour éclairer le contexte. Il s'agit souvent d'articles publiés dans des revues, comme ceux de Claude Knepper sur Daniel Ollivier, ou de Klára Hamburger sur Anna Liszt, ou encore de Jacqueline Bellas sur Daniel Liszt ou Euphémie Didier. D'autres fois, ce sont des ouvrages entiers qui se sont révélés très utiles, comme les publications de Charles Dupêchez concernant Marie d'Agoult, ou le *Journal* d'Émile Ollivier pour situer les idées politiques de Liszt. D'autres travaux encore ont alimenté mes investigations sur l'édition musicale à Paris, à propos des lettres de Liszt à Lambert Massart, ou mes recherches sur les pratiques de la correspondance au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le chapitre général sur Liszt épistolier. La liste n'est pas complète. Mais, pour ne pas alourdir le présent chapitre, qui présente le socle général de ma bibliographie, j'ai préféré reporter les références de ces publications, moins massivement utilisées, dans les chapitres concernés<sup>59</sup>.

Pour terminer, je voudrais préciser que, puisque mon travail a pour objet les lettres réelles écrites par Liszt dans le cadre de sa correspondance personnelle, je n'intègre pas dans la présente bibliographie les lettres littéraires publiées par lui dans des revues, sous forme d'articles intitulés *Lettres d'un bachelier ès musique*. Ces fictions de lettres seront citées lorsque j'aborderai le rapport de Liszt à l'écriture (ch. 1.3), et dans le chapitre des lettres à Massart, série 1 (ch. 2. 3. 1). Elles sont accessibles dans l'édition française qu'en a réalisée Rémy Stricker en 1995<sup>60</sup>.

Le corpus que j'ai choisi de publier occupe une place modeste parmi la production épistolaire de Liszt, ce géant de la note et de la plume. C'est que mon objectif n'était pas seulement de poursuivre le travail général d'édition ou de réédition de ses lettres, mais aussi de porter sur sa correspondance un regard inhabituel. Le choix d'un nombre de lettres plus limité et de destinataires plus obscurs que dans ses correspondances majeures devait me permettre d'interroger la pratique épistolaire de Liszt dans sa dimension la plus quotidienne. Car lorsque la plume du virtuose s'adresse à des familiers, sans prétention ni recherche, on peut mieux observer les fondements de son expression écrite, dont l'exercice, disait-il, lui pesait tant.

---

<sup>59</sup> Les références de ces publications seront fournies à mesure que je citerai celles-ci.

<sup>60</sup> Franz Liszt, *Artiste et société*, textes réunis, présentés et annotés par Rémy STRICKER, Paris, Flammarion, 1995. L'édition de référence est actuellement l'édition allemande : *Liszts Sämtliche Schriften*, éd. Detlef Altenburg, Wiesbaden, Leipzig, Paris, Breitkopf & Härtel, 1989-2000. Les commentaires et les notes de cet ouvrage sont rédigés en allemand.

## 1. 2. Le corpus retenu : soixante-six autographes<sup>61</sup>

Comme je l'ai indiqué dans l'introduction, au point de départ de ma thèse se trouvait le projet, suggéré par ma directrice de thèse, de remettre à la disposition des chercheurs, dans une édition renouvelée, les lettres de Liszt publiées en 1950 par Jacques Vier dans son ouvrage *Franz Liszt. L'artiste. Le clerc. Documents inédits*<sup>62</sup>. Les autres correspondances majeures de Liszt avaient déjà bénéficié récemment d'éditions scientifiques, comme on vient de le voir, il y avait là un manque à combler. Or, en consultant à la Bibliothèque Nationale les autographes des lettres publiées par Vier, j'ai été amenée à composer un corpus élargi par rapport au sien. En effet, dans le fonds Daniel Ollivier conservé au département des manuscrits, se trouvaient des autographes absents de l'ouvrage de Vier, qu'il m'a semblé opportun de publier aussi, afin que la totalité des lettres de Liszt conservés dans ces archives parisiennes soit mise à la disposition des chercheurs dans une édition critique. Un deuxième argument viendra, au fil de mon travail, renforcer celui-ci.

### 1. 2. 1. Le fonds Daniel Ollivier de la BnF

Une description complète de ces archives est présentée dans les Annexes 1 ; 2 ; 3 (avec l'indication des albums mis en ligne sur Gallica au 16 août 2021 ; voir aussi note ci-dessous, à la fin de ce point 1. 2. 1. 2). Il suffira, ici, que j'en expose le contenu de façon synthétique.

Le fonds d'archives contenant les lettres publiées par Vier et celles qui constituent mon corpus a pour titre exact : *Correspondance de Marie d'Agoult et papiers provenant de la famille Ollivier*. Il est composé de 24 tomes (ou albums), dont la cote, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, est : Nouvelles Acquisitions Françaises (NAF) 25175-25198. Chaque album regroupe les lettres et les documents en fonction de différents paramètres, dont les principaux sont l'auteur de la lettre et le destinataire de la lettre ; à l'intérieur de ces ensembles, les documents sont classés par ordre chronologique. Les autographes sont montés sur onglets<sup>63</sup>.

#### 1. 2. 1. 1. Historique

Ces archives ont été constituées par Daniel Ollivier (1862-1941)<sup>64</sup>, petit-fils de Liszt par la fille aînée de celui-ci, Blandine (1835-1862), épouse de l'homme politique français Émile Ollivier (1825-1913).

---

<sup>61</sup> La liste de ces soixante-six lettres, classées par ordre chronologique, figure au début de la deuxième partie. Soixante-cinq se trouvent au département des manuscrits (site Richelieu), et un, isolé, au département « Musique » (site Louvois). Par commodité, ma présentation des archives ne portera que sur le fonds Daniel Ollivier. L'autographe isolé, ayant appartenu à la collection privée de Charles Malherbe, archiviste du conservatoire de Paris, sera présenté plus loin avec la lettre à Massart n° 10, du 16 octobre 1841 (ch. 2. 3. 5). Il est consultable en ligne sur Gallica, Manuscrits, sous la cote BnF, LA-LISZT FRANZ-19.

<sup>62</sup> VIER, *op. cit.*, 1950.

<sup>63</sup> Les lettres ont été numérotées au crayon : *d'après Jacques Vier, ces annotations au crayon (numérotage des lettres et, parfois, date signalée en tête de lettre) seraient dues à Marie d'Agoult* (VIER, *op. cit.*, 1950, p. 16).

<sup>64</sup> Des précisions sur Daniel Ollivier sont fournies plus bas, dans le chapitre des lettres de Liszt aux autres membres de sa famille.



Daniel Ollivier avait hérité de sa grand-mère maternelle, Marie d'Agoult, la propriété intellectuelle des œuvres que cette dernière avait publiées sous le pseudonyme de Daniel Stern, ainsi que de papiers plus personnels. Il avait aussi eu à cœur de rassembler, à la suite de son père, toutes sortes de documents relatifs à sa famille, tant du côté Liszt que du côté Ollivier. Il a personnellement réalisé la publication d'un grand nombre de lettres de Liszt et autour de Liszt<sup>65</sup>. Après sa mort, sa veuve, Catherine Ollivier, née du Bouchage<sup>66</sup> a d'abord ouvert ces documents à Jacques Vier pour lui permettre de mener à bien ses travaux historiques sur Marie d'Agoult<sup>67</sup>, puis les a légués à ce qui s'appelait alors la Bibliothèque Nationale, en plusieurs versements, de mars 1851 1951 à juillet 1960<sup>68</sup>.

### 1. 2. 1. 2. Composition

Les vingt-quatre albums de ce fonds contiennent une quantité considérable de documents, qui sont majoritairement des autographes. S'agissant de Liszt, cinq albums (t. I, NAF 25175 ; t. II, 25176 ; t. III, 25177<sup>69</sup> ; t. V, 25179 ; t. VI, 25180) contiennent des lettres écrites par lui, au nombre total de 521<sup>70</sup>. Les trois premiers contiennent les lettres qu'il a adressées à Marie d'Agoult (410 autographes), le quatrième (t. V) les lettres aux membres de sa famille proche, dont sa mère, et le cinquième (t. VI, folios 1 à 130), les lettres à divers destinataires, dont Lambert Massart et les membres de la famille Ollivier (la deuxième

---

<sup>65</sup> Voir plus haut, dans le chapitre 1. 1. 2, la deuxième vague des éditions de la correspondance de Liszt.

<sup>66</sup> **Marie Jeanne Cécile Catherine de Gratet du Bouchage** (1872-1960) mariée en 1892 avec Daniel **Ollivier**. Après sa mort, c'est sa fille et héritière, Blandine Ollivier de Prévaux (1894-1981), née *Blandine* Berthe Cécile Ollivier, qui continuera à léguer ces archives de Daniel Ollivier à la B. N. Une autre descendante d'Émile Ollivier, Anne Troisier de Diaz (1917-2005), petite-fille d'Émile Ollivier par son second mariage en 1869 avec Marie Thérèse Gravier, a hérité des archives de son père Daniel Ollivier conservées au château de La Moutte, et les a léguées aux Archives Nationales en 1998 (elle a publié elle-même certains écrits d'Émile Ollivier : son *Journal* en 1961 et la correspondance d'Émile Ollivier avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein – voir les références précises dans le chapitre 1.1. et dans la bibliographie générale).

<sup>67</sup> VIER, *op. cit.*, 1955.

<sup>68</sup> L'essentiel du fonds, aujourd'hui coté NAF 25175-25198, est arrivé par don de Madame Daniel Ollivier en plusieurs versements : le 17 mars 1951, le 22 mars 1951, le 31 mars 1951, le 14 juin 1951, le 31 juillet 1952, le 5 février 1955 et le 4 juillet 1960 (pour un reliquat). En 1995, ses descendants ont fait don des carnets de Marie d'Agoult, cotés NAF 14319-14344. Les manuscrits ont été reliés par la Bibliothèque nationale. C'était une mesure de conservation et de sécurité des collections, systématiquement appliquée à l'époque. Le nom du relieur, et la date de la reliure, sont inscrits sur la partie inférieure du dos de chaque volume : « Lobstein, 1963 ». Sur les manuscrits, la foliotation manuscrite en rouge est celle de la Bibliothèque nationale. C'est une mesure de sécurité des collections, toujours appliquée aujourd'hui (aujourd'hui, la foliotation s'effectue à l'aide d'un folioleur mécanique). Les annotations au crayon (dates, numérotation des pièces) peuvent dater soit du classement du fonds par le conservateur qui en a eu la responsabilité soit d'une autre époque de la conservation du manuscrit chez leur propriétaire : rien ne me permet de trancher, mais la première hypothèse paraît très probable. (Informations fournies par monsieur Guillaume FAU, conservateur en chef du service des manuscrits modernes et contemporains, Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits, 5, rue Vivienne, 75002 Paris, courriels des 8 et 14 mars 2016). D'après Vier, la numérotation au crayon serait de la main de Marie d'Agoult (VIER, *op. cit.*, 1950, page 16).

<sup>69</sup> Le tome IV, NAF 25178, contient les lettres de Marie d'Agoult adressées à Liszt.

<sup>70</sup> Je rappelle que mon projet de publication ne concerne que les lettres écrites par Liszt, et non celles adressées à lui.

partie de cet album contient des lettres adressées à Liszt). On dénombre en tout, pour les lettres de Liszt, une vingtaine de destinataires différents (dont trois ou quatre anonymes<sup>71</sup>).

Les autres volumes présentent divers documents et correspondances qui concernent les membres des familles Liszt et Ollivier<sup>72</sup>. On y trouve en particulier les lettres échangées entre les trois enfants de Liszt (t. V, NAF 25179) : celles-ci sont d'un grand intérêt, révélant les intenses liens affectifs qui soudaient la fratrie, l'admiration sans borne des enfants pour leur père, et leurs relations ambiguës, souvent tendues, avec leur mère<sup>73</sup>. On y accède aussi à la correspondance de sa fille Blandine adulte, à l'époque où celle-ci est l'épouse d'Émile Ollivier, dans laquelle se découvre une personnalité riche et équilibrée, d'autant plus émouvante, peut-être, que l'on sait la mort prématurée de la jeune femme<sup>74</sup> (cette correspondance se trouve essentiellement dans le t. XVII, NAF 25191). Le tome XXI contient la correspondance de Démosthène Ollivier (père d'Émile) et de divers membres de sa famille<sup>75</sup> : ces échanges épistolaires, comparés à ceux de Liszt avec les siens, permettent de mesurer les différences entre deux types de familles, les Ollivier représentant la bourgeoisie intellectuelle républicaine nourrie de rousseauisme, et Liszt s'attachant à un modèle aristocratique plus passéiste<sup>76</sup>. Les tomes XXIII (NAF 25197, Lettres adressées à Daniel Ollivier) et XXIV (NAF 25198, Publications de Daniel Ollivier relatives à Liszt et à Marie d'Agoult) éclairent le travail éditorial entrepris par Daniel Ollivier après la Première Guerre mondiale. On y trouve de précieuses informations sur les projets de Daniel Ollivier concernant la publication de ces lettres, et sur les questions éthiques et éditoriales qu'il se posait à ce sujet<sup>77</sup>.

---

<sup>71</sup> Il s'agit de trois femmes, que je suis parvenue à identifier (avec l'aide, pour l'une, de l'édition GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001)

<sup>72</sup> J'ai consulté les albums NAF 25191 ; 25192 ; 25195 ; 25197 ; 25198 (voir leur contenu dans l'Annexe n°1), qui m'ont éclairée sur les relations entretenues par les membres de la famille Ollivier entre eux, et avec l'entourage de Liszt. J'ai transcrit certains autographes qui y sont archivés : NAF 25191, f. 188-189 (article de Lamartine cité dans une lettre de Blandine à Carolyne de S. W., 12 décembre 1860) ; NAF 25195, f. 360-361 (Cosima à É. Ollivier 9 février 1866) ; NAF 25195, f. 286-287 (lettre de Cosima à Adolphe Ollivier, 11 février 1866) ; NAF 25198, f. 135 (lettre d'Émile Ollivier à Marie d'A., 13 septembre 1862).

<sup>73</sup> Cette correspondance intrafamiliale mériterait d'être publiée. D'abord pour sa valeur propre, les enfants de Liszt ayant des personnalités très attachantes. Mais aussi parce qu'elle permettrait d'approfondir les particularités du lien paternel entretenu avec eux par ce musicien illustre, toujours absent, mais scrupuleusement investi de sa fonction éducative et financière.

<sup>74</sup> Toutefois les autographes des lettres échangées entre Blandine et son père, publiées par Daniel Ollivier en 1838, en sont absentes. On a perdu leur trace, d'après SUTTONI, *op. cit.*, 1979 (voir à ce sujet le chapitre des lettres de Liszt à Daniel Ollivier, ch. 2. 2).

<sup>75</sup> Une publication de ces autres échanges épistolaires intrafamiliaux, particulièrement fournis et dépourvus de formalisme conventionnel, me paraîtrait trouver une place appropriée dans les recherches anthropologiques menées sur les correspondances depuis quelques années, et sur l'histoire de la famille (voir le chapitre suivant).

<sup>76</sup> Sur les conceptions éducatives de Liszt, voir plus bas la lettre à son fils Daniel, et la deuxième série des lettres à Massart.

<sup>77</sup> En date du 16 août 2021, six de ces albums sont numérisés et accessibles sur Gallica (voir aussi la liste complète des albums dans l'Annexe 1) :

NAF 25178 : <<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc4724p/cd0e187>>

NAF 25179 : <<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc4724p/cd0e218>>

NAF 25180 : <<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc4724p/cd0e291>>

NAF 25190 : <<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc4724p/cd0e2524>>

NAF 25191 : <<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc4724p/cd0e2567>>

## 1. 2. 2. Critères du choix et composition du corpus

Puisque la correspondance de Liszt avec Marie d'Agoult (albums I à IV) a déjà bénéficié d'une édition critique au début de ce siècle<sup>78</sup>, ainsi que ses lettres à Cosima<sup>79</sup> (album V), et que ses lettres à Émile Ollivier (contenues dans l'album IV) sont en cours de publication, il restait pour mon projet celles qui n'appartiennent pas à ces trois ensembles<sup>80</sup>. Rappelons que l'édition de la correspondance de Liszt avec sa mère, réalisée par K. Hamburger<sup>81</sup>, ne comprend aucune des lettres conservées à Paris. Les lettres retenues pour mon corpus se trouvent dans deux albums : le V (cote NAF 25179) et le VI (cote NAF 25180)<sup>82</sup>.

C'est dans ces deux albums que Vier a sélectionné la cinquantaine de lettres publiées dans son édition de 1950<sup>83</sup>. J'ai donc repris celles-ci dans mon propre corpus, mais en y ajoutant tous les autres autographes de la main de Liszt que ces albums contiennent, soit une quinzaine de lettres supplémentaires<sup>84</sup>.

### 1. 2. 2. 1. Lettres à republier

#### **Les lettres de Liszt à sa mère : 26 lettres.**

Un premier ensemble est constitué des lettres adressées par Liszt à sa mère, dont les autographes sont regroupés dans l'album NAF 25179. Les autographes y occupent les folios 1 à 60, ils sont classés par ordre chronologique, à part un seul, non daté, placé à la fin<sup>85</sup>. Quand Jacques Vier a publié ces lettres en 1950, elles étaient inédites<sup>86</sup>. On constate qu'il a omis un autographe, et procédé à des redécoupages, de sorte qu'il aboutit à un total de lettres différent. Pour ma part, après examen des manuscrits, j'ai abouti à la conclusion que ces remaniements ne se justifiaient pas<sup>87</sup>. Mon corpus des lettres de Liszt à sa mère comprend donc 26 lettres.

---

NAF 25192 : <<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc4724p/cd0e2601>>

<sup>78</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001.

<sup>79</sup> HAMBURGER, *op. cit.* 1996.

<sup>80</sup> J'ai aussi écarté de mon corpus un document archivé dans NAF 25180, f. 126 : il s'agit de la copie, de la main de D. Ollivier, d'une lettre de Liszt adressée en septembre 1869 à Agnès Street-Klindworth, qui figure dans l'édition critique de POCKNELL, *op. cit.*, 2000.

<sup>81</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000.

<sup>82</sup> Je citerai désormais les albums par leur cote.

<sup>83</sup> Le décompte des lettres ne peut pas être donné avec précision, car le découpage des autographes en « lettres » pose parfois problème. L'ouvrage de Vier propose une numérotation des lettres de Liszt de I à LI, mais il ajoute, à la suite, quatre lettres non numérotées, et une autre dans sa préface. On peut donc estimer que l'édition de Vier contient 56 lettres de Liszt. Or, si l'on se réfère aux autographes tels qu'ils sont présentés dans les deux albums, en tenant compte des découpages que Vier a effectués, le nombre de lettres éditées par ses soins doit être diminué : les textes publiés dans son édition correspondraient à environ 52 autographes archivés par Daniel Ollivier.

<sup>84</sup> Mon corpus, qui se réfère à l'archivage réalisé par Daniel Ollivier, comprend 66 lettres.

<sup>85</sup> Je pense avoir réussi à dater cet autographe. Voir plus bas dans le chapitre des lettres de Liszt à sa mère, la lettre n° 7 [mars-avril 1857].

<sup>86</sup> Rappelons que La Mara ne les a pas publiées (voir ci-dessus 1. 1. 1).

<sup>87</sup> Ce sujet du redécoupage est présenté de façon plus détaillée dans 2. 1. 2. 3 (lettres de Liszt à sa mère).

### **Les lettres de Liszt à Lambert Massart : 20 lettres.**

Un deuxième ensemble comprend les lettres de Liszt adressées à Lambert Massart<sup>88</sup>. Celles-ci, hormis la lettre isolée<sup>89</sup>, se trouvent dans l'album NAF 25180, qui présente les autographes en les numérotant en tant que lettres (à la différence de l'album précédent). Les lettres à Massart vont du folio 15 au folio 67, et numérotent les lettres de 9 à 27 (cette numérotation est écrite au crayon, tandis que les folios sont numérotés à l'encre rouge). Elles sont donc, pour cet album, au nombre de 19. Vier a modifié ce découpage pour un ou deux documents<sup>90</sup>. J'ai par ailleurs retrouvé une lettre supplémentaire de Liszt à Massart : l'autographe en est archivé dans un autre département de la BnF, celui de la Musique (Richelieu-Louvois). Bien qu'il soit extérieur au champ initialement prévu (le fonds Daniel Ollivier du département des manuscrits), je l'ai intégré à mes publications, car c'est la seule autre lettre à Massart retrouvée, elle complète donc logiquement cet ensemble<sup>91</sup>. Il fait d'ailleurs partie, lui aussi, des autographes de Liszt conservés à la BnF.

### **1. 2. 2. 2. Des lettres « ordinaires » répondant à la problématique du complexe épistolaire de Liszt**

#### **Autres lettres de Liszt à divers destinataires : 20 lettres.**

Le troisième ensemble regroupe les lettres de Liszt adressées à d'autres destinataires. Il comprend 20 lettres. C'est le point sur lequel je m'écarte le plus de l'édition de Vier, qui n'en contient que 4<sup>92</sup>. Les autographes de ces lettres sont répartis entre les deux albums de façon très inégale. Daniel Ollivier a regroupé dans NAF 25179 les lettres échangées à l'intérieur du noyau familial au sens restreint<sup>93</sup>. Une seule lettre de mon corpus (en dehors des vingt-six lettres à Anna), est tirée de cet album, celle de Liszt à son fils Daniel. Les dix-neuf autres se trouvent dans NAF 25180. Il s'agit de huit lettres de Liszt à des

---

<sup>88</sup> **Lambert MASSART** (1811-1892) est un violoniste virtuose et un pédagogue réputé, ami fidèle de Liszt. Arrivé de Belgique à Paris en 1822, il est l'élève des frères Auguste et Rodolphe Kreutzer, et continuera à loger chez la femme d'Auguste, « Madame Kreutzer », après la mort de celui-ci (1832). Il est nommé professeur de violon au Conservatoire de Paris en 1843. Il se voit confier par Liszt la gestion de ses publications à Paris, de 1837 à 1839 (séjour de Liszt en Italie). Lors du conflit entre Liszt et Marie d'A. au sujet de l'éducation de leurs enfants, Massart sert d'intermédiaire, défendant les intérêts paternels de Liszt (pour plus de détails, voir plus bas la biographie de Massart au point 2. 3. 1.)

<sup>89</sup> Voir plus haut. Il s'agit de la L. 10 de Liszt à Massart du 16 octobre 1841 (ch. 2. 3. 5).

<sup>90</sup> Il s'agit de la lettre à Jules Janin, qu'il sépare de la narration de la cérémonie de Graetz. Comme on le verra dans le chapitre des lettres de Liszt à Massart, Vier s'est légèrement écarté des archives. Il n'a pas considéré la préface aux arrangements pour piano des symphonies de Beethoven comme une lettre. Il omet d'ailleurs les quelques lignes attestant que Liszt adresse ce texte à Massart.

<sup>91</sup> Il s'agit de la lettre n° 10 de Liszt à Massart, du 16 octobre 1841 (ch. 2. 3. 5). (LA-LISZT FRANZ-19).

<sup>92</sup> Lettres à l'abbé Deguerry, à Hortense Allart, à Maurice Schlésinger et à Jules Janin (ch. 2. 4. 2).

<sup>93</sup> C'est-à-dire Liszt lui-même, Marie d'Agoult et leurs trois enfants. On trouve aussi dans cet album des lettres impliquant des personnes proches de ce noyau familial, comme la directrice du pensionnat des filles de Liszt, madame Bernard ainsi que des lettres de la plume d'Anna Liszt, adressées à des proches autres que son fils.

membres de sa famille au sens large<sup>94</sup>, en l'occurrence, appartenant à l'entourage, par alliance, de sa fille Blandine, la famille Ollivier (le père et les frères d'Émile Ollivier, et son fils, Daniel<sup>95</sup>). Dix autres lettres ont des destinataires extrêmement variés, allant de femmes courtisées à diverses époques, au musicologue Jules Janin, en passant par Lamartine et Maurice Schlésinger, parmi d'autres.

Un dernier autographe, enfin, occupe une place à part. Il a été archivé dans NAF 25180, à la fin des lettres écrites par Liszt, mais sans date, sans lieu et sans destinataire identifié. Comme j'ai pu résoudre l'énigme, je peux restituer cette lettre, qui n'est d'ailleurs qu'un petit fragment de lettre, à sa destinataire, Blandine, et l'intégrer aux lettres de Liszt aux autres membres de sa famille, qui sont donc au nombre de dix<sup>96</sup>.

### 1. 2. 2. 3. Nouvelle orientation de mon travail : le rapport de Liszt à l'écriture à travers sa correspondance ordinaire.

Ce corpus de soixante-six lettres est donc constitué des autographes de Liszt archivés dans ces albums qui, n'ayant pas encore bénéficié d'une édition critique, demandaient une publication scientifique. Or une objection m'est apparue à mesure que je travaillais à la transcription et à l'annotation de ces lettres. J'ai découvert que certaines d'entre elles, que je considérais *a priori* comme inédites, puisque leur destinataire n'apparaissait pas dans la bibliographie des nouvelles éditions de la correspondance de Liszt, se trouvaient en réalité insérées dans d'autres ouvrages. On peut ainsi découvrir une lettre de Liszt intégrée dans l'édition des lettres d'une autre célébrité culturelle, au titre de lettre d'un correspondant<sup>97</sup>, ou bien au sein de sa propre correspondance, mais en guise de document annexe<sup>98</sup>. D'autres encore ont été publiées dans des revues, parfois peu « visibles » et devenues rapidement introuvables<sup>99</sup>.

J'ai finalement conservé ces lettres déjà publiées, pour deux raisons. Il s'agissait d'abord de faciliter leur consultation, par la désignation explicite des destinataires, et par leur regroupement dans un ouvrage plus durable qu'une revue<sup>100</sup>. La deuxième raison, plus importante, est liée à l'évolution de mon projet. Outre la publication rigoureuse de lettres enrichies de documents, je me suis rapidement proposé

---

<sup>94</sup> Dans mon plan, j'ajouterai à ces neuf lettres la lettre de Liszt à son fils Daniel contenue dans NAF 25179, f. 102-103, et un fragment de lettre dont j'ai identifié la destinataire comme étant Blandine Liszt-Ollivier (NAF 25180, f. 130).

<sup>95</sup> Les cinq lettres de Liszt adressées à son petit-fils Daniel Ollivier sont archivées dans cet album par Daniel Ollivier lui-même, et non dans le précédent, comme on pourrait s'y attendre. C'est certainement parce que celui-ci plaçait dans cet album les lettres de Liszt à son gendre Émile Ollivier qu'il y a regroupé tous les membres de cette famille, n'incluant pas son petit-fils dans le noyau familial.

<sup>96</sup> La démarche qui m'a amenée à cette identification est présentée plus bas, dans le chapitre des lettres de Liszt adressées aux autres membres de sa famille.

<sup>97</sup> C'est le cas de la lettre de Liszt à Lamartine, publiée dans la *Correspondance générale* de Lamartine (la référence exacte est fournie plus bas dans le chapitre des lettres à diverses autres personnes).

<sup>98</sup> C'est le cas des lettres de Liszt à Marie Pleyel et à la baronne Eskeles intégrées, en tant que documents ou de notes, dans la correspondance de Liszt et de Marie d'Agoult publiée par Serge Gut et Jacqueline Bellas (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001).

<sup>99</sup> C'est le cas des lettres de Liszt à Daniel Liszt et à Daniel Ollivier (ch. 2. 2), ainsi qu'à Euphémie Didier (ch. 2. 4).

<sup>100</sup> Il faut toutefois signaler que certains articles commencent, heureusement, à être accessibles en ligne, comme celui de Jacqueline Bellas sur Daniel Liszt (voir 2. 2. 2, L. 1)

un objectif complémentaire. En effet, dans le cadre d'une thèse, je désirais apporter un regard nouveau sur Liszt épistolier. Or ce regroupement de lettres très diverses, réparties sur toute la durée de sa vie adulte, peuvent offrir, en raison même de leur statut modeste, un terrain d'exploration peu exploité jusqu'ici : elles permettent d'observer Liszt la plume à la main, s'adressant, loin des projecteurs de la célébrité, à son entourage familial. Elles nous procurent quelques aperçus sur sa vie quotidienne, qu'on ne peut toutefois qualifier d'ordinaire, vu l'originalité de leur auteur. Mais surtout, l'observation de leur forme matérielle et stylistique peut révéler quelques aspects peu connus de sa personnalité, et, en particulier, éclairer son rapport à l'écriture.

## 1. 2. 3. Principes éditoriaux

### 1. 2. 3. 1. Plan

L'organisation des lettres de ce corpus en vue d'une publication pouvait s'envisager de deux façons : par ordre purement chronologique, ou en opérant des regroupements.

Vier a choisi l'ordre chronologique. Cette organisation ne nuit pas, dans son édition, à la lecture de l'ensemble, dans la mesure où son corpus est moins fourni et moins varié que le mien. Toutefois, les deux ensembles dominants que forment les lettres à Anna et les lettres à Massart rejettent un peu dans l'ombre, me semble-t-il, les quatre ou cinq lettres adressées à d'autres destinataires, qui s'y insèrent de façon incongrue, car l'ouvrage est dénué de commentaires suivis<sup>101</sup>.

Pour ma part, j'ai donné la préférence à un regroupement fondé sur les destinataires. Pour quelle raison ? Je voulais certes apporter à ces lettres des annotations et des commentaires éclairant leur contexte, mais aussi, comme je viens de le dire, tenter d'analyser l'écriture épistolaire de Liszt. Dans cette optique, spécifier les caractéristiques de son discours en fonction des différents destinataires m'a paru un angle d'approche pertinent. En effet, une lettre est toujours adressée à quelqu'un, le ton et les sujets abordés sont généralement fonction du destinataire, du moins en partie. J'ai donc regroupé les soixante-six lettres en quatre ensembles, dont les trois premiers présentent, chacun, une cohérence propre permettant des analyses ciblées. Au-delà des lettres à sa mère et des lettres à Massart, qui ont leur unité interne, les lettres adressées « à des membres de sa famille », qu'il s'agisse de la famille « Liszt » ou de la famille « Ollivier » offrent aussi une certaine cohérence. Le dernier ensemble, quant à lui, a justement pour cohérence le caractère inverse : son hétérogénéité offre une image kaléidoscopique de la pratique épistolaire de Liszt, permettant ainsi de compléter et d'enrichir les observations faites sur les autres groupes de lettres.

Par ailleurs, cette organisation en quatre ensembles m'a permis d'insérer, à la fin de chacun d'eux, des documents complémentaires qui éclairent les lettres présentées sans trop les en éloigner, comme le ferait leur renvoi dans les annexes finales. Dans le même sens, qui vise à offrir une lecture confortablement structurée, j'ai fractionné les plus longs ensembles, celui des lettres à Anna et celui des

---

<sup>101</sup> Vier a développé ses commentaires dans l'introduction de son ouvrage (*op. cit.*, p. 9 à 26). Les notes accompagnant les lettres sont peu nombreuses et, pour la plupart, très succinctes.

lettres à Massart, en deux sous parties présentant chacune (dans la mesure où c'était possible) une certaine unité chronologique ou thématique<sup>102</sup>.

### **Plan général de la publication des 66 lettres de mon corpus<sup>103</sup>.**

- 1 - Lettres à sa mère, Anna Liszt : 26 lettres (1831-1865)
  - Série 1. Jusqu'au départ de Weimar (1831-1861) : 9 lettres, séparées par des lacunes.
  - Série 2. Période romaine, jusqu'à la mort d'Anna Liszt (1831-1859) : 17 lettres.
- 2 - Lettres à six autres membres de sa famille : 10 lettres (1850-1886).
- 3 - Lettres à Massart : 20 lettres (1837-1849).
  - Série 1 (1837-1841) : 10 lettres sur l'édition musicale des œuvres de Liszt à Paris.
  - Série 2 (1844-1849) : 10 lettres sur le conflit avec M. d'Agoult concernant les enfants.
- 4 - Lettres à diverses autres personnes : 10 lettres (1831-1846), 9 destinataires.

Remarques. Le hasard qui a présidé à la conservation des autographes par Daniel Ollivier a favorisé l'organisation de ma publication. En effet, il se trouve que les différents ensembles organisés autour des destinataires présentent un certain équilibre : hormis les lettres à Anna qui forment l'ensemble le plus volumineux (26 lettres), les autres se regroupent par suites de dix<sup>104</sup>. Le même hasard fait que certains de ces ensembles se suivent plus ou moins sur l'axe chronologique, comme on peut le constater dans la liste chronologique des lettres présentée en annexe. Ainsi les lettres à Massart précèdent globalement celles adressées à Anna. De même, les lettres « à diverses personnes » se situent globalement avant les lettres « aux autres membres de sa famille ». Cette particularité permettrait, pour peu que l'on se propose cet objectif, de rechercher une éventuelle évolution de la pratique épistolaire de Liszt au fil du temps. Mais, à première vue, la distinction fondée sur les destinataires m'a paru plus féconde.

### **1. 2. 3. 2. Options éditoriales**

À partir du moment où j'ai introduit, parmi les objectifs de ma thèse, une recherche sur les caractéristiques de l'écriture épistolaire Liszt, il est devenu indispensable de rendre compte le plus précisément possible de la matérialité de ses autographes, porteuse de signification. C'est pourquoi je m'écarte ici des options éditoriales communément appliquées depuis 1986.

---

<sup>102</sup> Pour les lettres de Liszt à sa mère, j'ai trouvé que la subdivision adoptée par La Mara dans ses volumes « généralistes » (volumes I ; II ; III et VIII), à savoir : « 1 - Avant Rome ; 2 - De Rome jusqu'à la fin », était parfaitement judicieuse et convenait au contenu de mon corpus. Je l'y ai adaptée, en insérant d'autres subdivisions. Quant au regroupement des lettres à Massart en deux séries, à la fois chronologique et thématique, il est expliqué plus bas, dans l'introduction du chapitre dédié.

<sup>103</sup> Les détails de ce plan figurent dans la table des matières. Ils précisent aussi les diverses lettres que j'insère en tant que compléments. Certaines sont inédites (transcrites par mes soins à partir des autographes de la BnF), d'autres sont puisées dans des éditions anciennes épuisées.

<sup>104</sup> Dix lettres à Massart dans la première série et dix dans la deuxième ; dix lettres aux autres membres de sa famille ; dix lettres à divers correspondants. Les vingt-six lettres à Anna se répartissent de façon beaucoup plus inégale : neuf lettres avant Rome, dix-sept à partir de l'installation de Liszt à Rome.

## **Critère de décision : permettre une analyse de la forme matérielle et linguistique des lettres.**

Les choix éditoriaux pour lesquels j'ai opté résultent de l'orientation prise par ma thèse en cours de rédaction. Celle-ci s'est progressivement focalisée sur la matérialité des autographes, à mesure que l'étude de la forme m'apparaissait comme aussi déterminante, sinon plus, que celle des contenus, par rapport à mon objectif. Pour aborder la personnalité de Liszt au travers de sa correspondance, il convient en effet de prendre en compte les travaux effectués sur l'épistolarité en général, ainsi que les méthodes qui les sous-tendent<sup>105</sup>. Dans ce cadre, à la fois historique, sociologique et anthropologique, l'observation des caractéristiques matérielles des lettres étudiées est une base méthodologique essentielle.

J'ai donc choisi de transcrire les autographes de Liszt le plus fidèlement possible, en conservant au maximum leurs particularités orthographiques, généralement considérées comme des « fautes » que l'éditeur se doit de rectifier<sup>106</sup>. Il se trouve par ailleurs que, durant mes travaux, un changement important est survenu dans l'accessibilité des autographes de Liszt : au départ, ceux-ci étaient mis à la disposition des chercheurs uniquement sur demande auprès de la Bibliothèque Nationale, et devaient être consultés sur place dans la salle des manuscrits du site Richelieu ; on pouvait être autorisé à en photographier personnellement un certain nombre de pages, le document étant trop fragile pour être photocopié par les services techniques de la bibliothèque. Dans ce contexte de consultation très encadrée, une description précise de l'occupation des pages, de la forme et du soin de l'écriture, etc. était nécessaire pour compléter la transcription du texte. Or actuellement, toute personne désireuse d'accéder à ces autographes peut le faire librement depuis n'importe quel lieu, puisque ceux-ci ont été numérisés par la BnF en 2017 et mis en ligne gratuitement sur son site *Gallica*<sup>107</sup>. Les transcriptions que je me suis proposé de réaliser peuvent donc être lues en regard de ces fac-similés virtuels. Dans ce cas, comment traiter la transcription ? Il m'a semblé judicieux que celle-ci puisse procurer une aide pour lire l'écriture manuscrite telle qu'elle apparaît dans les documents numérisés, sans apporter la moindre transformation, fût-ce une « correction ». Car, même si la graphie de Liszt est globalement aisée à déchiffrer, certaines pages le sont moins, surtout quand

---

<sup>105</sup> La bibliographie sur l'épistolaire est présentée dans le chapitre suivant.

<sup>106</sup> Cette fidélité rigoureuse aux autographes est une option déjà appliquée par deux éditeurs des lettres de Liszt. Le premier exemple en date, à ma connaissance, est la publication de Michael SHORT (*op. cit.*, 2003), qui ne corrige pas les accents ni les participes passés ; cependant, comme il corrige la fin des mots en « -ents » en rétablissant la lettre « t », et qu'il commet par ailleurs d'assez nombreuses fautes de transcription (la moindre étant l'ignorance des doubles « m » et « n » signalés par un tilde), on ne peut pas considérer ses transcriptions comme réellement fidèles aux manuscrits. Claude Knepper, en revanche, applique globalement les options que je m'étais fixées avant même de découvrir ses publications : les transcriptions ne corrigent absolument aucune faute, et ne les signalent pas par un *[sic]* quand elles sont habituelles sous la plume de Liszt, ce qui est le cas des accents manquants ; j'applique ce principe à toutes les fautes habituelles, tandis que C. Knepper s'en écarte sur deux points : il signale par un *[sic]* les accords fautifs des participes passés, ainsi que les désinences fautives de la première personne des verbes conjugués au futur ou au conditionnel, que Liszt confond souvent, écrivant « -rai » pour « -rais » et inversement (ses options figurent sur le site en ligne du CNRS cité plus haut). Notons que le dernier ouvrage en date publié en France, l'édition des *Lettres de Franz Liszt à Marie de Hohenlobe-Schillingsfürst* (POCKNELL, HAINE, DUFETEL, *op. cit.*, 2010) n'opte pas pour la fidélité à la forme des manuscrits (les auteurs corrigent les fautes, seul l'usage particulier des virgules est respecté).

<sup>107</sup> L'album NAF 25180 a été mis en ligne le 01/05/2017, et le NAF 25179 le 30/06/2017. Ces deux albums ont été indisponibles à la consultation pendant plusieurs mois de l'année universitaire 2016-2017.



L'encre du verso se superpose à celle du recto dans leur image scannée. J'ai donc pris soin de respecter, à la virgule et à l'accent près, la graphie des autographes de Liszt. Mes transcriptions constituent ainsi des documents objectifs sur l'aspect orthographique de ses lettres. Je tiens cependant à préciser que cette fidélité ne m'a semblé pertinente que dans la mesure où Liszt écrit un français très correct, malgré quelques petites libertés prises avec l'orthographe qui ne gênent pas la compréhension du texte. Il n'est pas nécessaire d'avoir l'autographe sous les yeux pour lire aisément mes transcriptions.

### **Options retenues : fidélité rigoureuse à l'orthographe et à la ponctuation<sup>108</sup>.**

#### ***Orthographe.***

Pour les accents : Liszt omet très fréquemment les accents aigus sur les « e » en première syllabe de mot, ainsi que les accents circonflexes en général (ex. « [je desire extrêmement](#) » - « [écrivez](#) » - « [Leon](#) ») ; ainsi écrit-il « [maitre](#) » pour « maître », mais ce sont majoritairement les accents circonflexes à valeur grammaticale qui sont omis dans les subjonctifs imparfaits, où « fût » est quasiment toujours écrit « fut » (*etc.*). Je conserve sa graphie.

Pour l'orthographe d'usage : on constate très peu de fautes ; quand elles surviennent, je les signale par le [sic] conventionnel.

Concernant certains noms propres : Liszt use d'une graphie erronée systématique, écrivant « [Herrmann](#) » pour Hermann (Cohen) et « [d'Ortigues](#) » pour (Joseph) d'Ortigue), graphie que je conserve sans signaler l'erreur de façon répétitive.

Pour l'orthographe grammaticale : deux fautes grammaticales sont systématiques sous la plume de Liszt. Il omet assez souvent (mais pas systématiquement) la distinction entre la désinence « -rai » des verbes au futur, et le désinence « -rais » des verbes au conditionnel présent, optant systématiquement pour « -rai » dans tous les cas. Ainsi : « [je serai](#) » pour « je serais », « [je voudrai](#) » pour « je voudrais », *etc.* D'autre part, il néglige parfois l'accord au féminin (voire au pluriel) des adjectifs et participes passés équivalant à des adjectifs (« [L'autre missive adressé à moi contient ma nomination \[...\] et est également signé Duchatel](#) ») ; mais surtout, il traite le participe passé d'une manière simplifiée : lorsque le participe passé est conjugué avec l'auxiliaire *avoir*, il le traite systématiquement, à de rares exceptions près, comme étant invariable, faisant fi de la règle complexe qui exige son accord avec un complément d'objet direct le précédant. Ainsi écrit-il : « [Ma lettre d'hier était terriblement longue \[...\] je l'ai fermé](#) » pour « fermée »<sup>109</sup>. Il arrive même que l'on trouve dans une même phrase une suite d'accords chaotiques (ex : « [cette question embrouillée sera entièrement tiré au clair](#) »). J'ai pris le parti de transcrire ces libertés sans les relever, puisqu'elles sont de toute évidence assumées par Liszt.

---

<sup>108</sup> Ce respect est relatif, car la rigidité de l'écriture typographique interdit de transcrire les nuances d'une écriture manuscrite. Liszt, par exemple, module la taille des lettres, des tirets, des soulignements et surtout des signes de ponctuations à valeur émotive.

<sup>109</sup> Les règles actuelles de l'accord du participe passé existaient à cette époque (voir dans la grammaire de Lhomond, note suivante).

**Graphies liées à l'époque :** on ne saurait considérer comme des erreurs d'orthographe des graphies qui ne sont pas propres à Liszt, mais à l'usage de son époque (usage qui était en train de se transformer, comme on le constate dans les lettres de ses filles, plus modernes). Ainsi, les terminaisons en « -ants » et « -emps » sont-elles écrites « -ans » (« [les enfans](#) »), et « -ems » (« [le tems](#) »), graphies que je conserve sans les commenter systématiquement dans mes transcriptions. L'orthographe « [hazard](#) » est elle aussi un archaïsme qui subsiste au XIX<sup>e</sup> siècle, de même, peut-être, que « [vraiment](#) » pour « vraiment », « [long temps](#) » pour « longtemps », « aussitôt » pour « aussi tôt » (mais la séparation ou non en deux mots n'est pas toujours certaine sous la plume de Liszt)<sup>110</sup>.

Je conserve aussi l'orthographe ancienne des noms propres comme « [Carlsruhe](#) », « [Frankfort](#) » et « [Weymar](#) ». Un cas particulier est constitué par la graphie des doubles consonnes « -mm- » (« femme ») et « -nn- » (« bonne ») : l'usage permettait à l'époque de Liszt de signaler le doublement de la consonne en surmontant d'un tilde la consonne simple :  $\tilde{m}$  et  $\tilde{n}$ <sup>111</sup> ; je retranscris cette graphie, ce qui permet d'observer le caractère très irrégulier de son usage par Liszt, qui à quelques lignes de distance, voire à l'intérieur d'un même mot, écrit tantôt -mm-, tantôt  $\tilde{m}$ , et de même pour -nn- et  $\tilde{n}$ . Je ne modernise pas davantage ses abréviations comme « M<sup>r</sup> » (Monsieur) ou « F<sup>rs</sup> » (francs) entre autres, ni ne restitue entre crochets, dans le corps du texte, les lettres sautées dans un mot, volontairement ou non (en général, je rétablis l'intégralité du mot en note de bas de pages lors de sa première occurrence, par exemple : « M<sup>m</sup> d'A. » = M[adame] d'A[goult]).

### ***Ponctuation.***

Liszt met peu de virgules par rapport aux normes actuelles, et omet généralement les doubles points. Il est par ailleurs impossible de rendre compte fidèlement des effets de mise en page et de ponctuation liés à l'usage très particulier qu'il fait des tirets allongés (qui équivalent souvent à des virgules ou à des points), des points de suspension (très nombreux et généralement démultipliés), des traits horizontaux ou obliques séparateurs de paragraphes, de la taille amplifiée de certains points d'exclamation et de certains blancs entre les paragraphes. Il oublie fréquemment de refermer des guillemets ou une parenthèse, je ne corrige pas cette négligence.

Cas particulier des majuscules et des minuscules. L'écriture de Liszt ne distingue pas toujours nettement la majuscule de la minuscule, particulièrement dans le cas des « a », des « m » et des « c » à l'initiale des mots. Option générale : j'ai opté pour la majuscule, qui paraît familière à Liszt, peut-être sous l'influence de la langue allemande apprise dans son enfance. Ainsi écrit-il avec une majuscule, sans que l'on

---

<sup>110</sup> On peut se référer, pour vérifier l'orthographe en usage à l'époque de Liszt, au dictionnaire de Lhomond : *Eléments de la grammaire française par Lhomond*, Dijon, 1829. Signalons que cet ouvrage présente aussi des conseils de « Style épistolaire » (p. 137-141). Il est accessible sur *Gallica* à l'adresse suivante : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4237581/f15.item.texteImage>> (consulté le 30/03/2021).

Les quatre volumes du dictionnaire de Littré de 1873 sont eux aussi consultables sur *Gallica* (voir bibliographie générale).

<sup>111</sup> Il arrive fréquemment que des éditions étrangères accompagnent, à tort, d'un « sic » de tels mots transcrits avec une consonne unique, alors que Liszt a bien surmonté celle-ci d'un tilde.

sache si cet emploi a une valeur méliorative, des noms communs comme : Piano, Artiste, Éditeur. En revanche, lorsque la majuscule manque en début de phrase, comme c'est fréquent, je ne la rétablis pas.

Concernant les mots et passages soulignés, j'ai choisi de déroger à l'usage conventionnel qui les transcrit en italique, et de les présenter soulignés, afin de conserver pour l'œil du lecteur l'impression émotive produite par ce procédé si fréquent sous la plume de Liszt. Je conserve aussi le double soulignement, auquel Liszt a parfois recours. Pour les titres d'œuvres et d'ouvrages, je n'utilise pas non plus l'italique conventionnelle, préférant ne modifier en rien la présentation de Liszt, qui, soit les souligne, soit les intègre sans signe distinctif dans le corps du texte.

### ***Mise en page.***

La transcription de type linéaire en usage dans l'édition des correspondances ne permet absolument pas de respecter la mise en page originelle<sup>112</sup>. On perd ainsi la silhouette particulière des lettres de Liszt, écrites sur du papier à lettres de petit format, comprenant peu de mots par ligne et peu de lignes par page. Il aurait été intéressant et possible de signaler au moins les retours à la ligne, très fréquents, par une barre oblique (/), mais cette indication aurait trop entravé la fluidité de la lecture ; je n'ai adopté que la double barre conventionnelle (//) signalant le changement de page, précision utile à qui voudrait se reporter aux folios du manuscrit.

La fidélité de mes transcriptions aux caractéristiques graphiques des lettres de Liszt doit permettre d'évaluer comment celui-ci se situait par rapport aux normes orthographiques de son époque<sup>113</sup>.

---

<sup>112</sup> L'autre mode de transcription, dite « diplomatique », d'un manuscrit, qui respecte les retours à la ligne, n'est pas pratiqué dans les usages éditoriaux actuels. Il entraînerait une occupation trop restreinte de l'espace de la page, laissant beaucoup de blancs. Pour la correspondance de Liszt, le papier à lettres utilisé étant de petit format (en moyenne, une page mesure environ 20 cm/13 cm, la transcription d'une page manuscrite en un document dactylographié de format A4 ne peut que s'éloigner sensiblement de l'image globale offerte par la page d'origine.

<sup>113</sup> Il ne m'échappe pas que cette fidélité à l'aspect visuel des lettres de Liszt peut, par sa rigidité et l'absence de commentaires au fil du texte, déranger un lecteur ordinaire. Il conviendrait peut-être d'abandonner cette option, en revenant à une présentation plus classique, si ma thèse devait un jour être éditée pour un public non spécialiste. Quoi que l'on fasse, toute transcription, à l'égal de toute traduction, est fatalement infidèle.

### 1. 3. Une analyse de la forme des lettres : résultats

#### Introduction : travaux sur l'épistolaire<sup>114</sup>

Les recherches que j'ai entreprises sur la forme matérielle et stylistique des lettres de Liszt se sont appuyées sur des travaux relevant essentiellement de l'histoire et de la sociologie. Parmi ceux-ci, on voit certes apparaître quelques articles entrant dans le champ de la musicologie, mais les lettres privées de Liszt n'ont pas encore suscité de recherches abordées du point de vue précis de l'épistolairité.

Dans les deux dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, des chercheurs ont commencé à s'intéresser à l'histoire des correspondances. Ont alors paru des articles et des volumes qui constituent actuellement des références fondamentales sur le sujet. L'historien Roger Chartier a dirigé un riche ouvrage collectif sur la correspondance au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>115</sup>, dans lequel il publie personnellement un article intitulé « Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>116</sup> ». On trouve aussi dans ce volume des informations très précises sur l'organisation de la poste en France dans un article collectif intitulé : « L'enquête postale de 1847<sup>117</sup>. » Cécile Dauphin<sup>118</sup>, notamment dans l'ouvrage *Prête-moi ta plume*, et Marie-Claire Grassi<sup>119</sup> dans *Lire l'épistolaire*, sont les deux auteurs offrant les travaux les plus complets sur le sujet<sup>120</sup>. Des compléments intéressants pour les lettres de Liszt se trouvent dans un article de Danièle Pouban qui offre une étude originale : elle a observé la matérialité de lettres expédiées entre 1830 et 1864 conservées au musée de la Poste de Paris<sup>121</sup>. Il faut encore signaler, au sujet de la matérialité des lettres porteuses de significations, un

---

<sup>114</sup> Les publications consultées de façon ponctuelle ne sont pas présentées ici, elles le seront au fur et à mesure, à l'occasion de leur citation.

<sup>115</sup> Roger CHARTIER (dir.) et A. BOURREAU, C. DAUPHIN, J. HÉBRARD, P. LEBRUN-PEZERAT, A. MARTIN-FUGIER, D. POUBLAN, *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991. [Actes du Colloque de Cerisy, 1990] : cet ouvrage représente une somme des travaux menés sur les catégories de l'épistolaire au moment de l'émergence de ce sujet dans le champ de l'histoire.

<sup>116</sup> Roger CHARTIER, « Des "secrétaires" pour le peuple ? Les modèles épistolaires de l'Ancien Régime entre littérature de cour et livre de colportage », *ibid.*, p. 159-207.

<sup>117</sup> Cécile DAUPHIN, Pierrette LEBRUN-PEZERAT, et Danièle POUBLAN, avec la collaboration de Michel DEMONET, « L'enquête postale de 1847 », *ibid.*, p. 21-119.

<sup>118</sup> Cécile DAUPHIN, « Les manuels épistolaires au XIX<sup>e</sup> siècle », *ibid.*, p. 209-272 ; *Prête-moi ta plume*, Paris, Kimé, 2000 : cet ouvrage reprend, en l'élargissant, son article de 1991 dans CHARTIER, *op. cit.*, 1991. (Avant cette dernière publication, l'ouvrage de référence était celui de Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, *L'Épistolaire*, Paris, Hachette, Supérieur, 1995, qui restait davantage centré sur le caractère littéraire des lettres, et ne concerne donc que très peu mon travail sur Liszt).

<sup>119</sup> Marie-Claire GRASSI, *Lire l'épistolaire*, Paris, Armand Colin, 2005 (première éd. Dunod, 1998) ; articles « Lettre » (p. 543-567) et « Compliment » (p. 111-123) dans MONTANDON, Alain, (dir.), *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1995 [ouvrage cité un peu plus bas dans ce chapitre].

<sup>120</sup> Les publications de C. Dauphin et M.-C. Grassi reprennent l'essentiel de l'ancien manuel épistolaire publié au XIX<sup>e</sup> siècle par Henri-Honoré Bescherelle, dont j'ai consulté une édition ayant pu concerner Liszt : BESCHERELLE jeune, *L'Art de la correspondance, nouveau manuel [...] du style épistolaire*, Paris, E. Dentu, 1858 (et non 1838, comme l'indiquait par erreur la notice de la BnF en 2016). C'est l'un des principaux manuels épistolaires en usage au XIX<sup>e</sup> siècle, dans la lignée des « secrétaires » des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

<sup>121</sup> Danièle POUBLAN, « Affaires et passions. Des lettres parisiennes au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », dans CHARTIER, *Corresp. XIX<sup>e</sup>, op. cit.*, 1991, p. 373-406.

article de la sociologue et ethnographe Florence Weber sur « La lettre et les lettres : codes graphiques, compétences sociales. Des outils pour l'analyse des écritures ordinaires<sup>122</sup> ». Un autre ouvrage collectif, essentiel lui aussi, inclut la correspondance dans des thématiques plus générales : c'est le *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre du Moyen-Âge à nos jours*, édité sous la direction d'Alain Montandon<sup>123</sup>. Ce dictionnaire pluridisciplinaire, qui comprend une quarantaine d'entrées, développées comme des essais, constitue un ouvrage de base très utile pour situer la correspondance de Liszt dans le contexte social du savoir-vivre. On y trouve ainsi un article rédigé par A. Montandon sous l'entrée « Bienséances »<sup>124</sup>, un autre de Geneviève Haroche-Bouzinac sous l'entrée « Familiarité »<sup>125</sup> et ceux de M.-C. Grassi cités plus haut, sous les entrées « Correspondance » et « Lettre ».

Pour situer les lettres de Liszt dans un contexte historique et sociologique encore plus général, je me suis référée à des ouvrages consacrés à la vie familiale et à l'expression de soi. Il y a d'abord les travaux bien connus sur l'histoire de la vie privée publiés dès 1987 par Philippe Ariès et Georges Duby, qui dressent un tableau des relations familiales à l'époque de Liszt<sup>126</sup>. Sur les sujets sociétaux, il existe des recherches plus récentes, qui m'ont permis d'étayer mes analyses internes des lettres de Liszt : elles sont publiées dans un ouvrage collectif dirigé par Anne Coudreuse et Françoise Simonet-Tenant, qui s'intéresse à l'évolution de la notion d'intimité<sup>127</sup> ; on y lit une distinction, qui va se révéler très pertinente pour Liszt, établie entre le privé familial et l'intime<sup>128</sup> ; on y trouve aussi abordées les questions soulevées par la publication des correspondances, sous la double signature de Brigitte et José-Luis Diaz<sup>129</sup>. Ces auteurs font remarquer qu'à partir des travaux de Sainte-Beuve, les correspondances constitueront une source privilégiée pour les biographes, mais resteront assignées à une pure fonction documentaire établissant des

---

<sup>122</sup> Florence WEBER, « La lettre et les lettres : codes graphiques, compétences sociales. Des outils pour l'analyse des écritures ordinaires » dans *Genèses* 18.1 (1995), p. 152-165 (article consultable librement en ligne). L'auteur interroge le flou du concept « ordinaire » : écrits ordinaires s'opposant à textes « littéraires » ; auteurs ordinaires (populaires ?) à « lettrés » ; auteurs ordinaires à « reconnus » ; pratiques publiques à « privées, intimes, quotidiennes, domestiques ». Elle se réfère à CHARTIER (voir plus haut).

<sup>123</sup> MONTANDON, *Dictionnaire, op. cit.*, 1995.

<sup>124</sup> Alain MONTANDON, « Bienséances », *op. cit.*, p. 29-46.

<sup>125</sup> Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, « Familiarité », dans MONTANDON, *op. cit.*, p. 377-392. Cet essai présente une analyse de la notion complexe de familiarité, en particulier en tant que qualité épistolaire.

<sup>126</sup> Philippe ARIÈS et Paul DUBY, *Histoire de la vie privée*, t. 4, « De la Révolution à la grande Guerre », Paris, Le Seuil, collection Points, 1987, 1999. Les articles les plus pertinents pour mon sujet sont : Lynn HUNT, « Révolution française et vie privée », p. 19-46 (sur le divorce en France), Michelle PERROT, « Figures et rôles », p. 109-165 (sur les gestes de tendresse, le tutoiement et la correspondance familiale).

<sup>127</sup> Anne COUDREUSE, *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, L'Harmattan, 2009.

<sup>128</sup> On verra que Liszt, dans sa correspondance « ordinaire » ou « familière », écarte les épanchements intimes, même lors d'évènements qui l'affectent beaucoup. En cela, ses lettres illustrent la constatation faite par Françoise Simonet-Tenant : « Si, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'intime personnel semble progressivement l'emporter sur le privé familial dans le journal, la correspondance peut, quant à elle, donner la possibilité de la compartimentation, opérant, selon le (ou la) destinataire dans des registres différents, laissant libre cours à l'intimité ou la tenant en bride », Françoise SIMONET-TENANT, « À la recherche des prémices d'une culture de l'intime », dans *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, L'Harmattan, 2009, (p. 39-74), p. 59.

<sup>129</sup> Brigitte et José-Luis DIAZ, « Le siècle de l'intime », *ibid.* (p. 117-146), citation p. 139. Les auteurs retracent l'évolution de la notion de l'intime (épanchement d'âme à âme) au XIX<sup>e</sup> siècle : leur analyse permet, par comparaison, de situer la correspondance de Liszt plutôt dans la tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle (salon par procuration, pratiques de sociabilité).

faits chronologiques, sans donner lieu à d'autres investigations portant sur elles-mêmes, qui seraient prises comme objets d'étude.

Si l'on veut, à l'inverse, orienter le regard sur des questions plus spécialisées, celles que soulève non plus l'histoire des correspondances, mais le fait même d'éditer des lettres privées, on peut se reporter à quelques travaux traitant de ce sujet précis, à la fois éthique, matériel et économique. Ils sont encore peu nombreux. On en trouve quelques-uns dans l'*Épistolaire*, la *Revue de L'A.I.R.E.* qui y a consacré, en 2007, un numéro intitulé : « Éditer les correspondances »<sup>130</sup>. L'un des articles, dû à l'historien Pierre-Eugène Leroy, qui s'intitule : « De la lettre écrite à la lettre imprimée : quel chemin<sup>131</sup> ? », déroce un peu l'attente sur ce sujet, car il n'aborde pas, en fait, les questions posées par la transcription des autographes. Plus pertinents, en particulier pour un travail sur les lettres de Liszt, sont les deux articles de cette revue qui, de façon innovante, entrent dans le champ de la musicologie. L'un, du musicologue Frank Langlois, intitulé « Principes méthodologiques pour l'édition de correspondances de musiciens »<sup>132</sup>, interroge, en particulier, la spécificité des lettres de musiciens, dans lesquelles ceux-ci utilisent, à la différence des écrivains, une autre langue que celle de leurs compositions. L'autre est une republication du protocole très précis (déjà cité plus haut dans l'introduction au premier chapitre) proposé par le spécialiste lisztien Claude Knepper pour les éditions critiques des correspondances de musiciens<sup>133</sup>.

Enfin, plus récemment encore, le musicologue Nicolas Dufetel, spécialiste, lui aussi, de Liszt, s'est penché sur les écrits de celui-ci dans plusieurs ouvrages<sup>134</sup>. Si ses analyses portent essentiellement sur les publications littéraires de Liszt – il en restitue la paternité au musicien pour les idées développées, même si les textes rédigés relèvent d'une écriture collaborative – N. Dufetel aborde aussi, et c'est nouveau, les rapports plus généraux de Liszt à la langue, en soulignant le souci de l'exactitude verbale et grammaticale manifesté par le musicien dans ses lettres.

---

<sup>130</sup> François BESSIRE et Yvan LECLERC (dir.), *Éditer les correspondances*, dans *Épistolaire, revue de l'A.I.R.E.* (dirigée par Geneviève HAROCHE-BOUZINAC), n° 33, Paris, Champion, 2007.

<sup>131</sup> Pierre-Eugène LEROY, « De la lettre écrite à la lettre imprimée : quel chemin ? », dans la revue *Épistolaire*, n°33 (*op. cit.*), p. 13 à 22. L'auteur, spécialiste des correspondances du XVII<sup>e</sup> siècle, ne traite pas exactement la question posée dans le titre de son article. Il présente un rapide historique des choix éditoriaux, et des questions sociales, voire morales, posées par les publications de lettres. Il renvoie au colloque de 1968 sur les éditions de correspondances, dirigé par Jean Pommier, et évoque les transformations induites dans cette activité par l'usage de l'ordinateur et d'internet.

<sup>132</sup> LANGLOIS, *op. cit.*, 2007, p. 49-68. Outre la question des deux langues distinctes, cet auteur aborde celle de la position purement objective que doit adopter l'éditeur de ces lettres qui constituent des « sources premières musicales » ; il différencie la fonction de l'éditeur de celle du biographe, qui seul peut les commenter et les interpréter. Sa réflexion sur les deux langues du musicien épistolier contribue à alimenter, plus loin, la conclusion sur le complexe épistolaire de Liszt (ch. 1. 3. 3. 5).

<sup>133</sup> Claude KNEPPER, « L'édition scientifique et critique des correspondances : propositions concernant l'établissement des textes et leur appareil critique », *Épistolaire*, n° 33, *op. cit.*, p. 69-80.

<sup>134</sup> DUFETEL, « Les écrits de Franz Liszt... », *op. cit.*, 2013, p. 267-289 ; « Liszt et Wagner : *Dichtung und Wahrheit* » dans LISZT, Franz, *Trois opéras de Richard Wagner considérés de leur point de vue musical et poétique, Tannhäuser – Lohengrin – Le Vaisseau fantôme*, réunis, introduits et annotés par N. DUFETEL, Arles, Actes Sud, 2013, introduction p 9-56 ; « Liszt et le hérisson » (essai), dans LISZT, Franz, *Tout le ciel en musique. Pensées intempestives* choisies et présentées par N. Dufetel, Paris, Le Passeur, 2016, p. 205-230.

## 1. 3. 1. Regard autocritique de Liszt sur son activité épistolaire

### 1. 3. 1. 1. Analyser des lettres « ordinaires », « familières »

Les lettres « ordinaires » de Liszt adressées à ses familiers, dont plus d'une soixantaine sont regroupées dans le corpus retenu ici, ne suscitent pas, a priori, le même intérêt que les correspondances majeures qu'il a entretenues avec des hommes célèbres comme Richard Wagner, Émile Ollivier, Hector Berlioz ou Hans von Bülow, ou avec les femmes de sa vie que sont Marie d'Agoult, Carolyne de Sayn-Wittgenstein et Agnès Street-Klindworth. En effet, le contenu de ces lettres « mineures », pour varié qu'il soit, ne révèle généralement ni les conceptions musicales et philosophiques de Liszt<sup>135</sup>, ni ses sentiments intimes<sup>136</sup>. Même lors de la mort de son fils Daniel, qui l'a pourtant profondément affecté, la lettre qu'il envoie à sa mère peut étonner par son apparence conventionnelle<sup>137</sup>. Toutefois, dans leur discrétion, ces lettres proposent à notre lecture des textes susceptibles d'éclairer des facettes jusque-là peu remarquées de la personnalité de leur auteur. C'est en les abordant par un biais inhabituel, c'est-à-dire en m'intéressant à leur aspect formel au-delà de leur contenu informatif, que je me propose de les examiner, afin de faire apparaître, de manière indirecte, ce que peut signifier la façon dont Liszt se comporte et se présente dans son activité épistolaire.

1. 3. 1. 2. Une correspondance « sans qualité »<sup>138</sup> ? ou « Je ne sais pas écrire » : un leitmotiv de la correspondance lisztienne.

Deux constatations sont à l'origine de ma démarche. D'une part, un sentiment d'étonnement à la lecture des autographes du corpus, dont le style épistolaire se révèle souvent plus conventionnel<sup>139</sup> qu'on ne pourrait l'imaginer sous la plume d'un grand musicien cultivé ; de l'autre, les phrases d'autocritique dont Liszt lui-même parsème sa correspondance au fil des ans. À maintes reprises en effet, dans l'ensemble de ses lettres, il évoque les difficultés voire la souffrance que lui procure l'acte d'écrire, véritable labeur. Il serait tentant d'écarter ces protestations d'incapacité d'un revers de main comme relevant d'une

---

<sup>135</sup> En revanche, les lettres, souvent longues, qu'il adresse à sa fille Cosima ou à sa quasi-belle-fille la princesse Marie de Sayn-Wittgenstein, une fois que celles-ci sont devenues des femmes adultes, cultivées et musiciennes, sont parfois émaillées de considérations musicales ou plus largement artistiques.

<sup>136</sup> Il tient ses sentiments « en bride » selon l'expression de Françoise SIMONET-TENANT citée plus haut, *op. cit.*, 2009, p. 59.

<sup>137</sup> Lettre de Liszt à sa mère n° 8, du 16 décembre 1859. Il s'agit d'une « lettre de consolation », entrant dans la catégorie, répertoriée par les manuels épistolaires, des « lettres de circonstance ». Même si les phrases de Liszt y présentent une touche personnelle, le style général de la lettre reste conforme aux codes régissant ce type de texte. Cela apparaît par comparaison avec les lettres échangées par ses proches en cette circonstance, dans lesquelles les sentiments intimes s'expriment sans réserve, comme on peut le voir dans les extraits présentés en complément à la suite de la lettre de Liszt.

<sup>138</sup> J'emprunte cette expression à l'historien Roger Chartier, qui l'utilise pour qualifier les correspondances entrées depuis une soixantaine d'années dans le champ d'étude des écritures dites « ordinaires », c'est-à-dire dont les auteurs ne sont pas des écrivains : « L'attention portée sur l'épistolairité sans qualité est [...] un écart et un complément par rapport aux études, nombreuses, vouées à une histoire littéraire des correspondances littéraires. » CHARTIER, *Corresp. XIX<sup>e</sup>*, *op. cit.*, 1991, avant-propos (p. 7-13), p. 10. Sous l'Ancien Régime, l'expression « les gens de qualité » désignait les nobles.

<sup>139</sup> Pour la conformité des lettres de Liszt aux normes épistolaires, voir ci-dessous le chapitre 1. 3. 2. 2.

fausse modestie personnelle, ou d'une forme de coquetterie conventionnelle. Et pourtant, Liszt exprime ces difficultés avec tant d'insistance qu'il convient de les prendre au pied de la lettre, si l'on peut dire, afin d'examiner ce qu'elles peuvent signifier au-delà d'un aveu désolé d'incompétence.

Un simple relevé de quelques phrases, glanées parmi beaucoup d'autres dans l'ensemble des lettres de Liszt, qui stigmatisent son écriture sur le plan stylistique aussi bien que graphique, suffira à donner la mesure de son auto-dévalorisation.

Il se dit incapable d'exprimer efficacement ses sentiments au travers des mots, et le regrette. Ainsi déplore-t-il, à la date du 2 août 1838, dans son journal écrit lors de son séjour en Italie avec Marie d'Agoult : « Je souffre parfois amèrement de ne pouvoir manier la parole comme je manie les touches de mon clavier. Il me serait doux d'exprimer noblement, avec puissance et simplicité ce que j'ai senti ainsi, à certaines heures de ma vie<sup>140</sup> » ; et le 26 août 1844, dans une lettre à Massart à l'incipit très abrupt, on lit : « Je ne sais pas parler de moi et je ne veux même pas y penser<sup>141</sup> ».

Il est mécontent de son style propre, qu'il juge inélégant, comme on le découvre dans sa lettre adressée en avril 1851 à la princesse Marie, fille (adolescente à cette date) de Carolyne de Sayn-Wittgenstein : « Vous devez me trouver un correspond[ant] très stérile ; car en échange de vos charmantes, intéressantes et gracieuses petites lettres, c'est à peine si je trouve de loin en loin le temps de vous gribouiller quelques mot secs et plats, comme mon style d'Institut<sup>142</sup> ». Le même regret s'exprime dans sa lettre du 6 mai 1851 à Carolyne de Sayn-Wittgenstein : « Hélas mon style épistolaire est bien étranglé, et parodie terriblement le genre napoléonien [...] Je ne sais d'ordinaire non pas quoi dire, mais comment dire<sup>143</sup> ».

Il se reproche aussi de ne pas savoir raconter, par exemple dans la lettre adressée, elle aussi, à Carolyne, le 29 juin 1861 : « Pardonnez-moi, très infiniment chère, de ne pas savoir mieux raconter ! A mon âge, il n'est guère possible d'acquérir certains talents – et celui d'écrire ou dépeindre mes impressions me manque absolument. Ma plume, au lieu de couler, se cristallise et se pétrifie<sup>144</sup> ». Le même thème, plus explicitement encore, ouvre la lettre qu'il adresse quinze ans plus tard, le 26 janvier 1874, à sa fille Cosima (adulte à cette date) : « Si la sténographie des pensées était inventée, vous auriez des volumes de moi ; mais entre penser et écrire, de tels intervalles se dressent, et tant de neuves<sup>145</sup> choses et misères s'accumulent et se croisent, que j'en deviens de plus en plus hébété<sup>146</sup> ».

---

<sup>140</sup> Texte de Liszt extrait du « Journal des Zÿi », publié dans DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.*, t. 2, 2005, p. 214.

<sup>141</sup> Lettre à Massart n° 11, ch. 2. 3.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 81. En fait, Liszt, loin d'être « un correspondant stérile », écrit à cette époque de longues lettres narratives, descriptives et humoristiques à la fille de sa compagne.

<sup>143</sup> Citée dans DUFETEL, Liszt, *Écrits, op. cit.*, 2013, p. 274, lettre éditée (avec des coupures) par LA MARA, *op. cit.* IV, p. 110. N. Dufetel signale que La Mara a censuré cette phrase, et d'autres du même genre, pour des raisons hagiographiques.

<sup>144</sup> LA MARA, *op. cit.*, V, 1900, p. 199.

<sup>145</sup> L'adjectif « neuves » paraît ici incongru ; il faudrait pouvoir se reporter à l'autographe pour vérifier si c'est bien le mot écrit par Liszt ; en effet, il arrive à K. Hamburger de ne pas reconnaître certains mots français dans des expressions attendues sinon convenues.

<sup>146</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, C55, p. 110.



Le regard négatif qu'il porte sur ses capacités épistolaires concerne aussi son écriture au sens graphique du terme. Ainsi blâme-t-il à la fois la fille et le père, dans une lettre adressée à Cosima, adolescente de douze ans, le 22 octobre 1849 : « *Votre écriture n'est guère merveilleuse. Ne suivez pas mon exemple sur ce point*<sup>147</sup> ». Quelques années plus tard, s'adressant à la même, alors âgée de vingt ans, il revient sur ce thème avec un brin d'humour : « *Ton écriture améliorée [...] m'a été fort agréable et je t'engage à ne pas t'arrêter en si bon chemin. S'il n'était pas trop tard pour moi je voudrais beaucoup t'imiter sur ce point et ne pas rester trop en-deçà de tes progrès. On a souvent prétendu que les gens supérieurs devaient avoir une mauvaise écriture, s'appuyant sur celle de Napoléon et quelques autres nécessairement moins illustres. Cette opinion n'est pas plus vérifiée par les faits dans la règle que celle qui attribue aux artistes du désordre dans leurs affaires*<sup>148</sup>. » Dans les lettres de mon corpus adressées à sa mère et à Massart, on relève à maintes reprises des excuses présentées par Liszt aux destinataires de ses lettres à propos de son écriture, qu'il juge indéchiffrable<sup>149</sup>.

Mais la pénibilité de sa pratique épistolaire n'est pas seulement liée à un sentiment d'inaptitude à l'expression écrite, elle provient aussi, et de plus en plus à mesure que les années passent, de la quantité colossale de lettres qu'il reçoit, auxquelles il se fait un scrupuleux devoir de répondre. Ce thème devient un leitmotiv de ses lettres au cours des quinze dernières années de sa vie. Je n'en citerai que trois : le 9 avril 1874, il se plaint à Carolyne de Sayn-Wittgenstein : « *Vous ne sauriez croire combien ma galère épistolaire m'est devenue odieuse*<sup>150</sup> ! » ; le 11 avril 1882, il s'excuse du retard de sa réponse auprès de la princesse Marie, devenue épouse de Konstantin zu Hohenlohe-Schillingfürst : « *Mon idiosyncrasie contre lettres et télégrammes augmente d'année en année ; je m'en accuse, espérant que vous voudrez bien m'indulger*<sup>151</sup> » ; le 25 juin 1883, dans une lettre adressée à l'éditeur de musique parisien Theodore Michaëlis, il recourt à une métaphore musicale pour présenter avec élégance la corvée que constitue pour lui cette correspondance sans fin : « *Recevant une cinquantaine de lettres chaque semaine, je me trouve nécessairement condamné à la pratique de fréquents "ritardando" et même de points d'orgue, pour les réponses*<sup>152</sup> ».

On pourrait allonger indéfiniment la liste de ces citations, tant les doléances sur ce sujet abondent dans les lettres de Liszt, en particulier dans celles adressées à Marie d'Agoult et à Agnès Street-

---

<sup>147</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, C4, p. 25.

<sup>148</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, C15, p. 50, lettre du 2 janvier 1857. L'éditrice hongroise approuve l'autocritique de Liszt, dont elle trouve l'écriture illisible (*ibid.*, note 4, p. 51), ce qui ne rejoint pas du tout mon impression personnelle. Si le déchiffrement « épilé » des mots n'est effectivement pas toujours possible, leur « silhouette » est globalement reconnaissable pour un lecteur francophone, en dehors de quelques rares cas qui résistent au déchiffrement.

<sup>149</sup> On verra au chapitre suivant (1. 3. 2. 2. *La présentation matérielle des lettres*) que le seul écart de Liszt par rapport aux normes épistolaires concerne la mise au propre de ses missives, qui présentent des ratures assez fréquentes, parfois des taches d'encre, et un mouvement de plume plus énergique qu'appliqué. Je ne propose pas ici une liste des remarques de Liszt sur son écriture présentes dans les lettres du corpus, elles peuvent se découvrir au fil de la lecture.

<sup>150</sup> LA MARA, *op. cit.*, VII, 1902, p. 65.

<sup>151</sup> POCKNELL-HAINE-DUFETEL, *op. cit.*, 2010, p. 353.

<sup>152</sup> LA MARA, *op. cit.*, VIII, 1905, p. 40. Théodore Michaëlis, éditeur de musique spécialisé dans l'opéra français.

Klindworth<sup>153</sup>. Elles sont parfois accompagnées, comme on l'a vu plus haut dans la première citation, d'une mise en parallèle entre l'expression verbale et l'expression musicale, au profit de la seconde. Ne serait-ce que dans l'acte manuel consistant à tracer des signes sur un papier, Liszt écrit plus aisément des notes de musique que des mots, car son apprentissage a commencé par les premières, comme il l'explique à sa mère : « Je tâcherai de faire mon écriture aussi belle qu'il me sera possible pour vous demander pardon de la peine que vous avez eu à lire le gribouillis de mes dernières lettres. Vous vous rappelez peut être que dans mon enfance je m'étais appris à moi même à écrire des notes de musique avant qu'on m'ait enseigné à tracer les lettres de l'Alphabet. De là ma manière irrégulière dont j'use pour tenir la plume et que les plus belles vignettes des cahiers de calligraphie n'ont jamais réussi à me faire corriger plus tard<sup>154</sup>. » Quant à s'exprimer verbalement par écrit, à rédiger des phrases, c'est un acte mental qu'il met, lui aussi, en parallèle défavorable avec l'acte de composer ou de jouer de la musique, comme en témoignent ces lignes adressées à Carolyne de Sayn-Wittgenstein : « Malheureusement ma plume est paralytique : telle courte lettre m'a coûté plus de quatre heures : j'en brouillonne et déchire plusieurs, deux, ou trois à la fois ; enfin, la correspondance est devenue mon purgatoire en ce bas monde ... et parfois, après avoir sottement passé la journée la plume en la main, j'éprouve pourtant un absolu besoin de souffler un peu, de dormir et de songer à ma vieille compagne – la Musique<sup>155</sup>. » Une piste pourrait s'ouvrir là pour examiner l'origine et la nature de ce complexe d'infériorité.

L'accumulation des plaintes de Liszt produit une impression d'accablement. Or le lecteur actuel de ses lettres peut s'en étonner, car celles-ci ne laissent guère apparaître les efforts besogneux que, d'après ses dires, elles lui auront coûtés<sup>156</sup>.

### 1. 3. 1. 3. Contradiction entre ses affirmations et sa pratique : quelle issue ?

Comme on vient de le voir, Liszt déplore son incapacité à écrire aisément, handicap culturel qui l'assimilerait à un épistolier « sans qualité ».

Lorsqu'on mesure la somme extraordinaire de lettres qu'il a écrites dans sa vie – les dernières estimations font état de plus de dix mille lettres retrouvées, sans compter celles qui se sont perdues – on

---

<sup>153</sup> Un témoignage extérieur, celui de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, qui a partagé la vie de Liszt à Weimar de 1849 à 1861, confirme la réalité des aveux de Liszt. Le 8 octobre 1883, elle écrit à Émile Ollivier (ancien gendre et ami de Liszt et d'elle-même) : « Il a toujours souffert de se servir de la plume pour tracer des idées en langage parlé [...] Durant 12 ans, je lui ai tellement facilité la besogne qu'ensuite elle est devenue une torture. » (TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 306).

<sup>154</sup> Rome, autour du 22 novembre 1862 (HAMBURGER., *op. cit.*, 2000, F112, p. 341).

<sup>155</sup> Lettre de Liszt adressée à Carolyne de S. W. le 25 avril 1877, citée par DUFETEL, Liszt, écrits, *op. cit.*, 2013, p. 275.

<sup>156</sup> Nicolas Dufetel, dans ses réflexions sur l'écriture « littéraire » de Liszt, relève que celui-ci était anxieux, même dans des lettres anodines, de la correction non seulement stylistique, mais aussi grammaticale et sémantique de ses phrases. Il en travaillait les brouillons à l'aide de dictionnaires, et en faisant par ailleurs appel à sa compagne Carolyne de Sayn-Wittgenstein. Le musicologue cite à ce sujet une lettre de 1863 dans laquelle Liszt exprime ses « sottises puérilités grammaticales », donnant comme exemple l'impropriété du mot « chambre » dans un contexte où « c'est quatorze pièces qu'il convient de dire, car sous le terme générique de pièces se comprennent le salon, antichambre, salle à manger, petits corridors etc etc ». (DUFETEL, *ibid.*, p. 276). Claude Knepper, de son côté, présente des photographies des minutes où l'on voit les nombreuses corrections apportées par Liszt dans ses lettres (KNEPPER, *QIL*, 6, 2007, p. 31 ; p. 40 ; p. 41).

est en droit de s'interroger sur la signification de son mécontentement, lorsque celui-ci ne porte pas sur la quantité des lettres à écrire, mais sur la difficulté même de l'acte d'écrire. À quelle origine attribuer ses difficultés ? À quel idéal, inatteignable à ses yeux, se référerait-il ? Et n'y aurait-il pas parfois, sous son autocritique, autre chose qu'un regret : une forme de revendication ?

Pour tenter d'amener au jour ce qui est sous-jacent à ces jugements négatifs, il convient d'explorer le contexte culturel et social dans lequel il a vécu. La correspondance y tenait une place importante, encadrée depuis longtemps dans des codes précis. À l'arrière-plan des jugements de valeur émis par Liszt, on peut imaginer que, au-delà des exemples vivants fournis par ses compagnes, grandes épistolières « de qualité », se trouvent, consultés ou non par lui, mais omniprésents dans la société, les manuels épistolaires qui sont largement répandus en France à cette époque<sup>157</sup>. Prescripteurs de normes, ces ouvrages se présentaient comme garants de la correction des lettres mais aussi comme arbitres des élégances en matière épistolaire.

### 1. 3. 2. Liszt et la hiérarchie : modèles épistolaires et normes sociales

Il se trouve que l'ensemble des lettres de Liszt conservées couvre la période allant de 1824<sup>158</sup> à 1886, coïncidant avec les décennies du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont vu l'essor des pratiques épistolaires et leur relative démocratisation<sup>159</sup>. Cet essor est lié au développement des voies de communication, dont le chemin de fer, qui couvrent peu à peu toute la France, aux progrès de la distribution postale qui profite de ce maillage territorial, et à la généralisation de l'alphabétisation grâce à la loi Guizot de 1833, parallèle à la croissance de la presse. La même époque voit paraître et se propager dans tout le pays une multitude de manuels épistolaires à destination des classes moyennes, lesquelles se mettent à pratiquer une correspondance professionnelle et familiale, réservée jusque-là aux seules élites sociales. « On s'écrit beaucoup, en famille, entre amis, donnant des nouvelles familiales et sociales, anticipant les Gazettes, commentant les événements politiques de la capitale ou de la province », précise Marie-Claire Grassi dans son livre consacré à l'histoire de l'activité épistolaire<sup>160</sup>.

La correspondance de Liszt offre un bon terrain d'observation sur les usages épistolaires propres à cette époque, surtout lorsque l'on peut disposer des autographes. Pour éviter de surcharger cette partie de ma thèse, je me contenterai de présenter ici quelques-unes seulement des informations apportées par les ouvrages traitant des correspondances, celles qui apparaissent dans les lettres de Liszt, et principalement dans les autographes de mon corpus. On observera comment ces lettres, dans leur forme matérielle et stylistique, peuvent constituer des témoignages historiques sur l'exercice de la correspondance

---

<sup>157</sup> On sait que Liszt aimait consulter les dictionnaires, et qu'il en possédait plusieurs. Il serait intéressant de vérifier si sa bibliothèque contenait aussi des manuels épistolaires.

<sup>158</sup> Lettre du jeune Liszt de 14 ans, écrite en français à un graveur de musique londonien, publiée dans WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 112.

<sup>159</sup> Je m'appuie dans ce chapitre essentiellement sur les travaux qui se sont intéressés à l'histoire du courrier en France. Mais, à quelques années près, la même évolution s'est produite dans les pays d'Europe parcourus par Liszt.

<sup>160</sup> GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 10.

au XIX<sup>e</sup> siècle, et, en sens inverse, s'éclairer par le contexte de leur production. C'est dans leur rapport avec les usages de l'époque, et avec les normes sociales qui les sous-tendent, que les difficultés d'écriture exprimées par Liszt pourraient trouver un éclairage nouveau.

1. 3. 2. 1. Circulation et réalisation matérielle des lettres : organisation du courrier postal et évolution des outils de l'écriture repérables dans les autographes de Liszt.

### **Organisation de la poste et usages des lettres : les autographes de Liszt comme documents historiques.**

C'est d'abord l'acheminement du courrier qui a bénéficié de nouvelles conditions favorables à son développement. Certes, les trois premières lettres de mon corpus, qui datent de 1831 et ont été envoyées depuis l'étranger<sup>161</sup>, ne nous apprennent rien sur les conditions de leur acheminement vers Paris, mais toutes les autres, appartenant à la période qui a connu un spectaculaire développement du courrier postal, en France ainsi qu'en Europe, témoignent des usages en cours à partir de 1833.

En effet, l'année 1833 voit la création du service rural de la poste en France ; c'est le premier pays où le courrier est distribué à domicile sur tout le territoire, y compris dans les hameaux des communes rurales. À partir de cette date, on voit se multiplier les bureaux de poste à travers les départements<sup>162</sup>. Cette organisation administrative bien structurée, avec des marques postales appliquées sur les lettres, permet de dater celles-ci et de mesurer la durée de leur acheminement. On en trouve une illustration dans le tampon apposé par le bureau postal de La Châtre sur la page d'adresse d'une lettre de Liszt. Ce tampon officiel a permis de corriger un *lapsus calami* commis par Liszt à propos de la date de cette lettre, qui a été écrite en 1837, lors de son séjour chez George Sand connu par d'autres lettres, et non en 1835, comme il l'a écrit par erreur à l'intérieur du pli<sup>163</sup>.

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les frais de port sont encore payés, comme c'était le cas au siècle précédent, par le destinataire de la lettre, en fonction du poids de celle-ci et de la distance parcourue. On trouve un témoignage de cet usage dans une lettre de Liszt adressée à son ami Lambert Massart en mars 1845 : « *Ma lettre d'hier était terriblement longue et épaisse, cher Massart. Pour ne pas trop vous faire pester contre le port, je l'ai fermée sans y ajouter un dernier post-scriptum<sup>164</sup>* ». Quelques années auparavant, en 1837, il y avait déjà fait une allusion, tournée de façon aimablement humoristique : « *Moi, je vous écris des lettres de quatre aunes et vous me répondez quatre lignes. Une autre fois, conduisez-vous mieux et faites-moi payer un bon port de lettre. Pour l'augmenter, vous devriez même vous mettre avec.*

---

<sup>161</sup> La première lettre du corpus, adressée à sa mère, de Genève, en Suisse, (ch. 2. 1. 6, L. 1) et les deux lettres adressées à Euphémie Didier, envoyées de Marlioz, en territoire italien (ch. 2. 4. 2, L. 1 et L. 2).

<sup>162</sup> Voir DAUPHIN-LEBRUN-POUBLAN, « L'enquête postale de 1847 », *op. cit.*, 1991, p. 21-119.

<sup>163</sup> Voir plus loin, dans le chapitre 2. 3, la description de la page d'adresse de la lettre de Liszt à Massart n° 1, datée du 30 mai 1837 (NAF 25180, f. 16v.).

<sup>164</sup> Chapitre 4. 2. 3, lettre à Massart n° 13 du 6 mars 1845, Gibraltar, NAF 25180, f. 50-51.

J'en aurais pour trois mille francs et ce serait charmant<sup>165</sup> ». Au milieu du siècle apparaît le timbre postal à tarif unique, quelle que soit la distance, pour toute lettre pesant moins de 7 grammes ; le coût de cet affranchissement est désormais assumé par l'expéditeur<sup>166</sup>. C'est en 1849 que l'usage de ce timbre est instauré en France, tandis que l'Angleterre le connaissait dès 1840. On trouve un seul exemple de timbre postal dans les autographes de Liszt conservés à Paris, il est allemand, et a été utilisé par Liszt en 1886<sup>167</sup>. Mais l'ancien mode de paiement, toujours valide, restera préféré par certains pendant quelque temps encore<sup>168</sup>. En effet, si l'on se méfie – à tort – des indiscretions éventuelles ou des négligences des employés de la poste, on peut continuer à expédier en toute sécurité des lettres dites « taxées », dont le port est acquitté à réception – sans aller jusqu'à recourir aux lettres recommandées<sup>169</sup>.

La tarification au poids permet de comprendre le recours à une **utilisation optimale de la surface de la page**, comme on le voit dans de nombreuses lettres de Liszt, qui, à l'instar de beaucoup de ses correspondants d'ailleurs, rajoute volontiers des lignes, tracées d'une écriture très serrée, dans les marges des pages<sup>170</sup>. « Cette technique de « l'écriture croisée (on fait effectuer à la page un quart de tour pour en prolonger l'usage) n'effraie aucun scripteur », selon Roger Chartier<sup>171</sup>. Il ne s'agit pas, en effet, d'une marque d'impolitesse, bien au contraire, puisque, on épargne des frais de port au destinataire grâce à ce procédé. Pour la même raison d'économie, on a longtemps préféré le pliage à la mise sous enveloppe, pour ne pas augmenter davantage le poids de la lettre (mais on va voir plus bas que le recours prolongé au pli s'explique aussi d'une autre façon).

Il est fréquent, dans les milieux aisés, que l'on mette plusieurs lettres dans une même enveloppe, pour différents destinataires qui se les répartiront. Il s'agit peut-être, là aussi, de limiter les frais de port. Mais ce n'est pas certain, car, par ailleurs, on n'épargne pas toujours le papier, pourtant très onéreux, puisque « dans une famille, on écrit séparément à chacun de ses parents<sup>172</sup> », et il arrive même que l'on

---

<sup>165</sup> Chapitre 4. 2. 3, lettre à Massart n° 3 d'octobre 1837, Bellagio, NAF 25180, f. 24-28.

<sup>166</sup> DAUPHIN-LEBRUN-POUBLAN, « L'enquête postale de 1847 », *op. cit.*, 1991, p. 21-119.

<sup>167</sup> La seule lettre de Liszt de mon corpus qui nous fournit un exemple de timbre postal est la dernière lettre écrite par lui, celle qu'il adresse à Daniel Ollivier le 15 juin 1886 depuis Weimar. Le timbre postal est donc allemand (voir la description de l'enveloppe dans le chapitre 2. 2, L. 10, et le fac-simile de cette enveloppe dans les Annexes). On trouve un exemple de recours à la lettre recommandée dans la lettre de Liszt à sa mère n° 9 (Berlin 21 septembre 1861) : comme il lui demande de lui envoyer un papier officiel (un certificat de vie), Liszt précise : « Pour plus de sureté je fais recommander ces lignes ».

<sup>168</sup> Comme je l'ai dit plus haut, les lettres de mon corpus dont on a conservé la page d'adresse ou l'enveloppe ne sont pas pourvues d'un timbre prépayé, sauf une (la lettre à Daniel Ollivier du 15 juin 1886, citée ci-dessus). Mais comme la plupart des adresses conservées datent d'avant 1849 (ce sont les lettres à Massart), et que les lettres ultérieures sont généralement dépourvues de cette partie de la missive, on ne peut savoir quel a été l'usage de Liszt en la matière.

<sup>169</sup> DAUPHIN, *op. cit.*, 2000, p. 74.

<sup>170</sup> On voit quelques exemples de ce procédé de l'« écriture croisée » dans les lettres de Liszt à Massart : n° 6 (Venise, le 3 juin 1838 – Vier a omis de transcrire ces lignes) ; lettre n° 8 (Lucques 28 août 1839) ; lettre n° 11 (Toulouse, août 1844) ; lettre n° 16 (Marseille 2 mai 1845) – et dans les lettres à sa mère n° 2 (Constantinople 6 juillet 1847) ; n° 5 (Weimar 15 juillet 1850) ; n° 9 Berlin (21 septembre 1861) ; n° 13 (27 septembre 1862). Ce relevé n'est pas exhaustif, il illustre un usage qui, d'une certaine façon, était respectueux pour le destinataire, alors qu'un lecteur actuel pourrait l'interpréter comme une impolitesse.

<sup>171</sup> CHARTIER, *Corresp. XIX<sup>e</sup>*, *op. cit.*, 1991, « Conclusion », p. 451.

<sup>172</sup> GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 10. Voir aussi BESCHERELLE, *op. cit.*, 1858, p. 228.

écrive le même jour une lettre personnelle à plusieurs membres d'une même famille. Liszt se comporte ainsi, par exemple, dans les lettres qu'il adresse parallèlement, le 5 octobre 1850, à chacun de ses trois enfants ainsi qu'à sa mère : le contenu informatif de ces quatre lettres est globalement le même, mais chacune d'entre elles est rédigée différemment, adaptée à son destinataire<sup>173</sup>. Il donne lui-même un autre exemple de cette pratique dans une lettre qu'il adresse à Cosima le 22 octobre 1849, jour de son anniversaire<sup>174</sup> : « Je viens d'écrire beaucoup de lettres pour le jour de ma fête, à Grand-Maman, à Blandine, à Mademoiselle Laure, à Mme Seghers, à M. Belloni, et j'en ai les doigts plus fatigués que si j'avais fait 3 heures d'exercices de piano<sup>175</sup>. »

### Réception, circulation multiple et archivage des lettres

À cette époque, d'ailleurs, les lettres reçues étaient souvent mises en commun, ce qui donnait lieu à des lectures multiples, comme le signale Danièle Pouban : « Les lettres, en général adressées à une seule personne, sont en fait lues, partiellement ou totalement, par plusieurs [...] Non seulement les nouvelles sont retransmises, mais les lettres elles-mêmes<sup>176</sup>. » Car « la lettre s'inscrit dans un réseau de communication familiale ou collective<sup>177</sup> ». Les lettres de Liszt offrent maints témoignages de cet usage. Ainsi écrit-il à Cosima, le 28 février 1850 : « Cette lettre s'adresse à Blandine comme à vous. Lisez-la ensemble ainsi que celle que je lui écris, et méditez-les assez sérieusement pour bien comprendre la règle de conduite que vous avez à en tirer<sup>178</sup> » ; et, cinq ans après, toujours à Cosima, qui habite alors avec sa sœur à Berlin : « Voici, chère Cosimette, une petite lettre qui m'arrive pour toi. J'y joins aussi celles de Blandine que tu lui remettras. Ne pouvant m'entretenir verbalement avec elle je [p]rendrai le parti de lui faire quelques annotations sur ses lettres que je te prie d'avoir soin de me renvoyer une seconde fois<sup>179</sup>. » On pourrait de même interpréter à la lumière de cet usage – celui d'une réception partagée – le contenu d'une lettre de mon corpus adressée par Liszt à sa mère, dans laquelle il expose longuement ses idées sur la politique de Napoléon III<sup>180</sup>. Peut-être que ces réflexions étaient destinées aussi à Émile Ollivier, voisin d'immeuble d'Anna. Il faut par ailleurs se souvenir que Liszt était un personnage célèbre à travers toute l'Europe, et que les nouvelles de son activité musicale – ainsi que mondaine – étaient diffusées dans la presse. Quand il écrivait à un ami ou à un membre de sa famille, il gardait à l'esprit que son correspondant, ainsi que l'entourage de celui-ci, était déjà au courant grâce aux revues d'un certain nombre de faits le

---

<sup>173</sup> Je résume le contenu de ces différentes lettres de Liszt dans une note attachée à la lettre de Liszt à sa mère du 15 juillet 1850 (point 2. 1. 6, L. 5)

<sup>174</sup> L'usage voulait à cette époque que ce soit à la personne qui fêtait son anniversaire ou son saint patron d'écrire à ses proches.

<sup>175</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 27 ; autographe NAF 25179 f. 63-64).

<sup>176</sup> Danièle POUBLAN, « Affaires et passions », p. 373-406, dans CHARTIER, *op. cit.*, p. 391.

<sup>177</sup> DAUPHIN-LEBRUN-POUBLAN, « L'enquête postale de 1847 », *op. cit.*, 1991, p. 37.

<sup>178</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 29 ; autographe NAF 25179 f. 74-75).

<sup>179</sup> HAMBURGER, *ibid.*, p. 42. Lettre du 28 septembre 1855. (K. Hamburger a transcrit « je rendrai le parti » : j'ai restitué l'expression française correcte, sans savoir si l'omission du *p* est de Liszt : « je [p]rendrai le parti »).

<sup>180</sup> Lettre de Liszt à sa mère du 1<sup>er</sup> janvier 1864 (ch. 2. 1. L. 17). Voir plus loin ma discussion sur ce sujet et sur l'interprétation faite par Vier, dans l'introduction au chapitre 2.1.



concernant. La presse connaissait d'ailleurs à cette époque un essor parallèle à celui du courrier, les nouvelles circulaient rapidement à travers l'Europe. On en trouve une preuve dans la lettre de Liszt à sa mère du 7 octobre 1865, dans laquelle il cite les articles de Remenyi et de Bülow relatant ses succès à Pest (l'exécution de la *Sainte Élisabeth* le 15 août, et celle de la *Dante symphonie* le 17)<sup>181</sup>.

### Liszt et les collectionneurs d'autographes

Cette inflation dans l'échange de messages ne s'accompagnait pas d'une déperdition d'intérêt pour ceux-ci, au contraire. Les lettres (reçues, brouillons ou copies) étaient en général soigneusement **numérotées et conservées**, parfois même annotées<sup>182</sup>. Cet usage était courant, il concernait aussi bien les correspondances prestigieuses que les ordinaires. Il est intéressant de relever ici le sort particulier fait aux lettres d'hommes et de femmes illustres : elles deviennent à cette époque, du vivant même de leur auteur, objet de **collection** et acquièrent une valeur marchande<sup>183</sup>. Nous en trouvons plusieurs témoignages dans la correspondance de Liszt. Ainsi, dans une lettre adressée en 1848 à son secrétaire Belloni, on apprend que Liszt avait l'habitude d'archiver ses lettres, soit personnellement, soit en confiant cette tâche à des personnes de son entourage : « J'oublie les numéros de mes lettres, mais continuez à numéroter les vôtres, et numérotez vous-même les miennes, dont je vous prie de faire collection à partir de cette année pour nos vieux jours<sup>184</sup>. » Sérieuse ou ironique, sa remarque finale montre qu'il savait bien, dès ces années-là, que ses propres lettres, dans le contexte de la « lisztomania », étaient recherchées par des collectionneurs. C'était d'ailleurs un phénomène général : les autographes donnaient lieu à un véritable **commerce** du vivant même de leur auteur. On en trouve trace dans une autre lettre de Liszt répondant, en 1880, au baron Maurice Dudevant qui lui demandait de lui restituer des lettres de sa mère, George Sand : « ces lettres m'ont été volées par je ne sais plus quel collectionneur d'autographes – gent rapace qui foisonne et fonctionne sans scrupule quelconque<sup>185</sup> ». Le rapport de Liszt aux chasseurs d'autographes est aussi évoqué dans une lettre de 1882, associé à une réaction de Berlioz tout à fait caractéristique du tempérament sarcastique de ce dernier et de ses néologismes assassins : « [...] vous me demandez communication des lettres que Berlioz m'écrivit : malheureusement je n'en possède plus aucune, les ayant

---

<sup>181</sup> Lettre à sa mère n° 26, NAF 25179, f. 58-59.

<sup>182</sup> Pour une description plus détaillée des pratiques matérielles de l'écriture épistolaire, voir GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 10-11 et DAUPHIN, *op. cit.*, 2000, p. 73-75. Une recherche mériterait d'être menée sur la conservation des lettres de Liszt : on peut supposer que ses secrétaires successifs, (Belloni et Ciabatta surtout) ont joué un rôle important dans la conservation des lettres qui lui étaient adressées, et dans celle de ses brouillons. Mais ses deux compagnes successives, Marie d'Agoult et Carolyne de Sayn-Wittgenstein, ainsi que son amie Agnès Street-Klindworth, sans oublier sa mère (secondée peut-être par Émile Ollivier), et Cosima, ont archivé à l'autre bout de l'échange, les lettres qu'il leur avait adressées. Cependant, des lacunes apparaissent dans chacune de ces correspondances, et les lettres échangées avec d'autres correspondants ont été rassemblées sans doute de façon assez aléatoire. On peut être reconnaissant à La Mara d'avoir constitué un fonds précieusement conservé (même si elle a « arrangé » les lettres de Liszt, elle a fait établir des copies fidèles des autographes originaux, lesquelles sont conservées).

<sup>183</sup> Il est donc évident que Liszt a su assez tôt que les lettres qu'il envoyait seraient conservées, et peut-être publiées, ce qui explique sans doute en partie son angoisse concernant la qualité de ses lettres : l'idée d'être mal jugé dans ce domaine, alors qu'il était célébré partout comme virtuose du piano, lui était vraisemblablement pénible.

<sup>184</sup> Lettre de Liszt à Belloni, Weimar, 22 février 1848, éditée par SHORT, *op. cit.*, 2003, p. 276.

<sup>185</sup> LA MARA, *op. cit.* VIII, 11905, . 375, p. 368.

toutes données à divers amateurs d'autographes. Berlioz appelait les collectionneurs d'albums des "albominables". J'y fais exception jusqu'au point de servir parfois leur albominabilité, tout en excluant mes autographes personnels, de nulle valeur<sup>186</sup> ». On retrouve ici deux caractéristiques de la personnalité de Liszt : sa générosité indulgente d'une part (envers les abominables collectionneurs), et, de l'autre, sa modestie, (il dit n'accorder nulle valeur à ses propres autographes) – ou plutôt son complexe d'infériorité dans le domaine épistolaire – dont il est précisément question dans le chapitre en cours.

### **Évolution des outils et supports de l'écriture : plume métallique et papier à lettres**

D'un point de vue matériel, les lettres ont subi des transformations liées à l'évolution historique de certaines technologies. Vers 1830, a été inventée la plume métallique, qui a remplacé avantageusement la plume d'oie. Or les manuels épistolaires n'en parlent pas, les ouvrages historiques sur la correspondance guère davantage. L'observation de l'écriture de Liszt dans ses autographes ne m'a pas permis de reconnaître s'il passait à un certain moment de la plume d'oie à la plume métallique. Il est probable que toutes ses lettres conservées ont été écrites à la plume métallique à partir de 1830 ou 1835<sup>187</sup>.

Quant au papier, s'il est fabriqué industriellement depuis 1790, toujours à base de chiffons, il reste cher, au moins jusqu'au milieu du siècle. C'est, avec le port indexé sur le poids des lettres, une deuxième cause de l'utilisation parcimonieuse de l'espace de la page. Une remarque de Liszt dans une lettre à Massart pourrait être interprétée à partir du coût élevé du papier, qu'il faut éviter de gaspiller : « **Ma foi, mon cher, j'ai encore une page vide : donc continuons**<sup>188</sup>. » Il existe à cette époque, en dehors du papier pelure, deux types de papier conseillés pour la correspondance, le vergé et le vélin<sup>189</sup>. Les autographes de Liszt de mon corpus ont l'un et l'autre pour support, dont parfois du papier vergé à filigrane ; Liszt utilise aussi parfois du papier glacé, plus épais et plus lourd, sans doute plus cher, et plus rarement du papier pelure<sup>190</sup>. L'origine de ces choix n'a pas trouvé d'explication à mes yeux (on ne détecte pas d'évolution liée au temps qui passe, ni aux divers pays habités par Liszt). On trouve aussi, dans deux lettres de ce corpus, l'une adressée à Massart et l'autre à Marie Pleyel, une nouveauté de papèterie, achetée par Liszt à l'été 1840 en

---

<sup>186</sup> Lettre écrite de Weimar à Edmond Hippeau (Paris), le 15 mai 1882, dans LA MARA, *op. cit.* VIII, 1905, l. 421, p. 396.

<sup>187</sup> Je n'ai trouvé qu'un ouvrage proposant des dates claires sur le passage de la plume d'oie à la plume métallique (mais qui ne nous éclaire pas sur Liszt) : Bernard ROBERT, *Les instruments de l'écriture. De l'outil confidentiel à l'outil public*, Paris, Gallimard, 2008.

<sup>188</sup> Voir la lettre n° 5 à Massart de Milan, février 1838 (NAF 25180, f. 32 R).

<sup>189</sup> Source : Lucien X. POLASTRON, *Le papier. 2000 ans d'histoire et de savoir-faire*, Imprimerie nationale éditions, Paris, 1999.

<sup>190</sup> Je n'ai eu accès qu'aux autographes de Liszt conservés dans les albums NAF 25179 et 25180 des archives de la BnF. Parmi ceux-ci, le papier pelure à proprement parler, ou un papier un peu plus épais mais translucide, n'est utilisé que pour quelques lettres à Massart (NAF 25180, f. 33-36 et f. 37-40 ; lettres à Massart n° 5, 6 et 7), et pour les lettres à Euphémie Didier et à Hortense Allart (NAF 25180 f. 7-8 et f. 9 ; f. 1-2 ; ch. 2. 4. 2, lettres n. 1 ; 2 ; 7). C'est sur les autographes de ces deux albums que portent les observations, comprenant des mesures matérielles, que j'ai effectuées. Par ailleurs, étant à la recherche d'une lettre précise, j'ai aussi pu feuilleter, mais très rapidement (en raison de leur fragilité, ces documents sont mis à la disposition des lecteurs avec parcimonie), l'un des quatre albums de la correspondance échangée entre Liszt Marie d'Agoult (NAF 25176). Les lettres qui sont conservées dans cet album-là sont écrites sur du papier pelure très fragile, et détérioré, en plus, par des coupures (censures opérées par Marie d'A.).



Angleterre, pays de l'avant-garde technologique : il s'agit d'un papier à lettres illustré, ancêtre des cartes postales, qui comporte, sur la première page du double feuillet le composant, une gravure représentant un paysage<sup>191</sup>. Les manuels épistolaires, dont il sera question plus loin, recommandent d'en réserver l'usage à la correspondance familière.

Il reste à dire un mot des enveloppes gommées, indépendantes des feuilles sur lesquelles on écrit, telles que nous les connaissons aujourd'hui, vendues prêtes à l'emploi. Elles ont fait leur apparition vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Or dans les autographes de Liszt conservés à la BnF, on n'en trouve qu'une seule, accompagnant une lettre expédiée en 1886<sup>192</sup>. L'absence d'enveloppes conservées ne signifie toutefois pas que Liszt en aurait rejeté totalement l'usage. En effet, certains de ses autographes se présentent comme des feuillets simplement pliés en deux (donc une feuille pliée en quatre), qui auraient pu être insérés dans une enveloppe, celle-ci n'ayant pas été archivée<sup>193</sup>. Cependant, l'observation des autographes montre que Liszt a pratiqué la technique du pli très longtemps, même après l'apparition des enveloppes indépendantes dans le commerce. Comme celles-ci étaient disponibles dans toute l'Europe (Liszt n'a plus résidé en France après 1845), il faut chercher ailleurs une explication à son usage prolongé du pli : il ne serait pas étonnant qu'il se soit montré conservateur dans ce domaine, qui touche au savoir-vivre<sup>194</sup>. Cette interprétation m'a été suggérée par l'information suivante, fournie par Cécile Dauphin : « **La méfiance vis-à-vis de la poste reste longtemps ancrée dans le XIX<sup>e</sup> siècle, malgré un règlement administratif très sévère : on craint les indiscretions, les indécrotesses, surtout si les lettres sont mal pliées. [...] L'enveloppe gommée (qui s'impose peu à peu au fil du siècle au détriment de la lettre pliée et cachetée à la cire) n'est pas non plus une assurance à toute épreuve. Elle ne pénètre dans l'écriture privée que par le biais de correspondance commerciale et des affaires**<sup>195</sup> ». Or Liszt ne se situe pas dans la catégorie sociale des commerçants ou des hommes d'affaires, même lorsqu'il charge Massart de négociations avec les éditeurs de musique. Rédiger et envoyer une lettre n'est donc pas un acte purement utilitaire, c'est un geste qui

---

<sup>191</sup> Il s'agit de la lettre à Massart n° 9 du 17 août 1840, écrite sur un papier (toujours plié en deux) illustré par une vue de Portsmouth, et de la lettre à Marie Pleyel, de novembre 1840, (lettre à divers autres, n°8), illustrée par une vue de *Winchester*. Liszt utilise le même type de papier pour écrire à Marie d'Agoult depuis l'Angleterre lors de sa tournée de 1840 ; on en trouve huit exemplaires dans l'album NAF 25176 (leur description figure dans la note sur ce sujet liée à cette lettre à Massart, dont une reproduction figure dans l'Annexe 8). On devait pouvoir acheter un bloc de papier à lettres dont chaque feuille présentait une illustration différente.

<sup>192</sup> Seule la lettre n° 5 à Daniel Ollivier, du 15 juin 1886 (NAF 25180, f. 80,r), est accompagnée de son enveloppe, qui porte l'adresse ainsi que des timbres postaux, comme il a déjà été dit (elle est reproduite dans l'Annexe 5). Notons que ce corpus ne contient que cinq autographes postérieurs à 1866 (si l'on excepte la copie de la lettre à Marie-Thérèse Ollivier de 1869, lettre n° 9 aux autres membres de sa famille) : ce sont les cinq lettres de Liszt adressées à Daniel Ollivier entre 1872 et 1886. En revanche, la présence de quelques enveloppes est signalée dans l'édition des lettres de Liszt à sa mère par K. HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, par ex. p. 294, F91a, enveloppe accompagnant la lettre envoyée par Liszt à Weimar le 27 juin 1857; p. 341, F 11a, enveloppe de la lettre envoyée de Rome le 23 août 1862 ; p. 353, F 114a, enveloppe de la lettre envoyée de Rome le 2 décembre 1862 ; ou encore, p. 364, F120 a, enveloppe de la lettre envoyée de Rome le 27 juin 1865 (relevé non exhaustif).

<sup>193</sup> C'est le cas, entre autres, de la lettre n° 2 à Daniel Ollivier, du 6 juin 1873 (NAF 25180, f. 71-72).

<sup>194</sup> Comme l'usage du pli est lié à l'occupation des surfaces du papier et à la rédaction des adresses, qui dépendent de certaines normes, j'en parlerai dans le paragraphe suivant, consacré au « code épistolaire », qui est un code social.

<sup>195</sup> DAUPHIN, *op. cit.*, 2000, p. 73-74.

s'insère dans des relations sociales normées. Ces normes se trouvent explicitées, tout au long des années couvertes par la correspondance de Liszt, dans des ouvrages didactiques largement répandus.

### 1. 3. 2. 2. La présentation matérielle des lettres : un code social de civilité. Conformisme et écarts chez Liszt

Les conventions sociales impliquées dans la pratique des correspondances, qui s'étaient transmises par osmose dans la société aristocratique du XVIII<sup>e</sup> siècle, deviennent, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle bourgeois, matière à enseignement. Pour ceux qui n'en ont pas hérité par leur culture familiale, le « bon usage » peut s'apprendre, et ce, grâce à des manuels épistolaires qui vont connaître un énorme succès éditorial<sup>196</sup>. Car maîtriser l'écriture épistolaire n'est pas – ou pas seulement – une compétence de communication utilitaire ou affective, c'est une manifestation d'appartenance à l'élite. Cette appartenance devrait pouvoir s'acquérir.

#### **Liszt et la distinction sociale : un idéal affirmé**

On sait que Liszt était très attaché au respect du savoir-vivre, les lettres à ses enfants en témoignent. Il suffit de se reporter aux conseils de correction et de précision, voire d'élégance, qu'il prodigue à ses filles en matière d'expression écrite, pour comprendre que la distinction sociale constitue pour lui un idéal indiscutable. N'étant pas aristocrate par la naissance, à son grand regret, il ambitionne d'accéder à l'élite sociale à travers son excellence artistique, mais aussi en se conformant aux codes, implicites ou explicites, qui distinguent cette élite. Il se trouve que nous pouvons lire de véritables leçons d'expression écrite délivrées par Liszt à Blandine et à Cosima. Ces leçons font l'objet des lettres qu'il adresse à ses filles au moment où, les ayant retirées de leur pension, il les confie à une gouvernante privée et organise lui-même, à distance, leur éducation<sup>197</sup>. Blandine est dans sa quinzième année, Cosima dans sa treizième. L'argument social apparaît nettement dans les conseils épistolaires du père<sup>198</sup>. Ainsi, dans la lettre qu'il adresse à Blandine depuis la station thermale d'Eilsen, le 11 décembre 1859, les commentaires formulés par Liszt sur la lettre que sa fille lui a adressée (lettre perdue) portent sur les codes sociaux, comme le montrerait leur lecture intégrale. Je n'en citerai que deux extraits. Dans le premier, le propos est explicite : « [il est des tournures de phrases et des expressions presque exclusivement adoptées pour parler à ses supérieurs, d'autres pour ses égaux, d'autres pour ses inférieurs, selon les différences de position, d'âge et de mérite](#) ». Dans le deuxième, qui aborde un sujet plus purement stylistique, le conseil d'éviter les redondances est justifié par un jugement de valeur de nature sociale : « [votre style paraît tout à fait éclos sous l'influence de la constellation des Gémeaux, car les mots semblent chez vous chevaucher par paires, et je vous renvoie votre lettre dans laquelle j'ai souligné une demi-douzaine de répétitions des](#)

---

<sup>196</sup> Entre 1830 et 1900, pas moins de 195 manuels épistolaires ont été publiés, l'acmé se situant sous le Second Empire (DAUPHIN, *op. cit.*, 2000, p. 22). Une présentation plus développée de ces manuels, dérivés des « secrétaires » de l'Ancien régime, se trouve dans les annexes.

<sup>197</sup> Pour les explications sur ce drame familial, voir plus loin, les lettres de Liszt à sa mère du 25 mars et du 15 juillet 1850 (ch. 2, L. 4 et L. 5), ainsi que la lettre à son fils Daniel du 5 octobre 1850 (ch. 2, L. 1).

<sup>198</sup> Ces lettres nous sont connues grâce à leur publication par D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936.

mêmes termes à la même ligne ou à peu près. En écrivant avec distinction, on évite jusqu'aux assonances trop rapprochées, avant de savoir les employer à dessein ; mais la répétition aussi maladroite des mêmes mots se rapproche du style des portières. » Dans la même lettre, Liszt encourage Blandine à soigner son écriture, de manière à devenir « une personne comme il faut<sup>199</sup>. » D'autres lettres de la même époque (octobre 1849 - mars 1851), adressées principalement à Cosima (mais parfois destinées aux deux filles), vont dans le même sens. Elles contiennent de véritables cours d'expression écrite<sup>200</sup>. Liszt reproche à Cosima des fautes d'orthographe et des impropriétés de vocabulaire, insistant sur « la calligraphie - la punctuation - et même la suite et l'enchaînement des idées<sup>201</sup>. » Il va même jusqu'à détailler l'usage du point, du double point, de la virgule et du trait d'union, et à retourner à ses filles leurs lettres respectives avec des commentaires précis sur des questions de vocabulaire et d'argumentation, qu'il leur demande d'éclaircir. Il motive ses exigences, là aussi, par un idéal de hiérarchie sociale. En effet, s'il leur reproche leur écriture négligée, « vos deux écritures à Blandine et à vous, ont pris en dernier lieu depuis 6 ou 8 mois, une tournure très vulgaire qui m'est désagréable à l'œil<sup>202</sup> » c'est parce que la belle écriture fait partie des bonnes manières, au même titre que la danse qui doit leur faire acquérir « cette souplesse de mouvements, et cet art de saluer, de marcher, de se tenir debout qui fait reconnaître une femme comme il faut à première vue<sup>203</sup>. » Liszt se montre là en parfait accord avec les valeurs sociales promues par les manuels épistolaires de son époque, approuvant l'affirmation de Bescherelle selon laquelle « il y a des convenances qu'il faut connaître et respecter, et auxquelles on ne peut se soustraire sans encourir le reproche d'impolitesse et de grossièreté<sup>204</sup>. »

### **Le « cérémonial épistolaire » enseigné dans les manuels**

On peut avec vraisemblance supposer qu'il a eu sous les yeux l'un ou l'autre de ces manuels didactiques si largement répandus. Par exemple, le *Manuel épistolaire à l'usage de la jeunesse*, de Philipon de la Madelaine<sup>205</sup>, publié dès 1804, puis réédité une vingtaine de fois entre 1816 et 1871. Ou bien l'une des versions du *Nouveau secrétaire français*<sup>206</sup>. Quant à *L'Art de la correspondance, nouveau manuel [...] du style épistolaire*, de Bescherelle<sup>207</sup> dont la parution n'intervient qu'en 1858, on peut supposer que les usages que cet ouvrage recommande sont antérieurs à cette date. Les autographes de Liszt montrent qu'il est

---

<sup>199</sup> OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 57.

<sup>200</sup> Lettres publiées dans HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 27-39.

<sup>201</sup> Lettre à Cosima du début de 1851, HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 36 (autographe NAF 25179 f. 78-83).

<sup>202</sup> *Ibid.*

<sup>203</sup> Lettre à Cosima du 17 décembre 1850, HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 34 (autographe NAF 25179, f. 70-73).

<sup>204</sup> BESCHERELLE, *op. cit.*, 1858, vol. 2, p. 6.

<sup>205</sup> LOUIS PHILIPON DE LA MADELAINE, *Manuel épistolaire à l'usage de la jeunesse : ou instructions générales et particulières sur les divers genres de correspondance : suivies d'exemples puisés dans nos meilleurs écrivains*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Capelle et Renand, 1807.

<sup>206</sup> Parmi d'autres : *Nouveau secrétaire français, ou modèles de lettres sur toutes sortes de sujets, avec leurs réponses ; ... Douzième édition, avec les additions...*, Paris, Le Prieur, 1829. 17<sup>e</sup> éd.

<sup>207</sup> BESCHERELLE, *op. cit.*, 1858.

imprégné de leur esprit. Ces manuels comportent tous une première partie, théorique et prescriptive, suivie d'une présentation de modèles proposés à l'imitation. Le respect des codes constitue ce qu'on appelle le « cérémonial épistolaire », qui renvoie à des normes sociales. Ce cérémonial s'intéresse principalement à la forme de la lettre, sous ses deux composantes : forme matérielle et forme textuelle.

### **La présentation matérielle des lettres**

La maîtrise des codes se manifeste d'abord visuellement : la lettre est un objet vu avant d'être un texte lu. Cécile Dauphin précise que « la lettre, dans sa matérialité, transmet tous les signes de la reconnaissance sociale. Le transport, l'enveloppe, le papier, la signature, les marges sont autant de marques qui situent les correspondants. Rares sont les manuels qui ne sacrifient pas la majeure partie de leur introduction à cette symbolique de la distinction<sup>208</sup>. » Il est probable que cette constatation va nous permettre de découvrir l'un des ressorts du complexe d'infériorité de Liszt décrit plus haut<sup>209</sup>. Il conviendra donc d'évaluer de quelle manière il se positionne face aux normes épistolaires.

Le cérémonial consiste en un ensemble de conventions qui « regroupe plusieurs aspects : le choix du papier, format, épaisseur, couleur ; la suscription, manière de s'adresser à autrui ; la mise en page générale, et notamment le fait de “donner la ligne” ou règle des quatre doigts, espace laissé entre le titre, l'appellatif, et le début du texte, espace qui croît avec l'importance du destinataire ; la souscription, formule de politesse avec ou sans décalage graphique<sup>210</sup>. » Tout ce qui concerne la matérialité de l'objet lettre est ainsi précisé dans les manuels : qualité et format du papier, organisation de la page (taille et répartition des blancs, réglage), pliage des feuillets, usage des cachets. Le papier et l'enveloppe ayant déjà été évoqués précédemment, ce sont les autres aspects matériels qui vont nous intéresser maintenant, avant d'aborder, dans la partie suivante, la forme du texte composant la lettre, c'est-à-dire la langue, la composition et le style.

### **Les plis et les cachets.**

La lettre traditionnelle, avant l'usage des enveloppes gommées, se présente sous la forme d'un « pli ». Après avoir rempli les feuilles de papier du texte de la lettre, on plie celles-ci selon une technique particulière, de façon à obtenir un rectangle de dimensions réduites, constitué par la dernière page, laissée vierge à cet effet : « on écrit sur les trois pages de papier, avec quelques intercalaires éventuellement. On réserve la dernière page pour l'adresse<sup>211</sup>. » L'objet ainsi formé a l'apparence d'une « enveloppe », sauf qu'il ne peut être désolidarisé des pages recouvertes d'écriture. Au recto de ce rectangle, on écrit l'adresse du destinataire, et on scelle la lettre au verso par un cachet de cire, généralement rouge (mais noire en cas de

---

<sup>208</sup> DAUPHIN, *op. cit.*, 2000, p. 73.

<sup>209</sup> Liszt dénonçait souvent les lacunes de son éducation comme causes de son sentiment d'infériorité épistolaire. On en a un exemple de plus dans les lettres à ses filles citées ci-dessus : « Je n'ai pas eu le bonheur de pouvoir continuer paisiblement mes études, de suivre des cours d'excellent professeurs, de lire à l'aise et avec méthode les ouvrages qui affermissent l'entendement et règlent la raison » (HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 36 ; autographe NAF 25179 f. 78-83).

<sup>210</sup> GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 43-44.

<sup>211</sup> *Ibid.* p. 11.

deuil). Les nobles ont un cachet à leurs armes. Bescherelle, dont l'ouvrage date de 1858, précise l'usage des couleurs de la cire à cacheter : « Les hommes la prennent ordinairement de couleur rouge ; les jeunes dames se servent de cire dorée, rosée, blanche ou grisâtre surtout, et de diverses couleurs<sup>212</sup>. » Dans la lettre que Liszt écrit à sa mère de Constantinople, le 6 juillet 1847, il lui fait remarquer l'impropriété de la cire que celle-ci a utilisée : « Cachetez avec de la cire rouge, s'il vous plaît<sup>213</sup> ! » Les autographes de Liszt sont majoritairement constitués de plis de ce type<sup>214</sup>, même, comme on l'a vu plus haut, après l'apparition des enveloppes indépendantes. En cela, il manifeste un attachement à des pratiques traditionnelles dont la respectabilité est garantie. Il faut préciser de plus que, avant de subir ces différentes pliures pour aboutir à un « pli » de petit format, ou d'être inséré dans une enveloppe de plus grandes dimensions, le papier à lettres est d'abord constitué d'une feuille déjà pliée en deux. C'est, selon Bescherelle, parce que : « Il est extrêmement impoli d'écrire une lettre sur un simple feuillet de papier, même lorsqu'il s'agit d'un billet ; il faut toujours que le feuillet soit double, n'écrirait-on que deux ou trois lignes<sup>215</sup>. » Cette pratique est donc liée à une convention sociale : on constate que Liszt n'y déroge quasiment jamais<sup>216</sup>.

### Les marges et les en-têtes

Ce ne sont pas des critères de lisibilité ni d'esthétique qui déterminent la disposition des éléments les plus visibles de la mise en page, mais des notions de déférence : « La distance sociale se lit [...] dans les blancs de la marge, dans les espaces entre la tête et le corps de la lettre, ou entre celui-ci, la souscription et la signature. Comme dans une révérence, plus le destinataire est haut placé, plus il faut laisser d'espace entre la formule et la signature<sup>217</sup>. » Plus cette distance est grande, plus il faut agrandir les espaces laissés blancs sur la feuille de papier. En particulier, les manuels précisent la taille de la « marge » du haut qui, dans les cas ordinaires, correspond à un espace « de trois doigts » ; elle est agrandie si le destinataire a un statut particulièrement éminent. Les mesures que j'ai effectuées sur les autographes montrent que Liszt respecte systématiquement cette norme : la marge du haut est toujours de grande taille sur la première page (généralement de 4,5 centimètres), diminuant ensuite progressivement sur les pages suivantes. On

---

<sup>212</sup> BESCHERELLE, *op. cit.* 1858, p. 228.

<sup>213</sup> Lettre à Anna n° 2, l'autographe NAF 25179, f.5. La lettre de sa mère à laquelle Liszt répond est publiée dans HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, p. 406, A 17; elle est envoyée de Paris le 12 juin 1847, à l'adresse : « Monsieur François Liszt Compositeur/de musique/post restant. Constantinople » et garde des traces d'un cachet de cire brune. J'ai découvert par ailleurs, dans une lettre de Liszt à sa mère, une autre technique pour fermer une lettre : c'est l'usage d'une pastille à cacheter verte, brillante. Cette lettre ne comporte pas d'adresse, mais la mention « Pour ma mère » : elle a dû être insérée dans une enveloppe contenant plusieurs missives expédiées à une seule adresse, sans doute cette de Blandine et Émile Ollivier, voisins d'Anna (c'est la lettre envoyée par Liszt depuis Berlin au moment de la mort de son fils).

<sup>214</sup> Certains autographes sont simplement des doubles feuillets simplement repliés une deuxième fois en deux : on peut supposer que dans ce cas, comme je l'ai dit plus haut, ils auront été insérés dans une enveloppe.

<sup>215</sup> BESCHERELLE, *op. cit.*, 1858, p. 182.

<sup>216</sup> En effet, même les billets rageurs à l'abbé Deguerry et à Schlésinger, que l'on peut éventuellement soupçonner d'être des brouillons, sont rédigés sur des feuilles pliées en 2 (lettres n° 4 et n° 9 à divers). En dehors des lettres incomplètes, seuls quatre autographes sont écrits sur une seule feuille : ce sont toutes des lettres de Liszt à sa mère : n° 7 ; 11 ; 18 et 19 (on voit que pour ce dernier autographe une feuille de papier a été coupée en deux).

<sup>217</sup> DAUPHIN, *op. cit.*, 2000, p. 75.

constate qu'elle est effectivement plus spacieuse dans les lettres de Liszt aux destinataires qui lui sont moins intimes : elle mesure 6,5 cm dans les lettres à Lamartine<sup>218</sup> et à Hortense Allart<sup>219</sup>, et même 10 cm dans celle adressée à Démosthène Ollivier à l'occasion du mariage de Blandine avec le fils de cette personnalité politique française<sup>220</sup>. Quand il y a un appellatif détaché, c'est presque un tiers de la première page qui est laissé en blanc<sup>221</sup>. Sur ce point, Liszt respecte parfaitement les prescriptions des manuels, il peut même servir de source aux historiens pour illustrer les codes de la correspondance.

Dans les lettres aux familiers, l'appellatif, selon les prescriptions des manuels, peut se placer soit en position détachée au-dessus des premières lignes, c'est-à-dire mis en vedette en tête de la lettre, (cette présentation est exigée pour les lettres cérémonieuses<sup>222</sup>), soit inséré dans la première phrase<sup>223</sup>. Liszt utilise majoritairement la première solution, même pour sa mère et pour Massart, pourtant très proches de lui. Ainsi trouve-t-on, dans les 26 lettres à sa mère, l'appellatif détaché sous la forme de « **Chère mère** » quatre fois, et sous sa variante « **Très chère mère** » quinze fois ; intégré dans les premières lignes, il apparaît six fois : « **chère mère** » (L. 3 et 7) ; « **très chère et très bonne mère** » (L. 10) ; « **très chère Mère** » (L. 13 ; 17 et 22). Dans les vingt lettres à Massart, l'appellatif se présente dix fois en position détachée, et six fois inclus dans le début du texte ; ce qui frappe, c'est que leur formulation subit une série de modulations (réparties sans distinction dans ces deux catégories). On trouve en effet cet appellatif décliné en : « **cher Massart** » (L. 13 ; 14), « **mon cher Massart** » (L. 1 ; 4 ; 7 ; 17), « **mon bon Massart** » (L. 2 ; 5 ; 8) ; « **mon bon cher Massart** » (L. 3) « **mon cher excellent Massart** », (L. 10), « **cher excellent** » (L. 18) ; « **cher excellentissime** » (L. 11), « **mon cher ami** » (L. 15), « **mon très cher ami** » (L. 6), « **cher excellent ami** » (L. 12). Plus rarement, une lettre commence sans aucun appellatif : c'est le cas d'une lettre de Liszt à sa mère (celle du 9 janvier 1831), et de quatre lettres à Massart (L. 9 ; 16 ; 19 et 20). C'est peu. Or, selon M. C. Grassi, « **L'absence d'appellatif peut être interprétée comme le signe d'une intimité**<sup>224</sup> ». Les autres lettres de Liszt qui constituent mon corpus ne présentant pas, au sujet des appellatifs, de différences notables avec ces deux ensembles, on peut conclure de mes observations que, même à l'égard de ses très proches, mère, enfants, amis intimes, Liszt conserve une certaine déférence, témoignant de son attachement aux bonnes manières.

---

<sup>218</sup> De Liszt à divers correspondants, lettre n° 3, NAF 25180, f. 13.

<sup>219</sup> De Liszt à Hortense Allart (lettre à divers n° 7), NAF 25180, f. 1-2.

<sup>220</sup> De Liszt à Démosthène Ollivier (lettre aux autres membres de sa famille n° 2), NAF 25180, f. 81.

<sup>221</sup> Au sujet des marges du haut, rappelons qu'elles peuvent, aussi bien que les marges verticales, être occupées par les derniers mots de la lettre n'ayant plus trouvé de place sur la dernière page, pour éviter l'ajout d'une nouvelle feuille de papier.

<sup>222</sup> On peut s'étonner de voir l'appellatif inclus dans la première phrase de la lettre de Liszt à Lamartine (réf. ci-dessus).

<sup>223</sup> On retrouve souvent l'appellatif dans la formule finale, aussi appelée de congé. Liszt ne s'éloigne en rien, sur ce point non plus, des usages prescrits. On en trouvera quelques exemples dans le chapitre suivant, qui examine le style des lettres.

<sup>224</sup> GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 47.



## Le réglage et le soin. Les écarts de Liszt.

Le réglage d'une lettre consiste à tracer des lignes parallèles régulières pour guider l'écriture. Ce procédé témoigne d'un soin particulier apporté par le scripteur à la présentation de sa lettre. Liszt n'en fait visiblement pas usage, à l'instar de Berlioz, et à la différence de Carolyne de Sayn-Wittgenstein. Un autographe du corpus nous permet de découvrir l'écriture de celle-ci : dans une lettre de vœux envoyée par elle-même et par Liszt à Anna le 27 décembre 1849, Carolyne écrit en premier, avec un souci de calligraphie ornementant les lettres (ce qui rend paradoxalement la lecture plus difficile), selon des lignes bien parallèles laissant deviner l'utilisation d'un réglage, tandis que Liszt ajoute quelques lignes sur la dernière page, dans une présentation plus spontanée, sans intention d'esthétique graphique<sup>225</sup>. La lettre de Lamartine archivée dans le même album<sup>226</sup>, et surtout celles de Lamennais<sup>227</sup>, semblent, elles aussi, avoir été écrites à l'aide d'un guide lignes, tant l'horizontalité et le parallélisme de celles-ci sont réguliers. Sur ce point, Liszt fait montre d'une certaine liberté, qui est aussi une marque d'aisance<sup>228</sup>, car cette liberté n'est pas chaotique : si ses lettres à sa mère, et surtout celles à Massart, montrent parfois des lignes de taille et de direction irrégulières, dans la plupart des cas, même si l'écriture est généralement montante, ce qui prouve l'absence de réglage, les lignes restent parallèles et d'aspect homogène<sup>229</sup>.

Pour sécher l'encre, on utilise d'abord une poudre spéciale, avant que ne se généralise l'usage du buvard à partir de 1840. Mais si des gouttes d'encre tombent sur une page en cours d'écriture, il n'y a aucun moyen pour les effacer. Dans les autographes de Liszt, on découvre assez souvent des taches plus ou moins importantes<sup>230</sup>. On en voit un exemple dans une lettre adressée à Marie Pleyel, en novembre

---

<sup>225</sup> Lettre de Liszt à sa mère du 27 décembre 1849, NAF 25179, f. 6-7.

<sup>226</sup> Lettre de Lamartine à Liszt, NAF 25180, f. 185-186.

<sup>227</sup> Cette lettre de Lamartine à Liszt (autographe NAF 25180, f.185-186) est transcrite en complément de la lettre de Liszt à Lamartine du 27 septembre 1835, chapitre 2.4. Les autographes des lettres de Lamennais à Liszt sont archivés dans l'album NAF 25180, lettres 83 à 86 (folios 187-194).

<sup>228</sup> On peut mesurer le peu d'importance que Liszt accorde à la sage horizontalité des lignes dans cette observation taquine adressée à sa mère : « Pour vous divertir un peu, je vous ferai un petit compliment, très chère mère. Sans vous en douter, vous écrivez à la manière de M<sup>r</sup> d'Humboldt. Lui aussi, nonobstant sa rectitude d'esprit, n'avait nul souci de la ligne droite en traçant ses mots sur le papier plutot selon la direction des télescopes que d'après les règles des maîtres d'écriture. Ne vous plaignez donc point d'un défaut qui est une ressemblance avec ce grand homme auquel je conserve un souvenir de vive reconnaissance. » (Lettre à Anna n°16, du 8 mai 1863). Remarquons qu'à travers l'expression « les règles des maîtres d'écriture », Liszt se réfère explicitement aux manuels épistolaires.

<sup>229</sup> L'impression de désordre que donnent certains autographes est attribuable à l'usage d'un papier très fin qui laisse transparaître les lignes du verso, lesquelles se chevauchent avec celles du recto selon une pente inverse.

<sup>230</sup> Une tache d'encre macule par exemple la lettre à Massart n°2, du 29 juillet 1837 (NAF 25180, f. 18-23) où une grosse tache d'encre troue le papier des folios 20 et 22. Mentionnons aussi la tache dans la lettre à Marie Pleyel citée ci-après.

On trouve même un trou dans le papier, dû à une brûlure (provoquée par le tabac de la pipe de Liszt ?), dans le folio 34 de l'autographe à Anna du 8 mai 1863 (NAF 25179 ; transcription de la lettre à Anna n° 16).

Les taches et les trous, contrairement aux ratures, ne peuvent être reproduits dans une transcription. Seule une édition en ligne, qui présenterait la reproduction de chaque autographe en regard de sa transcription diplomatique, permettrait de visualiser fidèlement les lettres de Liszt.

1840<sup>231</sup>. Liszt commente cet accident avec humour, à travers une pirouette. Au verso de la première feuille, vers le bas, on découvre une grosse tache d'encre, apparemment survenue au moment où Liszt tournait la feuille de papier, sur une zone qui était encore blanche lorsque la tache s'est produite : en effet, les lignes écrites sur cette deuxième page la contournent ; et dans le corps de la lettre, à la suite des lignes de la première page où il déplorait sa difficulté à exprimer finement ses sentiments, Liszt commente soudain cette tache : « *Le hasard me tire d'affaire mieux que je n'espérais – Voici de l'autre côté un énorme pâté qui m'échappe. Devinez en le sens mystérieux et symbolique [...]* ». Il faut ajouter que, concernant le soin, les autographes de Liszt présentent quelques négligences : outre les taches d'encre, on trouve dans ses lettres de nombreuses ratures<sup>232</sup>, ainsi que des rajouts de mots entre les lignes, et cela, même dans les lettres à Massart et à sa mère, dont on est sûr qu'elles ont été réellement envoyées, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas des brouillons archivés. On constate donc que, sur ce chapitre, Liszt s'écarte volontiers des normes, du moins dans les autographes envoyés à des très proches (la lettre à Lamartine est « propre »<sup>233</sup>). Une autre caractéristique de la présentation matérielle des autographes de Liszt consiste en l'usage très fréquent qu'il fait du soulignement, souvent même redoublé, ainsi que de la numérotation des items d'une liste (d'œuvres musicales, de commissions<sup>234</sup>). Ces procédés, considérés comme discourtois par les manuels, ne sont admis que dans les lettres d'affaires ou les lettres aux très proches. Liszt donne priorité, dans ces cas, à la clarté du message sur la conformité au cérémonial épistolaire, et cette pratique apparaît d'ailleurs surtout dans les lettres d'affaires et de commissions, voisines de correspondances professionnelles. En revanche, son recours surabondant aux « *etc* » répétés trois fois, suivis d'innombrables points de suspension, relèverait plutôt d'une sorte de désinvolture, d'émancipation par rapport aux conformismes scolaires<sup>235</sup>.

---

<sup>231</sup> Lettre à Marie Pleyel de novembre 1840, sur papier illustré d'une vue de Winchester (chapitre 2.4, *Lettres à divers autres* n°8, autographe NAF 25180, f. 128-129). Cet autographe manque à tel point de soin qu'on pourrait le considérer comme un brouillon.

<sup>232</sup> Dans mon édition des lettres, je transcris tels quels les mots barrés, pour présenter le plus fidèlement possible les repentirs de Liszt. Cependant, il n'est pas possible de reproduire typographiquement certaines formes de ratures (Liszt en utilise plusieurs sortes), par exemple celle, très fréquente, qui ressemble à un ressort à spirale serrée, occultant totalement le mot condamné. La lettre n° 6 à Massart, datée de Venise le 3 juin 1838 (NAF 25180, f. 33-35), écrite sur papier pelure, est particulièrement chargée de ratures, d'ajouts, et de taches ponctuelles (la plume dépose trop d'encre dans certains mots).

<sup>233</sup> Il importe de souligner que les vingt autographes de l'album NAF 24180 dont le destinataire est Émile Ollivier, qui ne font pas partie de mon corpus mais sont représentatifs de la pratique épistolaire de Liszt, offrent une apparence très soignée.

<sup>234</sup> Une telle liste numérotée se trouve dans la longue lettre à Massart n° 2, du 29 juillet 1837 (NAF 25180, f. 18-23).

<sup>235</sup> Il faut cependant rester prudent dans l'interprétation des autographes, car on n'est pas toujours sûr de leur envoi effectif : certains pourraient être des brouillons malgré la présence de la signature de Liszt. Les manuels épistolaires en préconisaient l'usage, et maints papiers de Liszt conservés en donnent des exemples, comme je l'ai déjà indiqué. Dans mon corpus, on sait avec certitude, pour deux documents, qu'il s'agit bien de minutes ou de copies (donc pas de lettres mises au propre) : une lettre à Massart contient la copie d'une lettre au comte d'Apponyi (lettre à Massart n° 7), une autre la copie d'une lettre à Marie d'Agoult (lettre à Massart n° 18), et la lettre à Janin le texte de la narration de la cérémonie de Grätz, qui se présente comme une suite de notes numérotées et n'est pas signé (lettre à divers autres n° 10). On ne peut donc pas toujours s'appuyer sur les autographes conservés dans ces archives pour mener une analyse fiable de l'aspect réel, définitif, des lettres envoyées par Liszt.



On constate donc que, sur le chapitre du soin apporté à la présentation de ses lettres, Liszt marque un certain écart par rapport aux codes épistolaires, et donc, théoriquement, aux normes sociales. Les ratures, les taches et l'irrégularité graphique présentes dans certains autographes contreviennent à l'exigence de « propreté » prescrite par les manuels et, pourrait-on dire, par le simple bon sens<sup>236</sup>. À quoi attribuer cet unique écart par rapport aux bonnes manières ? Si l'on se réfère aux plaintes de Liszt sur les efforts que lui coûte sa correspondance, on peut d'abord incriminer, à sa suite, le manque de temps : on a des preuves qu'il faisait très souvent des brouillons de ses lettres avant de les recopier au propre, mais il s'en dispensait vraisemblablement avec ses correspondants les plus proches, car ce processus double le temps de travail<sup>237</sup>. Ou bien penser qu'il donnait priorité à la correction de la langue, à la recherche du mot juste, à la propriété du vocabulaire sur la propreté de la page. Ou encore, accuser la déficience d'éducation qu'il déplore dans une lettre à sa fille Cosima, alors adolescente de treize ans : « *Sous le rapport de la calligraphie, je vous ai déjà recommandé à plusieurs reprises de ne pas imiter votre père auquel on aurait dû donner quelques coups de règle de plus dans sa jeunesse pour le faire écrire plus lisiblement, ce qui lui aurait été souvent très profitable*<sup>238</sup>. » Mais on pourrait aussi y voir une sorte de revendication d'intellectuel ou d'artiste « non bourgeois », une forme de léger dandysme : les autographes de Berlioz offrent le même type de « silhouette », où le mouvement de la pensée prime sur le souci de l'ordre matériel<sup>239</sup>. On voit d'ailleurs ce dernier complimenter Liszt pour le non-conformisme de son écriture : « *C'est une véritable joie quand, en rentrant de mes boueuses et coûteuses excursions dans Paris, je trouve sur ma table une enveloppe sillonnée par les éclairs de ta plume ; tes zigzags me consolent des lettres carrées et trop lisibles auxquelles, pour mon malheur, je suis obligé de répondre si souvent*<sup>240</sup>. »

---

<sup>236</sup> Il convient d'atténuer cette remarque, qui concerne essentiellement les lettres à Massart de la période italienne, et certaines lettres « à d'autres destinataires » qui sont peut-être des brouillons. Les lettres de Liszt à sa mère présentent surtout des mots barrés et des rajouts, l'apparence d'ensemble étant régulière. Mais dans la mesure où certaines lettres réellement envoyées présentent un manque de soin évident, il convenait de réfléchir à la signification de ce fait.

<sup>237</sup> Voir à ce sujet les explications de C. Knepper sur les minutes des lettres de Liszt à son petit-fils Daniel, *QIL* n° 6, 2007, p. 27-50. N. DUFETEL, de son côté, précise que « *Liszt avait l'habitude d'ébaucher son courrier dans des carnets, dont plusieurs ont été conservés. Ils témoignent du soin, du temps et de la peine que lui ont coûté certaines lignes* », DUFETEL, *Liszt, écrits, op. cit.*, 2013, p. 274.

<sup>238</sup> Lettre à Cosima de 1851 (HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, C9, p. 35). Il convient de rapprocher cette remarque des excuses sur sa mauvaise écriture qu'il adresse à sa mère, mais aussi à Massart, par exemple : « *Pouvez-vous lire tout ce grimoire ?* » ... (lettre à Massart n° 3, Bellagio octobre 1837) ou : « *je ne veux pas vous embêter davantage de mon écriture anglaise* » (lettre à Massart n° 5, Milan février 1838) alors que justement, Liszt n'a pas, comme Carolyne, une écriture alambiquée, compliquée d'arabesques ornementales.

<sup>239</sup> L'album NAF 25180 contient six autographes de Berlioz écrivant à Liszt : f. 160-161 (25 janvier 1836) ; f. 162-163 (28 avril 1836) ; f. 164-165 (22 mai 1837) ; f. 166-167 (20 juillet 1837) ; f. 168-169 (8 février 1838) ; f. 170-171 (22 janvier 1839). Ces lettres sont publiées dans la *Correspondance générale* de Berlioz réalisée par P. CITRON, Paris, Flammarion, t. 2, 1975, p. 280 ; p. 294 ; p. 348 ; p. 356 ; p. 411 ; p. 520.

<sup>240</sup> Lettre de Berlioz à Liszt du [23 février] 1853, Berlioz, *Corr. générale, op. cit.*, t. IV, p. 282 (et LA MARA, *op. cit.*, III, p. 261).

## Désignation du destinataire. Libellé des adresses

Il reste un dernier élément à évoquer au sujet de la présentation matérielle d'une lettre, c'est la façon dont le destinataire y est nommé. Celui-ci peut être présenté à deux endroits stratégiques : dans le texte de la lettre (c'est l'appellatif dont il a été question plus haut), et dans la rédaction de l'adresse. Il arrive parfois que l'indication du destinataire manque totalement dans un autographe, quand l'adresse est manquante et que le destinataire n'est pas nommé dans la lettre (c'est le cas s'il est très proche, et surtout si la relation avec l'épistolier est censée rester secrète<sup>241</sup>) : dans ce cas, l'éditeur des lettres doit procéder à des recherches d'identification fondées sur des indices extérieurs ; dans les lettres de mon corpus, le cas s'est présenté quatre fois<sup>242</sup>.

S'agissant des adresses, on constate qu'il en apparaît très peu dans les archives du fonds D. Ollivier<sup>243</sup>. Seuls onze autographes, majoritairement adressés à Massart, contiennent des adresses avec des marques postales, preuves que la lettre a été réellement envoyée, et que le libellé est conforme aux

---

<sup>241</sup> Dans mon corpus, la lettre de Liszt à Marie Pleyel illustre cet usage de ne pas nommer le destinataire, qui est embarrassant pour un éditeur d'autographes quand l'adresse, elle aussi, est manquante (ce qui est le cas ici). Elle commence par ces lignes : « **Ne vous en prenez qu'à vous même mon ravissant et illustre confrère si j'ai tant tardé à vous répondre** » (lettre à divers autres n°8, NAF 25180, f. 128-129). L'emploi du masculin à propos d'une femme n'est pas nécessairement un procédé de cryptage sous la plume de Liszt. À cette époque, les femmes artistes ou écrivaines prennent non seulement un pseudonyme masculin (George Sand pour Aurore Dupin, Daniel Stern pour Marie d'Agoult), mais sont aussi parfois désignées par des pronoms masculins. On le constate dans les lettres de Liszt à son « ami » George Sand, ainsi que dans les lettres qu'échangent entre eux les enfants de Liszt, qui appellent leur mère « Mimi » et utilisent les marques grammaticales du masculin pour parler d'elle (cet usage m'a d'abord désorientée quand j'ai découvert les autographes conservés dans l'album NAF 25179, qui, des folios 189 à 289, rassemble des lettres de Blandine, Cosima et Daniel). Pour la lettre à Marie Pleyel, c'est le ton du texte, très galant, qui permet de deviner que le destinataire, présenté comme pianiste, est en fait une destinataire, et d'orienter la recherche vers les amies pianistes de Liszt, reliées aux autres indices fournis dans la lettre. L'absence fréquente de l'appellatif concerne, hors de mon corpus, le cas bien connu maintenant des lettres adressées par Liszt à Agnès Street-Klindworth, dont La Mara avait totalement censuré l'identité.

<sup>242</sup> Les quatre destinataires ont pu être identifiés (une légère incertitude subsistant pour la dernière) : lettre de Liszt à l'abbé Deguerry (lettre à divers autres destinataires n° 4), à la baronne Eskeles (lettre à divers autres destinataires n° 6), à Marie Pleyel (lettre à divers autres destinataires n° 8), fragment de lettre à Blandine Liszt Ollivier (lettre aux autres membres de sa famille n° 3). Les explications concernant l'identification de ces destinataires sont présentées dans les annotations accompagnant la transcription de chacune de ces lettres.

<sup>243</sup> Ainsi, tout l'ensemble des lettres à sa mère ne présente aucune indication d'adresse. Il va de soi que les simples billets (à l'abbé Deguerry ou à Schlésinger), étaient remis par le valet de Liszt à leur destinataire. Mais pour les autres autographes dépourvus d'adresse, on peut supposer qu'il s'agit, pour certains, de courriers insérés dans des enveloppes sur lesquelles figurait l'adresse et qui n'ont pas été conservés ; pour d'autres, de lettres transmises en mains propres au destinataire par un intermédiaire (comme on le voit dans la lettre où Liszt annonce à sa mère la venue de la princesse Czartoryska, ou celle dans laquelle il lui annonce la visite de la comtesse Bobrinsky) ; ou encore, de lettres jointes à un courrier envoyé à une autre personne (ainsi la lettre 2 à Euphémie Didier a pu lui être adressée aux bons soins d'Anna Liszt ; la lettre à Daniel Liszt être envoyée elle aussi à Anna ; la lettre à Adolphe Ollivier, écrite à la suite de la mort d'Anna, a pu être insérée dans une enveloppe adressée au frère de celui-ci, Émile). Certains autographes dépourvus d'adresse posent aussi la question de leur envoi : à la lecture de tel ou tel d'entre eux, couvert de ratures et parfois de taches, on peut se demander s'il s'agit bien d'une lettre réellement envoyée, et récupérée par la suite. Dans ce cas, l'hypothèse que l'on ait affaire à un brouillon n'est pas à exclure, même si la signature de Liszt fait pencher en faveur de l'authenticité de la missive. Plusieurs autographes appartiennent à cette catégorie : par exemple, le billet rageur destiné à l'abbé Deguerry, qui présente toutes les apparences d'un brouillon, avec une hésitation sur les formules de politesse, et les lettres adressées à la baronne Eskeles et à Marie Pleyel, pour lesquelles un doute subsiste.

exigences de la poste<sup>244</sup>. Celles qui y sont archivées fournissent toutefois des exemples suffisants pour observer les pratiques de Liszt en la matière. On y trouve l'ancienne forme du libellé consistant à répéter le titre de la personne. En voici deux exemples : « [Mademoiselle/ Mademoiselle Euphémie Didier/Rue Montholon/N° 7 Bis/ Fbg Poissonnière Paris<sup>245</sup>](#) » (lettre de 1831) et « [Monsieur/M<sup>r</sup>. Lambert Massart/Professeur au Conservatoire/ 18 rue S. Georges/Paris<sup>246</sup>](#) » (lettres de 1845). Notons que l'indication du métier ou de la fonction du destinataire était d'usage courant<sup>247</sup>. Mais c'est l'autre présentation, simplifiée et plus moderne, qui apparaît le plus souvent : « [Monsieur Massart, /Rue St Georges 18. Paris<sup>248</sup>](#) », avec sa variante « [Monsieur Lambert/Massart, /Rue St Georges 18/ au coin de la rue de la Victoire/ Paris<sup>249</sup>](#) ». Ces deux libellés sont tout à fait conformes aux usages de la poste et du savoir-vivre. Mais un cas particulier, original, nous livre une facette de Liszt surprenante. Sans déroger aux codes postaux permettant de situer le destinataire, le libellé suivant joue avec les normes de civilité. C'est l'adresse fantaisiste que Liszt a tracée - de façon très surchargée - sur la lettre adressée à Massart depuis Bellagio, au courant du mois d'octobre 1837 : « [Monsieur Lambert Massart/ Chevalier de l'ordre de l'Eléphant/ Membre correspondant de la Société des \[pâtés\] phil-/- harmoniques de Strasbourg, Chartres et Nérac etc/ rue St Georges 18/au coin de la rue de la Victoire/ Paris<sup>250</sup>](#) ». On découvre là que Liszt, emporté par son goût de l'humour, peut se livrer à un écart ponctuel et anodin par rapport aux normes,

---

<sup>244</sup> Lettre 1 à Euphémie Didier (ch. 2. 4) ; lettres 1, 3, 5, 6, 7, 9, 13, 14 et 16 à Massart, (ch. 2. 3) et la lettre 5 à Daniel Ollivier, qui est timbrée (ch. 2. 2, lettre n° 10).

<sup>245</sup> Cette adresse figure sur la lettre (sous forme de pli, sans enveloppe) adressée par Liszt à Euphémie Didier le 12 février 1831 Autographe NAF 25180, f. 7-8. L'adresse figure sur le folio 8, verso. Les marques postales ne concernent certes pas Liszt, elles présentent un simple intérêt documentaire. Mais, pour un éditeur de correspondances, elles procurent de précieux indices sur la date et le lieu d'expédition de la lettre, et sur la durée du trajet effectué par celle-ci. Voici, à titre d'exemple, les marques apposées sur cette lettre. On trouve des tampons de la poste suisse, lieu de l'envoi de la lettre : G.F.4. (en haut à gauche) ; GENEVE (en haut à droite). SUISSE PAR FERNEY dans un cadre carré noir en haut au milieu ; un tampon avec le chiffre 2 en biais à la gauche de ce tampon ; y a aussi un graphe manuscrit ressemblant à un grand 10 ovale par-dessus le mot « Euphémie » ; et, sur la partie repliée à l'envers du pli, un tampon bleu rond indiquant « Février 16 1831 ». Celui-ci, comme on le voit sur d'autres lettres de ce corpus, est le tampon apposé par la poste française lors de l'arrivée de la lettre à Paris. Ces marques confirment les informations déjà portées au bas de sa la lettre par Liszt : « [Genève ce 12 févr 1831](#) ». Mais dans les cas où la date ne figure pas dans la lettre, ou est erronée (voir plus haut la lettre à Massart postée à La Châtre le 30 mai 1837), c'est le tampon de la poste qui fait foi.

<sup>246</sup> Ce libellé d'adresse se retrouve dans deux autographes : NAF 25180, f. 50-51 (lettre de mon corpus à Massart n°13, envoyée de Gibraltar le 6 mars 1845), et NAF 25180, f. 54-55 (lettre de mon corpus à Massart n°14, envoyée de Malaga, le 8 mars 1845).

<sup>247</sup> À cet égard, on note que Liszt se fait souvent adresser chez un éditeur de musique ou un fabricant de pianos les lettres que lui envoient ses correspondants. Quand il n'indique que le nom de la ville, on peut supposer que la lettre l'attendra en poste restante, ou que sa notoriété suffira pour que le facteur la lui délivre dans l'hôtel où il réside. Ainsi lit-on : « [Si vous avez à m'écrire, adressez Bordeaux](#) » (ch. 2. 3, lettre à Massart n° 11 Toulouse, août 1844).

<sup>248</sup> Lettres à Massart n° 1 ; 6 ; 7 ; 9 ; 16.

<sup>249</sup> Lettre à Massart n° 5, NAF 25180, f. 29-32.

<sup>250</sup> Autographe NAF 25180, f. 24-28 ; l'adresse occupe le recto du folio 28 (lettre à Massart n° 3 de mon corpus). L'ordre de l'Eléphant existe, c'est un ordre aristocratique danois datant du Moyen-Âge, encore en usage au XIX<sup>e</sup> siècle pour les rois et les chefs d'État, mais l'attribution de ce titre à Massart est certainement fantaisiste, sans que l'on sache si cela pouvait échapper au facteur. Quant à la lecture du mot « pâtés », elle n'est pas absolument certaine, mais fort probable ; il pourrait s'agir d'une allusion taquine à l'embonpoint de Massart. Pour un commentaire plus détaillé de cette adresse facétieuse, qui n'est pas un cas isolé sous la plume de Liszt, voir les notes explicatives liées à la lettre à Massart n° 3.

qu'il respecte généralement par ailleurs. Une adresse facétieuse comparable, acceptée par la poste, a été refusée par le destinataire, Maurice Schlésinger, qui, se sentant offensé, l'a retournée à l'expéditeur<sup>251</sup> !

Ces libellés d'adresse se situent, de même que les appellatifs, à l'intersection entre la forme visuelle d'une missive, et sa forme textuelle. Les observations que l'on vient de mener sur l'aspect matériel des autographes, c'est-à-dire sur ce qui apparaît directement au regard, même si l'on ne connaît pas la langue utilisée, permettent de conclure que Liszt se montre globalement respectueux des codes, mais parfois aussi, légèrement atypique. Dans cette activité purement matérielle de seconde zone, qui pourrait paraître insignifiante, se découvre le conformisme social de Liszt, même si une petite part d'autonomie, liée à sa personnalité d'artiste et d'intellectuel, s'y manifeste également. Il s'agit maintenant d'examiner si les mêmes tendances apparaissent dans la forme textuelle de ses lettres.

### 1. 3. 3. Réponse à la problématique : qualités du style épistolaire de Liszt

Lorsque Liszt déplore de ne pas savoir écrire, on peut certes l'entendre au sens de la graphie, puisque, comme on vient de le voir, il s'accuse lui-même d'avoir une écriture maladroite voire illisible. Mais ce ne serait là qu'un défaut secondaire, qui d'ailleurs n'est pas avéré, comme le montrent ses autographes, déchiffrables sans réelle difficulté pour un francophone. Mais l'objet de son sentiment d'infériorité est, on s'en doute, bien plus grave : il touche à l'écriture au sens linguistique et stylistique du terme. Or là encore, on constate que les manuels épistolaires, à la suite des Secrétaires de l'Ancien Régime, édictent des normes liées à la hiérarchie sociale. Même si Liszt ne se réfère pas explicitement à ces ouvrages, il est imprégné de leurs exigences par le milieu culturel dans lequel il baigne. On peut donc prendre appui sur leurs différents chapitres pour observer les lettres de Liszt du point de vue, cette fois-ci, de leur forme textuelle<sup>252</sup>.

Le contenu d'une lettre, c'est-à-dire le texte rédigé, doit évidemment se conformer aux règles linguistiques de la langue écrite (grammaire, orthographe et ponctuation) établies par l'Académie Française, mais aussi respecter une organisation textuelle héritée de la rhétorique latine (exorde, narration, péroraison) et, en outre, sélectionner un « style » adapté aux circonstances (statut du destinataire, occasion de la lettre).

---

<sup>251</sup> Cette autre adresse burlesque, rédigée sous une forme légèrement différente (une sorte de variation) se trouve rapportée par Liszt lui-même dans une lettre qu'il adresse à Victor Schœlcher, de Côme, le 14 décembre 1837 : « Je ne suis pas étonné que Legouvé n'ait pas encore découvert dans la Gazette musicale la 3<sup>ème</sup> lettre du Bachelier. Je l'avais envoyé sous enveloppe à Schlesinger avec cette adresse : 'Monsieur Maurice Schlesinger ; gérant de la Gazette musicale, Directeur de compagnie d'assurance des réputations et succès, Grand Croix de l'ordre de la Blague, etc. etc.' Ces qualifications ont paru peu malignes à l'honorable gérant ; il a par conséquent refusé la lettre. Il me l'a renvoyé et maintenant je suis obligé, après bien des retards, de la lui renvoyer. » (SHORT, *op. cit.*, 2002, p. 3, lettre 4)

<sup>252</sup> Les manuels épistolaires reprennent globalement la structure des « secrétaires » aristocratiques, qui contenaient une partie théorique prescriptive suivie d'une présentation de modèles proposés à l'imitation. Les préconisations normatives des anciens secrétaires et de ces nouveaux manuels épistolaires dessinent l'arrière-plan du paysage culturel, littéraire et social français dans lequel le jeune Liszt est arrivé en 1823, à l'âge de 12 ans. C'est dans un tel contexte qu'il va commencer à se former sous la conduite de son père, et continuer à le faire ensuite en autodidacte, à travers d'intenses lectures et la fréquentation des salons parisiens, puis des cours européennes.

### 1. 3. 3. 1. Qualité de la langue : maîtrise de la grammaire et du vocabulaire

Savoir écrire, c'est d'abord maîtriser la langue, tant dans sa dimension grammaticale que sémantique.

Il est indéniable que Liszt s'exprime parfaitement en langue française. Les témoignages disent qu'il brillait dans les salons par une conversation vive et spirituelle. La spécialiste hongroise de Liszt, Mária Eckhardt, souligne à quel point il se sentait culturellement français : « Né sur terre magyare [...], Liszt passa les années décisives de son adolescence et de sa jeunesse en milieu français, ce qui eut pour résultat que – bien que sa langue maternelle fût l'allemand – sa langue préférée, utilisée de façon très nuancée, était le français, cette langue qui permettait, dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, les contacts des cercles artistiques et aristocratiques cultivés, non seulement dans les pays francophones, mais aussi à un niveau plus élevé, supranational. Alors que Liszt, déjà âgé, se plaignit plus d'une fois de ne pas voir reçu une éducation scolaire régulière, il était, en réalité, une personne de haute culture et possédait des connaissances étendues dans les domaines les plus variés. Il devait celles-ci, en dehors de ses intérêts multiples et de ses capacités intellectuelles extraordinaires, au fait que durant les années les plus réceptives de sa vie, il avait vécu à Paris, centre brillant de la culture de l'époque. Dès lors, non seulement la langue, mais aussi toute la culture française acquirent une importance fondamentale dans l'existence de Liszt qui, maintes fois, fit connaissance avec les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale non francophone en traduction française, et avec des commentaires français. Il faut ajouter que des contacts personnels liaient Liszt aux personnalités éminentes de la vie intellectuelle et artistique de la vie française, relations qu'il ne cessa d'entretenir et d'enrichir, même lorsqu'il ne vivait plus en France et qu'il s'y rendait assez rarement<sup>253</sup> ».

#### **Orthographe, grammaire et ponctuation**

Qu'en est-il de la langue utilisée dans ses lettres ? On observe que Liszt pratique un français écrit tout à fait correct, en dehors de quelques points précis. La transcription littérale que j'ai tenu à effectuer de ses autographes permet de constater la rareté des fautes d'orthographe ou de grammaire<sup>254</sup>.

Les fautes d'orthographe d'usage, que je signale par le « *sic* » conventionnel, concernent presque uniquement les doubles consonnes, on en rencontre peu<sup>255</sup>. Les écarts par rapport aux règles grammaticales portent avant tout, rappelons-le, sur l'accord des participes passés, que Liszt a visiblement décidé de laisser toujours invariables<sup>256</sup>, et en deuxième lieu sur la non-différenciation entre le futur en « -

---

<sup>253</sup> Mária ECKHARDT, « Franz Liszt médiateur entre la culture française et la culture hongroise » (p. 119-131), dans *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, direction scientifique Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 119.

<sup>254</sup> Mes options éditoriales sont présentées au chapitre 1. 2. 3. J'y détaille les particularités de l'orthographe de Liszt rencontrées dans les autographes de mon corpus.

<sup>255</sup> Il faut se garder de prendre pour une faute d'orthographe l'usage que fait Liszt du tilde surmontant un « m » ou un « n » pour doubler cette consonne. Certains éditeurs non francophones s'y sont trompés, accolant un « *sic* » à un mot correctement orthographié par Liszt, mais selon un code qu'ils ignorent. Il faut dire que parfois, la plume a dû manquer d'encre pour mettre ce signe au-dessus d'un mot comme « femme » ou « bonne », que Liszt orthographie parfaitement ailleurs.

<sup>256</sup> Je signale, de ce fait, les accords qu'il respecte de façon exceptionnelle.

rai » et le conditionnel en « -rais » (« j'écrirai » au lieu de « j'écrirais »), qui est presque systématique. Hormis ces deux types d'erreur, dont la fréquence, il faut l'avouer, dérange l'œil du lecteur, on peut reprocher à Liszt une forme d'insouciance dans l'usage des accents et de la ponctuation<sup>257</sup>. L'omission de l'accent sur la préposition "à" n'est pas rare, de même que les parenthèses ou les guillemets qui ne se referment pas, ou les virgules et les majuscules manquantes. Mais il s'agit là de négligences et non d'ignorances, elles sont intermittentes et ne gênent pas la compréhension du texte une fois qu'on s'y est habitué. On peut dire que, globalement, l'orthographe de Liszt ne présente pas d'erreurs importantes.

Il faut accorder une place à l'usage particulier que Liszt fait de la ponctuation. S'il commet quelques négligences, ainsi que je viens de le dire, sur la ponctuation à valeur syntaxique (comme l'omission d'un point) il pratique en revanche une ponctuation expressive hyperbolique : les points d'exclamation se multiplient sous sa plume, ainsi que les tirets et les points de suspension, qui peuvent occuper plusieurs lignes<sup>258</sup>. Il y a aussi surabondance des « etc. », toujours répétés trois fois, et de nombreux soulignements, parfois redoublés. On peut interpréter cette ponctuation intense comme porteuse d'une fonction émotive, mimant le langage parlé : dans ce cas, elle est autorisée, mais uniquement dans les lettres familières. Car dans le style académique, ces marques graphiques à usage sémantique ne sont pas approuvées par les manuels, dans la mesure où elles dénotent une incapacité à exprimer une idée par des mots. C'est un point sur lequel l'autocritique de Liszt pourrait se justifier. Il en semble conscient, si l'on en croit la conclusion de ces mots adressés à George Sand, présentant les points de suspension comme le succédané d'une aporie expressive : « Je suis sûr que Marie vous a écrit un tas de belles choses, après quoi ma vile prose semblera plus vile encore que d'habitude. Aussi vais-je m'arrêter tout court et m'en tirer par des points Lamartiniens-Jocelyniens<sup>259</sup>... » ; trois lignes de points miment un long silence, évocateur de pensées implicites inexprimables. On touche là à la dimension sémantique de la langue.

### **Vocabulaire.**

Si l'orthographe, la grammaire et la ponctuation sont les supports sémantiques implicites de la langue écrite, c'est le vocabulaire qui porte ouvertement la charge de la signification. La maîtrise linguistique d'une langue concerne de façon évidente le vocabulaire. En lisant les lettres de Liszt, on ressent une impression d'aisance, on ne perçoit pas la recherche et les angoisses dont leur rédaction a pu faire l'objet. Son souci face à l'écriture concerne essentiellement la justesse du mot et la valeur expressive des tournures. Pour la première, il a recours à des dictionnaires, dans la deuxième, il se sent handicapé (la question du style sera abordée plus bas, à propos des styles et des modèles). La propriété du vocabulaire le

---

<sup>257</sup> La négligence à l'égard de la ponctuation peut surprendre quand on se souvient des conseils prodigués par Liszt à ses filles sur ce sujet (voir dans le chapitre précédent, le paragraphe 1. 3. 2. 2.)

<sup>258</sup> On trouve par exemple cette surabondance de points d'exclamation, de suspension et de tirets, accompagnés de soulignements, dans les deux lettres de Liszt à Euphémie Didier (lettre à divers autres destinataires n° 1 et 2), et dans la lettre à Marie Pleyel (ch. 2. 4, L. 8)

<sup>259</sup> Lettre à G. Sand de [juin 1836,] LA MARA, *op. cit.*, VIII, p. 12. Liszt semble ironiser sur le poème de Lamartine, *Jocelyn*, publié en 1836, dans lequel on trouve à plusieurs reprises deux vers remplacés par deux lignes de points de suspension.



préoccupe d'une façon obsédante, presque maniaque, comme en témoigne cette confidence adressée à Carolyn de S. W. : « Riez de moi, et moquez-vous bien de mes sottises puérilités gram[m]aticales - mais faites-moi la grâce de me renvoyer la lettre de Marcelline qu'il faut absolument recopier. Il m'a pris plus de quatorze fois quatorze scrupules sur cette phrase importante : "quatorze chambres" et décidément elle ne doit pas se montrer à Constantinople<sup>260</sup> ». Ses scrupules, qu'illustrent dans les autographes de ce corpus certaines rectifications de vocabulaire, portent en effet sur des détails, à première vue très bénins. En voici quelques exemples.

Dans un billet adressé à l'abbé Deguerry, qui présente l'aspect d'un brouillon, on découvre la trace de ses hésitations sur la formule de politesse finale : « ~~Agréez, Monsieur le/ J'ai l'honneur d'être Monsieur le Curé l'expression votre très humble~~ Recevez monsieur le Curé mes compliments distingués<sup>261</sup> ». Une rectification davantage porteuse de sens se trouve dans cette phrase adressée à sa mère au sujet de la fonction que jouera Carolyn de Sayn-Wittgenstein, sa nouvelle compagne : « Elle sera la mère de mes enfants, car leur mère selon la ~~chair~~ nature n'a été qu'une marâtre pour eux<sup>262</sup> ! » : le mot « chair », qui comporte une connotation religieuse, renvoie à la notion culpabilisante de plaisir et de péché, tandis que le terme de « nature » se rattache à une pensée rationnelle d'ordre philosophique, issue des Lumières ; les lois de la nature, plus universelles que celles de la religion, devraient être nécessairement respectées, ce qui aggrave la culpabilité de Marie d'Agoult, mère selon la nature, mais déficiente aux yeux de Liszt. On constate par ailleurs que celui-ci est soucieux d'éviter les répétitions, comme le montre la modification apportée dans cette lettre à Janin, où le mot « Paris » a été rayé et remplacé par « rue de Vaugirard » : « Eh ! bien mon cher Janin, ne voila-t-il pas qu'on me siffle à Paris ! – Soit ! – Je ne m'en fiche pas mal à Pesth, et vous vous en fichez très bien aussi ~~à Paris~~ rue de Vaugirard, n'est-ce pas<sup>263</sup> ? » Mais le plus souvent, les repentirs de sa plume introduisent des nuances minimales. Ainsi dans les lettres à sa mère « J'ai entièrement négligé d'écrire à Löwy depuis plus de deux ans, non pas que je lui garde rancune de quoi que ce soit car ce serait un ~~toif~~ travers de ma part [...] ; mais [...] il ~~est~~ devient moins commode qu'autrefois d'être de mes amis<sup>264</sup> » ou « j'ai écrit à Ollivier en le priant de ~~témoigner~~ montrer<sup>265</sup> de l'obligeance au Comte Bobrinsky<sup>266</sup> ». Ses corrections peuvent même nous paraître totalement anodines. Dans une lettre à son fils Daniel, âgé de onze ans, il modifie simplement une préposition, peut-être après avoir consulté un dictionnaire : « je comptes [*sic*] assez sur tes bonnes dispositions naturelles et le soin que tu prendras ~~pour~~ de les cultiver<sup>267</sup> ». Les mêmes rectifications de détail se retrouvent dans les lettres à Massart, qui

---

<sup>260</sup> Lettre déjà citée, publiée dans DUFETEL, *Liszt, écrits, op. cit.*, 2013, p. 276.

<sup>261</sup> À l'abbé Deguerry, Paris, fin mai 1836, ch. 2. 4, L. 4.

<sup>262</sup> Lettre à sa mère n° 5, du 15 juillet 1850.

<sup>263</sup> Ch. 2. 4., L. 10, à Janin, de mai 1846.

<sup>264</sup> Lettre à sa mère n°17, du 1<sup>er</sup> janvier 1864.

<sup>265</sup> « montrer » remplace « témoigner », biffé, pour éviter la répétition du verbe « témoigner » figurant deux lignes plus haut : « qu'elle me témoigne ».

<sup>266</sup> Lettre à sa mère n°18, du 14 avril 1864.

<sup>267</sup> Ch. 2. 2, L. 1, du 5 octobre 1850.

contiennent nettement plus de ratures et de mots rajoutés que les autres séries d'autographes. En voici quelques échantillons : « **Amour propre à part ~~xxx~~ ~~xxx~~, je crois qu'elles** [ses propres transpositions pour piano des symphonies de Beethoven] **sont un peu mieux ~~xxxx~~ ~~xxxx~~ fagotées que celles du chevalier Kalkbrenner [...]** (c'est ~~comme cela~~ ainsi<sup>268</sup> que s'appellent les concerts dans ce pays ci)<sup>269</sup> » ; « tel a été ~~l'effet~~ le resultat de mes 5 semaines de séjour à Vienne<sup>270</sup> » ; « je saurai vous temoigner ~~de mieux en mieux~~ de plus en plus combien je vous suis reconnaissant et ~~xxxx~~ dévoué<sup>271</sup> » ; « Il n'y a que moi ~~qui variera~~ ~~qui pourra~~ qui garde la faculté de diversifier<sup>272</sup> mes morceaux<sup>273</sup> » ; « Le restant de l'hiver je le passerai à Vienne, et le printemps d'après en Hongrie. ~~Ensuite~~ Là je ferai de nouveaux plans ». Il faut enfin signaler qu'une grande partie des modifications apportées par Liszt dans la rédaction de ses autographes consiste en mots ajoutés au-dessus des lignes (il s'agit souvent d'adverbes, comme « même », ou de connecteurs). Toutes les corrections que nous découvrons ici sont de l'ordre du scrupule.

### 1. 3. 3. 2. Art de la variation dans l'organisation formelle d'une lettre.

Les manuels prescrivent aussi des normes régissant l'organisation interne d'une lettre, issues de la rhétorique classique. Deux parties canoniques, l'exorde (l'entrée en matière) et la péroraison (la conclusion, le congé) doivent encadrer le corps de la lettre (la *narratio* du discours classique). Dans les lettres de ce corpus, en particulier dans les séries que constituent les lettres de Liszt à sa mère et à Massart, on observe que ce plan d'ensemble est toujours respecté. S'agissant du corps de la lettre, le rédacteur dispose d'une assez grande liberté dans le choix et le nombre des sujets abordés (en dehors des lettres de convention, où l'unicité du sujet est de rigueur), mais il doit en présenter les thèmes de façon structurée. Je ne m'étendrai pas sur ce point : les lettres de Liszt sont globalement conformes à cette exigence d'organisation. Il fait même parfois apparaître explicitement son plan, comme dans la lettre à Massart où il numérote les idées, après avoir annoncé : « **Je diviserai mon sermon en trois points**<sup>274</sup>. » Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il déroge à ce souci d'ordre intellectuel, comme il le signale lui-même à Carolyne de S. W., dans une occasion isolée : « **Vous excuserez, cher bon ange, le désordre de cette lettre. Les flots bouillonnants des souvenirs rompent mes procédés méthodiques**<sup>275</sup>. » Mais les deux autres parties de ses lettres méritent d'être observées de près : en effet, les formules initiales et finales donnent lieu, dans le cadre étroit des codes de civilité, à un traitement particulier. On découvre que Liszt s'y révèle plus virtuose qu'il ne le croit - ou qu'il ne le dit.

<sup>268</sup> Liszt vient de préciser que les récitals en solo sont appelés « académies ».

<sup>269</sup> Lettre à Massart n°3, d'octobre 1837. Je transcris par ~~xxx~~ les mots que Liszt a barrés de façon à les rendre illisibles.

<sup>270</sup> Lettre à Massart n° 6 du 3 juin 1838.

<sup>271</sup> Lettre à Massart n°7 (Cette lettre contient beaucoup de mots barrés et de trous dus à une plume trop énergique).

<sup>272</sup> « de diversifier », ajouté au-dessus de la ligne suivante.

<sup>273</sup> Lettre à Massart n° 9, du 1er mars 1839.

<sup>274</sup> Lettre à Massart n°5, de février 1838.

<sup>275</sup> Lettre à Carolyne de S. W., fin 1864 ?, LA MARA, *op. cit.*, VI, p. 43.



Les normes du bien écrire attachent en effet une grande importance à ces parties introductives et conclusives. La spécialiste littéraire des correspondances qu'est Geneviève Haroche-Bouzinac précise que ces sections offrent à l'épistolier l'occasion de valoriser son savoir-faire : « Entrées en matière et congés donnent lieu à la virtuosité des correspondants. C'est là que se reconnaît un épistolier habile : il sait ne jamais reprendre à l'exorde la même expression et varier à l'infini les formules d'adieu<sup>276</sup>. » L'analyse des lettres de mon corpus permettent de découvrir que sur ce point, Liszt fait montre de créativité : à partir de formes canoniques, il compose des variations verbales pouvant rappeler (si l'on ose une comparaison quelque peu hardie) la technique de l'improvisation pianistique. Cette qualité mérite d'être mise en lumière à travers quelques citations de ses lettres.

### L'entrée en matière (exorde)

Les manuels précisent que l'entrée en matière doit rappeler la dernière lettre du correspondant, ou la dernière rencontre avec celui-ci. On y articule généralement le message présent avec le contexte biographique des deux correspondants. Mais on peut aussi, pour produire un effet de style, commencer *in medias res* (en entrant directement au cœur de l'action). Ces deux types d'exorde se trouvent déclinés « à l'infini » dans les lettres de Liszt, comme le montrent les exemples suivants.

#### *Exordes raccordés au contexte épistolaire ou biographique*

« Chère mère,/ Je suis très charmé d'apprendre par vous directement que votre voyage s'est accompli sans accidens et que vous êtes heureusement arrivé en parfaite santé à Paris. » (L. 4 à sa mère, 1850) ; « Très chère Mère,/ Si mes lettres vous font seulement la centième part de la joie que les vôtres me causent, j'ai de quoi être bien content, car il y en aura déjà beaucoup » (L. 12 à sa mère, 1862) ; « Très chère Mère,/Je ne pourrai jamais assez vous remercier de votre affection et de vos chères petites lettres qui me la témoignent si tendrement ! » (L. 23 à sa mère, 1865) ; « Très chère Mère,/Vos très chères lignes me sont parvenues peu après mon retour à Rome ». (L. 26 à sa mère, 1865) ; « Comme vous êtes la dernière personne [*sic*] à laquelle j'ai serré la main à mon départ, mon cher Massart, il est juste que vous soyez aussi la première à [*sic*] recevoir 3 lignes gribouillées [*sic*] à ma façon. » (L. 1 à Massart, 1837) ; « Mon bon cher Massart, /Quand vous m'avez demandé de ne pas vous épargner les commissions [*sic*] et négociations, vous ne vous doutiez certainement pas des tribulations qui viendraient vous assaillir un beau matin avec une lettre de votre vieil ami, le Bachelier fantastique. » (L. 2 à Massart, 1837) ; « Enfin mon bon cher Massart voici une bonne et ample lettre toute pleine de choses excellentes et senties. Merci mon bon cher vieux, de votre fraternelle affection » (L. 3 à Massart, 1838) ; « Madame,/ N'étaient-ce les circonstances anormales dans lesquelles nous nous trouvons, la lettre imprimée avec la phrase obligée « la mère et l'enfant se portent bien » seraient [*sic*] de rigueur » (Lettre à Hortense Allart, 1839) ; « Ne vous en prenez qu'à vous même mon ravissant et illustre confrère si j'ai tant tardé à vous répondre » (Lettre à Marie Pleyel, 1840) ; « Mon cher Monsieur,/ J'ai été très sensible aux expressions de votre lettre qui

---

<sup>276</sup> Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, *L'Épistolaire*, Paris, Hachette, 1995, p. 20.

m'annonce que le mariage de nos enfans a eu lieu le 22 Octobre. » (Lettre à Démosthène Ollivier, 1857) ; « Mon cher petit-fils et filleul,/ Vos vœux de bonne fête me sont extrêmement agréables, et je vous remercie de leur touchante expression. » (L. 1 à Daniel Ollivier, 1872) ; « Très cher Daniel, Depuis une quinzaine de jours l'[affaiblissement] de mes y[eux] m'empêche de lire et d'écrire. » (L. 5 à Daniel Ollivier, 1886).

### ***Exordes in medias res***

L'entrée en matière ne renvoie pas explicitement à une lettre antérieure, mais évoque un évènement qui touche l'un des deux correspondants.

« Me voici enfin arrivé au but de mon voyage ! » (L. 1 à sa mère, 1831) ; « Eh ! bien chère Mère, voilà une belle compensation ! - vous quittez votre lit et moi je suis obligé de garder le mien. » (L. 7 à sa mère, 1857) ; « Très chère mère,/ Agenouillons-nous devant Dieu – nous serons ainsi plus près de celui que nous aimions – et que nous ne retrouverons plus qu'en Dieu. » (L. 8 à sa mère, 1859) ; « Cher Excellentissime [*sic*], / Je ne sais pas parler de moi, et ne veux même pas y penser. » (L. 11 à Massart, 1844) ; « Très cher ami,/Vous voici donc marié ! personne ne saurait vous féliciter plus sincèrement que moi – car personne ne vous porte plus sincèrement envie ! » (L. 20 à Massart, 1849) ; « Eh ! bien mon cher Janin, ne voila-t-il pas qu'on me siffle à Paris ! » (Lettre à Jules Janin, 1846).

Le procédé consistant à commencer une lettre par une citation de proverbe se rattache à la catégorie des incipits détachés de la chaîne épistolaire :

« Rien de plus doux que le souvenir d'un ami ! » (L. 2 à Euphémie Didier, 1831) ; « Chère Mère,/Nos plus douces joies, nos plus nobles satisfactions croissent sur un sol de patience. » (L. 5 à sa mère, 1850).

### **La conclusion (péroraison)**

La formule finale d'une lettre, par laquelle l'épistolier prend congé de son correspondant, est le lieu stratégique où manifester une habileté supérieure. En effet, l'expression du congé est censée regrouper une partie des éléments antérieurs de la lettre, puis présenter des formules de civilité obligées (salutations adressées au destinataire et à son l'entourage). Elle est plus complexe que l'exorde, comme l'indiquent les préconisations des manuels : « Plusieurs traits marquent la fin d'une lettre : le retour du thème important, le rappel du poids de l'absence, l'allusion à une prochaine rencontre, à un retour que l'on souhaite ou exige toujours immédiat, le désir d'abolir toute distance géographique ou temporelle. Il faut y ajouter les caresses et les compliments à partager<sup>277</sup>. » Il ne s'agit pas d'intégrer la totalité de ces éléments, mais certains doivent être présents. À cela s'ajoute, à l'égard de certains correspondants, la construction d'une liaison entre la phrase de congé et la souscription. Les lettres de Liszt offrent, là aussi, une variété de formulations digne d'être soulignée.

---

<sup>277</sup> GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 41. C'est uniquement dans les lettres aux plus proches que : « sont autorisés post-scriptum et "baisemains", compliments pour d'autres personnes » (*ibid.*, p. 49).

### *Adaptation aux correspondants dans les formules de congé. Conformisme et variations.*

Une grande variété de formules finales se découvre dans les lettres à Massart. Souvent, l'expression canonique en usage pour les amis « tout à vous de cœur », est précédée d'une formule de congé plus développée, dont Liszt fait varier le ton et le contenu. Parfois au contraire, la formulation est minimale, comme le permet l'intimité. Un relevé de ces péréoraisons familières permettra de mesurer l'inventivité de Liszt sur ce point<sup>278</sup>.

« Vous ronflez profondément à cette heure sans doute. Dormez donc en paix --- Je vais vous imiter. Bonne nuit » (L. 1 à Massart) ; « Adieu **mon bon cher vieux**, je n'ai plus la place de vous dire combien je vous aime. /T[out] à v[ous] » (L. 2 à Massart) ; « aimez-moi toujours comme par le passé » (L. 3 à Massart) ; « Buona notte » (L. 4 à Massart) ; « Adieu carissimo/ Tout à vous de cœur et à toujours » (L. 5 à Massart) ; « et surtout, aimez-moi toujours, et ne vous fatiguez pas de m'aimer. /à vous de cœur et pour /la vie » (L. 6 à Massart) ; « Tout à vous toujours » (L. 7 à Massart) ; « Adieu, mon cher excellent Massart » (L. 8 à Massart) ; « Adieu. Donnez moi un peu signe de vie si vous n'êtes pas trop paresseux » (L. 9 à Massart) ; « Bien à vous de cœur » (L. 10 à Massart) ; « Tachez **mon cher ami**, de ne pas vous fatiguer de votre amitié pour moi et croyez que j'en sais apprécier tout le prix./ À vous de cœur » (L. 11 à Massart) ; « Adieu **mon bon Pylade** ; restez moi et ne vous découragez point./ À vous de cœur » (L. 12 à Massart) ; « Vous voyez **mon cher Massart** qu'on n'a pas impunément un ami tel que moi et que c'est un métier terriblement incommode que de me servir de Pylade. Ne vous laissez pourtant pas encore et restez moi jusqu'à la fin./ Bien à vous de cœur » (L. 13 à Massart) ; « ne vous tourmentez pas à mon occasion, et gardez moi toujours toute entière votre excellente amitié/ Bien à vous de cœur » (L. 14 à Massart) ; « Ecrivez-moi bientôt, en remettant votre lettre chez Belloni, - et restez moi comme par le passé --/À vous de cœur » (L. 15 à Massart) ; « Bien à vous de cœur » (L. 16 à Massart) ; « Toute amitié et tout à vous » (L. 17 à Massart) ; « Cent mille fois merci et tout à vous » (L. 18 à Massart) ; « Je vous tends la main en ami, et en frère qui n'a ni tendresses ni sensibilités à prodiguer, mais qui vous restera toujours sincèrement attaché et dévoué » (L. 19 à Massart) ; « pour vous, très cher ami, croyez bien que je vous resterai toujours loyalement dévoué et reconnaissant ... Bien à vous de cœur » (L. 20 à Massart).

On trouve aussi, simplement, la formule minimale préconisée dans la conclusion d'un billet très bref adressé par Liszt à son jeune élève Hermann Cohen : « Je t'embrasse et t'aime de tout cœur » (Lettre à H. Cohen, 1836) ainsi qu'à la fin de la lettre à son petit-fils Daniel Ollivier, âgé de treize ans : « je vous embrasse de tout cœur et vous aime véritablement » (L. 1 à Daniel O., 1872).

Dans les lettres adressées à des correspondants moins intimes, Liszt emploie des formules de politesse finales plus cérémonieuses, en conformité avec les codes classiques. On trouve ainsi, dans sa lettre à Lamartine, la phrase de congé suivante, à la fois révérencieuse et personnalisée par le mot « admiration » : « Veuillez bien je vous prie, Monsieur, faire agréer à Madame de Lamartine mes hommages respectueux, et recevoir de nouveau l'expression de ma haute admiration et de mes sentiments

---

<sup>278</sup> Précisons que la signature « Franz Liszt » suit immédiatement ces phrases (il est très rare que Liszt ne signe que de son paraphe).

les plus dévoués » (Lettre à Lamartine, 1835) ; de même, celle qui clôt la lettre à Hortense Allart<sup>279</sup>, conventionnelle elle aussi, est personnalisée par le qualificatif « affectueux » : « *Veillez bien agréer, Madame, l'expression de ma considération la plus distinguée et de mon plus affectueux dévouement* » (Lettre à H. Allart, 1839).

Dans toutes ces formules de congé, Liszt se montre donc respectueux des codes, jusque dans les variations, qui sont conseillées. Mais on découvre sous sa plume une créativité plus remarquable, dans deux autres éléments conclusifs.

### ***Les compliments à transmettre : modulations de Liszt***

Dans les lettres à Massart, on découvre un art de la modulation appliqué aux « compliments » (formules de salutation) qui peut étonner, étant donné le statut mineur de cet élément du texte. Liszt confie systématiquement à ce correspondant des pensées amicales à transmettre à madame Kreutzer, chez qui loge Massart, ainsi qu'à Léon, le fils de celle-ci. La formulation de cette idée est présentée de façon extrêmement variée, comme le montrent les citations suivantes<sup>280</sup> : « *36 mille belles choses à Madame Kreutzer, et une enorme chiquenaude à Léon* » (L. 2 à Massart) ; « *Mille tendresses à Mme Kreutzer. Tirez un peu l'oreille au grand homme mon Sosie ou bien mon Amphytrion [sic] - Léon Roquatus* » (L. 3 à Massart) ; « *Mille tendresses à Leon et à cette bonne M<sup>me</sup> Kreutzer* » (L. 5 à Massart) ; « *Un million de bonnes et belles choses à Mme Kreutzer* » (L. 6 à Massart) ; « *Mille tendresse [sic] à M<sup>me</sup> Kreutzer et une bonne et loyale poignée de main à Léon* » (L. 7 à Massart) ; « *Mille et mille respectueuses tendresses à M<sup>me</sup> Kreutzer et la plus amicale poignée de main à Léon* » (L. 8 à Massart) ; « *Dites-moi ce que fait Léon et serrez lui très amicalement la main pour moi* » (L. 9 à Massart) ; « *Disputez un peu avec Léon et echauffez lui sa bile, en memento de moi* » (L. 11 à Massart) ; « *Mes plus tendres tendresses à Madame Kreutzer – et patte à Léon* » (L. 12 à Massart) ; « *Je baise la jolie main de M<sup>me</sup> Kreutzer* » (L. 17 à Massart) ; « *Que fait Léon ? Assurez le bien de ma constante amitié* » (L. 20 à Massart). Ces phrases sont placées avant la signature<sup>281</sup>.

### ***Les liaisons : virtuosité de Liszt***

L'autre point délicat que peut présenter la formule finale d'une lettre réside dans la rédaction d'une liaison, procédé syntaxique articulant la phrase de congé à la souscription (c'est-à-dire la signature précédée parfois de la qualification du signataire). Ce procédé stylistique complexe, que l'on trouve dans certaines lettres de Liszt, n'est pas obligatoire, comme le précise Marie-Claire Grassi : « *En fin de lettre,*

---

<sup>279</sup> Hortense Allart est une femme de lettres française, amie de Marie d'Agoult et de Liszt, qui ont fait sa connaissance à Florence.

<sup>280</sup> On ne peut s'empêcher de penser, en les lisant, aux variations réalisées par le maître de philosophie dans le *Bourgeois Gentilhomme* de Molière à partir de la phrase : « *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* » (Acte II, scène 4).

<sup>281</sup> Une lettre omet explicitement ces salutations, sans que le « sous-entendu » de la brouille évoquée nous soit compréhensible : « *Je ne vous charge de rien pour Mme Kreutzer et Léon ; mais je pense qu'il y a plus que du sous-entendu entre nous* ». Lettre à Massart n°13, Gibraltar, 6 mars 1845.

lier la formule de politesse est la marque d'une grande déférence. La liaison, ou "transition", fait partie de l'art de la souscription<sup>282</sup>. » Toutefois, « Dans une lettre très intime, il n'y a aucune liaison entre la conclusion et la formule finale<sup>283</sup> ». On peut s'étonner de voir Liszt s'adonner à cet exercice acrobatique dans les lettres qu'il adresse à sa mère, alors qu'il n'y est pas contraint par le code épistolaire, puisque ce sont des lettres intimes. Comment interpréter ce choix ? On peut imaginer que ce jeu stylistique l'amusait, ou, plus probablement, qu'il tenait à manifester envers sa mère un respect particulier. La liaison se pratiquait dans la tradition aristocratique, elle était préconisée dans les secrétaires du XVII<sup>e</sup> siècle. Liszt inscrirait à cette occasion les lettres adressées à sa mère dans un registre un peu plus élevé que ne l'exigerait la situation. En voici quelques réalisations (la dernière se trouve dans une lettre adressée non à sa mère, mais à son petit-fils Daniel Ollivier.

« Encore une fois très chère mère je vous supplie de ne pas vous affliger à l'excès ; ménagez-vous, conservez-vous, par amour pour celui qui vous benit et vous affectionne en fils tendrement dévoué » (L. 8 à sa mère) ; « Encore une fois, très chère mère, ayez donc bonne confiance en moi, et croyez bien que Dieu m'a béni, d'abord en me donnant une si excellente mère, et ensuite par des sentimens digne [*sic*] d'elle, que conservera jusqu'à son dernier souffle votre/ très affectionné fils » (L. 10 à sa mère) ; [Il lui demande sa bénédiction puis] « Je la reçois dans l'humilité de mon cœur, implorant Dieu de repandre la sienne sur les bons desirs de /votre fils tout affectionné » (L. 12 à sa mère) ; « Que la benediction de Dieu repose sur vous et qu'il accorde le bonheur de vous être toujours doux et agréable/ à votre très respectueux/et tendrement affectionné fils » (L. 17 à sa mère) ; « Veuillez donc bien chère mère recommander à Ollivier de rendre ce service de bonne amitié/ à votre ganz lieb liebender/ Sohn » (L. 18 à sa mère) ; « Laissez moi espérer que vous trouverez alors que l'âge n'a pas apporté trop de dommages physiques et moraux/ à votre » (L. 19 à sa mère) ; « Veuillez bien, **cher Daniel**, présenter mes affectueux respects à Madame Ollivier, et redire à votre père, les profonds et invariables sentiments avec lesquels lui demeure à toujours tout dévoué de cœur,/ Votre très affectionné /gran' Papa » (L. 4 à Daniel O.).

Si j'ai particulièrement développé cette analyse des phrases introductives et finales des lettres de Liszt, c'est par ce que ces éléments rédactionnels purement formels permettent de mettre en évidence l'habileté épistolaire de celui-ci, et de démentir en partie ses affirmations d'incompétence. Par ailleurs, on observe que ces deux éléments, imposés par les règles de la rhétorique et de la politesse, occupent une grande place dans chacune de ses lettres. Souvent, le corps même de la lettre, la *narratio* de la rhétorique classique, est réduit à peu de choses et peut décevoir l'attente d'un lecteur actuel, qui souhaiterait y découvrir davantage d'évènements biographiques et, surtout, des réflexions de Liszt sur son activité musicale. Peut-être est-ce, justement, cette relative aporie sur le fond que Liszt déplore lui-même dans son autocritique. Mais il convenait de mettre en évidences ses capacités techniques de composition verbale,

---

<sup>282</sup> GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 51.

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 48.

dont il doutait trop. Le point suivant abordera un autre sujet, considéré comme très important dans le code de la correspondance au même titre que les styles, dont il sera question ensuite.

### 1. 3. 3. 3. Conformisme et personnalisation dans les lettres de circonstance (ou de compliments).

Tous les manuels épistolaires consacrent une grande partie de leurs conseils aux lettres de « compliments » qu'il convient d'écrire dans des occasions précises de la vie sociale, dont ils dressent la liste. Sans entrer dans le détail, on peut regrouper ces circonstances en cinq rubriques : 1 « lettres pour les fêtes, anniversaires, premiers jours de l'an » ; 2 « lettres de félicitations, condoléance etc. » ; 3 « lettres des enfants à leurs parents » ; 4 « lettres d'amour, de demandes en mariage etc. » ; « lettres d'affaires, de commerce ».<sup>284</sup> Les *secrétaires* (précurseurs des manuels épistolaires) fournissent des modèles de telles lettres, entre autres pour exprimer un « compliment de conjouissance ou de condoléance<sup>285</sup> » à l'occasion de félicitations pour les fêtes religieuses, pour la nouvelle année (qui donne lieu à des vœux depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle), pour un mariage, une naissance, une nomination, etc. Les lettres de Liszt en contiennent un grand nombre.

On constate en effet, en lisant la correspondance générale de Liszt, qu'il lui tient à cœur de respecter cet usage. En particulier, les dates des fêtes de ses familiers (le mot « fête » désignant aussi bien les fêtes religieuses des saints patrons que les anniversaires) sont régulièrement honorées par des « compliments » épistolaires ; l'usage veut que la personne dont c'est l'anniversaire ou la fête écrive elle-même aux membres de sa famille à cette occasion. Parmi les soixante-six lettres du corpus retenu ici, on compte une proportion importante de ces lettres de circonstance. Généralement plus brèves que les autres, elles respectent le code de civilité qui leur impose un sujet unique. On en dénombre quatorze, dont voici la liste : une lettre de faire-part annonçant la naissance de Daniel Liszt, adressée à Hortense Allart (11 mai 1839) ; une lettre de condoléances adressée à Massart pour la mort de Madame Kreutzer (février 1847) ; une lettre de félicitations adressée à Massart pour son mariage (12 juillet 1849) ; deux lettres de vœux de bonne année à sa mère (25 décembre 1849 et 1<sup>er</sup> janvier 1864) ; une lettre – atypique – de félicitations, ou d'approbation, à propos du mariage de sa fille Blandine, adressée au beau-père de celle-ci, Démosthène Ollivier (octobre 1857) ; une lettre de condoléances envoyée à sa mère lors de la mort de Daniel Liszt (16 décembre 1859) ; une lettre de félicitations pour la sainte Anne envoyée à sa mère, prénommée Anna (20 juillet 1862) ; une lettre de condoléances envoyée à sa mère lors de la mort de Blandine Liszt, épouse d'Émile Ollivier (27 septembre 1862) ; une lettre – atypique – de faire part de son entrée dans les ordres mineurs adressée à sa mère (27 avril 1865) ; une lettre de remerciements adressée à Adolphe Ollivier pour avoir accompagné les derniers jours d'Anna Liszt (12 février 1866) ; deux lettres de remerciements à son petit-fils et filleul Daniel Ollivier pour ses vœux d'anniversaire (32 octobre

---

<sup>284</sup> CHARTIER, *Corresp. XIX<sup>e</sup>*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>285</sup> GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 93.

1872 et 9 novembre 1875) ; deux lettres au même destinataire en remerciement de ses vœux de Nouvel An (6 juin 1879, avec des excuses pour le retard – et 10 janvier 1880).

Dans ces lettres vouées aux stéréotypes (les manuels fournissent des modèles de phrases à utiliser) Liszt apparaît comme si respectueux des normes sociales et si sobre que sa personnalité propre échappe davantage au regard du lecteur que dans ses autres lettres. Il sait toutefois y introduire quelques éléments particuliers à la situation évoquée. Par exemple, la lettre de faire-part de la naissance de Daniel Liszt est, dans l'entrée en matière, un petit modèle d'humour et d'adaptation au statut illégitime de cette naissance<sup>286</sup> ; la lettre adressée à Démosthène Ollivier rompt avec les réponses classiques à une demande en mariage, Liszt n'ayant pas assisté à la cérémonie, et n'ayant pas encore fait la connaissance de son gendre Émile Ollivier<sup>287</sup> ; les premières lettres de réponse à Daniel Ollivier évoquent des sujets appropriés à un enfant. Mais dans l'ensemble, ce sont les lettres dans lesquelles Liszt se montre le plus conformiste.

Il faut signaler, parmi ces lettres, un exemple, rare dans sa correspondance, d'un cas où il est pris en défaut de politesse. C'est à l'occasion des condoléances qu'il adresse avec retard à Lambert Massart pour la mort de Madame Kreutzer, qui avait joué un rôle quasi maternel pour ce dernier. Il venait de rencontrer Carolyne de Sayn-Wittgenstein, qu'il avait rejointe en Ukraine, et sa correspondance était restée en souffrance pendant plusieurs mois. Il s'excuse à travers un faux-fuyant inhabituel chez lui : « Si j'ai tant tardé à vous écrire, n'y cherchez pas d'autre motif que mon aversion de plus en plus prononcée pour tous lieux communs, pour toute banalité cérémonielle en usage. Le malheur qui vous a frappé avec tant de soudaineté m'a brisé la parole, je l'avoue, mais, quelque desséché que vous puissiez supposer mon cœur, croyez que j'ai retrouvé de pieuses larmes pour pleurer cette noble et douce femme qui m'avait fait un abri de sa bonté pendant ces dix dernières années<sup>288</sup>. » Cette protestation contre la « banalité cérémonielle » fait écho aux plaintes de Liszt sur la surcharge épistolaire à laquelle il se sent de plus en plus soumis au cours de sa vie, mais les mots qui suivent cette protestation illustrent tout à la fois la sincérité de ses sentiments (son affection pour Madame Kreutzer est attestée par ses autres lettres à Massart) et son allégeance à ces mêmes « lieux communs », puisque les manuels fournissent maintes formules de condoléances invoquant la piété et les larmes.

#### 1. 3. 3. 4. Styles et modèles

L'autre grand chapitre des manuels s'intéresse aux styles préconisés, et propose, en guise de méthode d'apprentissage, des modèles de lettres validées par la littérature. C'est par rapport aux idéaux qui s'en dégagent que Liszt semble se situer lorsqu'il se déclare incompetent et laborieux. L'idéal dominant est représenté par Madame de Sévigné, Liszt se sent incapable de l'atteindre. Mais ses propres lettres ne se réfèreraient-elles pas, implicitement, à un autre idéal ?

---

<sup>286</sup> Voir le commentaire et les annotations de cette lettre dans le chapitre 2. 3. 2, lettres à divers autres n° 7.

<sup>287</sup> Lettre aux autres membres de sa famille n° 2, du 30 octobre 1857.

<sup>288</sup> Voir à ce sujet les notes et commentaires accompagnant la lettre à Massart n° 19, de février 1847, ainsi que la lettre à sa mère n° 2, du 6 juillet 1847.



## **Persistance des modèles aristocratiques. L'imprégnation comme méthode d'apprentissage. Le paradoxe du style « naturel ».**

Le style représente évidemment la compétence linguistique du scripteur la plus valorisée, au-delà de la maîtrise de la langue et de l'organisation de la lettre, qui n'en constituent que les bases indispensables. Les manuels épistolaires, à la suite des secrétaires, reprennent la hiérarchisation classique des styles fixée par Furetière au XVII<sup>e</sup> siècle, et reprise un siècle plus tard par l'*Encyclopédie*. Cette classification distingue trois niveaux :

- le style simple : pur, clair, sans ornements apparents, il convient aux lettres et aux fables.
- le style sublime : caractérisé par la majesté, l'élévation, la gravité, et une expression sonore harmonieuse, il convient essentiellement aux discours, susceptibles d'être proférés en public.
- le style médiocre : situé entre les deux autres, il joint netteté et coloris.

Ces niveaux s'appliquent aux écrits en général, et on voit que les lettres ressortissent au style qualifié de « simple », ou, si l'épistolier veut se démarquer de la banalité, au style « médiocre ». Cependant, certains correspondants peuvent manifester des visées plus littéraires, dans des lettres où le style « sublime » trouverait sa place ; on pourrait en trouver un exemple dans la lettre de Liszt à Lamartine<sup>289</sup>. Dans les lettres qualifiées de « familières », qui forment l'essentiel de la correspondance de Liszt, la question est complexe, le style devant être ajusté à la fois au sujet de la lettre et à son destinataire, chacune de ces figures relevant d'un certain type de style. Une grande variété de styles est donc admise dans les correspondances, mais tous doivent répondre à une exigence commune : « [le style d'une lettre] doit être vif, clair, concis, et doit éviter les lieux communs et l'enflure » ; il doit imiter l'art de la conversation<sup>290</sup>. Mais de quelle conversation parle-t-on ?

En fait, cette dernière préconisation signifie implicitement que les codes de la correspondance se fondent sur ceux de la civilité, reproduisant la structuration d'une société élitiste. La forme stylistique d'une lettre est fixée, plus ou moins explicitement, par des normes régissant la vie des élites, société de cour sous l'ancien régime, à laquelle s'ajoute la haute bourgeoisie au XIX<sup>e</sup> siècle. Quand les manuels prescrivent l'usage d'un style « naturel », ils se gardent bien de définir cette notion. Dans la société à laquelle ils se réfèrent, le naturel du langage est une qualité « polie » par la fréquentation des milieux mondains. « Ce naturel épistolaire, à la fois négligent et subtilement travaillé, est le propre de l'espace de conversation d'une élite, d'une esthétique des salons<sup>291</sup> ». Dans ce monde, « l'ultime distinction se marque alors par l'art de transgresser les normes. Ce *nec plus ultra*, auquel se réfèrent tous les manuels, se nomme le *naturel*<sup>292</sup> ». Lorsque l'évolution de la société, au XIX<sup>e</sup> siècle, voit l'avènement de couches sociales nouvelles désireuses de pratiquer l'art épistolaire, les manuels persistent généralement dans ces références obsolètes

---

<sup>289</sup> Lettres à divers autres correspondants n°3 - Genève, 27 septembre 1835.

<sup>290</sup> GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 67.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>292</sup> Les difficultés d'écriture dont Liszt se plaint sont certainement liées à cette injonction paradoxale.



au « naturel ». Pour les nouveaux épistoliers, ce style requiert un travail esthétique sur l'expression écrite. Son caractère naturel est factice.

### **Le paradoxe de Liszt : conversation brillante, écriture laborieuse.**

Concernant Liszt, la question de son sentiment d'infériorité linguistique est difficile à démêler, car ce sentiment ne se manifeste qu'à propos de l'écriture. Plusieurs de ses contemporains louaient sa conversation, comme je l'ai déjà signalé. Liszt brillait dans les salons par son esprit, ses réparties, son sens des bons mots. Par ailleurs, il lisait beaucoup et n'a cessé de lire tout au long de sa vie, en particulier les grands auteurs français. Or les manuels épistolaires préconisent, justement, la méthode de l'imprégnation et de l'imitation des modèles. À cet effet, après les listes des « circonstances » accompagnées de modèles pragmatiques, les secrétaires et les manuels proposent systématiquement des modèles de lettres réelles, historiques. Leurs choix présentent une permanence étonnante depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi lit-on encore dans l'ouvrage de Bescherelle publié au milieu du XIX<sup>e</sup> : « C'est par la lecture des modèles, faite avec discernement, plus que par tous les préceptes du monde, qu'on parvient à se former le style, et qu'on peut arriver à bien écrire des lettres familières. Ce sont les grands épistolaires qu'il faut lire et relire sans cesse, car à eux seuls appartient véritablement le droit d'instruire, puisque les chefs-d'œuvre qu'ils nous ont laissés contiennent implicitement tous les préceptes, et tout à la fois des leçons et des exemples<sup>293</sup>. »

Trônant au sommet de ce panthéon, on trouve Madame de Sévigné, modèle insurpassable de « la lettre naturelle et familière<sup>294</sup> ». « Diffusées dès 1725, [ses] lettres deviennent rapidement, dès les années 1750 et 1760, un modèle épistolaire. M<sup>me</sup> de Sévigné est citée comme l'épistolière parfaite tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, et tous les Secrétaires et les Manuels lui accordent la première place<sup>295</sup>. » Elle côtoie Guez de Balzac et Voiture. Figurent aussi en bonne position les philosophes des Lumières : Voltaire, Montesquieu, Diderot, d'Alembert et Rousseau, dont les lettres appartiennent à une autre catégorie de lettres, celle du genre littéraire à visée polémique, ou du roman par lettres. Un auteur anglais y occupe une place éminente : lord Chesterfield, avec les lettres éducatives adressées à son fils (1752), qui connaîtront un succès durable<sup>296</sup>. Liszt a lu quasiment tous ces auteurs. On le voit adhérer aussi à la conception de l'apprentissage du style par l'imitation des modèles reconnus, dans le conseil qu'il donne à ses filles adolescentes : « je vous recommande la lecture des lettres choisies de Mme de Sévigné (édition en 1 volume de Firmin Didot) et de Madame de Maintenon, que je vous enverrai occasionnellement<sup>297</sup>. »

---

<sup>293</sup> BESCHERELLE *op. cit.*, 1858, Vol. 2, « Recueil de modèles, Avertissement », p. 1-2.

<sup>294</sup> « Mme de Sévigné est la première à avoir su allier deux registres jusque-là distincts : l'écriture spirituelle et l'écriture familière. [...] Elle a créée un style d'écriture épistolaire, la lettre naturelle. Cette écriture mesurée se situe entre impertinence et politesse. » GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 27.

<sup>295</sup> *Ibid.* p. 26.

<sup>296</sup> Les lettres de Liszt à son fils (lettre n°1 aux autres membres de sa famille) et à son petit-fils (lettres n°5-10 aux autres membres de sa famille) sont, consciemment ou non, inspirées par ce modèle.

<sup>297</sup> Lettre à Cosima et Blandine du 17 décembre 1850, éditée dans HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 33 ; autographe dans NAF 25179 f. 70-73.

Et pourtant, ni son art de la conversation, ni sa fréquentation des grands épistoliers ne lui ont rendu l'écriture facile. Quelle peut être la nature de ses difficultés ? Dans une réponse à Marie d'Agoult, il livre un élément de diagnostic : « Vous trouvez mes lettres courtes et mauvaises - toute mon âme s'y épanche pourtant – mais je ne sais faire ni périphrases ni période – c'est-à-dire je ne sais pas écrire<sup>298</sup>. » Ce sont donc les figures de style qui ne naîtraient pas spontanément sous sa plume, pas plus que ne le font les mots justes, comme on l'a vu plus haut. Pourtant, les métaphores ne lui sont pas étrangères, on en lit un exemple dans une lettre à Massart : « le temps est affreux ; c'est une concertante perpétuelle de neige et de pluie<sup>299</sup> » ; ou une autre, devenue si connue qu'on n'y voit plus les images : « Je suis au debut de mes peregrinations de saltimbanque<sup>300</sup> » ; ou encore : « je viens de terminer une grande tartine de cantate<sup>301</sup> » ; enfin, à propos de l'institution – ou du sacrement – du mariage (Massart vient de se marier), un rythme ternaire vient renforcer la double métaphore et l'antithèse contenues dans une période amplifiée : « Ce n'est point l'âtre des cendres refroidi – non – c'est le foyer pur et lumineux d'où s'élancent les grandes pensées, les nobles actions, les célestes dévouemens<sup>302</sup> ! » On trouve même une métonymie dans la lettre à Marie Pleyel, écrite en un style que l'on pourrait qualifier de galant ou de maniéré : « la curiosité du bon public encombrera les corridors<sup>303</sup> », ainsi que dans la lettre à Janin déjà citée, où la « rue de Vaugirard » est la partie qui désigne le tout, à savoir Paris<sup>304</sup>.

C'est du côté de l'expression lyrique qu'il faut tourner le regard. Liszt pointe lui-même l'absence, sous sa plume, de moyens stylistiques propres à exprimer des sentiments et des émotions. Dans une lettre à Massart où il évoque les ruines antiques à Rome, il incrimine une insuffisance de cet ordre : « Rien ne peut donner l'idée du sentiment qu'on éprouve en présence de ces magnifiques ruines. je m'en penetre profondément, mais il est douteux [que] j'ose jamais essayer de l'exprimer<sup>305</sup> ». Il paraît très probable que l'excellence de ses compagnes dans l'écriture littéraire, excellence qu'elles s'attribuaient et qu'il enviait, a pu lui faire éprouver, par comparaison, un sentiment d'infériorité dans ce domaine, tandis que lui-même excellait dans la musique<sup>306</sup>. Le jeune Liszt autodidacte pouvait se sentir découragé par le haut niveau

---

<sup>298</sup> Lettre de Liszt à Marie d'A., GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 247, lettre du 30 mai 36. Dans ses lettres précédentes, Liszt lui disait, sur le ton de l'excuse, ne pas savoir raconter les rencontres qu'il faisait.

<sup>299</sup> Lettre à Massart n°5, Milan février 1838. Vier n'a pas déchiffré le mot « concertante », trop inattendu sans doute à ses yeux. Il a laissé un blanc.

<sup>300</sup> Lettre à Massart n°9, Portsmouth, 17 août 1840.

<sup>301</sup> Lettre à Massart n°15, Marseille, 27 avril 1845. Les métaphores triviales comme celle de la tartine sont admises dans les lettres intimes, ainsi que les néologismes souriants comme « J'ecrivaille, je jouaille, je lisaille et je promenaille » de la lettre n°1 à Massart, du 30 mai 1837 (La Châtre).

<sup>302</sup> Lettre à Massart n°20, Weimar, 12 juillet 1849. Il se pourrait que cette lettre subisse déjà l'influence de Carolyne de Sayn-Wittgenstein avec laquelle Liszt vient de commencer une vie commune. La princesse russe pratique un français écrit très recherché, nourri de lectures littéraires.

<sup>303</sup> Lettre à Marie Pleyel de décembre 1840 (à divers autres n° 8).

<sup>304</sup> Lettre à Janin de mai 1846 (à divers autres n° 10).

<sup>305</sup> Lettre à Massart n°7, Rome, 1er mars 1839. Liszt a supprimé l'adjectif « magnifiques » qu'il a dû juger trop banal.

<sup>306</sup> De même, ses amis parisiens, intellectuels et artistes, sont imprégnés de la plus haute culture française. Ils constituent un entourage propre à lui faire acquérir par osmose la distinction requise pour la pratique d'un art épistolaire de qualité, ou, au contraire, à lui faire mesurer la distance qui l'en sépare.

épistolaire dont se targuait Marie d'Agoult, qui écrira plus tard dans ses Mémoires : « très jeune je m'étais sentie portée à écrire, tantôt selon la coutume allemande un journal de mes impressions, tantôt même de petits romans ; et ces essais enfantins dont j'ai retrouvé quelques-uns plus tard montrent un certain talent naturel. Pendant ma vie mondaine, de nombreuses correspondances avaient continué d'exercer ma plume et le succès de mes lettres, que l'on se communiquait, m'ayant rendue attentive, j'avais fait des progrès sensibles dans le choix de l'expression, dans le tour ; j'avais pris goût aux élégances de style et, comme à toutes les autres parures, à ce que j'appelais volontiers les parures de la pensée<sup>307</sup>. »

S'il est persuadé que l'écriture s'origine dans un « talent naturel », puis que la plume s'exerce au courant de la jeunesse, et qu'enfin le style devient une parure de la pensée, Liszt se trouve démuné devant une activité plus mondaine, peut-être, qu'artistique. Il peut certes découvrir dans sa propre évolution une marche vers l'excellence musicale, la virtuosité littéraire en revanche, du moins telle que la décrit la comtesse d'Agoult, et, probablement aussi, la princesse Carolyne S.-W., n'est pas à sa portée. L'écriture épistolaire élégante, mondaine, était d'ailleurs un art aristocratique essentiellement féminin.

C'est tout au long de sa vie que Liszt a proclamé son admiration pour le « beau style », dont il demandait à ses compagnes ou à des journalistes d'habiller les schémas de ses textes à éditer<sup>308</sup>. On le voit d'ailleurs ironiser sur les mauvais prosateurs, dont il ne veut pas être, dans une réflexion adressée à Massart, à un moment où il souffre de l'hostilité de Marie d'Agoult, qui lui rend Paris odieux : « Sans faire de la Poesie, comme disent les gens qui font de la mauvaise prose sans le savoir, je vous dirai que l'amer sentiment de ma vie de cœur à jamais brisé [...]»<sup>309</sup> Pour lui, l'expression des sentiments est du ressort de la poésie. Les épanchements intimistes de George Sand, dont par ailleurs il admire les lettres, appartiendraient à la poétique romantique. La prose, la bonne, aurait peut-être une autre fonction. Il convient maintenant de mettre en regard, d'un côté, cette incapacité personnelle à l'expression lyrique déplorée par Liszt, et, de l'autre, des qualités stylistiques différentes manifestées dans ses lettres, dont nous avons déjà signalé celles qui tiennent à l'art de la variation. Elles ne sont pas les seules.

### 1. 3. 3. 5. Esthétique épistolaire de Liszt : le classicisme des Lumières

Une remarque incidente de Liszt, à la fin d'une lettre adressée à la jeune Marie, fille de Carolyne de S.W., pourrait nous servir d'indice – subreptice – dans notre quête d'une signification plus fine qui sous-tendrait son autocritique. Il lui écrit : « Je ne sais malheureusement guère dire de jolies choses, et, si même j'étais moins maladroit en ce genre, je ne le cultiverais pas avec vous car je vous aime trop sérieusement pour cela<sup>310</sup>. » Écrire de « jolies choses » serait donc à ses yeux un genre peu sérieux ? Superficiel peut-être, à cause de son caractère mondain et factice ? Certes, les lettres des grandes

---

<sup>307</sup> Daniel STERN, « Souvenirs et Mémoires », de la comtesse d'Agoult, dans DUPÊCHEZ, *op. cit.*, t. 2, 1990, p. 16.

<sup>308</sup> Voir à ce sujet mon commentaire de la « narration de la cérémonie de Grätz », insérée dans la lettre à Janin citée plus haut.

<sup>309</sup> Lettre à Massart n°13, de Gibraltar, 6 mars 1845.

<sup>310</sup> Lettre du 15 février 1851, dans *Lettres à la princesse Marie [...]*, *op. cit.*, éd. P. POCKNELL, M. HAINE, N. DUFETEL, Vrin, 2010, p. 74. À cette date, Liszt est installé à Weimar dans la demeure de l'Altenburg avec sa compagne Carolyne de Sayn-Wittgenstein et la fille de celle-ci, Marie, âgée de quatorze ans.

épistolaires ne sont pas remplies de joliesse, et l'admiration de Liszt à leur égard ne fait pas de doute. Mais la réticence qu'il manifeste là, face aux ornements qu'un certain art épistolaire demande de « cultiver », pourrait signifier sa préférence pour autre esthétique. Et en effet, deux types d'observations peuvent nous mettre sur la voie d'un idéal stylistique différent, qui lui conviendrait davantage que celui des modèles ornementés du grand siècle, à savoir l'idéal de l'écriture classique caractérisant l'esprit des Lumières. La première observation ressort de l'analyse de son style épistolaire, l'autre, du goût qu'il manifeste, dans certains de ses écrits et dans le choix de ses lectures, pour l'esthétique, claire et concise, des philosophes et des moralistes.

### Clarté et sobriété

S'il est exact que l'on ne trouve, dans les lettres de Liszt en général, et dans ce corpus en particulier, ni descriptions développées, ni narrations détaillées, ni épanchement de sentiments, en revanche leur auteur se révèle apte à exposer, avec clarté et concision, des faits, des projets et des raisonnements. Ces qualités propres au style classique français sont en partie occultées dans ses écrits publiés, comme les *Lettres d'un bachelier ès musique*, du fait que Liszt a souhaité que leur style soit « amélioré » selon l'idéal des modèles cités ci-dessus<sup>311</sup>. Mais dans ses lettres réelles, le lecteur actuel peut apprécier la clarté et la sobriété d'un style dépourvu d'artifices ornementaux. Les lettres de Liszt se rapprochent davantage de celles de Berlioz, sans en avoir toutefois le tranchant ni le brio, que de celles de George Sand, qui, de nos jours, peuvent paraître verbeuses dans leur prolixité, mais qui suscitaient l'admiration du « bachelier<sup>312</sup> ».

Il n'y a pas lieu de développer ici de véritables analyses littéraires portant sur les lettres de Liszt, elles occuperaient trop de place (j'en présente quelques-unes plus loin<sup>313</sup>). Mon objectif présent est d'apporter des arguments à l'appui de mon hypothèse. Il suffira d'une série d'exemples brefs pour mettre en lumière certains traits caractéristiques du classicisme de Liszt, tel qu'il se manifeste dans son écriture épistolaire ordinaire.

On y trouve une écriture concise, adaptée aux formes brèves, elliptiques. Par exemple, lorsque, s'adressant à Massart, Liszt évoque plaisamment le mauvais goût des critiques milanais, qui ont éreinté des articles de Joseph d'Ortigue, déjà mal accueillis à Paris, il le fait dans une phrase chargée d'un implicite ironique : « **Je lui enverrai un de ces matins ses articles ainsi annotés par les folliculaires milanais qui ne le cèdent en rien à leurs honorables confrères transalpins<sup>314</sup>** ». Dans la même lettre, on peut hésiter à interpréter comme de l'humour ou comme de l'ironie la remarque visant l'éditeur de musique Richault, qui lui a demandé une série de transcriptions pour piano ; la chute est digne de Voltaire : « **pour ce qui est de**

---

<sup>311</sup> La plume de Marie d'Agoult est vraisemblablement responsable des mises en scène et des dialogues insérés dans ces lettres artificielles.

<sup>312</sup> Berlioz, issu de la bourgeoisie, ne partageait pas l'idéal social aristocratique de Liszt, et son esprit plus naturellement français le portait à l'impertinence, posture brillante que Liszt n'adoptait qu'en de rares occasions.

<sup>313</sup> Certaines figurent dans le chapitre 1.4, d'autres sont intégrées en tant que commentaires dans les lettres du chapitre 2.

<sup>314</sup> Lettre à Massart n°3 - Bellagio, [22] octobre 1837.

[la Truite](#), vous pouvez lui dire que j'en mange de très fraîches, de très excellentes, mais que je n'en arrange point - c'est mon cuisinier qui se charge de cette besogne<sup>315</sup> ». En revanche, c'est à la fois un simple sourire, d'autodérision peut-être, et l'expression ambiguë d'un sentiment de fierté mêlé de modestie qui apparaît à travers la densité des lignes suivantes : « [Les petits et grands journaux se sont déjà beaucoup occupé de moi. Généralement on me trouve très beau et les petites Piémontaises font de moi un héros de roman à leur façon](#)<sup>316</sup> ». Un clin d'œil complice conclut une anecdote rapportée avec concision, dans la brève narration où la plume de Liszt caricature le nationalisme étroit – ou l'inculture – des Italiens, qui déposèrent Mozart de la paternité de son opéra : « [Figurez vous, mon cher, que demain on donne à la Scala "Le Nozze di Figaro - Musica del Maestro Ricci. C'est amusant, n'est-ce pas](#)<sup>317</sup> ? » En une autre occasion, c'est le ton polémique qui imprègne ses lignes, quand il s'indigne, auprès de Jules Janin, des réactions du public et des critiques parisiens incapables d'apprécier ses œuvres ; interrogations oratoires, antiphrases et exclamations sont les marques d'une ironie cinglante rappelant les philosophes du dix-huitième siècle : « [Vous souvient \[-il\] encore de ce bienheureux Concert au profit des inondés de St Etienne dans les salons des St Simoniens rue de Monsigny ? Quel fiasco resplendissant n'avais-je pas fait là ! Comme il était bien décidé que je ne devais jamais arriver à autre chose toute ma vie durant qu'à briser tous les pianos, et défigurer et massacrer // toutes les musiques imaginables](#)<sup>318</sup> ! ». Pour terminer, il n'est pas inutile de relever la référence explicite qu'il fait à Jean Racine, modèle du style classique épuré, dans une période oratoire évoquant la rhétorique latine : « [Enfin, il est bien entendu que vous vous chargez une fois pour toutes du fatigant \[\*sic\*\] rôle de Pylade et que vous n'abandonnez jamais, pas même aux jours de ses fureurs, votre pauvre Oreste. \(Je deviens classique // comme vous voyez !\)](#)<sup>319</sup> ».

Plus généralement, la plupart des lettres de Liszt (si l'on excepte celles qui, adressées à des femmes avec une éventuelle orientation séductrice, présentent un style maniéré) se caractérisent par la clarté de l'expression, le souci de l'efficacité du message, une structuration nette, et par l'absence d'ornementations et d'expansions. Autant et sinon plus que d'une incapacité littéraire, on peut considérer que ces caractéristiques témoignent d'un goût esthétique personnel.

### Références classiques

Le style épistolaire de Liszt emprunterait ainsi, délibérément ou inconsciemment, à la sobriété élégante du XVIII<sup>e</sup> siècle. On apprend dans les récents ouvrages de Nicolas Dufetel que ce musicien prolifique avait un goût littéraire marqué pour les formes brèves. Ses modèles littéraires, comme nous

<sup>315</sup> *Ibid.* Liszt réalisera ultérieurement un arrangement de ce lied de Schubert (*Sechs Melodien*, 1848 - S. 563). Ce n'est donc apparemment pas le musicien, mais l'éditeur Richault que vise cette boutade, dont le sous-entendu nous échappe.

<sup>316</sup> *Ibid.*

<sup>317</sup> Lettre à Massart n° 5. Le compositeur napolitain Luigi Ricci a réécrit en février 1838, l'œuvre de Mozart, sans d'ailleurs rencontrer le succès.

<sup>318</sup> Lettres à divers autres destinataires n° 10, à Janin [Pest, mi-mai 1846].

<sup>319</sup> Lettre à Massart n° 6, Venise, 3 juin 1838. Oreste et Pylade forment le couple archétypal de l'amitié fidèle, depuis la pièce de Jean Racine, *Andromaque* (1667), dans laquelle le mot « fureurs » est associé au nom d'Oreste, personnage qui se sent persécuté par le destin.

l'avons dit plus haut, étaient Voltaire et Chamfort. Il tenait des agendas dans lesquels il notait des maximes et des proverbes, ainsi que des réflexions sur ses lectures. « Son intérêt pour les moralistes français vient d'une part de son rapport à la mondanité et aux salons qu'il fréquenta toute sa vie, et d'autre part de l'éducation française qu'il reçut à Paris sous la restauration<sup>320</sup>. » Or ces moralistes n'écrivent pas à la manière de Madame de Sévigné, ni de ses émules que sont Marie d'Agoult et Carolyne de S.W. Dans certains de ses essais, comme dans ses analyses des opéras de Wagner<sup>321</sup>, Liszt se montre imprégné du style compact de ces auteurs : « Il lui arrive [...] d'écrire comme à coup de maximes et proverbes, dans la tradition des moralistes français qu'il lisait et admirait<sup>322</sup>. » Il désigne d'ailleurs explicitement cet idéal classique dans une lettre à Jules Janin, en citant La Rochefoucauld pour qui le bon style consiste en « l'art de dire ce qu'il faut, tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut<sup>323</sup> ».

Cette esthétique de la densité épurée rejoint d'ailleurs, d'une certaine façon, par-delà le romantisme, l'idéal recherché par Flaubert, dont Liszt admire la quête de précision à travers l'économie de moyens : « Ce qui m'a surtout intéressé c'est le long procédé de travail de Flaubert à la recherche du mot juste, adapté, expressif, simple et unique. En musique, je connais pareil tourment. Tel accord, ou même telle pause m'ont coûté des heures et force ratures. Ceux qui savent la signification du style sont livrés à ce tourment étrange<sup>324</sup> ». La conclusion de cette réflexion de Liszt sur Flaubert nous ramène à la question de départ : les déclarations d'incompétence épistolaire si souvent formulées par lui sont-elles validées par la lecture de sa correspondance ? La réponse est négative, dès lors que l'on se place du point de vue de la réception de ses lettres.

### **Conclusion : un sentiment d'infériorité sincère mais démenti par ses lettres « ordinaires »**

Une réflexion de Liszt adressée à sa fille Cosima pourrait, en effet, nous fournir l'une des clés du complexe de Liszt dans ce domaine : « On juge souvent, et non sans raison, les personnes d'après leur correspondance. De nos jours surtout le style épistolaire est un talent si généralement cultivé, que ne pas savoir rédiger simplement mais clairement et élégamment ses pensées familières et même les récits de détails journaliers est considéré comme une impardonnable négligence<sup>325</sup>. » C'est au jugement social que

---

<sup>320</sup> DUFETEL, *op. cit.*, 2016, p. 228.

<sup>321</sup> Dans son essai de 1849 intitulé *Tannhäuser et le combat des poètes-chanteurs à la Wartburg*, (publié par N. Dufetel, voir réf. dans la note suivante, p. 89-90), il est frappant de comparer le premier paragraphe composé de phrases brèves, sobres, clairement informatives, avec le deuxième, aux phrases longues enrichies d'adjectifs. Sachant que Liszt écrivait « à quatre mains » les textes qu'il destinait à la publication, on pourrait supposer avec vraisemblance que ses mains sont responsables du premier paragraphe et celles de sa nouvelle compagne du deuxième.

<sup>322</sup> Nicolas DUFETEL, introduction à LISZT, Franz, *Trois opéras de Richard Wagner considérés de leur point de vue musical et poétique, Tannhäuser – Lohengrin – Le Vaisseau fantôme*, réunis, introduits et annotés par Nicolas Dufetel, Arles, Actes Sud, 2013, p. 56.

<sup>323</sup> Ch. 2. 4., L. 10 à Janin, « Narration de la cérémonie de Grätz ».

<sup>324</sup> LA MARA, *op. cit.*, VIII, 1905, p. 378, lettre à Madame de \*\*\* [Fin décembre 1860].

<sup>325</sup> Lettre à Cosima du 17 décembre 1850, NAF 25179 f. 70-73, HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 33.



Liszt se montre sensible ici. Aux yeux de ses contemporains, il craignait, avec une sincérité qu'on n'a pas le droit de mettre en doute, de passer pour un médiocre épistolier, selon les critères admis dans les milieux cultivés qu'il fréquentait et vénérait. On sait par ailleurs que, dans le domaine musical, il avait les yeux tournés vers l'avenir, espérant que les générations futures lui rendraient justice. Lui-même avait conscience du fait que, en raison de sa notoriété et de la mode des collections d'autographes, ses lettres seraient publiées un jour. Or le musicologue Frank Langlois propose l'idée qu'un épistolier n'adresse pas seulement un message informatif à son correspondant, il se met en scène ; il se soucie de plaire à celui-ci, mais aussi à d'autres lecteurs éventuels : « *La lettre témoigne de la posture dans laquelle le scripteur souhaite être perçu et évalué par la postérité : elle porte la part de l'imaginaire dans laquelle le scripteur croit qu'il vit*<sup>326</sup>. » Si dans l'imaginaire de Liszt, son image personnelle apparaissait comme inférieure à celle des habiles épistoliers et épistolières qu'il côtoyait, il ne pouvait connaître, au moment où il les écrivait, la réception que ses lettres rencontreraient un ou deux siècles plus tard. On peut effectivement préférer, de nos jours, le classicisme intellectuel qui caractérise la plume de ce musicien complexé aux réalisations esthétisantes de ses compagnes.

Le lien établi par Liszt entre qualité épistolaire et qualité sociale peut être explicité si l'on se place du point de vue des outils de création : la correspondance des artistes musiciens, ou plasticiens, ne peut pas être évaluée à la même aune que celle des écrivains. Car leur création, musicale ou visuelle, se fonde sur un autre langage que leurs lettres, ce qui n'est pas le cas pour les écrivains, qui utilisent le même outil dans les deux domaines. J'ai déjà signalé que les travaux menés sur l'épistolarité en tant que genre se sont uniquement intéressés, jusqu'à présent, aux correspondances d'écrivains, en les opposant aux correspondances ordinaires, « sans qualité »<sup>327</sup>. Dans ce paysage binaire, où peut-on situer les correspondances des artistes non « littéraires » ? Le complexe exprimé par Liszt peut être rattaché à cette dichotomie : le langage musical lui est consubstantiel, le langage verbal ne l'est pas. Du moins à l'écrit. On l'a vu exprimer, dans une lettre à Carolyne de Sayn-Wittgenstein, la consolation que lui procure la musique, sa « vieille compagne », à la fin d'une journée consacrée à la correspondance<sup>328</sup>. Un article du musicologue Frank Langlois, déjà cité ci-dessus, propose une esquisse d'analyse sur ce sujet. Constatant que, « *à l'opposé de l'écrivain, le musicien manipule deux langues distinctes : la langue musicale et la langue littéraire* », il conclut ainsi : « *On peut supposer qu'il écrit ses lettres avec l'esprit dégagé de tout enjeu littéraire*<sup>329</sup> ». Or justement, Liszt accepte mal ce décalage : il aimerait atteindre l'excellence dans les deux domaines de création, et souffre de ne pas y parvenir. Comme on vient de le voir, l'appartenance à l'élite lui tient à cœur, et l'élite culturelle est indissociable, à ses yeux comme à celle de ses contemporains, de l'excellence littéraire.

---

<sup>326</sup> LANGLOIS, *op. cit.*, 2007, p. 54.

<sup>327</sup> Voir plus haut, ch. 1. 3. 2.

<sup>328</sup> Lettre à Carolyne du 25 avril 1877, citée plus haut au ch. 1. 3. 1. 2.

<sup>329</sup> LANGLOIS, *op. cit.*, 2007, p. 61.

Au bout du compte, on doit concéder à Liszt les difficultés dont il se plaint : il est vrai qu'il ne brille pas, en tant qu'épistolier, au travers de lettres qui seraient riches en narrations, ou en descriptions savamment mises en scène, ni en larges développements intellectuels ou lyriques. Mais il faut aussi le contredire : non en minimisant le labeur et le temps que lui coûtait sa correspondance, mais en rendant justice aux qualités qui s'y révèlent. On l'a vu, il maîtrise tout à fait le cérémonial épistolaire en vigueur à son époque, se montrant à la fois conformiste et capable d'une certaine virtuosité à jouer avec les formes imposées. D'ailleurs, ne trouve-t-on pas dans le manuel de Bescherelle la recommandation suivante, qui fait de l'autonomie de l'épistolier la prescription ultime ? Après avoir enjoint à celui-ci de s'imprégner des modèles de lettres historiques, il lui conseille, sans craindre le paradoxe, de s'en libérer : « Mais qu'on se garde bien de chercher à les imiter ; on s'égèrerait infailliblement sur les pas de ces guides trompeurs. Dans les lettres, comme dans la conversation, chacun doit suivre l'impulsion de son caractère et la tournure de son esprit<sup>330</sup>. » En s'écartant *nolens volens* de ces modèles, à la fois sur des points formels secondaires et au cœur même de son style, Liszt réalise son désir, jamais démenti, d'appartenir à l'élite. Élite culturelle mais aussi sociale, comme le souligne N. Dufetel dans ce portrait : « Sous bien des aspect, Liszt se rattache à la France de l'Ancien Régime. Son esprit et son comportement, mélange de déférence et de liberté, étaient ceux d'un courtisan habitué à fréquenter autant les artistes que les aristocrates<sup>331</sup>. » Intégré dans l'aristocratie culturelle en tant que musicien, il ne démérite pas autant qu'il le croyait dans ses productions épistolaires : ses lettres tirent leur valeur de l'esthétique classique à laquelle elles se rattachent, et qui peut leur valoir aux yeux de la postérité, une réception plus valorisante qu'il ne s'y attendait.

Si l'on revient aux autographes eux-mêmes, on peut conclure que, indépendamment des données fournies par leur contenu verbal, susceptible d'être transcrit, ces documents sur papier nous fournissent d'abord la trace d'une plume. Et que cette trace concrète, sensible, présente à nos yeux, comme le ferait pour nos oreilles l'enregistrement d'une voix, des significations que les mots ne peuvent pas vraiment traduire. Cependant, l'observation des lettres du corpus comme objets mesurables et descriptibles a permis de découvrir deux composantes de la personnalité de Liszt, que l'analyse de sa langue et de son style ont confirmées : d'un côté, un respect des convenances et de la hiérarchie sociale, autrement dit un conformisme revendiqué ; de l'autre, de légers écarts traduisant, plutôt que de l'incompétence, une aptitude personnelle à une forme de liberté, élégante et mesurée.

#### 1. 3. 4. Complément : vouvoiement et tutoiement dans les lettres de Liszt

La répartition entre tutoiement et vouvoiement dans les lettres de Liszt est complexe. Ce sujet mériterait une étude approfondie. Je me contenterai cependant, ici, de présenter les observations que j'ai

---

<sup>330</sup> BESCHERELLE, *op. cit.*, 1858, Vol. 2, Recueil de modèles, Avertissement, p. 1-2.

<sup>331</sup> N. DUFETEL, *Tout le ciel, op. cit.*, p. 228.



faites au cours de mes lectures de la correspondance générale de Liszt, sans mener une analyse méthodique sur le sujet<sup>332</sup>.

Le vouvoiement domine dans les lettres de Liszt à ses proches. Il est permanent, hormis de rares exceptions, dans ses lettres à Marie d'Agoult<sup>333</sup>, à Carolyn de Sein-Wittgenstein<sup>334</sup>, et aux autres femmes en général<sup>335</sup>. Envers sa mère, le vouvoiement est de règle dans les lettres de mon corpus<sup>336</sup> ; on constate qu'il en est de même dans celles publiées par K. Hamburger<sup>337</sup> : Liszt y vouvoie systématiquement sa mère, même dans les rares lettres qu'il rédige en allemand<sup>338</sup>. Sa mère, en revanche, qui n'écrit qu'en allemand, le tutoie toujours.

À l'adresse des hommes, l'usage que Liszt fait de ces deux types d'appellation est diversifié. Le vouvoiement est majoritaire. Liszt vouvoie même certains de ses correspondants présentés pourtant comme des amis très proches. C'est le cas de Lambert Massart, qu'il appelle son Pylade, c'est-à-dire son confident, presque son *alter ego*<sup>339</sup>. C'est aussi le cas d'Émile Ollivier<sup>340</sup> et de Jules Janin<sup>341</sup>.

En revanche, il tutoie Chopin, comme on le voit dans la lettre que Liszt lui envoie de Lyon le 24 mai 1845<sup>342</sup> et dans une autre du 26 février 1843<sup>343</sup>, ainsi que d'Ortigue<sup>344</sup> et Pierre Érard<sup>345</sup>. Le tutoiement réciproque est observable dans la correspondance de Liszt avec Berlioz, par exemple dans la lettre de Liszt

---

<sup>332</sup> Sur l'usage du tutoiement dans les correspondances, je n'ai pas trouvé de travaux très éclairants. Une remarque, dans un article de sociologie historique, évoque l'évolution des usages à l'intérieur de la famille, à travers une citation de l'écrivain moraliste Ernest Legouvé (1807-1903) : « Aujourd'hui, on tutoie ses enfants et on ne tutoie plus ses domestiques ... Il faut habituellement dire *tu* à ses enfants afin de pouvoir leur dire *vous* quelquefois : comme signe de mécontentement. » (cité par PERROT, « Figures », *op. cit.*, 1999, p. 143). Mais cette remarque ne concerne pas exactement l'époque où Liszt écrivait à ses enfants, car l'ouvrage de Legouvé, intitulé *Les pères et les enfants au XIX<sup>e</sup> siècle, enfance et adolescence*, a été publié plus tard dans le siècle, en 1867. Concernant les correspondances, il est juste signalé que le tutoiement entre égaux était « banni du bel usage » au XVIII<sup>e</sup> siècle (on ne l'utilisait qu'à l'adresse des inférieurs), et qu'il reste « proscrit au milieu XIX<sup>e</sup> siècle par les meilleurs manuels » (GRASSI, *Lettre, op. cit.*, 1995, p. 543-567, p. 553.)

<sup>333</sup> Correspondance publiée dans GUT-BELLAS, *op. cit.* 2001.

<sup>334</sup> Correspondance publiée dans LA MARA, *op. cit.*, t. IV à VII.

<sup>335</sup> Mon corpus contient six lettres de Liszt adressées à des femmes : cinq n'appartenant pas à sa famille : dans ch. 3.2.4 les lettres n° 1 et 2 à Euphémie Didier, n° 6 à la baronne Eskeles ; n° 7 à Hortense Allart ; n° 8 à Marie Pleyel ; et une, dans ch. 3. 2. 2, à une femme de sa famille indirecte, Marie-Thérèse Ollivier, lettre n°5.

<sup>336</sup> Voir 2. 1, les vingt-six lettres de Liszt à sa mère (NAF 25179, f.1 à 60).

<sup>337</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000.

<sup>338</sup> Par exemple dans la lettre envoyée par Liszt à sa mère, de Weimar, le 2 janvier 1857 : « Ihre liebe [...] schwester Therese (Votre chère [...] sœur Thérèse) », lettre qui lui vaudra, en réponse, la demande de sa mère ne lui écrire qu'en français (voir ch. 2. 1. 3. La langue des lettres...).

<sup>339</sup> Voir ch. 2. 3, 5, les vingt lettres de Liszt à Massart (NAF 25180, f. 45 à 67).

<sup>340</sup> Lettres de Liszt à Émile Ollivier, autographes NAF 25180, f. 83 à 122 (KNEPPER, *op. cit.*, *Liszt – Corpus*)

<sup>341</sup> Voir ch. 2.4, la lettre n° 10, à Jules Janin, de mai 1846 (NAF 25180, f. 11-12)

<sup>342</sup> LA MARA, *op. cit.*, I, p. 56.

<sup>343</sup> LA MARA, *op. cit.*, VIII, 1905, p. 31,

<sup>344</sup> LA MARA, *ibid.*, p. 5, lettre de l'hiver 1834, etc.

<sup>345</sup> LA MARA, *ibid.*, p. 50, lettre reçue le 5 août 1847.

à Berlioz du 3 janvier 1849<sup>346</sup>. Les raisons motivant cette différence de traitement n'apparaissent pas clairement.

À l'adresse de ses enfants et de ses petits-enfants, on voit Liszt hésiter entre le tutoiement et le vouvoiement.

On observe cette alternance dans les lettres adressées à ses filles. Ainsi, il tutoie Blandine en décembre 1842 (elle est âgée de 7 ans) et en octobre 1844 (elle a presque 9 ans), la vouvoie de mars 1845 (9 ans) à octobre 1849 (presque 15 ans), pour revenir au tutoiement en mai 1854 (19 ans), puis alterne les deux appellations jusqu'au mariage de celle-ci le 22 octobre 1857, date à partir de laquelle il n'utilisera plus que le vouvoiement<sup>347</sup>. La même alternance se retrouve dans ses lettres à Cosima : il la vouvoie, comme Blandine, en mars 1845 (elle a 7 ans), pour la tutoyer en décembre 1845 (8 ans), puis revient au vouvoiement de juin 1849 (11ans 1/2) à mars 1851 (13 ans), la tutoie de nouveau de décembre 1854 (17 ans) à avril 1857 (19 ans), et l'on retrouve enfin le vouvoiement, qui deviendra définitif à partir de la lettre suivante, datée de mai 1860, alors que Cosima, âgée de 22 ans, est mariée<sup>348</sup>. Ce qui apparaît à travers ce relevé, c'est que l'âge de ses filles n'est pas, pour Liszt, le paramètre qui détermine son choix entre le « tu » et le « vous ». Celui-ci semble aléatoire, sauf en deux circonstances : après la rencontre de Liszt avec ses enfants à Paris en octobre 1853, le tutoiement devient presque régulier (mais pas systématique) à l'égard de ses deux filles, puis, à partir de leur mariage en 1857, c'est le vouvoiement qui s'impose. On peut supposer que le vouvoiement est conseillé par les codes épistolaires, même si l'on se tutoie en présence l'un de l'autre.

Concernant son fils Daniel, nous ne disposons que d'une lettre, datée d'octobre 1850 (l'enfant a 11 ans) dans laquelle Liszt le tutoie<sup>349</sup> : en l'absence d'autres documents, il n'est pas possible de savoir s'il le tutoyait ou le vouvoyait régulièrement en lui écrivant<sup>350</sup>. Quant à son petit-fils Daniel Ollivier, nous constatons que Liszt le tutoie dans une seule des cinq lettres conservées, celle du 9 novembre 1875<sup>351</sup>. Daniel a 13 ans, Liszt ne fera sa connaissance qu'en 1878 : rien n'explique ce cas isolé, suivi d'un retour au vouvoiement. On peut supposer que le vouvoiement lui paraît préférable dans la correspondance, même dans le cas où il tutoierait ses enfants dans une conversation en présence.

---

<sup>346</sup> Lettre de Liszt à Berlioz du 3 janvier 1849 (Berlioz, *Corresp. générale op. cit.*, t. VIII, n° 1242 bis). Le site en ligne <hberlioz.com> donne accès à la correspondance échangée entre Berlioz et Liszt.

<sup>347</sup> Lettres consultées dans Daniel OLLIVIER, *op. cit.*, 1936.

<sup>348</sup> Lettres consultées dans HAMBURGER *op. cit.*, 1996.

<sup>349</sup> Voir cette lettre en 2. 2, L. 1, du 5 octobre 1850 (inéдите) ; autographe NAF 25179, f. 102-103.

<sup>350</sup> Liszt a d'ailleurs très peu rencontré son fils avant que celui-ci n'ait atteint l'âge de quinze ans : il a pu croiser l'enfant (né en 1839) chez sa mère, Anna, en 1843, 1844 et début 1846 ; mais il n'a réellement fait sa connaissance qu'en octobre 1853 à Paris, pour le voir ensuite assez régulièrement, à partir de 1854, à Weimar, puis à Vienne, où Daniel entame des études de droit en 1857.

<sup>351</sup> Lettre n° 3 à Daniel Ollivier, Villa d'Este, 9 novembre 1875 (ch. 2. 3, L. 8).

Dans son abondante correspondance avec la fille de sa compagne Carolyne de Sayn-Wittgenstein, la princesse Marie, née la même année que Cosima, Liszt emploie uniquement le « vous »<sup>352</sup>. Il vouvoie de la même façon sa petite-fille Daniela, fille de Cosima, même lorsque celle-ci n'a que dix ans.

Ces observations ne sont pas assez complètes pour qu'on en tire des conclusions certaines sur les motivations de Liszt en faveur du vouvoiement ou du tutoiement. On peut toutefois supposer qu'il avait une préférence pour les codes sociaux en usage dans la noblesse, où le vouvoiement était dominant. La mère de ses enfants et sa deuxième compagne étaient issues de la haute aristocratie. Cette hypothèse d'un choix fondé sur un élitisme social est étayée par la comparaison de ses lettres avec la correspondance échangée entre les membres de la famille Ollivier. Ces derniers appartenaient à la bourgeoisie : le tutoiement domine dans leurs échanges épistolaires, comme j'ai pu le constater dans les autographes conservés dans le fonds Daniel Ollivier de la BnF<sup>353</sup>. On trouve même sous la plume de Blandine, épouse d'Émile Ollivier, des éléments de réponse à ce sujet. En effet, on constate qu'au sein d'une même lettre, celle qu'elle adresse à son beau-père, Démosthène Ollivier le 24 février 1861, tantôt elle le tutoie, tantôt elle le vouvoie<sup>354</sup>. Un an plus tard, dans sa lettre au même du 13 avril 1862, elle justifie cette hésitation par une réflexion sur l'insignifiance que représente, à ses yeux, la distinction entre les emplois du « tu » et du « vous » dans les lettres que l'on écrit à ses proches<sup>355</sup>.

---

<sup>352</sup> POCKNELL, HAINE, DUFETEL, *op. cit.*, 2010.

<sup>353</sup> Album NAF 25195, *Correspondance de Démosthène Ollivier et de divers membres de sa famille*.

<sup>354</sup> Album NAF 25191, *Correspondance de Blandine-Liszt Ollivier*, f. 96 -97

<sup>355</sup> Album NAF 25195, f. 106 -107.

## 1. 4. Mes apports

Le corpus retenu, quoique relativement restreint en nombre de lettres, propose, grâce à la variété des destinataires, des dates et des lieux d'écriture, un large éventail de la correspondance de Liszt. S'il fournit peu d'éléments factuels nouveaux, il m'a toutefois permis d'observer de multiples facettes de cette personnalité protéiforme. Je me suis ainsi proposé d'aborder les autographes selon un angle inédit, celui de leur analyse formelle ; celle-ci, qui fait l'objet de la première partie de ma thèse, apporte des réponses au complexe épistolaire de Liszt. Dans la deuxième partie, qui présente la transcription des vingt-six autographes, se trouvent quelques lettres inédites, ainsi qu'un appareil critique accompagnant chaque lettre ; y sont insérées des notes philologiques très détaillées ainsi que des informations sur le contexte des lettres, les sujets abordés et les éventuelles questions soulevées. Ces annotations, nombreuses, et développées dans certains cas, fournissent, par rapport aux éditions antérieures, des données complémentaires ou renouvelées, ainsi que des corrections. Tous ces apports figurent dans les différents chapitres concernés, j'en regroupe ici les éléments principaux.

### 1. 4. 1. Intérêt biographique du corpus : un éventail de situations

La correspondance retenue pour constituer mon corpus couvre cinquante-cinq années de l'existence de Liszt : de ses dix-neuf ans à sa mort, survenue peu avant ses soixante-quinze ans. Cette sélection apporte donc un éclairage sur l'ensemble de sa vie d'adulte. Voici les principales étapes biographiques concernées par les lettres (qui sont indiquées dans les parenthèses).

#### 1. 4. 1. 1. Amplitude biographique des lettres : un panorama de la vie de Liszt (9 janvier 1831 - 15 juin 1886)<sup>356</sup>

**1831.** Séjour au château de Marlioz en 1831 chez Adèle de la Prunarède (À sa mère : L. 1 ; À divers autres : L. 1 et L. 2 à Euphémie Didier).

**1835-1836.** Séjour à Genève avec Marie d'Agoult (À divers autres : L. 3 à Lamartine, sur la composition des *Harmonies poétiques et religieuses*; L. 4 billet à l'abbé Deguerry lors d'un saut à Paris ; L. 5 billet à Hermann Cohen sur l'organisation d'un concert à Lausanne).

**1837-1839.** Séjour en Italie avec Marie d'Agoult, nombreuses compositions musicales et publications d'articles, concerts à Vienne, naissance de Daniel Liszt (À Massart L. 1-8 ; à divers autres : L. 6 à la baronne Eskeles, L. 7 à Hortense Allart).

**1840.** Tournées en Angleterre (À Massart L. 9 ; à divers autres : L. 8 à Marie Pleyel).

**1841.** Débuts de la Glanz-Period, séjour à Nonnenwerth (À Massart L. 10 ; à divers autres : L. 9 billet conflictuel à Maurice Schlésinger).

---

<sup>356</sup> Deux périodes sont moins représentées en nombre de lettres dans cette correspondance : les années de Weimar entre 1850 et 1856, et les vingt années séparant la mort de sa mère et la sienne propre (1866-1886). Mais les lettres ne sont toutefois pas totalement absentes de cette dernière période, il y en a sept, qui posent quelques jalons.

**1844-1845.** Grande tournée de virtuose dans la péninsule ibérique et le sud de la France, rupture avec Marie d'Agoult et problèmes concernant l'éducation des enfants, Légion d'honneur (À Massart L. 11 à 18).

**1846-1847.** Grandes tournées triomphales en Europe, Russie et Turquie ; 1846 échec à Paris de la *Cantate pour l'inauguration du monument de Beethoven à Bonn*; 24 mai 1846 cérémonie à Grätz ; hiver 1847 séjour à Woronince ; juillet 1847 séjour à Constantinople (À divers autres : L. 10 à Janin, mai 1846 ; À Massart L. 19 de condoléances, 1847 ; À sa mère : L. 2 de Constantinople, 1847).

**1849-1861.** Maître de chapelle à Weimar. Installation avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein à l'Altenburg, espoir de mariage. Conflit avec ses filles à propos de leur mère en 1850. Problèmes de santé (cures thermales). Mariage de Cosima avec Hans von Bülow et de Blandine avec Émile Ollivier en 1857. Mort de Daniel Liszt fin 1859 (À Massart : L. 20, félicitations pour son mariage ; À sa mère L. 3 à 9 ; À d'autres de sa famille : L. 1 à Daniel Liszt enfant, L. 2 à Démosthène Ollivier au sujet du mariage de Blandine, L. 3 fragment de lettre à Blandine sur des sujets musicaux).

**1862-1869.** Liszt installé à Rome. Mort de Blandine Liszt-Ollivier (septembre 1862). Admiration pour le pape et les prélats. Tonsure et ordres mineurs (l'abbé Liszt) en 1865. Séjours à la Madonna del Rosario et au Vatican (compositions : messes et oratorios). Admiration pour Napoléon III, amitié avec Émile Ollivier. Création triomphale de la *Sainte Élisabeth* le 15 août 1865 à Pest. Mort d'Anna Liszt le 6 février 1866 (À sa mère : L. 10-26 ; Aux autres de sa famille : L. 4 à Adolphe Ollivier).

**1869-1886.** Vie trifurquée : Rome – Weimar – Budapest. Reprise des voyages, des concerts, des master-class. Poursuite des compositions. Relations avec son petit-fils Daniel Ollivier. Les dernières semaines de Liszt avant sa mort : cataracte, succès de ses œuvres à Paris (Lettres aux autres membres de sa famille : L. 5 à Marie-Thérèse Ollivier, novembre 1869, remariage d'Émile Ollivier ; L. 6-10 à Daniel Ollivier, enfant puis étudiant).

#### 1. 4. 1. 2. Destinataires, lieux d'écriture et thèmes : un large éventail

##### **Dix-sept destinataires :**

Ses correspondants sont, d'une part, sept membres, de sa famille : Anna Liszt (sa mère), Daniel Liszt (son fils), Blandine Liszt-Ollivier (sa fille aînée) : Démosthène Ollivier, Adolphe Ollivier, Marie-Thérèse Ollivier, Daniel Ollivier, son petit-fils (ces derniers étant de sa famille par l'alliance de Blandine avec Émile Ollivier). D'autre part, dix amis, amies, ou simples connaissances : Lambert Massart (ami violoniste), Euphémie Didier (jeune voisine de sa mère), Alphonse de Lamartine (poète français), l'abbé Deguerry (curé d'une paroisse parisienne), Hermann Cohen (élève de Liszt), la baronne Eskeles (une connaissance à Milan), Hortense Allart (amie écrivain de Liszt et de Marie d'A.), Marie Pleyel (pianiste et amie), Maurice Schlésinger (éditeur de musique parisien), Jules Janin (critique musical et ami).

### **Trente lieux d'écriture, témoins d'une vie vagabonde :**

Nous suivons Liszt successivement à : Marlioz, Genève, Paris, La Châtre, Lyon, Bellagio, Milan, Venise, Rome, Lucques, Portsmouth, Winchester (?), Nonnenwerth, Toulouse, Madrid, Gibraltar, Malaga, Marseille, Avignon, Kiev, Pest, Constantinople, Weimar, Eilsen, Berlin, Rome Monte-Mario, Rome Vatican, Villa d'Este (Tivoli), Horpács, Budapest. Plusieurs de ces lieux, comme Rome, surtout (déclinée entre plusieurs lieux de résidence), ou Weimar, apparaissent à des dates différentes.

### **Faits et thèmes principaux apparaissant dans les lettres du corpus**

L'épisode mal connu du séjour du jeune Liszt à Marlioz durant l'hiver 1830-1831 : place et rôle de sa mère (Lettres à sa mère et à Euphémie Didier en 1831).

Les relations d'admiration réciproque entre Liszt et Lamartine Lettre à Lamartine de 1835 (ch. 2. 4, L. 3, et textes complémentaires).

L'édition musicale à Paris sous la Monarchie de Juillet : négociations avec les éditeurs de musique pour ses œuvres pianistiques, (qualité et financement de la gravure) ; publicité dans les revues ; publication des *Lettres d'un bachelier ès musique* de la période italienne (À Massart L. 1 à 8).

Les transpositions pour piano des symphonies de Beethoven : édition des partitions des *symphonies n° 5 et n°6* ; éloge du piano (À Massart L. 2 à 7 et préface sur les transpositions insérée dans la lettre à Massart n°3.)

Liszt en Italie (1837-1839) : vie culturelle et mondaine, anecdotes, projets (À Massart L. 1 à 8).

L'ennui des tournées en Angleterre, en été-automne 1840 (Lettre à Massart n° 9, lettre à Marie Pleyel, ch. 2. 4, L. 8).

La paternité de Liszt, ses relations complexes avec ses enfants : thème de l'illégitimité (Faire-part de la naissance de Daniel Liszt en 1839, ch. 2.4 L. 7, et lettre à son fils d'octobre 1850, ch. 2.2, L. 1) ; conflits avec Marie d'Agoult sur l'éducation des deux filles (À Massart série 2 et textes complémentaires ; lettres à sa mère et à son fils en 1850 et textes complémentaires) ; mort prématurée de Daniel en 1859 (Lettre à sa mère de décembre 1859 et textes complémentaires) ; et mort de Blandine en 1862 (À sa mère L. 13 et L. 16, et textes complémentaires).

La Légion d'honneur, en mai 1845 (À Massart L. 14 et L. 17).

L'échec à Paris en 1846 de la *Cantate pour l'inauguration du monument de Beethoven à Bonn* (Lettre à Janin de mai 1846, ch. 2. 4, L.10).

La première messe du comte Robert Lichnowsky à Grätz en 1846 : mondanités et rédaction d'un article (Ébauche de narration insérée dans la lettre à Janin de mai 1846, et textes complémentaires.)

Le vibrant éloge par Franz de son père Adam Liszt (À sa mère L. 12, septembre 1862).

Les idées de Liszt sur la politique française : admiration pour Napoléon III, et pour son gendre Émile Ollivier, ténor talentueux de l'opposition libérale (À sa mère L. 15, 16 et 17 de 1863, et L. 22 et 24 de 1864).

La vie de Liszt à Rome à partir de 1861 : mondanités vaticanes et foi profonde (À sa mère à partir de 1862, en particulier L. 24 à 26).

La réception dans les ordres mineurs (À sa mère L. 24 du 27 avril 1865 et documents complémentaires).

Les relations aisées d'Anna Liszt avec les fréquentations aristocratiques de son fils (On trouve en particulier la princesse Czartoryska, la comtesse Bobrinsky, Madame de Szemere et le prince de Caraman-Chimay cités par Liszt dans les lettres à sa mère à partir de 1863).

Le voyage de Liszt à Paris en octobre 1864, rencontre à La Moutte chez Émile Ollivier avec son petit-fils Daniel âgé de 2 ans (À sa mère L. 20 et L. 21).

Les succès de Liszt comme compositeur symphonique et chef d'orchestre : la *Tonkünstler-Versammlung* de 1864 ; le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du conservatoire de Pest en 1865, avec le succès de la *Légende de Sainte Élisabeth* (À sa mère L. 20, L. 24, L. 25 et L. 26.)

Les relations affectueuses de Liszt avec son petit-fils et filleul Daniel Ollivier (ch. 2, L. 6 à 10).

Les triomphes de Liszt à Paris au printemps 1886 peu avant sa mort (ch. 2, L. 10 à Daniel Ollivier, du 15 juin 1886).

Parmi ces lettres, la plupart avaient déjà été publiées (soixante sur soixante-six). Leurs apports biographiques sont donc déjà connus pour l'essentiel. L'édition critique que je propose apporte d'autres éléments.

#### 1. 4. 2. Apports de mon édition critique<sup>357</sup>

Ces apports concernent d'abord la transcription elle-même des soixante-six autographes du corpus, pour laquelle j'ai adopté de nouvelles options éditoriales : la présentation des lettres est plus fidèle aux manuscrits que ce que l'on trouve dans les dernières publications. L'annotation critique des lettres ainsi transcrites constitue le deuxième apport : cette annotation, philologique et d'érudition, concerne aussi bien les lettres inédites que je publie, que la réédition des lettres anciennement publiées ; j'ai tenu à étoffer les notes d'érudition de façon à tisser des liens éclairants entre la lettre concernée et des données extérieures. Un **tableau chronologique** de ces soixante-six-lettres figure en tête de la deuxième partie de la thèse. Mon troisième type d'apport se présente sous forme de textes complémentaires, qu'il s'agisse d'un commentaire biographique ou stylistique attaché à telle ou telle lettre, ou de documents contextuels. Ce travail de déchiffrement, d'annotation et de commentaire constitue en soi un apport. Comme il a abouti à un assez grand nombre de rectifications par rapport aux anciennes publications, voire à des découvertes, je présenterai ci-dessous, de façon synthétique, les apports factuels les plus importants<sup>358</sup>.

---

<sup>357</sup> Rappelons que l'édition des lettres, à savoir leur transcription, avec annotations, commentaires et compléments, fait l'objet de la deuxième grande partie 2. Mes autres apports, sur l'édition des lettres de Liszt et sur son écriture épistolaire se trouvent dans la première partie.

<sup>358</sup> Le détail de ces apports apparaît dans les notes attachées à chacun des autographes transcrits.

### 1. 4. 2. 1. Restitution fidèle des soixante-six autographes du corpus

M'écartant légèrement de ce qui a présidé aux dernières éditions critiques de la correspondance de Liszt<sup>359</sup>, j'ai opté pour une fidélité radicale aux autographes. Mon objectif étant, comme je l'ai déjà dit, de présenter les lettres dans la forme la plus proche possible de l'original, j'ai conservé l'orthographe, les accents et la ponctuation de Liszt<sup>360</sup>. En outre, chaque lettre s'accompagne d'une description matérielle de l'autographe : nature et format du papier (les images scannées disponibles en ligne ne permettent pas ces observations), présentation et soin (les ratures, surcharges et taches d'encre éventuelles sont signalées en note), organisation des pages (occupation de l'espace, marges). Une caractéristique importante échappe toutefois à la transcription, c'est la mise en page des autographes, avec les retours à la ligne fréquents sur du papier à lettres de petit format, les blancs, les effets de ponctuation expressive et de soulignements insistants.

### 1. 4. 2. 2. Quinze lettres inédites

Mon édition présente quinze lettres inédites : cinq de Liszt et dix d'autres scripteurs.

Sur les soixante-six autographes de Liszt, il y en a cinq qui, à ma connaissance, n'ont pas été publiés jusqu'à aujourd'hui. Trois d'entre eux ont nécessité des recherches pour identifier la date ou le lieu de leur écriture, voire leur destinataire.

#### **Cinq lettres de Liszt (au sein du corpus)**

- 1 – Une lettre à Hermann Cohen [Lausanne, juillet 1836]<sup>361</sup>
- 2 – Une lettre à Daniel Liszt, Weimar, 5 octobre 1850<sup>362</sup>
- 3 – Une lettre à sa mère, Weimar, 13 février 1857<sup>363</sup>
- 4 – Une lettre fragmentaire à [Blandine Liszt-Ollivier, Weimar 21 juillet 1861]<sup>364</sup>
- 5 – Une lettre à Marie-Thérèse Ollivier, Villa d'Este, mi-novembre 1869<sup>365</sup>

#### **Dix autres lettres (hors corpus)**

J'ai par ailleurs transcrit dix autres lettres inédites (ou extraits inédits), dont les autographes figurent dans le même fonds d'archives. Elles sont en relation étroite avec certaines lettres de Liszt de mon corpus, je les ai ajoutées en complément à celles-ci. Ce sont :

---

<sup>359</sup> La liste de ces éditions figure au ch. 1. 1. 3.

<sup>360</sup> Les options éditoriales figurent dans le ch. 1. 2. 3.

<sup>361</sup> Autographe NAF 25180, f. 3-4 – ch. 2. 4, L. 5. Hermann Cohen, alias Puzzi, est à cette date un jeune et brillant pianiste, élève et ami de Liszt qu'il a rejoint à Genève.

<sup>362</sup> Autographe NAF 25180, f. 3-4 – ch. 2. 2, L. 1

<sup>363</sup> Autographe NAF 25179, f. 16-17 – À sa mère L. 6. (L'absence de cette lettre dans l'édition de Vier ne s'explique pas).

<sup>364</sup> Autographe NAF 25180, f. 130 – ch. 2. 2, complément à L. 3.

<sup>365</sup> Autographe NAF 25180, f. 123 – ch. 2. 2, complément à L. 5 (Marie-Thérèse Ollivier, née Gravier, est la seconde épouse d'Émile Ollivier).



1 – Une lettre du comité pour le monument de Beethoven à Bonn adressée à Liszt le 30 novembre 1839<sup>366</sup>.

2 – Une lettre de Madame Louise Bernard à Lambert Massart, datée du 10 octobre 1846. Cette longue lettre a pour sujets : la rentrée de Cosima, qui rejoint Blandine au pensionnat, et la frustration de Daniel, qui reste chez sa grand-mère ; les appréciations de madame Bernard sur les deux filles de Liszt ; l'éloge d'Anna Liszt dans son rôle de grand-mère. Elle éclaire le devenir des enfants de Liszt après leur abandon par Marie d'Agoult en juin 1845<sup>367</sup>.

3 – Une lettre d'Émile Ollivier à Marie d'Agoult du 13 septembre 1862<sup>368</sup>.

4 et 5 – Deux lettres de Cosima de 1866, écrites à l'occasion de la mort d'Anna Liszt. Il s'agit de deux autographes, inédits à ma connaissance, de Cosima remerciant Émile Ollivier et son frère Adolphe pour avoir accompagné les derniers instants de sa grand-mère<sup>369</sup>.

6 – Un large extrait de la lettre de Daniel Liszt à Blandine de janvier 1857<sup>370</sup>.

7-8-9-10 – Quatre lettres d'Anna Liszt à Émile Ollivier, son petit-gendre, écrites en français : lettres du 9 octobre 1863, du 11 septembre 1864, du 21 septembre 1865 et du 1<sup>er</sup> novembre 1865<sup>371</sup>.

1. 4. 2. 3. Nouvelle publication de soixante et une lettres de Liszt figurant dans des éditions anciennes, ou difficiles à trouver.

### **Cinquante figurent dans des éditions non scientifiques, périmées et épuisées.**

Ce sont les quarante-huit de l'édition de Vier : Franz Liszt. *L'artiste. Le clerc, op. cit.*, 1950<sup>372</sup>. Il s'y ajoute deux lettres publiées par La Mara : la lettre à Massart du 16 octobre 1841 (À Massart L. 10) et la lettre à Adolphe Ollivier du 12 février 1866 (À d'autres de sa famille L. 4)<sup>373</sup>.

---

<sup>366</sup> Autographe NAF 25180, f. - À Massart série 1 complément à L. 9.

<sup>367</sup> Autographe NAF 25180, f. 173-175 – Complément n° 2 à la deuxième série des lettres à Massart). Madame Louise Bernard est la directrice de la pension choisie en mai 1844 par Marie d'Agoult avec l'accord de Liszt pour l'éducation de Blandine. Liszt lui retirera ses filles en février 1850 (À sa mère, L. 4).

<sup>368</sup> Lettre dactylographiée, NAF 25198 f. 135 – Complément à la biographie de Daniel Ollivier, en introduction à L. 6 aux autres membres de sa famille.

<sup>369</sup> En complément à la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier du 12 février 1866 (L. 4 aux autres membres de sa famille) je présente deux lettres inédites de Cosima : lettre à Émile Ollivier du 9 février 1866 (autographe NAF 25195, f. 360-361) ; lettre à Adolphe Ollivier du 11 février 1866 (autographe NAF 25195, f. 286-287bis).

<sup>370</sup> Autographe NAF 25179, L. 79, f 245-249.

<sup>371</sup> Ces quatre lettres figurent en tant que Compléments à l'ensemble du chapitre 2. 1. « Lettres de Franz Liszt à sa mère » (ch. 2. 1. 8). Les autographes sont archivés dans l'album NAF 25193, f. 27-34.

<sup>372</sup> L'édition de Vier est présentée dans le chapitre 1. 1. 2. Le décompte des lettres que j'effectue ici ne tient pas compte des redécoupages effectués par Vier, mais se fonde sur la présentation et la numérotation des autographes dans les archives.

<sup>373</sup> LA MARA, *op. cit.*, t. VIII, p. 28, et p. 174.

## Onze sont publiées selon les critères scientifiques modernes, mais d'accès difficile

À mesure que progressait mon travail sur les autographes, j'ai découvert que certains d'entre eux, qui me semblaient inédits, avaient déjà été publiés. Mais comme ils ne sont actuellement pas facilement accessibles ou reconnaissables, je les ai conservés dans mon corpus. L'édition que j'en propose devrait leur apporter une nouvelle visibilité, en plus des annotations et des commentaires que j'y ajoute.

Huit ont paru dans des revues (et non dans des ouvrages) : les deux lettres à Euphémie Didier (ch. 2.2, L. 1 et 2)<sup>374</sup> ; la lettre à Démosthène Ollivier (ch. 2. 2, L. 2)<sup>375</sup> ; les cinq lettres à Daniel Ollivier (ch. 2.2, L. 6 à 10)<sup>376</sup>.

Trois sont publiées dans des ouvrages dont le titre ne mentionne pas le nom du destinataire ou de l'expéditeur : la lettre à Lamartine (à divers autres L. 3)<sup>377</sup> ; la lettre à la baronne Eskeles (À divers autres L. 6)<sup>378</sup> et la lettre à Marie Pleyel (À divers autres L. 8)<sup>379</sup>.

### 1. 4. 2. 4. Trente-cinq documents complémentaires éclairant le corpus principal

J'ai ajouté une trentaine de lettres (de Liszt ou d'autres correspondants) et divers autres documents reproduits à partir d'éditions existantes, ou d'autographes conservés dans les archives Daniel Ollivier de la BnF<sup>380</sup>. Leur fonction est d'éclairer le contexte de certaines lettres appartenant au corpus lui-même. Un **tableau synthétique** présentant ces documents figure en tête de la deuxième grande partie de la thèse. Ces ajouts portent à **quatre-vingt-douze le nombre total de lettres** figurant dans ma thèse (sans compter des extraits de lettres insérés dans les commentaires). Voici la liste de ces documents complémentaires.

---

<sup>374</sup> Ces deux lettres sont publiées par Jacqueline BELLAS dans un article intitulé : « Liszt et la fille de Madame D... », dans la revue *Littératures*, Université de Toulouse, n° 2, automne 1980, p. 135 et 136 (numéro épuisé mais article accessible en ligne).

<sup>375</sup> J'ai d'abord cru inédite cette lettre de Liszt à Démosthène Ollivier, datée du 30 octobre 1857 (autographe NAF 25180 f. 81- 82). Puis j'ai découvert qu'elle avait été publiée, dans sa version originale française, au sein d'un article rédigé en anglais, dans une revue hongroise : K. HAMBURGER, « Liszt and Emile Ollivier », dans *Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae* 28, 1986, p. 73. Comme elle est peu accessible, je la conserve dans mon corpus, où elle figure dans sa version authentique (K. Hamburger corrige l'orthographe de Liszt, en y introduisant une erreur sur un participe passé).

<sup>376</sup> Ces cinq lettres sont publiées dans Knepper, *QIL*, *op. cit.*, n°6, 2007, p. 27-50.

<sup>377</sup> Lettre publiée ans la *Correspondance générale* d'Alphonse de Lamartine établie par Christian CROISILLE, t. 2, 1830-1867, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 353.

<sup>378</sup> Lettre publiée en note dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 349, note 3).

<sup>379</sup> Lettre publiée en tant que document annexe dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, « Document IV », p. 679.

<sup>380</sup> Il s'agit majoritairement de lettres reproduites à partir de publications existantes, souvent peu accessibles. Seules les trois d'entre elles qui étaient inédites, citées dans la note précédente, sont transcrites par mes soins. Quelques-uns de ces documents ne sont pas à proprement parler des lettres : un article nécrologique, un poème et un extrait de journal complètent la lettre de Liszt sur la mort de Blandine (À sa mère L. 13 et L. 14).

## Neuf compléments aux lettres de Liszt à sa mère (ch. 2. 1).

Sur la mort de Blandine : lettre d'É. Ollivier à Cosima, 22 septembre 1862<sup>381</sup>; article nécrologique de Bertalan Szemere, publié dans une revue hongroise de 1863<sup>382</sup>; poème de Louis Ratisbonne « Il le fallait », paru dans la *Revue Germanique* du 1<sup>er</sup> février 1863<sup>383</sup>; extrait d'un agenda d'Alfred de Vigny publié dans le *Journal* d'Émile Ollivier à la date du 18 mai 1864<sup>384</sup>; sur l'entrée de Liszt dans les ordres : réponse d'Anna Liszt à son fils, 4 mai 1865 (traduction)<sup>385</sup>. À ces reproductions de textes déjà publiés s'ajoute la transcription de quatre lettres d'Anna Liszt à Émile Ollivier, écrites en français (citées plus haut parmi les lettres inédites) adressées à son petit-gendre Émile Ollivier, restées inédites jusqu'à présent : lettres du 9 octobre 1863, du 11 septembre 1864, du 21 septembre 1865 et du 1<sup>er</sup> novembre 1865<sup>386</sup>. Elles nous fournissent un précieux écho aux lettres de Franz, en offrant des exemplaires de lettres écrites par sa mère, car les archives parisiennes ne contiennent pas de lettres d'Anna à son fils ; comme, en outre, ces lettres sont rédigées en français, langue qu'Anna ose pratiquer malgré ses difficultés, elles nous dévoilent les qualités de communication et de cœur de la mère de Liszt.

J'ai intégré, en plus, en compléments à ce chapitre, des **séries d'extraits** : extraits de six lettres autour de la mort de Daniel Liszt<sup>387</sup>; extraits de six lettres autour de la mort de Blandine<sup>388</sup>; extraits de textes d'É. Ollivier : deux sur l'entrée de Liszt dans les ordres : *Journal*, 3 mai 1865 et lettre à Carolyne de Sayn-Wittgenstein du 31 mai 1865; extrait de son discours à la chambre du 13 avril 1865<sup>389</sup>; extraits de deux lettres d'É. Ollivier sur la maladie et la mort d'Anna 1<sup>er</sup> et 14 février 1866<sup>390</sup>.

## Dix compléments aux lettres adressées par Liszt aux autres membres de sa famille (ch. 2. 2)<sup>391</sup>

Une lettre inédite de Daniel Liszt à Blandine (large extrait), de janvier 1857, citée plus haut parmi les lettres inédites<sup>392</sup>. Une lettre autour du mariage de Blandine : lettre de Liszt à Démosthène Ollivier du 6 janvier 1858<sup>393</sup>. Une lettre reconstituée de Liszt à Blandine, Weimar, 2 juillet 1861<sup>394</sup>. Sept lettres et

---

<sup>381</sup> Complément à L. 13 de Liszt à sa mère.

<sup>382</sup> Complément à L. 14 de Liszt à sa mère.

<sup>383</sup> Complément à L. 14 de Liszt à sa mère. Poème publié par D. OLLIVIER, *Correspondance de Liszt avec Madame Ollivier, op. cit.*, 1936, p. 20.

<sup>384</sup> Complément à L. de Liszt à sa mère 14.

<sup>385</sup> Complément à L. 24 de Liszt à sa mère.

<sup>386</sup> Ces quatre lettres figurent en tant que compléments à l'ensemble du chapitre 2. 1 « Lettres de Liszt à sa mère ». Les autographes sont archivés dans l'album NAF 25193, f. 27-34.

<sup>387</sup> Compléments à L. 8 de Liszt à sa mère.

<sup>388</sup> Complément à L. 13 de Liszt à sa mère.

<sup>389</sup> Complément à L. 24 à sa mère.

<sup>390</sup> Conclusion à L. 26 à sa mère.

<sup>391</sup> Ces lettres sont regroupées dans les compléments au chapitre 2. 2.

<sup>392</sup> Complément à la lettre 1 du ch. 2. 2., de Liszt à son fils Daniel. Autographe NAF 25179, L. 79, f. 245-249.

<sup>393</sup> Compléments à la lettre de Liszt à Démosthène Ollivier du 30 octobre 1857 (ch. 2. 2, L. 3).

documents autour de la mort d'Anna Liszt : lettre de Liszt à Émile Ollivier, 9 février 1866 ; discours d'É. Ollivier sur la tombe d'Anna Liszt le 8 février, publié le 10 février dans *La Presse* ; lettre inédite de Cosima à Émile Ollivier du 9 février 1866 et lettre inédite à Adolphe Ollivier du 11 février 1866<sup>395</sup> ; lettre d'É. Ollivier à Marie d'Agoult du 13 septembre 1862 ; lettre de Carolyne de Sayn-Wittgenstein à É. Ollivier du 26 juin 1886 (extrait) ; lettre de D. Ollivier à Liszt, 20 juillet 1886.

### **Trois compléments aux lettres de Liszt à Massart, série 1 (ch. 2. 3. 1)**

Lettre de Liszt à l'éditeur anglais Ignaz Moscheles du 28 décembre 1837<sup>396</sup> ; lettre de Liszt aux éditeurs Breitkopf & Härtel du 15 juillet 1838<sup>397</sup> ; lettre inédite du comité de Bonn à Liszt du 30 novembre 1839<sup>398</sup>.

### **Neuf compléments aux lettres de Liszt à Massart série 2 (ch. 2. 3. 2)**

Billet d'engagement de Liszt à payer une pension à Marie d'Agoult pour Blandine, Paris, 10 mai 1844 ; lettre de Liszt à Blandine, 5 mars 1845 ; de Liszt à Cosima, 5 mars 1845 ; de Blandine à Liszt, mars 1845<sup>399</sup> ; lettre de Liszt à sa mère, Marseille, 3 mai 1845 ; Lettre de Liszt à sa mère, Avignon, 6 mai 1845 ; de Madame Bernard à Massart, 5 juillet 1845 ; de Madame Bernard à Liszt, 10 octobre 1846<sup>400</sup>.

### **Quatre compléments aux lettres de Liszt à divers autres destinataires (ch. 2. 4)**

Lettre de Lamartine à Liszt, du 1<sup>er</sup> novembre 1835<sup>401</sup> ; lettre de Blandine à Carolyne SW, Paris, 12 décembre 1860<sup>402</sup> ; lettre de Liszt à Jules Janin, Vienne, 21 mai 1846<sup>403</sup> ; lettre de Liszt à la princesse Cristina de Belgiojoso, Château de Grätz, 24 mai 1846<sup>404</sup>.

## **1. 4. 2. 5. Identifications et datations**

Mes transcriptions apportent des données nouvelles, essentiellement sur l'identité des personnes citées dans les lettres, et sur la datation de certains autographes.

---

<sup>394</sup> Transcription personnelle de l'autographe NAF 25180, f. 130 ; le P. S., inédit, complète la lettre publiée par D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 283-284).

<sup>395</sup> Complément à L. 4 aux autres membres de sa famille : lettre de Liszt à Adolphe Ollivier du 12 février 1866.

<sup>396</sup> Complément à L. 4 de Liszt à Massart, de Milan, novembre 1837.

<sup>397</sup> Complément à L. 6 de Liszt à Massart, de Venise, 3 juin 1838.

<sup>398</sup> Complément à L. 9 de Liszt à Massart, de Portsmouth, 17 août 1840.

<sup>399</sup> Complément à L. 13 de Liszt à Massart, de Gibraltar, 6 mars 1845.

<sup>400</sup> Complément à L. 18 de Liszt à Massart, de Lyon, 15 mai 1845.

<sup>401</sup> Complément à L. 3 à divers autres, lettre à Lamartine, Genève, 27 septembre 1835.

<sup>402</sup> Transcription personnelle de l'autographe NAF 25191, document 32, f. 188-189 : copie manuscrite par Blandine d'un article publié par Lamartine dans son *Cours familier de littérature*, tome 10, 1860.

<sup>403</sup> Version courte publiée par LA MARA, VIII, 1905, p. 45.

<sup>404</sup> Complément à L. 10, de Liszt à Janin, ch. 2.4 : version abrégée de la « narration de la cérémonie de Grätz » adressée par Liszt à Jules Janin mi-mai 1846.

La destinataire d'un fragment d'autographe énigmatique a pu être identifiée comme étant Blandine Liszt, épouse d'Émile Ollivier, et sa localisation estimée à Weimar, le 2 juillet 1861. J'ai également identifié certaines œuvres musicales citées dans ce fragment : il s'agit d'une édition des quatuors de Beethoven dirigée par Liszt pour l'éditeur allemand Ludwig HOLLE installé à Wolfenbüttel (Basse-Saxe)<sup>405</sup>, et de ses poèmes symphoniques en cours de publication chez Breitkopf & Härtel, sans doute *Hamlet* et *Hunnenschlacht*<sup>406</sup>. L'ensemble était inédit.

**J'ai daté et localisé un billet envoyé par Liszt à Hermann Cohen** : il a été écrit à Lausanne en juillet 1836<sup>407</sup>.

**J'ai rétabli la véritable identité de la personne appelée Adèle de LA PRUNARÈDE**, maîtresse du jeune Liszt en 1831<sup>408</sup>. Il s'agit d'une rectification importante. En effet, jusqu'à présent, les biographes et éditeurs de lettres de Liszt ont fait erreur sur l'identité de cette femme, la croyant née en 1796 et insistant sur la grande différence d'âge, de quinze années, qui la séparait de Liszt. Or j'ai découvert que la personne aimée de Liszt en 1831 n'est pas celle-ci, mais sa belle-sœur, l'erreur provenant de la confusion entre leurs noms de femmes mariées ayant épousé deux frères. L'explication, quoique longue, se doit d'être présentée ici.

La femme du château de Marlioz est en réalité Adèle-Joséphine-Vivante QUARRÉ DE CHELERS (Chelers 1808 – Rome 1871), qui a épousé en 1827 Fulcrand-Henri-Marie-Eugène de Benoist, comte de LA PRUNARÈDE (1784-1851) ; elle sera par la suite duchesse de FLEURY, par autorisation papale de 1847. C'est à elle que Liszt dédicace, trente-cinq ans après leur liaison, un exemplaire de l'ouvrage d'Anatole de SÉGUR, *Le Poème de Saint François*, publié à Paris en 1866 (avec une erreur sur son titre de noblesse à cette date, se souvenant d'elle comme étant comtesse) ; son époux avait été propriétaire du château de Marlioz à partir de 1829, d'après les archives du site. C'est sa belle-sœur, plus âgée qu'elle de douze ans, qui est désignée sous le nom de Jeanne Frédérique Athénaïs dite Adèle de la Prunarède, de Pandin de Saint-Hippolyte, comtesse Benoist de la Prunarède (1796 - Montpellier, 1886) ; elle était l'épouse de Nestor Hippolyte de Benoist de La Prunarède, frère d'Eugène Fulcrand du même nom (les auteurs, A. Walker et les suivants, qui précisent que cette comtesse de La Prunarède-là est « dite Adèle », ont peut-être fait cette supposition pour donner de la crédibilité à cette identification). La vérité historique demande de rendre son identité et son âge à la véritable Adèle, jeune femme mariée de vingt-trois ans chez qui Liszt, âgé de vingt ans, a séjourné en décembre 1830 et janvier 1831. Cette rectification a, en fait, peu de conséquences sur notre connaissance de la liaison qu'elle a entretenue avec Liszt.

---

<sup>405</sup> À ma connaissance, ce travail éditorial de Liszt n'est pas connu de ses biographes.

<sup>406</sup> La démarche que j'ai suivie pour élucider l'énigme complexe représentée par ce fragment est exposée dans l'Annexe 10.

<sup>407</sup> [Lausanne, juillet 1836] ; mes arguments figurent à la suite de la lettre (chapitre 2. 4, à divers autres destinataires, L. 5).

<sup>408</sup> Je précise qu'Adèle de la Prunarède n'est pas nommée dans les lettres de Liszt de mon corpus, et que Vier fait silence sur cette liaison de Liszt, alors qu'il publie la lettre envoyée de Marlioz, la situant sans explication à Genève (*op. cit.*, p. 21). C'est en menant des recherches sur ce séjour à Marlioz, nom explicitement cité dans la lettre de Liszt à sa mère du 9 janvier 1831 (L. 1 des lettres à sa mère, autographe NAF 25179, f. 1) que j'ai découvert les difficultés présentées par l'identification d'Adèle de la Prunarède.

Hormis son âge, en effet, le reste de l'histoire de cette femme reste inchangé par rapport à ce que les biographes de Liszt en rapportent : cette Adèle de La Prunarède, née en 1808 et épouse du propriétaire du château de Marlioz, a effectivement mené par la suite la vie attribuée par ces auteurs à l'autre Adèle ; installée à Rome, elle y revoit Liszt en 1838-1839, suscitant la jalousie de Marie d'Agoult, puis, en vieillissant, elle adoptera une vie dévote, dont témoigne la dédicace du *Poème de St-François* que lui adressera l'abbé Liszt en 1866<sup>409</sup>.

#### 1. 4. 2. 6. Rectifications apportées à l'édition de Vier<sup>410</sup>

J'ai découvert, au cours de mon travail, que l'édition de Vier présentait des erreurs et des insuffisances de transcription. Elles sont assez nombreuses dans la première série des lettres à Massart, celles du séjour italien de Liszt avec Marie d'Agoult, intense période de production musicale. Or certains des sujets abordés dans ces lettres n'ont été connus par les biographes de Liszt qu'à travers cette édition, parfois fautive. J'y apporte de nombreuses rectifications, dont certaines fournissent des données restées inconnues jusqu'à aujourd'hui. En voici les plus importantes<sup>411</sup>.

#### **Restitution de six passages de lettres omis par Vier ou mal transcrits.**

Cinq post-scriptum figurant à la fin d'une lettre adressée par Liszt à Massart sont absents de l'édition de Vier<sup>412</sup>. Les restitutions que j'en fais sont les corrections les plus importantes que j'apporte, étant donné la nature, biographique et musicale, des sujets qui y sont abordés.

La première omission d'un post-scriptum se situe dans une lettre envoyée à l'automne 1837, et concerne notre connaissance de l'activité musicale de Liszt à cette époque. Dans l'autographe, ces lignes figurent à la suite d'un texte recopié par Liszt, destiné à servir de préface à ses transpositions pour piano des symphonies de Beethoven<sup>413</sup>. On y lit : « **Mon cher Massart, Comme je pourrais bien y ajouter encore quelque chose, je ne vous enverrai la préface de l'*Album d'un voyageur* que plus tard. Buona notte** ». Cette phrase, absente de l'édition de Vier, nous apprend deux choses importantes : la date à laquelle Liszt a

---

<sup>409</sup> Un exposé plus détaillé de mes recherches généalogiques sur cette personne figure, au chapitre 2.1, en note de la lettre n°1 de Liszt à sa mère.

<sup>410</sup> Rappelons que je m'écarte de l'édition de Vier dans le découpage des lettres : il avait divisé certains autographes en plusieurs lettres, ce qui m'a semblé injustifié ; j'ai repris l'identification des lettres telle qu'elle est présentée dans le classement des albums de la BnF.

<sup>411</sup> Une liste détaillée des erreurs de Vier figure dans le chapitre 2. 3. 1, lettres à Massart première série, complément n° 3. Elle concerne la première série des lettres à Massart, qui présente un grand nombre de négligences, dont des omissions de mots et même de lignes entières. La deuxième série, dont le sujet concerne Marie d'Agoult, est plus rigoureusement transcrite par Vier, qui rédigeait à la même époque son grand ouvrage sur la comtesse. Les inexactitudes et erreurs de toutes les lettres figurant dans l'édition de Vier sont signalées en notes de bas de page. Celles qui se trouvent dans les lettres à sa mère portent essentiellement la lecture des noms propres, ainsi que sur celle des mots allemands, systématiquement laissés en blanc.

<sup>412</sup> Le plus souvent, Liszt omet de signaler par les lettres conventionnelle « P. S. » l'ajout de quelques lignes au bas d'une lettre. Je les appelle ici « post-scriptum » par commodité. Ceux que Vier a omis se trouvent, dans les autographes, placés en surcharge sur la première page, à angle droit, en colonne, dans la marge du haut.

<sup>413</sup> Vier a présenté ce texte en dehors des lettres, en tant qu'Appendice I, intitulé « Préface aux symphonies de Beethoven (partitions pour piano) ». Les lignes qui suivent ce texte dans l'autographe, explicitement adressées à Massart, sont totalement omises (*op. cit.*, p. 149).

rédigé cette première préface (dès l'automne 1837)<sup>414</sup>, et son intention d'en écrire une deuxième sur les œuvres qu'il est en train de composer<sup>415</sup>. Or cette lacune se trouve aggravée par deux autres omissions. On découvre l'une dans une lettre légèrement antérieure, où Liszt évoque déjà les transpositions pour piano des symphonies de Beethoven : toute une moitié de phrase a disparu à l'intérieur d'un paragraphe. Je présente ici en italique les mots absents de l'édition de Vier : « *Hummel a fait aussi des arrangements de ces symphonies, mais ce sont là de véritables dérangements, et il est triste de voir la pensée du maître ainsi défigurée*<sup>416</sup>. » Le jugement esthétique de Liszt sur la qualité des transpositions pour pianos, qui proliféraient à l'époque, est ainsi totalement effacé. L'autre information omise est due à une erreur de transcription, elle concerne les étapes de la composition de l'*Album d'un voyageur*, qui ont posé problème aux historiens. Se fondant sur l'édition de Vier, ceux-ci ont cru savoir que Liszt parlait, dans sa lettre du 1<sup>er</sup> mars 1839, de « l'envoi des épreuves de l'*Album d'un voyageur*, deuxième année<sup>417</sup> », datation qui présentait des incohérences. Or on lit dans l'autographe, sans l'ombre d'un doute, qu'il s'agit de : « l'*Album d'un voyageur 1<sup>ère</sup> année* »<sup>418</sup>. La rectification effectuée dans ma transcription, qui intègre donc la *Première année de l'Album d'un voyageur*, pourrait apporter une nouvelle solution aux longs débats que l'édition erronée de Vier a suscités<sup>419</sup>.

Le deuxième post-scriptum omis se situe à la fin de la lettre à Massart du 3 juin 1838<sup>420</sup>. Il touche à la vie familiale de Liszt : « *Adressez tout à Ricordi - / Probablement au/ commencement de/ juillet je ferai /une pointe de/ 2 ou 3 jours à/ Genève*<sup>421</sup> ». Il est vraisemblable que ce déplacement en Suisse était en relation avec le projet de Liszt et de Marie d'A. de retirer Blandine, alors âgée de deux ans et demi, au pasteur Demellayer, sous la surveillance duquel l'enfant était en nourrice depuis sa naissance. On n'a pas

---

<sup>414</sup> Ce texte de Liszt, qui contient un vibrant éloge du piano précieux à connaître, est resté inédit en France jusqu'à l'édition de Vier (*op. cit.*, 1950). Pour plus de précisions sur les étapes de sa publication, voir mes annotations de la lettre à Massart n°4.

<sup>415</sup> Cette préface-là n'a pas été retrouvée. Elle est cependant annoncée une nouvelle fois par Liszt dans une autre lettre à Massart de novembre 1837, publiée dans une revue hongroise (voir la liste de mes corrections dans les compléments aux lettres à Massart série 1, chapitre 2. 3. 1.)

<sup>416</sup> À Massart L. 2, Lyon, 29 juillet 1837 (NAF 25180, f. 18-23). Vier a sauté deux lignes du manuscrit, sans doute à cause du parallélisme visuel existant entre les deux mots « arrangements » et « dérangements », qui figurent tous deux, également soulignés, en tête de ligne. Autre inexactitude : Vier a écrit, sans logique, « la pensée des maîtres aussi défigurée », au lieu de la formulation écrite par Liszt : « ainsi défigurée », cohérente avec les mots qui la précèdent. Voici la phrase erronée figurant dans Vier : « Hummel a fait aussi des arrangements, et il est triste de voir la pensée du maître aussi défigurée » (VIER, *op. cit.*, p. 31).

<sup>417</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 50. C'est moi qui souligne.

<sup>418</sup> À Massart L. 7, Rome, 1<sup>er</sup> mars 1839 (NAF 25180, f. 37-40). C'est moi qui souligne.

<sup>419</sup> Un spécialiste hongrois, G. Kroó, avait justement proposé, sur la base de l'édition de Vier, de considérer l'indication « 2<sup>ème</sup> année » comme un lapsus calami de Liszt, et de la remplacer par « 1<sup>ère</sup> année », pour trouver une solution satisfaisante aux questions de datation et de contenu des différentes « années » de l'*Album d'un voyageur* et des *Années de Pèlerinage*. Voir les notes attachées à la lettre à Massart n° 7, à la lettre à Moscheles (complément n° 2 à la série 1 des lettres à Massart) et au complément n° 3 à la série 1 des lettres à Massart détaillant mes corrections apportées à Vier.

<sup>420</sup> Ces lignes ne figurent pas à la fin de la lettre dans VIER, *op. cit.*, 1950, p. 48.

<sup>421</sup> À Massart, L. 6, Venise, 3 juin 1838 (NAF 25180, f. 33-36). Il s'agit de quelques mots rajoutés en tête de la lettre, à angle droit dans la marge du haut. Ils sont d'une lecture malaisée, comme d'ailleurs le reste de la lettre. Vier omet de transcrire ces lignes à la fin de la lettre (*op. cit.*, 1950, p. 48).

d'autre trace de ce déplacement, que Liszt semble ne pas avoir effectué, mais il importe de savoir que le projet en a existé<sup>422</sup>.

Le troisième post-scriptum absent chez Vier concerne l'édition des œuvres musicales de Liszt. On lit dans l'autographe de la lettre à Massart du 1<sup>er</sup> mars 1839<sup>423</sup> : « P.S. Dites à Bernard de s'entendre avec Ricordi pour la publication des *Nuits d'Été*, et d'envoyer les épreuves de ma part à Coks [*sic*] à Londres, à moins que les *Nuits d'Été* ne soient la propriété d'un autre éditeur xxxxxxxxxxxxxxx<sup>424</sup>, dans lequel cas il me [ren]drait service en lui offrant ce petit manuscrit à raison de 8 guinées<sup>425</sup> ». Ce projet d'édition anglaise est ignoré dans Vier. Il faut d'ailleurs compléter cette information par une autre correction, qu'il m'a fallu effectuer dans la même lettre, au sujet de partitions publiées hors de France. On lit dans l'autographe : « Quand j'aurai les épreuves **allemandes**, je vous les enverrai », alors que Vier dénature l'information en transcrivant l'adjectif ainsi : « Quand j'aurai les épreuves *attendues* », ce qui est vague et erroné<sup>426</sup>. En fait, comme Liszt vient d'écrire un peu plus haut : « **Les symphonies sont vendues en Allemagne, Italie et même Angleterre** », la phrase corrigée permet de comprendre qu'il charge Massart de faire graver ses *Symphonies de Beethoven* à Paris en utilisant, en guise de copie corrigée, les partitions déjà gravées en Allemagne. Et dans le post-scriptum omis, il projette de faire publier sa transposition des *Nuits d'Été* à Londres. Ces deux passages, qui ont été omis par Vier, sont importants à connaître, car ils fournissent un témoignage sur les questions économiques et juridiques touchant l'édition des partitions musicales en Europe.

Le quatrième se trouve dans la deuxième série des lettres à Massart, pourtant transcrite par Vier avec plus de rigueur. Il concerne de nouveau la vie familiale de Liszt. Celui-ci a rajouté à la fin de sa lettre du 26 août 1844 : « Je voudrais qu'on ne fit/ pas à Blandine/ un devoir de m'écrire/ et que sa correspondance avec/ moi soit entièrement/ spontanée<sup>427</sup>. » Depuis la rupture survenue en mai entre ses parents, Blandine, âgée de huit ans et demi, se trouve placée dans une pension huppée pour jeunes filles, dirigée par Louise Bernard, et continue à voir régulièrement sa grand-mère. On peut se demander qui est visé par Liszt ici : Anna Liszt, Madame Bernard, ou Marie d'A. ? La tension qui apparaît entre les lignes est à verser au chapitre de l'éducation des enfants de Liszt.

La cinquième omission concerne, cette fois-ci, une lettre de Liszt à sa mère, à laquelle Carolyne de Sayn-Wittgenstein a ajouté un paragraphe. Ce sont les dernières lignes écrites par cette dernière, et non par Liszt, qui manquent dans Vier : « avec mille vœux toujours également tendres, et en demandant votre

---

<sup>422</sup> Finalement Blandine ne rejoindra ses parents que le 15 janvier 1839, à Florence (pour plus de précisions, voir dans la lettre à Massart n°6, la note portant sur ce sujet).

<sup>423</sup> À Massart, L. 7, Rome, 1<sup>er</sup> mars 1839 (NAF 25180, f. 37-40). Ce P. S. signalé comme tel par Liszt, est difficile à déchiffrer, le papier ayant été abîmé par la cire rouge du cachet, qui a coulé et collé entre eux des fragments de papier. Ces lignes ne sont pas transcrites par Vier à la fin de la lettre (*op. cit.*, p. 53).

<sup>424</sup> Une série de mots barrés, illisibles.

<sup>425</sup> Bernard Latte, éditeur de musique à Paris, Ricordi, éditeur de musique à Milan, et Robert Cocks, éditeur de musique à Londres. L'édition de Vier ne permet pas de savoir que Liszt s'est adressé à ce dernier, en Angleterre.

<sup>426</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 49. C'est moi qui souligne.

<sup>427</sup> Autographe NAF 25180, f. 46-47. À Massart L. 11, Toulouse, 26 août 1844. Lignes absentes dans VIER, *op. cit.*, p. 62.



chère bénédiction pour votre fille tendrement et régulièrement affectonnée » (la signature « Carolyne » est conservée par Vier). Cette formule de politesse conclusive peut être mise en parallèle avec celles de Liszt qui, plus sobres, peuvent nous paraître plus élégantes<sup>428</sup>.

J'ajoute ici un autre passage omis par Vier. Il ne s'agit pas d'un post-scriptum, mais d'une phrase entière rédigée en allemand<sup>429</sup>. On déchiffre : « Wir sind auch nicht so ganz auf den Kopf gefallen – und lassen gerne die Sorge den Kopf zu verlieren anderen Leuten übrig – » ce qui signifie : « Nous ne sommes quand même pas tout à fait tombés sur la tête - et nous laissons bien volontiers à d'autres le souci de perdre la tête – »<sup>430</sup> Les sous-entendus nous échappent, car la lettre de sa mère à laquelle Liszt répond, en citant cette phrase en allemand qu'elle contenait sans doute, n'est pas conservée.

À ces omissions de lignes entières s'ajoutent des omissions ou des lectures erronées de noms propres.

### **Identification d'une dizaine de personnes absentes dans Vier, qui n'a pas reconnu leur nom.**

Certains noms propres sont mal déchiffrés par Vier, voire laissés en blanc. Leur rectification m'a permis de réintégrer dans les lettres de Liszt les personnes qui en étaient absentes à cause de ces erreurs.

L'erreur la plus importante concerne Charles GAY : ce grand ami de jeunesse de Liszt n'est, en effet, pas reconnaissable dans l'édition de Vier, qui a transcrit son nom en « Charles SAY »<sup>431</sup>, inconnu des dictionnaires ; ce musicien sera ordonné prêtre en 1845 et, prédicateur réputé, deviendra en 1877 Monseigneur Gay, évêque d'Anthédon ; son absence dans les lettres publiées par Vier a pu dérouter les biographes<sup>432</sup>.

Le cas de mademoiselle Clémence KAUTZ est moins gênant, car cette pianiste proche de Liszt est à la fois absente et présente chez Vier : étrangement, son nom n'est pas reconnu par celui-ci dans une première lettre<sup>433</sup>, alors qu'il l'est plus loin<sup>434</sup> ; il s'agit d'une ancienne élève de Liszt, professeur de piano de Blandine enfant, et future épouse de Léon Kreutzer.

Enfin, il faut rectifier une erreur d'identification commise par Vier sur un peintre ami de Liszt et de Marie d'A. Ce peintre est simplement nommé par Liszt « Scheffer », dans sa lettre à Massart envoyée de Bellagio, en octobre 1837. Il s'agit d'Ary Scheffer, auteur d'un portrait de Liszt réalisé en 1837. Or Vier

---

<sup>428</sup> Le passage omis devrait figurer dans VIER, *op. cit.*, p. 108). La question du complexe d'infériorité épistolaire de Liszt est examinée dans le chapitre 1. 3. 3, accompagnée de nombreux exemples de ses formules finales.

<sup>429</sup> Quelques autres mots allemands apparaissent dans les lettres de Liszt à sa mère : généralement, ils sont traduits par Liszt lui-même, les blancs laissés par Vier n'empêchent pas la compréhension du texte. Je les ai transcrits et accompagnés, au besoin, de leur traduction.

<sup>430</sup> L. 10 de Liszt à sa mère, Rome, 20 juillet 1862 ; VIER, *op. cit.*, 1950, p. 107 ; autographe NAF 25179, f. 22-23.

<sup>431</sup> VIER, *op. cit.*, « Charles Say », p. 33 ; p. 52 ; p. 53. Cette erreur se retrouve dans deux lettres à Massart : L. 2 Lyon, 29 juillet 1837, autographe NAF 25180 f.18-23 et L. 7, Rome, 1<sup>er</sup> mars 1839 ; autographe NAF 25180, f. 37-40.

<sup>432</sup> D. Ollivier avait lui aussi lu « Say » au lieu de « Gay ». C'est l'édition de S. Gut et J. Bellas qui a, la première, rectifié ce nom (*op. cit.*, 2001, p. 38).

<sup>433</sup> L. 8 à Massart, Lucques, 28 août 1839 ; VIER, *op. cit.*, p. 59 ; autographe NAF 25180, f. 41-43.

<sup>434</sup> L. 19 à Massart, Kiew, février 1847 ; VIER, *op. cit.*, 1950, p. 89 ; autographe NAF 25180, f. 64-65.

confond ce portrait avec un autre, réalisé en 1835 par le frère d'Ary, nommé, quant à lui, Henry Scheffer<sup>435</sup>.

Quelques autres erreurs concernent des personnes occupant une place plus secondaire dans la vie personnelle de Liszt, mais liées à son activité professionnelle : l'éditeur et compositeur parisien d'origine italienne Antonio Pacini, remplacé dans Vier par des points de suspension<sup>436</sup> ; la maison des frères graveurs-lithographes parisiens Charles-Louis et Louis MARQUERIE, dont le nom est lu « Marguerie » par Vier<sup>437</sup> ; l'éditeur londonien Robert COCKS<sup>438</sup>, omis par Vier avec un P. S. entier) et l'imprimeur chimiste parisien Francis BOBŒUF écrit « Bolveuf » par Vier<sup>439</sup>. Ces personnes appartenant au monde de l'édition musicale, dont le nom a été déformé ou ignoré, ne pouvaient donc pas être identifiées dans la publication de Vier. Il y manque aussi le nom du peintre Charles DUGASSEAU, ami de Massart, transcrit en « Dugassan »<sup>440</sup> et celui du violoniste et compositeur norvégien Ole Bull cité dans la lettre à Janin de mai 1846, laissé en blanc par Vier<sup>441</sup>.

### **Identification et rectification de noms de lieux et d'œuvres musicales<sup>442</sup>**

Les mots en langue étrangère sont très souvent mal lus, voire omis, par Vier. Ainsi, certains noms de places ou d'églises italiennes sont transcrits dans son édition de façon erronée, mais c'est sans grande conséquence pour le lecteur<sup>443</sup>. En revanche, l'identification de trois noms de lieux allemands mérite d'être signalée ici. C'est dans la station thermale de Bad Eilsen (Basse-Saxe) que Liszt est en cure, avec Carolyne de S. W. et sa fille Marie, en décembre 1849, et non à « Tilsen » qui n'existe pas<sup>444</sup>. Le cimetière berlinois dans lequel Daniel Liszt est inhumé se trouve près de la porte d'« Oranienburg » : Vier, qui n'a pas su lire ce toponyme, a laissé un blanc<sup>445</sup>. De même, la station de villégiature de Bieberich, près de Wiesbaden, où Wagner a séjourné en 1862, n'est pas nommée dans Vier, ce nom étant remplacé par un blanc<sup>446</sup>.

---

<sup>435</sup> L. 3 à Massart. VIER, *op. cit.*, 1950, p. 38, note 10 : « Il s'agit sans doute du portrait de Liszt peint par Henry Scheffer à Genève, en 1835 [...] Le portrait peint par Ary Scheffer date de 1839. » Cette attribution est erronée. Voir mes explications détaillées dans la note de la lettre à Massart L. 3 liée au nom de « Scheffer ».

<sup>436</sup> Pacini/*points de suspension* : VIER *op. cit.*, p. 33 ; L. 2 à Massart, Lyon, 29 juillet 1837 ; autographe NAF 25180, f. 18-23.

<sup>437</sup> Marquerie/ Marguerie : VIER, *op. cit.*, p. 49 ; L. 6 à Massart, Venise, 3 juin 1838, autographe NAF 25180, f. 33-36.

<sup>438</sup> Cocks/*blanc* : VIER, *op. cit.*, p. 53 ; L. 6 à Massart, Venise, 3 juin 1838, autographe NAF 25180, f. 33-36.

<sup>439</sup> Bobœuf/ Bolveuf : VIER, *op. cit.*, p. 39 ; L. 5 à Massart, Milan, février 1838 ; autographe NAF 25180, f. 29-32.

<sup>440</sup> Dugasseau/Dugassan : VIER, *op. cit.*, p. 51 ; L. 6 à Massart Venise, 3 juin 1838, autographe NAF 25180, f. 33-36.

<sup>441</sup> Ole Bull/*blanc* : VIER, *op. cit.*, p. 146 ; L. 10 à divers autres destinataires ; autographe NAF 25180, f. 11-12.

<sup>442</sup> Plusieurs de ces erreurs n'impactent pas la signification biographique des lettres. Elles sont simplement signalées au fur et à mesure, en note.

<sup>443</sup> Ces nombreuses erreurs figurant dans les lettres à Massart sont signalées dans mes notes, au fur et à mesure de leur occurrence. Un lecteur actuel, plus familier des sites européens, sait souvent les rectifier de lui-même.

<sup>444</sup> Eilsen/ Tilsen : VIER, *op. cit.*, p. 97 ; L. 3 à sa mère, Eilsen, 27 décembre 1849 ; autographe NAF 25179, f. 6-7.

<sup>445</sup> Oranienburg/*blanc* : VIER, *op. cit.*, p. 103 ; L. 8 à sa mère, Berlin, 16 décembre 1859 ; autographe NAF 25179, f. 18-19.

<sup>446</sup> Bieberich/*blanc* : VIER, *op. cit.*, p. 113 ; L. 13 à sa mère, 27 septembre 1862 ; autographe NAF 25179, f. 27-28.

Une œuvre musicale se trouve ignorée de la même façon : dans sa lettre du 17 août 1840 à Massart, Liszt parle avec humour d'un air, l'*Usato ardir*, dont la répétition le fatigue. Ces mots désignent, par son incipit, un trio célèbre du deuxième acte de *Semiramide*, opéra de Rossini. Or Vier a laissé un blanc à la place de ce titre<sup>447</sup>. Rappelons, à propos de titres d'œuvres, la correction importante, signalée plus haut, que j'apporte sur les *Années de Pèlerinage, 1ère année* (et non *deuxième année*<sup>448</sup>), titre indiqué par Liszt dans la lettre à Massart n° 7.

#### 1. 4. 2. 7. Apports factuels

**Je présente systématiquement un éclairage sur les événements et les personnes cités dans les lettres.**

Comme il se doit dans une édition critique, j'ai procédé à l'insertion systématique de notices sur les noms propres figurant dans les soixante-six lettres du corpus, que ces noms aient été lus correctement ou non par Vier<sup>449</sup>. Ils sont particulièrement nombreux, comme l'atteste l'Index des noms présenté à la suite des annexes, je ne les énumère pas ici.

J'ai tenu, par ailleurs, à enrichir de commentaires, plus ou moins développés, chacune des lettres, afin d'en éclairer le contenu. Les commentaires qui donnent lieu à un développement important concernent les thèmes majeurs apparaissant dans les lettres<sup>450</sup>.

On y trouve d'abord des sujets touchant à la musique. Parmi ceux-ci, la question de l'édition des œuvres musicales occupe une place centrale, car elle constitue le thème principal des lettres de Liszt à Massart de la première période, qui est riche en compositions pour piano. Parmi les autres sujets musicaux, on rencontre à plusieurs reprises des propos de Liszt sur ses grandes compositions, comme la *Messe de Gran*, et surtout ses oratorios *Christus*, la *Sainte-Élisabeth*, évoqués dans les lettres à sa mère à partir de 1862, mais aussi sur son projet d'opéra qui devait s'intituler *Sardanapale*, dont il entretient Massart.

L'autre thème dominant est d'ordre familial. Il apparaît sous plusieurs configurations. Il se trouve que le corpus contient des lettres liées aux trois grands deuils de la vie de Liszt, la mort de son fils Daniel, celle de sa fille Blandine, et celle de sa mère ; je leur incorpore, en écho, des lettres et des textes liés à ces trois événements, autour desquels s'expriment des sentiments affectueux. L'autre grand sujet familial concerne les enfants de Liszt. Les lettres font état des drames qui ont jalonné leur éducation, et ce jusqu'à un âge avancé, en raison du conflit opposant leurs parents. Là aussi, des textes complémentaires et des analyses tentent d'apporter quelques éléments de compréhension. Le troisième thème familial est plus serein : on découvre les relations de Liszt avec son petit-fils Daniel Ollivier. C'est l'occasion pour moi de présenter celui qui a constitué les archives conservant les autographes de ce corpus.

Une multitude d'autres sujets se découvrent au fil des lettres, qu'il n'est pas utile de détailler ici.

---

<sup>447</sup> *Usato ardir/blanc* : VIER, *op. cit.*, p. 58 ; L. 9 à Massart, Portsmouth, 17 août 1840 ; autographe NAF 25180, f. 44-45.

<sup>448</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 50.

<sup>449</sup> Les identifications des personnes figurent en notes de bas de page.

<sup>450</sup> Les références des lettres se trouvent dans le paragraphe « Faits et thèmes principaux apparaissant dans les lettres du corpus » du chapitre 1. 4. 1. 2.

### 1. 4. 3. Analyse de l'écriture de Liszt

#### 1. 4. 3. 1. Analyse transversale : respect des normes, variations et classicisme

Il convient de récapituler ici mes apports d'une autre nature : ceux que constituent mes analyses des lettres de Liszt.

Il y a d'abord tout un chapitre consacré à l'analyse de la forme des lettres de Liszt envisagées dans leur ensemble<sup>451</sup>. En partant des plaintes de ce musicien sur ses difficultés d'écriture, j'ai examiné comment ses autographes se situent par rapport à certaines prescriptions des manuels épistolaires. Les lettres du corpus offrent des séries d'exemples illustrant les codes du cérémonial épistolaire, et la façon dont Liszt s'y soumet, à savoir avec un conformisme assumé, pimenté d'une discrète dose de liberté. On découvre aussi la contradiction qui sous-tend son rapport à l'écriture : une attirance revendiquée pour le style recherché des modèles épistolaires du Grand Siècle coexiste avec un goût, manifesté dans ses propres lettres, pour la vivacité des formes brèves du dix-huitième.

J'ai, ensuite, inséré dans les chapitres consacrés à l'édition des lettres, des analyses plus spécifiques à tel ou tel autographe. Elles peuvent figurer, comme je l'ai déjà précisé, soit immédiatement après la lettre concernée, sous forme d'un bref commentaire stylistique, soit dans les compléments qui la suivent, lorsque l'analyse présente une certaine ampleur. Elles appliquent à des lettres précises les remarques générales faites dans le chapitre introductif, afin d'amener au jour certains traits de l'écriture lisztienne.

Par ailleurs, toujours à proximité des lettres transcrites, je développe quelques commentaires portant, non plus sur le rapport de Liszt à l'écriture, mais sur certains traits problématiques de sa personnalité : son rapport à la hiérarchie sociale, à la paternité, à l'illégitimité de ses enfants, à leur éducation<sup>452</sup>.

Voici maintenant, présentées de façon panoramique au sein des regroupements d'autographes, les différentes facettes de Liszt épistolier telles que je les ai observées dans les lettres du corpus. Elles constituent un autre type d'apports.

#### 1. 4. 3. 2 Analyses ponctuelles

##### **Une palette de styles variés<sup>453</sup>**

Les lettres adressées par Liszt à divers destinataires autres que Massart et les membres sa famille proche sont les plus intéressantes pour observer l'écriture épistolaire de Liszt, en raison de leur diversité.

En effet, on y découvre certaines facettes du personnage, plutôt secrètes comme dans ses lettres de jeunesse à la jeune Euphémie Didier<sup>454</sup>, ou banalement prosaïques, comme dans le bref message

---

<sup>451</sup> Le chapitre 1.3 intitulé : « Une analyse de la forme des lettres : résultats »

<sup>452</sup> Ces derniers traits apparaissent de façon transversale dans plusieurs chapitres : à propos du code épistolaire (ch. 1. 3. 2. 2), du conflit avec Marie d'A. (ch. 2. 1., L. 4 et 5 à sa mère ; ch. 2. 2, L. 1 à son fils ; ch. 2. 3, L. 11 à 18 à Massart) et de la naissance de son fils (ch. 2. 4, L. 7 à Hortense Allart).

<sup>453</sup> Ch. 2. 4. : à divers autres destinataires.

utilitaire envoyé à Hermann Cohen<sup>455</sup>, ou encore sèchement polémiques, comme dans les billets cassants qu'il adresse à ceux dont il se sent mal traité, l'abbé Deguerry et Maurice Schlesinger<sup>456</sup>. On y rencontre aussi quelques modalités particulières de son écriture : mystérieuse, voire obscure, quand il s'adresse à certaines femmes, la baronne Eskeles et Marie Pleyel<sup>457</sup>, humoristique à l'adresse d'une autre, Hortense Allart<sup>458</sup>, cérémonieuse et contournée dans une lettre à Lamartine<sup>459</sup> et d'une véhémence acerbe dans la lettre d'amicale complicité qu'il envoie à Jules Janin<sup>460</sup>. Enfin, accompagnant cette dernière lettre, une ébauche d'article de presse nous offre un témoignage précieux sur le processus d'écriture littéraire de Liszt.

Chacune de ces lettres fournit l'occasion d'un commentaire sur la forme, graphique ou stylistique, de celle-ci, illustrant les observations sur l'écriture de Liszt présentées globalement dans le chapitre d'introduction consacré à ce sujet. Certaines d'entre elles s'accompagnent d'un commentaire plus approfondi. Ce sont les lettres dans lesquelles une recherche d'écriture littéraire est perceptible : la lettre à Lamartine, au style soutenu (appelé « sublime » dans les manuels épistolaires)<sup>461</sup>, la lettre à Marie Pleyel, au ton galant, voire précieux, la lettre à Hortense Allart, d'un humour pétillant. Quant à la lettre à Jules Janin, elle illustre clairement le style que j'ai qualifié de « classique », au sens des Lumières, dans sa dimension polémique (que l'on trouve aussi dans les billets d'humeur, analysés plus brièvement)<sup>462</sup>. Enfin, j'ai accordé une attention particulière à « La narration de la Cérémonie de Grätz », qui n'est pas à proprement parler une lettre, mais qui nous offre un exemple précieux de la méthode d'écriture de Liszt dans les textes qu'il destinait à la publication. Élargissant au-delà de sa correspondance la problématique des difficultés rédactionnelles de Liszt, je propose une analyse de cette ébauche de récit, qui pourra alimenter la réflexion sur la paternité de ses écrits.

### **Forme canonique des lettres de circonstances.**

Ce deuxième ensemble de lettres, disparate comme le précédent, présente toutefois une certaine unité. En effet, celles-ci appartiennent majoritairement à ce que les manuels épistolaires appellent les lettres de circonstances, genre très normé. La présentation de ces lettres est soignée, respectueuse des codes de la politesse, sans ratures ni soulignements. Et cependant, Liszt s'y montre délicat, capable de personnaliser une forme très conventionnelle : il en respecte les codes, tout en s'adaptant à chacun de ses

---

<sup>454</sup> Voir 2. 4., L. 1 et L. 2.

<sup>455</sup> Voir 2. 4., L. 5.

<sup>456</sup> Voir 2. 4., L. 4 et L. 9.

<sup>457</sup> Voir 2. 4., L. 6 et 8.

<sup>458</sup> Voir 2. 4., L. 7.

<sup>459</sup> Voir 2. 4., L. 3.

<sup>460</sup> Voir 2. 4., L. 10.

<sup>461</sup> La réponse de Lamartine étant conservée, j'en propose une analyse comparative avec la lettre de Liszt ; cette analyse est présentée en tant que n° 1 des compléments au chapitre 2. 4.

<sup>462</sup> Voir 2. 4., L. 10 - NAF 25180, f 11-12. L'analyse de la lettre elle-même, figure comme complément n° 2 au chapitre 2.4., et celle de la narration comme complément n° 3.

correspondants<sup>463</sup>. C'est, dans le mode mineur, une autre qualité épistolaire qu'il serait en droit de s'attribuer, en plus de l'art des variations déjà évoqué à propos des formules introductives et finales<sup>464</sup>. On y découvre aussi une de ses qualités humaines fondamentales : une bienveillance sincère à l'égard des gens, exprimée avec un laconisme que l'on peut interpréter comme de la discrétion. À l'occasion de la première lettre de cet ensemble, adressée à son fils Daniel, qui appartient au genre des lettres d'éducation, je propose une analyse portant sur le fond, à savoir la complexité de ses sentiments paternels<sup>465</sup>.

### **Style pragmatique des lettres d'affaires.**

Le style des lettres de Liszt à Massart se caractérise par la clarté et la concision, qualités requises dans les d'affaires, mais aussi par une certaine souplesse, plus élégante

Ce sous-corpus, assez étendu, mériterait à lui seul une analyse approfondie : on y découvre les caractéristiques de l'écriture de Liszt s'adressant à un ami musicien, dans le contexte bien précis des négociations avec les éditeurs de musique. Mais ce n'était pas l'objectif de ma thèse de me centrer sur ce sujet : seuls quelques éléments sont pris en compte dans mes commentaires, délimités par la problématique des plaintes de Liszt sur ses difficultés de rédaction. De nombreux pans de ces lettres sont cités plus haut à propos des préconisations des manuels<sup>466</sup>. Ils ont permis, entre autres, de mettre en lumière l'art de la variation manifesté par Liszt dans les formules d'encadrement d'une lettre<sup>467</sup>. D'autres aspects de son écriture épistolaire sont abordés plus loin, dans les introductions aux deux ensembles selon lesquels j'ai regroupé les lettres à Massart<sup>468</sup>. Les caractéristiques du style de Liszt dans ces lettres à un ami musicien sont celles du style « simple » : « pur » et clair, parfois enrichi de « coloris » qui le rapprochent du style « médiocre »<sup>469</sup>. On n'y trouve pas de recherches d'ornementation littéraire. L'écriture est pragmatique, comme il sied dans les lettres d'affaires. Les seuls agréments consistent en l'insertion d'anecdotes et de plaisanteries rédigées de façon très concise, et en l'expression insistante de la reconnaissance éprouvée par Liszt envers son ami. Ces agréments se trouvent presque exclusivement dans la première série des lettres. La deuxième présente un ton général beaucoup plus grave, proche du

---

<sup>463</sup> On pourra se reporter au commentaire synthétique de ces lettres que j'ai inséré dans l'introduction au chapitre 2. 2, sous le titre : « Intérêt de cet ensemble. Des lettres de circonstance : codes sociaux et personnalisation. »

<sup>464</sup> Dans le chapitre 1. 3. 3 « La plume de Liszt, variations et classicisme ».

<sup>465</sup> Ce commentaire figure à la suite de la lettre n° 1 du chapitre 2. 2. Il est intitulé : « Liszt et la conception de la paternité ».

<sup>466</sup> Dans les chapitres 1. 3. 2 « Liszt et le bon usage » et 1. 3. 3 « Style épistolaire et modèles ... Variations et classicisme ».

<sup>467</sup> Chapitre 1. 3. 3. 2 « Organisation formelle d'une lettre. L'art de la variation dans l'exorde et le congé. Virtuosité de Liszt dans ce genre mineur ».

<sup>468</sup> Chapitre 2. 3. 1 : « Dix lettres sur l'édition musicale des œuvres de Liszt à Paris », voir dans l'introduction les paragraphes intitulés « Thème principal : des commissions de marchands de musique » et « Thèmes secondaires et particularités ». Chapitre 2. 3. 2 : « Sur le conflit avec Marie d'Agoult à propos de la garde des enfants », voir à la fin de l'introduction le paragraphes intitulé « Hiatus entre le virtuose triomphant et le père aux abois. Une question de légitimité ? », qui propose un commentaire de ces lettres centré sur une question de fond (et non sur le style).

<sup>469</sup> Pour la définition des styles, voir le chapitre 1. 3. 3. 4 « Styles et modèles ».

tragique, mais toujours d'une discrétion extrême : Liszt ne confie pas à son ami ses sentiments profonds. D'après ses propres dires, ce n'est pas par refus de se livrer, mais par incapacité à s'exprimer<sup>470</sup>.

### **Quelques exemples du style d'affaires direct.**

J'ajouterai simplement ici quelques exemples du style pragmatique que je viens d'évoquer. Le centre des lettres est souvent présenté sous forme d'exposé, avec numérotation des paragraphes, soulignements, traits de séparation, reprises sous forme de résumés. Une telle forme serait bannie d'une lettre mondaine : c'est dans les correspondances professionnelles que la priorité est donnée à la clarté du message. Voici quelques exemples de ce style : « **Observations générales** » ... « **En résumé donc pour ne pas vous embrouiller**<sup>471</sup> » ; « **Maintenant parlons encore un peu affaires. Je diviserai mon sermon en trois points** » et il les numérote en effet, explicitement, par des chiffres<sup>472</sup>. On constate aussi un emploi massif de l'impératif, rarement atténué : « **Faites-moi l'amitié d'aller [...]** Recausez-en donc (et au besoin montrez ma lettre) [...]**Ecrivez- moi seulement [...]** Prenez des informations précises et écrivez-m'en [...]**Dites-moi aussi [...]** Envoyez les épreuves [...]**Dites-moi aussi [...]** dites-lui [...]**Dites-lui aussi [...]**<sup>473</sup> » ; « **Maintenant la seule chose que je vous prie de faire immédiatement est celle ci [...]** Allez chez Bernard, et priez le de publier de suite le Galop chromatique à deux 2 et à 4 mains [...]**Tachez de terminer [...]** faites-lui mes compliments [...]**dites-lui [...]**<sup>474</sup> », etc. À ces expressions directes, dépourvues de précautions polies, s'ajoute le peu de soin accordé à la présentation de ces autographes, qui offrent à la vue de nombreuses ratures, des rajouts entre les lignes, et parfois des taches d'encre. Ce ton n'est pas réservé à Massart, il se retrouve dans toutes les lettres confiant des commissions à un correspondant, comme on le voit dans certains passages des lettres de Liszt à sa mère, ou à Blandine.

### **Particularités des lettres de Liszt à sa mère : une relation riche et singulière**

Ce que j'ai observé dans lettres de Liszt à Massart est encore plus vrai pour les lettres à sa mère : une étude approfondie de leur style serait souhaitable, mais n'a pas davantage sa place ici. Il me suffira d'indiquer les grandes lignes que dégagerait leur analyse.

Ce qui frappe le plus, c'est peut-être l'extrême respect de Liszt envers sa mère, exprimé à travers des marques de politesse toujours présentes. Même dans les lettres conflictuelles, à côté de paragraphes qui étonnent par leur ton autoritaire extrêmement cassant, on observe le maintien de formules de civilité dépourvues d'agressivité<sup>475</sup>. Ces formulations prennent une couleur de plus en plus religieuse au cours des années, surtout à partir du moment où Liszt réside dans les milieux ecclésiastiques de Rome (1861-1866).

---

<sup>470</sup> Incapacité proclamée dans l'incipit, déjà cité, de la lettre à Massart n° 11 : « **Je ne sais pas parler de moi** ».

<sup>471</sup> Lettre à Massart n° 2 - Lyon, 29 juillet 1837.

<sup>472</sup> Lettre à Massart n° 5 - Milan, février 1838.

<sup>473</sup> *Ibid.*

<sup>474</sup> Lettre à Massart n° 6 - Venise 3 juin 1838.

<sup>475</sup> Lettre à sa mère n° 2 de Constantinople le 6 juillet 1847 sur une question d'argent, et, à propos de ses filles, lettres n° 4 du 25 mars 1850 et n° 6 du 13 février 1857.

Mais c'est aussi une intense affection qui imprègne ces lettres, dans lesquelles l'expression de la tendresse et de la gratitude de Liszt envers sa mère est omniprésente, et de plus en plus chaleureuse à partir de la période romaine de sa vie.

Les mondanités en sont une autre composante importante : Liszt donne et demande des nouvelles de personnes appartenant à l'élite sociale et confie à sa mère des salutations à transmettre, comme le permet le code de la politesse dans les lettres aux familiers<sup>476</sup>. L'humour, mais non l'ironie, y fait aussi quelques apparitions, comme dans la lettre où Liszt taquine sa mère sur son écriture montante<sup>477</sup>. Le sujet de la santé, autre thème des lettres aux familiers, est très présent lui aussi, Liszt minimisant toujours ses propres maladies, et félicitant sa mère pour son endurance morale face à ses maux. Ce pourrait être un trait de politesse conventionnelle, mais la répétition de ce thème empêche de douter de la sincérité de Liszt. On découvre même sous sa plume la narration-description d'une cérémonie romaine, alors qu'il se dit généralement incapable de ce type d'exercice<sup>478</sup>.

Enfin, en dehors des commissions et des informations qui trouvent normalement leur place dans cette catégorie épistolaire, on découvre, dans les lettres de Liszt à sa mère, des réflexions sur des sujets culturels et politiques caractéristiques des échanges entre pairs<sup>479</sup>. Ces thèmes sont une particularité de leur correspondance. L'artiste musicien, l'humaniste cultivé autodidacte qu'est Liszt, s'adresse à sa mère, femme d'origine modeste qui n'a pas pu réaliser une ascension sociale comparable à la sienne, comme à une égale, à qui il reconnaît l'intelligence des choses et du monde. La relation exceptionnelle de ce fils avec sa mère est reflétée dans la nature des lettres qu'il lui adresse.

Les apports de mon travail sont, comme on le voit, de nature très diverse. Ils vont de la mise à disposition de lettres, transcrites avec un souci de rigueur souvent absent des anciennes éditions, à la présentation de nouvelles données biographiques contextuelles, et à la production d'analyses stylistiques interrogeant le rapport difficile de Liszt à l'écriture, et découvrant ses qualités épistolaires.

---

<sup>476</sup> Lettres à sa mère n° 16 et suivantes (années 1862-1865).

<sup>477</sup> Lettre à sa mère n°16, déjà citée, dans laquelle Liszt complimente sa mère d'écrire de la même façon que le grand savant Humboldt.

<sup>478</sup> Lettre à sa mère n° 25, du 30 juin 1865 : Liszt décrit la procession de la Fête-Dieu au Vatican et raconte son entretien avec le pape.

<sup>479</sup> C'est le cas du long développement sur la politique de l'Empereur inclus dans la lettre à sa mère n° 17 du 1<sup>er</sup> janvier 1864. Ou des conseils de lectures religieuses délivrés dans la lettre n° 25 du 30 juin 1865.



**Deuxième partie :**  
**Édition des soixante-six lettres de Liszt**



## 2. Édition des soixante-six lettres de Liszt

Dans ce chapitre consacré à l'édition critique et commentée des lettres de mon corpus, je regroupe les lettres en fonction de leur destinataire, comme je l'ai précisé au titre 1. 2. 3. Un premier ensemble regroupe d'une part les lettres de Liszt à sa mère (26 lettres), d'autre part celles adressées à d'autres membres de sa famille (10 lettres). Le deuxième ensemble regroupe d'une part les lettres de Liszt à son ami le violoniste Lambert Massart, (20 lettres) et d'autre part les lettres adressées à des destinataires très variés, n'appartenant pas à sa famille (10 lettres). Afin de ne pas multiplier les subdivisions, ces quatre groupes seront présentés successivement, sans hiérarchie.

### 2. 0. Tableaux récapitulatifs des lettres et compléments

Tableau I : Les 66 lettres du corpus par ordre chronologique

#### Total : 66 lettres

= **5 inédites** + **8 éditées dans des revues ou en ligne** + **3 éditées peu « visibles »** + **50 dans des éditions périmées (Vier et La Mara).**

1831	1. <b>Lettre 1 à sa mère</b> , Marlioz, 9 janvier 1831, (NAF 25179, f. 1). Vier (et peu « visible »).
	2. <b>Lettre à Euphémie Didier 1</b> , [Genève], 12 février 1831 (NAF 25180, f. 7-8). <b>Éditée dans des revues ou en ligne L. 1</b> (À divers destinataires L. 1)
	3. <b>Lettre à Euphémie Didier 2</b> , [Genève, fin mars 1831] (NAF 25180, f. 9). <b>Éditée dans des revues ou en ligne L. 2</b> (À divers destinataires L. 2)
1835	4. <b>Lettre à Lamartine</b> , Genève 27 septembre 183[5] (NAF 25180, f. 13-14). (À divers destinataires L. 3) <b>Peu « visible » L. 1.</b>
1836	5. <b>Lettre à [l'Abbé Deguerry]</b> , [Paris, mai-juin 1836] (NAF 25180, f. 5-6). (À divers destinataires L. 4) Vier
	6. <b>Lettre à Hermann Cohen</b> , [Lausanne, juillet 1836] (NAF 25180, f. 3-4). (À divers destinataires L. 5) <b>Inédite L. 1</b>
1837	7. <b>Lettre 1 à Lambert Massart</b> , La Châtre, 30 mai 1837 (NAF 25180, f. 15-16). Vier
	8. <b>Lettre 2 à Massart</b> , Lyon, 29 juillet 1837 (NAF 25180, f. 18-23). Vier
	9. <b>Lettre 3 à Massart</b> , Bellagio, octobre 1837 (NAF 25180, f. 24-28). Vier
	10. <b>Lettre 4 à Massart</b> , et Préface aux symphonies de Beethoven, [Milan, novembre 1837] (NAF 25180, f. 17). Vier
1838	11. <b>Lettre 5 à Massart</b> , Milan, février 1838 (NAF 25180, f. 29-32). Vier
	12. <b>Lettre 6 à Massart</b> , Venise, 3 juin 1838 (NAF 25180, f. 33-36). Vier
	13. <b>Lettre à [la baronne Eskeles</b> , Milan, 2 septembre 1838] (NAF 25180, f. 127). (À divers destinataires L. 6) <b>Peu « visible » L. 2.</b>

1839	<p>14. <b>Lettre 7 à Massart</b>, Rome, 1<sup>er</sup> mars 1839 (NAF 25180, f. 37-40). Vier</p> <p>15. <b>Lettre à Hortense Allart</b>, Rome, 11 mai 1839 (NAF 25180, f. 1-2). (À divers destinataires L. 7) Vier</p> <p>16. <b>Lettre 8 à Massart</b>, Lucques 28 août 1839 (NAF 25180, f. 41-43). Vier</p>
1840	<p>17. <b>Lettre 9 à Massart</b>, Portsmouth, 17 août 1840 (NAF 25180, f. 44-45) - (P. illustré). Vier</p> <p>18. <b>Lettre à [Marie Pleyel]</b>, Winchester, [novembre 1840] (NAF 25180, f. 128-129) - (P. illustré). (À divers destinataires L. 8) <b>Peu « visible » L. 3.</b></p>
1841	<p>19. <b>Lettre 10 à Massart</b> Nonnenwerth, 16 octobre 1841 (LA-LISZT FRANZ-19) La Mara</p> <p>20. <b>Lettre à Maurice Schlésinger</b>, [Paris], 22 mars 1841 (NAF 25180, f. 124-125) (À divers destinataires L. 9) Vier</p>
1842-1843	
1844	<p>21. <b>Lettre 11 à Massart</b>, Toulouse, 26 août 1844 (NAF 25180, f. 46-47). Vier</p> <p>22. <b>Lettre 12 à Massart, Madrid</b>, [après novembre 1844] (NAF 25180, f. 48-49). Vier</p>
1845	<p>23. <b>Lettre 13 à Massart</b>, [Gibraltar], 6 mars 1845 (NAF 25180, f. 50-51). Vier</p> <p><b>Lettre 13 bis à Massart</b> (suite), Gibraltar, 6 mars 1845 (NAF 25180, f. 52-53). Vier</p> <p>24. <b>Lettre 14 à Massart</b>, [Malaga], 8 mars 1845 (NAF 25180, f. 54-55). Vier.</p> <p>25. <b>Lettre 15 à Massart</b>, Marseille 27 avril 1845 (NAF 25180, f. 56-57). Vier</p> <p>26. <b>Lettre 16 à Massart</b>, [Marseille], 2 mai 1845 (NAF 25180, f. 58-59). Vier</p> <p>27. <b>Lettre 17 à Massart</b>, Avignon, 6 mai 1845 (NAF 25180, f. 60-61). Vier</p> <p>28. <b>Lettre 18 à Massart</b>, Lyon, 17 mai 1845 (NAF 25180, f. 62-63). Vier</p>
1846	<p>29. <b>Lettre à Jules Janin</b>, Pest, [mi-mai 1846] et <b>Narration de la cérémonie de Grätz</b>, (NAF 25180, f. 11 - 12). (À divers destinataires L. 10) Vier</p>
1847	<p>30. <b>Lettre 19 à Massart</b>, Kiev, février 1847 (NAF 25180, f. 64-65). Vier</p> <p>31. <b>Lettre 2 à sa mère</b>, Constantinople 6 juillet 1847 (NAF 25179, f. 2-5). Vier</p>
1848	
1849	<p>32. <b>Lettre 20 à Massart</b>, Weimar, 12 juillet 1849 (NAF 25180, f. 66-67) Vier</p> <p>33. <b>Lettre 3 à sa mère</b>, Eilsen, 27 décembre 1849 (NAF 25179, f. 6-7). Vier</p>
1850	<p>34. <b>Lettre 4 à sa mère</b>, Weimar, 25 mars 1850 (NAF 25179, f. 8-11). Vier</p> <p>35. <b>Lettre 5 à sa mère</b>, Weimar, 15 juillet 1850 (NAF 25179, f. 12-15). Vier</p> <p>36. <b>Lettre à son fils Daniel</b>, Weimar, 5 octobre 1850 (NAF 25179, f. 102-103) (Aux autres membres de sa famille L. 1) <b>Inédite L. 2</b></p>
1851-1856	
1857	<p>37. <b>Lettre 6 à sa mère</b>, Weimar, 13 février 1857 (NAF 25179, f. 16-17) <b>Inédite L. 3</b></p> <p>38. <b>Lettre 7 à sa mère</b>, [Weimar, mars-avril 1857] (NAF 25179, f. 60) Vier</p> <p>39. <b>Lettre à Démosthène Ollivier</b>, [Weimar] 30 octobre 1857. (NAF 25180 f. 81-82). (Aux autres membres de sa famille L. 2) <b>Éditée dans des revues ou en ligne L. 3</b></p>
1858	
1859	<p>40. <b>Lettre 8 à sa mère</b>, Berlin, 16 décembre 1859 (NAF 25179, f. 18-19). Vier</p>
1860	
1861	<p>41. <b>Lettre à [Blandine Liszt-Ollivier]</b>, Weimar 2 juillet 1861] (NAF 25180, f. 130) (Aux</p>

	autres membres de sa famille L. 3) <b>Inédite L. 4</b>
	42. <b>Lettre 9 à sa mère</b> , Berlin, 21 septembre 1861 (NAF 25179, f. 20-21). Vier
1862	43. <b>Lettre 10 à sa mère</b> , Rome, 20 juillet 1862 (NAF 25179, f. 22-23). Vier 44. <b>Lettre 11 à sa mère</b> , Rome, 9 août 1862 (NAF 25179, f. 24). Vier 45. <b>Lettre 12 à sa mère</b> , Rome, 12 septembre 1862 (NAF 25179, f. 25-26). Vier 46. <b>Lettre 13 à sa mère</b> , Rome, 27 septembre 1862 (NAF 25179, f. 27-28). Vier
1863	47. <b>Lettre 14 à sa mère</b> , Rome, 29 janvier 1863 (NAF 25179, f. 29-30). Vier 48. <b>Lettre 15 à sa mère</b> , Rome, 7 mars 1863 (NAF 25179, f. 31-32). Vier. 49. <b>Lettre 16 à sa mère</b> , Rome, 8 mai 1863 (NAF 25179, f. 33-36). Vier
1864	50. <b>Lettre 17 à sa mère</b> , [Rome], 1 <sup>er</sup> janvier 1864 (NAF 25179, f. 37-42). Vier 51. <b>Lettre 18 à sa mère</b> , [Rome], 14 avril 1864 (NAF 25179, f. 44) <sup>1</sup> . Vier 52. <b>Lettre 19 à sa mère</b> , Rome, 11 mai 1864 (NAF 25179, f. 43). Vier 53. <b>Lettre 20 à sa mère</b> , [Rome] 22 juillet 1864 (NAF 25179, f. 45-46). Vier 54. <b>Lettre 21 à sa mère</b> , [Rome], 25 octobre 1864 (NAF 25179, f. 47-48). Vier 55. <b>Lettre 22 à sa mère</b> , [Rome], 17 décembre 1864 (NAF 25179, f. 49-50). Vier
1865	56. <b>Lettre 23 à sa mère</b> , [Rome Monte Mario], 24 janvier 1865 (NAF 25179, f. 51-52). Vier 57. <b>Lettre 24 à sa mère</b> , [Rome Monte Mario], 27 avril 1865 (NAF 25179, f. 53-54). Vier 58. <b>Lettre 25 à sa mère</b> , [Rome Monte Mario], 30 juin 1865 (NAF 25179, f. 55-57). Vier 59. <b>Lettre 26 à sa mère</b> , [Rome] - Vatican, 7 octobre 1865 (NAF 25179, f. 58-59). Vier
1866	60. <b>Lettre à Adolphe Ollivier</b> , [Rome], 12 février 1866 (NAF 25180, f. 68-69) (Aux autres membres de sa famille L. 4) La Mara
1867-1868	
1869	61. <b>Lettre à Marie-Thérèse Ollivier (née Gravier), seconde épouse d'Émile Ollivier</b> , Villa d'Este, mi-novembre 1869. (NAF 25180, f. 123). (Aux autres membres de sa famille L. 5) <b>Inédite L. 5</b>
1870-1871	
1872	62. <b>Lettre 1 à Daniel Ollivier</b> , [Horpács], 30 octobre 1872 (NAF 25180, f. 70) (Aux autres membres de sa famille L. 6) <b>Éditée dans des revues ou en ligne L. 4.</b>
1873-1878	
1879	63. <b>Lettre 2 à Daniel Ollivier</b> , Weimar, 6 juin 1873 (NAF 25180, f. 71-72). (Aux autres membres de sa famille L. 7) <b>Éditée dans des revues ou en ligne L. 5.</b>
1875	64. <b>Lettre 3 à Daniel Ollivier</b> , Villa d'Este, 9 novembre 1875 (NAF 25180, f. 73-74). (Aux autres membres de sa famille L. 8) <b>Éditée dans des revues ou en ligne L. 6.</b>
1880	65. <b>Lettre 4 à Daniel Ollivier</b> , Budapest, 19 janvier 1880 (NAF 25180, f. 76-77). (Aux autres membres de sa famille L. 9) <b>Éditée dans des revues ou en ligne L. 7.</b>
1886	66. <b>Lettre 5 à Daniel Ollivier</b> , [Weimar], 15 Juin 1886 (NAF 25180, f. 78-79). (Aux autres membres de sa famille L. 10) <b>Éditée dans des revues ou en ligne L. 8.</b>

<sup>1</sup> Il y a une erreur de foliotage dans l'album, qui intervertit deux autographes. L'ordre chronologique des lettres peut être rétabli grâce aux dates précisées par Liszt dans ses lettres.

## Tableau II : Les 35 documents complémentaires éclairant le corpus principal<sup>2</sup>

*Cette liste ne comprend pas les brefs extraits de lettres<sup>3</sup>.*

### Total : 35 (lettres et articles)

- 10 lettres **inédites** (4 d'Anna, 1 de Blandine, 2 de Cosima, 1 d'Émile Ollivier, 1 du comité Beethoven, 1 de Mme Bernard)
- et 2 articles **non publiés** depuis leur première parution au XIX<sup>e</sup> siècle (1 de B. Szemere, 1 de Lamartine).

Chapitre 2. 1. : « Lettres de Liszt à sa mère »	9 documents  (dont 4 lettres inédites et 1 article non publié)
<i>Sur la mort de Blandine<sup>4</sup> :</i>	<p><b>1.</b> Lettre d'Émile Ollivier à Cosima, [Saint-Tropez vers le 22] septembre 1862 (publiée par Claude Knepper dans « Daniel Ollivier (1862-1941), petit-fils et filleul de Franz Liszt - Esquisse biographique », dans <i>Quaderni dell' Istituto Liszt</i>, n°7, 2008, p.16-17. Autographe : copie de la main de Marie-Thérèse Ollivier, Paris, Archives Nationales, 542 AP 16, pièce n. 353).</p> <p><b>2.</b> Nécrologie de Blandine Liszt-Ollivier par Bertalan Szemere, publiée dans un journal hongrois [décembre 1862 - janvier 1863] (reproduit à la fin du <b>manuscrit, transcrit par mes soins</b>, de « Blandine Liszt, Mme Émile Ollivier. <i>Lettres à Claire Massot</i>, 1859-1862 », p. 126-127, BnF NAF 25688, accessible en ligne sur Gallica à l'adresse : &lt;<a href="http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc125395">http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc125395</a>&gt; ; <b>non publié depuis</b>, à ma connaissance)</p> <p><b>3.</b> Poème de Louis Ratisbonne : « Il le fallait, à Émile Ollivier », consolation pour la mort de sa femme (publié dans la <i>Revue germanique</i> du 1<sup>er</sup> février 1863, p. 124-125 ; republié dans Daniel Ollivier, <i>Correspondance de Liszt avec sa fille madame Émile Ollivier, op. cit.</i>, 1936, p. 20).</p> <p><b>4.</b> Agenda d'Alfred de Vigny (extrait) sur la mort de Blandine Liszt (publié par Émile Ollivier, <i>Journal</i>, Paris, Julliard, t. 2, 1961, p. 125, à la date du 18 mai 1864).</p>
<i>Sur l'entrée de Liszt dans les ordres mineurs<sup>5</sup> :</i>	<p><b>5.</b> Lettre d'Anna Liszt à son fils, 4 mai 1865 (traduction française) (publiée dans <i>Liszt : Correspondance</i> (1832-1875), lettres choisies, présentées et annotées par Pierre-Antoine HURÉ et Claude KNEPPER, Paris, JC Lattès, 1987, p. 463).</p>
<i>Compléments à l'ensemble des lettres de Liszt à sa mère : quatre lettres inédites d'Anna Liszt à Émile Ollivier, son petit-gendre<sup>6</sup> :</i>	<p><b>6.</b> Lettre 1 d'Anna Liszt à Émile Ollivier, du 9 octobre 1863 (autographe NAF 25193, f. 27-28)</p> <p><b>7.</b> Lettre 2 d'Anna Liszt à Émile Ollivier, du 11 septembre 1864 (autographe NAF 25193, f. 29-30)</p> <p><b>8.</b> Lettre 3 d'Anna Liszt à Émile Ollivier, du 21 septembre 1865</p>

<sup>2</sup> Cette liste reprend de façon plus méthodique les indications des chapitres 1. 4. 2. 2, 1. 4. 2. 3 et 1. 4. 2. 4.

<sup>3</sup> Trois groupements de citations se distinguent par leur unité de thème. Une première série, regroupant des extraits de lettres échangées lors de la mort de Daniel Liszt, est présentée en complément à la lettre de Liszt à sa mère de Berlin, 16 décembre 1859 (ch. 2.1, L. 8). Une deuxième rassemble des extraits de lettres échangées lors de la mort de Blandine, en complément à la lettre Liszt à sa mère de Rome, 27 septembre 1862 (ch. 2. 1, L. 13). Une troisième regroupe des extraits de lettres d'Émile Ollivier décrivant les derniers moments d'Anna Liszt, en conclusion aux lettres de Liszt à sa mère (ch. 2. 1, à la suite de la lettre L. 26).

<sup>4</sup> Compléments aux lettres de Liszt à sa mère n° 13 et 14 sur la mort de Blandine. Par ailleurs, un ensemble d'extraits de lettres sur la mort de Daniel Liszt est placé en complément de la lettre de Liszt n° 8, du 16 décembre 1859, dont un large extrait de la lettre de Cosima à son père du 20 décembre 1859.

<sup>5</sup> Complément à la lettre de Liszt à sa mère n° 24.

<sup>6</sup> Ces compléments sont constitués de quatre lettres qui s'ajoutent à la fin du chapitre 2.1, ils ne sont pas liés à une lettre particulière.

	(autographe NAF 25193, f. 31-32) <b>9. Lettre 4 d'Anna Liszt à Émile Ollivier, du 1<sup>er</sup> novembre 1865</b> (autographe NAF 25193, f. 33-34)
<b>Chapitre 2. 2. : « Lettres de Liszt à d'autres personnes de sa famille »</b>	<b>10 documents</b> dont <b>4 inédits.</b>
<i>Sur les études de Daniel Liszt<sup>7</sup> :</i>	<b>10. Lettre de Daniel Liszt à Blandine, Weimar [février] 1857 (large extrait, inédit)</b> ( <b>transcription personnelle</b> de l'autographe NAF 25179, L. 79, f 245 - 249. Sans date, mais classé après une lettre du 2 janvier 1857. L'extrait recopié ici s'arrête au folio 247).
<i>Sur le mariage de Blandine<sup>8</sup> :</i>	<b>11. Lettre de Liszt à Démosthène Ollivier, [Weimar] 6 janvier 1858</b> (publiée par Julien Tiersot dans <i>Lettres de musiciens écrites en français, op. cit.</i> , t. 2, 1824, p. 359).
<i>Lettre complétée par le P. S. énigmatique sur des œuvres musicales (hypothèse) :</i>	<b>12. Lettre intégrale de Liszt à Blandine, Weimar, 2 juillet 1861, dont un fragment inédit</b> ( <b>transcription personnelle</b> de l'autographe NAF 25180, f. 130 ; <b>P. S. inédit</b> complétant la lettre publiée par D. Ollivier, <i>op. cit.</i> , 1936, p. 283-284) <sup>9</sup> .
<i>Sur la mort d'Anna Liszt<sup>10</sup> :</i>	<b>13. Lettre de Liszt à Émile Ollivier, Weimar, 9 février 1866</b> (publiée en ligne par C. Knepper, < <a href="http://www.liszt.cnrs.fr">http://www.liszt.cnrs.fr</a> > ; transcription personnelle de l'autographe NAF 25180, f. 104-105). <b>14. Discours d'Émile Ollivier sur la tombe d'Anna Liszt le 8 février 1866</b> (article paru dans <i>La Presse</i> du 10 février 1866, republié dans A. Walker, <i>op. cit.</i> , t. 2, p. 113). <b>15. Lettre de Cosima à Émile Ollivier, [Munich], 9 février 1866</b> ( <b>transcription personnelle</b> de l'autographe NAF 25195, f. 360-361 ; lettre <b>inédite</b> à ma connaissance). <b>16. Lettre de Cosima à Adolphe Ollivier, Munich, 11 février 1866</b> ( <b>transcription personnelle</b> de l'autographe NAF 25195, f. 286-287 ; lettre <b>inédite</b> à ma connaissance).
<i>Sur les relations de Liszt avec son petit-fils Daniel Ollivier<sup>11</sup> :</i>	<b>17. Lettre d'É. Ollivier à Marie d'Agoult, Saint-Tropez (La Moutte), septembre 1862</b> ( <b>transcription personnelle</b> de la lettre dactylographiée, BnF, NAF 25198 f. 135 ; lettre <b>inédite</b> à ma connaissance). <b>18. Lettre de Carolyne de Sayn-Wittgenstein à Émile Ollivier du 26 juin 1886 (extrait)</b> (publiée par Anne Troisier de Diaz, <i>Émile Ollivier et Carolyne de Sayn-Wittgenstein. Correspondance. 1858-1887</i> . Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 348). <b>19. Lettre de Daniel Ollivier à Liszt, Saint-Tropez (La Moutte), 20 juillet 1886</b> (publiée par Claude Knepper dans <i>QIL</i> n°6, <i>op. cit.</i> , p. 47-48).
<b>Chapitre 2. 3. 1 : « Lettres de Liszt à Massart série 1 (1837-1841) »</b>	<b>3 lettres</b> dont <b>1 inédite.</b>
	<b>20. Lettre de Liszt à l'éditeur de musique londonien Ignaz Moscheles, Milan, 28 décembre 1837</b> (publiée par Klára Hamburger, « Unveröffentlichte Liszt-Briefe aus Weimar und Dresden » dans <i>Studia Musicologica</i> , Vol. 56, n°1, March, Akademiai Kiado, Budapest, 2015, p. 44-46 ; manuscrit

<sup>7</sup> Complément à la lettre n° 1 : de Liszt à son fils Daniel du 5 octobre 1850.

<sup>8</sup> Complément à la lettre n° 3 : de Liszt à Démosthène Ollivier du 30 octobre 1857.

<sup>9</sup> Je publie, dans ce complément, la lettre intégrale reconstituée.

<sup>10</sup> Compléments à la lettre n° 4 : de Liszt à Adolphe Ollivier du 12 février 1866.

<sup>11</sup> Compléments aux lettres n° 1 à 5 de Liszt à Daniel Ollivier (n° 6 à 10 des lettres aux autres membres de sa famille)

	<p>conservé à Weimar dans la Goethe-Schiller -Archiv, sous la cote GSA 59/71).</p> <p><b>21.</b> Lettre de Liszt aux éditeurs de musique Breitkopf &amp; Härtel de Leipzig, s. l., 15 juillet 1838 (publiée par La Mara, <i>op. cit.</i>, t. VIII, L. 21, p. 18)</p> <p><b>22.</b> Lettre adressée à Liszt par le comité pour le monument de Beethoven à Bonn, 30 novembre 1839 (transcription personnelle de l'autographe NAF 25180, f. 205-206 ; document inédit à ma connaissance).</p>
<p><b>Chapitre 2. 3. 2.</b> « Lettres de Liszt à Massart série 2 (1844 - 1849) »</p>	<p style="text-align: center;"><b>9 lettres</b></p> <p style="text-align: center;">dont <b>1 inédite.</b></p>
	<p><b>23.</b> Billet d'engagement de Liszt à payer une pension à Marie d'Agoult pour Blandine, Paris, 10 mai 1844 (publié dans Vier, <i>op. cit.</i>, p. 158 (Appendice II, E) ; transcription personnelle de l'autographe NAF 25179, f. 104, republié dans Gut-Bellas, <i>op. cit.</i>, p. 1105, n. 2).</p> <p><b>24.</b> Lettre de Liszt à Blandine, Gibraltar, 5 mars 1845 (publiée dans Daniel Ollivier, <i>Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier</i>, Grasset, Paris, 1936, p. 25).</p> <p><b>25.</b> Lettre de Blandine à son père [Paris, mars 1845] (publiée dans Daniel Ollivier, <i>Idem</i>, p. 26).</p> <p><b>26.</b> Lettre de Liszt à Cosima, Gibraltar, 5 mars 1845 (publiée dans K. Hamburger, <i>Franz Liszt, Lettres à Cosima et à Daniela</i>, Mardaga, Liège, 1996, p. 23).</p> <p><b>27.</b> Lettre de Liszt à sa mère, Marseille, 27 avril 1845 (publiée dans K. Hamburger, <i>Franz Liszt Briefwechsel mit seiner Mutter</i>, <i>op. cit.</i>, 2000, F49, p. 169).</p> <p><b>28.</b> Lettre de Liszt à sa mère, Marseille, 3 mai 1845 (publiée dans K. Hamburger, <i>Franz Liszt Briefwechsel mit seiner Mutter</i>, <i>op. cit.</i>, 2000, F50, p. 174).</p> <p><b>29.</b> Lettre de Liszt à sa mère, Avignon, 6 mai 1845 (publiée dans K. Hamburger, <i>Franz Liszt Briefwechsel mit seiner Mutter</i>, <i>op. cit.</i>, 2000, F51, p. 177).</p> <p><b>30.</b> Lettre de Madame Louise Bernard à Massart, Paris, 5 juin 1845 (publiée dans Vier, <i>op. cit.</i>, 1950, Appendices E, p. 157, datée par erreur de 1843 ; transcription personnelle de l'autographe NAF 25179, l. 54, f. 124).</p> <p><b>31.</b> Lettre de madame Louise Bernard à Liszt, Paris, 10 octobre 1846 (transcription personnelle de l'autographe NAF 25180, f. 173 -f.175 ; lettre inédite à ma connaissance).</p>
<p><b>Chapitre 2. 4.</b> « Lettres de Liszt à divers autres destinataires »</p>	<p style="text-align: center;"><b>4 documents</b></p> <p style="text-align: center;">dont <b>1 article non republié.</b></p>
	<p><b>32.</b> Lettre de Lamartine à Liszt, Saint-Point, 1<sup>er</sup> novembre 1835 (publiée dans <i>Correspondance générale</i> d'Alphonse de Lamartine établie par Christian Croisille, t. 2, 1830-1867, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 365 ; transcription personnelle de l'autographe NAF 25180, f. 185-186).</p> <p><b>33.</b> Lettre de Blandine à Carolyne Sayn-Wittgenstein transcrivant un article de Lamartine, Paris, 12 décembre 1860 (transcription personnelle de l'autographe NAF 25191, document 32, f. 188-189 : copie manuscrite par Blandine d'un article publié par Lamartine dans son <i>Cours familier de littérature</i>, tome 10, 1860 ; non republié depuis, à ma connaissance).</p> <p><b>34.</b> Lettre de Liszt à Jules Janin, Vienne, 21 mai 1846, version courte éditée par La Mara (publiée dans La Mara, <i>Franz Liszt's Briefe</i>, VIII, 1905, p. 45.)</p> <p><b>35.</b> Lettre de Liszt à la princesse Cristina de Belgiojoso, Château de Grätz, 24 mai 1846 (publiée par Daniel Ollivier dans <i>Autour de Mme d'Agoult et de Liszt</i>, Grasset, Paris, 1941, p. 200). Version abrégée de la « narration de la cérémonie de Grätz » adressée par Liszt à Jules Janin mi-</p>



Tableau III : Récapitulatif des lettres et compléments

	Lettres	Compléments
<b>2. 1. Lettres de Liszt à sa mère</b>	<b>26</b> dont 1 inédite	<b>9</b> dont 4 inédits 3 peu « visibles » <sup>12</sup> 1 article non republié
<b>2. 2. Lettres de Liszt à d'autres personnes de sa famille</b>	<b>10</b> dont 3 inédites et 7 peu « visibles » <sup>13</sup>	<b>10</b> dont 4 inédits et 2 peu « visibles » <sup>14</sup>
<b>2. 3. Lettres de Liszt à Massart</b>	<b>20</b> dont 1 peu « visible » <sup>15</sup>	<b>12</b> dont 2 inédits et 4 peu « visibles » <sup>16</sup>
<b>2. 4. Lettres de Liszt à divers autres destinataires</b>	<b>10</b> dont 1 inédite et 5 peu « visibles » <sup>17</sup>	<b>4</b> dont 1 article non republié et 3 peu « visibles » <sup>18</sup>
<b>TOTAL</b>	<b>66</b> dont 5 inédites et 13 peu « visibles »	<b>35</b> dont 10 inédits 10 peu « visibles » et 2 articles non republiés

<sup>12</sup> Doc. 1 Lettre d'É. Ollivier à Cosima, [septembre] 1862 (dans une revue italienne, *QIL* n° 7, par C. Knepper) ; Doc. 2 Nécrologie de Blandine Liszt par B. Szemere (dans un journal hongrois janvier 1862, copie manuscrite dans *Lettres de Blandine Liszt à Claire Massot*, BnF NAF 25688) ; Doc. 3 : Poème de Louis Ratisbonne (dans D. Ollivier 1936).

<sup>13</sup> L. 39 à Démosthène Ollivier (dans une revue hongroise, au sein d'un article en anglais de K. Hamburger) ; L. 60 à Adolphe Ollivier (dans *La Mara* VIII, 1905) ; L. 62 à 66 à Daniel Ollivier (= 5 lettres dans une revue italienne, *QIL* n° 6, 2007, par C. Knepper).

<sup>14</sup> Doc. 11 : lettre de Liszt à Démosthène Ollivier (dans TIERSOT, *op. cit.*, 1924) ; Doc. 12 : lettre de Blandine à Liszt (dans D. Ollivier 1836).

<sup>15</sup> L. 19 à Massart (dans *La Mara* VIII, 1905).

<sup>16</sup> Doc. 20 : lettre de Liszt à Moscheles (dans une revue hongroise, par K. Hamburger) ; Doc. 21 : lettre de Liszt à Breitkopf & Härtel (dans *La Mara* VIII, 1905) ; Doc. 24 : lettre de Liszt à Blandine (dans D. Ollivier 1936) ; Doc. 25 : lettre de Blandine à Liszt (dans D. Ollivier 1936).

<sup>17</sup> L. 2 et 3 : à Euphémie Didier (dans une revue, *Littératures*, 1980, par J. Bellas) ; L. 4 : à Lamartine (dans LAMARTINE-CROISILLE, *op. cit.*, 2000) ; L. 13 : à la baronne Eskeles (dans la correspondance Liszt-Marie d'Agoult, GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001) ; L. 18 : à Marie Pleyel (dans la correspondance Liszt-Marie d'Agoult, GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001).

<sup>18</sup> Doc. 32 : lettre de Lamartine à Liszt (dans LAMARTINE-CROISILLE, *op. cit.*, 2000) ; Doc. 34 : lettre de Liszt à Janin (dans *La Mara* VIII, 1905) ; Doc. 35 : lettre de Liszt à Cristina de Belgiojoso (dans D. Ollivier, 1941)



## 2. 1. Les vingt-six lettres de Franz Liszt à sa mère

### 2. 1. 1. Introduction

#### 2. 1. 1. 0. Biographie d'Anna Liszt (1788-1866)<sup>19</sup>

Maria *Anna Lager* est née en 1788 à Krems, en Autriche, dans un milieu modeste. Son père était boulanger. Orpheline à neuf ans, elle n'a pas fait d'études<sup>20</sup>, travaillant comme femme de chambre chez des bourgeois de Vienne. Toute sa vie, elle est restée très liée avec sa jeune sœur, Thérèse (née en 1890), qui a longtemps résidé à Graz.

En janvier 1811, elle épouse, à Raiding, ville de Hongrie occidentale, Adam Liszt, intendant des bergeries du prince Esterházy<sup>21</sup>. Leur fils, Franz, naît le 22 octobre, il restera leur enfant unique. Anna vit

---

<sup>19</sup> Anna Liszt n'a pas intéressé les chercheurs avant l'attention que lui a portée la musicologue hongroise Klára Hamburger à partir de 1986. Celle-ci a publié le résultat de ses recherches, entre autres, dans un article disponible en anglais : Klára HAMBURGER, « Madame Liszt, The Correspondence Between Liszt and His Mother », dans *The Hungarian Quarterly*, n° 41, été 2000. p. 151-159, ainsi que dans la préface, en allemand, de son édition de la correspondance entre Liszt et sa mère (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, p. 13-19). Une autre spécialiste hongroise de Liszt avait publié un article en français sur Anna, à l'occasion du centenaire de la mort du musicien : Mária ECKHARDT, « Une femme simple mère d'un génie européen : Anna Liszt. Quelques aspects d'une correspondance », dans *La Revue musicale*, n° triple 405-407, 1987, p. 199-214. Une autre source d'information est la biographie de Liszt due à A. WALKER (*op. cit.*, 1989 et 1998), qui présente de façon éparse quelques données sur la vie d'Anna (avec de petites erreurs corrigées plus tard par K. Hamburger). La correspondance qu'Anna Liszt a échangée avec son fils pendant quarante ans mériterait d'être exploitée de façon plus exhaustive, afin d'éclairer la personnalité étonnante et sympathique de cette femme restée dans l'ombre. La connaissance de ses lettres, rédigées en allemand, serait indispensable pour faire d'elle un portrait complet. Pour ma part, je n'ai pu exploiter que les lettres de Liszt écrites en français. Et dans cette synthèse biographique, je me réfère aux seules lettres de mon corpus. Mais elles sont suffisantes pour tracer les grandes lignes de la vie d'Anna Liszt.

<sup>20</sup> K. Hamburger signale que l'allemand d'Anna, rédigé caractères gothiques, présente une orthographe et une grammaire chaotiques. Elle saura aussi, au besoin, utiliser l'alphabet romain pour écrire en français, de façon très approximative. Sa correspondance nous apprend que, grâce à son intelligence et à son ouverture d'esprit, cette femme a su converser avec des personnes d'un milieu culturel plus élevé que le sien, et prendre plaisir à des lectures dans les deux langues. Sur le plan pratique des usages, on voit son fils la guider sur la façon de rédiger les adresses ou les appellations officielles (L. 8 ; L. 9 ; L. 24), ou de choisir la couleur du cachet (L. 2), ou d'affranchir une lettre (L. 23).

<sup>21</sup> **Adam LISZT** (1776-1827)<sup>21</sup> est issu d'une famille paysanne germanophone installée en Hongrie. Son père, cependant, déjà instruit, était instituteur, secrétaire et musicien. Adam lui-même fit des études secondaires (en langue allemande), et, jeune adulte, donna, pour compléter ses revenus, des cours de latin, d'histoire, de géographie et de musique. Passionné de musique, il pratiquait le piano, et surtout le violoncelle, au point de jouer de cet instrument dans l'orchestre des Esterházy, et de rêver d'une carrière de virtuose. À l'âge de dix-huit ans toutefois, il entre comme novice dans un monastère franciscain près de Presbourg, mais après deux ans de vie religieuse, il quitte l'ordre et entame des études de philosophie. Cependant, devant gagner sa vie, il prend un poste d'employé de bureau, qui l'amène en 1805 à Eisenstadt où il a la chance, à vingt-neuf ans, d'être second violoncelliste dans l'orchestre du prince Nicolas II Esterházy. Il y rencontre Hummel, Cherubini et Beethoven. Mais en 1809, il doit accepter, de mauvais gré, sa mutation comme gestionnaire des troupeaux ovins du prince, dans la bourgade de Raiding, où il se marie en janvier 1811 avec Anna Lager. Le 22 octobre 1811 naît leur fils (unique) qu'ils prénomment Franz en référence aux franciscains. Adam organise des soirées de musique de chambre chez lui, et lorsque son fils manifeste des dispositions pour la musique à l'âge de cinq ans, il lui donne lui-même des cours de piano. Quand Franz a huit ans, Adam prend la décision de lui offrir une formation musicale de qualité en l'emmenant à Vienne, malgré les difficultés financières que ce projet entraînait pour la famille. Devant les progrès de son fils, qui se révèle très talentueux, il entreprend de lui faire donner des concerts, qui financent en grande partie leur projet, et de l'amener à Paris dans l'espoir de l'inscrire au conservatoire. La suite est connue : refusé par Cherubini en tant qu'étranger, le

pendant 12 ans, avec son mari et son fils, dans une maison où la musique est très présente. Adam, instrumentiste amateur de bon niveau (il joue du violoncelle, sa spécialité, mais aussi du piano), y organise des concerts avec des amis, et initie son fils au piano.

En 1821, elle suit son mari et son fils à Vienne quand Adam, de plein accord avec elle, prend la décision d'emmener Franz suivre les cours de Czerny et de Salieri. Elle offre sa dot pour faire face aux difficultés financières rencontrées<sup>22</sup>. À partir de là, ce sont les concerts de l'enfant prodige qui rapporteront l'argent nécessaire à la famille, en complément de la pension offerte par un groupe d'aristocrates hongrois, pendant six ans, pour sa formation musicale.

En septembre 1823, tous les trois partent pour Paris, Franz donnant, au passage, des concerts triomphaux dans différentes villes. À leur arrivée dans la capitale française, en décembre, ils logent dans un hôtel voisin de la maison des facteurs de piano Sébastien et Pierre Érard, rue du Mail, avec qui ils se nouent d'amitié. Anna restera toute sa vie en relation avec cette famille si accueillante pour eux.

Anna est vraisemblablement restée à Paris pendant les tournées du jeune virtuose en Angleterre (été 1824, été 1825). Puis, Adam ayant décidé de prolonger ces voyages, à l'automne 1825 elle va en Autriche, à Graz, attendre chez sa sœur que toute la famille retourne à Vienne, selon le programme initial. Mais à l'été 1827, au sortir d'une troisième tournée de concerts en Angleterre, alors qu'Adam a programmé une cure thermale à Boulogne-sur-Mer pour rétablir la santé de son fils et la sienne, il est atteint de la typhoïde. Franz écrit à sa mère pour l'informer de la gravité de la situation<sup>23</sup>. Adam meurt soudainement le 28 août. Il est enterré sur place, à Boulogne, et le jeune Liszt retourne seul dans leur logement parisien.

Anna revient précipitamment à Paris, pour s'y installer avec son fils, âgé de seize ans. C'est lui qui assurera leurs revenus en donnant des cours de piano. Ils logent d'abord 38 rue Coquenard, puis 7, rue Montholon, près de l'église Saint-Vincent-de-Paul. Franz est déjà totalement francophone, sa mère va s'adapter peu à peu à son nouveau milieu de vie. Pendant deux ans, elle soutient moralement son fils qui, malgré sa notoriété pédagogique dans les milieux aristocratiques, semble se détourner de la musique. Elle s'inquiète de le voir mener une vie très irrégulière, puis sombrer dans la dépression après la rupture imposée par le père de Caroline de Saint-Cricq, son premier grand amour. Comme il songe alors à entrer dans les ordres, en 1828, elle l'en dissuade. Elle est soulagée de le voir revenir à la vie grâce à la Révolution

---

jeune Liszt devient l'enfant prodige que l'on sait, pour qui son père, installé avec lui à Paris en 1823, organise des tournées à travers la France et l'Angleterre. Adam meurt soudainement de la typhoïde à Boulogne-sur-Mer le 28 août 1827, à l'âge de cinquante-et-un ans, laissant Franz soutien de famille pour sa mère. Il ne connaîtra pas le devenir extraordinaire de son fils, virtuose international adulé, mais aussi compositeur, chef d'orchestre, grand pédagogue du piano et critique musical. Franz lui restera reconnaissant d'avoir cru en son talent et de l'avoir engagé dans cette voie, malgré les sacrifices des débuts (voir plus loin l'éloge de son père dans la lettre de Liszt à Anna du 12 septembre 1862, ch. 2.1, L. 12). Source : la biographie très complète d'Adam Liszt, incluant ses origines, réalisée par Alan WALKER (*op. cit.*, t. 1, 1989, p. 34-50).

<sup>22</sup> Sur la reconnaissance de Liszt envers ses deux parents, voir la lettre à Anna citée ci-dessus (L. 12 - Rome, 12 septembre 1862). Rappelant tout ce qu'il doit à son père, il ajoute : « [puisque vous vous êtes associée jour par jour, heure par heure, à tout ce que mon père ressentait pour moi, comme une épouse soumise autant qu'en mère pleine de tendresse, laissez moi vous rapporter avec le plus fidèle respect, et toute l'émotion de ma gratitude, la part qui vous revient](#) ».

<sup>23</sup> Lettre publiée en langue originale, l'allemand, dans HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F.1, p. 41, et en traduction française dans WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 130 (voir plus bas, ch. 2. 1. 2. 2).

de 1830, qui le lance dans une activité culturelle bouillonnante, rencontrant des artistes et des intellectuels et lisant beaucoup. Des amis viennent le trouver chez lui, Anna fait leur connaissance. Ils habitent maintenant 61, rue de Provence, Chaussée d'Antin.

À partir de 1830, Anna ne verra quasiment plus son fils vivre avec elle. Franz passe quelques mois, début 1831, au Château de Marliz en Savoie, puis à Genève<sup>24</sup>. Suivent divers autres déplacements, cependant l'appartement de sa mère reste son point d'ancrage. Sa vie change définitivement de cours lorsqu'il rencontre Marie d'Agoult en 1833. Il ne logera dorénavant plus chez sa mère, préférant l'hôtel, qui lui permet une vie sociale plus libre. Mais sa mère continuera longtemps à gérer ses objets personnels, vêtements, livres, partitions, et plus tard trophées rapportés de ses tournées triomphales. À partir de juin 1835, Anna ne verra plus guère son fils, qui vivra loin de Paris. Il part d'abord avec sa compagne pour la Suisse, où le couple restera jusqu'en octobre 1836, Liszt faisant parfois un saut à Paris pour donner des concerts de piano. En décembre 1835, Anna devient grand-mère d'une petite fille, Blandine, née à Genève, qui y restera en nourrice pendant plus de trois ans. Après un séjour de quelques mois à Paris, logeant à l'hôtel avec Marie d'A., Liszt repart avec cette dernière pour l'Italie fin juillet 1837. Il y restera jusqu'en 1840 sans revenir en France. Entre temps seront nés les deux autres petits-enfants d'Anna, Cosima en décembre 1837, et Daniel en mai 1839. L'existence de ces enfants va bientôt transformer la vie de cette femme, qui a su s'intégrer, seule, à la vie parisienne. Même si elle voit rarement son fils durant ces années, elle communique régulièrement avec lui par courrier, se chargeant des nombreuses commissions qu'il lui confie (envois divers, messages à transmettre, contacts avec Massart, avec les éditeurs de musique...), et se réjouissant de sa notoriété grandissante.

Le grand bouleversement, heureux, de la vie d'Anna, c'est l'arrivée chez elle de ses deux petites-filles en novembre 1839. Blandine est âgée de quatre ans et Cosima de deux ans. Elles sont confiées à leur grand-mère par leurs parents. Franz entame une vie de grandes tournées internationales, qui lui rapporteront les revenus nécessaires à l'entretien de sa mère et de ses trois enfants. Marie d'A., qui projette de reconstituer son salon parisien et d'entamer une carrière d'écrivain, ne peut se charger de ces enfants illégitimes. La famille se réunira toutefois à Fontainebleau, après la tournée de Liszt en Angleterre, en septembre 1840<sup>25</sup>. Mais ces deux semaines de vie commune entre les parents, les enfants et Anna, resteront une exception. Les relations entre Anna et Marie d'A. connaîtront des épisodes tendus. À l'automne 1841, Le petit Daniel, bébé de deux ans et demi en mauvaise santé, rejoint ses sœurs sous le toit d'Anna. Celle-ci, ravie de s'occuper de ses petits-enfants, leur offre un cadre de vie matériel et affectif sécurisant. La fratrie va vivre, grâce à elle, en symbiose joyeuse durant quelques années.

Mais cette existence heureuse va être interrompue par la mésentente qui s'installe entre leurs parents. La rupture est consommée en mai 1844. Liszt, dorénavant, fuira Paris. Il n'y reviendra pas pendant neuf ans, et ne reverra ses enfants qu'en 1853. Blandine, âgée de huit ans, est mise en pension dès le mois de mai 1844. Elle se plaît, en fait, dans l'institution huppée de madame Louise Bernard, et Anna

---

<sup>24</sup> Voir plus bas la lettre à Anna n°1.

<sup>25</sup> Voir 2. 3, la lettre à Massart n° 9.

continue à la prendre chez elle pendant les congés scolaires. Mais un an plus tard, le conflit entre Marie et Liszt s'envenime sur la question de l'éducation des enfants, au point que ce dernier songe un moment à les faire naturaliser hongrois et à les emmener vivre en Allemagne<sup>26</sup>. En juin 1845, dans un violent éclat, Marie finit par renoncer à ses fonctions de mère<sup>27</sup>. Durant cette longue crise, Anna, en qui son fils met une totale confiance, continue à jouer un rôle aimant et stable auprès des enfants. Elle déménage avec eux 20, rue Louis-le-Grand. À la rentrée 1846, Cosima, qui désirait rejoindre sa sœur, entre dans la même pension qu'elle. Anna n'a plus chez elle que Daniel, malheureux d'être séparé de ses sœurs<sup>28</sup>. Toujours choyé par sa grand-mère, il suivra des cours comme externe chez un professeur privé, monsieur Harlez. Anna retrouve avec plaisir les trois enfants pendant les vacances scolaires, sous son toit ou en villégiature au bord de la mer. Elle les prendra aussi chez elle pendant les troubles révolutionnaires de 1848. Elle donne son avis à Liszt sur ses projets à leur égard (mise en pension de Cosima, puis de Daniel), elle argumente posément, mais se range toujours, finalement, aux décisions que prend son fils. Elle élève ses petits-enfants dans le culte de leur père, avec qui Anna et les filles correspondent régulièrement.

Tandis que Liszt met fin à sa vie de concertiste virtuose, fin septembre 1847, après sa rencontre avec la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, et prend en janvier 1848 ses fonctions de maître de chapelle à Weimar, Anna continue de suivre avec fierté la carrière de son fils, et de le défendre contre les critiques et les moqueries parisiennes. Elle accueille avec une prudente bienveillance l'espoir de mariage de son fils, et ses relations épistolaires avec la princesse sont aimables.

En février 1850 éclate un orage, qui va entraîner un changement considérable dans la vie d'Anna et de ses deux petites-filles. Anna avait eu le bonheur d'être invitée par son fils à Weimar en janvier 1849. Elle ne l'avait pas revu depuis cinq ans. Accompagnée de l'ancien secrétaire de Liszt, Gaetano Belloni, elle apportait à son fils des objets, précieux à ses yeux, qu'il désirait avoir désormais à l'Altenburg : médailles, tableaux, parchemins. Or une lettre de Blandine apprend à son père que, malgré l'interdiction absolue qu'il leur en avait faite, Cosima et elle sont parvenues à rencontrer leur mère, et s'en réjouissent. Furieux, Liszt renvoie sa mère à Paris pour retirer immédiatement les filles de la pension de madame Bernard, en qui il n'a plus confiance. Il ne se laissera émouvoir ni par les supplications de ses filles, ni par les arguments insistants et diplomatiques de sa mère. L'éducation et la surveillance de Blandine et de Cosima sera confiée à l'ancienne gouvernante de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, madame Patersi. Elles logeront dorénavant chez cette sexagénaire rigide, secondée par la sœur de celle-ci, madame de Saint-Mars. Anna devra déménager dans un logement plus petit, et transférer chez la gouvernante la bibliothèque de Liszt, la vaisselle en argent et d'autres objets qui avaient fait leur environnement familial. Elle est atterrée, mais sans pouvoir sur la volonté de son fils, influencé par la princesse. L'objectif est d'empêcher Marie d'A. d'influencer les enfants dans un sens hostile à Liszt. En attendant l'arrivée de madame Patersi, retardée par une maladie, les filles vivront de nouveau pendant plusieurs mois chez Anna avec leur frère. Liszt dirigera

---

<sup>26</sup> Voir 2. 3, la lettre à Massart n° 18, du 17 mai 1845.

<sup>27</sup> Voir lettre de madame Bernard à Massart du 5 juin 1845, ch. 2. 3, complément n° 1.

<sup>28</sup> Voir lettre de madame Bernard à Liszt du 10 octobre 1846, ch. 2. 3, complément n° 2.

par courrier leurs études<sup>29</sup>. À la rentrée d'octobre, Daniel, qui entre en classe de sixième au lycée Bonaparte, établissement très coté mais dépourvu d'internat, devient interne dans la pension de monsieur Harlez<sup>30</sup>. Il regrettera d'être séparé de ses sœurs. Celles-ci déménageront peu après chez leurs gouvernantes, au 6, rue Casimir Perrier, et Anna dans son nouveau logement, au 19, rue Penthievre, faubourg Saint-Honoré, où elle vivra seule dorénavant. Elle pourra toutefois dîner le dimanche avec ses trois petits enfants chez madame Patersi. Tous s'habitueront à cette nouvelle vie décidée par Liszt.

Anna se rend une deuxième fois à Weimar en juin 1852. Ce séjour n'est pas plus heureux que le précédent. Cette fois-ci, elle se fracture la cheville le 19 juin, à Erfurt où elle était allée voir une parente. Pour une femme de soixante-quatre ans en surpoids, le pronostic est mauvais. Elle reste trois mois à Weimar, soignée par Carolyne, tandis que Liszt est accaparé par ses activités musicales. Anna ne retrouvera plus le plein usage de ses jambes, et sera victime de fractures à répétition. Mais elle supportera ce handicap avec courage et bonne humeur, suscitant l'admiration de son fils.

Octobre 1853 voit les retrouvailles, à Paris, de Liszt et de ses enfants. On peut imaginer la joie d'Anna, qui participe à ces rencontres. Liszt est venu passer une semaine dans la capitale française en compagnie de Wagner, de Carolyne et de la princesse Marie, la fille de cette dernière. Blandine, dix-huit ans, Cosima, seize ans, et Daniel, quatorze ans, découvrent leur père avec émerveillement. À la suite de cette rencontre, la rigueur de Liszt s'atténue. Il ne s'oppose plus à ce que les enfants revoient leur mère, qui, à partir du printemps 1854, les reçoit les dimanches dans l'élégant écrin de sa « maison Rose ». Anna, pas plus que les trois adolescents, ne s'attend à la nouvelle peine que Liszt va leur imposer.

À l'été 1855, Liszt impose à ses filles un nouveau bouleversement, qui affectera aussi la vie d'Anna, la laissant seule à Paris. Le 21 août, il invite ses trois enfants, ravis, à l'Altenburg. Or il s'agit d'un piège : Liszt, à nouveau angoissé par l'influence de Marie d'A. sur ses filles, a décidé d'installer celles-ci à Berlin, chez Madame Von Bülow, la mère de son brillant élève Hans. Elles n'étaient pas prévenues qu'elles ne pourraient pas revenir à Paris, le choc est terrible. Anna elle-même n'avait pas été mise au courant. De plus, Madame von Bülow est d'un caractère peu aimable. Comme en 1850, Anna, qui a vécu tout cela depuis Paris, est atterrée. Elle tente par lettres de raisonner son fils, en vain. Les relations entre Franz et elle vont connaître des moments de tension. À l'été suivant, de 1856, Liszt autorise toutefois ses filles à rendre visite à leur grand-mère à Paris. Or, au moment de retourner à Berlin, Cosima seule obéit : elle est tombée amoureuse de Hans. Blandine, qui approche de ses vingt-et-un ans, l'âge de la majorité, décide de rester à Paris, auprès de sa grand-mère et de sa mère. Elle refuse la vie imposée chez madame Bülow. Liszt, à nouveau furieux, la met en demeure de quitter le logement de sa grand-mère, pour aller vivre chez Marie d'A. Or celle-ci ne peut l'héberger pour l'instant. Anna garde donc sa petite-fille chez elle, faisant fi de l'opposition intraitable de Franz, rébellion rarissime chez cette femme qui adore son fils. Celui-ci va

---

<sup>29</sup> Voir lettre de Liszt à Anna n° 4, du 25 mars 1850, et n° 5, du 15 juillet 1850.

<sup>30</sup> Voir ch. 2, L. 1, la lettre de Liszt à Daniel, du 5 octobre 1850, et les compléments n° 3 et 4 aux lettres à Massart, série 2.

jusqu'à lui refuser l'argent supplémentaire dont elle a besoin pour l'entretien de Blandine<sup>31</sup>. La situation finira toutefois par s'arranger : Blandine ira vivre chez sa mère en février ou mars 1857, et elle y rencontrera son futur mari, Émile Ollivier. Les relations entre Anna et son fils vont désormais s'apaiser définitivement, grâce au mariage des deux filles. Ces établissements libéreront Liszt de ses soucis paternels.

Mais avant ces mariages, Daniel a apporté de grandes satisfactions à toute sa famille par ses brillants succès scolaires, dont Anna est le témoin quotidien. En 1855, il a obtenu le premier prix au concours général de latin, ce qui lui a valu de passer ses vacances auprès de son père à Weimar. Août 1856 voit le couronnement de ses études secondaires : à dix-sept ans, il obtient le prix d'honneur en rhétorique, et le prix spécial de l'Empereur, qui lui confère divers droits, appréciables pour un jeune homme n'ayant pas la nationalité française. Anna, Blandine et M. Harlez assistent avec fierté à la distribution des prix. Titulaire du baccalauréat en décembre 1856, Daniel, séjourne durant l'hiver 1857 pendant quelques mois chez son père, pour réfléchir à l'orientation de ses études. C'est la période la plus heureuse de sa vie. En juin, après un bref retour à Paris, il s'installe à Vienne pour commencer des études de droit. Il ne reviendra plus en France, Anna ne le reverra plus.

En 1857, les relations intra familiales vont définitivement s'apaiser. Anna voit avec bonheur le mariage de ses deux petites filles mettre fin aux tensions avec leur père. Cosima épouse le pianiste et chef d'orchestre Hans von Bülow le 18 août à Berlin, et le 22 octobre, Blandine épouse à Florence Émile Ollivier, un jeune avocat parisien, récemment élu député<sup>32</sup>. Anna, qui n'envisage pas d'aller vivre ailleurs, est heureuse de la présence de Blandine à Paris, et sympathise rapidement avec son petit-gendre. Cosima et Daniel sont maintenant installés loin d'elle, tout comme Franz. En janvier 1858, Blandine et Émile vont rendre visite à Liszt à Weimar, et rapportent à Anna des nouvelles de son fils. Les étapes qui marqueront désormais la vie de celle-ci vont être liées à des deuils et à des accidents, sans qu'elle perde son solide goût de la vie.

Le 13 décembre 1859, elle perd son petit-fils Daniel, qui meurt à Berlin d'une phtisie galopante, en présence de son père et de Cosima. Celle-ci le soignait chez elle depuis quelques semaines<sup>33</sup>. Blandine est présente à Paris auprès de sa grand-mère pour la soutenir dans cette épreuve. En juin 1860, nouvel accident, Anna se fracture le col du fémur. Liszt lui conseille de déménager chez Blandine. Le 12 octobre, Cosima met au monde à Berlin son premier enfant, une fille qu'elle nomme Daniela en souvenir de son frère (Daniela-Senta von Bülow). Anna, infirme à la suite de son accident, déménage en novembre 1860 dans l'immeuble où habitent les Ollivier, un étage au-dessus d'eux. Ce sera sa dernière adresse : 29 rue Saint-Guillaume, faubourg Saint-Germain.

En mai et juin 1861, Anna a le plaisir de revoir son fils à Paris. Franz n'y était pas revenu depuis huit ans. Il loge chez sa mère, au voisinage de Blandine et d'Émile. Le 22 octobre de cette même année se produit l'échec définitif de son mariage avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein à Rome. La réaction d'Anna

---

<sup>31</sup> Voir la lettre de Liszt à sa mère n° 6, brève et sèche, du 13 février 1857.

<sup>32</sup> Voir la lettre de Liszt à Démosthène Ollivier du 30 octobre 1857, ch. 2. 2, L. 2.

<sup>33</sup> Voir la lettre de Liszt à sa mère n° 8, du 16 décembre 1859 (ch. 2. 2.).



n'est pas connue. Liszt mènera pendant cinq ans, dans la ville pontificale, une vie sédentaire nouvelle pour lui, fréquentant les princes de l'Église et se consacrant à la composition. Il compose son oratorio *La légende de sainte Élisabeth*, auquel Anna porte un grand intérêt. À la Pentecôte du 8 juin 1862, lors de la béatification de vingt-six martyrs japonais, il retrouve son ancien élève Hermann Cohen, devenu carme déchaux, et demande à sa mère de bien accueillir ce personnage assagi lors du prochain passage de celui-ci à Paris<sup>34</sup>.

La vie d'Anna va être affectée par un nouveau deuil en 1862. Il y a d'abord un évènement heureux. Blandine a quitté Paris pour terminer sa grossesse dans de meilleures conditions, à Gémenos, près d'Aubagne, chez la sœur d'Émile dont le mari est médecin. Elle met au monde sans difficulté, le 3 juillet 1862, un petit garçon qu'elle prénomme Daniel, en souvenir de son frère. Cette naissance met Anna en joie. Mais le sort va se retourner : Blandine meurt le 11 septembre d'une infection du sein, dans la propriété de Saint-Tropez qu'Émile et elle-même avaient achetée pour y passer leurs étés (château de La Moutte, au domaine des Salins). Le choc, terrible, ébranle la famille et les amis<sup>35</sup>. Cosima accourt à Paris pour soutenir sa grand-mère, avec sa petite Daniela dont Anna fait la connaissance. Mais, contrairement au désir exprimé par sa grand-mère, elle ne peut pas, à cause des fonctions musicales de son mari, venir s'installer à Paris. C'est Émile Ollivier qui prendra désormais soin de la mère de Liszt. Mais il est absent de Paris pendant toutes les vacances parlementaires. Son jeune frère Adolphe prend parfois le relais. Rapidement, Anna Liszt surmontera cette nouvelle épreuve. Franz prend soin désormais de lui écrire régulièrement. Il lui adresse depuis Rome des personnes de sa connaissance, avec lesquelles elle sympathise, malgré la différence sociale. Elle ne peut pas aller voir dans le midi son arrière-petit-fils Daniel Ollivier, mais elle suit avec intérêt l'évolution de l'enfant à travers les nouvelles que lui en donne régulièrement Émile<sup>36</sup>.

Le 20 mars 1863 naît à Berlin la seconde fille de Cosima, qui la prénomme Blandine en souvenir de sa sœur (Blandine Élisabeth von Bülow). Anna Liszt est arrière-grand-mère pour la troisième fois. À Rome, Liszt est honoré par des visites et des invitations du Pape Pie IX, dont il s'empresse d'informer sa mère.

En 1864, Anna a de nouveau le plaisir de voir son fils à Paris. Franz est venu cette fois-ci accompagné de Cosima. C'est la dernière fois que ces trois membres de la famille se trouveront rassemblés. Le père et la fille logent pendant une petite semaine rue Saint-Guillaume, avant de partir pour Saint-Tropez. Ils y feront très brièvement la connaissance de leur filleul Daniel Ollivier. L'enfant, âgé de deux ans, est élevé dans le domaine de La Moutte par son grand-père paternel Démosthène Ollivier<sup>37</sup>.

---

<sup>34</sup> Voir la lettre de Liszt à sa mère du 4 juillet 1862, publiée dans HAMBURGER, *op. cit.*, p. 336).

<sup>35</sup> Voir les compléments à la lettre de Liszt à sa mère n° 13, du 27 septembre 1862 (ch. 2. 2).

<sup>36</sup> Les lettres adressées par Anna, en français, à son petit-gendre Émile Ollivier, témoignent des liens affectueux qui liaient celle-ci à ceux qui formaient en quelque sorte sa nouvelle famille. Je présente en complément au point 2. 1. ces quatre lettres d'Anna à Émile Ollivier qui nous sont parvenues (années 1863 à 1865), et qui sont inédites en français.

<sup>37</sup> Voir la lettre de Liszt à sa mère n°21, du 25 octobre 1864 (ch. 2. 2). Franz y annonce à sa mère un prochain voyage à Paris pour le mois de mai 1865, qui se trouvera en fait repoussé à mars 1866, trop tard pour qu'ils se revoient.

L'année 1865 est féconde en événements pour Anna. Rien ne laisse prévoir que c'est sa dernière année de vie. Le 10 avril, à Munich, Cosima donne naissance à Isolde, fille de Wagner (Isolde Ludowitz von Bülow). Mais tout le monde, y compris Anna, ignore encore cette liaison, qui aboutira à la séparation des époux von Bülow en 1867, et à leur divorce en 1870. On ne sait si Anna a deviné la situation. Du côté de Rome, elle suit, à travers la presse et les lettres de Franz, les avancées de la vie mondaine et religieuse de son fils : à la mi-avril 1865, Liszt s'installe au Vatican dans un appartement mis à sa disposition par M<sup>gr</sup> de Hohenlohe. Anna considère comme des calomnies les rumeurs annonçant qu'il va se faire prêtre, et défend son fils dans son entourage parisien. C'est pourquoi elle est atterrée par la nouvelle, que Franz lui adresse par lettre, de sa tonsure reçue le 25 avril, et de sa prochaine entrée dans les ordres mineurs<sup>38</sup>. Mais elle se ravise rapidement, et, toujours mue par l'amour et l'admiration qu'elle porte à son fils, elle accepte que celui-ci soit maintenant l'abbé Liszt, élégamment vêtu de la soutane<sup>39</sup>. Enfin, en août, celui-ci va renouer avec les succès publics. Il quitte Rome pour la première fois depuis 1861, pour une tournée musicale. Sa mère, enthousiasmée, va suivre dans la presse les triomphes que ses concerts remporteront en Hongrie. Liszt y a été invité pour les fêtes du vingt-cinquième anniversaire du Conservatoire de Pest. Le 15 août, il dirige la création de l'oratorio *La Légende de sainte Élisabeth*, dans sa version hongroise, qui remporte un immense succès. Certains critiques, cependant, raillent le décorum et les délires du public hongrois. La tournée se poursuit par différents concerts où l'on joue ses œuvres dans l'enthousiasme général. Liszt se met lui-même au piano, ainsi que Hans von Bülow, venu avec Cosima<sup>40</sup>. De retour à Rome mi-septembre, il est reçu en audience par le pape, puis retourne dans sa retraite de la Madonna del Rosario pour se consacrer à la composition.

À Paris, Anna mène depuis trois ans une vie aussi dynamique que le lui permettent ses jambes. Elle lit beaucoup, des articles de presse relatant les succès de son fils, des ouvrages de piété, mais aussi des œuvres littéraires, allemandes et françaises. Ses auteurs préférés sont Schiller et Victor Hugo, dont elle a dévoré *Les Misérables* en 1862. Elle a aussi une vie sociale malgré son immobilité forcée. Elle est liée depuis longtemps à des anciens amis de son fils comme Lambert Massart, le « Pylade » de Franz, ou Gaetano Belloni, son ancien secrétaire, ou encore l'historien Ferdinand Denis. Mais elle reçoit aussi chez elle des personnes de la haute société. Celles-ci peuvent appartenir à son cercle personnel, comme Madame Haton, fille du général Petit ; son médecin Félix Hippolyte Larrey, chirurgien de Napoléon III ; le poète hongrois réfugié à Paris, Bertalan Szemere et sa femme, Leopoldina Szemere ; l'abbé Buquet, chanoine de Notre-Dame nommé évêque auxiliaire de Paris en 1863, son confesseur qui avait aussi été celui de ses petites-filles. Ce peuvent être par ailleurs des amis et amies de Liszt, que celui-ci, depuis Rome, adresse à sa mère, ou qu'il lui demande de contacter, comme la princesse Marceline Czartoryska, née Radziwill, pianiste hongroise exilée ; la femme du comte russe Bobrinsky ; le poète et journaliste hongrois Bertha ; le prince

---

<sup>38</sup> Voir L. 24 à Anna, du 27 avril 1865.

<sup>39</sup> Liszt est reçu dans les ordres mineurs le 30 juillet 1865, juste avant son voyage triomphal en Hongrie.

<sup>40</sup> Voir la lettre de Liszt à sa mère n° 26, du 7 octobre 1865 (ch. 2. 2). On trouve un récit détaillé de ces concerts dans WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 106- 109.

de Caraman-Chimay, diplomate belge, violoniste et sa femme, née de Montesquiou-Fézensac, pianiste. On voit que cette femme simple, à l'instar de son fils – même si c'est à un degré bien moindre – a su se faire une place honorable dans un monde qui n'était au départ ni de sa langue, ni de sa culture, ni de sa classe sociale.

Les témoignages de son entourage ainsi que ses lettres montrent Anna Liszt toujours de bonne humeur malgré les peines endurées. À la fin de l'année 1865, elle se réjouit du projet de son fils : Franz lui a annoncé sa venue certaine à Paris pour le mois de mars 1866, il espère que sa *Messe de Gran* rencontrera le succès du public dans la capitale française<sup>41</sup>. Mais Anna ne sera plus là pour y assister.

Elle meurt le 6 février 1866 d'une pneumonie soudain aggravée, alors qu'elle était encore pleine de vitalité deux semaines auparavant. Émile Ollivier et son frère Adolphe l'entourent dans ses derniers moments. Les obsèques d'Anna Liszt ont lieu le 8 février en l'église Saint-Thomas d'Aquin, en présence de quelques amis fidèles comme l'historien Ferdinand Denis et Céleste Spontini, une fille Érard. Ni Liszt, de Rome, ni Cosima, de Munich, n'ont eu le temps de venir y assister. Au moment de la mise en terre, au cimetière Montparnasse<sup>42</sup>, Émile Ollivier prononce l'éloge funèbre de sa belle-grand-mère, avec laquelle il était lié d'une profonde affection réciproque. Le texte de ce discours paraît le 10 février dans le journal *La Presse*<sup>43</sup>.

Il nous offre un portrait émouvant de cette femme simple mais exceptionnelle, qui mériterait d'être mieux connue :

[...] Elle avait tous les dons qui inspirent l'affection : une intelligence vive et sérieuse, un caractère aimable, toujours égal et toujours bienveillant, une bonté dont on ne touchait jamais le fond, et, surmontant par-dessus tout, une sérénité que sa simplicité même n'empêchait pas d'être imposante et qu'elle devait à la hauteur de ses pensées, à la noblesse de ses sentiments et à cette pureté admirable qui, dans toute une longue vie, n'a pas été souillée même un instant par une tentation fugitive.

Elle a eu un grand bonheur, le fruit de ses entrailles a été béni<sup>44</sup>, et ce rêve dont toute mère caresse la tête de son enfant, de faire un homme fort, vaillant, illustre, bon, elle l'a vu pleinement se réaliser. [...] Jusqu'à son dernier jour, elle a été uniquement une mère pour son fils, puis pour ses petits-enfants.

---

<sup>41</sup> En réalité, la *Messe de Gran* rencontrera un fiasco, le 15 mars, à l'église Saint-Eustache. Liszt, arrivé à Paris le 4 mars, y restera un mois entier, logeant dans l'appartement de sa mère décédée, où il fera quelques tris et règlera des papiers avec son gendre. On ne sait rien sur l'héritage qu'a pu laisser Anna.

<sup>42</sup> Sa tombe, discrète pierre sur laquelle est gravé son nom, ainsi qu'une croix et une inscription en latin, est toujours visible au cimetière Montparnasse, division 10 (voir la photographie dans l'Annexe n° 8).

<sup>43</sup> Voir la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier du février 1866 (ch. 2, L. 4). Le texte intégral du discours d'Émile Ollivier figure dans les compléments à ce chapitre ainsi que le courrier échangé entre les membres de la famille autour de ce décès (ch. 2, compléments n° 2 à 7).

<sup>44</sup> Renvoi à la prière catholique de l'*Ave Maria* : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, [...] vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. »

Ces derniers mots d'Émile Ollivier assimilent la personne d'Anna Liszt à ses qualités maternelles. C'est un éloge que l'on pourrait considérer comme réducteur, car il résume une personnalité à des fonctions. Il est vrai que le balayage des lettres de mon corpus ne nous informe sur l'existence de cette femme qu'à travers les événements vécus par son fils et ses petits-enfants. Mais on devine, derrière ces éléments narratifs, une vie propre, socle sur lequel s'appuient les comportements d'une femme au cours de sa vie. C'est clairement aux lettres d'Anna elle-même qu'il faut faire appel, si l'on veut découvrir les faits qui l'ont personnellement concernée, en tant que mère et grand-mère certes, mais aussi en tant qu'individu. Sa véritable biographie ne saurait se passer de ces lettres, qui ne sont pas encore à la disposition des lecteurs ne maîtrisant pas l'allemand, voire, disent les connaisseurs, un allemand dialectal. Si la personnalité d'Anna transparaît bien à travers les lettres de son fils, avec ses qualités morales et intellectuelles, la façon dont s'est déroulée sa vie propre reste encore à découvrir.

### 2. 1. 1. 1. Place de mon corpus dans les publications antérieures.

Les échanges de lettres entre Franz Liszt et sa mère ne sont pas inédits, ils ont principalement donné lieu à trois éditions dont une seule est scientifique, celle de Klára Hamburger parue en 2000<sup>45</sup>. Il s'y ajoute quelques lettres publiées dans des ouvrages généraux. Mon corpus remédie à une lacune : il comprend les vingt-six lettres de Liszt conservées qui sont absentes de cette dernière publication. Leurs autographes sont archivés à la BnF dans l'album coté NAF 25179. Ils sont foliotés de 1 à 60 à l'encre rouge, et les lettres sont numérotées de 1 à 26 au crayon. L'une d'entre elles est inédite<sup>46</sup>, les autres ayant connu une première publication, non scientifique, réalisée par Jacques Vier en 1950.

Comme on va le voir, les lettres de Liszt à sa mère ont connu une publication plus tardive que d'autres correspondances majeures, éditées par La Mara (entre 1893 et 1918) et les lettres d'Anna à son fils ont attendu encore plus longtemps. Le caractère familial de ces échanges a peut-être paru secondaire aux yeux des chercheurs, mais c'est à tort, comme on le verra plus loin.

#### 2. 1. 1. 1. 1. La Mara : lettres de Liszt traduites en allemand, sans les originaux français (édition ancienne, ne comprenant pas les autographes de mon corpus).

La première, due à La Mara, date de 1918<sup>47</sup>. Elle ne contient que les lettres de Liszt conservées en Allemagne et en Hongrie, La Mara n'ayant pas eu accès aux autographes possédés en France par Daniel Ollivier, qui s'en réservait la publication. Les lettres sont toutes publiées en allemand, les textes rédigés en français par Liszt, très majoritaires, étant traduits dans cette langue. L'édition ne présente pas les originaux

---

<sup>45</sup> Les références de ces éditions sont fournies au chapitre 1. 1 : « État des lieux ». Une autre publication scientifique, qui contient une sélection de lettres (HURÉ-KNEPPER, *op. cit.* Lattès, 1987) est présentée plus bas en 2. 1. 1. 4. L'édition de K. Hamburger (HAMBURGER, *op. cit.* 2000) est décrite ci-dessous en 2. 1. 1. 3.

<sup>46</sup> NAF 25179, l. 6, f. 16-17 (ch. 2. 1. 6, L. 6).

<sup>47</sup> LA MARA, *op. cit.*, 1918. La présentation, les commentaires et les annotations sont en allemand, ainsi que les lettres, traduites par La Mara contrairement à ce qu'elle avait fait dans les éditions précédentes, publiées avant la guerre. L'ouvrage contient 102 lettres (découpage contesté actuellement : l'édition de K. Hamburger en dénombre seulement 70).

écrits en français, et ne reproduit pas intégralement les autographes, certains passages étant remaniés voire censurés. Elle ne comprend pas non plus les lettres d'Anna, qui ne seront publiées qu'en 2000 (voir 2. 1. 1. 3, HAMBURGER, *op. cit.*, 2000). C'est cette édition de La Mara, précieuse malgré ses insuffisances, qui a servi de source à la plupart des travaux biographiques menés sur Liszt au courant du vingtième siècle. Elle est épuisée depuis longtemps.

### **2. 1. 1. 1. 2. Vier : 28 lettres de Liszt, 25 autographes redécoupés (édition ancienne, comprenant les autographes de mon corpus<sup>48</sup>).**

Daniel Ollivier, comme on l'a déjà dit, avait entrepris de publier les autographes de Liszt en sa possession. Tâche immense, qu'il n'a pu mener totalement à bout<sup>49</sup>. Les lettres de Liszt à sa mère, entre autres, restaient inédites au moment de sa mort, en 1941. Or une dizaine d'années plus tard, l'historien et critique littéraire Jacques Vier (1903-1991), qui préparait un considérable travail sur Marie d'Agoult<sup>50</sup>, a obtenu de se voir confier par Catherine du Bouchage, la veuve de Daniel Ollivier, la publication d'autographes inédits<sup>51</sup>. C'est ainsi que les lettres de Liszt à sa mère se sont trouvées intégrées dans son ouvrage de 1950<sup>52</sup>.

Vier se montre beaucoup plus fidèle aux manuscrits que ne le faisait La Mara, mais son édition comporte un certain nombre d'erreurs. La plus importante consiste en la réorganisation de certains autographes, qui sera détaillée plus bas<sup>53</sup>. Vier présente ainsi vingt-huit lettres de Liszt à sa mère, correspondant à vingt-cinq autographes contenus dans l'album NAF 25179<sup>54</sup>. Par ailleurs il omet un autographe, sans toutefois signaler cette omission : il s'agit de l'autographe daté du 13 février 1857 (folio 16-17), resté inédit jusqu'à ce jour dans sa version intégrale. Ce sont ces autographes, publiés par Vier avec un décompte modifié, auxquels s'ajoute l'autographe inédit, qui composent mon corpus de 26 lettres. L'ouvrage de Vier est épuisé depuis une vingtaine d'années.

---

<sup>48</sup> Rappelons que Vier omet l'un des vingt-six autographes : NAF 25179, f. 16-17, datée de Weimar le 13 février 1857.

<sup>49</sup> Rappelons que Daniel Ollivier a édité les lettres de Liszt à Blandine, à Cristina de Belgiojoso, à Émile Ollivier et à Marie d'Agoult (accompagnées des lettres de celle-ci). Les références de ces ouvrages figurent plus haut, dans le chapitre 1. 1.

<sup>50</sup> VIER, *op. cit.*, 1955.

<sup>51</sup> L'histoire des albums du fonds Daniel Ollivier est présentée dans le chapitre 1.2. Rappelons que l'album contenant les autographes de Liszt à sa mère (NAF 25179) a été mis à la disposition du public sur Gallica en mai 2018. Les autres autographes de Liszt sont archivés dans l'album NAF 25180, que je présenterai plus bas.

<sup>52</sup> Jacques VIER (éd.), *Franz Liszt, l'artiste, le clerc, documents inédits*, Paris, Éditions du Cèdre, 1950.

<sup>53</sup> Le redécoupage effectué par Vier est déroutant. Il aboutit à une liste de 27 lettres adressées à sa mère, numérotées en chiffres romains. Il faut y rajouter une lettre (f. 1, Marlioz, 9 janvier 1831), qu'il présente à part, dans la préface, sans numéro (p. 29). Le total des « lettres » publiées par lui est donc de 28. Par ailleurs il omet un autographe entier (folio 16-17, Weimar, 13 février 1857). La confusion se complique encore si l'on se fie à la préface de K. HAMBURGER, (*op. cit.*, 2000, p. 14) qui identifie ce dernier autographe à la lettre du f. 60, non datée, ce qui est une erreur ; dans le corps de cette édition, l'autographe f. 16-17, n'est pas transcrit. Cette lettre datée de Weimar le 13 février 1857, ne figure donc ni dans Vier, ni dans K. Hamburger. Elle a par la suite été publiée par Alan Walker dans sa biographie de Liszt (WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989), mais en partie seulement. Elle figurera ici pour la première fois dans son intégralité.

<sup>54</sup> Vingt-sept lettres numérotées XXIV, puis de XXVI à LI, et un extrait inclus dans la préface p. 21.

**2. 1. 1. 1. 3. K. Hamburger : 121 lettres de Liszt traduites en allemand, avec les autographes français (édition scientifique moderne, sans les autographes de mon corpus).**

***Complémentarité avec mon corpus***

La troisième édition, la plus complète, est l'important ouvrage publié par Klára Hamburger en 2000, conforme aux critères scientifiques modernes et très riche en notes<sup>55</sup>. Or, il convient de le rappeler ici, cette musicologue hongroise n'a pas intégré à son ouvrage les lettres de Liszt à sa mère conservées à la BnF. Elle se contente de renvoyer, pour celles-ci, à l'édition de Vier, tout en précisant leur situation dans la chronologie des lettres qu'elle publie<sup>56</sup>. Pour la réalisation de son édition, elle se réfère à la précieuse liste chronologique de toutes les lettres échangées entre Liszt et sa mère établie par Mária Eckhardt en 1986, à l'occasion du colloque organisé pour le centenaire de la mort de Liszt<sup>57</sup>. Les autographes édités par K. Hamburger se trouvent majoritairement à Bayreuth (Archives Richard Wagner), et, pour un nombre moindre, à Weimar (Goethe-und Schiller-Archiv)<sup>58</sup>. La publication de K. Hamburger présente toutes les lettres de cette correspondance archivées en Allemagne, aussi bien celles de Liszt que celles d'Anna. Elle pourrait donc constituer l'édition complète de la correspondance entre le fils et sa mère, si elle n'omettait les lettres du fonds parisien<sup>59</sup>.

La publication des autographes conservés à la BnF, au sein de ma thèse permettra donc de compléter l'édition réalisée en 2000 par K. Hamburger, en rajoutant aux 121 lettres de Liszt présentées dans son ouvrage, la transcription, mise à jour et annotée, des 26 lettres du musicien que celle-ci omettait. La totalité de la correspondance échangée entre Liszt et sa mère pourrait ainsi bénéficier d'une édition critique conforme aux exigences actuelles. Mais pour cela, il faudrait regrouper toutes ces lettres dans un même volume, et proposer aux lecteurs francophones une traduction française des pages publiées en allemand par K. Hamburger<sup>60</sup>.

***Contenu et organisation***

Afin de situer chronologiquement les lettres de mon corpus dans l'ensemble de la correspondance entre Liszt et sa mère, il convient de présenter rapidement l'ouvrage de K. Hamburger.

---

<sup>55</sup> Rappelons la référence entière : Franz LISZT, *Briefwechsel mit seiner Mutter*. Hrsg. und kommentiert von HAMBURGER, Klára, Amt. der Burgländischen Landesregierung, Red. Dr Gerhardt Winkler, Eisenstadt, 2000. (Lettres traduites en allemand, avec, en annexe, la transcription des originaux écrits en français).

<sup>56</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, p. 14-19.

<sup>57</sup> Mária P. ECKHARDT, « Correspondance de Franz Liszt et Anna Liszt, née Lager », *La Revue musicale* n° 405-407, 1987, p. 206-214. Il faut signaler une erreur dans la référence aux archives de la BN : il s'agit, pour toutes les lettres éditées par Vier, de NAF 25179 (et non 25174 comme imprimé par erreur à partir de la page 213).

<sup>58</sup> Il s'agit en fait de copies réalisées à la demande de La Mara autour de 1900 ; les originaux sont perdus.

<sup>59</sup> Cette omission peut s'expliquer par le fait que ces lettres étaient encore, en 2000, accessibles dans l'édition de Vier, et que K. Hamburger avait peut-être difficilement accès aux manuscrits conservés à la BnF.

<sup>60</sup> Il s'agirait là d'un immense travail, qui pourrait prendre la forme d'une édition informatique, mieux adaptée à l'évolution de la recherche, sans cesse renouvelée par de nouvelles découvertes.

Cette édition contient 121 lettres de Franz Liszt à sa mère et 70 lettres d'Anna Liszt à son fils, soit un total de 191 lettres échangées entre Liszt et sa mère, entre le 24 août 1827 et le 14 janvier 1866<sup>61</sup>. Les sources (copies des autographes originaux) sont conservées pour leur plus grande partie aux Archives Richard Wagner de Bayreuth, et en moindre quantité aux Archives Goethe et Schiller à Weimar. C'est Carolyne de Sayn-Wittgenstein qui a archivé de façon suivie la correspondance de Liszt, documents dont Cosima a hérité partiellement ensuite, ce qui explique cette double localisation.

K. Hamburger a choisi de regrouper les lettres par scripteur : les lettres de Franz sont présentées dans une première partie, elles sont numérotées de F1 à F121<sup>62</sup> ; celles d'Anna, numérotées de A1 à A70, dans une deuxième <sup>63</sup> (une troisième et dernière partie contient 11 lettres d'Anna à la Princesse C. de Sayn-Wittgenstein, et 2 à d'autres destinataires, sur des questions d'argent).

Toutes ces lettres sont d'abord présentées en langue allemande, qu'il s'agisse de la transcription des autographes écrits en allemand (Anna, quelques lettres de Franz) ou de la traduction de ceux écrits en français (la majorité des lettres de Franz). Parmi les lettres de Liszt, celles qu'il a rédigées en français ou dans un mélange des deux langues, sont aussi fournies dans leur version originale, au fur et à mesure, à la suite de chacune des lettres traduites en allemand<sup>64</sup>. Mais les lignes qu'il a rédigées en allemand ne sont pas traduites en français. Les notes, évidemment rédigées en allemand, sont placées à la suite de chaque lettre, après l'original français le cas échéant. Cette présentation demande souvent de tourner plusieurs pages pour relier les notes à la lettre concernée.

#### **2. 1. 1. 1. 4. Lettres éparses de Liszt à sa mère dans des publications modernes (1987-1989)**

À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, certains grands spécialistes français de Liszt ont intégré dans des ouvrages généraux une sélection de lettres de Liszt ou de sa mère, dans une version scientifique moderne (mais souvent en version non intégrale). On y trouve 17 lettres de Liszt (16 en version originale française, 1 en traduction française) et 1 lettre d'Anna (en traduction française).

##### ***Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper (1987) : transcription d'une quinzaine de lettres de Liszt ; la dernière lettre d'Anna à son fils.***

Aux trois éditions citées ci-dessus, il convient de rajouter la publication, réalisée en 1987 par P.-A. Huré et C. Knepper<sup>65</sup>, de quelques lettres échangées entre Liszt et sa mère. Cette édition, qui insère

---

<sup>61</sup> La première lettre de Franz à sa mère est datée du 24 août 1827 (Boulogne) et la dernière du 14 janvier 1866 (Vatican). La première lettre d'Anna est datée du 15 janvier 1831 et la dernière du 4 mai 1865 (elles sont toutes écrites à Paris).

<sup>62</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F1-F221, p. 39-369.

<sup>63</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A1-A70, p. 373-505.

<sup>64</sup> En cela, cette édition se distingue de la présentation pratiquée par P. Pocknell et M. Short, qui regroupent les lettres originales à la fin de leur ouvrage (voir ch. 1. 1. 3. 1. 5 et 1. 1. 3. 1. 6).

<sup>65</sup> Franz LISZT, *Correspondance, Lettres choisies et annotées par Pierre-Antoine HURÉ et Claude KNEPPER*, Paris, JC Lattès, 1987. Les auteurs transcrivent les autographes conservés à Weimar, Bayreuth et Paris. Les lettres, souvent longues, ne sont pas toujours reproduites dans leur intégralité.

quelques échanges de lettres entre Liszt et sa mère dans un ensemble épistolaire plus large, est très précieuse, en particulier pour les francophones, car elle transcrit avec une parfaite fidélité les copies des autographes originaux réalisées par La Mara, avant que celle-ci ne censure les autographes et ne les traduise en allemand. Ces copies de manuscrits (eux-mêmes disparus) constitueront aussi la source de l'édition ultérieure de K. Hamburger (2000), mais on dispose dans l'édition de P.A. Huré et C. Knepper d'une version particulièrement soignée des textes français de Liszt<sup>66</sup>. De plus, ces deux auteurs présentent une nouvelle transcription, mise à jour mais partielle, de trois<sup>67</sup> des lettres de Liszt conservées à la BnF et déjà publiées par Vier<sup>68</sup>, qui font donc partie de mon corpus. On trouve aussi dans leur ouvrage une publication d'un intérêt particulier : la traduction française, inédite par ailleurs, d'une lettre d'Anna Liszt qui nous éclaire sur la nature de ses relations avec son fils. Cette lettre est particulièrement émouvante, car il s'agit de la dernière lettre conservée d'Anna. Celle-ci l'a écrite à son fils le 4 mai 1865 (elle mourra en février 1866), alors qu'il lui annonçait avoir reçu les ordres mineurs : d'abord atterrée par cette nouvelle, qu'elle avait jusque-là vivement rejetée comme relevant de la calomnie, elle s'est ravisée en une nuit sous l'effet de l'affection et de l'admiration confiante qu'elle voue à son fils, et lui a finalement accordé son entière approbation<sup>69</sup>.

***Alan Walker (1989) : traduction française d'une lettre de Liszt à sa mère rédigée en allemand.***

Signalons par ailleurs la traduction française, réalisée par A. Walker, d'une autre lettre particulière de Liszt. Celui-ci l'adresse à sa mère depuis Boulogne le 24 août 1827, au moment où son père, Adam Liszt, est sur le point de mourir<sup>70</sup>. Cette lettre est la première conservée de celles qu'il a adressées à sa mère. Elle constitue un témoignage touchant des liens affectifs unissant Liszt et ses parents. C'est la seule version française d'une lettre d'Anna Liszt à son fils disponible actuellement, en plus de celle du 4 mai 1865 citée dans le paragraphe précédent, traduite par P. A. Huré et C. Knepper.

## 2. 1. 1. 2. Répartition de l'ensemble des lettres

On constate, dans l'ensemble de cette correspondance au long cours, un déséquilibre numérique entre les lettres de Liszt et celles de sa mère, et des périodes lacunaires plus ou moins étendues dans le flux de leurs échanges.

---

<sup>66</sup> Les erreurs contenues dans les transcriptions par K. Hamburger des autographes français proviennent du fait qu'un lecteur non francophone ne reconnaît pas certains mots délicats à déchiffrer, qu'un francophone peut reconnaître à leur silhouette (en lecture globale), ou par sa connaissance des expressions idiomatiques.

<sup>67</sup> HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, p. 226, lettre du 15 juillet 1850, NAF 25179, f. 12-15 ; p. 461, lettre du 27 avril 1865, NAF 25179, f. 53-54 ; p. 464, lettre du 30 juin 1865, NAF 25179, f. 55-57 (et non NAF 25174 comme indiqué pour les deux dernières lettres par les auteurs, de façon erronée).

<sup>68</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, respectivement lettres n° XXVI et XXIX, p. 95 et p. 100 ; n° XLIX, p. 137 ; n° L (et non XL comme l'indiquent les auteurs par erreur), p. 140.

<sup>69</sup> HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, Lattès, 1987, p. 463, lettre du 4 mai 1865. Cette lettre est présentée plus loin à la suite de la lettre de Liszt à sa mère n° 24, du 27 avril 1865 (Voir 2. 1).

<sup>70</sup> La lettre de Liszt à sa mère du 24 août 1827, rédigée en allemand, est publiée par HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F1, p. 41 ; WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 130 en publie la traduction française. Adam Liszt est mort le 28 août 1827.



### **2. 1. 1. 2. 1. Déséquilibre numérique : 147 lettres de Liszt, 70 d'Anna**

En additionnant les lettres publiées par Klára Hamburger et celles de mon corpus, on comptabilise 147 lettres de Liszt (121 + 26), et 70 lettres de sa mère. Ce déséquilibre ne saurait être attribué à une moindre activité épistolaire d'Anna, car on ne détecte aucun indice qui irait dans ce sens dans les lettres conservées. Il faut plutôt imaginer qu'en certaines périodes de sa vie mouvementée, Liszt n'a pas archivé – ou a perdu – les lettres qu'il recevait de sa mère, alors que celle-ci, très stable, conservait plus fidèlement celles de son fils. Par ailleurs, ce dernier a pu manquer de constance dans ses réponses à certaines époques, comme il l'avoue parfois dans ses lettres.

### **2. 1. 1. 2. 2. Discontinuité dans le temps : des lettres perdues**

On constate des lacunes dans la correspondance éditée dans cet ouvrage. Il y a d'abord une absence totale de lettres d'Anna à son fils entre 1833 et 1843, soit une lacune d'une dizaine d'années correspondant à la liaison de Liszt avec Marie d'Agoult. Pour les lettres de Franz, c'est une lacune de deux ans qui apparaît entre 1840 et 1842, période correspondant à sa tournée en Hongrie puis en Angleterre (ne lui aurait-il pas écrit ? c'est peu vraisemblable, étant donné son respect des convenances et son affection filiale). Un nouveau « trou » de cinq années dans les lettres d'Anna à Franz va de 1850 à 1854, période correspondant aux débuts du séjour de Liszt à Weimar avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein. Enfin, une lacune de trois années affecte les lettres d'Anna de 1862 à 1864, alors que Liszt vit à Rome et écrit régulièrement et longuement à sa mère<sup>71</sup>.

Ce sont donc essentiellement des lettres d'Anna qui ont été perdues.

On ne saurait tirer de cette répartition irrégulière des lettres des conclusions sur l'implication plus ou moins forte de chacun des scripteurs, car c'est la conservation des lettres qui, selon toute vraisemblance, a manqué de continuité. Anna a sans doute conservé plus systématiquement les lettres de son fils qu'il ne l'a fait lui-même pour celles de sa mère, ce qui se comprend bien, eu égard à la sédentarité de la mère et à la célébrité voyageuse et mouvementée du fils.

### **2. 1. 1. 2. 3. Questions de datation dans mon corpus**

Dans leur grande majorité, les vingt-six lettres de mon corpus sont clairement datées. Elles couvrent trente-cinq années de la vie de Liszt. Toutefois, certaines ont requis une recherche de datation, soit à cause de l'absence de date sur l'autographe, soit en raison de modifications importantes effectuées par J. Vier, demandant un réexamen de certains autographes.

#### ***Critique des redécoupages de Vier***

Comme je l'ai signalé plus haut, Vier est intervenu dans la délimitation de certaines lettres. Il s'agit de deux autographes particulièrement longs, comportant parfois des changements de sujet abrupts, qu'il a découpés en plusieurs lettres. Or Daniel Ollivier les avait considérés comme formant chacun une seule

---

<sup>71</sup> Voir ci-dessous lettres à sa mère 11 à 22 (ch. 2. 1. 6).

lettre, d'après la numérotation portée au crayon sur les doubles folios<sup>72</sup>. Ce sont les lettres portant dans l'album des archives les numéros 5 et 16 (et dans mon corpus les numéros 5 et 17). Vier a subdivisé les autographes et les a et réorganisés ainsi :

**Lettre 5 :** 15 juillet 1850, Weimar ; f. 12-15. Vier coupe cet autographe en son milieu, pour en faire deux lettres distinctes : XXVI, p. 95 (f. 12-13, du début jusqu'à « ...plénitude d'amour »), et XXIX, p. 100 (f. 14-15, depuis : « À partir du 1<sup>er</sup> septembre ... » jusqu'à la signature.

**Lettre 17 :** 1<sup>er</sup> janvier 1864, [Rome] ; f. 37-42. Vier découpe cette longue lettre de 12 pages en trois lettres distinctes, qu'il distribue chronologiquement à diverses dates, sans fournir d'explication à cette reconstitution. Elles se présentent ainsi dans son ouvrage : XLII (p. 126) : f. 37-38, du début de l'autographe à « son talent et son caractère. », qu'il date du 1<sup>er</sup> janvier 1864 ; XLI (p. 123) qu'il insère entre le 8 mai 1863 et le 1<sup>er</sup> janvier 1864 : f. 39-40 de « Tout en y applaudissant » à « m'en mêler pour si peu que ce soit. » ; XXXVIII (p. 116), f. 41-42, de « Je comptais écrire à Belloni » à « quelle part il prendra à la discussion de l'adresse », qu'il insère entre le 29 janvier 1863 et le 7 mars 1863.

La question s'est posée à moi de savoir si un tel découpage se justifiait ou non. Un examen attentif du manuscrit, à savoir des particularités du papier, de l'encre et de l'écriture, m'a amenée à la conclusion qu'il n'y avait pas lieu de démanteler ces deux autographes. Malgré leur longueur et les changements de sujet – qui ne sont pas inhabituels sous la plume de Liszt – l'unité matérielle de chacun d'eux ne fait pas de doute. D'ailleurs, la signature et la date ne figurent qu'au bas d'une seule page de l'ensemble des feuillets, ce qui constitue un indice important pour considérer cette page comme constituant la dernière d'une seule et même lettre : Liszt n'a pas l'habitude d'achever une lettre sans la signer (seuls les *post-scriptum* sont, naturellement, dépourvus de signature), par conséquent les feuillets sans signature pourraient difficilement être considérés comme une lettre en soi, ils impliquent une suite. La liste établie par M. Eckhardt<sup>73</sup> et reprise par K. Hamburger<sup>74</sup> (pour les lettres 5 et 16 des archives), ainsi que l'édition de la lettre 5 par P.A. Huré et C. Knepper<sup>75</sup>, viennent d'ailleurs confirmer ce résultat de mes

---

<sup>72</sup> Les lettres sont généralement écrites sur une feuille pliée en deux, utilisée comme quatre pages ; chaque demi-feuille constitue un « folio », comprenant un recto et un verso. Les services d'archivage de la BN ont numéroté uniquement les folios, au recto, à l'encre rouge. À cette numérotation, qui ne présuppose pas d'unités supérieures, s'en superpose une autre, qui prend en compte la notion de lettre au sens d'entité épistolaire. Il s'agit d'une numérotation au crayon, vraisemblablement effectuée par Daniel Ollivier ; Vier indique qu'elle est due à Marie d'A., mais il me paraît douteux que celle-ci soit entrée en possession des lettres de Liszt à sa mère, voisine d'Émile Ollivier. Elle prend en compte des unités organisées, représentant des lettres ; ainsi on a : l. 1 ; l. 2, etc. ; mais en cas de lettre excédant quatre pages (autrement dit, occupant plus de deux folios recto-verso), cette numérotation au crayon aboutit à une numérotation par feuillets (et non par folios) ; par exemple, l. 17/1 : folios 37-38 ; l. 17/2 : folios 39-40 ; l. 17/3 : folios 41-42.

<sup>73</sup> ECKHARDT, *op. cit.*, 1987, p. 210.

<sup>74</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, p. 14.

<sup>75</sup> HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, Lattès, 1987, p. 226 : les auteurs publient l'autographe formant numéroté folios 12-15 comme formant une seule et même lettre.

observations. Il n'y a donc pas lieu d'adhérer aux modifications introduites par Vier, les lettres restent au nombre de vingt-six, telles qu'elles sont présentées dans les archives constituées par Daniel Ollivier<sup>76</sup>.

### *Une datation élucidée : hypothèses et solution<sup>77</sup>*

La lettre portant au crayon le numéro 26, la dernière dans les archives parisiennes (folio 60 dans l'album NAF 25179), pose de réelles difficultés de datation. Classée à la fin des lettres de Liszt à sa mère, elle ne présente pas d'indication de date, ni de lieu. Cependant, les informations qu'elle contient sur la santé de Liszt et sur celle de sa mère « Vous quittez votre lit, et moi je suis obligé de garder le mien [...] mon médecin me promet qu'à la fin de cette semaine, je serai complètement remis sur pied », permettent d'envisager deux dates : soit après l'été 1852, c'est-à-dire à l'automne et durant l'hiver 1853, après l'accident d'Anna de juin 1852 à Erfurt, soit au cours de l'année 1857, lors des crises de furonculose dont Liszt a souffert de façon récurrente pendant plusieurs mois.

En faveur de la première hypothèse, on peut relever plusieurs éléments. D'abord la fracture de la cheville d'Anna survenue en juin 1852 à Erfurt, qui l'obligera à rester en convalescence à Weimar pendant trois mois<sup>78</sup>, et l'allusion au banquier « J'ai écrit à Löwy à Vienne, que vous continuerez votre voyage projeté vers la fin d'août », ami de Liszt qui aurait pu être contacté pour organiser le retour d'Anna à Paris fin août. Ensuite, la désignation de la maladie de Liszt comme étant « cette sottise de mon pied qu'on appelle en langage médical érysipèle » [sɪd]<sup>79</sup>, qui ne correspondrait pas aux furoncles de 1857, invariablement appelés « clous » par Liszt ; à cela s'ajoute le fait qu'il ne parle ici que de sa jambe gauche, alors que ses deux jambes étaient atteintes lors de sa longue maladie de 1856-1857<sup>80</sup>. Enfin, le projet de Liszt d'aller voir sa mère : « J'en profiterai pour venir vers vous aussitôt, car il me tarde de vous embrasser et de vous divertir un peu en guise de consolation » pourrait être interprété de deux façons, étant donné l'absence de précision sur le lieu où il irait retrouver sa mère. Soit cette lettre aurait été adressée par Liszt à sa mère durant la convalescence de celle-ci séjournant à l'Altenburg, alors que lui-même se trouvait à Braunschweig, à Leipzig et à Halle début juillet 1852<sup>81</sup>. Cependant, rien dans les lettres de Liszt à Carolyne de Sayn-Wittgenstein durant l'été 1852<sup>82</sup> n'atteste que Liszt aurait souffert de sa jambe gauche à cette époque, durant ce voyage qui d'ailleurs se termine trop tôt pour imaginer que la fracture d'Anna puisse déjà être réduite. Soit ce projet correspond au séjour parisien, un an plus tard, en octobre 1853, de Liszt

---

<sup>76</sup> Des explications plus détaillées sont fournies dans le complément présenté à la suite de la lettre à Anna n° 5 du 15 juillet 1850 (ch. 2.1). Pour la lettre à Anna n° 17 du 1<sup>er</sup> janvier 1864 (ch. 2.1), je me suis contentée de remettre les feuillets dans l'ordre, car l'ensemble ne présente pas d'incohérence.

<sup>77</sup> Ce sera, après recherches, lettre n° 7 de mon corpus, que l'on peut dater de mars-avril 1857.

<sup>78</sup> WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 610.

<sup>79</sup> L'érysipèle est une infection bactérienne aiguë de la peau, provoquant de la fièvre et des lymphœdèmes, que l'on soignait par des cures thermales avant la découverte des antibiotiques.

<sup>80</sup> Voir plus bas le paragraphe sur l'hypothèse de 1857 et les références des lettres de Liszt à Wagner et à Agnès Street-Klindworth.

<sup>81</sup> Voir LA MARA, *op. cit.*, IV, 1899, lettres 103, 104, 105, p. 126-130.

<sup>82</sup> LA MARA, *op. cit.*, IV, 1899, p. 125 à 130 ; la lettre de Liszt n° 102, p. 125, du 22 juin 1852, contient l'annonce de cet accident : « [...] vous voilà à Erfurt auprès de ma mère. Je voudrais presque m'être cassé aussi quelque jambe, pour être soigné par vous – quoique d'ordinaire le train de la maladie répugne à ma nature. »

accompagné de Wagner, de la princesse Carolyne et de sa fille Marie, auquel cas cette lettre aurait été envoyée à Anna déjà rentrée à Paris, fin 1852 ou au courant de 1853, avant cette date. Mais dans ce cas encore, aucune lettre ne parle de maladie de Liszt à cette période, ni de projet de voyage concernant sa mère en 1853<sup>83</sup>.

Il faut dire que l'on n'a retrouvé, pour ces deux années, qu'une seule lettre de Liszt à sa mère<sup>84</sup>, et aucune lettre d'Anna, ce qui nous prive d'informations sur le contexte familial de cette époque<sup>85</sup>.

Cette lacune permet d'imaginer que la lettre non datée ferait allusion à des événements qui seraient en concordance avec son contenu, mais que nous ne connaissons pas. Mária Eckhardt semble avoir retenu cette hypothèse, puisqu'elle place la lettre problématique à la fin de sa liste, parmi les « non datées », tout en suggérant de la situer en 1852-1853, avec un point d'interrogation<sup>86</sup>.

La deuxième hypothèse, celle de l'année 1857, paraît mieux étayée. En effet, les nombreuses lettres que Liszt adresse à Carolyne de Sayn-Wittgenstein<sup>87</sup>, à Wagner<sup>88</sup> et à Agnès Street-Klindworth<sup>89</sup> au cours de cette année-là, font état de maints épisodes où, souffrant de furoncles aux jambes, il doit garder ou réintégrer son lit, tout en comptant régulièrement sur une prompte guérison (qui ne surviendra, en fait, qu'après sa cure thermale effectuée à Aix-la Chapelle du 22 juillet au 13 août 1857). Il pourrait avoir écrit cette lettre non datée lors d'une de ses rémissions, en réponse à celle que lui envoie sa mère le 30 mars 1857, dans laquelle elle lui annonce qu'elle parvient à remarcher, qu'elle a pu sortir et aller à pied jusque chez madame Patersi, la gouvernante de Blandine et de Cosima<sup>90</sup>.

En outre, la promesse de Liszt de venir rendre visite à sa mère, évoquée plus haut, rejoint d'autres allusions à un projet de voyage à Paris. Ainsi, dans une lettre non datée, mais située par La Mara à la veille du *Musikfest* d'Aix<sup>91</sup>, donc fin mai 1857, Liszt écrit à Carolyne de S.W. : « **Ma mère m'a écrit pour me demander de venir à Paris, ce dont je m'abstiendrai pour le quart d'heure** »<sup>92</sup>. Et la promesse de la lettre

---

<sup>83</sup> Seule une lettre de Liszt à la mère de Hans von Bülow, datée de Weimar le 18 mai 1853, annonce un voyage : « **Pour ma part je compte accompagner ma mère jusqu'à Paris à la fin de ce mois – et de là me rendre à Zurich pour revoir Wagner.** » (SHORT, *op. cit.*, p. 290, l. 95). L'éditeur précise que Liszt n'ira finalement pas à Paris à cette date (*ibid.*, n. 8, p. 88). On retiendra de cette lettre qu'Anna est venue à Weimar au printemps 1853, mais cette information n'éclaire pas la lettre non datée, ne nous renseignant ni sur les maladies éventuelles du fils et de la mère à cette date, ni sur un voyage d'Anna fin août.

<sup>84</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, liste p. 18, F81.

<sup>85</sup> On dispose juste d'une lettre de Blandine à son père, du 3 juillet 1852, dans laquelle celle-ci évoque l'accident de sa grand-mère (D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 83).

<sup>86</sup> ECKHARDT, *op. cit.*, 1987, p. 211.

<sup>87</sup> LA MARA, *op. cit.*, IV, 1899, p. 351-402.

<sup>88</sup> LACANT-LIÉBERT, *op. cit.*, 2013, p. 375-400.

<sup>89</sup> *Franz Liszt and Agnès Street-Klindworth, A correspondence*, Introduced, translated, annotated, and edited by Pauline POCKNELL, Pendragon Press, Hillsdale, NY, 2000, p. 331-336 pour les originaux en français.

<sup>90</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A43, p. 456.

<sup>91</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F90, p. 287. La lettre non datée pourrait donc avoir été écrite peu avant le trente-cinquième Festival de Basse-Rhénanie qui s'est tenu à Aix la Chapelle du 31 mai au 2 juin 1857, dont Liszt a dirigé les concerts malgré « une petite douleur aux deux pieds » (lettre à Wagner du 9 juin 1857, *Correspondance Wagner-Liszt*, *op. cit.*, 2013, p. 392).

<sup>92</sup> LA MARA, *op. cit.*, IV, 1899, l. 277, p. 367.

non datée semble faire écho aux excuses exprimées dans la lettre à sa mère du 18 juin 1857 : « [Diverses raisons majeures et mineures m'ont empêché de suivre votre invitation et de faire une excursion à Paris après le Musikfest d'Aix-la-Chapelle.](#) »

La première de ces raisons réside justement dans les perpétuelles rechutes de cette maladie qui l'empêche de marcher, au point qu'il lui arrive de diriger l'orchestre assis<sup>93</sup>. Un autre indice, plus déterminant, pourrait être fourni par la localisation de la maladie de Liszt à l'hiver et au printemps 1857. En effet, si l'intégralité des lettres de cette époque adressées à Wagner et à Agnès Street-Klindworth font état de douleurs affectant les deux jambes de Liszt, comme je l'ai signalé plus haut, quelques passages des lettres à Carolyne de Sayn-Wittgenstein fournissent des précisions différentes : seule une jambe serait atteinte. Ainsi apprend-on, dans une lettre sans date précise, mais située durant l'hiver 1857, cette nouvelle : « [mon pied se comporte mieux](#)<sup>94</sup> », et dans une suivante : « [Il n'y a plus depuis hier soir ni inflammation, ni enflure. Plutôt la tension est demeurée, et voilà pourquoi je préfère ne point me lever, jusqu'à ce que je puisse bien appuyer le pied, comme c'était déjà le cas à la fin de la semaine passée \[...\]. D'autre part les croûtes tombent, et j'aurai bientôt la jambe entièrement nettoyée](#)<sup>95</sup> ». Liszt semble donc avoir souffert, à cette période-là, surtout d'une jambe, ce qui coïnciderait avec l'indication contenue dans la lettre non datée : « [c'est le même pied gauche qui s'avise de nous jouer ce mauvais tour.](#) »

Enfin, on trouve une allusion à un projet de voyage d'Anna à Weimar fin août, dans la lettre que Liszt lui adresse le 2 janvier 1857 : « [Peut-être viendrez vous me voir dans le courant de l'été](#) »<sup>96</sup>, projet qui étayerait la datation de la lettre concernée en 1857.

Mais pour cette date, on trouve aussi quelques éléments non concordants : le diagnostic sur la maladie, nommée par Liszt érysipèle (et non « clous », furonculose), ainsi que la référence au banquier Löwy, impliquant un voyage d'Anna déjà entamé : « [J'ai écrit à Löwy à Vienne que vous continuerez votre voyage projeté vers la fin d'Aout](#) ». Si l'on peut supposer que la médecine ne distinguait pas clairement à cette époque l'érysipèle de la furonculose, il est en revanche difficile d'intégrer dans le contexte de 1857 cette allusion à Löwy. Toutefois, l'année 1857 offre, par rapport à 1852-1853, davantage de concordances avec la lettre non datée.

Cette seconde hypothèse a dû paraître plus vraisemblable aussi à K. Hamburger, puisque celle-ci situe la lettre non datée en 1857, juste après les lettres de juillet<sup>97</sup>. Mais, par une erreur malencontreuse, elle

---

<sup>93</sup> Ainsi, le 26 avril 1857, il dirige l'orchestre de Weimar assis, comme il l'écrit à Carolyne de S.W. : « [Fainéant va très passablement, et s'est assez bien conduit hier soir, en se tenant constamment assis, depuis le commencement jusqu'à la fin de Lobengrin](#) » (LA MARA, *op. cit.*, IV 1899, p. 356 ; et, pour la date exacte, *Correspondance Wagner-Liszt*, *op. cit.*, 2013, p. 1040).

<sup>94</sup> LA MARA, *op. cit.*, IV, 1899, l. 251, p. 352.

<sup>95</sup> LA MARA, *op. cit.*, IV, 1899, l. 358. Voir aussi l. 281 de Berlin, le 16/07/57 : « [Mon pied étant par hasard beaucoup mieux aujourd'hui](#) ».

<sup>96</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F88, p. 281, (phrase en français à la fin d'une longue une lettre rédigée en allemand).

<sup>97</sup> HAMBURGER. *op. cit.*, 2000, liste p. 18 : Vier XXX après F92 (du 28 juillet 1857).

confond, dans une autre liste<sup>98</sup>, cette lettre non datée avec la lettre 6 des archives (f. 16-17), clairement datée, elle, du 13 février 1857 (lettre omise par Vier), ce qui brouille la chronologie qu'elle établit, et introduit un doute sur la justification de son choix.

Quant à Vier, il place prudemment cette lettre entre 1850 et 1859<sup>99</sup>, l'omission qu'il fait de la lettre du 13 février 1857<sup>100</sup> l'autorisant à ne pas être plus précis.

C'est la date de 1857 qui me paraît, sinon certaine, du moins la plus probable. Il m'a fallu écarter l'éventualité, envisagée un moment, d'une troisième hypothèse : cette lettre pourrait se situer après 1860. Deux indices viendraient l'étayer : d'une part le ton affectueux et enjoué de cette lettre sans date, que l'on retrouve fréquemment dans la dernière période de la vie de Liszt, lorsque ses relations avec sa mère sont apaisées, d'autre part la deuxième fracture, du fémur cette fois, qui affectera Anna en 1860 à Paris. Cependant, comme celle-ci ne se remettra jamais de son second accident, un projet de voyage semble tout à fait invraisemblable, ce qui exclut une datation tardive, au-delà de 1860, invalidant de ce fait la troisième hypothèse ébauchée.

Plutôt que de ne pas trancher, je me rangerai donc, sans conviction absolue, à la deuxième hypothèse, celle de 1857, qui présente plusieurs éléments concordant avec la présente lettre non datée, et je situerai celle-ci quelques semaines avant le festival d'Aix-la-Chapelle (qui a duré du 31 mai au 2 juin), peut-être en avril, si elle répond effectivement à la lettre d'Anna du 30 mars citée plus haut. Cette lettre (l. 26, f. 60 dans les archives de la BnF) portera ainsi le numéro 7 dans mon corpus des lettres à Anna. Elle y succèdera à la lettre du 13 février 1857 (f. 16-17), omise par Vier, qui portera le numéro 6.

### **2. 1. 1. 2. 3. Chronologie des lettres de mon corpus (1831-1865)<sup>101</sup>**

Les vingt-six lettres de Liszt couvrent quasiment la quarantaine d'années durant lesquelles s'échelonnent les échanges de lettres conservées entre sa mère et lui (je rappelle qu'aucune lettre d'Anna n'en fait partie). La première est datée du 9 janvier 1831 (il n'y en a qu'une antérieure : du 24 août 1827<sup>102</sup>), la dernière du 7 octobre 1865 (il n'y en a qu'une postérieure : du 14 janvier 1866<sup>103</sup>). Ainsi, par rapport aux lettres publiées par K. Hamburger, qui vont des quinze ans de Liszt – au moment de la mort de son père fin août 1827 – jusqu'à trois semaines avant la mort de sa mère, début février 1866, la période couverte par les lettres de mon corpus est à peine inférieure à celle-ci de trois ans et demi. Elle s'étend, à trois mois près, sur une durée de trente-cinq années : des dix-neuf ans de Liszt à ses cinquante-quatre ans. Rappelons que le fils survivra à sa mère pendant vingt ans.

---

<sup>98</sup> HAMBURGER *op. cit.*, 2000, p. 14 : liste, et insertion par rapport à sa propre publication, des lettres publiées par Vier.

<sup>99</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 102, l. XXX.

<sup>100</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, omet, sans explication, la lettre 6, f. 16-17 des archives Daniel Ollivier.

<sup>101</sup> La liste des lettres est fournie en tête des transcriptions (partie 2).

<sup>102</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F1, p. 39. Voir plus haut.

<sup>103</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F121, p. 369.

Ces lettres sont très inégalement réparties dans le temps. Après les recherches menées sur la datation la plus vraisemblable de la lettre dont il vient d'être question,<sup>104</sup> on obtient la répartition suivante :

– **Une lettre isolée en 1831, incomplète (l. 1).**

Celle-ci, qui ne constitue en fait qu'un fragment, est suivie dans le fonds parisien d'un « trou » de seize années, alors que, durant la même tranche temporelle, une soixantaine de lettres adressées par Liszt à sa mère ont été conservées dans les archives allemandes<sup>105</sup>.

– **Quatre lettres pour la tranche 1847-1850 (l. 2 à l. 5),** soit quatre années durant lesquelles seulement dix lettres de Liszt ont été conservées dans les autres archives<sup>106</sup>.

Ces quatre lettres sont suivies, dans le fonds Daniel Ollivier, par un nouveau « trou » de six à sept années, de 1850 à 1857 environ. Ces années-là sont d'ailleurs marquées par une déficience générale dans les échanges épistolaires entre le fils et sa mère : en effet, il ne reste en Allemagne, pour cette période, que seize lettres de Liszt<sup>107</sup> (dont aucune durant les années 1852 et 1853), et une vingtaine de lettres d'Anna (dont aucune durant la période 1850- 1854). On peut supposer que beaucoup de lettres de cette époque ont été perdues, mais aussi qu'il a pu se produire, à certains moments, un ralentissement, voire un refroidissement, dans cette correspondance. En effet ces années sont marquées par le drame familial affectant les filles de Liszt, retirées de leur pension par leur père au printemps 1850 puis confiées à la gouvernance de Madame Patersi, contre l'avis d'Anna<sup>108</sup>. Mais il ne s'agit là que d'une hypothèse.

– **Vingt et une lettres couvrant les années 1857-1865 (l. 6 à l. 26).**

C'est la période la plus dense en lettres de Liszt à sa mère conservées dans les archives de la BnF. Durant ces neuf années, qui sont les dernières de la vie d'Anna, on trouve en outre, dans les fonds allemands, trente-quatre lettres de Liszt<sup>109</sup> et trente de sa mère<sup>110</sup>, ce qui, additionné aux lettres de mon corpus, fait un total de quatre-vingt-cinq lettres, dont cinquante-cinq de Liszt (sur les cent-quarante-sept retrouvées, soit environ un tiers de l'ensemble).

Les lettres de mon corpus se situent donc majoritairement (une vingtaine sur vingt-six), dans la période romaine de la vie de Liszt, marquée par des relations apaisées avec sa famille. Mais, parmi les cinq lettres de la période précédente, celle de Weimar, deux ont une importance particulière dans la biographie familiale de Liszt : celle qui évoque le drame de 1850 touchant ses filles Blandine et Cosima, qu'il retire brutalement de leur pension dans le cadre de son conflit avec leur mère Marie d'Agoult<sup>111</sup>, et celle de décembre 1859, dans laquelle il annonce à sa mère la mort tragique de son fils Daniel âgé de 20 ans<sup>112</sup>.

---

<sup>104</sup> NAF 25179, f.60, lettre n°7 de mon corpus.

<sup>105</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F3 (1832) à F66 (1847).

<sup>106</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F67 à 76.

<sup>107</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F77 à F92.

<sup>108</sup> Voir ci-dessous, ch. 2. 1. 6, L. 4.

<sup>109</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F88 (02/01/1857) à F121 (04/01/1866), p. 279-366.

<sup>110</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A41 (09/02/1857) à A70 (04/05/1865), p. 451-504.

<sup>111</sup> Voir ci-dessous, 2. 1. 6, L. 4.

<sup>112</sup> *Ibid.*

## 2. 1. 1. 3. Les langues des lettres échangées entre Liszt et sa mère

### 2. 1. 1. 3. 1. Français prédominant chez Liszt, allemand exclusif chez Anna

La langue utilisée par Liszt écrivant à sa mère est très majoritairement le français, alors que celle-ci lui écrit toujours en allemand (avec insertion de quelques mots français, à l'orthographe approximative, souvent déformée par l'accent germanique). Cependant, comme il y a d'évidentes lacunes dans la conservation de leur correspondance, des statistiques seraient sans pertinence.

Sur les 121 lettres de Liszt publiées par K. Hamburger, qui proviennent des archives allemandes, 96 sont rédigées entièrement en français, 13 entièrement en allemand, et 12 présentent un mélange des deux langues<sup>113</sup>. Ses 26 lettres conservées à la BnF sont toutes rédigées en français, avec quelques rares insertions de mots allemands. Au total, le français est dominant dans les lettres de Liszt, puisque 122 de ses lettres sur 147 sont entièrement rédigées en français, soit plus de quatre-vingts pour cent<sup>114</sup>.

### 2. 1. 1. 3. 2. Les choix linguistiques de Liszt : évolution

Un décompte effectué dans l'ensemble des lettres de Liszt à sa mère, à savoir celles des archives de la BnF (toutes en français) et celles de l'édition de Klára Hamburger (dont une minorité est en allemand), pourrait nous éclairer sur les motivations de son recours à l'une ou l'autre des deux langues. Mais comme beaucoup de lettres ont été perdues, les observations que l'on peut faire dans la correspondance conservée offrent un intérêt limité. Une évolution globale apparaît toutefois, allant du français au français en passant par l'allemand.

#### *1831-1846 : français exclusif*

Certes, la première lettre adressée par Liszt à sa mère, datée du 24 août 1827 à Boulogne, dans laquelle il lui fait part de son inquiétude concernant la santé de son père et lui demande de se tenir prête à venir en France si la situation s'aggrave, est rédigée intégralement en allemand<sup>115</sup>. Cela s'explique aisément par le fait qu'Anna vit à cette époque à Graz, où elle est retournée auprès de sa sœur pendant qu'Adam emmène leur jeune fils en tournée à travers la France et l'Angleterre. Anna ne pratique pas encore le français, et son fils s'adresse naturellement à elle dans la langue familiale<sup>116</sup>. Mais dès les lettres conservées suivantes, datant du séjour de Liszt à Marlioz en 1831<sup>117</sup>, celui-ci s'adresse à sa mère exclusivement en français. Anna vit alors à Paris, immergée depuis quatre ans dans un milieu francophone, et Liszt se

---

<sup>113</sup> Chiffres fournis par HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, p. 26.

<sup>114</sup> Rappelons en outre que Liszt vouvoie sa mère dans les deux langues, tandis que celle-ci le tutoie (voir 1. 3. 4. Complément : « Vouvoiement et tutoiement dans les lettres de Liszt »).

<sup>115</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F. 1 p. 41. Adam Liszt mourra le 28 août. Voir ci-dessous, lettre de Liszt à Anna n° 1, note (ch. 2. 1).

<sup>116</sup> Il convient de signaler que l'ouvrage de Miroslav DEMCO, *Franz Liszt compositeur slovaque*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2003, affirmant que la famille Liszt parlait en fait slovaque, présente une thèse partisane sans aucune valeur scientifique, selon Klára Hamburger, spécialiste de Liszt internationalement reconnue (contactée par mail sur ce sujet le 14 février 2018).

<sup>117</sup> Voir ci-dessous lettre n° 1 (ch. 2. 1).



nourrit intensément de culture française durant ces années-là : le français sera désormais sa langue de prédilection.

### ***1846-1857 : allemand progressif***

On voit réapparaître la langue allemande dans les lettres de Liszt à partir du printemps 1846, d'abord de façon épisodique<sup>118</sup>, puis plus régulièrement entre 1854 et l'hiver 1857. Certaines lettres sont intégralement en allemand, d'autres mélangent les deux langues, le début étant généralement rédigé en allemand et la fin en français. Liszt séjourne alors à Weimar, et même si l'on parle et écrit en français à la cour du Grand-Duc Charles-Alexandre<sup>119</sup>, on peut supposer qu'avec les musiciens de l'orchestre et ses élèves de piano, il fait tout aussi bien usage de la langue allemande. Ce bain de culture germanique pourrait l'avoir amené à recourir spontanément à la langue de son enfance dans ses lettres à sa mère. Celle-ci vit toujours à Paris, menant une vie sociale active dans un milieu francophone, mais elle ne maîtrise pas l'écriture du français<sup>120</sup>.

### ***1857-1866 : retour définitif au français***

Toutefois, à partir du printemps 1857, le français réapparaît de façon quasi définitive dans les lettres de Liszt. Un échange épistolaire heureusement parvenu jusqu'à nous, explique les raisons de ce revirement. Dans une lettre datée du 24 avril 1857, Anna adresse à son fils la demande suivante : « **Écris moi sur ce sujet, mais écris-moi en français, je n'arrive pas à lire ton allemand**<sup>121</sup> », et Franz lui répond de Weimar, dès le 27 avril : « **Puisque vous ne lisez plus couramment l'allemand je vous dirai de tout cœur en français que je vous aime très filialement et que vos lettres me sont toujours une douce joie**<sup>122</sup> ». À partir de cette date, les lettres de Liszt, celles qui sont conservées en Allemagne aussi bien que celles de la BnF,

---

<sup>118</sup> On voit ainsi une lettre de Liszt, datée du 11 décembre 1850, intégralement rédigée en allemand hormis deux ou trois mots français (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F76, p. 246). Ce choix a dû provoquer les protestations de sa mère, puisqu'il lui écrit quelques semaines plus tard, le 21 février 1851 : « **Puisque vous n'aimez pas les lettres écrites en allemand, j'aurai soin de vous parler toujours en français net et clair, pour ce qui est du sens et de la pensée du moins – quant à mon écriture, tâchez de vous en tirer comme vous pouvez !** » (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F77 p. 250). Ces deux lettres sont écrites par Liszt lors de son séjour à Bad Eilsen, station de cure peut-être plus germanophone que la cour de Weimar.

<sup>119</sup> La correspondance échangée entre Liszt et le Grand-Duc Charles-Alexandre est écrite en français. Éd. LA MARA, *Briefwechsel zwischen Franz Liszt und Carl Alexander, Grossherzog von Sachsen*, Breitkopf & Härtel, Leipzig, 1909, ouvrage mis à disposition en ligne par l'université de Toronto à l'adresse : <<https://archive.org/details/briefwechselzwi00liszt>> (page consultée le 19/02/2018.) Une édition totalement revue, réalisée par Nicolas Dufetel, doit voir le jour prochainement (date annoncée : 2022). J'en rappelle la référence complète : *Correspondance entre Franz Liszt et Carl Alexander, grand-duc de Saxe-Weimar (1845-1886)*, réunie, présentée et annotée par N. DUFETEL, Paris, Société française de musicologie.

<sup>120</sup> On dispose toutefois d'un échantillon du français écrit d'Anna Liszt : le fonds Daniel Ollivier conserve quatre lettres, non encore publiées, adressées par Anna à son petit gendre Émile Ollivier, après la mort de Blandine survenue en septembre 1862 (NAF 25193, f.27-34, lettres du 09/10/1863, du 11/09/ 1864, du 21/09/1865 et du 01/11/1865). Si ces écrits manifestent clairement la nature autodidacte de sa pratique du français, ils témoignent aussi d'une délicatesse de sentiments et d'une force morale suscitant l'admiration. Ces lettres figurent en complément à ce chapitre (ch. 2. 1).

<sup>121</sup> Texte original : « *Schreib mir über das, aber schreib französisch [sic] ich kann dein deutsches nicht lesen* », HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A44, p. 458, (traduction par mes soins).

<sup>122</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F89, p. 283.

sont intégralement rédigées en français (avec quelques inclusions d'expressions allemandes), jusqu'aux toutes dernières inclusivement<sup>123</sup>, qui précèdent la mort de sa mère, survenue le 6 février 1866.

Notons que le caractère hybride de cet usage des deux langues se manifeste aussi dans d'autres pans de la vaste correspondance de Liszt, comme on le voit dans ses lettres adressées à divers destinataires germanophones, publiées autrefois par La Mara<sup>124</sup>, et plus récemment par Michael Short<sup>125</sup>. Dans la dernière partie de sa vie, l'allemand gagnera du terrain, mais, de manière générale, Liszt donne la préférence au français<sup>126</sup>.

#### 2. 1. 1. 4. Intérêt des 26 lettres de ce sous-corpus

Les lettres de Liszt à sa mère occupent une place à part dans mon corpus. Numériquement, elles constituent l'ensemble le plus important, et elles couvrent la plus grande étendue temporelle.

##### 2. 1. 1. 4. 1. Insertion dans un échange conservé

Mais ce n'est pas cet aspect quantitatif qui en fait le principal intérêt, c'est la nature du lien unissant leur auteur à leur destinataire : celui d'un fils à sa mère. Ce lien se révèle, à travers leur échange épistolaire, particulièrement riche, bienveillant et solide. Leur profonde affection réciproque s'y exprime en permanence. En témoigne cette déclaration adressée par Liszt à sa mère en 1862 : « *Si mes lettres vous font seulement la centième part de la joie que les vôtres me causent, j'ai de quoi être bien content, car il y en aura déjà beaucoup*<sup>127</sup> ». En écho, la réception, par Anna, des lettres de son fils, nous est rapportée par Blandine écrivant à son père, la même année : « *Écrivez-lui le plus que vous pourrez ; elle lit et relit vos lettres, les rumine, les admire, les médite et les communique aux privilégiés. Cela la fait vivre et la rend heureuse pour longtemps*<sup>128</sup> ».

Car l'autre particularité à relever, c'est que ces vingt-six lettres ne constituent pas un îlot amputé des réponses de leur destinataire, comme les lettres à Massart. Elles permettent d'entendre deux voix en écho. Il est vrai que les lettres d'Anna à son fils ne figurent pas dans les archives Daniel Ollivier, sources de mon corpus. Mais on peut les lire, comme je l'ai précisé plus haut, dans l'édition réalisée par K. Hamburger<sup>129</sup>. Il nous est donc possible de situer les lettres de Liszt en regard de celles de sa mère, dans un contexte d'échanges. On y perçoit un dialogue dont la deuxième voix peut être convoquée. Il est important de préciser que les lettres de mon corpus, si on les compare à la correspondance générale

---

<sup>123</sup> La dernière lettre conservée de Liszt à sa mère est datée du 14 janvier 1866 (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F121, p. 366).

<sup>124</sup> LA MARA (éd.), *Franz Liszts Briefe*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1893-1905, vol. I, 2 et vol. VIII.

<sup>125</sup> SHORT, *op. cit.*, 2002.

<sup>126</sup> Voir ch. 2. 1. 3. 2 « Les choix linguistiques de Liszt ».

<sup>127</sup> Lettre à Anna n° 12, du 12 septembre 1862 (Voir 2. 1. 6).

<sup>128</sup> Lettre de Blandine à son père du 27 juillet 1862 dans D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 327.

<sup>129</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000. Malheureusement, cette édition, quoique relativement récente, est devenue, elle aussi, difficile à trouver, ne se trouvant plus dans le commerce. J'ai consulté l'exemplaire possédé par le département de la Musique de la BnF (site Louvois).

échangée entre Liszt et sa mère telle qu'elle apparaît dans l'ouvrage de K. Hamburger, ne présentent pas de différences notables. Elles sont représentatives de l'ensemble. L'équilibre numérique y est certes inversé – mon corpus comprend très peu de lettres de l'époque précédant Weimar, et beaucoup plus de la période romaine – mais quasiment tous les thèmes rencontrés dans les lettres publiées par K. Hamburger y sont représentés.

Pour donner un aperçu de la continuité de ces échanges dans mes transcriptions, je fais figurer, en amont de chaque lettre, l'indication des lettres d'Anna (signalées par un A) et de Franz (signalées par un F) qui ont été écrites et conservées depuis la lettre précédente. Ces indications renvoient à l'édition de K. Hamburger décrite plus haut, qui les identifie par ces symboles. Je ne précise généralement que le nombre des lettres et non leur teneur, afin de limiter l'étendue de mes commentaires. Mais, quand le cas d'un échange rapproché se présente, j'indique rapidement le contenu des lettres d'Anna répondant à celles de Liszt, ou réciproquement. Il serait évidemment souhaitable que l'on puisse un jour publier l'intégralité de cette correspondance, comme cela a été fait pour celle de Liszt avec Marie d'Agoult<sup>130</sup> ou avec Wagner<sup>131</sup>.

#### **2. 1. 1. 4. 2. Large éventail de sujets**

Quant au contenu de ces lettres, on constate sans surprise que les sujets abordés sont divers, Liszt étant attaché à sa mère par un lien affectif très fort, mais aussi par des intérêts matériels et moraux partagés.

##### ***Sujets matériels***

Au fil des échanges, il est questions de santé, d'argent, de vœux annuels, de projets de voyages et de concerts. Le fils adresse à sa mère quelques descriptions de ses logements (dès 1830 à Marlioz, plus tard à Rome), et beaucoup de commissions : objets à envoyer ou à gérer (vêtements, livres, bibelots, bijoux, mobilier), lettres et salutations à transmettre. On voit même tout un gotha apparaître sous sa plume, dans les dernières années de cette correspondance, à l'époque où il intègre la vie mondaine de Rome et du Vatican : il entretient sa mère de ses multiples relations aristocratiques, dont certaines lui servent parfois de messenger pour transmettre ses lettres. On découvre ainsi qu'Anna Liszt, malgré la modestie de ses origines, n'est pas intimidée par les comtesses et les princesses venant lui apporter à domicile des nouvelles de son illustre fils. Il lui énumère aussi, à l'occasion, ses propres titres honorifiques (L. 9, 21 septembre 1861), et lui décrit, en termes éblouis, les fastes de la procession de la Fête-Dieu qu'il a contemplée depuis ses fenêtres du Vatican (L. 25, 30 juin 1865). Sur un mode plus modestement familial, le fils communique souvent à sa mère des observations sur la lisibilité de leurs écritures respectives (observations plus nombreuses à partir de 1863, la vue d'Anna se détériorant), et lui fait de fréquentes promesses, rarement tenues, de venir la voir à Paris.

---

<sup>130</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001.

<sup>131</sup> *Correspondance Liszt-Wagner, op. cit.*, 2013.

### ***Thèmes moraux***

Mais les lettres de Liszt touchent aussi à des thèmes plus personnels. On y trouve l'expression de sentiments comme la tendresse et la complicité, ou des appréciations de valeur, comme dans la lettre de janvier 1864 où Liszt confie à sa mère le contentement que lui procure sa nouvelle vie à Rome (L. 17, 1<sup>er</sup> janvier 1864). On lit aussi sous sa plume la gratitude admirative qu'il éprouve face à la santé physique et morale de sa mère, face à ce caractère qu'il qualifie de « **philosophique** » au moment où elle souffre de fractures répétitives, mais aussi lors des deuils qui la frappent ; par exemple, dans ces lignes : « **Les nouvelles qui me parviennent de votre humeur philosophique à porter votre mal, me sont très agréable [sic]** » (L. 7, printemps 1857) ou encore dans celles-ci : « **L'important en tout cela sera surtout de vous maintenir dans cet heureux équilibre moral qui vous a fait si patiemment supporter les souffrances et incommodités physique [sic]** » (L. 16, 6 mai 1863). Un autre compliment, plus insolite, apparaît dans la réponse de Liszt aux vœux de nouvel an adressés par sa mère à la princesse de Sayn-Wittgenstein : « **Vous parlez avec un accent de conviction droite et simple, bien supérieur aux artifices du style** » (L. 17, 1<sup>er</sup> janvier 1864) ; un tel jugement, fondé sur des valeurs personnelles et non sociales, est un fait plutôt rare chez Liszt, et dévoile la délicatesse et l'authenticité de l'affection que lui inspire sa mère.

On voit par ailleurs des références à la religion apparaître progressivement, dans les lettres de Liszt à sa mère, à partir de sa rencontre avec Carolyn de Sayn-Wittgenstein, dont le mysticisme religieux réveillait le sien (L. 5, 15 juillet 1850). Leur présence devient nette après son installation à Rome en 1861, et s'amplifie de 1863 à 1866.

### ***Thèmes culturels et intellectuels***

Plus inattendus, du moins si l'on s'en tient aux clichés des relations que peut entretenir un fils brillant avec une mère dépourvue d'éducation scolaire, sont les thèmes intellectuels et culturels qui apparaissent dans ces lettres. La liberté avec laquelle Liszt parle de sujets relativement ardues à sa mère met en évidence l'ouverture d'esprit et l'intelligence de celle-ci et témoignent du respect qu'il lui porte. Il lui promet ainsi des explications détaillées en réponse aux questions qu'elle lui a posées sur son oratorio de *La Légende de Sainte-Élisabeth* (L. 12, 12 septembre 1862). Mais ce qui impressionne le plus, dans le domaine intellectuel, ce sont les longs développements politiques adressés à Anna à propos des discours d'Émile Ollivier, gendre de Liszt, à la chambre des députés (L. 15, 7 mars 1863 et L. 16, 8 mai 1863). On a même pu se demander si ces lignes n'étaient pas d'abord destinées à Ollivier. Or d'autres lettres – plutôt présentes dans l'ouvrage de K. Hamburger – montrent Anna spontanément curieuse de connaissances politiques, s'agissant de la France ou de la Hongrie. On voit par ailleurs Liszt lui donner des conseils de lecture, lui signalant des ouvrages pieux (L. 25, 30 juin 1865), mais aussi les articles de presse relatant dans plusieurs langues ses succès hongrois de l'été 1865 (L. 26, 7 octobre 1865). On découvre ainsi qu'Anna,

qui n'avait pas fait d'études, lisait aussi bien des écrits rédigés en français qu'en allemand, comme le montre par ailleurs la dichotomie linguistique de sa correspondance avec son fils<sup>132</sup>.

### ***Drames familiaux***

Ce corpus contient aussi quelques lettres exceptionnelles, qui abordent des sujets graves et intimes. Certains sont tragiques. Ainsi, lors du drame familial complexe survenu en 1850, touchant l'éducation de ses deux filles, adolescentes ayant enfreint l'interdiction de revoir leur mère, on découvre un Liszt terriblement sévère, qui donne à sa mère des ordres catégoriques<sup>133</sup>. Mais surtout, c'est dans ce corpus que se trouvent les lettres écrites par Liszt à sa mère lors des deux morts prématurées qui ont frappé la famille : celle de son fils Daniel, âgé de vingt ans, en décembre 1859 (L. 8, 16 décembre 1859) et celle de sa fille Blandine, à l'âge de vingt-six ans, en septembre 1862 (L. 13, 27 septembre 1862). D'autres lettres abordent, au contraire, des événements heureux aux yeux de Liszt : c'est l'annonce de son mariage espéré avec la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, en juillet 1850 - dont il ignore qu'il sera finalement impossible (L. 5, 15 juillet 1850). C'est ensuite celle de son entrée dans les ordres mineurs, au printemps 1864 – annonce qui, dans un premier mouvement, ne sera pas reçue par Anna comme une bonne nouvelle (L. 18, 14 avril 1864)<sup>134</sup>. On découvre par ailleurs sous la plume de Liszt – rare confidence adressée à sa mère – un vibrant éloge de son père, Adam Liszt, qui a su faire fructifier ses dons musicaux, inséré dans une évocation inhabituelle de son enfance (L. 12, 12 septembre 1862).

Ces vingt-six lettres de Liszt à sa mère constituent donc une source particulièrement riche en faits biographiques. Elles offrent un échantillonnage étendu des multiples pans de sa vie quotidienne, ainsi que des témoignages sur certains épisodes marquants de son existence. Leur contenu a nourri dès 1950 les ouvrages publiés sur le musicien, grâce à l'édition de Jacques Vier<sup>135</sup>. Il convenait de les rendre à nouveau disponibles, dans une version plus fiable et plus annotée.

### **2. 1. 1. 4. 3. Le style des lettres : variété de tons**

Mais c'est aussi pour leur forme que ces lettres méritent une attention particulière. On peut en effet y entendre la voix singulière de Liszt parlant à sa mère. Il se montre plus spontané que dans les lettres adressées à d'autres correspondants, plus confiant, sans jamais, toutefois, se départir d'un ton soutenu, ni se soustraire aux codes de la politesse. Le complexe d'incompétence épistolaire dont il se plaint ailleurs semble ne pas l'embarrasser ici. Envers les autres membres de sa famille, on le voit, en effet, adopter un style plus contraint, comme dans les lettres adressées à son fils et à son petit-fils, empreintes d'une certaine

---

<sup>132</sup> Nous possédons un témoignage pittoresque des lectures françaises d'Anna dans une lettre adressée par Blandine à son père, le 22 juin 1862 : « *Grand-Maman va bien. Elle lit avec beaucoup d'intérêt les *Misérables*. Son indignation contre les *Thénardier* commence à devenir inquiétante* » (D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 319). La lecture de longs romans littéraires n'effrayait donc pas Anna Liszt.

<sup>133</sup> Pour des explications sur ce drame, voir les lettres adressées par Liszt durant l'année 1850 à sa mère (L. 4 et L 5) et à son fils (L. 1 dans 2. 2 « Aux autres membres de sa famille »).

<sup>134</sup> Voir, dans le complément à cette lettre, le récit d'Émile Ollivier relatant les réactions d'Anna.

<sup>135</sup> VIER, *op. cit.*, 1950.

grandiloquence<sup>136</sup>. À plus forte raison, lorsqu'il s'adresse à des personnes n'appartenant pas au cercle familial, comme des destinataires féminines, ou bien Massart et surtout Lamartine : dans ces lettres, la forme apparaît comme plus conventionnelle, même si elle reste personnalisée<sup>137</sup>. Mais dans les lettres à sa mère, Liszt recourt à toutes sortes de tonalités : on y découvre aussi bien de l'humour que du prosaïsme utilitaire, de l'autoritarisme que des élans lyriques. Globalement, on constate que ses lettres deviennent de plus en plus chaleureuses et enjouées à partir de 1862, au moment où Anna, privée de la présence de sa petite-fille Blandine qui vient de mourir, se retrouve seule à Paris (entourée cependant des soins quasi filiaux de son gendre Émile Ollivier). Voici quelques extraits représentatifs des différents styles et tons rencontrés.

### *Un ton cassant occasionnel*

Les lettres rédigées dans des moments de tension peuvent contenir des phrases autoritaires d'une dureté inhabituelle<sup>138</sup>. On est surpris par la rudesse de l'impératif utilisé le jour où, à propos d'un différend survenu entre lui-même et l'éditeur Bernard Latte, dans lequel sa mère a cru devoir intervenir, Liszt ordonne sèchement à celle-ci : « [Repondez catégoriquement sur ce point](#) (L. 2, 6 juillet 1847) ». De même quand, contrarié par la désobéissance de ses filles lors du drame de 1850 évoqué plus haut<sup>139</sup>, il s'adresse à sa mère sur un ton sans réplique : « [Pour peu que vous réfléchissiez et que vous preniez la peine de vous souvenir des quelques conversations que nous avons eu à ce sujet vous trouverez tout naturel et parfaitement convenable que je maintienne ma détermination](#) », poursuivant avec dureté : « [ne vous laissez pas trop amollir \[sic\] par les larmes de Blandine, et elevez votre cœur et votre raison à un sentiment plus sérieusement genéreux que celui qui s'inspire des attendrissemens passagers et variables](#) (L. 4, 25 mars 1850) ». Mais ces crispations ne durent pas.

### *De l'humour*

Plus souvent, c'est un aimable trait d'humour qui vient agrémenter ses lettres. Ainsi, à propos du libellé de son adresse, voici la demande malicieuse qu'il adresse à sa mère : « [Encore une fois – mon adresse pour vous est celle-ci : Monsieur F. Liszt sans compositeur de musique, ni chevalier, ni quoi que ce soit - excepté votre tout dévoué fils \(ce qui n'est pas ~~metta~~ d'usage pour la poste\)](#) » (L. 2, du 6 juillet 1847). Ou à l'occasion d'un souci de santé affectant Anna : « [J'espère que votre rhume aura eu hâte de prendre le grand air, s'apercevant \[sic\] que vous le soignez si peu, et que cet hôte désagréable de moins, vous serez rentré<sup>140</sup> en possession de votre bonne santé dont vous m'avez communiqué une bonne dose](#) » (L. 6, du 13 février 1857). Ou encore, au sujet de l'écriture manuscrite de celle-ci : « [Sans vous en douter, vous](#)

---

<sup>136</sup> Lettres aux autres membres de sa famille n° 1 et n° 6 à 10, (ch. 2. 2).

<sup>137</sup> Voir tout le chapitre des lettres à Massart (ch. 2. 3), et celui des lettres à divers autres destinataires (ch. 2. 4).

<sup>138</sup> On trouve la même crispation, dirigée contre Marie d'Agoult, dans les lettres de Liszt à Massart de 1844-1845 (Lettres à Massart n° 11 à 17, ch. 2. 1).

<sup>139</sup> Blandine et Cosima avaient revu leur mère en dépit de l'interdiction posée par Liszt, qui réagit en retirant ses filles du pensionnat de Madame Bernard, en laquelle il n'a plus confiance.

<sup>140</sup> Rappelons le parti-pris de Liszt de ne pas accorder les participes passés.

écrivez à la manière de M<sup>r</sup> d'Humboldt<sup>141</sup>. Lui aussi, nonobstant sa rectitude d'esprit, n'avait nul souci de la ligne droite en traçant ses mots sur le papier plutôt selon la direction des télescopes que d'après les règles des maîtres d'écriture. Ne vous plaignez donc point d'un défaut qui est une ressemblance avec ce grand homme auquel je conserve un souvenir de vive reconnaissance » (Lettre 16, du 8 mai 1863).

### *Du lyrisme : amour filial et mysticisme.*

La tonalité lyrique est très présente dans les lettres du fils à sa mère. Ailleurs, on ne la trouve que dans les lettres destinées aux femmes aimées de sa vie, Marie d'Agoult et Carolyne de Sayn-Wittgenstein<sup>142</sup>. À l'égard d'Anna, Liszt exprime son affection filiale d'une manière insistante. Dès la première lettre de ce corpus, nous découvrons ces mots hyperboliques qu'un fils de vingt ans, ayant perdu son père trois ans auparavant, adresse à sa mère : « Oh ma mère ! Oh mon excellente mère ! Ayez bien soin de votre santé, ne négligez aucun moyen de vous conserver, car si je vous perdais ... ma vie serait affreuse » (L. 1, 9 janvier 1831). De telles affirmations ponctuent régulièrement sa correspondance avec sa mère, constituant en général la formule conclusive de ses lettres, et rien ne permet de mettre en doute leur sincérité. Le lyrisme affectif prendra avec le temps une tonalité religieuse, l'amour de Dieu venant doubler l'amour filial. Ainsi, au moment où Liszt croit pouvoir annoncer son mariage avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein, ses phrases se colorent d'une certaine onction : « Nos plus douces joies, nos plus nobles satisfactions croissent sur un sol de patience. Dieu est bon, et ne fait point défaut à ceux qui espèrent en lui dans la simplicité de leur cœur, croyez le bien .... » ; les hyperboles s'accumulent sous sa plume pour convaincre sa mère de l'excellence morale, voire de la dimension mystique de la princesse : « J'aurai enfin une femme bien selon mon cœur, et bien au dessus de mes rêves, de mes desirs et de mes ambitions ; une femme telle que vous n'auriez pas pu l'imaginer, et telle que vous êtes à peine en état de la comprendre [...] Elle sera la compagne et l'appui de ma pensée ; la Muse de mon trop faible génie ; le pardon vivant de mes fautes passées ; L'échelle mystique des énergies qui battent parfois si noblement dans mon cœur chancelant ; L'ange gardien qui me guidera vers Dieu ; Le calice de fleurs qui// recueillera toutes mes larmes et les rendra au Seigneur pour lui demander miséricorde, pardon et amour ! --- » (L. 5 du 15 juillet 1850). Lorsque, quinze ans plus tard, il annoncera à sa mère sa décision d'entrer dans les ordres, le style de sa lettre sera un peu moins embrasé, mais tout aussi intense, nourri de superlatifs : « Votre amour maternel a toujours été tellement affermi et indéfectible, que je suis certain de vous causer une véritable et constante joie, en vous apprenant que je me trouve fixement heureux. Je viens d'accomplir une résolution formée de mon plein gré, sans aucune influence étrangère, -- en parfaite conscience et connaissance de cause » (24, 27 avril 1865). Si l'emphase qui s'introduit dans les lettres de Liszt à l'époque vaticane peut susciter une certaine perplexité chez un lecteur du vingt-et-unième siècle, ce dernier n'est cependant pas en droit de suspecter la sincérité de ces professions de foi.

---

<sup>141</sup> **Alexander VON HUMBOLDT** (1769-1859), célèbre naturaliste et écrivain allemand (voir notice plus loin, en note dans la lettre à Anna du 8 mai 1863 ch. 2. 1. 6, L. 16)

<sup>142</sup> Les lettres de Liszt à sa deuxième compagne n'ont pas été publiées depuis leur édition par La Mara, datant d'il y a plus d'un siècle.



Du point de vue stylistique, nous avons là des passages de lettres qui pourraient illustrer ce que Liszt admire dans le style épistolaire supérieur, qualifié de « sublime » dans les manuels. Il n'évite pas la surcharge. En revanche, le style concis qui caractérise son écriture, comme je l'ai montré plus haut<sup>143</sup>, apparaît dans d'autres occasions, lors d'émotions douloureuses.

### *Une sobriété tragique*

Le registre tragique apparaît en effet dans cette correspondance. Sans effets de style, en ces circonstances, les lettres de Liszt présentent des phrases brèves, pudiques, d'autant plus intenses qu'elles évitent les épanchements. C'est en termes contenus qu'il s'adresse à sa mère lors de la mort de son fils de vingt ans, qu'elle a élevé : « Notre cher fils, Daniel, ne fera plus la joie de nos jours ici bas. Sa respiration s'est arrêté, son cœur ne bat plus – Nous ne le verrons plus de nos yeux en pleurs ! – Ne vous laissez pas trop accabler par votre douleur, très chère mère – Vous avez encore un fils dont la tendresse cherchera à vous remplacer celui que nous perdons tous deux » (L. 8, 16 décembre 1859). Et lors de la mort de Blandine, elle aussi étroitement liée à sa grand-mère, c'est avec pudeur et délicatesse qu'il évoque sa propre peine, compatissant d'abord à celle d'Anna : « Ma première et constante pensée dans le cruel malheur qui nous frappe c'est vous, très chère Mère --- » (L. 13, 27 septembre 1862).

### *Thèmes absents de cette correspondance*

Pour conclure, on notera que, si les lettres de Liszt à sa mère qui constituent ce corpus sont très riches en apports factuels, et particulières quant à leur forme, elles ne balayent toutefois pas tout l'éventail des apports de la correspondance générale de Liszt. Elles ne touchent pas, par exemple, à certains domaines de sa vie intime, comme ses sentiments amoureux ou ses périodes de dépression, et n'abordent pas les questions techniques de l'édition de ses œuvres musicales, qui occupent les lettres à Massart des années italiennes. Elles ne présentent pas non plus l'ensemble des préoccupations culturelles, politiques ou « professionnelles » qui intéressent à divers degrés Marie d'Agoult, Agnès Street-Klindworth, Émile Ollivier, Wagner ou le Grand -Duc de Saxe Weimar<sup>144</sup>. Elles en constituent le complément.

Certes, le contenu de ces lettres nous était déjà connu depuis 1950 grâce à la publication de Jacques Vier<sup>145</sup>. Par ailleurs, si l'objectif de mon travail consiste, comme je l'ai déjà dit, à redonner de la visibilité à cet ensemble de lettres, il ne se borne pas à cela. Je me suis aussi proposé d'approfondir l'interprétation de ces autographes, en apportant des observations sur leur forme matérielle et stylistique, et en fournissant des documents complémentaires liés à leur contexte. Mais il m'est aussi apparu, au cours de mon travail sur les manuscrits, que l'édition de Vier présentait un certain nombre d'omissions et d'erreurs de lecture, qui ne sont pas toutes anodines. Il convient de présenter ici les apports de mes

---

<sup>143</sup> Voir 1. 3. 3. 5. « Esthétique épistolaire de Liszt : le classicisme des Lumières ».

<sup>144</sup> Les correspondances de Liszt avec ces personnes ont été publiées, ou font l'objet de projets de publication. Voir les références plus haut dans la partie introductive 1. 1.

<sup>145</sup> Rappelons qu'il manque dans l'édition de Vier un autographe inexplicablement omis, et dont le contenu intégral est mis à disposition ici pour la première fois (L. 6 à sa mère, du 13 février 1857).



propres transcriptions, au regard de cette publication qui constitué une source historique pour les biographes de Liszt, cette source se révélant par endroits lacunaire voire erronée. Les rectifications de lecture et les comblements de lacunes que mon travail de déchiffrement m'a amenée à effectuer sur les autographes permettront de rétablir l'intégralité des lettres de Liszt à sa mère.

### 2. 1. 1. 5. Rectifications apportées à l'édition de Vier.

Un certain nombre d'omissions, d'erreurs de lecture et de transformations contestables apparaissent dans l'édition des lettres de Liszt à sa mère réalisée par Vier. Elles sont toutefois beaucoup moins nombreuses que dans ses transcriptions des lettres à Lambert Massart. Je les signale au fil des lettres<sup>146</sup>, mais il convient, en amont, de présenter synthétiquement les plus importantes d'entre elles, celles qui ont pu altérer la compréhension du contexte.

#### 2. 1. 1. 5. 1. Décompte et datation des lettres

##### *Publication d'une lettre inédite omise par Vier*

En premier lieu, mon travail a comblé une lacune étonnante, en transcrivant un autographe omis par J. Vier. Comme je l'ai indiqué plus haut, on constate l'absence, dans l'édition de celui-ci, d'une lettre entière, pourtant archivée parmi les autres dans cet album : celle que Liszt adresse à sa mère de Weimar, le 13 février 1857 (NAF 25179, f. 16-17)<sup>147</sup>. Elle est, à ma connaissance, restée inédite jusqu'à présent<sup>148</sup>. Elle n'est cependant pas totalement inconnue, puisqu'Alan Walker en a publié le premier paragraphe, en 1989, dans sa biographie de Liszt (éd. française), en indiquant sa source, constituée justement par l'autographe archivé à la BnF. Elle constitue la lettre à Anna n° 6 de mon corpus.

##### *Datation plus précise d'un autographe*

Je ne reviens pas ici sur mes recherches concernant la datation de l'autographe non daté dans les archives (f. 60), elles sont exposées plus haut<sup>149</sup>. Rappelons simplement que Vier inséré cette lettre, qu'il numérote l. XXX (p. 102), sans plus de précision, entre la lettre du 15 juillet 1850 (l. XXIX, p. 100) et celle du 16 décembre 1859 (l. XXXI, p. 103), et que cette large plage est rendue possible par l'omission qu'il fait de la lettre du 13 février 1857 (la lettre inédite présentée ci-dessus).

---

<sup>146</sup> Les erreurs de transcription qui ne portent pas à conséquence sont signalées dans les notes accompagnant chacune des lettres. Précisons que les erreurs que présente l'édition de J. Vier sur les lettres de Liszt à sa mère sont nettement moins nombreuses que celles que l'on trouve dans ses transcriptions des lettres à Lambert Massart (leur liste est présentée plus bas en complément au chapitre des lettres à Massart).

<sup>147</sup> On remarquera qu'il ne s'agit pas de folios non datés ou présentant une taille suspecte, cet autographe prenant place naturellement dans la succession chronologique des documents archivés par D. Ollivier dans cet album. L'omission de Vier est inexplicable.

<sup>148</sup> Mária ECKHARDT, dans *La Revue Musicale*, n° 405-407, 1987, p. 211, la signale encore comme telle. HAMBURGER, *op. cit.*, p. 18, dans la liste des lettres de 1857, ignore son existence, la confondant, d'après le foliotage, avec la lettre non datée (NAF 25179, f. 16-17).

<sup>149</sup> Les détails de mon argumentation sont présentés plus haut, dans l'introduction à ce chapitre (ch. 2. 1. 2. 3 « Questions de datation dans mon corpus »).

J'ai intégré cette lettre dans mon corpus en la datant de mars-avril 1857 (L. 7).

### ***Délimitation originelle rétablie de deux autographes***

Le remaniement contestable de deux autographes opéré par Vier a, lui aussi, été présenté plus haut<sup>150</sup>. J'ai donc rétabli la composition des lettres telle qu'elle se présente dans l'album NAF 25179. De la sorte, la lettre n°5 de mon corpus<sup>151</sup> correspond à deux lettres de l'édition de Vier (XXVI<sup>152</sup> et XXIX<sup>153</sup>), et ma lettre n° 17<sup>154</sup> à trois de Vier (XXXVIII<sup>155</sup>, XLI<sup>156</sup> et XLII<sup>157</sup>).

### ***Réintégration de la lettre incomplète du 9 janvier 1831 dans le décompte des lettres***

J'ai donné sa place entière au premier autographe de l'album, que Vier intégrait simplement dans sa préface en raison du caractère fragmentaire du document. Cela donne plus de visibilité à cette lettre, qui porte le n° 1 dans mon corpus<sup>158</sup>.

C'est avec ce nouveau décompte que mon corpus arrive à un total de 26 lettres, nombre correspondant à celui des autographes archivés. Par rapport aux lettres de Liszt à sa mère publiées par Vier, mes transcriptions en contiennent une de plus<sup>159</sup>. Pour le reste, il s'agit de différences de présentation, de découpage et de datation.

## **2. 1. 1. 5. 2. Identification de personnes et de lieux<sup>160</sup>**

### ***Nouvelle identité de la personne appelée « Adèle de La Prunarède ».***

L'identification rectifiée par mes soins de la femme aimée par Liszt en 1831 a déjà été présentée plus haut<sup>161</sup>. Rappelons simplement qu'il s'agit d'Adèle-Joséphine-Vivante QUARRÉ DE CHELERS (1808-1871), épouse du comte Fulcrand-Henri-Marie-Eugène de Benoist de LA PRUNARÈDE (1784-1851), propriétaire du château de Marlioz à partir de 1829. Jusqu'à présent, les auteurs la confondaient avec sa

---

<sup>150</sup> Ch. 2. 1. 2. 3 « Critique des redécoupages de Vier ».

<sup>151</sup> Lettre à sa mère n° 5, Weimar, 15 juillet 1850, NAF 25179, f. 12-15.

<sup>152</sup> VIER, lettre XXVI, p. 95-96, NAF 25179, f. 12-13 (première moitié de ma lettre n° 5).

<sup>153</sup> VIER, lettre XXIX, p. 100-102, NAF 25179, f. 14-15 (deuxième moitié de ma lettre n° 5).

<sup>154</sup> Lettre à sa mère n° 17, Rome, 1er janvier 1864, NAF 25179, f. 37-42.

<sup>155</sup> VIER, lettre XXXVIII, p. 116-117, NAF 25179, f. 41-42 (troisième tiers de ma lettre n° 17).

<sup>156</sup> VIER, lettre XLI, p. 123-125, NAF 25179, f. 39-40 (deuxième tiers de ma lettre n° 17).

<sup>157</sup> VIER, lettre XLII, p. 126-127, NAF 25179, f. 37-38 (premier tiers de ma lettre n° 17).

<sup>158</sup> NAF 25179, f. 1, Marlioz, 9 janvier 1831. Une reproduction de cet autographe figure dans l'annexe n° 6).

<sup>159</sup> Les détails du décompte des lettres dans l'ouvrage de Vier suite à ses redécoupages est présenté ci-dessus, voir 2. 1. 2. 3 « Questions de datation dans mon corpus. Critique des redécoupages de Vier ».

<sup>160</sup> Si j'ai pu apporter un éclairage sur la plupart des multiples personnes citées par Liszt, j'ai toutefois échoué à en identifier cinq dans les lettres de Liszt à sa mère : madame [Tellier] ou [Pellier] (L. 10, Rome, 30 juillet 1862, NAF 25179, f. 22-23) ; « la Belge allemande » et Thérèse Schüller (L. 20, Rome, 22 juillet 1864) ; la comtesse Brokmann et mademoiselle Lannos (L. 23, Monte Mario, 24 janvier 1865).

<sup>161</sup> Des explications plus complètes sur l'identification d'Adèle de La Prunarède ont été apportées au ch. 1. 4. 2. 5 « Processus d'identification ».

belle-sœur plus âgée, désignée sous le nom de Jeanne Frédérique Athénaïs dite Adèle de la Prunarède, de Pandin de Saint-Hippolyte, comtesse de Benoist de LA PRUNARÈDE (1796-1886). Cette femme n'apparaît pas nommément dans les lettres de Liszt à sa mère. Son existence intervient en arrière-fond, à travers le lieu mentionné sur le manuscrit de la première lettre, daté du 9 janvier 1831 : « Marlioz ». Or, Vier ne mentionne ni cette aventure de Liszt, ni le nom du lieu figurant sur l'autographe (il omet de le transcrire). Il signale, à tort, que cette lettre « vient de Genève où Liszt effectuait une tournée de concerts<sup>162</sup> ». Je rétablis donc non seulement le nom de cette maîtresse du jeune Liszt, mais aussi le contexte de son séjour en Savoie et en Suisse durant l'hiver 1830-1831.

### *Autres noms propres*

Un certain nombre de noms de personnes, de lieux et d'œuvres sont ignorés ou mal transcrits par Vier<sup>163</sup>.

Le surnom de Daniel Liszt enfant : quand Liszt écrit « Dum~Dum~ », il faut lire « Dumm-Dumm » (petit bêta) et non « Drin Drin » comme l'a fait Vier, dans la lettre du 27 décembre 1849 (n° 3 de mon corpus)<sup>164</sup>. Précisons que les biographes et éditeurs non francophones écrivent « Dum-Dum », ignorant que le tilde placé par Liszt sur la consonne « m̃ » double celle-ci, selon les conventions de l'écriture manuscrite de l'époque (convention qui perdure d'ailleurs à la nôtre dans les prises de notes).

Le toponyme « Eilsen » mal lu : ce mot n'a pas été reconnu par Vier, qui écrit « Tilsen » (nom inexistant). Cette erreur de lecture empêchait de reconnaître la station thermale de Bad Eilsen, située près de Hanovre, en Basse Saxe, où Liszt accompagnait Carolyne de Sayn-Wittgenstein et sa fille Marie, qui y suivaient une cure durant l'hiver 1849<sup>165</sup>.

Autre toponyme non reconnu : on trouve un blanc à la place du nom « Bieberich », que Vier n'a pas su déchiffrer, dans la phrase « [Cosima] a laissé ma dernière lettre (adressée à Wagner à ) sans réponse<sup>166</sup> ». Wagner se trouve alors à Tribtschen, mais il avait, auparavant, résidé à Biebrich (ou Bieberich), station de villégiature située près de Wiesbaden.

Autre toponyme non reconnu : on trouve un blanc à la place du nom « Carlsruhe », que Vier n'a pas su déchiffrer, dans la phrase « Cosima me rejoindra à C. et je vous parlerai des chances favorables qui s'offrent à Bulow<sup>167</sup> ». Le contexte biographique, explicité dans la lettre, permettait certes de deviner que Cosima le rejoindrait pour la Tonkünstler-Versammlung qui aurait lieu en août 1864 à Carlsruhe (nom orthographié actuellement Karlsruhe), mais il aurait pu s'agir, éventuellement, d'un autre lieu.

---

<sup>162</sup> VIER, *op. cit.*, p. 21.

<sup>163</sup> Certains ont été succinctement signalés dans le premier chapitre 1. 4. 2. 5 « Rectifications apportées à l'édition de Vier ».

<sup>164</sup> Lettre à Anna n° 3, du 27 décembre 1849 (VIER, *op. cit.*, XXVII, p. 96-97).

<sup>165</sup> Lettre à Anna n° 3, du 27 décembre 1849 ; (VIER, *op. cit.*, XXVII, p. 96-97).

<sup>166</sup> Lettre à Anna n° 13, 27 septembre 1862 (VIER, *op. cit.*, XXXVI, p. 113-114).

<sup>167</sup> Lettre à Anna n° 20, du 22 juillet 1864 (VIER, *op. cit.*, p. 131).

Un nom de pays non reconnu : on trouve un blanc à la place de « la France » dans la phrase : « [les cabinets hostiles à ne demandent pas mieux que de la voir se contenter de son chez soi](#)<sup>168</sup> ». Liszt exprime, dans ce passage, sa désapprobation envers la politique de non-intervention que certains partis voulaient, en 1864, voir mener par Napoléon III.

Un titre d'opéra mal lu : il faut lire « [Hunyadi Lazlo](#) » et non « Hungadi Lazlo » comme l'a transcrit Vier, dans la lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1864. Ce n'est peut-être qu'un lapsus de sa part, car il a bien reconnu qu'il s'agit du titre d'un opéra hongrois, dont il ne précise cependant pas l'auteur. Celui-ci est Ferenc ERKEL (1810-1893), compositeur très célèbre en Hongrie<sup>169</sup>. La rectification, qu'auront automatiquement faite les lecteurs hongrois de l'édition de Vier, ne va pas de soi pour des lecteurs français.

Un prélat romain au nom mal lu : il faut lire « [Monseigneur Tizzani](#) », et non « Pizzani », comme l'a transcrit Vier<sup>170</sup>. Cette erreur empêchait d'identifier l'archevêque Vincenzo TIZZANI (1809-1892), membre de la curie romaine.

### ***Notices systématiques sur les personnes***

Une cinquantaine de personnes sont citées par Liszt dans ces lettres. Vier fournit peu d'informations sur elles : ses notices n'en concernent que quinze, et sont très laconiques, voire incomplètes. Pour ma part, j'ai systématiquement indiqué, en note, l'identité de chacune d'elles, avec ses dates de vie, les raisons de sa notoriété et ses liens avec Liszt. Cinq d'entre elles ont toutefois résisté à mes recherches : je n'ai pas réussi à identifier madame [Tellier] ou [Pellier]<sup>171</sup> ; l'abbé Seigneur<sup>172</sup> ; Thérèse Schüller<sup>173</sup> ; la comtesse Brokmann et mademoiselle Lannos<sup>174</sup>.

#### **2. 1. 1. 5. 3. Omission des mots allemands par Vier**

Vier ne transcrit généralement pas les quelques expressions allemandes venues sous la plume de Liszt, ou, s'il le fait, c'est souvent avec des erreurs. Je restitue ces mots dans le corps des lettres, sans les énumérer ici, car leur intérêt n'est pas déterminant. Il s'agit souvent de mots figurant aussi en français dans la lettre. Un passage plus long que les autres figures dans la lettre du 20 juillet 1862<sup>175</sup> : « [Wir sind auch nicht so ganz auf den Kopf gefallen – und lassen gerne die Sorge den Kopf zu verlieren anderen Leuten übrig -](#) », ce qui signifie : « [Nous ne sommes quand même pas tout à fait tombés sur la tête - et nous](#)

---

<sup>168</sup> Lettre à Anna n° 17, du 1<sup>er</sup> janvier 1864 (VIER, *op. cit.*, XLI, p. 124).

<sup>169</sup> Lettre à Anna n° 17, du 1<sup>er</sup> janvier 1864, (VIER, *op. cit.*, XLI, p. 125 – partie de l'autographe redécoupé). Une note de Vier (n. 2, p. 125) précise qu'il s'agit d'un : « [Opéra hongrois représenté pour la première fois au théâtre national de Pesth en 1762](#) » ; la date est de toute évidence erronée, le compositeur étant né en 1810. La première représentation a eu lieu, en fait, le 27 janvier 1844 (source : data BnF).

<sup>170</sup> Lettre à Anna n° 19 (ch. 2. 1), du 11 mai 1864 (VIER, *op. cit.*, XLIV, p. 129).

<sup>171</sup> L. 10 à sa mère, Rome, 30 juillet 1862.

<sup>172</sup> L. 17 à sa mère, Rome, 1<sup>er</sup> janvier 1864.

<sup>173</sup> L. 20 à sa mère, Rome, 22 juillet 1864.

<sup>174</sup> L. 23 à sa mère, Monte Mario, 24 janvier 1865.

<sup>175</sup> L. 10 à sa mère, du 20 juillet 1862, autographe NAF 25179, f. 22-23 ; Vier, lettre XXXIII, p. 106 (le passage laissé en blanc est p. 107).

laissons bien volontiers à d'autres l'angoisse de perdre la tête<sup>176</sup> –». Il s'agit vraisemblablement d'une citation, par Liszt, d'une phrase de sa mère figurant dans la lettre à laquelle il répond. Comme cette lettre ne nous est pas parvenue, la signification de la phrase allemande reste opaque. Mais il convient de la restituer dans le texte. L'allusion qu'elle contient pourra peut-être trouver un jour une élucidation.

Les autres erreurs de transcription sont simplement signalées en note, comme je l'ai déjà précisé, du moment qu'elles n'affectent en rien la compréhension des lettres, ce qui est le cas le plus fréquent.

Je rappelle enfin que les autres apports de mon édition des lettres de Liszt à sa mère, consistant en commentaires et en compléments épistolaires, ont été présentés plus haut, dans l'introduction générale<sup>177</sup>.

---

<sup>176</sup> Je remercie Robert Muller pour son aide apportée au déchiffrement et à la traduction de cette phrase.

<sup>177</sup> Voir 1. 4. 2. 4 : « Trente-cinq documents complémentaires » et 1. 4. 2. 6 : « Rectifications apportées à l'édition de Vier ».

## 2. 1. 2. Édition des lettres de Liszt à sa mère (26 lettres) : transcriptions, annotations et commentaires.

### I – 1831 : une lettre isolée

Cette lettre datée du 9 janvier 1831 (malheureusement incomplète), est la deuxième plus ancienne lettre conservée de Liszt à sa mère<sup>178</sup>. La première conservée, rédigée en allemand, a été écrite à Boulogne le 24 août 1827<sup>179</sup> ; c'est une lettre particulièrement émouvante, dans laquelle Liszt, âgé de 15 ans, informe Anna, retournée en Autriche, de la soudaine maladie de son mari, qui mourra quelques jours plus tard, le 28 août. Aucune lettre d'Anna antérieure à cette date n'a été retrouvée, en revanche nous possédons sa lettre du 15 janvier 1831<sup>180</sup>, qui constitue vraisemblablement sa réponse à la présente lettre de son fils.

#### Lettre 1 – Marlioz, 9 janvier 1831

---

**Contexte biographique.** Cette lettre atteste que Liszt, alors âgé de dix-neuf ans, se trouvait à cette date au château de Marlioz<sup>181</sup>. Il y avait été invité cet hiver-là par la comtesse Adèle de La Prunarède, avec laquelle il entretenait une liaison restée très discrète. Les biographies y font de simples allusions, parfois contradictoires<sup>182</sup>. Le 12 février, à la suite de ce séjour à Marlioz, il sera à Genève, comme l'atteste la lettre adressée à Euphémie Didier ce jour-là (voir 2. 4, L. 1).

---

<sup>178</sup> La troisième, datée de Genève, le 11 mai 1831, est rédigée entièrement en français comme celle-ci (publiée dans HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F2, p. 42).

<sup>179</sup> Cette lettre de Liszt à sa mère du 24 août 1827 figure dans la liste établie par Mária ECKHARDT, *op. cit.*, 1987, p. 206-214. Rappelons que sa version en traduction française est publiée par Alan Walker (*op. cit.*, 1989, t. 1, p. 130), et l'original allemand par HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F1, p. 41.

<sup>180</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A1, p. 373.

<sup>181</sup> Marlioz est situé dans le département actuel des Hautes-Alpes ; mais en 1831, cette région faisait partie du duché de Savoie, qui appartenait alors au royaume de Sardaigne et serait plus tard annexé à la France en même temps que le comté de Nice, lors du traité de Turin (1860). J. Vier indique par erreur que Liszt séjourne à cette date à Genève (VIER, 1950, p. 21), ce qu'il ne fera qu'à son retour de Marlioz. A. Walker fait lui aussi une erreur, en situant ce séjour durant l'hiver 1832 (WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 155), ce qu'infirme la date de l'autographe, où on lit clairement 1831. Les éditions HURÉ-KNEPPER, 1987 et GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001 établissent correctement la date et le lieu.

<sup>182</sup> **Adèle de LA PRUNARÈDE** : rappelons qu'il s'agit, contrairement à ce qui a été écrit jusqu'à présent, d'Adèle-Joséphine-Vivante QUARRÉ DE CHELERS (Chelers 1808 - Rome 1871), qui a épousé en 1827 **Fulcrand-Henri-Marie-Eugène de Benoist, comte de LA PRUNARÈDE** (1784-1851), et qui sera par la suite duchesse de Fleury (par autorisation papale de 1847). C'est à elle que Liszt dédicace, 35 ans après leur liaison, un exemplaire de l'ouvrage d'Anatole DE SÉGUR, *Le Poème de Saint François*, Paris, 1866 (avec une erreur sur son titre de noblesse à cette date, se souvenant d'elle comme étant comtesse). Son époux, Fulcrand-Henri-Marie-Eugène de Benoist, comte de la Prunarède est propriétaire du château de Marlioz depuis 1829. Ces données, fournies par le recoupement de différentes sources consultées en ligne, sont cohérentes à la fois entre elles et avec la biographie de Liszt.

On l'avait prise jusqu'à présent, à tort, pour une femme plus âgée : **Jeanne Frédérique Athénaïs dite Adèle de la Prunarède, de Pandin de Saint-Hippolyte, comtesse Benoist de LA PRUNARÈDE** (1796 – Montpellier 1886), identifiée comme telle par A. Walker, K. Hamburger (avec une faute sur le nom transformé en « Pantin »), et Charles Dupêchez. Ce dernier est le plus précis à son sujet, signalant qu'en 1839, Liszt et Marie la rencontrent en Italie

Marlioz ce 9 Janvier 1831<sup>183</sup>

Me voici enfin arrivé au but de mon voyage ! Je respire déjà plus librement, et bientôt j'espère retrouver une partie de ce que je poursuis avec une infatigable ardeur.

..... Helas ! Le bonheur de l'Artiste est bien sauvage, et pourtant ..... il est plein de charmes pour mon cœur.

O ma mère ! O mon excellente [*sic*]// mère ! Ayez bien soin de votre santé, ne négligez aucun moyen pour vous conserver, car si je vous perdais ..... ma vie serait affreuse. Je voudrais vous voir ici, je crois que vous seriez contente de l'ordre que j'ai mis dans mes petites affaires ; ma chambre a huit pas de longueur, et 10 de large ; Deux tables, un Piano à queue, un grand fauteuil, quatre chaises, un lit et une peau de loup sous le Piano, voilà tout le mobilier. Assurément, le bien être matériel ne me //

(la suite de la lettre manque)

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25179 f. 1 (Deux pages écrites).

**Publications antérieures** : VIER, *op. cit.*, 1950, lettre intégrée dans la préface p. 21.

**Description** : Un seul feuillet de papier blanc jauni, mat, un peu froissé. Petit format 19/11,7 cm. Pliures de « pli » mais pas verticalement : juste en deux verticalement une première fois, puis en deux horizontalement. Format de la lettre une fois totalement pliée : difficile à observer, les plis étant peu visibles, très serrés ; dimensions du rectangle sans pli le plus grand : 5 cm/11,7.

**Particularités** : grande écriture soignée, bien lisible : deux à quatre mots par ligne ; beaux jambages, mots en cursive soigneusement liée, nettement séparés entre eux ; les points de suspension sont étendus (cinq ou six points chaque fois, voire une ligne entière).

**Absence d'adresse.**

Cet autographe figure en reproduction dans l'**Annexe 6**.

Entre cette lettre 1 (autographe incomplet) et la lettre 2 de mon corpus, séparées par seize années, on trouve dans la publication de K. Hamburger 17 lettres d'Anna Liszt à son fils, et 62 lettres de Franz Liszt à sa mère<sup>184</sup>. Les archives Daniel Ollivier de la BnF ne contiennent aucune lettre de Liszt à sa mère entre 1831 et 1847.

---

(DUPÊCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, 1990, t. II, p. 328, n. 232). Mais en réalité, cette autre comtesse de la Prunarède (qu'il est peut-être erroné et inutile de supposer « dite Adèle ») de PANDIN DE SAINT-HIPPOLYTE est la belle-sœur de l'Adèle maîtresse de Liszt ; en effet, elle a épousé **Nestor Hippolyte de Benoist de LA PRUNARÈDE**, frère d'Eugène Fulcrand.

Bref, même si les biographes se sont trompés sur son âge, l'Adèle aimée par le jeune Liszt a vécu par la suite à Rome, suscitant la jalousie de Marie d'Agoult, et a adopté en vieillissant une vie pieuse (du moins en apparence), voire mystique. Mais les commentaires désobligeants sur la différence d'âge entre Liszt et Adèle en 1830, qui n'est donc pas de quinze ans mais de trois, ne sont plus justifiés.

<sup>183</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 21, ignore l'indication « Marlioz » figurant de la main de Liszt sur l'autographe, et indique, à tort, que cette lettre a été écrite à Genève.

<sup>184</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F2 (11/05/1831), p. 42 à F63 (24/02/1847), p. 209 et A1(15/01/1831), p. 373 à A17 (12.06/1847), p. 406.

## II – Période 1847-1850 : quatre lettres

Cette période de quatre années est celle où se situe la rencontre de Liszt avec la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, et l'installation à Weimar du couple qu'ils formeront dorénavant. Durant l'année 1846 et les mois de 1847 précédant la lettre suivante (du 6 juillet 1847), on a conservé 8 lettres de Liszt à sa mère, et 18 lettres d'Anna, dans lesquelles celle-ci rappelle avec insistance à son fils les personnes qui attendent une réponse de lui<sup>185</sup>. Plus précisément, depuis le 2 janvier 1847, Anna a envoyé au moins quatre lettres<sup>186</sup> à Liszt le pressant de lui répondre sur l'affaire Bernard Latte, sans obtenir de réponse, semble-t-il, avant cette lettre du 6 juillet. Nous ne possédons pas non plus la réponse d'Anna à cette lettre de Liszt du 6 juillet, car sa lettre conservée suivante date du 9 décembre, or il est tout à fait improbable qu'elle ne lui ait pas écrit entre temps.

1847

### Lettre 2 – Constantinople, 6 juillet 1847

---

**Contexte biographique.** Vers la fin de sa grande tournée internationale de 1846-47<sup>187</sup>, Liszt, se trouve à Constantinople, d'où il compte gagner ensuite Odessa, ville où doit le rejoindre Carolyne de Sayn-Wittgenstein, rencontrée en février 1846 à Kiev<sup>188</sup>.

**Commentaire.** Le ton de cette lettre est particulièrement autoritaire. On y trouve peu de paroles affectueuses, et les formules de politesse en sont absentes. C'est inhabituel dans les lettres de Liszt à sa mère. On peut le supposer agacé par les demandes pressantes de celle-ci, et manquant de temps pour rattraper les nouvelles restées en souffrance depuis des mois. Peut-être même que la mauvaise conscience le rend un peu agressif. Une même sécheresse de ton se retrouvera plus tard, lors du deuxième drame familial touchant les filles de Liszt, dans sa lettre du 25 mars 1850 (ci-dessous lettre n° 4). Mais seulement dans une partie de cette lettre-là, car le début et la fin respectent le code de politesse.

---

<sup>185</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F56 (01/01/1846), p. 186 à F63 (24/02/1847), p. 209 et A10 (05/09/1846), p. 389 à A17 (12/06/1847), p. 406.

<sup>186</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A14 du 02/01/1847, p. 401 ; A15 du 20/01/1847, p. 402 ; A16 du 23/03/1847, p. 404 ; A17 du 12/06/1847 : la lettre de Liszt du 6 juillet est peut-être la réponse à cette lettre d'Anna, étant donné les longs déplacements du musicien en cette période, qui rendent les contacts par la poste difficiles, et susceptibles d'importants retards.

<sup>187</sup> Voir à ce sujet WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 446-462, en particulier à partir de la p. 458 pour le contexte de cette lettre de Liszt à sa mère.

<sup>188</sup> Des informations plus complètes sur ce voyage sont fournies par Liszt dans ses lettres à la princesse Carolyne (seule édition actuelle : LA MARA, *op. cit.*, IV, 1899, épuisée, p. 1 à 9, en particulier dans la lettre envoyée de Jassy en mai, et dans celle du 12 juillet 1847 envoyée de Constantinople, parallèle à cette lettre n° 2 de mon corpus), ainsi que dans sa correspondance avec Marie d'Agoult (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1150-1185, en particulier dans la précieuse chronologie des déplacements de Liszt en 1846-47 établie par les auteurs, figurant p. 1154-1155, et dans ses lettres de Jassy, du 2 mai 1847, et de Galatz du 17 juillet 1847, au sujet de la quarantaine (*ibid.* p. 1168 -1181).



Constantinople 6 Juillet 47. /<sup>189</sup>

Chère mère,

Au reçu de ces lignes, je vous prie de vouloir bien faire remettre à Madame Belloni<sup>190</sup> la somme de 4000 (quatre mille) francs, lesquels ainsi que j'en ai donné avis ~~directement~~ ~~direct~~<sup>191</sup>, serviront de caution pour régler définitivement l'affaire Bernard Latte<sup>192</sup>. Je desire que vous restiez complètement en dehors de cette affaire desormais// comme auparavant ; ainsi donc si Bernard veut<sup>193</sup> vous en parler, dites lui que vous ne pouvez d'aucune façon vous mêler à des choses qui ne vous regardent nullement, et que s'il a des explications à me donner il n'a qu'à s'adresser à moi sans votre intermédiaire -<sup>194</sup>

En gardant le silence vis à vis de vous et de lui pendant ces 3 ou 4 derniers mois, par rapport à cette// malheureuse affaire, (dans laquelle mes bonnes intentions et les quelques sacrifices que j'ai fait, n'ont eu pour résultat que l'ajournement d'une débacle) j'avais mes très bonnes raisons. Règle générale, vous savez qu'en fait d'affaires je n'oublie que celles dont il ne me convient pas de me souvenir.

Remerciez Erard<sup>195</sup>, auquel j'écrirai directement avant mon départ d'ici, de son bon vouloir à vous avancer des fonds ; mais gardez-vous// bien de jamais profiter d'une offre analogue sans mon consentement écrit. Il ne faut pas d'ailleurs que jamais<sup>196</sup> Erard débourse un sou à mon occasion.

---

<sup>189</sup> Cette barre est de la plume de Liszt.

<sup>190</sup> **Madame Zélia BELLONI**, épouse, depuis 1843, de Gaëtano BELLONI (voir note ci-dessous).

<sup>191</sup> « direct » : mot rajouté en biais descendant dans la marge de droite, en remplacement de « directement », barré de deux traits. Assez souvent dans cette lettre, les fins de ligne se terminent ainsi par un mot descendant, serré dans la marge.

<sup>192</sup> **Bernard LATTE** (1806-1876), éditeur de musique à Paris et ami de Liszt (pour les œuvres de Liszt publiées par cet éditeur, voir plus bas les lettres de Liszt à Massart, partie 2. 3. 5, et l'Annexe 11). Liszt s'était porté garant d'une dette de Bernard Latte, qui, rencontrant des difficultés de trésorerie, avait dû contracter un emprunt. Cependant, l'éditeur s'est trouvé dans l'incapacité de rembourser la somme au terme fixé (fin décembre 1846), et, harcelé par son créancier, il cherche à obtenir de Liszt une nouvelle caution prolongeant le délai. Or Liszt, qui se trouve durant l'hiver 1847 en Russie pour des concerts, puis à Woronince auprès de la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein qu'il vient de rencontrer, ne réagit pas aux lettres angoissées de son éditeur, et son secrétaire Belloni, apparemment hostile à Bernard Latte, refuse d'intercéder. Bernard Latte s'adresse alors avec insistance à Anna Liszt, pour qu'elle obtienne ce service de son fils, qui ne répond pas davantage à sa mère. Anna, affolée par la menace du créancier de porter l'affaire devant la justice, voudrait accepter l'aide financière que vient alors lui proposer Pierre Érard, facteur de piano ami des Liszt (voir ci-dessous la note liée à ce nom). La présente lettre de Liszt, qui constitue sa première et seule réponse conservée sur ce sujet, fournit l'épilogue de l'affaire. On peut constater que rien, dans sa correspondance, n'éclaire les « sacrifices » qu'il invoque pour se justifier auprès de sa mère. (Sources : la lettre d'Anna Liszt du 28 janvier 1847 dans HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A15, p. 402, p ; 404, n. 3, et l'article du même auteur, HAMBURGER, « Madame Liszt », *op. cit.*, 2000, affaire Bernard Latte p. 155).

<sup>193</sup> « veut » : et non « vient » (*Vier* 1950).

<sup>194</sup> Liszt met ici, après le mot « intermédiaire », un assez long tiret en guise de point. C'est chez lui un procédé fréquent, une ponctuation plus forte, en fin de paragraphe, avant un retour à la ligne.

<sup>195</sup> **Pierre ÉRARD** (1794-1855), fils de **Jean-Baptiste** (1750-1826) et neveu de **Sébastien ÉRARD** (1752-1831), facteurs de pianos, rue du Mail. Franz Liszt et ses parents ont logé en face de la maison Érard lors de leur arrivée à Paris, fin 1823. Les deux familles se sont liées d'amitié, et Anna restera toute sa vie en relation étroite avec les Érard. Liszt fera connaître leurs pianos dans ses tournées à travers l'Europe et au-delà. Si Liszt ne veut pas de ce prêt, c'est sans doute parce qu'il répugne à être débiteur de quiconque, ou qu'il ne veut pas que sa mère soit mêlée à de telles questions d'argent.

<sup>196</sup> « jamais » : mot ajouté entre les lignes.

À propos, dans le chiffre de 51350 frs<sup>197</sup> dont vous m'accusez réception, avez-vous compté les 6300 frs de rentes Belges que Belloni<sup>198</sup> vous a remis avant son départ. D'après les comptes de Belloni, vous devez avoir reçu en tout 53,100 frs plus les 6300 frs de rentes Belges Total du capital que<sup>199</sup> //que je vous ai envoyé depuis un an 59,400 frs.

Répondez catégoriquement sur ce point –<sup>200</sup> dans votre prochaine lettre qu'il faudra m'adresser à Odessa, Russie. (mettez simplement mon nom *[sic]*<sup>201</sup> – Mr F. Liszt – sans qualification quelconque, s'il vous plaît, sur l'adresse<sup>202</sup>.)

---

J'approuve complètement le plan de conduire les enfans aux bains de mer – probablement ces lignes vous trouveront déjà établis à Trouville<sup>203</sup>.

Mille affectueux complimens à M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Bernard<sup>204</sup> - Je tacherai de faire venir les enfans quelque part l'année prochaine, mais pour 47, mon// retour à Paris est improbable, et pour 48 fort douteux – mais en tout cas je veux vous revoir dans le courant de l'année prochaine et si je ne puis aller vous ~~chercher~~, trouver, vous viendrez me chercher avec la marmaille<sup>205</sup>.

Vous aurez appris par les journaux que SMI<sup>206</sup> le Sultan s'est très glorieusement montré à mon égard. Il est probable<sup>207</sup> que dans le courant de l'automne, je repasse par

---

<sup>197</sup> « 51350 » : Liszt avait d'abord écrit 51300, puis il a repassé un 5 sur le premier 0, d'une grosse écriture bien noire.

<sup>198</sup> **Gaetano BELLONI** (vers 1810-1887), secrétaire et impresario de Liszt de février 1841 à janvier 1848. Il accompagne le musicien dans ce voyage à travers l'Europe, la Turquie et la Russie. Avant de remplir cette fonction, il avait déjà fait des travaux de copiste pour les partitions de Liszt. Il continuera après 1847 à gérer les affaires d'Anna Liszt, et l'accompagnera notamment dans son voyage de Paris à Weimar en janvier 1850, dont il sera question dans la lettre suivante de ce corpus (cf. WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 609). Toute sa vie, Liszt le considèrera comme un ami, comme on le voit ses dernières lettres à sa mère.

<sup>199</sup> « Total du capital que » : demi-ligne rajoutée en bas de la page à droite ; le mot « que » est ainsi répété par inadvertance.

<sup>200</sup> Long tiret, large espace.

<sup>201</sup> Le mot « nom », situé à la fin d'une ligne, est répété par inadvertance par Liszt au début de la ligne suivante.

<sup>202</sup> Toute cette parenthèse est rajoutée d'une écriture très petite à la droite du mot « Russie », en haut et à côté du long trait séparant ce paragraphe du suivant. VIER, *op. cit.*, p. 91, a supprimé les parenthèses tout en gardant leur contenu.

<sup>203</sup> À cette époque, les vacances scolaires tombaient durant la deuxième quinzaine d'août, et Anna Liszt emmenait généralement à cette occasion ses trois petits-enfants au bord de la Manche. À l'été 1847, Blandine est âgée de onze ans, Cosima de neuf et Daniel de huit. Les deux filles sont en pension (voir la note suivante), Daniel reste pour le moment chez sa grand-mère, suivant, comme demi-pensionnaire, les cours d'un précepteur privé, M. Harlez.

<sup>204</sup> **Madame Louise BERNARD** née **de LA GARDE**, (dates inconnues), tient à Paris, rue du Montparnasse, une pension huppée, où Blandine et Cosima sont internes, depuis 1844 pour l'aînée, 1846 pour la cadette (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F60, mai 1846, p. 194). Sa fille Laure y enseigne, et entretient des relations d'amitié avec les deux filles de Liszt. Les archives de la BnF contiennent, dans le même album que les lettres de Liszt à sa mère, une lettre de Madame Bernard à Massart (5 juin 1843), sous la cote NAF 25179, f. 124-125 (voir plus bas, Lettres de Liszt à Massart, série 2, complément n° 4). Le drame familial survenu en 1845 est apaisé ; il a fait l'objet des lettres de Liszt à sa mère publiées par K. Hamburger citées plus haut, et des lettres à Massart de la deuxième série (chapitre 2.3.7).

<sup>205</sup> En fait, Liszt ne reverra ses enfants que six ans plus tard, le 10 octobre 1853 à Paris. Anna, elle, retrouvera son fils plus tôt, se rendant elle-même à Weimar en janvier 1850 (voir ci-dessous la lettre n° 3) ; elle ne l'avait pas revu depuis cinq ans.

<sup>206</sup> « SMI » : Sa Majesté Impériale, titre du sultan de l'empire ottoman (*Vier 1950 a juste transcrit : SM*). De 1839 à 1861, le sultan est **ABDUL MEDJID I<sup>er</sup>** (1823-1861).

<sup>207</sup> « probable », et non « possible », transcription erronée de Vier.

Constantinople pour me rendre à Athènes<sup>208</sup> : Pour à présent, il faut que j'arrive au plus tôt [sic] à Odessa, où je ferai de nouveaux// plans de voyage.

Un seul point reste fixe pour l'hiver prochain ; c'est Weimar, où de toute façon je tiens à faire mes trois mois de service que j'ai négligé depuis deux ans<sup>209</sup>.

Je suis enchanté que vous ayez un joli mobilier ; tachez que toutes choses se passent convenablement, sans mesquinerie aucune, rue Louis le Grand<sup>210</sup> – bientôt vous recevrez 3 nouvelles tabatières en or, pour augmenter votre magasin de bric à brac<sup>211</sup>.

Les 4000 frs que vous remettrez à M<sup>me</sup> Belloni, vous seront envoyés avec 6000 autres d'Odessa.

J'aurais chargé un banquier// d'ici de cette mission, mais il me faudrait perdre trop au change des Ducats \_

Mais<sup>212</sup> ne manquez pas de retirer immédiatement chez votre notaire cette somme (4000 frs) qu'il faudra remettre à M<sup>me</sup> Belloni dans les 48 heures<sup>213</sup> ; à moins ce qui me paraît improbable que vous n'ayez cette somme disponible dans votre tiroir, dans lequel cas le notaire devient inutile.

Encore une fois – mon adresse pour vous est celle-ci : Monsieur F. Liszt sans compositeur de musique, ni chevalier, ni quoi que ce soit<sup>214</sup> - excepté votre tout<sup>215</sup> dévoué fils (ce qui n'est pas ~~metta~~ d'usage pour la poste)

F. Liszt

Cachetez avec de la cire rouge, s'il vous plaît !<sup>216</sup>

---

<sup>208</sup> Ce projet de voyage à Athènes ne se réalisera pas.

<sup>209</sup> En 1842, Liszt a été nommé Maître de Chapelle en service extraordinaire à la cour du Grand-Duc de Saxe-Weimar. Son engagement consistait à assumer cette fonction trois mois par an, mais sa vie de concertiste international la lui a fait repousser jusqu'en 1844. À partir du moment où il aura mis fin à sa carrière de virtuose, en janvier 1848, il s'installera à Weimar (accompagné de Carolyne de Sayn-Wittgenstein) pour y exercer avec enthousiasme cette fonction à temps complet. Mais, déçu, ensuite, par le manque d'investissement du grand-duc Charles-Alexandre dans le domaine artistique, il quittera le grand-duché en 1861.

<sup>210</sup> Anna Liszt habite 20, rue Louis le Grand, avec son petit-fils Daniel, depuis que Blandine et Cosima sont entrées dans la pension de madame Bernard (1844 et 1846). Elle quittera ce logement pour le 19, rue Penthievre, faubourg Saint-Honoré, lorsque, en octobre 1850, les deux filles de Liszt iront loger chez madame Patersi.

<sup>211</sup> Liszt faisait entreposer chez sa mère les cadeaux et les décorations qu'il recevait lors de ses concerts. Elle lui en apportera une partie à Weimar en janvier 1850 (voir la lettre suivante).

<sup>212</sup> *VIER, op. cit., p. 92, n'a pas respecté ce retour à la ligne.*

<sup>213</sup> Pour régler la dette de Bernard Latte.

<sup>214</sup> Plus tard en revanche, lorsqu'il aura reçu la tonsure, Liszt demandera à sa mère d'adresser ses lettres à « Monsieur l'abbé Liszt » (voir plus loin la lettre à Anna n°24, du 27 avril 1865). Mais on sait, grâce à une lettre de Blandine du 25 octobre 1861, qu'Anna Liszt gardera une façon toute personnelle de libeller les adresses : Blandine décrit « une [lettre] de Grand-Maman, qu'elle m'a adressée avec un mélange de français et d'allemand : à Monsieur Franz de Liszt, chambellan de Seiner Altesse de Grand-Duc de Weimar à Tropez, (le St est supprimé comme toujours) Var » (D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 296).

<sup>215</sup> « tout » : mot omis par Vier.

<sup>216</sup> *Phrase ajoutée verticalement de bas en haut dans la marge de droite.* La lettre à laquelle Liszt répond est publiée dans HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, p. 406, A 17; elle est envoyée de Paris le 12 juin 1847, à l'adresse : « Monsieur François Liszt Compositeur/de musique/post restant. Constantinople » et garde des traces d'un cachet de cire brune. La cire rouge est recommandée pour les plis classiques, en dehors du deuil où elle est noire, et des lettres fantaisistes où l'on

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 2-5 (Dix pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, XXIV p. 90.

**Description :** Papier blanc, mat. Format 21,6/27 cm plié en deux, puis le tout replié une seule fois en deux horizontalement : format de la lettre pliée : 10,8/13,5 cm. D'après les marques de pliure : chaque folio est juste plié en deux, ce qui fait supposer l'usage d'une enveloppe. Marge du haut 4 cm et 5 cm sur la première feuille (4 pages) selon les pages, puis 2cm sur les 4 pages suivantes, la dernière étant même surchargée en bas et dans la marge de droite. Les f. 4 et 5 sont séparés (21,5/13,5 cm).

Particularités : Écriture lisible, très aérée, lettre rédigée apparemment sans brouillon (nombreuses corrections visibles).

**Absence d'adresse.**

1849

### Lettre 3 – Eilsen, 27 décembre 1849

---

Il s'agit d'une lettre de Carolyne de Sayn-Wittgenstein<sup>217</sup>, complétée par quelques lignes de Liszt. Entre cette lettre et la précédente du 6 juillet 1847, on a conservé 9 lettres de Liszt, et 12 lettres de sa mère (dont aucune entre le 1<sup>er</sup> août 49 et le 18 août 55)<sup>218</sup>. La dernière lettre conservée d'Anna étant datée du 1<sup>er</sup> août 1847, on ne peut considérer la lettre suivante comme la réponse qui lui serait faite ; par ailleurs, nous ne disposons pas non plus de la réponse d'Anna, puisque toutes ses lettres après celle du 1<sup>er</sup> août ont été perdues, jusqu'au 18 août 1855<sup>219</sup>.

**Contexte biographique.** Liszt et Carolyne de Sayn-Wittgenstein accompagnée de sa fille Marie âgée de onze ans, sont installés à l'Altenburg (Weimar) depuis mai 1848. La princesse et sa fille étant tombées malades à l'automne 1849, Liszt leur tient compagnie pendant trois mois dans la station de Bad Eilsen, près de Hanovre en Basse Saxe, où elles suivent une cure thermale. Après leur retour, Anna Liszt viendra les rejoindre à Weimar conformément à l'invitation figurant dans cette lettre<sup>220</sup>.

---

peut trouver des couleurs variées. (GRASSI, *op. cit.*, 2005, p. 10). Dans mon corpus, aucun cachet n'a été conservé sur les lettres de Liszt à sa mère. Sur celles envoyées à Massart, on trouve : quatre cachets rouges (L. 3 ; 9 ; 13 ; 16), un noir (L. 6, Venise 3 juin 1838), sans explication, et un de couleur indéfinissable (du brun ?), presque entièrement détruit (L. 1 La Châtre, juillet 1837).

<sup>217</sup> C'est la seule lettre de Carolyne de Sayn-Wittgenstein à Anna Liszt dans mon corpus et, à ma connaissance, il n'en existe pas d'autres, du moins publiées. En revanche, on a conservé 11 lettres d'Anna à la princesse, publiées dans HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, p. 507 et suiv., (lettres AW 1 – AW 11). Voir la notice sur Carolyne de Sayn-Wittgenstein au 1. 1. 1.

<sup>218</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F64 (17/07/1847), p. 210 - F72 (22/10/1849), p. 234 et A18 (09/12/1847), p. 408 – A29 (01/08/1849), p. 427).

<sup>219</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A30 du 18/08/1855, p. 429.

<sup>220</sup> Dans sa lettre du 22/10/1849, Liszt parle déjà du projet de la venue d'Anna Liszt à Weimar (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F72, p. 234).

Veillez recevoir nos plus tendres félicitations filiales pour la nouvelle année qui va<sup>221</sup> venir et nos souhaits les plus profonds pour qu'elle soit suivie de bien d'autres douces et heureuses comme elle - -

Veillez aussi chère mère vous charger d'embrasser de notre part, et en particulier de chacun de nous les chers enfans. Leur père leur désire tous les bonheurs comme toutes les qualités, et je ne le désire pas avec moins de tendresse.

Comme elle m'est bienvenue l'année qui me permettra enfin de vous voir et de vous demander votre bénédiction. Nous quittons Eilsen<sup>222</sup> le 2 Janvier. Avec regret de ma part, car j'y ai traversé des instans d'un bonheur si complet que chaque pierre de ce village<sup>223</sup> m'est devenu cher. Nous serons à Weymar le 5, nous// arrêtant un peu à Leipzig, et le 8<sup>224</sup> nous attendrons le plaisir si vif et si sincère pour nous<sup>225</sup> de vous recevoir, de vous faire partager nos joies et de dommer ainsi votre cœur<sup>226</sup>, s'il est possible, des anciennes peines. Comme de Frankfort à Eisenach<sup>227</sup> on arrive de manière à prendre de cette dernière ville le chemin de fer débarquant à 4 h. à Weymar Nous serons au chemin de fer Mardi 8 à 4 h. de l'après midi<sup>228</sup>.

Trouvez ici Madame en attendant l'expression de tous mes sentimens aussi tendres que dévoués et respectueux

Votre fille Carolyne

Le 27 D<sup>bre</sup><sup>229</sup> 49

Eilsen<sup>230</sup>

---

<sup>221</sup> Carolyne S.W. avait d'abord écrit « vas », puis a barré le « -s ».

<sup>222</sup> « Eilsen », et non « Tilsen », lecture erronée de VIER, op. cit., 1950, p. 97. Cette erreur a pu dérouter les biographes, les empêchant d'identifier le lieu de la cure thermale suivie par Carolyne de Sayn-Wittgenstein et sa fille Marie, que Liszt accompagnait.

<sup>223</sup> Carolyne de Sayn-Wittgenstein termine la plupart des mots par un jambage descendant, une fioriture qui peut ne pas être toujours un « -s- ». Ici, il est logique de lire : « ce village », au singulier.

<sup>224</sup> « et le 8 » : mots omis par VIER, op. cit. 1950, p. 96, qui a laissé un blanc, et par Huré-Knepper, op. cit. Lattès, 1987.

<sup>225</sup> Il y a là un petit groupe de mots difficiles à déchiffrer. VIER, op. cit., p. 96, a laissé un blanc. HURÉ-KNEPPER, Lattès, 1987, op. cit., p. 220, suggèrent, entre crochets : [si sincère pour nous] : lecture confirmée par mon examen attentif du document numérisé agrandi.

<sup>226</sup> Déchiffrage malaisé, mais aboutissant à « votre cœur », conformément à la lecture de HURÉ-KNEPPER, 1987, p. 220. L'interprétation de Vier 1950, p. 96 « à votre tour » est erronée.

<sup>227</sup> « Eisenach » et non « Eilsnach », lecture erronée de VIER, op. cit., p. 96.

<sup>228</sup> Anna fera ce voyage accompagnée de l'ancien secrétaire de Liszt, Gaetano Belloni ; elle apportait à son fils divers cadeaux et objets honorifiques qu'il avait reçus au cours de ses tournées et entreposés chez elle (WALKER, op. cit., t. 1, 1989, p. 60). Il lui avait aussi demandé de venir pour gérer avec elle des affaires financières.

<sup>229</sup> Le déchiffrement de ce mot a posé des difficultés. À première lecture, on lit : « Nbre », c'est-à-dire « Novembre », interprétation confirmée par la date portée au crayon en tête de la lettre (f. 6 recto) soit par D. Ollivier soit par un conservateur de la BN. C'est la lecture que fait Mária Eckhardt, qui date cette lettre du « 27 Novembre » (La Revue Musicale 1986 p. 211), reprise par HAMBURGER (op. cit., 2000, p. 14). Cependant, les vœux de nouvel an exprimés dans la lettre rendent cette date invraisemblable. Il pourrait donc s'agir d'un lapsus calami de Carolyne de Sayn-Wittgenstein. En fait, une solution plus simple est à trouver dans la calligraphie particulière de la princesse : son « D » majuscule, à la hampe très haute, peut se confondre avec un « N » majuscule, mais un examen attentif y reconnaît un « D ». C'est cette interprétation, s'écartant de la date de l'archivage mais conforme à la vraisemblance, que l'on trouve dans l'édition de Vier et dans celle de HURÉ-KNEPPER, op. cit., 1987, p. 220.

Arrivez vite et heureusement, votre présence à Weymar nous sera une très douce joie.  
Arrangez vous de façon à// rester un mois<sup>231</sup> avec nous et n'oubliez pas de m'apporter<sup>232</sup>  
quelques échantillons du savoir et du savoir faire de M<sup>r</sup> Duř-Duř<sup>233</sup> et de M<sup>lles</sup> Blandine et  
Cosima<sup>234</sup>.

FL

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 6-7 (Deux pages et un quart écrites, la quatrième est blanche).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, XXVII, p. 96 ; Huré-Knepper, *op. cit.*, JC Lattès, 1987, p. 220.

**Description :** Papier épais lisse, bleu. Pliures de « pli » mais pas verticalement : juste en deux d'abord verticalement, puis en deux horizontalement. Format : 21,2/27 cm plié en deux. Format de la lettre totalement pliée : 13,3/5,3 cm.

Particularités : Il ne s'agit pas à proprement parler d'une lettre de Liszt, cet autographe différant par son aspect de ses autres manuscrits. La régularité de la mise en page fait supposer l'utilisation d'un guide-lignes par Carolyne de Sayn-Wittgenstein, et son écriture, où se manifeste une recherche de joliesse, est souvent difficile à déchiffrer (jambages allongés et arrondis ; les doubles « s » sont écrits à l'allemande, les « t » sans barre se confondent avec des « l », des ornements en fin de mots font hésiter sur la présence ou non d'un -s marquant le pluriel). Seul le paragraphe ajouté à la fin, d'une écriture plus spontanée, est de la main de Liszt, qui signe ici d'une simple griffe, contrairement à son habitude dans ses lettres à sa mère, où figure sa signature complète.

**Absence d'adresse.**

## 1850

Aucune lettre d'Anna écrite durant les années 1850 à 1854 (incluses) ne nous étant parvenue, nous ne disposons ni de celle qui précède, ni de celle qui suit cette lettre de son fils (du 25 mars 1850), et il en va de même pour la suivante (du 15 juillet 1850). Nous pouvons toutefois nous reporter, pour éclairer le contexte familial particulièrement tendu durant cette période, à la correspondance échangée entre Liszt et

---

<sup>230</sup> « Eilsen », et non « Tilsen », lecture erronée, cette fois aussi, de VIER, *op. cit.*, p. 97.

<sup>231</sup> Anna Liszt séjournera à l'Altenburg du 8 janvier à la mi-mars 1850. Pour cette période incluant le « drame familial » de l'hiver 1850, on ne peut pas se reporter aux lettres d'Anna, celles-ci présentant une importante lacune, entre le 1<sup>er</sup> août 1849 et le 18 août 1855. On ne dispose que des lettres de Liszt, (voir ci-dessous L. 4 et 5 à Anna ; ch. 2. 2. 2, L. 1 à Daniel Liszt) et de ses échanges avec de Blandine et de Cosima (voir la note ci-dessous sur les lettres de 1850).

<sup>232</sup> « de m'apporter », et non « d'apporter » (Vier 1950).

<sup>233</sup> « Dumm-Dumm », surnom de Daniel. Liszt a écrit « Duř-Duř » et non « Drin Drin », interprétation erronée de Vier. On retrouve cette graphie du double « m » dans la lettre autographe de Liszt à Cosima du 22 octobre 1849 (NAF 25179, f. 63-64), mais HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 27, ne connaissant pas le symbole, l'orthographe, « Dum Dum », à l'instar des autres éditeurs, sauf HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, Lattès, 1987, qui mettent un trait sur le « m » unique.

<sup>234</sup> Dans la lettre qu'il a adressée à Blandine le 22 octobre 1849, Liszt prévoyait qu'Anna viendrait le voir à Weimar en décembre (le projet a sans doute été repoussé à cause de la cure de Carolyne) et demandait à sa fille de lui faire parvenir certaines de ses réalisations : « Ne voudriez-vous pas me faire le plaisir de m'envoyer par l'entremise de Grand-Maman [...] quelques unes de vos analyses, (celle de l'*Iliade* par exemple et de l'*Antigone*), mises au net, et cartonnées ? Joignez-y aussi deux ou trois de vos dessins auxquels je ferai les honneurs du cadre et que je suspendrai au-dessus de ma table à écrire. [...] Tenez-moi au courant de vos études et ne manquez pas de m'envoyer des échantillons (les plus louables qu'il se pourra) de votre savoir et de votre faire. » (OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 37).

ses filles, qui est bien conservée<sup>235</sup>, et qui constitue une source d'informations précieuse sur la conception que Liszt se faisait de la paternité.

**Contexte biographique.** Le séjour d'Anna Liszt à Weimar a été brutalement interrompu par un drame familial<sup>236</sup>. Celui-ci a été provoqué par une lettre de Blandine<sup>237</sup>, âgée de quatorze ans, annonçant joyeusement à son père courant février qu'elle-même et Cosima avaient revu leur mère, Marie d'Agoult, chez elle, à la veille du départ d'Anna pour Weimar, puis à plusieurs reprises dans leur pension. Or Liszt était formellement opposé, depuis la réaction violente de Marie d'Agoult en 1844<sup>238</sup>, à toute communication entre ses enfants et leur mère, et il en avait informé Madame Bernard, la directrice de la pension<sup>239</sup>. Sa réaction est très brutale, il renvoie sa mère à Paris le plus vite possible (elle y arrive mi-mars), et retire sans délai ses filles de cette pension, où, pourtant, elles se sentaient heureuses. En attendant de trouver une nouvelle solution pour leur éducation, il exige qu'elles demeurent chez leur grand-mère, et dirigera lui-même leurs études par correspondance<sup>240</sup>. Sa lettre du 25 mars à sa mère se situe au cœur de cet épisode, au moment où Anna vient de rentrer précipitamment à Paris.

---

<sup>235</sup> De l'année 1850, sont conservées 6 lettres de Blandine à son père et 8 lettres de Liszt à ses enfants (auxquels il s'adresse séparément), et de l'année 1851, 6 lettres de Liszt à ses enfants et 8 lettres de ses enfants à leur père (souvent collectives). Les lettres échangées entre Liszt et Blandine ont été publiées dans un ouvrage ancien : D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936 (épuisé), et celles qu'il a adressées à Cosima, dans l'ouvrage moderne de K. HAMBURGER, *Franz Liszt, Lettres à Cosima et à Daniela*, Mardaga, Sprimont, 1996 (j'en rappelle ici les références complètes).

<sup>236</sup> Pour plus de détails sur cet épisode, et les polémiques autour de l'extrême sévérité de Liszt envers ses enfants, voir WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 909 et suiv., ainsi que HAMBURGER *op. cit.*, 1996.

<sup>237</sup> Cette lettre, datée de « février 1850 », a été publiée dans OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 43-45, et reproduite à maintes reprises par la suite. On trouve dans l'album NAF 25179 les autographes de la correspondance de Liszt avec Cosima et avec Daniel, mais pas ceux de sa correspondance avec Blandine, dont la trace a été perdue après leur publication par Daniel Ollivier en 1936 (voir plus loin le chapitre présentant les lettres de Liszt à son petit-fils Daniel Ollivier). La correspondance que Liszt a échangée avec son fils a été partiellement publiée dans un article de Jacqueline BELLAS : « Liszt ... prénom Daniel », dans *La Revue Musicale*, n° 405-408, 1987, p. 215- 233. Mon corpus comprend une lettre de Liszt adressée le 5 octobre 1850 à son fils Daniel Liszt (voir, plus loin, la lettre n° 1 dans 2. 2 des lettres aux autres membres de sa famille).

<sup>238</sup> Sur le drame familial de 1844, voir plus bas les lettres de Liszt à Massart, chapitre 2. 2. 5

<sup>239</sup> Dans une lettre d'Anna adressée à Liszt le 1<sup>er</sup> août 1849, on apprend que Marie d'Agoult avait tenté, à cette date, de reprendre la main sur l'éducation de ses filles. Elle proposait à Anna de les retirer de chez Mme Bernard, pour les mettre dans une autre pension où elle leur donnerait une institutrice privée. Anna faisait part à son fils de son désaccord sur ce sujet, et de sa grande estime envers madame Bernard, plaidant pour le maintien de Blandine et de Cosima dans cette pension (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A29, p. 427). On n'a pas conservé la réponse de Liszt, mais cette intrusion intempestive de Marie d'Agoult dans l'organisation fixée par Liszt pourrait expliquer la violente réaction de celui-ci quelques mois plus tard, lorsque ses filles revoient clandestinement leur mère pendant l'absence d'Anna. En témoigne le terrible ton de la réponse de Liszt à Blandine dans sa lettre du 28 février (OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 43-45), de sa présente lettre à Anna, et de sa lettre à ses deux filles datées du 25 mars (*ibid.* p. 46). Les deux lettres de Liszt à ses filles sont présentées plus loin dans les Compléments à la série 2 des lettres à Massart (ch. 2. 3. 8. 2).

<sup>240</sup> Voir ses conseils de lecture pour l'été 1850 dans la lettre suivante.



## Lettre 4 – Weimar, 25 mars 1850

---

Weymar 25 Mars 1850

Chère mère,

Je suis très charmé d'apprendre par vous directement que votre voyage s'est accompli sans accidens<sup>241</sup> et que vous êtes heureusement arrivé en parfaite santé à Paris. Laissez moi espérer que vous ne vous rendez pas inutilement malade à l'occasion du changement qui doit nécessairement avoir lieu dans le ménage des enfans<sup>242</sup>, changement que je voudrais voir s'effectuer sans que vous vous mettiez trop en frais<sup>243</sup> d'inquiétude et d'agitation. Pour peu que vous réfléchissiez et que vous preniez la peine de vous souvenir des quelques conversations que nous avons eu à ce sujet vous trouverez tout naturel// et parfaitement convenable que je maintienne ma détermination de retirer les enfans de chez Mme Bernard<sup>244</sup>, tout aussi bien qu'il était naturel et convenable que je les y ai laissé de par ma détermination<sup>245</sup> il y a 5 ans malgré les recriminations et les injures que voulut bien m'écrire alors, à ce sujet<sup>246</sup> leur mère<sup>247</sup>. Je m'expliquerai difficilement que Blandine et Cosima ne fissent pas leur premier et leur principal devoir de leur obéissance entière à ma volonté, car elle est pour elles la voie la plus droite et la plus sûre d'arriver à bien, et vous avez dû ce me semble, depuis bien des années les entretenir dans les sentiments// qu'il convient qu'elles aient pour moi<sup>248</sup>, et que d'ailleurs des étrangers même m'ont témoigné, en raison de l'intelligence pratique et du caractère conséquent dont j'ai fait preuve -

Qu'il ne soit donc plus question de me faire revenir sur une détermination prise en toute réflexion et dont vous avez simplement à surveiller l'exécution à la lettre, car vous savez que

---

<sup>241</sup> « accidens », plutôt qu'« incident », interprétation de VIER (*op. cit.*, p. 97) qui paraît moins plausible.

<sup>242</sup> Par « les enfans », Liszt entend ses deux filles, Blandine et Cosima. Daniel, lui, âgé de onze ans, entrera au lycée Bonaparte à la rentrée d'octobre. Signalons qu'Alan WALKER (p. 14, n. 3 de son article « A Boy named Daniel », *The New Hungarian Quarterly*, vol. 27, 1986, n° 102, p. 3-17) identifie à tort le Lycée Bonaparte comme étant l'ancien Collège royal Louis-le-Grand, devenu Lycée impérial Louis-le-Grand sous Napoléon III et toujours nommé Lycée Louis-le-Grand de nos jours ; le Lycée impérial Bonaparte où Daniel Liszt effectuera ses études secondaires est l'ancien Collège royal de Bourbon, et deviendra le Lycée Condorcet à partir de 1870. C'est dans ce même lycée que Daniel Ollivier, le fils de Blandine, fera à son tour sa scolarité de 1878 à 1881 (voir plus loin la biographie de Daniel Ollivier, ch. 2. 2. 2).

<sup>243</sup> « frais », et non « train », interprétation erronée de VIER, *op. cit.*, p. 97.

<sup>244</sup> Madame Louise BERNARD, directrice de l'institution où avaient été scolarisées Blandine et Cosima (voir Lettre 2 ci-dessus, du 6 juillet 1847). Liszt la tient pour responsable de la désobéissance de ses filles, et lui retire définitivement sa confiance. Pour plus de détails sur ce drame familial, voir plus loin la lettre de Liszt à son fils Daniel, du 5 octobre 1850.

<sup>245</sup> « de par ma détermination » : ajouté entre les lignes.

<sup>246</sup> « à ce sujet » : ajouté entre les lignes.

<sup>247</sup> Après leur rupture survenue en mai 1844, Marie d'Agoult s'est encore occupée de choisir la pension de Madame Bernard pour Blandine (financée par Liszt), mais par la suite, ulcérée par le comportement de Liszt, elle renonce à sa fonction de mère : « Désormais, monsieur, vos filles n'ont plus de mère. Vous l'avez voulu ainsi. Leur sort est entre vos mains. » (Lettre du 3 juin 1845, GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 113, autographe NAF 25179, f. 109-110). Voir plus loin, chapitre 2.3.2, les lettres de Liszt à Massart.

<sup>248</sup> En effet, toutes les lettres d'Anna et des trois enfants adressées à Liszt témoignent de l'affection et de l'admiration extrêmes que ces derniers éprouvaient à l'égard de leur père.



quand il s'agit de choses sérieuses je ne m'avise jamais de changemens dans mes résolutions. Vous en avez la meilleure preuve dans ma conduite d'il y à [sic] 5 ans envers ces enfans alors que j'acceptais toutes les colères de Mme d'Agoult en lui refusant positivement, et de<sup>249</sup> par la loi au besoin si elle m'y forçait, une intervention// plus directe dans l'éducation des enfans. Vous avez approuvé plus tard ma conduite d'alors ; or, celle que je tiens aujourd'hui en est parfaitement la conséquence, et je suis persuadé que vous l'approuverez également quand vous en aurez vu les bons résultats. En attendant, ne vous laissez pas trop amollir [sic] par les larmes de Blandine, et elevez votre cœur et votre raison à un sentiment plus sérieusement généreux que celui qui s'inspire des attendrissemens passagers et variables. Il est tout naturel que Blandine et Cosima pleurent Mlle Laure<sup>250</sup> et il serait même facheux qu'il en fut autrement ; mais il est encore plus naturel que ces enfans se conforment avec confiance et amour à ma volonté qui leur a toujours été<sup>251</sup> le meilleur conseil, // le plus ferme appui, et que leur éducation se continue et s'achève dans le sens de la direction supérieure que je cherche à lui donner<sup>252</sup>.

Pour le moment vous n'avez autre chose à faire qu'à garder purement et simplement les enfans chez vous ; à leur faire changer d'air aussitôt qu'il se pourra en les menant à la campagne et vous y établissant<sup>253</sup> avec elles afin de leur éviter tous les rapports oiseux pour le moment. Il m'importe peu que leurs Etudes de Piano soient momentanément suspendu, mais en revanche je desire qu'elles lisent beaucoup et s'occupent activement. Doñez-leur donc une dizaine de volumes de Mr de Chateaubriand<sup>254</sup>, *Le Génie du Christianisme*, *Les*

---

<sup>249</sup> « de » : mot omis par VIER, op. cit., p. 98.

<sup>250</sup> Mademoiselle **Laure BERNARD**, fille de Madame Louise Bernard et enseignante dans sa pension : les filles de Liszt lui étaient très attachées (voir ci-dessus lettre 2, n. 24).

<sup>251</sup> « été » : ajouté (preuve d'une relecture).

<sup>252</sup> Liszt a toujours voulu assurer à ses enfans une éducation supérieure, digne des familles aristocratiques. Il la finance et l'organise seul depuis la défection violente de Marie d'Agoult, en 1844 (voir plus loin les lettres de Liszt à Lambert Massart, chapitre 2. 3. 2). L'influence de la princesse Carolyne de Wittgenstein, avec laquelle il partage désormais sa vie, renforce vraisemblablement son exigence d'élitisme social et culturel. Cette ambition de Liszt peut s'expliquer par le statut illégitime de ses enfans, reconnus uniquement par leur père, et par le mépris de classe manifesté par leur mère, Marie d'Agoult, à l'égard de Liszt qu'elle qualifie de « **don Juan parvenu** », selon son propre aveu (DUPÉCHEZ, op. cit., *Correspondance*, t. 2, 2005, « Épisode de Venise », p. 251). C'est par l'éducation que Liszt souhaite compenser le handicap de ses enfans, dans leur intérêt, mais aussi dans le sien, puisqu'ils portent son nom.

<sup>253</sup> VIER, op. cit., p. 99, a écrit par erreur « rétablissant ».

<sup>254</sup> **François-René, vicomte de CHATEAUBRIAND** (1768-1848), écrivain français, royaliste légitimiste, ministre des Affaires étrangères sous la Restauration et grand voyageur. Ses œuvres, dont *Le Génie du Christianisme* (1802), *Les Martyrs* (1809), et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), qui font l'éloge du christianisme, sont déjà des classiques à cette date. Liszt n'inclut pas ici, dans sa liste éducative à visée visiblement édifiante, les œuvres romanesques de cet auteur, *Atala* (1801), *René* (1802), *Le dernier Abencérage* (1826), qu'il a lues autrefois avec passion et qu'il cite souvent dans sa correspondance avec Marie d'Agoult. Jacqueline BELLAS (op. cit., 2001, p. 1239) signale que Liszt « fut particulièrement impressionné par René qui fut – dès avant 1830 et durant des mois entiers – son unique lecture ». Il ne mentionne pas non plus *Les Mémoires d'outre-tombe* (1849), immense ouvrage autobiographique qui vient à peine de paraître au lendemain de la mort de l'auteur ; il découvrira cette œuvre avec grand intérêt fin juillet 1857, durant sa cure thermale à Aix-la-Chapelle (POCKNELL, HAINE, DUFETEL, op. cit., 2010, p. 142). Il ne semble pas que Liszt ait rencontré personnellement Chateaubriand, tandis que ses visites à Lamartine sont largement attestées, en particulier dans sa correspondance avec ce dernier (voir en particulier plus loin, dans le chapitre des lettres à divers autres destinataires, la lettre de Liszt à Lamartine du 27 septembre 1835. Sur l'intérêt porté par Liszt à Chateaubriand, on trouvera un exposé approfondi dans Bruno MOYSAN, « Liszt et Chateaubriand », *Ostinato Rigore*, « Liszt », 18/02, Paris, JM Place, 2003, p. 31-42).

Martyrs, et l'itinéraire// de Paris à Jerusalem. Qu'elles<sup>255</sup> prennent aussi L'histoire universelle de M<sup>r</sup> de Ségur<sup>256</sup> qui est dans ma Bibliothèque, et qu'elles continuent du mieux qu'elles pourront leurs Etudes historiques –

en surplus, je leur ferai apporter par Belloni<sup>257</sup> quelques volumes qui les intéresseront et leur seront une bonne alimentation spirituelle.

Vers la mi juillet prochain je compte avoir trouvé quelqu'un qui pourra se charger complètement de leur education et qui saura justifier toute la confiance que je mettrai en elle<sup>258</sup>. D'ici là chère mère, je ne puis // que vous prier de vous assortir<sup>259</sup> et de vous accomoder [sic] paisiblement au régime provisoire que les circonstances imposent comme une nécessité, car je ne puis<sup>260</sup> changer de résolution en moins de huit jours et il faut en tout cas à cette heure<sup>261</sup> modifier notablement la situation<sup>262</sup> des enfans, laquelle était boëne jusqu'ici, mais ne suffit<sup>263</sup> plus desormais.

Veillez donc bien chère mère m'aider dans l'accomplissement de ma tâche paternelle, telle que je l'entends, et ne vous amusez pas à écouter les sots<sup>264</sup> conseils de ceux ci et les bavardages de ceux là, mais allons droit notre chemin ainsi qu'il convient à des gens sensés et reflechis. --

Relativement aux 4000 frs ma volonté expresse est qu'ils // vous soient assurés annuellement ; prenez donc avec Belloni les arrangemens necessaires afin que<sup>265</sup> tous les papiers soient parfaitement en règle et qu'il n'y ait plus a [sic] revenir sur ce point.

Adieu chère mère. Que Dieu vous conserve et vous bénisse par vos enfans.

F. Liszt

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 8-11 (Huit pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, XXVIII, p. 97.

<sup>255</sup> En début de ligne, Liszt avait d'abord écrit « 2° », puis a barré cette indication.

<sup>256</sup> **Louis-Philippe comte de SÉGUR** (1753-1830), général, diplomate, sénateur et pair de France sous l'Empire, mais aussi historien, poète, chansonnier et auteur de vaudevilles. Membre de l'Académie française (1903), il est l'auteur d'une *Histoire universelle, ancienne et moderne*, en dix tomes, publiée entre 1822 et 1835. (Précisons qu'il ne s'agit pas du poète catholique Anatole de Ségur (1823-1902), fils de la célèbre comtesse de Ségur, dont Liszt a dédié un ouvrage, *Le Poème de Saint-François*, à Adèle de la Prunarède, comtesse (duchesse) de Fleury ; voir plus haut la lettre à Anna n° 1 du 9 janvier 1831).

<sup>257</sup> Gaëtano BELLONI (voir ci-dessus, lettre n° 2) : depuis janvier 1848, il n'est plus secrétaire-impresario de Liszt, mais continue à s'occuper, secondé par sa femme, des affaires d'Anna Liszt.

<sup>258</sup> Liszt, conseillé par Carolyne de Sayn-Wittgenstein, choisira de confier ses filles à l'ancienne gouvernante de la princesse, **Madame PATERSI DE FOSSOMBRONI** (vers 1778-1862), qui reviendra de Russie, en passant par Weimar, pour exercer cette fonction à Paris (voir la lettre suivante, L. 5, sur Mme Patersi et sa sœur Mme de Saint-Mars).

<sup>259</sup> Le mot « assortir » se lit clairement ; VIER, *op. cit.*, p. 100, le trouvant sans doute incongru, a laissé un blanc.

<sup>260</sup> Une ligne entière, à part le dernier mot « changer » est raturée, totalement illisible.

<sup>261</sup> « à cette heure » : mots ajoutés.

<sup>262</sup> La barre des « t » dans les mots « notablement » et « situation » sont particulièrement allongées, produisant l'effet – erroné – d'un soulignement de la ligne supérieure.

<sup>263</sup> « suffît » et non « suffira », interprétation erronée de VIER, *op. cit.*, p. 100.

<sup>264</sup> « sots » : mot ajouté.

<sup>265</sup> « que » mot ajouté.

**Description :** Papier bleu, lisse (glacé) assez épais, le même (ou un peu moins épais) que celui de la lettre précédente. Format : feuille 21,6/27 cm pliée en deux, puis en trois horizontalement (en trois : usage d'une enveloppe ? c'est plus grand que les « plis » habituels ; format de la lettre pliée : 13,5 cm/7,2 cm).

Particularités : écriture très soignée sur la première feuille (quatre pages), puis un peu plus brouillonne, mais à peine. La dernière des huit pages est occupée à moitié seulement. La signature présente une longue barre descendante, prolongeant le « -t » final.

**Absence d'adresse.**

## Lettre 5 – Weimar, 15 juillet 1850<sup>266</sup>

Nous ne possédons aucune lettre d'Anna écrite au cours de l'année 1850, comme il a été dit plus haut. Le dialogue épistolaire de Liszt avec sa mère est donc totalement amputé des interventions de son interlocutrice, lacune qui s'étendra jusqu'au 18 août 1855.

**Contexte biographique.** Depuis le retour précipité d'Anna Liszt à Paris mi-mars (voir lettre précédente), Blandine et Cosima habitent chez leur grand-mère, chargée avant tout de les surveiller étroitement, en attendant que Liszt ait trouvé une solution pour continuer leur éducation en dehors de la pension de Madame Bernard. La deuxième partie de cette lettre expose la décision qu'il a prise. Liszt se trouve à cette date à Weimar, où il exerce une activité musicale soutenue de maître de chapelle et de compositeur, tout en ayant bon espoir, dans sa vie personnelle, que son projet de mariage avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein puisse aboutir dans un avenir proche<sup>267</sup>, comme le révèle la première partie de sa lettre.

Chère Mère,

Nos plus douces joies, nos plus nobles satisfactions croissent sur un sol de patience. Dieu est bon, et ne fait point défaut à ceux qui espèrent en lui dans la simplicité de leur cœur, croyez le bien ....

Dans peu de mois, avant la fin de l'année je pourrai vous fixer le jour de l'évènement le plus heureux et le seul important et définitif de ma vie, ---

mon mariage<sup>268</sup>, --- lequel s'accomplira malgré tous obstacles et empêchemens, toutes haines, calomnies, injustices// -- et conversations inutiles ! ----

<sup>266</sup> L'établissement du texte de cet autographe a posé des difficultés. Comme il donne lieu à une explication assez longue, je place celle-ci plus bas à la suite de la lettre, afin de ne pas interrompre la lecture. Signalons simplement que Vier (*op. cit.*, p. 95) détache cette partie d'autographe pour en faire une lettre séparée, qu'il ne date pas, mais situe entre juillet et décembre 1849, sans justifier son interprétation.

<sup>267</sup> On sait qu'en fait, ce mariage n'aura jamais lieu. Après dix années de démarches menées par la princesse, la cérémonie, enfin fixée au 22 octobre 1861, sera entravée par le Vatican à la dernière minute, et le projet définitivement abandonné par les deux parties.

<sup>268</sup> À cette annonce fait écho un mot que Carolyne S.W. adresse trois mois plus tard à Anna, à la fin d'une lettre de Liszt, et recopié par celui-ci, le 21 octobre 1850 : « J'espère qu'au 22 octobre prochain [1851] – j'aurai enfin le bonheur de vous appartenir aussi filialement de fait et de nom que depuis longtemps je vous appartiens de cœur » (HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, 1987, p. 232, et HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F75, p. 242). À cette date, Liszt demande à sa mère de lui donner des nouvelles de son déménagement et de lui indiquer sa nouvelle adresse [19, rue de Penthièvre,

Ce sera un jour plus qu'heureux pour moi ; --- je ne vous l'écrirai<sup>269</sup> pas, --- mais je vous bénirai de m'avoir mis au monde et je demanderai à Dieu de vous rendre participant de la joie dont il me comblera alors !

----- J'aurai enfin une femme bien selon mon<sup>270</sup> cœur, et bien<sup>271</sup> au dessus de mes rêves, de mes desirs et de mes ambitions ; une femme telle que vous n'auriez pas pu l'imaginer, et telle que vous êtes à peine en état de la comprendre, tant le monde avec ses fausses vues a pourtant eu d'empire sur un aussi noble cœur que le vôtre !// Une femme dont le dévouement et l'amour sont sans bornes comme presque sans exemple ....

Ah ! chère mère, Bénissez Dieu de toute votre âme --- et priez le qu'il me fasse mourir avant elle, car sans elle le Ciel même serait un sombre néant pour moi ! .....

Elle sera la compagne et l'appui de ma pensée ; la Muse de mon trop faible génie ; le pardon vivant de mes fautes passées ; L'échelle mystique des énergies qui battent parfois si noblement dans mon cœur chancelant ; L'ange gardien qui me guidera vers Dieu ; Le calice de fleurs qui// recueillera toutes mes larmes et les rendra au Seigneur pour lui demander miséricorde, pardon et amour ! ---

Elle sera la mère de mes enfants, car leur mère selon la nature<sup>272</sup> n'a été qu'une marâtre pour eux ! Ayez confiance, pleine et entière confiance en moi et surtout en elle, chère mère ; vous le pouvez en toute sécurité ! --- et ne croyez pas qu'en vous en parlant ainsi je me laisse aller à de froides exagérations de phraséologie ! --- Bien loin de là --- Car je dois même<sup>273</sup> renoncer à vous exprimer une aussi [inespérable]<sup>274</sup> /plénitude d'amour ! --- //<sup>275</sup>

À partir du 1<sup>er</sup> septembre Madame Patersi<sup>276</sup> qui a fait successivement l'éducation de Madame la Marquise de Foudras<sup>277</sup> et de sa sœur, de Mme la Comtesse de Thernes [sic]<sup>278</sup>,

---

faubourg Saint-Honoré], en lui adressant encore cette lettre au 20, rue Louis le Grand. On retrouve une nouvelle expression de cet espoir de mariage pour octobre dans la lettre de Liszt à Anna du 29 mars 1851 (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F78. p. 255). L'épisode de 1861 s'était donc déjà produit dix ans plus tôt.

<sup>269</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 95, a laissé un blanc, alors qu'on lit clairement : « l'écrirai », même si ce mot est difficile à interpréter.

<sup>270</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 95, n'a pas signalé le soulignement.

<sup>271</sup> « et bien » : mots ajoutés.

<sup>272</sup> Liszt avait d'abord écrit : « selon la chair », puis a barré le mot « chair » et écrit « nature » au-dessus.

<sup>273</sup> « même » : ajouté.

<sup>274</sup> « inespérable » ou « inénarrable » : hypothèses de lecture d'un mot difficile à déchiffrer. Celui-ci est ajouté au-dessus d'un mot barré, qui commence par « in- » et se termine par « -able ». L'interprétation de Vier et de Huré-Knepper est « inénarrable » ; « inespérable » paraît graphiquement plus vraisemblable, il s'agirait alors d'un néologisme sous la plume de Liszt, qui a parfois recours à ce procédé par souci de l'expression appropriée.

<sup>275</sup> VIER, *op. cit.*, p. 96 arrête là la lettre, plaçant la suite p. 100, comme constituant une autre lettre, datée, elle, du 15 juillet 1850.

<sup>276</sup> Madame Patersi de Fossombroni : voir lettre à Anna n° 4.

<sup>277</sup> **La marquise de FOUDRAS** : épouse du comte (ou marquis) Louis Auguste Théodore de FOUDRAS (1800-1872), auteur de romans légitimistes et créateur du roman cynégétique. Source :

<[https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9odore\\_de\\_Foudras](https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9odore_de_Foudras)>, page consultée le 03/03/2018.

<sup>278</sup> **La comtesse de THERMES** (et non « Thernes », comme l'a écrit Liszt), née Joséphine Ludmille Fouché d'Otrante (1803-1893), fille de Joseph Fouché, comte d'Empire, duc d'Otrante, célèbre ministre de la police (1759-1820), mariée en 1827 avec Adolphe de La Barthe, comte de Thernes (1789-1869). Source (page consultée le 03/03/2018) :

<<https://gw.geneanet.org/garric?lang=fr&n=fouche+d+otrante&p=josephine+ludmille>> page consultée le 03/03/2018.

née Duchesse d'Otrante, de M<sup>me</sup> la Marquise de St Aulaire<sup>279</sup>, et de M<sup>me</sup> la Princesse de Wagram<sup>280</sup>, veut bien se charger sur la prière instante que lui en a fait Mme la Princesse que j'espère bientôt avoir le bonheur d'appeler ma feñe<sup>281</sup> --- veut bien se charger de diriger l'éducation de mes filles, de les prendre chez elle<sup>282</sup>, et de leur tenir en un mot lieu de mère. Vous comprenez combien j'attache d'importance à cette inestimable faveur du sort. 3 ou 4 mois d'attente//plus ou moins desagréable [sic] à passer ne sont rien en vue d'un résultat aussi parfaitement avantageux et solide sous tous les rapports. Veuillez donc bien chère mère patienter encore jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre<sup>283</sup> --- et recomãandez particulièrement aux enfans<sup>284</sup> de travailler à se rendre digne [sic] de tous points du nom qu'ils porteront<sup>285</sup>, et des soins que je ne cesserai d'en prendre. L'année prochaine je compte bien les revoir<sup>286</sup> soit à Paris soit en Allemagne ---- ceci n'est point une promesse en l'air et vous savez d'ailleurs<sup>287</sup> que je n'en fais// jamais de cette sorte<sup>288</sup> ---

---

<sup>279</sup> **La marquise de SAINT-AULAIRE** : l'identification de cette personne est incertaine. Il peut s'agir soit de Jeanne Paule de Beaupoil de Saint Aulaire (51817-1854), mariée en 1841 avec Georges Trevor Douglas marquis d'Harcourt-Olonde (1808-1883), soit, moins probablement vu son âge, de la mère de celle-ci, Louise Charlotte Victoire, née du Roure Grimoard, comtesse de saint-Aulaire (1791-1874). Source : <<https://gw.geneanet.org/frebault?lang=fr&n=de+beaupoil+de+saint+aulaire&nz=frebault&ocz=0&p=jeanne+p+aula&pz=henri>> (page consultée le 03/03/2018).

<sup>280</sup> **La princesse de WAGRAM** : l'identification de cette personne est elle aussi incertaine. Il pourrait s'agir de l'une des deux filles du célèbre ministre de Napoléon I<sup>er</sup>, Louis Alexandre Berthier, prince de Wagram (1753-1815) : soit Caroline Joséphine Berthier de Wagram (1812-1905), soit Marie Anne Élisabeth Berthier de Wagram (1816-1878). Source : <<https://gw.geneanet.org/garric?lang=fr&n=berthier+de+wagram&p=caroline+josephine>> (page consultée le 03/03/2018)

Les approximations sur ces quatre noms de marquises, comtesses et princesses proviennent probablement du fait que Carolyne de Sayn-Wittgenstein a dû les mentionner de mémoire à Liszt, qui ne connaissait pas forcément lui-même ces personnes. On peut aussi supposer qu'elles étaient suffisamment connues dans la haute société parisienne pour se passer d'une totale précision dans leur désignation.

<sup>281</sup> Cette réflexion peut constituer un argument en faveur de l'unité de la lettre : elle établit une sorte de transition interne entre le premier feuillet (f. 13 et 13 r/v) et le deuxième (f. 14 et 15 r/v.)

<sup>282</sup> L'arrivée de Madame Patersi sera retardée en raison d'une maladie qui l'obligera à se soigner à Weimar, mais Blandine et Cosima iront dès le début d'octobre habiter chez sa sœur, **Madame de Saint-Mars**, 6, rue Casimir Perrier, où madame Patersi les rejoindra quelques semaines plus tard. (Elles y resteront jusqu'à l'été 1855, date à laquelle Liszt les invitera à l'Altenburg, pour les confier ensuite, sans les avoir prévenues, à la mère de son élève Hans von Bülow, à Berlin). La lettre de Liszt à sa mère du 5 octobre 1850 contient des détails sur ce double déménagement (Anna déménagera elle aussi, pour s'installer au 19, rue de Penthièvre) qu'il organise autoritairement, à distance, avec une grande précision matérielle (K. HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F74 p. 239). Voir aussi la lettre de Liszt à son fils Daniel (ch. 2, L. 1).

<sup>283</sup> C'est ce brusque changement de sujet et de ton, dans cette deuxième partie d'un autographe présenté dans les archives comme formant une seule lettre, qui a amené J. Vier à considérer qu'il s'agissait de deux lettres distinctes. La première se situerait avec vraisemblance à un moment où Liszt aurait annoncé à sa mère son projet de vie avec la princesse, soit au cours des années 1848-1849, en tout cas avant la venue d'Anna à Weimar en janvier 1850. Mais d'autres arguments plaident en faveur d'une seule et unique lettre (voir complément ci-dessous). En fait, Madame Patersi n'arrivera à Paris que fin octobre (voir ci-dessous, note sur les lettres de Liszt à ses filles du 5 octobre 1850).

<sup>284</sup> « enfans » : ajoutés.

<sup>285</sup> « porteront » et non « portent », lecture erronée de VIER, *op. cit.*, p. 101.

<sup>286</sup> « revoir » et non « recevoir », interprétation erronée de VIER, *op. cit.*, p. 101.

<sup>287</sup> « d'ailleurs » : mots ajoutés.

<sup>288</sup> En fait, Liszt ne tiendra pas cette promesse, comme cela lui est arrivé souvent, contrairement à ses protestations. Il ne reverra ses filles qu'en octobre 1853 (voir ci-dessus lettre à Anna n° 2).

Dites leur aussi que je leur écrirai bientôt<sup>289</sup> ; dans ce moment-ci je suis extrêmement occupé par une longue composition qui devra être exécuté aux Fêtes de Herder<sup>290</sup> lesquelles auront lieu pour l'inauguration d'un monument au<sup>291</sup> 25 août prochain. Mais vous pouvez leur assurer que je ne les mets pas en oubli ; -- Fasse le ciel qu'eux aussi se souviennent de moi, de la manière qui me sera la plus agréable, la plus consolante, -- c'est à dire dans leurs tâches de chaque jour, dans leurs prières, dans leurs bonnes résolutions, leurs bonnes pensées, et le soin qu'ils<sup>292</sup> doivent prendre de faire mûrir et fructifier les dons qu'ils ont reçus en talents, savoir, caractère et vertus --- --- ---

Embrassez les bien tendrement tous trois<sup>293</sup> pour moi, et en attendant que je leur écrive, montrez leur la dernière partie de cette lettre.

Écrivez moi bientôt chère mère, et continuez à avoir toute confiance

dans votre fils

bien dévoué

F. Liszt

Weymar 15 juillet

1850

Pour l'Institutrice anglaise, à laquelle je vous prie de faire tous mes compliments pour les bons résultats qu'elle a obtenus et dont j'ai eu un échantillon dans les lettres anglaises de Blandine et Cosimette, je desire qu'elle reste auprès des enfants jusqu'en septembre<sup>294</sup> --

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 12-15 (Huit pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, XXVI, p. 95 et XXIX, p. 100. Remarque : cet éditeur déplace la première partie de la lettre pour l'insérer au cours de l'année 1849 entre le 1er juillet (lettre à Massart) et le 27

<sup>289</sup> On a conservé trois lettres de Liszt adressées parallèlement à ses enfants le 5 octobre 1850, en plus d'une lettre à sa mère (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F74, p. 239). Dans l'une, il réprimande Blandine (15 ans) sur sa « banalité » et ses « rêveries romanesques », et lui annonce l'arrivée, retardée, de Madame Patersi qui saura rectifier son éducation : « désormais les soins et l'amitié d'une personne éclairée feront succéder la lumière de la raison aux leures de votre imagination », ainsi que la nécessité de déménager immédiatement chez Madame de Saint-Mars (lettre publiée dans OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 48, mais absente des autographes de la BnF). Dans une deuxième, il manifeste à Cosima (13 ans) davantage d'indulgence ; il lui répète les mêmes informations pratiques sur le déménagement, et lui exprime ses exigences éducatives : « ne laissez donc point s'endormir vos aptitudes, et ne sautillez pas comme l'oiseau de branche en branche, car vous aurez bientôt des devoirs sérieux à remplir », en insistant sur ses exigences de qualité en matière épistolaire (NAF 25 179, f. 67-69, lettre publiée par HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 29). Le même jour, il écrit aussi une troisième lettre, personnelle, à son fils Daniel (11 ans) : voir plus bas, chapitre 2. 2, L. 1 aux autres membres de sa famille (transcription de l'autographe NAF 25179, f. 102-103).

<sup>290</sup> Le 25 août 1850, aura lieu l'inauguration d'un buste du philosophe et ami de Goethe, **Johann Gottfried HERDER** (1744-1803), pour lequel Liszt et le comité Herder organisent un grand festival à Weimar. Pour cette occasion, on jouera la musique pour chœurs mixtes et orchestre composée par Liszt en accompagnement de la pièce de cet écrivain intitulée *Der entfesselte Prometheus*, ainsi que la première version de son poème symphonique *Prometheus* (Pour une description détaillée de cet événement, voir WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 586). Liszt écrira le récit de cette fête dans son essai sur *Lobengrin* publié en 1850 (réédité dans DUFETEL, *op. cit.*, 2013, p. 161-167).

<sup>291</sup> Vier remplace « au » par « le », *op. cit.*, p. 101.

<sup>292</sup> Liszt avait d'abord écrit « elles », puis a repassé sur ce mot pour le transformer en « ils ». VIER, *op. cit.*, p. 101, conserve l'incohérence d'un « ils » repris par un « elles ».

<sup>293</sup> Daniel, quant à lui, âgé de 11 ans, habite encore chez sa grand-mère (voir ci-dessus, lettre à Anna n°4).

<sup>294</sup> « septembre » : mot écrit verticalement dans la marge de gauche.



décembre (lettre à sa mère, voir plus haut lettre n°4) ; HURÉ-KNEPPER, JC Lattès, *op. cit.*, 1987, p. 226 (où l'autographe est traité comme une seule lettre, conformément à son archivage et à son apparence matérielle).

**Description :** Papier blanc-écru mat, page de format 19,5/ 24,6 cm ; feuille pliée en 2 puis en 3 (selon l'usage.) Format de la lettre pliée : 12,3/6,5. La marge du haut est dégressive : 4 cm sur la première feuille (p. 1, pour la vedette, mais 7 cm pour le début du texte, puis 2 cm). La dernière page est surchargée par un rajout en bas, se terminant par un mot écrit verticalement dans la marge de gauche : « septembre ».

Particularités : écriture très énergique, avec des ratures, mais sans excès : elles sont plutôt signe de relecture.

**Absence d'adresse.**

### *Complément à la lettre du 15 juillet 1850 : explications concernant l'établissement du texte de cette lettre*<sup>295</sup>

Cette lettre est relativement longue (l'autographe occupe 8 pages), et sa seconde moitié, commençant sur une seconde double feuille, aborde sans transition un sujet totalement différent. Le manuscrit a donné lieu à deux interprétations différentes chez les éditeurs précédents.

Jacques Vier, qui a servi de source à de nombreuses biographies, la sépare en deux lettres, sans expliciter les raisons de son interprétation, que l'on peut cependant deviner. Il détache une première lettre, occupant quatre pages du manuscrit (f. 12-13), qui va du début de l'autographe jusqu'à « ... plénitude d'amour » ; il la numérote XXVI (VIER, *op. cit.*, p. 95) ; il n'y met pas de date, mais l'insère entre une lettre de Liszt du 12 juillet 1849 à Lambert Massart, et celle du 27 décembre 1849 à sa mère (lettre 4 du présent corpus). Il situe donc ces lignes avant l'épisode du drame familial de l'hiver 1850. Il présente ensuite, à la date du 15 juillet 1850 (indiquée par Liszt à la fin de sa lettre, selon l'usage), une deuxième lettre, contenant les quatre pages suivantes du manuscrit (f. 14-15), depuis « À partir du 1<sup>er</sup> septembre ... », qu'il numérote XXIX (VIER, *op. cit.*, p. 100).

En revanche, l'édition de P-A. Huré et C. Knepper (HURÉ-KNEPPER, JC Lattès, 1987, *op. cit.*, p. 226) présente la lettre d'un seul tenant, conservant l'organisation et la datation globale de l'autographe archivé par Daniel Ollivier.

Par ailleurs, la liste établie par Mária Eckhardt en 1986, et reprise par Klára Hamburger (*op. cit.*, p. 14), opte pour une solution intermédiaire : elle présente cette lettre, en se fondant sur l'édition de Vier et non sur les archives de la BnF, comme constituant deux lettres distinctes (n° 5 et n° 6), mais déplace la première par rapport à J. Vier en la situant elle aussi en 1850, sans indication de mois, la plaçant juste avant la deuxième, qui conserve sa date du 15 juillet 1850.

Pour ma part, à la lecture du manuscrit, j'ai eu l'impression d'une lettre formant un tout, malgré le brusque changement de sujet et de ton, et cette première interprétation a été confortée par celle de Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, découverte ultérieurement. Plusieurs arguments militent en faveur de l'unité. Le premier est d'ordre matériel : les deux doubles feuillets sont constitués du même papier, présentant la même écriture, de la même encre et de la même plume, alors que ces éléments ne sont pas homogènes d'une lettre à une autre. Le deuxième concerne le responsable de l'archivage : Daniel Ollivier a

---

<sup>295</sup> Ces explications reprennent de façon plus détaillée la présentation du problème figurant dans l'introduction du présent chapitre, au paragraphe « Découpage contestable de deux lettres opéré par Vier ».

classé les autographes en se fondant sur leur état d'origine, or il numérote ces deux doubles feuillets : « Lettre 5/1 » (f. 12-13), et « Lettre 5/2 » (f. 13-14). Certes il n'est pas à l'abri d'une erreur, mais il faut ajouter que l'absence de signature à la fin du premier feuillet (f. 13 verso) ne permet pas d'en faire une lettre, du moins complète, à part entière. Enfin, l'observation des habitudes épistolaires de Liszt montre que celui-ci écrit parfois ses lettres en deux temps, tantôt de façon explicite, tantôt en se contentant d'indiquer la date à l'endroit de la signature. Le changement de sujet entre les différents moments de l'écriture est fréquent, mais le total changement de ton observé dans le cas présent est inhabituel. C'est ce dernier point qui a dû inciter J. Vier à réorganiser l'autographe en deux lettres. Cependant les arguments en faveur de l'unité me paraissent l'emporter.

### III – Vingt et une lettres : période 1857-1865 (9 années).

Entre la lettre du 15 juillet 1850 (lettre 5 ci-dessus), et la lettre du 13 février 1857 (lettre 6 ci-dessous), on a conservé seize lettres de Liszt<sup>296</sup>, dont très peu entre 1851 et 1855, et douze lettres de sa mère, dont aucune entre 1849 et 1854. La dernière lettre de celle-ci à son fils, précédant la lettre 6 de ce corpus, date du 9 février 1857<sup>297</sup> : Anna lui fait part de ses soucis financiers liés aux obsèques de sa sœur dont elle a dû assumer les frais. Liszt lui répond dès le 13 (lettre 6). Nous possédons aussi la réponse immédiate d'Anna, qui, le 17 février<sup>298</sup>, plaide en faveur de Blandine, dont la présence chez elle ne la dérange aucunement.

#### Lettres 6 à 8

#### Lettre 6 – Weimar, 13 février 1857 (inédite<sup>299</sup>)

---

**Contexte biographique.** Six années séparent cette lettre de la précédente. Durant cette période d'intense activité musicale de Liszt à la cour de Weimar et dans une grande partie de l'Europe, plusieurs événements marquent ses relations familiales. En juin 1852, sa mère, qui venait pour la deuxième fois lui rendre visite à Weimar, fait une chute entraînant une fracture de la cheville<sup>300</sup>. Elle en gardera des

---

<sup>296</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F73 (fin mars 1850), p. 237 - F88 (02/01/1857), p. 279 et A30 (18/08/1851), p. 429 - A 41 (09/02/1857), p. 451).

<sup>297</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A41, p. 451.

<sup>298</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A42, p. 452.

<sup>299</sup> Cette lettre ne figure pas dans l'édition de VIER, *op. cit.*, omission qui reste inexpiquée.

<sup>300</sup> Anna Liszt s'est cassé la jambe le 19 juillet 1852 à Erfurt ; pour un récit précis de cet accident, voir WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 610, et HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, p. 431, n. 1).



séquelles, qui lui rendront par moments la marche difficile<sup>301</sup>. Blandine et Cosima ont vécu pendant cinq années chez leur gouvernante, Madame Patersi et la sœur de celle-ci, Madame de Saint-Mars ; elles y ont reçu, comme le souhaitait leur père, une éducation très stricte, mais de grande qualité intellectuelle et artistique. En octobre 1853, elles ont l'immense joie de revoir leur père, après neuf années de séparation. Celui-ci est venu passer une semaine à Paris, accompagné des princesses Carolyne et Marie de Wittgenstein, ainsi que de Richard Wagner<sup>302</sup>. Elles le reverront moins d'un an après, en juillet 1854, à Bruxelles, où il les a invitées après son déplacement au festival de musique de Rotterdam<sup>303</sup>. Au début de 1855, Liszt ne s'oppose plus aux relations régulières qui se sont instaurées entre ses trois enfants et leur mère, qui les invite les dimanches dans son luxueux hôtel particulier, la « Maison rose ». Blandine, âgée de dix-neuf ans, Cosima de dix-sept et Daniel de seize, sont émerveillés par la vie mondaine et culturelle de Marie d'Agoult, et émus de l'intérêt qu'elle leur manifeste après cinq années de rejet<sup>304</sup>.

Cependant, cette situation est rapidement interrompue par un second drame familial : dès l'été 1855, Liszt, redoutant l'influence grandissante de Marie d'Agoult sur ses filles, qui sont en âge de choisir un mari, décide soudain d'installer définitivement celles-ci à Berlin, sous la tutelle de la mère de Hans von Bülow, son très brillant élève de piano. On suppose qu'il suivait en cela les conseils de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, qui redoutait que Marie d'Agoult ne dénigre Liszt auprès de ses enfants<sup>305</sup>. Anna Liszt, atterrée par cette décision<sup>306</sup> et surtout par le procédé employé, finit comme toujours par se rendre, bon gré mal gré, aux raisons de son fils. Celui-ci avait présenté ce voyage à ses filles, ravies, comme une invitation à venir passer quelques semaines chez lui à Weimar<sup>307</sup>, mais il ne les avait plus laissées rentrer à Paris ensuite, malgré leurs supplications. Toutefois, le temps passant et Cosima s'étant éprise de Hans von Bülow, Liszt autorise ses filles à revenir voir leur grand-mère à Paris un an plus tard, en octobre 1856, pour un séjour limité. Or au moment de retourner à Berlin, Blandine, qui approche de ses vingt et un ans (âge de la majorité), refuse, et les deux sœurs se séparent pour la première fois. Liszt, ulcéré par ce deuxième acte d'insubordination de sa fille aînée, lui fait savoir qu'il n'accepterait cette décision que si

---

<sup>301</sup> Ainsi, dans sa lettre à Liszt du 18 août 1855, Anna s'excuse de ne pas pouvoir accueillir correctement Mme von Bülow venue chercher les deux filles à Paris, en raison de son invalidité (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A30, p. 429).

<sup>302</sup> WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 918.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p. 921.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 917 et 920.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 930.

<sup>306</sup> Voir la lettre d'Anna du 3 septembre 1855 : Carolyne de Sayn-Wittgenstein est venue à Paris rendre visite à Madame Patersi malade, et a annoncé à Anna, atterrée, le projet de Liszt. Anna argumente longuement contre ce nouveau changement brutal que Liszt veut imposer à ses filles, et s'excuse de lui avoir parlé à cœur ouvert (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A31, p. 431).

<sup>307</sup> La très brève lettre de Liszt du 13 août 1855 invitant ses trois enfants à Weimar est publiée dans OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 132 ; il n'y est pas question d'un voyage sans retour pour ses filles. Dans ce même ouvrage, on découvre un grand nombre de lettres échangées entre Liszt et sa fille aînée durant le séjour berlinois de Blandine chez Franziska von Bülow (séjour envenimé par une lettre de Marie d'Agoult laissée par Blandine à Paris, et envoyée à Liszt par Madame Patersi, procédé qui a particulièrement révolté Daniel), puis lors de son retour à Paris entraînant ce nouveau conflit avec son père (*ibid.*, p. 133 à 184). Les trois lettres conservées de la correspondance de Liszt avec Cosima durant la même période sont publiées dans HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 42 à 50 ; un compte rendu détaillé des épisodes de ce second drame est présenté dans cet ouvrage p. 43, n. 1 et p. 48, n. 1.

Marie d'Agoult prenait Blandine en charge, la logeant chez elle. Or Marie objecte une impossibilité matérielle, sa première fille, Claire de Charnacé, séparée de son mari, étant venue s'installer chez elle avec son enfant. Blandine reste donc, contre l'avis de Liszt, chez sa grand-mère, infirme, qui la soutient. Dans la lettre suivante, du 13 février 1857, Liszt se montre aussi intransigeant que lors du drame de 1850, refusant, contrairement à son habitude, de verser à sa mère les sommes dont celle-ci a besoin à ce moment-là<sup>308</sup>.

**Commentaire.** On découvre là encore, comme dans la lettre de Constantinople (L. 2 ci-dessus) et dans celle du 25 mars 1850 (L. 4 ci-dessus), le ton cassant de Liszt à l'encontre de sa mère elle-même, quand il se trouve dans une situation de conflit.

Très chère Mère,

Je n'ai certes rien à vous refuser et vous pouvez en toute circonstance quand il s'agira de vous, disposer de tout le peu que j'ai – mais dans la circonstance présente il ne s'agit guère de vous mais bien de Blandine qui se sert de votre entremise pour me faire donner l'argent que je lui ai refusé à bon escient. Ne trouvez donc pas mauvais chère mère qu'en conséquence de ce que j'ai dit, je maintienne mes mesures d'économie, et attende que Blandine ait démenagé de chez vous pour mettre ma bourse à votre disposition, // car pour le moment c'est Blandine qui y mettrait la main, ce qui ne m'arrange nullement. Aussitôt que Blandine se sera casé selon mon desir, vous n'avez qu'à [sic] m'écrire ce que je devrai vous envoyer – mais tant que l'arrangement présent qu'elle a pris contre mes intentions très formellement exprimées subsistera, je suis obligé de garder une négative complète<sup>309</sup>.

Vous trouverez dans Mr Bronsart<sup>310</sup> un charmant jeune homme, très comme il faut de manières, et d'un caractère distingué. Je vous le recommande tout à fait comme un de mes amis.

J'espère que votre rhume aura eu hâte de prendre le grand air<sup>311</sup>, s'apercevant [sic] que vous le soignez si peu, et que cet hôte// désagréable de moins, vous serez rentré en possession de toute votre bonne santé dont vous m'avez communiqué une bonne dose.

Je vous embrasse tendrement comme  
votre très affectionné  
fils  
F. Liszt

---

<sup>308</sup> En fait, Anna avait demandé à son fils de l'argent pour finir le mois, sans préciser que ce manque était dû à la présence de Blandine (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A41 p. 451).

<sup>309</sup> Les questions financières concernant l'éducation de Blandine en cette période apparaissent souvent dans les lettres de Liszt à sa mère. Voir, entre autres, dans HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, p. 279, la lettre F88, du 2 janvier 1857) : Liszt ne versera les 3000 f. de la pension annuelle de Blandine que si celle-ci lui obéit en quittant le logement d'Anna pour aller vivre chez Marie d'Agoult.

<sup>310</sup> **Hans August Alexander BRONSART VON SCHELLENDORFF** (1830-1913) : pianiste et compositeur allemand, élève de Liszt de 1853 à 1857, qui entreprend à cette date une tournée de concerts en France, en Allemagne et en Russie. Liszt lui a dédié son *Concerto pour piano n°2*, que Bronsart vient de créer à Weimar le 7 janvier 1857. On constate dans cette lettre de Liszt, comme dans d'autres, le passage abrupt d'un sujet à un autre (voir ci-dessus l'argumentation concernant l'unicité de la lettre n° 5).

<sup>311</sup> « air » : mot rajouté (preuve de relecture).

13 Février 1857. Weymar.

Daniel se porte à merveille et vous baise la main. Il lit, patine, va au spectacle, fait des études d'harmonie et se conduit comme un très brave garçon dont je suis très content<sup>312</sup>.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 16-17 (Trois pages écrites entièrement, la quatrième à moitié).

**Publications antérieures :** lettre intégrale inédite.

Elle ne figure pas dans l'édition de J. VIER, *op. cit.*, ; signalée comme inédite par ECKHARDT (*op. cit.*, 1987, p.211). Éditée partiellement (le premier paragraphe seul) dans une note de bas de page par WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 946, n\*, qui indique comme source BN NAF 25179, ff 16<sup>313</sup>.

**Description :** Papier bleu lisse, la même qualité de papier mais pas du même format que celui de la lettre de Carolyne *supra*. Format de la page : 25,6/20,2 cm, pliée ensuite en deux puis en trois ; format de la lettre pliée : 12,8/6,1.

Marge du haut particulièrement importante : 8 cm avant le texte, sur les trois pages.

Particularité : la signature de Liszt, énergique, assurée, présente un trait descendant au bout de la barre du « -t ».

**Absence d'adresse.**

## Lettre 7 – [Weimar, mars-avril 1857]

*Identification du lieu et de la date : l'autographe de cette lettre est dépourvu d'indication de lieu et de date. Après examen, j'ai fait l'hypothèse que la lettre a pu être écrite par Liszt au printemps 1857. À ce moment, Liszt souffre de sa jambe de façon continue depuis plusieurs mois. Anna, le 22 mai<sup>314</sup>, écrit à son fils qu'elle serait volontiers allée l'écouter au festival d'Aix-la-Chapelle, mais qu'elle en est empêchée par ses douleurs à la jambe, aggravées par la chaleur ; elle lui suggère de venir lui-même la voir à Paris à l'occasion de son déplacement à Aix. On peut supposer que son état aura connu des hauts et des bas au fil des semaines, de même que celui de Liszt<sup>315</sup>.*

**Contexte biographique.** Si l'on date cette lettre de fin avril-début mai 1857, la situation de Liszt, entre celle du 13 février 1857 et celle-ci, a évolué de la façon suivante. Blandine a finalement pu être hébergée par sa mère, comme nous l'apprend une lettre de Liszt à sa mère datée du 27 avril 1857 : « [La](#)

---

<sup>312</sup> Daniel, âgé de dix-huit ans, après sa brillante réussite scolaire (prix prestigieux en août, admission au baccalauréat en décembre 1856), était allé rejoindre son père à Weimar, où il examinait avec lui les différentes options pour ses études à venir. Sa mère désirait qu'il entre à l'École polytechnique de Paris, lui-même préférait rester plus près de son père (on trouve dans l'album NAF 25191, f. 245, une lettre – inédite – de Daniel à Blandine, dans laquelle il expose ses arguments). Finalement, il fera des études de droit à Vienne à partir d'avril 1857. Il mourra à Berlin deux ans plus tard de phthisie galopante, chez sa sœur Cosima qui l'aura soigné pendant plus de trois mois (voir ci-dessous la lettre à Anna n° 8).

<sup>313</sup> A. Walker semble donc avoir eu accès à l'autographe original de la BnF.

<sup>314</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, A45, p. 460.

<sup>315</sup> La discussion complète sur la datation de cette lettre est présentée plus haut, dans l'introduction au chapitre des lettres de Liszt à sa mère. Un autre indice inciterait à déplacer éventuellement cette lettre plutôt vers la fin de juillet, au moment où Liszt pense pouvoir terminer rapidement sa cure thermale à Aix, avant le mariage de Cosima : « [Vers la fin de la semaine prochaine je compte être entièrement quitte de mon mal.](#) » (HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, JC Lattès, 1987, *ibid.*). Cependant, cet espoir étant exprimé à maintes reprises tout au long des mois de 1856-1857 où Liszt souffrait de ses furoncles, on ne peut le considérer comme un indice fort pour dater une lettre.

nouvelle que vous me donnez que Blandine est établie chez sa mère m'est la très bien venue, et je suppose qu'elle prendra occasionnellement la peine de m'en informer elle-même. [...] Vous savez que je désapprouvais complètement qu'elle continuât à demeurer chez vous<sup>316</sup>. » Le mariage de Cosima avec Hans von Bülow est décidé pour le courant de l'été (il se fera à Berlin le 18 août). Liszt est décidé à diriger, du 31 mai au 2 juin à Aix-la-Chapelle, le trente-cinquième festival de Basse Rhénanie, malgré ses crises de furoncles qui l'obligent à garder le lit périodiquement depuis l'automne précédent, et dont il espère invariablement guérir sous peu. Il prévoyait même de faire un saut à Paris à l'occasion de son déplacement à Aix. Anna, de son côté, est perpétuellement handicapée par les séquelles de sa fracture à la cheville, avec des moments de rémission<sup>317</sup>. Elle reste toutefois disposée à voyager encore, si l'on en croit cette allusion, figurant dans une lettre de Liszt à sa mère datée du 2 janvier 1857 : « Peut-être viendrez vous me voir dans le courant de l'été »<sup>318</sup>, projet qui trouverait écho dans la présente lettre sans date, confirmant ainsi mon hypothèse de sa datation en avril-mai 1857 (la seule note discordante venant de l'expression « vous continuerez votre voyage », comme s'il était en cours, et la référence au banquier viennois Löwy).

Eh ! bien chère Mère, voilà une belle compensation ! - vous quittez votre lit et moi je suis obligé de garder le mien. Comme marque de sympathie entre nous, c'est le même pied gauche qui s'avise de nous jouer ce mauvais tour – heureusement j'en serai plutôt [sic] quitte que vous et mon médecin me promet qu'à la fin de cette semaine je serai complètement remis sur pied – J'en profiterai pour venir vous voir aussitôt<sup>319</sup> car il me tarde de vous embrasser, et de vous divertir un peu en guise de consolation – Soyez bien sage jusque là je vous prie et ne vous modelez pas sur les impatiences que // je me permets contre cette sottise de mon pied qu'on appelle [sic] en langage médical un érysipèle<sup>320</sup>.

Les nouvelles qui me parviennent de votre humeur philosophique à porter votre mal, me sont très agréable [sic], et j'espère que vous redeviendrez bientôt tout<sup>321</sup> aussi ingambe qu'auparavant –

---

<sup>316</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, lettre de Liszt du 27/04/1857 (F89 p. 284), en réponse à la lettre de sa mère du 04/04/1857 (A44 p. 457) qui lui apprenait ce déménagement.

<sup>317</sup> Dans une lettre envoyée à Liszt le 30 mars 1857, Anna lui annonce qu'elle est de nouveau capable de marcher, elle a pu aller à pied rendre visite à Madame Patersi (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A43, p. 456). C'est à cette information que pourrait répondre la phrase de Liszt : « vous quittez votre lit, et moi je suis obligé de garder le mien » dans cette lettre sans date.

<sup>318</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F88, p. 281, (lignes en français à la fin d'une longue lettre rédigée en allemand).

<sup>319</sup> « aussitôt », « embrasser », « aussi », « débarasser » : les « -ss- » sont écrits à l'allemande. Liszt était coutumier d'une telle promesse, souvent non tenue, de sorte que celle-ci ne peut servir d'indice absolument fiable pour dater la lettre. On peut toutefois émettre l'hypothèse que cette lettre a pu être écrite au cours du printemps 1857, alors que Liszt souffrait de furoncles très invalidants, espérait régulièrement être guéri en huit jours, et prévoyait d'aller voir sa mère dans la foulée de son déplacement au festival d'Aix-la-Chapelle.

<sup>320</sup> Érysipèle ou érépèle : « maladie infectieuse, due à un streptocoque, et caractérisée par une inflammation de la peau atteignant surtout le derme » (Larousse *Lexis* 1992). Wagner, chez qui Liszt vient de séjourner en octobre-novembre 1856, souffrait d'érysipèle au visage. Liszt, quant à lui, utilise généralement le terme de « clous » (nom ordinaire des furoncles) pour désigner la maladie dont il souffre à la jambe depuis ce séjour à Zurich, mais on peut supposer que la distinction entre ces deux affections dermatologiques n'était pas claire dans le vocabulaire de l'époque.

J'ai écrit à Löwy<sup>322</sup> à Vienne que vous continuerez votre voyage projeté vers la fin d'Aout – tachez donc de vous<sup>323</sup> débarrasser [*sic*] au plus tôt de l'agréable société des médecins et médecines – car il n'y a si bonne société qu'on ne quitte – et en attendant moquez-vous un peu de votre fils qui ne sait pas mieux s'arranger

FL<sup>324</sup>

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 60 (Deux pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, 1950 (XXX p. 102) : cette lettre non datée est insérée par Vier entre la lettre du 15 juillet 1850 (XXIX, p. 100) et celle du 16 décembre 1859 (XXXI, p. 103).

**Description :** Papier fin mat bleu-gris très délavé, mal conservé. Inhabituel dans mon corpus : il ne peut pas servir à la datation. Marge du haut étonnamment étroite : il s'agit vraisemblablement d'un brouillon.

Particularité : écriture soignée, lettre écrite au crayon et non à l'encre. Le bas de la feuille est abîmé, il semble avoir été mouillé. La signature est un paraphe très serré, à l'horizontale, dans l'espace étroit du au bas de la page, à droite ; très délavé, il est à peine visible.

**Absence d'adresse.**

Entre les lettres de février- avril (?) 1857 (lettres 6 et 7 ci-dessus), et la lettre du 16 décembre 1859 (lettre 8 ci-après), on a conservé dix lettres de Liszt et une vingtaine de lettres d'Anna<sup>325</sup>. C'est une période particulièrement dense en échanges épistolaires entre le fils et sa mère, que l'on ne détaillera pas ici. Les dernières lettres conservées de Liszt et de sa mère sont antérieures au mois de novembre 1859<sup>326</sup>.

## Lettre 8 – Berlin, 16 décembre 1859

**Contexte biographique. La mort de Daniel Liszt.** Les relations de Liszt avec ses deux filles sont maintenant apaisées. Cosima s'est mariée le 18 août 1857 avec le pianiste, élève de Liszt, Hans von Bülow, se fixant ainsi à Berlin<sup>327</sup>. Peu après, le 22 octobre 1857, Blandine a épousé Émile Ollivier, un jeune avocat parisien que sa mère lui avait présenté, et qui venait d'être élu député en juillet<sup>328</sup>. Elle vit avec

<sup>321</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 102, a omis le mot « tout ».

<sup>322</sup> Simon LÖWY (1807-1874), banquier viennois, ami de Liszt depuis 1838, qui lui a dédié ses *Soirées de Vienne, 9 Valses – Caprices d'après Schubert* (S. 427), composées de 1846 à 1852.

<sup>323</sup> Liszt a écrit « vous débarrasser » et non « me débarrasser » comme l'écrit par erreur VIER, *op. cit.*, 1950, p. 102.

<sup>324</sup> Paraphe à peine visible, dans le peu d'espace délavé qui reste tout en bas de la page.

<sup>325</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F89 (27/04/1857), p. 283 à F 98 (02/09/1859), p. 310 et A41 (09/02/1857), p. 451, ou A45(22/05/1857), p. 460, à A. 62 (18/10/1859), p. 491.

<sup>326</sup> Lettre de Liszt du 2 septembre 1859, lettre d'Anna du 19 octobre, HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F.98, p. 310, A.51, p. 467.

<sup>327</sup> La vie accidentée de Cosima, épouse de Hans von Bülow (1857) puis de Richard Wagner (officiellement en 1870, alors que leur liaison durait depuis quelques années), aux rapports parfois tourmentés avec son père, est assez connue pour qu'on ne la présente pas ici.

<sup>328</sup> Voir plus bas la lettre adressée par Liszt à Démosthène Ollivier le 30 octobre 1857 à l'occasion de ce mariage (lettre n° 2 de Liszt aux autres membres de sa famille, ch. 2. 2. 2).

lui à Paris, où elle reste très proche de sa grand-mère, mais se trouve dorénavant en froid avec sa mère, qui s'est montrée subitement hostile une fois le mariage décidé, lors de leur voyage commun en Italie durant l'été<sup>329</sup>. Daniel, quant à lui, toujours éperdu d'affection pour son père et d'admiration pour sa musique, qu'il se met à étudier, poursuit ses études de droit à Vienne, où réside l'oncle-cousin de Franz, le juriste Eduard Liszt<sup>330</sup>. Mais ce parcours brillant est soudain interrompu par la maladie à l'automne 1859. Daniel, atteint de tuberculose pulmonaire, est accueilli par Cosima dans son appartement de Berlin, où il meurt, en présence de son père, le 13 décembre 1859, à l'âge de vingt ans<sup>331</sup>.

Très chère mère,

Agenouillons-nous devant Dieu – nous serons ainsi plus près de celui que nous aimions – et que nous ne retrouverons plus qu'en Dieu.

Notre cher fils, Daniel, ne fera plus la joie de nos jours ici bas. Sa respiration s'est arrêté, son cœur ne bat plus – Nous ne le verrons plus de nos yeux en pleurs ! – Ne vous laissez pas trop accabler par votre douleur, très chère mère – Vous avez encore un fils dont la tendresse cherchera à vous remplacer celui<sup>332</sup> que nous perdons tous deux. Nos deux autres enfans m'aident aussi en cela. Cosima a été admirable// pour son frère durant ces trois mois. Elle ne l'a pas quitté jusqu'au dernier moment – et l'a entouré incessamment [sic]<sup>333</sup> des plus tendres soins. Par une grâce du Ciel Daniel n'a presque pas souffert et s'est eteint avec une incroyable tranquillité. Je n'imaginai point qu'on put mourir aussi doucement ! –

Sa maladie coïncide l'a très bien caractérisé le médecin qui l'a parfaitement traité (Mr le Dr Bücking [sic]<sup>334</sup>) n'était autre chose<sup>335</sup> qu'un manque de force vitale et le sommeil de la terre l'a porté sur ses ailes jusqu'au<sup>336</sup> réveil du ciel ! –

---

<sup>329</sup> Blandine mène une vie harmonieuse avec son mari, et entretient des liens étroits avec sa belle-famille. Elle a des relations quasi filiales avec le père d'Émile, le méridional Démosthène Ollivier (1899-1884), militant républicain radical en 1848, puis adversaire acharné de Louis-Napoléon Bonaparte sous la Seconde République. Condamné à l'exil après le coup d'État de 1851, il réside depuis cette date en Italie (à Florence, avec son frère Aristide, puis à Nice, alors italienne). Il reviendra en France après l'amnistie de 1860, s'installant dans la propriété d'Émile et de Blandine de La Moutte, près de Saint-Tropez. Deux ans et demi après la mort de son frère, le 3 juillet 1862, Blandine mettra au monde un fils, Daniel Émile Ollivier (1861-1941). Mais elle mourra elle-même quelques semaines plus tard, le 11 septembre 1861, des suites d'une infection (voir plus bas la lettre à Anna n° 13, du 27 septembre 1862).

<sup>330</sup> **Edouard LISZT** (1817-1879) est le vingt-cinquième fils du grand-père de Franz Liszt, et donc l'oncle de Franz ; mais comme il est plus jeune que celui-ci, ils se considèrent comme cousins. Il est le vingt-quatrième et dernier enfant de Georg Liszt par la troisième femme de celui-ci, et donc le demi-frère d'Adam Liszt, le père de Franz. Franz et Edouard se sont liés d'amitié en 1839. Avocat, éminent juriste, Edouard a fait une brillante carrière à Vienne, où il est à cette date conseiller juridique à la cour impériale, et sera nommé procureur impérial en 1868. Depuis 1848, il fait office de conseiller financier pour les placements de son « cousin » Franz et de Carolyne de Sayn-Wittgenstein. (Une note très détaillée sur les rapports entre Franz et Edouard Liszt figure dans POCKNELL, HAINE, DUFETEL, *op. cit.*, 2010, p. 123, n. 97).

<sup>331</sup> Cet événement tragique est raconté dans la lettre de Liszt du 15 décembre 1859 à Carolyne de Sayn-Wittgenstein (publiée dans HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, Lattès, 9187, p. 396). Pour la biographie de Daniel Liszt, voir WALKER, *op. cit.*, 1986, p. 3-17. Sur les relations de Daniel Liszt avec son père, voir BELLAS, *prénom Daniel*, *op. cit.*, 1988.

<sup>332</sup> « celui », et non « celle », lecture erronée surprenante de VIER, *op. cit.*, p. 103.

<sup>333</sup> « incessamment » [sic] : mot ajouté.

<sup>334</sup> Le **docteur BÜCKING** : médecin berlinois qui a soigné Daniel à Berlin, durant les mois où Cosima a hébergé son frère atteint de phthisie, à l'automne 1859. On ne sait rien de plus sur cette personne.

Sa dépouille mortelle repose au cimetière catholique (en dehors de la porte d'Oranienburg<sup>337</sup>) où nous l'avons conduit hier –

Quand vous viendrez me voir au printemps je vous y mènerai. D'ici là je lui ferai faire un petit monument.<sup>338</sup>//

Encore une fois très chère mère je vous supplie<sup>339</sup> de ne pas vous affliger à l'excès ; ménagez-vous, conservez-vous, par amour pour celui qui vous benit et vous affectioñe en fils tendrement dévoué

F. Liszt

16 décembre 59. Berlin.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 18-19 (Trois pages entièrement écrites, la quatrième occupée au tiers).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, XXXI, p.103.

**Description :** Papier blanc-écru, vergé (très jauni). Format : feuille 28,6/20 cm, pliée en deux, puis en quatre (il y a 4 plis, 5 zones ; format de la lettre totalement pliée, rectangle le plus grand : 14,3/4,2 cm.

Particularités : au haut de la dernière page (f. 19v), de l'écriture de Liszt : « Pour ma mère ». Présence d'une pastille à cacheter verte, brillante. Lettre aérée, non surchargée.

Absence d'enveloppe.

### ***Compléments à la lettre n° 8 : lettres échangées entre les proches à propos de la mort de Daniel.***

Sur cette mort, nous disposons d'un faisceau de lettres échangées par les proches de Daniel, qui constituent un complément inhabituellement dense à un événement évoqué par Liszt dans une de ses lettres. La quantité exceptionnelle et la nature émouvante de ces échanges justifient qu'on ne les relègue pas dans des notes de bas de page. Les voici présentées dans l'ordre chronologique.

La lettre la plus émouvante et la plus étonnante sous la plume de Liszt, car inhabituellement narrative, est celle qu'il adresse dès le 15 décembre à la princesse Carolyne ; il y fait un long récit détaillé, factuel, distancié, de la mort de son fils<sup>340</sup>.

<sup>335</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 103 a omis le mot « chose ».

<sup>336</sup> « porté sur ses ailes jusqu'au » : mots rajoutés au-dessus de « conduit au », barré.

<sup>337</sup> « Oranienburg » : VIER, *op. cit.*, p. 103, n'a pas identifié ce toponyme berlinois, il a laissé un blanc.

<sup>338</sup> Dans son Testament, daté du 14 septembre 1860, Liszt indique que : « Cosima a l'intention de faire placer un monument modeste sur la tombe de mon fils Daniel Liszt, inhumé au cimetière catholique de Berlin. Je lui demande de s'entendre avec Carolyne sur l'exécution de ce monument que Mr Donforf, (élève de Rietschel) modèlerait peut-être – après avoir fait un médaillon de Daniel – et qui devra être de peu d'apparat, l'empreinte de la vie ayant manqué aux belles qualités de mon cher enfant. » (HURÉ-KNEPPER, *Liszt en son temps, op. cit.*, 1987, p. 449). Nous disposons d'un aperçu de ce monument grâce à Alan Walker, qui en publie une photographie datant des années 1945-1950 : une grande croix blanche surmontant la pierre tombale porte l'inscription « Daniel Liszt, né à Rome le 9. Mai 1839, mort à Berlin le 13 décembre 1859 ». Le mur de Berlin construit en 1961, passant par ce cimetière catholique, coupera la tombe de Daniel en deux (WALKER, *op. cit.*, 1986, p. 209 pour la photographie, et p. 220 pour l'historique).

<sup>339</sup> Liszt a écrit « supplie » et non « prie », transcription erronée de VIER, *op. cit.*, 1950, p. 103.

<sup>340</sup> LA MARA *op. cit.*, IV, 1899, p. 500 – 507, lettre reprise par HURÉ-KNEPPER, *Correspondance, op. cit.*, 1987, p. 396-401.



Le 19 décembre, Blandine, qui habite à Paris avec son mari Émile Ollivier et sa grand-mère impotente, annonce la nouvelle à Madame Seghers<sup>341</sup> : « Hélas ce n'est que trop vrai ! oui Daniel, cette chère âme, ce reflet du ciel, cet être sympathique à tous, [...] cet ange de 20 ans, qui ne connaissait pas le mal nous a quittés. Il est allé rejoindre Dieu vers lequel il aspirait sans cesse [...] Et ma pauvre g<sup>d</sup> mère, j'ai du au moment où je venais de l'apprendre, lui annoncer notre malheur. Elle venait toute gaie me souhaiter ma fête.<sup>342</sup> »

Le 20 décembre, Cosima répond à la lettre que Liszt a envoyée à Anna le 16 (lettre 8 ci-dessus). Sa lettre mérite d'être citée largement :

« Je veux de suite vous parler de Grand-Maman à laquelle dans votre douleur vous songez avec tant de sollicitude. Elle est profondément triste ; mais cependant elle est calme et résignée. Je cherche à lui adoucir sa peine, et elle est si bonne qu'elle fait tout pour me faciliter la tâche. Dans son chagrin elle est, comme toujours, avant tout dévouée aux autres. Elle songe à vous, à Cosima, à moi ! Elle veut me consoler, m'égayer. Nous parlons ensemble de notre pauvre chéri. Les souvenirs d'enfance arrivent un à un ; je lui redis les mots charmants et tendres, les actes gracieux par lesquels Daniel se plaisait à lui témoigner son amour, nos disputes à tous les trois lorsque nous sortions avec elle ; chacun de nous voulait lui donner la main. Je lui raconte les mille et un complots de notre enfance, mystères à jamais gardés entre nous trois et que je lui dévoile. À son tour elle me raconte ce qu'elle a gravé dans le cœur, elle s'épanche, elle sourit ; par la pensée nous faisons revivre notre ange bien-aimé, et les heures s'écoulaient avec lui, douces et mélancoliques. [...] C'est à vous aussi que je pense constamment, mon bon père. Que vous devez souffrir ! Par une bonté de la Providence, vous avez pu assister à ses derniers moments. Il s'est éteint le cher ange, entre vos bras, et l'on peut dire avec Bossuet : "Il fut doux envers la mort, comme il l'avait été pour tout le monde". Mais quel déchirement pour votre cœur, de voir cette chère âme qui ne songeait qu'à vous satisfaire, ce fils sur lequel vous fondiez tant d'espérances, enlevé, sans que votre amour si fort ait eu la puissance de le retenir ! Et Cosima que de douleurs ! Je tremble pour elle, âme si forte, santé si délicate, je tremble pour vous ; soignez-vous, mes chers aimés, ayez du courage, de la résignation. Daniel est heureux, j'en ai la conviction, il n'appartenait pas à ce monde, il était en perpétuelle communication avec Dieu, dont il était le privilégié. Cette âme sensible, ce cœur tendre et naïf, qui avait horreur du mal sans pouvoir même le comprendre, aurait souffert ici bas. Dieu a eu pitié et l'a pris avec lui en compagnie de ses rêves et de ses illusions d'enfance. [...]»<sup>343</sup>

---

<sup>341</sup> **François SEGHERS** (1801-1881), violoniste belge, chef d'orchestre, professeur au conservatoire de Paris, et son épouse **Herminie, née VIAL** (1806-1881), pianiste ancienne élève de Liszt, ont assuré l'éducation musicale de Blandine et de Cosima durant leur adolescence. Le couple entretient des relations très amicales avec Liszt, ses filles et sa mère. C'est par Madame Seghers que Liszt a demandé à Anna de se faire conseiller pour l'achat de bonnets destinés à Carolyne de Sayn-Wittgenstein en 1847 (F65, p. 214, lettre du 5 septembre).

<sup>342</sup> Marc PINCHERLE, *Musiciens peints par eux-mêmes, Lettres de compositeurs écrites en français, 1771-1910*, Paris, Cornuau, 1939, p. 121.

<sup>343</sup> OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 230, lettre de Blandine à Liszt du 20 décembre 1859.



Le même jour, Anna écrit à son fils une lettre dans laquelle elle le « bénit » d'avoir été présent au chevet de Daniel au moment de sa mort, et le supplie de prendre garde à sa propre santé.

La lettre de Cosima à la princesse Marie, du 22 décembre 1859, présente une tonalité particulièrement intense, émotive : « *Après trois mois de telles inquiétudes que je croyais ne pouvoir plus les supporter, j'ai vu se fermer pour toujours ces chers yeux que je regardais avec tant d'angoisse et je ressens en ce moment un vide si épouvantable, que je regrette ce temps d'inquiétude comme le plus beau de ma vie*<sup>344</sup>. »

Liszt, au contraire, s'adressant à la même personne le 24 décembre, fait montre d'une extrême pudeur, commençant sa lettre par : « *Je ne veux point vous entretenir de mon affliction* », et passant aussitôt à d'autres sujets<sup>345</sup>.

Le 24 décembre, Blandine répond à une lettre (non conservée) de Carolyne. Elle remercie affectueusement la princesse, et lui fait une confidence touchante des sentiments qu'elle éprouve envers son frère, de ses souvenirs, et des consolations qu'elle s'efforce d'apporter à sa grand-mère ; elle s'inquiète pour la santé de son père à la suite de ce deuil<sup>346</sup>.

Le 26 décembre, Liszt répond à Blandine : « *Dieu me laisse une grande consolation dans votre amour, chère enfant, et devant le cercueil qui vient de se fermer, nos larmes, nos prières et nos espérances s'unissent avec une intimité plus vive encore ! Soyez remerciée et bénie pour l'ingénieuse tendresse que vous témoignez à ma bonne mère*<sup>347</sup>. »

Le même jour, Blandine écrit à son beau-père Démosthène Ollivier<sup>348</sup>. Elle fait l'éloge de son frère, et exprime regrets et amertume à l'égard de l'indifférence affichée par Marie d'Agoult.

Le 4 janvier 1860, Liszt écrit à son ami Anton Augustz, une lettre dans laquelle il dresse un portrait sensible et élogieux de son fils, décrivant ses qualités spirituelles, morales et intellectuelles<sup>349</sup>.

Le même jour, Anna écrit une lettre assez brève à son fils, en réponse à sa lettre du 16 décembre, qu'en raison de sa mauvaise vue elle s'est fait lire à voix haute par Blandine. Elle exprime des considérations pieuses sur la mort de Daniel, lui transmet les condoléances de différentes personnes et s'excuse auprès de Carolyne et de sa fille Marie de ne pas leur répondre elle-même<sup>350</sup>.

---

<sup>344</sup> Robert BORY, *Liszt et ses enfants*, Corrêa, Paris, 1836, p. 224 : correspondance entre Liszt et Blandine au moment de la mort de Daniel.

<sup>345</sup> POCKNELL, HAINE, DUFETEL, *op. cit.*, 2010, p. 177.

<sup>346</sup> Anne TROISIER DE DIAZ, « Selections from the Letters of Blandine Liszt », dans M. SAFFLE and J. DEAVILLE, *New Light on Liszt and his Music, Essays in Honor of Alan Walker's 65th Birthday*, Pendragon, New York, 1997, p. 102 (NAF 25191, f.184-185). Les lettres de Blandine y figurent dans leur langue originelle, le français, à la suite de leur traduction en anglais ; la source des autographes est indiquée (fonds Daniel Ollivier de la BnF, NAF 25191).

<sup>347</sup> OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 230- 233.

<sup>348</sup> TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, lettre publiée partiellement p. 103 (NAF 25191, f. 30-31).

<sup>349</sup> Lettre citée dans HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, Lattès, 1987, p. 397, note 1 ; source : *F. Liszt Briefe an Baron Anton Augustz, 1846-1876*, lettres rassemblées par Wilhelm von Csapo, Budapest, 1911, p. 93-94.)

<sup>350</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A64, p. 495.

Mi-janvier, Cosima répond aux condoléances d'Emma Herwegh<sup>351</sup> : « Les cinq dernières semaines [depuis la mort de Daniel] se sont écoulées à travers des émotions de toutes sortes, sans que je me sois véritablement retrouvée moi-même. Je n'ai senti que des commotions se succédant, sur un fond de stupeur que je ne sais pas plus décrire que je ne sais l'expliquer ou le vaincre. Plaise au ciel que je ressorte de là plus aguerrie et meilleure ! c'est tout ce que je m'efforce de désirer, en me demandant si j'ai le droit d'appeler malheur ce qui a véritablement été une délivrance, une transfiguration. »

Le 16 mars 1860, Anna écrit à son fils, s'excusant de ne plus lui avoir parlé depuis la mort de Daniel<sup>352</sup>.

Le 15 juillet 1860, Blandine répond aux condoléances d'Ernest Ollivier, son beau-frère officier de marine en Algérie. Elle y évoque le rapport mystique qu'elle entretient avec son frère mort. Ensuite, elle décrit longuement le projet formé avec son mari Émile Ollivier d'acquérir le domaine des Salins près de Saint-Tropez<sup>353</sup>. C'est le château de La Moutte qu'elle installera avec celui-ci – et où leur fils Daniel, après la mort de Blandine, sera élevé par son grand-père paternel Démosthène Ollivier, (voir ci-dessous la lettre n° 13 du 27 septembre 1862).

Au cours de 1860, Carolyne de Sayn-Wittgenstein rédigera et publiera une biographie de Daniel Liszt en guise d'éloge funèbre du jeune homme<sup>354</sup>.

Enfin, en dehors des témoignages écrits, se rattache à la mort de Daniel une œuvre musicale que Liszt composera en 1860 en souvenir de son fils : « Les Morts », la première de ses *Trois odes funèbres* pour orchestre (S. 112), sur un poème de Lamennais<sup>355</sup>.

Entre la lettre du 16 décembre 1859 (lettre 8 ci-dessus) et la lettre du 21 septembre 1861 (lettre 9 ci-après), on a conservé dix lettres de Liszt (F99 – F108) et sept lettres d'Anna, la plupart étant échangées en 1860 (neuf lettres de Liszt cette année-là, et cinq d'Anna).

---

<sup>351</sup> **Georges (Georg) HERWEGH** (1817-1875), poète allemand qui a séjourné à Paris dans les années 1840, où il s'est lié avec Marie d'Agoult et Liszt. Révolutionnaire, il s'est réfugié en Suisse en 1848, où il s'est lié aussi avec Wagner. Liszt a mis en musique plusieurs de ses poèmes. Son épouse Emma, née Sigmund (1817-1901) et lui-même entretenaient des relations d'amitié étroites avec Marie d'Agoult, Wagner, Liszt, mais aussi avec le couple formé par Cosima et Hans von Bülow. Leur fils, Marcel HERWEGH, a publié la lettre (sans date) de Cosima en conclusion de son ouvrage HERWEGH, *op. cit.*, 1929, p. 239-240.

<sup>352</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A65, 16 mars 1860, p. 496.

<sup>353</sup> Lettre publiée partiellement dans TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 106 (NAF 25191, f. 88-89).

<sup>354</sup> Carolyne VON SAYN-WITTGENSTEIN, *Daniel Liszt*, Leipzig, Giesecke et Devrient, 1860. Texte partiellement republié par HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, Hachette, 1987, p. 441-445.

<sup>355</sup> Alan WALKER (*op. cit.*, 1986, p. 219-220) signale que la deuxième de ces odes, intitulée « la Notta », contient des réminiscences de sa pièce pour piano « Il Penseroso », composée en Italie vingt ans auparavant, durant les mois précédant la naissance de Daniel (*Deuxième année de Pèlerinage*). Or on relie généralement cette deuxième ode non pas à la mort de Daniel, mais à celle de Blandine, survenue en septembre 1862 (HURÉ-KNEPPER, *Liszt en son temps, op. cit.*, 1987, p. 441, et LE DIAGON-JACQUIN, *op. cit.*, 2011, p. 255).

Liszt lui-même désigne clairement la première de ces *Odes*, « Les Morts », comme ayant été composée en hommage à son fils Daniel (voir plus bas ch. 2. 1., Compléments à la L. 8).

## Lettre 9 – Berlin, 21 septembre 1861

---

**Contexte biographique : entre Weimar et Rome, titres honorifiques.** Liszt avait reçu en avril 1859 le diplôme de chevalier de la Couronne de Fer décerné par l'empereur d'Autriche, accédant ainsi à la noblesse autrichienne. En mai 1860, sa compagne, Carolyne de Sayn-Wittgenstein, avait quitté Weimar pour Rome, espérant obtenir du pape l'annulation de son mariage avec le prince Nicolas, afin de pouvoir épouser Liszt<sup>356</sup>. À la fin du printemps 1861, Liszt, décidé à quitter Weimar, où il a été déçu par le manque d'ambition culturelle du Grand-Duc et blessé par les cabales contre sa conception de la musique, va d'abord passer un mois à Paris, où il n'était pas retourné depuis 1853. Il y retrouve sa mère, qui, impotente après s'être cassé le col du fémur en 1860, loge dorénavant dans la même maison que sa fille Blandine et l'époux de celle-ci, Émile Ollivier<sup>357</sup> ; à cette occasion, il rencontre Marie d'Agoult, et se mêle à la vie artistique et mondaine et de la capitale française. Napoléon III le reçoit, et l'élève au grade de commandeur de la Légion d'honneur<sup>358</sup>. Il retourne ensuite une dernière fois à Weimar, pour assister début août au second festival de la Tonkünstler-Versammlung<sup>359</sup>, où le rejoignent Blandine et Émile Ollivier ainsi que Wagner<sup>360</sup>. Le 12 août, après avoir dressé l'inventaire du contenu de l'Altenburg avec l'aide d'Edouard Liszt, il ferme définitivement cette maison, où il a vécu douze années intenses, sans avoir de projet précis pour son avenir. Le 14 septembre, soit une semaine avant la présente lettre, il rédige son testament<sup>361</sup> dans sa forme définitive, et le 19, il va passer une quinzaine de jours chez Cosima et Hans von Bülow à Berlin, d'où il écrit à sa mère, le 21 septembre. Cette lettre fait suite à celle qu'il lui avait envoyée trois jours auparavant, le 18 septembre, dans laquelle il lui annonçait sa nomination comme Chambellan du grand-duc de Saxe-Weimar ; il lui rappelait la prophétie d'élévation sociale – reprise depuis dans toutes les biographies – faite par la sage-femme lors de sa naissance : « *la prédiction de la sage-femme de Raiding* « *der Franzi der wird noch im Gläze[n]wagen fahren* » s'accomplit passablement ! »<sup>362</sup>. Il lui

---

<sup>356</sup> Les espoirs répétés de ce mariage ont été vains jusque-là. On en trouve un exemple sous la plume de Liszt en juillet 1851 (voir ci-dessus la lettre 5). Un mois après la présente lettre de Liszt à sa mère, l'échec définitif se produira sous forme de coup de théâtre, la veille du 22 octobre, jour anniversaire des cinquante ans de Liszt que Carolyne avait choisi pour leur mariage. Le Vatican revenait in extremis sur l'annulation du premier mariage de la princesse.

<sup>357</sup> Anna Liszt et le couple Ollivier habitent dans deux logements superposés, 29, rue Saint-Guillaume, faubourg Saint-Germain. Voir aussi plus bas la lettre à Blandine Liszt-Ollivier du 21 juillet 1861, lettre n°3 « à d'autres membres de sa famille ».

<sup>358</sup> En 1860, Liszt avait déjà été nommé officier de la Légion d'honneur par Napoléon III (Il était chevalier depuis 1845 – Voir plus bas la lettre à Massart n°16, du 6 mai 1845).

<sup>359</sup> C'est lors de ce festival de la Tonkünstler-Versammlung qu'est créé l'Allgemeiner Deutscher Musikverein, organe de la défense de la musique allemande, dont Liszt est le président (voir plus loin la lettre à Anna n°20, du 22 juillet 1864).

<sup>360</sup> Wagner, qui a été amnistié en juillet 1860, revient à cette occasion en Allemagne après onze années d'exil.

<sup>361</sup> Le texte de ce testament, de seize pages manuscrites, est publié intégralement dans WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 1045-1051, et dans HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, Hachette, 1987, p. 446. Liszt avait commencé sa rédaction dès le 14 septembre 1860, lors de la crise morale qu'il traversait alors, puis l'avait déposé au greffe du tribunal de Weimar en avril 1861. Il le modifie et le redépose le 15 août 1861. (*ibid.*, p. 466, n. 19).

<sup>362</sup> « *Franzi roulera un jour dans un carrosse d'apparat* » (traduction figurant dans HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, 1987, p. 439, n. 1).

annonce aussi son programme pour l'année à venir : « ma résolution étant prise depuis plusieurs mois de passer au moins un an en dehors de l'Allemagne. Dans ma prochaine lettre je vous dirai dans quel coin de terre j'irai me nicher pour tout l'automne et l'hiver. [...] – je ne resterai pas plus de 8 jours à Berlin – et ne pourrai vous donner ma nouvelle adresse qu'en octobre, à cause de plusieurs courses que je suis obligé de faire de-ci de-là avant de me fixer quelque part <sup>363</sup>. »

Très<sup>364</sup> chère mère

Voici le certificat de vie que vous me demandez et qui vient de m'être envoyé par la Légation de France à Berlin<sup>365</sup>. Il se trouve fort à propos que je sois en ce moment dans une ville où réside un Ministre de France ; de cette manière il n'y a aucun retard dans l'expédition de ce certificat et vous n'aurez pas non plus l'embarras de le faire traduire –

Si par hasard il se présentait d'autres occasions où ma signature// serait légalement requise, permettez-moi, très chère mère une petite information. Depuis que S. M. l'Empereur d'Autriche<sup>366</sup> m'a conféré la décoration de la couronne de fer qui implique pour les sujets de la monarchie autrichienne les droits de noblesse héréditaire<sup>367</sup> mon titre officiel et légal est « Chevalier François de Liszt » (en allemand « Ritter Franz von Liszt<sup>368</sup> ») - et je vous prierais de me désigner ainsi (dans les actes officiels seulement s'entend, car pour vous je reste perpétuellement « Frater<sup>369</sup> » !) vu que l'empereur d'Autriche, par<sup>370</sup> le diplôme de la couronne de fer, m'a confirmé les armes// que j'ai revendiqué il y a une vingtaine d'années,

---

<sup>363</sup> Lettre publiée par HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F108, p. 329, et, partiellement, par HURÉ-KNEPPER (voir la note précédente).

<sup>364</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 104 a écrit par erreur « Ma chère Mère ».

<sup>365</sup> La lettre d'Anna contenant cette demande n'a pas été conservée. On peut supposer que le certificat de vie de Liszt était demandé à Anna pour des questions financières.

<sup>366</sup> À cette date, l'Empereur d'Autriche est François-Joseph I<sup>er</sup> (1830-1916), qui a accédé au trône en décembre 1848.

<sup>367</sup> Quand Liszt apprendra que ce titre de noblesse n'est transmissible qu'aux descendants légitimes, blessé, il renoncera à le porter, ne pouvant le transmettre à ses enfants qui étaient considérés comme adultérins ; d'ailleurs Daniel meurt en décembre 1859. En 1867, Liszt obtiendra le droit de transmettre ce titre à son oncle (qu'il appelle cousin, car il est plus jeune que lui), le juriste viennois Edouard Liszt (sur ce "cousin", voir plus haut la note attenante à la lettre précédente, n° 8 ; sur le désir de noblesse de Liszt, voir la note plus bas, d).

<sup>368</sup> VIER a laissé un blanc à l'emplacement de tous les mots allemands de la lettre.

<sup>369</sup> « Frater » : K. Hamburger fournit une interprétation inédite de ce terme affectueux utilisé entre Liszt et sa mère. Contestant qu'il fasse référence aux liens de Liszt avec les Franciscains, comme on l'entend généralement, elle s'appuie sur des lettres de Liszt rappelant à sa mère le terme de « ungeschikter [szé] Frater » ou encore « schuseligen Frater » dont elle le qualifiait durant son enfance. Cette expression correspondrait simplement, d'après K. Hamburger, à « *harumscarum fellow* » en anglais, que l'on pourrait traduire en français par « tête de linotte » ou « Jean de la lune », ou encore « Frère la gaffe », en référence aux oublis coutumiers de Franz concernant les fêtes et anniversaires à souhaiter, si l'on met l'accent sur ses défauts qu'il décrit ainsi dans une lettre du 8 mai 1858 « [ma] maladresse à l'endroit de beaucoup de choses de la vie – entre autres celle de ne savoir amasser de l'argent pour de sages économies, et aussi celle de ne savoir comment m'y prendre pour que les gens ne disent pas quantité de bêtises sur mon compte etc etc... » (HAMBURGER, « Madame Liszt », *op. cit.*, 2000, p. 154). D'autres occurrences de ce surnom dans les lettres de Liszt à sa mère viennent conforter cette interprétation (dont la lettre n° 21 de mon corpus des lettres à Anna, du 22 octobre 1864, où ce mot n'a, en effet, pas de connotation religieuse. Il est en revanche absent de la lettre n° 24, du 27 avril 1865, dans laquelle Liszt parle de son ordination). La référence que fait VIER, *op. cit.*, p. 105, au titre de « confrater » des Frères de Saint-François de Pest, ne semble donc pas pertinente ici.

<sup>370</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 105 a écrit « pour » au lieu de « par ».

coïne appartenant à la famille de mon père – tels [sic]<sup>371</sup> que vous les trouverez dans le cachet que j'ai apposé sur le certificat de vie<sup>372</sup>. Parmi les autres titres qui complètent la désignation de ma modeste personne, je vous engage à adopter les deux qui m'ont été accordés en dernier lieu :

« Chambellan de S. A. R. le Grand Duc de Saxe<sup>373</sup>, Coñmandeur de la Légion d'honneur – etc – (en Allemand « Grossherzoglich Kammerherr Sächsischer, Commandeur des Ehrenlegion etc<sup>374</sup> –

Pardon, très chère mère, de ces détails que je me permets// de vous indiquer pour la régularité des formes – ["]<sup>375</sup>

Veillez être assez bonne, chère mère<sup>376</sup>, pour remercier de ma part Madame de Szemeré [sic]<sup>377</sup> de son obligeante et affectueuse lettre et lui présenter mes affectueux respects – Dans cinq ou six jours je quitterai Berlin, et ce n'est que vers la mi octobre que je pourrai vous dire définitivement où je passerai mon hiver. –

Dans le cas que vous auriez à m'écrire, veuillez le faire de suite, et adressez à Bülow<sup>378</sup> –

Pour plus de sureté je fais recommander ces lignes ---

Bien à vous de  
tout cœur  
F. Liszt

Berlin 21 septembre 61.

C'est demain la fête de Cosima.<sup>379</sup>

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF, 25179, f. 20-21 (Quatre pages écrites).

<sup>371</sup> VIER, op. cit., 1950, p. 105 corrige logiquement ce « tels » en « telles ».

<sup>372</sup> À plusieurs reprises, Liszt a caressé l'espoir d'accéder à la noblesse. Ainsi en 1839-1840, lors de son triomphe en Hongrie, où on lui offre un sabre d'honneur (le port du sabre est l'apanage des nobles), les dirigeants magyars ont adressé une pétition au ministre de l'Intérieur demandant, pour ce « héros national », un titre de noblesse, qui leur a été refusé ; le même scénario s'est répété l'année suivante, tandis que la presse hongroise présentait des « preuves » de l'origine noble de la famille Liszt. En 1851 à nouveau, Edouard Liszt, alors juriste à Vienne (voir note plus haut), croit pouvoir récupérer des papiers attestant l'origine aristocratique de leur famille, en vain. Cependant la thèse, infondée, de la noblesse hongroise native de Liszt s'est répandue de son vivant et a perduré dans la littérature le concernant. C'est finalement la nomination de Liszt comme chevalier de l'ordre de la Couronne de Fer par l'empereur d'Autriche en 1859 (voir la note un peu plus haut) qui lui apportera cette satisfaction d'ordre social (WALKER, op. cit., t. 1, 1989, p. 35, et HURÉ-KNEPPER, *Liszt en son temps*, op. cit., 1987, p. 423).

<sup>373</sup> WALKER, op. cit., t. 2, 1998, p. 36 : le grand-duc Charles-Alexandre vient de nommer Franz Liszt chambellan de la cour de Weimar, au moment où celui-ci quittait le grand-duché, mi-août 1861.

<sup>374</sup> VIER, op. cit., 1950, p. 105, n'a pas transcrit les mots allemands, laissant un blanc.

<sup>375</sup> Liszt n'a pas fermé les guillemets après le dernier mot de cette citation, mais il les répète au début de chaque ligne de celle-ci, selon l'usage de l'époque, de sorte que, la ligne suivante en état dépourvue, on peut estimer qu'il les considère comme fermés à la fin de la phrase citée.

<sup>376</sup> VIER, op. cit., 1950, p. 105, rajoute un mot : « Ma chère mère ».

<sup>377</sup> **Leopoldina Jurkovich SZEMERE** (1829-1865) est l'épouse de l'homme politique et poète hongrois Bertalan Szemere (1812-1869) exilé à Paris, ami d'Anna Liszt. Madame Szemere est une amie très proche d'Anna. Sur son mari, plus bas, L. 14, du 29 janvier 1863.

<sup>378</sup> VIER, op. cit., 1950, p. 106 a omis les soulignements de cette phrase.

<sup>379</sup> Phrase rajoutée en surcharge verticalement dans la marge de gauche.

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, XXXII, p. 104.

**Description :** Papier bleu lisse. Format : feuille 26,7/20,4 cm, pliée ensuite en 3 (de façon irrégulière : la deuxième pliure est en léger biais). Format du plus grand rectangle : 13,4/6 cm.

Particularité : mise en page aérée, sauf la page 4, surchargée.

**Absence d'adresse.**

## 5 Lettres à Anna : 9 ; 10 ; 11 ; 12 ; 13.

**Commentaire : absence de lettres conservées entre Liszt et sa mère durant les mois suivants.** Si la réponse d'Anna ne nous est pas parvenue<sup>380</sup>, nous savons cependant, grâce à une lettre adressée peu après par Blandine à son père, le 25 octobre 1861, comment Anna a tenu compte des recommandations de son fils ; l'adresse d'une lettre qu'elle envoie à Franz, aux bons soins de Blandine, est rédigée de façon savoureuse : « à Monsieur Franz de Liszt, chambellan de Seiner Altesse de Grand-Duc de Weimar à Tropez (le St est supprimé comme toujours)<sup>381</sup>. »

Par ailleurs, on constate que les lettres adressées par Liszt à sa mère, entre celle-ci, du 21 septembre 1861 et celle du 4 juillet 1862<sup>382</sup> sont elles aussi manquantes ; c'est durant cette période de neuf mois que se situe l'échec du mariage de Liszt avec Carolyn de Sayn-Wittgenstein, le 22 octobre 1861 à Rome. On peut supposer que cette correspondance a été perdue, car il est certain que Liszt n'a pas gardé le silence envers sa mère, on en trouve des preuves dans sa correspondance avec Blandine, qui fait allusion à des lettres échangées entre Anna et lui<sup>383</sup>, ainsi que dans la lettre qu'il adresse à sa mère le 12 septembre 1862, dans laquelle il commente les dernières lettres de celle-ci (voir plus bas la lettre 12). Le silence épistolaire de Liszt à cette époque se constate aussi à l'égard Agnès Street-Klindworth (entre sa lettre du 16 septembre 1861 et celle du 30 août 1863)<sup>384</sup>. Seule sa correspondance avec Blandine, conservée, nous

---

<sup>380</sup> Rappelons qu'il y a une lacune de quatre années, entre juillet 1861 et mai 1865, dans la conservation des lettres d'Anna à son fils. Au début de cette période durant laquelle Liszt finit par se fixer à Rome, il n'a plus de domicile personnel stable (tout en rencontrant régulièrement Carolyn de Sayn-Wittgenstein installée pour sa part définitivement à Rome), et change de domestique (Otto, qui gérait encore ses affaires matérielles au départ de Weimar, est remplacé à Rome par Fortunato Salvagni). Ces circonstances pourraient expliquer le non-archivage des lettres reçues de sa mère à cette époque.

<sup>381</sup> OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 296.

<sup>382</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F109, p. 335.

<sup>383</sup> La lettre de Liszt à Blandine du 18 juillet 1862 commence ainsi : « Grand-Maman m'a écrit une toute charmante petite lettre de sa plus belle écriture. Elle me parle, entre-autres, de mon portrait de Genève qui fait partie de son conservatoire [...] » (OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 319) ; et le 27 juillet, Blandine écrit à son père (c'est sa dernière lettre conservée, elle mourra le 11 septembre) : « Grand-Maman est ravie de votre lettre. [...] Elle était un peu triste de n'avoir point de vos nouvelles. Écrivez-lui le plus que vous pourrez ; elle lit et relit vos lettres, les rumine, les admire, les médite et les communique aux privilégiés. Cela la fait vivre et la rend heureuse pour longtemps. » (*Ibid.*, p ; 327).

<sup>384</sup> La lettre à Agnès Street-Klindworth du 16 septembre 1861, recoupe sur plusieurs sujets celle à sa mère datée du 18, en particulier sur ses projets encore vagues : « [...] je passerai au moins une année au loin, et j'hésite encore pour mon établissement d'hiver entre le midi de la France (St Tropez – chez les Ollivier qui sont la très bien nichés aux bords de la Méditerranée dans un site qu'on dit ravissant) et Athènes, où j'ai envie de m'adonner aux études classiques ! » (POCKNELL, *op. cit.*, 2000, lettre 116, p. 359). En fait, un mois plus tard, c'est à Rome que Liszt se rendra, appelé par Carolyn pour leur mariage, fixé secrètement le 22 ; après l'empêchement *in extremis* de celui-ci par le Vatican, Liszt restera finalement à Rome, sans que cela ait été prémédité. Deux ans après, dans sa lettre à Agnès du



informe sur les relations familiales de Liszt durant les années 1862-1863<sup>385</sup>. Ainsi, le 25 octobre 1861, Blandine, qui se trouve dans son domaine de La Moutte (Saint-Tropez), fait part à son père de la très douloureuse déception qu'elle vient d'éprouver : contrairement à ce qui avait été convenu entre eux, Liszt ne s'est pas arrêté chez elle au cours de son trajet entre Marseille et Rome ; il y a renoncé au moment de rejoindre Carolyne pour la célébration de leur mariage prévue le 22 octobre<sup>386</sup>, événement dont il a dû informer sa fille<sup>387</sup>, puisque celle-ci lui souhaite d'« arriver au dénouement espéré depuis si longtemps<sup>388</sup> ». Le 25 décembre 1861, Liszt envoie à Blandine ses vœux pour l'année 1862, la remercie des nouvelles qu'elle lui a données d'Anna (celle-ci, « redevenue péripatéticienne », s'exerce à marcher avec ses béquilles dans tout l'appartement), et fait l'éloge de sa vie à Rome, via Felice : « Mon existence y est plus paisible, plus harmonique, et mieux ordonnée qu'en Allemagne. Aussi j'espère que mon travail s'en ressentira avantageusement et réussira à bon point<sup>389</sup>. » Entre le premier janvier 1862 et la mort de Blandine, le 11 septembre, les échanges épistolaires entre Blandine et son père sont particulièrement nombreux et développés, sans doute en raison de l'attente, puis de la naissance, du bébé (Daniel naît le 3 juillet 1862). On peut lire dans l'édition de Daniel Ollivier cinq lettres de Blandine, et six de Liszt<sup>390</sup>. La disparition des autres lettres de Liszt, qui ont vraisemblablement existé durant cette période, ne s'explique pas.

Entre la lettre de Liszt à Anna du 21 juillet 1861 (lettre 9) et la suivante, datée du 20 juillet 1862 (lettre 10), une seule lettre de lui à sa mère a été conservée ; écrite le 4 juillet 1862<sup>391</sup>, elle précède sans doute immédiatement celle du 20 (lettre 10 ci-dessous). Ignorant encore la naissance de son petit-fils, Liszt parle essentiellement à sa mère de son oratorio *La Légende de Sainte Élisabeth*, tout en développant des considérations religieuses sur un ton très lyrique. Rappelons que, pour l'année 1862, aucune lettre d'Anna ne nous est parvenue, tandis que nous disposons de dix lettres de Franz à sa mère, toutes écrites entre juillet et décembre – c'est-à-dire autour de la naissance de Daniel Ollivier et de la mort de Blandine –, dont quatre figurent dans le présent corpus (ci-dessous : lettres 10, 11, 12 et 13).

---

30 août 1863, il semble avoir interrompu pendant un certain temps sa correspondance avec cette amie : « Pas n'est besoin de vous dire qu'il n'y a guère en moi de grand changement, moins encore d'oubli. Seulement ma vie s'ordonne plus simplement – et la piété catholique de mon enfance, est devenu un sentiment régulier et régulateur. [...] Puisque la gazette d'Augsbourg vous a appris ma demeure, je vous envoie une petite photographie de la Madonna del Rosario, où j'habite le premier étage, travaillant et priant. » (POCKNELL, *op. cit.*, 2000, l. 117, p. 360). À partir de cette date, ses lettres à Agnès Street-Klindworth reprendront une fréquence régulière (deux à quatre par an).

<sup>385</sup> Il ne nous est parvenu jusqu'à ce jour aucune correspondance de Liszt échangée avec sa mère durant cette période, comme on vient de le dire, aucune, non plus, avec Cosima, avec la princesse Marie de Sayn-Wittgenstein, avec Marie d'Agoult. Une seule lettre à Émile Ollivier est conservée, datée du 9 juin 1862 : il s'agit d'un simple billet de recommandation pour un homme adressé à Jules Janin (NAF 25180, f. 95).

<sup>386</sup> Dans plusieurs lettres adressées par Liszt à Carolyne entre le 6 juillet et le 14 octobre 1861 il est question de cet éventuel passage par Saint-Tropez, jamais présenté comme certain (LA MARA, *op. cit.*, VI, l. 75-91, p. 199-238).

<sup>387</sup> Cette lettre ne nous est pas parvenue.

<sup>388</sup> OLLIVIER, *op. cit.* 1936, p. 295.

<sup>389</sup> *Ibid.*, p. 296 -298.

<sup>390</sup> On peut lire dans l'édition de Daniel Ollivier cinq lettres de Blandine, et six de Liszt (*op. cit.*, p. 298-327).

<sup>391</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F109, p. 335 (voir note plus haut).

## Lettre 10 – Rome, 20 juillet 1862

---

**Contexte biographique : Liszt installé à Rome ; naissance de son petit-fils Daniel Ollivier à Saint-Tropez.** Après son passage chez Cosima à Berlin en octobre 1861, Liszt a erré quelque temps en Allemagne avant de rejoindre Marseille, selon le plan annoncé (voir la lettre précédente). Il a gagné précipitamment Rome le 21 octobre pour rejoindre Carolyne qui avait organisé leur mariage pour le 22, date des cinquante ans de Liszt. L'échec de ce mariage ayant été longuement raconté et analysé par les biographes, on ne le reprendra pas ici<sup>392</sup>. Liszt s'installe alors dans un appartement qu'il loue, 113, via Felice, à proximité de celui de Carolyne, avec laquelle il reprend, sinon une vie commune interdite par la bienséance, du moins des relations quotidiennes. Il mène dans le centre de Rome, malgré une baisse sensible de ses revenus, une intense vie mondaine, fréquentant palais et dignitaires de l'Église, et voyant affluer des élèves de piano, auxquels il donne des cours gratuits, comme il l'avait fait à Weimar<sup>393</sup>. C'est aussi pour lui une période riche en compositions musicales : parmi d'autres travaux, il effectue la transcription pour piano des dernières symphonies de Beethoven (voir plus bas les Lettres à Massart annonçant les transcriptions des premières), termine son oratorio intitulé *La Légende de Sainte Élisabeth*, et s'attelle à la composition de *Christus*. Dans le domaine familial, ses relations avec Blandine sont devenues excellentes, comme il vient d'être dit, et Liszt devient grand-père pour la deuxième fois avec la naissance de Daniel Ollivier, le 3 juillet 1862<sup>394</sup>.

Voici votre fête<sup>395</sup> qui revient très chère et très bonne mère ; et à défaut de mieux, ma pensée, mon cœur, ma reconnaissance, mes plus tendres respects, tous mes bons souvenirs, et mes plus douces larmes viennent aussi vous fêter. Soyez-en doucement entourée, et Bénissons Dieu ensemble ! Blandine a eu de l'à propos en vous faisant le régal de son garçon un peu avant le 28 Juillet<sup>396</sup>. De cette façon ce jour sera plus rayonnant et plus joyeux pour vous.

Je n'ai que de bonnes nouvelles à vous doñer de moi. Les chaleurs ne faisant pas attention à ma persoñe, je n'y prends pas garde non plus<sup>397</sup>, et ma santé va de ce bon train qui fait que

---

<sup>392</sup> Un récit circonstancié de l'échec de ce mariage est présenté dans WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 38-48.

<sup>393</sup> WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 76.

<sup>394</sup> Cosima a déjà eu une fille, le 12 octobre 1860, nommée Daniela Senta. Rappelons que Cosima et Blandine ont prénommé leur enfant respectif en souvenir de leur frère Daniel, mort en décembre 1859.

<sup>395</sup> La Sainte Anne est fêtée le 26 juillet. Selon HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F14, p. 73, n. 3, cette fête se situerait en France le 28 juillet, et le 26 en Italie, mais aucun document n'atteste ce décalage de date. Blandine, dans une lettre à son père du 27 juillet 1862, donc contemporaine de cette lettre de Liszt à sa mère, indique le 26 juillet comme étant la date de la Sainte Anne, patronne de sa grand-mère (OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 32). Il serait plus vraisemblable de supposer une légère erreur sur la date commise par Liszt, en bon « frater » selon la signification de « tête en l'air » qu'il donne à ce sobriquet maternel (voir ci-dessus lettre 9, note correspondant à ce mot).

<sup>396</sup> Daniel Émile Ollivier est né le 3 juillet 1862 à Gémenos (Bouches-du-Rhône), dans la famille de la sœur d'Émile, Joséphine, mariée à un médecin, Charles Isnard. Blandine mourra des suites d'un abcès au sein le 11 septembre suivant. Voir plus bas, lettres à sa mère n° 12 et 13, et la biographie de Daniel Ollivier au ch. 2. 2, en introduction aux L. 6 - 10.

<sup>397</sup> « non plus » : mots ajoutés.



je ne suis pas obligé de m'en occuper.// C'est un héritage que je vous dois, et j'espère que Blandine transmettra également à son fils une santé non-intéressante -Il pourra en tirer profit plus tard pour son travail, coñme je le fais en ce moment – et à ce propos je vous dirai que je suis passablement content de ce que j'ai écrit à Rome, où soñme toute, je me trouve plus à mon aise, et mieux à ma place, pour un certain temps, qu'ailleurs.

Sans essayer de répondre directement<sup>398</sup> à une parenthèse de votre dernière lettre<sup>399</sup>, permettez-moi cependant chère mère de vous observer que vous devriez être accoutumée à ce que d'autres ne se rendent pas bien compte et raison de mes déterminations, et disent à mon sujet diverses choses que les faits contredisent plus tard, et péremptoirement. Vous avez déjà eu plusieurs exemples, assez concluans de cela – et Dieu aidant il s'y en ajoutera// de plus concluans encore. «Wir sind auch nicht so ganz auf den Kopf gefallen – und lassen gerne die Sorge den Kopf zu verlieren anderen Leuten übrig -<sup>400</sup>

Encore une fois, très<sup>401</sup> chère mère, ayez donc boñne<sup>402</sup> confiance en moi, et croyez bien que Dieu m'a béni, d'abord en me doñnant une si excellente mère, et ensuite par des sentimens digne [sic] d'elle, que conservera jusqu'à

son dernier souffle votre très affectionné

fils

F. Liszt

Rome (via Felice 113)

20 Juillet 1862.

J'écrirai à Madame [Tellier ?]<sup>403</sup> par le prochain courrier.

Edouard Liszt<sup>404</sup> vient d'obtenir un très sérieux et flatteur succès qui lui ouvre la voie a un prochain avancement – Il a été noñmé membre de la comission [sic]//chargé des travaux preliminaires à la réforme législative en matière civile ---

*La suite de la lettre est de la main de Carolyne de Sayn-Wittgenstein* <sup>405</sup>.

---

<sup>398</sup> « directement » : mot ajouté.

<sup>399</sup> Cette lettre est perdue, comme toutes celles d'Anna durant les années 1862, 1863 et 1864.

<sup>400</sup> « Nous ne sommes quand même pas tout à fait tombés sur la tête - et nous laissons bien volontiers à d'autres l'angoisse de perdre la tête – ». (Litt. : « Nous ne sommes pas non plus totalement tombés sur la tête - et nous laissons volontiers à d'autres gens les soucis de perdre la tête. ) La présence de guillemets (non refermés comme souvent chez Liszt), et l'expression « une parenthèse de votre dernière lettre », qui précède, peuvent faire penser que Liszt cite ici une phrase de la lettre de sa mère à laquelle il répond. Mais comme cette lettre est perdue, à l'instar de toutes celles d'Anna de l'année 1862, cette hypothèse ne peut être vérifiée. *VIER*, op. cit., 1950, p. 107, a laissé un blanc, comme toujours pour les mots allemands.

<sup>401</sup> *VIER*, op. cit., 1950, p. 107, a écrit « bien » au lieu de « très ».

<sup>402</sup> *VIER*, op. cit., 1950, p. 107 a écrit « bien » au lieu de « bonne ».

<sup>403</sup> Mot difficile à déchiffrer ; *VIER*, op. cit., p. 107, a laissé un blanc ; ce pourrait être « Tellier » ou « Pellier ». Je n'ai pas réussi à identifier cette personne.

<sup>404</sup> Edouard LISZT (1817-1879) : juriste à Vienne, oncle-cousin de Franz, voir notice en note de la lettre n° 8.

Moi aussi, bonne chère mère, je viens vous souhaiter une bonne fête. Tous vos enfans et petits enfans seront loin de vous cette année. Mais leur cœur vous entoureront<sup>406</sup> des mêmes tendresses et des mêmes respects et dans le nombre ceux de votre cher, admirable, et bien aime fils, son[t] les premières. Les miennes aussi j'ose le dire. Nous priérons pour vous comme toujours de tout notre cœur afin que Dieu vous conserve en joie et santé, vous donnant comme jusques ici arrière petits fils et petites filles pleins d'esperances -- Votre fils va fort bien. Sa santé comme la mienne se trouve très bien du climat de Rome et notre vie y est très douce et très tranquille -- Je vous baise les mains très chère et bonne mère de tout mon cœur<sup>407</sup>. avec mille vœux toujours également tendres, et en demandant votre chère bénédiction pour votre fille tendrement et regulierement<sup>408</sup> affectionnée

Carolyne

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 22-23 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, XXXIII, p. 106.

**Description :** Papier bleu vergé. Format : feuille 27,5/21 cm, pliée ensuite en trois. Format de la lettre pliée, le plus grand rectangle : 13,5/7,5 cm.

Marge du haut 5,5 puis 4,5 cm. Liszt suit l'horizontalité des vergetures, mais dans le PS son écriture devient légèrement descendante, car les vergetures, étonnamment, ne sont pas alignées sur la découpe de la feuille : descendantes au recto (p. 1/4), montantes au verso (p. 2/3). Même chose pour le folio 24, appartenant au même papier à lettres.

Même marge du haut sur 3 pages (6 cm puis 4 cm), espace plus saturé sur la 4ème page, plus dense, mais l'écriture restant régulière et sans réelle surcharge, sauf que la signature « Carolyne » est coincée tous en bas à droite.

Particularité : présentation beaucoup plus soignée que d'habitude, sans ratures, lignes régulièrement espacées, surtout en p. 4, de la main de Carolyne (guidées par les traits en filigrane). Il y a juste quelques mots rajoutés dans le corps du texte de Liszt (preuve d'une relecture ?).

**Absence d'adresse.**

Entre cette lettre du 20 juillet 1862 (L10), et celle du 9 août de la même année (L11), on a conservé une lettre de Liszt, datée du 26 juillet ; il y décrit le faste liturgique de la fête de Sainte Anne à Rome<sup>409</sup>. La lettre de Blandine à son père du 27 juillet nous permet, quant à elle, de combler quelque peu l'absence des réponses d'Anna : « Grand-Maman est ravie de votre lettre. [...] Elle était un peu triste de n'avoir point de vos nouvelles. Écrivez-lui le plus que vous pourrez ; elle lit et relit vos lettres, les rumine, les admire, les médite, et les communique aux privilégiés. Cela la fait vivre et la rend heureuse pour longtemps<sup>410</sup>. »

<sup>405</sup> L'écriture de Carolyne de Sayn-Wittgenstein est particulièrement difficile à déchiffrer.

<sup>406</sup> Les verbes en « -ont » (entoureront ; sont) se trouvent en bout de ligne, leur « -t » final est vraisemblablement caché par le collage du folio.

<sup>407</sup> Vier a omis les dernières lignes de cette lettre (*op. cit.*, p. 108).

<sup>408</sup> La lecture de ce mot est incertaine : on croit déchiffrer « regullieusement ». Serait-ce un lapsus pour : « religieusement » ?

<sup>409</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F110, p. 339.

<sup>410</sup> OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 327.

## Lettre 11 – Rome, 9 août 1862

---

Très chère Mère,

Ne sachant pas exactement l'adresse de notre<sup>411</sup> excellent ami M<sup>r</sup> Ferdinand Denis<sup>412</sup> (qui demeure dans votre voisinage) je viens vous prier d'avoir la complaisance de lui faire remettre très sûrement la lettre ci-jointe<sup>413</sup>. J'attache de l'importance au petit service que je lui demande et comme Denis est l'obligeance personnifiée, j'espère qu'il me le rendra de bon cœur.

Blandine vient de m'écrire une toute bonne<sup>414</sup> et charmante lettre<sup>415</sup>. Graces [sic] à Dieu elle est en bon état de santé, et dans les plus parfaites dispositions morales<sup>416</sup>. // Aussitôt que j'aurai fini un très ennuyeux travail qu'il me faut finir au plus vite, je lui écrirai tout au long –

Bien à vous par tous  
les sentimens d'un très  
affectionné fils,  
F. Liszt

9 Aout 62. Rome.

113. Via Felice.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 24 (Deux pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, XXXIV, p. 109.

**Description :** Papier bleu vergé (le même que celui de la lettre précédente, mais plié plus petit. Format : feuille 13,4/21,1 cm, pliée une fois horizontalement et deux fois verticalement. Pliage inhabituel : format plié 6,8/10,6 cm, peut-être pour être inséré dans une enveloppe.

**Absence d'adresse.**

---

<sup>411</sup> *Lecture incertaine :* VIER, *op. cit.*, 1950, p. 109, a lu « votre », mais la lettre initiale ressemble davantage à un « n ».

<sup>412</sup> **Jean Ferdinand DENIS** (1798-1890), voyageur et historien français, spécialiste de l'histoire du Brésil et de la littérature portugaise. Bibliothécaire au ministère de l'Instruction publique en 1838, puis conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève de 1841 à 1865. C'est un ami de Chopin, de George Sand et de Liszt, qui lui a dédié « Au bord d'une source », le deuxième morceau de *l'Album d'un voyageur* (publié en 1840). Son nom est souvent cité parmi les relations amicales de Liszt dans la correspondance de ce dernier avec Marie d'Agoult dès 1836, et surtout dans les années 1840-1841. On le retrouve cité dans la lettre 13 de Liszt à Massart (6 mars 1845). Il sera l'un des amis qui assisteront aux obsèques d'Anna Liszt le 8 février 1866.

<sup>413</sup> Cette lettre de Liszt à Ferdinand Denis ne nous est pas parvenue. Il en sera de nouveau question dans la lettre de Liszt à Anna du 29 janvier suivant (voir plus bas la lettre à Anna n° 14).

<sup>414</sup> « bonne » : VIER, *op. cit.*, 1950, p. 109, a transcrit : « brève » (?) ; il n'a pas compris le « n » surmonté d'un tilde symbolisant la double consonne qui, rétablie, permet de lire « bonne ».

<sup>415</sup> Il s'agit selon toute vraisemblance de la lettre de Blandine du 27 juillet citée plus haut. C'est la dernière lettre de Blandine à son père dont nous disposons (OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 324).

<sup>416</sup> Blandine, qui vient de mettre au monde, sans difficulté, son fils Daniel Ollivier le 3 juillet, se sent en bonne santé. Elle est toute à son bonheur de jeune mère, entourée par son beau-père Démosthène Ollivier (qui élèvera le petit Daniel quand il sera orphelin de mère), par la sœur d'Émile, Joséphine, et par le mari de celle-ci, le docteur Charles Isnard, qui a suivi la grossesse et géré l'accouchement. Elle réside chez ces derniers, à Gémenos, près de Marseille. Émile Ollivier, retenu à Paris par sa fonction de député, puis à Aubusson pour le mariage de son jeune frère Élysée, rejoindra sa femme définitivement le 9 août, quand son beau-frère l'alertera. Au moment où Blandine écrit à son père fin juillet, elle ne sait pas encore qu'une infection l'emportera un mois plus tard (voir plus de précision la biographie de Daniel Ollivier au ch. 2. 2. 2).

Entre cette lettre du 9 août et la suivante (lettre 12, du 12 septembre 1862), on a conservé une lettre de Liszt adressée à Anna le 23 août<sup>417</sup> consistant en un simple billet accompagnant une lettre à F. Denis.

## Lettre 12 – Rome, 12 septembre 1862

---

**Contexte biographique : Liszt ignore la mort de Blandine ; éloge de son père, Adam Liszt.** La santé de Blandine s'est détériorée fin juillet. Une infection au sein s'est déclarée début août et, malgré les soins du docteur Isnard, Blandine meurt le 11 septembre, dans sa propriété de La Moutte près de Saint-Tropez, où elle avait tenu à revenir<sup>418</sup>. Mais lorsque Liszt écrit à sa mère la lettre suivante datée du 12 septembre, il ignore encore que sa fille est morte la veille. En revanche, on peut supposer qu'Anna, elle, était au courant de cette terrible nouvelle au moment où elle a eu cette lettre de son fils sous les yeux.

Très chère Mère,

Si mes lettres vous font seulement la centième part de la joie que les vôtres me causent, j'ai de quoi être bien content, car il y en aura déjà beaucoup. Votre écriture devient toujours plus belle, d'année en année ce me semble, si bien que je voudrais prendre des leçons de calligraphie chez vous ; et aussi, d'année en année<sup>419</sup> la douceur des témoignages de votre tendresse augmente pour moi. J'ai été touché aux larmes par la pitié de votre souvenir pour mon père, et vous remercie de tout mon cœur d'avoir ainsi pensé à lui et à moi simultanément le 28 Aout<sup>420</sup>. Ce pressentiment de mon père, qui se fixa promptement pour lui en conviction<sup>421</sup>, je dirai presque en article de foi, que son fils devait sortir de la route frayée par ceux de sa classe sociale, et rencontrer//les chances d'une destinée singulière, -- ce pressentiment dis-je, dans les circonstances où il le conçut, -- à Raiding, au village en dehors et au loin de toute civilisation, -- n'ayant pour agrément de société que les parties de Tarots avec quelques curés de campagne et des collègues de l'administration du Prince Esterhazy<sup>422</sup>, lesquels lui étaient fort<sup>423</sup> inférieurs comme intelligence, n'entendant plus de

---

<sup>417</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F111, p. 340.

<sup>418</sup> Sur la maladie et la mort de Blandine, la mise au point la plus convaincante – en désaccord parfois avec les affirmations d'Alan Walker – est due à Claude Knepper (*QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 1-81). Sur ce sujet, voir plus bas la biographie de Daniel Ollivier, dans le chapitre des « Lettres à d'autres membres de sa famille », ch. 2. 2. 2, L. 6 à 10).

<sup>419</sup> Curieusement, Liszt a adopté deux graphies différentes pour le mot « année » : dans cette ligne, la première fois, il l'écrit comme de nos jours avec deux « n », la deuxième comme il le fait d'ordinaire, avec un seul « n » surmonté d'un tilde. Dans la première partie de la phrase, il écrit les deux fois « année ».

<sup>420</sup> Adam Liszt était mort le 28 août 1827 (voir notice dans la biographie d'Anna Liszt ci-dessus, ch. 2. 1, introduction).

<sup>421</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 110, a omis le soulignement de ce mot.

<sup>422</sup> Il s'agit du prince hongrois **Nicolas II ESTERHÁZY** (1765-1833), mélomane comme ses illustres prédécesseurs, mécènes de Haydn et de Beethoven. Adam Liszt, le père de Franz, avait été régisseur de ses domaines.

<sup>423</sup> « fort » : mot omis par VIER, *op. cit.*, 1950, p. 110.

musique si ce n'est le<sup>424</sup> tapotement de son petit prodige de fils, âgé de 8 ou 9 ans ! – Comment ne pas en être frappé ? – Il n'hésita pas ; et ne se plia pas à toutes les bonnes raisons des gens raisonnables. Il lui fallait faire le sacrifice d'une position aisée, rompre avec des habitudes au moins commodes, s'expatrier, demander à sa femme de partager un sort douteux, gagner de quoi subvenir à notre modeste existence en donnant des leçons de latin, de géographie, d'histoire, de Musique – en un mot quitter le service du prince Esterhazy, partir de Raiding, s'établir à Vienne pour me faire prendre des leçons chez notre bon et excellent// Czerny<sup>425</sup> – et de là, affronter les risques d'une carrière très problématique ..... Et tout cela avec quelques cents francs d'épargne ! --- Certes, très chère mère, vous avez bien raison en disant que sur des milliers de pères pas un n'aurait été capable d'un pareil dévouement, ni d'une telle persévérance dans cette sorte d'obstination intuitive propre aux caractères exceptionnels<sup>426</sup>. Mais puisque vous vous êtes associée jour par jour, heure par heure à tout ce que mon père ressentait<sup>427</sup> pour moi, comme une épouse soumise autant qu'en mère pleine de tendresse, laissez moi vous rapporter avec le plus fidèle respect, et toute l'émotion de ma gratitude la part qui vous revient. En m'écrivant « il a atteint en cela son but « *Er hat sein Ziel darin erreicht* »<sup>428</sup> vous m'accordez<sup>429</sup> votre bénédiction avec celle de mon père. Je la reçois dans l'humilité de mon cœur, implorant Dieu de repandre la sienne sur les bons desirs de

votre fils tout affectionné

F. Liszt

12 septembre 62 – Rome. //

Je voulais répondre aujourd'hui à vos questions sur S<sup>te</sup> Elisabeth ; mais la poste partant dans une heure, ce sera pour la prochaine fois -- et bientôt<sup>430</sup>.

---

<sup>424</sup> VIER (ibid), rajoute indument un mot : « que le tapotement ».

<sup>425</sup> **Karl CZERNY** (1791-1857), compositeur, pianiste virtuose et célèbre professeur de piano autrichien, élève de Hummel, Salieri et Beethoven. C'est lui qui a enseigné le piano gratuitement à Liszt, à Vienne, de mai 1822 à août 1823, et organisé la célèbre rencontre entre Beethoven et le jeune prodige âgé de douze ans. Liszt lui est resté très attaché. Il l'a fait venir en 1837 à Paris, où le musicien autrichien fut l'un des compositeurs de l'*Hexaméron* (voir plus loin les lettres de Liszt à Massart). Il lui a dédié ses *Études d'exécution transcendantes (1838 et 1851)*. Pour plus de détails sur les relations de Liszt avec son maître, voir GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1242.

<sup>426</sup> L'enfance de Liszt était connue du public, à cette date, par la biographie que lui avait consacrée Joseph d'Ortigue dans la *Gazette musicale* de juin 1835. Mais cette lettre du musicien à sa mère nous en offre un éclairage plus intime, révélant la vision subjective de sa relation à son père.

<sup>427</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 111, a laissé un blanc à la place de « ressentait » (lecture claire sinon vraisemblable).

<sup>428</sup> Vier (ibid.) a laissé un blanc à la place de cette expression allemande, dont la traduction française figure sous la plume de Liszt juste avant.

<sup>429</sup> Vier (ibid.) a écrit erronément « accorderez ».

<sup>430</sup> Il s'agit de l'oratorio *La Légende de Sainte Élisabeth* que Liszt a commencé à composer en 1856 à Weimar et achevé en mai 1862 à Rome, et qui sera exécuté pour la première fois en août 1865 à Pest (STRICKER, *op. cit.*, 1993, p. 93 et 95). Comme il le promet ici, Liszt répondra dans une prochaine lettre (trois mois plus tard, toutefois) aux questions de sa mère, développant des explications sur le genre de l'oratorio et sur la vie de Sainte Élisabeth (1207-1231), franciscaine hongroise, et il lui rappellera les penchants mystiques qui ont marqué sa propre enfance et son adolescence (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F114, p. 347, Rome 2 décembre 62).

Avez-vous remarqué que le 28 Aout, jour de S<sup>t</sup> Augustin, est aussi la date de la naissance de Goethe ? Ce Weimar joue un singulier rôle à travers les années dans ma petite vie. Avant de me placer sous la direction de Czerny mon père désirait me conduire à Weimar chez Hümel<sup>431</sup>, qui si vous vous en souvenez<sup>432</sup> demandait un ou <sup>433</sup>plusieurs ducats par leçon, ce qui facha mon père, comme une exigence [*sic*] fort déplacée de la part d'un ancien ami. Plus tard en 1836 ou 37, j'avais l'idée d'écrire de Milan au Grand Duc de Weimar (que je ne coñaissais pas alors car je ne suis revenu<sup>434</sup> en Allemagne qu'en 1839<sup>435</sup>) pour me proposer coñe remplaçant de Hümel (qui venait de mourir) en qualité de maitre de chapelle. Plus tard encore (en 1841) je reçus à Weimar sans y avoir songé à l'avance, ma première décoration ; c'est un accident qui pour les individus du sexe mâle laisse toujours un souvenir distinct ; - etc etc etc<sup>436</sup>

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 25-26 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures** : VIER, *op. cit.*, 1950, XXXV, p. 110.

**Description** : Papier bleu, lisse, non vergé. Format : feuille de 26,8/20,7 cm pliée en deux, puis en 3 horizontalement. Format de la lettre pliée : 13,3/6,5 cm. Marges de haut de page de taille ordinaire, en decrescendo habituel.

Particularités : présentation peu soignée (des ratures, écriture rapide, petite).

La dernière page est plus dense, entièrement utilisée : le troisième « etc » est en surcharge en bas à droite.

Absence d'adresse.

## Lettre 13 – Rome 27 septembre 1862

**Contexte biographique** : mort de Blandine le 11 septembre ; lettre de **condoléances**. Entre la lettre 12 et la lettre 13, Liszt a appris la nouvelle de la mort de Blandine par une lettre d'Émile Ollivier<sup>437</sup>, qui en informait aussi Anna<sup>438</sup>. Les obsèques ont eu lieu à Saint-Tropez dès le 12 septembre, en présence de la famille Ollivier (Émile, son père Démosthène très attaché à Blandine, Joséphine et Charles Isnard), sans que Liszt ni Marie d'Agoult ne s'y rendent. Émile Ollivier, écrasé de

<sup>431</sup> **Johann Nepomuk HUMMEL** (1778-1837) : compositeur, pianiste et chef d'orchestre autrichien. Élève de Mozart, de Haydn et de Salieri, il avait été particulièrement célèbre comme pianiste dans toute l'Europe au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est cité dans une lettre à Massart comme mauvais arrangeur pour piano des symphonies de Beethoven (2. 3. 5, L. 2).

<sup>432</sup> VIER, *op. cit.*, 1950, p. 111, a écrit par erreur, et en introduisant une faute de français « rappelez » au lieu de « souvenez ».

<sup>433</sup> « un ou » : mots ajoutés dans la marge de gauche.

<sup>434</sup> Vier a écrit « venu » au lieu de « revenu ».

<sup>435</sup> « car je ne suis revenu<sup>435</sup> en Allemagne qu'en 1839 » : mots rajoutés à l'intérieur de la parenthèse, sous la ligne, en très petit.

<sup>436</sup> Le troisième « etc. » est ajouté en bas de page, en surcharge (VIER, *op. cit.*, p. 112, l'a omis). On constate que, sous la plume de Liszt, s'agit d'une formule ternaire obligée lorsqu'il écrit « etc. ». L'absence de signature est normale, puisque ces lignes sont en *post-scriptum*.

<sup>437</sup> D'après WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 600, n. 6 : autographe NAF 25193, f. 14.

<sup>438</sup> Lettre d'Émile Ollivier à Anna du 11 septembre 1862, NAF 23192, pièce n°1, f. 8 (d'après KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 18, n. 58).

douleur, désespéré, quitte immédiatement Saint-Tropez pour Nice, puis il se rend à Turin, Florence<sup>439</sup>, et finalement à Rome où il trouve refuge auprès de Liszt<sup>440</sup>, qui s'est appliqué, avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein, à lui apporter le plus de réconfort possible<sup>441</sup>. Comme lors de la mort de Daniel, trois ans plus tôt<sup>442</sup>, Liszt écrit à sa mère, déjà informée de la nouvelle, pour la réconforter en partageant sa peine<sup>443</sup>. La réaction d'Anna à ce nouveau malheur ne nous est connue que par une phrase de cette lettre de Liszt, du moins au travers des correspondances publiées à ce jour<sup>444</sup>.

Ma première, ma constante pensée dans le cruel malheur qui nous<sup>445</sup> frappe c'est vous, très chère Mère --- Vous qui avez eu tant de part à cette douce et chère existence qui hélas, n'est plus --- par les soins, la tendresse et l'amour que vous prodiguez chaque jour, chaque heure à son enfance ; vous qu'elle aimait si pieusement et qu'elle se sentait à son tour heureuse de pouvoir soigner faire patienter, egayer et charmer ! --- Quelle tristesse, quel vide<sup>446</sup> sa disparition de ce triste monde vient// faire pour vous. J'en pleure et m'en afflige plus que je ne puis vous le dire. Mais vous montrez vraiment, très chère mère, dans une telle désolation, une résignation admirable – et la lettre que vous avez écrit à Ollivier<sup>447</sup>, et qu'il vient de me

---

<sup>439</sup> Voir KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 19.

<sup>440</sup> On trouve dans les archives Daniel Ollivier un billet autographe de Liszt, sans date ni destinataire, mais de toute évidence adressé à Émile Ollivier à la mort de Blandine, disant : « Je ne vous dis qu'un mot en ce moment. Venez. Venez – mon très cher – Je vous le demande de tout mon cœur, au nom de notre commune douleur – et vous attends. Si je suis prévenu du jour de votre arrivée, j'irai au devant de vous. Qu'elle nous bénisse d'en haut ! FL. » (NAF 25180, f. 96). Il faut supposer que ce billet aura été envoyé à la hâte, dans une enveloppe contenant peut-être une autre lettre, peut-être de Carolyne ; mais il est bien de l'écriture de Liszt, il ne s'agit pas d'un télégramme. À la suite de ce séjour à Rome, Émile Ollivier entretiendra une correspondance très régulière avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein, dont l'« accueil tout maternel à [son] égard » l'a profondément touché (*op. cit.*, ci-après, p. 41), correspondance qui ne cessera qu'à la mort de la princesse, en 1887. Les lettres échangées entre Carolyne et Émile (ainsi que la deuxième femme de celui-ci, Marie-Thérèse, née Gravier) ont été publiées par la petite-fille d'Émile et Marie-Thérèse Ollivier : Anne TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984.

<sup>441</sup> Ces événements sont relatés dans WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 67. Une étude plus approfondie sur ce sujet, et plus rigoureusement documentée, a été réalisée par Claude KNEPPER (*QIL* 7, *op. cit.*, p. 1-81). L'auteur apporte un éclairage nouveau, fondé sur une documentation rigoureuse, sur la maladie et la mort de Blandine, s'opposant à la version donnée par Alan Walker qui avait fait foi jusque-là : d'après les recherches de Claude Knepper, la mort de Blandine ne serait pas imputable au traitement de son beau-frère le docteur Isnard, mais à une maladie qui avait commencé à l'affaiblir dès le troisième mois de sa grossesse (voir plus loin au chapitre 2. 4ss, dans la biographie introduisant les lettres de Liszt à Daniel Ollivier, des informations plus complètes sur ce sujet). Quant à la date de la mort de Blandine, qui a porté à controverse, certains la situant le 9 septembre, C. Knepper fait une mise au point convaincante : elle a bien eu lieu le 11 septembre.

<sup>442</sup> Voir plus haut L. 8.

<sup>443</sup> Malgré la mort de sa petite-fille, Anna Liszt, âgée à cette date de soixante-quatorze ans, restera jusqu'à la fin de sa vie dans le logement voisin de celui d'Émile Ollivier qu'elle occupait depuis deux ans. Son petit-gendre, veuf, continuait à lui vouer une grande affection. On peut supposer qu'il l'a aidée à conserver soigneusement les lettres qu'elle recevait de son illustre fils, et qu'il s'est procuré par la suite celles qu'Anna avait adressées à celui-ci, en les demandant à Carolyne de Sayn-Wittgenstein, avec qui il entretenait une correspondance soutenue (publiée en 1984 par Anne Troisier de Diaz, *op. cit.*).

<sup>444</sup> Aucune lettre de Liszt à Cosima n'a été conservée entre le 28 mai 1860 et le 14 décembre 1865. Celles de Cosima à son père, s'il y en a, ne sont pas publiées à ma connaissance.

<sup>445</sup> Il semble que Liszt ait écrit « nous » et non « vous », comme l'a interprété VIER, *op. cit.*, 1950, p. 112), mais ce n'est pas tout à fait certain.

<sup>446</sup> On croit lire « vuide ».

<sup>447</sup> Cette lettre ne semble pas avoir été conservée.



montrer, m'accorde la seule consolation à laquelle je suis accessible en ce moment : celle de savoir que vous supportez chrétiennement votre douleur .....

Ollivier est arrivé hier matin<sup>448</sup>. Il demeure avec moi. Ce matin jour de St Come et Damien je l'ai conduit à un ancien temple de Romulus et Remus au Forum, depuis changé en église<sup>449</sup> et dédié aux saints patrons de notre unique Cosima<sup>450</sup>. // J'ai été bien inquiète [sic]<sup>451</sup> d'elle, et ne suis que peu rassuré – C'est avec abondance de larmes que je la fête aujourd'hui, associant en pensée Blandine et Daniel, qui prient pour elle avec moi. Ces trois êtres n'étaient qu'une âme .....

-

Si coïne Ollivier me le dit elle est près de vous, très chère mère rappelez lui qu'il y a bien longtemps qu'elle ne m'a pas écrit. Elle a laissé ma dernière lettre (adressée chez Wagner à Bieberich<sup>452</sup>) sans reponse je ne sais plus du tout ce qu'elle est devenue. Ollivier me dit qu'elle est enceinte<sup>453</sup>. Suppliez la pour moi de prendre soin d'elle. -- //

Michel Ange disait que c'était à tort qu'on se réjouissait de la naissance d'un enfant ; qu'il fallait au contraire pleurer de voir un être de plus participer aux souffrances dévolues à l'humanité et réserver exclusivement<sup>454</sup> pour les morts à ceux<sup>455</sup> qui après une noble vie sont morts dans le Seigneur, nos accents d'allégresse. Si c'est une erreur ce n'est que dans ce sens, qu'ici bas<sup>456</sup> nous ne pouvons nous réjouir « qu'avec tremblement ».

Dites à Cosima de me donner bientôt de vos nouvelles et des sieñes. Je lui aurais télégraphié pour le jour de sa fête si j'avais su où la chercher -- --

Que Dieu nous accorde misericordieusement<sup>457</sup> ses benédiction  
et sa paix

F. Liszt

---

<sup>448</sup> Émile séjourne chez Liszt du 26 septembre au 22 octobre, rencontrant aussi Carolyn S.W., avec qui il lie des liens d'amitié durables.

<sup>449</sup> « église » et non « temple », interprétation erronée de VIER, op. cit., p. 113. Liszt avait d'abord écrit quelques mots, barrés ensuite, illisibles, puis les a remplacés, au-dessus de la ligne, par « depuis changé en église et ».

<sup>450</sup> Daniel et Blandine étant morts, Cosima reste la seule, « l'unique », enfant vivante de Liszt. Elle survivra à sa grand-mère et à ses parents, puisqu'elle mourra en 1830, âgée de quatre-vingt-treize ans. Claude Knepper a publié dans le *Quaderni dell' Istituto Liszt*, n°7, 2008, p. 17, la lettre d'Émile Ollivier à Cosima racontant la mort de Blandine (voir plus bas dans les compléments à cette lettre de Liszt à sa mère n° 13).

<sup>451</sup> Il convient sans doute de lire « inquiété ». VIER, op. cit., 1950, p. 111, corrige logiquement en « inquiet ».

<sup>452</sup> « Bieberich » : Vier a laissé un blanc. Wagner venait de s'installer à Tribtschen, en Suisse, alors qu'il résidait auparavant à Biebrich. Cosima vit avec son mari Hans von Bülow à Berlin, mais elle le suit dans ses déplacements liés à son travail musical ; ce n'est pas encore l'époque de sa liaison avec Wagner. Après la mort de sa sœur, elle ira à Paris pendant quelque temps pour tenir compagnie à Anna Liszt, sa grand-mère. Biebrich (ou Bieberich) est une station de villégiature près de Wiesbaden (POCKNELL, op. cit., lettre n°12 à Agnès Street-Klindworth, transcription de l'original français p. 306).

<sup>453</sup> En effet, Cosima mettra au monde, le 20 mars 1863, son deuxième enfant, une fille qu'elle nommera Blandine Élisabeth (von Bülow), en souvenir de sa sœur. Sa fille aînée, née le 12 octobre 1860, avait été prénommée Daniela Senta (von Bülow, en souvenir de Daniel Liszt, mort dix mois auparavant).

<sup>454</sup> Mot ajouté.

<sup>455</sup> « a ceux » : mots ajoutés au-dessus de la ligne.

<sup>456</sup> « ici bas » : ajouté.

<sup>457</sup> Mot ajouté.



27 Septembre 62.

Madame Haton<sup>458</sup> m'a écrit quelques lignes fort touchantes dont je vous prie de la remercier vivement en attendant que je sois en état de le faire moi-même. Ollivier vous écrit par la même poste<sup>459</sup>.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179f. 27-28 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, XXXVI p. 112. Un fragment est cité par WALKER, *op. cit.*, II, 1998, note\* p. 67.

**Description :** Même papier bleu, de même format, que celui de la lettre précédente. Marge du haut généreuse, occupée en page 4 par une surcharge, à angle droit, de plusieurs lignes, faisant suite à une ligne rajoutée verticalement dans la marge de gauche. Cette lettre ne comporte pas de vedette, elle est signée d'une griffe. Absence d'adresse.

### Compléments à la lettre 13 sur la mort de Blandine

En écho à cette lettre de Liszt à sa mère, nous disposons de plusieurs écrits évoquant cet événement tragique.

**1 – Une lettre d'Émile Ollivier à Cosima, écrite vers le 22 septembre 1862, contient le récit émouvant de la mort de Blandine :**

Le déplacement, le changement d'air n'ont rien produit sur le physique ils ont eu une influence immense sur le moral ; elle s'est crue guérie. Jusqu'au bout, elle est restée belle. Le corps était broyé et se tordait que l'œil clair, vif, distinguait, pénétrait et que la bouche désignait et appelait. Quelques heures avant sa mort, elle a relevé une faute de français que je venais de commettre. Jusqu'au bout elle a déployé une énergie de volonté à stupéfier. Deux jours avant sa mort elle nous a forcés à la transporter sur une chaise, au bord de la mer, et elle est restée là deux heures, quoique agonisante, s'écriant de sa voix toujours douce comme un chant : La Mer ! La Mer ! que c'est beau. Approchez moi plus près que je puisse jouer avec les vagues ! elle n'a eu qu'un moment d'émotion : quelque heures avant sa mort, quoique ne la soupçonnant pas, elle a fait appeler son enfant qu'elle avait déjà voulu voir le matin. "Il n'est qu'yeux, s'est-elle écriée : n'est-ce pas nourrice que c'est un bon enfant qui ne donne pas d'embarras". Et comme si ce petit eut compris il jeta vers elle ses

---

<sup>458</sup> **Madame HATON** : « Fille du général Petit qui, en 1814, en sa qualité de commandant de la première division de la Vieille Garde, reçut les adieux de Napoléon à Fontainebleau » (VIER, *op. cit.*, note 4, p. 114). **Jean-Martin PETIT** (1772-1856), général fidèle à Napoléon I<sup>er</sup>, puis rallié à la royauté sous la restauration, commandera par la suite l'Hôtel des Invalides sous les ordres de Jérôme Bonaparte. Sa fille, **Rose Eugénie Claire PETIT**, qui a épousé Charles HATON DE LA GOUPILLIÈRE, juge d'instruction, est une amie d'Anna Liszt. Les filles de Liszt participent à ses soirées durant la période où elles vivent chez madame Patersi. (Sources : <<http://www.anales.org/archives/x/haton.html>> (consulté le 30 mars 2021), et la correspondance entre Liszt et sa fille, publiée par Daniel OLLIVIER, *op. cit.*, 1936).

<sup>459</sup> *Tout ce PS est rajouté dans la marge de gauche, puis continué dans celle du haut.*

petites jambes et ses petits bras. Des larmes remplirent ses yeux. Qu'as-tu, lui dis-je ; tu es attendrie (c'est le mot j'exprimais les émotions subites qui lui étaient habituelles). Oui, mon chéri, répondit-elle : il est si gentil ! Pas plus dans son agonie qu'avant, elle n'a vu et su qu'elle mourrait. Son dernier cri a été Daniel ! Elle avait si ardemment désiré ce fils. [...]. La veille de sa mort comme le jour de son enterrement le temps a été magnifique : au moment même où elle expirait un orage violent à [sic] éclaté, un éclair a illuminé son visage dont la mort avait mis en relief les lignes dantesques et la foudre semblait venue pour lui dire : viens, suis-nous, nous t'avons préparé les voies là haut<sup>460</sup>.

**2 – Une lettre d'Émile Ollivier à Carolyne de Sayn-Wittgenstein, de Saint-Tropez, le 28 novembre 1862, exprime sa reconnaissance envers Carolyne et Liszt pour le soutien qu'ils lui ont apporté après la mort de sa femme :**

Il n'est pas de jour depuis mon départ de Rome que je n'aie l'intention de vous écrire, pas de jour que je n'aie pensé avec attendrissement et reconnaissance à votre accueil tout maternel et que je ne me sois rappelé, pour les regretter et les bénir tout ensemble, les longues conversations dans lesquelles j'épanchais ma douleur et la soulageais en vous la racontant. [...] Je vous prie de faire à Liszt mes plus tendres amitiés. Le malheur qui nous a frappés doit nous unir davantage. Je serai toujours son gendre<sup>461</sup>.

À cette lettre, on peut en rajouter sept autres, qu'Émile Ollivier intègre dans son *Journal*. Ce sont des lettres adressées par lui à diverses personnes au moment de la mort de Blandine : il les a recopiées lui-même, un an après le décès de sa femme, à l'intention de son fils Daniel<sup>462</sup>.

**3 – Une lettre de Liszt au Grand-duc Charles Alexandre, du 1<sup>er</sup> novembre 1862, contient des lignes faisant allusion à cette mort.**

Liszt se dit confus de ne pas avoir présenté ses condoléances au grand-duc qui a perdu un oncle en juillet : « [...] pardonnez-moi d'y avoir manqué alors que tant d'affliction m'oppressait. Il est certains états de l'âme où l'on ne sait guère comment on vit ; il semblerait que ce soit quelque autre qui prenne ce soin pour nous ! -- / Enfin, puisqu'il faut vivre quand même, je m'y reprends par le côté qui m'a souvent ménagé de l'adoucissement et donné quelque fortitude. C'est vous dire, Monseigneur, que je travaille et que je fais ce que je puis pour remplir ma tâche. / *La Légende de Sainte Élisabeth* est terminée. Puisse cette œuvre servir pour sa part à la glorification de la "chère Sainte", et propager le céleste parfum de sa piété, de sa grâce, de ses souffrances, de sa résignation à la vie, de sa douceur envers la mort ! » Dans la suite de cette lettre, le thème de la mort continue en sourdine alors que Liszt parle de « quelques autres

---

<sup>460</sup> Lettre publiée par Claude KNEPPER (*QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 16-17). Autographe : copie de la main de Marie-Thérèse Ollivier, Paris, Archives Nationales, 542 AP 16, pièce n. 353.

<sup>461</sup> TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 41-43.

<sup>462</sup> On peut les lire dans : Émile OLLIVIER, *Journal*, Paris, Julliard, 1961, t. II, p. 56- 62.

« compositions qui se rattachent au même ordre d'émotion », dont l'une, intitulée *Vision à la chapelle Sixtine*, qui, rapprochant Mozart et Salieri (transcription de deux pièces du *Requiem* de Mozart) « touche au plus sublime des mystères ; à celui qui révèle l'Amour victorieux du Mal et de la Mort<sup>463</sup>. »

**4 – L'incipit d'une lettre de Liszt adressée à Joseph d'Ortigue le 28 novembre 1862 présente une allusion, qui reste très laconique, à la mort de Blandine :**

« Les grandes douleurs sont les messagères du ciel. Elles nous ramènent droit à Dieu ; alors que nos larmes se fondent dans la prière, il nous unit à son inénarrable amour<sup>464</sup>. »

**5 – Lettre de Liszt à Émile Ollivier du 10 janvier 1864**

Je réponds du fond de mon cœur à vos lignes, cher Ollivier<sup>465</sup>. Celle que nous avons perdu [*sic*] ne quitte point ma pensée. Merci de m'en parler comme vous le faites. Qu'elle soit toujours une pure et sereine lumière à la noble activité de votre intelligence, aux vertueux témoignages de votre valeur. Par ce que nous accomplirons de Bien nous demeurerons en communion avec Elle ! – Merci aussi de sa photographie. Votre inscription ajoute une tristesse plus douce à cette chère image. L'esquisse au crayon rouge qu'Étex m'a donné [*sic*] ici l'année dernière, veille toujours comme un bon ange auprès de mon lit<sup>466</sup>.

**6 – Quelques lignes de Liszt dans les lettres adressées à sa mère quelques mois plus tard reviennent sur son deuil.**

Sa lettre du 19 janvier 1863 se termine par ces mots : « Quand vous verrez M<sup>r</sup> de Szemeré soyez assez bonne pour lui dire combien ses touchantes lignes sur Blandine m'ont émues [*sic*]. Je visite souvent la douce et noble enfant par mes larmes et mes prières ! --- / Bénissons Dieu, très chère mère, et demandons lui qu'il unisse nos âmes dans son amour infini à travers les épreuves de la vie et de la mort, pour l'éternité<sup>467</sup> ! »

Et celle du 8 mai 1863 par ces lignes qui relient entre eux les souvenirs de ses deux enfants morts :

Quelques mois après la mort de Daniel j'ai relu les strophes appelées « les Morts » que Lamennais a publié dans le volume de ses *Mélanges*<sup>468</sup>. Chacune d'elles retombe ou plutot

---

<sup>463</sup> HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, Hachette, 1987, p. 449.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p. 452.

<sup>465</sup> Cette lettre d'Émile Ollivier, datée du 1er janvier 1864, est publiée par C. Knepper en ligne :

<<http://www.liszt.cnrs.fr/lettre/listoneyear/idc/1/y/1864>>. Ollivier donne à Liszt de nouvelles de sa mère, qui « supporte son isolement avec une admirable sérénité », et exprime sa propre souffrance « le vide affreux qui s'est fait dans ma vie » ; il lui envoie un portrait de Blandine.

<sup>466</sup> Autographe NAF 25180, f. 97-98.

Publication en ligne par C. Knepper : <<http://www.liszt.cnrs.fr/lettre/listyears/idc/1>>

<sup>467</sup> Voir plus bas la lettre à Anna n° 14.

<sup>468</sup> Il s'agit des *Troisièmes Mélanges*, Par M. l'Abbé F. de La Mennais, Chez Paul Daubée et Cailleux, Paris, février 1835. L'ouvrage regroupe des articles théoriques publiés par l'abbé dans des journaux, et se termine sur deux textes

remonte à cette simple et sublime exclamation « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! » C'est//le retentissement de la miséricorde de Dieu dans l'âme humaine, et la révélation du mystère de la vie et de la mort par l'infinie béatitude de son amour<sup>469</sup>.

En lisant les strophes de Lamennais je les traduais involontairement en musique. J'ai noté ces accords, quelque faibles et impuissants qu'ils soient<sup>470</sup>. Plus tard j'en écrirai d'analogues pour Blandine. Ne nous attristons pas trop des douleurs de la vie<sup>471</sup>, chère mère, puisque cette vie n'est qu'un commencement et qu'il nous est donné de mourir « dans le Seigneur » qui nous aime et nous appelle [sic] à Lui !

Croyons -- et notre foi s'accomplira<sup>472</sup>.

### **7 – Réactions de la mère de Blandine Liszt-Ollivier, Marie d'Agoult.**

Dans sa correspondance avec diverses personnes<sup>473</sup>, Marie d'Agoult, brouillée avec le couple Ollivier depuis 1860, semble ne pas avoir été très affectée par la mort de sa fille. Cependant, son *Journal* témoigne de son bouleversement intime. Certaines pages en sont publiées par Charles Dupêchez dans sa biographie de Marie d'Agoult. Celle-ci se remémore les moments passés avec Blandine :

Genève ! Nonnenwerth ! La Maison rose, ses fleurs, ses sourires, cette vie joyeuse et cette beauté splendide ! Tout cela n'est plus. [...] Je lui avais donné le plus doux des noms, et qui lui allait si bien : Blandine... Elle était caressante, agréable, flatteuse à l'œil et à l'oreille. Son regard, sa voix, son sourire avaient une grâce ineffable. [...] Mardi 16 [septembre 1862 ?] : Je ne puis m'arracher à cette douloureuse absorption qu'en me plongeant dans la philosophie. Je lis pendant plusieurs heures avec une sorte de fièvre... Ô ma douce Blandine, comme la

---

de type lyrique-épique : « Les Morts » (p. 429) et un « Hymne à la Pologne ». « Les Morts » se présente comme une sorte de poème en prose, ou de versets bibliques, dont chaque strophe se termine par un refrain : « Et nous aussi, bientôt nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. / Où sont-ils ? qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur* ». La phrase en italique est la traduction du verset 14.13 de l'*Apocalypse*. Le texte décrit une foule d'humains s'écoulant sur les rives d'un fleuve (pouvant évoquer le Styx, à connotation antique), et il insère, en italique, des paroles empruntées à des textes bibliques ou liturgiques (à valeur chrétienne). Cet ouvrage est accessible en ligne :

<[https://books.google.fr/books?id=OelgkKs3UYIC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=OelgkKs3UYIC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false)> [consulté le 20 mars 2021].

<sup>469</sup> Extrait de la lettre à Anna n° 16, du 8 mai 1863 (voir plus bas).

<sup>470</sup> Il s'agit de l'œuvre musicale : « Les morts – Oraison », première des *Trois Odes Funèbres*, composées de 1860 à 1864 (voir plus haut la lettre n° 8 de Liszt à sa mère, sur la mort de Daniel survenue le 13 décembre 1859).

<sup>471</sup> « des douleurs de la vie » : mots écrits au-dessus d'un mot plus bref barré, illisible.

<sup>472</sup> Voir plus bas la lettre à Anna n° 16.

<sup>473</sup> Aucune lettre ayant pu être échangée entre Liszt et Marie d'Agoult à l'occasion de la mort de leur fille n'a été conservée. Une seule allusion à leur deuil commun se trouve à la fin de la dernière lettre de Liszt à Marie, datée du 15 novembre 1864, où il défend sa conception de la musique à programme : « ...Et, prions pour nos chers morts ! » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1221).

mort l'a transfigurée ! ... Sentira-t-elle quelque part dans l'infini combien elle m'était chère et sacrée ! ... Je reste tout le jour au lit faute de *volonté* pour me lever<sup>474</sup>.

D'autres écrits, qui ne sont pas des lettres, paraîtront l'année suivant la mort de Blandine : un poème de Louis Ratisbonne et un article de Bertalan Szemere, quelques notes d'Alfred de Vigny. Ils sont présentés plus bas, en complément des lettres de Liszt à sa mère de 1863 (ch. 2. 1, L. 14).

## **Lettres à Anna n° 14 ; 15 ; 16 : trois lettres de l'année 1863.**

### **Répartition des lettres durant les trois dernières années de la vie d'Anna Liszt.**

Après 1862, jusqu'à la mort d'Anna (le 6 février 1866), les lettres de Liszt conservées sont nombreuses : sept lettres en 1863, huit en 1864, cinq en 1865, et une en 1866 – soit un total de 20 lettres en trois ans, si l'on excepte la dernière. Or, on n'en possède qu'une seule de sa mère durant ces trois années : la dernière conservée, écrite en mai 1865. Il est vraisemblable que, si Anna a soigneusement archivé les lettres de son fils, celui-ci, dans ses perpétuels déplacements, n'aura pas pris le même soin.

### **Lettre 14 – Rome, 29 janvier 1863**

---

**Contexte biographique.** Après la mort de Blandine, Anna Liszt reste dans son appartement parisien voisin de celui d'Émile Ollivier, qui l'entoure d'une affectueuse attention, mais s'absente tous les étés. Pour la soutenir après la mort de Blandine, Cosima est venue lui tenir compagnie pendant quelque temps, puis est retournée à Berlin auprès de son mari, Hans von Bülow<sup>475</sup>. Liszt, toujours installé dans son appartement romain de la via San Felice, mène une vie mondaine assez sédentaire, donnant des concerts dans les demeures des nobles et des prélats, et attirant à lui de plus en plus d'élèves de piano, auxquels il donne, comme toujours, des leçons gratuites<sup>476</sup>. Il se consacre aussi à la composition, s'orientant surtout vers des sujets religieux<sup>477</sup>. Émile Ollivier, après s'être rendu en Italie, puis être retourné à La Moutte

---

<sup>474</sup> Charles DUPÊCHEZ, *Marie d'Agoult*, Paris, Perrin, 1989, p. 268. Ces extraits du journal de Marie, propriété de madame Edme Jeanson (née Daniela Trolley de Prévaux, arrière-petite-fille de Blandine Liszt par sa mère née Blandine Ollivier), ne figurent pas dans l'autre ouvrage en deux tomes publiés par le même auteur : DUPÊCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, 1990.

<sup>475</sup> Information fournie par la lettre de Liszt à sa mère du 22 novembre 1862, dans laquelle il explique à Anna que Cosima ne peut pas venir s'installer définitivement auprès d'elle (HAMBURGER, *op. cit.*, F112, p. 341).

<sup>476</sup> Durant l'hiver 1862-1863, Liszt donne six concerts classiques d'œuvres vocales à Rome. Sur le « désert musical » que constituait cette ville, voir plus bas, dans la lettre n° 16 du 8 mai 1863, les notes de bas de page consacrées à la pianiste Marcelline Czartoryska.

<sup>477</sup> Il compose le *Cantico del sol di Francesco d'Assisi*, des *Variations* sur la cantate de Bach *Weinen, Klagen, Sorgen, Zagen*, et commence à travailler à l'oratorio *Christus*.

(Saint-Tropez) auprès de son père et de son fils, est finalement rentré à Paris en décembre, pour reprendre les activités exigées par sa fonction de député à la chambre<sup>478</sup>.

Chère mère,

Vos chères bonnes lignes sont cette fois d'une écriture un peu moins ferme que de coutume. Votre indisposition en est probablement cause<sup>479</sup>, et en vous remerciant de tout cœur de m'avoir écrit, je me plais à croire que votre santé est tout à fait rétablie maintenant. Que ne puis-je, pour vous reconforter, vous expédier le beau soleil qui nous est revenu à Rome, après de grosses pluies auxquelles j'ai fait peu attention !

La réponse de madame la Princesse W<sup>480</sup>. à Ollivier doit lui être parvenue<sup>481</sup> depuis plusieurs jours. De mon côté j'ai envoyé// ma lettre au sujet de l'affaire en question, à Rothschild<sup>482</sup>, et pour plus de sécurité l'ai fait recommander à la poste. Cette lettre ayant été écrite par avance, de suite après le départ d'Ollivier de Rome, j'ai préféré ne rien changer à sa rédaction qui avait été communiqué à Ollivier<sup>483</sup>. Quoique je ne sois pas homme d'affaires, j'ai pourtant une certaine manière de comprendre et de faire les affaires. Elle n'a jamais tourné au détriment de personne, et je m'y tiens, en bonne conscience. Ollivier aura toute facilité de toucher de suite la somme fixée sur la dot de Blandine par l'acte passé à Weimar<sup>484</sup> peu après son mariage --- et pour lui éviter même jusqu'à l'ennui d'une explication superflue j'ai écrit directement// par la poste à Rothschild qui se chargera d'effectuer le paiement<sup>485</sup>.

---

<sup>478</sup> Émile écrit à son père Démosthène, le 1er janvier 1863 : « [...] depuis que je suis à Paris, je suis assez sérieusement indisposé. Je n'ai pu résister à toutes les émotions retrouvées et mon corps a fléchi. Je fais tout ce qui m'est possible pour réagir, j'espère avec le temps y arriver. Malheureusement, cela presse, car voici la session qui s'avance et il faut que je tâche de n'y point faire trop mauvaise figure, d'autant plus qu'il est probable que je ne serai pas renommé aux prochaines élections. [...] Tant mieux. Après quelque temps d'hésitation, je reprendrai ma clientèle et je pourrai alors constituer fortement la base matérielle de notre vie de famille. » (TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 43-44).

<sup>479</sup> Nous ne pouvons être informés sur la santé d'Anna à cette date, car, comme on l'a dit, nous ne disposons d'aucune lettre d'elle entre 1862 et 1865, ni aucune lettre échangée entre Liszt et Émile Ollivier en 1863.

<sup>480</sup> On a conservé une lettre d'Émile Ollivier à Carolyne de Sayn-Wittgenstein datée du 1er janvier 1863 (TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 43), mais pas la réponse de celle-ci.

<sup>481</sup> *Exceptionnellement, Liszt respecte ici l'accord du participe passé.*

<sup>482</sup> Liszt confiait à la banque du baron de Rothschild la gestion de ses placements financiers (une autre partie étant gérée à Vienne par son ami Simon Löwy et son oncle-cousin Edouard Liszt). Pour les placements de Liszt chez Rothschild, on trouve des renseignements précis dans WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 914-915.

<sup>483</sup> *Suit une demi-ligne raturée illisible.*

<sup>484</sup> *Là, Liszt a écrit ce nom sans -y contrairement à son habitude ; VIER, op. cit., p. 115, pour uniformiser, rectifie en « Weymar ».*

<sup>485</sup> Liszt avait constitué une dot de 60 000 francs pour Blandine. Cette somme, qui était placée sous forme de capital chez Rothschild, produisait une rente annuelle de cinq pour cent, que celle-ci touchait depuis son mariage. À l'initiative de Carolyne de Sayn Wittgenstein, Liszt a proposé à Émile, après le décès de Blandine, de lui verser ce capital afin qu'il le place à un meilleur taux. Émile Ollivier évoque ce sujet dans sa lettre à Carolyne du 1<sup>er</sup> janvier (voir note ci-dessus), mais sans être totalement explicite puisque les détails en étaient connus d'eux : il dit désirer régler la question auprès de Rothschild de façon plus simple et plus rapide, suggérant à Liszt de renoncer à des explications superflues contenues dans son projet de lettre, et lui demandant d'écrire seulement au banquier : « Par suite d'arrangements intervenus entre moi et Mr Ollivier mari de ma fille Blandine, je désire lui remettre une somme de 60 000 frs. » On trouvera des informations plus détaillées sur cette affaire dans KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 1-81 (p. 21 et p. 22, n. 67). On voit, dans cette lettre du 29 janvier à sa mère, que Liszt n'a pas tenu compte de la demande d'Ollivier. L'affaire sera réglée en mars (lettre d'Émile Ollivier de mars 1863 à Carolyne, dans TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 46).

La photographie de M<sup>r</sup> Larrey<sup>486</sup> m'a fait grand plaisir et je vous prie de l'en remercier bien cordialement de ma part. Quand l'occasion s'en présentera je me rappellerai plus au long à son amical souvenir.

L'excellent ami Denis<sup>487</sup> a certainement mis tout plein d'obligeance et de zèle à s'aquitter [sic] de la comission [sic] dont je l'avais chargé, et il serait injuste à moi de ne pas lui en savoir le meilleur gré. Aussi lui ai-je écrit en conséquence ; seulement, comme il a oublié la condition principale de l'achat<sup>488</sup>, c'est à dire la mesure qu'il importait particulièrement<sup>489</sup> d'adapter à ces pierres ainsi que je le lui avais bien expliqué, son envoi n'a pu m'être d'aucune utilité. Il a donc fallu me contenter d'avoir fait une dépense de plus de cents francs en pure perte.@

Quand vous verrez M<sup>r</sup> de Szemeré [sic]<sup>490</sup> soyez assez bonne pour lui dire combien// ses touchantes lignes sur Blandine m'ont émues [sic]. Je visite souvent la douce et noble enfant par mes larmes et mes prières ! ---

Bénissons Dieu, très chère mère, et demandons lui qu'il unisse nos âmes dans son amour infini à travers les épreuves de la vie et de la mort, pour l'éternité !

F. Liszt

Rome. 29 Janvier 63.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 29-30 (Trois pages écrites entièrement et une à moitié).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, XXXVII, p. 114.

**Description :** Même papier, de même format, que celui de la lettre 12, mêmes pliures et marges.

Particularité : à partir de la page 3, les lignes deviennent montantes, et la signature est moins énergique, bien que la page ne soit occupée qu'à moitié.

**Absence d'adresse.**

---

<sup>486</sup> **Félix-Hippolyte LARREY** (1808-1895), médecin militaire, chirurgien de Napoléon III. D'après Vier (*op. cit.*, p. 115), il soignait la mère de Liszt. Il était le fils du célèbre chirurgien en chef de la Grande Armée, Dominique Larrey.

<sup>487</sup> Dans sa lettre du 9 août 1862 (voir plus haut la lettre à Anna n° 11), Liszt avait confié à Anna une lettre pour Ferdinand Denis, dont il ne connaissait pas l'adresse exacte. Il lui demandait de lui rendre « un petit service », qui a dû être mal compris, d'après la présente lettre. Les phrases de Liszt sont trop laconiques pour que nous puissions savoir de quel genre de pierres il s'agit, et à quel objet elles étaient destinées (un bijou ?).

<sup>488</sup> VIER, *op. cit.*, p. 115, indique par erreur que le mot « achat » est souligné ; il s'agit en fait de la barre du « t » du mot « important » dans la ligne suivante.

<sup>489</sup> Le mot « particulièrement » est écrit au-dessus d'un mot barré, illisible.

<sup>490</sup> Il s'agit de **Bertalan de SZEMERE** (1812-1869), poète, grand voyageur et homme politique hongrois progressiste. Il a été ministre de l'Intérieur puis premier ministre, en 1849, du gouvernement Kossuth issu de la révolution. Après l'échec de celle-ci, il s'est exilé à Paris. Sa femme est citée plus haut dans L. 9. J'ai reproduit plus loin, dans les compléments à la lettre de Liszt à sa mère n° 16, du 8 mai 1863, cet article cité par Liszt, qui a été publié dans un journal hongrois en hommage à Blandine. VIER, *op. cit.*, p. 115 *orthographe ce nom à la française* : « Széméré ».



## Lettre 15 – Rome<sup>491</sup>, 7 mars 1863

---

**Contexte biographique.** La santé d'Anna Liszt, toujours handicapée par sa fracture du col du fémur, semble bonne par ailleurs, si l'on en croit ce qu'en écrit Émile Ollivier à Carolynne de Sayn-Wittgenstein en mars 1863 : « Mme Liszt continue à se porter bien et à conserver son calme et la sérénité de son âme. Elle lit les journaux, reçoit quelques visites, parle du petit Daniel, de son fils, de vous. Il n'y a dans son cœur qu'un point douloureux, ses pauvres petits-enfants, ceux disparus et surtout maintenant celle qu'elle sent agitée à l'arbre. Tombera-t-elle aussi ? Que Dieu ait pitié de nous. / En vous écrivant, je me considère comme écrivant à Liszt. [...] Dès que mes discours seront imprimés<sup>492</sup>, je lui en enverrai quelques exemplaires<sup>493</sup> ».

Très chère Mère,

Pour la rareté du fait je viens vous faire un petit reproche ; --- tout doucement s'entend, et en vous priant bien de ne pas me gronder pour cela. Vous ne m'aviez pas dit que votre médecin vous conseillait les eaux de Bourbonne-les Bains<sup>494</sup>, et c'est par notre bon et excellent Herrmann<sup>495</sup> [sic] que je l'apprends. Les wagons-lits<sup>496</sup> établis dans les trains des chemins de fer en France<sup>497</sup> vous faciliteront ce petit voyage, et je vous demande// avec

---

<sup>491</sup> Lettre sans lieu indiqué, mais envoyée de Rome d'après le contexte biographique.

<sup>492</sup> Pour les discours d'Ollivier à la chambre, voir six notes plus bas reprenant les informations fournies par Vier.

<sup>493</sup> TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 45.

<sup>494</sup> Bourbonne-les-Bains est une station thermale située dans la Haute-Marne. Ses eaux soignent les séquelles traumatiques.

<sup>495</sup> **Hermann COHEN** (1820-1871), l'ancien élève turbulent de Liszt, surnommé Puzzy, que Madame Liszt n'appréciait guère autrefois, a beaucoup changé depuis (voir plus loin dans le chapitre 2.4, la lettre n°5 à Hermann Cohen). Cet ancien pianiste dérangeant s'est converti au catholicisme en 1848, et a été ordonné prêtre en 1851 sous le nom d'Augustin-Marie du Très Saint Sacrement. Mais il reste connu sous celui de « Père Hermann ». À la date de cette lettre, il dirige des monastères de carmes déchaux dans le sud de la France, où il brille par ses sermons. Liszt l'a retrouvé à Rome lors de la grandiose cérémonie, à Saint-Pierre, de la béatification de vingt-deux martyrs japonais, à la Pentecôte précédente. Il a parlé de lui avec diplomatie à sa mère, dans sa lettre du 4 juillet 1862, dans laquelle il lui racontait avoir retrouvé à cette occasion un ancien ami, **Charles GAY**, devenu vicaire général de l'évêque de Poitiers (voir plus loin la lettre à Massart n°2), « ainsi qu'un autre personnage que vous n'avez jamais beaucoup protégé si je ne me trompe : - le père Hermann. [...] je lui ai demandé d'aller vous voir de ma part [...]. Vous le trouverez certainement changé fort à son avantage, et je me plais à augurer assez bien de votre esprit philosophique pour ne pas craindre que vous soyez choqué de son froc et de son scapulaire. Durant ces trois dernières semaines, je l'ai vu fréquemment et indépendamment d'autres qualités plus relevés, je lui trouve beaucoup d'agrément d'esprit et de conversation. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F109, p. 336). Un passage de la lettre de Liszt à Blandine du 8 juillet 1862 commente longuement sa rencontre avec Hermann, et la prudence avec laquelle il a annoncé la venue de celui-ci à Anna (D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 319-320). VIER, *op. cit.*, p. 118, corrige l'orthographe de ce nom.

<sup>496</sup> VIER, *op. cit.*, p. 118, omet le soulignement de ces mots.

<sup>497</sup> Le Second Empire a favorisé l'essor des chemins de fer en France, qui sont désormais organisés en six compagnies. La célèbre Compagnie des Wagons-lits, ne sera, quant à elle, créée qu'en 1872 (et son extension internationale en 1883). Mais depuis quatre ans, il existe déjà un service de wagons-lits en France. En effet, « En 1859 des compartiments à 2 lits sont aménagés dans les voitures circulant de Paris à Thionville, Forbach, Wissembourg, Strasbourg, Bâle. » Cette ligne desservait sans doute Bourbonne-les-Bains (Source : Lefèvre André. « Chemins de fer et politique sous le Second Empire ». Dans : 1848. *Revue des révolutions contemporaines*, Tome 40, Numéro 183, juillet 1949. pp. 21-44. Article accessible en ligne à l'adresse :

<[https://www.persee.fr/doc/r1848\\_0765-0191\\_1949\\_num\\_40\\_183\\_1454](https://www.persee.fr/doc/r1848_0765-0191_1949_num_40_183_1454)> [consulté le 2 avril 2021].



instance de vous conformer à ce que le medecin vous conseille. Pour vous y decider plus vite me permettez-vous d'ajouter que je viendrai vous voir à Bourbonne les Bains, promener avec vous dans votre chambre, vous raconter tout plein de choses, vous embrasser, et pleurer avec vous ? .....

C'est donc convenu, chère mère. Vous irez faire votre cure, à laquelle j'assisterai. Toutefois ne comptez pas sur moi pour vous être de quelque utilité, - car vous savez que je suis d'une maladresse extrême pout tout ce qui tient aux fonctions de garde malade. Il faudra donc que vous emmeniez de Paris une //personne sur laquelle vous puissiez compter pour vous soigner<sup>498</sup>.

Veillez seulement m'indiquer un peu à l'avance la somme dont vous aurez besoin pour votre voyage et le séjour aux eaux, et je m'empresserai de vous la faire parvenir.

Le succès du discours d'Ollivier<sup>499</sup> m'a fait grand plaisir, d'autant plus que j'y vois un gage d'avancement pour sa carrière. M<sup>r</sup> de Szemere m'écrit à ce sujet un bon mot qui a cours : « Depuis le discours d'Ollivier il y a baisse à la Bourse des républicains – ils ne sont plus à 5 mais à 4 ½ ». J'avoue que j'applaudirai// encore davantage quand la réduction à 4 se sera opérée, ce à quoi je n'aperçois [sic] aucun empêchement dirimant<sup>500</sup>. Que peut-il y avoir de mieux avisé pour les bons Français que de dire de toute manière Vive l'Empereur ! à Paris comme à Rome, au Mexique, en Chine et partout ! – Pourquoi chicaner, ergoter, biaiser avec la grandeur, la gloire, la prépondérance de la France qui sont si evidemment identifiées [sic] dans la pensée de l'Empereur ? –

Les beaux jours de l'opposition sont passés, et c'est maintenant le gouvernement qui possède l'initiative des grandes choses<sup>501</sup>.

Je vous embrasse chère mère de tout cœur, et suis bien filialement

à vous,

F. Liszt

7 mars 63.

Je vais répondre à M<sup>r</sup> de Szemere qui me parle de vous de la manière la plus touchante.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 31-32 (Quatre pages écrites).

---

<sup>498</sup> On ne sait pas si Anna a suivi cette cure (d'après la lettre suivante, il semble qu'elle y ait renoncé), mais il est certain que Liszt n'a pas quitté Rome durant cette période. Ses promesses de visite non tenues étaient fréquentes.

<sup>499</sup> Note 1 de VIER, *op. cit.*, p. 118 : « Discours prononcé au Corps législatif, dans les séances des 4 et 5 février 1863, sur la politique générale de l'Empire. Cf. *Empire libéral*, tome VI, 1902, pp. 139 et 399. » Ces discours avaient remporté à la chambre un très grand succès, que la presse avait relayé.

<sup>500</sup> VIER, *op. cit.*, p. 119, a omis le soulignement de ces mots.

<sup>501</sup> Émile Ollivier appartenait au « groupe des cinq » qui formait l'opposition républicaine à l'Empire. Les quatre autres députés étaient Alfred Darimon, Jules Favre, Jacques-Louis Hénon, et Ernest Picard. Mais Émile s'écarte peu à peu de ces députés républicains en adoptant des idées moins radicales, ce qui le rapproche des libéraux. D'après la phrase rapportée de monsieur de Szemere, l'unité du groupe commence à se fissurer. Liszt, partisan de l'Empereur, ne cesse de pousser Ollivier à quitter l'opposition, ce que celui-ci ne fera que plus tard, à partir de 1867.

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, XXXIX, p. 118.

**Description :** Même papier, de même format, que celui des deux lettres précédentes (n° 12 et 13). Les marges du haut sont plus généreuses.

Particularité : la quatrième page est surchargée. Une ligne est rajoutée verticalement dans la marge gauche de cette page et se prolonge dans celle du haut par deux lignes à angle droit, mais sans occuper tout l'espace disponible.

**Absence d'adresse.**

## Lettre 16 – Rome, 8 mai 1863

---

**Contexte biographique.** La vie de Liszt à Rome n'a pas connu de changement notable depuis la lettre précédente. Le 20 mars, à Berlin, Cosima a donné naissance à sa deuxième enfant, qu'elle a prénommée Blandine Élisabeth, en souvenir de sa sœur morte huit mois auparavant (de même qu'elle avait nommé la première Daniela, née en 1860, en souvenir de son frère mort en décembre 1859. L'activité politique d'Émile Ollivier, à laquelle Liszt porte le plus grand intérêt<sup>502</sup>, est intense : il mène la campagne électorale pour le parti républicain, en vue du renouvellement du corps législatif<sup>503</sup>.

Très chère Mère,

Je suis heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez de votre santé et m'en remets complètement à votre décision pour ce que vous jugerez opportun d'entreprendre cet été. Comme vous m'aviez parlé d'un voyage aux eaux de Bourbonnes [*sic*]<sup>504</sup>, je vous ai naturellement engagé à vous entendre avec votre médecin et à suivre son avis. S'il trouve qu'une cure de ce genre vous est inutile, il vaut mieux y renoncer, sauf à vous accommoder de quelqu'autre conseil plus approprié à votre situation. // L'important en tout cela sera surtout de vous maintenir dans cet heureux équilibre moral qui vous a fait si patiemment supporter les souffrances et incommodités physique [*sic*]. C'est un don que Dieu vous a accordé et dont je le remercie du fond de mon cœur en le priant de vous combler de toutes ses bénédictions ! ---<sup>505</sup>

Pour vous divertir un peu, je vous ferai un petit compliment, très chère mère. Sans vous en douter, vous écrivez à la manière de M<sup>r</sup> d'Humboldt<sup>506</sup>. Lui aussi, nonobstant sa rectitude

---

<sup>502</sup> Aucune lettre de la correspondance échangée entre Liszt et son gendre durant l'année 1863 n'est conservée. Les lettres de Liszt à sa mère et celles d'Émile Ollivier à Carolyne de S. W. sont nos seules sources pour connaître leurs positions respectives sur la politique française de cette période. Les lettres à Agnès Street-K. n'abordent pas ce sujet.

<sup>503</sup> Voir son *Journal*, *op. cit.*, 1961, p. 63-82. Lors d'un moment de découragement, alors que, malade, il est déçu par ses alliés politiques, Émile écrit : « Heureusement que j'avais cette bonne Mme Liszt chez laquelle j'ai passé toutes mes soirées. J'éprouve un véritable plaisir à causer avec cette bonne vieille femme à l'esprit si serein et si naïf » (p. 70).

<sup>504</sup> Voir la lettre précédente, du 7 mars (lettre 15 ci-dessus).

<sup>505</sup> Pour la santé d'Anna Liszt à cette date et le projet de cure, voir la lettre précédente (lettre à Anna n° 15, du 7 mars 1863).

<sup>506</sup> Il s'agit du baron **Alexander von HUMBOLDT** (1769-1859), célèbre naturaliste et écrivain allemand. Il est souvent question de son extrême amabilité envers Liszt dans les lettres de celui-ci à Marie d'Agoult des années 1841-1842, lors de ses passages à Berlin (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 869 ; 872 ; 923).

d'esprit, n'avait nul souci de la ligne droite en traçant ses mots sur le papier plutôt selon la direction// des télescopes que d'après les règles des maîtres d'écriture. Ne vous plaignez donc point d'un défaut qui est une ressemblance avec ce grand homme auquel je conserve un souvenir de vive reconnaissance<sup>507</sup>.

Je crois vous avoir déjà remercié de l'envoi de la touchante poésie de Ratisbonne. Il y a de nobles larmes dans ces vers que le souffle mélodieux de notre chère Blandine a inspiré ! –<sup>508</sup>

Quelques mois après la mort de Daniel j'ai relu les strophes appelées « les Morts » que Lamennais a publiées dans le volume de ses *Mélanges*<sup>509</sup>. Chacune d'elles retombe ou plutôt remonte à cette simple et sublime exclamation « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! » C'est//le retentissement de la miséricorde de Dieu dans l'âme humaine, et la révélation du mystère de la vie et de la mort par l'infinie béatitude de son amour.

En lisant les strophes de Lamennais je les traduisais involontairement en musique. J'ai noté ces accords, quelque faibles et impuissants qu'ils soient<sup>510</sup>. Plus tard j'en écrirai d'analogues pour Blandine. Ne nous attristons pas trop des douleurs de la vie<sup>511</sup>, chère mère, puisque cette vie n'est qu'un commencement et qu'il nous est donné de mourir « dans le Seigneur » qui nous aime et nous appelle [*sic*] à Lui !

Croyons -- et notre foi s'accomplira.

FL<sup>512</sup>

8 mai 63 – Rome –

Vous aurez prochainement de mes nouvelles (assez passables au physique comme au moral) par//quelqu'un dont vous avez certainement entendu parler avec éloge : Madame la Princesse Marcelline Czartoryska<sup>513</sup>. Je l'ai beaucoup vue ici et suis flatté de la bienveillance qu'elle me témoigne. Elle m'a promis de vous faire une visite pour vous raconter quelques-

---

<sup>507</sup> Dans les lettres échangées entre Liszt et sa mère, les remarques sur la graphie de l'un et de l'autre sont fréquentes. La vue d'Anna est en train de baisser, et son fils s'efforce d'écrire de façon plus lisible.

<sup>508</sup> **Louis Gustave Fortuné RATISBONNE** (1827-1900) est un écrivain et journaliste français, bibliothécaire à Fontainebleau puis au Sénat, traducteur de Dante et exécuteur testamentaire littéraire de Vigny. Il est connu aussi, sous le pseudonyme de « Trim », comme auteur d'ouvrages poétiques destinés aux enfants. Son poème sur la mort de Blandine, intitulé « Il le fallait », qui a paru dans la *Revue Germanique et française* du 1er février 1863, figure dans la publication, par Daniel Ollivier, de la correspondance de Liszt avec Blandine, à la suite de la préface (*op. cit.*, p. 20). Je reproduis ce poème plus bas, dans les compléments à la lettre n° 16 de Liszt à sa mère.

<sup>509</sup> On connaît ce verset 14.13 de l'Apocalypse qui sert de refrain au poème « Les morts » de Lamennais, cité par Liszt : « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur » (Félicité de Lamennais, *Troisièmes Mélanges*, 1835, p. 429). Pour une description de ce poème de Lamennais, voir plus haut, le complément n°5 de la lettre n° 13 de Liszt à sa mère.

<sup>510</sup> Pour l'œuvre musicale, il s'agit de : « Les morts – Oraison », première des *Trois Odes Funèbres*, composées de 1860 à 1864. Voir plus haut la lettre à Anna n° 8 sur la mort de Daniel.

<sup>511</sup> « des douleurs de la vie » : mots écrits au-dessus d'un mot plus bref barré, illisible.

<sup>512</sup> Liszt signe ici d'un simple paraphe, ce qui est inhabituel sous sa plume.

<sup>513</sup> Il s'agit de **Marcelina CZARTORYSKA**, née Radziwill (1817-1894), élève polonaise de Chopin, exilée à Paris, épouse du **Prince Alexander Romuald Czartoryski** (1811-1886). Elle séjourne régulièrement dans l'hôtel Lambert, splendide demeure de l'île Saint-Louis appartenant à un parent de son époux, le **prince Adam-Jerzy Czartoryski**, (ancien ministre du tsar Alexandre I<sup>er</sup>, qui s'est exilé à Paris en 1849 après l'échec de l'insurrection polonaise). La femme de ce dernier y tient un salon, haut lieu du romantisme parisien où se rassemblent de nombreux réfugiés politiques.

uns de ces détails auxquels votre sentiment maternel prend intérêt et que d'ordinaire j'oublie ou néglige d'écrire. Comme vous savez, la P<sup>cesse</sup> Cz. possède un véritable talent d'artiste sur le Piano, que j'ai mis singulièrement à contribution pour me dédommager de la musique peu reconfortante que je suis parfois obligé d'entendre<sup>514</sup>. De plus, elle joint à beaucoup d'autres avantages, un charme et une fermeté d'esprit qui la distingue même entre les feñmes très distingués [*sic*]. Depuis une douzaine d'années elle habite presque constamment Paris. Ses biens et ceux de son mari sont en Gallicie [*sic*]<sup>515</sup> et d'autres parties de l'ancienne Pologne. Les circonstances politiques<sup>516</sup>// d'à présent la rappellent à Vienne où elle était fixée auparavant<sup>517</sup>. Notre excellent Czerny lui a donné des leçons de Piano, et durant les dernières années de sa vie, Chopin lui a pour ainsi dire insufflé les ravissements de sa Muse. Vous aurez donc une quantité de sujets de conversation en commun : Chopin, Czerny, Vienne, Pologne, Paris, - et moi pardessus [*sic*]<sup>518</sup> le marché.

J'espère qu'Ollivier sera réelu<sup>519</sup>, et desire seulement qu'il se rapproche davantage du banc des députés « indépendans » organes<sup>520</sup> du Gouvernement<sup>521</sup>. Dites lui bien mes cordiales amitiés en y joignant mille choses affectueuses de la Princesse W<sup>522</sup>. qui compte lui écrire après les élections.

Soyez assez bonne, chère mère, pour demander à Ollivier s'il n'a pas oublié de faire parvenir ma lettre à M<sup>r</sup> Vapereau (auteur du Dictionnaire des Contemporains) que la Princesse W. lui a envoyé ?<sup>523</sup>// Si par hasard elle s'était égarée, veuillez m'en informer, et j'en écrirai une

---

<sup>514</sup> Ces lignes de Liszt évoquent, discrètement, l'indigence de la vie musicale à Rome de cette époque. Sur ce sujet, on trouve des pages plus explicites dans WALKER, *op. cit.*, t. II, 1998, p. 51-55. On y lit essentiellement, sous la plume de l'auteur, que : « Dans les années 1860, la vie musicale romaine était presque inexistante. La ville ne possédait encore ni orchestre symphonique professionnel, ni salles de concert, ni conservatoire. Il n'y avait pas non plus de véritable public de mélomanes [...] La musique instrumentale de Mozart et de Beethoven y était encore inconnue. [...] C'était encore dans les demeures de la noblesse et des prélats que l'on faisait la meilleure musique. »

<sup>515</sup> VIER, *op. cit.*, p. 122, a corrigé l'orthographe de ce mot : « Galicie ».

<sup>516</sup> « politiques » : mot ajouté, en biais, tout en bas à droite de la page.

<sup>517</sup> Anna Liszt est certainement au courant des événements qui touchent la Pologne à cette date. On lit en effet dans une note d'Anne Troisième de Diaz que l'opinion publique parisienne était passée de la question italienne à ce nouveau sujet : « Les Français se passionnent pour la cause polonaise. On se demande si l'Empereur interviendra. Il n'en sera rien. » (Lettre d'Ollivier à Carolyne de mars 1863, dans TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, note 3 p. 47). En janvier 1863, des insurgés patriotiques se sont soulevés dans les territoires de l'ancienne Pologne annexés à l'Empire russe. Des combats sont en cours. Cette insurrection sera impitoyablement écrasée en 1864.

<sup>518</sup> VIER, *op. cit.*, p. 122, a corrigé l'orthographe de ce mot : « par-dessus ».

<sup>519</sup> En dépit de ses doutes, Émile Ollivier sera bien réelu lors des élections législatives du 31 mai 1863, qui voient le succès de l'opposition républicaine, à laquelle il appartient encore à cette date, dans la circonscription de Paris. Son éloquence peut être comparée, en un sens, à la virtuosité pianistique de Liszt.

<sup>520</sup> *Organes* : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>521</sup> Les députés « indépendants » : l'opposition a obtenu 32 sièges (17 républicains et 15 indépendants, dont Thiers). Liszt, ne cesse d'espérer qu'Émile Ollivier quitte l'opposition républicaine pour soutenir Napoléon III. Ollivier commencera à évoluer dans ce sens en 1864, jusqu'à son ralliement à l'Empereur de décembre 1869 : il acceptera de former un ministère libéral, dans lequel il sera lui-même ministre de la Justice.

<sup>522</sup> La princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, qui vit elle aussi à Rome.

<sup>523</sup> Une accolade dans la marge relie les lignes « Soyez assez bonne ... envoyée ». La lettre de Carolyne n'a pas été retrouvée, mais on possède celle qu'Émile Ollivier lui adresse en réponse, le 10 juillet, dans laquelle il lui confie sa double réaction, individuelle et politique : « Je vous remercie de vos compliments sur ma réélection. Faite dans les conditions où elle s'est produite, elle m'eût été une véritable joie, si je n'étais séparé de celle qui seule donnait du prix à mes succès et me les rendait désirables. [...] Cette réélection est-elle pour moi un bien, est-elle un mal ? [...] Je l'ignore. L'avenir nous

autre dans le même sens car je tiens à faire cette petite réclamation, avant que la seconde édition de l'ouvrage de Vapereau ne paraisse<sup>524</sup>.

Je vous embrasse filialement,

FL<sup>525</sup>

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 33-36 (Six pages écrites entièrement, la septième à un tiers, la huitième est blanche).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, XL, p. 120.

**Description :** On voit réapparaître ici le papier bleu vergé coupé et cadré en léger biais (comme dans les lettres n° 10 et 11) ; les vergetures verticales sont bien apparentes.). Format : 27cm (plié en 2) /20,5 cm ; dimensions de la lettre fermée pliée : 13,8/7,2 cm.

Particularités : cette lettre est particulièrement longue, elle occupe six pages et demie. L'espace du papier est occupé de façon aérée, les marges du haut sont importantes (7 cm p. 1, puis 5 cm p. 2 et 3,3 cm p. 4,2 cm p. 5, puis de nouveau 3 cm p. 6 et 7.). Liszt signe exceptionnellement deux fois, d'une griffe très descendante à la p. 4, et de nouveau p. 7. Un petit trou provoqué par une brûlure (de tabac ?) transperce le papier tout en bas à droite du folio 34, dans la marge du bas au recto, et, au verso, dans la marge de gauche, devant les mots « auteur » et « que ».

**Absence d'adresse.**

Sur Anna Liszt, nous savons, par la lettre d'Émile du 10 juillet, dans quelles conditions elle va continuer à vivre à Paris, maintenant que Blandine n'est plus là : « J'ai laissé Mme Liszt en parfaite santé. Je regrette bien de l'avoir abandonnée, mais mon frère<sup>526</sup> me remplacera auprès d'elle et après son départ ma bonne, qui est fort intelligente, veillera sur elle<sup>527</sup>. Quelques-uns de mes amis m'ont également promis de la visiter régulièrement<sup>528</sup>. » On apprend dans cette même lettre comment les lettres de Blandine à son père ont été conservées, Ollivier demandant à Carolyne, qui vit non loin de Liszt à Rome : « Vous n'oublierez pas votre promesse de réunir, pour les remettre plus tard à mon fils, les lettres de Blandine<sup>529</sup>. »

---

le dira. / Ce qui est un fait dont on ne saurait nier l'importance, ce sont les élections de Paris. Jamais depuis 89, la grande ville n'avait été aussi unanime. L'Empereur n'a qu'à réfléchir : la sommation est impérieuse et il n'a qu'à y obéir s'il ne veut tomber comme ses prédécesseurs. Ce que veut la nation, il ne faut pas s'y méprendre, ce n'est ni une révolution, ni un changement dynastique ; elle réclame simplement la liberté, c'est à dire le droit de diriger elle-même ses propres affaires. Elle ne demande pas mieux que d'aller en Pologne, mais elle veut qu'on lui en demande la permission. » (TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 47-48). Il termine sa lettre par une intense apologie du pacifisme, ironie amère lorsque l'on sait que c'est lui qui prononcera, devant le Corps législatif, la déclaration de guerre contre la Prusse du 17 juillet 1870, et qu'il sera haï de l'opinion publique, comme responsable du désastre qui s'en est suivi.

<sup>524</sup> **Gustave VAPEREAU** (1819-1906), *Dictionnaire universel des Contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers*, Hachette, 1<sup>ère</sup> édition 1858, 2<sup>ème</sup> éd. 1861, supplément 1863. Liszt demande vraisemblablement à l'auteur de rectifier une notice le concernant. Il y aura en tout, jusqu'en 1895, cinq éditions de ce dictionnaire, complétées par des suppléments. Ces éditions sont accessibles en ligne dans *Gallica*, sauf la deuxième, de 1861, qui est justement celle qui nous intéresserait ici.

<sup>525</sup> Cette fois encore, Liszt signe d'un simple paraphe.

<sup>526</sup> Il s'agit d'Adolphe, jeune frère d'Émile (voir plus bas la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier dans le chapitre des lettres de Liszt aux autres membres de sa famille, ch. 2. 2. 2).

<sup>527</sup> Il s'agit probablement de la personne nommée Augustine par Anna Liszt dans ses lettres à Émile Ollivier.

<sup>528</sup> Lettre d'Émile Ollivier du 10 juillet à Carolyne de Sayn-Wittgenstein, déjà citée, dans TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 49.

<sup>529</sup> *Ibid*, p. 49.

***Compléments aux lettres adressées par Liszt à sa mère durant l'année 1863 : textes de Bertalan Szemere, Louis Ratisbonne et Alfred de Vigny sur la mort de Blandine.***

Deux documents cités par Liszt dans ses lettres à Anna de l'année 1863, qui concernent la mort de Blandine, sont conservés. Ils sont consultables, sous forme de manuscrits, dans le site *Gallica* de la BnF. Je les transcris ci-dessous.

Le document source est désigné ainsi : « Blandine Liszt, Mme Émile Ollivier. *Lettres à Claire Massot*, 1859-1862 ». Il s'agit d'un manuscrit qui contient, en plus de la correspondance entre Blandine Liszt et cette amie, la copie d'un poème de Louis Ratisbonne : « Il le fallait, à Émile Ollivier », publié dans la *Revue germanique* du 1<sup>er</sup> février 1863 (p. 124-125)<sup>530</sup>, et celle d'un article signé de Bertalan Szemere, paru dans une revue hongroise non précisée (p. 126-127)<sup>531</sup>.

***1 – Complément à la lettre du 29 janvier 1863 (lettre n° 14 de Liszt à sa mère).***

Article nécrologique signé Bertalan Szemere, paru dans un journal hongrois (non précisé).

Dans tous les cercles de Paris on parle avec une profonde et unanime sympathie de la perte irréparable qui vient d'atteindre un nom qui nous est cher et glorieux.

Blandine Liszt, fille de notre digne compatriote, F. Liszt, cet artiste que nul n'a surpassé, femme du célèbre député français qui est une des illustrations du parlement actuel, a été il y a quelques semaines enlevée au monde de la manière la plus soudaine et la plus inattendue, quelque temps après qu'elle eut donné le jour à un premier né. Cette belle jeune femme a mérité la douleur profonde et le deuil universel que sa mort inspire.

C'était, sous tous les rapports, la nature la plus richement dotée, une des plus séduisantes apparitions que l'on pût rencontrer : les dons intimes lui avaient été versés avec autant d'opulence que les charmes extérieurs. Il y avait dans son être comme un courant d'ardente sympathie qui la portait vers tout ce qui est beau, noble, intellectuel. Remplie d'esprit et de talent, extrêmement instruite, elle avait avec tout cela dans son entretien une grâce singulière dont tous ceux qui l'approchaient subissaient la magique influence.

De l'art sublime de son père, elle avait hérité une large part ; les beautés de la musique l'enflammaient. Hélas ! que de belles et délicieuses heures dont son art faisait [*sic*] une douce habitude à son entourage intime et à ses amis.

C'était, en un mot, un être fait de lumière qui a, malheureusement trop tôt cessé d'éclairer la vie.

Si nous, ses amis, portons si profondément le deuil de cette jeune et magnifique existence, quelle doit être la douleur de ceux qui vivaient auprès d'elle et qui, tous les jours et à toute heure éprouvaient ce charme sans pareil qu'elle répandait autour d'elle.

---

<sup>530</sup> La *Revue germanique* est un organe de presse français créé par Charles Dollfus et Auguste Nefftzer en 1858 pour rapprocher la France et l'Allemagne. Marie d'Agoult participe au lancement de la revue.

<sup>531</sup> Manuscrit : BnF NAF 25688. Accessible en ligne sur Gallica (consulté le 2 avril 2021) à l'adresse : <<http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc125395>>.

Dieu donne la consolation à leur cœur et la paix éternelle à cette cendre si pure.

B. Szemeré. [sic]

**2 – Compléments à la lettre du 8 mai 1863 (lettre n° 16 de Liszt à sa mère)**

a – Poème de Louis Ratisbonne<sup>532</sup>

Il le fallait

----

À Émile Ollivier

----

Son printemps fleurissait sur notre sol mortel ;  
Elle était, à vingt ans, belle comme un beau rêve,  
Celui dont on s'éveille avant qu'on ne l'achève,  
Parce qu'il est trop plein de ciel !

Blanche comme une aurore, elle avait une flamme  
Sur son front virginal, doucement sérieuse.  
Son regard était tendre et bleu comme ses yeux.  
Dans ses yeux souriait une âme.

Une âme douce et fière, amoureuse du beau !  
Le jour qu'elle naquit, les mains de deux Génies  
L'avaient douée ensemble et s'étaient réunies [sic]  
Pour couvrir de fleurs son berceau.

Pour jouer sur son cœur qu'un fier amour éivre [sic],  
Il manquait un enfant, un fils : l'enfant parut.  
Oh ! quelle [sic] alors ! oh ! quel bonheur de vivre !  
Il fallait bien qu'elle mourût !

Louis Ratisbonne

*Revue germanique 1er février 1863.*

---

<sup>532</sup> Comme je l'ai signalé plus haut, ce poème figure dans l'édition, réalisée par Daniel Ollivier (D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 20).



b – Lignes de l’agenda d’Alfred de Vigny communiquées à Émile Ollivier par Louis Ratisbonne

Émile recopie dans son journal ces lignes de lui, sans en préciser le, ou la, destinataire : « Je me proposais simplement de vous envoyer la copie d’une petite note sur Blandine qu’on vient de me remettre. Elle est d’Alfred de Vigny. Il avait l’habitude de noter ses principales impressions. Voici ce qu’il a écrit le jour où il a appris la mort de notre bien-aimée : “L’une des deux filles de Liszt et de Mme d’Agoult vient de mourir en couches. Elle avait épousé M. Emile Ollivier, député de Paris. / Belle et grande, blonde comme son père et sa mère. Un air tellement spirituel, énergique et candide à la fois. Musicienne passionnée, et portée par son mariage à l’étude, étrange dans une jeune femme, de l’économie politique. Brillante et regrettée personne ... ” Louis Ratisbonne, le légataire universel de M. de Vigny, m’a remis ce feuillet<sup>533</sup> .... »

Vigny (1897-1863) est mort le 17 septembre 1863, un an après Blandine ; Ollivier recopie ces lignes en 1864, vraisemblablement au moment où Louis Ratisbonne, qui triait les documents de Vigny décédé, les lui a remis.

## Lettres 17 à 22, année 1864

### Nombre et répartition des lettres.

Pour l’année 1863, nous possédons encore trois lettres de Liszt à sa mère, publiées par K. Hamburger<sup>534</sup> : l’une du 23 juillet pour la Ste Anne (d’un ton enjoué), une autre du 30 août (un mot pour transmettre une lettre à Mme Haton), et la dernière du 30 août aussi (lettre de recommandation, au style assez mondain, pour une violoniste M<sup>lle</sup> Lebouys, inconnue par ailleurs<sup>535</sup>).

L’année 1864, quant à elle, présente le plus grand nombre annuel de lettres adressées par Liszt à sa mère que nous connaissions. On en a conservé huit, dont six se trouvent à la BnF (1er janvier, 14 avril, 11 mai, 22 juillet, 25 octobre, et 17 décembre), et deux sont publiées par K. Hamburger (14 février et 25 septembre<sup>536</sup>). Il est vraisemblable qu’elles forment l’intégralité de ses lettres de cette année-là<sup>537</sup>. En revanche, aucune lettre d’Anna n’a été conservée durant cette période.

Liste des lettres de l’année 1864 :

---

<sup>533</sup> Ce paragraphe figure à la date du 18 mai 1864 dans É. OLLIVIER, *op. cit.*, 1961, p. 125.

<sup>534</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F115 p. 354, F116 p. 356, et F117 p. 358.

<sup>535</sup> On y lit une allusion à Massart qui reste mystérieuse pour nous : « Veuillez la mettre en relation avec M. Belloni et, s’il y a lieu, avec Massart (par Madame Léon Kreutzer). – J’aurais volontiers écrit quelques lignes à Massart pour obliger Mlle Lebouys, si j’étais plus assuré des bonnes dispositions actuelles de mon ancien ami. » Voir plus bas le chapitre des lettres de Liszt à Massart.

<sup>536</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F118 (14 février 1864), p. 360 et F119 (25 septembre 1864), p. 362.

<sup>537</sup> Liste chronologique de ces huit lettres : L17 (janvier), F118 (février), L18 (avril), L19 (mai), L20 (juillet), F119 (septembre), L21 (octobre), L22 (décembre), L indiquant la numérotation de mon corpus et F celle de K. Hamburger. Il n’y a pas de lettre en mars, juin, août et novembre 1864.



**Lettre 17** – [Rome - Monte Mario] 1<sup>er</sup> janvier 1864 ; f. 37- 42.

**F118** 14 février 1864.

**Lettre 18** – [Rome - Monte Mario] 14 avril 1864 ; f. 44.

**Lettre 19** – 11 mai 1864, Rome [Monte Mario] ; f. 43.

**Lettre 20** – [Rome - Monte Mario] 22 juillet 1864 ; f. 45-46.

**F119** : 25 septembre 1864.

**Lettre 21** – 25 [Rome - Monte Mario] octobre 1864 ; f. 45-48

**Lettre 22** – [Rome - Monte Mario] 17 décembre 1864 ; f. 49-50.

## **Contexte biographique de l'ensemble de l'année 1864. Liszt au Monte Mario.**

### **Visite du pape. Grandes compositions religieuses.**

Après sa dernière lettre conservée pour l'année 1863 (lettre n° 16 ci-dessus, du 8 mai), un important changement est intervenu dans la vie de Liszt. Le 20 juin, 1863, il s'est installé au monastère de la Madonna del Rosario situé sur le Monte Mario, à une heure de Rome. Le père Agostino Theiner, archiviste du Vatican, l'a invité à résider dans ce lieu calme, pour lui permettre de composer à l'abri des mondantés. Il y occupe deux pièces monacales jouissant d'une vue magnifique. Il y restera cinq ans (jusqu'au 22 novembre 1866), ne quittant cette retraite que pour quelques voyages à l'étranger, et descendant deux fois par semaine à Rome pour donner des cours de piano. Le 11 juillet 1863, il y a reçu la visite du pape, Pie IX<sup>538</sup>, qui inaugurerait entre le chef de l'Église et lui-même une relation très précieuse à ses yeux. C'est dans ce cadre qu'il compose les œuvres majeures que sont la *Légende de Saint-François d'Assise* (pièce pour piano), terminée à la fin de l'année 1863, et continue l'oratorio *Christus*, qui ne sera terminé qu'en octobre 1866. Il y termine aussi la transposition pour piano des symphonies de Beethoven<sup>539</sup>. À cette époque, Liszt désire se fixer à Rome, et espère pouvoir réformer la musique d'église.

Émile Ollivier, comme on l'a dit plus haut, a été réélu au corps législatif le 31 mai 1863, siégeant parmi les députés républicains d'opposition, et professant un idéal pacifiste. En 1864 se produit pour lui une rupture : il accepte, contre l'avis des « cinq<sup>540</sup> », d'être le rapporteur d'une loi qui abolit le délit de coalition (créé en 1791) et instaure le droit de grève. Cette loi est votée le 25 mai 1864, ce qui provoque la rupture définitive d'Ollivier avec les républicains, et son isolement.<sup>541</sup> Les commentaires politiques développés par Liszt dans cette lettre adressée à sa mère peuvent étonner. On peut supposer qu'ils s'adressent aussi à Émile Ollivier, qui devait partager avec Anna les lettres que celle-ci recevait de son fils.

---

<sup>538</sup> Il en fait le récit à sa mère dans lettre à Anna du 23 juillet 1863 (HAMBURGER, *op. cit.*, F115, p. 354)

<sup>539</sup> Il avait déjà, en 1838-1840, écrit la transposition des cinquième et sixième symphonies de Beethoven, ainsi qu'une partie de la troisième (voir plus loin, ch. 2.3.1, la première série des lettres à Massart). De pâques 1863 à juillet 1865, il transpose les autres, y compris la neuvième, qu'il écartait au départ à cause des chœurs, mais il s'est laissé persuader par Breitkopf et Härtel (pour plus de détails, voir WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 78-79).

<sup>540</sup> Sur le « groupe des cinq », voir plus haut la lettre à Anna n° 15, du 7 mars 1863.

<sup>541</sup> Les réactions d'Ollivier lors de ces événements polémiques, qu'il appelle « **ma scission** », sont développées dans É. OLLIVIER, *op. cit.*, 1961, p. 102-125 (mars-avril) et dans sa lettre à Carolyne de S.W. du 30 mai 1864 (TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 49).

Anna Liszt se remet le mieux possible, physiquement et moralement, de sa fracture et de son deuil. Émile Ollivier la décrit en ces termes dans sa lettre à Liszt du premier janvier 1864 : « Je viens de déjeuner avec votre mère, qui semble rajeunir, tant elle est ferme et vaillante d'esprit : n'était sa misérable jambe, comme elle dit, elle serait physiquement dans un état parfait. Elle supporte du reste son isolement avec une admirable sérénité, et son bonheur est de me raconter ou à mon frère Adolphe, les récits de votre enfance ou de celle de ses trois enfants, et de m'entendre parler du petit Daniel<sup>542</sup>. »

## Lettre 17 – [Rome - Monte Mario]<sup>543</sup>, 1<sup>er</sup> janvier 1864<sup>544</sup>

---

1 Janvier 64 -

Pour commencer au mieux l'année, je viens vous embrasser, très chère Mère et m'unir avec la plus tendre reconnaissance filiale à vos souhaits. Vos chères lignes me sont parvenues<sup>545</sup> hier soir<sup>546</sup>, peu après que la Princesse m'avait communiqué celles que vous lui adressez et dont elle a été vivement touchée. Vous parlez avec un accent de conviction droite et simple, bien supérieur aux artifices du style. Des vertus que vous pratiquez, et que j'honore par le plus pieux respect en desirant sincèrement les imiter. L'héritage par excellence de la famille c'est celui des bons exemples, des belles et nobles qualités de l'âme ; il se transmet avec plus d'efficacité et de fruit que les richesses et les talents – lesquels d'ailleurs n'ont de // valeur véritable qu'en tant qu'ils sont dirigés et consacrés par le sentiment d'élevation morale qui nous rapproche de Dieu et nous rend participans de son amour<sup>547</sup>.

J'ai appris de première source la préconisation à l'épiscopat de Monseigneur Buquet<sup>548</sup>, et me réjouis beaucoup de ce que vous me dites des egards affectueux qu'il vous témoigne,

---

<sup>542</sup> Lettre à Liszt du 1er janvier 1864, recopiée par Ollivier dans son *Journal*, *op. cit.*, p. 94.

<sup>543</sup> Le lieu n'est pas précisé par Liszt, mais il se déduit du contenu de la lettre et du contexte biographique.

<sup>544</sup> *Malgré sa longueur (12 pages), il s'agit à mon avis d'une seule et même lettre, alors que Vier découpe l'ensemble en trois lettres distinctes. La description de ce morcellement se trouve plus haut, dans l'introduction aux lettres de Liszt à sa mère, à propos de la lettre portant le n° 16 dans l'album NAF 25179 de la BnF.*

<sup>545</sup> On constate que dans ce début de lettre, Liszt respecte l'accord des participes passés, contrairement à son habitude.

<sup>546</sup> Cette lettre n'est pas conservée. Rappelons que nous ne possédons aucune lettre d'Anna écrite durant les années 1862-1863-1864.

<sup>547</sup> Les qualités morales d'Anna Liszt sont soulignées par ceux qui l'ont connue, en particulier Émile Ollivier (voir en particulier ci-dessus la lettre d'Ollivier dans l'introduction à l'année 1864). Elles se manifestent aussi dans les lettres à son petit-gendre que je joins en complément général au présent chapitre des lettres de Liszt à sa mère. On peut remarquer que Liszt se départit ici de sa fascination pour l'éducation élitiste qu'on le voit manifester dans les lettres à ses enfants (voir plus haut la lettre n°4 à sa mère, du 25 mars 1850, et plus bas la lettre à Daniel Liszt et ses commentaires, au ch. 2. 2. 2).

<sup>548</sup> **Louis-Charles BUQUET** (1796-1872) – parfois orthographié Bucquet – était prêtre du diocèse de Paris, ordonné en 1824, préfet des études au Collège Stanislas, vicaire général en 1841, et chanoine titulaire de Notre-Dame. Il vient d'être nommé évêque auxiliaire de Paris en 1863. (<data.bnf.fr/12402399/louis-charles\_buquet/> page consultée le 2 avril 2021). Il avait été le confesseur de Cosima et de Blandine, et, une fois devenu évêque, il assistera encore Anna Liszt dans sa vieillesse (WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 921 et t. 2, 1998, p. 97). C'est lui qu'Émile Ollivier appellera au

comme aussi de sa bienveillance pour Cosima. Je me permettrai probablement de lui écrire pour le remercier de toutes ses bontés qu'il faut d'autant plus apprécier qu'il est chargé et surchargé d'affaires de toute sorte, et qu'en s'occupant de moi et de Cosima, il fait exception à la règle commune des hauts fonctionnaires civils et ecclésiastiques, qui ne trouvent guère de loisir pour penser aux personnes en dehors du cercle de leurs affaires, et par // conséquent, inutiles<sup>549</sup>. Ne pensez pas qu'il y ait exagération de modestie en cela<sup>550</sup> de ma part ; nullement ; je ne parle que selon l'expérience, -- et tiens en singulière estime les personnages capables d'attentions et de procédés qui ne rapportent rien, ni du côté du profit matériel, ni de celui de la vanité, vu que d'ordinaire le train des hommes va à l'un ou à l'autre, et que la sagesse même de la plupart ne consiste qu'en un égoïsme plus ou moins réfléchi. Les visites en général ne comptent pas beaucoup – et pour ma part je n'ai ni le goût d'en recevoir ni celui d'en rendre ; cependant dans tel cas, quand une visite n'est pas un passe temps, ou une recherche de relation intéressée, mais bien la marque d'un sentiment noble, affranchi des calculs vulgaires, et dictée [sic] par cet esprit chrétien qui devrait régir nos actes et nos pensées, j'y attache un grand prix. C'est dans ce nombre exceptionnel que je considère// les visites que Monseigneur Buquet a fait [sic]<sup>551</sup> à notre pauvre Blandine, à Cosima et à vous, très chère mère ; et quand vous le reverrez je vous prie de bien l'assurer de mon très affectueux et reconnaissant attachement. L'hiver dernier j'ai eu plusieurs fois occasion de m'entretenir de lui avec l'abbé de Menneval<sup>552</sup>, (autrefois ministre de France à Munich) l'abbé Seigneur<sup>553</sup>, que je rencontrais chez Madame de Castellane<sup>554</sup> et d'autres ; et ces jours derniers encore, Monseigneur Bonaparte<sup>555</sup> que je continue de voir assez fréquemment, me parlait de lui avec tous les éloges dûs [sic] à ses hauts et constants mérites. Je suis avec le plus vif intérêt dans le *Moniteur*<sup>556</sup>, l'activité politique d'Émile au corps législatif ; son rôle grandit évidemment, et il ne me paraît guère douteux qu'il n'acquière [sic]

---

moment de l'agonie d'Anna, mais c'est un autre prêtre qui viendra en urgence lui administrer les derniers sacrements (voir plus loin la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier). *VIER*, op cit, p. 126, *orthographe ce nom* : « *Buquet* ».

<sup>549</sup> *VIER*, *ibid.*, omet le soulignement de « *inutiles* ».

<sup>550</sup> *VIER*, *ibid.*, omet les mots « *en cela* ».

<sup>551</sup> Rappelons que Liszt a coutume de ne pas accorder les participes passés. Dans cette lettre, il les accorde parfois, mais c'est irrégulier.

<sup>552</sup> **L'abbé de Menneval** [sic] : il s'agit d'**Eugène de MÉNEVAL** (1815 ou 1814-1882), fils du baron Claude François de Méneval, secrétaire de Napoléon I<sup>er</sup>. Il a été ministre plénipotentiaire à Munich en 1852. Inconsolable à la suite de son veuvage, il se tourne vers la religion, et est ordonné prêtre à Rome en mars 1862. Il s'installera par la suite à Paris (R. JACQUIN, « Les fils du Baron C. F. de Méneval », dans la *Revue des sciences religieuses*, 1951, 25-4, p. 364-371).

<sup>553</sup> L'abbé Seigneur : personne que je n'ai pas pu identifier.

<sup>554</sup> **Sophie de CASTELLANE** (1818-1904) était marquise de CONTADES puis, en 1859, comtesse de Beaulaincourt de Marles. Femme de lettres, elle tenait à Paris un salon réputé, que fréquentait Émile Ollivier. Son deuxième époux, le comte Victor de Beaulaincourt de Marles (1820-1860), était attaché militaire auprès de l'ambassade de France en Prusse.

<sup>555</sup> Monseigneur Bonaparte : il s'agit de **Lucien Louis Joseph Napoléon BONAPARTE** (1828-1875), né en Italie, petit-neveu de Napoléon I<sup>er</sup>, et filleul de Napoléon III. Ordonné prêtre en 1853, il est vicaire de l'église Santa Maria in Via Lata, paroisse du palais Bonaparte à Rome, et chambellan de Pie IX. Malgré sa santé fragile et son absence d'ambition, il sera nommé cardinal en 1868. C'est un homme très pieux, que Liszt fréquente régulièrement à Rome.

<sup>556</sup> Le journal *Le Moniteur*, créé en 1789, est l'organe officiel du gouvernement français, chargé de la transcription et de la publication des débats parlementaires.

bientôt<sup>557</sup> la position que lui méritent son talent et son caractère<sup>558</sup>. // Tout en y applaudissant de cœur, je n'en continue pas moins de partager l'opinion des députés qui ne partagent « pas la sienne » comme dit M<sup>r</sup> de Morny<sup>559</sup> que vous supposez lui avoir envoyé le lion en bronze avec cette inscription que vous me citez<sup>560</sup>. Dans la question de Pologne en particulier je tiens que MM<sup>rs</sup> de Ségur et Bonjean<sup>561</sup> au Sénat, Guérault et Havin<sup>562</sup> au corps législatif, sont bien plus dans le vrai, et représentent une politique plus juste et plus grande à

---

<sup>557</sup> « Bientôt » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>558</sup> VIER, *op. cit.*, p. 127, considère que la lettre du 1er janvier s'arrête là, avec le verso du folio 38, sans formule finale ni signature, ce qui me paraît contraire aux habitudes de Liszt. Il place la suite en amont de cette lettre (p. 123), – soit en décembre 1863 – sans date, ni formule finale, ni signature. D'après mes observations, il convient de considérer l'ensemble des folios 37 à 42 comme une seule et unique lettre, malgré la longueur de celle-ci. Voir les détails de mon argumentation dans l'introduction au chapitre 2. 1. 2. 3. « Critique des découpages de Vier ».

<sup>559</sup> **Charles Auguste Louis Joseph DEMORNY** (1811-1865), dit comte de **MORNY**, devenu duc de Morny en juillet 1862, est le demi-frère de Napoléon III. Il a approuvé le coup d'État du 2 décembre 1851 malgré ses idées orléanistes antérieures. C'est à la fois un homme politique très influent et un homme d'affaires. Depuis les élections législatives de mai 1863, il n'a de cesse d'encourager Ollivier, qui le côtoie régulièrement et éprouve à son égard une réelle estime, à accepter un ministère, et il vient de lui proposer d'être commissaire du vice-roi d'Égypte auprès de la compagnie de Suez (E. OLLIVIER, *Journal, op. cit.*, p. 95-102).

<sup>560</sup> Ollivier racontera quelques mois plus tard comment il a résolu l'énigme de ce lion, qui ne lui avait pas été offert par Morny, contrairement à l'hypothèse d'Anna : « Après mon discours sur Soubeyran, je trouve en rentrant chez moi, le magnifique lion de Barye avec l'inscription suivante sur un morceau de papier : “Au génie de M. Ollivier, un député opposé à ses opinions”. Évidemment, cela venait de quelqu'un qui, en rentrant chez lui, avait cédé à un mouvement spontané, avait pris un objet d'art autour de lui et me l'avait envoyé. / J'avais déjà fait des recherches pendant plusieurs jours, sans rien découvrir, lorsque par hasard je montrai à Girardin l'écriture de l'inscription. - Je connais cette écriture, me dit-il ; je vous dirai de qui elle est. En effet, il m'écrivit qu'elle était de Didier, député de l'Ariège. Ce dernier a, depuis, reconnu la vérité de l'indication et les relations les plus amicales se sont établies entre nous. » (É. OLLIVIER, *Journal, op. cit.*, p. 136, 29 juillet). Antoine-Louis BARYE (1796-1875) est un sculpteur français, renommé pour ses sculptures animalières. Jean-Marie Georges Girard, baron de SOUBEYRAN (1828-1897) est alors député de la Vienne.

<sup>561</sup> Messieurs de Ségur et Bonjean sont deux sénateurs favorables à l'empereur.

**Louis-Bernard BONJEAN** (1804-1871), jurisconsulte, avocat général à la cour de cassation depuis 1852, est sénateur depuis 1855 ; il avait été député de droite en 1848.

**Raymond-Joseph Paul SÉGUR d'AGUESSEAU** (1803-1889), préfet, est sénateur depuis 1852 ; il est issu de la droite catholique.

Tous deux poussaient à une intervention française en Pologne, sur laquelle Napoléon III hésitait (voir plus haut la note à ce sujet dans la lettre à Anna n°16 du 8 mai 1863). On voit que Liszt les approuve, contrairement à Ollivier, qui est profondément pacifiste et n'accepterait la guerre que si elle était souhaitée par le peuple français : « Nous autres, philosophes, [...] nous croyons que la guerre n'est légitime que lorsqu'elle est indispensable, que lorsqu'elle est voulue par une nation entière, et nous ne l'admettons pas comme moyen de consolider un trône ou de distraire des mécontents. » (*Journal, op. cit.*, t. II, p. 88, copie de sa lettre à Carolyne du 10 juillet 1863). Généralement, Liszt est lui aussi opposé à toute forme de violence armée, guerre ou révolution, mais peut-être subit-il en cette circonstance l'influence de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, qui est polonaise (c'est du moins la supposition que fait Jacques VIER, *op. cit.*, p. 123, n.2).

<sup>562</sup> Guérault et Havin sont deux députés peu favorables a priori à l'empereur, mais partisans déclarés de l'intervention en Pologne (VIER, *op. cit.*, p. 123, n.2)

**Adolphe Georges GUÉROULT** (1810-1872) est journaliste, homme de lettres et homme politique. Auparavant saint-simonien, il se range, sous le Second Empire, dans le camp des démocrates anticléricaux, favorables à une monarchie constitutionnelle. Directeur de *La Presse*, puis fondateur en 1859 de *l'Opinion nationale* (journal bonapartiste de gauche), il a été élu député en mai 1863.

**Léonor Joseph HAVIN** (1799-1868) a été juge de paix à Saint-Lô, président du Conseil général de la Manche, et député de ce département de 1831 à 1848. D'abord opposant à Napoléon III, il a été réélu député de la Manche en mai 1863, dans le groupe des indépendants. Il dirige le journal *Le Siècle* (organe républicain, qui a cependant été favorable à la campagne d'Italie de 1859) sous le Second Empire.

la fois, que leurs contradicteurs dont le refrain « la France avant tout » est un lieu commun d'un certain effet, sans doute, mais qui à part son chauvinisme, rappelle la période la plus facheuse de la politique française à l'étranger – celle où regnait le juste milieu. Il est naturel et légitime que les Français réservent « leurs sympathies les plus ardentes et les plus profondes pour// la France »<sup>563</sup> ; personne ne contestera sur ce point, pourvu que leur ambition patriotique ne s'égare point en calculs erronés [*sic*] et d'un egoïsme étroit qui risqueraient fort de se trouver un beau jour singulièrement en désavantage vis à vis de l'egoïsme britannique mieux assis, plus suivi et sans fausses prétentions. Malgré les assertions de tels ou tels « hommes d'état »<sup>564</sup> ainsi qu'ils s'intitulent volontiers, on peut même très bien admettre que l'expédition au Mexique et l'intervention en Pologne réalisent effectivement<sup>565</sup> la maxime « la France avant tout » laquelle ne veut pas absolument dire qu'il faille en toute circonstance se tenir coi, l'arme au bras, au coin de son feu. Si la France ne sait faire que cela, elle pourra se féliciter elle-même par l'éloquence de tous ses grands orateurs ; mais il n'y aura pas lieu<sup>566</sup> de lui envier sa gloire acquise [*sic*] par trop à<sup>567</sup> bon marché. Ce qu'il y a de certain, c'est // que les cabinets hostiles à la France<sup>568</sup>, ne demandent pas mieux que de la voir se contenter de son chez soi ; le roi Louis Philippe en a eu toutes les approbations et si la Démocratie est tentée de suivre ses traces elle rencontrera les mêmes succès. Par bonheur l'empereur Napoléon entend parfois les choses d'une autre oreille, et c'est sur lui que je me fie pour accroître l'honneur du nom et du drapeau de la France. On a beau dire de tous côtés que l'Empereur est à bout de se retrouver<sup>569</sup> acculé à des impossibilités, réduit à l'isolement : je n'en crois rien, et ne démords pas de ma conviction qu'il triomphera de tous les obstacles et confondra toutes les incertitudes. Un diplomate qui n'est nullement de cette opinion me disait avant hier « tenez pour<sup>570</sup> certain que si nous n'avons pas encore la coalition, nous y touchons déjà » -- Soit<sup>571</sup>, lui repondis-je ; vous préparez à Napoléon la revanche// de Waterloo<sup>572</sup>.

---

<sup>563</sup> VIER, op. cit., p. 124, omet les guillemets entourant cette citation.

<sup>564</sup> VIER, op. cit., p. 124, omet le soulignement.

<sup>565</sup> « effectivement » remplace, au-dessus de la ligne, un mot barré rendu illisible.

<sup>566</sup> « lieu » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>567</sup> « à » : mot ajouté au-dessus de la ligne. VIER, op. cit., p. 124 écrit : « à trop bon marché » au lieu de « par trop à bon marché », expression effectivement curieuse ; d'ailleurs le mot « par » semble avoir été ajouté par Liszt en utilisant un premier « a ». Vier a omis le soulignement de « trop ».

<sup>568</sup> VIER, *ibid.*, n'a pas déchiffré « la France », il laisse un blanc.

<sup>569</sup> Lecture erronée de Vier (*ibid.*) : « est à bout de réponses, acculé à ... »

<sup>570</sup> « Pour » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>571</sup> Liszt n'a pas ouvert les guillemets devant « Soit » et ne les a pas fermés après « Waterloo ». Vier (*ibid.*) les rétablit.

<sup>572</sup> Des manifestations patriotiques s'étaient déclarées en Pologne en 1860, réprimées l'année suivante par des massacres. Puis, tensions s'exacerbant, une insurrection avait éclaté début 1863. Les batailles prenaient peu à peu la forme d'une guérilla, et jusqu'à la fin de cette année, la situation était restée incertaine. L'opinion publique française était en grande partie favorable à la lutte des nationalistes polonais, et Napoléon III, qui avant d'être au pouvoir souhaitait l'indépendance de la Pologne, tergiversait maintenant devant une intervention militaire. Finalement il ne la décida pas, voulant garder de bonnes relations avec la Prusse, alliée du Tsar. Au moment où Liszt écrit cette lettre, la défaite de l'insurrection est proche. La répression s'abattit sur la Pologne à partir d'avril 1864.

Au sujet de la question de Pologne, le Prince Czartoryski<sup>573</sup> vient d'écrire une lettre à M<sup>r</sup> Dupin<sup>574</sup>, d'une mesure parfaite et d'argumentation excellente. Si vous ne l'avez pas lu je vous la recommande ; elle redresse noblement certaines vulgarités tortueuses qui ne devraient plus se produire à la tribune française.

La P<sup>cesse</sup> Marcelline Czartoryska<sup>575</sup> passe l'hiver ici et je la vois habituellement<sup>576</sup>. Elle vous conserve un souvenir affectueux et reviendra vous voir à Paris. --- Mme de Szemere<sup>577</sup> vous a-t-elle parlé de la lettre qu'elle m'a écrite ? Je crains que ma réponse ne lui ait paru desobligeante, cependant je ne crois pas mériter un reproche en ne m'engageant pas à une demande qui non seulement me paraît inutile mais déplacée. Solliciter Madame Lagrange<sup>578</sup> de faire représenter Hunyadi Laszlo<sup>579</sup> au Théâtre italien de Paris, est une idée malencontreuse, qui fait honneur à l'amitié et au zèle patriotique de M<sup>me</sup> de Szemere<sup>580</sup>, mais qui a mon sens n'a aucune chance de réussite<sup>581</sup>. Partant je ne saurais m'en mêler pour si peu que ce soit. //<sup>582</sup>

Je comptais écrire à Belloni<sup>583</sup> à la fin de Novembre, mais la petite affaire dont j'avais à l'entretenir est ajournée. Veuillez le lui faire savoir, et l'assurer de ma constante amitié. Peut être aussi trouverez vous occasion de me rappeler au souvenir amical de Ferdinand Denis<sup>584</sup> ; il n'est pas à supposer qu'il soit « fâché » contre vous ; il a trop excellent cœur pour cela ;

---

<sup>573</sup> Le Prince Alexander Romuald CZARTORYSKI (1811-1886), époux de la pianiste Marcelline CZARTORYSKA (voir plus haut L. 16, du 8 mai 1863).

<sup>574</sup> Il pourrait s'agir d'**André Marie Jean Jacques DUPIN** (1783-1865), dit « Dupin aîné ». Cet avocat, magistrat et homme politique français, procureur général près la Cour de cassation, a été nommé sénateur en 1857. Ancien opposant de gauche, il se rapproche de l'Empereur. Il est connu pour ses revirements politiques.

<sup>575</sup> Marcelline (ou Marceline) CZARTORYSKA (1817-1894) : sur cette pianiste polonaise, voir plus haut la lettre à Anna n° 16 du 8 mai 1863.

<sup>576</sup> « habituellement » : remplace, au-dessus de la ligne, un long mot barré.

<sup>577</sup> Leopoldina Jurkovich SZEMERE (1829-1865), voir plus haut L. 9, et pour son mari, Bertalan Szemere, L. 14.

<sup>578</sup> Madame Lagrange : il pourrait s'agir d'**Anna Caroline DE LA GRANGE** – ou **DELAGRANGE** – (1825-1905), qui avait épousé en 1848 un noble russe, le comte de Stankovitch. Soprano colorature et compositrice française, elle a été une très célèbre chanteuse d'opéra, qui fait de nombreuses tournées en Europe, en Russie et en Amérique (piste indiquée par VIER, *op. cit.*, p. 125).

<sup>579</sup> *Hunyadi Laszlo* est un opéra (créé à Budapest en 1844) du pianiste, compositeur et chef d'orchestre hongrois **Ferenc ERKEL** (1810-1893), très célèbre dans son pays. C'est lui qui a composé l'hymne national hongrois. VIER, *op. cit.*, p. 125, a écrit « Hungadi », lecture erronée. De même, la note dans laquelle il précise qu'il s'agit d'un : « Opéra hongrois représenté pour la première fois au théâtre national de Pesth en 1762 » (n. 2, p. 125) contient une erreur évidente sur la date indiquée, l'auteur étant né en 1810.

<sup>580</sup> Madame de Szemere : voir ci-dessus.

<sup>581</sup> Je n'ai pas trouvé plus ample information sur cette demande d'intervention adressée par Mme de Szemere à Liszt par l'intermédiaire de sa mère.

<sup>582</sup> VIER, *op. cit.*, p. 125, coupe ici cette lettre, considérant la partie suivante comme une autre lettre, qu'il déplace nettement en amont, p. 116, sans y mettre de date, mais en l'insérant entre la lettre du 29 janvier 1863 et celle du 7 mars 1863 ; il y a bien la signature à la fin, mais l'absence de formule initiale interdit de séparer ces folios n° 41-42 des précédents (voir mes explications dans l'introduction à ce chapitre : ch. 2. 1. 2. 3).

<sup>583</sup> Gaetano Belloni, qui a été secrétaire-impresario de Liszt jusqu'en 1849, continue à gérer certaines affaires d'Anna Liszt (voir plus bas les lettres à Massart). On n'en sait pas davantage sur l'affaire mentionnée ici par Liszt.

<sup>584</sup> Ferdinand Denis : voir plus haut la commission sur les pierres dans L. 11, du 9 août 1862.

Cet historien ami de Liszt vient de publier deux ouvrages en 1863 : *Les vrais Robinsons : naufrages, solitude, voyages*, en collaboration avec Victor Chauvin (dessins de Yan Dargent) et *Brsil* (Didot Frères).



mais il aura été très occupé de diverses publications que les journaux ont mentionnés [sic]<sup>585</sup> avec éloge. En tout cas je me plais à croire que la petite négociation manquée des pierres curieuses que je lui avais demandé ne lui fera pas « trouver des pierres dans son chemin » de la rue St Guillaume<sup>586</sup>. L'envoi des compositions de Leon Kreutzer<sup>587</sup> que vous m'annoncez me fera grand plaisir. Entre nous soit dit, il y a longtemps que cette idée aurait du lui prendre, et s'il s'en avise maintenant je lui en saurai très bon gré. //

J'ai entièrement négligé d'écrire à Löwy<sup>588</sup> depuis plus de deux ans, non pas que je lui garde rancune de quoi que ce soit car ce serait un travers<sup>589</sup> de ma part, sachant combien il m'est attaché et dévoué ; mais les années augmentant, mes relations d'amitié diminuent, et comme je l'observais dernièrement à la P<sup>cesse</sup> Czartoryska<sup>590</sup> il devient<sup>591</sup> moins commode qu'autrefois d'être de mes amis. Il en est plusieurs qui sont restés à mi-chemin – et ne comprennent pas que je ne m'y sois pas arrêté avec eux. Je conviens volontiers de mon tort ou plutôt de celui qu'ils me font innocemment. Néanmoins un peu de réflexion leur suffirait pour s'apercevoir [sic] qu'il n'y a pas de ma faute dans leur mécompte, et que je demeure conséquent à moi même. – du reste les lignes de Löwy que vous m'envoyez m'ont été fort agréables par les bonnes nouvelles// qu'elles me donnent de vous très<sup>592</sup> chère mère et je l'en remercierai prochainement<sup>593</sup>.

Que la benediction de Dieu repose sur vous et qu'il accorde le bonheur de vous être toujours doux et agréable

à votre très respectueux  
et tendrement affectionné fils  
F. Liszt

Envoyez moi les discours d'Ollivier, et faites lui mes plus cordiales amitiés. Je suis curieux de voir quelle part il prendra dans la discussion de l'adresse<sup>594</sup>.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 37 à 42 (Onze pages écrites, la douzième est blanche).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, f. 37-38 : XLII, p. 126 (avec la date du 1<sup>er</sup> janvier 1864 inscrite en tête de l'autographe) ; f. 39-40 : XLI, p. 123 (sans date, lettre insérée entre le 8 mai 1863 et le 1<sup>er</sup> janvier 1864) ; f. 41-42 : XXXVIII, p. 116 (sans date, insérée entre le 29 janvier 1863 et le 7 mars 1863)<sup>595</sup>.

<sup>585</sup> Accord du participe passé exceptionnel sous la plume de Liszt, mais incorrect.

<sup>586</sup> 29, rue Saint-Guillaume : adresse d'Anna Liszt et d'Émile Ollivier.

<sup>587</sup> **Léon KREUTZER** (1817-1868), compositeur et critique musical ami de Liszt, voir 2. 3. 1.

<sup>588</sup> Simon LÖWY (1807-1873 ?) : banquier viennois ami de Liszt. Voir notice plus haut, dans L. 6.

<sup>589</sup> *Travers remplace, par-dessus, le mot « tort », barré.*

<sup>590</sup> Marcelline Czartoryska : voir note plus haut.

<sup>591</sup> « Devient » remplace, au-dessus de la ligne, le mot « est », qui a été barré.

<sup>592</sup> VIER, *op. cit.*, p. 117, omet le mot « très ».

<sup>593</sup> Cette lettre d'Anna n'est pas conservée.

<sup>594</sup> Depuis 1860, un décret permet qu'une adresse du corps législatif soit votée et discutée annuellement en réponse au discours du Trône. Le journal d'Émile Ollivier ne nous renseigne pas sur ses interventions lors de la discussion de l'adresse à l'ouverture de la session de 1864.

**Description :**

Papier blanc lisse, assez épais pour ne pas être transparent.

Format : feuille 20,7/27 pliée en deux, puis en quatre (1 pli horizontal puis un pli vertical ; les trois feuilles sont traitées de la même façon - ce qui plaide en faveur d'une lettre unique). Format de la lettre pliée : 10,3/6,7. (3 feuilles, 12 pages). Marge du haut : 5 puis 4,5 cm.

Particularités : l'écriture, l'encre et la plume sont les mêmes sur les trois feuilles, soit 3 x 4 = 12 pages. La signature est à la page 11 (f. 42r), bien étalée, à la moitié de la page, et est suivie d'un post-scriptum. La dernière page est vide.

L'ensemble est soigné, hormis deux ratures, liées de toute évidence à une relecture : l'une p. 6 (f. 41)\* : « effectivement / [ exactement ? assidument ? ] la maxime », et l'autre p. 8 (f. 40)\*\*. « réalisent \*\* » « et je la vois habituellement / [assez fréquemment] »

**Absence d'adresse.**

Une lettre de Liszt à sa mère est conservée entre celle-ci et la suivante, elle est datée de Rome, le 14 février 64 (K. HAMBURGER, *op. cit.*, F118, p. 360).

## Lettre 18<sup>596</sup> – [Rome - Monte Mario]<sup>597</sup>, 14 avril 1864

Très chère Mère,

Madame la Comtesse Bobrinsky<sup>598</sup> veut bien vous apporter de mes nouvelles<sup>599</sup>. Pour raison de santé et aussi un peu par goût elle passe depuis plusieurs années l'hiver à Rome où je n'ai qu'à me louer de la charmante affabilité qu'elle me témoigne. Désirant y correspondre par de bons procédés, j'ai écrit à Ollivier en le priant de montrer<sup>600</sup> de l'obligeance au Comte Bobrinsky<sup>601</sup> et de me remplacer avantageusement en lui servant d'intermédiaire à l'école

<sup>595</sup> Ce redécoupage est injustifié à mes yeux. Il entraîne un bouleversement chronologique que l'auteur n'argumente pas. Voir davantage d'explications dans 2. 1. 2. 3. « Critique des redécoupages de Vier ».

<sup>596</sup> *La numérotation au crayon des deux lettres 17 et 18 dans les archives Daniel Ollivier NAF 25179 intervertit l'ordre de cette lettre et de la suivante par rapport aux dates écrites de la main de Liszt : je rétablis ici l'ordre chronologique.*

<sup>597</sup> Le lieu n'est pas précisé par Liszt, mais il se déduit du contenu de la lettre et du contexte biographique.

<sup>598</sup> « *Bobrinsky* » et non « *Bobinsky* » comme l'écrit VIER, *op. cit.*, p. 128.

Il s'agit de la **comtesse BOBRINSKA** née Sofia Alexandrovna Samoïlova (1899-1866), qui a épousé le 27 avril 1821 à Saint-Petersbourg le comte Alexeï Bobrinsky (voir note ci-dessous).

<sup>599</sup> Cette lettre n'a donc pas été envoyée par la poste, mais transmise à Anna par cette amie de Liszt qui se rendait à Paris, selon un usage fréquent à cette époque.

<sup>600</sup> « *montrer* » remplace « *témoigner* », biffé, pour éviter la répétition « *qu'elle me témoigne* » deux lignes plus haut dans le manuscrit.

<sup>601</sup> Le **comte Alexeï Alexeïevitch BOBRINSKY** (1800-1868) – *nom que VIER, op. cit., p. 128, écrit « Bobinsky »* –, est un noble et un homme d'affaires russe. Après avoir fondé l'industrie du sucre en Russie, il s'est consacré à la mise en valeur de ses terres en Ukraine, et a participé au développement du chemin de fer dans l'empire russe. Une statue est érigée en son honneur à Kiev. (Source : Wikipédia, articles consultés le 4 avril 2021). C'est la lettre de Liszt à Émile Ollivier du 14 mai 1864, annoncée dans la présente lettre à Anna, qui permet d'identifier ce comte russe (sans le confondre avec son fils Alexandre Alexeïevitch (1823-1903), gouverneur civil de Saint-Petersbourg de janvier 1861 à mars 1864) : « [...] Ces lignes vous seront remises par M<sup>r</sup> le Comte Bobrinsky Bobrinsky, Alexeï Alexeïevitch. Des possessions considérables // dans le gouvernement de Kiev l'obligent à y passer une partie de l'année, mais il revient assez régulièrement au commencement de l'hiver à Rome (à cause de la santé de sa femme) et mes rapports avec lui sont de nature agréable malgré certaines différences d'opinion qui n'ont guère besoin d'être expliquées. Lors de la



musicale de M<sup>r</sup> Chev<sup>é</sup><sup>602</sup> dont le C<sup>te</sup> Bobrinsky //veut prendre une connaissance exacte, et qu'il aurait même je crois, l'intention de propager en Russie.

Veillez donc bien chère mère reco<sup>m</sup>mander à Ollivier de rendre ce service de bonne amitié à votre ganz liebender

Sohn<sup>603</sup>

F. Liszt

14 avril 64.

Je n'ai pu encore rejoindre Madame Spontini<sup>604</sup> que j'irai voir ce soir.

Merci de vos chères lignes – et de l'envoi du rapport d'Ollivier qui me donne double satisfaction, pour lui et pour moi.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 44 (Deux pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, lettre XLIII, p. 128.

**Description :** Même papier que la lettre 17, et mêmes autres caractéristiques matérielles.

Format de la lettre pliée : 10,1/6,4 cm.

Absence d'adresse.

## Lettre 19 – Rome [Monte Mario], 11 mai 1864

Très chère Mère,

Je ne vous ai pas encore remercié de votre si bonne et chère lettre pour le jour de ma fête<sup>605</sup> ; mais voici la Princesse Czartoryska<sup>606</sup> qui part demain pour Paris, et veut bien se

---

guerre de Crimée le Comte Bobrinsky a servi avec une bravoure signalée et mérité la croix de S<sup>t</sup> George. / À ses avantages de grand propriétaire et sa distinction militaire il en joint d'autres non moins appréciables et qui le rendent desirieux de se tenir au courant des progrès de l'époque. Entre autres il s'intéresse à ceux de l'enseignement musical par la Méthode Chev<sup>é</sup> dont je lui ai fait tout l'éloge que j'en pense. J'aurais volontiers écrit à M<sup>r</sup> Chev<sup>é</sup> pour le prier de faire assister le Comte Bobrinsky // à une de ses séances d'études ; mais réflexion faite je préfère vous demander de vouloir bien me rendre ce service, mon cher Ollivier, et compte sur votre amicale obligeance pour déterminer M<sup>r</sup> Chev<sup>é</sup> à fixer le jour le plus rapproché à cet effet, car le C<sup>te</sup> B. ne restera pas plus d'une semaine à Paris. [...] // J'écris encore deux mots à ma bonne mère pour la prévenir que la Comtesse Bobrinsky voudra bien lui donner d'assez bonnes nouvelles de/ Votre tout dévoué/ de cœur/ F. Liszt » (autographe NAF 25179, f. 99-100, transcrit sur KNEPPER, *op. cit.*, *Liszt – Corpus*).

<sup>602</sup> **Émile-Joseph-Maurice CHEVÉ** (1804-1864), était un professeur de musique innovateur, qui a participé à la création de la méthode « Galin-Paris-Chev<sup>é</sup> », dans laquelle, suivant les principes de Jean-Jacques Rousseau, les notes étaient remplacées par des chiffres. Ce système est encore utilisé actuellement au Japon et en Chine.

<sup>603</sup> « votre très affectionné fils ». Vier, *ibid.*, a omis ces trois mots allemands, sans le signaler. Pour le dernier mot, « Sohn », ma lecture n'est pas absolument certaine.

<sup>604</sup> **Madame SPONTINI** : il s'agit de Marie-Catherine Céleste Érard (1790-1878), fille du facteur de pianos Jean-Baptiste Érard (et nièce de Sébastien), qui a épousé en 1811 le compositeur italien **Gaspere SPONTINI** (1774-1851). Il faut supposer que, veuve, elle séjourne à Rome en 1864, même si elle mourra en 1878 dans la propriété des Érard, le château de La Muette à Passy.

<sup>605</sup> Cette lettre d'Anna n'est pas conservée.

<sup>606</sup> La princesse Czartoryska ou Czartoryski : voir ci-dessus.

charger de vous dire combien je pense constamment à vous ! Elle vous donnera aussi des nouvelles satisfaisantes de ma santé, de ma bonne mine et du petit train de vie que je//mène ici. Au mois de septembre prochain, je viendrai vous embrasser et passer quelques jours avec vous<sup>607</sup>.

Laissez moi espérer que vous trouverez alors que l'âge n'a pas apporté trop de dommages physiques et moraux

à votre tendrement dévoué  
fils

F. Liszt

Rome, 11 mai 64.

J'écrirai à Monseigneur Buquet<sup>608</sup> par l'intermédiaire de Monseigneur Tizzani<sup>609</sup> qui sera à Paris à la mi Juin.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 43 (Deux pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, lettre XLIV, p. 129.

**Description :** Une seule feuille de papier blanc, de la même matière que celui de la lettre 16.

Format légèrement plus petit : H : 20,2, L 12,9 cm. Feuille pliée horizontalement, puis verticalement ; lettre pliée : 10,1/6,3 cm. Une seule feuille, constituée d'une plus grande coupée en deux, le bord de gauche étant un peu déchiqueté par rapport aux trois autres côtés.

Marges du haut très généreuses : 6 et 8 cm p. 1 (f. 43) et 5 cm p. 2 (f. 44).

Particularité : écriture soignée, grande signature très descendante.

**Absence d'adresse.**

## Lettre 20 – [Rome - Monte Mario]<sup>610</sup>, 22 juillet 1864

**Contexte biographique :** Liszt est de retour au Monte Mario après un petit périple dans les alentours. Mi-juillet, il a passé quelques jours à Castel Gandolfo, invité par le pape dans sa résidence d'été. Il y a été reçu en audience, et a donné quelques concerts de piano devant le souverain pontife et sa suite. Il

<sup>607</sup> Effectivement, Liszt viendra à Paris début octobre 1864, accompagné de Cosima, au grand plaisir d'Anna. Auparavant, il aura fait un périple par Karlsruhe (où il rencontre l'Association des musiciens allemands – la Tonküntzler-Versammlung – et remporte des succès comme chef d'orchestre et compositeur), Munich (où il retrouve Wagner), Weimar (où il vide l'Altenbourg et ne promet pas encore au Grand-Duc de revenir) et Berlin (où, retrouvant Hans von Bülow et Cosima, il fait la connaissance de ses deux petites-filles Daniela et Blandine). Sur le chemin du retour entre Paris et Rome, il s'arrêtera brièvement à Saint-Tropez, dans la propriété d'Émile Ollivier, où Cosima et lui feront la connaissance du petit Daniel, le fils de Blandine qui est leur filleul (voir plus bas la biographie de Daniel Ollivier). Ce sera le premier grand voyage de Liszt hors de Rome depuis trois ans.

<sup>608</sup> Monseigneur Buquet : voir plus haut la lettre N° 17 à Anna, du 1er janvier 1864, et plus bas la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier du 12 février 1866.

<sup>609</sup> « Monseigneur Tizzani », et non « Pizzani », transcription erronée de Vier, *op. cit.*, p. 129.

**Vincenzo TIZZANI** (1809-1892), évêque de Terni, puis archevêque de Nisibis, était un membre de la curie romaine. Il enseignait l'histoire de l'Église à l'Université romaine de La Sapienza. Il publiera des articles rendant compte du concile Vatican I (1870).

<sup>610</sup> Le lieu n'est pas précisé par Liszt, mais il se déduit du contenu de la lettre et du contexte biographique.

a aussi accompagné monseigneur Hohenlohe à Albano (dont il sera plus tard chanoine), et d'après cette lettre, il a fait un crochet par Civitavecchia avec monseigneur Haynald, avant de retrouver le couvent la Madonna del Rosario et son calme.

Très chère Mère,

Après avoir accompagné Monseigneur Hainald [sic]<sup>611</sup>, Evêque de Transylvanie jusqu'à Civita Vecchia (d'où je vous ai écrit deux mots pour vous prévenir de la visite de cet illustre prélat) me voici de retour ici<sup>612</sup> et tout prêt à faire mes paquets prochainement, pour un plus long voyage.

Mais d'abord je viens vous souhaiter bonne et heureuse fête, très chère mère, et prie Dieu de toute mon âme qu'il vous comble de ses bénédictions<sup>613</sup>. Puisse aussi mon amour filial vous être toujours de quelque douceur et consolation, et votre bon et noble cœur se contenter du peu de satisfaction que j'ai à lui offrir ! – J'ambitionnerais bien d'être meilleur et de valoir davantage, mais n'y réussis guère hélas ! à mon gré. Heureusement vous compensez tout ce qui me manque par votre tendresse qui ainsi acquiert les merites d'une générosité dont je vous suis profondément reconnaissant. //

Vers le 12 aout je m'embarquerai pour Marseille et resterai à Carlsruhe<sup>614</sup> du 18 au 30 pour y assister à la « Tonkünstler – Versammlung<sup>615</sup> » à laquelle j'ai été invité avec beaucoup d'instance et de manière à ne pouvoir refuser. Il s'entend de soi que je n'y prendrai aucune part active, c'est à dire que je ne jouerai ni ne dirigerai rien – mais on y exécutera plusieurs de mes compositions (sous la direction de Bülow) et probablement je me trouverai à même de rendre quelques services à l'association de l'« Allgemeine deutsche Musik Verein [sic]<sup>616</sup> »

---

<sup>611</sup> Il s'agit de **Lajos HAYNALD** (1816-1891), évêque de la ville hongroise de Kalocsa. Prélat libéral lié à Monseigneur Dupanloup, il est cependant apprécié de Pie IX, et deviendra par la suite archevêque, cardinal et primat de Hongrie. En 1873, il dirigera la commission chargée de créer à Budapest l'Académie royale de musique dont Liszt sera président à partir de 1875. C'est un amateur éclairé de musique classique, un excellent orateur et un spécialiste de botanique. Il restera toujours très lié à Liszt et fervent soutien de sa musique. Il correspondra aussi avec Émile Ollivier, lui donnant des nouvelles de Liszt en 1884 (TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 308). Liszt fait un long portrait élogieux de ce prélat dans une lettre à Émile Ollivier datée de *Weimar, le dimanche 12 mai 1878 (autographe NAF 25180, f 148-149, publié par C. Knepper, site du CNRS en ligne). Liszt écrivant systématiquement ce nom « Hainald », je ne signale cette graphie par un « sic » que lors de sa première occurrence, dans cette lettre-ci.*

<sup>612</sup> « ici », mot ajouté.

<sup>613</sup> La sainte Anne se fête le 26 juillet (voir plus haut la lettre à Anna n° 10 du 20 juillet 1862).

<sup>614</sup> Sur les mots allemands demandant un tréma, Liszt met généralement (mais pas toujours) une sorte de tilde, que je transcris dans ce cas par un accent circonflexe. En fait, ce pourrait être un tréma tracé sans soulever la plume. Vier ne met jamais les trémas allemands ; et il uniformise l'orthographe *Weymar*.

<sup>615</sup> VIER, *op. cit.*, p. 130, a écrit « *Versammlung* » (il n'a pas interprété le tilde sur le « m »).

Il s'agit du troisième festival de la Tonkünstler-Versammlung (Congrès/assemblée des musiciens). Plusieurs œuvres de Liszt y seront jouées, obtenant un grand succès : la *Sonate en si mineur*, la *Méphisto-valse*, le poème symphonique *Festklänge* et le *Psaume XIII* (HURÉ-KNEPPER, *Liszt en son temps, op. cit.*, 1987, p. 469).

<sup>616</sup> VIER, *ibid.*, écrit « *Munk* » au lieu de « *Musik Verein* », et omet le soulignement.

Des informations supplémentaires sur cette société musicale, l'*Allgemeiner Deutscher Musikverein*, (l'Association générale des musiciens allemands), qui avait été créée lors du deuxième festival de la *Tonkünstler-Versammlung* de 1859 et sur le séjour de Liszt en Allemagne en 1864, sont rapportées dans une de ses lettres à Agnès Street-Klindworth (P. POCKNELL, *op. cit.*, lettre 121, p. 364, du 17 juin 1864) ; Liszt y dirigera son poème symphonique *Tasso*, sa *Messe de Gran*, et le Prélude du *Tristan* de Wagner (WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 996).

que dans les années précédentes j'ai contribué à établir. A cet effet ma présence est indispensable et quelque peu disposé que je sois à m'occuper de nouveau de ce genre d'affaires, je dois m'y résigner transitoirement cette fois encore. Après Carlsruhe je passerai une quinzaine de jours à Weimar<sup>617</sup> (ou aux environs chez le Grand Duc) – et de là, vers la mi septembre // j'aurai le bonheur de venir vous embrasser très chère mère. Nous n'aurons qu'une dizaine de jours à nous, mais ils seront pleins et heureux ! – En revenant de Paris à Rome, au commencement d'octobre<sup>618</sup>, j'irai à S<sup>t</sup> Tropez. Veuillez avoir la bonté de prévenir Ollivier que je lui écrirai bientôt. Ma première intention était de me rendre à S<sup>t</sup> Tropez en quittant Rome, mais quelques lignes que j'ai reçu d'Ollivier datées de Turin m'ont fait présumer que je ne le trouverais pas chez lui maintenant<sup>619</sup>. S'il en était autrement je vous prie de m'avertir de suite en m'indiquant exactement quand et jusqu'à quand Oll. compte séjourner à S<sup>t</sup> Tropez. Je m'arrangerai en conséquence, de sorte<sup>620</sup> à l'y retrouver soit du 12 au 17 Aout, soit à mon retour au commencement d'Octobre<sup>621</sup>.

Cosima me rejoindra à Carlsruhe<sup>622</sup> et je // vous parlerai des chances favorables qui s'offrent à Bülow et le détermineront à changer avec avantage son domicile de Berlin<sup>623</sup>. Quant à moi je ne puis penser sérieusement à me fixer en Hongrie<sup>624</sup> ; cependant il serait possible que j'y retourne pour un mois ou deux, si come il en est question, on me charge de la composition d'une grande<sup>625</sup> messe à quelque occasion solennelle<sup>626</sup>. Une autre œuvre de moi pourrait aussi à un moment opportun se produire en Hongrie : c'est la « Légende de<sup>627</sup> Sainte Elizabeth » terminée à Rome en 62<sup>628</sup>. Du reste je n'ai plus du tout l'humeur voyageuse – et à moins de circonstance majeure, je ne me déciderai guère à quitter Rome dont le séjour durable est

---

<sup>617</sup> Liszt écrit ici Weimar, *VIER*, op. cit., p. 131, le corrige en Weymar.

<sup>618</sup> *VIER*, ibid., omet le soulignement.

<sup>619</sup> Finalement Liszt fera un bref arrêt à La Moutte, accompagné de Cosima (ils n'y passeront que la nuit du 14 au 15 octobre). Il y rencontrera, en plus du petit Daniel âgé de deux ans, Émile, son père Démosthène et son frère cadet Adolphe. Voir aussi à ce sujet la biographie de Daniel Ollivier (Voir 2. 2. 2).

<sup>620</sup> « de sorte » : mots ajoutés.

<sup>621</sup> Les sept lignes sur lesquelles s'étend la phrase « S'il en était ... d'Octobre » sont reliées entre elles, dans la marge de gauche, par une accolade.

<sup>622</sup> Carlsruhe : *VIER*, op. cit., p. 131, a laissé un blanc à la place de ce mot.

<sup>623</sup> À cette date, Hans von Bülow hésite encore à accepter les fonctions de pianiste de la cour que lui propose Louis II de Bavière, à la demande de Wagner qui a besoin de lui pour diriger ses œuvres à Munich. Hans, angoissé, est malade. Il ignore encore qu'une liaison amoureuse a commencé entre Cosima et Wagner.

<sup>624</sup> En effet, Liszt ne se fixera jamais définitivement en Hongrie, mais il y retournera régulièrement chaque année, pendant trois mois d'hiver, à partir de 1875.

<sup>625</sup> *Lecture certaine*, alors que Vier a écrit « grand'messe »

<sup>626</sup> De quel projet s'agit-il ? La *Messe hongroise du couronnement* lui sera commandée par Budapest seulement en 1867, pour fêter le couronnement de l'Empereur François-Joseph d'Autriche comme roi de Hongrie (système dualiste de gouvernement de l'empire austro-hongrois). Il ne paraît pas très vraisemblable qu'il en soit déjà question en juillet 1864. En 1865, à Rome, il composera la *Missa choralis* pour chœur et orgue : mais cette œuvre, dédiée au pape Pie IX, n'a pas de rapport avec la Hongrie.

<sup>627</sup> « Légende de » : mots ajoutés.

<sup>628</sup> Voir plus haut la lettre de Liszt à sa mère n° 12 du 12 septembre 1862.

plus que tout autre favorable à mon travail, à mes goûts d'indépendance, et à mon bien être physique et moral<sup>629</sup>.

J'ai été charmé d'apprendre que M<sup>me</sup> la Princesse Czartoryska<sup>630</sup> reviendra probablement ici l'hiver prochain, et lui écrirai demain.

Veillez bien vous charger de mes meilleures amitiés pour Madame Szemere<sup>631</sup> [sic] et la patriotique//<sup>632</sup> Thérèse Schüller<sup>633</sup> que j'aurai grand plaisir à revoir à Paris. // À bientôt/ donc, tres chère/ Mère – et/ toujours à/ vous de cœur/ et d'âme,/ F. Liszt<sup>634</sup>/

22 Juillet 64

/Ayez la bonté de m'écrire sans beaucoup de retard, de manière que votre lettre me parvienne ici avant le 8 Août.

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 45-46 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures** : VIER, *op. cit.*, 1950, lettre XLV, p. 129-132.

**Description** : Même papier blanc que celui de la lettre n° 18.

Dimensions de la feuille entière : 26/13 cm pliée en deux, puis l'ensemble est plié horizontalement et de nouveau verticalement ; format de la lettre pliée : 10,1/6,3 cm.

La marge du haut (5 cm. (vedette) et 7 cm. (première ligne) page 1, puis 5 cm sur les autres pages) est propice aux rajouts.

Particularité : la dernière page est surchargée au maximum, le texte saturant par des rajouts la marge de gauche et celle du haut.

**Absence d'adresse.**

Une lettre de Liszt à sa mère est conservée entre celle-ci et la suivante, datée de Weimar, le 25 septembre 1864 (HAMBURGER, *op. cit.*, F119, p. 362).

## Lettre 21 – [Rome - Monte Mario]<sup>635</sup>, 25 octobre 1864

Très chère Mère,

Vos bons vœux pour mon voyage ont eu le plus heureux effet. Le beau temps nous a favorisé en route, à S<sup>t</sup> Tropez, à Marseille, et jusqu'à mon arrivée ici<sup>636</sup>. J'ai trouvé Emile Ollivier dans

<sup>629</sup> Quoi qu'il en dise ici, Liszt reprendra une vie de grand voyageur à partir de 1875, sa vie « trifurquée », partagée entre Rome, Budapest et Weimar.

<sup>630</sup> La Princesse Marcelline Czartoryska : voir plus haut L. 16.

<sup>631</sup> Madame Szemere : voir plus haut L. 17, du 1er janvier 1864.

<sup>632</sup> Tout ce qui suit est ajouté dans les marges : de // à // verticalement dans l'étroite marge de gauche, puis dans la marge du haut, verticalement aussi, par groupes de mots superposés, selon les / insérés ici dans le texte. Pour une fois, Vier n'a pas omis ces lignes placées dans une mmarge.

<sup>633</sup> Graphie peu contestable, grâce en particulier au tréma ; or VIER, *op. cit.*, p. 132, écrit « Schiller ».

**Thérèse Schüller** : personne que je n'ai pas pu identifier.

<sup>634</sup> La signature se trouve dans les lignes ajoutées dans la marge du haut, en colonne.

<sup>635</sup> Le lieu n'est pas précisé par Liszt, mais il se déduit du contenu de la lettre et du contexte biographique.

la meilleure assiette possible au physique et au moral. Par ses occupations rustiques, les plantations de vignes et autres, les embellissemens et améliorations de sa demeure et de son jardin, //il se repose agréablement des fatigues de la vie politique, sauf à s'y livrer de nouveau cet hiver avec une nouvelle vigueur et un plus complet succès encore, que je lui souhaite, vous savez de quel côté<sup>637</sup>.

La connaissance de M<sup>r</sup> Demosthène Ollivier<sup>638</sup> me laisse un souvenir très attaché. C'est un homme de cœur et d'une capacité expérimentée. Quant au petit Daniel, la coqueluche, le tyranneau<sup>639</sup>, et presque l'idole de S<sup>t</sup> Tropez. Je renonce à vous en parler, de peur de ne pas me trouver suffisamment [*sic*] à la hauteur des cajoleries que lui prodiguent<sup>640</sup> // du matin au soir son père et son grand papa, sans en exclure l'oncle Adolphe.

La Princesse<sup>641</sup> a été un peu surprise de me voir revenir si tôt, car elle présumait que je resterais avec vous jusqu'à la fin de ce mois et m'y avait engagé comme je vous le disais. Quelques petites affaires devant me rappeler probablement au mois de Mai à Paris, nous regagnerons alors très chère Mère, les journées perdues maintenant<sup>642</sup>.

Elle vous fait de cœur ses plus tendres amitiés, auxquelles j'ajoute de ma plus belle et lisible écriture (pour // me conformer à la recommandation que vous m'avez faite !<sup>643</sup>) l'expression de ma profonde reconnaissance pour vos anciennes, récentes et constantes bontés, - et celle de mon amour filial le plus

respectueusement dévoué

F. Liszt

25 Octobre 64.

Ma santé est excellente et j'espère bien employer l'hiver en travaillant avec suite, ce qui est l'essentiel pour moi. La grâce de Dieu aidant j'espère que vous n'aurez pas à regretter d'avoir mis au monde un « Frater<sup>644</sup> » de mon espèce<sup>645</sup>. /<sup>646</sup> Mille affectueux compliments à

---

<sup>636</sup> Liszt est de retour à Rome. Il rend compte à sa mère de son séjour au château de La Moutte près de Saint-Tropez, chez les Ollivier (voir la lettre précédente).

<sup>637</sup> « C'est à dire dans le sens d'un rapprochement avec l'Empereur. » (Note 1 de Vier, p. 133).

<sup>638</sup> **Démosthène OLLIVIER** (1799-1884) est le père d'Émile Ollivier (qui est veuf à cette date de Blandine Liszt) et donc le grand-père paternel de Daniel Ollivier. Liszt vient de faire la connaissance, à Saint-Tropez, de Démosthène et de Daniel, ainsi que d'Adolphe, le frère d'Émile (voir plus bas, au chapitre 2. 2., les lettres de Liszt à Démosthène et à Adolphe Ollivier, et la biographie de Daniel Ollivier).

<sup>639</sup> Liszt a d'abord écrit « tyranau », ce mot a été corrigé d'une encre plus foncée : on a rajouté les deux lettres manquantes : « tyranneau »

<sup>640</sup> VIER, op. cit., p. 133, a écrit « procurent » au lieu de « prodigent ».

<sup>641</sup> La princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein.

<sup>642</sup> Ce projet, que Liszt annonce de nouveau à sa mère dans la lettre suivante, ne se réalisera pas en 1865 comme il le pense, mais l'année d'après. Or la mère et le fils ne se reverront pas à cette occasion, car Anna mourra le 6 février 1866.

<sup>643</sup> Anna, dont la vue baisse, demande régulièrement à son fils d'écrire plus lisiblement, ce qu'il fait effectivement dans les lettres de cette période. VIER, op. cit., p. 133, omet le point d'exclamation.

<sup>644</sup> VIER, op. cit., p. 133, omet le soulignement de « Frater ». Pour la signification de ce mot, voir plus haut la lettre n° 9, du 21 septembre 1861.

<sup>645</sup> Sur la signification du mot « frater », voir plus haut la lettre de Liszt à Anna n° 9 du 21 septembre 1821 (note présentant la mise au point de K. Hamburger en 2000).

Augustine <sup>647</sup>comme aussi à // <sup>648</sup> votre : Belge- /allemande/ que vous/ n'encou -/ragez pas/ assez !

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 47-48 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures** : VIER, *op. cit.*, 1950, lettre XLVI, p. 132-33.

**Description** : Papier blanc épais et glacé. Format : feuille 20/25 cm, pliée en deux, puis de nouveau horizontalement, puis verticalement.

Marges du haut : 7 et 9 cm, puis 3 sur les pages intérieures, enfin 2 sur la dernière. Encre plus pâle.

Un tampon sec orne la première page : il représente une licorne tournant sa tête vers la gauche, entourée de deux ailes (d'aigle ?) et ayant pour socle une couronne.

On retrouve la même décoration, mais sur papier bleu, dans la lettre 22, f. 51, du 24 janvier 65, et sur papier blanc écri dans la lettre du 27 avril 65, f. 53. Il s'agit d'un timbre sec, parfaitement centré. On le trouve toujours sur un papier épais et glacé, plus luxueux. Le motif apparaît en creux au verso, et impose une marge importante en haut, des deux côtés de la feuille.

Particularité : l'écriture de Liszt s'agrandit et devient plus ovale, très régulière tout au long des quatre pages. La signature est grande, très descendante. La dernière page est surchargée d'une ligne dans la marge de gauche, et de mots insérés perpendiculairement dans la marge du haut : « votre : Belge- /allemande/ que vous/ n'encou - /ragez pas/ assez ! »

**Absence d'adresse.**

## Lettre 22 – [Rome]<sup>649</sup>, 17 décembre 1864

---

Noël approche, très chère Mère. Je viens vous redire que je vous aime bien et que je me réjouis de l'idée de vous revoir ce printemps. Béni soit Dieu de m'avoir donné une si bonne mère !

Si comme il est probable, le projet d'exécuter quelques unes de mes compositions au mois de Mai à Paris, se réalise, j'espère que vous en aurez quelque satisfaction<sup>650</sup>.

Sans vanité aucune, je pense que la Messe de Gran, et les poèmes symphoniques que je ferai entendre à Paris ne sont pas des œuvres d'ecolier. Je n'ai point travaillé à la légère durant ces quinze dernières années et après mes nombreuses expériences d'Allemagne, je suis en mesure de me présenter avec un peu de confiance ailleurs. –

Mon existence d'ici est telle que je la desire : paisible, occupée, et si je ne me trompe, passablement exempte de sottises. Je m'applique à moins dépenser, et à travailler davantage, ce qui me réussit assez. Il n'y a jamais lieu à parler de ma santé qui est toujours

---

<sup>646</sup> Les mots qui suivent sont écrits perpendiculairement dans la marge de gauche.

<sup>647</sup> **Augustine** et la « **Belge allemande** » : personnes que je n'ai pas réussi à identifier.

<sup>648</sup> Mots dans la marge du haut, toujours perpendiculairement au corps de la lettre.

<sup>649</sup> Le lieu n'est pas précisé par Liszt, mais il se déduit du contenu de la lettre et du contexte biographique.

<sup>650</sup> Comme on l'a noté dans la lettre précédente, ce projet parisien se réalisera trop tard pour Anna, qui sera morte avant l'arrivée de son fils. La *Messe de Gran* sera donnée à Paris trois mois après son décès, le 15 mai 1866. Contrairement aux espérances de Liszt, cette œuvre essuiera dans la capitale française un échec humiliant, qui ne sera réparé que vingt ans plus tard, en mai 1886, deux mois avant la mort de Liszt (voir plus loin en 2. 3 la lettre de Liszt à Daniel Ollivier n°5, du 15 juin 1886).



egalement bonne, grâce à vous chère mère. Vous m'avez bien mis au monde, et je tache de ne pas gâter votre bon ouvrage.

Voilà notre Cosima<sup>651</sup> établie à Munich. Puisse-t-elle y gagner // un peu plus de vigueur de corps et cette paix de l'âme que Jésus Christ a promis et qu'il<sup>652</sup> accorde à ceux qui l'aiment.

—

Quand vous verrez M<sup>me</sup> S<sup>t</sup> Mars<sup>653</sup>, veuillez la rassurer sur le sort de son paroissien. Il a été emballé par mégarde parmi mes livres lors de mon départ de Paris, et je le lui restituerai à la première occasion qui se trouvera.

La Princesse Marcelline<sup>654</sup> Czartoryska dont vous avez gardé si bon souvenir doit revenir ici au commencement de Janvier. Entre les femmes du monde, elle est du petit nombre des meilleures exceptions.

Dites à Ollivier mes plus cordiales amitiés. J'attends beaucoup de lui, à la prochaine session.

Bien à vous de tout

cœur

F. Liszt

17 Décembre 64. //

J'imagine obtenir votre approbation pour la belle grosse écriture de ces lignes<sup>655</sup>.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 49-50 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, lettre XLVII p. 134.

**Description :** Papier blanc-écru vergé. Format : feuille 21/27,4 cm ; pliée en deux verticalement puis horizontalement puis verticalement. Dimensions de la lettre pliée : 6,7/10,5 cm.

Particularité : l'écriture est, comme dans la lettre précédente, soignée, grande, ovale (5 à 6 mots par ligne), mais elle se resserre un peu à la page 3.

**Absence d'adresse.**

## Lettres 23 à 26, année 1865.

### Nombre et répartition des lettres en 1865-1866

Pour l'année 1865, six lettres nous sont parvenues : cinq de Liszt et une seule d'Anna, du 4 mai.

Pour l'année 1866, une seule lettre, de Liszt, est conservée<sup>656</sup>. Elle date du 14 janvier, et Anna est morte le 6 février suivant. Elle avait peut-être écrit à son fils début janvier, au moment des vœux dont tous les deux respectaient la tradition, ou bien en réponse à sa lettre du 14 janvier, qui lui annonçait sa venue, dont elle se réjouissait évidemment.

---

<sup>651</sup> Hans ayant finalement accepté le poste de chef d'orchestre à l'opéra de Munich, Cosima et lui se sont installés dans cette ville. Liszt ignore encore plus ou moins la liaison de sa fille avec Wagner.

<sup>652</sup> « qu'il » : mots ajoutés.

<sup>653</sup> Madame de SAINT-MARS est la sœur de madame Patersi, la gouvernante qui a éduqué les filles de Liszt de 1850 à 1855 (voir plus haut L. 5, du 15 juillet 1850).

<sup>654</sup> VIER, *op. cit.*, p. 135, écrit « Marceline ». Il semble que ce nom s'écrive soit *Marcelline* (orthographe française), soit *Marcelina*.

<sup>655</sup> En effet, l'écriture de Liszt dans cette lettre est soignée, grande, ovale, très lisible.

<sup>656</sup> Lettre publiée par HAMBURGER, *op. cit.*, F121, p. 366.



La quasi-absence de lettres d'Anna durant cette période ne peut pas s'expliquer par des problèmes de santé, car Anna est restée en bonne forme jusqu'à deux semaines avant sa mort, causée par une pneumonie soudaine<sup>657</sup>. Il faut donc supposer que Liszt, repris par une vie très mouvementée durant l'année 1865, n'a pas songé à archiver son courrier (ou à confier ce soin à Carolyne de S.W., qui s'en acquittait volontiers). D'ailleurs, on trouve dans ses propres lettres plusieurs allusions à des lettres de sa mère. Ainsi, le 30 juin (lettre n° 25), il commente une lecture pieuse d'Anna, dont celle-ci lui a de toute évidence fait part, et il la remercie d'avoir pensé à lui le jour de la Fête-Dieu, marquée par de pompeuses cérémonies romaines dont elle a eu connaissance par la presse. Et, dans sa lettre du 7 octobre (lettre n° 26), il la remercie pour ses « chères lignes » dans lesquelles, apparemment, Anna exprimait sa joie devant « le complet et extraordinaire succès [des] ouvrages [de son fils] à Pesth », qu'elle avait lu dans les journaux<sup>658</sup>. Les lettres écrites par Anna durant la dernière année de sa vie sont sans doute définitivement perdues.

#### **Liste des lettres de l'année 1865 (et janvier 1866)**

**Lettre 23** : Rome - Monte Mario 24 janvier 1865 ; f. 51-52.

**Lettre 24** : Rome - Vatican 27 avril 1865 ; f. 53-54.

**Anna** Paris 4 mai 1865, K. Hamburger A70, p. 504.

**F120** Rome - Vatican 27 juin 1835, K. Hamburger, op. cit., p. 364.

**Lettre 25** : Rome - Vatican 30 juin 1865 ; f. 55-57.

**Lettre 26** : Rome - Vatican 7 octobre 1865 ; f. 58-59.

**F 121** Rome - Vatican, 14 janvier 66, K. Hamburger, op. cit., p. 366.

#### **Contexte biographique. L'abbé Liszt. Triomphe de la Sainte Élisabeth en Hongrie.**

L'année 1865 marque un tournant dans la vie de Liszt.

Si la naissance, le 10 avril, d'Isolde, fille de Cosima et de Wagner (que tous croient encore la fille de Hans von Bülow) ne laisse aucune trace dans sa correspondance, deux événements majeurs viennent ensuite interrompre sa retraite au Monte Mario, qui était consacrée à la composition. L'un concerne le domaine religieux : Liszt entre dans les ordres (avril-juillet). Le deuxième, le domaine musical : il rencontre en Hongrie un immense succès musical (août-septembre).

---

<sup>657</sup> Sur les derniers moments d'Anna, voir plus bas la conclusion du présent chapitre (Lettres de Liszt à sa mère) Davantage de détails sur les circonstances de la mort d'Anna sont apportés plus loin, dans mes commentaires relatifs à la lettre de Liszt adressée à Adolphe Ollivier le 12 février 1866 (chapitre des lettres aux autres membres de sa famille, lettre n° 4).

<sup>658</sup> Il ne faut pas oublier que depuis une trentaine d'années, les nouvelles de Liszt n'arrivaient pas à ses proches uniquement par ses lettres. Celles-ci ne faisaient souvent que commenter, a posteriori, des informations déjà connues de ses correspondants, car la presse les divulguait largement (tout en propageant des rumeurs souvent infondées). On en a la preuve dans plusieurs lettres de Liszt à sa mère, comme celle-ci, mais aussi dans ses lettres à Massart (voir plus loin la première série des lettres à Massart – de 1837 à 1840).

L'entrée de Liszt dans les ordres ecclésiastiques s'est faite en deux étapes. Le 25 avril, il reçoit la tonsure de la main de l'archevêque Gustav von Hohenlohe<sup>659</sup>, dans la chapelle privée de celui-ci, au Vatican, et le pape lui accorde une audience<sup>660</sup>. L'archevêque met à sa disposition, à cette occasion, deux pièces dans sa résidence luxueuse du Vatican<sup>661</sup>. Liszt portera dorénavant la soutane<sup>662</sup>. Le 21 juin, alors que l'on fête le vingtième anniversaire de l'intronisation de Pie IX, il est invité par le pape à donner un concert privé dans la bibliothèque pontificale<sup>663</sup>. La deuxième étape se déroule le 30 juillet : Liszt entre dans les ordres mineurs, dans la chapelle privée de l'archevêque Hohenlohe à Tivoli. Il s'agit des quatre ordres de Portier, Lecteur, Exorciste et Acolyte. Ceux-ci ne lui confèrent pas le pouvoir de dire la messe ni de confesser, mais le droit de porter la soutane et le titre d'abbé, et le laissent libre de se marier<sup>664</sup>. Cette entrée dans les ordres a provoqué un immense étonnement dans le monde, souvent empreint de répréhension et d'ironie<sup>665</sup>. On le soupçonnait de pure vanité mondaine, alors que lui-même revendiquait la simple « foi du charbonnier<sup>666</sup> ».

L'autre événement marquant de la vie de Liszt en 1865 est sa participation aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire du Conservatoire de Pest<sup>667</sup>. Il avait contribué dès 1840 à la fondation de cette institution, en versant à son profit la recette du concert qu'il dirigeait pour la première fois au théâtre national, le 11 janvier. L'exécution magistrale de la *Messe de Gran* du 31 août 1856 restait aussi dans toutes les mémoires. Cette fois-ci, invité par l'Association des musiciens, il est venu essentiellement pour diriger, en soutane, la création en version hongroise de son grand oratorio *La Légende de sainte Élisabeth*, qui remportera lui aussi un immense succès<sup>668</sup>. Son séjour en Hongrie va durer du 8 août au 12 septembre (c'est la première fois qu'il se rend dans la capitale hongroise en train, directement, depuis Rome<sup>669</sup>). Hans

---

<sup>659</sup> Le prince **Gustave Adolphe von HOHENLOHE-SCHILLINGSFÜRST** (1823-1896) est un haut dignitaire ecclésiastique allemand proche du pape, célèbre protecteur et ami de Liszt à Rome. Évêque d'Édesse depuis 1857, et grand aumônier de Pie IX, il sera nommé et cardinal-évêque d'Albano en 1879 (voir plus haut le contexte biographique de L. 23).

<sup>660</sup> On a pu lire à l'époque le compte-rendu de cet événement dans la *RGMP [Revue et Gazette Musicale de Paris]* du 21 mai 1865, reproduit dans HURÉ-KNEPPER, *Liszt en son temps, op. cit.*, 1987, p. 499. Il est certain qu'Anna Liszt l'a lu dès sa parution.

<sup>661</sup> Liszt résidera dans ce magnifique appartement du Vatican, avec vue sur la place Saint-Pierre, jusqu'en juin 1866, quand monseigneur Hohenlohe sera nommé cardinal, et devra quitter ce logement.

<sup>662</sup> Liszt rend compte de cet événement à sa mère dans sa lettre du 27 avril 1865 (ci-dessous, lettre n° 24).

<sup>663</sup> Liszt raconte cet épisode à sa mère dans sa lettre du 30 juin (ci-dessous, lettre n° 25).

<sup>664</sup> Source : WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 104.

<sup>665</sup> Des informations plus développées sur les réactions soulevées par l'entrée de Liszt dans la cléricature sont fournies dans A. WALKER, *op. cit.*, II, p. 102-106 et p. 110-111, et dans HURÉ-KNEPPER, *Liszt en son temps, op. cit.*, 1987, p. 498-504.

<sup>666</sup> Lettre à Carolyne de Sayn-Wittgenstein du 18 juillet 1861, citée dans HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, n. 3, p. 542.

<sup>667</sup> Liszt rend compte de ce voyage très rapidement dans sa lettre à Anna du 7 octobre 1865 (ci-dessous lettre n° 26). Il en a fait un compte-rendu presque identique à Agnès S. K. dans une lettre du 24 septembre 1865 (POCKNELL, *op. cit.*, p. 368) ; voir note ci-dessous.

<sup>668</sup> La critique journalistique se montrera positive pour la musique, mais raillera le décorum, comme pour la cérémonie du sabre hongrois en janvier 1840, mais cette fois-ci à cause de la tenue cléricale de Liszt. (Voir l'article de la *GRMP* du 7 août 1865 cité dans : HURÉ-KNEPPER, *Liszt en son temps, op. cit.*, 1987, p. 506).

<sup>669</sup> Source : WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 106.

et Cosima, qu'il a invités pour éloigner sa fille de Wagner, l'accompagnent, ainsi qu'Edouard Liszt, son oncle-cousin et ami. Il renoue, au cours de ce voyage de six semaines, avec les triomphes qu'il avait connus antérieurement dans son pays natal, mais cette fois, essentiellement en tant que compositeur et chef d'orchestre<sup>670</sup>. Le voyage se termine début septembre en apothéose à Szekszard, chez son ami Anton Augusz, où une foule en délire acclame le virtuose de la musique hongroise, accompagné au piano par Bülow et au violon par Reményi. Liszt revient par Venise le 12 septembre, et arrive le 18 à Rome, où il retrouve son appartement du Vatican et ses travaux de composition.

Les liens de Liszt avec Émile Ollivier sont peu évoqués cette année-là dans les lettres qu'il adresse à sa mère, mais celles d'Anna confirment la persistance de l'amitié entre les deux hommes<sup>671</sup>. On notera simplement qu'Ollivier refuse toujours d'accepter un ministère, et continue à défendre ses idées politiques par de brillants discours à la chambre<sup>672</sup>.

Quant à la situation d'Anna, elle ne connaît pas de changement. La mère de Liszt, âgée de 77 ans, continue à lire journaux et livres malgré la détérioration de sa vue, et se montre dynamique et joyeuse dans la vie quotidienne, comme en témoignent les lettres de son fils et celles d'Émile Ollivier<sup>673</sup>.

### Commentaire.

Les quatre dernières lettres de ce corpus présentent un caractère particulier, qui mérite d'être souligné. D'abord, parce que l'on trouve parmi elles deux lettres importantes en tant que sources biographiques jalonnant l'évolution de Liszt en 1865 : celle du 27 avril (n° 24) qui annonce son entrée dans les ordres, et celle du 7 octobre (n° 26), qui évoque les succès de la *Sainte-Élisabeth* et de la *Dante-symphonie* à Pest. L'édition que Vier en a faite en 1950 a été largement et utilement exploitée, malgré les erreurs minimales qu'elle présente. Par ailleurs, les lettres de 1865 se différencient des précédentes en

---

<sup>670</sup> Le meilleur compte-rendu de ses succès hongrois de l'été 1865 se trouve dans la lettre qu'il a adressée à Agnès Street-Klindworth le 24 septembre : « Il s'agissait de mener à bien trois grands concerts avec un personnel d'exécutants et chanteurs de 500 individus en une quinzaine de jours. Le 15 août a eu lieu la première exécution de l'Élisabeth et le 22 la seconde. Dans l'entretemps le 17 a eu lieu le concert des compositeurs hongrois [...] auquel j'ai dirigé ma symphonie du Dante (qui par parenthèse a produit une telle sensation que j'ai fait recommencer toute la première partie [...]) et ma nouvelle version pour orchestre de la Marche de Racoczy. À chacun de ces concerts il y avait salle comble de 1500 à 2000 auditeurs. Enfin le 29 août, en guise de remerciement au public, j'ai donné un dernier concert avec Reményi et Bülow (celui-ci joua admirablement une des Rhapsodies hongroises pour terminer) dont le programme se composait de 4 morceaux de piano exécutés par votre très humble serviteur (Mon S<sup>t</sup> François marchant sur les flots et la Prédication aux oiseaux, l'Ave Maria romain et le Cantique d'amour des Harmonies poétiques et religieuses) [...] » (P. POCKNELL, *op. cit.*, p. 368.) Des informations plus complètes sur ce voyage sont fournies dans WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 106-108.

<sup>671</sup> Aucune lettre échangée entre Liszt et Émile Ollivier durant l'année 1865 n'est parvenue jusqu'à nous. En revanche, nous possédons pour cette année-là huit lettres échangées entre Ollivier et Carolyne de Sayn-Wittgenstein, qui nous informent sur l'évolution politique d'Émile, mais aussi sur sa position, toujours amicale, vis-à-vis de Liszt (TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 54-73).

<sup>672</sup> Ollivier, convaincu par Morny, accepte de rencontrer l'Empereur et d'être nommé commissaire du vice-roi d'Égypte auprès de la Compagnie du canal de Suez, étant ainsi radié (de façon non définitive) du barreau de Paris.

<sup>673</sup> On lit ainsi, dans la lettre d'Ollivier à Carolyne de Sayn-Wittgenstein du 16 octobre 1865, les brèves nouvelles suivantes : « Le bruit des succès de Liszt m'est revenu. J'en suis bien heureux. Je regrette seulement de n'avoir pu, moi aussi, entendre cette belle œuvre et renouveler ainsi mes émotions de Weimar [en 1861] du *Faust*. Mme Liszt était inquiète de ne pas recevoir de nouvelles. Du reste elle va bien. » (TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 73). La lettre de Liszt du 7 octobre (ci-dessous lettre n° 26) ne lui est donc pas encore parvenue.

offrant très peu de réflexions politiques (contrairement à celles de 1864 qui se référaient à Émile Ollivier), et légèrement moins de commissions. En revanche, certains thèmes prennent davantage d'importance. C'est le cas des passages dans lesquels Liszt exprime sans fausse pudeur les sentiments d'affection et de reconnaissance qu'il éprouve à l'égard de sa mère, et ceux où il évoque la profonde satisfaction que lui procure sa vie présente. Mais surtout, ces lettres impressionnent par le nombre des personnes citées : on y voit défiler le gotha (presque au sens propre) fréquenté par Liszt à cette époque, mais aussi, même si cela peut nous étonner, par Anna elle-même. Malgré son origine sociale modeste, son manque d'études, sa pratique pittoresque du français et sa mobilité réduite depuis cinq ans, Anna apparaît à travers cette correspondance comme parfaitement à l'aise parmi les membres de la noblesse européenne que fréquente son illustre fils. On découvre aussi, à l'occasion des lectures évoquées par Liszt (en deux langues au moins, français et allemand, voire en hongrois), la curiosité d'esprit et l'intelligence de sa mère. Enfin, une atmosphère particulière émane des références ponctuant les lettres de cette année-là : la plupart des personnes et des publications citées appartiennent au courant catholique conservateur. L'abbé Liszt, tout juste ordonné clerc, y apparaît comme imprégné d'un enthousiasme sans faille pour les grandeurs de l'Église romaine. Mais si les joies de ses succès musicaux hongrois semblent rester au second plan dans ses lettres, quantitativement du moins, c'est certainement parce que sa mère, comme il le signale, a pu en prendre connaissance à travers les journaux<sup>674</sup>.

## Lettre 23 – Rome-Monte Mario<sup>675</sup>, 24 janvier 1865

---

Très chère Mère,

Je ne pourrai jamais assez vous remercier de votre affection et de vos chères petites lettres qui me la témoignent si tendrement ! Laissez moi vous rassurer tout d'abord sur le confort [sic]<sup>676</sup> de mon habitation au Monte Mario<sup>677</sup>. Il s'y trouve maintenant deux cheminées qui chauffent parfaitement et entretiennent une température fort agréable. C'est pendant mon

---

<sup>674</sup> C'est en effet ce que nous apprend la lettre d'Anna Liszt à Émile Ollivier du 21 septembre 1865. Elle y parle ainsi de Franz (dans son français d'autodidacte) : « je ne pas une lignes de lui depuis la fin du mois de julliet ou il m'a souhaiter la fete par le telegraphe ; mais je de bonne nouvelle par d'autre personne et des journeaux sur cette fête musicale de Pest. la musique de mon fils à eu un succée immense. c'est lui même qui la dirigée. aussi, il jouée qui ne pas arrivée depuis bien des année en publique pour ces compatriote. l'enthousiasme à été extrême Bertha me disais que l'entré à été 20 gulden ça veut dire 40 franc. la recette à été 40000 franc qui à été pour different but bienfaisant. je pense qu'il sera déjà arrivée à Rom, et j'attende avec angoise de nouvelle de lui même. » (NAF 25193, f. Voir les compléments de la lettre d'Anna Liszt à É. Ollivier, n°3).

<sup>675</sup> Le lieu n'est pas précisé par Liszt à la fin de sa lettre, mais dans le corps de celle-ci. On constate que depuis quelques lettres, Liszt ne précise plus sa localisation : il mène une vie particulièrement sédentaire depuis qu'il est à Rome, par comparaison avec les périodes plus itinérantes de sa vie. Ses grands déplacements reprendront à partir de 1866.

<sup>676</sup> VIER, op. cit., p. 135, a corrigé l'orthographe anglaise de Liszt en « confort ».

<sup>677</sup> Liszt est logé au couvent de la Madonna del Rosario, situé sur le Monte Mario, depuis juin 1863. Sa remarque sur le confort introduit dans la chambre monacale répond sans doute à une inquiétude exprimée par sa mère sur la santé de son fils.

absence, l'été dernier<sup>678</sup>, que cette //amélioration a été opérée par ordre de la Princesse<sup>679</sup>. De la sorte rien ne manque à mon bien être matériel ici. Je n'ai plus qu'à m'occuper du reste, -- à travailler, et à me conduire sensément. Avec la grâce de Dieu, je tâche d'y réussir !<sup>680</sup>

C'est un de mes regrets de n'avoir pas revu notre ancien et très excellent ami Denis<sup>681</sup> durant mon court séjour à Paris. À vrai dire je n'y étais venu cette fois que pour passer une<sup>682</sup> couple de jours avec vous .... et cette semaine a passé bien vite ! Veuillez donc m'excuser auprès de // Denis et lui dire mes plus cordiales amitiés.

La Princesse Marcelline Czartoryska<sup>683</sup> m'a donné de vos bonnes nouvelles. Elle passe l'hiver à Rome avec son mari (le Prince Alexandre<sup>684</sup>) et son fils (Marcel<sup>685</sup>). J'estime à haut prix la bienveillante affection qu'elle me témoigne et trouve un charme véritable à la continuité de nos relations. Vous me parlez de la visite de la Comtesse Brokmann<sup>686</sup> et de sa sœur M<sup>elle</sup> Lannos<sup>687</sup>. Elles sont charmantes toutes deux, n'est-ce pas ? Dites-leur bien de ma part.<sup>688</sup> La Princesse Czartoriska habite maintenant leur // appartement (via Gregoriana 5) et j'ai plaisir à rappeler souvent leur affable souvenir. Si comme je le présume le Comte Brokmann prolonge son séjour à Paris, il me sera très agréable de le retrouver ce printemps<sup>689</sup>.

Encore une fois, très chère Mère, soyez pleinement rassurée sur ma sante, mon bien être et mon parfait contentement de mon sort dont je ne desire d'autre[s]<sup>690</sup> satisfactions que de vous prouver de plus en plus combien je vous aime du plus sincère et dévoué amour filial

F. Liszt

24 janvier 65. //<sup>691</sup>

---

<sup>678</sup> Il s'agit de son absence, lors du long périple qu'il a effectué d'août à octobre 1864 en Allemagne et en France, au cours duquel il avait revu sa mère à Paris, du 4 au 12 octobre (Source : WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 97 ; voir aussi plus haut les lettres à Anna n° 20 et 21, et plus bas la biographie de Daniel Ollivier).

<sup>679</sup> On append ici que Carolyne de S. W. veillait toujours sur la vie matérielle de Liszt, et avait le pouvoir d'influencer le père Theiner, qui prêtait ce logement à Liszt.

<sup>680</sup> VIER, *op. cit.*, p. 136, a remplacé le point d'exclamation par un simple point.

<sup>681</sup> Il s'agit de l'historien français ami de Liszt, Ferdinand Denis (voir plus haut la lettre à Anna n° 11 du 9 août 1862).

<sup>682</sup> Le substantif « couple » est féminin quand il est synonyme de « une paire », ne désignant pas des personnes (cnrtl).

<sup>683</sup> Marcelline Czartoryska : pianiste amie de Liszt (voir plus haut la lettre à Anna n° 16 du 8 mai 1863). VIER, *op. cit.*, p. 136 orthographe son prénom « Marceline » (voir plus haut, lettre à Anna n° 16).

<sup>684</sup> Le prince Alexandre Czartoryski, époux de la précédente (voir plus haut la même lettre).

<sup>685</sup> Le comte Marcel Adam Konstantin Michael Felix Czartoryski (1841-1909) est le fils des précédents.

<sup>686</sup> La comtesse et le comte Brokmann (ou Brockmann) : personnes que je n'ai pas pu identifier.

<sup>687</sup> M<sup>elle</sup> Lannos : personne que je n'ai pas pu identifier.

<sup>688</sup> VIER, *op. cit.*, p. 136, a remplacé ce point par une virgule.

<sup>689</sup> Rappelons que le projet de Liszt de venir faire exécuter quelques-unes de ses œuvres à Paris sera remis au printemps 1866 (voir la lettre précédente à Anna, n° 22, du 17 décembre 1864). Il annoncera à sa mère la date précise de l'exécution de la *Messe de Gran* à Paris (le 15 mars) dans sa lettre du 7 octobre (ci-dessous la lettre n° 26). Anna, morte le 6 février, ne verra pas l'échec rencontré par ce concert.

<sup>690</sup> Le mot « autre » se trouvant en bout de ligne, sa fin cachée par le collage du folio, on ne peut pas voir si Liszt l'a mis au pluriel. Vier a choisi de mettre l'ensemble de l'expression au singulier : « je ne désire d'autre satisfaction que de ... » (VIER, *op. cit.*, p.136).

<sup>691</sup> Les mots suivants sont écrits dans la marge du haut, perpendiculairement au corps de la lettre, et disposés en colonne. Vier n'a pas omis ces lignes.

P.S. Veuillez ne/ pas prendre/ la peine/ d'affranchir/ vos lettres à/ Paris, et les/ faire jeter/ simplement à la poste<sup>692</sup>.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 51-52 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, lettre XLVIII p. 135.

**Description :** Papier bleu glacé, plus épais que celui de la lettre précédente. Dimensions : 20,2 cm/12,9, feuille pliée en deux puis en croix. Format final : 10,1/6,4 cm. Un tampon sec représentant une couronne ailée, avec un animal entre les deux ailes : une licorne (le même tampon figure sur le papier de la lettre n° 21).

La présentation est aérée sur les trois premières pages : p. 1, grande marge du haut, la vedette se trouvant placée au-dessous du filigrane. Marge du haut : page 1,7 cm et 8,5 cm, pages intérieures 6 cm, quatrième et dernière page : 4 cm. C'est particulièrement « généreux ». La signature, elle aussi, est vaste.

Particularité : cette lettre est particulièrement lisible. Même écriture soignée que dans la lettre précédente, ovale, mais un peu moins grande (5 à 6 mots par ligne). La quatrième page toutefois est surchargée.

**Absence d'adresse.**

## Lettre 24 – Rome-Vatican, 27 avril 1865<sup>693</sup>

Très chère Mère,

Votre amour maternel a toujours été tellement affermi et indéfectible, que je suis certain de vous causer une véritable et constante joie, en vous apprenant que je me trouve fixement heureux<sup>694</sup>. Je viens d'accomplir une résolution formée de mon plein gré, sans aucune influence étrangère, -- en parfaite conscience et connaissance de cause. Avant hier matin, 25 Avril, fête de Saint Marc l'Évangéliste, j'ai reçu les ordres mineurs<sup>695</sup>, dans la chapelle de son Altesse le Prince, Monseigneur Hohenlohe (Archévêque [*sic*] d'Edesse, Aumonier de Sa Sainteté le Pape, etc. etc) au Vatican. Ma dignité actuelle //est celle de simple<sup>696</sup> Clerc, - premier degré de l'état ecclésiastique ; -- Je porte la soutane noire avec le titre d'Abbé<sup>697</sup> et habite un très joli appartement parfaitement commode, au Vatican. C'est

---

<sup>692</sup> À cette date, la France connaissait le timbre préaffranchi payé par l'expéditeur (voir plus haut le chapitre sur la correspondance au XIX<sup>e</sup> siècle, ch. 1. 3. 2). Mais pour le courrier destiné à l'étranger, le régime changeait à la frontière. La signification précise de cette recommandation de Liszt n'est pas claire à mes yeux, on comprend globalement qu'il préfère prendre en charge lui-même les frais d'expédition, selon son habituelle délicatesse.

<sup>693</sup> Une autre lettre de Liszt relate cet événement, de façon plus détaillée. Elle est adressée au prince Constantin von Hohenzollern-Hechingen (LA MARA, *op. cit.*, t. 6, p. 81), publiée partiellement dans WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 103-104.

<sup>694</sup> VIER, *op. cit.*, p. 137, omet le soulignement du mot « heureux ».

<sup>695</sup> En réalité, Liszt ne recevra les ordres mineurs à proprement parler que trois mois plus tard, le 30 juillet (délai obligatoire), mais la tonsure est le premier palier de cet engagement dans la cléricature, qu'il envisage ici dans son ensemble.

<sup>696</sup> Mot ajouté.

<sup>697</sup> Il existe un récit de l'épisode de la tonsure publié postérieurement par Alexandre de Bertha (voir plus bas la lettre n° 25 du 6 juin), à l'époque où ce journaliste était devenu hostile à Liszt. Bertha y fait un portrait ironique, très à charge, de Liszt ravi de sa soutane, de ses souliers à boucle d'argent et de ses cartes de visite au nom de l'Abbé Liszt

sur l'invitation expresse de M<sup>gr</sup> Hohenlohe que j'occupe ce logis<sup>698</sup>, attendant au sien, et dont, selon toute apparence, je garderai l'usufruit aussi longtemps qu'il ne changera pas d'établissement<sup>699</sup> lui même.

Et maintenant, très chère Mère, je m'agenouille devant vous, en vous priant de me pardonner les chagrins que je vous ai causé par mes nombreux défauts et travers, et vous demande instamment votre // bénédiction, afin que le reste de nos jours nous vivions unis dans l'amour du Seigneur par notre mutuelle piété et tendresse.

Je vous charge aussi d'assurer Ollivier que je lui demeure loyalement dévoué et affectionné. Ma tonsure ne retranche rien aux sentimens que je lui garde et dont je serai heureux de lui fournir les preuves en toute circonstance<sup>700</sup>. Veuillez en particulier lui faire mes sincères<sup>701</sup> compliments sur la péroraison de son dernier discours en réponse à M<sup>r</sup> Thiers<sup>702</sup>.

---

(texte reproduit dans HURÉ-KNEPPER, *Liszt et son temps*, *op. cit.*, p. 500-502, extraits de : Alexandre DE BERTHA, *Franz Liszt, étude musico-psychologique in S.I.M.*, III<sup>e</sup> année, n<sup>os</sup> 9 à 11, Paris, 15 septembre-15 novembre 1907).

<sup>698</sup> Liszt a quitté à la mi-avril le couvent du Monte Mario pour cette résidence princière au cœur du Vatican, à l'occasion de sa tonsure. Rappelons qu'il y restera jusqu'en juin 1866, lorsque monseigneur Hohenlohe sera nommé cardinal.

<sup>699</sup> VIER, *op. cit.*, p. 137, a écrit erronément : « appartement » au lieu d'« établissement ». C'est lorsque Gustave de Hohenlohe deviendra cardinal qu'il ne disposera plus de cet appartement au Vatican, et ne pourra donc plus y inviter Liszt (voir note ci-dessus).

<sup>700</sup> Émile Ollivier était foncièrement déiste, mais pas rigoureusement anticlérical. Son amitié pour Liszt s'accommodait de l'orientation très catholique prise par celui-ci depuis son installation à Rome en 1861. Nous connaissons, grâce deux écrits qu'il nous a laissés, sa réaction face à la nouvelle annoncée dans cette lettre à Anna : « Ce matin, Madame Liszt me fait dire qu'elle veut me parler. Je monte, je la trouve en larmes, elle me tend une lettre de son fils qui lui annonce qu'il s'est fait tonsurer et que désormais il est l'abbé Liszt. Cette lettre contient les meilleures paroles pour moi. Je console de mon mieux cette pauvre femme. Ce n'est du reste pas la première fois, me dit-elle, qu'il a eu cette idée. Deux fois déjà il a voulu se faire prêtre : d'abord à l'âge de quatorze ans, puis après la mort de son père, avant la rencontre avec Madame d'Agoult. J'annonce la nouvelle à cette dernière en lui disant : c'est un suicide spiritualiste. » (Extrait du *Journal*, t. II, 3 mai 1865, cité dans P. A. HURÉ et C. KNEPPER, *op. cit.*, p. 542 ; ce paragraphe ne figure pas dans mon exemplaire du *Journal*, texte choisi et annoté par Théodore Zeldin et Anne Troisier de Diaz, Julliard, Paris, 1961). On voit Ollivier revenir à plus de tolérance, voire à une amicale générosité, dans la lettre qu'il adresse à Carolyne de Sayn-Wittgenstein le 31 mai : « La résolution de Liszt ne m'a pas surpris. Je la pressentais. Si elle le rend heureux, j'en serai heureux moi-même et il est inutile de le dire, elle ne portera aucune atteinte à mes sentimens affectueux pour lui et à nos bons rapports réciproques. Je désire également que cette nouvelle situation ne trouble pas trop votre propre cœur et laisse votre vie dans une bonne assiette. [...] Madame Liszt a été un peu fatiguée ces jours-ci : elle va mieux. Il n'y a plus dans la résolution de son fils qu'un point qui la tourmente c'est qu'il porte un chapeau à trois cornes, qu'elle suppose affreux. » (TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 56). Rappelons qu'aucune lettre échangée entre Liszt et Ollivier en 1865 n'a été conservée.

<sup>701</sup> « sincères » : mot ajouté.

<sup>702</sup> Sur ce discours d'Ollivier répondant à Thiers, j'emprunte intégralement la note, historiquement bien informée, fournie par Jacques Vier : « Au Corps législatif, Thiers, dans un discours extrêmement applaudi, s'était élevé contre la Convention du 15 septembre 1864 qui rappelait les troupes françaises de Rome. Émile Ollivier lui répondit par une improvisation sur les "libertés nécessaires" que le Pape devait accorder à ses sujets. Et il terminait ainsi : "Il faut que le souverain de Rome soit amené, par les exigences de ses sujets, ou par tout autre événement, à avoir besoin de la liberté. Alors, soyez-en certains, les Encycliques changeront de ton. On y retrouvera le langage de Lacordaire et de M. de Montalembert, non celui de M. Veuillot. Elles deviendront des affirmations de la liberté. Alors, il ne sera pas au monde un esprit libéral, quelles que soient sa foi, sa nature, sa communion religieuse, qui ne soit disposé à devenir, selon le conseil de M. Thiers, un défenseur du pontife auguste et désarmé qui représentera alors véritablement pour la conscience humaine la liberté dans sa plus haute et plus sainte expression ... » Séance du 13 avril 1865. Cf. *Empire libéral*, tome VII, Paris, 1903, pp. 363, 364. (VIER, *op. cit.*, n.4, p. 138). Sur Louis et Eugène Veuillot, voir dans la lettre suivante, n<sup>o</sup>25, du 30 juin 1865, la note concernant l'éditeur Palmé.



Probablement je vous reverrai à Paris dans le courant de l'année. Dès la semaine prochaine vous aurez de mes nouvelles par Madame la P<sup>cesse</sup> Czartoryska //qui doit partir en même temps que cette lettre pour Paris<sup>703</sup>.

À moins d'événement imprévu j'irai à Pest<sup>704</sup> au mois d'Août. On y fêtera le 25<sup>me</sup> anniversaire de la fondation du Conservatoire à laquelle j'ai contribué en 1840 – et à cette occasion plusieurs de mes ouvrages – et principalement ma « Légende de S<sup>te</sup> Elisabeth » seront exécutés. Pour<sup>705</sup> plus tard, je ne renonce nullement à l'idée de me faire connaître également à Paris comme compositeur, et quand une occasion convenable s'en présentera d'y faire entendre ma Messe (de Gran) et ma Simphonie [*sic*]<sup>706</sup> de la « Divina Commedia<sup>707</sup> » du Dante, je ne négligerai pas d'en profiter<sup>708</sup>. Dites cela à mon brave ami Belloni<sup>709</sup>, auquel j'en avais parlé à mon dernier passage à Paris --- et faites lui mes meilleures amitiés<sup>710</sup> -- //<sup>711</sup> Je vous embrasse,/ très chère mère,/ et prie pour vous/de toute mon âme/ F. Liszt/ Adressez desormais/ « À Monsieur/L'abbé Liszt -/Rome/au Vatican<sup>712</sup>/-----27 avril 1865.

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 53-54 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures** : VIER, *op. cit.*, 1950, XLIX, p. 137-139. P.A. HURÉ et C. KNEPPER, Franz Liszt, *Correspondance*, JC Lattès, Paris, 1987, p. 461 en publient une partie : du début jusqu'à « [...] par notre mutuelle piété et tendresse ».

**Description** : Papier blanc-écru glacé, et de même format que le f. 47, lettre 20 du 25 octobre 1864. On y trouve le même tampon sec que dans les lettres n° 21 et n° 23, représentant une couronne ailée, avec une licorne entre les deux ailes.

Grande marge du haut habituelle, 6,5 et 8,5 cm page 1, puis 6 cm dans les pages intérieures, puis 5 cm p. 4. La vedette, en page 1, se trouve placée au-dessous du tampon.

Particularité : cette fois-ci l'écriture est de nouveau moins soignée, et un peu plus petite. La quatrième page est très surchargée.

**Absence d'adresse.**

---

<sup>703</sup> Sur son projet de voyage à Paris et sur la princesse Czartoryska, voir la lettre précédente. Comme cela se pratiquait couramment à l'époque, la lettre de Liszt ne sera pas envoyée par la poste, mais remise à Anna par cette connaissance commune qui se rendait à Paris.

<sup>704</sup> VIER, *op. cit.*, p. 138 corrige ce mot en "Pestb", autre orthographe de ce nom.

<sup>705</sup> « Pour » : mot ajouté.

<sup>706</sup> VIER, *op. cit.*, p. 139 corrige ce mot en « Symphonie ».

<sup>707</sup> VIER, *ibid.*, écrit « Comedia », n'ayant pas su interpréter le tilde qui double la lettre « m », et se fondant sur l'orthographe française du mot « comédie ».

<sup>708</sup> Rappelons que ce projet des concerts à Paris ne se réalisera qu'en mars 1866, après la mort d'Anna Liszt.

<sup>709</sup> Gaetano Belloni est l'ancien secrétaire-impresario de Liszt (voir plus haut la lettre à Anna n°2, du 6 juillet 1847).

<sup>710</sup> « amitiés » mot ajouté sous la dernière ligne de la page, à droite.

<sup>711</sup> Les mots suivants sont ajoutés dans la marge du haut, qui était très vaste.

<sup>712</sup> On constate que Liszt accepte, et même revendique désormais, le titre d'abbé (de même qu'il portera régulièrement la soutane), contrairement aux autres titres qu'il demandait à sa mère de proscrire sur les adresses. Dans sa lettre du 6 juillet 1847, il lui demandait de ne mettre sur l'adresse que son nom, « sans compositeur de musique ni chevalier, ni quoi que ce soit » (ch. 2.1, L. 2).

VIER, *op. cit.*, p. 139 ferme les guillemets, omis par Liszt comme souvent.



## Réponse d'Anna à cette lettre de son fils

La lettre d'Anna du 4 mai 1865, est publiée par P. A. Huré et C. Knepper dans sa version originale en allemand<sup>713</sup>. Nous disposons d'une traduction française de cette réponse à son fils<sup>714</sup> :

Mon cher enfant,

On parle souvent bien longtemps d'une chose avant qu'elle se réalise - ainsi en va-t-il de la présente transformation de ta vie. Les *journaux* d'ici ont annoncé à maintes reprises que tu avais choisi l'état ecclésiastique. Je l'ai catégoriquement démenti chaque fois qu'on m'en a parlé ! Ta lettre du 27 avril, reçue hier, m'a bouleversée - et j'ai fondu en larmes. Pardonne-moi - je n'étais vraiment pas préparée à recevoir pareille nouvelle de ta part ! Après réflexion - on dit la nuit porte *conseil*<sup>715</sup> je m'en remis à ta volonté et à celle de Dieu, et je me calmai, car toutes les bonnes inspirations viennent de Dieu ! [...]

Et maintenant, dans cette dernière lettre, mon enfant, *tu me demandes pardon* ! Oh ! je n'ai rien à te pardonner ! tes bonnes qualités l'ont emporté de beaucoup, beaucoup, sur tes fautes de jeunesse. Tu as toujours rigoureusement rempli tes devoirs, à tous points de vue, me garantissant par là la paix et la joie. Je puis vivre sereinement, sans chagrin ; et c'est à toi seul que je le dois.

Vis donc heureux, mon cher fils. Si la bénédiction d'une mère faible et mortelle peut obtenir quelque chose de Dieu, - alors je te bénis un millier de fois. *Ollivier est touchée de ta résolution et tu dis quelques lignes si amicale a lui dans mon lettre, aussi, lui il restera toujours le même pour toi [sic]*<sup>716</sup>. [...] Je te recommande au bon Dieu et demeure ta mère fidèle.

Anna Liszt<sup>717</sup>

On a aussi conservé une lettre de Liszt datée de Rome, le 27 juin 65<sup>718</sup>. C'est la réponse, assez brève, à la lettre d'Anna du 4 mai (A 70). Liszt lui confie sa réponse à une lettre de la marquise d'Aragon (voir la lettre suivante), demandant à Anna de faire compléter l'adresse du château de Salier, où réside cette marquise, par l'indication du département [c'est le Tarn]. Il remercie aussi Ollivier de l'envoi de ses discours.

---

<sup>713</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, A70, p. 504.

<sup>714</sup> HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, JC Lattès, 1987, p. 463. Signalons qu'une autre traduction, d'un extrait plus court, a été publiée par WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 103. Anna écrivait à son fils en allemand, en intégrant dans ses phrases quelques expressions en français, qu'elle orthographiait comme elle le pouvait.

<sup>715</sup> Les mots présentés ici en italique sont en français dans le texte (l'orthographe d'Anna est évidemment respectée).

<sup>716</sup> La phrase en italique est écrite en français par Anna.

<sup>717</sup> Source précisée par les auteurs P. A. HURÉ et C. KNEPPER : Autographe allemand (Archives GSW). Bruno SCHRADER, *Franz Liszt* (fac-similé). FLB, VI, n° 79 *bis* (écourtée). [FLB désigne les publications de La Mara : *Franz Liszt's Briefe*].

<sup>718</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, F120, p. 364.

## Lettre 25 – Rome-Vatican, 30 juin<sup>719</sup> 1865

---

Très chère Mère,

Je suis heureux d'apprendre que vous lisez fréquemment les « Stunden der<sup>720</sup> Andacht ». La substance morale en est excellente, et elle s'insinue doucement dans l'âme par les formes d'un style temperé, qui ne manque ni de charme ni d'abondance. Peu de livres ont eu un sort aussi fortuné et exercé une action aussi bienfaisante dans les régions moyennes des sentiments. Je ne connais pas la biographie de Pie IX par Lernay<sup>721</sup> dont vous me parlez, sans écrire exactement, ce me semble, le nom de l'auteur. Si vous y pensez, reparez cette petite incorrection // dans votre prochaine lettre afin que je me procure cette brochure qui vous a fait plaisir. Louis Veuillot<sup>722</sup> a publié une courte notice biographique sur Pie IX, en tête d'une collection assez singulièrement intitulée « Célébrités catholiques » où se trouvent aussi des Notices sur le Cardinal Antonelli<sup>723</sup>, M<sup>gr</sup> de Mérode<sup>724</sup>, etc :- je vous les recommande. Chaque livraison se vend à part (chez l'Éditeur Palmé<sup>725</sup>, si je ne me trompe) et ne coûte que vingt sous. Nous pouvons nous passer ce luxe instructif ! ---

---

<sup>719</sup> VIER, op. cit., p. 140, écrit par erreur « juillet » au lieu de « juin », sans toutefois reproduire cette erreur à la fin de la lettre.

<sup>720</sup> Il s'agit d'un ouvrage de piété en huit volumes, de Johann Heinrich Daniel ZSCHOKKE (1771-1848), intitulé *Stunden der Andacht zur Beförderung wahren Christentums und häuslicher Gottesverehrung* (*Heures de dévotion pour promouvoir le vrai christianisme et le culte domestique*), édité à Aarau (Suisse) par Heinrich Remigius Sauerländer à partir de 1824. On constate dans la correspondance de Liszt avec sa mère, que celle-ci lit aussi bien des ouvrages en allemand qu'en français, langue qu'elle n'a acquise que par la pratique orale, vivant depuis près de quarante ans en immersion linguistique à Paris, où elle s'est installée en 1827 après la mort de son mari. VIER, op. cit., p. 140 écrit « Stunden », il ne met jamais les trémas sur les mots allemands. Mais, pour une fois, ceux-ci sont transcrits par lui.

<sup>721</sup> Vier (op. cit., p. 140, n. 2) apporte des informations précises sur ces publications : « Madame Liszt ne se trompait pas sur l'orthographe du nom de l'auteur en question. Il s'agit d'un religieux, O.-M. de Lernay, qui fit paraître en 1862, chez Vrayet de Surcy, une brochure in-32 vendue 0 fr. 50 : *Pie IX, sa personne, sa vie, anecdotes, documents*. D'autre part, Louis Veuillot publia, en 1863, chez l'éditeur Palmé, un ouvrage consacré à « S. S. Pie IX » qui fut réédité en 1864, 1867, 1878. La même année et chez le même éditeur, Eugène Veuillot fit paraître une brochure vendue 0 fr. 60 sur M<sup>gr</sup> de Mérode. En 1862, il avait publié la biographie de « S. Em. le cardinal Antonelli » (VIER, op. cit., note 2, p. 140).

<sup>722</sup> **Louis VEUILLOT** (1813-1883) est un journaliste français catholique, célèbre à l'époque pour sa virulence intransigeante, son soutien à Pie IX et son antilibéralisme. Liszt parle de l'estime qu'il lui porte dans une lettre à Blandine datée du 8 juillet 1862 : « Je l'ai vu deux ou trois fois et comme je fais grand cas de son talent nous avons, si je ne me trompe, assez bien pris. Avant son départ il m'a remis un exemplaire de son dernier ouvrage, *Le Parfum de Rome*, avec cette inscription autographe : "A. M. Liszt, souvenir d'un admirateur qui espère devenir un ami." » (D. OLLIVIER, , op. cit., 1936, p. 320). L'ouvrage *Les Parfums de Rome* (2 vol.) était paru en 1862 à Paris. Liszt dit apprécier le talent de l'auteur, sans évoquer ses idées ; il est certain qu'Émile Ollivier, l'époux républicain admiré de Blandine, ne pouvait être favorable à Louis Veuillot. Anna Liszt apparaît dans ses lettres comme profondément croyante, mais sans sectarisme catholique (voir plus haut la lettre de Liszt à sa mère n° 24, du 27 avril 1865, suivie de la réponse d'Anna du 4 mai 1865, où l'on découvre sa première réaction à la tonsure de son fils).

<sup>723</sup> **Giacomo ANTONELLI** (1806-1876) est cardinal et homme politique italien conservateur, très influent au Vatican, secrétaire d'État de Pie IX.

<sup>724</sup> **Xavier-Frédéric-Marie-Ghislain de MÉRODE** (1802-1874), prêtre d'origine belge, est à cette date chambellan de Pie IX et ministre des armées du Vatican (1860-1865) ; il appartient au courant ultramontain, et sera nommé archevêque de Mytilène en 1866.

<sup>725</sup> **Victor PALMÉ** (1834-1904) est un libraire-éditeur français, spécialisé dans les écrits catholiques. Il publiait les ouvrages du journaliste Louis Veuillot (voir la note ci-dessus) qui, avec son frère Eugène Veuillot, dirigeait le journal catholique ultramontain (favorable au pouvoir temporel du pape) *L'Univers*, interdit sous le Second Empire, car

Merci de tout cœur, chère mère d'avoir pensé à moi le jour de la fête-Dieu. La procession du Corpus Domini à Rome<sup>726</sup> présente un tableau unique au monde<sup>727</sup>. Elle est d'une majesté et d'une splendeur frappante pour les yeux // du corps, et combien plus émouvante encore pour le regard de l'âme ! La magnifique place de St Pierre, avec sa colonnade, son obélisque, ses fontaines, la basilique et la coupole de Michel Ange, doñent à la procession l'espace et l'encadrement architectural qui ne se trouve [sic] nulle part ailleurs ; et la présence visible du Vicaire de Jésus Christ, l'assistance des cardinaux, des<sup>728</sup> evèques, des nombreux ordres religieux, du clergé des plus anciennes basiliques, manifeste [sic] solennellement le caractère éternel et divin de la religion catholique, et nous en rend [sic] participants.

Cette fois, j'ai vu de mes fenêtres (au Vatican) le défilé de la procession ; quelques jours après, le 21 Juin, vingtième anniversaire du couronnement<sup>729</sup> de Pie IX j'ai été admis à l'honneur de m'entretenir quelques minutes avec le saint Père // et coñme il avait signifié à Monseigneur Hohenlohe, qu'il lui serait agréable de me réentendre, j'ai fait porter mon Piano dans la salle de la Bibliothèque particulière du Pape, pour produire mes petits talens de Pianiste. En me revoyant, Pie IX m'a fait un compliment auquel je suis fort sensible, et qui consacre ce qu'on m'a déjà<sup>730</sup> souvent dit : c'est que j'ai fort bonne tournure dans mon habillement ecclésiastique, et qu'il semble que je n'en ai jamais porté d'autre. Tout le monde le répétant, j'y crois volontiers<sup>731</sup>. --- Quant à la nouvelle doñée par plusieurs journaux de mon ordination à la prêtrise, et d'une première messe que j'aurais célébré le jour de la Pentecôte, elle est inexacte. J'ajouterai confidentiellement qu'il n'entre pas actuellement dans mes intentions d'avancer dans les ordres ecclésiastiques au delà des ordres mineurs ; d'ici à un an ou deux je recevrai peut être le sous diaconat – et puis le Diaconat auquel // je m'arrêterai<sup>732</sup>, car il me serait presque impossible de trouver le temps nécessaire à mon travail musical (que non seulement je n'entends pas abandonner, mais que je suis résolu d'accomplir de mieux en mieux) en remplissant activement les fonctions de la prêtrise.

Continuez de prier pour moi, très chère mère ; je desire de tout mon cœur vous donner un peu de contentement et vous demeure, avec le plus reconnaissant amour filial, tendrement dévoué<sup>733</sup>,

---

opposé à la politique italienne de Napoléon III (sur les positions politiques françaises concernant l'Italie, voir la note sur le discours d'Ollivier face à Thiers, dans lettre précédente de Liszt à sa mère, n°24, du 27 avril 1865).

<sup>726</sup> « à Rome » : mots ajoutés.

<sup>727</sup> Comme il le précise dans cette lettre, Liszt a pu assister à cette procession depuis les appartements privés l'archevêque Gustav Hohenlohe, au Vatican, qui donnaient sur la place Saint-Pierre. La fête Dieu tombait, en 1865, le jeudi 15 juin.

<sup>728</sup> Jacques VIER (op. cit., p141), omet le mot « des ».

<sup>729</sup> VIER, op. cit., p 141, écrit erronément : « du commencement de Pie IX », mais la lecture « couronnement » est incontestable, en plus d'être logique.

<sup>730</sup> « qu'on m'a déjà » : mots ajoutés au-dessus de mots biffés, peut-être « qu'on m'avait »

<sup>731</sup> Cet épisode est devenu très célèbre dans les biographies de Liszt.

<sup>732</sup> En fait, Liszt n'est pas allé plus loin que les ordres mineurs. La connaissance du latin, qu'il n'avait pas, était requise pour franchir les paliers suivants. Comme il le dit ici, Liszt donnait priorité à la composition musicale.

<sup>733</sup> « dévoué » est écrit avec tous les accents cette fois.

30 Juin 1865.

Vatican.

P.S. Si Bertha<sup>734</sup> est encore à Paris, chargez vous de mes meilleures amitiés pour lui – et acquittez aussi ma petite dette du Chocolat de Desbrière [sic]<sup>735</sup>. Vous m'obligerez<sup>736</sup> en m'envoyant de suite une // autre petite caisse de ce même chocolat (fort apprécié des personnes auxquelles je l'ai communiqué) contenant 6 ou 8 boîtes. – pour 10 ou 12 francs, la boîte coûtant 1 franc 50 centimes) Ci joint le Prospectus de ce médicament très agréable et sans aucune [sic]<sup>737</sup> inconvénient, que vous ferez prendre chez Desbrière, rue Lepeletier<sup>738</sup> 9, près du grand opéra

Bertha vous a bien renseigné en vous disant que je ne prendrai pas la place dont on parle à la chapelle Sixtine<sup>739</sup>.

Je compte sur votre ponctualité pour l'expédition de la lettre à M<sup>me</sup> la Marquise d'Arragon<sup>740</sup> [sic], que vous avez reçu par la dernière poste<sup>741</sup>.

La Princesse Czartoryska est en Galicie [sic]<sup>742</sup>.

<sup>734</sup> **Sandor, dit Alexander, von BERTHA** (1843-1912) était un musicien, compositeur, et journaliste musical hongrois. Ayant rencontré Liszt l'année précédente à Rome, il est devenu son élève de piano. La relation amicale entre les deux hommes s'altérera lorsque Bertha reprochera à Liszt des positions anti-magyares, manifestées à ses yeux dans la réédition, en 1881, de l'ouvrage *Des Bobémiens et de leur musique en Hongrie* remanié par Carolyne de S. W. (qui réduisait les Hongrois aux Tziganes), et dans la fréquentation par Liszt de personnages antinationalistes hongrois (HURÉ-KNEPPER, *Liszt en son temps*, op. cit., 1987, p. 500).

<sup>735</sup> VIER, op. cit., p. 142, écrit « Desbière », mais « Desbrière » est incontestable, et écrit deux fois.

Contrairement à ce que cette lettre pourrait nous faire supposer, **les chocolats Desbrières** ne sont pas des confiseries. On découvre en effet un encart publicitaire pour ce produit dans le journal médical *La Lancette française* (numéro de 1848). Cet encart vante les mérites du « PURGATIF À LA MAGNÉSIE/CHOCOLAT DE DESBRIÈRES. /EFFICACE, INOFFENSIF ET AGRÉABLE À PRENDRE /il n'est composé que de cacao, de sucre et de magnésie. Il a l'aspect et la saveur d'un bon chocolat. On le mange avant, pendant ou après le repas, sans rien changer à sa manière de vivre. Pris à petites doses, il détruit la constipation avec la plus heureuse efficacité. Prix [...] À la pharmacie de Desbrières, rue Pelletier, 7, à Paris. (Voir la Gazette des Hôpitaux) ». Information découverte en ligne (5 avril 2021) à l'adresse <<https://books.google.fr/books?id=FgJRAAAAcAAJ&pg=PA4&dq=chocolatier%20Desbri%C3%A8re&hl=fr&pg=PA4#v=onepage&q=chocolatier%20Desbri%C3%A8re&f=false>>. (page consultée le 20/07 2021)

<sup>736</sup> Suit un mot efficacement biffé.

<sup>737</sup> VIER, op. cit., p. 142, corrige logiquement en « aucun inconvénient ».

<sup>738</sup> VIER, ibid., corrige en « Lepeletier » ; la réclame pour ce médicament écrit « rue Pelletier » (voir note ci-dessus).

<sup>739</sup> « chapelle Sixtine » : Liszt a omis la majuscule à Sixtine, alors qu'il est porté à abuser des majuscules. Le bruit courait dans la presse qu'à son retour de Hongrie, Liszt allait diriger la musique de la Chapelle Sixtine. Ainsi lit-on dans la RGMP du 30 juillet 1865 qu'après le concert de Pest : « Il retournera ensuite à Rome où il entrera en fonctions de maître de chapelle de l'église de Saint-Pierre » (article cité dans HURÉ-KNEPPER, *Liszt en son temps*, op. cit., 1987, p. 545, n. 23). La phrase de Liszt sur l'information transmise par Bertha à sa mère est claire : elle nous apprend que ce projet était déjà abandonné fin juin, le pape ayant mis fin aux espoirs de Liszt. On sait que Liszt sera finalement déçu par le peu de considération que la papauté accordait à ses compositions et à ses idées sur la régénération de la musique liturgique, ne l'admirant, de façon superficielle, que comme virtuose du piano.

<sup>740</sup> **La Marquise d'Aragon** : il s'agit de **Teresa VISCONTI D'ARAGONA** (?-1884), demi-sœur de la princesse Cristina de Belgiojoso, amie de Liszt (voir plus loin les lettres à Massart, série 1, ch. 2.3.1). Elle a épousé le comte Charles-François-Armand de Bancalis de Maurel d'Aragon (1812-1848), député français.

<sup>741</sup> Voir plus haut la lettre de Liszt du 27 juin 65, publiée dans HAMBURGER, op. cit., F120 p. 364.

<sup>742</sup> VIER, op. cit., p. 142, corrige en « Galicie ».

Que devient Belloni<sup>743</sup> ? est-il à Paris ? Dites lui de me donner son adresse et de m'informer de ses projets d'été et d'automne.

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 55-57 (Cinq pages écrites).

**Publications antérieures** : VIER, *op. cit.*, 1950, lettre L, p. 140-42<sup>744</sup>.

**Description** : Papier blanc lisse, sans le tampon sec des lettres précédentes. Une feuille entière de format 20,1 / 25,8 cm, pliée en croix, (format de la lettre pliée : 10 / 6,9 cm), à laquelle est ajoutée une demi-feuille du même papier (20,1 / 13,6 cm).

Particularités : présentation aérée grâce à d'assez grandes marges du haut ; la signature est grande, et il n'y a pas de surcharge. Mais les lignes sont plus serrées que dans les lettres précédentes, et l'écriture est de nouveau moins soignée, un peu plus petite, surtout à la quatrième page.

**Absence d'adresse.**

## Lettre 26 – Rome-Vatican, 7 octobre 1865.

Très chère Mère,

Vos très chères lignes me sont parvenues<sup>745</sup> peu après mon retour à Rome. Je suis heureux de la satisfaction que vous a causé le complet et extraordinaire succès de mes ouvrages à Pest<sup>746</sup>, sur lequel la lettre de Reményi<sup>747</sup> publiée par l'Indépendance Belge<sup>748</sup> vous a renseigné. Elle est écrite avec beaucoup de bienveillance et une vive émotion sans doute, mais sans exagération des faits. // Si vous étiez curieuse de plus de détails sur l'oratorio de S<sup>te</sup> Elisabeth<sup>749</sup> et la Symphonie du Dante<sup>750</sup>, vous les trouveriez dans les trois articles faits de main de maître par H. von Bülow<sup>751</sup>, insérés d'abord en hongrois et en allemand dans les

<sup>743</sup> Gaetano BELLONI, ancien secrétaire-impresario de Liszt, voir la lettre à Anna n°2, du 6 juillet 1847.

<sup>744</sup> Vier écrit par erreur « juillet » dans le titre de cette lettre p. 140, mais indique le mois exact, « juin », à la fin de celle-ci p. 142.

<sup>745</sup> « vos lignes me sont parvenues » : l'accord du participe passé est fait ici par Liszt, exceptionnellement.

<sup>746</sup> VIER, *op. cit.*, p. 143 orthographe ce nom « Pesth ».

<sup>747</sup> Ede REMÉNYI (1828-1898) est un compositeur et violoniste hongrois, grand voyageur, ami de Brahms et de Liszt. Revenu en Hongrie en 1860 après un long exil politique, il est à cette époque violon solo de l'empereur François-Joseph. L'année 1865 le voit en tournée de concerts en France, en Allemagne, en Belgique et aux Pays-Bas. Une note de Vier signale que Liszt le surnommait le « Paganini hongrois » (*op. cit.*, p. 142, n. 1).

<sup>748</sup> Le quotidien libéral *L'Indépendance belge*, créé à Bruxelles en 1831, jouit d'une très large audience en Europe. Il dispose d'un vaste réseau de correspondants, profitant des progrès du télégraphe qui alimente l'agence Reuters, installée près de la frontière belge, à Aix-la-Chapelle. Considéré en France comme un organe d'opposition à Napoléon III, il y est interdit à plusieurs reprises. Les articles de Reményi et de Bülow sont aussi cités dans la lettre de Liszt à Agnès S. K. du 24 septembre 1865 (voir ci-dessus).

<sup>749</sup> *La Légende de sainte Élisabeth* a été exécutée le 15 août, dirigée par Liszt (vêtu d'une soutane de franciscain que l'on venait de lui confectionner), et redonnée le 23, tant elle avait eu de succès (pour plus de détails, voir WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 107). Sur l'intérêt d'Anna pour cette composition de son fils, voir plus haut la lettre à Anna n° 12, du 12 septembre 1862.

<sup>750</sup> Liszt a dirigé la première partie de la *Dante-symphonie* le 17 août.

<sup>751</sup> Cette lettre à Anna est une source précieuse sur les articles écrits par Hans von Bülow, qui avait suivi tous les concerts de Liszt en Hongrie, et participé à certains d'entre eux.

journaux de Pest, et reproduits après par le journal de Brendel (« Neüe<sup>752</sup> Zeitschrift für Musik<sup>753</sup>, Leipzig) numéros du mois de Septembre. M<sup>r</sup> de Bertha pourra vous les procurer. // À propos de Bertha<sup>754</sup>, dites lui mille choses affectueuses de ma part, et aussi mes regrets de ne l'avoir pas vu à Pest. Savez-vous ses projets d'hiver ? Se marierait-il ? ---

Veillez remercier Ollivier de sa cordiale offre d'hospitalité, dont je lui suis reconnaissant<sup>755</sup>. Mon prochain voyage à Paris se rattachant à l'exécution de quelques unes de mes compositions (qui exigent certains préparatifs et aussi quelques bonnes dispositions effectives de la part d'autrui) je ne puis encore en fixer le moment. //

Pour cet hiver je compte rester ici.

Je suis on ne peut mieux de santé, d'humeur, d'en train [*sic*] de travail --- et toujours

tout à vous de cœur

F. Liszt

7 Octobre 65 –

(Vatican)

Ci-joint un billet pour M<sup>me</sup> la Princesse Caraman-Chimay<sup>756</sup> (dont le mari vous a fait visite au mois de Mai dernier) je vous prie de le faire remettre surement, à l'hôtel Chimay, quai Malaquai [*sic*]<sup>757</sup> (- M<sup>me</sup> Singer<sup>758</sup> y demeure). Si la P<sup>cesse</sup> était encore à la campagne prenez soin que ce billet lui parvienne sans retard.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 58-59 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** VIER, *op. cit.*, 1950, LI, p. 143.

**Description :** Papier blanc-écru lisse, fin, de petit format, inhabituel : 13,6/20,8 cm, plié en deux, puis horizontalement en deux. Format final : 10,4/6,7 cm. Marges réduites en conséquence : 3 et 4,5 cm page 1, puis 2 cm dans les pages intérieures, et 1, 5 en dernière page. Les 8 lignes du PS sont plus serrées.

<sup>752</sup> « Neüe » : VIER, *op. cit.*, p. 143, écrit erronément « Nenne Zeitschrift für Musik ». La *Neue Zeitschrift für Musik* est une revue musicologique fondée en 1834 par Robert Schumann à Leipzig.

<sup>753</sup> *Les trémas sont plus ou moins écrits comme de simples traits verticaux, et les guillemets ne sont pas fermés.*

<sup>754</sup> Sandor (Alexandre de) Bertha (musicien et journaliste), voir plus haut, lettre n° 25 du 30 juin 1865.

<sup>755</sup> Malgré la mort de sa mère, Liszt logera bien rue Saint-Guillaume lors de son séjour à Paris au printemps 1866. À cette occasion, il fera quelques tris dans l'appartement qu'Anna occupait depuis 1861 au-dessus de celui d'Ollivier (où se trouvait aussi Blandine jusqu'à sa mort en 1862).

<sup>756</sup> La **princesse de CARAMAN-CHIMAY**, née Marie de Montesquiou-Fezensac (1834-1884), est l'épouse de Joseph de RIQUET de CARAMAN, dix-huitième prince de CHIMAY (1836-1892), diplomate et homme politique belge. Dans une lettre de Liszt à Agnès Street-Klindworth datée du 26 janvier 1865, nous apprenons que le Prince de Caraman-Chimay, qui est alors secrétaire de la légation de Belgique à Rome, joue du violon, et que sa femme, née Montesquiou, joue du piano. (POCKNELL, *op. cit.*, 2000, lettre 126, p. 366).

<sup>757</sup> VIER, *op. cit.*, p. 144, corrige, à juste titre, ce nom en « Malaquais ».

<sup>758</sup> **Flore SINGER** (1824-1915), née **Ratisbonne**, est la sœur de l'écrivain Louis Ratisbonne dont il a été question plus haut (dans la lettre n° 16 de Liszt à sa mère du 8 mai 1863). Issue d'une famille de banquiers, elle est elle-même une femme de lettres très en vogue, qui tenait un célèbre salon dans son domicile de l'hôtel de Chimay, quai Malaquais. Cet hôtel était depuis 1852 la propriété du prince de Caraman-Chimay (le père du prince de ce nom ami de Liszt à Rome, voir ci-dessus). Jacques Vier fournit cette information complémentaire : « Sur Madame Singer à l'hôtel Chimay, cf. Les souvenirs de Madame Marie-Louise Pailleron, R. D. M » (VIER, *op. cit.*, note 3 p. 144). *Il omet le soulignement de ce nom dans sa transcription.*



Particularités : l'écriture est soignée, mais plutôt petite au f. 59v.

**Absence d'adresse.**

Après cette lettre du 7 octobre 1865, il ne nous est plus parvenu qu'une seule lettre de Liszt à sa mère<sup>759</sup>. Elle fait suite à une lacune de deux mois (novembre et décembre 1865). On ne peut savoir si ce silence correspond à une interruption de leur correspondance, ou si des lettres ont été perdues. La lettre que Liszt adresse à sa mère le 14 janvier 1866 sans savoir que c'est la dernière, s'ouvre sur une boutade. A posteriori, cette plaisanterie prend une résonance tragique : « **Le malheur que j'ai à vous dire aujourd'hui c'est que bientôt j'aurai la joie de vous revoir.** » Liszt lui annonce la date, enfin certaine, de son arrivée à Paris, le 5 mars, et celle de l'exécution de la *Messe de Gran*, le 15, projets qui se réaliseront effectivement. Pour finir, comme souvent, il confie à sa mère quelques commissions. C'est une lettre semblable à toutes les autres, affectueuse, enjouée, parlant de choses et d'autres.

### 2. 1. 3. Conclusion. Les derniers moments d'Anna Liszt

La correspondance échangée entre Liszt et sa mère s'achève donc avec cette lettre du 14 janvier 1866, du moins pour ce qui en est parvenu jusqu'à nous. La façon dont la santé d'Anna a évolué en moins d'une semaine jusqu'à une issue fatale nous est connue à travers les lettres d'Émile Ollivier. C'est par lui que Liszt sera prévenu de la détérioration soudaine de l'état de sa mère, le jeudi 1<sup>er</sup> février 1866 : « **Depuis hier votre mère est très gravement malade. Je pèse mes mots : il y a gravité mais non péril. Quand vous recevrez cette lettre tout sera fini d'une manière ou de l'autre. Si l'état s'est aggravé, je vous en aurai averti télégraphiquement. Si vous n'avez rien reçu, il n'y aura plus rien à craindre. Le mieux se sera prononcé. J'ai aussitôt instruit M<sup>r</sup> Buquet de son état, quoiqu'elle m'ait dit qu'elle ne voulait personne et qu'elle ne demandait personne en appuyant sur ces mots. Il viendra la voir<sup>760</sup>.** » Le 3 février, un nouveau message le rassure : « **L'état s'améliore : il n'y a plus de péril : mais il n'y a encore de la gravité. C'est encore l'affaire de 15 jours. Si je ne vous écris pas, c'est que la convalescence suit son cours, sans accidents<sup>761</sup>.** » Le 7, Liszt reçoit la nouvelle redoutée : « **Le mieux que je vous signalais n'a point duré. Et hier soir à onze heures elle a cessé de vivre. Mes frères<sup>762</sup> et moi nous lui avons fermé les yeux, nous l'avons fait ensevelir, puis j'ai déposé un baiser sur son front pour vous, pour Blandine, pour moi. Elle a reçu l'Extrême onction. Demain nous la conduirons au lieu du repos<sup>763</sup>.** »

Anna a-t-elle répondu à la lettre de son fils du 14 janvier au cours des trois semaines qui ont précédé sa mort ? Une lettre d'Émile Ollivier, qui rend compte à Carolyne de Sayn-Wittgenstein des

<sup>759</sup> Lettre datée de « Rome-Vatican, 14 janvier 66 », publiée dans HAMBURGER, *op. cit.*, F 121 p. 366.

<sup>760</sup> Lettre publiée en ligne : KNEPPER, *op. cit.*, *Liszt – Corpus*.

<sup>761</sup> Lettre publiée en ligne : KNEPPER, *op. cit.*, *Liszt – Corpus*.

<sup>762</sup> L'un de ces deux frères est **Adolphe O.** (1829-1898), alors avocat à Paris (voir plus bas la lettre que Liszt lui adresse pour le remercier), l'autre sans doute **Ernest O.** (1827-1910) qui, lieutenant de vaisseau depuis 1857 et directeur du port de Gigelly (Djidjelli), en Algérie, venait de rentrer à Paris, où il allait se marier en mai 1866.

<sup>763</sup> Lettre publiée en ligne : KNEPPER, *op. cit.*, *Liszt – Corpus*.

derniers moments d'Anna, fait allusion à la correspondance entre la mère et son fils, mais ne donne pas de réponse à cette question : « La maladie était une bronchite, d'abord bénigne, qui a ensuite pris tout à coup un caractère alarmant. Elle n'a vraiment souffert que les deux derniers jours, lorsqu'un abcès est venu compliquer la bronchite. Cependant le mardi matin [6 février] elle m'a encore reconnu ainsi que Mrg Buquet avec lequel elle a causé seule. Sans espérer, nous ne désespérions pas lorsque dans la soirée la maladie a pris tout à coup une allure inexorable, rapide. Nous n'avons eu que le temps d'aller à l'église prendre un prêtre qui, au nom de Liszt, s'est empressé d'accourir et lui a administré les derniers sacrements. Tant qu'elle a eu la liberté de sa parole elle m'a parlé de son fils et de Cosima et comme instruite par moi que je leur avais annoncé sa maladie, elle me demandait, ne se rendant plus compte du temps, s'ils avaient répondu ; je lui ai raconté deux lettres que je n'avais pas reçues, cela lui a fait sa dernière joie<sup>764</sup> ».

Anna Liszt, morte le 6 février 1866, a été enterrée le 8 au cimetière Montparnasse. Émile Ollivier a prononcé un discours sur sa tombe<sup>765</sup>.

## 2. 1. 4. Complément aux lettres de Liszt à sa mère. Quatre lettres d'Anna Liszt à son petit-gendre Émile Ollivier écrites en français (1863-1865)

Si les archives Daniel Ollivier de la BnF ne contiennent aucune lettre d'Anna Liszt adressées à son fils, elles conservent en revanche quatre lettres autographes adressées par elle à son petit-gendre Émile Ollivier<sup>766</sup>. Ces lettres, rédigées en français, sont datées du 9 octobre 1863, du 11 septembre 1864, du 21 septembre 1865 et du 1<sup>er</sup> novembre 1865. Écrites au cours de années consécutives à la mort de Blandine Liszt, femme d'Émile Ollivier, elles témoignent de l'affection portée par la mère de Liszt à son petit-gendre, veuf inconsolable, et à son arrière-petit-fils, Daniel Ollivier, orphelin de mère. Elles nous offrent un témoignage direct de la personnalité d'Anna Liszt, ainsi que de sa manière de s'exprimer.

Ces lettres sont inédites dans leur forme originale. En effet, la publication dont elles ont fait l'objet récemment par la musicologue Klára Hamburger ne les présente qu'en traduction hongroise<sup>767</sup>.

Les lettres d'Émile Ollivier adressées en retour à Anna n'ont pas été conservées. Mais on peut connaître certains éléments de sa vie évoqués dans les lettres d'Anna grâce au journal qu'il tenait, et qui a été publié<sup>768</sup>.

---

<sup>764</sup> Lettre d'Émile Ollivier à Carolyne de Sayn-Wittgenstein du 14 février 1886, dans TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 75.

<sup>765</sup> Sur la mort d'Anna Liszt, voir la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier du 12 février 1866, sa lettre à Émile Ollivier du 9 février, le discours d'Émile Ollivier et la lettre de Cosima à Émile Ollivier du 9 février.

<sup>766</sup> Album NAF 25193, folios 27 - 34.

<sup>767</sup> Klára HAMBURGER, « Nem pusztán zenész » - Tanulmányok Liszt Ferencről, Rózsavölgyi és Társa, Budapest, 2019, p. 279-284.

<sup>768</sup> É. OLLIVIER, *op. cit.*, 1961, t. 2.



## Description des autographes.

Les lettres sont numérotées, en haut à gauche, de 1 à 4. Le papier est le même pour l'ensemble quatre lettres : vergé écru, glacé, opaque<sup>769</sup>.

Organisation de l'autographe : le papier a été « réglé » au crayon, de façon un peu penchée, en lignes descendant légèrement vers la droite, rigoureusement parallèles. Ce lignage s'arrête dans les lettres 3 et 4 avant la formule de politesse finale et la signature. Elle reprend pour un PS dans ces deux lettres. La marge du haut de la première page est moins importante que dans les lettres de Liszt, mais davantage que dans celles d'Adolphe Ollivier contenues dans le même album. L'écriture est soignée, assez grande : il s'agit vraisemblablement de la mise au propre d'un brouillon. Dans les lettres 2 et 3, les lignes écrites se resserrent en fin de page, sans tenir compte du lignage.

Ces autographes ne comportent pas d'adresse, même quand la quatrième page est vide, ce qui fait supposer, s'il ne s'agit pas d'un brouillon, que la lettre a été mise sous enveloppe (rappelons que l'usage des enveloppes gommées s'est répandu vers le milieu du siècle).

## Contexte biographique<sup>770</sup>

Au moment où Anna Liszt écrit ces lettres, elle vit à Paris dans son logement de la rue Saint-Guillaume. Elle y est restée malgré la mort, survenue le 11 septembre 1862, de sa petite-fille Blandine, qui logeait auparavant un étage au-dessous d'elle avec son mari Émile Ollivier<sup>771</sup>. Émile continue à prendre soin d'elle, mais il est absent de Paris pendant quatre à cinq mois par an, durant les vacances parlementaires (il est député au Corps législatif). Il passe généralement une grande partie de l'été et de l'automne à Saint-Tropez, où vivent son fils Daniel et son père Démosthène, chargé de l'éducation du petit garçon né en juillet 1862. Un regroupement familial s'opère souvent, pendant les vacances, dans cette propriété de La Moutte (domaine des Salins) : s'y retrouvent alors, auprès de Démosthène, Émile et Daniel, la sœur d'Émile, Thérèse née Ollivier, femme du docteur Charles Isnard (le couple habite à une centaine de kilomètres de là, à Gémenos) avec ses deux enfants, ainsi que son frère Adolphe<sup>772</sup> ; plus rarement, Ernest et Élisée, les deux autres frères d'Émile, complètent la famille<sup>773</sup>.

---

<sup>769</sup> Format du papier : feuille de 21cm sur 27 cm, pliée ensuite en deux, la page mesurant 21 cm de hauteur pour 13,35 cm de large. Les feuilles gardent les traces d'un pliage en quatre.

<sup>770</sup> Voir aussi la biographie d'Anna Liszt figurant au début du chapitre 2. 1 de cette thèse.

<sup>771</sup> Voir au ch. 2.1 les lettres de Liszt à sa mère n°14 à 16, de l'année 1863.

<sup>772</sup> Adolphe, avocat à Paris, est le frère le plus proche d'Émile. Il est aussi très lié avec Anna Liszt. Il sera auprès d'elle lors de sa mort.

<sup>773</sup> Je tiens ces renseignements de ma lecture des lettres échangées entre les membres de la famille Ollivier, dont les autographes sont archivés dans le même album que ces lettres d'Anna (NAF 25193, album non encore numérisé).

La famille Ollivier comprend à cette date : Démosthène (1799-1884), Émile (1825-1913), Ernest, (1827-1910), Adolphe (1829-1898), Joséphine, épouse du médecin Charles Isnard (1831- ?) et Élisée (1834-1885), ainsi que les enfants de Joséphine : Ernest, né en 1857 et Noëmi, née en 1860, et le fils d'Émile : Daniel, né en 1862. Tous restent attachés au souvenir d'Aristide (1826-1851), le deuxième fils de Démosthène, qui était mort en duel à Montpellier, dans un conflit politique l'opposant à un royaliste (une rue de cette ville porte son nom).

## Commentaire.

On constate qu'Anna, germanophone, prend la peine d'écrire en français à Émile Ollivier, qui ne sait pas l'allemand. Elle n'a jamais appris cette langue de façon méthodique, scolaire, mais elle la pratique oralement en autodidacte. Arrivée à Paris en 1827, à l'âge de trente-neuf ans, et n'ayant effectué qu'une scolarité primaire allemande, elle semble s'être intégrée avec facilité dans ce pays adopté par son fils. Elle y demeurera toute sa vie. Elle a même acquis une connaissance suffisante du français pour lire des journaux et des romans écrits dans cette langue, et pour demander à son fils de ne pas lui écrire en allemand<sup>774</sup>. Les lettres adressées à son petit-gendre montrent qu'elle ne maîtrise pas l'orthographe et la grammaire du français, ni même sa prononciation. Cela ne l'empêche pas pour autant d'exprimer efficacement ce qu'elle veut dire, et de manifester un caractère généreux, plein de vivacité et d'une grande délicatesse<sup>775</sup>.

## Lettre 1

---

Vendredi 9 octobre 1863.

Mon cher petit fils,

Votre lettre de 2 de ce mois m'à fait bien de plaisir en m'apprenant que vous vous porter avec tout votre famille bien. le bon petit Daniel<sup>776</sup> a un peu souffert en faisant des dents, mais je pense quand vous recevrai cette lettre ces souffrances auront passé. Je vois avec douleur mon chère fils que est<sup>777</sup> vous toujours bien triste jusque au fond du cœur<sup>778</sup>. Tout vous rappelle le passé- mais que faire, Dieu la vouloir commença – ne murmurez pas nous ne pouvons pas voir dans ce desin.

moi faible femme, vous un homme de grand esprit je vous cite ici //quelques mot de Schiller qui à été un grand poète allemand. il à dit, il ne faut pas penser trop<sup>779</sup> au passée, ni dans l'avenir, mais bien au présent et agir.

---

<sup>774</sup> Voir l'introduction au ch. 2.1 de cette thèse.

<sup>775</sup> Deux études sur Anna Liszt ont été publiées par des musicologues hongroises : ECKHARDT, *Anna Liszt, op. cit.*, 1987, p. 199-214 ; HAMBURGER, « Madame Liszt », *op. cit.*, 2000 (article en anglais).

<sup>776</sup> Daniel Ollivier a quinze mois.

<sup>777</sup> « est » : mot rajouté au-dessus de la ligne.

<sup>778</sup> Les pages du Journal d'Émile témoignent de son état dépressif (Émile OLLIVIER, *op. cit.*, t. 2, 1961). Le 7 septembre 1863, il écrit : « Ceux qui disent qu'on se console mentent ou n'ont pas aimé. On peut réussir ensuite dans ses entreprises, [...] mais jamais on ne chasse l'incurable tristesse [...] on vit mais avec fatigue et sans élan » (p. 91) ; le 11 septembre : « Il y a un an ! ... » (p. 92 - Blandine est morte le 11 septembre 1862) ; le 1er janvier 1864, il recopie dans son journal la lettre qu'il vient d'écrire à Liszt : « Que vous dirais-je de moi-même ? Je lutte, je m'étourdis sans pouvoir oublier le vide affreux qui s'est fait dans ma vie : Où est-elle maintenant ? J'aurais eu du bonheur à lui donner cette année-ci, le saura-t-elle ? Sait-elle que je souffre du bien qui m'arrive et qui n'a pas de prix puisqu'elle ne peut en jouir ? » (p. 94).

<sup>779</sup> « trop » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

ayez courage mon chère, vous vous<sup>780</sup> abîmerez votre santé<sup>781</sup> si vous ne prenez pas un peu dessus. vous regretterez ça plus tard. Dieu et le bon soin vous conserveront ce gentil enfant de votre bien aimée, qui ressemble comme vous me dites à ce magnifique et spirituel enfant de mon fils<sup>782</sup>. – vivez pour lui et ne le faites jamais trop travailler plus tard. Des êtres ou il y a de génie il ne pas besoin de le presser trop pour étudier, il vient beaucoup tout seul, Daniel<sup>783</sup> a été un enfant très géniale. oh ! je pourrai vous// aussi parler bien longuement du passé mais non, on s'attriste et je pense à Schiller. De Cosima j'ai souvent de nouvelles ils vont tout trois bien, la petite Blandine est toujours riant. Daniela est charmant<sup>784</sup>. Cosima a fait son déménagement qu'il à l'occuper beaucoup elle demeure présent Encke Platz 5 à Berlin.

Madame [Bonnier ?]<sup>785</sup> a été encore absent un mois à la campagne avec ces deux enfants. je eue le plaisir de la voir hier, bien de choses aimables d'elle à vous.

Nous avons eu presque tout le mois de septembre et ce mois d'octobre mauvais temps, pluie, vent, et froid je pu descendre peu dans le jardin. bien d'amitiés cordiales à Monsieur votre père, et à Adolphe, et le petit ange embrasser bien tendrement pour votre affectionné

A. Liszt.

bien de compliments de l'abbé Buquet<sup>786</sup>.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25193, f. 27-28.

**Publications antérieures :** lettre inédite dans sa version originale française. Publiée dans une traduction hongroise, sans l'original français, par Klára HAMBURGER, « *Nem pusztán zenész* » - *Tanulmányok Liszt Ferencről*, Rózsavölgyi és Társa, Budapest, 2019, p. 279.

**Description :** trois pages recto-verso, avec un ajout dans la marge de gauche de la première page.

**Absence d'adresse.**

---

<sup>780</sup> Le deuxième « vous » est ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>781</sup> Sur le mot « santé », Anna met systématiquement une sorte d'accent circonflexe sur le « a », écrivant : « sânté ».

<sup>782</sup> Le « magnifique et spirituel enfant » de Franz, lui-même fils d'Anna, est Daniel Liszt (voir note suivante), qu'Anna a élevé avec ses deux sœurs, Blandine et Cosima.

<sup>783</sup> Anna Liszt fait référence ici à son petit-fils, Daniel Liszt, qui avait été un lycéen très brillant, répondant au désir de son père. Il avait ensuite mené pendant deux ans, à Vienne, une vie d'étudiant laborieuse. Sa santé s'en était ressentie. Il était mort de tuberculose à l'âge de vingt ans, en décembre 1859 (voir la lettre de Liszt à sa mère du 16 décembre 1859, ch. 2. 1, L. 8, et la notice biographique de Daniel Liszt au ch. 2. 2).

<sup>784</sup> Rappelons que Cosima, qui habite à Berlin avec son mari Hans von Bülow, a mis au monde sa deuxième fille en mars 1863. Elle l'a prénommée Blandine en souvenir de sa sœur qui venait de mourir. Sa fille aînée, Daniela, était née en 1860, peu après la mort de Daniel Liszt.

<sup>785</sup> « Bonnier » (*lecture incertaine*) : je n'ai pas pu identifier cette personne.

<sup>786</sup> Mots ajoutés verticalement de haut en bas (sens inversé par rapport à l'habitude) dans la marge gauche du f. 27.

L'abbé Buquet est chanoine de Notre-Dame, confesseur des filles et de la mère de Liszt (voir la note plus détaillée au ch. 3.1, L. 17 du 1<sup>er</sup> janvier 1864).

## Lettre 2<sup>787</sup>

---

Paris le 11 septembre

1864

Mon cher petit Gendre,

Votre lettre du 20 aout m'a fait bien du plaisir en voyant, que les promnades dans les montagnes et les eaux vous on fait tant du bien à la sânté<sup>788</sup>. et comment se porte Monsieur votre pére et le petit ? est il toujours insupportable et adorable, vous serai dans les vendange, travaille t'il bien avec vous ? il ne manque pas d'amusement. Trouve t'il plaisir avec le théâtre de guigniole que son oncle Adolphe lui saurai bien jouer. je voudrais bien aussi assister à ces représentations des tel spectacle. je reçue de ses cheveux par augustine il n'ont pas changer de couleur, il restera probablement blond comme sa mére//il sera toujours un beaux garçon s'il ressemble à l'un, ou l'autre de ses parents. Dieu vous lui conservent et donnent sa benediction a l'éducation dans l'avenir.

Je mange beaucoup de raisin qui sont très bon cette anné, en avez vous beaucoup<sup>789</sup> nous avons souffert aussi pour ce régale la, et encor nous souffrons de chaleurs. il fait des jours si lourd je tous les croisée ouvert jusqu'à 9 heure du soir. je pense bien souvent au paye que vous habiter aprésent, vous avez bien la prise de mer mais c'est égale : vous en souffrez tout même. vers le 20 j'attende mon fils avec Cosima ; que je me prend la liberté de la loger aussi dans votre appartement comme je ne pas place chez moi. mon fils ne pense que rester 8 jours ici, après il va chez vous à St tropez // je sui curieux comment qu'il sera reçue par le petit<sup>790</sup>.

Comment va Monsieur Adolphe ? dites lui qu'il m'ecrit aussi. aujourd'hui il ira au tombe de pauvre Blandine, deux ans se sont déjà passé. ...

A l'instant Madame d'Agoult<sup>791</sup> qui vient de faire une voyage en Allemagne sort de chez moi<sup>792</sup> elle à penser au petit Daniel avec des joujoux. elle me demandé votre adresse. vous

---

<sup>787</sup> Le français étant moins fautif dans cette lettre que dans la précédente, on peut supposer que quelqu'un aura relu le brouillon d'Anna, l'aidant à améliorer sa rédaction.

<sup>788</sup> Émile Ollivier a fait une cure thermale à Challes-les Eaux, près de Chambéry, durant le mois d'août 1864 (E. OLLIVIER, *Journal, op. cit.*, t. 2, p. 136).

<sup>789</sup> Émile Ollivier, secondé par son père Démosthène, cultivait des vignes dans son domaine de La Moutte.

<sup>790</sup> Rappelons que Liszt est effectivement venu à Paris début octobre 1864 avec Cosima. Il y a logé rue Saint-Guillaume, ce sera sa dernière rencontre avec sa mère. Sur la route du retour vers Rome, il s'est brièvement arrêté à La Moutte, où il a fait la connaissance du petit Daniel, qu'il a trouvé trop gâté (voir les lettres de Liszt à sa mère, au ch. 2.1, L. 20 du 22 juillet et L. 21 du 25 octobre 1864).

<sup>791</sup> Marie d'Agoult est la grand-mère maternelle de Daniel Ollivier, et la belle-mère d'Émile. C'est par elle que Blandine a fait la connaissance de son futur mari. Elle lèguera ses papiers (correspondance, manuscrits et propriété intellectuelle des ouvrages édités de son vivant) à Daniel Ollivier, qui conservera et complètera ces archives à partir de 1876 (mort de Marie d'Agoult).

<sup>792</sup> « sort de chez moi elle » : rajouté au-dessus de la ligne.

Émile Ollivier fait référence à ce voyage de Marie d'Agoult en Allemagne dans la lettre qu'il adresse à celle-ci, et recopie dans son journal le 20 septembre 1864 (E. OLLIVIER, *Journal, op. cit.*, t. 2, p. 142).

recevrai une petite caisse par le chemin de fer. De Monseigneur Buquet<sup>793</sup> je doit vous dire bien des compliments. Augustine<sup>794</sup> me charge aussi avec bien des salutations respectueuses pour vous et dois vous dire qu'on est venue de l'encadrement de la rue Lafitte avec la note pour le cadre du portrait de Blandine, qui coute 94 francs on viendra encor samedi prochaine. elle vous prie pour une reponse si elle doit le payer<sup>795</sup>.  
Adieu, je vous embrasse avec les votres de toute cœur, votre dévouée Grand  
mère

A. Liszt.

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25193, f. 29-30.

**Publications antérieures** : lettre inédite dans sa version originale française. Publiée dans une traduction hongroise par HAMBURGER, *op. cit.*, 2019, p. 280.

**Absence d'adresse.**

### Lettre 3

---

**Contexte biographique.** En août-septembre 1865, après être entré dans les ordres mineurs<sup>796</sup>, Liszt a été invité en Hongrie pour le vingt-cinquième anniversaire du conservatoire de Pest. Les concerts de ses œuvres y rencontrent un immense succès, dont la presse européenne rend compte. Les lettres 3 et 4 d'Anna à Émile Ollivier encadrent la lettre de Liszt à sa mère du 7 octobre 1865 (ch. 2.1, L. 26), dans laquelle il excuse son silence, dû à une intense activité musicale, en disant que sa mère a pu être informée de ses triomphes par les journaux.

Paris le 21 septembre [sic] 65

Mon chere petit fils,

Bien merci pour votre bonne lettre qui m'a fait bien du plaisir en voyant, que vous vous portez bien au milieu de votres. qui vous entourent. la premier page de votre lettre est triste de souvenir de passé, pauvre Blandine ! il faut nous consoler en pensent quel est plus heureux que nous ici bas. elle priera pour nous<sup>797</sup>.

---

<sup>793</sup> L'abbé Buquet (voir la lettre précédente) a été nommé évêque en 1863, d'où son nouveau titre.

<sup>794</sup> Augustine est la bonne d'Émile Ollivier, qui reste toute l'année dans l'appartement parisien de celui-ci, et veille aussi sur Anna Liszt, handicapée par sa jambe malade.

<sup>795</sup> Dans son journal, à la date du 10 septembre 1864, veille du deuxième anniversaire de la mort de Blandine, Émile rédige un portrait élogieux, très émouvant, de sa femme. Il commente aussi les quatre portraits qu'il possède d'elle (un dessin, deux photographies, et un portrait à l'huile, inachevé (É. OLLIVIER, *op. cit.*, t. 2, p. 138-140). C'est peut-être celui dont parle Anna, dont l'encadrement reste à payer, ou alors un autre portrait, qu'Ollivier aurait fait encadrer mais n'aurait pas encore récupéré. Son journal ne nous éclaire pas sur ce point.

<sup>796</sup> Voir plus haut, en note à la lettre de Liszt à sa mère du 27 avril 1865 (L. 24), le récit que fait Émile Ollivier de la réaction d'Anna à la nouvelle de la tonsure de son fils.

<sup>797</sup> À la date du 12 septembre 1865, le journal d'Émile contient la copie de sa lettre à Marie d'Agoult, dans laquelle il explique le retard de sa réponse : « J'étais trop replié sur moi-même et trop retenu par d'amers souvenirs. Voilà en effet la troisième fois que revient le triste anniversaire, et je ne le trouve pas moins lourd à porter que les années

Je vous remercie beaucoup de votre aimable invitation pour mon fils, il ne pas venue a Paris<sup>798</sup>. même, je ne pas une lignes de lui depuis la fin//du mois de julliet ou il m’a souhaiter la fete par le telegraphe ; mais je de bonne nouvelle par d’autre personne et des journeaux sur cette fête musicale de Pest<sup>799</sup>. la musique de mon fils à eu un succée immense. c’est lui même qui la dirigée. aussi, il jouée qui ne pas arrivée depuis bien des année en publique pour ces compatriote. l’enthousiasme à été extrême Bertha<sup>800</sup> me disais que l’entré à été 20 gulden ça veut dire 40 franc. la recette à été 40000 franc qui à été pour different but bienfaisant. je pense qu’il sera déjà arrivée à Rom, et j’attende avec angoise de nouvelle de lui même.//

Ce bon petit Daniel devient toujours plus beau, et gentil, il se porte bien Dieu merci. je me peut faire une idee du bonheur, de la joie en société des enfants de Madame votre sœur, leurs jeux sera bien méler avec des petite querreles ça sera lui qui voudrai avoir toujours raison, pour sur ...<sup>801</sup>

vous avez eu beaucoup de raisin quel bonne anné pour le vins<sup>802</sup>. elle me rapelle l’anné 11<sup>803</sup>. on dit qu’il y à encore plus et aussi bon cette anné la. je mange tous les jours, et malgré cette chaleur je me porte très bien. bien solitairement parceque il n’y à personne à Paris pour moi. Madmiselle Dubousquet<sup>804</sup> // vient temps en temps me voir. imaginer vous, il sont été assez heureux de louer leur beau chateau pour 6 mois, à un Anglais pour 10,000 franc, s’ils pourrai les vendre ...

Je ne decende pas au jardin à cause de l’escalier. je prend l’air à la croisée.

Bien d’amitié à Madame votre sœur, et à Monsieur votre père ; j’embrasse ce trois enfants<sup>805</sup> et vous mon cher petit fils de tout cœur.

votre  
dévouée grand mère  
A. Liszt

---

précédentes. La douleur est moins vive mais elle est plus profonde ; elle a tout envahi en moi, elle n’a perdu son intensité que parce qu’elle s’est généralisée davantage. Mon père et mon petit Daniel m’aident à traverser ces dures heures pendant lesquelles, me rappelant une à une toutes ses actions et un à un tous ses mots, je me dis : “Ici elle a fait tel mouvement de douleur, là elle a prononcé telle parole de découragement ; à tel moment j’ai espéré, à tel autre j’ai vu clairement qu’elle se débattait contre une agonie qui ne pouvait être arrêtée” » (E. OLLIVIER, *Journal, op. cit.*, t. 2, p. 213-214).

<sup>798</sup> Dans sa lettre à sa mère du 7 octobre 1865, Liszt remercie Émile Ollivier pour son invitation, à laquelle il ne répondra que plus tard, lorsque les conditions de l’exécution de la *Messe de Gran* seront remplies (ce ne sera qu’en mars 1866, Anna sera déjà morte).

<sup>799</sup> À Pest, Liszt a dirigé, en soutane, l’exécution de son oratorio *La Légende de Sainte Élisabeth*, soulevant un immense enthousiasme parmi le public (les 15 et 23 août). Cet été-là, il renoue avec les triomphes, qu’il n’avait plus connus depuis son arrivée à Rome en octobre 1861. Sa mère en est émerveillée.

<sup>800</sup> Alexandre von Bertha (1843 - 1912) : musicien et journaliste hongrois, qui séjourne souvent à Paris durant cette période (voir plus haut la note correspondant à ce nom dans la lettre de Liszt à Anna du 30 juin 1865, ch. 2. 1, L. 25).

<sup>801</sup> Rappelons que la sœur d’Émile Ollivier est Joséphine Isnard.

<sup>802</sup> Pour les vignes, voir plus haut, lettre 2.

<sup>803</sup> 1811 est l’année de la naissance de Franz.

<sup>804</sup> Je n’ai pas pu identifier « mademoiselle Dubousquet ».

<sup>805</sup> Les trois enfants sont Daniel Ollivier et ses cousins : Ernest et Noëmi Isnard.

Si vous avez une photographie de Daniel envoyer moi donc une. Madame d'Agoult ma écrit il y à 15 jour du jura. ou elle m'a dit quel à vous écrit à St Tropez et quel n'à pas de reponse.  
Par Augustine je sais q'Adolphe sera en Italie<sup>806</sup>.

**Autographe :** NAF 25193, f. 31-32.

**Publications antérieures :** publiée dans une traduction hongroise par HAMBURGER, *op. cit.*, 2019, p. 281.

**Absence d'adresse.**

## Lettre 4

---

**Contexte biographique.** On constate que cette lettre est étonnamment proche, chronologiquement, de la précédente. Entre temps, Anna a reçu la lettre de son fils du 7 octobre. Elle est en bonne santé à cette date, comme elle le précise, personne ne peut prévoir qu'elle mourra trois mois plus tard (le 6 février 1866).

Paris le 1 Novembre 65

Mon cher petit Gendre,

Je vous en merci bien de votre bonne lettre de 4 octobre, q'aussi de tous le nouvelles<sup>807</sup> que je récévée par augustine, par votre secrétaire, ectra. et j'espère que vous vous porter toujours bien avec votre famille qui est plus nombreux depuis quelques temps avec ce deux enfans de Madame votre sœur, cette société peut faire le bonheur de votre enfant qui est si gentil, si developper, et intelligent. que Dieu le conserve. Le choléra à presque disparer de Paris<sup>808</sup>. je crois que ce vents affreux avec du pluie que nous avons eu 15 jours de suite//la chasser cette épidemie d'ici. c'est ne qu'aujourd'hui que le temps est mieux. je souffert du [fumer ?]<sup>809</sup> atroce avec ce vent. qui ma enruher. hors de ça je me porte bien.

J'a eu bientôt après votre lettre de bonne nouvelle de mon fil<sup>810</sup>. et avant hier une lettre de la Princesse<sup>811</sup>. elle s'informe de votre sânté de vous tous à St tropez, et elle me dit quel a envoyer une bacatelle au petit Daniel. elle voudrez savoir si vous l'avez reçue. elle ne dit pas quois.

---

<sup>806</sup> Ces mots sont ajoutés verticalement de haut en bas, dans la marge de gauche de la première page, f. 31.

<sup>807</sup> « de tous le nouvelles » : groupe de mots rajouté au-dessus de la ligne.

<sup>808</sup> Le choléra est apparu fin juillet 1865 à Marseille (Émile Ollivier y fait allusion dans son *Journal*, *op. cit.*, t. 2, p. 214), et s'est répandu à Paris en septembre. L'épidémie reculera durant l'hiver 1866, mais ne s'éteindra totalement qu'en 1867 (*Journal de la société statistique de Paris*, tome 9, 1868, p. 142-145).

<sup>809</sup> Sans doute la fumée des cheminées, rabattue par le vent.

<sup>810</sup> Puisque la lettre de Liszt dont parle Anna a suivi de peu celle qu'Ollivier lui a envoyée le 4 octobre, on peut l'identifier à la lettre n° 26 de mon corpus, adressée par Liszt à sa mère le 7 octobre (ch. 2. 1, L. 26).

<sup>811</sup> La princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, compagne de Liszt. Elle vit à Rome et entretient une correspondance régulière avec Anna Liszt, et avec Émile Ollivier qui lui voue une grande affection.

Madame Schäfer<sup>812</sup> est venue ce// jours ci me voir avec ce trois fille pour avoir de nouvelles de vous, et des vôtres. eux il se portent bien. leurs sort à s'améliorée, il loge à la maison du journal le siècle, et n'ont pas un loyer à payé.

Adieu<sup>813</sup> mon cher petit gendre, bien d'amities a vous, comme à tous votre famille la bas. et mille embrassement aux enfants

de votre dévouée grand  
mère A. Liszt

bien des complements d'Augustine<sup>814</sup>.

**Autographe :** NAF 25193, f. 33-34.

**Publications antérieures :** publiée dans une traduction hongroise par HAMBURGER, *op. cit.*, 2019, p. 283.

**Absence d'adresse.**

## Extrait d'une autre lettre d'Anna Liszt écrite en français

---

Nous possédons un autre exemple de lettre écrite en français par la mère de Liszt, grâce à une publication de Klára Hamburger<sup>815</sup>. Cette lettre, datée du 15 janvier 1849, est nettement antérieure aux quatre lettres adressées à Émile Ollivier. J'en reproduis ici un extrait, qui nous éclaire sur la relation d'Anna à la langue française : consciente de ne pas maîtriser celle-ci, elle se lance pourtant dans la rédaction d'une lettre avec courage et clairvoyance. Nous pouvons, par comparaison avec les lettres à son petit-gendre, apprécier les progrès qu'elle aura accomplis en quinze ans.

C'est une lettre adressée par Anna, le 15 janvier 1849, à la femme de l'ancien instituteur de Daniel Liszt, monsieur Guiselin, le couple ayant déménagé. Madame Guiselin avait ajouté quelques lignes à la lettre adressée par son mari à Anna Liszt à l'occasion du nouvel an. Anna donne quelques nouvelles des enfants<sup>816</sup>, signalant que Daniel a eu la rougeole. Puis elle ajoute la réflexion suivante :

« je voulais vous écrire comme vous avez été encor ici, mais je ne pas oser avec mon ignorance en écrivant, aujourd'hui j'ai du courage parceque l'amitié même l'amour

---

<sup>812</sup> Je n'ai pas pu identifier cette madame Schäfer (ce nom n'apparaît pas dans le journal *Le Siècle* de 1865, quelle qu'en soit l'orthographe).

<sup>813</sup> *Net A maj.*

<sup>814</sup> *La dernière ligne, celle du PS, est bien parallèle aux autres après une ligne vide puis un blanc pour la formule de signature « de votre ... ».*

<sup>815</sup> Klára HAMBURGER, « Vier Unbekannte Briefe Anna Liszts » [« Quatre lettres inédites d'Anna Liszt »] dans *Quaderni dell'istituto Liszt*, 8, Milan, Rugginenti, 2009, p. 91-106. L'extrait figure p. 104.

<sup>816</sup> Rappelons qu'à cette date (janvier 1849), Blandine (13 ans) et Cosima (11 ans) sont en pension chez madame Bernard, tandis que Daniel (10 ans) suit, en externe, des cours chez monsieur Harlez (voir plus haut les lettres de Liszt à sa mère de l'année 1850, en 2. 1, L. 4 et 5, et plus bas sa lettre à Daniel Liszt du 5 octobre 1850, voir 2. 2, L. 1).



maternelle surpasse ma timidité. et Monsieur Guiselin qui me connaisse plus long temps, qu'ainsi, mon langage de mon français allemand vous explicera que vous ne pouvez pas comprendre. »

Et elle termine par une formule de congé presque parfaite, certainement inspirée d'un modèle épistolaire :

« Adieu donc chère et aimable dame conservez moi votre amitié, qui sera toujours bien précieux à

votre  
affectionnée et dévouée  
amie Anna Liszt »

## 2. 2. Les dix lettres de Franz Liszt à d'autres membres de sa famille

Liste des 10 lettres :

- 1 - 1 lettre à Daniel Liszt 1850, son fils (éditée, mais dans une revue [épuisée](#)).
- 2 - 1 lettre à Démosthène Ollivier 1857, le père de son gendre Émile Ollivier. [Publiée dans une revue hongroise de 1886, au sein d'un article en anglais.](#)
- 3 - 1 lettre (fragmentaire) à [Blandine Liszt-Ollivier]. [Inédite.](#)
- 4 - 1 lettre à Adolphe Ollivier 1876, le frère de son gendre (dans La Mara).
- 5 - 1 lettre à Marie-Thérèse Ollivier 1869, la seconde femme de son gendre. [Inédite.](#)
- 6 à 10 - 5 lettres à Daniel Ollivier (1872 ; 1879 ; 1875 ; 1880 ; 1886) : son petit-fils. (Éditées, mais dans une revue épuisée).

### 2. 2. 1. Introduction : composition et intérêt de ce sous-corpus.

#### 2. 2. 1. 1. Composition du corpus

J'ai regroupé ici des lettres adressées par Liszt à des membres de sa famille autres que sa mère. L'album, NAF 25179 contient quatorze autographes adressés à Cosima, et un à Daniel. Comme ceux qui concernent Cosima sont disponibles, enrichis de notes et de commentaires, dans une édition scientifique moderne<sup>817</sup>, je ne les ai pas intégrés à mon corpus, qui ne retient donc que la lettre de Liszt à son fils, actuellement inaccessible.

L'album NAF 25180 contient, quant à lui, peu de lettres de Liszt à des membres de sa famille. En fait il s'agit de sa famille par alliance, ou plutôt de la famille par alliance de sa fille Blandine, épouse d'Émile Ollivier<sup>818</sup>. On y trouve cinq lettres adressées à son petit-fils Daniel Ollivier, le fils de Blandine. Trois autres concernent d'autres membres de cette famille Ollivier, un frère d'Émile, Adolphe, son père Démosthène, et sa deuxième femme Marie-Thérèse.

À première vue, il n'y avait pas à la BnF d'autographe adressé à Blandine par son père. Cela m'a étonnée au départ, car je pensais logiquement que les manuscrits de la correspondance échangée entre Liszt et sa fille aînée, qui avait été publiée par Daniel Ollivier en 1936<sup>819</sup>, étaient archivés ici, dans le fonds Daniel Ollivier de la BnF. Or il n'y en a pas trace. J'ai supposé alors que ces documents avaient pu être conservés dans un autre fonds, légué aux Archives Nationales, avec les documents officiels concernant l'homme politique Daniel Ollivier. Mais Claude Knepper signale que les autographes de la correspondance entre Liszt et Blandine ont été dispersés après leur publication, sans que l'on connaisse leur localisation

---

<sup>817</sup> Il s'agit de l'ouvrage HAMBURGER, *op. cit.*, 1996. Cette édition publie l'intégralité des lettres de Liszt à Cosima, à savoir les quatorze conservées à Paris, et cent six conservées dans les Archives Richard Wagner à Bayreuth.

<sup>818</sup> L'album NAF 25180 contient en revanche un corpus conséquent de lettres adressées par Liszt à Émile Ollivier, son gendre et ami (20 autographes).

<sup>819</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936.

actuelle<sup>820</sup>. Il se trouve cependant que j'ai cru pouvoir identifier Blandine comme la destinataire d'un fragment de lettre énigmatique, contenu dans l'album NAF 25180 de la BnF<sup>821</sup>. Désigné dans l'autographe comme un post-scriptum, ce texte ne mentionne, par nature, ni lieu, ni date ni évidemment destinataire. On pourrait donc considérer cet autographe comme le seul exemplaire accessible actuellement, et inconnu jusqu'à présent, du complément d'une lettre de Liszt à Blandine, alors jeune mariée. Comme cet autographe parcellaire m'a occasionné de longues recherches, je présente dans les annexes, en guise de témoignage méthodologique, la démarche suivie pour aboutir à l'élucidation des questions qu'il posait au départ (annexe n° 10).

La lettre adressée à Daniel Liszt, âgé de 11 ans est, elle aussi, un document rare : à ma connaissance, elle reste inédite à ce jour.

Les lettres adressées aux membres de la famille Ollivier sont regroupées ici en deux ensembles. L'un comprend des autographes destinés à des proches parents d'Émile Ollivier, à l'occasion d'événements officiels : à son père Démosthène lors du mariage de Blandine avec Émile Ollivier (1857), à Adolphe, le frère cadet d'Émile, lors de la mort d'Anna Liszt (1866), et à Marie-Thérèse Gravier, épouse Ollivier, lors du remariage d'Émile (1869). Ces lettres n'ont, à ma connaissance, pas encore été publiées.

Le deuxième ensemble, qui forme un corpus homogène, est constitué de cinq lettres adressées par Liszt à Daniel Ollivier, son petit-fils et filleul, entre 1872 et 1886. Cet ensemble, quoique bref, occupe une place importante dans mon entreprise de publication et de republication des lettres de Liszt, car il concerne un personnage clé dans la conservation des lettres du musicien. Légataire à l'âge de 14 ans des papiers de Marie d'Agoult, et plus tard héritier des archives sur Liszt constituées par son père Émile, Daniel Ollivier a conservé et archivé tous ces documents, dont il a publié une grande partie. C'est pourquoi j'accompagne d'un commentaire exceptionnellement développé mes transcriptions des lettres que Liszt lui a adressées. Il convient de préciser qu'après avoir déjà bien avancé mon travail de transcription et d'annotation de ces autographes, j'ai découvert qu'ils n'étaient plus inédits comme je le croyais. Claude Knepper les avait publiés dans la revue italienne *Quaderni dell'Istituto Liszt* en 2007<sup>822</sup>. Il complétait cette publication par un essai biographique sur Daniel Ollivier l'année suivante<sup>823</sup>. Il s'agit là d'un travail éditorial particulièrement complet et d'une rigueur scientifique insurpassable. Toutefois, cette publication étant assez peu visible dans les recensements bibliographiques de la correspondance de Liszt, et surtout, ces deux numéros de la revue étant définitivement épuisés, j'ai jugé utile de conserver ces autographes dans mon corpus de lettres à publier et à commenter. J'ai donc maintenu mon propre travail, et l'ai complété par des informations puisées dans les articles de Claude Knepper, signalées évidemment

---

<sup>820</sup> Information fournie par Charles SUTTONI, *op. cit.*, 1979, reprise par Claude KNEPPER, dans KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 1-81 (p. 64, n. 200).

<sup>821</sup> Si cet autographe avait été identifié par Daniel Ollivier, il aurait dû être rangé, éventuellement, bien qu'aucune lettre de Liszt à Blandine n'y figure, dans l'album NAF 25179 qui contient les lettres de Liszt à sa mère et à ses enfants Daniel et Cosima, et non dans l'album NAF 25180.

<sup>822</sup> KNEPPER, *Quaderni dell'Istituto Liszt* n° 6, *op. cit.*, 2007, p. 27-50.

<sup>823</sup> Un long article sur la vie de Daniel Ollivier complète l'édition de sa correspondance avec Liszt. Il est publié dans le numéro suivant de la même revue : KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 1-81.

comme telles. Mes emprunts restent limités à des éléments factuels. Aucun résumé ne pourrait en effet rendre compte de la richesse du travail effectué par cet auteur sur Daniel Ollivier. On peut espérer que ses articles seront republiés un jour, probablement sous une forme numérique, comme il le fait pour la correspondance entre Liszt et Émile Ollivier.

### 2. 2. 1. 2. Intérêt de cet ensemble : codes sociaux et personnalisation dans des lettres de circonstance.

Dans ces lettres, on voit Liszt s'adresser à des personnes moins proches de lui que sa mère, mais appartenant toutefois à sa sphère familiale. Il ne s'agit donc pas de correspondants choisis en fonction de liens amicaux ou utilitaires, comme ceux des sous-corpus suivants (à Massart, à divers autres destinataires), mais de personnes auxquelles il était attaché par des liens sociaux voire affectifs.

Ce qui apparaît en premier, à la lecture de ces autographes, c'est le respect que Liszt porte aux conventions sociales. Dans ces autographes, sauf cas exceptionnel<sup>824</sup>, le cérémonial épistolaire et l'écriture sont particulièrement soignés<sup>825</sup>. L'objet de la lettre est relié à des circonstances répertoriées dans le savoir-vivre (communion, mariages, décès, remerciements pour des vœux d'anniversaire et de nouvel an) et à des fonctions sociales (exhortations éducatives accompagnées de références religieuses dans le discours d'un père, d'un grand-père et d'un parrain).

Mais, sous des formules qui pourraient paraître purement conventionnelles à notre époque, se manifeste aussi, en plus d'une politesse revendiquée, une bienveillance innée dont la sincérité ne saurait être mise en doute, si l'on se réfère aux comportements de Liszt tout au long de sa vie. Il prend ici la peine d'adapter ses paroles à la situation précise de chacun de ses interlocuteurs : il valorise les efforts scolaires de son fils et de son petit-fils et prend acte de leurs engagements, il exprime à Blandine sa gratitude pour les services qu'elle lui rend, il complimente Démosthène Ollivier sur la valeur humaine de son fils, reconnaît avec une grande émotion l'affection filiale dont Adolphe et Émile ont entouré les derniers moments d'Anna Liszt, offre une complicité religieuse (domaine intime essentiel pour lui) à la nouvelle femme de son gendre, suggère au jeune Daniel Ollivier les moyens de plaire à son père avocat (en insistant sur l'étude de Cicéron), et lui manifeste une affection toute personnelle en s'imposant de tracer lui-même les mots de sa lettre, alors que sa vue le rend presque incapable de lire et d'écrire. Ces lettres familiales un

---

<sup>824</sup> Sa dernière lettre à Daniel Ollivier est marquée par sa mauvaise vue, due à la cataracte.

<sup>825</sup> Contrairement aux lettres envoyées à sa mère ou à Massart, qui présentent souvent des ratures, des surcharges, voire des taches d'encre, celles-ci ont vraisemblablement donné lieu à une mise au propre dans un deuxième temps. Cela se suppose aisément à la vue des autographes, mais il se trouve que Claude Knepper en donne une démonstration définitive, en comparant les lettres reçues par les destinataires, en l'occurrence Daniel Ollivier, aux « minutes » (c'est-à-dire brouillons), de ces autographes, que l'on a par chance conservées dans les Goethe- und Schiller-Archiv de Weimar, et la Bibliothèque Nationale Széchényi de Budapest. On découvre que Liszt effectue un travail minutieux sur ses phrases, supprimant, rajoutant, corrigeant des tournures. Son processus d'écriture se découvre là réellement laborieux, comme il le déplore souvent. Une lettre présentée sans « repentirs » a donc dû être d'abord élaborée sous forme de brouillon, puis recopiée au propre. Liszt tient à cette marque de courtoisie quand il estime devoir à ses destinataires des égards particuliers. Massart et sa mère sont traités de façon plus familière, c'est-à-dire plus souple, mais tout de même respectueuse du cérémonial épistolaire.

peu cérémonieuses vont au-delà de la simple courtoisie : Liszt s'y montre aimable par nature, voire affectueux. Mais avec retenue.

Deux lettres occupent une place à part, celles adressées à ses enfants ; elles sont d'ailleurs très différentes l'une de l'autre. Quand Liszt écrit en 1850 à son fils âgé de 11 ans, la fratrie est plongée dans une crise pénible, dont Daniel n'est en rien responsable<sup>826</sup>. Et pourtant, la lettre paternelle manifeste à son égard une rudesse qui peut surprendre un lecteur actuel : c'est une « lettre d'éducation » entièrement centrée sur les devoirs moraux de l'enfant, et dépourvue de sentiments affectueux comme on en trouve dans la correspondance de Démosthène Ollivier avec ses fils<sup>827</sup>. La « gentillesse » fondamentale de Liszt y semble prise en défaut. Je tenterai d'analyser cette lettre en tenant compte de la complexité des sentiments de Liszt à l'égard de ses enfants - que l'on retrouvera plus loin dans la deuxième série des lettres à Massart - et en prenant garde d'éviter les anachronismes. Quant à la lettre adressée à Blandine en 1861, elle est d'une tout autre nature, sa fille étant à cette époque adulte et mariée, et les anciens conflits oubliés. On y lit une complicité amicale fondée sur la collaboration entre le père et la fille à propos de partitions musicales. Si le ton de Liszt garde un caractère impératif, il n'en est pas moins empreint d'estime et de tendresse.

On voit ainsi que ces quelques autographes familiaux, quoique regroupés de façon aléatoire et très lacunaire dans cet album, permettent toutefois de révéler une facette constitutive de la personnalité de Liszt : homme soucieux de bienséance et d'harmonie sociale, il accorde aux liens de famille, quels qu'en soient les degrés, un respect courtois et sobre, derrière lequel s'exprime, sur un mode personnalisé, une réelle bienveillance. Il s'agit à la fois d'une attitude personnelle et d'une compétence épistolaire.

---

<sup>826</sup> Cette crise est exposée dans le chapitre précédent, à propos de la lettre de Liszt à sa mère du 5 octobre 1850. La situation particulière de Daniel le sera ci-après, en introduction à la lettre de Liszt à son fils.

<sup>827</sup> On peut en lire les autographes dans l'album n° XXI, NAF 25195.

## 2. 2. 2. Transcription annotée et commentée de cinq lettres à divers membres de sa famille

### 1 – Lettre à son fils Daniel, Weimar, 5 octobre 1850

---

#### **Biographie de Daniel Liszt (1839 - 1859)<sup>828</sup>**

Daniel Liszt naît le 9 mai 1839 à Rome, où ses parents, Liszt et Marie d'Agoult, poursuivent leur périple italien<sup>829</sup>. Il est le seul des trois enfants du couple à être déclaré de mère inconnue (pour les deux filles, la mère est déclarée sous un faux nom). Laissé en nourrice près de Rome, sous la garde du peintre Henri Lehmann, son parrain, il ne sera amené à Paris qu'à l'automne 1841, en mauvaise santé.

Il rejoint ses deux sœurs chez leur grand-mère, Anna Liszt, qui s'est chargée avec plaisir de les élever après la séparation de leurs parents en novembre 1839<sup>830</sup>. Les trois enfants vivent en symbiose, admirant de loin leur illustre père toujours absent, et tenus à l'écart de la maison de leur mère, dont la famille aristocratique veut ignorer leur existence. D'ailleurs Marie d'Agoult, lors d'une crise consécutive à sa séparation conflictuelle d'avec Liszt en mai 1844, a renoncé à sa fonction de mère<sup>831</sup>.

Les filles sont mises en pension dans un établissement huppé, dirigé par Madame Louise Bernard : Blandine en mai 1844, Cosima en octobre 1846. Le chagrin éprouvé par Daniel à l'occasion de cette séparation est relaté dans la lettre de madame Bernard à Liszt du 10 octobre 1846, qui figure plus loin<sup>832</sup>. À cette date, le jeune garçon de sept ans va suivre, en externe, les cours d'un enseignant privé, Monsieur Harlez, sa grand-mère le trouvant trop fragile pour l'internat. Mais à la rentrée 1848, il entre comme interne dans la pension de ce même professeur, qui lui donne des leçons de latin et de grec pour le préparer au lycée Bonaparte. En octobre 1850, c'est l'entrée en classe de sixième dans ce lycée, Daniel restant pensionnaire chez son ancien professeur. Les trois enfants se retrouvaient jusque-là chez leur grand-mère les dimanches et pendant les vacances scolaires. Anna les emmenait souvent l'été aux bains de

---

<sup>828</sup> Deux articles approfondis ont été consacrés à Daniel Liszt, ils sont la source de mon présent résumé :

- WALKER, *op. cit.*, 1986, p. 204-220. L'auteur présente une chronologie approfondie des éléments biographiques qu'il a rassemblés (j'y ai détecté quelques petites erreurs). L'exposé des faits s'accompagne parfois de jugements : A. Walker considère que Liszt s'est beaucoup impliqué dans son rôle de père, se souciant, malgré ses nombreuses activités, d'accompagner par lettres l'éducation de son fils. Il signale par ailleurs que l'on a conservé la correspondance échangée entre le père et le fils de 1845 (Daniel a 6 ans) à 1859 (mort de Daniel), mais que celle-ci reste inédite (p. 208). Il en publie quelques extraits.

- BELLAS, *prénom Daniel, op. cit.*, 1988. Cet article adopte une approche psychologique, s'appuyant sur un grand nombre d'extraits de lettres. J. Bellas souligne, quant à elle, la situation difficile de ce fils qui a pu souffrir d'un manque de reconnaissance, et qui est déchiré par la permanence du conflit entre ses parents. La lettre que je transcris ici n'est citée dans aucun des deux articles.

<sup>829</sup> La lettre de faire-part de cette naissance, adressée par Liszt à Hortense Allart, figure plus bas dans ce chapitre (ch. 2. 4, L. 7). Elle est accompagnée d'un commentaire sur la question de l'illégitimité des enfants.

<sup>830</sup> Sur cette séparation, voir, plus bas, le contexte biographique de la lettre à Massart du 17 août 1840 (ch. 2. 3, L. 9).

<sup>831</sup> Ce conflit fait l'objet de la deuxième série des lettres de Liszt à Massart, ch. 2. 3.

<sup>832</sup> Lettre de Madame Bernard à Liszt du 10 octobre 1846, plus bas dans 2. 3. 5, complément n° 4b à la deuxième série des lettres à Massart.

mer. Désormais ces retrouvailles se feront chez Madame Patersi, la gouvernante que Liszt impose à ses filles à partir de la rentrée 1850<sup>833</sup>. Les débuts de Daniel au lycée sont difficiles, mais au bout de deux ans il va devenir un élève brillant, motivé par le désir de faire plaisir à son père, qui conditionne son affection à la réussite scolaire. Liszt reverra enfin ses enfants en octobre 1853 : Daniel, âgé de quatorze ans et demi, rencontre son père pour la première fois. Blandine, qui a presque 18 ans, Cosima presque 16 sont subjuguées, comme leur frère, par ce père brillant et séduisant. Les trois enfants font aussi la connaissance de Carolyne de Sayn-Wittgenstein et de sa fille la princesse Marie, avec laquelle ils entretiendront des relations très amicales<sup>834</sup>.

À partir de là, Daniel accumule les prix et accessits, si bien qu'en récompense, à l'été 1854, Liszt l'invite à l'Altenburg (premier séjour). Ferveur et éblouissement du fils, qui s'entend bien, aussi, avec la nouvelle compagne de son père, Carolyne S.W., et surtout avec la fille de celle-ci, la princesse Marie<sup>835</sup>. Cette année-là, Liszt autorise ses enfants à revoir leur mère, qui cherche à retrouver une influence sur eux. À l'été 1855, Daniel, à 16 ans, remporte le premier prix au Concours Général de latin. Liszt invite ses trois enfants à Weimar : ce sont les deuxièmes vacances de Daniel à l'Altenburg. Mais les filles ont été piégées par leur père, qui, pour les soustraire à l'influence de Marie d'Agoult dont il se méfie de nouveau, leur interdit de retourner en France, les installant à Berlin chez la mère de son élève favori, le pianiste Hans von Bülow. Daniel rentre à Paris en octobre pour entamer son année de rhétorique. En avril 1856, il fait un quatrième séjour chez son père. Durant l'été, ses sœurs le rejoignent à l'Altenburg, puis sont autorisées par leur père à retourner pour quelques semaines à Paris, revoir leur grand-mère et leur mère.

Cet été 1856 voit le couronnement de la brillante scolarité de Daniel : il remporte, à 17 ans, le prix spécial de rhétorique, et surtout le prix d'honneur, qui lui confère de grands avantages (dont l'entrée automatique à l'École Normale, à l'École Centrale et à Polytechnique, avec possibilité d'obtenir sous certaines conditions la nationalité française et l'exemption du service militaire). Blandine assiste à la cérémonie, avec Anna et M. Harlez (Cosima est retenue à Compiègne par sa mère, qui cherche, en vain, à la dissuader d'épouser Hans von Bülow). Liszt se trouve à cette date en Hongrie pour sa *Messe de Gran*, qui rencontre un immense succès.

Tandis que Cosima retourne, comme prévu, à Berlin auprès de son fiancé, Blandine, qui approche de sa majorité, préfère rester à Paris, suivant en cela le désir de sa mère et désobéissant à son père<sup>836</sup>. Daniel hésite sur son orientation, mais il lui faut d'abord passer les épreuves du baccalauréat, qu'il obtient sans difficulté en décembre de cette année 1856. Il est invité chez son père à Weimar où il reste jusqu'en avril 1857, afin de réfléchir à la poursuite de ses études. Ce sera la période la plus heureuse de sa vie. Sa

---

<sup>833</sup> Sur ce conflit, voir les lettres à Anna et du 25 mars et du 15 juillet 1850 (Voir 2. 1, L. 4 et L. 5).

<sup>834</sup> Les lettres de Daniel Liszt à la princesse Marie SW ont été publiées dans BORY, *op. cit.*, 1936, ch. IX « Daniel Liszt à Vienne (1857-1859) », p. 181-205 et p. 219 ; deux lettres de Cosima sur la mort de son frère complètent cet ouvrage, p. 223-227.

<sup>835</sup> Voir la note précédente.

<sup>836</sup> Le conflit qui, à ce sujet, va opposer Liszt à Blandine soutenue par Anna, fait l'objet de la lettre de celui-ci à sa mère du 13 février 1857 (voir plus haut, ch. 2.1, L. 6). Pour plus de détails sur le contexte, voir l'introduction à cette lettre.

mère l'incite à intégrer l'école Polytechnique de Paris, mais Daniel, désireux de vivre plus près de son père et de s'engager dans une voie davantage personnelle, opte pour des études de droit à Vienne, ce qui satisfait parfaitement son père. Dans cette ville se trouve Eduard Liszt, l'oncle « cousin » de Franz<sup>837</sup>. L'été 1857 voit le mariage de ses sœurs : Cosima épouse Hans von Bülow le 18 août à Berlin, et Blandine Émile Ollivier le 22 octobre à Florence<sup>838</sup>.

Daniel va passer à Vienne trois années très studieuses, accumulant les disciplines : en plus du droit romain, il étudie le droit canon, le hongrois et la musique (contrepoint et harmonie). Il mène aussi une vie culturelle intense (lectures, théâtre, concerts) et a le plaisir de voir parfois son père à Vienne, venu pour ses activités musicales (la *Messe de Gran* en mars 1858), devenu enfin très affectueux avec lui. Il aime rencontrer les musiciens de Weimar venant à Vienne, et découvre avec admiration Hans von Bülow, qu'il va écouter à Prague diriger des œuvres de Liszt.

Il mène un mode de vie frugal, et sa santé est fragile. En août 1859, il va passer ses vacances d'été à Berlin chez Cosima. Mais il éprouve des malaises, et sa maigreur effraie sa sœur, qui le materne. En octobre, il n'est pas en état de retourner à Vienne pour la rentrée universitaire. Il crache du sang. Hans quitte l'appartement en novembre pour qu'il soit au calme. Cosima, qui lui fait la lecture pendant ses longues insomnies, s'épuise. Le 11 décembre, Liszt, alerté, arrive de Weimar. Le 12 ils déjeunent à trois devant Daniel, heureux de voir son père, mais incapable de manger. Pour ne pas l'effrayer, Liszt décide de ne pas lui faire donner les derniers sacrements. Après une agonie étonnamment tranquille, Daniel meurt dans la nuit du 13 au 14 décembre. C'est un coup de tonnerre pour toute la famille<sup>839</sup>.

### **Contexte biographique de la lettre : entrée de Daniel Liszt au lycée.**

À cette date, Liszt mène à Weimar une intense activité musicale comme maître de chapelle. Il vit dans la maison de l'Altenburg en compagnie de la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein et de la fille de celle-ci, la princesse Marie âgée de 13 ans<sup>840</sup>, avec laquelle il entretient des relations quasi paternelles, très affectueuses<sup>841</sup>. En revanche, avec ses propres filles, qui vivent à Paris, Blandine (presque 15 ans) et Cosima (presque 13 ans), le conflit survenu en janvier 1850 est encore à vif<sup>842</sup> : après avoir été brutalement retirées de leur cher pensionnat sur ordre de Liszt, elles sont pour le moment hébergées de nouveau par leur grand-mère, Anna Liszt, chez qui se trouve aussi Daniel, leur jeune frère de 11 ans, qui vit en symbiose avec elles. Sous peu, elles seront prises en charge par une gouvernante, Madame Patersi, recommandée par la Princesse pour diriger d'une main de fer l'éducation des enfants de Liszt, hors de

---

<sup>837</sup> Edouard LISZT (1817-1879) : voir la notice plus haut, dans l'introduction à la lettre à Anna n° 9 (ch. 2. 1).

<sup>838</sup> Voir plus bas la lettre de Liszt à Démosthène Ollivier, dans 2. 2, L. 2.

<sup>839</sup> Sur cette mort, voir plus haut la lettre de Liszt à Anna du 16 décembre 1859, et les compléments à cette lettre (dans 2. 1, L. 8).

<sup>840</sup> La princesse **Marie Pauline Antoinette DE SAYN-WITTGENSTEIN** (1837-1920), qui épousera, en octobre 1859, le prince Konstantin zu Hohenlohe-Waldenburg-Schillingsfürst.

<sup>841</sup> En témoigne la correspondance échangée entre eux, publiée dans l'ouvrage POCKNELL, HAINE, DUFETEL, *op. cit.*, 2010.

<sup>842</sup> Sur ce conflit, voir les lettres à Anna et du 25 mars et du 15 juillet 1850 (ch. 2. 1, L. 4 et L. 5).



portée de leur mère, Marie d'Agoult<sup>843</sup>. C'est dans ce contexte que Liszt écrit la lettre suivante à son jeune fils, qui fait sa rentrée en sixième comme externe au lycée Bonaparte. Le même jour, il adresse aussi une lettre à sa mère<sup>844</sup>, une autre à Blandine<sup>845</sup>, une autre encore à Cosima<sup>846</sup>. Ces quatre lettres « familiales » sont confiées, pour être remises à leurs destinataires respectifs, à Madame de Saint-Mars, qui demeure à Paris, et que sa sœur, Madame Patersi, retenue à Weimar par des ennuis de santé, rejoindra une fois guérie.

Dans ta lettre mon cher Daniel, tu me dis que tu cherches à te rendre digne du nom que tu portes, et tu ajoutes « cependant, nous ferons des parties de campagne. Par cette préposition tu as lié deux choses qui pourraient assez naturellement rester étrangères l'une à l'autre. Vos parties de campagne comme tous les plaisirs qui ne sont contraires ni à la conscience ni à la raison, ne t'empêcheront point d'unir à ton nom la réputation honorable et distinguée que je voudrais te voir acquérir [sic] et mériter. Amuses [sic] toi de bon cœur à tes heures de récréation, mais en revanche travaille [sic] beaucoup à tes heures d'étude. Tu vas bientôt sortir de la première enfance, et l'on deviendra non seulement d'année en année, mais aussi de mois en mois plus exigeant dans le rapport de tes progrès. Il est temps que la légèreté, l'inconsidération, la frivolité//du gamin disparaissent devant l'application de l'étudiant. Souviens toi que nous sommes destinés par Dieu, et forcés par la nature au travail ; qu'on ne peut appeler travail que l'occupation qui fatigue notre esprit ou notre corps ; tant qu'elle n'est qu'un divertissement, elle reste sans mérite, comme sans résultat sérieux. Souviens toi qu'on ne peut se rendre un bon témoignage de son travail qu'alors qu'on a poussé ses efforts jusqu'aux limites de ses facultés. Pour ne parler que du travail de l'esprit, auquel tu dois te consacrer de plus en plus<sup>847</sup>, ces facultés ne se réveillent et ne se déploient dans toute leur étendue que lorsque nous les forçons à une attention assez grande pour être suivie de lassitude. Persuade toi bien de ceci mon enfant, et songes [sic] que jusqu'ici l'on ne t'a presque rien demandé encore ; - qu'en grandissant tu auras toujours des tâches plus difficiles à accomplir. Les moins aisées te seront réservées [sic] // pour l'époque où tu n'auras plus de leçons à faire, mais où il te faudra travailler pour vivre, - car quiconque n'acquiesce [sic] pas ses droits à l'existence par le travail, est indigne de vivre, et ne mérite

---

<sup>843</sup> Sur le conflit opposant Liszt à la mère de ses enfants en 1844 - 1845, voir plus bas les lettres à Massart, deuxième série (dans 2. 3. 5).

<sup>844</sup> Cette lettre à Anna est éditée par HAMBURGER, *op. cit.*, p. 238, F74.

<sup>845</sup> Cette lettre à Blandine a été publiée par (D. OLLIVIER, *op. cit.*, p. 48). Elle se distingue des lettres à ses deux autres enfants par un ton nettement plus dur. Liszt reproche vivement à sa fille aînée son caractère « romanesque », ainsi que la médiocrité de ses lettres. Il lui expose son plan d'éducation, fondé sur un travail intellectuel soutenu, qui se fera sous la direction de Madame Patersi, l'ancienne gouvernante très austère de la princesse Carolyne. On lit entre les lignes qu'il est soucieux de soustraire ses filles à l'influence de leur mère, aristocrate mondaine et surtout, ennemie déclarée de Liszt dans les salons parisiens (voir aussi la note attachée à la lettre de Liszt à sa mère du 15 juillet 1850, point 2. 1. 6, L. 5).

<sup>846</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 29. Le ton de Liszt à l'égard de sa cadette est nettement plus doux. Il lui présente de façon positive l'éducation qu'il lui destine, et fait confiance au « naturel et bienveillant développement des qualités de [son] cœur ». Il lui présente les mêmes exigences qu'à Blandine et à Daniel, mais avec des mots personnalisés, et en émettant des critiques destinées à Blandine. On dispose ici d'un exemple de l'art de la variation que Liszt applique aussi à ses lettres.

<sup>847</sup> Les mots « auquel tu dois te consacrer de plus en plus » sont ajoutés au-dessus de la ligne après le mot « esprit ».

point cette estime et cette considération que je voudrais te voir inspirer un jour. Le travail qui est la loi suprême de notre vie terrestre, a lui même ses lois. Il peut être utile ou stérile, et il appartient à notre intelligence d'en diriger l'application, après que nos bons sentimens nous en ont inculqué la volonté et fixé le but. Une des plus importante [sic] conditions pour qu'il fructifie, est la persévérance. Cette vertu est la plus rare peut être, et parfois la plus pénible. Je tiens beaucoup à ce que tu perdes au plus tôt cette legereté qui fait voltiger les enfans d'un objet de curiosité à un autre, et que tu apprennes tout ce qu'on gagne à [sic] suivre une résolution avec persistance, sans se laisser rebuter par les obstacles qu'elle rencontre. //

Cette lettre te sera remise par Madame Patersi avec qui tes sœurs vont demeurer<sup>848</sup>. je la prie de ne jamais manquer l'occasion de te rappeler le sens de son contenu afin que tu te conformes à ma volonté en donnant à tes etudes plus d'attention que par le passé ; - et en le faisant de bon cœur dans la conviction que c'est l'honneur de ton avenir qui l'exige.

De la sorte je ne t'interdis nullement de t'amuser à tes parties de campagne, et cependant je comptes [sic] assez sur tes bonnes dispositions naturelles et le soin que tu prendras de<sup>849</sup> les cultiver, pour esperer que tu seras<sup>850</sup> de plus en plus digne de ton nom et de l'affection que te porte ton père

F.Liszt

Weymar 5 octobre 1850 –

**Autographe :** NAF 25179, f. 102-103 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** inédite<sup>851</sup>.

**Description :**

Papier blanc un peu épais, avec des taches de colle sur la page 1, n'empêchant pas la lecture.

Écriture soignée, quelques rajouts entre les lignes, Liszt utilise parfois le sz allemand pour le double s.

Au crayon au haut de la première page : 5 oct. 50.

**Absence d'adresse.**

### Commentaire. Une lettre à visée éducative : Liszt et la conception de la paternité.

Cette lettre mériterait une analyse particulièrement approfondie si l'objectif était de démêler les sentiments paternels de Liszt, qui présentent, comme on le sait, une complexité troublante<sup>852</sup>. Cependant,

---

<sup>848</sup> Dans la lettre à Blandine du même jour, Liszt indique à sa fille aînée que c'est Madame de Saint-Mars qui est chargée d'accueillir les deux filles chez elle en attendant l'arrivée de sa sœur (M<sup>me</sup> Patersi), et qui remettra aux quatre destinataires les lettres qu'il leur écrit ce jour-là. Il ne donne pas tous ces détails au petit Daniel.

<sup>849</sup> Le mot « de » est écrit en surcharge de « pour », barré.

<sup>850</sup> Les mots « esperer que tu seras » sont écrits entre les lignes, au-dessus d'un mot barré illisible.

<sup>851</sup> Il est surprenant de constater que cette lettre n'est pas reproduite dans les deux études consacrées à Daniel Liszt : elle ne se trouve ni dans l'article de Jacqueline BELLAS, « Liszt ... prénom Daniel », Serge GUT (éd.), *Actes du colloque international Franz Liszt*, n° spécial de *La Revue Musicale*, n° 405-407 (1986), p. 215-234, ni dans celui d'Alan WALKER, *op. cit.*, 1986, p. 3-17. Elle n'est pas non plus mentionnée dans WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, qui reproduit la lettre de Liszt à Blandine (p. 912) et des extraits de celle à Anna (p. 913), sans mentionner les deux autres (à Cosima et à Daniel), ni dans les *Lettres de Liszt à Cosima et Daniela*, publiées par Klára Hamburger, Sprimont, Mardaga, 1996, qui publie celle de Cosima et évoque les deux autres (à Blandine et à Anna). Les quatre lettres mériteraient d'être éditées ensemble.

mon travail ne portant pas sur ce sujet psychologique mais sur les caractéristiques de l'activité épistolaire de Liszt, je me contenterai de quelques remarques limitées à ce dernier domaine, ce qui n'écartera pas totalement la question du lien paternel affectif<sup>853</sup>.

Nous avons affaire ici très nettement à une lettre d'éducation « à visée didactique » selon les exemples proposés par les manuels épistolaires<sup>854</sup>. Liszt rédige pour son fils une sorte de discours éducatif, composé de façon méthodique : l'entrée en matière s'appuie sur une lettre reçue à laquelle il répond, et le thème de l'activité distrayante qui lance la réflexion se retrouvera dans la conclusion. Le propos est entièrement construit autour d'une opposition binaire : amusement/travail, frivolité/application, divertissement/mérite, stérilité/utilité, renforcée par un mouvement dynamique allant du présent de l'enfance vers l'avenir de l'âge adulte. Le thème de la contrainte est au cœur du discours. Celui-ci abonde en verbes à l'impératif, en phrases de rythme binaire manichéen, et en assertions fondées sur des autorités, la Nature et Dieu. L'éloge du travail développé ici par Liszt semble issu à la fois de son passage par le saint-simonisme, et de sa foi chrétienne réactivée par Carolyne, la Bible attribuant au travail une valeur rédemptrice après le péché originel.

On peut s'étonner de la violence avec laquelle il affirme que « [quiconque n'acquiesce pas ses droits à l'existence par le travail, est indigne de vivre](#) ». Serait-ce une condamnation bourgeoise de la classe aristocratique, pour laquelle il éprouve, en d'autres occasions, de la fascination ? Ou plutôt, une tension qui l'habite depuis sa jeunesse de virtuose, adulé dans les salons et les cours, revendiquant d'être honoré pour son mérite d'artiste au même titre, voire à plus juste titre, que les aristocrates pour leur naissance ? On pourrait même soupçonner, derrière cette condamnation de l'oisiveté, un avertissement, inconscient ou non, adressé à Daniel contre l'idéologie aristocratique de Marie d'Agoult, qui avait traité Liszt de « parvenu » au moment de leur rupture. Quelle que soit la réponse à cette question, on croit sentir qu'on

---

<sup>852</sup> Jacqueline Bellas et Alan Walker, dans les articles cités à la note précédente, perçoivent de façon différente et presque opposée l'attitude de Liszt envers son fils. Pour A. Walker, il se comporte en père aimant, qui s'intéresse de près à l'éducation du jeune garçon puis de l'adolescent, prenant la peine de lui écrire de longues lettres malgré ses nombreuses occupations, et qui consacre d'importantes sommes d'argent au financement de ses études (p. 209). Jacqueline Bellas, pour sa part, adopte une attitude d'empathie à l'égard de Daniel : elle est sensible à la fragilité induite chez cet enfant par sa naissance déclarée « de mère inconnue », par l'absence de ses parents durant les années passées chez sa grand-mère puis en pension, alors qu'il était particulièrement demandeur d'affection ; elle mesure aussi le poids que faisait peser sur ce garçon l'image prestigieuse d'un père lointain et inaccessible, en qui elle voit « [une sorte de météore qui exerce son autorité paternelle en termes comminatoires, comme la statue du Commandeur](#) » (p. 218) ; elle relève enfin l'attitude de soumission, voire d'adulation, de Daniel envers son père : il restera anxieux, jusqu'à ses vingt ans, de se montrer digne de son père et de son nom (p. 223).

Signalons qu'A. Walker souhaite, en 1986, que la correspondance conservée entre Liszt et son fils, s'étendant de 1845 à 1859, soit un jour publiée (p. 209). Ce qui reste à faire. Nous possédons par ailleurs quelques lettres de Daniel Liszt, publiées dans l'ouvrage déjà ancien de Robert BORY, *Liszt et ses enfants, Blandine, Cosima, Daniel, d'après une correspondance inédite avec la princesse Marie de Sayn-Wittgenstein*, Paris, éditions Corrêa, 1936.

<sup>853</sup> Voir aussi plus bas la note sur la comparaison entre l'attitude paternelle de Liszt et celle de Démosthène Ollivier.

<sup>854</sup> L'instruction par lettre avait été fortement prônée au XVIII<sup>e</sup> siècle, et continuait à être pratiquée dans certains milieux au siècle suivant. GRASSI, *op. cit.*, 2005, cite comme références les modèles proposés dans les ouvrages publiés par Mme Lambert, Mme de Genlis, Mme Leprince de Beaumont et l'abbé Reyre (p. 117) ; elle signale que, dans les familles aristocratiques, « [l'écriture des lettres parentales](#) » visait à « [transmettre ou prescrire aux enfants les valeurs morales et familiales](#) » (p. 118). Liszt, qui a décidé de confier désormais ses filles à l'ancienne gouvernante de la princesse Carolyne, semble favorable à ces modèles éducatifs socialement élitistes.

touche là à une angoisse secrète de Liszt, qui trouverait son autre expression dans le thème du nom : Daniel doit se montrer digne du nom de son père, c'est dit au début et à la fin de la lettre. Certes, il s'agit d'une idée dominante dans la société de cette époque, on la retrouve dans une lettre adressée par Liszt à son petit-fils Daniel Ollivier, qui n'a pas, lui, de souci de légitimité. Mais dans le cas de Daniel Liszt, enfant non reconnu par sa mère aristocratique, le nom du père prend une dimension supplémentaire : c'est un patrimoine durement acquis, et qui pourrait se perdre<sup>855</sup>.

Cette dernière hypothèse permettrait d'atténuer la dureté de cette lettre exigeante adressée par un père toujours absent à un garçon de 11 ans. D'ailleurs, y voir de la dureté pourrait être dû à une lecture anachronique. Mais ce n'est pas certain, car Émile Ollivier se montrera plus indulgent et affectueux envers son propre fils, quand Carolyne (approuvée par Liszt) aura reproché au jeune homme, pourtant déjà âgé de 19 ans, des imperfections de style et de graphie. Émile, indigné, répondra de façon cinglante à Carolyne, le 30 janvier 1879, en faisant une allusion violente à la mort prématurée de Daniel Liszt : « Pour en finir avec Daniel [Ollivier], son collègue est l'ancien lycée Bonaparte. Il y retrouve le souvenir de son oncle [Daniel Liszt], et grâce à la "mauvaise" éducation que je lui ai donnée, il n'en sortira pas, je l'espère du moins, pour aller mourir de la poitrine à 20 ans<sup>856</sup> ! » On découvre toutefois, dans cette « lettre d'éducation » écrite à son fils par Liszt, lettre que l'on risquerait de prendre pour un pur exercice de rhétorique attaché à la fonction de père, et non pour le projet éducatif nourri de convictions sincères qu'il est en réalité, un passage qui semble exprimer des sentiments affectueux : c'est le dernier paragraphe, dans lequel Liszt crédite Daniel de « bonnes dispositions naturelles » et de volonté de les cultiver. On peut ajouter à cela l'expression « Persuade toi bien de ceci, mon enfant », dans laquelle une inflexion tendre peut être perçue.

La comparaison entre les lettres adressées le même jour à ses trois enfants offre en fait un exemple de l'art de la variation dans les lettres de Liszt : certes, il adapte la tournure de chaque lettre à son destinataire particulier, mais sur le fond, la différence est minime, les idées qu'il expose étant globalement identiques. En revanche, il est évident que Liszt met un point d'honneur à ne pas recopier purement et simplement ses phrases : il joue avec les diverses possibilités offertes par la langue des mots pour exprimer les choses.

---

<sup>855</sup> La rigueur de Liszt à l'égard de son fils s'était déjà manifestée deux ans plus tôt, dans une lettre adressée à Anna : « Recommandez de ma part à M. Dum-Dum [le surnom de Daniel] de ne pas perdre son temps et de ne pas me faire regretter l'argent que je dépense pour lui. Je serais heureux d'apprendre qu'il se conduit bien et qu'il se développe dans le sens d'un individu digne de se promener librement sous le soleil. Son organisation physique me paraît bonne et vigoureuse ; reste à voir ce qui se remuera dans cette caboche, et si ce cœur saura battre noblement ». Lettre datée de Weimar, le 21 septembre 1848, citée et traduite de l'allemand par Jacqueline Bellas, dans l'article « Liszt ... prénom Daniel », *op. cit.*, 1988, p. 219, cité plus haut. Quant à la question du nom, elle concerne aussi les filles de Liszt, puisque celui-ci leur écrit, après leurs retrouvailles secrètes avec leur mère, le 28 février 1850 : « Vous portez mon nom ; vous me devez d'être ce que vous êtes » (HAMBURGER, *Lettres à Cosima, op. cit.*, 1996, p. 28 ; autographe NAF 25179 f. 74-75). Et le problème posé par l'illégitimité de ces enfants non reconnus par Marie d'Agoult affleure dans cette recommandation qu'il adresse aux deux filles quelques mois plus tard (c'est moi qui souligne) : « vous avez besoin dans votre position plus que d'autres de prouver par votre maintien et votre seul extérieur la sérieuse dignité de votre caractère » (HAMBURGER, *Ibid.*, p. 34 ; autographe NAF 25179 f. 70-73).

<sup>856</sup> Anecdote rapportée par Claude Knepper dans l'article « Daniel Ollivier [...] », *QIL*, n° 7, 2008, p. 39.

La présence de cette lettre dans le corpus permet d'ajouter au portrait de Liszt une nuance qui s'écarte des couleurs dominantes, faites d'optimisme et de générosité. Nuance embarrassante peut-être, dans la mesure où la fibre paternelle affective semble lui faire défaut, tandis qu'il possède au plus haut degré le sens de ses devoirs paternels, consistant à financer richement et à diriger autoritairement par correspondance l'éducation de ses enfants.

Enfin, à propos du nom du père dont le fils doit – et désire – se rendre digne, il convient de préciser que Daniel saura combler les espoirs de Liszt, réussissant brillamment ses études secondaires en France, et ses études de droit en Allemagne. Mais tout ce mérite sera fauché par la mort quand il aura vingt ans<sup>857</sup>.

## 2 – Lettre à Démosthène Ollivier<sup>858</sup> (père d'Émile Ollivier), [Weimar], 30 octobre 1857

---

**Contexte biographique. Mariage de Blandine Liszt avec Émile Ollivier.** Liszt se trouve à Weimar, comme lors de sa lettre à Daniel transcrite ci-dessus. Il vient d'assister, le 18 août à Berlin, au mariage de sa fille cadette Cosima (20 ans) avec son élève le brillant pianiste et chef d'orchestre allemand Hans von Bülow<sup>859</sup>. Blandine (22 ans), de son côté, a épousé à Florence, le 22 octobre, jour anniversaire de Liszt, un jeune avocat français, Émile Ollivier<sup>860</sup>. C'est Marie d'Agoult qui le lui a fait rencontrer à Paris, puis les a emmenés tous deux, avec d'autres personnes, dans un voyage estival en Italie. Émile et Blandine se sont épris l'un de l'autre, et ont désiré se marier sans attendre. Liszt laissait sa fille libre de choisir son époux, il lui a toutefois donné par écrit l'accord<sup>861</sup> qu'elle lui demandait par lettre le 16 septembre<sup>862</sup>. Il ne s'est pas pour autant rendu à Florence pour ce mariage, auquel ont seuls assisté,

---

<sup>857</sup> Voir dans 2. 1. 6, L. 8 à Anna du 16 décembre 1859.

<sup>858</sup> **Démosthène OLLIVIER** (1799-1884). Homme politique français, député des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée Constituante de 1848. Soutien du Risorgimento en Italie et activiste républicain en France, il avait été contraint à l'exil après le coup d'État de 1851, et s'était d'abord réfugié à Bruxelles puis à Nice (ville encore italienne, jusqu'en 1860). Là, son activisme politique persistant avait failli, en 1855, lui valoir la transportation en Amérique, mais grâce à des appuis, il avait pu se réfugier à Florence. Son fils aîné, Émile, avec qui il a toujours entretenu des relations très étroites, était venu le retrouver en Italie à plusieurs reprises. Émile et Blandine ont choisi cette ville pour se marier, au cours de leur voyage avec Marie d'Agoult, en raison de la présence de Démosthène dans cette ville, et en ont fixé la date au 22 octobre, qui est le jour anniversaire de Liszt. (Source : *Émile Ollivier, sa jeunesse, d'après son journal et sa correspondance*, Marie-Thérèse Ollivier, Paris, Garnier, 1919). La divergence politique qui sépare les pères des mariés, Liszt étant un chaud partisan de Napoléon III, et Démosthène un violent opposant, ne les empêche pas de se montrer très courtois l'un envers l'autre.

<sup>859</sup> Hans von Bülow (1830-1894) : voir notice dans 1. 1. 1.

<sup>860</sup> Émile Ollivier (1825-1913) : voir notice dans 1. 1. 3. 10.

<sup>861</sup> Lettre de Liszt à Blandine du 9 octobre 1857 : « [je vous \[...\] envoie, avec mon consentement, ma plus tendre bénédiction](#) » (E. OLLIVIER, *op. cit.*, p. 193). L'album NAF 25180 contient aussi la lettre envoyée par Liszt à Émile Ollivier le 9 octobre 1857 (f. 83-86), l'assurant de son consentement à ce mariage. Cette lettre est publiée en ligne par C. Knepper, à la suite de la demande en mariage qu'Émile a adressée à Liszt le 2 octobre (*op. cit.*, *Liszt – Corpus*).

<sup>862</sup> Blandine a longuement expliqué son choix à son père, puis lui a demandé son accord en ces termes : « [Maintenant j'ai rencontré ce que je n'espérais point trouver, et il ne me reste plus qu'à vous demander de bénir notre union et de me bénir en particulier moi, votre enfant, votre aîné, qui vous a donné ce qu'il y a de plus pur et de plus chaleureux](#) »

comme membres des familles, la mère de Blandine, Marie d'Agoult, et le père d'Émile, Démosthène Ollivier, accompagné de son frère Aristide (oncle d'Émile). Démosthène vivait alors exilé en Italie, à Florence, proscrit pour son opposition républicaine au coup d'État de Louis-Napoléon (2 décembre 1851). Il avait toujours milité avec intrépidité pour ses convictions politiques, tout en étant très attaché à ses six enfants, qu'il avait élevés seul – avec l'appui sécurisant de son aîné, Émile – après la mort de sa femme en 1834. Il entretiendra rapidement des relations quasi paternelles avec Blandine. C'est lui qui, revenu en France grâce à l'amnistie de 1859, élèvera Daniel, l'enfant d'Émile et de Blandine, morte deux mois après son accouchement à l'été 1862. Liszt le connaîtra peu<sup>863</sup>, ils se rencontreront une seule fois, dans la propriété qu'Émile et Blandine auront achetée à La Moutte, près de Saint-Tropez. Liszt y fera un saut en 1864, accompagné de Cosima, pour faire la connaissance son petit-fils Daniel Ollivier, alors âgé de deux ans<sup>864</sup>. Cette lettre que Liszt lui adresse le 30 octobre après le mariage nous apprend que Démosthène Ollivier lui a rendu compte de la cérémonie. On trouvera en annexe la lettre de Liszt à Blandine, dans laquelle il lui rend compte de cet échange épistolaire ainsi qu'une lettre ultérieure de Liszt à Démosthène Ollivier sur sa première rencontre avec Émile<sup>865</sup>.

Weymar 30 Octobre 57.

Mon cher Monsieur,

J'ai été très sensible aux expressions<sup>866</sup> de votre lettre qui m'annonce que le mariage de nos enfants a eu lieu le 22 Octobre. Ni mes pensées ni mes bénédictions ne leur ont manqué ce jour là que je leur sais gré d'avoir choisi, pas plus que mon affection ne leur fera défaut dans la suite. Vous pouvez être assuré de celle avec laquelle je // recevrai votre fils dont je n'ai entendu dire que le plus grand bien, depuis qu'un intérêt si particulier m'a fait desirer de connaître de plus près celui qui allait tenir le sort de ma fille entre ses mains. Je me plais à croire que je le connaîtrai bientôt autrement que de réputation et qu'il ne se passera pas beaucoup de temps sans que tous nos rapports soient complètement régularisés à notre mutuel contentement.

---

dans son âme et qui, lors même qu'il semblait vous résister, ne l'a jamais fait que pour mieux remplir vos intentions secrètes qu'il croyait avoir devinées, votre enfant qui, s'il a commis quelques erreurs, ne les a jamais faites qu'en une intention droite, et qui vous demande pardon des chagrins bien involontaires qu'il vous a causés. » (D. OLLIVIER, *op. cit.*, p. 189). Liszt et sa fille échangent de nombreuses lettres à partir de cette date jusqu'à celle du mariage, apportant toutes sortes d'informations sur le futur marié, l'organisation du mariage et les questions de dot. On y apprend aussi que des lettres ont été échangées entre Émile et Liszt. Le 26 octobre, Blandine raconte brièvement à son père la cérémonie du mariage qui s'est déroulée dans l'intimité, sous la belle voûte de l'église Santa Maria del Fiore (D. OLLIVIER, *op. cit.*, p. 195). Les jeunes mariés se rendront auprès de Liszt à Weimar au début de janvier 1858.

<sup>863</sup> Une autre lettre de Liszt à Démosthène Ollivier est parvenue jusqu'à nous. Elle figure plus bas, dans les compléments à ce chapitre (lettre écrite le 6 janvier 1858, après la visite des jeunes époux à Weymar). Elle se situe dans la suite naturelle de cette lettre-ci, et témoigne de la naissance de la solide amitié qui liera Liszt à son gendre même après la mort de sa fille.

<sup>864</sup> Voir plus bas la biographie de Daniel Ollivier, dans 2. 2, L. 6.

<sup>865</sup> Voir dans les compléments à ce chapitre l'extrait de la lettre de Liszt à Blandine du 24 novembre 1857, et sa lettre à Démosthène Ollivier du 6 janvier 1858.

<sup>866</sup> Dans cette lettre, Liszt écrit les double « s » à la façon allemande.



Il me sera bien agréable, Monsieur, si un jour je revenais en Italie d'aller exprès à Florence pour // vous réitérer de vive voix l'expression de tous les sentiments hautement et affectueusement distingués dont je vous prie de trouver ici l'assurance la plus entière

F. Liszt

Weymar 30 Octobre 57.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180 f. 81- 82 (Trois pages écrites).

**Publications antérieures :** K. HAMBURGER, « Liszt and Emile Ollivier », dans *Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae* 28, 1986, p. 73.

**Description :** Papier épais bleu-gris vergé (sans filigrane).

H 20 cm ; l. 12, 8x2 cm. Pliée en « pli » de format final très petit, carré (inhabituel) : 6,5/6,5 cm.

Marge du haut p. 1 : 10 cm (c'est une marge immense, presque à mi-page), vedette à 6,2 cm ; pages 2 et 3 : à 5,5 cm.

Particularités : écriture soignée, en lignes horizontales très régulières.

Mentions au crayon sur la première page (en plus du numéro de la lettre) : à Démosthène Ollivier 30 8e 37

Absence d'adresse.

### Commentaire. Codes sociaux et situation atypique.

On peut considérer qu'il s'agit là d'une sorte de lettre de convention, adressée par le père de la mariée au père du marié. Mais elle prend place dans un contexte original, puisqu'elle suit le mariage au lieu de le précéder, comme l'aurait voulu la norme d'une demande en mariage en bonne et due forme. D'ordinaire, le père du futur époux demande la main de sa fille au père de la future épouse, lequel exprime (ou non) son accord. Ici, les deux pères ont entre eux un échange courtois moins conventionnel. On voit que Liszt s'adapte avec aisance, dans la rédaction de sa lettre, à la particularité de la situation, tout en se conformant aux codes sociaux. Ainsi, la marge particulièrement étendue qu'il laisse au haut de la première page (voir la description de l'autographe à la suite de la transcription) marque, selon les règles du cérémonial épistolaire, le haut degré de respect dû à cet interlocuteur<sup>867</sup>.

### 3 – Une lettre (fragmentaire) à [Blandine Liszt-Ollivier], [Weimar, 2 juillet 1861] (40) (NAF 25180, 34 f. 130). **Inédite.**

---

*Lettre incomplète sans indication ni de lieu, ni de date, ni de destinataire (il n'y a que cette page isolée, portant le numéro 5, donc supplément à une lettre de 4 pages non conservée, du moins dans les archives D. Ollivier de la BnF).*

---

<sup>867</sup> La lettre écrite par Liszt à Adolphe Ollivier en 1866, à l'occasion de la mort de sa mère Anna, se placerait logiquement à la suite de celle-ci, en tant que lettres de circonstance. Mais l'ordre chronologique que j'ai choisi de suivre en reporte la présentation après ce fragment de lettre adressé à Blandine, datant probablement des 1861.

L'intégralité de la lettre précédant ce PS, ainsi que la démarche ayant abouti à l'identification de la destinataire et de la date de la lettre, trop longues pour figurer ici, sont présentées dans l'Annexe n° 10<sup>868</sup>.

**Contexte biographique. De Weimar à Paris, gestion de partitions.** Liszt se trouve à Weimar, où il a déjà démissionné de son poste, et qu'il quittera au mois d'août pour rejoindre Carolyne de Sayn-Wittgenstein à Rome. Pour le moment, il prépare le festival de la Tonkünstler-Versammlung qui se tiendra au Grand-Duché début août. Il était venu à Paris début mai pour un séjour d'un mois, logeant près du couple Ollivier et de sa mère, qui habitent la même maison, et revoyant d'anciens amis comme Berlioz, d'Ortigue<sup>869</sup> et Rossini. Il avait rapidement été pris dans un tourbillon mondain, reçu entre autres, à trois reprises, aux Tuileries, où l'Empereur l'avait promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur<sup>870</sup>. Wagner, lui, se trouve depuis 1859 dans la capitale française – il y réside pour peu de temps encore, car son bannissement hors d'Allemagne vient de prendre fin. Il entretient des relations très amicales avec Blandine et Émile Ollivier, conquis par sa musique. Après l'échec de la représentation de *Tannhäuser* à Paris au mois de mars, et le succès de *Lobengrin* à Vienne mi-mai, il est sur le point de repartir pour la capitale autrichienne, où *Tristan* doit être monté à l'automne.

2d P. S.<sup>871</sup>

Soyez assez bonne pour faire savoir à d'Ortigue [sic] que la Partition des Quatuors de Beethoven<sup>872</sup> ne paraîtra que dans six semaines. Je les lui offrirai aussitôt leur publication et en attendant lui envoie par votre intermédiaire les Trios<sup>873</sup> qui se trouvent dans le même

---

<sup>868</sup> Face au problème d'identification posé par ce fragment énigmatique, classé dans l'album à la fin des « lettres à divers autres », j'ai entamé des recherches pour tenter de résoudre l'énigme. Ma démarche a suivi les méandres d'une méthode empirique, faite de pistes envisagées, de recoupements, d'éliminations, de découvertes certaines et de validations probables. J'en présente le déroulement dans les Annexes. L'identification de la destinataire et du contexte n'est pas absolument certaine, mais représente un haut niveau de probabilité.

<sup>869</sup> Joseph d'Ortigue (1802-1866) est un critique musical et historien de la musique, ami de Berlioz, de Lamennais et de Liszt. Dès 1835, il avait écrit une biographie de ce dernier. Dans la décennie 1850, il a publié d'importants ouvrages sur le plain chant. C'est lui qui s'est chargé de l'article sur le *Tannhäuser* de Wagner, donné à Paris le 13 mars 1861, dans le *Journal des Débats*, Berlioz s'étant désisté. Liszt fait régulièrement appel à lui pour lui fournir des documents sur la musique sacrée ancienne (polyphonie et chant grégorien). Ce n'est que plus tard, à partir de l'exécution désastreuse de la *Messe de Gran* à Paris en mars 1866, que d'Ortigue prendra nettement ses distances la musique de Liszt.

<sup>870</sup> Le fonds Daniel Ollivier contient des autographes, encore inédits à ma connaissance, de Blandine relatant à Carolyne de Sayn-Wittgenstein ce séjour de son père à Paris : album n° XVII, NAF 25191, *Correspondance de Blandine Liszt-Ollivier*, f. 192-206.

<sup>871</sup> Il y a un trait en diagonale en-dessous de l'indication 2d PS, le tout de la plume de Liszt.

<sup>872</sup> Liszt a dirigé une édition des quatuors à corde de Beethoven publiée par l'éditeur allemand Ludwig Holle, installé à Wolfenbüttel, près de Braunschweig en Basse-Saxe. Leur parution, attendue depuis des mois, devrait advenir en août. Ils font partie de l'édition « complète » des œuvres de Beethoven entreprise par cet éditeur (des explications plus complètes sont fournies dans l'Annexe n° 10).

<sup>873</sup> Je n'ai pas réussi à identifier ces trios.



paquet que mes partitions des Poèmes symphoniques<sup>874</sup> dont je l'ai dispensé, ne sachant pas s'ils lui seraient agréable [sic].

J'écrirai demain à Wagner pour lui rappeler sa promesse de venir à Weimar [sic]<sup>875</sup> au commencement d'Aout<sup>876</sup>.

À vous,

FL

**Autographe :** NAF 25180, f. 130r (Une seule page écrite). c'est le dernier des autographes de Liszt dans cet album.

**Publications antérieures :** inconnue, et peu probable. [Inédit](#).

**Description :**

Indications portées sur le haut de la page : à gauche « 2d P.S. », à l'encre, de l'écriture de Liszt, séparé du texte par un trait oblique ; au milieu, au crayon, « 59 » (numérotation des lettres par Marie d'Agoult) ; et à droite, à l'encre, le chiffre « 5 » (probablement aussi de la main de Liszt, vu le trait oblique symétrique à celui qui isole le « P. S. ») : c'est donc la cinquième page d'une lettre dont manquent les quatre premières.

Papier gris-bleu un peu épais et un peu lisse.

H 20,5 cm ; l. 13,2 cm : la hauteur de gauche a été découpée/déchirée (au coupe papier), les 3 autres côtés sont lisses, découpés à la machine.

Feuille ensuite pliée en 3 ou davantage (pas clair) : format final 7,8/13,2 cm ? ou bien 13,2/4,5 cm.

Absence de filigrane.

Mesures de la mise en page inutiles (sauf : marge du haut de 3 cm) car il manque le début de la lettre.

**Absence d'adresse.**

**Commentaire. Une lettre de commissions musicales.**

Liszt s'adresse sans cérémonie à sa fille, lui demandant de façon directe de lui rendre quelques services, comme il le fait envers d'autres personnes familières, sa mère ou Massart par exemple. Le fragment est trop bref pour permettre d'autres observations.

---

<sup>874</sup> Il s'agit soit de *Hamlet* et de *Hunnenschlacht* (en cours de publication à cette date chez Breitkopf & Härtel, soit d'autres parmi les dix poèmes symphoniques de Liszt déjà édités début juillet 1861 (voir la discussion sur cette identification dans l'Annexe n° 10).

<sup>875</sup> D'ordinaire, Liszt orthographie « [Weymar](#) ».

<sup>876</sup> Liszt tient beaucoup à la présence de Wagner lors de ce festival d'adieu qu'il organise à Weimar. Il peut l'inviter à l'Altenburg, maintenant que le bannissement ne l'en écarte plus.

#### 4 – Lettre à Adolphe Ollivier<sup>877</sup>, [Rome - Monte Mario]<sup>878</sup>, 12 février 1866

---

**Contexte biographique : la mort d'Anna Liszt (6 février 1866).** Liszt, qui a retrouvé à cette date son refuge de la Madonna del Rosario au Monte Mario, après avoir été l'hôte du cardinal Hohenlohe au Vatican<sup>879</sup>, était sur le point de venir à Paris pour assister à l'exécution de sa *Messe de Gran* à Saint-Eustache, prévue pour le mois de mars 1866<sup>880</sup>. Le 14 janvier, il avait joyeusement annoncé sa visite à sa mère<sup>881</sup>. Le même jour, Émile Ollivier donnait à Carolyne de Sayn-Wittgenstein des nouvelles de sa belle-mère, qui n'avaient rien d'alarmant : « Cette femme est vraiment le modèle le plus accompli de la force dans la sérénité. Elle est presque toujours seule et cependant chaque fois qu'on la retrouve, elle est gaie, aimable et jamais une plainte ne s'échappe de ses lèvres ; et avec cela quelle vivacité et quelle jeunesse d'esprit ! Comme elle s'intéresse à tout ! Elle se réjouit déjà de revoir son fils<sup>882</sup>. » Or Anna meurt d'une pneumonie le 6 février, après une courte maladie, sans que Liszt ait pu la revoir. Il n'aura pas le temps de venir à ses obsèques<sup>883</sup>. En 1860, après une fracture du col du fémur, elle avait emménagé dans l'immeuble où habitaient sa petite-fille et son mari, 29, rue Saint-Guillaume, à l'étage supérieur. Après le décès de Blandine, en 1862, Émile Ollivier avait continué à prendre soin d'elle, l'entourant d'une affection toute filiale. Durant les derniers moments d'Anna, le frère cadet d'Émile, Adolphe, installé lui aussi à Paris comme avocat, est venu le seconder pour entourer la mourante<sup>884</sup>. À l'enterrement, qui a eu lieu le 8 février au cimetière Montparnasse, Émile a prononcé l'éloge funèbre de madame Liszt, discours dont la

---

<sup>877</sup> **Adolphe OLLIVIER** (1829-1898) est le quatrième fils de Démosthène Ollivier, Émile étant l'aîné. À la mort d'Anna Liszt, Adolphe est avocat au barreau de Paris. Il a toujours été particulièrement proche d'Émile. (Aristide (1826-1851), journaliste politique aussi virulent que son père, est mort en duel à Montpellier ; Ernest (1827-1910), qui a longtemps vécu en Algérie en tant qu'officier de marine, se trouve exceptionnellement, en cet hiver 1866, à Paris, où il se mariera avant de retourner outre-mer. À cette date, le benjamin, Élisée (1834-1885), qui s'est marié peu avant la mort de Blandine en 1862 à Aubusson, vit dans le midi, ainsi que la fille unique de la fratrie, Joséphine (1831- ?), mariée avec le docteur Charles Isnard - à son sujet, voir plus bas dans la biographie de Daniel Ollivier).

<sup>878</sup> Le lieu n'est pas précisé par Liszt dans sa lettre, mais il se déduit du contexte biographique.

<sup>879</sup> L'« abbé Liszt » a reçu la tonsure et les ordres mineurs à l'été 1865, il espère vivement pouvoir rénover la musique de l'Église. C'est la période où il compose ses grandes œuvres à sujet religieux. La *Sainte-Elizabeth* a rencontré un grand succès à Pest en août, le *Stabat Mater* de son oratorio *Christus* (en cours de composition) vient d'être exécuté le 4 janvier à Rome. Les relations de Liszt avec sa mère sont, à cette époque, particulièrement empreintes de confiance, d'affection et d'estime réciproques (voir plus haut l'introduction aux lettres de Liszt à sa mère durant l'année 1865).

<sup>880</sup> Ce concert connaîtra un lourd échec, cruel pour Liszt, qui de longtemps ne mettra plus les pieds à Paris. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'il y fera un retour, triomphal cette fois, en mai juin 1886, quelques semaines avant sa mort. Voir plus bas la lettre n° 5 à Daniel Ollivier.

<sup>881</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, F 121, p. 366.

<sup>882</sup> Lettre d'Émile Ollivier à la princesse Carolyne du 14 janvier 1866, dans TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 74.

<sup>883</sup> Liszt n'a pas pu faire le déplacement de Rome à Paris pour les obsèques de sa mère. Il n'avait pas non plus assisté, en octobre 1857, au mariage de Blandine à Florence (il se trouvait à Weimar), ni à son enterrement à Saint-Tropez (septembre 1862). Il n'a assisté qu'au mariage de Cosima à Berlin en août 1857, et à l'enterrement de son fils Daniel dans la même ville, en décembre 1859.

<sup>884</sup> Information fournie par KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, p. 42. Dans une longue lettre adressée à Carolyne de Sayn-Wittgenstein le 14 février, Émile fournit les détails des derniers moments d'Anna ; ce récit est évidemment destiné aussi à Liszt (TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 74).

presse a rendu compte<sup>885</sup>. Liszt, qui en a eu connaissance, a immédiatement écrit un mot de remerciement à Émile<sup>886</sup>, avant d'adresser aussi une lettre à Adolphe.

Bien cher ami,

Quelque faibles et insuffisantes que soient les paroles dans une situation comme celle qui nous réunit aujourd'hui, permettez-moi de vous exprimer ma vive reconnaissance.

Vous avez partagé avec votre frère Emile, les douloureux soins à remplir durant la maladie de ma mère, - et plus tard ! – Votre affection et votre//assistance se sont montrées fidèles jusqu'à la fin ! –

Emile, après avoir saintement agi<sup>887</sup>, a parlé aussi avec cette éloquence du cœur que rien n'égale. La mémoire benie de ma mère est consacrée par ce qu'il a dit sur sa tombe.

J'en conserverai l'émotion jusqu'à ma dernière heure.

Tout à vous,

F. Liszt

12 fevrier 66. //

Dans une quinzaine de jours je vous reverrai à Paris<sup>888</sup>.

[Adresse :]

à/ Adolphe Ollivier<sup>889</sup>

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 68-69 (Trois pages écrites).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : LA MARA, *op. cit.*, t. VIII, 1905, p. 174.

**Description** : Papier blanc épais lisse de petit format : 21/13,2 plié en 2 pour le texte, puis en 2 pour l'adresse. Particularités : écriture soignée, parfaitement lisible, relativement aérée : petits retraits d'alinéas, grande marge en haut des pages (mais ni sur les côtés, ni en bas).

**Adresse** : f. 69v, inédite.

Marques postales : aucune. Seul le nom du destinataire figure sur la quatrième page, sans son adresse. Billet remis manuellement.

**Commentaire. Émotion, laconisme.** Ce bref billet de remerciement, qui peut être considéré comme une lettre de circonstance, montre un aspect particulier de la personnalité de Liszt : quand il est bouleversé par la mort d'un être cher, il éprouve des difficultés à exprimer sa peine autrement qu'à travers

---

<sup>885</sup> Le discours d'Émile, paru dans *La Presse* le 10 février 1866, est reproduit plus loin dans les compléments à ce chapitre. Une photographie de la tombe d'Anna est reproduite dans l'Annexe n° 9.

<sup>886</sup> *Cette lettre de Liszt à Émile Ollivier du 9 février 1866 figure plus bas dans les compléments.*

<sup>887</sup> Émile Ollivier, volontiers anticlérical, avait cependant fait venir le confesseur d'Anna, monseigneur Buquet, pour donner les derniers sacrements à la mourante, qui était très croyante, et pour laquelle il ressentait estime et affection. Liszt lui en est très reconnaissant.

<sup>888</sup> Liszt arrivera à Paris le 4 mars (WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 114).

<sup>889</sup> Cette lettre a donc été remise manuellement à Adolphe, on peut supposer que Liszt l'a insérée dans une lettre adressée par la poste à Émile Ollivier.

des formules qui peuvent paraître convenues<sup>890</sup>, mais qui correspondent à sa profonde foi religieuse, et à sa grande pudeur. On remarquera toutefois que dans cette lettre à Adolphe Ollivier, élevé dans le rousseauisme de son père, Liszt s'abstient de ses habituelles références religieuses, faisant preuve de délicatesse à l'égard de son interlocuteur.

## 5 – Lettre à Marie-Thérèse Ollivier (née Gravier)<sup>891</sup>, seconde épouse d'Émile Ollivier, Villa d'Este, mi-novembre 1869

---

### Contexte biographique. Remariage d'Émile Ollivier, veuf de Blandine Liszt.

Liszt, qui réside à la villa d'Este près de Rome<sup>892</sup>, adresse des remerciements et des vœux à la nouvelle épouse de son gendre Émile Ollivier. Celui-ci, veuf depuis sept ans<sup>893</sup>, vient d'épouser en secondes noces, le 23 septembre 1869, une très jeune femme, Marie-Thérèse Gravier (1850-1934). Le petit Daniel, fils d'Émile et de Blandine, âgé de 7 ans, est encore élevé à cette date par son grand-père paternel, Démosthène Ollivier, dans le château de La Moutte, près de Saint-Tropez. Son père, dont la résidence principale se trouve toujours à Paris, vient le retrouver pendant ses longues vacances d'été et d'automne<sup>894</sup>. Liszt entretient de solides liens d'amitié, sur le plan affectif et intellectuel, avec son ancien gendre, comme en témoigne leur correspondance<sup>895</sup>.

Liszt à M<sup>me</sup> Émile Ollivier

[Villa d'Este, mi-novembre 1869]<sup>896</sup>

Votre excellente et charmante lettre ne m'est parvenue qu'après quelque retard, chère Madame Émile. Pardonnez-moi de ne vous avoir pas dit plus tôt combien elle me touche. Je vous en remercie bien cordialement et demande à Dieu avec des sentimens tout paternels de vous bénir vous et vos enfants, dont la rangée commence par le petit Daniel<sup>897</sup>. Vous

---

<sup>890</sup> Voir la lettre de condoléances à Massart de février 1847 à propos de la mort de Madame Kreutzer (lettre à Massart n° 18).

<sup>891</sup> **Thérèse Marie Louise (dite Marie-Thérèse) Gravier** (1850-1934), qu'Émile Ollivier, veuf depuis sept ans, a épousée en secondes noces le 23 septembre 1869.

<sup>892</sup> Liszt, qui a été reçu dans les ordres mineurs en 1865, loge, durant les mois qu'il passe à Rome, dans la villa d'Este mise à sa disposition par le cardinal de Hohenlohe.

<sup>893</sup> Rappelons que Blandine, la fille aînée de Liszt, est morte le 11 septembre 1862 des suites de ses couches.

<sup>894</sup> Pour plus de détails, voir ci-dessous la biographie de Daniel Ollivier.

<sup>895</sup> Cette correspondance, dont 21 autographes sont archivés dans l'album de la BnF NAF 25180, est en cours de publication sur le site du CNRS par les soins de Claude Knepper (*op. cit.*, *Liszt – Corpus*).

<sup>896</sup> *Les crochets figurent sur l'autographe.*

<sup>897</sup> La famille s'agrandira en effet : Émile et Marie-Thérèse Ollivier auront un premier fils, qu'ils nommeront Jocelyn, en 1871. Cet enfant mourra de diphtérie à l'âge de dix ans. Ils auront par la suite une fille, *Geneviève* Carolyne (1882-1964), puis un deuxième fils prénommé lui aussi Jocelyn (1886-1956). Daniel entretiendra d'excellentes relations avec ses demi-frères et sa demi-sœur. **Geneviève Ollivier** (1882-1964), épouse **Troisier**, aura une fille, **Anne Troisier de**

l'aimerez et il vous aimera, comme, à l'autre bout de la chaîne, son grand père qui serait heureux de vous voir et de vous ~~dire~~ parler d'abondance de cœur de votre mari. Que la vie vous soit douce. Elle n'est jamais sans épines<sup>898</sup> ; mais vous saurez y cueillir ces roses mystiques de la vertu, dont le parfum embaume la terre et les cieux. On m'a dit que vous aimez l'Imitation, et vous me permettrez de vous en offrir un exemplaire. Reposez et étendez là les "deux ailes qui élèvent au dessus de la terre" : La simplicité et la pureté : la simplicité tend à Dieu, la pureté le conçoit et le goûte.

Bien à vous de cœur

FL.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 123.

**Publications antérieures :** inédit, à ma connaissance<sup>899</sup>.

**Description :** il s'agit de toute évidence d'une copie, réalisée avec un grand soin, sur le recto d'une feuille de papier non pliée (donc d'un assez grand format)<sup>900</sup>.

Absence d'adresse.

### **Commentaire. Une lettre de circonstance à la fois classique et personnalisée.**

Cette lettre peut être considérée, à l'instar des autres adressées aux membres de la famille Ollivier conservées dans cet album, comme une lettre de circonstance, dans la catégorie des lettres de félicitations : Liszt adresse à la jeune mariée des paroles bienveillantes, empreintes des profondes convictions religieuses qui le caractérisent à partir de cette époque. D'après la référence à l'*Imitation de Jésus-Christ*<sup>901</sup>, la nouvelle mariée partage la foi catholique de son beau-père, tandis que son époux, Émile Ollivier, éduqué dans un esprit rousseauiste, avait des convictions déistes et anticléricales (mais sans intolérance).

---

**Diaz** (1917-2005) qui éditera des ouvrages sur ses grands-parents, dont : *Emile Ollivier et Carolyne de Sayn-Wittgebstein, correspondance 1858-1887, op. cit., 1984.*

<sup>898</sup> En effet, les épines ne tarderont pas : un an plus tard, au moment de la guerre de 1870, le ministre Émile Ollivier, considéré comme responsable du désastre et honni de l'opinion, devra fuir la France. Il vivra exilé en Italie jusqu'en 1873 avec sa femme et leur fils Jocelyn, puis s'installera avec eux à La Moutte, loin de la vie politique. En 1881, c'est la mort tragique de leur fils qui les accablera. Mais Marie-Thérèse sera en permanence pour son mari une compagne affectueuse et une collaboratrice compétente : elle le secondera dans la rédaction des longs travaux historiques qu'il entamera pour tenter de se réhabiliter, et poursuivra leur publication après sa mort (Émile Ollivier mourra en 1913 âgé de 88 ans, sa femme lui survivra pendant vingt et un ans). Elle publiera un ouvrage biographique sur son mari : M.-T. OLLIVIER, *op. cit.*, 1919.

<sup>899</sup> Claude Knepper en cite quatre lignes dans KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 1-81 (p. 28-29).

<sup>900</sup> Il pourrait s'agir de l'écriture de Daniel Ollivier. Il conviendrait de vérifier cela en la comparant aux documents de l'album NAF 25192 contenant les lettres d'Émile Ollivier.

<sup>901</sup> L'*Imitation de Jésus-Christ* est un livre de dévotion chrétien, écrit en latin au XV<sup>e</sup> siècle (texte anonyme, attribué après controverses à Thomas A. Kempis). Sa traduction française par Pierre Corneille a connu succès considérable, mais à l'époque de Liszt il en existe plusieurs autres, dont une due à Lamennais. C'est jusqu'à nos jours le livre le plus traduit et édité dans le monde après la Bible.

## 2. 2. 3. Transcription annotée et commentée de cinq lettres à Daniel Ollivier

**Lettre 1 à Daniel Ollivier**, [Horpács], 30 octobre 1872 (NAF 25180, f.70).

**Lettre 2 à Daniel Ollivier**, Weimar, 6 juin 1873 (NAF 25180, f. 71-72).

**Lettre 3 à Daniel Ollivier**, Villa d'Este, 9 Novembre 1875 (NAF 25180, f. 73-74, enveloppe f. 75).

**Lettre 4 à Daniel Ollivier**, Budapest, 19 Janvier 1880 (NAF 25180, f. 76-77).

**Lettre 5 à Daniel Ollivier**, sans lieu [Weimar], 15 Juin 1886 (NAF 25180, f. 78-79).

### Introduction

Les cinq lettres de Liszt à Daniel Ollivier ont un statut particulier dans l'ensemble des lettres de Liszt conservées à la Bibliothèque Nationale. En effet, c'est Daniel Ollivier qui, comme on va le voir, a constitué ce fonds d'archives dans la dernière partie de sa vie, qu'il a consacrée à la publication des lettres de ses grands-parents. Il y a intégré les lettres reçues de son grand-père durant ses jeunes années.

### Biographie de Daniel Ollivier (1862-1941)<sup>902</sup>

Daniel Émile Ollivier est le fils de l'homme politique français Émile Ollivier<sup>903</sup> et de la fille aînée de Liszt, Blandine (épouse Ollivier)<sup>904</sup>. Il naît le 3 juillet 1862 à Gémenos (Bouches-du-Rhône). Ses parents lui ont donné le prénom du dernier enfant de Liszt, le jeune frère de Blandine, mort d'une tuberculose foudroyante trois ans auparavant, à l'âge de 20 ans<sup>905</sup>. Liszt sera son parrain et Cosima sa marraine, selon les souhaits de Blandine, qui se montrait très attachée à resserrer les liens avec sa famille paternelle.

---

<sup>902</sup> La longue présentation biographique que j'insère ici se justifie de deux façons. D'abord, par le rôle primordial qu'a joué Daniel Ollivier dans la publication de la correspondance de Liszt. Ensuite, par l'absence de données précises, dans la littérature lisztienne, sur ce qu'avait été la vie de son petit-fils français. Daniel Ollivier était en effet très peu connu avant la parution, en 2007 et 2008, de deux articles publiés par Claude Knepper dans une revue italienne : l'un, intitulé « Daniel Ollivier (1862-1941), petit-fils et filleul de Franz Liszt. Esquisse biographique » (*QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 1-81), l'autre présente l'édition, réalisée par ses soins l'année précédente (*QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 27-50). Ces articles très détaillés sont incontournables. Cependant, comme ils sont devenus difficilement accessibles, alors que Daniel Ollivier mérite d'être reconnu, j'en résume ici les éléments essentiels, tout en puisant à trois autres sources. La première est l'ouvrage publié par la petite-fille d'Émile Ollivier : TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984. C'est cette même descendante, fille de Geneviève Ollivier, épouse Troisier, qui légua en 1998 le domaine familial de La Moutte au Conservatoire du Littoral, comme il sera précisé plus bas. La deuxième est la biographie bien connue d'Alan Walker (*op. cit.*, t. 2, 1998), qui rend compte de façon lacunaire, et en partie erronée, de la vie de Daniel Ollivier (il aborde presque uniquement sa naissance, qui fut fatale pour sa mère Blandine Liszt). Enfin, j'ai puisé certaines informations dans les autographes inédits du fonds Daniel Ollivier que j'ai eu la possibilité de consulter au département des manuscrits de la BnF (les albums cotés NAF 25192 à 25197 contiennent un assez grand nombre de lettres impliquant ce fils de Blandine Liszt et d'Émile Ollivier).

<sup>903</sup> Émile Ollivier (1835-1913), voir notice dans 1. 1. 3. 10.

<sup>904</sup> Blandine Liszt (1835-1862), voir notice dans 1. 1. 2.

<sup>905</sup> Sur cette mort, voir plus haut la lettre de Liszt à sa mère du 16 décembre 1859 (lettre à Anna n° 8). La reprise du prénom d'un enfant mort était une pratique courante à cette époque, particulièrement illustrée dans l'entourage de Liszt. Le prénom du fils de Liszt mort prématurément avait déjà été donné à la fille aînée de Cosima, sous la forme féminine de Daniela (Daniela Senta von Bülow, 1860-1940). De même, le prénom de Blandine, morte en 1862, sera donné à la deuxième fille de Cosima (Blandine von Bülow, 1863-1941) ainsi qu'à la propre fille de Daniel Ollivier, en

Les suites tragiques de la naissance de Daniel Ollivier sont bien connues des biographes de Liszt : Blandine meurt deux mois après ce premier accouchement, à l'âge de 26 ans<sup>906</sup>.

Par précaution, elle était allée vivre les deux derniers mois de sa grossesse chez le beau-frère d'Émile, le médecin Charles Isnard, au bord de la Méditerranée<sup>907</sup>. L'accouchement s'était très bien passé, mais trois semaines après, la jeune mère était tombée malade. Son état empirant, elle s'était fait ramener début septembre au château de La Moutte, près de Saint-Tropez (Var), propriété achetée par le couple Ollivier en 1860, et embellie par eux avec enthousiasme<sup>908</sup>. Elle y meurt le 11 septembre<sup>909</sup>.

C'est dans ce beau domaine que le petit Daniel va être élevé, comme l'avait prévu sa mère pour la santé de l'enfant, par son grand-père Démosthène Ollivier, alors âgé de 63 ans<sup>910</sup>. Émile, accablé de

---

souvenir de sa mère (Blandine Ollivier, plus tard épouse de Prévaux, 1894-1981). Enfin, Émile Ollivier, cinq ans après la mort, à l'âge de dix ans, de son fils *Jocelyn* Aristide, premier enfant issu de son remariage avec Marie-Thérèse Gravier, donnera le même prénom à son cadet, *Jocelyn* Émile.

<sup>906</sup> Je fais figurer, en annexe à ce chapitre, la lettre d'Émile Ollivier annonçant la mort de Blandine à la mère de celle-ci, Marie d'Agoult. Ce document inédit, transcrit par mes soins, se trouve dans les archives Daniel Ollivier sous la cote NAF 25198 f. 135.

<sup>907</sup> **Charles ISNARD** (1827-1897), d'abord chirurgien dans la marine, s'était installé dans le civil à Marseille. Il avait épousé en 1853 Joséphine Ollivier, la jeune sœur d'Émile. Le couple avait deux jeunes enfants, de 5 et 2 ans. Cet entourage familial, composé de personnes expérimentées, était très sécurisant pour Blandine, à qui un médecin parisien avait par ailleurs recommandé un climat ensoleillé. Une lettre de Blandine, adressée le 13 mars 1862 à Edouard Liszt, l'« oncle-cousin » de Franz, apporte un témoignage sur son projet : « Dans deux mois je quitterai Paris. J'irai à la campagne près de Marseille et si tout va selon mon désir, je resterai probablement un an loin de Paris. [...] Mon père ou la presse vous auront peut-être dit que je suis enceinte. Jusqu'à présent je porte mon fardeau très vaillamment, je partirai en Mai pour aller faire mes couches chez ma belle-sœur dont le mari est médecin et qui a déjà deux enfants. Je compte nourrir à la campagne, voilà pourquoi je songe à une absence aussi longue. » (NAF 25191 f. 3-4, lettre dactylographiée transcrite par mes soins).

<sup>908</sup> Cette propriété a été léguée au Conservatoire du Littoral en 1998 par Anne (dite Annette) Troisier de Diaz (voir notice dans 1. 1. 3.), petite-fille, par leur fille Geneviève Carolyne, d'Émile Ollivier et de sa deuxième épouse, Marie Thérèse, née Gravier. Depuis quelques années, le « Château de La Moutte - Domaine Émile Ollivier », qui s'étend jusqu'à la mer et comprend un jardin botanique, est ouvert au public et offre un programme culturel (commune de Saint-Tropez). Sur l'histoire de cette propriété des Ollivier, et en particulier sur la bibliothèque qu'elle contient toujours, on trouvera des informations récentes et développées dans les articles (en anglais et en hongrois) de Nicolas Dufetel « Émile Ollivier, Liszt and the forgotten treasures of the La Moutte's library », part 1, dans *The Hungarian View of Liszt*, N°31- April 2018, p. 23-27 ; part 2, dans le N°32- Julius 2018, p. 36-43.

<sup>909</sup> Après la mort de Blandine, le docteur Isnard écrira une longue lettre à son beau-père Démosthène Ollivier pour se disculper d'avoir mal soigné sa belle-sœur : l'autographe de cette lettre se trouve à la BnF, dans l'album n° XXI, NAF 25195 *Correspondance de Démosthène Ollivier et de divers membres de sa famille* (f. 267 à 270).

Les circonstances de cette mort ont été exposées par Alan Walker en 1996 dans sa biographie de Franz Liszt (*op. cit.*, t. 2, 1998, p. 64-67). Or en 2008, un éclairage nouveau a été apporté sur ces faits par Claude Knepper, dans l'article cité ci-dessus. La rigoureuse collecte de sources qu'il a effectuée l'a amené à contester un certain nombre d'affirmations d'A. Walker. Certaines ne portent que sur des points matériels (comme la localisation géographique exacte de Gémenos, qui n'est pas proche de Saint-Tropez), mais l'une touche à une question essentielle : la nature de la maladie ayant entraîné la mort de Blandine. D'après C. Knepper, Blandine n'est pas morte d'une septicémie consécutive à un abcès au sein que le docteur Isnard aurait mal soigné, mais à une forme d'asthénie évolutive qui la rongeaient depuis de nombreux mois. Cette argumentation, solidement étayée, renouvelle de façon convaincante le récit de la mort de Blandine. La thèse de Claude Knepper se trouve confortée par celle d'un médecin, Dominique Mabin, publiée en 2014 dans un article de la *Revue des Sciences Médicales*. Ce professeur de biologie à l'université de Brest émet, lui aussi, l'hypothèse d'une « anémie grave de la grossesse, [qui aurait été] méconnue », sans toutefois écarter totalement celle d'une septicémie consécutive à l'abcès du sein. (Dominique MABIN, « La mort inexplicée de Blandine Liszt », *Histoire des Sciences Médicales*, avril-juin 2014, n°48 (2), p. 245-250. PMID : 25230531). Article accessible en ligne, consulté le 27 février 2021 : <<https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx2014x048x002/HSMx2014x048x002x0245.pdf>>.

<sup>910</sup> Voir plus haut les notes accompagnant la lettre de Liszt à Démosthène Ollivier.



douleur par la mort de sa femme, avec laquelle il avait formé un couple très harmonieux, se réfugie à Rome auprès de Liszt et de sa compagne Carolyne de Sayn-Wittgenstein, avant de revenir à Paris. Les liens d'une amitié très solide se noueront à partir de là entre les deux hommes<sup>911</sup>. Daniel restera à La Moutte jusqu'à ses 15 ans, éduqué dans un esprit rousseauiste par un grand-père cultivé et très aimant<sup>912</sup>. Émile, qui exerçait ses fonctions d'avocat et de député à Paris, d'où il suivait régulièrement par lettres l'éducation de Daniel, rejoignait son père et son fils durant ses longues vacances d'été. Au domicile parisien d'Émile vivait aussi Anna Liszt, qui avait emménagé en 1860, après une grave fracture du col du fémur, dans un appartement situé un étage au-dessus de celui de sa fille et de son gendre<sup>913</sup>. Elle y restera jusqu'à sa mort en 1866, toujours entourée, après la disparition de Blandine, par la présence affectueuse d'Émile, relayé de temps en temps par son frère cadet Adolphe<sup>914</sup>. À son grand regret, elle ne rencontrera jamais son arrière-petit-fils, car celui-ci était encore trop jeune pour qu'on l'amène à Paris (il a 3 ans 1/2 à la mort d'Anna), et elle-même, invalide, n'était plus en état de voyager.

Daniel connaîtra très peu ses grands-parents maternels durant son enfance. Liszt passera le voir furtivement en compagnie de Cosima, mi-octobre 1864. Il n'était jamais venu à la Moutte du vivant de Blandine, malgré l'insistance de celle-ci, et n'y reviendra pas. Il fait à cette date la connaissance de son petit-fils, qu'il ne reverra plus avant 1878, c'est-à-dire quatorze ans plus tard. D'après les termes de sa lettre à Anna, où il fait une allusion rapide à ce séjour, il ne semble pas avoir été au diapason de l'affection émerveillée portée par Démosthène, Émile et Adolphe, rassemblés dans la maison familiale, au petit garçon de deux ans et demi, orphelin de mère : « Quant au petit Daniel, la coqueluche, le tyranneau et presque l'idole de St Tropez, je renonce à vous en parler, de peur de ne pas me trouver suffisamment à la hauteur des cajoleries que lui prodiguent du matin au soir son père et son grand-papa, sans en exclure l'oncle Adolphe<sup>915</sup>. » Marie d'Agoult, de son côté, passera quelques jours à La Moutte quatre ans plus tard. Mi-octobre 1868, elle voit pour la première fois son petit-fils, auquel elle avait jusque-là envoyé occasionnellement des jouets. Elle apprécie dans ce petit garçon de 6 ans 1/2 sa ressemblance avec

---

<sup>911</sup> En témoigne la correspondance qu'ils ont entretenue, dont une partie se trouve dans à la BnF dans le même album que les lettres de Liszt à Daniel Ollivier (voir plus bas).

<sup>912</sup> Je dois à Claude Knepper la plus grande partie des faits relatifs à la vie de Daniel Ollivier que je présente ici. En effet, hormis sa naissance tragique, la jeunesse de ce petit-fils de Liszt était quasiment inconnue jusqu'à la publication, en 2008, du travail biographique très détaillé réalisé par ce chercheur. D'autres informations sont issues du *Journal d'Émile Ollivier* (É. OLLIVIER, *op. cit.* 1961) et de la *Correspondance d'Émile Ollivier avec Carolyne de S. W.* (TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.* 1984). Il existe par ailleurs, dans le fonds Daniel Ollivier de la BnF des documents qui permettent d'offrir encore cette biographie : l'album n° XX, NAF 25194, *Lettres adressées à Émile Ollivier*, contient dans sa première partie de nombreuses lettres de Démosthène sur l'enfance de Daniel à La Moutte ; écrites au fil de la plume, elles décrivent l'évolution du jeune garçon, relatent des anecdotes pittoresques à son sujet, rapportant ses mots d'enfant et des bribes de lettres touchantes destinées à son père Émile. La conception de l'éducation qui ressort de cette vie quotidienne dans la famille Ollivier est très éloignée de celle de Liszt.

<sup>913</sup> Au n° 29, rue Saint-Guillaume, où Émile a occupé successivement divers appartements, jusqu'à son déménagement, après son exil italien, en 1873, dans une maison acquise avec sa deuxième femme, sise 17, rue Desbordes-Valmore, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement (autrefois inclus dans la commune de Passy, d'où la mention de cette ville sur les enveloppes de la correspondance des Ollivier). Daniel n'aura jamais vécu rue Saint-Guillaume.

<sup>914</sup> Voir plus haut les notes accompagnant la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier.

<sup>915</sup> L. 21 de Liszt à Anna du 25 octobre 1864, dans 2.1. 6 (autographe NAF25179, f. 47-48).



Blandine (et donc avec elle-même) : il est blond, aux yeux bleus, grand, sportif, et fait preuve d'intelligence. Elle déplore cependant chez lui un accent méridional prononcé<sup>916</sup>.

Lorsque Daniel a 7 ans, de grands changements interviennent dans la vie de son père, faisant apparaître la vie à La Moutte comme un havre pour l'enfant. Émile, après sept années de veuvage inconsolable, se remarie en septembre 1869 avec une femme de 25 ans sa cadette, Marie-Thérèse Gravier<sup>917</sup>. Ce n'est pas cela qui va bouleverser la vie de l'enfant, mais le drame où la famille va être précipitée par les événements politiques de 1870. Nommé chef du gouvernement par l'Empereur au début de l'année, Émile doit démissionner subitement en août à la suite de la déclaration de guerre, qu'il a assumée, puis s'exiler en Italie devant la menace des opposants politiques à Napoléon III. Démosthène amènera le jeune Daniel, menacé un temps lui aussi, auprès d'Émile et de Marie-Thérèse, dans leur refuge du Piémont. L'enfant et son grand père y demeureront une année entière (fin août 1870 - fin août 1871). Ces circonstances peuvent expliquer qu'à la rentrée de 1871, Émile prolonge l'éducation de son fils de 9 ans au domicile de Démosthène, alors qu'il existe une école primaire dirigée par des pères à Saint-Tropez<sup>918</sup>.

Au moment de son retour en France, à la fin de l'été 1873, avec sa femme et leur petit garçon Jocelyn âgé de 2 ans, né en exil, Émile écrit à une amie au sujet de Daniel, qui en a 11 : « Il monte à cheval, nage et travaille. [...] je pourrai prolonger encore sa vie de liberté et d'épanouissement campagnard<sup>919</sup>. » Démosthène se voit alors seconder dans sa fonction d'éducateur, à cette date où son petit-fils aurait dû entrer en classe de sixième, par un jeune précepteur de 19 ans, qui amènera Daniel en quatre ans au seuil du lycée. Émile, revenu à Paris, reprend avec sa nouvelle famille le rythme annuel des étés passés à La Moutte, retrouvant régulièrement son fils aîné dans un cocon familial élargi et très soudé<sup>920</sup>.

---

<sup>916</sup> Ce jugement de Marie d'Agoult sur son petit-fils est rapporté par KNEPPER, *QIL 7, op. cit.*, 2008, p. 27.

<sup>917</sup> Voir plus haut, dans le présent chapitre, la lettre de Liszt à Madame Ollivier, datée de novembre 1869 (lettre n° 6).

<sup>918</sup> À cette raison de sécurité peut se rajouter la distance séparant le château de l'école, et les réticences d'Émile Ollivier et de son père envers l'enseignement religieux. KNEPPER, *QIL 7, op. cit.*, 2008, p. 27.

<sup>919</sup> Lettre citée par KNEPPER, *QIL 7, op. cit.*, 2008, p. 32.

<sup>920</sup> L'accès aux autographes conservés dans d'autres albums du fonds Daniel Ollivier (NAF 25191 à 25197), m'a permis, comme je l'ai dit plus haut, de découvrir la correspondance échangée entre les membres de la famille Ollivier dans son ensemble. Archivées vraisemblablement par Émile Ollivier, à moins que ce ne soit par Daniel, ces lettres apportent un témoignage émouvant sur les liens particulièrement affectueux qui unissait Démosthène à ses fils, ses belles-filles et ses petits-enfants, et toutes ces personnes entre elles. On y voit en particulier Blandine entretenir avec son beau-père des relations filiales, chaleureuses et complices, mieux payées de retour, me semble-t-il, que l'admiration sans bornes qu'elle vouait à son illustre père, toujours assez distant. On y voit aussi la profonde affection, quasi maternelle par moments, portée par Démosthène à son petit-fils Daniel (voir aussi plus haut, le commentaire à la lettre n° 1 de Liszt à son fils Daniel sur la conception de la paternité. Ces documents, outre l'intérêt qu'ils présentent pour des recherches sur l'entourage familial d'Émile Ollivier en tant que figure historique, mériteraient d'être exploités pour des travaux sociologiques sur l'histoire de la famille au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, la comparaison de ce corpus « Ollivier » avec la correspondance échangée entre Liszt et ses enfants pourrait alimenter une analyse des liens familiaux envisagés en fonction des classes sociales, ou de la religion. Liszt me semble avoir développé, à travers ses relations avec ses enfants nés d'une mère issue de la haute aristocratie, et sous l'influence de sa deuxième compagne, une princesse russe ultra catholique, une vision conservatrice, voire ancien régime, de la fonction paternelle, hiérarchique et autoritaire, tandis que la famille Ollivier s'inscrirait nettement dans le sens de l'évolution libérale de la famille bourgeoise, qui tendait à valoriser l'affectivité. Ce sujet demanderait un réel travail anthropologique, qui excède mes compétences (on peut se reporter pour cette question aux articles de Michèle Perrot dans PERROT, *op. cit.*, 1999).

Marie d'Agoult meurt en 1876. Son testament désigne son petit-fils Daniel Ollivier, alors âgé de 13 ans, comme le légataire de ses travaux littéraires, mais en assortissant ce legs d'une clause restrictive : pour publier ces œuvres, il faudra l'accord de deux amis de Marie, Louis Tribert et Louis de Ronchaud. Émile Ollivier, mécontent de cette limitation de jouissance, arrive à aplanir d'autres difficultés liées à l'héritage, qui risquaient de priver son fils de sa part, au profit de la fille légitime de la comtesse, Claire de Charnacé<sup>921</sup>. (Ces circonstances expliquent, outre l'ampleur de l'entreprise, pourquoi Daniel n'entreprendra la publication des papiers légués par sa grand-mère que bien plus tard, à partir de 1927).

À la rentrée d'octobre 1877, Daniel a 15 ans, il est temps pour lui de préparer le baccalauréat. Il quitte son grand-père et sa Provence natale pour rejoindre ses parents à Paris<sup>922</sup>. Mais il ne logera pas chez eux, son père le met en pension, pour qu'il y suive des études correspondant à notre actuelle classe de seconde<sup>923</sup>. Le jeune-homme rencontrera quelques difficultés pour s'adapter à cette nouvelle vie, faite de discipline collective et de compétition avec des pairs, mais il parviendra à des résultats honorables. C'est vers la fin de cette année scolaire que Daniel revoit Liszt pour la première fois depuis sa petite enfance. En juin 1878, l'illustre musicien est chargé de représenter la Hongrie à l'Exposition Universelle de Paris, en tant que membre du jury international évaluant les instruments de musique<sup>924</sup>. Son séjour dans capitale française dure une dizaine de jours, au cours desquels Daniel, bientôt âgé de 16 ans, a l'occasion de dîner avec lui, en compagnie de son père et de sa belle-mère, chez la veuve de Pierre Érard au château de La Muette. Le musicien est logé rue du Mail, dans le luxueux appartement du célèbre facteur de piano, vieil ami de la famille Liszt<sup>925</sup>. On peut aussi imaginer que Daniel l'aura accompagné à l'un ou l'autre spectacle, mais aucune source ne le confirme. Il y aura deux autres rencontres attestées entre Daniel et son grand-père maternel : l'une à Bayreuth, six ans plus tard, et la dernière peu avant de la mort de Liszt, lors de la venue de ce dernier à Paris au printemps 1886.

À la rentrée d'octobre 1878, Daniel entre en classe de rhétorique (notre actuelle classe de première) au lycée Fontanes<sup>926</sup>, où l'avait précédé, une vingtaine d'années auparavant, son oncle Daniel Liszt, lequel avait laissé le souvenir d'un élève particulièrement brillant. Son père et son grand père Démosthène attendent de lui qu'il leur fasse honneur, exigence dont témoigne, entre autres, la lettre qu'Émile lui adresse le 3 janvier 1879 : « **Mon cher Daniel, je suis bien enchanté des bonnes résolutions**

---

<sup>921</sup> Des précisions très fouillées sur cette affaire complexe d'héritage sont fournies dans l'article de KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 32 -34.

<sup>922</sup> L'album n° XXI, NAF 25195, *Correspondance de Démosthène Ollivier et de divers membres de sa famille*, contient les lettres envoyées à Daniel pensionnaire par son grand-père Démosthène, qui lui apporte un chaleureux soutien moral.

<sup>923</sup> La pension Comte, située non loin du domicile parisien d'Émile, dans le seizième arrondissement, dispense les cours correspondant à cette année scolaire, et continue, pour les classes suivantes, à héberger les jeunes-gens inscrits au lycée Fontanes, qui ne dispose pas d'internat (KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 36).

<sup>924</sup> Alan Walker relate ce séjour de Liszt à Paris dans WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 410-412.

<sup>925</sup> Voir la lettre de Liszt à Daniel du 19 janvier 1880, évoquant Madame Érard (ci-dessous lettre à Daniel n° 4).

<sup>926</sup> Le lycée Fontanes, établissement élitiste, a changé plusieurs fois de nom. C'est l'actuel lycée Condorcet. À l'époque où Daniel Liszt y menait une brillante scolarité, de 1850 à 1856, il s'appelait Lycée impérial Bonaparte.

que tu m'exprimes. Dis-toi bien que je ne puis avoir d'autres joies que celles qui me viendront de vous<sup>927</sup> et que vous pouvez me rendre par vos succès une vie nouvelle. [...] À vous de faire que cette espérance ne se transforme pas en déception [...] La destinée d'un homme se fait de 17 à 20 ans. Qui n'a pas été distingué dans cette période décisive ne le devient jamais. Quand on a gaspillé ces années fécondes on ne les retrouve pas, et je mourrais de chagrin si Nino et toi ressembliez à cette jeunesse contemporaine efféminée, corrompue et sans souffle, sans idéal, sans élan, sans nobles ambition [sic]. Sursum Corda, le cœur en haut, toujours en haut<sup>928</sup>. » C'est peut-être à cause de cette pression paternelle que, par prudence, malgré son succès à la première partie du baccalauréat obtenu avec la mention « Assez-Bien » fin juillet 1879, Daniel referra cette classe de première l'année suivante. La rentrée 1880 le voit accéder à la classe de philosophie (l'actuelle terminale). Cette dernière année au lycée se terminera pour lui par deux événements : l'un tragique, la mort, le 25 juin 1881, de son demi-frère Jocelyn âgé de 10 ans, qui anéantit ses parents, et l'autre, positif mais entaché par ce deuil, consistant en sa réussite finale, un mois plus tard, au baccalauréat (mention passable), à l'âge de 19 ans<sup>929</sup>.

Arrivé à la vie adulte, Daniel commence par s'engager pour un an dans l'armée, effectuant une forme de service militaire (1881-1882). À la rentrée de 1882, date marquée pour Émile par la naissance de sa fille Geneviève Carolyne (1882-1964)<sup>930</sup>, Daniel s'inscrit à la faculté de droit de Paris. Il sera soutenu dans ces études par son oncle Adolphe Ollivier, installé lui aussi comme avocat à Paris. Il réussira régulièrement ses examens jusqu'à l'obtention du doctorat en 1889.

Le 28 avril 1884, à l'approche de ses 22 ans, Daniel perd son grand-père Démosthène, qui meurt à La Moutte à l'âge de 85 ans. Deux ans plus tard, ce sera la mort de Liszt, âgé de 75 ans. Mais auparavant, fin juillet 1884, Daniel aura eu le plaisir de rencontrer à Bayreuth son grand-père musicien, qu'il n'avait pas revu depuis 1878. Liszt y assiste à la représentation du *Parsifal* de Wagner (mort l'année précédente, le 13 février 1883). Daniel, âgé de 22 ans, fait à cette occasion la connaissance de ses cousins et cousines, les

---

<sup>927</sup> Par « vous », Émile désigne ses deux fils, Daniel (16 ans) et Jocelyn surnommé Nino (7 ans), qui sont demi-frères. Jocelyn, enfant à la vive intelligence, en qui son père mettait les plus grands espoirs, mourra deux ans plus tard, de la diphtérie.

<sup>928</sup> Autographe NAF 25192, f. 42 (passage transcrit et cité par KNEPPER, *QIL 7, op. cit.*, 2008, p. 38). On constate que les demandes paternelles d'Émile ne sont guère moins exigeantes que celles de Liszt, exprimées dans la lettre à son fils (voir plus haut sa lettre à Daniel Liszt du 5 octobre 1850), et dans celles qu'il adresse à cette époque à son petit-fils (lettres à Daniel n°1-4). Une différence cependant les sépare : Émile, le déiste, ne s'appuie pas sur des références religieuses, contrairement à Liszt qui est profondément croyant (il est entré en 1865 dans les ordres mineurs), et joue envers Daniel Ollivier son rôle de parrain-abbé.

<sup>929</sup> C. Knepper détaille les résultats scolaires de Daniel Ollivier dans KNEPPER, *QIL 7, op. cit.*, 2008, p. 37-42.

<sup>930</sup> Rappelons que Geneviève Carolyne Ollivier (1882-1964) sera la mère d'Anne TROISIER DE DIAZ (1917-2005). La mort de Jocelyn et la naissance de Geneviève font l'objet d'une abondante correspondance échangée entre Carolyne de Sayn Wittgenstein, alors installée à Rome, et le couple formé par Émile et Marie-Thérèse Ollivier (TROISIER DE DIAZ *op. cit.*, 1984). Liszt lui-même semble rester plus distant par rapport à ces événements familiaux. Le message de condoléances qu'il envoie à l'occasion de ce deuil est laconique : « Cher Ollivier, /Une grande affliction est tombée sur vous, et Madame Ollivier. Elle a, comme mère, la prérogative de la douleur. Ce qui console vient de Dieu, et remonte à Lui ! Ici bas sachons souffrir, et persévérer dans le travail, et la prière résignée./Votre FL./26 Juillet 81 – » (NAF 25180, f. 96).

cinq enfants de Cosima<sup>931</sup>. Cette dernière, enfermée dans son deuil de veuve, ignore ostensiblement son neveu et filleul aussi bien que son père<sup>932</sup>. Au mois d'octobre, suivant Daniel fait la connaissance, à Rome, de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, grande amie de ses parents, qui fait de lui un portrait élogieux dans une lettre adressée à Émile : « Il est beau garçon, beaucoup mieux que la photographie n'en donne l'idée. La coupe du visage, pleine et d'un large ovale, ne rappelle ni son père, ni sa mère. Mais sa voix vous rappelle beaucoup. On dirait qu'il vous a dérobé l'instrument de votre talent, avant de savoir s'il lui serait donné d'être orateur [...] Il a de fort bonnes manières et une très juste mesure dans sa conversation, ses dires, son ton<sup>933</sup>. »

Deux ans plus tard, en avril-mai 1886, se situe la quatrième et dernière rencontre entre Daniel Ollivier et Franz Liszt<sup>934</sup>. Ce dernier séjourne à Paris du 20 mars au 3 avril puis une deuxième fois, après un passage en Angleterre, du 29 avril au 15 mai. Il connaît dans la capitale française une belle revanche sur le désastre qu'y avait subi sa *messe de Gran* en mars 1866. Daniel, étudiant en droit de 24 ans, est témoin du succès éclatant de son grand père<sup>935</sup>. Il le rencontre probablement à plusieurs reprises. On sait, du moins, qu'il l'a accompagné à l'opéra pour assister à une représentation du *Cid* de Jules Massenet, en compagnie de son père<sup>936</sup>. Une lettre d'Émile à Carolyne de Sayn-Wittgenstein nous fournit quelques instantanés esquissant les relations entretenues par Liszt avec sa famille durant ce séjour parisien : « Il est allé communier à l'intention de sa fille et de sa mère : à un certain souvenir de Blandine, une larme a coulé de ses yeux, et il a paru s'intéresser un peu à Daniel, qui du reste se développe chaque jour et a été aux petites attentions pour son grand-père. Nous ne l'avons eu chez nous que fort peu, mais sans piano, sans musique, et sans invités ; ce qui l'a reposé. J'ai entendu avec bonheur ses deux œuvres<sup>937</sup>. » De retour à Weimar, Liszt écrira à son petit-fils une lettre affectueuse, à laquelle celui-ci répondra le 20 juillet<sup>938</sup>.

Quand Liszt meurt le 31 juillet 1886 à Bayreuth, Daniel se trouve comme tous les étés avec son père à La Moutte, la mort de Démosthène n'ayant en rien changé ce rythme familial annuel. Marie-Thérèse vient d'y mettre au monde, le 5 juillet, le deuxième fils du couple, prénommé lui aussi Jocelyn en souvenir de l'aîné, mort cinq ans plus tôt. Daniel est son parrain<sup>939</sup>.

---

<sup>931</sup> Daniela (24 ans) et Blandine (21 ans) sont les filles de Hans von Bülow, Isolde (19 ans), Eva (17 ans), et Siegfried (15 ans), les enfants de Wagner.

<sup>932</sup> Émile Ollivier et sa femme Marie-Thérèse partagent le jugement négatif porté par Carolyne de Sayn-Wittgenstein sur la « comédie » du deuil joué par Cosima. (Anne TROISIER, *op. cit.*, p. 310, 340, 342, 344, 352).

<sup>933</sup> Lettre à Émile Ollivier du 8 octobre 1883, dans TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 306.

<sup>934</sup> Les précisions sur cette rencontre sont fournies dans l'article de KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 45.

<sup>935</sup> De nombreuses précisions sur ce voyage mouvementé de Liszt, en particulier sur sa santé déclinante, sont apportées dans la correspondance échangée à cette époque entre Carolyne et le couple Ollivier (Anne TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, p. 335 à 342).

<sup>936</sup> KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 45.

<sup>937</sup> Lettre d'Ollivier à la princesse Wittgenstein, Passy, 15 juin 1886, publiée dans TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 344. Les deux œuvres sont la *Messe de Gran* et la *Sainte Élisabeth*, qui ont connu un grand succès. Daniel y a certainement assisté.

<sup>938</sup> Cette lettre, la seule conservée de Daniel Ollivier à Liszt, est publiée par KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 47.

<sup>939</sup> KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 46.

Les études de Daniel se terminent en juin 1889 : à 27 ans, le voilà docteur en droit, dans les traces de son père et de son oncle Adolphe. Sa demi-sœur, Geneviève Ollivier, le décrit à cette date comme un jeune homme grand, beau, intelligent et très musicien<sup>940</sup>.

Le 1er août 1892, à l'âge de 30 ans, il épouse Catherine du Bouchage<sup>941</sup>, une jeune fille dont la famille possède une propriété à Sainte-Maxime, non loin de Saint-Tropez. À partir de novembre de cette même année, il sera avocat d'affaires à Paris, fonction qu'il exercera durant quarante-cinq années. Le 19 décembre 1894 naît leur fille Blandine<sup>942</sup>, prénommée ainsi en souvenir de la mère de Daniel. Elle restera enfant unique.

Le 20 août 1913, Daniel doit faire le deuil de son père. Émile Ollivier meurt à l'âge de 88 ans, il est enterré à La Moutte, dans une tombe surplombant la plage des Salins. Sa veuve, Marie-Thérèse, continue la publication de ses écrits politiques, et rédige un début de biographie de son époux<sup>943</sup>. Elle mourra en 1934 et sera enterrée avec son mari. La fille de Daniel, née Blandine Ollivier, se marie en 1920 avec Jacques Trolley de Prévaux<sup>944</sup>.

Daniel Ollivier prend sa retraite en 1932, à l'âge de 70 ans. Pendant les neuf années qu'il lui reste à vivre, il va se consacrer à l'archivage et à la publication des papiers en sa possession, ceux du legs de sa grand-mère Marie d'Agoult, et ceux qu'il collecte lui-même au sein de sa famille et parmi ses connaissances. Mort le 3 octobre 1941, il est enterré à Sainte-Maxime, dans le caveau de la famille de sa femme, du Bouchage. Il aura eu le temps d'éditer 900 lettres en quinze ans, ce qui représente un travail considérable<sup>945</sup>.

### **La correspondance entre Liszt et Daniel Ollivier : les travaux de Claude Knepper et les cinq lettres de mon corpus.**

La BnF conserve dans l'album NAF 2510 du fonds Daniel Ollivier cinq lettres adressées par Liszt à ce petit-fils, celui-là même qui a archivé les autographes de son grand-père dont il était propriétaire. Comme je l'ai dit plus haut, on doit à Claude Knepper un très précieux travail de recherche sur la correspondance échangée entre Liszt et son descendant français. Malheureusement, le numéro de la revue

---

<sup>940</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>941</sup> **Marie Cécile Jeanne Catherine de GRATET DU BOUCHAGE** (1872-1960) (*Ibid.*, p. 50). C'est elle qui, devenue veuve, conservera précieusement pendant une vingtaine d'années les archives que son mari Daniel Ollivier avait constituées. Elle les ouvrira en 1942 à Jacques Vier pour ses travaux sur Marie d'Agoult – et accessoirement sur Liszt – (publiés de 1949 à 1963). Puis elle en fera don progressivement, à partir de 1951, au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, le dernier legs étant effectué juste après sa mort, survenue le 21 janvier 1960 (KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 64-67).

<sup>942</sup> **Blandine Berthe Cécile OLLIVIER** (1894-1981), fille de Daniel Ollivier et Catherine Ollivier, née Du Bouchage enterrée dans la même tombe qu'Anna Liszt à Paris (Voir Annexe 8).

<sup>943</sup> Marie-Thérèse OLLIVIER, M.-T. OLLIVIER, *op. cit.*, 1919. Cet ouvrage permet de découvrir la vie difficile qu'a connue Ollivier jusqu'à la veille de son mariage avec Blandine Liszt en 1857. Il présente les réflexions philosophiques et politiques du jeune homme, ainsi que ses relations affectueuses avec ses amis et les différents membres de sa famille.

<sup>944</sup> **Jacques Marie TROLLEY DE PRÉVAUX** (1888-1944). Ils divorceront en 1939. (KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 57 et 64).

<sup>945</sup> Les éditions des correspondances de Liszt réalisées par Daniel Ollivier, ont été citées au ch. 1. 1. 2.

italienne qui a publié son article est épuisé<sup>946</sup>. C'est pourquoi j'ai maintenu mon projet d'inclure ces lettres dans mon corpus : mes transcriptions concordent avec les siennes, ce qui n'est pas étonnant puisque ces autographes soignés ne présentent aucune difficulté de déchiffrement, hormis le dernier<sup>947</sup>. D'après ce spécialiste de Liszt, on a gardé la trace de 16 lettres échangées entre Liszt et Daniel Ollivier entre 1872 et 1886 (8 autographes localisés et 8 autres lettres perdues mais attestées). Il est probable que leur échange épistolaire a été régulier, bisannuel pour le moins (Daniel adressant à son grand-père des vœux pour son anniversaire et des vœux pour nouvel an, Liszt lui répondant), ce qui amènerait à un total d'une soixantaine de lettres échangées si ce n'est plus (4 lettres par an pendant 15 ans)<sup>948</sup>. Certaines des lettres écrites par Liszt ne nous sont parvenues que sous la forme de brouillons (appelés plus techniquement « minutes »), documents très précieux pour observer l'exigence du musicien en matière de langue et de style<sup>949</sup>. Les 5 autographes de mon corpus représentent une part importante de cette correspondance, puisqu'on n'a conservé que trois autres lettres de Liszt, et une seule de Daniel<sup>950</sup>.

Écrites en réponse à des vœux de Daniel, du moins pour les quatre premières, elles représentent des « lettres de circonstance » : Liszt, en conformité avec les préconisations des manuels épistolaires, n'introduit pas d'autre sujet dans ce type de lettre, qui ne nous apprennent donc généralement rien sur la vie de leur auteur à la date où il écrit<sup>951</sup>. Liszt n'y exprime que des remerciements, des conseils ou des vœux, fondés sur des réflexions morales et religieuses. Dans sa lettre du 9 novembre 1875 (n° 3) toutefois, il donne à son petit-fils des informations sur une personne qu'ils connaissent tous deux, Madame Érard, et à cette occasion, sur une partie de sa propre biographie ; mais il s'agit là d'un fait passé, évoqué dans un souci de transmission familiale, et non des occupations présentes de Liszt. La cinquième lettre est d'une nature totalement différente, on y retrouve un Liszt plus personnel, parlant de lui-même, de sa santé, de ses voyages et de ses projets, tel qu'il apparaît dans d'autres pans de sa correspondance (à sa mère en particulier, mais aussi à Massart, à Janin ou à Blandine).

---

<sup>946</sup> KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 27-50. Cette publication des lettres trouve un complément essentiel dans un article du même auteur publié l'année suivante : KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, (p. 1-81).

<sup>947</sup> Dans le dernier autographe, écrit avec difficulté par Liszt devenu malvoyant, un mot m'avait posé une difficulté de lecture. Parmi mes hypothèses, j'ai adopté celle qui correspondait à l'interprétation de C. Knepper, et qui est effectivement la plus vraisemblable. Voir ci-dessous la note de la lettre 5 correspondant au mot « affaiblissement ».

<sup>948</sup> KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 27.

<sup>949</sup> Dans son article, (voir la note précédente) Claude Knepper publie une reproduction photographique des minutes de deux lettres (documents conservés au Goethe- und Schiller-Archiv de Weimar) : celle du 31 octobre 1872, et celle du 19 janvier 1880 (KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 31 et p. 40-41). Ce sont les brouillons des lettres 1 et 4 de mon corpus. Ces documents pourraient servir de base pour une analyse technique fouillée des corrections apportées par Liszt dans l'écriture de ses lettres.

<sup>950</sup> Localisation de ces lettres : outre les cinq autographes archivés à la BnF, on dispose, selon les informations fournies par C. Knepper, de la minute de deux autres lettres de Liszt, l'une conservée à la Bibliothèque Nationale Széchényi de Budapest (lettre du 14 janvier 1877), l'autre au Goethe- und Schiller-Archiv de Weimar (lettre du 14 septembre 1880). La seule lettre de Daniel conservée se trouve au Richard-Wagner-Museum de Bayreuth ; datée du 20 juillet 1886 à Saint-Tropez, on peut se demander si Liszt a pu la lire avant sa mort survenue le 31 juillet à Bayreuth (cette lettre est reproduite plus bas dans les annexes). Elles figurent respectivement dans KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 36, p. 42 et p. 47.

<sup>951</sup> C'est cette aporie qui m'a amenée à présenter, en amont de chacune de ces lettres, une notice biographique d'une certaine ampleur.

On remarquera enfin que ces lettres présentent très peu de négligences : Liszt a soigné les accents et la ponctuation, ce qu'il ne fait généralement pas dans les autres lettres. On peut voir dans ce souci de correction linguistique le désir donner le bon exemple à son petit-fils et filleul.

## Lettre 1 à Daniel Ollivier, [Horpács]<sup>952</sup>, 31 octobre 1872

---

**Contexte biographique. Réponse de Liszt à la première lettre de vœux de son petit-fils.** À la date où Liszt lui envoie cette lettre, Daniel a dix ans. Son père, l'homme d'État Émile Ollivier, dont la vie a été bouleversée par la guerre de 1870, se trouve encore exilé près de Turin avec sa femme Marie-Thérèse et leur fils Jocelyn né là-bas<sup>953</sup>. Ils n'en reviendront que l'année suivante. Daniel, qui avait rejoint son père et sa belle-mère dans leur exil pendant un an, est de retour dans la propriété familiale de Saint-Tropez, où il est éduqué depuis sa naissance par son grand-père Démosthène Ollivier<sup>954</sup>. Liszt, de son côté, qui avait été moins touché par le drame de la guerre<sup>955</sup>, a maintenant repris son intense vie « trifurquée », partageant son temps principalement entre Weimar, Pest et Rome<sup>956</sup>. Le 29 octobre 1872, il est arrivé à Horpács, chez son ami hongrois Imre Széchényi<sup>957</sup>. C'est de là qu'il écrit cette lettre à Daniel, qui vient de lui écrire pour son anniversaire (le 22 octobre). Cette lettre nous apprend que jusqu'alors, il n'avait pas entretenu de correspondance directe avec son petit-fils.

Mon cher petit-fils et filleul,

Vos vœux de bonne fête me sont extrêmement agréables, et je vous remercie de leur touchante expression. C'est la première fois que je vois votre écriture ; elle est déjà fort gentille et se perfectionnera aisément par l'exercice. Voici les années d'étude et d'application venues pour vous ; profitez-en pour vous distinguer d'abord comme écolier, afin de vous trouver en mesure de vous distinguer davantage plus tard, quand//vous serez votre propre maître.

Par votre zèle à bien vous acquitter [*sic*], dès le commencement, de votre tâche vous remplirez le 4<sup>me</sup> commandement de Dieu : « tes père et mère honoreras : » auquel s'attachent les bénédictions en cette vie, et la promesse de l'éternelle félicité au Ciel.

---

<sup>952</sup> Je dois cette identification du lieu, Horpács, qui n'est pas précisé dans la lettre de Liszt, à KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 30, n. 10.

<sup>953</sup> Rappelons qu'en tant que chef du gouvernement ayant déclaré la guerre à la Prusse, Émile Ollivier a été tenu pour responsable de cette guerre et du désastre qui s'en est suivi, et honni autant que Napoléon III.

<sup>954</sup> Voir ci-dessus la biographie de Daniel Ollivier, ainsi que la lettre n°2, de Liszt à Démosthène Ollivier

<sup>955</sup> Pour se mettre à l'écart du conflit franco-prussien, Liszt était allé résider en Hongrie, d'abord à Szekszard, chez son ami Anton August, entre la fin juillet et la mi-novembre 1870, puis à Pest jusqu'en avril 1871.

<sup>956</sup> À Rome, Liszt retrouve chaque année Carolyne de Sayn-Wittgenstein, qui y réside en permanence depuis qu'elle a quitté Weimar en 1860. Elle entretient de forts liens d'amitié avec Émile et Marie-Thérèse Ollivier.

<sup>957</sup> Le comte Imre Széchényi (1825-1898), possédait un château à Horpács, près d'Ödenburg (source : C. KNEPPER, voir nota *supra*).

Oui, cher Daniel, j'attends de vous que vous ferez honneur et joie à votre père en suivant ses préceptes et ses exemples de travail, de mérite, de vertu ; dans cet espoir je vous embrasse de tout cœur et vous aime véritablement

F. Liszt

31 Octobre 72.

**Autographe** : BnF, Manuscrits, NAF 25180, folio 70 r/v.

**Publications antérieures** : Claude KNEPPER, « La correspondance entre Franz Liszt et Daniel Ollivier », *Quaderni dell'Istituto Liszt*, n°6, année 2007, p. 30 ; LA MARA, *op. cit.*, t. VIII, 1905, p. 254 (La Mara signale que l'autographe est la propriété de la princesse Marie de Hohenlohe-Schillingsfürst).

**Description** : Papier blanc épais, glacé, vergé, sans filigrane.

Une seule feuille, utilisée r/v, détachée au coupe-papier à gauche. Format : H 17,8 cm ; l. 11,8 cm. Format du pli final (très petit) : 5,5/5cm. Pliée ensuite une fois verticalement, puis 2 fois horizontalement. Sans adresse ni enveloppe. Marge du haut, p. 1 : 8cm (grande), vedette à 5 cm ; p. 2 : 5 cm.

Particularités : grand retrait d'alinéa pour l'incipit, mais aucun aux deux autres alinéas.

**Absence d'adresse.**

### Commentaire. Une lettre d'éducation.

Cette lettre ne donne aucune information sur la vie présente de Liszt. Elle se limite à des remerciements pour les vœux envoyés et à des conseils éducatifs, sur le plan scolaire et sur celui de la morale religieuse, comme il convient à sa fonction de grand-père et de parrain. Cette unicité de sujet est strictement conforme aux normes régissant les lettres de circonstance. On constate aussi que Liszt a particulièrement soigné la présentation de sa lettre : on y trouve une seule faute d'orthographe, sur « acquitter » (en fait elles sont rares sous sa plume) et surtout une seule omission d'accent (alors que d'ordinaire, il néglige massivement les accents sur les « e »). On peut voir dans ce soin une marque de respect pour le destinataire, en accord avec les conseils éducatifs prodigués dans la lettre, mais aussi le souci de présenter à un enfant de dix ans un texte aisément lisible.

## Lettre 2 à Daniel Ollivier, Weimar, 6 juin 1873

---

**Contexte biographique. La première communion de Daniel.** Huit mois plus tard, Liszt, qui, après un long séjour en Hongrie, se trouve maintenant à Weimar<sup>958</sup>, répond de nouveau à une lettre de vœux de Daniel, concernant cette fois la nouvelle année. Il profite, si l'on peut dire, du retard de sa réponse pour y inclure un second objet, répertorié lui aussi dans les « circonstances » demandant l'envoi

---

<sup>958</sup> Depuis 1869, il y dispose d'une maison, la *Hofgärtnerei*, mise à sa disposition par le Grand-Duc.



d'une lettre : la première communion que le garçon de onze ans va faire le 12 juin<sup>959</sup>. Daniel continue à être instruit par son grand-père au château de La Moutte, tandis que son père est toujours exilé en Italie (il en reviendra à la fin de l'été)<sup>960</sup>.

Mon cher Daniel,

De trop nombreuses occupations<sup>961</sup> m'ont empêché de vous remercier de vos vœux de bonne année ; mais c'est le privilège des grand papas de ne pas toujours exprimer ce qu'ils sentent quand ils sont touchés du souvenir et des souhaits de leurs petits enfants. En revanche, je n'ai pas manqué de vous recommander au bon Dieu en le priant de vous donner une bonne année. Il m'a bien exaucé puisque c'est celle où vous allez faire votre première communion à St Tropez. Que la belle âme de votre mère se réjouira au Ciel à ce moment ! \_ // Je suis doublement attendri à cette pensée et m'unirai à elle en priant pour vous ce jour là.

Puisse le Seigneur vous accorder la plénitude de sa grâce – en particulier celle de la persévérance. Elle implique le courage au dehors et au dedans, - et sustente les forts.

Le curé qui vous enseigne le catéchisme vous aura dit des choses plus grandes et plus belles que tout ce que peuvent enseigner les savans de la terre, en vous introduisant dans le monde surnaturel, qui est le vrai monde car il renferme le nôtre, tandis que les savans n'étudient que la nature qui en dépend.

La communion nous unit à Dieu et cette union est destinée à nous rendre// forts dans le bien et doux pour ceux qui souffrent en quelque manière que ce soit. La confession est pleine de consolations et réconforts pour les cœurs bien placés qui ont à se reprocher plutôt des défauts que des actions coupables ; elle fructifie abondamment quand on examine tout le bien qu'on aurait pu faire, et qu'on n'a pas fait. Je vous engage donc fort, mon cher Daniel, à conserver votre vie durant l'habitude de bien méditer vos péchés d'omission. C'est le meilleur aiguillon pour faire de nous de bons chrétiens et de bons citoyens de la patrie.

Que la bénédiction divine soit avec vous cher enfant ; et que Notre Seigneur Jésus Christ vous demeure à toujours « Voie, Vérité et Vie »<sup>962</sup> !

F. Liszt

6 juin 73, Weimar.

---

<sup>959</sup> Pour cette communion, qui se fera à la paroisse Notre-Dame de l'Assomption de Saint-Tropez, Liszt et Carolyne de Sayn-Wittgenstein, qui correspond régulièrement elle aussi avec Émile Ollivier, enverront, depuis Rome, des cadeaux à Daniel (Source : KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 32-33).

<sup>960</sup> À la rentrée d'octobre 1873, Daniel aura l'âge d'entrer en classe de sixième, mais son père, à son retour d'exil, trouvera prématuré de le mettre en pension à Paris, où lui-même retournera vivre avec sa femme et son deuxième fils. Préférant laisser Daniel s'épanouir à La Moutte pendant une année encore, il engagera un jeune précepteur pour prendre le relais de Démosthène, ou du moins le seconder. Finalement, cette situation durera quatre ans (voir plus haut la biographie de Daniel Ollivier).

<sup>961</sup> Après quatre mois d'une intense activité musicale à Budapest, Liszt a rejoint Weimar mi-avril. Il y dirige, à la *Hofgärtneri*, ses célèbres masterclasses de piano, qui attirent un nombre considérable d'élèves virtuoses, avec lesquels il mène aussi une vie sociale très prenante (WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 254-283). Il a, de plus, été très occupé récemment par la préparation et l'exécution, sous sa baguette, d'un événement musical important : la création à Weimar, le 29 mai, de son oratorio *Christus*, dans sa version intégrale enfin achevée. Cette œuvre monumentale avait attiré une assistance nombreuse et hors du commun, dont Wagner et Cosima. (WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 284-296).

<sup>962</sup> « Voie, Vérité et Vie » : citation de l'évangile de Saint Jean, 14, 6 (KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 33).

**Autographe** : BnF, Manuscrits, NAF 25180, folio 71-72 (Trois pages écrites).

**Publications antérieures** : Claude KNEPPER, « La correspondance entre Franz Liszt et Daniel Ollivier », *Quaderni dell'Istituto Liszt*, n°6, année 2007, p. 32.

**Description** : Papier vergé blanc lisse (mais pas glacé), sans filigrane.

Format : H 21,2 cm ; l 14 cm x 2. Pliée deux fois horizontalement ; pli final 14/8 cm. Marge du haut p. 1 : 7,5 cm (importante) ; vedette à 5 cm ; p. 2 et 3 : 4,5 cm.

**Sans adresse ni enveloppe**, mais c'est un format d'enveloppe et non de pli.

### **Commentaire. Lettre de circonstance et d'éducation : Liszt parrain et clerc.**

Plus que sur des remerciements, cette lettre est centrée sur l'évènement religieux que constitue la première communion pour les catholiques. C'est en tant que parrain et abbé que Liszt s'exprime ici. Rappelons qu'il est entré dans les ordres mineurs en 1865, et dirige parfois ses concerts revêtu de la soutane. Comme dans la lettre précédente, Liszt n'aborde aucun autre sujet, sinon à travers une allusion sibylline à ses nombreuses « occupations ». Ce qui peut justifier ce silence, outre la conformité aux lettres de circonstances monothématiques, c'est la notoriété de Liszt dont les faits et gestes sont relayés dans la presse européenne. Daniel Ollivier, malgré sa jeunesse, était vraisemblablement informé des activités de son illustre parrain par son autre grand-père Démosthène, voire par les lettres de son père. La présentation de cette lettre est, elle aussi, soignée, avec toutefois une hésitation sur la façon d'écrire certains mots<sup>963</sup>.

## **Lettre 3 à Daniel Ollivier, Villa d'Este, 9 novembre 1875**

---

**Contexte biographique. Réponse à des vœux d'anniversaire.** Liszt, qui voyage toujours intensément à travers l'Europe (Budapest, Vienne, Munich, Weimar, la Hollande...), vient de rejoindre Rome fin septembre, et s'est retiré à la villa d'Este pour se reposer et composer (essentiellement des pièces de musique chorale spirituelle). Il a fêté ses soixante-quatre ans le 22 octobre auprès de la princesse Carolyne<sup>964</sup>. Comme deux ans auparavant, Daniel lui a envoyé des vœux d'anniversaire. Le jeune garçon, âgé maintenant de treize ans, se trouve toujours à La Moutte, où il continue à être instruit à domicile. Son père et sa belle-mère sont retournés vivre à Paris depuis leur retour d'exil (Émile y a repris ses activités d'avocat). Mais, en cette fin octobre, ils se trouvent encore, comme tous les ans pendant les vacances judiciaires, dans leur maison familiale du Var, avec leur fils Jocelyn âgé de quatre ans, ainsi que Daniel et Démosthène.

**Cher Daniel,**

**Je te remercie de tes bons vœux, et tu m'as fait bien plaisir en m'assurant que tu continuais a [sic] bien travailler. Apprendre et mériter sont les principales règles de la vie. Avec le latin,**

---

<sup>963</sup> Remarque sur l'orthographe propre à cette lettre : parfois les doubles « n » sont écrits comme aujourd'hui, parfois avec le tilde : « vos vœux de bonne année » et plus loin « de vous donner une boñe année ». La signature au bas de cette lettre est particulièrement lisible, grande, en lettres cursives bien formées, penchées vers la droite, prolongées par un trait serpentifère vertical descendant-oblique.

<sup>964</sup> Source : A WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 297-317.

tu étudieras aussi l'histoire, « témoin des temps » coñme l'appelait Cicéron, l'ami familial de ton illustre père, auquel je te charge de redire// mes anciens sentiments, constamment dévoués.

Rappelle moi, cher Daniel, au bon souvenir de Monsieur Demosthène et Madame Ollivier, et sois bien reconnaissant à la Providence du bonheur qu'elle accorde à ta jeunesse.

Ton affectionné grand père

F. Liszt

9 Novembre 75 – Villa d'Este.

[Adresse :]

Monsieur Daniel Ollivier

a la Moutte

Saint-Tropez

Var

**Autographe :** BnF, Manuscrits, NAF 25180, folio 73-75 (Trois pages de lettre, une page d'adresse).

**Publications antérieures** (sauf f. 75) : Claude KNEPPER, « La correspondance entre Franz Liszt et Daniel Ollivier », *Quaderni dell'Istituto Liszt*, n°6, année 2007, p. 34 ; LA MARA, *op. cit.*, t. VIII, 1905, p. 300 (La Mara date la lettre de fin octobre).

**Description :** Deux feuillets de papier blanc glacé épais : 17,6/11,2 cm une fois plié, puis plié encore une fois en deux horizontalement (11,2/9 cm.).

Marge du haut p.1 : 6 cm, vedette à 4,5 cm ; p.2 : 4,5 cm aussi.

**Adresse :** f. 75v. Absence de marques postales.

### **Commentaire. Lettre de convention concise et personnalisée, valorisante.**

Cette lettre de remerciements, très brève, peut paraître à première vue purement conventionnelle et un peu sèche. Mais, grâce à la concision de son style, Liszt parvient à personnaliser le message. En effet, dans une même phrase, il introduit une allusion aux études suivies par Daniel, qui, selon les programmes de l'époque, a déjà commencé l'étude du latin, et enchaîne avec une référence à grand orateur romain Cicéron : c'est signifier avec élégance au jeune garçon l'admiration qu'il porte aux talents oratoires de son père Émile Ollivier, manifestés dans ses brillantes plaidoiries d'avocat. Le discours religieux est quasiment absent cette fois-ci, en dehors de la référence à la Providence. On constate par ailleurs que Liszt tutoie ici son petit-fils, alors qu'il le vouvoie dans toutes les autres lettres conservées. Cela semble ne pas avoir de signification particulière, au vu de la correspondance échangée par Liszt avec les autres enfants de sa famille<sup>965</sup>.

---

<sup>965</sup> On voit Liszt hésiter de même entre le tutoiement et le vouvoiement dans les lettres adressées à ses filles. Sur cette question, voir plus haut dans le chapitre 1. 3. 4.

## Lettre 4 à Daniel Ollivier, Budapest, 19 janvier 1880

---

**Contexte biographique. Daniel lycéen à Paris. Vœux de nouvel an.** Plus de quatre ans séparent cette lettre de la précédente<sup>966</sup>. Entre temps, Émile Ollivier a mis son fils en pension à Paris, comme prévu, à la rentrée de 1877 (il a quinze ans), pour préparer baccalauréat<sup>967</sup>. À la fin de son année de seconde, Daniel a eu l'occasion de rencontrer son grand-père : Liszt est venu à Paris en juin 1878, en tant que jury à l'Exposition Universelle. C'est la première fois qu'il revoyait son filleul, rencontré rapidement quand celui-ci avait deux ans. Ils se sont retrouvés, entre autres, lors d'un dîner chez la veuve de Pierre Érard<sup>968</sup>. L'année suivante, Daniel, entré au lycée Fontanes, a réussi la première partie du baccalauréat, obtenant la mention A.B, mais il s'est réinscrit pour l'année 1879-1880 en classe de première (rhétorique) afin de consolider ses bases. À la date de cette lettre, il a dix-sept ans et demi. Liszt, de son côté, a poursuivi sa vie d'éternel voyageur, dirigeant maints concerts et enseignant le piano à une multitude d'élèves. Il vient d'arriver à Budapest, après avoir séjourné pendant quatre mois près de Rome, dans le calme de la villa d'Este.

Mon cher Daniel,

Bien touché de vos lignes du jour de l'an arrivées peu avant mon départ de Rome, je vous renouvelle l'assurance de mon affection très dévouée, pour toutes les années que je vivrai.

Vous avez dans votre illustre père un si éminent directeur de vos études que leur résultat, votre zèle aidant, ne saurait être douteux. Suivez donc //ses conseils avec amour, et prenez à tâche de le satisfaire par votre persévérant travail et solide maintien.

Au bon souvenir que me garde madame Erard, le mien, fidèlement reconnaissant, correspond. Le meilleur temps de ma première jeunesse, depuis l'année 1823, jusqu'à 28, je l'ai passé avec son mari<sup>969</sup> dans les maisons de son père et de son oncle, à Paris, Londres, Lamuette [*sic*]<sup>970</sup>. Ensuite, nos relations de véritable amitié avec les // Erard, quoique moins fréquentes à cause de mes voyages et de ma fixation loin de Paris, n'ont jamais souffert le moindre pli. Plus encore que ma réputation d'artiste, je tiens à mériter celle d'un homme

---

<sup>966</sup> Rappelons que la correspondance entre Liszt et son petit-fils a vraisemblablement été très régulière, et que les lettres que nous connaissons n'en représentent qu'une petite partie (KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 27-28.)

<sup>967</sup> Daniel n'a pas pu y faire la connaissance de son arrière-grand-mère maternelle, Anna Liszt, qui était morte en 1866, ni de sa grand-mère maternelle, Marie d'Agoult, morte en 1876.

<sup>968</sup> Madame Érard, née **Camille FÉVRIER** (1813-1889), est la femme du célèbre facteur de pianos et de harpes **Pierre ÉRARD**, (1794-1855). Les parents de Liszt, dès leur arrivée à Paris en 1823, ont noué des liens d'amitié avec la famille Érard (le fondateur de la firme, Sébastien, et son frère Jean-Baptiste, puis le fils de ce dernier, Pierre), comme Liszt le rappelle ici (voir aussi la biographie d'Anna Liszt en 2. 1. 1. 0). Après le décès de son mari en 1827, Anna Liszt a renforcé ces liens, qui ont perduré avec Camille après la mort de Pierre en 1855, jusqu'à sa propre mort en 1866. Liszt lui-même a bénéficié des pianos de ce constructeur installé à Paris et à Londres tout au long de sa carrière de virtuose.

<sup>969</sup> « avec son mari » : mots ajoutés au-dessus de la ligne.

<sup>970</sup> Le château de La Muette est la propriété que possède la famille Érard (composée de nombreux membres) sur le territoire de la commune de Passy.

droit, reconnaissant de la bienveillance qu'on lui témoigne, et sincèrement appliqué à remplir ses devoirs de chrétien.

Veillez bien, cher Daniel, présenter mes affectueux respects à Madame Ollivier, et redire à votre père, les profonds et invariables// sentiments avec lesquels lui demeure à toujours tout dévoué de cœur,

Votre très affectionné  
gran' Papa [*sic*],

F. Liszt

19 Janvier, 80 ;  
Budapest.

**Autographe :** BnF, Manuscrits, NAF 25180, folio 76-77 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** Claude KNEPPER, « La correspondance entre Franz Liszt et Daniel Ollivier », *Quaderni dell'Istituto Liszt*, n°6, année 2007, p. 38 ; LA MARA, *op. cit.*, t. VIII, 1905, p. 373 (La Mara date la lettre de la deuxième moitié de janvier 1880).

**Description :** Papier blanc mat très épais, vergé. Présence d'un filigrane de grandes lettres horizontales (la fragilité du document m'a empêchée de déchiffrer entièrement le filigrane, qui se termine par RETSORY).

Format : H 17, 8 cm ; l. 12 x 2. Marge du haut page 1 : 6,5 cm, vedette à 4,5 cm (écriture très grande) ; page 2 : 4,5 cm (mais écriture montante) ; pages 3 et 4 : 4 cm (montant sur la page 4 jusqu'à 3,5 cm.)

**Absence d'adresse.**

### **Commentaire. Lettre de circonstance plus personnalisée, plus intime.**

Cette nouvelle lettre de circonstance ne se limite pas, cette fois-ci, à de simples remerciements et vœux en retour. On peut supposer, à partir de son contenu, que Daniel a transmis à son grand-père les salutations de Madame Érard, chez qui ils avaient dîné ensemble en juin 1878. À cette occasion, Liszt fait un rappel concis mais chaleureux des liens qui ont uni ses parents et lui-même à cette famille de facteurs de piano : cette information sur l'histoire familiale, naturelle sous la plume d'un grand-père, s'accompagne de considérations morales et religieuses, qui, comme dans les lettres précédentes, correspondent au rôle éducatif assumé par Liszt envers son filleul. Dans la signature, le passage de « grand-père » à « grand-papa » évoque un lien affectif plus intime, issu probablement de leur rencontre en chair et en os<sup>971</sup>.

## **Lettre 5 à Daniel Ollivier, Weimar, 15 juin 1886**

---

**Contexte biographique. Daniel, étudiant en droit, a assisté au triomphe de son grand-père à Paris. Liszt, malade, programme depuis Weimar ses prochains déplacements à Bayreuth.** Cette lettre tient une place à part dans la série des cinq adressées à Daniel Ollivier, mais aussi dans l'ensemble de mon corpus : elle est écrite par Liszt six semaines avant sa mort et,

---

<sup>971</sup> Après son succès au baccalauréat en 1881, Daniel rencontrera encore deux fois son grand-père : en 1884 à Bayreuth et en 1886 à Paris, comme on va le voir à l'occasion de la lettre suivante.

fait inhabituel, il y évoque ses maladies (qui ne sont cependant pas celles qui l'emporteront<sup>972</sup>). Il est impossible de rendre compte des six années qui la séparent de la précédente, tant l'activité musicale de Liszt est restée intense (leçons de piano, direction et organisation de concerts, compositions) et ses déplacements nombreux (il parcourt en moyenne 6000 kilomètres par an<sup>973</sup>). Et cela, malgré une blessure au pied due à une chute, qui handicape sa marche depuis 1881, et des épisodes dépressifs. En février 1883, la mort de Wagner l'a profondément affecté, ainsi que l'hostilité consécutive de Cosima à son égard.

Daniel, qui va sur ses 24 ans, poursuit avec succès des études de droit à Paris. Deux ans auparavant, il a perdu son grand-père Démosthène, fait la connaissance de Carolyne de Wittgenstein à Rome, et celle de ses cousines et cousin, les cinq enfants de Cosima, à Bayreuth (été 1884). C'est dans le cadre de ce festival qu'il a rencontré Liszt pour la deuxième fois. Une troisième rencontre entre le grand-père et son petit-fils vient de se produire à Paris, peu avant cette lettre du 15 juin.

Liszt, dont les grandes villes d'Europe fêtaient les 75 ans par toute une série de concerts, était venu à Paris pour deux séjours, encadrant un déplacement à Londres. Le premier, fin mars, avait vu le succès de sa *Messe de Gran* à Saint-Eustache, le deuxième, en avril-mai, celui de son oratorio *La Légende de Sainte-Élisabeth* au Trocadéro (une salle de 7000 places). C'était pour lui une belle revanche après son échec de 1866, qui l'avait tenu éloigné de la capitale française pendant vingt ans<sup>974</sup>. Daniel avait ainsi pu assister au triomphe public de son illustre grand-père, et passer quelques moments plus intimes avec lui dans la demeure parisienne de son père<sup>975</sup>.

Mi-mai, Liszt a quitté Paris pour retourner à Weimar, en mauvaise santé ; il a consulté des médecins à Halle le 1er juin<sup>976</sup>, et s'est laissé persuader par Cosima, enfin revenue vers lui, d'assister au mariage de sa fille Daniela début juillet à Bayreuth, puis de revenir dans cette ville à la fin du mois pour le festival Wagner. On trouve l'annonce de ce programme dans la lettre qu'il écrit le 15 juin à Daniel. Ce dernier est sur le point de rejoindre ses parents à La Moutte pour y passer l'été. Personne, à cette date, ne

---

<sup>972</sup> Liszt mourra d'une pneumonie, aggravée sans doute par son hydropisie qui lui causait de l'essoufflement depuis plusieurs années, accompagnée d'une faiblesse cardiaque (WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 432). Il souffrait aussi de nausées et d'endormissements soudains. Mais il mettait généralement son honneur à se déclarer en bonne santé.

<sup>973</sup> Source : WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 409.

<sup>974</sup> Rappelons que l'exécution de cette œuvre à Saint-Eustache en mars 1866, en présence de Liszt, avait été un fiasco. Dans sa dernière lettre – très brève – envoyée le 3 avril 1886 à Marie de Hohenlohe-Schillingfürst, la fille de Carolyne, alors mariée et âgée de 49 ans comme Cosima, Liszt se réjouit de cette revanche : « **Contrairement au mauvais accueil et à la pitoyable exécution en 66, de la *Messe de Gran*, elle a fait bonne impression cette fois, – même à deux fois en huit jours – chose presque sans antécédents pour une œuvre d'église./Les *Préludes*, *Tasso*, *Orphée*, ont été applaudis chaleureusement aux concerts Colonne et Lamoureux. Plus le *concerto* brillamment exécuté par Planté./Perpétuelle gratitude./F. Liszt** » (POCKNELL, HAINE, DUFETEL, *op. cit.*, 2010, p. 381). Sur l'exécution de la *Messe de Gran* à Paris en 1866, voir aussi plus haut, dans mon corpus, la dernière lettre de Liszt à sa mère (lettre à Anna n° 26), et la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier au moment de la mort d'Anna.

<sup>975</sup> Émile Ollivier, dans une lettre à Carolyne du 15 juin 1886, donne un aperçu de cette rencontre familiale avec Liszt : « **Il faut qu'il ait vraiment une constitution de fer pour avoir résisté à tant de remuements. Il est vrai qu'il se dérobe à tout instant par des sommeils réparateurs. Il s'endort quand il est à bout de forces, même à table. [...]** Nous ne l'avons eu chez nous que fort peu, mais sans piano, sans musique, et sans invités ; ce qui l'a reposé. J'ai entendu avec bonheur ses deux œuvres [...] **Le public a été saisi et ému comme moi.** » (TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 344-345).

<sup>976</sup> Il y a été incité et accompagné par Olga de Meyendorff, son amie de Weimar.

se doute que Liszt rencontrera la mort le 31 juillet à Weimar<sup>977</sup>. La deuxième partie de son programme, celle qu'il prévoit de consacrer à sa santé, n'aura plus lieu d'être.

WEIMAR<sup>978</sup>, 15 Juin 86

Très cher Daniel,

Depuis une quinzaine de jours l'[affaiblissement] de mes y[eux]<sup>979</sup> m'empêche de lire et d'écrire. Pourtant je ne veux pas dicter ces lignes de bien sincère affection<sup>980</sup>.

Deux illustrations de la science médicale en Allemagne me traitent, // Volkmann<sup>981</sup> et Graefe<sup>982</sup> [sic]. Le premier m'ordonne catégoriquement une cure à Marienbad, et Graefe pense<sup>983</sup> qu'une opération – devenue fort anodine, m'assure-t-il – me sera nécessaire.

Je ferai la cure au mois d'Août, et me soumettrai à l'opération en Septembre<sup>984</sup>. //

Voici la distribution de mon mois de juillet : le 3, mariage de ma petite fille Daniela de Bulow, à Bayreuth, avec M<sup>r</sup> le professeur [sic] Thode, - homme de mérite et belle réputation<sup>985</sup>.

---

<sup>977</sup> À plusieurs reprises, durant ces pérégrinations, Liszt avait connu des épisodes malades, mais, hormis ses problèmes oculaires, il ne s'en préoccupait pas et se rétablissait rapidement. Seule Carolyn de Wittgenstein, depuis Rome qu'il avait quitté le 21 janvier, s'inquiétait pour sa santé. En témoignent les lettres qu'elle adresse à Émile et à Marie-Thérèse Ollivier, plus fréquentes que d'habitude, entre le 20 mars et le 26 juillet (TROISIÈRE DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 335 à 352). Ainsi, le 16 avril, remercie-t-elle Marie-Thérèse Ollivier pour sa sollicitude : « Vous voudriez éviter à L[iszt], lors de son retour, les encombrements vraiment périlleux pour sa santé ? Et moi donc ! Mais comment faire ? [...] Il faut laisser passer le Simoun du désert et quand on est hors de son courant prier pour ceux qu'il peut suffoquer de son souffle brûlant et aride » (16 avril, p. 337). Le 6 mai, elle ne se montre qu'en partie rassurée en apprenant que « le cher maître soutient encore bravement ses fatigues. C'est le repos venu que la réaction est à craindre. Mais *alea jacta est*. Je suis très sensible aux soins de femme dont Mme Munkaczy l'entoure [car elle] aura peut-être épargné une maladie ou ajouté une année de vie à mon pauvre grand homme, en empêchant un refroidissement, en prévenant un excès de fatigue » (p. 194). Même circonspection après avoir appris l'arrivée de Liszt, fébrile, le 18 mai à Weimar : « Merci de me dire l'avis du médecin sur l'état des organes. Toutefois, la fluxion de poitrine est précisément cette chose qui vous prend, même en chambre, quand les "forces vitales" sont à bout. » (p. 340). Enfin, l'indignation exprimée par Carolyn le 1er juin nous apparaît, a posteriori, comme tragiquement prémonitoire : « Liszt va assez bien pour s'être promis aux représentations de Bay[reuth] - ce qui m'a mis[e] hors de moi car c'est tenter Dieu ! » (p. 342).

<sup>978</sup> Le nom de la ville est imprimé (tampon ?) sur le papier.

<sup>979</sup> Les mots « l'affaiblissement » à peine devinable (par le sens) et « m'empêche » sont écrits de façon superposée, le résultat étant un gribouillis dont le sens se devine plus qu'il ne se lit. J'ai hésité entre « XXX » et « affaiblissement », et me suis rangée à cette dernière interprétation, qui correspond à la lecture de C. Knepper. L'amarce de ligne « de mes y » (où « yeux » se restitue avec évidence pour le sens) reste en suspens, continuée sur la ligne supérieure par « m'empêche » : Liszt n'était plus en mesure de déchiffrer clairement ce qu'il écrivait. Le papier étant petit et l'écriture de grande taille, il n'y a qu'entre trois et cinq mots par lignes.

<sup>980</sup> La vue de Liszt s'était détériorée dès 1884 et ne cessait de s'aggraver depuis. Ses élèves lui faisaient la lecture et l'aidaient dans la rédaction de son courrier, qui atteignait des proportions monumentales. Il ne prenait plus personnellement la plume que pour un petit nombre de proches. Dont Daniel Ollivier, comme on le voit ici.

<sup>981</sup> Le docteur **Richard von VOLKMANN** (1830-1889), qui suit Liszt pour son hydropisie depuis juin 1881 (WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 431), lui a prescrit, le 1er juin, d'effectuer une nouvelle cure thermale mi-août – finalement non pas à Marienbad, mais à Bad Kissingen (KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 44, n. 60).

<sup>982</sup> L'ophtalmologiste **Alfred GRAEFE** (1830-1899), consulté le même jour à Halle, grand spécialiste allemand de de la cataracte, a convaincu Liszt de se faire opérer après sa cure thermale, afin de recouvrer la vue de son œil gauche. L'article de C. Knepper fournit des informations très développées sur ce sujet. (KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 43-45, notes n° 57 à 60.)

<sup>983</sup> On lit « pense » à travers quelque chose comme « pencee » avec un e barré après le « c ».

<sup>984</sup> « en Septembre » est rajouté en bas de la première page à droite, dans l'espace laissé libre par l'écriture montante des lignes précédentes.



Du 5 au 15, chez mes excellents amis, les [Munkacsy]// à leur château de Colpach (Luxembourg)<sup>986</sup> ; de là retour à Bayreuth pour quelques<sup>987</sup> représentations. En Août, ma cure ; et en Septembre l'opération en expectative.

Veillez renouveler à Madame Ollivier mes affectueux respects et à votre père le cordial dévouement de votre

F. Liszt

[Adresse :]

Frankr [reich]/ Monsieur Daniel/ Ollivier / Rue Desbordes Valmore 17. Passy (Paris)

**Autographe** : BnF, Manuscrits, NAF 25180, folio 78-79 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse, inédite) : Claude KNEPPER, « La correspondance entre Franz Liszt et Daniel Ollivier », *Quaderni dell'Istituto Liszt*, n°6, année 2007, p. 43.

**Description** : Papier blanc mat, épais, rugueux, vergé avec un filigrane de grandes lettres horizontales (que je n'ai pu déchiffrer).

Dimensions : 16,2/12,5 cm déjà plié, puis replié en 2 ; Format final : 12,5/ 7,9 cm.

Marge du haut : 5,5 cm, vedette à 4 cm ; p. 2 et p. 3, marge très rétrécie : 3 cm montant jusqu'à 2 cm, mais l'écriture est très grande.

**Enveloppe** (f. 80) : 13,1 cm/9 cm.

**Marques postales** :

Recto (f. 80r) : deux timbres-poste modernes de couleur rouge représentant, dans un médaillon, une figure rayonnante, à 10 Pfennig (écrit deux fois sur chaque timbre dans un cercle rouge), recouverts de deux tampons ronds noirs : WEIMAR 15/6 86.

Verso (f. 80v) : un tampon noir rond, sur lequel est écrit, en cercle « PARIS – 70 R GUICHARD », et à l'horizontale « JUIN », mot surmonté d'un chiffre illisible (peut-être 16) et surmontant un 8.

L'autographe de la lettre intégrale est reproduit dans l'**Annexe 7**, l'enveloppe portant l'adresse dans l'**Annexe 5**.

### Commentaire : lettre intime, la dernière de Liszt à Daniel avant sa mort.

Parmi les lettres adressées par Liszt à Daniel Ollivier, celle-ci est la seule à ne pas relever de la catégorie des lettres de circonstance. Elle représente au contraire un document tout à fait personnel et touchant. D'abord parce que la mauvaise vision de Liszt apparaît de manière palpable, si l'on peut dire,

---

<sup>985</sup> Les 3 et 4 juillet à Bayreuth, Daniela Senta von Bülow (1860-1940), la fille aînée de Cosima, très proche de Liszt, épousera l'historien de l'art allemand Heinrich Thode (1857-1920). Fin juin, Liszt a rencontré ce dernier à Weimar, et l'apprécie pour son ouvrage *Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst der renaissance in Italien* publié l'année précédente. Les deux époux deux publieront des écrits de/sur Liszt et Marie d'Agoult. Ils divorceront en 1914. (Source : KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, p. 45, n. 61, qui fournit de plus amples informations sur ce couple). Liszt avait déjà assisté, en août 1882 à Bayreuth, au mariage de la deuxième fille de Cosima, Blandine von Bülow (1863-1941) avec le comte Biagio Gravina, fils cadet du prince di Ramacca de Palerme.

<sup>986</sup> Le peintre hongrois **Mihaly MUNKACSY** (1844-1900) et son épouse Cécile (1845-1915) avaient joué un rôle important auprès de Liszt lors de son séjour à Paris. Ils l'avaient logé dans leur luxueuse et confortable maison de l'avenue de Villiers (l'une des premières à être équipée de l'électricité), le peintre avait fait à cette occasion un portrait de Liszt assis à son piano, et sa femme avait accompagné Liszt à Londres pour veiller sur lui (voir ci-dessus, en note, la lettre de Carolyne). Ils lui proposent, maintenant, de séjourner du 6 au 20 juillet dans leur château de Colpach, au Luxembourg, pour s'y reposer entre le mariage de Daniela à Bayreuth (début juillet) et le festival Wagner (à la fin du mois). Le 21 juillet, Liszt acceptera de jouer du piano à la fin d'un concert donné en son honneur au casino de Luxembourg, ce sera la dernière fois qu'il touchera un clavier. (Sources : A WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 535-538 et KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007, n. 63 p. 46).

<sup>987</sup> « quelques » est écrit au-dessus d'un mot barré, rendu illisible.



dans la façon malaisée dont les mots sont tracés sur le papier. Les lignes qu'il a tenu à rédiger de sa propre main s'emmêlent au début de la lettre, rendant la lecture difficile. Mais cet effort, qui représentait de la part de Liszt une marque d'affection, a pu attendrir Daniel. Le ton de la lettre et son contenu témoignent aussi d'une proximité plus grande entre le grand-père et son petit-fils : Liszt écrit ici comme il le fait parfois pour ses proches, sans formalisme, donnant avec simplicité des nouvelles de sa vie personnelle. On sent que les moments passés récemment avec son petit-fils à Paris ont créé entre eux des liens de familiarité autorisant désormais une aimable simplicité. Mais ce qui confère à ce document un caractère particulièrement émouvant, c'est sa proximité avec la mort de Liszt. Lui-même, de toute évidence, ne sentait pas sa fin venir, au moment où il annonçait à son petit-fils l'agenda de ses semaines à venir. Le lecteur actuel, de même, sans doute, que Daniel Ollivier classant plus tard ses archives, découvre une dimension tragique à cette lettre, qui énonçait tout simplement un programme, programme dont on sait a posteriori que la seconde partie ne se réalisera jamais.

La dernière lettre écrite à Liszt par son petit-fils, le 20 juillet 1886, a été conservée : Daniel le prie de ménager sa santé à Bayreuth, et s'inquiète surtout pour l'opération de la cataracte<sup>988</sup>.

## 2. 2. 4. Compléments : divers textes relatifs à ces dix lettres de Liszt

### 2. 2. 4. 1. Extrait inédit d'une lettre de Daniel Liszt à Blandine [Weimar, février 1857]

**Contexte biographique.** Après les brillants succès couronnant sa scolarité secondaire au lycée Bonaparte, Daniel, bachelier, est invité par son père à Weimar pour prendre le temps de réfléchir à la poursuite de ses études. Sa mère aimerait qu'il accepte l'admission automatique à l'École Polytechnique de Paris que lui procure son prix d'honneur (et qui pourrait lui valoir la nationalité française), lui-même est plutôt tenté par des études de droit dans une université allemande, ce qui le rapprocherait de son père. Dans cette lettre à sa sœur, qui semble avoir défendu les arguments de leur mère, il présente les raisons étayant son choix personnel.

Ma chère Blandine,

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, du moins quand il s'agit de cloches ordinaires telle que j'en suis une. C'est donc une dernière fois pour toutes que je t'écris quelques lignes à propos de ma conduite présente. Si l'on raille sur moi, et que tu sois là, je te prie d'en faire lecture publique ou particulière aux facétieux quels qu'ils soient<sup>989</sup>.

« 1° - C'est un tort de parler de ce qu'on ne sait pas.

2° - C'est plus qu'un tort de jeter l'ironie sur ce que l'on comprend fort bien

3° - Je n'ai pas l'ombre d'un regret.

---

<sup>988</sup> Cette lettre est reproduite plus bas dans les annexes au présent chapitre.

<sup>989</sup> Blandine se trouve à Paris, encore hébergée chez sa grand-mère malgré l'opposition de Liszt, mais proche de sa mère, Marie d'Agoult, chez qui elle sera bientôt logée.

4° - Qui est plus individuel, Un étudiant en droit allemand, Ou un taupin de collège ? – Celui qui a beaucoup d’amis chauds ? – Ou celui qui vit seul ? Où vivrai-je seul ?

5° - Comment faire pour commencer une carrière au mois de mars, lorsque les cours de droit que l’on veut suivre commencent au mois d’avril ?//

6° - Est-ce gâcher un temps de vacances que de l’employer à connaître son père et la musique du dito, à se familiariser avec une langue dont il faudra se servir au moins trois ans, à étudier les poètes allemands, les opéras de Wagner, les œuvres de Schumann, à entretenir quelques relations, à ses [sic] donner quelques talents agréables tels que le patin, à faire une petite visite à la cigogne ? –

7° - Est-ce donc une si grande perte que celle d’une naturalisation douteuse, aboutissant après deux ou trois ans à une entrée douteuse à l’école polytechnique, laquelle conduit peut être (car on voit chaque année des fruits secs) après deux ou trois ans à une place assez lucrative, laquelle apporte un travail assez ennuyeux, presque abrutissant, et un champ d’action restreint ?

8° - Est-ce gâcher sa vie que d’employer trois ans à connaître le droit et à se développer, après quoi on peut être soit professeur de droit, soit diplomate, soit écrivain, soit musicien, // soit avocat, soit administrateur, soit homme politique, soit même, s’il le faut absolument, et si un ingénieur est si enviable, entrer à l’école centrale ? »

Telles sont, ma chère Blandine, les huit réponses que je puis faire. Si tu n’as rien de nouveau à me dire sur cette question, épargne moi un travail de discussion fatigant, monotone, et inutile puisqu’il ne fait que m’aigrir sans changer la conscience où je suis que je fais très bien. En résumé tu vois que je veux aller à Berlin vers le milieu de mars, quitter Berlin en avril et faire mon droit dans une université d’Allemagne qui n’est pas encore choisie. Il n’y a rien là d’absurde ni d’inquiétant.

D’ailleurs je te sais gré de m’avoir écrit ce que tu m’as écrit. C’est une convention entre frère et sœur qu’on se dise ce que l’on pense, et si je hais l’intervention, j’admets le conseil. Mais défie-toi de l’ironie. Elle tue l’amour et la vérité. C’est une vilaine arme - // Plaisanter n’est pas ironiser -----

Je reviens de Leipsik [sic] où j’ai passé cinq jours ou quatre à l’hôtel de Bavière dans la chambre 107 en face de celle de papa (103) au premier étage. J’ai assisté à deux répétitions et au concert. Le programme se composait de deux parties [...]<sup>990</sup>.

Programme

1<sup>ère</sup> partie

Ouverture de Hermann et Dorothee (Schumann)

Prière dans Geneviève - (Schumann)

Concerto de Violon (vieux temps)

2<sup>e</sup> partie

Les préludes (Papa)

Duo du Fliegende Holländer chanté par les 2 Milde

---

<sup>990</sup> Tout un passage a été barré, encore lisible, ce qui fait supposer que cet autographe est un brouillon. Le contenu en est repris par la suite, que je transcris.

1<sup>er</sup> concerto en es dur de papa joué par Bülow

Angelin'a bioldo [*sic*]<sup>991</sup> crin (papa)

Mazeppa (idem)

[...]<sup>992</sup>

**Autographe** : NAF 25179, L. 79, f 245 - 249. Sans date, mais classé après une lettre du 2 janvier 1857). L'extrait recopié ici s'arrête au folio 247.

**Publications antérieures** : inédit à ma connaissance.

## 2. 2. 4. 2. Compléments à la lettre de Liszt à Démosthène Ollivier du 30 octobre 1857

### Extrait d'une lettre de Liszt à Blandine du 24 novembre 1857

« M. Ollivier père m'avait écrit quelques lignes pleines d'émotion le lendemain de votre mariage ; j'y ai répondu de suite en l'assurant de l'entière concordance de mes sentiments à l'égard de votre mari et de mon désir de le connaître bientôt personnellement. Je me plais à croire qu'alors la bonne impression que vous lui avez donnée de moi se changera en bonne amitié, car de mon côté je l'ai assuré de la réciprocité la plus cordiale<sup>993</sup> ».

### Lettre de Liszt à Démosthène Ollivier du 6 janvier 1858

Monsieur, la satisfaction que m'a causée la visite de votre fils et les relations de parfaite confiance et de sincère amitié qui se sont établies entre nous durant les quelques jours qu'il a passé ici, me conduisent naturellement à vous associer aux sentiments dont nos cœurs sont remplis. Oui Monsieur, je souscris pleinement aux éloges qui m'avaient été faits du caractère et de la capacité d'Émile ; c'est une noble et rare nature dont nous pouvons à bon droit être fiers l'un et l'autre<sup>994</sup> - et c'est avec une entière sérénité qu'on peut s'attendre à lui voir accroître d'année en année l'honneur déjà fort brillant de son nom, en même temps que consolider par la douceur et la droiture de son esprit le bonheur de son intérieur. Ma fille, j'en suis convaincu, ne manquera pas à la tâche que son affection lui rend si aisée, et il ne me reste qu'à vous prier, Monsieur, de me conserver les sentiments de bienveillance que vous m'avez déjà prouvés et de vous renouveler l'expression de mon très sincère et dévoué attachement.

F. Liszt

---

<sup>991</sup> *Sic* pour « Angiolin dal biondo crin ».

<sup>992</sup> Suit une longue analyse musicale de ces œuvres (J. BELLAS, dans son article, « Liszt ... prénom Daniel », *op. cit.*, en cite une partie).

<sup>993</sup> Daniel OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 198.

<sup>994</sup> « altre » : *sic* dans l'édition de Tiersot.

Weymar, 6 janvier 1858.

P. S. Je pense qu'il m'est inutile d'ajouter que toutes les questions d'affaires ont été entièrement et légalement réglées.

Julien Tiersot, *Lettres de musiciens écrites en français, op. cit.*, t. 2, 1824, p. 359.

2. 2. 4. 3. Compléments à la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier du 12 février 1866 sur la mort d'Anna Liszt.

### Lettre de Liszt à Émile Ollivier, 9 février 1866

Cher Ollivier,

Je vous suis profondément reconnaissant de vos sentimens pour ma Mère. Dieu vous en récompensera par ses bénédictions auxquelles votre cœur, plus haut que les faveurs ou les revers du sort, est si bien préparé ! – Blandine est avec Gran'Maman ; – et je ne tarderai guère. Pour le temps qui me reste à vivre je vous devrai la plus effective / consolation à ma douleur : l'union sanctifiante de l'âme de ma mère avec la mienne par la grâce des sacremens qu'elle a reçu [*sic*] en mourant !

Jamais je ne pourrais vous remercier assez de cette sainte action.

Veuillez vous charger de mes respects pour Monseigneur Buquet. J'irai le trouver vers la fin de ce mois, en arrivant à Paris.

Vous me conseillerez sur ce qu'il conviendra de faire pour la sépulture –

Dans une de ses dernières lettres Elle m'engageait à venir demeurer chez vous. Cela se peut-il encore, sans que vous en soyez aucunement gêné ?

Tout à vous

F. Liszt.

9 Fevrier 66<sup>995</sup>

**Autographe** : NAF 25180, f. 104.

**Publications antérieures** : C. KNEPPER, en ligne ; LA MARA, *op. cit.*, t. VIII, p. 173.

---

<sup>995</sup> La lettre continue, sur les deux pages suivantes, par des indications matérielles sur l'envoi d'une caisse de partitions, contenant entre autres celle de la *Messe de Gran*, destinée aux répétitions. Liszt prépare son voyage de mars à Paris.

## Le discours d'Émile Ollivier<sup>996</sup> sur la tombe d'Anna Liszt

Le discours prononcé par Émile Ollivier le 8 février 1866 sur la tombe d'Anna, au cimetière Montparnasse, a été publié le 10 février dans *La Presse*.

Je n'aurais pas accompli tout mon devoir si, au nom de celui qui n'est pas là - si, en mon nom, je n'adressais une parole d'adieu à celle qui est devant nous. Elle mérite qu'on ne la quitte pas sans avoir exprimé le sentiment d'une profonde douleur. Elle avait tous les dons qui inspirent l'affection : une intelligence vive et sérieuse, un caractère aimable, toujours égal et toujours bienveillant, une bonté dont on ne touchait jamais le fond, et, surnageant par-dessus tout, une sérénité que sa simplicité même n'empêchait pas d'être imposante et qu'elle devait à la hauteur de ses pensées, à la noblesse de ses sentiments et à cette pureté admirable qui, dans toute une longue vie, n'a pas été souillée même un instant par une tentation fugitive.

Elle a eu un grand bonheur, le fruit de ses entrailles a été béni, et ce rêve dont toute mère caresse la tête de son enfant, de faire un homme fort, vaillant, illustre, bon, elle l'a vu pleinement se réaliser. Mais son cœur n'en avait pas été gonflé, et elle n'a pas été ingrate envers la Providence. Ayant obtenu un tel bonheur, elle n'en a pas cherché d'autre ; et, jusqu'à son dernier jour, elle a été uniquement une mère pour son fils, puis pour ses petits-enfants.

Maintenant elle nous quitte. Elle laissera sur la terre des êtres qui garderont pieusement à sa mémoire un souvenir fidèle. Ailleurs, elle en retrouvera d'autres qu'elle a pleurés tant qu'elle a vécu, et auxquels elle n'avait pas pensé qu'elle dût survivre. Elle les entretiendra de ceux qui restent. Adieu !

Article reproduit dans A. WALKER, t. 2, 1998, *op. cit.*, p. 113.

## Lettre de Cosima à Émile Ollivier, de Munich, le 9 février 1866

Grandmaman est morte et je ne l'ai point vue, et cependant vous m'avez avertie mon bon Emile ! La Dépêche [sic] m'a été remise tard le lundi par Hans qui me pria de ne point partir Mardi matin comme je le lui demandais, notre situation ici doit se décider d'ici à quelques jours il ne peut pas dit-il se passer de moi<sup>997</sup>. Mercredi je fus si rassurée par une lettre de M'

---

<sup>996</sup> On trouve une référence à ce discours dans les lettres de Liszt et de Blandine à Adolphe, qui en ont eu connaissance par la presse. Rappelons qu'une photographie de la tombe d'Anna Liszt figure dans les Annexes (Annexe n° 8).

<sup>997</sup> Le couple formé par Cosima et son mari Hans von Bülow est en pleine crise à cette date. Cosima était la maîtresse de Wagner depuis 1863, et avait donné naissance en avril 1865, à Isolde, fille adultérine de celui-ci, mais portant le nom de Bülow (elle avait déjà eu deux enfants avec son mari, Daniela, née en 1860, et Blandine, née en 1863). Hans von Bülow avait accepté en 1864 le poste que Louis II de Bavière lui proposait à Munich, où résidait déjà Wagner. Ils formaient là un ménage à trois depuis plus d'un an. Mais voilà que Wagner vient de tomber en disgrâce, Louis II l'a banni de Bavière le 6 décembre précédent. Il a fui en Suisse, laissant Cosima décidée à le défendre auprès du roi. À la fin du mois de janvier, la situation est davantage encore bousculée par la mort de Minna, la femme de Wagner (qui ne se rend pas à ses funérailles). Cosima se trouve donc, au moment où sa chère grand-mère meurt à Paris, dans une

Forny que je crus que la dépêche avait été motivée par une crise momentanée, Mercredi soir j'appris que tout était fini ...Il ne me reste plus qu'à vous remercier du fond de l'âme mon cher frère, pour tout ce que vous avez témoigné d'affection de dévouement et d'égards pendant sa vie et à l'heure de sa mort à celle qui fut notre mère ! Ce sont ces actes qui ne s'effacent pas, il en germe une bénédiction qui s'attachera à tous vos pas et vous rendra douce l'heure suprême ; ils ont tracé dans mon âme un ineffaçable sillon de reconnaissance. Les pleurs dans l'âme j'assiste Hans dans l'œuvre de reconstruction après le // naufrage qui sait où nous aboutirons, et si le destin nous rejettera sur Paris alors que je ne pourrai plus accomplir les devoirs que j'ai toujours voulu remplir, et où seul vous mon cher Emile me parlerez des êtres qui ont tissé mes joies d'enfance et de jeunesse, les vraies, les profondes, les fécondes<sup>998</sup> ! C'est vous qui avez mené Grandmaman à sa dernière demeure, je n'ose pas vous prier de m'écrire vous devez avoir beaucoup à faire, voudriez-vous seulement dire à M<sup>r</sup> Forny que vous ne le faites pas afin qu'il ait la bonté de s'en charger.

Pauvre Grandmère, quelle vie d'épreuves elle a eue, que d'héroïsme elle a déployé sans que personne s'en doute hormis vous et nous, comme elle nous a aimés, comme elle nous a fait du bien, alors que d'autres nous faisaient du mal, comme elle a couvé notre enfance ! Paix à sa belle et forte âme !

Heureusement elle n'a pas su qu'elle // mourait. Comment est-elle m[orte ?<sup>999</sup>] M'a-t-elle peut-être appelée comme Blandine et Daniel, nous a-t-elle nommés nous trois, dont seule je puis la pleurer ? J'oublie que vous ne pouvez peut-être pas m'écrire. Adieu mon cher Emile, je vous embrasse d'un cœur profondément à vous. Hans vous arrivera au mois de Mars, pour moi il faudra probablement que je demeure ici.

Cosima

9 Février 1866

**Autographe** : NAF 25195, f. 360-361. Lettre inédite à ma connaissance.

---

situation familiale inextricable. Elle réside à Munich avec ses trois enfants, dont un bébé, en compagnie d'un mari qu'elle a du mal à supporter, et éloignée de Wagner dont elle est amoureuse, mais qui se trouve désormais libre de se remarier. (WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 124-149). La situation ne trouvera son épilogue que deux ans plus tard, avec la séparation officielle de Cosima et de son mari. Elle quittera le domicile conjugal en novembre 1888, pour rejoindre Wagner à Tribschen avec les deux petites filles qu'elle avait eues de lui, Isolde (3 ans) et Eva (9 mois), laissant les deux aînées en pension à Munich (elles la rejoindront plus tard). Après avoir enfin obtenu le divorce, elle épousera Wagner le 25 août 1870 (WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 150-164). Ce mariage la rendra heureuse. Mais pour le moment, en février 1866, sa situation familiale est un cauchemar, ce qui se lit entre les lignes de ses lettres à Émile et à Adolphe Ollivier, mais n'est sans doute pas clairement connu d'eux.

<sup>998</sup> Cosima, âgée de 29 ans au moment de la mort de sa grand-mère, qui l'a élevée à Paris durant son enfance et son adolescence en compagnie de Blandine et de Daniel, a déjà perdu son jeune frère, mort chez elle le 13 décembre 1859, puis sa sœur aînée, morte le 11 septembre 1862 à Saint-Tropez. Elle reste seule de cette famille qui avait été très unie. Ses parents, Marie d'Agoult et Franz Liszt, ont toujours été plus distants avec leurs enfants.

<sup>999</sup> *La fin du mot est cachée par le papier à lettres collé.*

## Lettre de Cosima à Adolphe Ollivier<sup>1000</sup> du 11 février 1866

Mon cher Adolphe,

Il me tient à cœur de vous dire combien je vous suis reconnaissante des bons soins que vous avez donnés à ma bonne grandmère, et qui, je le sais comme je le souhaite au profond de l'âme, se transformeront et répandront en bénédiction sur vous. Vous avez fait du bien sans autre raison que la volonté de votre cœur, vous n'avez point rempli un devoir mais répandu un bienfait -- croyez cher Adolphe, que je sais le reconnaître dans toute l'acception du mot, c'est à dire apprécier votre touchante conduite, et lui vouer l'éternelle gratitude qui lui revient. Emile a remis ma pauvre grandmère à l'éternelle paix, par quelques paroles dignes d'elle et de lui. Son cœur lui inspire toujours ce qu'il y a à dire, et la rare et admirable justesse // de son esprit émonde tout ce qui serait de trop, et c'est pourquoi ses paroles les plus intimes ont une telle intensité d'émotion, comme ses discours publics ont une si vaste portée. En lisant avec pleurs ses paroles au repos, je me dis c'est cela ; c'est tout ce qu'il y avait à dire comme il fallait le dire. Remerciez le bien affectueusement de ma part mon cher Adolphe. Je ne puis encore dire que bien confusément tout ce que je voudrais que vous deviniez tous deux, je suis dans la peine et dans le souci, nos affaires ici sont loin d'être réglées, et en gémissant de n'avoir pu embrasser une dernière fois celle qui fut ma mère, je dois calculer et réfléchir aux moyens d'établir définitivement et solidement ma petite famille. Ce sont des considérations de l'ordre le plus sérieux qui m'ont empêchée de partir, je sais que je me suis imposé par égard pour Hans la plus dure des privations, et cependant j'ai au fond de l'âme comme un perpétuel reproche, comme si je m'étais trompée sur le rang des devoirs. Vous pouvez comprendre d'après cela mon cher Adolphe, quels sont les sentiments que je garde à ceux qui ont occupé ma place, ont rendu ma présence inutile par leur sollicitude et leur dévouement, et ont adouci les derniers moments de celle dont l'amour béni a choyé mon enfance ! Vous feriez une bonne œuvre cher Adolphe, en me parlant avec détail des derniers jours de ma grandmère, en me disant où elle a été enterrée, dans quelle église le service s'est fait, si elle a beaucoup souffert, qui a été auprès d'elle au dernier moment, qui lui a fermé les yeux. Emile n'a guère eu le temps d'écrire je le sais, peut-être êtes-vous moins surchargé d'affaires que lui et m'accorderez-vous cette triste satisfaction. Parlez-moi aussi du petit Daniel et de votre cher père<sup>1001</sup>, je voudrais ne point vous devenir étrangère et que la mort qui semble rompre les liens les consacre pour nous à jamais.

---

<sup>1000</sup> Adolphe OLLIVIER (1829-1898). Pour le rôle joué par ce frère d'Émile, voir plus haut la lettre de remerciements que Liszt lui a adressée le 12 février 1866).

<sup>1001</sup> Cosima est la tante et la marraine de Daniel, le fils d'Émile Ollivier et de Blandine. Âgé à cette date de trois ans et demi, l'enfant est élevé depuis sa naissance par son grand-père paternel Démosthène Ollivier, dans le domaine familial de La Moutte près de Saint-Tropez. Émile et Adolphe les y rejoignent généralement tous les étés. Cosima, accompagnée de Liszt, leur rendu une rapide visite deux ans plus tôt, en octobre 1864 (voir plus bas les cinq lettres de Liszt à Daniel Ollivier, ch. 2. 2.).

A travers la distance, mon cher Adolphe je vous serre la main tristement mais bien affectueusement en vouant à vous et aux vôtres un inaltérable dévouement et une indicible gratitude.

Cosima

11 Février 1866

Munich

**Autographe** : NAF 25195, f. 286-287bis. Lettre inédite à ma connaissance.

#### 2. 2. 4. 4. Complément à la biographie de Daniel Ollivier (Ch. 2. 2. Lettres 6-10)

##### **Lettre d'Émile Ollivier annonçant à Marie d'Agoult la mort de Blandine.**

13 septembre 1862

J'ai chargé mon ami PICARD de vous apprendre l'horrible malheur qui nous atteint tous les deux. Après un accouchement miraculeux de facilité, après un allaitement court et en apparence très heureux, cette pauvre et bien aimée Blandine nous a été enlevée en quelques jours.

Je n'ai rien à vous dire pour vous consoler, n'ayant rien à me dire à moi-même. Il était impossible de rencontrer en un être plus de qualités, et je ne connais qu'elle a qui on put, sans exagérer, appliquer le mot de perfection. L'avoir perdue, c'est avoir perdu pour toujours le bonheur. Il faut vivre cependant pour son fils. Daniel ! Daniel ! cela a été le dernier cri de son agonie. Il me trace le devoir que j'ai à remplir.

Je ne puis vous en dire davantage, n'ayant point encore repris la possession de moi-même, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

[Sans signature]

**Document dactylographié** : BnF, NAF 25198 f. 135. Lettre inédite à ma connaissance.

On trouve d'autres documents relatifs à ce décès dans l'album n° XX, NAF 25194 : des coupures de journaux annonçant la nouvelle et des lettres de condoléances des amis du couple.

#### 2. 2. 4. 5. Compléments à la lettre 5 de Liszt à Daniel Ollivier du 15 juin 1886.

Deux lettres témoignent des dernières relations entre Daniel Ollivier et Liszt.



## Lettre de Carolyne de Sayn-Wittgenstein à Émile Ollivier du 26 juin 1886 (extrait).

La princesse Carolyne réagit ainsi à la lettre d'Émile Ollivier qui, le 15 juin 1886, lui rend compte du séjour de Liszt chez lui à Paris en mai 1886, lui disant que Daniel a été « aux petites attentions » pour son grand-père<sup>1002</sup> :

« C'est bien à Daniel d'avoir eu ces attentions pour son grand-père [...] La figure de Liszt grandira très rapidement après lui [...] Ses qualités étant resplendissantes, quelquefois doucement fulgurantes, bienfaisantes et consolantes, ce sera pour Daniel un honneur de le donner pour aïeul à ses enfants en leur donnant vous pour grand-père<sup>1003</sup>. »

Au-delà du style hyperbolique caractéristique de la princesse, on perçoit dans ces lignes les fondements du zèle que Daniel Ollivier mettra, plus tard, à publier la correspondance de Liszt dont il était le dépositaire. Il ne transmettra pas seulement à ses enfants<sup>1004</sup> le souvenir de son « resplendissant » grand-père, mais mettra plus largement à la disposition des générations futures les écrits privés révélant les qualités humaines du grand musicien.

## Lettre de Daniel Ollivier à Franz Liszt du 20 juillet 1886<sup>1005</sup>.

Le jour même où Daniel Ollivier lui écrit cette lettre, Liszt quitte ses amis Munkacsy à Colpach pour se rendre à Bayreuth. Il est déjà atteint d'une rechute de laryngite accompagnée fièvre. Le voyage en train, de nuit, fenêtres ouvertes, aggravera son état<sup>1006</sup>. Mais tout le monde ignore encore, y compris lui-même, qu'une issue fatale l'attend dans la cité wagnérienne.

La Moutte 20 juillet 86

Mon cher grand-père

Je vous demande pardon de ne pas avoir répondu plus tôt à votre affectueuse lettre mais j'étais absorbé par la préparation d'un examen de doctorat en droit qui vient de se terminer heureusement ces jours-ci<sup>1007</sup>. Me voila aujourd'hui débarrassé, et un de mes premiers soins est de m'entretenir // un peu avec vous<sup>1008</sup>.

---

<sup>1002</sup> TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 344-345.

<sup>1003</sup> TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984, p. 348.

<sup>1004</sup> Liszt aura une fille unique : *Blandine* Berthe Cécile Ollivier (1894-1981).

<sup>1005</sup> Je recopie avec exactitude cette lettre telle qu'elle est transcrite par Claude Knepper, qui en a respecté l'orthographe, mais je ne reproduis pas l'intégralité de ses notes. On peut remarquer que Daniel Ollivier commet quelques négligences d'accent (mais par sur les « e », à la différence de Liszt).

<sup>1006</sup> WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998, p. 538.

<sup>1007</sup> C. Knepper, qui précise la nature (examen de fin de première année de doctorat en droit) et la date de cet examen (26 juin), estime que Daniel Ollivier a tardé à répondre, sans vouloir l'avouer. Or, à mon avis, il convient d'interpréter l'adverbe « heureusement » comme signifiant « avec succès », et dans ce cas, Daniel aura simplement attendu les résultats de l'examen, promulgués « ces jours-ci », pour pouvoir en rendre compte à son grand-père. Il lui écrit une fois qu'il est sûr d'avoir réussi.

<sup>1008</sup> C. Knepper signale que Daniel a d'abord écrit « avec toi », puis a remplacé « toi » par « vous ». Deux interprétations de cette correction sont possibles. Soit Daniel tutoyait son grand-père quand ils se trouvaient en présence l'un de l'autre, mais tient à respecter dans sa lettre le vouvoiement imposé par le code épistolaire, soit il a

Il est inutile de vous dire mon cher grand-père tous les vœux que je fais pour que l'opération de vos yeux reussisse pleinement. Bien que votre lettre m'assure qu'elle soit anodine et que le succès en soit certain, j'en suis bien inquiet : aussi vous demande-je de m'avertir ou plutôt de me faire avertir de l'heureux résultat dès que vous l'aurez obtenu.

Je suis persuadé que votre séjour chez les Munkacsy vous aura fait beaucoup de bien<sup>1009</sup>. Ce sont pour vous de // si bons amis que leur sollicitude a du vous entourer de tout le bien être possible. M<sup>me</sup> Munkacsy a écrit hier à mon père une charmante lettre qui nous a fait bien plaisir à tous à cause des bonnes nouvelles qu'elle nous donne de vous. Elle nous annonce votre départ pour Bayreuth ou je vous écris<sup>1010</sup>. Puissent ces représentations ne pas vous fatiguer trop<sup>1011</sup>. Ménagez vous bien, mon cher grand-père, en songeant à tous ceux qui vous aiment et vous admirent.

Je suis à St Tropez pour trois mois avec toute ma famille. Le nouveau // venu va très bien jusqu'à présent<sup>1012</sup>. Je rentrerai à Paris en Octobre pour reprendre mes études de droit.

Je vous prie, mon cher grand-père, de me rappeler au bon souvenir de tous mes parents de Bayreuth<sup>1013</sup> et de recevoir l'expression de mes sentiment [sic] sincèrement affectueux.

Daniel Ollivier

Ma belle mère et mon père me chargent de toutes leurs amitiés et de tous leurs respects pour vous.

Lettre transcrite et commentée par Claude Knepper dans *QIL* n°6, p. 47-48.

---

spontanément utilisé le tutoiement qui était en usage entre tous les membres de la famille Ollivier, et s'est repris en réalisant que cette familiarité ne convenait pas à l'égard de Liszt. Sur l'hésitation entre tutoiement et vouvoiement, voir plus haut l'annotation de la lettre n° 3 à Daniel Ollivier, du 9 novembre 1875, et le Complément, intitulé « tutoiement et vouvoiement dans les lettres de Liszt », ch. 1. 3. 4).

<sup>1009</sup> Pour les relations de Liszt avec son ami le peintre Mihaly Munkacsy et sa femme, voir plus haut la lettre n°5 à Daniel Ollivier, du 15 juin 1886.

<sup>1010</sup> Note de C. Knepper : « La présente, postée de Saint-Tropez le 20 ou le 21 juillet, a dû parvenir à Bayreuth vers le 24 juillet. Il est donc possible qu'on en ait lu le contenu à FL avant qu'il n'entre en agonie ».

<sup>1011</sup> Il s'agit des opéras de Wagner joués cet été là au festival de Bayreuth : *Parsifal* le 23 juillet, et *Tristan* le 25. Contrairement au souhait de Daniel, Liszt a assisté à ces deux représentations alors qu'il était déjà en proie à la pneumonie, et n'a pas survécu à cette imprudence.

<sup>1012</sup> Marie-Thérèse Ollivier a mis au monde le 5 juillet à La Moutte son deuxième fils (Jocelyn Samuel Émile, 1886-1956), nommé Jocelyn comme l'aîné mort en 1881. Il est parlé de sa naissance et de ses prénoms dans un échange de lettres entre Carolyne de Sayn-Wittgenstein et Émile Ollivier les 6, 9 et 26 juillet (A. TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, p. 349-353).

<sup>1013</sup> Il s'agit de Cosima et de ses enfants.

## 2. 3. Les vingt lettres de Franz Liszt à Lambert Massart

### Introduction

Les vingt autographes de lettres adressées par Liszt à Lambert Massart forment un ensemble intéressant à divers titres<sup>1014</sup>. Leur destinataire est moins connu que d'autres, mais leur contenu a été, et reste, une source importante pour les biographes de Liszt. La transcription commentée que j'en fais ici apporte quelques corrections non négligeables à l'édition réalisée par Vier en 1950, ainsi qu'un éclairage élargi par et sur le contexte de leur écriture.

### 2. 3. 1. Le destinataire : Lambert Massart (1811-1892). Brève présentation<sup>1015</sup>

*Lambert* Joseph Massart est un violoniste, compositeur et pédagogue belge installé à Paris. Né à Liège le 19 juillet 1811 dans une famille de musiciens, enfant prodige du violon dès l'âge de sept ans, il obtient en 1822 une bourse du roi des Belges pour continuer ses études musicales à Paris. Mais, à l'instar de Liszt, il se voit refuser par Cherubini l'admission au Conservatoire de Paris en raison de son statut d'étranger. Il devient alors l'élève privé d'Auguste Kreutzer, qui lui enseigne le violon, et de son frère Rodolphe (le dédicataire de la « Sonate à Kreutzer » de Beethoven), qui l'initie à la composition.

Le jeune Massart est accueilli dans la capitale française, comme cela se pratiquait souvent, chez son professeur de violon, au sein de la famille formée par Auguste Kreutzer<sup>1016</sup>, la femme de celui-ci, née Marie Péan<sup>1017</sup>, et leur jeune fils Léon de six ans son cadet<sup>1018</sup>. Après le décès d'Auguste en 1832 (précédé de celui de son frère Rodolphe en 1831<sup>1019</sup>), Massart continuera à habiter pendant une quinzaine d'années

---

<sup>1014</sup> Rappelons qu'il s'agit des 19 lettres archivées par Daniel Ollivier dans le fonds conservé au département des manuscrits de la BnF sous la cote NAF 25180. Il s'y ajoute une lettre conservée dans le département de la Musique (site Richelieu-Louvois) léguée en 1912 par Charles Malherbe, archiviste du Conservatoire National de Musique et de Déclamation (voir plus bas, à la suite de la lettre transcrite, la cote précise de ce manuscrit).

<sup>1015</sup> Source : QUITIN, José, *La musique à Liège entre deux Révolutions (1789-1830)*, Pierre Mardaga, Liège, 1997, p. 307 et suivantes. Ouvrage partiellement accessible en ligne sur le site : <[https://www.google.fr/books/edition/La\\_musique\\_%C3%A0\\_entre\\_deux\\_r%C3%A9volutions\\_17/WxhyZ-LnYWwC?hl=fr&gbpv=0](https://www.google.fr/books/edition/La_musique_%C3%A0_entre_deux_r%C3%A9volutions_17/WxhyZ-LnYWwC?hl=fr&gbpv=0)> [consulté le 31/08/2021].

<sup>1016</sup> **Auguste KREUTZER** (1778-1832) : violoniste et compositeur français, professeur de violon au conservatoire de Paris à partir de 1826. Jeune frère de Rodolphe Kreutzer, qui était de douze ans son aîné et fut son professeur de violon (voir ci-dessous), il accueille chez lui Lambert Massart comme élève à son arrivée à Paris.

<sup>1017</sup> **Marie KREUTZER (madame Kreutzer)**, née Péan (1783 - 1846), épouse d'Auguste Kreutzer et mère de Léon (voir notes ci-dessous). Pour plus de détails, voir plus bas la note à son sujet dans la lettre à Massart n° 1.

<sup>1018</sup> **Léon KREUTZER** (1817-1868), fils d'Auguste et Marie Kreutzer, est régulièrement cité sur un ton amical par Liszt dans ses lettres à Massart. Il deviendra pianiste, compositeur et critique musical très actif, admirateur de Berlioz. Il épousera Clémence Kautz (mademoiselle Kautz) ancienne élève de Liszt et professeur de piano des filles de celui-ci (sur « Mlle Kautz », voir plus loin la lettre n° 9 à Massart).

<sup>1019</sup> **Rodolphe KREUTZER** (1766-1831) : violoniste, compositeur (opéras, concertos pour violon, *etc.*) et chef d'orchestre français. Professeur au conservatoire de Paris de 1795 à 1826, il est l'un des pédagogues fondateurs de l'École française de violon. Il est aussi directeur de l'Opéra de 1824 à 1826. C'est à lui qu'est dédiée la sonate pour violon n° 9, op. 47 (1803), dite *sonate à Kreutzer*, de Beethoven, qu'il a rencontré à Vienne en 1798. Lambert Massart est son élève et son protégé.

chez la veuve de son professeur, en compagnie de Léon. Il restera chez madame Kreutzer jusqu'à la mort de celle-ci, en 1846<sup>1020</sup>. Il épousera ensuite, en 1849, à l'âge de 38 ans, une pianiste belge de haut niveau, Louise-Aglé Masson, ancienne élève de Liszt, qui obtiendra en 1875 un poste de professeur de piano au conservatoire de Paris<sup>1021</sup>.

La carrière musicale de Massart se développe rapidement. En 1829, il est finalement admis au Conservatoire de Paris, à l'âge de 18 ans, dans la classe de composition et de théorie musicale dirigée par P. J. Zimmermann<sup>1022</sup>, et dans la classe de contrepoint et fugue de F.-J. Fétis<sup>1023</sup>. Parallèlement, il remporte des succès en tant que violoniste dans le cadre des Concerts Spirituels organisés par l'Opéra, et devient un virtuose reconnu, se produisant aux côtés de Liszt et de Thalberg. À partir de 1843, il enseigne le violon au Conservatoire de Paris, où il mènera une longue carrière de pédagogue très apprécié, qui s'achèvera peu avant sa mort en 1892. Excellent violoniste, il n'a toutefois pas recherché la gloire du concertiste, et reste surtout connu pour ses ouvrages pédagogiques sur l'enseignement du violon.

Massart est l'un des plus anciens et des plus fidèles amis de Liszt, qui l'appelle volontiers son Pylade. Liszt lui confie la gestion de ses intérêts à Paris quand il est absent de la capitale. Il le charge ainsi de l'édition de ses œuvres en France durant les années 1837-1840, lors de son voyage en Italie en compagnie de Marie d'Agoult<sup>1024</sup>. Plus tard, en 1844, quand éclate le terrible conflit sur l'éducation des enfants du couple qui vient de rompre, Liszt, alors en tournée de concerts dans le sud de la France et la péninsule ibérique, confie à Massart la défense de ses intérêts paternels, qu'il sent menacés à Paris<sup>1025</sup>. Les relations entre ces deux amis ne nous sont connues, du moins pour l'instant, que par les lettres de Liszt dont j'effectue ici la réédition, d'où l'intérêt de celle-ci, puisque nous ne disposons pas des réponses de Massart<sup>1026</sup>.

Une expression particulièrement vivante et touchante de l'amitié qui liait ces deux musiciens nous est fournie dans la *Lettre d'un bachelier ès musique* publiée le 2 septembre 1838 dans la *Revue et Gazette Musicale de Paris*. Cet artefact littéraire de lettre personnelle est adressé, justement, « à Lambert Massart ». On y lit les réflexions acerbes de Liszt sur « le grotesque personnage » que constitue celui de « musicien-

---

<sup>1020</sup> Sur la mort soudaine de madame Kreutzer, voir la lettre à Massart n° 18, de février 1847. À travers les lettres de Liszt, on devine que madame Kreutzer a joué un rôle maternel auprès de Lambert Massart, et que Liszt lui-même lui portait une affection presque filiale. La plupart des lettres de Liszt à Massart se terminent par des salutations à transmettre à madame Kreutzer et à Léon.

<sup>1021</sup> Sur ce mariage, voir la lettre à Massart n° 19, du 12 juillet 1849.

<sup>1022</sup> **Pierre Joseph Guillaume ZIMMERMANN** (1785-1853), pianiste et pédagogue français, professeur au Conservatoire de Paris à partir de 1816 (voir aussi plus loin la lettre à Massart n° 1).

<sup>1023</sup> **François-Joseph FÉTIS** (1784-1871), compositeur, critique musical et musicographe belge. En 1821, il obtient un poste au Conservatoire de Paris pour enseigner le contrepoint et la fugue. À partir de 1827, il s'oriente vers des travaux de critique musicale et d'historien de la musique et crée l'hebdomadaire *La revue Musicale*, qui fusionne en 1834 avec la *Gazette musicale de Paris* de Maurice Schlésinger pour former la *Revue et gazette musicale de Paris* (voir plus loin la note sur ce nom attenante à la lettre n° 1 à Massart, et l'annexe sur l'édition musicale à Paris).

<sup>1024</sup> Voir la série n°1 des lettres à Massart.

<sup>1025</sup> Voir la série n°2 des lettres à Massart

<sup>1026</sup> La documentation sur Lambert Massart est peu fournie dans les ouvrages actuellement disponibles, publiés principalement en Belgique.

voyageur », l'évocation critique de ses concerts de piano à Milan, ville italienne où la musique est subordonnée aux mondanités, ainsi qu'un fascinant rêve symbolique sur la fonction de l'artiste. Et soudain, en conclusion, apparaît un pittoresque et nostalgique tableau : la complicité qui unissait naguère les deux jeunes amis à Paris y surgit, aussi joyeuse que studieuse, en touches vives, quasi musicales, empreintes d'un lyrisme rare sous la plume de Liszt.

Adieu, mon ami. Ma lampe s'éteint, le jour approche. Je me suis laissé aller à causer ainsi que nous avons coutume autrefois dans ma mansarde de la rue de Provence. Pauvre mansarde ! ne l'avez-vous point oubliée ? Vous souvenez-vous de ces douze pieds carrés toujours réjouis par le soleil, toujours encombrés d'indispensables inutilités, auxquelles l'esprit d'ordre et l'arrangement de mon excellente mère faisaient une guerre si impitoyable ? Vous souvient-il du gros Plutarque in-folio qui nous servait tour à tour de pupitre et de siège ? Vous rappelez-vous nos bons gros rires sans cause, nos innombrables facéties, notre joie d'écolier quand nous allumions nos cigares avec quelque article de critique qui me tançait vertement, tout en nous enseignant les principes esthétiques du beau ? Tout cela vous est-il présent comme à moi ? Votre pensée vient-elle parfois chercher l'ami absent pour le faire asseoir à vos côtés, partager vos travaux, applaudir à vos succès, sourire à vos joies ? Oh ! dites qu'il en est ainsi ! Dites que rien n'est changé. Dites qu'à mon retour je retrouverai ma place à votre foyer, mon abri dans votre cœur. Dites aussi que j'entendrai de nouveau les accords énergiques et vibrants, ces chants pleins de tendresse et de mélancolie que je n'ai jamais pu écouter sans me sentir profondément ému, et qui restent pour moi l'idéale expression de votre bienfaisante et fidèle amitié<sup>1027</sup>.

On verra que les lettres « réelles », c'est-à-dire adressées en privé à Massart, sont dépourvues de tels épanchements. Liszt s'y montre sobre et pudique. Ce passage de la *Lettre d'un bachelier* constitue donc un document précieux, qui nous dévoile la nature, sincère et solide, de ses sentiments pour cet ami<sup>1028</sup>.

Une autre touche, empreinte d'un humour bienveillant, complètera le portrait de Massart. C'est à la fin d'une lettre de Liszt à sa mère, du 22 octobre 1837, que l'on découvre cette amusante allusion au physique de son ami, âgé comme lui de 26 ans : « Embrassez Massart pour moi et recommandez-lui un petit livre que je viens de voir annoncé dans le journal : "Traité sur l'Embonpoint" - moyen de le prévenir

---

<sup>1027</sup> « Lettre d'un bachelier ès musique n° VIII – 2 septembre 1838 - À Lambert Massart », dans STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, p. 122-138, citation p. 133. Cette *Lettre d'un bachelier* se poursuit par un P. S. narratif le voyage de Liszt à Vienne, marqué par les succès inouïs de ses concerts donnés au profit des victimes des inondations du Danube à Pest, et par la découverte de son amour patriotique pour la Hongrie. La lettre réelle de Liszt à Massart, écrite à Venise le 3 juin 1838 (lettre à Massart n°6), est laconique sur ce sujet, pour lequel elle renvoie à la lettre journalistique du Bachelier. C'est Massart qui gérait la publication des articles de Liszt dans les revues parisiennes à cette époque, il en avait donc la primeur ; lui faire deux fois le même récit aurait été redondant.

<sup>1028</sup> La plume de Marie d'Agoult, ouvertement sollicitée par Liszt pour les articles du *Bachelier* écrits « à quatre mains », n'est sans doute pas étrangère aux effets de style ornant ce passage, mais on perçoit derrière ceux-ci l'authenticité des moments vécus : c'est indéniablement Liszt qui apporte la chair des souvenirs et la vérité de l'émotion.

et de le combattre sans accidents, fruits de six ans de recherche par le docteur Léon de La Panouse et Pelleport » chez Dentu, Palais Royal Galerie d'Orléans<sup>1029</sup>. »

### 2. 3. 2. Le corpus des lettres de Liszt à Massart : une seule édition antérieure (Vier 1950), épuisée et entachée d'erreurs.

Le corpus des lettres de Liszt adressées à Lambert Massart est composé de 20 lettres. Pour 19 d'entre elles, les autographes sont archivés à la BnF sous la cote NAF 25180, folios 15 à 67, lettres numérotées au crayon de 9 à 27 ; réalisées sous forme de « plis », elles sont dépourvues d'enveloppes. Il s'y ajoute une lettre dont l'autographe est, lui aussi, conservé à la BnF, mais dans un autre fonds d'archives<sup>1030</sup>. Après celui des lettres adressées à sa mère (26 autographes), c'est le deuxième ensemble de lettres ayant un même destinataire (19 autographes) que j'ai retenu<sup>1031</sup>.

Les 19 autographes des lettres à Massart ont fait l'objet d'une seule publication, datant de plus d'un demi-siècle<sup>1032</sup>. Ils figurent dans l'édition réalisée par Jacques VIER, *Franz Liszt, l'artiste, le clerc, documents inédits*, Éditions du Cèdre, Paris, 1950. Cette édition, précieuse en son temps car elle fournissait aux biographes des documents inédits, est restée jusqu'à aujourd'hui la seule et unique source d'information sur des pages importantes de la vie du musicien. Or, malgré la fiabilité globale de ce travail de déchiffrement, on y décèle un certain nombre d'erreurs de transcription ainsi que des lacunes<sup>1033</sup>. Certains points de la biographie de Liszt, repris régulièrement d'ouvrage en ouvrage à partir de l'édition de J. Vier, demandent dès lors à être rectifiés ou complétés. Par ailleurs, cet ouvrage, épuisé depuis longtemps, n'est plus accessible que dans quelques bibliothèques, et les exemplaires conservés tombent souvent en lambeaux. Il convenait donc de proposer une nouvelle publication de cette correspondance, sous la forme d'une édition critique moderne.

---

<sup>1029</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F29, p. 113.

<sup>1030</sup> Richelieu – Musique – magasin de la Réserve : LA-LISZT FRANZ-19.

<sup>1031</sup> Si j'ai écarté l'ensemble des 21 lettres de Liszt à Émile Ollivier contenues dans l'album NAF 25180, c'est parce que celles-ci sont actuellement en cours de publication, par Claude Knepper, sur le site du CNRS (voir plus haut, dans le chapitre 1. 3).

<sup>1032</sup> Le vingtième autographe, ignoré de Vier, a été publié par La Mara, dans *Franz Liszt's Briefe*, VIII, lettre 30, p. 28. Il s'agit d'une brève lettre de recommandation pour un jeune violoniste allemand, M<sup>r</sup> Koettlitz. Je fais figurer cette lettre dans cette première série, à sa place chronologique, après la dernière lettre contenue dans NAF 25180. Elle peut être intégrée dans mes commentaires sur cette première série, car c'est une lettre de recommandation pour un violoniste. En cela, elle touche, elle aussi, au thème de la vie musicale qui est au centre de cet ensemble.

<sup>1033</sup> Mon mémoire de master, soutenu à l'université de Strasbourg le 18 juin 2014, en a proposé une première mise à jour. Les erreurs de l'édition de J. Vier sont signalées en notes dans ma présente thèse (en caractère italique), et reprises de façon synthétique dans 2. 1. 5.

### 2. 3. 3. Deux périodes, deux thèmes : l'édition des compositions de Liszt à Paris, le conflit avec Marie d'A. sur la garde des enfants.

Des lettres que Liszt a adressées à Lambert Massart, nous ne connaissons que celles qui sont archivées à la BnF, dans les deux fonds d'archives que je viens de mentionner. À l'heure actuelle, d'après mes recherches, seules deux lettres supplémentaires sont connues. L'une a donné lieu à une publication, en 1905, par La Mara, qui précise que l'autographe appartient à la collection privée de Charles Malherbe ; il s'agit d'une lettre de Liszt à Massart datée du 16 octobre 1841, qui figure en tant que dernière lettre de cette première série. L'autre, de novembre 1837, a été éditée plus récemment, en 1986, en traduction hongroise, dans une revue hongroise peu accessible au public français (la transcription du texte original français, présentée en note dans la revue, comporte à l'évidence quelques erreurs, et il ne s'agit que d'un extrait de quelques lignes<sup>1034</sup>).

Nous ignorons par qui les autographes des lettres de Liszt à Massart ont été conservés au départ, selon quels critères, et par quels intermédiaires ces lettres sont parvenues jusqu'à Daniel Ollivier. Il paraîtrait vraisemblable qu'Émile Ollivier, ou son fils Daniel, les ait obtenues de Lambert Massart lui-même ou d'un membre de sa famille (Massart est mort en 1892, Émile Ollivier en 1913), mais c'est une pure hypothèse. Par ailleurs, il paraît improbable que la correspondance de Liszt avec Massart se soit totalement interrompue entre 1840 et 1844, et qu'elle ait cessé définitivement après 1849, car on trouve maintes allusions amicales à Massart dans les lettres de Liszt à sa mère et à Marie d'Agoult durant ces années lacunaires : des lettres, peut-être nombreuses, se seront perdues. C'est d'autant plus regrettable que les sujets abordés dans les lettres adressées à cet ami présentent un intérêt particulier pour la connaissance de Liszt, attestant la richesse de la relation entre les deux hommes.

Ces lettres conservées concernent deux moments importants de la vie de Liszt. Le premier correspond principalement aux années de pèlerinage en Italie avec Marie d'Agoult (juillet 1837 - octobre 1839), séjour marqué pour lui par une vie culturelle très riche (dans le domaine de la musique mais aussi de l'architecture et de la peinture), une publication importante d'articles sur la vie musicale (les fameuses *Lettres d'un Bachelier ès musique*), mais aussi par un intense travail de composition. Le deuxième moment, très différent, se situe lors des pérégrinations de Liszt comme pianiste virtuose à travers l'Europe (1840-1848), période brillante dans sa vie publique, mais assombrie dans sa vie intime par le violent conflit survenu entre Marie d'Agoult et lui-même dans leur vie amoureuse, et à propos de l'éducation de leurs trois enfants.

Pour la republication de ces lettres, je me suis fixé deux objectifs principaux : d'une part, fournir des documents strictement fidèles aux autographes (en corrigeant l'édition de Vier), d'autre part, éclairer ces lettres par des commentaires sur des sujets encore peu étudiés à ce jour.

---

<sup>1034</sup> Lettre publiée par György KROÓ, dans *Az első Zarándokév, AZ ALBUMTÓL A SUITE-IG*, Zeneműkiado, Editio Musica, Budapest, 1986. On lit p. 34, dans la note 24 attachée à l'extrait traduit en hongrois : « lettre inédite appartenant à Thérèse Marix-Spire » (fonds privé).

## 2. 3. 4. Organisation de ma publication : liste des lettres, regroupement en deux séries

En fonction des dates et des sujets abordés, les lettres du corpus peuvent être regroupées en deux séries :

La série 1 regroupe les lettres de la période 1837-1841, comme on vient de le dire : elles sont centrées principalement sur la publication des œuvres de Liszt à Paris durant son absence de la capitale. Le thème dominant est professionnel.

La série 2 regroupe les lettres de la période 1844-1849 : la majorité d'entre elles portent sur un seul sujet, le problème posé par l'éducation des enfants de Liszt au moment de la rupture entre leur mère et lui. Les deux dernières se rattachent plus largement au thème des liens familiaux, intéressant la vie personnelle de Massart (son mariage, un décès). Le thème dominant est familial.

### Liste chronologique des autographes de Liszt à Lambert Massart dans NAF 25180<sup>1035</sup>

#### **Série 1**<sup>1036</sup>

*Les lettres sont numérotées par moi-même de L. 1 à L. 9, par le manuscrit de l. 9 à l. 17. Je signale la pagination du manuscrit en folios : de f. 15 à f. 45. Les lieux et les dates restitués par mes soins sont placés entre crochets.*

- L. 1 (l. 9, f. 15-16) : La Châtre, 30 mai [1837]
- L. 2 (l. 11, f. 18-23) : Lyon, 29 juillet 1837
- L. 3 (l. 12, f. 24-28) : Bellagio, octobre 1837
- L. 4 (l. 10, f. 17) : [Bellagio, novembre 1837]
- L. 5 (l. 13, f. 29-32) : Milan, février 1838
- L. 6 (l. 14, f. 33-36) : Venise, 3 juin 1838
- L. 7 (l. 15, f. 37-40) : Rome, 1<sup>er</sup> mars 1839
- L. 8 (l. 16, f. 41-43) : Lucques, 28 août 1839
- L. 9 (l. 17, f. 44-45) : Portsmouth, 17 août 1840
- L. 10 (LA-LISZT FRANZ -19) : Nonnenwerth, 16 octobre 1841

À ces dix autographes transcrits par mes soins est ajoutée, en complément au présent chapitre (point 2. 3. 6), une lettre supplémentaire de Liszt à Massart, reproduite à partir d'une publication dans une revue hongroise. Elle est datée de Bellagio, courant novembre 1837 (sur la transcription des symphonies de Beethoven), l'autre de Nonnenwerth, le 16 octobre 1841 (une lettre de recommandation)<sup>1037</sup>. Des fragments de diverses lettres sont en outre cités dans mes

---

<sup>1035</sup> Les indications portées entre parenthèses sont celles qui figurent dans l'album BnF, NAF 25180 (numérotation manuscrite des lettres et cotes de l'archivage).

<sup>1036</sup> La série 1 a constitué le corpus de mon mémoire de Master. J'ai repris pour la présente thèse nombre de mes commentaires d'alors, en les remaniant et surtout en les augmentant.

<sup>1037</sup> Je ne dispose que d'un bref extrait de cette lettre. Il figure dans l'article de KROÓ, *op. cit.*, 1986, p. 118.



commentaires. J'ai aussi reproduit, parmi les compléments (point. 2. 3. 6), deux lettres de Liszt adressées directement à des éditeurs de musique<sup>1038</sup>.

## Série 2

*Les lettres sont numérotées par moi-même de L. 10 à L. 19, par le manuscrit de l. 18 à l. 27. Je signale la pagination du manuscrit en folios : de f. 46 à f. 67. Les lieux et les dates restitués par mes soins sont placés entre crochets.*

L. 11 (l. 18, f. 46-47) : Toulouse, 26 août 1844

L. 12 (l. 19, f. 48-49) : Madrid, [fin 1844]

L. 13 (l. 20, f. 50-53) : [Gibraltar], 6 mars 1845

L. 14 (l. 21, f. 54-55) : [Malaga], 8 mars 1845

L. 15 (l. 22, f. 56-57) : Marseille, 29 avril 1845

L. 16 (l. 23, f. 58-59) : Marseille, 2 mai 1845

L. 17 (l. 24, f. 60-61) : Avignon, 6 mai 1845

L. 18 (l. 25, f. 62-63) : Lyon, 17 mai 1845

L. 19 (l. 26, f. 64-65) : Kiev, février 1847

L. 20 (l. 27, f. 66-67) : Weymar, 12 juillet 1849

À ces dix autographes transcrits par mes soins, j'ai ajouté, en complément (point. 2. 3. 8), cinq autres lettres de Liszt, ou adressées à Liszt ou à Massart, éclairant certains sujets abordés dans cette deuxième série. Deux sont transcrites par moi à partir des autographes du fonds Daniel Ollivier<sup>1039</sup>, quatre sont reproduites à partir de publications puisant à d'autres sources<sup>1040</sup>. Des fragments de diverses lettres sont en outre cités dans mes commentaires.

---

<sup>1038</sup> L'une est adressée à l'éditeur anglais Ignaz Moscheles le 28 décembre 1837 (lettre publiée par K. Hamburger dans une revue hongroise, voir la note correspondante dans les compléments), l'autre à la maison Breitkopf et Härtel le 15 juillet 1838 (publiée par LA MARA, *op. cit.*, VIII, L. 21, p. 8).

<sup>1039</sup> Ces deux lettres ont été écrites par madame Louise Bernard, directrice de la pension parisienne où Blandine Liszt était scolarisée, et apportent un éclairage extérieur sur les six lettres adressées par Liszt à Massart durant l'année 1845. Les autographes se trouvent dans les deux albums du fonds Daniel Ollivier où j'ai puisé mon corpus. La première lettre de madame Bernard est adressée à Massart le 5 juin 1845 (NAF 25179, f. 124-125), la deuxième à Liszt lui-même, le 10 octobre 1846 (NAF 25180, f. 175-175). Cette dernière lettre était jusque-là inédite. Pour plus de précisions, se reporter aux compléments de la série 2 des lettres à Massart (point 2. 3. 8).

<sup>1040</sup> Il s'agit, pour ces trois lettres, d'un échange entre Liszt et ses filles, contemporain de la lettre de Liszt n°12 à Massart, envoyée de Gibraltar le 6 mars 1845. Les autographes ne se trouvent pas dans le fonds Daniel Ollivier. J'ai reproduit le texte des deux lettres échangées entre Liszt et Blandine début mars 1845 à partir de leur publication par Daniel Ollivier dans D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 25-26. Quant à la lettre de Liszt à Cosima, datée du 5 mars 1845 à Gibraltar, elle se trouve dans l'édition réalisée par HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 23. Pour plus de précisions, se reporter aux compléments à la série 2 des lettres à Massart.

## 2. 3. 5. Transcription annotée et commentée des lettres de Liszt à Massart [Série 1 des lettres de Liszt à Massart (1837-1841), 10 lettres]

### Introduction

#### **Contexte biographique et répartition des lettres**

Sur les dix lettres de cette première série, huit ont été écrites lors du voyage de Liszt avec Marie d'Agoult en Italie (1837-1839), la neuvième en Angleterre au moment de la tournée de Liszt outre-Manche, et la dixième, lors d'un séjour de Liszt avec Marie D'Agoult sur l'île rhénane de Nonnenwerth. Elles sont inégalement réparties dans le temps. Leur fréquence est assez régulière entre juillet 1837 et juin 1838 (6 lettres), alors que le couple mène une vie culturelle intense dans le nord de l'Italie, entre la dernière étape française chez George Sand, et le retour de Liszt à Venise, après ses concerts de Vienne en faveur des inondés du Danube. Viennent ensuite neuf mois sans lettre, jusqu'à celle envoyée de Rome en mars 1839 (lettre 7), puis à nouveau six mois de silence<sup>1041</sup> jusqu'au 28 août de la même année (lettre 8), moment où Liszt, depuis la Toscane, annonce à Massart son projet de tournée européenne pour l'automne. Une année encore se passe avant la lettre suivante, d'août 1840 (lettre 9) : entre-temps Liszt et Marie ont choisi de vivre séparés à partir d'octobre 1839 ; ils ont quitté l'Italie, elle pour reprendre une vie mondaine et commencer une carrière littéraire à Paris, lui pour entamer une série de tournées dont il attend des succès lucratifs, car il a désormais la charge de trois enfants, et projette dans l'immédiat de financer l'érection d'un monument en l'honneur de Beethoven à Bonn. La dernière se situe au moment de retrouvailles entre Liszt et sa compagne lors des tournées européennes du virtuose.

#### **Thèmes et caractéristiques des lettres**

##### ***Absence de références aux enfants de Liszt et à Marie d'Agoult.***

Un lecteur d'aujourd'hui peut s'étonner de ne trouver dans ces lettres aucune mention de la situation familiale de Liszt, alors que deux enfants lui sont nés durant cette période italienne : Cosima le 24 décembre 1837 à Côme, et Daniel le 9 mai 1839 à Rome. L'aînée, Blandine, avait vu le jour le 18 décembre 1835 à Genève. Cinq ans plus tard en revanche, dans la deuxième série des lettres de Liszt à Massart, en 1844 – 1845, il ne sera question que de ces enfants, comme on le verra plus loin. Force est de constater que pendant le voyage d'Italie, Liszt garde à l'égard de son ami, sinon le secret, du moins une grande réserve à ce sujet qui touche à sa vie intime.

---

<sup>1041</sup> En fait, l'absence d'autographes archivés ne signifie pas que la correspondance se serait interrompue entre Liszt et Massart durant ces longues périodes. Il est plus vraisemblable que certaines lettres aient été perdues, comme le fait supposer cette promesse de Liszt dans sa lettre à Massart du 28 août 1839 annonçant son départ en tournée : « *Alors mes lettres deviendront un peu plus intéressantes. Je vous écrirai fidèlement de Munich, de Vienne, de Leipzig et de partout où j'aurai quelque chose à vous dire* » (lettre n° 9). Nous n'en avons conservé aucune de cette période.

La teneur générale des lettres de cette série peut être qualifiée de « professionnelle ». La vie privée de Liszt avec sa compagne y est à peine évoquée, il écrit « je » là où Marie, dans sa correspondance avec ses amis, emploie le « nous » désignant le couple qu'ils forment<sup>1042</sup>. Or plus tard, lorsque Marie sera retournée à Paris, Massart fera partie du premier cercle amical de la comtesse, comme en attestent maints passages de la correspondance entre Liszt et celle-ci<sup>1043</sup>. L'emploi du singulier ne signifierait donc pas, de la part de Liszt, un souci de discrétion lié aux convenances sociales (sa liaison avec la comtesse faisait scandale dans la haute société). Il est plus vraisemblable que le ton et le contenu de ses lettres à Massart soient dictés par la conception qu'il se fait de l'amitié et de la correspondance. Quand il s'adresse par lettre à cet ami, musicien comme lui et bien placé dans le milieu parisien culturel, c'est essentiellement pour parler « métier ».

### ***Thème principal : « des commissions de marchands de musique »***

Ces lettres présentent en effet comme thème principal l'édition, à Paris, des pièces que Liszt est en train de composer et des articles qu'il écrit lors de ce séjour italien, où il travaille intensément. La plupart d'entre elles contiennent une longue liste de commissions confiées à Massart concernant les éditeurs musicaux et les directeurs de journaux parisiens, comme on le verra à propos de chaque lettre. À cette occasion on apprend aussi à quels autres éditeurs européens ces œuvres sont confiées. Ce corpus représente donc une source particulièrement riche pour les biographes du musicien, qui jusqu'à présent y ont puisé à travers l'édition de Vier. Les erreurs commises par celui-ci sont rectifiées dans mes transcriptions<sup>1044</sup>. On voit en outre apparaître derrière ces demandes, et parfois même de façon explicite (mais discrète), la profonde ambition de Liszt : son objectif est de devenir un compositeur reconnu. Ses années de « saltimbanque » ne constituent qu'une étape, nécessaire économiquement, mais aussi pour acquérir la reconnaissance du public et des critiques, vers la réalisation de son véritable projet : se consacrer totalement à la composition musicale<sup>1045</sup>.

### ***Productions musicales et littéraires de Liszt citées dans ces lettres<sup>1046</sup>***

- des partitions : les transpositions pour piano des symphonies de Beethoven n° 5, n°6 et n°7, de douze *Lieder* (LW A 42) et du *Voyage d'hiver* de Schubert ; de l'ouverture des *Français Juges* et de celle du *Roi Lear* de Berlioz ; des *Soirées musicales de Rossini* ; la mise au clair du morceau de concert (le « monstre ») de la princesse Belgiojoso, regroupant les *morceaux de bravoure* pour piano de six compositeurs sous le titre de

---

<sup>1042</sup> DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.* t. 2, 2004 (ensemble des lettres).

<sup>1043</sup> Voir GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001 (ensemble des lettres).

<sup>1044</sup> La liste de mes corrections figure en complément des lettres à Massart, série 1 (point 2. 3. 6. 3).

<sup>1045</sup> Cette ambition a habité Liszt dès son plus jeune âge, comme le montre Malou Haine dans un article retraçant son évolution jusqu'à la veille des « années de pèlerinage ». Voir « Franz Liszt à Paris (1823-1835) : de l'enfant prodige à l'artiste compositeur », dans *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 351-371.

<sup>1046</sup> Les œuvres de Liszt sont regroupées dans les deux Index à la fin de la thèse.

L'Hexaméron ; les compositions pour piano de Liszt : les *Grandes Études*, quelques pièces de l'*Album d'un Voyageur*<sup>1047</sup>, le *Grand Galop chromatique à deux et quatre mains* ; les *Nuits d'été au Pausilippe* d'après Donizetti.

- des articles : ceux parus dans la *Gazette musicale* sous le titre de *Lettres d'un bachelier ès musique*, sur Alkan (22 octobre 1837), sur Schumann (12 novembre 1837), à *Louis de Ronchaud* (23 mars 1838), à *Adolphe Pictet* (11 février 1838), sur *la Scala* (27 mai 1838) et enfin, écrite à cette époque mais non citée dans les autographes, la lettre d'un bachelier à *Hector Berlioz* (novembre 1839) ; les articles qui sont parus dans la revue *L'artiste* : sur *Venise* (lettre d'un bachelier parue en quatre feuillets de juin à août 1839) et peut-être la double lettre sur *Gênes et Florence* (3 novembre 1839)<sup>1048</sup> ; une préface à ses transpositions pour piano des symphonies de Beethoven<sup>1049</sup> ; un article sur Bartolini (inséré dans *Gênes et Florence*)<sup>1050</sup>.

### ***Éditeurs de musique et directeurs de revues cités***<sup>1051</sup>

Les éditeurs de musique parisiens cités dans ces lettres : Bernard Latte, Simon Richault, Maurice Schlésinger et Eugène Troupenas, avec son associé Jacques Étienne Masset, sont les éditeurs principaux de Liszt à Paris ; s'y ajoutent occasionnellement Pierre Bobœuf, Henry Lemoine, les frères Marquerie, Antoine Meissonnier, Antonio Paccini et Georges Schonenberger.

Pour les éditeurs des autres pays, on trouve : Giovanni Ricordi à Milan, Breitkopf et Härtel à Leipzig, Friedrich Hofmeister à Mayence, les frères Schott à Mayence et à Paris, Robert Cocks<sup>1052</sup> et Willis à Londres.

Pour les revues musicales éditant ses articles, Liszt fait appel à Maurice Schlésinger, directeur de *La Revue et Gazette musicale de Paris*, et à Jules Janin, *collaborateur à L'artiste et au Journal des débats*.

### ***Thèmes secondaires et particularités : bribes de la vie musicale en Italie, ton de camaraderie et protestations d'amitié.***

Mais ces lettres de Liszt à Massart ne sont pas de sèches lettres professionnelles, les commissions s'accompagnent de marques de courtoisie et d'amitié. Liszt y donne de ses nouvelles : il informe son ami

---

<sup>1047</sup> Voir les lettres à Massart n° 3 et n° 6 pour l'identification de ces pièces musicales, qui ont posé problème.

<sup>1048</sup> Voir la lettre à Massart n°8, note sur l'identification de cet article publié en deux parties.

<sup>1049</sup> L'autographe de cette « préface », adressé à Massart à l'automne 1837, figure plus bas en tant que lettre à Massart n° 4. Publiée en 1840 à Leipzig par Breitkopf & Härtel, en tête des arrangements pour piano des symphonies de Beethoven réalisées par Liszt, cette préface est restée inconnue en France jusqu'à l'édition de Vier en 1950. Il s'agit d'un texte théorique important, dans lequel Liszt développe un remarquable éloge du piano.

<sup>1050</sup> Un article de synthèse récent sur ces productions littéraires de Liszt, écrites en collaboration avec Marie d'Agoult, est disponible en ligne : Céline CARENCO, « Liszt, Franz : Lettres d'un bachelier ès-musique (1837-1841) », Notice du *Dictionnaire des écrits de compositeurs*, Dicteco [en ligne], dernière révision le 17/01/2018, <<https://dicteco.humanum.fr/article/2484>> [consulté le 20/03/2020].

<sup>1051</sup> Dans mon mémoire de master intitulé *Réédition des lettres de Franz Liszt à Lambert Massart (1837-1840) Un accès renoué à la connaissance du monde de l'édition musicale à Paris sous la Monarchie de Juillet*, j'ai exploré ce domaine d'activité économique et culturel dont dépendait Liszt. J'en intègre un chapitre remanié dans l'Annexe 11, intitulée : « Le paysage de l'édition musicale à Paris vu à travers les lettres de Franz Liszt à Lambert Massart (1837-1840) ».

Par ailleurs, deux lettres de Liszt à des éditeurs de musique étrangers, Breitkopf & Härtel à Leipzig et Ignaz Moscheles à Londres, sont présentées, elles aussi, en complément de la série 1 des lettres à Massart.

<sup>1052</sup> Vier a omis le paragraphe de la lettre de Liszt citant cet éditeur, qui est donc absent de son édition (lettre à Massart n° 7).

de ses concerts en Italie, à Vienne et en Angleterre, lui annonce ses projets de voyage, et agrmente souvent ces indications matérielles d'anecdotes pittoresques tirées de sa vie mondaine ou personnelle<sup>1053</sup>. Il lui parle aussi de la vie musicale des lieux où il se trouve, des artistes qu'il rencontre. On constate cependant que les récits détaillés sont absents de ses lettres : les éléments narratifs et descriptifs sont traités en touches rapides, sur un mode elliptique et souvent humoristique. Ses lettres à Massart présentent en outre un ancrage dans le contexte concret de leur écriture, Liszt faisant des remarques sur sa graphie, ajoutant des allusions au temps qu'il fait, ou indiquant l'heure à laquelle il écrit. Enfin, il commence et termine toujours par des remerciements, parfois des excuses, de vives protestations d'amitié et de reconnaissance, et des salutations à transmettre. Un lecteur actuel, à la recherche d'éléments concrets, personnels, sur le vécu et le ressenti de Liszt durant ses voyages, peut se trouver déconcerté par la proportion importante des passages consacrés aux civilités épistolaires. On peut cependant déceler dans ces développements un sens autre que strictement social : ils révèlent certes chez Liszt un respect du savoir-vivre, mais aussi un penchant naturel à l'amabilité.

On voit donc que les lettres de Liszt à Massart de la période 1837-1840 se caractérisent par un alliage de communication professionnelle et de conversation amicale. Empreintes d'une rondeur chaleureuse et d'une malicieuse complicité, elles restent toutefois cantonnées dans la sphère sociale, professionnelle, sans accès à l'intimité<sup>1054</sup>. Les lettres de la deuxième période seront d'un autre ton, toujours affectueux, mais plus sombre et plus tendu.

## Lettre 1 – La Châtre, 30 mai [1837]

---

**Contexte biographique.** Après leur séjour en Suisse, de juin 1835 à octobre 1836, Liszt et la comtesse Marie d'Agoult sont revenus provisoirement à Paris, en attendant de faire le voyage d'Italie, devenu un classique à l'époque romantique. Durant l'hiver 1837, Liszt a donné de nombreux concerts dans la capitale française ; la *Gazette Musicale* de Schlésinger en a rendu compte, et a publié la *Lettre d'un Bachelier ès musique* : « À un poète voyageur. À M. George Sand » (*1<sup>ère</sup> partie*). Le 31 mars a eu lieu le célèbre duel pianistique entre Liszt et Thalberg dans les salons de la Princesse Belgiojoso ; les variations commandées par celle-ci à six compositeurs ne sont pas toutes achevées, Liszt est chargé de leur mise en forme finale<sup>1055</sup>. Depuis le 2 mai, Liszt et Marie d'Agoult séjournent ensemble chez George Sand, leur amie commune, à Nohant près de La Châtre (Indre).

---

<sup>1053</sup> Ainsi, dans la lettre n° 3 (son rêve sur d'Ortigue, le bon mot d'un violoniste), n° 5 (ses occupations mondaines et même sportives), n° 6 (hommage de Thalberg, éloge touristique de l'Italie de Nord), n° 7 (son opinion sur Rome, sa rencontre avec Ingres, une petite brouille avec d'Ortigue) et n° 9 des rengaines musicales agaçantes).

<sup>1054</sup> On peut les comparer à une autre lettre adressée, elle aussi, à un pair, la lettre de Liszt à Janin (voir plus loin en 4. 2. 4 « À divers autres destinataires » L. 10) : Liszt s'y montre plus véhément et plus caustique, comme il le fait lorsqu'il s'adresse à Berlioz. Massart apparaît vraiment comme le Pylade de Racine : un ami à toute épreuve, devant lequel on ne joue pas de rôle.

<sup>1055</sup> Voir plus bas la note sur *l'Hexaméron*.

**Commentaires.** Mes commentaires sur les lettres à Massart, qui offrent un terrain privilégié pour l'analyse de l'écriture de Liszt, sont insérés dans le chapitre 1, aux paragraphes 1. 3. 3 (La plume de Liszt, variations et classicisme) et 1. 4. 3 (L'apport de mes analyses, synthèse).

La Châtre, 30 mai 1835 [1837]<sup>1056</sup>

Comme vous êtes la dernière personne [sic] à laquelle j'ai serré la main à mon départ, mon cher Massart, il est juste que vous soyez aussi la première à [sic] recevoir 3 lignes gribouillées [sic.]<sup>1057</sup> à ma façon<sup>1058</sup>.

Que vous écrirai-je mon bon ami, que vous ne sachiez à l'avance ? Je suis content, heureux, cent fois heureux du repos que je goûte ici. J'écrivaille, je jouaille, je lisaille<sup>1059</sup> et je promenaille, mais tout cela très sobrement. Ma santé est parfaite (je dis cela pour cette bonne<sup>1060</sup> Mme Kreutzer<sup>1061</sup> qui à [sic.] la bonté de s'intéresser maternellement à moi.)

Dans une quinzaine, je ferai un effort pour donner signe de vie aux 4 ou 5// personnes qui sont en droit d'exiger ce soin de ma part. Mais<sup>1062</sup> jusqu'à présent, je ne me suis pas encore senti le courage de secouer<sup>1063</sup> ma paresse naturelle et habituelle.

Pour vous qui savez mener de front les affaires, l'art, et les affections et les convenances,<sup>1064</sup> je vous envie bien, allez --- tout ce que je puis faire, c'est d'arriver à un à peu près, et encore, ce n'est qu'après bien des retards et bien des efforts !

---

<sup>1056</sup> Liszt semble avoir écrit 1835 et non 1837 (la graphie des chiffres est parfois ambiguë) ; Vier (op. cit., p. 28 n. 1) signale qu'il s'agit là d'un lapsus, le contenu de la lettre faisant clairement référence au deuxième séjour de Liszt et Marie d'Agoult chez George Sand à Nobant (la correspondance de Nobant passait par La Châtre), à la veille de leur départ pour l'Italie via Lyon et la Suisse en août 1837. De plus, dans les archives de la BnF, quelqu'un a écrit au crayon, à gauche : « Manuscrit autographe » [sic], au centre le chiffre « 9 » (qui est le numéro de la lettre), et a barré le «-5» de «1935» en le remplaçant par un «7» ; enfin, le tampon de la poste figurant sur le verso du folio 16 confirme qu'il s'agit bien de l'année 1837.

<sup>1057</sup> Généralement, Liszt n'accorde pas les participes passés. Je ne signalerai donc pas ces entorses à la grammaire, sauf en cas d'accord réalisé, mais de façon erronée.

<sup>1058</sup> Liszt s'excuse souvent auprès de Massart de sa mauvaise écriture (lettre 3 « ce grimoire », lettre 4 « mon écriture anglaise », lettre 8 « ce gribouillis ») ; il la juge inesthétique, voire illisible (ce qui, contrairement à son complexe épistolaire, peut être simplement un lieu commun de la correspondance à cette époque, car ses lettres ne sont pas particulièrement difficiles à déchiffrer).

<sup>1059</sup> « je lisaille et » : mots ajoutés entre les lignes.

<sup>1060</sup> « bonne » : mot non déchiffré par Vier, qui a laissé un blanc.

<sup>1061</sup> « Madame Kreutzer » : il s'agit de Marie KREUTZER, l'épouse du violoniste Auguste Kreutzer et la mère de Léon Kreutzer (voir plus haut dans la biographie de Massart. au point 2. 3. 1, les notes sur les membres de la famille Kreutzer). Le jeune Massart, arrivé de Liège à Paris l'âge de 14 ans, a été logé dans la famille de son professeur de violon, comme cela se faisait souvent à l'époque. Les lettres de Liszt indiquent qu'il est resté chez la veuve d'Auguste Kreutzer après la mort de celui-ci en 1832 (Massart a vingt-et-un ans). Une autre lettre de Liszt, adressée à Marie d'Agoult le 6 mai 1840, confirme cette hypothèse : il lui conseille d'inviter Janin, et « aussi Mme Kreutzer et Massart », comme étant deux personnes liées entre elles. (GUT-BELLAS, op. cit., 2001, p. 572) Dans pratiquement toutes les lettres de ce corpus, Liszt charge Massart de pensées affectueuses pour Madame Kreutzer et pour son fils Léon. Dans sa lettre de février 1847, il lui adresse ses condoléances pour la mort de madame Kreutzer, survenue le 9 novembre 1846 en présence de Massart et de Léon (voir plus bas la lettre à Massart n° 18).

<sup>1062</sup> « Mais » : mot omis par Vier.

<sup>1063</sup> « secouer » : Vier a écrit « secourir ».

<sup>1064</sup> « les convenances » : Vier a écrit : « les bienséances ».

--- Mon retour à Paris est fort douteux. Vous l'avouerez-vous naïvement ? Ce n'est pas sans quelqu'ennui<sup>1065</sup> que je me déterminerai à y passer de nouveau<sup>1066</sup> une quinzaine de jours. J'ai besoin de courir au loin. Je ne vous reverrai donc probablement guère avant 2 ans<sup>1067</sup>, à moins que la fantaisie ne vous preñe de venir en Italie. Pourquoi pas ?//

Quand vous aurez trois minutes de libre, écrivez-moi --- Dites moi vos projets, vos ennuis, vos tristesses. Vous devez savoir maintenant que je vous aime<sup>1068</sup> et que votre amitié m'est précieuse. Nous pourrions donc causer tout au long et sans arrière pensée. Que fait Léon<sup>1069</sup> ? Je voudrais que vous le poussiez vigoureusement au travail. Il a tant de moyens ce garçon ! il ne faut pas le laisser revasser par trop. Embrassez le pour moi.

Adieu mon ami, il se fait tard car<sup>1070</sup> voilà 3 heures qui soñent --- Vous ronflez profondément à cette heure sans doute. Dormez donc en paix --- Je vais vous imiter. Bonne nuit.

FL

[Adresse :]

Monsieur Massart, Rue St Georges 18. Paris

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, lettre n° 9, f. 15-16 (Trois pages écrites et une quatrième portant l'adresse).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, lettre n° II p. 28.

**Description :** papier blanc très jauni, mat, moyennement fin, laissant apparaître l'écriture du verso par transparence, mais modérément.

Format 26/20,8 cm plié en deux. Format du pli : 13,1/7,7 cm. Restes d'un cachet brun brisé.

Marge du haut : 4,5 cm sans vedette, puis 2,5 cm, puis 2 cm.

Particularités : écriture rapide, beaucoup d'irrégularités dans l'encrage, plusieurs ratures et bavures.

**Adresse :** f. 16, v, inédite.

**Marques postales :** deux tampons ronds, un noir : LA CHÂTRE 30 [illisible] (35)1071, et un bleu, plus petit : 1 JUIN 18[3]7. Il reste quelques bribes d'un cachet de cire dont la couleur n'est plus nette (noire ? rouge ?).

<sup>1065</sup> « ennui » semble avoir d'abord été orthographié « ennuie », on ne peut décider avec certitude laquelle des deux graphies remplace l'autre.

<sup>1066</sup> « de nouveau » : mots ajoutés entre les lignes.

<sup>1067</sup> Le séjour de Liszt en Italie va durer plus de deux ans, il ne retournera à Paris qu'en avril 1840, pour de courtes périodes. Marie d'Agoult sera revenue s'y installer définitivement fin octobre 1839, avec leurs deux filles, Blandine (née à Genève le 18 décembre 1835) et Cosima (née à Côme le 24 décembre 1837), tandis que Liszt donnera priorité à ses tournées de virtuose, destinées à assurer une situation financière solide à ses trois enfants ainsi qu'à sa mère, Anna.

<sup>1068</sup> Après « aime » : un mot a été barré, qui pourrait être « d'accord », ou « d'abord ».

<sup>1069</sup> Léon KREUTZER habite chez sa mère, « madame Kreutzer » avec Massart, dont il est l'élève (voir plus haut les notices sur la famille Kreutzer au point 2. 3. 1, biographie de Massart). Liszt lui transmet, dans chacune de ses lettres adressées à Massart durant la période 1837-1840, une pensée fraternelle, voire paternelle, souvent taquine. À la date de cette lettre, Léon a vingt ans, Liszt et Massart vingt-six. En 1841, Léon Kreutzer fera paraître une brève biographie de Liszt dans le périodique illustré *Le Musée des familles* fondé par Émile de Girardin.

<sup>1070</sup> « car » : mot omis par Vier.

<sup>1071</sup> Le chiffre 35, placé dans la couronne du tampon, n'indique pas l'année, mais le numéro du département. À cette époque, le département de l'Indre portait le n° 35, et non le n° 36. Ce numéro 36 lui est échu en 1860, lors de la cession du Comté de Nice à la France entraînant la création du département des Alpes-Maritimes ; celui-ci recevant le n° 6, la numérotation des départements suivants en a été décalée d'un chiffre. Source consultée le 24/03/2014 : <<http://marcophilie.org/mqdep.html>> ; <<http://fr.wikipedia.org/wiki/Alpes-Maritimes>>.

## Lettre 2 – Lyon, 29 juillet 1837

---

**Contexte biographique.** Mi-juillet paraît la *Lettre d'un Bachelier ès musique* : « À M. George Sand » (2<sup>e</sup> partie). Fin juillet, c'est le départ du couple Liszt et Marie d'A. pour l'Italie, via Lyon.

Lyon, 29 juillet 1837

Mon bon<sup>1072</sup> cher Massart,

Quand vous m'avez demandé de ne pas vous épargner les comissions [sic] et négociations, vous ne vous doutiez certainement pas des tribulations qui viendraient vous assaillir<sup>1073</sup> un beau matin avec une lettre de votre vieil ami, le Bachelier fantastique<sup>1074</sup>.

Mais, grâces [sic] à Dieu, vous avez de boînes épaules, et une tête excellente, deux conditions indispensables pour toutes les affaires dont je vais vous charger.

Or, sachez donc que d'ici à une huitaine<sup>1075</sup> de jours, Mr Rey<sup>1076</sup> (rue Taitbout, 14) rapportera à Paris une malle contenant différents objets et, entre autres, 7<sup>1077</sup> manuscrits dont // voici les titres :

1° - Symphonie en ut mineur (de Beethoven)<sup>1078</sup> partition de Piano.

2° - Symphonie en la – idem.

3° - Symphonie pastorale – idem<sup>1079</sup>.

4° - Sept melodies de Schubert transcrites pour<sup>1080</sup> Piano seul<sup>1081</sup>.

---

<sup>1072</sup> « bon » : mot omis par Vier. Vier précise : « Allusion au pseudonyme dont Liszt signait ses articles de la *Gazette Musicale : Le Bachelier ès Musique* » (p. 29, n. 1.) - Les *Lettres d'un bachelier ès musique* ont été publiées, depuis, dans STRICKER, F.L.A.S., *op. cit.*, 1995.

<sup>1073</sup> Le mot « assaillir » recouvre un autre mot rendu illisible.

<sup>1074</sup> En référence au pseudonyme dont Liszt signait ses articles de la *Gazette Musicale* : « Le Bachelier ès Musique ». Les *Lettres d'un bachelier ès musique* ont été publiées, depuis, dans STRICKER, F.L.A.S., *op. cit.*, 1995.

<sup>1075</sup> « huitaine » : et non « quinzaine » comme l'a écrit Vier, Liszt ayant commencé ce mot par « qu », puis l'ayant repris de façon à écrire « huitaine ».

<sup>1076</sup> **Alexandre Jean-Baptiste Henri REY** (1812-1904), journaliste, écrivain et homme politique français, ami de Liszt et de Marie d'Agoult. Il a été, en 1837, à Paris, le précepteur du fils de George Sand, Maurice Dudevant. Il continuera à fréquenter Marie d'Agoult régulièrement après le retour de celle-ci à Paris en 1840, et sera élu député en 1848. (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1287 et DUPÊCHEZ, *op. cit.*, p. 295).

<sup>1077</sup> Vier avait écrit « ses », ce qui n'a guère de sens dans le contexte. Or le chiffre « 7 » est graphiquement bien identifiable, et la liste d'œuvres qui suit est effectivement numérotée par Liszt de 1 à 7.

<sup>1078</sup> « de Beethoven » : ajouté, entre parenthèses, au-dessus de la ligne.

<sup>1079</sup> Les *Symphonie n°5 en ut mineur*, et n°6 « Pastorale » en fa majeur (celle en la majeur, n° 7, ayant disparu de la première étape du projet), seront publiées par Breitkopf et Härtel à Leipzig en 1839 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 420, les auteurs précisant que cette transcription a été faite à Nohant en 1837). Les négociations de Massart rencontreront des obstacles ; finalement c'est Richault qui éditera ces morceaux à Paris à l'été 1840 d'après G. KROÓ, 1992 p. 256, seule source fournissant cette information.

<sup>1080</sup> « pour », mot bien lisible ; Vier avait écrit « sur ».

<sup>1081</sup> Sept des douze *Lieder de Schubert* (LW A 42), composés en 1837, seront en effet publiés par Richault en 1838 (Sandrine THIEFFRY, « Franz Liszt et le monde de l'édition musicale : l'exemple de la maison Schott de Mayence », in *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 307-337, p. 316 n. 32 ; elle précise que les 12 *Lieder de Schubert* comprennent les sept de la lettre 2 et les quatre de la lettre 3 ; cette note est complétée pour la date par C. REYNAUD, « Le dépôt légal des œuvres de Liszt à la Bibliothèque Royale et au Conservatoire de Musique (1825-1840) », dans *Liszt et la France*,



5° - Morceau de concert, Grandes variations di Bravura par M<sup>rs</sup> Thalberg, Pixis, Chopin, etc<sup>1082</sup>.

6° et 7° - 2 ouvertures de Berlioz (les *Francs Juges* et le *Roi Lear*), partition de Piano<sup>1083</sup>.

---

Les 2 ouvertures ainsi que la partition manuscrite de la main de Berlioz du *Roi Lear*, devront être remises immédiatement à Berlioz. -- Ceci est chose facile -- mais voici qui le devient beaucoup moins : //

Les sept Mélodies de Schubert sont destinées à Richault<sup>1084</sup> qui me les a demandé.<sup>1085</sup> Il n'y a pas la<sup>1086</sup> entre lui et moi de marché précisément ; cependant, je ne voudrais pas lui en faire cadeau. Le moins que j'en puisse accepter c'est 300 frs. Si vous pouvez m'en faire avoir 400 ce sera tant mieux. Je desirerais qu'elles fussent publiées en album cartonnés [*sic* ?]<sup>1087</sup>, et aussi chacune séparément co<sup>m</sup>me des romances<sup>1088</sup>. Si je ne me trompe, ce recueil assez soigneusement transcrit pourra avoir du succès et se vendre considérablement. Soyez donc assez gentil pour vous occuper de cette affaire. J'écris<sup>1089</sup> en même temps à Richault // pour le prévenir de votre<sup>1090</sup> visite. Il sait que c'est vous que j'ai chargé de traiter pour moi pendant mon absence.

---

dir. M. Haine et N. Dufetel, Paris, Vrin, 2012, p. 305. Liszt exprime sa satisfaction dans la lettre à Massart n° 3 (voir plus bas).

<sup>1082</sup> Le « morceau de concert » désigne les *Grandes Variations de bravoure sur la marche des Puritains* de Bellini (LW A41), intitulées ultérieurement *Hexaméron* (lettre 4, février 1838) : suite de variations composées par Sigismond Thalberg, Johann Pixis, Henry Hertz, Carl Czerny et Frédéric Chopin, avec introduction et finale de Liszt, sur une idée de la princesse **Cristina Trivulzio, princesse de Belgiojoso** (1808-1871), patriote italienne exilée, qui tient alors salon à Paris. (Source : THIEFFRY, *op. cit.*, 2012, p. 317, n. 33) ; Vier n'a pas mis de note ici, il en indique simplement le contexte et le contenu global (*op. cit.*, p. 32, n. 8). Les négociations de Massart rencontreront des obstacles (voir les lettres à Massart n° 3 et n° 6) ; la première publication à Paris de la version pour piano se fera apparemment à compte d'auteur (voir lettre n° 3). Troupenas en publiera une version de concert (LW H5) en 1839 (date supposée) selon REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 305.

<sup>1083</sup> L'arrangement pour piano de l'*Ouverture des Francs-Juges* sera publié par Richault en 1844-45 (REYNAUD, *Liszt et le virtuose romantique*, Champion, Paris, 2006, p. 262) ; celle du *Roi Lear* ne connaîtra sa première publication qu'un siècle et demi plus tard, en 1987 (C. CARENCO, « La grande fantaisie symphonique sur des thèmes du *Lélio* de Berlioz », dans *Liszt et la France*, *op. cit.*, p. 417). Berlioz, dans une lettre du 22 mai 1837, avait demandé à Liszt d'arranger pour piano l'ouverture du *Roi Lear* ; il lui demandait aussi d'analyser pour la *Gazette musicale* les œuvres de Schumann qu'il lui avait envoyées : « tu es le seul, ce me semble, qui puisses le faire d'une manière complète [...] je voudrais bien ne pas manquer de parole à Schumann, à qui j'avais fait espérer une critique de ta façon sur ses œuvres. » Cet article paraîtra dans la *Gazette musicale* du 12 novembre 1837 sous le titre de « Compositions pour piano de M. Robert Schumann ». (L'autographe de la lettre de Berlioz se trouve dans le même album que ces lettres à Massart, NAF 25180, f 164 ; cette lettre est publiée dans P. CITRON, *Correspondance générale de Berlioz*, *op. cit.*, 1975, p. 348 (l. 498) ; l'article de Liszt sur ces œuvres de Schumann, intitulées actuellement *Impromptus*, *op. 5*, est publié dans STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, p. 245-2448).

<sup>1084</sup> **Charles Simon RICHAULT** (1780-1866), éditeur de musique parisien spécialisé dans la musique germanique, qui a été le premier à publier en France les *Lieder* de Schubert.

<sup>1085</sup> Liszt avait d'abord écrit « demandée » puis semble avoir barré le « -e » final.

<sup>1086</sup> « la » [*sic* pour « là »] : mot sauté par Vier.

<sup>1087</sup> On lit dans le manuscrit « album cartonnés » : le « - s » final semble barré.

<sup>1088</sup> Sur l'intérêt économique de présenter les partitions sous ces deux formes, voir THIEFFRY, *op. cit.*, 2012, p. 317.

<sup>1089</sup> « écris » : avec l'accent, ce qui est inhabituel chez Liszt.

<sup>1090</sup> Après « votre », Liszt avait d'abord écrit un mot, barré ensuite et devenu illisible.

Les 3 symphonies font partie de la collection complète des symphonies de Beethoven, dont j'entreprends (à tort ou a [sic] raison) la Partition de Piano. Il y en a 8. Je desiré qu'elles soient éditées en France, Angleterre, Allemagne et Italie, s'il se peut. J'en ai écrit 2 mots à Schlesinger<sup>1091</sup>, qui ne m'a pas encore répondu. Si Schlesinger veut<sup>1092</sup> les acheter au prix offert, je l'aimerai mieux, car // il dispose de tous les moyens de publicité<sup>1093</sup> desirables<sup>1094</sup> ; mais pour peu qu'il fasse quelques difficultés, Troupenas<sup>1095</sup>, Richault<sup>1096</sup> ou Bernard Latte<sup>1097</sup>, feraient également mon affaire ; je veux 2000 frs de la collection complète des 8 symphonies environ (250 frs chaque), payables au fur et à mesure à la publication. Ce sera une publication très importante, comme vous voyez, et j'y tiens extrêmement. Hummel<sup>1098</sup> a fait aussi<sup>1099</sup> des arrangements de ces symphonies, mais ce sont là de véritables dérangements<sup>1100</sup>, et il est triste // de voir la pensée du maître ainsi<sup>1101</sup> défigurée. Mon intention est de dédier l'Édition de Paris au Conservatoire, et notamment à Zimmermann<sup>1102</sup>, comme [sic] professeur de l'École Royale. L'édition de Londres devra être dédiée à Moscheles<sup>1103</sup>. Au besoin je lui écrirai directement - nous avons toujours eu de bons rapports ensemble.

---

<sup>1091</sup> **Maurice SCHLÉSINGER** (1778-1871), célèbre éditeur de musique parisien d'origine allemande, dynamique et controversé, qui dirigeait aussi la *Revue et Gazette musicale de Paris* à laquelle Liszt collaborait régulièrement à cette époque. Liszt entretient avec lui des relations amicales, mais aussi épisodiquement conflictuelles. Le détail de celles-ci a été étudié par Jacqueline Bellas dans son article : « La tumultueuse amitié de Franz Liszt et de Maurice Schlésinger. Autour d'une correspondance inédite », *Littératures*, 1965, 12, p. 7-20. On trouve plus bas un témoignage de l'une de leurs brouilles, dans la lettre de Liszt à Schlésinger de mars 1841. (Lettres à divers, chapitre 4. 2. 4, lettre n° 9).

<sup>1092</sup> Après « veut », Liszt avait d'abord écrit, puis barré « se charger ».

<sup>1093</sup> Liszt accorde une grande importance à la publicité faite à ses œuvres à Paris (voir Annexe 11, 1. 1. 2 « Importance de la publicité pour Liszt » et point 2. 2. 1 « Publicité et presse musicale »).

<sup>1094</sup> Après « desirables », deux mots barrés sont devenus illisibles.

<sup>1095</sup> **Eugène Théodore TROUPENAS** (1799-1850), l'un des trois grands éditeurs de musique parisiens, avec Richault et Schlésinger ; il bénéficie de la publicité offerte par une revue, *La France musicale*, dirigée par Léon Escudier. Plusieurs procès l'ont opposé à Schlésinger.

<sup>1096</sup> « Richault » : mot ajouté par Liszt entre les lignes. C'est en fait lui qui éditera en 1840 deux des *Symphonies de Beethoven*.

<sup>1097</sup> **Bernard LATTE** (18..-1877) : éditeur de musique très actif à Paris, ami de Liszt. Il est souvent désigné uniquement par son prénom dans ces lettres à Massart. Il publie à partir de 1836 plusieurs œuvres de Liszt (pour le détail, voir REYNAUD, *op. cit.*, 2006, p. 304-305).

<sup>1098</sup> HUMMEL va mourir le 17 octobre, la lettre de Liszt est du 29 juillet.

<sup>1099</sup> Plusieurs mots barrés (illisibles) et une tache d'encre traversant le papier donnent à trois lignes un aspect de brouillon, sans toutefois empêcher la lecture.

<sup>1100</sup> Toute la portion de phrase : « de ces symphonies, mais ce sont là de véritables dérangements », pourtant bien lisible (à part le mot « véritable », écrit « vertitable ») malgré les taches et les ratures, a été omise par Vier. Or ce passage exprime une idée essentielle de Liszt sur sa conception des transpositions, que l'on retrouve dans la lettre 4 au sujet de Kalkbrenner, et surtout dans la « Préface au Symphonies de Beethoven », reproduite plus loin en tant que lettre à Massart n°4.

<sup>1101</sup> « du maître ainsi » et non « des maîtres aussi », comme l'a écrit Vier.

<sup>1102</sup> Pierre Joseph Guillaume ZIMMERMANN (1785-1853), pianiste, compositeur et pédagogue français, professeur de piano au Conservatoire de Paris de 1820 à 1848. Depuis 1830, son salon est un intense lieu de vie artistique.

<sup>1103</sup> **Ignaz MOSCHELES** (1794-1870), célèbre pianiste et compositeur germano-tchèque. Virtuose élégant, harmoniste novateur, il partage sa vie entre Londres (où il milite en faveur du piano à double échappement d'Erard), Paris et Leipzig. Il est l'auteur de célèbres recueils d'*Études* en 1828 et 1837, très estimées par Liszt, et ami de Fétis, de Kalkbrenner, et surtout, plus tard, de Chopin. Mendelssohn sera son élève.

Avant tout il faudra<sup>1104</sup> vous occuper de trouver un copiste, car je crois qu'il serait difficile de les livrer à la gravure telles que les voilà. Je charge Herrmañ [sic]<sup>1105</sup> de la révision générale et minutieuse<sup>1106</sup> de la copie ; peut-être<sup>1107</sup> pourra-t-il vous indiquer un excellent // copiste, car il en faut un excellent et très consciencieux. Herrmañ devra revoir au fur et à mesure chaque morceau, afin de livrer la copie la plus nette, la plus parfaite possible<sup>1108</sup>.

Aussitôt la première symphonie terminée, il faudra la porter à Schlesinger, afin qu'il la fasse essayer, car il est<sup>1109</sup> important que l'Editeur n'achète pas chat en poche<sup>1110</sup>. Avant donc de rien conclure avec aucun Editeur il faudra donner<sup>1111</sup> le manuscrit à l'essai, et leur recommander le secret - //car il ne me conviendrait point<sup>1112</sup> que la chose fut publique avant d'être bien et dument terminée et conclue.

Quant au morceau de la princesse Belgiojoso<sup>1113</sup>, il faudra aussi que vous ayez la complaisance de vous en charger. Quoique Troupenas ait fait quelques difficultés dans le temps pour la publication du Monstre, je crois néanmoins qu'il y aurait moyen de s'arranger avec lui. Il faudrait en avoir au moins 1500 frs -- 2000 frs même ne me paraîtrait pas trop payé. N.B. Schlesinger est le seul éditeur, par suite de conventions entre Troupenas et moi, qui n'ait pas le droit de l'éditer.

Bien entendu qu'il importe de prendre des arrangements relative//ment à l'Allemagne, l'Angleterre et Milan. Pour l'Allemagne, les fils Schott<sup>1114</sup> établi à Paris seraient peut-être plus commodes.

-----  
Observations générales<sup>1115</sup>.  
-----

---

<sup>1104</sup> Un mot, « donc », a été barré.

<sup>1105</sup> **Hermann COHEN (1820-1871), alias « Puzzy/Puzzi ».** Enfant virtuose du piano, élève et ami de Liszt, qu'il a rejoint en Suisse en 1836 et accompagné en Italie. On constate que Liszt lui fait à cette date une totale confiance dans le domaine musical (voir aussi plus loin la lettre à Massart n° 7). D'origine juive, il se convertira au catholicisme à 27 ans et deviendra un prêtre célèbre pour ses sermons (voir la notice à ce nom dans la lettre à Anna, ch. 2. 1, lettre n° 14 ; voir aussi la lettre de Liszt à Hermann Cohen, ch. 2. 4, lettre n° 5).

Comme Liszt écrit toujours ce nom avec deux –rr–, je ne signalerai plus cette faute d'orthographe par un [sic].

<sup>1106</sup> On arrive à lire « minutieuse », malgré une tache d'encre sur la fin du mot.

<sup>1107</sup> L'expression « peut-être » se devine, bien que la tache d'encre cache « être ».

<sup>1108</sup> Pour les exigences éditoriales de Liszt, voir l'article détaillé de Sandrine THIEFFRY (*op. cit.*, 2012., p. 307-337).

<sup>1109</sup> Vier a ajouté l'adverbe : « très (important) ».

<sup>1110</sup> « Acheter chat en poche » : expression courante à l'époque, signifiant que l'on achète sans avoir vu la marchandise ; nous dirions aujourd'hui « acheter les yeux fermés ». Liszt écrivait déjà en 1824 à un acheteur anglais : « pour que vous n'achetez pas le chat dans le sac. » (Lettre citée par WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 112).

<sup>1111</sup> Un bref mot barré est devenu illisible.

<sup>1112</sup> Liszt a écrit : « point » et non, comme l'a écrit Vier : « pas ».

<sup>1113</sup> Le morceau de la Princesse Belgiojoso : voir plus haut note 30 sur l'*Hexaméron* (qui sera édité par Troupenas en 1839).

<sup>1114</sup> **SCHOTT** : célèbre maison d'édition musicale de Mayence ; à cette époque, elle est dirigée par « les fils Schott », aussi désignés comme « les frères Schott » ; cette maison a une succursale à Paris (voir l'Annexe 11).

<sup>1115</sup> Expression au pluriel, et présentée comme un titre bien détaché (alors que Vier l'a transcrite au singulier, et dans le corps du texte).

J'ai toujours eu beaucoup<sup>1116</sup> à me louer de Bernard Latte. Je desire par conséquent que vous lui doniez la préférence en cas d'égalité. Toutefois comme j'aurai plusieurs manuscrits à lui envoyer, s'il se peut que Schlesinger<sup>1117</sup>, Troupenas, (ou Schonenberger<sup>1118</sup>, ou Meissoñier<sup>1119</sup>, ou Richault, ou Lemoine<sup>1120</sup>) editent<sup>1121</sup> les Symphonies de Beethoven, je l'aime autant. Les deux premiers, Tr<sup>1122</sup> et Schl<sup>1123</sup>, sont ceux que je préférerais, à cause des moyens de publicité<sup>1124</sup> dont ils disposent. //

Voilà mon bon cher Massart bien des ennuis que je vous prépare --- tachez donc de me rendre la pareille au plus tot ; vous savez (ou plutot, vous ne savez pas assez) combien je suis tout à vous.

Prenez tout le temps nécessaire ne pressez rien ; toutefois ne laissez rien trainer en longueur.<sup>1125</sup> Tenez bon doucement, comme vous savez si bien le faire, et tachez de m'avoir le plus d'argent possible. Si par hasard [sic.] mes propositions étaient par trop exorbitantes, je vous laisse absolument maître d'en retrancher ce qu'il conviendra. //

en résumé donc pour ne pas vous embrouiller

Melodies de Schubert --- Richault.

Symphonies de Beethoven --- Schles<sup>1126</sup> -Troupe<sup>1127</sup>, Bernard Latte, Richault<sup>1128</sup>, Schonenberger, Meissoñier, Lemoine.

Morceau de Concert : Bernard Latte, Troupenas, Pacini<sup>1129</sup>, etc. ...

Je n'écris qu'à Richault, car pour les autres il n'est nullement besoin de lettre d'avertissement, attendu que vous êtes possesseur du manuscrit<sup>1130</sup> et que d'ailleurs vous êtes coñu en votre qualité de Pylade<sup>1131</sup>.

---

<sup>1116</sup> « beaucoup » : mot omis par Vier.

<sup>1117</sup> « Schlesinger » : mot ajouté par Liszt entre les lignes.

<sup>1118</sup> **Georges SCHONENBERGER** (1807-1858), éditeur de musique d'origine suisse établi à Paris depuis 1830. Son affaire est florissante. En 1837, il s'associe avec Jost WILD. En 1840, ils éditeront les *Grandes Études de Paganini*, qui deviendront *Études d'exécution transcendante d'après Paganini*.

<sup>1119</sup> **MEISSONNIER**, famille d'éditeurs de musique. Il s'agit ici d'**Antoine Meissonnier** (1783-1857), compositeur, professeur de lyre, de guitare et de chant, qui publie essentiellement des périodiques musicaux et des ouvrages pédagogiques. Vers 1839, il acquiert avec son associé J. L. Heugel le journal musical *Le Ménestrel*.

<sup>1120</sup> Mot ajouté par Liszt, qui rallonge la parenthèse. **LEMOINE**, famille d'éditeurs de musique parisiens, encore en activité aujourd'hui. À cette date, c'est **Henry Lemoine** (1786-1854), compositeur et pianiste, qui dirige la maison. Cet éditeur publie essentiellement des ouvrages pédagogiques.

<sup>1121</sup> Le mot « se chargent » a été barré.

<sup>1122</sup> Tr[oupenas].

<sup>1123</sup> Schl[esinger].

<sup>1124</sup> La tache d'encre n'empêche pas de déchiffrer « publicité ».

<sup>1125</sup> Deux mots brefs barrés laissent supposer « Soyez [illisible] ».

<sup>1126</sup> Schles[inger].

<sup>1127</sup> Troupe[nas].

<sup>1128</sup> « Richault » : mot ajouté par Liszt, qui a barré à cet endroit Meissonnier, rajouté ensuite plus loin, mais omis par Vier. C'est bien Richault qui éditera les Symphonies n° 5 et n° 6 à Paris en 1840, comme il a déjà été dit.

<sup>1129</sup> « Pacini » : mot resté illisible pour Vier, qui le remplace par des points de suspension (p. 33). **Antonio PACINI** (1778-1866) : compositeur italien, professeur de chant, et éditeur de musique à Paris depuis 1810.

<sup>1130</sup> Il s'agit du manuscrit des *Symphonies de Beethoven*, partition de piano, que Liszt envoie à Massart dans la malle dont il est question au début de la lettre (Voir plus bas la lettre à Massart n° 4).

---

Une dernière observation : si comme il est probable ma mère<sup>1132</sup> n'était plus à Paris lors de l'arrivée de M<sup>r</sup>/Rey<sup>1133</sup>, faites ouvrir la caisse sans plus de cérémonie car il importe que les affaires n'éprouvent point de retard. Vous y trouverez en outre La Partition imprimée des quatre symphonie [sic.] de Beethoven que vous ferez remettre au plus tôt à M<sup>r</sup> Charles Gay<sup>1134</sup>. De plus, des mélodies de Schubert en français et 3<sup>1135</sup> symphonies de Beethoven arrangées à quatre mains par Czerny<sup>1136</sup> qui appartiennent à Richault.

Il y a aussi 4 petits morceaux de Piano reunis, intitulés Feuilles d'Album, par P. Wolff<sup>1137</sup>, que l'auteur m'a prié de faire regraver à Paris -- Si Schlesinger ne veut pas s'en charger

---

<sup>1131</sup> **PYLADE** : archétype, dans la culture française, de l'ami fidèle, en référence à la tragédie *Andromaque* (1667) de Jean Racine, un des grands classiques de la littérature française que Liszt connaît bien. Pylade est l'ami dévoué indissociable d'**ORESTE**, accablé par un destin hostile. Liszt utilise souvent ce nom de Pylade pour qualifier son ami Massart, même dans des moments où aucune référence tragique ne s'applique à lui-même (voir lettres à Massart n° 2, 6, 11 et 12).

<sup>1132</sup> « Ma mère » : il s'agit, rappelons-le, de Maria Anna LAGER, épouse LISZT (1788-1866). Depuis la mort de son mari Adam LISZT en 1827, Madame Liszt habite à Paris. De 1835 à 1840, elle loge 63, rue de Provence. En 1840, elle déménagera au 19, rue de Pigalle et en 1845 au 20, rue Louis-le-Grand, pour n'indiquer que les adresses correspondant à la période qui couvre les lettres de Liszt à Massart. Partageant avec Massart la gestion des affaires de son fils durant les nombreux voyages de celui-ci à l'étranger, elle est très souvent citée dans ses lettres de Franz. Ce dernier reste domicilié chez sa mère jusqu'en 1840 environ. Ensuite, lors de ses rares retours à Paris, il logera à l'hôtel, mais sa mère continuera à conserver soigneusement chez elle, comme dans un musée, un grand nombre d'objets appartenant à son fils. (Voir ci-dessus la biographie d'Anna Liszt dans l'introduction au chapitre 2. 1).

<sup>1133</sup> « M. Rey » : voir plus haut.

<sup>1134</sup> *Vier a lu Charles « Say », nom introuvable, tandis que Charles « Gay » peut être identifié.* La même erreur de lecture avait été commise par Daniel Ollivier dans l'ancienne édition de la correspondance Liszt-d'Agoult : D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1941, p. 309-310. Cette lecture erronée de « SAY » pour « GAY » a été détectée par Serge Gut et Jacqueline Bellas, qui l'ont rectifiée dans leur nouvelle édition de la correspondance entre Liszt et Marie d'Agoult parue en 2001, (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 38 et p. 1059, n. 18). Jusqu'à cette date, l'erreur avait perduré, Vier lui-même ne l'ayant pas rectifiée dans son édition de 1950, de sorte que cet ami de Liszt cité dans ses lettres n'avait pas pu être identifié, et que Charles GAY reste absent, avant 2001, des ouvrages consacrés à Liszt.

**Charles Louis GAY** (1815-1892) est à cette époque un jeune musicien français ami de Liszt, d'Hermann Cohen et de Gounod. On peut lire, dans une lettre de Liszt à Marie d'Agoult, le récit d'une longue discussion sur des sujets musicaux, politiques et religieux, que Liszt a tenue avec lui le jour où il quittait Florence pour entamer ses tournées européennes (lettre du 19 octobre 1839, dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 374). Charles Gay, qui a fait des études de musique au conservatoire de Paris, entrera dans les ordres en 1845, et deviendra évêque auxiliaire de Poitiers en 1877 (avec le titre d'évêque *in partibus* d'Anthédon). Auteur de textes spirituels, il jouira d'une grande renommée parmi les ecclésiastiques. On trouve une biographie détaillée de lui, en particulier pour la période de sa rencontre avec Liszt, dans : Dom Bernard DU BISROUVRAY, *M<sup>r</sup> Gay évêque d'Anthédon, 1815-1892, Sa vie, ses œuvres*, 2 volumes, Alfred Mame, 1921 et (2<sup>e</sup> édition) 1927. Un ouvrage récent lui est consacré : Séverine BLENNER-MICHEL et Emmanuel PÉNICAULT (dir.), *M<sup>r</sup> Charles-Louis Gay (1815-1892). Un artiste au service du Christ*, 2017, Presses universitaires de Rennes.

<sup>1135</sup> *Liszt avait d'abord écrit « les », mot qu'il a barré et fait précéder de « 3 ».*

<sup>1136</sup> « par Czerny » : mots ajoutés au-dessus de la ligne. Carl CZERNY (1791-1857), compositeur et pianiste virtuose autrichien, élève de Beethoven, célèbre professeur, et protecteur du jeune Liszt à Vienne (voir notice au ch. 2.1, lettre 12 à Anna). Liszt l'a fait venir à Paris au printemps 1837, et participer à la composition de l'*Hexaméron*. Il lui dédiera ses *Études* composées en 1838 (voir lettre 3), ainsi que leur version de 1851 intitulée *Études d'exécution transcendante*.

<sup>1137</sup> **Pierre Etienne WOLFF** (1810-1882), ami d'enfance et élève de Liszt, compositeur, professeur de piano à Genève, ville où il a reçu Liszt en 1831 et en 1835. Vier le présente ainsi : « Pianiste suisse qui, dès l'arrivée de Liszt à Genève, en 1835, s'occupa de l'organisation de concerts. L'intrusion de cet officieux et bruyant ami dans la vie jusqu'alors solitaire des deux amants inspire à la Comtesse de mélancoliques réflexions. » (VIER, p. 33, n. 12). Les réactions en effet peu amènes de Marie à l'égard de P. Wolff, qui interrompt l'isolement du couple, quasi clandestin à Genève, en organisant un concert de Liszt, sont exprimées dans ses *Mémoires* ; Marie d'Agoult y transforme le nom de P. Wolff en « Édouard » – vraisemblablement par convention, pour éviter de blesser certaines personnes. « Comment Édouard, en me parlant [de ce projet de concert], aurait-il pu soupçonner qu'il m'enfonçait au cœur mille

(grat<sup>is</sup> bien entendu, à condition d'une douzaine d'exemplaires), Richault ou Bernard<sup>1138</sup> le feront volontiers je pense. --- Adieu mon bon cher vieux, je n'ai plus la place de vous dire combien je vous aime.

T à v<sup>1139</sup>

F. Liszt.

36 mille belles choses à Madame Kreutzer, et une enorme chiquenaude/ à Léon<sup>1140</sup>.

**Autographe :** Manuscrit, BnF, Fonds Daniel Ollivier, cote NAF 25180 : lettre n° 11, folios 18-23 R/V (12 pages sans adresse).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *Franz Liszt, L'artiste, Le clerc*, Paris, éd. du Cèdre, 1950 : lettre n° III, p. 29.

**Description :** Papier très fin, vert pâle. Format 26,5/21 plié en deux.

Format : 13,2 déjà plié/21. Marge du haut : 5,5 cm, puis aucune marge.

Format du pli : 13,2 ou 6,7 (le plus petit format, mais sur le premier folio, l'espace jauni par le temps s'étend sur deux « carrés »/5,6 cm. Absence d'espace consacré à l'adresse.

Un tampon sec en haut à gauche de la première double page, avec une légère trace sur la deuxième (f. 20-21) : tampon presque carré aux angles arrondis, avec de petits points décoratifs le long du cadre, un motif – couronne ? – surmonte l'inscription BATH.

Quelqu'un (apparemment Liszt lui-même) a numéroté à l'encre noire (la même que celle du texte) les trois feuillets en haut à gauche, en combinant chiffres romains et arabes : I ; 2/ ; 3/. L'écriture est aérée, bien contrastée, assez facile à lire, sauf sur la dernière page, plus tassée, avec une signature très serrée, et une ligne finale rajoutée dans l'étroite marge de gauche. Il y a des listes numérotées, et beaucoup de mots sont soulignés, guidant la lecture. Les pages sont saturées d'écriture.

Une grosse tache d'encre, trouant partiellement le papier, vers le bas des feuillets 20 et 22, n'empêche cependant pas de reconstituer les mots plus ou moins cachés. Il y a des ratures, mais en nombre modéré.

Marge en haut de la première page : 5,5 cm (avec vedette à 3, 2cm).

Absence d'adresse.

**Marques postale :** Une forme en relief, rectangulaire aux angles arrondis, en haut à gauche de la première et de la dernière page, pourrait être la trace d'un cachet ou d'un tampon qui aurait marqué à travers une feuille supplémentaire portant l'adresse. Servant d'enveloppe, elle n'aura pas été conservée

---

pointes aiguës ? » (première édition des *Mémoires de la comtesse d'Agoult* par Daniel OLLIVIER, Calmann-Lévy, Paris 1927, p. 59, rééditées dans DUPÉCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, 1990, t. 1, p. 332-338).

La demande de P. Wolff transmise par Liszt à Massart illustre le fait que les compositeurs étrangers appréciaient particulièrement le travail des graveurs parisiens (voir l'annexe n° 11s).

<sup>1138</sup> Il s'agit de Bernard LATTE, voir note ci-dessus.

<sup>1139</sup> T[out] à v[ous].

<sup>1140</sup> Cette dernière phrase est ajoutée verticalement dans l'espace, très étroit, de la marge de gauche, sur toute la hauteur de la page. Madame Kreutzer et Léon Kreutzer : voir notices dans l'introduction au ch. 2.3).



## Lettre 3 – Bellagio, [autour du 22]<sup>1141</sup> octobre 1837

---

**Contexte biographique.** Après être passé chez Lamartine près de Mâcon puis à Genève, le couple arrive à Milan en août, puis séjourne à Bellagio, au bord du lac de Côme. Liszt travaille intensément : il compose ses *Grandes Études*, et *Impressions et Poésies* (*Album d'un voyageur*), et écrit des articles destinés à des revues françaises.

Mon bon cher Massart<sup>1142</sup>,

Vous êtes un homme admirable ! et j'ai hâte de vous remercier mille et mille fois de toutes vos bontés. En vérité ce n'est pas une petite affaire que celle de placer des<sup>1143</sup> manuscrits de votre ami à des Editeurs de Paris, et il faut que vous y mettiez toute la patience, et toute l'habileté imaginables pour réussir comme vous faites<sup>1144</sup>. Il y a long temps que je connais ces f... b... de cochons de marchands de musique et qu'ils m'échauffent la bile<sup>1145</sup> ! Mieux que personne j'apprécie tout ce qu'il vous faut de peine et de talent pour en venir à bout. Aussi vous ne sauriez croire combien je vous<sup>1146</sup> sais de gré du service que vous me rendez. Fasse le ciel que je puisse vous témoigner un jour combien je vous en ai de reconnaissance.

--- Je suis très content de votre négociation avec Richault<sup>1147</sup> ; c'est beaucoup mieux que je ne m'attendais. D'ici à un mois, vous recevrez // les quatre mélodies supplémentaires. Ce seront la Religieuse, Marguerite, La Rose, et une autre petite<sup>1148</sup>. Quant aux Plaintes d'une jeune fille que Richault me demande, je les laisserai de côté, et pour ce qui est de la Truite,

---

<sup>1141</sup> L'autographe ne précise pas le quantième du mois, mais cette lettre à Massart pourrait très vraisemblablement avoir été écrite le même jour que celle adressée par Liszt à sa mère peu avant son anniversaire, le 22 octobre (la date précise n'y figure pas non plus), dans laquelle il la prie d'aller, à cette occasion, « le matin, à la messe – et le soir au spectacle et ensuite chez Tortoni [un confiseur] ». En effet, l'incipit de cette lettre à Anna reprend presque mot pour mot quelques lignes de celle adressée à Massart. Lettre à Massart : « Depuis le commencement de septembre, je vis retiré et absolument seul au bord du lac de Côme, à Belagio [sic], dans une petite auberge délicieuse [...] » (voir ci-dessous) ; lettre à Anna : « J'habite le plus beau pays du monde – je suis le plus heureux homme de la terre. [...] je vis absolument seul depuis un mois à la Campagne dans un tout petit village appelé Belaggio [sic] ce qui veut dire en français bel âge. C'est à dire encore le mien pour 5 ou 6 ans. » HAMBURGER, *op. cit.*, F29, p. 113).

<sup>1142</sup> Formule d'appel omise intégralement par Vier.

<sup>1143</sup> Un bref mot a été barré, illisible.

<sup>1144</sup> Liszt a écrit : « faites », et non « faies », ce qui est certainement une coquille dans l'édition de Vier.

<sup>1145</sup> En toutes lettres : « ces f[outus] b[ougres] de marchands de musique ». Respectant les usages du savoir vivre, Liszt n'écrit pas ces mots injurieux dans leur forme intégrale ; « ils m'échauffent la bile » : expression courante à l'époque, signifiant : « ils me mettent en colère ». L'agressivité que Liszt manifeste ici à l'égard des marchands de musique n'est pas systématique chez lui, et nettement moins virulente que celle de Berlioz. Ce dernier écrit à Schlésinger le 7 janvier 1837 : « Je n'ai jamais compté parmi les apologistes du suicide, mais j'ai là une paire de pistolets chargés, et, dans l'état d'exaspération où vous pourriez me mettre, je serais capable de vous brûler la cervelle. » (BERLIOZ, *Corr. générale, op. cit.*, 1975, t. II, p. 403, lettre 533).

<sup>1146</sup> Le mot « en », d'abord écrit, a été barré.

<sup>1147</sup> « votre négociation avec Richault » : les douze *Lieder de Schubert* (LW A42) dont il était question dans la lettre 2 seront en effet été publiés par Richault en 1838 (THIEFFRY, *op. cit.*, 2012, p. 316, n. 32).

<sup>1148</sup> « les quatre mélodies supplémentaires » sont : *Die Junge Nonne* (*La jeune religieuse*), *Gretchen am Spinnrade* (*Marguerite*), *Die Rose*, et une « petite » non identifiée. Le lied *Mädchens Klage* (*Les plaintes d'une jeune fille*) sera transcrit plus tard, avec *La Truite* dans *Sechs Melodien*, 1848 (S. 563). Source : HURÉ-KNEPPER, p. 93, n. 1. Le compte total de *Lieder* est inexact car il y en a un ou deux supplémentaires.

vous pouvez lui dire que j'en mange de très fraîches, de très excellentes, mais que je n'en arrange point - c'est mon cuisinier qui se charge de cette besogne<sup>1149</sup>.

Toute réflexion faite, je vous engage beaucoup à faire graver immédiatement le morceau de la princesse Belgiojoso<sup>1150</sup> et de presser le graveur de façon à ce qu'il se trouve prêt pour le 1<sup>er</sup> janvier. Les frais de gravure ne monteront guère à plus de 300 frs et il est certain qu'on en vendra plus de 500 Exemplaires cet hiver. Il faudra seulement avoir soin de le faire annoncer dans les journaux et le déposer chez tous les marchands de musique importants. --- //  
Comuniquiez cette idée à la princesse et engagez la à faire ces petites avances qui ne sont rien du tout<sup>1151</sup>. --- À moins toutefois que vous n'en<sup>1152</sup> trouviez 15 --- ou 18 cents francs. Mais ce serait une honte de le laisser à moins car le morceau est très bon et d'un grand effet. Ricordi<sup>1153</sup> à Milan et<sup>1154</sup> Hoffmeister [sic pour Hofmeister]<sup>1155</sup> à Leipzig en<sup>1156</sup> donneront quelque chose aussi. --- pour le dire en passant je suis infiniment plus content des Editeurs à l'Étranger que de ceux de Paris. J'ai trouvé ici<sup>1157</sup> les deux tiers de mes morceaux regravé, et il m'est venu aussi des lettres d'Allemagne dans lesquelles on me fait de très acceptables propositions<sup>1158</sup>.

Les Symphonies de Beethoven ne m'inquiètent guère --- Si je n'en puis pas avoir un prix raisonnable, je les ferai graver à mon compte<sup>1159</sup>. En faisant les dépenses nécessaires en prospectus et annonces (car il me faudrait faire un prospectus<sup>1160</sup>) et en offrant aux marchands un avantage suffisant, // il me paraît indubitable que les frais seront couverts au

---

<sup>1149</sup> Je n'ai pas trouvé ce qui a pu provoquer cette remarque ironique – agacée ou simplement malicieuse ? – de Liszt à l'égard de Richault (ou de Schubert ?)

<sup>1150</sup> « Le morceau de la Princesse [Belgiojoso] » : voir lettre 2, note sur l'*Hexaméron*.

<sup>1151</sup> Vier note (*op. cit.* p. 35, n. 2) que la princesse accèdera à cette demande : « Le 6 novembre 1837, la Princesse Belgiojoso écrivait à Liszt : "Je fais de mon mieux ma cour à M. Massart, mais sans succès. Il m'a promis qu'il viendrait un de ces jours à Versailles. Ce que je lui veux est bien terrible. C'est le remercier. D'après le conseil d'Hermann, je crois que je vais faire graver à mes frais le fameux morceau ..." *Autour de madame d'Agoult et de Liszt*, lettres publiées par Daniel Ollivier, Paris, 1941. »

<sup>1152</sup> « n'en trouviez », et non « ne m'en trouviez » comme l'a écrit Vier.

<sup>1153</sup> **Giovanni RICORDI** (1785-1853) : célèbre éditeur de musique à Milan, fondateur en 1808 de la « Casa Ricordi ». Liszt fréquente assidument sa maison lors de son séjour en Italie, il y donne des concerts et y fait adresser son courrier, comme c'était l'usage entre musiciens et éditeurs.

<sup>1154</sup> Liszt avait d'abord écrit un autre nom, qu'il a rayé, le rendant quasiment illisible (Peters ?).

<sup>1155</sup> **Friedrich HOFMEISTER** (1782-1864), célèbre éditeur de musique à Leipzig depuis 1802 ; il publie des œuvres de Liszt pour piano en Allemagne.

<sup>1156</sup> Il faut lire « en donneront » et non « me donneront », comme l'a fait Vier.

<sup>1157</sup> « ici » : en Italie, à Milan.

<sup>1158</sup> Dans une lettre adressée à George Sand, Marie écrit que Liszt « a trouvé des éditeurs en Allemagne, en Italie, en Angleterre de sorte que ses doubles croches lui valent une récompense honnête. » (DUPÉCHEZ-AGOULT, *Corresp.*, *op. cit.*, t. 2, 2004, p. 120).

<sup>1159</sup> « je les ferai graver à mon compte ». Liszt, plus soucieux de sa réputation de compositeur que de gains, avait déjà fait imprimer à ses frais sa réduction pour piano de la *Symphonie Fantastique* de Berlioz (1831), qui avait servi en 1835 à l'analyse faite par Schumann (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1233). En fait, les *Symphonies de Beethoven* seront publiées à Paris par Richault en 1840 (G. KROÓ, 1992).

<sup>1160</sup> « en prospectus et » ... « car il me faudrait faire un prospectus » : Liszt a ajouté entre les lignes ces deux groupes de mots. Cela montre l'importance qu'il accorde aux prospectus, c'est-à-dire à la publicité, pour faire connaître l'existence de ses compositions.



bout de très peu de temps. --- Amour propre à part<sup>1161</sup>, je crois qu'elles sont un peu mieux fagotées<sup>1162</sup> que celles du chevalier Kalkbreñer qui fera mieux désormais d'arranger sa perruque blonde ou rousse<sup>1163</sup>.

Ainsi donc si vous ne pouvez pas en trouver un prix raisonnable, ne vous en tourmentez pas -- nous enverrons faire ~~fourre~~<sup>1164</sup> les charmants marchands et nous nous mettrons à la recherche d'un très bon graveur. Le moins qu'on en puisse accepter, c'est<sup>1165</sup> de 1000 à 1200 frs les 7 ou 8<sup>1166</sup> symphonies (la 9ème est celle avec chœur qu'il sera difficile de transcrire et que je ne ferai que si on l'exige<sup>1167</sup> - elle est d'ailleurs la propriété des frs Schott<sup>1168</sup> -- à propos, ont ils toujours leur magasin à Paris ?) Mais en voilà bien assez sur<sup>1169</sup> toutes ces misères.

Puis-je quelque chose pour vous mon bon ami ? Je serais si heureux de vous être de quelque utilité. Promettez-moi //que vous ne vous gênez pas pour user et abuser de moi en toute occasion qu'il vous plaira.

S'il vous amuse de savoir que j'ai fait furor, furorissimo<sup>1170</sup> à une Académie (c'est ainsi<sup>1171</sup> que s'appellent les concerts dans ce pays ci), il y a 6 semaines, chez Ricordi à Milan, je vous

---

<sup>1161</sup> Deux mots brefs ont été barrés ici, rendus illisibles.

<sup>1162</sup> Deux autres mots ont d'abord été écrits avant « fagotées », puis barrés de façon à les rendre illisibles.

<sup>1163</sup> **Friedrich Wilhelm Michael KALKBRENNER** (1785-1849), pianiste et compositeur d'origine allemande, qui a vécu à Vienne, Londres et Paris où il est installé à l'époque de cette lettre. Liszt manifeste ici son jugement négatif sur les transpositions pour piano faites par ce virtuose qui faisait autorité dans le milieu musical parisien ; jugement que l'on retrouve exprimé dans d'autres lettres de mon corpus (lettre 2, à propos de Hummel, et lettre 4 bis, « Préface aux Symphonies de Beethoven ») ainsi que dans la *Lettre d'un bachelier* à Adolphe Pictet (éd. R. STRICKER, *op. cit.*, lettre III, p. 87-88). « Le chevalier [...] ferait mieux désormais d'arranger sa perruque blonde ou rousse » : Kalkbrenner était chevalier de différents ordres en Allemagne ; quant à l'allusion moqueuse aux perruques, elle fait référence au milieu social conservateur fréquenté par ce pianiste, la haute aristocratie de la Restauration, où la perruque était encore portée par certains nostalgiques de l'ancien régime (Louis-Philippe portait une perruque), ainsi qu'à l'esthétique pianistique de Kalkbrenner, caractérisée par l'élégance classique. Les romantiques rejetaient ce double conservatisme, utilisant le terme de « perruque » comme insulte. On trouve une référence à cet usage péjoratif du mot sous la plume du musicien allemand Stephen HELLER, qui fait un portrait corrosif de Kalkbrenner et affirme : « Je n'aime plus les brandebourgs et les passementeries musicales. Depuis la révolution de 1830, nous autres *Jennes-Allemagne*, nous avons chassé les mauvais rois. L'ancien régime des Polonaises a été remplacé par celui des bonnes Sonates constitutionnelles. Et gare à vos perruques poudreuses ! [...] Par malheur, M. Le Chevalier Kalkbrenner est pourvu d'une perruque en toutes lettres » (Stephen HELLER, *Lettres d'un musicien romantique à Paris*, présentées et annotées par Jean-Jacques Eigeldinger, Paris, Flammarion, 1981, p. 77-81).

<sup>1164</sup> Mot barré par Liszt, mais de manière à le laisser lisible (contrairement à ses autres ratures), alors que Vier a transcrit « faire f... ». C'est un procédé dicté par la bienséance, plus ou moins contourné ici.

<sup>1165</sup> Un mot a été barré ici, rendu illisible.

<sup>1166</sup> « ou 8 » : mots rajoutés.

<sup>1167</sup> La *Neuvième symphonie* de Beethoven : Liszt en fera finalement aussi la transposition, beaucoup plus tard, en 1863-1864.

<sup>1168</sup> « Les fr[ère]s Schott » : Vier a omis de transcrire les mots : « elle est d'ailleurs la propriété des fr[ère]s Schott ». Cette lacune rendait incompréhensible, dans son édition, la suite de la phrase : « - à propos, ont-ils toujours leur magasin à Paris ? » ; en rétablissant le texte intégral, on permet de comprendre que le pronom « ils » désigne les frères Schott.

<sup>1169</sup> « sur toutes ces misères » et non « pour toutes ces misères » comme l'a écrit Vier.

<sup>1170</sup> Le 24 septembre, Marie a écrit à George Sand : « À Milan ce bon Crétin a joué une fois et a fait furor pourtant ce sont des gens stupides en musique. » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.*, t. 2, 2004, p. 109). « Crétin » est le surnom de Liszt à l'époque de sa liaison avec Marie d'Agoult, plus tard, il sera « Fainéant », à l'époque de sa liaison avec Carolyne de S. W.

<sup>1171</sup> Liszt avait d'abord écrit, puis barré « comme cela », remplacé par « ainsi » au-dessus de la ligne.

le dirai<sup>1172</sup>. Les petits et grands<sup>1173</sup> journaux se sont<sup>1174</sup> déjà beaucoup occupé de moi. Généralement on me trouve très beau et les petites Piémontaises<sup>1175</sup> font de moi un héros de roman à leur façon. Tout cela me touche au plus profond de l'âme. Depuis le commencement de Septembre je vis retiré et absolument seul au bord du lac de Côme, à Bellagio [sic.], dans une petite auberge délicieuse<sup>1176</sup>. J'y travaille<sup>1177</sup> à mes Etudes - Preludes dont je vous livrerai une livraison de 12<sup>1178</sup>, en même temps que 5 ou 6<sup>1179</sup> fragments

---

<sup>1172</sup> Les concerts à Milan : voir la *Lettre d'un bachelier ès musique n° VI*, « *La Scala* », qui sera datée du 10 mars 1838, dans STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, p. 107-116, et la *Lettre IV, du 23 mars 1838*, *ibid.* p. 98-100. Le jugement de Marie d'Agoult sur les succès remportés par Liszt à ce concert est différent : « à la vérité, jamais succès ne furent moins flatteurs » (voir sa justification plus bas, lettre à Massart n°4). De son côté, Berlioz, dans sa lettre à Liszt du 8 février 1838, fera écho à ces succès : « J'ai su par d'autres que par toi la grande sensation que tu as produite à Milan ; j'en ai dit quelques mots dans les *Débats* et ailleurs ». (Autographe NAF 25180, f 168 : lettre publiée dans CITRON, *op. cit.*, t. 2, p. 411, l. 538, qui signale que cet article n'a pas été retrouvé.)

<sup>1173</sup> « et grands » : mots ajoutés par Liszt entre les lignes.

<sup>1174</sup> Liszt avait d'abord écrit puis barré « s'occupé », corrigé en « se sont ... »

<sup>1175</sup> « piémontaises » : Liszt avait d'abord écrit un autre mot, qu'il a soigneusement barré, de sorte qu'il est illisible et forme une tache transparaissant au verso.

<sup>1176</sup> On mesure le laconisme de Liszt dans cette évocation de sa vie à Bellagio quand on la compare aux lignes écrites sur le même sujet par Marie d'Agoult. Dans ses *Mémoires*, Marie évoque elle aussi l'intimité et le calme studieux de leur vie à Bellagio, en utilisant les mêmes termes, mais en s'exprimant presque toujours à la première personne du pluriel : « Séjour à Bellagio, dans une solitude absolue (p. 147) [...] Nous jouons aux dames [...] Nous lisons Molière avec délices (p. 150) ». Elle est étonnée et ravie par le changement de comportement de Liszt dans ce cadre : « Je m'étonne quelquefois de le voir si constamment gai, si heureux dans la solitude absolue où nous vivons. [...] lui, dont l'esprit est si communicatif, lui, que ses occupations ont toujours mêlé au monde, lui, artiste en un mot, c'est à dire homme de sympathie, d'émotions, de fantaisie, il concentre toutes ses facultés dans le cadre étroit d'une vie de tête à tête. Un mauvais piano, quelques livres, la conversation d'une femme sérieuse lui suffisent. Il renonce à toutes les jouissances d'amour-propre, à l'excitation de la lutte, aux amusements de la vie sociale, à la joie même d'être utile et de faire le bien ; il y renonce sans paraître seulement se douter qu'il renonce à quelque chose ! » (*ibid.*, p. 150). Le 26 octobre, elle écrit à George Sand : « Les Fellow[s] sont depuis deux mois au bord du lac de Côme dans la plus alta de toutes les solitudines. Nous avons fait dans une charmante petite auberge un établissement assez semblable à celui de Bex. Le Crétin écrit force chefs-d'œuvre musicaux et nous courrons [sic] le lac ou les montagnes en devisant des choses et des hommes. » (DUPÉCHEZ-AGOULT, *Corresp.*, *op. cit.*, t. 2, 2004, p. 115). Une description développée de cette vie idyllique au bord du lac de Côme a par ailleurs été publiée à l'époque : elle constitue le début de la *Lettre du Bachelier ès Musique*, parue dans la *Gazette Musicale* du 22 juillet 1838 (STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, lettre V, « Bellagio », 20 septembre 1837, p. 100-106) ; on peut y voir un article écrit « à quatre mains », les développements revenant vraisemblablement à Marie. Enfin, le laconisme de Liszt se retrouve dans l'incipit d'une lettre qu'il écrit à sa mère, de Bellagio : « J'habite le plus beau pays du monde – je suis le plus heureux homme de la terre. [...] je vis absolument seul depuis un mois à la Campagne dans un tout petit village appelé Bellagio [sic] ce qui veut dire en français bel âge. C'est à dire encore le mien pour 5 ou 6 ans ». Le contenu de cette lettre à Anna, qui est datée du 22 octobre 1837 (le jour de son anniversaire), est globalement le même que celui de sa lettre à Massart (ce qui fait supposer que cette dernière, non datée, a été écrite le même jour) ; Liszt y évoque aussi les pièces de musique sur lesquelles il est en train de travailler : « Je travaille à Douze Grandes Études depuis que je suis ici - je les enverrai à Bernard à la fin de l'année - un petit cahier d'Étrennes des *Soirées Musicales de Rossini* que j'ai transcrite pour piano, paraîtra probablement aussi chez Troupenas bientôt. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F29, p. 113).

<sup>1177</sup> Une tache d'encre au verso de cette page n'empêche toutefois pas la lecture de « J'y ».

<sup>1178</sup> Liszt appelle tantôt « préludes », tantôt « études » cette série de 12 *Grandes Études* (S. 137) qui reprennent, en les complexifiant, les *Études pour le piano en douze exercices* qu'il avait composées en 1826. Il est à cette époque le seul à pouvoir les jouer. Il en fera une nouvelle version en 1851, intitulée *Études d'exécution transcendante* (S. 156). Son projet d'en composer 24 ne sera finalement pas réalisé. Marie d'Agoult, alors qu'elle se montre réservée, voire critique, sur les succès de Liszt à Milan en tant que virtuose (voir plus bas la lettre à Massart n°4), considère avec admiration le travail de Liszt compositeur, comme en témoigne cette page de son *Journal* écrite en octobre 1837 : « Cette journée a été bien pleinement sereine. Franz vient d'achever ses douze préludes ; c'est une belle œuvre qui commence dignement la série de ses compositions originales. » (*Mémoires de la Comtesse d'Agoult*, DUPÉCHEZ, *op. cit.*, t. II, p. 151. Cette page est datée du 5, d'après cette édition, mais la teneur du texte « Hier, Franz a eu vingt-six ans » amène à en repousser la datation au 23).

poétiques pour l'Album d'un Voyageur<sup>1180</sup>, auquel j'attache décidément une assez grande importance.<sup>1181</sup>//

Schlesinger doit avoir reçu ces jours-ci 2 articles de critique<sup>1182</sup> : le premier sur Schumañ<sup>1183</sup> et l'autre sur Alkan<sup>1184</sup> auquel je vous prie de faire mes amitiés. Je lui écrirai un de ces jours. En attendant, je serai bien aise qu'on presse l'insertion<sup>1185</sup> de son<sup>1186</sup> article. Je ne sais pas si Schlesinger ne fera pas quelque difficulté. Il n'est pas bien avec Alkan ce me semble et l'article est fort élogieux - sauf quelques très légères critiques dont je n'ai cru pouvoir<sup>1187</sup> me dispenser, à cause de ma signature qui est au bas.

---

<sup>1179</sup> Liszt avait d'abord écrit « d'autres », expression barrée puis remplacée par « 5 ou 6 ».

<sup>1180</sup> « Cinq ou six Fragments poétiques pour l'Album d'un Voyageur » : la question de l'Album d'un voyageur, qui deviendra plus tard les *Années de pèlerinage*, est extrêmement complexe (voir à la suite du présent chapitre, le complément n° 2, lettre de Liszt à Moscheles, et le complément n° 3, corrections apportées à Vier, note présentant l'argumentation de Kroó). Les « fragments poétiques » pourraient désigner « Impressions et poésies », ou « Fleurs mélodiques des Alpes », titres des deux premières parties de l'Album d'un voyageur publié à Paris en 1840, la première, intitulée « Paraphrases », ayant déjà été éditée en 1836 (REYNAUD, *op. cit.*, 2006, p. 324).

<sup>1181</sup> Liszt mentionne aussi certaines de ces compositions en cours dans sa lettre à Anna du 22 octobre 1837, vraisemblablement écrite le même jour que celle-ci, et ne figurant pas dans mon corpus : « Je travaille à Douze Grandes Études depuis que je suis ici - je les enverrai à Bernard à la fin de l'année – un petit cahier d'Étrennes des Soirées Musicales de Rossini que j'ai transcrites pour piano, paraîtra probablement aussi chez Troupenas bientôt. Je vous dis ceci afin que vous ne me reprochiez plus de ne jamais vous parler de mes affaires » (HAMBURGER, *op. cit.*, F29, p. 116.)

<sup>1182</sup> L'article sur Alkan a paru dans la *Gazette musicale* du 22 octobre 1837, celui sur Schumann dans le numéro du 12 novembre 1837 (Source : Vier, p. 37, n. 7). Ces articles ont été republiés dans STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, p. 244-246 pour Alkan, et p. 247-248 pour Schumann. On trouve la demande adressée à Liszt par Berlioz dans la lettre de ce dernier du 22 mai 1837 : « Fais-moi le plaisir d'analyser pour la *Gazette musicale* les œuvres de Schumann que je t'ai envoyées ; ce sera d'un très grand intérêt sous tous les rapports, car tu es le seul, ce me semble, qui puisses le faire d'une manière complète [...] je voudrais bien ne pas manquer de parole à Schumann, à qui j'avais fait espérer une critique de ta façon sur ses œuvres. » Les œuvres en question sont les *Impromptus* op. 5, la *Sonate n°1 en fa dièse mineur*, op. 11, et le *Concerto sans orchestre (Sonate n°3 en fa mineur op. 24)*, l'article de Liszt est très élogieux. (L'autographe de la lettre de Berlioz se trouve dans le même album que les lettres à Massart, NAF 25180, f 164 ; la lettre est publiée BERLIOZ, *Corr. générale, op. cit.*, 1975, t. 2, l. 498, p. 348.)

<sup>1183</sup> Robert Alexander SCHUMANN (1810-1856) est encore méconnu en France en 1837, malgré l'article de Liszt commandé par Berlioz (voir note précédente), et bien que Richault et Schlésinger commencent à publier certaines de ses œuvres à Paris entre 1834 et 1840 ; il n'y sera vraiment reconnu qu'après sa mort, dans les années 1860. On peut lire dans Huré-Knepper : « À cette époque, Liszt et Schumann ne se connaissaient pas encore personnellement. Leur première rencontre aura lieu le 15 mars 1840 à l'occasion d'un concert donné par Liszt à Dresde. Mais, dès 1836, Schumann avait fait parvenir à Liszt ses compositions pour piano (*Sonate n°1 en fa dièse mineur, Études symphoniques, Études d'après des Caprices de Paganini*), et entretenait avec lui des liens épistolaires. Liszt avait publié dans la *Revue et gazette musicale* du 12 novembre 1837 un article élogieux sur les *Impromptus* op. 5, la *Sonate n°1 en fa dièse mineur*, op. 11, et le *Concerto sans orchestre (Sonate n°3 en fa mineur op. 24)*. Schumann l'en remercia chaleureusement par une lettre adressée à Milan, dont il est question ici (16 janvier 1838, perdue), et lui envoya peu après son *Carnaval*, op. 9 (1834) et les *Fantasierstücke*, op. 12. » (HURÉ-KNEPPER, p. 96 note 1 sur Schumann).

<sup>1184</sup> Charles-Valentin MOHRANGE, dit ALKAN aîné (1813-1888), pianiste, compositeur et pédagogue français, élève de Zimmermann. Il partage les idées esthétiques et sociales des jeunes compositeurs romantiques de l'entourage de Liszt, avec lequel il est très lié dans les années 1830. Puis, sous le Second Empire, il s'orientera vers des études érudites consacrées à la musique et à la spiritualité juives. Il mourra écrasé par sa bibliothèque.

<sup>1185</sup> « presse l'insertion » : mots écrits au-dessus de la ligne, en remplacement de trois mots barrés illisibles.

<sup>1186</sup> Liszt a écrit nettement « son article » et non « mon article » comme l'a transcrit Vier. Il désigne de cette façon non pas un article écrit par Alkan, mais celui qu'il a écrit lui-même sur Alkan.

<sup>1187</sup> « je n'ai cru pouvoir me dispenser », et non « je n'ai pu me dispenser » comme l'a écrit Vier, et que Liszt avait d'abord écrit puis barré.

Que fait<sup>1188</sup> d'Ortigue<sup>1189</sup> ? J'ai revé de lui tout au long cette nuit. Il était coiffé d'un énorme bonnet de coton et criait à tue tête, de manière à me reveiller en sursaut : « Van [?]iller, Van [?]iller ! --- <sup>1190</sup> Van Beethoven n'est qu'un sot et ne se doutait pas de [mon/ton] esthétique<sup>1191</sup> ... »

A propos, dites-lui qu'on lui fait l'honneur de le traduire dans les journaux de Milan<sup>1192</sup>, et qu'on ne lui épargne pas // les épithètes d'absurde, monstrueux, fantastique ! etc etc. Je lui enverrai un de ces matins ses<sup>1193</sup> articles ainsi aînotés par les folliculaires<sup>1194</sup> milanais qui ne le cèdent en rien à leurs honorables confrères<sup>1195</sup> transalpins<sup>1196</sup>.

Vous ne me parlez presque pas de vous, de Madame Kreutzer, et de Léon. Vous n'êtes qu'un paresseux. Moi je vous écris des lettres de quatre aunes<sup>1197</sup> et vous me répondez quatre lignes. Une autre fois conduisez-vous mieux et faites-moi payer un bon port de lettre - pour l'augmenter vous devriez même<sup>1198</sup> vous mettre avec. J'en aurai pour 3000 frs et ce serait charmant.

---

<sup>1188</sup> **Joseph Louis d'ORTIGUE** (1802-1866), compositeur, critique musical et romancier français connu pour son engagement catholique. Ami de Lamennais, de Liszt et de Berlioz, il a publié une biographie de Liszt dans la *Gazette musicale de Paris* en juin 1835. Depuis avril 1837, il est chargé par Guizot, ministre de l'instruction publique, de mener des recherches sur la musique religieuse du Moyen-Âge. C'est lui qui réhabilitera le chant grégorien en France (en 1853 paraîtra, sous sa direction, le *Dictionnaire de plain-chant*). (Voir Joseph D'ORTIGUE, *Écrits sur la musique 1827-1846* ; Textes réunis, présentés et annotés par Sylvia L'ÉCUYER, Paris : Société française de musicologie, 2003). Voir plus bas une autre référence de Liszt à d'Ortigue, lettre à Massart n° 5, de février 1838.

<sup>1189</sup> Liszt a écrit : « un énorme bonnet », et non « un curieux bonnet » comme l'a fait Vier.

<sup>1190</sup> Deux mots superposés ont été barrés et rendus illisibles.

<sup>1191</sup> « Van Siller » ou « Giller » ou « Hiller » : lecture incertaine. Il s'agit peut-être de **Ferdinand HILLER** (1811-1885), pianiste, compositeur et chef d'orchestre allemand, qui a vécu à Paris entre 1828 et 1835, et a fait ensuite de nombreux séjours en Italie. Lié à l'élite intellectuelle et musicale de l'époque, dont Chopin, Liszt et Berlioz, promoteur de l'œuvre de Bach et de la musique ancienne, il possède un grand talent de critique musical (Joël-Marie FAUQUET (dir.), *Dictionnaire de la musique en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Fayard, Paris, 2003, p. 593).

Remarque sur la lecture du manuscrit : la lecture de ce nom n'est pas certaine, l'initiale pouvant être un « S » (interprétation de Vier : Van Siller ; mais le S de Liszt est généralement moins sinueux), un « G » plutôt (mais le nom « Van Giller » est introuvable), ou éventuellement un « h », qui, quoique minuscule, amènerait à identifier ce personnage à « Van (von) Hiller. Par contre, il est impossible de décider si Liszt a écrit « ton esthétique » ou « son esthétique », car il y a là un mot biffé qui semble être « ton » puis, rajouté par-dessus, « mon », mais aussi « ton » : c'est surchargé graphiquement, et indécidable par le sens (s'agit-il de l'esthétique de Hiller/Siller ou d'Ortigue ?). Une autre hypothèse est proposée par Sylvia L'ÉCUYER dans « Franz Liszt, Joseph d'Ortigue et la musique religieuse, in *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 433- 449. Cet article présente, p. 438, n. 27 une hypothèse pour l'énigmatique « Van Siller » : « Il s'agit sans doute d'un jeu de mots de la part de Liszt (sur le mot anglais *silly* ?). Pourrait-il s'agir aussi de Friederich von Schiller ? Nous n'avons pu identifier ce nom. »

<sup>1192</sup> Les journaux de Milan : il serait intéressant de retrouver ces articles de J. d'Ortigue traduits en italien et commentés.

<sup>1193</sup> « ses articles », et non « quelques articles » comme l'a écrit Vier.

<sup>1194</sup> « folliculaire » : terme péjoratif désignant un mauvais journaliste.

<sup>1195</sup> « confrères » et non « compères » comme l'a écrit Vier.

<sup>1196</sup> « leurs confrères transalpins » : les journalistes français.

<sup>1197</sup> On lit « quatre aunes », expression très vraisemblable, par sa graphie (incontestable sur l'original), et par son sens ; or Vier a écrit « quatre pages », lecture graphiquement impossible. Au sens propre, une aune est une unité de mesure d'avant le système métrique, mais on l'utilise couramment à l'époque de Liszt pour désigner simplement une grande longueur.

<sup>1198</sup> « même » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

Avez-vous vu mon portrait de Scheffer<sup>1199</sup> ? et comment le trouvez vous ? Si ultérieurement il y a lieu de le faire très bien lithographier, par Devéria<sup>1200</sup> par ex., j'en serais bien aise. Le portrait de Devéria n'est plus guère ressemblant, et celui de Scheffer d'ailleurs vaut la peine d'être publié. Mais peut être ne voudra-t-il pas qu'il parut autrement que gravé<sup>1201</sup> ? Tout ceci, //je le dis à l'aventure et [pour] continuer<sup>1202</sup> de causer avec vous, mon bon.

--- Il faut que je vous raconte un mot qui m'a bien diverti <sup>1203</sup> : un violon italien, M<sup>r</sup> B.<sup>1204</sup> en exécutant devant moi un de ces passages que Berlioz nomme si bien des couillonades [sic] artistiques, me dit tout bas à part « Questo e per la societa<sup>1205</sup> ». N'est-ce pas que c'est joli ?  
hélas ! hélas ! Combien de sots faut-il pour faire un public ?

Pouvez vous lire tout ce grimoire<sup>1206</sup> ? J'en doute fort -- mais à défaut vous devinerez, il me semble que je fais des progrès étonnants [sic] en fait d'écriture. En continuant de la sorte je finirais [sic] peut-être par écrire très lisiblement, en vertu du principe que<sup>1207</sup> -- les extrêmes se touchent.

---

<sup>1199</sup> Il s'agit du peintre **Ary SCHEFFER** (1795-1858), selon Laurence LE DIAGON-JACQUIN, *La musique de Liszt et les arts visuels*, Paris, Hermann, 2009, p. 93, attribution confirmée par P. POCKNELL, M. HAINE, N. DUFETEL, *op. cit.*, où ce portrait est inséré en tant qu'illustration 12. Ce peintre français, d'origine hollandaise, a fait en 1837 un portrait de Liszt. D'après ces sources, ce tableau se trouve actuellement au Liszt Museum de Weimar. Cependant, C. F. Dupêchez le situe au musée Ary Scheffer de Dordrech (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp.*, *op. cit.*, p. 58). Marie d'Agoult signale, dans une lettre adressée à George Sand le 15 avril 1837 : « Calamatta vient de finir mon portrait. Ary Scheffer commence celui de Crétin » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Correspondance*, *op. cit.*, t. 2, 2004, p. 58). Vier attribue par erreur le portrait évoqué dans cette lettre au peintre Henry Scheffer, frère d'Ary ; de plus, la description qu'il fait du tableau correspond à l'œuvre d'un troisième peintre, Jean-Gabriel Scheffer, un artiste suisse. L'attribution exacte de ce portrait a longtemps posé question : pour Robert Bory (*La vie de Liszt par l'image*, Paris, éd. Horizons de France, 1936), le peintre serait Henry Scheffer, et pour Ernst Burger (*Franz Liszt, chronique biographique en images et en documents*, Paris, Fayard, 1988) ce serait Jean-Gabriel Scheffer, d'après Jean-Jacques Eigeldinger (échange de courriels du 22-04-2014). Une lithographie de ce portrait, réalisée par Léon Noël, est conservée par la BnF, et accessible sur Gallica. Elle figure en Annexe 4.

<sup>1200</sup> **Jacques Jean-Marie Achille DEVÉRIA (1800-1857)**, dessinateur, peintre et graveur français, qui a réalisé en 1832 un portrait lithographié de Liszt. Source : GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1244.

<sup>1201</sup> D'après cette remarque de Liszt, la gravure pourrait, aux yeux de Scheffer, être préférable à la lithographie. Sur ce sujet, voir un article sur un autre portrait de cette époque : Florence GÉTREAU, « Un portrait oublié de Liszt par Calamatta », dans *Franz Liszt, un saltimbanque en province*, ouvrage collectif sous la direction de Nicolas DUFETEL et Malou HAINE, Lyon, Symétrie, 2007, p. 349-354.

<sup>1202</sup> « pour » : mot omis par Liszt ; « continuer » : mot non déchiffré par Vier, qui a laissé un blanc.

<sup>1203</sup> « qui m'a bien diverti » : mots rajoutés en biais en début de ligne pour remplacer un mot barré illisible.

<sup>1204</sup> « Mr B. » : c'est Liszt qui abrège, on ne peut donc savoir de qui il s'agit ; sans doute un personnage sans intérêt à ses yeux.

<sup>1205</sup> « Questo e per la societa » : « ceci est pour la société, pour le public » (traduction personnelle) ; connotation comparable à l'expression française : « c'est pour amuser la galerie ». Le mépris de Liszt pour les publics « sots » n'est pas habituel. Quand il soulèvera l'enthousiasme à Vienne, il s'en dira gratifié (lettre 6). Mais ici, c'est sa réprobation face aux goûts musicaux des Milanais – incapables d'apprécier autre chose que l'opéra italien – qu'il exprime. (Voir la *Lettre d'un bachelier es musique n° VI*, « *La Scala* », qu'il datera du 10 mars 1838, in STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, p. 107-116, et *Lettre IV, du 23 mars 1838*, *ibid.* p. 98-100).

<sup>1206</sup> « ce grimoire » : au sens propre, un grimoire est un livre de magie, inintelligible pour les non-initiés ; au sens figuré, très courant, il désigne un ouvrage obscur. Liszt emploie cette expression de façon métaphorique et péjorative, pour dévaloriser son écriture. Il s'excuse souvent auprès de Massart de son écriture (lettre 1 « trois lignes gribouillées à ma façon », lettre 4 « mon écriture anglaise », lettre 8 « ce gribouillis »). Voir aussi 1. 3. 2. 2. « Le réglage et le soin. Les écarts de Liszt ».

<sup>1207</sup> « en vertu du principe que » : mots ajoutés au-dessus de la ligne. :



Mille tendresses à Mme Kreutzer. Tirez un peu l'oreille au grand hoñ mon Sosie ou bien mon Amphytrion<sup>1208</sup> [sic] - Léon Roquatus<sup>1209</sup> -- et aimez-moi toujours coñme par le passé

Bien et tout à vous

F. Liszt.

[Adresse :]

Monsieur Lambert Massart/Chevalier de l'ordre de l'Éléphant<sup>1210</sup> Membre correspondant de la Société des pâtes<sup>1211</sup> phil-/ harmoniques de Strasbourg, Chartres et Nérac etc/rue St Georges 18/au coin de la rue de la Victoire Paris

---

<sup>1208</sup> AMPHITRYON et SOSIE sont deux personnages légendaires de la Grèce antique, rendus célèbres dans la culture française par la comédie *Amphytrion* (1668) de Molière, qui s'inspirait lui-même du poète comique latin Plaute. Chacun de ces deux personnages, le seigneur et l'esclave, se voit doublé dans la pièce par un dieu qui prend son apparence physique. Transformés en noms communs, le nom de l'esclave, un « sosie », désigne encore aujourd'hui un double, un jumeau, et celui du maître, un « amphytrion », a été utilisé pour désigner un hôte qui offre de bons repas ; on ne sait si Liszt donne ici au nom d'« Amphytrion » les deux connotations : synonyme de « Sosie » en plus valorisant, ou hôte qui l'aurait généreusement reçu à sa table. Mais quoi qu'il en soit, il considère Léon Kreutzer comme son double, son jumeau, son alter ego.

<sup>1209</sup> « Roquatus » : lecture apparente, mais qui reste énigmatique ; Vier a purement et simplement abrégé ce nom inconnu en « R. ». Je ne suis pas parvenue à élucider le nom « Roquatus », à connotation vraisemblablement humoristique dans le contexte de la phrase ; on peut remarquer que Liszt plaisante assez régulièrement lorsqu'il parle de Léon Kreutzer dans ses lettres à Massart.

<sup>1210</sup> L'ordre de l'Éléphant existe : c'est un ordre danois, institué au XII<sup>ème</sup> siècle par le roi Knut IV de Danemark, pour perpétuer le souvenir de la bravoure d'un croisé qui, dans une bataille contre les Sarrasins, avait tué un éléphant (1189). Officialisé au XV<sup>e</sup> siècle, le titre de chevalier dans cet ordre était décerné uniquement aux princes de sang royal (danois et étrangers), et aux chefs d'État étrangers. Par la suite, ceux-ci se mirent à échanger des ordres pour sceller leurs alliances. Ainsi Frédéric VI et Napoléon I<sup>er</sup> procédèrent-ils à un tel échange en 1808, s'attribuant réciproquement l'ordre de l'Éléphant et la Légion d'Honneur. L'attribution de ce titre à Massart est fantaisiste (voir la note suivante). Sources consultées le 31/03/2014 : <[http://fr.wikipedia.org/wiki/Ordre\\_de\\_l'Éléphant](http://fr.wikipedia.org/wiki/Ordre_de_l'Éléphant)> et <<http://www.louvre.fr/oeuvre-notices/insigne-de-l'ordre-de-lelephant>>.

<sup>1211</sup> La lecture du mot « pâtes » est incertaine, mais si on rétablit les accents, on obtient le mot « pâtés », qui peut faire sens. En effet, si l'alliance des mots « membre correspondant – pâtés – philharmoniques » est incongrue, elle peut tirer une certaine cohérence du fait que les pâtés de Strasbourg, comme ceux de Chartres et ceux de Nérac, étaient très prisés au XIX<sup>e</sup> siècle par les gastronomes, et que Massart était le correspondant musical de Liszt. Cette adresse hyperbolique « Chevalier de l'Ordre de l'Éléphant, Membre correspondant de la société des [pâtés] philharmoniques de Strasbourg, Chartres et Nérac » ne doit, de toute évidence, pas être prise au sérieux, mais comme une espièglerie, un clin d'œil amusé adressé à Massart (et à son embonpoint ?), dans le ton humoristique de la fin de la lettre elle-même. Ce goût de la plaisanterie farfelue est attesté dans une lettre de Marie d'Agoult à George Sand, datée du 2 novembre 1837 : « Figurez-vous que le crétin [Liszt] s'amuse à mettre des adresses facétieuses aux lettres qu'il est forcé d'écrire. Ainsi : à M. Schlesinger, "grand croix de l'ordre de la Blague, directeur de la compagnie d'assurance des réputations et succès". » (DUPÉCHEZ-AGOULT, *Correspondance*, op. cit., t. 2, 2004, p. 122). Cette adresse burlesque, rédigée sous une forme légèrement différente, se trouve rapportée par Liszt lui-même dans une lettre qu'il adresse à Victor Schœlcher, de Côme, le 14 décembre 1837 : « Je ne suis pas étonné que Legouvé n'ait pas encore découvert dans la Gazette musicale la 3<sup>ème</sup> lettre du Bachelier. Je l'avais envoyé sous enveloppe à Schlesinger avec cette adresse : "Monsieur Maurice Schlesinger ; gérant de la Gazette musicale, Directeur de compagnie d'assurance des réputations et succès, Grand Croix de l'ordre de la Blague, etc. etc." Ces qualifications ont paru peu malignes à l'honorable gérant ; il a par conséquent refusé la lettre. Il me l'a renvoyé et maintenant je suis obligé, après bien des retards, de la lui renvoyer. » (SHORT, op. cit., 2002, p. 3, lettre 4). Liszt se moquerait ainsi, peut-être, de l'habitude consistant, dans certains pays, à surcharger les enveloppes de tous les titres honorifiques du destinataire. En général, il tient à respecter les convenances françaises, qui demandent modestie et discrétion dans la rédaction des adresses. On trouve une allusion à cette coutume étrangère dans la lettre à sa mère du 6 juillet 1847 (Constantinople) : « [...] dans votre prochaine lettre qu'il faudra m'adresser à Odessa (Russie) : mettez seulement mon nom, M. F. Liszt, sans qualification quelconque, s'il vous plaît, sur l'adresse. » (lettre à Anna n°2). Dans la note de Vier attachée à cette phrase, on trouve

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 24-28 (8 pages écrites, et une page sur une feuille supplémentaire foliotée portant l'adresse au recto).

**Publications antérieures** : Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, IV, p. 34.

**Description** : Papier vert pâle très fin, assez transparent, délavé au recto. Les deux feuillets n'ont pas le même format : - feuillet 1 (folios 24 et 25 RV) : 29/23,5 cm, plié en deux (4 pages) - feuillet 2 (folios 26 et 27) : 29/21,7 cm, plié en deux (4 pages), a été coupé en bas de façon un peu irrégulière. Le f. 28 est une feuille supplémentaire (demi-folio) servant d'enveloppe de format 15/6,5 cm), qui ne porte que l'adresse : papier plus fin, découpé lui aussi irrégulièrement sur deux côtés.

Marges de la lettre : marge du haut : 4,5 cm (la vedette à 2,8 cm), puis quasiment plus aucune marge (autour de 1,5 cm, mais l'écriture montante occupe presque tout l'espace de la page).

**Adresse** : f. 28r., inédite.

#### Marques postales :

Recto : Un tampon linéaire noir en haut à gauche : BELLAGIO. Un tampon ovale rouge, comportant deux mots illisibles en italique (le deuxième pourrait être Bellagio), recouvre les mots : « (pâtés) phil- Nérac etc » (les rendant difficiles à déchiffrer). Un grand trait, et un grand paraphe ressemblant au chiffre 90 recouvrent l'adresse.

Verso : Un tampon rond, bleu, coupé en deux, où l'on devine « OCT 1837<sup>1212</sup> », un cachet de cire rouge cassé en deux, et le chiffre 20 manuscrit.

Une reproduction de cette page d'adresse figure dans l'**Annexe 5**.

## Complément à la lettre 3 sur la préface aux transpositions pour piano des symphonies de Beethoven

Extrait d'une lettre de Liszt à Massart (hors de mon corpus) datée de novembre 1837<sup>1213</sup> :

Voilà un énorme paquet, mon cher Massart, mais rassurez-vous, vous pourrez le lire tout à votre aise. Ce sont les 2 préfaces<sup>1214</sup> de la collection des *Symphonies* et aussi de l'*Album d'un Voyageur* dont vous n'aurez des nouvelles qu'au printemps car je ferai tirer les gravures à Milan – ce sera plus commode pour les graveurs et les correcteurs. Je vous envoie un deuxième avant-propos de Milan de peur qu'ils ne s'égarerent de tout ce pêle-mêle de musique, partitions et livres, dont je suis encombré et aussi pour que vous me disiez s'il y a quelque chose à y changer ou à y ajouter, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire<sup>1215</sup>.

---

l'énumération des nombreux titres honorifiques de Liszt, dont : « chevalier de l'ordre du Lion de Belgique », qui n'est pas une plaisanterie (VIER, *op. cit.*, l. XXIV, p. 91, n. 2).

<sup>1212</sup> Tampon de réception apposé par la poste française.

<sup>1213</sup> Lettre publiée dans KROÓ, *op. cit.*, 1986. On lit p. 34, dans la note 24 attachée à l'extrait traduit en hongrois : « lettre inédite appartenant à Thérèse Marix-Spire » (fonds privé) ; p. 118, la note 23 cite cet extrait de la lettre originale elle-même, écrite en français.

<sup>1214</sup> Voir plus bas le texte de la première préface dans la lettre 3 bis. A. WALKER (*op. cit.*, p. 849, note\*) suppose qu'elle a été écrite par Liszt en février 1838 à Milan, et signale que la deuxième n'a pas été retrouvée jusqu'ici.

<sup>1215</sup> *Établissement du texte* : bien que n'ayant pas pu avoir le manuscrit sous les yeux, j'ai cependant pris la liberté de corriger des anomalies qui me paraissent être des fautes de frappe dans l'édition de G. Kroó.

## Lettre 4<sup>1216</sup> – [Bellagio, novembre 1837 ?]

---

**Commentaire et contexte biographique.** Deux explications s'imposent en amont de la transcription de ce texte. D'abord sur sa qualité de « lettre », ensuite sur sa datation.

La nature de ce texte : lettre ou « préface » ?

Par sa typologie, ce texte que nous trouvons classé, dans les autographes de Liszt, parmi les lettres à Massart, ne constitue pas à proprement parler une « lettre ». Il se présente sous la forme d'un article argumentatif, clairement destiné à un large public musicien et mélomane. D'ailleurs, Vier l'a édité à part, dans les Appendices de son ouvrage, omettant les dernières lignes du texte qui adressent celui-ci à Massart, ainsi que la signature de Liszt. Or, comme il est inclus dans un courrier, à la manière de nos actuelles « pièces jointes », et que Liszt y ajoute quelques mots explicitement « épistolaires », il peut trouver ici sa place dans le courrier adressé par Liszt à son ami parisien. D'ailleurs, la présence de quelques ratures suggère que l'écriture de ce texte est encore en cours d'élaboration, la pensée de Liszt n'atteignant sa forme achevée qu'au moment où il recopie cette « préface » pour l'adresser à Massart. Il faut ajouter que cette préface présente une telle qualité de style et de réflexion, que l'on ne saurait l'exclure d'une publication renouvelée des écrits de Liszt.

### Datation

Ce document ne comporte pas d'indication de date, ni de lieu. Il a été classé, dans les archives Daniel Ollivier, entre la lettre 1 et la lettre 2 des lettres à Lambert Massart, à savoir comme étant écrit entre mai et juillet 1837. Si cette date est avérée, le lieu de l'écriture ne peut être que la France, le départ de Liszt pour l'Italie en compagnie de Marie d'Agoult ayant eu lieu fin juillet ; mais si la date est postérieure, elle aura été écrite en Italie, soit à Bellagio, soit à Milan.

Plusieurs indications contenues dans les lettres de Liszt à Massart m'ont amenée à en situer l'écriture vers la fin de l'année 1837, donc une fois que Liszt a quitté la France. La première indication est fournie par la lettre du 29 juillet 1837, écrite à Lyon (lettre à Massart n°2 de mon corpus, voir ci-dessus) : Liszt annonce à Massart l'envoi de plusieurs « manuscrits », dont on comprend qu'il s'agit de partitions manuscrites composées par lui-même, parmi lesquelles « 1° - [la] symphonie en ut mineur (de Beethoven)<sup>1217</sup>, partition de piano ; 2° - [la] symphonie en la – idem ; 3° - [la] symphonie pastorale » ; et il précise son projet d'une transcription pour piano des huit symphonies de Beethoven (sans la neuvième) : « Les 3 symphonies font partie de la collection complète des symphonies de Beethoven dont j'entreprends [...] la partition de piano ». On apprend ainsi que fin juillet 1837, Liszt a déjà transposé trois symphonies sur

---

<sup>1216</sup> Vier intitule ce texte « Préface aux symphonies de Beethoven. Partition de piano » (*op. cit.*, I, 1950, Appendice I, p. 149-150).

<sup>1217</sup> La symphonie n° 5.



huit<sup>1218</sup>, et qu'il envisage de continuer ce travail. Celui-ci ne pourra se faire que lorsque Liszt sera installé en Italie, et non durant son trajet. La deuxième indication se trouve dans sa lettre du mois d'octobre 1837, écrite à Bellagio (lettre à Massart n° 3) : Liszt précise à nouveau qu'il envisage de transposer seulement huit symphonies, car « la 9<sup>ème</sup> est celle avec chœur qu'il sera difficile de transcrire et que je ne ferai que si on l'exige<sup>1219</sup> » ; mais on ne peut toutefois pas savoir si à cette date, à l'automne 1837, il a déjà achevé de transcrire les symphonies 4 à 8. Troisième indice : dans la lettre qu'il adresse à Massart un mois plus tard, en novembre (ci-dessus annexe à la lettre 3), il lui signale l'envoi d'un « énorme paquet » contenant « deux préfaces », dont celle « de la collection des Symphonies ». On peut en déduire avec vraisemblance qu'à cette date, il a achevé toutes les transcriptions prévues. Alors, de quand pourrait-on dater le texte que nous avons là, qui constitue de toute évidence la préface à l'ensemble des huit transcriptions ? Sa rédaction a pu précéder l'achèvement des partitions ; toutefois, on lit, à la suite de ce texte, quelques lignes qui nous éclairent : Liszt, s'adressant explicitement à Massart (voir ci-dessous à la fin de la « préface »), précise qu'il sursoit à l'envoi de sa préface à *l'Album d'un voyageur*, envoi qu'il annonçait, dans sa lettre de novembre, joint à la préface des symphonies. On peut donc imaginer que ce texte de préface aux symphonies de Beethoven faisait partie du « paquet » envoyé par Liszt à Massart en novembre 1837. Cette hypothèse est corroborée par le passage d'une lettre de Liszt envoyée à Massart en février de l'année suivante : « Je voudrais que le petit bout de préface que je vous ai envoyé fût tiré à part et que quelques journaux rendissent compte de l'ensemble de mon travail. » (Voir plus bas la lettre à Massart n°5).

Jusqu'à présent, la datation de ce texte restait très incertaine, car on n'avait pas facilement accès, en France, à la lettre de novembre, publiée par G. Kroó, en 1886, dans une revue hongroise<sup>1220</sup>. D'autre part, comme je l'ai déjà dit, l'édition de Jacques Vier, seule source des biographes depuis 1950 pour les lettres à Massart, omet de transcrire les lignes figurant au bas du texte de cette « préface », qui témoignent de l'appartenance de celle-ci à un courrier adressé par Liszt à Massart. Il convient enfin de signaler qu'Alan Walker<sup>1221</sup> suppose que ce texte a été écrit « aux environs de 1838 à Milan » (se fondant sans doute sur l'édition des partitions), et signale que la deuxième préface annoncée, celle de *l'Album d'un Voyageur*, n'a pas été retrouvée.

On peut donc situer l'écriture de ce texte, « préface » accompagnée d'un petit mot à Massart, au courant du dernier trimestre de 1837, alors que Liszt séjournait à Bellagio, et composait ses transcriptions pour piano des symphonies de Beethoven<sup>1222</sup>.

---

<sup>1218</sup> Il s'agit des symphonies n° 5 (en *ut* mineur), n° 6 (*Pastorale*, en *fa* majeur) et 7 (en *la* majeur), d'après A. WALKER (*op. cit.*, t. 1, 1989, p. 849). Signalons que le commentaire d'A. Walker sur la datation de ce texte semble ne pas être fondé sur une lecture personnelle de l'autographe, il est imprécis. J'espère y apporter ici une rectification probante.

<sup>1219</sup> Voir la note attachée à la neuvième symphonie dans la lettre à Massart n° 2.

<sup>1220</sup> Voir la note *supra* sur l'article de G. KROÓ.

<sup>1221</sup> (WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 849, n\*.)

<sup>1222</sup> À l'appui de cette hypothèse, on peut remarquer que le même éloge du piano, d'une facture moins concise, développant davantage de sujets, figure dans la *Lettre d'un bachelier* « À M. Adolphe Pictet », qui est datée de septembre 1837 – à Chambéry (par où le couple est passé dans son trajet de Lyon à Milan). Elle paraîtra le 11 février 1838 à Paris dans la *Gazette musicale*, et sera rééditée par Rémi STRICKER en 1995 (*F.L.A.S.*, *op. cit.*, lettre III, p. 83-92). La

Le nom de Beethoven est aujourd'hui, un nom consacré dans l'art. Ses Symphonies sont universellement reconnus comme ce qu'il existe de plus élevé en musique. Elles ne sauraient être trop méditées, trop étudiées, par tous ceux qui ont un désir sérieux<sup>1223</sup> de savoir ou de produire. Toutes les façons de les répandre ou de les populariser ont par conséquent leur degré d'utilité. Les arrangements pour Piano, faits en assez grand nombre jusqu'ici, ont donc un certain avantage, bien que, considérés du point de vue artistique, ils soient pour la plupart de très<sup>1224</sup> médiocre valeur<sup>1225</sup>. La plus mauvaise lithographie, la traduction la plus incorrecte, retracent encore quelques rayons brisés, obscurcis, du génie de Michel-Ange et de Shakespeare ; Dans la plus incomplète<sup>1226</sup> reduction, on retrouve, de loin en loin, les traces demi-effacés de l'inspiration des maîtres. Mais l'extension acquise [sic] par le Piano en ces derniers temps, par suite des progrès de l'exécution et des perfectionnements apportés dans le mécanisme, permettent de faire plus et mieux que ce qui a été fait jusqu'à cette heure. Par le développement indéfini<sup>1227</sup> de sa puissance harmonique, le Piano tend de plus en plus à s'assimiler<sup>1228</sup> toutes les compositions orchestrales, à s'emparer de toutes les belles créations de l'art. Dans l'espace de ses sept octaves, il lui est doñé<sup>1229</sup> de reproduire, à peu d'exceptions près, tous les traits, toutes les combinaisons, toutes les figures. Il peut ne laisser échapper aucun des fils qui forment le riche tissu d'une combinaison symphonique et ne laisser à l'orchestre d'autre supériorité que celle de<sup>1230</sup> la diversité des timbres<sup>1231</sup> et des effets de masse. Tel a été mon but dans le travail que je publie aujourd'hui.

J'eusse estimé, je l'avoue, un inutile emploi de mes heures, la production d'une vingtième variante<sup>1232</sup> des Symphonies// que le dernier élève en Contrepoint, le pianiste le plus inexperimenté sont merveilleusement en état de faire ; mais je les regarderai comme bien remplies, si j'ai réussi à transporter sur le Piano, non seulement les grandes lignes de la composition du maître, mais encore cette multitude de linéaments gracieux, cette infinité d'arabesques ingénieux [sic] et fantasques, qui serpentent et s'enroulent autour de la pensée principale. Je<sup>1233</sup> serai satisfait si j'ai accompli la tâche du graveur intelligent, du

---

présente « préface » représente de toute évidence une réécriture, plus concise, de cette lettre d'un Bachelier ; elle s'inscrit dans son sillage.

<sup>1223</sup> « un désir sérieux », et non « un désir impérieux » comme l'a écrit Vier.

<sup>1224</sup> « très médiocre » et non « près médiocre », lapsus de Vier.

<sup>1225</sup> Liszt exprime la même critique dans sa lettre adressée à Massart de Lyon le 29 juillet 1837 : « Hummel a fait aussi des arrangements de ces symphonies, mais ce sont là de véritables dérangements, et il est triste de voir la pensée du maître ainsi défigurée » (lettre 2), ainsi que dans son jugement négatif sur Kalkbrenner (lettre 3). Les termes antithétiques d'« arrangements » et de « dérangements » se trouvent déjà dans la *Lettre d'un Bachelier* à Adolphe Pictet de septembre 1837 (STRICKER, F.L.A.S., *op. cit.*, 1995, p. 87).s

<sup>1226</sup> « incomplète » : Liszt a d'abord souligné cet adjectif, puis semble avoir voulu effacer le trait, qui reste visible, délavé.

<sup>1227</sup> Liszt a bien écrit « indéfini » et non « infini », comme l'a corrigé (?) Vier.

<sup>1228</sup> Avant « toutes », un bref mot a été barré, peut-être « les ».

<sup>1229</sup> Liszt a barré une terminaison initialement écrite à ce mot (« donnés » ou « données »

<sup>1230</sup> Entre « celle » et « de », deux ou trois mots ont été barrés, rendus illisibles.

<sup>1231</sup> Liszt a d'abord écrit un ou deux mots barrés ensuite et rendus illisible, les remplaçant par « celle de » au-dessus de la ligne.

<sup>1232</sup> Liszt a d'abord écrit un mot barré ensuite et rendu illisible, puis l'a remplacé par « variante » écrit à la suite, sur la ligne.

<sup>1233</sup> Avant « Je », Liszt avait écrit un bref mot, barré ensuite et rendu illisible.

traducteur fidèle, qui saisissent l'esprit d'une œuvre avec la lettre et mettent à la portée de tous ce qui était le partage du plus petit nombre<sup>1234</sup>.

F. Liszt.

Mon cher Massart<sup>1235</sup>,

Comme je pourrai<sup>1236</sup> bien y ajouter encore quelque chose, je ne vous enverrai la préface<sup>1237</sup> de l'Album d'un voyageur<sup>1238</sup> que plus tard.

Buona notte.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, folio 17 (Deux pages écrites).

**Publications antérieures :**

- Sous le titre de « Préface/Vorwort », ce texte a été édité en français et en allemand par Breitkopf und Härtel à Leipzig en 1840, en tête de la transcription de la *Vème Symphonie*, avec des fautes d'impression ; double texte repris tel quel dans leur réédition de 1865

- Jacques VIER, *Franz Liszt, L'artiste, Le clerc*, Paris, éd. Du Cèdre, 1950 : Appendice I, p. 149-150]. Il signale cette préface comme « inédite en français » (*op. cit.*, p. 150, n. 1), n'ayant sans doute pas connaissance de l'édition de Leipzig.

- La nouvelle édition des œuvres complètes de Liszt (EMB 1998) en publie la version française, corrigée, à partir du manuscrit conservé à la BnF (celui que je retranscris ici), sous le titre de : « Préface » (*New Liszt Edition*, EMB Klavierwerke Transkriptionen III, Budapest 1998, p. XVIII). (Je n'en avais pas connaissance quand j'ai fait ma transcription, or nos corrections respectives coïncident).

**Description :** Papier blanc relativement épais et mat, l'encre le traverse modérément. Il est utilisé dans son grand format 23,5/29 cm. Il a ensuite été plié en quatre seulement, ce qui est plus grand que le format d'un « pli » ordinaire. Marge du haut : 4,5 cm sans vedette, mais avec un trait horizontal centré, de 3 cm, en haut de la page.

Particularités : l'écriture et la ponctuation sont soignées ; le texte a été relu, certaines lettres étant repassées à l'encre ; il n'y a pas de taches, mais quelques ratures. Le papier est très densément occupé, l'écriture est légèrement montante. Il y a un trait au haut de la première page, avant le texte, et un autre en biais entre la signature et le mot adressé à Massart, enfin un dernier trait en bas à droite à la fin de la dernière page (à moins que ce ne soit le soulignement des deux derniers mots « plus tard »). Liszt n'y a pas mis de titre.

**Absence d'adresse.**

### Commentaire stylistique.

Il est difficile de savoir à qui le style de cette lettre doit être attribué. On sait que Liszt et Marie d'Agoult collaboraient à cette époque pour rédiger les articles de presse envoyés à Paris sous le titre de

---

<sup>1234</sup> On trouve une analyse approfondie des idées de Liszt sur ses transcriptions pour piano dans l'article de Cécile REYNAUD : « Virtuose et virtuosité dans les écrits de Liszt », dans HAINE-DUFETEL, *Saltimbanque*, *op. cit.*, 2007, p. 355-362. ; en particulier à partir de la p. 359, dans les paragraphes où l'auteur commente d'autres textes de Liszt sur ses « partitions de piano », au contenu comparable à cette « préface » adressée à Massart fin 1837 ou début 1838. Liszt a développé cette réflexion sur les transpositions pour piano dans sa *Lettre d'un bachelier ès musique* adressée à Adolphe Pictet, datée d'octobre 1837 (voir la note *supra*).

<sup>1235</sup> Ces deux lignes sont rajoutées en bas de la page, d'une écriture plus négligée, en dessous de la signature, et séparées du corps de la « lettre » par un grand trait en diagonale. Vier les a intégralement omises. A. Walker les appelle « une note annexe adressée à Lambert Massart » (*op. cit.*, t. 1, p. 849, note\*).

<sup>1236</sup> Liszt avait d'abord écrit « pourrais », puis a barré le -s.

<sup>1237</sup> Liszt avait d'abord écrit « celle », mot qu'il a barré, et au-dessus duquel il a rajouté « la préface ».

<sup>1238</sup> A. Walker écrit en 1983, « cette préface, qui a certainement existé, n'a jusqu'ici pas été retrouvée. » (WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 849, n.\*)

*Lettres d'un bachelier ès musique*, dont les lettres à Massart rendent compte. Ne disposant pas de témoignages extérieurs (contrairement à ce qui se passe pour la lettre à Janin présentée plus loin<sup>1239</sup>), je me permettrai d'exprimer ici un sentiment subjectif. Ce texte est admirable par sa puissance d'évocation. Or cette puissance est due à la concision des phrases, et à la précision des données proprement musicales contenues dans le texte, ce qui me fait penser qu'on doit cette « préface » essentiellement à la plume de Liszt. Même la métaphore picturale des arabesques, quoique relativement développée, garde des proportions sobres. Le style de Marie d'Agoult est généralement plus prolixe, accumulant les ornements. On peut comparer cette « préface » avec un autre texte, qui présente lui aussi un éloge du piano. C'est un passage de la *Lettre d'un bachelier* adressée à Adolphe Pictet, datée de septembre 1837 et publiée le 11 février 1838 dans la *Gazette musicale* : « Car voyez-vous, mon piano, c'est pour moi ce qu'est au marin sa frégate, ce qu'est à l'Arabe son coursier, plus encore, peut-être, car mon piano, jusqu'ici, c'est moi, c'est ma parole, c'est ma vie, c'est le dépositaire intime de tout ce qui s'est agité dans mon cerveau aux jours les plus brûlants de ma jeunesse ; c'est là qu'ont été tous mes désirs, tous mes rêves, toutes mes joies et toutes mes douleurs. Ses cordes ont frémi sous toutes mes passions, ses touches dociles ont obéi à tous mes caprices et vous voudriez, mon ami, que je me hâtasse de le délaisser pour courir après le retentissement plus éclatant des succès de théâtre et d'orchestre<sup>1240</sup> ? » Dans cet extrait, les procédés de style sont abondants et visibles : les comparaisons, les balancements, les répétitions rythmiques de « c'est », l'amplification, les hyperboles, la métaphore du cavalier, et jusqu'à l'interrogation rhétorique, tout cela témoigne d'une recherche littéraire, à visée lyrique, attribuable à Marie d'Agoult. La suite du texte, plus technique et peu ornementée, pourrait être du cru de Liszt. Je n'en cite que le début : « [Le piano] tient, à mes yeux, le premier rang dans la hiérarchie des instruments ; il est le plus généralement cultivé, le plus populaire de tous ; cette importance et cette popularité, il les doit en partie à la puissance harmonique qu'il détient exclusivement ; et, par suite de cette puissance, à la faculté de résumer et de concentrer en lui l'art tout entier. Dans l'espace de ses sept octaves, il embrasse l'étendue d'un orchestre ; et les doigts d'un seul homme suffisent à rendre les harmonies produites par le concours de plus de cent instruments concertants. C'est par son intermédiaire que se répandent des œuvres que la difficulté de rassembler un orchestre laisserait ignorées ou peu connues du grand monde. Il est ainsi, à la composition orchestrale, ce qu'est au tableau la gravure ; il la multiplie, la transmet à tous, et s'il n'en rend pas les coloris, il en rend du moins les clairs et les ombres<sup>1241</sup>. » On le voit, les idées sont les mêmes que dans la « préface », mais exprimées avec moins de force. Si les deux textes sont de toute évidence contemporains, il me semble que la « préface » constitue l'aboutissement, très réussi, d'un travail d'écriture. Son style est plus dépouillé que

<sup>1239</sup> Voir le schéma d'article envoyé à Janin dans la lettre de Liszt de mai 1846, ch. 2.4, L. 10.

<sup>1240</sup> STRICKER, *F.L.A.S., op. cit.*, 1995, p. 86.

<sup>1241</sup> *Ibid.* Le texte se poursuit sur deux pages, développant le thème des progrès dans la construction des pianos et dans le jeu des pianiste, et celui de sa conception novatrice de Liszt concernant les arrangements pour piano, qui s'oppose à la « mesquinerie » des « dérangements » antérieurs : « Je me suis attaché scrupuleusement, comme s'il s'agissait de la traduction d'un texte sacré, à transporter sur le piano, non seulement la charpente musicale de la symphonie, mais encore les effets de détails et la multiplicité des combinaisons harmoniques ».

le passage subjectif de la *lettre d'un Bachelier*, mais plus dense et, par-là, plus intense que les lignes techniques citées ci-dessus. Il s'agit peut-être d'une fusion particulièrement réussie entre le style de Liszt et celui de Marie, débarrassé de toute enflure, ou bien d'une réalisation propre à Liszt, qui aurait remis sur le métier et repoli les pages du Bachelier.

## Lettre 5 – Milan, février 1838

---

**Contexte biographique.** À partir de novembre 1837, Liszt et Marie d'Agoult séjournent tantôt à Côme, tantôt à Milan, jusqu'en mars 1838. Liszt fréquente Rossini et le monde musical milanais, compose, donne des concerts. Le 22 octobre 1837 a paru dans la *Gazette Musicale* la *Lettre d'un Bachelier* : « Trois morceaux dans le genre pathétique, par C.V. Alkan », et le 12 novembre la *Lettre* « Compositions pour piano de M. Robert Schumann ». Cosima Liszt est née le 24 décembre 1837 à Côme.

### Milan février 1838

Enfin mon bon cher Massart voici une boñe et ample lettre toute pleine de choses excellentes et senties. Merci mon bon cher vieux, de votre fraternelle affection. Croyez que j'en sais tout le prix<sup>1242</sup> et qu'aussi j'en serai toujours digne.

J'ai quitté mon délicieux lac de Como<sup>1243</sup> pour rentrer tout à fait à Milan. Après ces 2 mois de solitude et de travail voici maintenant une vie toute mondaine. Je vais au bal, je fais trente six visites à la Scala<sup>1244</sup> (mode parfaite<sup>1245</sup> du reste, et qu'on devrait bien adopter à Paris) de plus, je monte à cheval et voir<sup>1246</sup> [sic] même, j'apprends un peu d'italien sans trop y songer. En soñe je fais un assez agréable petit personnage ici ; [...]<sup>1247</sup> je crois que j'y suis presque à la mode<sup>1248</sup>.

---

<sup>1242</sup> Une petite tache d'encre ronde, à droite, sous le mot « prix ».

<sup>1243</sup> Liszt évoque en détail les charmes de son séjour au bord du lac de Côme dans la *Lettre d'un bachelier ès musique* écrite en septembre 1837, qui paraîtra plus tard dans la *Gazette musicale* : soit le 22 juillet 1838 d'après GUT-BELLAS (p. 338), soit le 22 septembre 1838 d'après R. STRICKER (*F.L.A.S., op. cit.*, 1995, lettre V à M. Louis de Ronchard, p. 101-106, note 1, p. 398).

<sup>1244</sup> La vie mondaine menée par Liszt à Milan en décembre 1837 et janvier 1838 est racontée dans la *Lettre d'un bachelier ès musique* qu'il écrira en mars, et qui paraîtra le 27 mai 1838 à Paris dans la *Gazette musicale*, Liszt se trouvant alors à Vienne (*F.L.A.S., op. cit.*, 1995, lettre VI, *La Scala*, p. 107-116). Cette lettre vaudra à Liszt une vive polémique au mois de juillet en Italie, après son retour de Vienne (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 338). Marie d'Agoult, dans ses *Mémoires*, esquisse un tableau ironique de la société milanaise : « Il y a pourtant un bon côté à cette habitude de réunions quotidiennes à la Scala. Il est commode pour les hommes d'acquitter tous leurs devoirs de politesse en deux heures de temps, et la vue de tous ces petits salons où se touchent les rivalités a quelque chose d'assez amusant. D'ailleurs on ne causerait guère plus ailleurs, et les bêtises avec accompagnement d'orchestre ne laissent pas que d'avoir un certain charme. » (DUPÉCHEZ, *op. cit.*, 1990, t. 2, p. 159)

<sup>1245</sup> « mode parfaite » : mots ajoutés au-dessus de la ligne, remplaçant trois mots barrés illisibles.

<sup>1246</sup> Le mot « voir » est surchargé d'encre, peut-être barré.

<sup>1247</sup> Un bref mot barré ici, illisible.

<sup>1248</sup> Dans sa lettre à George Sand, écrite à Milan le 14 février 1838, Marie signale que Liszt est devenu très soucieux de sa toilette : « Figurez-vous que notre Crétin si mal peigné, si mal brossé, si mal cravatté [sic], est devenu d'une élégance insultante. Il passe volontiers une heure à sa toilette, et confère avec son tailleur de façon à donner de lui très haute opinion aux Mussets [sic] et compagnie. » (DUPÉCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.*, t. 2, 2005, p. 152.) Voir

Rossini<sup>1249</sup> est toujours à Milan. Je ne sais qui a jamais imaginé de lui faire partitionner je ne sais quel vieil opéra qu'il ne connaît même pas de nom. C'est une nouvelle de gobe-mouches<sup>1250</sup> que tous les journaux se sont amusés [*sic*] à répéter. Rossini est toujours Rossini, c'est-à-dire un homme de génie et presque un grand homme à force de succès et de popularité. Il ne fait absolument rien ici, // si ce n'est bien dîner et se ficher des gens ce en quoi il fait sagement à mon avis. Nous nous voyons très souvent et bien. Je n'ai vraiment [*sic*]<sup>1251</sup> qu'à me louer des rapports que j'ai eu avec lui jusqu'à présent et je suis convaincu qu'il en sera toujours ainsi. Probablement j'irai lui faire une visite cet été à Bologne où il retournera au commencement d'avril pour tout l'été. -- Moi je partirai pour Venise<sup>1252</sup> à la mi-mars. De là -- à Bologne Florence, Gênes, etc<sup>1253</sup> Si le couronnement<sup>1254</sup> a lieu au mois de septembre à Milan, ainsi qu'on l'annonce officiellement, je reviendrai sans faute pour cette époque. En tout cas, je passerai l'hiver prochain à Rome<sup>1255</sup>.

Maintenant parlons encore un peu affaires. Je diviserai mon sermon en trois points.

I<sup>1256</sup> Faites-moi l'amitié d'aller chez<sup>1257</sup> M<sup>r</sup> Masset<sup>1258</sup> et de lui dire ce qu'il sait sans doute déjà : que les propriétés française, anglaise et allemande des Soirées ne regardent nullement Ricordi<sup>1259</sup> mais bien moi. Je regrette extrêmement<sup>1260</sup> que nous n'ayons pu nous arranger ensemble à cet égard et qu'il ait répondu par un refus formel ce à quoi je ne m'attendais //

---

aussi à la fin de cette lettre. : « je fais mes petits débuts d'élégance », et la citation de la lettre de Marie d'A. à George Sand dans la note attenante.

<sup>1249</sup> **Gioacchino ROSSINI** (1792-1868), après une carrière brillante à Paris de 1825 à 1830, a cessé d'écrire des opéras. Menant une vie oisive et raffinée à Bologne et à Milan depuis 1836, il vient de se remettre à la composition, produisant une douzaine de mélodies intitulées *Les Soirées musicales*. Liszt, qui séjourne à Côme et à Milan, fréquente assidument Rossini, pour qui il ressent amitié et admiration. Il compose une transposition pour piano des douze *Soirées musicales*, qu'il intitule *Les soirées de Rossini* et qui seront publiées chez Ricordi en 1838 et chez Schott en 1839 ; en France, elles seront publiées sous le titre de *Six Amusements pour piano* (ou *Soirées Italiennes*, LW A47) par Schonenberger en février 1839 ou en 1840 (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 302 et 304, indique deux dates différentes).

<sup>1250</sup> « Une nouvelle de gobe-mouches » : « gobe-mouche », expression familière désignant une personne crédule, naïve.

<sup>1251</sup> Liszt écrit systématiquement « vraiment », cette graphie ne sera donc plus signalée par un [*sic*] dans ses prochaines occurrences.

<sup>1252</sup> De « Venise » à « prochain à Rome » : passage écrit d'une l'encre très pâle, en lignes irrégulières, ascendantes, qui peuvent se confondre avec les lignes du verso apparaissant à travers le papier très fin, en particulier les ratures énergiques qui s'y trouvent.

<sup>1253</sup> « De là à Bologne, Florence, Gênes ... » : Liszt ne sait pas encore que ce programme sera perturbé par les inondations de Hongrie en avril 1838 qui provoqueront son départ pour Vienne et Budapest (voir plus bas sa lettre de Venise du 3 juin 1838, lettre 5).

<sup>1254</sup> Le couronnement de l'**Empereur d'Autriche Ferdinand I<sup>er</sup>** (1793-1875) comme roi de Lombardie et Vénétie, aura lieu à Milan, le 6 septembre 1838. (Pour les commentaires de Liszt sur cette cérémonie, voir plus bas sa lettre à Massart n° 6).

<sup>1255</sup> Liszt et Marie d'Agoult séjourneront à Rome en 1839, du début de février à la mi-juin (voir plus bas la lettre à Massart n° 7, du 1<sup>er</sup> mars 1839).

<sup>1256</sup> Le « I » est souligné de deux traits.

<sup>1257</sup> « chez Mr Masset » et non « voir M. Masset », comme l'a écrit Vier.

<sup>1258</sup> **Jacques Etienne MASSET**, éditeur à Paris, principal actionnaire associé de Troupenas à partir de 1835. Vier avait laissé ce nom en blanc, alors qu'il est reconnaissable, surtout en le rapprochant de sa deuxième occurrence plus bas dans le même paragraphe.

<sup>1259</sup> **Giovanni RICORDI**, (1785-1853) : Célèbre éditeur italien d'ouvrages musicaux, fondateur en 1808 de la Casa Ricordi à Milan. Liszt est logé chez Ricordi quand il séjourne à Milan.

<sup>1260</sup> « extrêmement » : Vier avait lu « énormément ».



vraiment<sup>1261</sup> [*sic*] guère. Schott<sup>1262</sup> (à Mayence), Willis<sup>1263</sup> (à Londres) et Ricordi (à<sup>1264</sup> Milan) ont édité cet ouvrage à un prix passable<sup>1265</sup> ; à Paris seul j'ai été refusé<sup>1266</sup> ! Quoi qu'il en soit<sup>1267</sup> comme je tiens à ce que ce petit volume (dont par parenthèse Rossini a été assez content) soit publié à Paris, priez M. Masset de ma part de le publier aussitôt qu'il pourra --- s'il juge à propos de m'en donner quelque chose soit, --- sinon, qu'il en agisse comme bon lui semblera. Je crois que le débit de ce petit volume sera assez facile ; on pourra en faire 3 ou 4 livraisons et même publier chacun des morceaux séparément. À l'exception de trois 3 ou 4, les autres sont<sup>1268</sup> faciles et vraiment [*sic*] gentils. Bref, je suis convaincu qu'il n'aura pas à se repentir de l'avoir édité. Voici les prix que j'en ai reçu [*sic*] :

Milan : 300 frs

Mayence : 300 --

Londres : 200 -\_

Encore une fois, je tiens surtout à ce que ce soit publié à Paris ; le prix m'est absolument indifférent. Je me contenterai de l'estime de l'éditeur<sup>1269</sup>.

2° Les symphonies de Beethoven sont également vendues en Allemagne, Italie et Angleterre. Je ne //tiens<sup>1270</sup> à les vendre à Paris, mais j'attache une véritable importance à ce qu'elles soient publiées<sup>1271</sup>. Le travail de Kalkbrenner<sup>1272</sup> est pitoyable ; depuis que j'en ai eu connaissance je desire extrêmement que le mien soit connu du public. Je consentirai volontiers à les donner pour rien ; à cette seule condition pourtant c'est qu'elles soient bien annoncées [*sic*], bien publiées en un mot. Je voudrais que le petit bout de préface<sup>1273</sup> que je vous ai envoyé fut tiré à part et que quelques journaux rendissent compte de l'ensemble

---

<sup>1261</sup> « vraiment » : mot sauté par Vier.

<sup>1262</sup> « Schott » : coquille ou mauvaise lecture dans Vier, où on lit : « Schitt ».

<sup>1263</sup> WILLIS : éditeur musical anglais, au prénom inconnu, aux dates de vie imprécises : 17.-18., signalé sur le site de la BnF (consulté le 17/02/2014 : <<http://data.bnf.fr/16105860/willis/>>)

<sup>1264</sup> Il y a une tache d'encre pâle après « à », le mot Milan est écrit au-dessus de la ligne.

<sup>1265</sup> Les transpositions pour piano des *Soirées musicales*, mélodies de Rossini (qui sort à cette époque de son silence) ont été publiées par Ricordi en 1838 (WALKER, *op. cit.*, t. 1, p. 260). Au sujet des transpositions pour piano (arrangements, fantaisies, variations) composées par Liszt, et publiées simultanément dans différents pays, voir l'article de Bruno MOYSAN, « Franz Liszt et la pratique de l'arrangement », dans *Franz Liszt, un saltimbanque en province*, direction scientifique Nicolas DUFETEL et Malou HAINE, Symétrie, Lyon, 2007 ;

<sup>1266</sup> Les transpositions des *Soirées musicales* de Rossini ne seront pas éditées à Paris par les associés Troupenas-Masset, mais par Schonenberger en 1839 ou 1840 (voir ci-dessus la note sur Rossini).

<sup>1267</sup> À cet endroit, trois mots ont été barrés, rendus illisibles.

<sup>1268</sup> « sont » : Vier a lu « seront ».

<sup>1269</sup> Liszt prépare son retour à Paris, il accorde une grande importance à l'accueil de la critique et du public dans la capitale française, qui est à cette époque la capitale européenne de la musique.

<sup>1270</sup> Le mot [pas] a été omis.

<sup>1271</sup> Les *Symphonies de Beethoven* seront finalement publiées à Paris par Richault en 1840 (KROÓ, *op. cit.*, 1986, p. 256).

<sup>1272</sup> Sur le virtuose Kalkbrenner et le peu d'estime où le tient Liszt, voir la lettre 3 à Massart. De nombreux compositeurs faisaient à cette époque des « arrangements » pour piano d'ouvrages symphoniques ou d'opéras à la mode. C'était une source de revenus aisée pour les éditeurs et pour eux-mêmes (Voir Annexe n° 11). L'ambition de Liszt est différente : voir à ce sujet les idées qu'il expose dans sa préface aux symphonies de Beethoven transposées pour piano (lettre à Massart n° 4).

<sup>1273</sup> « le petit bout de préface que je vous ai envoyé » : cette phrase permet de dater le texte adressé par Liszt à Massart (voir plus haut ma présentation de la lettre n° 4).

de<sup>1274</sup> mon travail. La question de publicité est la grande question pour moi d'ici à 18 mois 2 ans. Recausez-en donc (et au besoin montrez ma lettre) avec l'éditeur que vous jugerez pouvoir le mieux remplir mon but. C'est une affaire que je vous abandonne. Je n'en veux pas d'argent mais j'en veux un petit peu de réputation parce que je crois l'avoir mérité.

3° Je serais assez tenté de payer 15 frs par mois et de m'associer pendant 2 ans (ce sont justement mes 2 ans d'absence) aux compositeurs (ou prétendus tels) réunis<sup>1275</sup>. Ecrivez-moi seulement<sup>1276</sup> dans votre prochaine lettre quels sont //les compositeurs qui en font partie et aussi si cette société a vraiment de la publicité, de bonnes correspondances en province, à l'étranger etc... Car je vous le répète ce que je veux avant tout c'est une large publicité. L'entreprise, d'après le Prospectus que vous m'avez envoyé, me paraît excellente ; la question est de savoir si le gérant est un homme intelligent et actif, si le système [sic] d'annonce est largement pratiqué etc. Prenez à cet égard des informations précises et écrivez m'en. La chose me conviendrait assez pour le moment présent. Cela vous débarrasserait de tout ennui.

À propos : dites-moi aussi ce que c'est que cette imprimerie lithographique de Bobœuf<sup>1277</sup>, rue Cadet 23. Je l'ai vu annoncé dans le Journal des Débats. Ils publient aussi des symphonies de Beethoven, de qui ? de qui est-ce ? Peut être qu'en leur abandonnant les miennes, leur établissement étant nouveau, et leurs prix excessivement bas, ils leur donneraient plus de publicité que tout autre Editeur. C'est peut-être une idée saugrenue ; faites-en ce qu'il vous plaira.

Envoyez les épreuves du morceau monstre (que j'aurai voulu intituler Hexaméron<sup>1278</sup>) au plus tôt. //Dites-moi aussi si Schlesinger a publié dans son journal la lettre d'un Bachelier sur mon séjour à Nohant (chez G. Sand)<sup>1279</sup>. Quand vous le verrez, dites lui que j'en ai 2 autres toutes prêtes<sup>1280</sup>, mais que je ne les lui enverrai que lorsque celle-ci aura paru. Dites-lui aussi que le seul abonné à la Gazette musicale à Milan, M<sup>r</sup> Micherand<sup>1281</sup>, ne reçoit plus le journal

---

<sup>1274</sup> « l'ensemble de » : mots ajoutés par Liszt au-dessus de la ligne.

<sup>1275</sup> « Les compositeurs réunis » : aucun document historique ne mentionne cette société. Dans la lettre suivante, du 3 juin 1838, (lettre 5), Liszt dit avoir renoncé à cette idée, sans autre explication.

<sup>1276</sup> Entre « seulement » et « dans », il y a deux mots barrés : « au plus ».

<sup>1277</sup> Il faut lire « Bobœuf », et non « Bolveuf » comme l'a écrit Vier, p. 39. Il s'agit de l'« Imprimerie lithographique Bobœuf » : Pierre-Alexis-Francis BOBŒUF (1807-1874), plus rarement orthographié Bobeuf, prénommé aussi Pierre-Antoine-Narcisse est un chimiste français, qui s'installe vers 1838 à Paris comme imprimeur de musique utilisant un procédé lithographique novateur. (Pour plus de détails sur ce personnage peu connu comme imprimeur, voir Annexe 11, point 3. 2. 1).

<sup>1278</sup> Hexaméron (Liszt met l'accent sur le é) ; voir plus haut, dans la lettre n°2 à Massart, les autres appellations de cette œuvre : « le morceau de concert », ou « le morceau de la princesse Belgiojoso ».

<sup>1279</sup> Il s'agit de la Lettre d'un Bachelier « À M. Adolphe Pictet », datée de Chambéry, septembre 1837. Elle a été publiée dans la Gazette musicale du 11 février 1838 (R. Stricker FLAS p. 83). Voir le résumé biographique en tête de la lettre à Massart n°5.

<sup>1280</sup> Les « deux autres » seraient, selon Vier (*ibid.*) : 1 – la lettre à Louis de Ronchard, qui paraîtra le 25 mars suivant, texte qui correspond, à deux jours près, à la Lettre d'un bachelier ès musique IV, écrite dès septembre 1837 et publiée le 23 mars 1838 (R. STRICKER, FLAS, p. 93-100, et p. 398, n. 1) ; 2 – la lettre sur la Scala, publiée le 27 mai 1838, toujours dans la Gazette musicale : il faut supposer que Liszt aura postdaté son texte ; en effet, la lettre VI, intitulée La Scala, est datée de Milan, le 10 mars 1838, c'est-à-dire après la lettre où Liszt l'annonce comme « prête » à Massart, et publiée, d'après Vier, le 27 mai (d'après R. STRICKER, FLAS, p. 107-116, et ; 398, n. 1).

<sup>1281</sup> « Mr Micherand » ou « Micheraud » (graphie ambiguë) : personnage non identifié.



depuis la fin de Decembre, et que je le prie de le lui envoyer regulièrement, attendu que M<sup>r</sup> Caraffa<sup>1282</sup> [sic] (membre de l'Institut)<sup>1283</sup> a payé son aboñement à Paris.

Adieu mon bon cher Massart, je ne veux pas vous embêter davantage de mon ecriture anglaise<sup>1284</sup>. Mille tendresses à Leon et à cette boñe M<sup>me</sup> Kreutzer. Un bon et affectueux souvenir à mes autres amis que vous voyez là bas en particulier à d'Ortigues<sup>1285</sup> [sic], à qui je ne conseille pas de venir en Italie parler de Beethoven et de Weber<sup>1286</sup>.

Figurez vous, mon cher, que demain on donne à la Scala « Le<sup>1287</sup> Nozze di Figaro - Musica del Maestro Ricci<sup>1288</sup>. C'est amusant, n'est-ce pas ?

Adieu carissimo

Tout à vous de cœur et à toujours

F. Liszt. //

Ma foi mon cher j'ai encore une page vide : donc continuons. --- Hiller<sup>1289</sup> travaille à force à son opéra ; le public (italien) sera sans doute plus long à le comprendre que lui à l'ecrire. Ce qu'il m'en a fait entendre m'a paru distingué. Francilla Pixis<sup>1290</sup> a debuté à la Scala, ce qui

---

<sup>1282</sup> « Caraffa » ; *Liszt a rajouté entre les lignes* : « membre de l'Institut ». Il s'agit de **Michel CARAFFA** (de COLOBRANO), (1787-1872), compositeur d'origine italienne, qui a d'abord fait une carrière militaire dans l'armée napoléonienne. Il s'est fixé à Paris en 1827, a été nationalisé français en 1834, élu à l'Institut en 1837. Il enseignera la composition au Conservatoire de Paris de 1840 à 1870.

<sup>1283</sup> (membre de l'Institut) : parenthèse ajoutée au-dessus de la ligne.

<sup>1284</sup> « Écriture anglaise » : type d'écriture alambiquée, caractérisée par des arabesques ornementales. Liszt donne à ce mot une connotation péjorative par l'emploi du verbe « embêter ». On constate qu'il s'excuse souvent auprès de Massart de son écriture (lettre à Massart n° 1 « trois lignes gribouillées à ma façon », lettre 3 « ce grimoire », lettre 8 « ce gribouillis »).

<sup>1285</sup> Sur d'Ortigues, voir aussi la note de la lettre à Massart n° 3. D'Ortigues défend le spiritualisme de Beethoven contre le réalisme de l'opéra italien. Il publie en 1838 un article de soutien à l'opéra de Berlioz *Benvenuto Cellini*.

<sup>1286</sup> Allusion aux goûts musicaux des Italiens, qui n'apprécient pas la musique purement instrumentale, ni les compositeurs germaniques. Dans le même sens, Liszt écrit à Schumann en avril 1838 : « Je ne vous engage pas de venir en Italie. Vous seriez trop blessé dans vos sympathies. C'est à peine si l'on sait par où [sic] que Beethoven et Weber ont été de ce monde. » (HURÉ-KNEPPER, p. 98). Même jugement sous la plume de Marie d'Agoult dans ses *Mémoires*, à propos du succès d'un concert de Liszt chez Ricordi en septembre 1837 : « [...] le tour de force est tout ce qui les frappe ; les mélodies les plus plates de Donizetti, Bellini, les font pâmer, et toute œuvre dramatique ou poétique les ennuerait profondément. » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, t. 2, p. 146).

<sup>1287</sup> *Liszt a bien écrit « Le Nozze » et non « La Nozze » comme l'a fait Vier.*

<sup>1288</sup> Les frères **Luigi** (1805-1859) et **Frederico RICCI** (1809-1877), compositeurs d'origine napolitaine, collaborent souvent pour créer des opéras ; ils sont extrêmement populaires en Italie à l'époque où Liszt y séjourne. Un opéra de Luigi Ricci sur un livret de Gaetano Rossi *Le nozze di Figaro* est joué, sans succès, à la Scala de Milan le 13 février 1838 ; il s'agit d'une réécriture de l'œuvre de Mozart. Le 14 février, Marie écrit de Milan à George Sand : « Si vous saviez ce que c'est que la musique de la Scala ! Hier un nommé Ricci a fait jouer un *Mariage de Figaro* de sa composition il a fait fiasco. » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.*, p. 153.) Sur le « vandalisme » déploré par Liszt dans les « opéras arrangés », voir l'analyse approfondie de REYNAUD, *op. cit.*, 2006, en particulier p. 290- 298.

<sup>1289</sup> **Ferdinand HILLER**, (1811-1885). « Hiller, pianiste et compositeur allemand fixé à Milan, travaillait à son opéra *Romilda*, dont la représentation fut un échec complet. Cf. lettres de la Comtesse d'Agoult à Hiller, *Revue Bleue*, 8 novembre 1913. » : précise Vier (*op. cit.*, p. 43 n. 8). Ce virtuose a vécu à Paris de 1828 à 1836, participant à la vie de l'élite intellectuelle et musicale de la capitale française, avant de retourner en Allemagne, où il sera très actif, en particulier à Cologne à partir de 1850. Il a été l'un des premiers promoteurs de l'œuvre de Bach et de la musique ancienne ; il est connu pour son érudition et son talent de critique musical. Il pourrait être mentionné dans la lettre de Liszt à Massart de Bellagio, [22] octobre 1837 (voir plus haut la lettre à Massart n° 3)

<sup>1290</sup> **Francilla PIXIS**, (1816-1845), contralto allemande, fille adoptive du pianiste allemand Johann Peter Pixis, auquel Liszt est très lié. Elle vient de débiter, le 16 janvier 1838, à la Scala de Milan dans la *Cenerentola* de Rossini, et se retirera en 1845, après une brillante carrière. (R. STRICKER, *FLAS* p. 398, l. VI, n. 2). « Liszt parle d'elle dans la *Lettre du Bachelier* sur la Scala du 27 mai 1838.

était une grande entreprise. rabattez de moitié l'enthousiasme des journaux français et allemands (ceci tout à fait entre nous, car je suis presque intime avec Pixis<sup>1291</sup>). La Scala est detestable cette saison. Chanteurs médiocres (à l'exception de la Schoberlechner<sup>1292</sup> que vous verrez à Paris et qui probablement n'y obtiendra qu'un demi succès) ; musique<sup>1293</sup> variant du médiocre au pitoyable ; ballet stupidissime ; tout cela ne fait pas un ensemble très friand. En fait de concert -- rien, si ce n'est votre très<sup>1294</sup> humble serviteur que vous connaissez de reste ; le temps est affreux ; c'est une concertante<sup>1295</sup> perpétuelle de neige et de pluie. Ce sont les marchands de musique qui l'ont fait comme cela je crois. --- À propos, dites à ma mère et à Erard<sup>1296</sup> quand vous le verrez que mon paletot m'a fait un immense plaisir<sup>1297</sup>. Cela me donne huit jours de supériorité à Milan où je fais mes petits débuts d'élégance<sup>1298</sup>.

[Adresse :]

Monsieur Lambert/Massart/rue St Georges 18/au coin de la rue de la Victoire/ Paris

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 29-32 (7 pages écrites, et une page portant l'adresse).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : Jacques VIER, *Franz Liszt, op. cit.*, 1950, V, p. 39.

**Description** : Papier blanc tirant sur le vert pâle, mat, plutôt épais, mais assez transparent.

Format rare, très grand : 27,5/23 cm. L'archivage ayant collé les folios, on ne peut pas savoir si la feuille a été

<sup>1291</sup> **Johann Peter PIXIS** (1788-1874). Pianiste virtuose, compositeur prolifique et pédagogue allemand, admiré à Paris où il séjourne depuis 1825. Ami de Berlioz, dont il transcrita *l'Ouverture du Carnaval romain* pour piano à quatre mains en 1841. Il est l'un des compositeurs de *l'Hexaméron*, et le père adoptif de la chanteuse Francilla Pixis.

<sup>1292</sup> Vier a écrit « *Schobenlechner* » au lieu de « *Schoberlechner* ». Il s'agit de **Sophie SCHOBERLECHNER** (1807-1864), soprano allemande qui fit surtout carrière à l'Opéra italien de Saint-Petersbourg entre 1825 et 1840 (Source : R. STRICKER, *FLAS*, p. 399 et 400).

<sup>1293</sup> Liszt a d'abord écrit, puis barré « *pitoy* », puis continue sa ligne avec « *variant du médiocre au pitoyable* ».

<sup>1294</sup> « *très* » : mot omis par Vier.

<sup>1295</sup> « *une concertante perpétuelle* » : Vier n'a pas identifié le mot « *concertante* », il laisse un blanc. De nos jours, ce mot n'est utilisé que comme adjectif, cependant il existait aussi à cette époque en tant que substantif, selon le dictionnaire de Castil-Blaze : « *On se sert quelque fois du seul mot de concertante pris substantivement. Monsieur Kreutzer a composé une belle concertante pour deux violons.* » (*Dictionnaire de musique moderne* de Castil-Blaze, Paris, La lyre moderne, 1825, p. 53, accessible en ligne sur le site : <[books.google.fr/books?id=ub89AAAACAAJ](http://books.google.fr/books?id=ub89AAAACAAJ)>, consulté le 15/01/2014).

<sup>1296</sup> **ÉRARD** : célèbre famille de facteurs de pianos et de harpes, à Paris et à Londres. À cette date, il s'agit de **Pierre Érad** (1794-1855). Rappelons que la famille Liszt entretient depuis son arrivée à Paris en 1823 des liens d'amitié avec la famille Érad, liens qui dureront pour Anna Liszt jusqu'à sa mort en 1866.

<sup>1297</sup> On peut suivre l'histoire de ce paletot dans les lettres de Liszt à sa mère publiées par Klára Hamburger. Le 17 décembre 1837, Liszt lui a écrit : « *Demandez à Erard ce que c'est que ces redingotes appelées paletot et si ce n'est pas trop cher envoyez m'en une pour mon cadeau d'etrennes* » (HAMBURGER, *op. cit.*, F31 p. 123). Le 13 janvier 1838, il lui a rappelé sa demande : « *N'oubliez pas de m'envoyer le paletot [...] par la première occasion.* » (HAMBURGER, *op. cit.*, F32 p. 125). Le 28 janvier, il manifeste sa déception : « *Je suis sur que vous n'avez pas pensé à mon paletot ; cela m'aurait pourtant fait grand plaisir.* » (HAMBURGER, *op. cit.*, F 33 p. 126). La présente lettre, adressée à Massart courant février, présente l'épilogue de cette commission : Liszt a fini par recevoir cette redingote à la mode parisienne, appelée paletot.

<sup>1298</sup> Dans sa lettre à George Sand du 4 juillet 1838, écrite à Gênes, Marie souligne l'intérêt récent accordé par Liszt à son apparence vestimentaire : « *Vous ai-je conté que le susdit Crétin était devenu d'une élégance folle. Il n'y a plus rien d'assez beau pour lui. Après avoir dépensé tant de paroles pour qu'il eût un chapeau sans trou et un gilet sans tache je me vois forcée à faire des harangues contre les excès du luxe et de la parure !* » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp.*, *op. cit.*, t. 2, 2005, p. 208). Sur le surnom de Liszt "Crétin", voir plus haut la note attachée à ce nom dans la lettre à Massart n° 3 d'octobre 1837.

pliée ou non. Hypothèse : ce serait un format de papier habituel, que l'on n'aurait pas plié avant d'écrire.

Présence d'un filigrane : en très grandes lettres verticales WUATMAN.

Le pli lui-même est inhabituellement grand f. 32V : 16,5/11 cm.

Marges : Marge du haut : sans vedette, première page 5cm ; puis 4 cm, 3 cm et plus 1 cm.

**Adresse** : f. 32v, inédite.

**Marques postales :**

Recto : Un tampon linéaire rouge en haut à droite : MILANO/HEMBRAJO 13. Un tampon ovale rouge, comportant deux mots en italique : [Districto/P. Hembrajo] recouvrant le mot « Victoire ». L'adresse est barrée en diagonale par un grand trait, et recouverte d'un grand paraphe ressemblant au chiffre 90. Un petit graffiti rouge à droite, illisible, pourrait être une tache.

Verso : Au dos du pli, un tampon rond bleu, où l'on devine « FEVR/1838 »<sup>1299</sup>, et un cachet de cire rouge cassé en deux.

## Lettre 6 – Venise, 3 juin 1838

**Contexte biographique.** Au cours de l'année 1838, Richault publie à Paris les *12 Lieder de Schubert*, version de piano, et Bernard Latte le *Grand Galop chromatique*. Mi-février paraît, dans la *Gazette Musicale*, la *Lettre d'un Bachelier* « À M. Adolphe Pictet » (datée de Chambéry, septembre 1837, qui contient une évocation du séjour de Liszt et Marie d'Agoult à Nohant, un long éloge du piano, et une réflexion sur la misère des ouvriers lyonnais et la mission sociale de l'artiste). Mi-mars 1838, Marie et Liszt quittent Milan pour Venise. Fin mars, c'est la parution, toujours dans la *Gazette Musicale*, de la *Lettre d'un Bachelier* « À M. Louis de Ronchaud » (datée de septembre 1837<sup>1300</sup>, qui retrace l'itinéraire de Liszt et Marie d'Agoult accueillis à Saint-Point par Lamartine, visitant la Grande-Chartreuse, puis traversant les Alpes pour arriver au Lac majeur et enfin à Milan). Le 7 avril 1838, Liszt part précipitamment pour Vienne, à l'occasion d'inondations survenues en Hongrie. Il est reçu à la Cour impériale. Ses concerts, donnés en faveur des victimes de cette catastrophe naturelle, rencontrent un grand succès, de sorte qu'il prolongera son séjour, initialement prévu pour trois semaines, jusqu'à la fin du mois de mai<sup>1301</sup>. Le 27 mai paraît dans la *Gazette*

<sup>1299</sup> Tampon apposé par la poste française à la réception de la lettre.

<sup>1300</sup> Il s'agit de la première *Lettre d'un Bachelier* que Liszt adresse à L. de Ronchaud, et non de la deuxième, qui décrit les délices du lac de Côme que Liszt évoque furtivement dans sa lettre à Massart de février 1838 (lettre n°5).

<sup>1301</sup> Ces succès extraordinaires produisent sur Liszt un choc profond : ils le confortent, d'une part, dans son projet de gagner de l'argent grâce à ses concerts (sans fortune personnelle, il doit s'assurer des revenus pour lui-même, pour sa mère et pour ses deux filles), mais surtout, ils réveillent en lui d'intenses sentiments patriotiques, hongrois surtout, et secondairement autrichiens. Marie d'Agoult ironise sur cette transformation, en écrivant de Venise à Ferdinand Hiller, le 20 avril 1838 : « Vous savez que Liszt s'est tout à coup senti repris au cœur d'un vif amour de la Patrie et qu'il fait à l'heure qu'il est ses octaves au bénéfice des Pesthois ». (DUPÉCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, t. 2, 2004, p. 179). Mais c'est avec un sincère étonnement que lui-même exprime son émerveillement devant ces succès, qui surpassent ceux de Paganini, et son émotion face à la gratitude manifestée par les Hongrois à son égard, dans les quatorze lettres de Vienne qu'il adresse à Marie entre le 12 avril et le 23 mai 1838 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 310-335). D'ailleurs Marie l'a compris, et elle s'en montre surprise, désagréablement semble-t-il, dans ces lignes adressées à Louis de Ronchaud le 26 avril 1838, où elle qualifie les succès de Franz d'« écrasants » : « Liszt me paraît vraiment ému, ce qui ne lui arrive guère en pareil cas comme v[ous] savez, de l'accueil qu'il a trouvé. » (DUPÉCHEZ-AGOULT, *Corresp.*, t. 2, 2005, *op. cit.*, p. 184).

*Musicale la Lettre du Bachelier sur « La Scala »* (datée de Milan, 10 mars 1838)<sup>1302</sup>. Le 1<sup>er</sup> juin, Liszt rentre précipitamment à Venise, rappelé par Marie d'Agoult, qui est malade<sup>1303</sup>. Ils quitteront Venise le 5 juin pour Gênes, puis séjourneront à Lugano de fin juillet à fin août.

Venise 3 juin --38\*

Mon très<sup>1304</sup> cher Ami,

Je suis retourné subitement à Venise<sup>1305</sup> -- et dans peu de jours, après-demain je crois, j'en repartirai. Mme d'A. a été gravement malade pendant mon absence, et quoiqu'à cette heure elle soit hors de tout danger, elle ne peut pourtant se remettre entièrement ici. Je pars donc pour les montagnes. Probablement ce sera à Lugano que je passerai les grandes chaleurs. Du moins c'est là l'endroit qu'elle a choisi d'abord. En tout cas vous aurez toujours de mes nouvelles directement. D'ici là si vous aviez à m'écrire, adressez toujours chez Ricordi, Editeur de Musique, à Milan.

Ne craignez pas mon bon Massart, que je ne sache pas apprécier [*sic*] toutes les délicatesses de votre amitié si constantes [*sic*] et si dévouée<sup>1306</sup>. À Dieu ne plaise que je traite de niaiseries (comme vous dites) les témoignages que vous en donnez publiquement<sup>1307</sup>. Vous m'avez fait souvent du bien, vous m'en ferez encore -- et j'accepterai toujours tout de vous ; avec affection et reconnaissance. Vous avez même droit de conseil et de pardon sur moi, -- et vous savez combien je suis rétif sur ce point. Enfin, il est bien entendu que vous vous chargez une fois pour toutes du fatigant [*sic*] rôle de Pylade et que vous n'abandonnez jamais, pas

---

<sup>1302</sup> En partant pour Vienne, Liszt avait laissé à Marie le soin de terminer l'article sur la Scala qui était en préparation. Elle s'est donc trouvée seule pour en assurer la rédaction définitive, au sujet de laquelle elle confiait à F. Hiller le 20 avril : « Je m'en suis donné à cœur joie... » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp.*, t. 2, 2004, *op. cit.*, p. 180). Or, l'on sait que cette *Lettre d'un Bachelier* aura, au mois de juillet, des conséquences fâcheuses pour Liszt, qui, accusé par les Milanais de les avoir insultés, évitera de justesse un duel. Pour les péripéties de cette « affaire », on peut se reporter à une lettre de Marie d'Agoult, adressée de Lugano le 8 août 1838 à Ferdinand Hiller, qui la résume (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp.*, t. 2, 2004, *op. cit.*, p. 214), ainsi qu'aux pages d'Alan Walker dans sa biographie de Liszt (*op. cit.*, t. 1, 1989, p. 274-275).

<sup>1303</sup> Dans une lettre adressée de Venise à Louis de Ronchaud, le 6 mai 1838, Marie précise la nature de cette maladie « j'ai eu une fièvre gastrite avec inflammation au foie. [...] On a annoncé ici le bruit de ma mort. » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp.*, *op. cit.*, t. 2, 2005, p. 188). Or J. Bellas et S. Gut présentent les choses un peu différemment : Marie aurait effectivement souffert, au début, d'une maladie infectieuse provoquée par les eaux de Venise, mais en s'en serait remise, pour sombrer ensuite dans un épisode dépressif, lié peut-être à la prolongation de l'absence de Liszt (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 333).

<sup>1304</sup> « très » : mot omis par Vier.

<sup>1305</sup> Liszt se montre très discret sur les raisons de cette interruption de son séjour à Vienne ; il ne parle d'ailleurs presque jamais de Marie d'Agoult à cette époque dans ses lettres à Massart, contrairement à ce qu'il fera à partir de la rupture de 1844 (Voir plus bas les lettres à Massart, deuxième série).

<sup>1306</sup> Les accords sont anarchiques dans cette phrase. Cette négligence inhabituelle pourrait révéler la précipitation dans laquelle Liszt l'aurait écrite, au fil de la plume et sans soin.

<sup>1307</sup> Cette allusion reste obscure. On sait que les critiques ironiques allaient bon train à Paris sur les succès de Liszt à Vienne ; on peut imaginer que Massart a pris publiquement la défense de son ami.

même aux jours<sup>1308</sup> de ses fureurs, votre pauvre Oreste. (Je deviens classique //comme vous voyez !)<sup>1309</sup>

Je ne vous ennuierai pas beaucoup de mes succès de Vieñe<sup>1310</sup>. En résumé -- 7 Concerts à mon Benefice -- dont le moins brillant c'est-à-dire le premier a produit 3500 frs net --- 3 Concerts au profit des inondés, de l'institut <sup>1311</sup>des Aveugles et des Sœurs grises, et<sup>1312</sup> un autre concert de charité -- 2<sup>1313</sup> concerts à la Cour, chez l'Impératrice, et chez l'Archiduchesse Sophie<sup>1314</sup> (nonobstant toutes les petites menées et intrigues de cour) --- Un effet personnel et artistique inouï<sup>1315</sup> à Vienne, une popularité toujours croissante<sup>1316</sup>, et l'<sup>1317</sup>estime sympathique et enthousiaste de la foule --- tel a été le resultat<sup>1318</sup> de mes 5 semaines de séjour à Vienne<sup>1319</sup>. --- Quand nous nous reverrons je vous raconterai une foule de détails trop longs à écrire et qui vous amuseront. Thalberg<sup>1320</sup> que je n'aime pas à citer, et vis à vis duquel je n'ai désormais qu'à garder<sup>1321</sup> le silence le plus complet<sup>1322</sup> m'a dit un assez joli

---

<sup>1308</sup> « que vous n'abandonnez jamais, pas même aux jours de... » : le verbe est au futur, et 'expression « aux jours » au pluriel contrairement à ce qu'a écrit Vier : « que vous n'abandonnez jamais, pas même au jour de ... ».

<sup>1309</sup> « Oreste et Pylade » : couple archétypal de l'amitié fidèle, depuis la pièce *Andromaque* (1667) de Racine, modèle de la tragédie classique française, où le mot « fureurs » est souvent associé au nom d'Oreste. (Voir plus haut la lettre à Massart n°2).

<sup>1310</sup> Les concerts de Liszt à Vienne ont remporté un immense succès : des informations précises sur ce sujet sont largement accessibles dans les biographies récentes du musicien. On trouve le sujet plus amplement développé sous la plume de Liszt d'une part dans ses lettres à Marie d'Agoult des 13, 18, 21, 23, 25, 28, 29 et 30 avril, et 5, 8, 13 et 23 mai 1838 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 312 à 334), et d'autre part dans la *Lettre d'un Bachelier ès musique* « à Lambert Massart » qui sera publiée par la *Gazette musicale* du 2 septembre 1838 (R. STRICKER, *FLAS* p. 122-138). Les concerts viennois sont aussi évoqués dans trois lettres adressées par Liszt à sa mère durant ce séjour, publiées par K. Hamburger : l'une, écrite entre le 23 et le 29 avril 1838, où le récit est amputé par une déchirure du papier (HAMBURGER *op. cit.*, F34, p. 129), une autre, du 8 mai, très brève à cause d'une blessure à la main, qui contient un message pour Massart : « Embrassez Massart pour moi et dites lui qu'il serait content des Viennois. vraiment je l'ai regretté ce matin cela lui aurait fait plaisir. » (F35, p 131), et la dernière du 14 ou du 18 mai, plus développée (F36, p. 133). Vier cite en outre sur ce sujet un entrefilet publié dans la *Gazette musicale* du 3 juin 1838 : « Après avoir donné huit concerts dans l'espace d'un mois, Liszt est parti de Vienne pour se rendre à Venise, où il est arrivé. On nous écrit que l'enthousiasme était au comble à son dernier concert qu'il a donné au bénéfice des pauvres, dans la grande salle des Bals masqués, qui contient plus de trois mille personnes. La recette s'est élevée à près de vingt mille francs. Les dilettanti et les pauvres de Vienne béniront ce digne artiste qui consacre avec tant de loyauté son magnifique talent au soulagement de l'humanité. » (VIER, *op. cit.*, p. 45, n. 3).

<sup>1311</sup> « de l'institut » : mots ajoutés au-dessus de la ligne.

<sup>1312</sup> « et » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1313</sup> Liszt a nettement écrit : « 2 concerts à la Cour », et non « un concert », lecture erronée de Vier.

<sup>1314</sup> **L'Impératrice d'Autriche : Marie-Anne de Sardaigne** (1804-1884), épouse de Ferdinand Ier, empereur d'Autriche depuis 1835. **L'Archiduchesse Sophie** (1805-1872), épouse de l'archiduc François-Charles (1802- 1878), frère de l'Empereur d'Autriche Ferdinand Ier, plus influente à la cour de Vienne que l'impératrice.

<sup>1315</sup> Les mots « personnel » et « inouï » sont soulignés de deux traits.

<sup>1316</sup> « toujours croissante » : mots ajoutés en biais au début et au-dessus de la ligne.

<sup>1317</sup> Une tache d'encre du recto sépare le « l' » du mot « estime ».

<sup>1318</sup> Les mots « le resultat » remplacent, au-dessus de la ligne, l'expression « l'effet », barrée mais encore lisible.

<sup>1319</sup> Sur les concerts de Liszt à Vienne, voir note *supra*.

<sup>1320</sup> **Sigismond Fortuné-François THALBERG**, (1812-1871). Pianiste virtuose et compositeur, célèbre rival de Liszt ; les deux pianistes se sont affrontés le 31 mars 1837 chez la princesse Belgiojoso. Thalberg est soutenu à cette époque par Fétis. Plus tard ses tournées l'amèneront jusqu'en Amérique (1855), et il se retirera à Naples en 1858 pour s'adonner à la viticulture.

<sup>1321</sup> « qu'à garder le silence » : Vier a écrit : « je n'ai qu'à faire silence », ce qui ne modifie pas le sens, mais représente une lecture approximative.



mot et qui résume bien //<sup>1323</sup> la situation des choses<sup>1324</sup> à Vienne : « en comparaison de vous, mon cher, je n'ai jamais eu ici<sup>1325</sup> que des succès d'estime »<sup>1326</sup> ---- Cela est parfaitement exact, mais je vous prie de ne pas le répéter, car je tiens à éviter, autant que possible<sup>1327</sup>, tout parallèle. J'ai plus ou moins d'ambition que cela. Connu ! n'est-ce pas ?

Dites à ma mère, pour lui faire plaisir [que]<sup>1328</sup> j'ai placé 20 000 frs de l'argent que j'ai gagné à Vienne. C'est une misère mais enfin c'est un commencement d'ordre qui la surprendra agréablement.

D'ici au mois d'Aout, je vais barbouiller du papier<sup>1329</sup>. N'allez pas vous effrayer pourtant, je n'aurai plus beaucoup de commissions de Marchand de Musique à vous donner. Je n'ai pas grand regret de ce que vous n'ayez pas mieux réussi dans vos négociations. Les Symphonies sont vendues en Allemagne, Italie et même en Angleterre<sup>1330</sup>. Tout bien considéré j'aime mieux, et même beaucoup mieux, les faire graver à mes frais à Paris<sup>1331</sup>, attendu que je serai toujours maître de les revendre// à Schlesinger<sup>1332</sup> ou à tout autre quand je retournerai. Ce n'est pas un ouvrage de 8 jours<sup>1333</sup>. Il peut tranquillement attendre son temps. Quand j'aurai les épreuves allemandes<sup>1334</sup> je vous les enverrai et il faudra alors mon bon Massart, que vous

---

<sup>1322</sup> Le mot « complet » se devine en fin de ligne bien qu'il soit en partie invisible « comp.et » à cause d'un petit trou dans le papier, dû apparemment à la biffure énergique d'un mot écrit en dessous, devenu illisible.

<sup>1323</sup> Le folio 34 est particulièrement difficile à déchiffrer, pour deux raisons : le papier pelure laisse apparaître l'encre du verso, et Liszt utilise une plume au débit d'encre très contrasté, certains mots étant très pâles et d'autres d'un noir intense, appuyé au point de trouer parfois le papier.

<sup>1324</sup> « des choses » : la lecture de ces mots, non déchiffrés par Vier (qui a laissé un blanc), n'est pas absolument certaine, mais très probable graphiquement, et sémantiquement acceptable.

<sup>1325</sup> « ici » : mot rajouté par Liszt entre les lignes, omis par Vier.

<sup>1326</sup> On en apprend davantage sur l'apaisement, lors de ce séjour de Liszt à Vienne, de la rivalité qui l'a opposé à Thalberg à Paris au printemps 1837 dans les lettres que Liszt adresse à Marie d'Agoult. Ainsi lui a-t-il écrit, le 28 avril 1838 : « Une grande nouvelle. Thalberg est arrivé hier soir. Nous devons dîner ensemble aujourd'hui chez le Prince Dietrichstein qui m'a fait dire qu'il serait charmé de réunir Castor et Pollux. Je suis bien aise de l'arrivée de l'ostrogoth. À cette heure je puis faire le bon prince sans grand mérite. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 321). L'« ostrogoth » (Thalberg) est donc, dans l'esprit de ce père adoptif de Thalberg, le frère jumeau de Liszt, à l'instar de Castor et Pollux et non son ennemi. Et, début mai, au moment où il écrit à Massart, Liszt relate à Marie le même mot de son ancien rival : « Nous sommes au mieux avec Th[alberg] - il m'a dit naïvement et bonnement hier : "en comparaison avec vous je n'ai jamais eu que des succès d'estime à Vienne." » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 323). Dans une lettre à sa mère, il semble même ironique à l'égard du pianiste allemand, qui esquivait le combat, alors que pour Liszt c'est « Toujours même foule, même enthousiasme » : « Thalberg est ici depuis 3 semaines environ / il a acheté un beau cheval et monte souvent au Prater. Du reste il a positivement refusé de jouer soit en particulier soit en public. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F36, 18 mai 1838, p. 133).

<sup>1327</sup> « autant que possible » : mots rajoutés par Liszt entre les lignes.

<sup>1328</sup> Le mot « que » est rendu illisible (mais il est logiquement restituable) par une énergique rature au verso formant comme une tache d'encre au recto.

<sup>1329</sup> C'est-à-dire : composer des partitions. Ce terme ne fait pas référence aux articles rédigés par la collaboration entre Liszt et Marie d'Agoult.

<sup>1330</sup> Entre « en » et « Angleterre », une rature ovale oblique occulte une lettre d'abord écrite. Pour les publications en Angleterre, voir ci-après les lettres de Liszt dans les Compléments à ce chapitre, complément n° 2).

<sup>1331</sup> Voir dans la lettre à Massart n° 2 la note sur les publications des *Symphonies de Beethoven*, et dans la lettre à Massart n°4, l'explication justifiant ce « à mes frais ».

<sup>1332</sup> Maurice Schlesinger : ce n'est pas cet éditeur parisien, mais Richault, qui publiera les *Symphonies* à Paris, en 1840.

<sup>1333</sup> Liszt avait écrit « de 8 jours seulement », puis il a biffé le mot « seulement ».

<sup>1334</sup> « allemandes » et non « attendues », comme l'a écrit Vier, privant les biographes d'une information importante.

vous mettiez en campagne pour trouver un très bon graveur, et que vous en soigniez l'Édition du mieux que vous pourrez, car je tiens à ce que [ce]<sup>1335</sup> soit magnifiquement<sup>1336</sup> édité. Je vous indiquerai avec détail en temps et lieux mes idées là dessus.

Maintenant la seule chose que je vous prie de faire immédiatement est<sup>1337</sup> celle ci.

Allez chez Bernard<sup>1338</sup>, et priez le de publier de suite le Galop chromatique à deux et à<sup>1339</sup> 4 mains. S'il pouvait en faire une très jolie édition, cela me ferait plaisir, car j'ai l'enfantillage de tenir à cela. Mais en tout cas il faut qu'il le publie de suite<sup>1340</sup>. S'il daignait me répondre par votre entremise (sans prendre la peine de m'écrire) relativement aux deux ouvrages (Impressions et Poesies) suite et complément de l'Album d'un voyageur qui devrait paraître du 1<sup>er</sup> au 15 Décembre prochain<sup>1341</sup>, je lui en serai // reconnaissant. Comme il est le propriétaire des autres 4 morceaux suisses, pour ne pas dépareiller l'ouvrage entier, je lui donnerai à discrétion (Faire à discretion, ou à indiscretion !!!) les 2 ouvrages en question, dont je ne peux pas lui promettre merveille quant à la vente, mais qui certes ne feront pas de honte à son magasin. Tachez de terminer cette affaire à l'amiable. Ainsi que je le lui ai écrit directement, ce n'est pas une question d'argent pour moi.

Quant à Troupenas<sup>1342</sup>, faites lui mes compliments quand vous le verrez, et dites-lui qu'il n'a pas à se gêner pour les Soirées de Rossini. Qu'il en fasse ce qu'il voudra. Seulement s'il devait jamais les publier, je désirerais que ce fut dans le format d'Album, c'est-à-dire moins grand que le format<sup>1343</sup> ordinaire, et comme cela fera un total de quatre vingts pages au moins, je serai bien aise qu'il en fit cartonner élégamment un certain nombre d'exemplaires<sup>1344</sup>. L'Édition de Ricordi<sup>1345</sup> à Milan n'est pas mal, relativement à Milan, mais Troupenas peut et doit faire mieux si jamais il y songe. - Après tout, je m'en bats l'œil<sup>1346</sup> !

Vous avez parfaitement raison au sujet de l'association des Compositeurs - réunis. Ce serait une<sup>1347</sup>// grosse bêtise de ma part, d'aller me fourrer dans cette galère<sup>1348</sup>. Je ne sais quelle

---

<sup>1335</sup> Le deuxième « ce » a été omis par Liszt.

<sup>1336</sup> Liszt avait d'abord écrit un mot barré ensuite (on pourrait deviner « bellement »), et remplacé dans la suite de la ligne par « magnifiquement ». Preuve qu'il écrit et corrige ici au fil de la plume, et pas seulement en relisant.

<sup>1337</sup> Avant « est », une grande lettre ovale, rendue indéchiffrable, a été barrée.

<sup>1338</sup> Bernard Latte (18.. – 1876), éditeur de musique à Paris et ami de Liszt. (Voir dans la lettre n° 2 à Massart, la note liée à ce nom, et l'Annexe 11 sur les éditeurs de musique parisiens).

<sup>1339</sup> « à » : mot omis par Vier.

<sup>1340</sup> Le galop chromatique à deux et à quatre mains : le Grand Galop chromatique (LW A43) est effectivement édité par Bernard Latte dès 1838 (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 301).

<sup>1341</sup> « Deux ouvrages (*Impressions et Poésies*) complément à l'Album d'un voyageur qui devrait paraître du 1<sup>er</sup> au 15 décembre prochain ... il est le propriétaire des quatre autres morceaux suisses » : Bernard Latte publiera en effet en 1840 l'Album d'un voyageur, 2<sup>e</sup> Année, Suisse (LW A40b), d'après REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304.

<sup>1342</sup> Eugène Théodore TROUPENAS (1799-1850) : éditeur parisien, voir note *supra*.

<sup>1343</sup> Le mot « format » est tracé avec tant d'énergie que la plume troue la page au niveau du « m ».

<sup>1344</sup> Les éditeurs de musique parisiens étaient réputés pour la qualité de l'impression des partitions (voir Annexe 11).

<sup>1345</sup> Une petite tache d'encre se trouve sur la ligne entre « de » et « Ricordi ».

<sup>1346</sup> « Je m'en bats l'œil » : expression familière, encore usitée de nos jours, signifiant : « cela m'est égal ».

<sup>1347</sup> Un mot a été barré en bout de ligne, « bêtise », encore lisible, repris au haut de la page suivante modifié en « grosse bêtise ».

diable d'idée m'avait pris. Faisons le signe de croix et envoyons les susdits<sup>1349</sup> compositeurs réunis<sup>1350</sup> à tous les diables<sup>1351</sup>.

Le couronnement de l'Empereur est toujours fixé pour le mois d'Aout<sup>1352</sup>. Milan n'est pas un pays d'argent. Toutefois si le cœur vous en disait, je ne doute nullement que vous ne fassiez très aisément vos frais de route<sup>1353</sup>. L'occasion est belle, vous verriez Milan et Venise dans un moment de splendeur. Nous passerions quelques jours amicalement ensemble ce qui me serait pour ma part extrêmement doux. La route du Simplon, le lac Majeur et celui de Come surtout, Le Dôme de Milan, et Venise, Venise la fantastique, la merveilleuse<sup>1354</sup> !!! voila bien des tentations, n'est-ce pas ? Tachez d'arranger cela. J'en serais[sic] bien heureux.

Un million de boîtes et belles choses à Mme Kreutzer<sup>1355</sup>. Rappelez-moi affectueusement au souvenir du peu d'amis que vous coñaissez là bas -- et surtout, aimez-moi toujours, et ne vous fatiguez pas de m'aimer<sup>1356</sup>.

---

<sup>1348</sup> L'Association des compositeurs réunis : voir plus haut la lettre à Massart n°5. On n'en sait pas plus sur les arguments de Liszt pour déconsidérer aussi catégoriquement cette entreprise qui l'avait d'abord tenté.

<sup>1349</sup> « susdits » : mot archaisant à connotation juridique, rajouté par Liszt, sans doute pour renforcer le ton humoristique de sa conclusion.

<sup>1350</sup> Le mot « réunis » est ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1351</sup> « Faisons le signe de croix » : comme pour un exorcisme. Simple humour, sans doute, pour amplifier l'expression : « envoyer à tous les diables ».

<sup>1352</sup> Il s'agit du couronnement de Ferdinand I<sup>er</sup>, Empereur d'Autriche depuis 1835, comme roi de Lombardie et Vénétie, qui aura lieu à Milan le 6 septembre 1838 (voir la lettre à Massart n°5). On possède un commentaire de Liszt sur cette cérémonie dans une brève lettre adressée à Marie d'Agoult le 6 septembre 1838 : « Je sors du Dôme – cette malheureuse cérémonie a été une grande déception pour bon nombre de gens [...] A un moment donné j'ai entendu crier « E incoronato ». On a battu des mains – et voilà un Empereur. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, I, 195, p. 351). La même ironie se retrouve dans une formule à la Beaumarchais que rapporte Marie d'Agoult dans ses *Mémoires* (vol. II, p. 217) ; dans une allusion implicite au célèbre monologue de Figaro disant au Comte Almaviva : « Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. » (*Le Mariage de Figaro*, V,3), Liszt aurait dit : « "Le hasard de la naissance a reçu la plus belle des consécérations" lors de ces « fastueuses puérilités ». (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 351-52 n.1). Ce jugement négatif de Liszt contraste avec le ton plutôt enthousiaste de son invitation à Massart (lettre n°6 ci-dessous). S'agit-il d'une déception causée par la cérémonie, ou d'une adaptation de ses commentaires à son interlocuteur ? Dans une lettre adressée de Padoue, le 1er octobre 1838, à Ferdinand Denis, Liszt se montre explicitement critique envers ces festivités, dont il se dit « excédé ». Des phrases d'une ironie mordante opposent la vieille société aristocratique aux nouvelles générations plus démocratiques : « Ouf ! Ouf ! mon excellent ami ! Voilà enfin leurs majestés, l'empereur et l'impératrice, leurs Altesses impériales et royales, Messeigneurs les archiducs, Mesdames les archiduchesses, les grands ducs et petits ducs, leurs seigneuries et leurs excellences de haut et bas étage, les voilà enfin congédiés et décampés. Dieu en soit loué ! Nous populaire, nous canaille, taillable et corvéable à merci et miséricorde, nous pouvons du moins déjeuner et dîner, nous promener et dormir tout à l'aise, si toutefois il nous souvient encore de ces occupations vulgaires dont nous avons pris l'habitude autrefois. » Un tel ton est rare sous la plume de Liszt. On peut supposer que là aussi, il adapte son discours aux idées politiques de son correspondant, ou bien qu'il partage, dans ce contexte précis, les sentiments antiautrichiens des Italiens. (Lettre publiée dans BERLIOZ, *Corr. Générale IX*, *op. cit.*, 1975, suppléments 2, texte établi et présenté par P. Bloom, J.-M. Fauquet, H. J. Macdonald, C. Reynaud, Arles, Actes Sud/ Palazetto Bru Zane, 2016, p. 150, I, 573<sup>or</sup>. Marie d'Agoult exprime, elle aussi, un jugement catégorique et sarcastique sur ce couronnement dans une lettre adressée à Louis de Suzannet, le 9 août 1838 : « Ce sera une rare curiosité que de voir poser la couronne de Charlemagne et de Napoléon sur la tête difforme de ce crétin et de voir toute une population agenouillée pour demander à Dieu la conservation d'un être rachitique, épileptique et idiot. » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Correspondance*, *op. cit.*, t. 2, 2004, p. 215).

<sup>1353</sup> « Vos frais de route » : cette expression suggère que Massart pourrait gagner de l'argent en donnant des concerts à Milan. Pour le moment, aucun document ne permet de savoir si Massart a répondu à l'invitation de Liszt.

<sup>1354</sup> On trouvera l'admiration de Liszt pour Venise développée dans la *Lettre d'un Bachelier ès musique* intitulée *Venise*, qui sera publiée en juin 1839 dans *l'Artiste* (STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, lettre XII, p. 158- 184.)

<sup>1355</sup> Mme Kreutzer : voir note p. 44.



A vous de cœur et pour  
la vie  
F. Liszt.

Adressez tout à Ricordi - / Probablement au/ commencement de/ juillet je ferai /une pointe  
de/ 2 ou 3 jours à/ Genève<sup>1357</sup>.

[Adresse :]

Monsieur/ Lambert Massart 18. rue St Georges/ Paris

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 33-35 (6 pages écrites, et une page sur une feuille supplémentaire foliotée portant l'adresse au recto).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, VI, p. 44.

**Description** : Papier pelure blanc mat.

Format : feuille de 42,5/25,5 cm pliée en deux (format assez grand), page : 21,5/25,3 cm.

Caractéristique particulière : autographe très difficile à déchiffrer en raison de la transparence du papier (qui fait se superposer les lignes du recto et du verso), d'une écriture extrêmement serrée, et de la présence de très nombreuses ratures et taches.

Marge en haut de la page 1 : 5 cm (occupée ensuite par un PS inséré à angle droit en haut à gauche) puis ces marges sont dégressives : 4 cm ; 3,5 cm ; 2 cm.

Description : papier épais, opaque (peut-être encollé pour le renforcer au moment de l'archivage).

Format total : 21,3/25 cm. Format de la surface portant l'adresse : 13,2/11,5 cm.

**Adresse** : f. 36, inédite.

**Marques postales** :

Recto : un tampon ovale rouge en haut à droite, où l'on devine : VENEZIA Un deuxième tampon ovale rouge recouvre celui-ci : illisible.

Toute l'adresse est barrée en diagonale par un grand trait, et recouverte d'un grand paraphe ressemblant au chiffre 99.

<sup>1356</sup> « de m'aimer », et non « de m'écrire » comme l'a interprété Vier en dépit d'une graphie plutôt nette. Une tache d'encre horizontale traverse le papier après ce mot.

<sup>1357</sup> Ces quelques mots en post-scriptum, ont été omis par Vier. Ils sont rajoutés en haut de la première page de la lettre, à angle droit, en surcharge, en colonne, d'une écriture malaisée à déchiffrer. Cette indication présente un intérêt historique, car sa restitution pourrait permettre de combler une lacune dans l'établissement des pérégrinations de Liszt. Prévoyait-il de se rendre à Genève pour des raisons musicales (il ne parle nulle part d'un tel projet), ou plutôt pour voir sa fille Blandine, qui se trouvait alors en nourrice en Suisse ? Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable. En effet, par une lettre de Marie d'Agoult à Louis de Ronchaud, on apprend qu'en juillet 1838, Marie projetait de faire chercher sa fille à Genève par une de leurs connaissances, Jenny Montgolfier, professeur de piano à Lyon. (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 211 et 219). Or le pasteur Demellayer, qui supervisait la nourrice, était très réticent à l'idée que l'enfant, âgée de deux ans et demi, rejoigne ses parents en Italie (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 346). Liszt aurait-il projeté à cette date (le 3 juin 1838) de se rendre lui-même à Genève pour convaincre le pasteur ? Cette hypothèse est très probable. Elle m'a été inspirée par la lettre de Marie adressée le 8 décembre 1838 à Adolphe Pictet. Jenny Montgolfier ayant échoué, Marie charge le major de cette mission de conciliation, car elle se dit elle-même trop peu robuste, et Liszt trop occupé par la nécessité de gagner de l'argent, pour que l'un d'eux aille chercher Blandine en Suisse (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Correspondance*, *op. cit.*, t. 2, 2004, p. 247). Des informations complémentaires sur ce sujet se trouvent dans une note accompagnant le journal de Marie d'A. à la date du 8 octobre 1838 (DUPÊCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, 1990, t. 2, p. 189, et note n° 197, p. 318.) Il y est précisé que Blandine ne rejoindra ses parents que le 15 janvier suivant, à Florence. Par ailleurs, on ne trouve pas trace d'un séjour de Liszt à Genève dans la chronologie détaillée de sa biographie fournie dans l'ouvrage de S. Gut et J. Bellas (*op. cit.*, p. 337-33), ni dans la biographie d'Alan Walker (*op. cit.*). Il se pourrait donc que, comme souvent, Liszt ait renoncé à un projet de voyage, projet annoncé ici, au conditionnel il est vrai, à Lambert Massart : il n'aura pas fait la « pointe de 2 ou 3 jours à Genève ». (Des informations complémentaires sur ce sujet se trouvent aussi dans DUPÊCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, 1990, t. 2, n. 197, p. 318.)

Verso : un tampon rond bleu : 11JUN1838, recouvert d'une signature à l'encre noire ; à côté figure le chiffre 28. Un cachet noir a été coupé en deux, et il y a une tache ronde de cire noire.

## Lettre 7 – Rome, 1<sup>er</sup> mars 1839

---

**Contexte biographique.** Le 5 juin 1838, le couple part pour Gênes. Début juillet, paraît dans la *Gazette Musicale* la *Lettre du Bachelier* « À M. Heine » (datée de Venise, 15 avril 1838). Une polémique agite la presse au sujet de la *Lettre sur la Scala* parue en mai. Fin juillet paraît dans la *Gazette Musicale* la *Lettre du Bachelier* « Le lac de Como. À M. Louis de Ronchaud. » Durant l'été le couple vit souvent séparé, Liszt séjournant à Milan, Marie à Côme. Début septembre paraît dans la *Gazette Musicale* la *Lettre du Bachelier* « À M. Lambert Massart ». Le 6 septembre a lieu à Milan le couronnement de l'Empereur Ferdinand I<sup>er</sup> d'Autriche comme roi de Lombardie-Vénétie. Liszt et Marie d'Agoult circulent de ville en ville en Italie du nord, séjournant en particulier à Florence, où ils rencontrent le sculpteur Bartolini. Le 13 janvier 1839 a paru dans la *Gazette Musicale* la *Lettre d'un Bachelier* « Le Persée de Benvenuto Cellini<sup>1358</sup>».

Rome, Via della purificazione

80

Je reponds sur le champ, mon cher Massart à votre bonne et amicale lettre. Rabachez, rabachez toujours, si c'est là ce que vous appelez rabacher, et soyez bien convaincu que rien ne saurait me faire un plus veritable plaisir.

Je suis excessivement contrarié de tous les retards qu'a epruvé la publication du morceau de la princesse Belgiojoso<sup>1359</sup>. J'ai fixé aux autres Editeurs la date du 15 Mars --- Nul doute qu'ils ne le<sup>1360</sup> publient très exactement ; occupez vous donc pour qu'il en soit de même à Paris, et que nous n'ayons plus à parler de ce malheureux morceau qui du reste ne sera veritablement publié que quand je le jouerai à Paris. Pendant quelques années ce sera le malheur inévitable de tous les morceaux que j'écrirai ... C'est là un malheur si vous voulez mais c'est aussi un avantage. Ainsi que je vous l'ai dit souvent pour moi tout est avenir.

---

<sup>1358</sup> Berlioz, dans une lettre du 22 janvier 1839, remercie Liszt chaleureusement pour cet article sur *le Persée de Benvenuto Cellini*, qui constitue la *Lettre d'un bachelier ès musique* datée de Florence le 30 novembre 1838, insérée dans GRM du 13 janvier 1839. Il en est d'autant plus ravi que l'opéra est repris à ce moment-là à Paris, remportant un franc succès. C'est dans cette même lettre que Berlioz lui parle d'Ingres – voir plus bas, lettre de Liszt à Massart n° 7 du 1er mars 1839 (Autographe NAF 25180, f 170 ; lettre publiée dans CITRON, *op. cit.*, t. 2, p. 520, lettre 622.)

<sup>1359</sup> *L'Hexaméron* : Liszt avait convaincu la Princesse Belgiojoso de publier ce morceau collectif à ses frais (voir lettre à Massart n° 4). Il est publié à Milan et à Vienne en 1839 (Grove LW A41, selon S. Thieffry-Schott). A Paris, on trouve seulement mention d'une version pour orchestre (LW H5) publiée par Troupenas sans doute en 1839 (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 305).

<sup>1360</sup> « le publient » et non « la publient », comme l'écrit Vier.

Seulement, il ne faut pas que cet avenir soit indéfiniment ajourné --- D'ici à 2 ou 3 ans, ma partie doit être positivement gagnée ou perdue, en tant que Piano bien entendu ---<sup>1361</sup>

Un service important que je vous prie de me rendre est celui-ci.// Faire graver, le mieux possible et dans le plus court délai les 2 Symphonies de Beethoven (Pastorale et ut mineur)<sup>1362</sup> dont vous recevrez les épreuves allemandes<sup>1363</sup>. Je voudrais qu'elles puissent<sup>1364</sup> paraître au plus tard à la fin de Juillet prochain<sup>1365</sup>. Il s'agit de 80 pages de gravure environ. Les Epreuves allemandes (Leipzig, Breitkopf et Härtel) sont extrêmement nettes et belles de sorte qu'il n'y aura aucune difficulté<sup>1366</sup> pour le graveur de Paris. Choisissez pourtant un des plus intelligents, Marquerie<sup>1367</sup> par exemple ou tout autre --- et fixez le prix de la planche et s'il est besoin de lui faire quelq'avance, veuillez bien la lui faire --- je vous rembourserai la somme totale au plus tot.

Je vous abandonne cette affaire complètement persuadé que vous la menerez à boñe et prompte fin<sup>1368</sup> en ami et en hoñme intelligent --- Ma mère vous remettra les épreuves à la fin du mois.

Faites moi aussi le plaisir d'entrer en passant chez Bernard Latte<sup>1369</sup>, et prevenez-le d'un petit envoi que lui fera Ricordi un de ces matins. Ce sont les Nuits d'été au Pausilippe<sup>1370</sup>. (3 numeros, car je n'ai jamais<sup>1371</sup> pu reussir à en trouver davantage dans ce malheureux album) d'après Donizetti -- // Priez le de ma part de les publier dans le format d'Album<sup>1372</sup> --- ce sont trois Babioles qu'on m'a demandé ici et qui ne valent pas<sup>1373</sup> la peine d'être loués ou

---

<sup>1361</sup> Vier signale que : « Dans une lettre à la princesse Belgiojoso, Liszt s'exprimait sur ce sujet ... "Voilà six ans au moins que je me dis toujours que ma carrière musicale devra commencer l'an quarante ; et voilà l'an quarante six qui vient !" (Malvezzi : Christina di Belgiojoso) » (VIER, *op. cit.* 1950, p. 49, n. 2)

<sup>1362</sup> « Faire graver [...] les deux *Symphonies* [...] dont vous recevrez les épreuves allemandes » : cette indication montre qu'on peut regraver une partition à partir d'éditions déjà faites dans un autre pays, au lieu de partir d'un manuscrit revu par un copiste. À cette époque, la propriété d'un ouvrage imprimé n'est protégée par la loi qu'à l'intérieur des frontières françaises (loi du 19 juillet 1793), en attendant la Convention de Berne de 1886 (voir Annexe 11: 2. 1. 2).

<sup>1363</sup> Ces *Symphonies* sont éditées par Breitkopf et Härtel à Leipzig en 1839, avec la « préface », et elles le seront à Paris par Richault en 1840. Voir la lettre n° 4 à Massart, note sur l'historique de la *Préface aux symphonies de Beethoven*.

<sup>1364</sup> Liszt a nettement écrit « puissent » et non « pussent » comme a cru devoir le corriger Vier.

<sup>1365</sup> Note de Vier : « En fait, ces épreuves avaient été reçues par Liszt venant des éditeurs Breitkopf et Hartel [*sic*], aux environs du vingt février 1839, et renvoyées seulement en juin. Cf. Franz Liszt's Briefve, [*sic*], La Mara, Leipzig 1893, tome I, p. 29. Lambert Massart ne dut les recevoir à son tour que fort tard. » (Vier, p. 49, n.3).

<sup>1366</sup> Un mot écrit en biais descendant en fin de ligne après « difficulté » a été barré, rendu illisible.

<sup>1367</sup> « Marquerie », et non « Marguerie », comme l'a écrit Vier p. 49, alors que la graphie est nette.

**Charles-Louis et Louis MARQUERIE** ont pris la suite de leur père Charles-Louis en 1836 ; leur maison, « Marquerie Frères, éditeurs de musique », a pour spécificité d'utiliser la technique de la gravure en taille douce pour l'impression des partitions. (Voir Annexe 11).

<sup>1368</sup> « la menerez à bonne et prompte fin » : mots ajoutés au-dessus de la ligne, pour remplacer une expression plus courte barrée et rendue illisible.

<sup>1369</sup> Bernard Latte voir lettre à Massart ; 2, Ricordi, voir lettre à Massart 3.

<sup>1370</sup> Vier précise que les trois numéros des *Nuits d'été au Pausilippe* sont : « 1 – *Barcarolo (Il Barcajuolo)* ; 2 – *Notturmo (L'Alito di Bice)* ; 3 – *Canzona Napolitana (La Torne di Biasone* [*sic* pour Biasone] » (VIER, *op. cit.*, p. 50, n. 5). Information confirmée dans THIEFFRY, *op. cit.*, 2012, p. 333). Cette œuvre est publiée à Mayence par Schott en 1839 (THIEFFRY, *op. cit.*, 2012, p. 333). Voir chap. 2, note 87. Je n'ai pas trouvé d'information sur son édition en France.

<sup>1371</sup> « jamais » : mot omis par Vier.

<sup>1372</sup> Le format d'album : voir la même demande, à propos des *Soirées* de Rossini, dans la lettre 5.

<sup>1373</sup> Liszt a d'abord écrit « ni », mot barré et remplacé par « pas » au-dessus de la ligne.

blamés<sup>1374</sup>. Je ne veux pas écrire à Bernard pour si peu de chose, mais je lui ferai une longue lettre lors de l'envoi des épreuves de *l'Album d'un Voyageur* 1<sup>re</sup> année<sup>1375</sup> -- car j'attache<sup>1376</sup> de l'importance à ce dernier ouvrage. L'Édition allemande sera prête d'ici à peu et je désire que Bernard le<sup>1377</sup> publie à l'automne prochain<sup>1378</sup> afin<sup>1379</sup> que mon retour à Paris soit un peu préparé<sup>1380</sup>.

Les 12 Études<sup>1381</sup>, Les 6 d'après Paganini<sup>1382</sup>, Les 25 (Études mélodiques) d'après Schubert<sup>1383</sup>, les Symphonies de Beethoven<sup>1384</sup>, Les Soirées italiennes<sup>1385</sup>, et *l'Album d'un Voyageur*<sup>1386</sup>, tout cela (et quelques autres bagatelles) doit paraître dans le courant de cette

---

<sup>1374</sup> Les participes « loués » et « blamés » sont exceptionnellement accordés sous la plume de Liszt, qui les met bien au pluriel, mais avec une faute de genre, « babioles » étant un nom féminin.

<sup>1375</sup> Liszt a nettement écrit : « 1<sup>re</sup> année », tandis que Vier transcrit : « deuxième année »<sup>1375</sup>.

Cette lecture erronée (mais peut-être Vier a-t-il cru bon d'effectuer une correction logique à ses yeux) a pu induire en erreur les commentateurs de cette lettre, qui ne pouvaient s'appuyer que sur son édition. Vier d'ailleurs précise que : « La deuxième année<sup>1375</sup> de *l'Album d'un voyageur* porte aussi, dans le répertoire général de l'œuvre musicale de Liszt, le titre de *Fleurs mélodiques des Alpes*, et comprend les morceaux suivants : *Allegro. Andante con sentimento. Andante molto espressivo (d'après Huber). Allegro moderato. Allegretto. Allegretto (d'après Huber). Andantino con molto sentimento.* » (*op. cit.*, p. 50, n. 6). Le contenu de cette œuvre (première année ? deuxième année ?) a donné lieu à des hypothèses multiples et à des controverses, peut-être à cause de l'inexactitude de la transcription de Vier. Le musicologue hongrois György Kroó présente une argumentation approfondie sur le contenu, l'intitulé et les dates de composition et de publication de *l'Album d'un voyageur* et des *Années de pèlerinage*. Ne disposant comme source que de l'édition de Vier, il propose, à l'inverse de Vier, de corriger « deuxième année » en « première année », supposant un *lapsus calami* de Liszt. Ce faisant, il retrouve, au contraire, le texte original de Liszt, qui légitime son analyse de l'œuvre<sup>1375</sup> (György KROÓ, « *Années de Pèlerinage. Première Année: Versions and Variants. A Challenge to the Thematic Catalogue* », dans *Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, T. 4, Fasc. 3/4, 1992, p. 405-426, p. 40. Voir aussi plus bas la lettre de Liszt à Moscheles du 28 décembre 1837 (complément n° 2 au présent chapitre).

<sup>1376</sup> Deux mots ont été écrits puis barrés, illisibles, entre « j'attache » et « de l'importance »

<sup>1377</sup> « le » [l'ouvrage] et non « la » comme l'écrit Vier.

<sup>1378</sup> *L'Album d'un voyageur, 2<sup>e</sup> année (et non 1<sup>ère</sup> année)*, Suisse, (LW A40b), a été publié par Bernard Latte en 1840 (d'après C. Reynaud, p. 304 ; et Kroó 1992, p. 409). Cette précision justifierait la correction de « 1<sup>re</sup> année » en « deuxième année ».

<sup>1379</sup> Vier a écrit : « après que », ce qui n'a pas de sens.

<sup>1380</sup> Liszt envisageait donc dès cette date (mars 1839) son retour à Paris, et le préparait par la publication de ses articles et par l'édition de ses œuvres musicales. En fait, il ne reviendra dans la capitale française qu'en avril 1840, après sa séparation, encore provisoire, avec Marie d'Agoult, et pour y rester peu de temps. Il n'y séjournera plus jamais durablement.

<sup>1381</sup> Il s'agit des « *Douze études d'exécution transcendante* » (LW A52), publiées par Haslinger à Vienne en 1839, sous le titre de *Grandes études* (WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 318) et à Paris par Schonenberger en 1840 (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304). Elles reprenaient une première version composée par le jeune Liszt de treize ans en 1824, et connaîtront une troisième version, moins difficile techniquement, en 1851 (une réflexion approfondie sur ces *Études* est présentée par WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 318-322).

<sup>1382</sup> Les *Six études d'après Paganini* comprennent « 1 – *Preludio*. 2 – *Es dur*. 3 – *La Campanella*. 4 – *E. dur*. *Vivo*. 5 – *E. dur*. *Allegretto*. 6 – *Amoll*. » (VIER, *op. cit.*, p. 50, n. 8) ; elles seront publiées à Paris par Schonenberger en 1840 (WL A52 GUT-BELLAS, p. 597, n.5 ; KROÓ, 1986, p. 256).

<sup>1383</sup> « *Les 25 d'après Schubert* » : il s'agit du cycle *Le Voyage d'hiver* (LW A50), qui sera publié à Paris par Richault en 1840 (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304).

<sup>1384</sup> *Les Symphonies de Beethoven* voir note *supra* dans cette même lettre.

<sup>1385</sup> *Les soirées italiennes* : d'après Vier (*ibid.* n. 9), désigneraient les *Nuits d'été au Pausilippe*. Voir note *supra*.

<sup>1386</sup> Après « *Voyageur* » deux ou trois mots barrés illisibles, le texte continuant ensuite sur la même ligne.

année. Pour l'année prochaine je vous rapporterai une<sup>1387</sup> nouvelle moisson ..... Vous verrez que je<sup>1388</sup> n'ai pas entièrement perdu mon temps ---

Rome me convient - surtout<sup>1389</sup> la Rome qui n'est plus, - car pour la nouvelle je ne me sens nul<sup>1390</sup> goût<sup>1391</sup>. Le Campo Vaccino<sup>1392</sup>, le Forum, le Colysée [sic], les Thermes de Caracalla, les ruines du Palatin, voilà mes promenades de predilection. Rien ne peut donner l'idée du sentiment qu'on éprouve en présence de ces<sup>1393</sup> ruines. je m'en penetre profondément -- mais il est douteux<sup>1394</sup> [que]<sup>1395</sup> j'ose jamais essayer de l'exprimer ---//

Pour S<sup>t</sup> Pierre j'y vais très rarement --- Le Bernin<sup>1396</sup> l'a profané, l'a souillé par ces inombrables travaux<sup>1397</sup>. Le tombeau de Canova<sup>1398</sup> est detestablement mediocre, à l'exception des 2 lions. C'est une reputation bien usurpée que celle de Canova, par parenthèse. J'en dirai volontiers autant de Thorwaldsen<sup>1399</sup> qui a aussi un tombeau de Pape à S<sup>t</sup> Pierre. Tout cela est bien froid et bien guindé.

En revanche le Moise de Michel Ange m'a paru sublime (à San Pietro in Viscolo [sic]<sup>1400</sup>). Les sculpteurs lui reprochent une quantité de choses -- mais l'impression qu'il produit est prodigieuse.

Je vois assez souvent M<sup>r</sup> Ingres<sup>1401</sup> qui est très bienveillant pour moi. Nous faisons de la musique à force ensemble<sup>1402</sup>. Savez-vous qu'il joue très joliment du Violon ? Nous avons le

---

<sup>1387</sup> Après « une », en bout de ligne, un mot a été barré (qui ressemble à « moisson, ou « nouveau »).

<sup>1388</sup> Après « je », deux brefs mots barrés rendus illisibles.

<sup>1389</sup> « surtout » : mot ajouté au-dessus de la ligne en remplacement d'un mot barré rendu illisible

<sup>1390</sup> Liszt a d'abord écrit « nulle », puis a barré la terminaison du féminin d'un trait énergique qui s'est transformé en petite tache d'encre.

<sup>1391</sup> La préférence de Liszt pour la Rome ancienne s'exprime aussi dans sa *Lettre d'un bachelier ès musique* adressée de San Rossore à Berlioz en octobre 1839 (STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, lettre XIII, p. 185-189).

<sup>1392</sup> Liszt a écrit : « campo Vaccino », et non « Vanino » comme l'a transcrit Vier.

<sup>1393</sup> Liszt avait d'abord écrit « ces magnifiques ruines », puis il a barré l'adjectif d'un trait énergique trouant la page, sans rendre le mot illisible.

<sup>1394</sup> « il est douteux » remplace, en dessous de la ligne (en bas de page) une expression barrée rendue illisible.

<sup>1395</sup> Le mot « que » est omis par Liszt.

<sup>1396</sup> **Gian Lorenzo BERNINI, dit Le BERNIN** (1598-1680) : architecte et sculpteur italien, qui, à la suite de Michel-Ange, acheva la décoration de la Basilique Saint-Pierre du Vatican, en réalisant le baldaquin en bronze doré du maître autel, et les colonnades de la place. (Voir Notices).

<sup>1397</sup> Après le mot « travaux », une ligne presque entière a été barrée, rendue illisible.

<sup>1398</sup> **Antonio CANOVA**, (1757-1822) : sculpteur italien néoclassique, qui jouit d'un grand prestige dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a réalisé le Mausolée du Pape Clément XIII à Saint-Pierre de Rome. (Voir Notices).

<sup>1399</sup> Berthel, dit **Alberto THORWALDSEN** ou Thorvaldsen (1768-1844). Sculpteur danois néoclassique, qui a vécu essentiellement à Rome. Auteur en 1831 d'un *Tombeau du Pape Pie VII* dans la basilique Saint-Pierre. (Source : GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, *Index*).

<sup>1400</sup> Liszt a écrit « San Pietro di Viscolo », mot inexact transcrit par Vier en « San Pietro di Vicolo ». Il s'agit en fait de « San Pietro in Vincoli » : la basilique Saint-Pierre-aux-liens, à Rome, abrite le célèbre Moïse de Michel-Ange.

<sup>1401</sup> **Jean-Dominique INGRES**, (1780-1867). Durant ce séjour à Rome, Liszt fait la connaissance du célèbre peintre et violoniste français, qui est alors directeur de la villa Médicis, où il reçoit de nombreux artistes de passage. Liszt, évoquant leurs rencontres, fait de lui un beau portrait dans la *Lettre du Bachelier ès Musique* adressée de San Rossore à Berlioz, publiée dans la *Gazette musicale* du 24 octobre 1839 (STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, lettre XIII, p. 185-189). Berlioz, dans une lettre du 22 janvier 1839, avait écrit à Liszt : « M. Ingres va te faire un fier accueil, surtout si tu veux lui jouer notre adagio en ut dièze [sic] mineur, de Beethoven, et la sonate en la bémol de Weber. J'admire beaucoup le fanatisme des admirations musicales de ce grand peintre, et tu lui pardonneras de bon cœur de me détester en

projet de passer tout Mozart et tout Beethoven en revue. J'ai rencontré chez lui un de vos amis, Dugassau [sic]<sup>1403</sup> qui me paraît être un très aimable garçon. On m'a dit du bien de son talent ici --<sup>1404</sup>

J'ai retrouvé aussi à Rome Spontini<sup>1405</sup>, Cramer<sup>1406</sup> et Pixis<sup>1407</sup>. Les 2 premiers vous doñeront de mes nouvelles d'ici peu. Cramer compte se fixer à Paris. C'est une fine canaille qui n'avait de moi qu'une assez mediocre opinion jusqu'ici, et// qui à cette heure n'attend qu'une toute petite circonstance (qui j'espère ne lui manquera pas) pour me cracher<sup>1408</sup> les plus grosses flatteries au visage. C'est au reste le fait d'une assez grande categorie de gens à mon egard. Nous verrons à Paris, l'an quarante<sup>1409</sup> ! ce sera probablement amusant.

Je suis enchanté de la lettre d'Ortigue<sup>1410</sup>. Lui, c'est un ami<sup>1411</sup> tendre et fidèle. Je l'aime et je l'estime (et vous savez que je n'en dirai pas aisement autant de beaucoup de gens). Son amitié m'est precieuse -- et j'y tiens. Et voilà aussi pourquoi je la veux bien entière, et sans restriction, car je m'en sens digne. Je l'ai contristé à mon insu --- un verre de champagne de moins, et il n'y aurait jamais eu le plus<sup>1412</sup> petit dissentiment entre nous<sup>1413</sup>. Il m'a fait aussi à son tour un<sup>1414</sup> peu de peine. Mais tout cela n'est rien, j'en suis intimement convaincu. Je compte sur lui, et il peut compter sur moi. Dites-lui mille boñes et amicales choses -- Je vais m'occuper immédiatement<sup>1415</sup> de ses livres. Dites-moi combien il veut que je lui en fasse parvenir ? car ce sera un bien gros paquet.

---

songeant qu'il adore Gluck et Beethoven ». (Autographe NAF 25180, f 170 ; lettre publiée dans TIERSOT, *op. cit.*, 1924, p. 395 ; et dans BERLIOZ, *Corr. générale, op. cit.*, 1975, t. 2, p. 523).

<sup>1402</sup> Liszt a d'abord écrit « avec lui », mots barrés remplacés au-dessus de la ligne par « ensemble ».

<sup>1403</sup> Sic pour Dugasseau : Vier a lu « Dugassan » (p. 51), Liszt ayant écrit « Dugassau ». Il s'agit à l'évidence, malgré l'orthographe inexacte, de **Charles-Alexandre-Ernest MOUTON, dit DUGASSEAU**, peintre français séjournant alors à la villa Médicis dirigée par Ingres, où l'on retrouve aussi Henri Lehmann, Gounod, Bousquet, Charles Gay, selon la correspondance de Fanny Mendelssohn, épouse Hensel, qui séjourne à Rome en 1839-40, et se plaît à fréquenter le groupe « Jeune France ».

<sup>1404</sup> Deux lignes entières sont barrées ici, rendues illisibles.

<sup>1405</sup> **Gasparo Luigi Pacifico SPONTINI** (1774-1851), compositeur d'opéras et chef italien à succès, ami de Liszt.

<sup>1406</sup> **Johann Baptist CRAMER** (1771-1858), pianiste et compositeur allemand, qui a vécu essentiellement à Paris et à Londres.

<sup>1407</sup> Rappelons que Johann Peter PIXIS (1788-1874), pianiste, virtuose et professeur allemand, admiré à Paris, est l'un des compositeurs de l'*Hexaméron*, et qu'il est le père adoptif de la chanteuse Francilla PIXIS.

<sup>1408</sup> Liszt a d'abord écrit « dire », mot barré remplacé ensuite au-dessus de la ligne par « cracher ».

<sup>1409</sup> Liszt fait sans doute allusion à son projet de retourner à Paris en l'an quarante, pour s'y faire entendre en tant que pianiste, mais aussi et surtout en tant que compositeur.

<sup>1410</sup> *Joseph* Louis D'ORTIGUE (1802-1866) : rappelons qu'il s'agit du célèbre critique musical, compositeur et romancier français, grand ami de Berlioz et de Liszt, auteur de très nombreuses publications (voir plus haut la notice dans la lettre à Massart n°3). La lettre de d'Ortigue et la brouille auxquelles Liszt fait allusion ici n'ont pas pu être rattachées par moi à des faits attestés.

<sup>1411</sup> « ami » : mot omis par Vier.

<sup>1412</sup> Le mot « plus » est écrit par-dessus le mot « moindre », d'abord écrit et qui reste lisible ; « petit » est écrit à la suite, la correction a été faite au fil de la plume.

<sup>1413</sup> « entre nous » : mots ajoutés au-dessus de la ligne, donc lors d'une relecture.

<sup>1414</sup> Liszt a d'abord écrit « un tout petit peu », puis a barré les mots « tout petit », qui restent toutefois lisibles.

<sup>1415</sup> « immédiatement » : mot clairement lisible, et cohérent avec le sens de la phrase contrairement au mot « indirectement », écrit par Vier.



Voyez-vous quelquefois Charles Gay<sup>1416</sup> ? En voilà encore un que j'aime tendrement ! Si vous saviez quelles bonnes lettres il m'écrit !

Ne vous doñez pas par<sup>1417</sup> trop de mal pour la lettre du Bachelier<sup>1418</sup>. Elle ne me paraît<sup>1419</sup> nullement<sup>1420</sup> convenir au Journal des Débats --- mais pour l'Artiste, elle me semble parfaitement de mise. J'ai meilleure opinion que vous de l'obligeance de Jules Janin<sup>1421</sup> qui sans rime ni raison a toujours été bienveillant pour moi.//

Rome 1er mars 1839<sup>1422</sup>

Vous me doñez de très excellent [*sic*] conseils mon bon Massart, relativement à mes correspondances -- mais outre qu'il me serait à peu près impossible d'écrire des lettres amicalement intéressés, je ne crois pas qu'il y ait convenance de ma part à<sup>1423</sup> solliciter directement ou indirectement des articles quels qu'ils soient<sup>1424</sup>.

J'ai écrit à d'Ortignes parce que je<sup>1425</sup> me sens de l'amitié pour lui. Il n'en est pas de même de plusieurs personnes auxquelles vous voudriez peut être que je fisse<sup>1426</sup> de plus grandes avances (je ne les nomme pas ici<sup>1427</sup> mais vous savez de qui je veux parler). Ces bonnes gens

---

<sup>1416</sup> Charles Gay, et non « Say » comme l'a écrit Vier. Liszt racontera une longue conversation qu'il a eue avec cet ami, la veille de son départ de Florence, dans sa lettre à Marie d'Agoult du 19 octobre 1839 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 374) (Pour la notice sur ce personnage, voir la lettre 2 à Massart).

<sup>1417</sup> « ne vous donnez pas par trop de mal » : Liszt a d'abord écrit « Ne vous croyez pas », puis a barré « croyez » (encore lisible) et a écrit au dessus de la ligne « donnez pas », puis transformé le deuxième « pas » en « par » Vier a juste écrit « ne vous donnez pas trop de mal ».

<sup>1418</sup> « La lettre du Bachelier » : d'après Vier, « Il s'agit ici de la lettre sur « Venise », qui parut en quatre feuillets dans la revue *L'Artiste* aux dates suivantes : 16 juin 1839, 30 juin 1839, 28 juillet 1839, 11 août 1839. » (*op. cit.*, p. 52, n. 13). Mais R. STRICKER, (*F.L.A.S.*, lettre XII, p. 158-184), signale « cinq épisodes », rajoutant la date du 4 août. (p. 401, n. 19). Vier qualifie cette revue, *L'Artiste*, de « luxueux périodique d'Arsène Houssaye » (Vier, *ibid.* « Introduction », p. 17).

<sup>1419</sup> Le mot « paraît » reste lisible malgré un fin trou horizontal dans le papier provoqué par la biffure énergique, au verso, du mot « mieux » (voir note infra).

<sup>1420</sup> « nullement » : le mot est souligné deux fois, très énergiquement.

<sup>1421</sup> Jules JANIN (1804-1874), célèbre écrivain et critique musical français, ami de Liszt, qui collabore régulièrement, à partir de 1836, au *Journal des Débats*, et plus épisodiquement à *L'Artiste*, où il fera en effet publier la lettre de Liszt quelques mois plus tard (voir note ci-dessus). Vier signale que : « Entre autres articles publiés par Jules Janin en faveur de Liszt, on peut citer le feuilleton sur le rondeau du *Contrabandista*, dans la *Gazette musicale* du 1<sup>er</sup> janvier 1837. » (VIER, *op. cit.*, p. 53, n. 14). Mon corpus comporte une lettre de Liszt à Janin, contenant une probable ébauche d'article (ch. 2. 4, lettre 10).

<sup>1422</sup> Cette date est écrite en tête de la page, centrée au milieu de la ligne, comme si Liszt continuait une lettre commencée antérieurement. On remarque d'ailleurs qu'aucune date ne figure en tête de la lettre, où Liszt indique juste le lieu d'où il écrit. On ignore donc si les premiers feuillets ont été écrits eux aussi le premier mars, ou antérieurement, mais la date du premier mars répétée à la fin de la lettre fait pencher pour la première interprétation.

<sup>1423</sup> Liszt a d'abord écrit « de », puis est repassé sur ce mot pour le remplacer par « à » ; les deux mots sont lisibles, mais le « à » est d'un trait plus appuyé.

<sup>1424</sup> « ici » : mot omis par Vier. Tout ce passage contient des allusions difficiles à interpréter ; on ne voit pas précisément quels sont les faux amis que Liszt ne veut pas nommer ici, ni à quel sujet il aurait dû solliciter des articles, comme semble le lui avoir conseillé Massart.

<sup>1425</sup> Après « je », Liszt a d'abord écrit puis barré deux mots rendus illisibles, et il continue sa phrase sur la même ligne par « me sens » ; il s'agit donc d'une correction au fil de la plume.

<sup>1426</sup> Liszt a d'abord écrit « fasse », puis a écrit un « i » par-dessus le « a » de façon à transformer le subjonctif présent « fasse » en subjonctif imparfait « fisse », selon la concordance des temps exigée par la grammaire à cette époque.

<sup>1427</sup> « ici » : mot omis par Vier.

n'ont jamais été qu'aux trois quarts bien pour moi -- Il n'est pas juste que je fasse pour eux ce que je fais pour mes amis -- Nous pourrons toujours bien vivre ensemble nous inviter réciproquement à Diner, ou fumer une pipe l'un chez l'autre, au besoin je pourrai aussi leur demander de me rendre un petit service<sup>1428</sup> ... mais c'est assez d'intimité. J'ai<sup>1429</sup> besoin d'amis francs et dévoués, qui dans l'occasion aient le courage, ainsi que vous l'avez fait, de dire à la face de tous que je suis incapable d'une bassesse. Vous êtes un de ceux-là -- Gay<sup>1430</sup> en est un autre, Berlioz et d'Ortigue un 3<sup>me</sup> et un 4<sup>me</sup> - Aussi vous ai-je écrit, et Dieu et l'occasion aidant je saurai vous témoigner de plus en plus<sup>1431</sup> combien je vous suis reconnaissant et dévoué<sup>1432</sup> .//

Adieu mon bon Massart -- Mille tendresse [sic] à M<sup>me</sup> Kreutzer et une bonne et loyale poignée de main à Léon.

Tout à vous toujours  
F. Liszt.

Rome 1 mars 39 ---

P.S.<sup>1433</sup>. Dites à Bernard<sup>1434</sup> de s'entendre avec Ricordi pour la publication des Nuits d'Été, et d'envoyer les épreuves de ma part à Coks [sic]<sup>1435</sup> à Londres à moins que les Nuits d'Été ne soient la propriété d'un autre Editeur xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx<sup>1436</sup> -- dans lequel cas il me rendrait service en lui offrant ce petit manuscrit à raison de 8 Guinées.<sup>1437</sup>

F.L.

[Adresse :]

Monsieur Massart/ 18. rue St Georges Paris

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, folios 37-40 (7 pages écrites et une page portant l'adresse).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *op. cit.*, 1950 : lettre n° VII, p. 48-53.

<sup>1428</sup> Après « service », Liszt a écrit puis barré un mot illisible mais apparemment inachevé, sans le remplacer par un autre.

<sup>1429</sup> Trois taches d'encre délavée recouvrent en ce bas de page, sans les rendre illisibles, les mots « (J)'ai », « aient », « (en) est un » et « un 4<sup>me</sup> », qui se trouvent sur différentes lignes.

<sup>1430</sup> « Gay », et non Say, comme l'a écrit Vier. (Voir ci-dessus, lettre à Massart n°2, note 82).

<sup>1431</sup> Liszt avait d'abord écrit « de mieux en mieux », puis il a énergiquement barré les deux « mieux », trouant le papier (affectant de ce fait au recto, le mot « paraît », voir ci-dessus la note liée à ce mot), pour les remplacer par des « plus » écrits au-dessus de la ligne (correction de relecture). On peut toutefois encore deviner les « mieux ».

<sup>1432</sup> Le mot « dévoué » a été écrit par-dessus un mot antérieur rendu illisible.

<sup>1433</sup> Pour une fois, Liszt signale son post-scriptum par le conventionnel « P.S. ». Signalons que tout ce post-scriptum, omis par Vier malgré sa position en fin de lettre, sur la dernière page, est resté inédit jusqu'à maintenant. Or il contient des informations précises sur les choix de Liszt en matière d'édition musicale en Angleterre.

<sup>1434</sup> Bernard (Latte), Ricordi, Les *Nuits d'été*, voir plus haut lettres 2 et 3 à Massart.

<sup>1435</sup> **Robert COCKS** (1797-1887) : éditeur de musique à Londres dès 1827 ; la maison s'appellera « Cocks & Co » en 1880, quand Robert s'associera à ses deux fils. La maison a publié, entre autres, des œuvres de Czerny, et de nombreux traités de musique.

<sup>1436</sup> Une série de mots barrés, illisibles.

<sup>1437</sup> Un petit bout de papier cache une partie de certains mots, que l'on arrive cependant à deviner, alors que d'autres mots le contournent étrangement, comme s'ils avaient été rajoutés après que ce papier se soit trouvé collé là, par une bavure de la cire rouge du cachet qui a transpercé la page ; ce cachet n'a pas été pas brisé, car il a été curieusement placé au centre, et non au bord, du pli). « La guinée (en anglais guinea) est une pièce de monnaie britannique en or frappée de 1663 à 1813 et valant 21 shillings » (Wikipédia).



**Description :** papier pelure blanc très fin, brillant, de format 41/27,5 plié en deux, format des pages : 27/20,8 cm. Un T-tampon sec BATH en forme de rectangle aux angles coupés, est visible sur tous les folios. Marge du haut de la première page : 4,5 cm, sans vedette ; puis ça baisse sur les pages suivantes jusqu'à 1,5 cm. Caractéristique particulière : cet autographe, comme le précédent, est difficile à déchiffrer en raison de la transparence du papier (qui fait se superposer les lignes du recto et du verso), d'une écriture extrêmement serrée, et de la présence de très nombreuses ratures et taches. Au bas de la dernière page, quelques lignes ont été rajoutées (omis par Vier), et un petit morceau de papier de quelques millimètres est à moitié collé à cet endroit, recouvrant partiellement le texte (voir note ci-dessous).

**Adresse :** f. 40v, inédite

Rectangle de format : 15/8 cm.

**Marques postales :**

Recto : Un tampon épais : TS2. À l'encre un grand 16. Un autre tampon, rond, bleu : 15 MARS 39 (entouré de mots illisibles, ressemblant à : SAND- PONT DE B ... 3)

Verso : un cachet de cire rouge quasiment entier.

## Lettre 8 – Lucques, 28 août 1839

---

**Contexte biographique.** Blandine Liszt, âgée de trois ans, a rejoint ses parents à Florence le 5 janvier 1839. À Rome, le 15 mars, Liszt a créé le premier récital de piano au sens moderne, qu'il appelait « soliloque musical » ou « monologue pianistique »<sup>1438</sup>. Le peintre Henri Lehmann (1814-1882) a été présenté au couple par Ferdinand Hiller. Fin mars a paru dans la *Gazette Musicale* la *Lettre du Bachelier* « *De l'état de la musique en Italie À M. le directeur de la Gazette Musicale* » (datée du 28 mars 1839)<sup>1439</sup>, et mi-avril la *Lettre* « *La Sainte Cécile de Raphaël. À M. Joseph d'Ortigue* » (datée du 14 avril)<sup>1440</sup>. Le 9 mai, est né Daniel Liszt, le dernier des trois enfants de Franz Liszt et de Marie d'Agoult<sup>1441</sup>. Mi-juin, le couple a quitté Rome pour la Toscane. De mi-juin à début août, la parution la *Lettre du Bachelier* intitulée « *Venise* » (sans date) s'est étalée en plusieurs épisodes, dans la revue *L'Artiste* cette fois,<sup>1442</sup>. De fin juin à mi-septembre, Liszt et Marie séjournent à Lucques, dans la luxueuse Villa Massimiliana entourés de quelques amis. Henri Lehmann fait leurs portraits.

Lucques 28 aout [1839](#)

Mon bon Massart,

---

<sup>1438</sup> Marie écrit à Adolphe Pictet, de Rome, le 17 mars 1839 : « Franz donne ici des monologues musicaux » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.*, t. 2, 2005, p. 292) ; et, le même jour, à Ferdinand Hiller, après avoir utilisé la même phrase : « Les Romains sont tous[sic] ébahis qu'on donne 2 piastres pour entendre un pianiste tout seul sans accompagnement de flûte, de hautbois, sans casta diva sans duo dei palpitti [sic], etc., etc., on en parlera dans dix ans. » (*ibid.*, p. 294).

<sup>1439</sup> STRICKER, *F.L.A.S., op. cit.*, 1995, p. 144.

<sup>1440</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>1441</sup> Mon corpus comporte la lettre de faire-part de cette naissance adressée par Liszt à Hortense Allart de Méritens (voir plus loin, chapitre 4. 2. 4 « à divers autres », L. 7).

<sup>1442</sup> STRICKER, *F.L.A.S., op. cit.*, 1995, p. 158.

Nous n'avons rien à nous reprocher l'un l'autre ; vous êtes pour le moins un aussi mauvais correspondant que moi. Si je ne me trompe, cette fois<sup>1443</sup> c'était à<sup>1444</sup> votre tour de m'écrire - mais heureusement nous n'en sommes pas ainsi à compter entre nous !

Ma vie est heureuse, partant fort monotone pour vous. J'habite un beau pays, où je ne vois presque personne<sup>1445</sup>. J'écris toute sortes de choses que vous entendrez bientôt<sup>1446</sup> ce qui me dispense de vous en parler plus en détail ; je fume et dors<sup>1447</sup> énormément<sup>1448</sup>// attendant que je me mette décidément en campagne -- vers la mi Octobre prochaine. Alors mes lettres deviendront un peu plus intéressantes. Je vous écrirai fidelement de Munich de Vienne, de Leipzig, et de partout où j'aurai quelque chose à vous dire.<sup>1449</sup>

Pour le moment present (etat de calme plat), voici toujours 2 Lettres que je vous adresse par l'intermediaire de l'Artiste probablement<sup>1450</sup>. Quoiqu'elles ne contiennent rien de personnel, elles vous reviennent de droit, car elles ont été écrites en votre intention. J'aurai bien voulu mettre au haut de la page : « à mes excellents<sup>1451</sup> amis Lambert Massart, et Léon Kreutzer » - -// mais je ne savais si cela conviendrait à Léon. Dans ce dernier cas, faites-moi le plaisir de substituer à ces mots à mon excellent ami Lambert Massart, la dedicace collective<sup>1452</sup>.

---

<sup>1443</sup> « cette fois » : mots omis par Vier.

<sup>1444</sup> Liszt a d'abord écrit un bref mot, barré, rendu illisible, puis remplacé par « à » au-dessus de la ligne.

<sup>1445</sup> La vie de Liszt est limitée musicalement durant l'été 1839, et quoiqu'il l'affirme « heureuse », on croit sentir, dans le début de cette lettre, qu'il la trouve, lui aussi, « monotone ». Le 18 octobre le couple prendra la décision de se séparer, Liszt donnant suite à son projet de tournées à travers l'Europe, Marie retournant s'installer à Paris avec ses deux filles. Rappelons que, dans ses lettres à Massart des années 1837-1840, Liszt est muet sur ses relations avec Marie d'Agoult alors que quelques années plus tard, au contraire, à partir de la rupture définitive qui surviendra en 1844, ses démêlés avec la mère de ses enfants en seront le sujet principal (Voir plus bas les dix lettres adressées par Liszt à Massart entre le 26 août 1844 et le 12 juillet 1849).

<sup>1446</sup> « Que vous entendrez bientôt » : Liszt, absent de Paris depuis plus de deux ans, projette d'y revenir pour y donner des concerts en 1840 ; il n'y arrivera finalement (après sa tournée triomphale à travers l'Europe) qu'au mois d'avril de cette année-là, et en repartira rapidement pour l'Angleterre.

<sup>1447</sup> « et dors » : mots rajoutés au-dessus de la ligne.

<sup>1448</sup> « Je fume et dors » : dans les « Feuilles d'album » écrits par Liszt d'août 1838 à février 1839, on trouvait cette précision, en date du 2 août 1838 : « Le café et le thé ont une bonne part dans mes irritations. Le tabac y contribue beaucoup aussi. Ces deux choses (le café et le tabac) me sont devenues absolument nécessaires. Je ne saurais vivre sans elles. Le plus souvent elles me font du bien. » (DUPÊCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, t. 2, 1990, p. 215). Un autre témoignage sur ces penchants de Liszt nous sera donné dans la lettre que Marie d'Agoult lui adressera le 6 septembre 1840 : « Vous êtes donc un peu sage ? vous ne prenez que peu de café et vous fumez peu ? Est-ce bien possible ? » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, *op. cit.*, p. 637).

<sup>1449</sup> Liszt semble donc avoir programmé dès cette date le début de sa carrière de pianiste virtuose international, qu'on appellera par la suite sa « Glanz-Period ». Ce qui est certain, du moins, c'est que l'élément déclencheur de ces tournées financièrement très rentables, a été le projet de construction d'un monument à la gloire de Beethoven à Bonn, projet qui risquait d'être abandonné faute de souscriptions suffisantes, et que Liszt, indigné par cette situation, vient de s'engager à financer par les recettes de ses concerts.

<sup>1450</sup> « Voici toujours deux lettres » : Vier note : « Il ne semble pas que ces lettres aient jamais paru. » (p. 56, n. 3). Il ne peut en effet pas s'agir des lettres déjà publiées par *L'Artiste* sur *Venise* entre le 16 juin et le 11 août 1839 (STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, lettre XII en cinq parties, p. 158-184, sans dédicace). Mais une autre *Lettre d'un bachelier ès musique* sera publiée par *L'Artiste* le 3 novembre 1839, intitulée *Gênes et Florence*, et contenant le récit de la visite à l'atelier de Bartolini (STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, lettre XIV, p. 190-198) : ce double titre pourrait éventuellement recouvrir l'appellation de « deux lettres » utilisée ici par Liszt, mais rien ne vient l'attester.

<sup>1451</sup> Liszt a d'abord écrit « chers », mot remplacé ensuite au-dessus de la ligne par « excellents ».

<sup>1452</sup> Il ne peut s'agir de la longue *Lettre d'un bachelier* n° VIII, dédicacée « à Lambert Massart », car celle-ci est parue dans la *Gazette Musicale* du 2 septembre 1838, antérieure à cette lettre (STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, p. 122).

Plus tard quand je réunirai en volume les *Lettres d'un Bachelier ès Musique*<sup>1453</sup> j'ajouterais plusieurs choses plus intimes, plus personnelles, qui seraient<sup>1454</sup> déplacé à l'heure qu'il est — et surtout<sup>1455</sup> dans<sup>1456</sup> le mode de publicité<sup>1457</sup> dont je puis disposer.<sup>1458</sup>

Soyez donc assez bon, mon cher Massart, pour retourner chez Jules Janin et priez le de se charger de nouveau de ces 2 articles. L'esquisse biographique de Bartolini me paraît une des meilleures choses que j'aie envoyées<sup>1459</sup>, sinon la meilleure. Peut-être Janin pourrait-il lui donner une publicité plus large, après ou avant qu'elle aura paru dans *l'Artiste*<sup>1460</sup>. // J'en serai très aise pour Bartolini, qui est certainement un grand Artiste.

Pour peu que Janin prit la peine d'écrire 3 lignes d'introduction, afin [de]<sup>1461</sup> motiver ce fragment biographique, je parie que les *Débats*<sup>1462</sup> ne le refuseraient pas.

Quoi qu'il en advienne<sup>1463</sup>, remerciez-le toujours très amicalement du service qu'il m'a rendu en faisant accepter par *l'Artiste* ma lettre sur Venise<sup>1464</sup>, et tachez de lui insinuer délicatement que si faire se peut je tiendrai à être payé, non pas sur un taux extraordinaire mais du moins convenable<sup>1465</sup>.

---

<sup>1453</sup> « Quand je réunirai en volume les *Lettres d'un Bachelier ès musique* » : ce projet n'a pas eu de suite, d'après STRICKER (F.L.A.S., *op. cit.*, 1995, *Préface*, p. 8).

<sup>1454</sup> Liszt a d'abord écrit quelques mots barrés ensuite et rendus illisibles, remplacés par « seraient » au-dessus de la ligne.

<sup>1455</sup> « surtout » : mot ajouté en biais dans la marge et au-dessus de la ligne.

<sup>1456</sup> Le mot « dans » est graphiquement plus vraisemblable (sans être absolument certain) que « avec », lu par Vier.

<sup>1457</sup> La question de la publicité de ses œuvres musicales et de ses idées à Paris préoccupe beaucoup Liszt, qui est éloigné de la capitale française, et ne sait sans doute pas que cet exil sera quasi définitif. Il tient à y être reconnu comme compositeur, créateur, artiste – fonction dont il se fait une idée noble, voire messianique, selon la conception romantique de l'artiste – et non comme un simple virtuose du clavier, un « saltimbanque » (voir plus bas, la lettre à Massart n° 9). Massart lui sert d'ambassadeur dans la capitale française pour se faire reconnaître, les huit lettres transcrites ici en témoignent. Une neuvième, qui contient essentiellement une « préface » confiée à Massart pour publication, expose les idées fondamentales et innovantes de Liszt sur les pouvoirs supérieurs du piano tel qu'il le pratique, tant dans la composition que dans l'exécution (*Préface aux symphonies de Beethoven, partition pour piano* : voir lettre à Massart n° 4) : ce texte participe du militantisme de Liszt pour la reconnaissance non seulement de lui-même, mais plus généralement des musiciens instrumentistes.

<sup>1458</sup> Vier signale : « Projet qui ne fut jamais réalisé, ni par le signataire des « Lettres », ni par l'auteur véritable. » (*op. cit.*, p. 56). Vier soutient que le véritable auteur en est Marie d'Agoult et non Liszt (*op. cit.*, « Introduction » p. 16). Sur la paternité des écrits littéraires de Liszt, voir mon analyse de la « narration de la cérémonie de Grätz » (ch. 2. 4. 3. 3).

<sup>1459</sup> Liszt a d'abord écrit « publié », puis l'a barré et remplacé dans la suite de la ligne par « envoyé ».

<sup>1460</sup> Vier précise, p. 56, note 5 : « *L'Artiste* ne publia que le récit d'une visite à l'atelier de Bartolini, qui forme la conclusion de l'article *Florence et Gênes, 3 novembre 1839* ». Cette *Lettre d'un bachelier* figure dans R. STRICKER, F.L.A.S., lettre XIV, p. 190-198.

<sup>1461</sup> Liszt a écrit « afin » après avoir barré « pour » ; le mot « de » manque.

<sup>1462</sup> C'est-à-dire : *Le Journal des Débats*.

<sup>1463</sup> Liszt a d'abord écrit « soit », mot barré ensuite et remplacé par « advienne » au-dessus de la ligne.

<sup>1464</sup> La lettre sur *Venise* a effectivement été publiée dans *L'Artiste*, en cinq épisodes, du 16 juin au 11 août 1839 (STRICKER, F.L.A.S., *op. cit.*, 1995, lettre XII, p. 158-184, notes p. 401). J. Vier a été le premier à découvrir, grâce aux lettres de Liszt à Massart, que cette lettre, ainsi que les lignes sur Bartolini contenues dans *Gênes et Florence*, avaient été publiées « dans le luxueux périodique d'Arsène Houssaye : *L'Artiste* ». Jusque-là, on en avait perdu la trace, car elles ne figuraient pas, comme les autres *Lettres d'un bachelier*, dans la *Revue et Gazette Musicale* de Schlésinger. (VIER, *op. cit.*, p. 17).

<sup>1465</sup> « être rétribué » : la publication d'articles, étant rétribuée, représentait pour les musiciens une source de revenus parfois plus accessible que l'édition de leurs compositions, comme on le constate dans les lettres de Berlioz et de Stephen Heller, entre autres (voir Bibliographie à ces deux noms).

J'ai beau faire, mon bon Massart, ce sont toujours des lettres pleines<sup>1466</sup> de comissions [sic] que je vous écris. Pardoñez-moi -- et tachez de me rendre la pareille - Je suis// vraiment bien endetté avec<sup>1467</sup> vous.

Adieu, mon cher excellent Massart - Mille et mille respectueuses tendresses à Madame Kreutzer<sup>1468</sup> et la plus amicale poignée de main à Léon.

T à v de cœur<sup>1469</sup>

F. Liszt

Si vous avez à m'écrire adressez Lucques jusqu'au 9 octobre prochain.

--- Ne mettez pas tout à fait dans l'ombre la question pécuniaire avec Janin, et priez-le de m'excuser si je ne lui écris pas directement : ces préliminaires m'embarrasseraient [sic] ; il vaut mieux que ce soit un tiers qui s'en charge<sup>1470</sup>. - Mais dans le cas extrême//<sup>1471</sup> où l'Artiste ne voudrait pas payer la littérature du Bachelier il ne faudrait aucunement la lui doñer gratis.

Herrman<sup>1472</sup> vous aura je pense doñé une foule de détails sur lesquels il est inutile que je revieñe<sup>1473</sup>.

[Adresse :]

Monsieur Lambert/Massart

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 41-43 (5 pages écrites et une page portant l'adresse).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, VII, p. 48-53.

**Description** : Papier gris-mauve, lisse, fin (mais moins que du papier pelure), peu transparent.

Format : 22,2/26 cm, plié en deux ; pli final : 12/5,5 cm. C'est un retour à un petit format.

Caractéristique : la présentation de cet autographe est très aérée et comporte peu de ratures, il s'en dégage une impression de soin, contrairement aux lettres précédentes. Le déchiffrement en est assez aisé, malgré la petite taille de l'écriture.

Les dernières lignes de la lettre sont placées verticalement en haut à gauche de la dernière puis de la première page, seuls passages visuellement confus.

Marge du haut de la première page : 6 cm, avec vedette à 3,5 cm. Puis marges dégressives : de 4,5 cm à 4 cm.

Mais c'est juste un billet, pas une adresse postale. Il y a eu un « porteur ».

**Adresse** : f. 43v, inédite.

Rectangle de l'adresse : 5,5/12 cm. Seul figure le nom du destinataire, sans son adresse.

**Absence de marques postales.**

<sup>1466</sup> Liszt a d'abord écrit deux mots barrés, où l'on croirait lire « pleines de », puis continue sa ligne avec « pleines de ».

<sup>1467</sup> « endetté avec vous » : le mot « avec » est graphiquement certain ; Vier a écrit, plus logiquement, « envers vous ».

<sup>1468</sup> Madame Kreutzer et Léon Kreutzer : voir introduction au ch. 2.3, et la lettre à Massart n°1.

<sup>1469</sup> T[out] à v[ous] de cœur.

<sup>1470</sup> Vier a mis entre guillemets « ces préliminaires m'embarrasseraient », ce qui ne paraît nullement justifié par le sens de la phrase ; Liszt a simplement mis deux points à valeur explicative. Il n'y a pas de discours rapporté.

<sup>1471</sup> La suite et fin de la phrase est rajoutée verticalement, en haut à gauche de cette dernière page.

<sup>1472</sup> Hermann COHEN (1820-1871), alias « Puzzi », voir la lettre à Massart n° 2.

<sup>1473</sup> Cette dernière phrase, rajoutée elle aussi, figure en haut à gauche de la première page, verticalement.

## Lettre 9 – Portsmouth, 17 août 1840

---

**Contexte biographique.** Une année très dense s’est passée depuis la lettre précédente, la vie de Liszt et de Marie d’Agoult a fondamentalement changé. Après Lucques, ayant pris la décision de mener momentanément une vie séparée, les amants ont terminé leur voyage d’Italie par deux semaines bucoliques à San Rossore, sur le littoral, suivies d’un retour dans les villes de Pise et de Florence, où le couple s’est séparé le 18 octobre 1839. Liszt, qui a pris la décision de financer le monument de Beethoven à Vienne, est parti pour une série de concerts à Vienne et en Hongrie. Il y a remporté des succès inouïs. Marie, de son côté, est retournée vivre à Paris, emmenant Blandine (qui a presque quatre ans) et Cosima (presque 2 ans). Elle a commencé à y reprendre une vie sociale, autour de son nouveau salon culturel, et à entamer une activité d’écrivain. Le 24 octobre 1839 a paru dans la *Gazette Musicale* la *Lettre d’un Bachelier* « À M. Hector Berlioz » datée de San Rossore, 2 octobre 1839)<sup>1474</sup>, et le 3 novembre, dans la revue *L’Artiste* la *Lettre d’un Bachelier* « Gênes et Florence » (non datée)<sup>1475</sup>. Troupenas a édité à Paris, au courant de l’année 1839, une version pour orchestre des *Grandes variations de concert sur un thème des Puritains* (l’Hexaméron). En Angleterre, la même année, les éditions Mori & Lavenu ont publié les *Grandes études d’exécution transcendantes*. En 1840, Liszt a reçu le sabre d’honneur en Hongrie (le 4 janvier), a commencé à diriger des orchestres, et est revenu par l’Allemagne, où il a rencontré Schumann pour la première fois. En avril, il était de retour à Paris, où il retrouvait Marie, et donnait des concerts bien accueillis. En mai-juin, lors d’une première tournée en Angleterre<sup>1476</sup> (centrée sur Londres), il inventait le terme de « récital (de piano) », remplaçant celui de « soliloque, ou monologue musical ». En juillet, il a enchaîné, accompagné de Marie, avec une tournée en Belgique et en Allemagne rhénane ; à Bonn, il a fait don au Comité Beethoven de la recette de ses concerts d’Angleterre. Le 15 août, le couple s’est séparé à Rotterdam ; Marie est rentrée à Paris, et Liszt est reparti pour une deuxième tournée en Angleterre avec la troupe de Lavenu.

[Portsmouth]<sup>1477</sup>

---

<sup>1474</sup> STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, p. 185.

<sup>1475</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>1476</sup> Il n’y était pas retourné depuis la mort de son père en 1826. Dans sa lettre à Marie d’Agoult du 9 mai, une demande concerne Massart : « [Chargez-vous de tenir mes amis, Massart, Rey, et d’autres au courant de mes faits et gestes.](#) » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, *op. cit.*, p. 580).

<sup>1477</sup> La présente lettre ne comporte pas de formule d’introduction ni d’adresse à son destinataire, mais l’adresse postale montre que celui-ci est bien Massart. Liszt utilise ici un papier illustré, où, sous une gravure, est imprimé le nom de *Portsmouth* (voir en Annexe 8 une reproduction de cette première page). Il choisit ce nouveau type de papier à lettres, ancêtre de nos cartes postales, durant son séjour en Angleterre cet été- là. Nous en avons plusieurs témoignages. D’une part, Liszt fait allusion à ces illustrations dans certaines de ses lettres à Marie d’Agoult : « [Ce matin, donc, concert à Chichester \[...\]](#) [Ce soir, concert à Port\[s\]mouth \(je vous rapporterai des papiers avec des vues de chacune des villes\).](#) » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, lettre 300, du 17 août 1840, p. 621). Huit jours plus tard, dans sa réponse, Marie d’Agoult décrit Blandine épelant les légendes de ces illustrations (*ibid.* lettre 301, p. 623). D’autre part,

Je suis au debut de mes peregrinations de saltimbanque<sup>1478</sup>. D'ici à long temps (c'est à dire d'ici à 6 semaines, mais quelles semaines Seigneur mien<sup>1479</sup> ! tous les jours deux concerts de 18 morceaux chaque !) d'ici a 6 semaines donc je n'aurai rien à vous dire. Il ne peut y avoir<sup>1480</sup> de varié dans ma vie que le changement constant de lieux. Du reste la plus profonde, la plus<sup>1481</sup> incroyable monotonie. Concert le matin -- concert le soir -- et toujours avec le même Programme ! car<sup>1482</sup> Il n'y a que moi qui garde la faculté de diversifier<sup>1483</sup> mes morceaux<sup>1484</sup>, attendu que par faveur particuliere<sup>1485</sup> on n'a pas // designé specialement les Fantaisies<sup>1486</sup> que je suis obligé de servir le plus chaud possible. En ce moment, je vous ecris

le même type de papier illustré forme le support de plusieurs de ses lettres adressées à Marie d'Agoult durant l'été 1840, qui sont archivées dans l'album n° II, NAF 25176. Chaque papier présente en frontispice une gravure de paysage, riche de minuscules détails, et accompagnée d'une légende : *The Cross, Chichester*, (f. 81), *Stonehenge, Salisbury* (f. 83), *Netley Abbey by Moonlight* (f. 87), *Ventnor, Isle of Wight* (f. 88), *TEIGNMOUTH* (f. 90), *VIEW OF BATH, taken near PRIOR PARK* (f. 92), *ST MARY'S CHURCH, BATHWICK* (f. 96), et terminant la série, une gravure sans légende, représentant un ponton et un pont suspendu (f. 103). Enfin, la lettre de Liszt à Marie Pleyel, envoyée lors de son troisième séjour en Angleterre, à la fin de 1840, utilise le même type de papier illustré, avec pour légende *Winchester* (NAF 25180, f. 128-129, voir plus bas, 2. 4. « Lettres de Franz Liszt à divers autres destinataires »).

<sup>1478</sup> « Je suis au début de mes pérégrinations de saltimbanque » : cet *incipit* est à rapprocher de celui de la lettre de Liszt à Marie d'Agoult, écrite le même jour (lettre 300 dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 620) : « Ma vie de Saltimbanque commence aujourd'hui », c'est presque mot pour mot la même phrase. Liszt a conscience d'être au début d'une étape, celle qu'on appellera par la suite la « Glanz Period ». Le terme déjà péjoratif de « pérégrinations » (au pluriel, on reconnaît à peine son sens premier de « pèlerinage »), est, de plus, teinté d'ironie par l'emploi du mot « saltimbanque ». Le pianiste virtuose court sans cesse le risque d'être réduit, aux yeux des critiques mais aussi aux siens propres, à un amuseur public, un acrobate. À cette date, il espérait que cette étape de sa vie ne durerait pas trop longtemps, elle lui était nécessaire pour assurer le financement de la vie de ses enfants, de celle de sa mère, et de la sienne propre. Il mettra fin à cette existence grisante mais perçue par lui comme superficielle quand il se fixera à Weimar en 1847, en compagnie de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, sa nouvelle compagne, pour se consacrer à la composition et à la diffusion de la musique contemporaine.

<sup>1479</sup> « Seigneur mien » : la lecture de « mien » est incertaine ; *Vier a laissé un blanc*. Le mot « Seigneur Dieu », attendu, est incompatible avec la graphie de la première lettre de ce petit mot. Hypothèse vraisemblable : il s'agirait d'une expression synonyme de « Mon Dieu ! », avec le déterminant possessif postposé comme en latin dans : « Deus meus ; Dominus meus ». Cette tournure est attestée chez Du Bellay, au XVI<sup>e</sup> siècle : « Si les larmes servaient de remède au malheur,/Et le pleurer pouvait la tristesse arrêter,/On devrait, Seigneur mien, les larmes acheter,/Et ne se trouverait rien de si cher que le pleur. » (Joachim DU BELLAY, *Les Regrets*, poème 52), où, cependant, le mot « mien » pourrait n'être justifié que par la rime brisée (à l'hémistiche) avec le mot « rien » au vers suivant.

<sup>1480</sup> Liszt a d'abord écrit un ou deux mots barrés, rendus illisibles, remplacés ensuite au-dessus de la ligne par : « ne peut y avoir ».

<sup>1481</sup> « la plus » : mots écrits par-dessus un ou deux mots rendus de fait illisibles.

<sup>1482</sup> Le mot « car » a été rajouté en petite écriture, mais sur la même ligne, entre le point d'exclamation et « Il ».

<sup>1483</sup> Liszt a d'abord écrit : « qui varierai », barré, puis « qui pourrai », barré, et enfin « qui garde la faculté », rajouté en bout de ligne, et « de diversifier », ajouté au-dessus de la ligne suivante.

<sup>1484</sup> « il n'y a que moi qui garde la faculté de diversifier mes morceaux » : dans la lettre à Marie rédigée le matin du même jour, Liszt a écrit : « Heureusement Lavenu [...] a laissé deux de mes morceaux ad libitum, de manière que je joue ce que bon me semble. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, lettre 300 p. 621)

<sup>1485</sup> « attendu que par faveur particuliere » : mots ajoutés sous la dernière ligne de la page, remplaçant un premier jet barré rendu illisible, et un deuxième, ajouté au-dessus de la ligne, lui aussi barré et rendu illisible.

<sup>1486</sup> Les *Fantaisies* : expression à double sens. Liszt n'est pas contraint, il peut suivre sa propre fantaisie pour le choix des morceaux, et ces morceaux, lors de cette tournée que Liszt n'apprécie guère sur le plan artistique, sont majoritairement des « fantaisies » (adaptations d'œuvres). La métaphore culinaire : « que je suis obligé de servir le plus chaud possible » pourrait dénoter la frustration de l'artiste qui se sentirait traité comme un cuisinier. On retrouve ici le même humour que dans la lettre à Massart n° 3, à propos de la *Truite* de Schubert qu'il « n'arrange pas », laissant ce soin à son cuisinier.



aux sons de L'Usato ardir<sup>1487</sup> que j'entends pour la quatrième fois depuis hier matin - ce qui justifie un peu ce gribouillis<sup>1488</sup> -- Et ainsi du reste.

Déjeuner, Diner, et voyage, toujours avec les 5 invariables mêmes personnes<sup>1489</sup>, que je tache d'amuser de mon mieux pour me dissimuler un peu à moi-même le profond sentiment d'ennui que j'éprouve !

Quelle vie !, coñme dit le Cellini de Berlioz<sup>1490</sup>. Je ne cesse de chanter cette phrase à laquelle mes compagnons ne comprennent rien<sup>1491</sup>, car je ravale les paroles, et la mélodie leur paraît un tant soit peu baroque !

--- Madame d'A.<sup>1492</sup> vous aura doñé de mes nouvelles d'Allemagne<sup>1493</sup>. Si vous êtes à Paris au mois de Septembre je viendrai probablement vous y dire bonjour. Mais n'en parlez à personne, car// je voudrais passer ces 3 ou 4 jours paisiblement<sup>1494</sup>.

Rappelez-moi au souvenir de mes amis - à celui de d'Ortignes et de Mademoiselle Kautz<sup>1495</sup> en particulier.

---

<sup>1487</sup> « L'Usato ardir » : air de l'opéra *Sémiramis* de Rossini (trio situé vers la fin de l'acte II) ; *Vier a laissé un blanc, mais la lecture est absolument certaine*.

<sup>1488</sup> « ce qui justifie un peu ce gribouillis » (*mots ajoutés entre les lignes*) : Liszt s'excuse souvent auprès de Massart (topos du genre épistolaire ? coquetterie ? véritable regret ?) de son écriture manuscrite. Voir dans la lettre à Massart n° 1 : « trois lignes gribouillées à ma façon », dans la lettre à Massart n° 3 : « ce grimoire », et dans la lettre n° 4 « mon écriture anglaise », ainsi que 1. 3. 1. 2 (« Je ne sais pas écrire ») et 1. 3. 2. 2 (« La présentation matérielle des lettres. Les écarts de Liszt »).

<sup>1489</sup> « toujours avec les 5 invariables mêmes personnes » : on connaît la composition de la troupe effectuant cette tournée en Angleterre grâce à la lettre de Liszt à Marie d'Agoult du 17 août (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, lettre 300, p. 620) : Melle de VARNY, chanteuse, épouse de Lemoine, fondateur de journaux ; Miss Louisa BASSANO, chanteuse ; John Orlando PARRY (1810-1879), harpiste, pianiste et chanteur anglais d'origine galloise, compositeur de musique légère et de chansons satiriques. Parry a relaté dans un *Journal* la deuxième phase de la tournée effectuée en Angleterre par la troupe avec Liszt ; Louis Henry LAVENU (1818-1859), fils d'un éditeur de musique, violoncelliste, compositeur de musique légère ; c'est lui qui a organisé, entre autres, cette tournée en Angleterre, sans rencontrer jamais le succès espéré ; il émigrera en Australie ; Frank MORI (1820-1873), associé de Lavenue comme éditeur de musique. La tournée Lavenue s'est déroulée en deux étapes : la première en août-septembre 1840, la deuxième en novembre 1840-janvier 1841. (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 620, note 2.)

<sup>1490</sup> « le Cellini de Berlioz » : *Benvenuto Cellini* de Berlioz a été créé à l'Opéra de Paris en septembre 1838, rencontrant un échec. Liszt admirait cette œuvre, dont il a publié une critique élogieuse dans la *Lettre d'un bachelier ès musique* datée du 30 novembre 1838 à Florence (STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, p. 138 : « Le « Persée » de Benvenuto Cellini »), et qu'il fera représenter à Weimar en 1852. Il fait ici une caricature amusée de ses compagnons de tournée, présentés comme peu cultivés.

<sup>1491</sup> « barré rendu illisible » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1492</sup> « Madame d'A. » : Marie d'Agoult ; durant cette tournée de Liszt en Angleterre, elle réside à Paris, puis dans sa propriété de Fontainebleau, où Liszt la retrouvera effectivement ainsi que ses enfants et sa mère pour un séjour de deux semaines. Ils échangent en attendant une correspondance assidue (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, lettres 299 à 316).

<sup>1493</sup> « de mes nouvelles d'Allemagne » : Liszt et Marie viennent de passer plusieurs semaines en Allemagne, où les concerts de Liszt ont rencontré un grand succès.

<sup>1494</sup> « Je voudrais passer ces 3 ou 4 jours paisiblement à Paris en septembre » : en fait Liszt n'y arrivera que début octobre ; il y restera deux semaines avant de repartir pour de longues tournées hors de France. Son désir de calme est confirmé dans une lettre contemporaine adressée à Marie d'Agoult : « Je pourrai passer huit jours avec vous doucement, [...], - tâchez qu'alors rien ne nous trouble – qu'il n'y ait pas de monde [...], que les enfants et ma mère soient là – mais pas trop près s'il se peut » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, lettre 304, p. 629).

<sup>1495</sup> Mlle Kautz : *Vier a laissé un blanc à la place du nom propre, cependant bien lisible* (*Vier*, p. 59). Or, dans une lettre ultérieure du même recueil (VIER, p. 89, lettre n° XXIII à Massart, Kiev, février 1847 ; BnF, Naf 25180, f. 64-65 ; à Massart L. 19), un nom écrit pareillement est transcrit par Vier « Mlle Kautz », (Liszt lui adresse des salutations), avec une note signalant simplement qu'il s'agit du professeur de piano de Blandine Liszt.

Mon tour arrive. Adieu. Doñez moi un peu signe de vie si vous n'êtes pas trop paresseux.  
Dites moi ce que fait Léon<sup>1496</sup> et serrez lui très amicalement la main pour moi.

Bien à vous de cœur

F. Liszt

Madame d'A. vous a-t-elle dit qu'on m'avait fait l'honneur de me nommer à l'unanimité<sup>1497</sup>  
membre actif du comité de Beethoven<sup>1498</sup> et que nous aurons un Festival magnifique en  
1842 ? Il faudra que vous y veniez.

[Adresse :]

Monsieur /Lambert Massart /18. rue St Georges Paris

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 44 -45 (3 pages écrites et une portant l'adresse).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, X, p. 58.

**Description** : c'est un papier à lettre anglais illustré<sup>1499</sup>. Le papier est glacé, blanc cassé, assez épais, de format 18,5/23 cm. une fois plié en deux. Il est illustré en frontispice par une gravure de forme ovale aux contours flous (format approximatif 14/9 cm) représentant le port de Portsmouth vu depuis la mer : des vagues assez fortes et un petit voilier très incliné vers la gauche au premier plan, un autre penché vers la droite au second plan, de grands voiliers au loin à gauche dans l'embouchure, et la ville avec ses monuments (phares, tours et clochers) au centre à l'arrière-plan. Sur une minuscule inscription courbe, qui suit l'ovale de la gravure en bas à gauche, on déchiffre « London. J&F Harwood, 26, Fenchurch Street. »

Le nom de la ville, Portsmouth, n'est pas écrit par Liszt, il est imprimé en italique sous la gravure, centré ; tout laisse à penser que la lettre est écrite dans cette ville ; la date, elle, est de la main de List, à droite : « 17 août - 40. »

Deux mots énergiquement biffés sur la première page (illisibles). L'écriture est rapide, montante, aérée, sur les pages 2 et 3. La signature est complète, entre la fin de la lettre et le PS (qui n'est pas indiqué comme tel).

Marge haute imposée par l'illustration : à 13 cm ; date en tête de lettre : à 11 cm.

---

Il s'agit de **Clémence KAUTZ** (?-1869), élève de Liszt dans les années 1830, qui est déjà, à la date de cette lettre de Portsmouth, dédicataire des *Réminiscences de La Juive, fantaisie brillante sur des motifs de l'opéra de Halévy* (œuvre de Liszt publiée par Schlésinger en 1835). Elle donnera pendant plusieurs années des cours de piano aux filles de Liszt, et épousera plus tard Léon Kreutzer (je n'ai pas trouvé la date de ce mariage). On constate que Liszt associe déjà ces leurs deux noms dans cette lettre d'août 1840 (voir la notice sur Léon Kreutzer dans l'introduction au ch. 2. 3).

<sup>1496</sup> D'Ortigue, Léon Kreuzer. Pour une fois, Liszt ne confie pas à Massart de salutations destinées à la mère de Léon, Mme Kreutzer. Or celle-ci est encore en vie, puisqu' elle mourra en 1846 (voir plus bas la lettre de condoléances tardives adressée par Liszt à Massart, de Kiev, en février 1847 ; c'est dans la même lettre que l'on trouve le nom de « Mlle Kautz » – voir la note ci-dessus).

<sup>1497</sup> « à l'unanimité » : mots rajoutés au-dessus de la ligne.

<sup>1498</sup> Comité de Beethoven : Liszt avait donné, en juillet-août, le bénéfice de sa tournée individuelle de mai- juin en Angleterre au Comité Beethoven, pour l'édification à Bonn d'un monument en l'honneur du musicien. Le document 91 f 205, dans le même album d'autographes NAF 25180, contient la réponse calligraphiée du « Comité pour le monument de Beethoven » (plusieurs signataires), datée de Bonn, 30 novembre 1839, demandant que la statue prévue par **Lorenzo Bartolini** (1777-1850) et financée par Liszt soit réalisée en bronze et non en marbre (voir plus bas Complément 2. 3. 6. 1). Vier précise que Liszt a donné 50 000 francs (*op. cit.*, p. 59, n. 5). Un paragraphe de la lettre de Liszt à Marie d'Agoult du 9 mai 1840 signale une péripétie dans les transactions à ce sujet : « *Je ne comprends rien à la lettre de Bartolini - écrivez donc au Comité et à Bartolini en mon nom - vous pouvez faire cela admirablement - adressez à MM<sup>rs</sup> Schott Éditeurs de Musique à Mayence pour faire parvenir au Comité pour le Monument de Beethoven [sic]. / Il s'agit je crois simplement de mettre Bartolini et le Comité en rapport - envoyez-leur le dessin avec l'explication qu'il en donne - enfin faites pour le mieux.* » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 580).



Sur les pages suivantes, les marges hautes sont respectées, dégressives : 4,5 cm puis 3,5 cm.  
La première page de cet autographe est reproduite dans l'**Annexe 8**<sup>1500</sup>.

**Adresse** : f. 45v, inédite.

**Marques postales :**

Recto : Trois tampons rouges : un, rond, illisible, un autre, rond, de la même taille, tamponné à l'envers, portant en grand les lettres PD, un, rectangulaire, aux angles arrondis, portant G /PAID/ (*illisible, peut-être AU*) 20/1840 ; et un grand tampon rond noir (tamponné à l'envers) portant SOUTHAMPTON écrit en cercle tout autour, et à l'intérieur : AU19/1840/B ; en travers sur le tout, de grands signes rouges manuscrits indéchiffrables.

Verso : un cachet rouge brisé en deux avec netteté.

**Contexte biographique : le programme annoncé dans cette lettre.** Après cette lettre du 17 août : début octobre, Liszt rejoindra Marie, ses filles et sa mère à Fontainebleau pendant quinze jours, puis repartira pour une troisième tournée en Angleterre (le petit Daniel est encore en nourrice près de Rome, il ne sera amené à Paris qu'à l'automne 1841). Ses « pérégrinations de saltimbanque » vont durer encore sept années. Durant l'année 1840, à Paris, Richault publie : *Les Symphonies de Beethoven*, partition de piano, et le *Voyage d'hiver, 25 mélodies de Schubert* transcrites pour piano seul ; Schonenberger : les *12 Études d'exécution transcendante* ; et Bernard Latte : *L'Album d'un voyageur, 2e Année, Suisse*.

## Lettre 10 – Nonnenwerth, 16 octobre 1841

---

**Contexte biographique. Lettre de recommandation.** À la fin de l'été 1841, Liszt interrompt ses tournées de virtuose à travers la Belgique, l'Angleterre, le nord de l'Europe et Paris, pour retrouver Marie d'Agoult accompagnée de Blandine (5 ans) sur l'île rhénane de Nonnenwerth. Ils y passent trois mois en famille, Liszt donnant des concerts ponctuels dans les environs<sup>1501</sup>. Cette lettre peut être rattachée au premier ensemble des lettres à Massart en raison de sa date (avant la rupture de 1844) et du sujet abordé (la vie musicale), mais le sujet en est très différent : c'est une simple lettre de recommandation.

---

<sup>1500</sup> Voir aussi, en tête de cette lettre n° 9, la note sur les papiers illustrés anglais utilisés par Liszt cet été-là.

<sup>1501</sup> Durant sa période de tournées en Europe, Liszt retrouve Marie d'Agoult sur cette île à deux reprises, à l'été 1841 et 1843 (précision fournie par GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 913. A. Walker indique par erreur qu'ils y ont aussi séjourné en 1842 (*op. cit.*, t. 1, 1989, p. 384).

Mon cher excellent Massart,

Je viens mettre votre bonté et votre amitié pour moi à une nouvelle épreuve, en vous recommandant M<sup>r</sup> Koettlitz, violoniste<sup>1502</sup>.

Ce jeune homme doit avoir un avenir, ou bien il n'aura rien, car son passé et son présent se résument dans un insuccès (pour ne pas dire fiasco) qui lui échut en partage à son dernier concert de Cologne. Il a bon courage et sa famille fait de grands sacrifices//en lui ~~fournissant~~ donnant les moyens de faire le voyage de Paris.

Venez lui donc en aide par vos bons conseils et vos efficaces leçons. Si je ne me trompe il a l'étoffe d'un Violoniste de second ordre qui pourra occuper honorablement un assez bon poste en Allemagne – Mais pour cela il est important qu'il travaille d'arrache pied avec vous. Parlez lui franchement et malmenez le au besoin.

Le pire des maux pour lui serait// de l'entretenir dans des illusions qui n'aboutiraient qu'à des déceptions flagrantes de tout genre.

Encore une fois je vous le recommande et j'espère que par votre bienfaisante intervention il sera à même de de faire d'ici à deux ans, une carrière profitable.

Dans 8 jours je pars pour Berlin où je compte arriver vers le 15 novembre. M<sup>me</sup> d'Agout qui sera de retour à la fin d'octobre vous donnera de mes nouvelles plus au long.

Bien à vous de cœur

F. Liszt

Nonnenwerth, 16 octobre 1841

[Adresse :]

Monsieur Massart/18. rue S<sup>t</sup> Georges/par bonté de M<sup>r</sup> Koettlitz/Paris

---

<sup>1502</sup> **Adolphe KOETTLITZ** (1820-1860), est un violoniste et compositeur allemand. Il passera trois années à Paris, avant de retourner en Allemagne où il sera premier violon à Breslau puis à Königsberg. Il s'installera ensuite en Russie, à Ouralsk, comme directeur d'une école de musique. (*Biographie universelle des musiciens*, par F. J., FÉTIS, Supplément et compléments, Paris, Firmin Didot, 1880, t. 2, p. 44).

**Autographe :** BnF Richelieu, Musique, magasin de la Réserve : LA-LISZT FRANZ-19 (Notice n° : FRBNF39816380 ; Document numérique IFN-53150205<sup>1503</sup>.) Trois pages écrites, la quatrième portant l'adresse.

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : LA MARA, *Franz Liszt's Briefe*, t. VIII, l. 30, p. 28, Breitkopf & Härtel, Leipzig, 1905<sup>1504</sup> ; J. TIERSOT, *Lettres de musiciens écrites en français du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, t. 2, de 1831 à 1885, p. 354.

**Description :** Comme j'ai consulté cet autographe sur Gallica<sup>1505</sup>, je ne peux décrire avec précision la matière du papier (apparemment vergé, beige ou blanc) ni son format.

En haut à gauche de la première page figurent des inscriptions manuscrites : un chiffre 3, écrit très petit, et en dessous, en plus grand, le chiffre 19 souligné d'un trait en diagonale. À droite de ce trait est écrit, d'une autre écriture que celle de Liszt : la Liszt.

Sur la première et la quatrième page est appliqué un tampon ovale rouge, contenant l'inscription : BIBLIOTHÈQUE C. N. M. D.

Sur la quatrième page, un tampon rond, de couleur rouge, est appliqué sur la signature ; on y voit l'inscription : CHARLES MALHERBE<sup>1506</sup> entourant une clé de sol et un astérisque.

L'écriture de Liszt est particulièrement soignée.

**Adresse** (sur le quatrième folio) : inédite.

Recto : Sans marques postales. Seul le nom du destinataire y figure, sans son adresse.

Verso : Les deux moitiés d'un cachet de cire rouge, brisé, se trouve sur les deux parties du pli formant l'envers de l'enveloppe. Des mots sont tracés sur cet envers, de la main de Liszt : il s'agit de toute évidence d'une adresse, qui a été barrée de plusieurs traits, et que je ne suis pas parvenue à déchiffrer.

## 2. 3. 6. Compléments : divers textes relatifs à ces 10 lettres de Liszt à Massart [série 1]

### 2. 3. 6. 1. Complément n° 1 à la lettre n° 9 de Liszt à Massart du 17 août 1840

**Lettre du comité pour le monument de Beethoven à Bonn adressée à Liszt le 30 novembre 1839<sup>1507</sup>.**

---

<sup>1503</sup> Cet autographe n'appartient pas au fonds Daniel Ollivier archivé au département des manuscrits.

<sup>1504</sup> Note de La Mara : « Autographe appartenant à Charles Malherbe à Paris ». À la différence des tomes I et II, le tome VIII des lettres de Liszt publié par La Mara contient parfois l'indication de la source des autographes. Charles Malherbe est cité comme le propriétaire de plusieurs d'entre eux. Cet ouvrage de La Mara est accessible en ligne.

<sup>1505</sup> Autographe mis en ligne à l'adresse : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b531502051>>.

<sup>1506</sup> **Charles-Théodore MALHERBE** (1853-1911) musicologue français. Ami de Charles Nutter, il devient bibliothécaire et archiviste de l'Opéra de Paris à partir de 1899. Suivant son désir, sa collection particulière d'autographes, comprenant plusieurs centaines de documents, a été léguée après sa mort (en 1912) aux bibliothèques du Conservatoire et de l'Opéra de Paris. Source : <<http://comitehistoire.bnf.fr/>>. Le tampon ovale « Bibliothèque C. N. M. D. » est l'estampille de la bibliothèque du Conservatoire National de Musique et de Déclamation. La bibliothèque du Conservatoire a été réunie administrativement à la Bibliothèque nationale en 1935, en même temps que la Bibliothèque-Musée de l'Opéra, et est devenue en 1942 l'un des trois sites du département de la Musique nouvellement créé. En 1964, ses collections patrimoniales ont rejoint l'actuel bâtiment de la rue de Louvois (département de la Musique de la BnF). Source : informations fournies par le service Sindbad de la BnF le 17 mai 2021.

<sup>1507</sup> Cette lettre étant calligraphiée, d'une écriture impersonnelle, je la transcris en caractère italique.

Monsieur !

*La lettre du 3. Oct<sup>re</sup> dernier, que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser, ne nous est parvenue que le 12. du courant.*

*L'offre gracieuse que vous venez de faire est le témoignage [sic] le plus éclatant de vos sentiments nobles et de votre [sic] pitié envers le célèbre défunt. ce n'est qu'un artiste d'une célébrité qu'admire l'Europe entière qui soit susceptible d'une vénération si profonde envers un illustre prédécesseur et qui mérite de voir perpétuer son nom avec celui dont la mémoire [sic] se conservera à jamais.*

*Veillez Monsieur, ne pas douter des sentiments de notre plus vive reconnaissance [sic], et être persuadé, [sic] que votre [sic] munificence a tellement surpassé notre attente que nous n'hésitons pas un moment de [sic] nous conformer autant que possible à la réalisation de vos propositions.*

*En conséquence nous renonçons volontiers au projet, [sic] que nous avions d'ouvrir un concours public pour avoir le // choix du modèle le plus digne de son sujet ; et nous acceptons la condition attachée à vos offres d'autant plus que la renommée de M<sup>r</sup> Bartolini, [sic] nous donne une garantie suffisante de sa supériorité.*

*Mais voici, Monsieur, ce que nous sommes forcés de vous faire observer.*

*Des considérations très graves nous ont déterminés de [sic] préférer [sic] pour la construction de la statue le bronze au marbre, quoique sans contredit le dernier présente un plus bel aspect et ferait un effet plus brillant, mais forcés d'ériger le monument sur une des places publiques de cette ville où nous ne pourrions le mettre à l'abri du tems[sic] et d'autre endommagement, et vu que dans ces circonstances le marbre n'offre pas la solidité nécessaire, nous avons été obligés de choisir le bronze.*

*Nous ne doutons pas, [sic] que vous, Monsieur, ainsi que M<sup>r</sup> Bartolini partagerez notre avis à cet égard, d'autant plus que cette circonstance n'empêche pas que M<sup>r</sup> Bartolini se charge non seulement de la formation du modèle (relativement auquel nous nous réservons seulement notre approbation) mais aussi de la fonte du total de la construction.*

*C'est aussi de cette manière, [sic] que dans les derniers tems M<sup>r</sup> Thorwaldsen[sic]<sup>1508</sup> a enrichi l'Allemagne de plusieurs monuments en bronze, entre autres la ville de Mayence de celui de Guttenberg [sic]<sup>1509</sup> ; et comme d'après l'avis d'experts les frais d'un monument en bronze ne surpassent pas de beaucoup // ceux d'un œuvre pareil [sic] en marbre, (: le monument susdit à Mayence p. e. n'ayant pas coûté davantage que la somme indiquée par M<sup>r</sup> Bartolini pour une statue en marbre :) nous sommes persuadés, Monsieur, qu'à tout égard vous approuverez nos réflexions [sic].*

---

<sup>1508</sup> Thorvaldsen.

<sup>1509</sup> Gutenberg.

*La somme dont nous pouvons disposer dans ce moment se monte environ à 40,000 francs et se serait sans doute augmentée encore, si votre proposition généreuse n'eût pas été connue si tôt [sic] et si généralement.*

*Veillez donc, Monsieur, prendre en considération les observations que nous venons de vous faire et nous donner votre avis à ce sujet. L'affaire une fois résolue [sic] nous ne manquerons pas de nous mettre en rapport direct avec M<sup>e</sup> Bartolini pour obtenir le modèle d'après lequel le monument devra être exécuté [sic], et pour lui faire les observations que les localités exigent.*

*Recevez, Monsieur, l'assurance des sentiments de nôtre [sic] plus haute considération [sic].*

*Bonn ce 30. Novembre 1839.*

*Le Comité*

*pour le monument de Beethoven*

*Beidenstein, [?] Salomon, Kreisel, J. Halter,*

*[il y a en tout six ou sept signatures dont la moitié non déchiffrées par moi]*

**Autographe :** NAF 25180, f. 205-206.

**Publications antérieures :** : inédite à ma connaissance (les biographies signalent ce remplacement du marbre par le bronze pour la matière de la statue).

**Description :** lettre calligraphiée avec soin<sup>1510</sup>.

**Absence d'adresse.**

2. 3. 6. 2. Compléments n° 2 aux lettres à Massart, sur le thème des éditeurs de musique hors de France : deux lettres de Liszt à des éditeurs de musique pour la publication de ses œuvres en Angleterre.

Ces deux lettres, la première publiée par K. Hamburger, la deuxième par La Mara, fournissent un complément important aux lettres 2, 3, 4, 6 et 7 de Liszt à Massart, au sujet de la publication en Angleterre de ses compositions des années 1837-1839.

---

<sup>1510</sup> On peut remarquer dans ce document édité par K. Hamburger une certaine négligence concernant les accents, que l'on retrouve aussi sous la plume de Liszt. En revanche, l'emploi inapproprié de certaines virgules et de certaines prépositions est certainement attribuable à un usage différent de la ponctuation en langue germanique.

## Lettre de Liszt à Ignaz Moscheles<sup>1511</sup> à Londres<sup>1512</sup> : complément à L. 4 à Massart de novembre 1837

Liszt présente son parcours de compositeur au musicien allemand installé à Londres, et lui demande d'intercéder en sa faveur pour sa demande de contrat avec la maison Addison et Beale<sup>1513</sup>.

Milan, 28 décembre 1837.

Je suis extrêmement reconnaissant, mon cher monsieur Moscheles, de toutes les peines que vous voulez bien prendre à l'occasion de mes manuscrits. En m'adressant directement à vous pour cette affaire à laquelle, soit à tort, soit à raison, j'attache assez d'importance, je savais d'avance que la question se simplifierait à raison de votre loyauté et de votre amicale complaisance [sic]<sup>1514</sup>. La dernière lettre que vous me faites l'amitié de m'écrire [sic] me prouve que je ne m'étais point trompé ; recevez donc de nouveau mes plus affectueux remerciements.

Je crois ne point en abuser sur ma position d'artiste en général. Je sais que les 4 ou 5 années qui se sont écoulées entre ma carrière d'enfance et le commencement de ma période virile (de 1829 à 33 ou 34) m'ont été fâcheux [sic] sous plusieurs rapports. Les maladies presque constants [sic]<sup>1515</sup> qui m'éprouvaient [sic] alors et le profond et amer découragement [sic] qui a fait la visite<sup>1516</sup>, sans parler ici d'autres causes qu'y [sic]<sup>1517</sup> s'y joignirent, ont retardées [sic]<sup>1518</sup> sans doute de beaucoup le déploiement extérieur de mes facultés. // Quoique depuis l'âge [sic] de 18 ans je me sois toujours assez sérieusement [sic] occupé de composition, je n'ai pourtant pu qu'en publier qu'un [sic] petit nombre d'ouvrages et dans ce petit nombre même il s'en trouve peut-être [sic] une moitié qui n'a absolument aucune recommandation auprès de MMrs les Editeurs [sic] de Musique. - Vous voyez mon cher Monsieur Moscheles que je ne me fais nullement illusions, et que je vais au

---

<sup>1511</sup> **Ignaz MOSCHELES** (Prague 1794 - Leipzig 1870), est un pianiste virtuose, chef d'orchestre et compositeur allemand. Installé à Londres de 1826 à 1846, il y joue un grand rôle en tant qu'organisateur de concerts et que professeur à la Royal Academy of Music.

<sup>1512</sup> Cette lettre est publiée par Klára HAMBURGER, « Unveröffentlichte Liszt-Briefe aus Weimar und Dresden » dans *Studia Musicologica*, Vol. 56, n°1, March, Akademiai Kiado, Budapest, 2015, p. 44-46. Manuscrit conservé à Weimar dans la Goethe- und Schiller-Archiv, sous la cote GSA 59/71,11. Cette transcription publiée comporte apparemment plusieurs erreurs de lecture, que j'ai pris la liberté de signaler par des [sic] ; on ne peut savoir si les fautes de français sont imputables à Liszt (ce qui est peu vraisemblable, en dehors de l'accord du participe passé) ou à la transcription de l'autographe.

<sup>1513</sup> **Robert ADDISON** et **T. Frederik BEALE** ont fondé en 1823 à Londres une maison d'édition d'œuvres musicales et de vente d'instruments de musique.

<sup>1514</sup> *C'est moi qui introduis ce [sic]. La faute d'orthographe sur ce mot est-elle due à Liszt ou à la transcription du manuscrit ? La deuxième hypothèse me paraît la plus vraisemblable, en raison des erreurs contenues par ailleurs dans les transcriptions de K. Hamburger, et de ma connaissance de la bonne orthographe française de Liszt. Toutefois, Liszt est assez négligent sur les accents, il omet généralement ceux des « e » dans des mots comme « écrire », « éprouver », « découragement », etc., ainsi que sur les « a » comme « fâcheux », « âge », « grâce » etc. Recopiant la publication de cette lettre dans la revue hongroise, j'en respecte l'orthographe, même fautive. Mais par souci de clarté, je signale ici chaque erreur par un [sic], selon l'usage, en précisant que K. Hamburger n'en a mis aucun. Ces erreurs sont donc imputables tantôt à Liszt, tantôt à K. Hamburger, j'ai tenté de faire la part des choses dans mes notes.*

<sup>1515</sup> Même remarque qu'à la note précédente.

<sup>1516</sup> Ce mot surprenant a-t-il été lu correctement par K. Hamburger ?

<sup>1517</sup> Il s'agit ici indubitablement d'une erreur de transcription.

<sup>1518</sup> En général, Liszt ignore l'accord des participes passés, qu'il laisse invariables.

devant les [sic]<sup>1519</sup> objections. - Toutes fois [sic] le hazard<sup>1520</sup> ayant voulu qu'à l'aide de quelques articles de journaux, les uns élogieux [sic], les autres presque enfiévréux<sup>1521</sup>, mon nom pénétre dans quelques parties de l'Allemagne et d'Italie, voire même en France, où je suis en quelque sorte fixé et où par conséquent [sic]<sup>1522</sup> j'ai eu à soutenir les plus ennuyeuses comparaisons, les plus sottes querelles pour confirmer l'ancien Proverbe "Nul n'est prophète dans son propre pays ! [" : - le même// hazard a encore voulu que MMrs Hoffmeister<sup>1523</sup> à Leipzig, Mr Haslinger<sup>1524</sup> à Vienne, Mr Ricordi<sup>1525</sup> à Milan, et plusieurs Editeurs de Paris me faisaient<sup>1526</sup> des offres sinon très brillantes, du moins acceptables pour mes compositions à venir. MMrs Hoffmeister et Ricordi par exemple se sont engagés à prendre la totalité de mes œuvres à raison d'un Louis par 4 pages (6 frcs par pages [sic]). S'il m'est permis de vous le dire, j'espère et ferai en sorte que ces Messieurs n'aient jamais à se repentir de leurs avances. - C'est un arrangement de cette nature que j'avais proposé à Mr Mori avec lequel j'ai eu autrefois des relations. Je ne tiens nullement que ce soit lui qui devienne l'Editeur de mes œuvres à Londres ; entre nous soit dit, je préférerai [sic]<sup>1527</sup> même que ce fit<sup>1528</sup> la maison Adison et Beale. Mais je lui avais écrit [sic] pour vous épargner // l'ennui de [sic]<sup>1529</sup> discussion d'Editeur.

Je regrette beaucoup que ma lettre à Mr Mori<sup>1530</sup> ne vous ait pas été remise d'abord ; cela eut [sic]<sup>1531</sup> abrégé les affaires. C'est par erreur que Mr Pupp<sup>1532</sup> la lui a envoyé [sic] directement.

En résumé voici le contenu de cette lettre.

Je lui proposai d'éditer [sic] environ 220 pages (au plus 260) par an, à raison d'une Guinée (minimum) les 4 pages. Dans son intérêt et dans le mien je le priai de donner à ces ouvrages

---

<sup>1519</sup> Cette faute ne semble pas attribuable à Liszt, qui a dû écrire un « des » mal lu lors de la transcription.

<sup>1520</sup> « Hazard » : orthographe habituelle sous la plume de Liszt et de Marie d'Agoult.

<sup>1521</sup> Erreur de lecture du manuscrit, ou néologisme de Liszt ?

<sup>1522</sup> Erreur de lecture, vraisemblablement.

<sup>1523</sup> Note de K. Hamburger (la traduction de ses notes est faite par mes soins) : « Friedrich Hofmeister, éditeur de musique allemand ».

<sup>1524</sup> Note de K. Hamburger : « Tobias Haslinger, éditeur de musique et compositeur viennois. Son fils Carl et lui-même étaient de bons amis de Liszt. »

<sup>1525</sup> Note de K. Hamburger : « La célèbre maison d'édition musicale, encore en activité de nos jours, avait été fondée par Giovanni Ricordi. Son successeur fut son fils Tito. »

<sup>1526</sup> Liszt a-t-il écrit « faisaient », « fassent » ou « fissent » ? En général, il respecte l'usage du subjonctif, mais le fait de tourner la page pourrait lui avoir fait perdre le fil de la syntaxe.

<sup>1527</sup> En plus de la négligence sur les accents, la généralisation de la terminaison en « -rai » (futur) au détriment de « -rais » (conditionnel) est habituelle sous la plume de Liszt.

<sup>1528</sup> Il s'agit, ici aussi, d'une indubitable erreur de lecture, Liszt ayant certainement écrit « fut », omettant selon son habitude l'accent circonflexe du subjonctif imparfait « fût ».

<sup>1529</sup> Liszt a-t-il écrit : « d'une » discussion ?

<sup>1530</sup> Note de K. Hamburger : « Nicholas Mori éditeur de musique et violoniste virtuose anglais d'ascendance italienne. Les négociations de Liszt avec les maisons d'édition anglaises n'ont pas abouti. »

<sup>1531</sup> Même remarque que dans la note précédente sur « eût » écrit « eut » par Liszt.

<sup>1532</sup> Note de K. Hamburger : « Mr Pupp n'a pas pu être identifié. »

la plus grande publicité possible. Les ouvrages que je pourrai immédiatement livrer sont les suivants<sup>1533</sup>

1. Collection des *Symphonies* de Beethoven

(Partitions de piano)<sup>1534</sup>

2. *Grandes Etudes*<sup>1535</sup>

3. *Grand Galop chromatique (en forme de Caprice)*<sup>1536</sup> //

4. *Grand morceau de Concert*, composé par M<sup>mes</sup> Thalberg, Hertz, Czerny, Chopin. Introduction, Stretta et Finale par F. Liszt (Pour ce morceau seulement comme le produit en est destiné à mon œuvre de charité et qu'il ne m'appartient que par comission<sup>1537</sup>, je lui demandai je crois le même prix que m'en donne Haslinger à Vienne c'est à dire 18 à 20 Guinées<sup>1538</sup>.

5. *Impressions et Poesies [sic]*, Suite et complément de *l'Album d'un Voyageur 1<sup>re</sup> Année*<sup>1539</sup>.  
(Tous ces ouvrages seront edités [sic] en même temps en Allemagne, en France et en Italie.)

Si donc vous pensez que M<sup>mes</sup> Addison et Beale<sup>1540</sup> vient [sic]<sup>1541</sup> disposé [sic] à prendre avec moi (grace [sic] à votre intervention) un arrangement pour un an, dixhuit [sic]<sup>1542</sup> mois, jusqu'à mon voyage d'Angleterre enfin, à raison d'une Guinée par 4 pages, je vous autorise pleinement à m'engager vis à vis d'eux. Il est bien entendu //que si vous jugez à propos de demander davantage, et si vous êtes assez heureux pour obtenir davantage, je ne vous désavouerais point. Pour moins, il me serait probablement difficile de l'accepter.

Pardon, cent fois pardon encore mon cher Monsieur Moscheles, de cette longue et trop longue lettre ; mais à plus de deux cents lieus [sic]<sup>1543</sup> de distance il comporte [sic]<sup>1544</sup> d'être à la fois précis et détaillé.

---

<sup>1533</sup> Orthographe en usage à l'époque pour le pluriel des mots en -ent/ant : devant le « s » du pluriel, ils perdent leur « t ».

<sup>1534</sup> Note de K. Hamburger : « LW, S. 468, R. 168 ».

<sup>1535</sup> Note de K. Hamburger : « LW, S. 137, R. 2a ».

<sup>1536</sup> Note de K. Hamburger : « LW, S. 219, R. 41 ».

<sup>1537</sup> Liszt a probablement écrit « commission » en doublant le « m » par un tilde, comme il le fait habituellement selon l'usage de l'époque dans les textes manuscrits.

<sup>1538</sup> Il n'est pas rare que Liszt oublie de refermer une parenthèse.

<sup>1539</sup> Une note de K. Hamburger précise de quelle œuvre il s'agit : « LW, S. 156, R. 8 ». Il est important de remarquer que la précision « 1<sup>ère</sup> année » fournie par cette lettre à Moscheles corrobore celle contenue dans la lettre à Massart du 1<sup>er</sup> mars 1839, sur laquelle Vier avait fait une erreur de transcription en écrivant : « 2<sup>ème</sup> année » (voir lettre 7 à Massart, note présentant l'argumentation de G. Kroó). Voir aussi ci-dessous le complément n<sup>o</sup> 3, corrections apportées à l'édition de Vier.

<sup>1540</sup> Note de K. Hamburger : « Thomas Beale, éditeur de musique à Londres, qui dirigeait la maison d'édition en association avec Robert Addison, et plus tard avec le pianiste allemand Johann Baptist Cramer. Trois lettres de Liszt à Heinrich Schlesinger, qui mentionnent Beale ont été publiées par Michael Short en tant que "Lettres 28-30" dans *Liszt Letters in the Library of Congress* (Hillsday, New York : Pendragon, 2003, 25-27. »

<sup>1541</sup> Erreur de lecture évidente : Liszt a indubitablement écrit « sont ». En revanche, il a certainement laissé le participe passé invariable (voir note supra).

<sup>1542</sup> Graphie erronée vraisemblablement imputable à la transcription, la séparation entre les mots n'étant pas toujours bien lisible sous la plume de Liszt.

<sup>1543</sup> Il serait étonnant que Liszt n'ait pas orthographié correctement le mot « lieues ».

<sup>1544</sup> Liszt a certainement écrit « il importe ».



Je vous remercie cordialement des bonnes propositions que vous me faites pour ma venue en Angleterre. Vous serez assurément la première personne que j'irai trouver en arrivant à Londres. Malheureusement, à cause de plusieurs travaux commencés et que j'ai à cœur de poursuivre activement, j'ajournerai encore d'un an ma [sic]<sup>1545</sup> tour d'Outre mer.

L'année prochaine, je la passerai toute entière en Italie. Si je pouvais par hasard vous y être de quelque utilité//<sup>1546</sup>

**Publiée dans** Klára HAMBURGER, « Unveröffentlichte Liszt-Briefe aus Weimar und Dresden », *Studia Musicologica*, Vol. 56, n°1, March, Akademiai Kiado, Budapest, 2015, p. 44-46.

La lettre est incomplète.

**Lettre de Liszt aux éditeurs Breitkopf & Härtel à Leipzig (éditée par La Mara en 1905<sup>1547</sup>). Complément à L. 6 du 3 juin 1838 (édition des symphonies de Beethoven) et L. 7 du 1er mars 1839 (édition à Londres).**

Cette fois-ci, c'est à ses éditeurs allemands que Liszt s'adresse pour leur demander d'appuyer sa demande auprès des éditeurs londoniens Addison et Beale<sup>1548</sup>, au sujet la publication de ses symphonies de Beethoven n° 5 et n° 6 (transcriptions pour piano). La lettre, écrite à Gênes d'après la date, a été publiée par La Mara en 1905.

[15 juillet 1838<sup>1549</sup>]

Messieurs,

Je n'ai que des remerciements à vous faire pour votre affectueuse et obligeante lettre. S'il était possible de presser la gravure des deux symphonies<sup>1550</sup> de manière à ce que les épreuves me parvinssent à Milan dans le courant d'Août, je vous en serais entièrement obligé. Peut-être plus tard l'envoi des épreuves souffrirait-il quelque difficulté à cause d'un assez long voyage que je compte entreprendre.

Vous allez me trouver bien sans façon, mais permettez-moi sans plus de phrases, de vous demander un véritable service.

M. Mori de Londres est actuellement l'éditeur de mes œuvres en Angleterre. Quoiqu'il n'ait pas refusé de publier les Symphonies de Beethoven, il me serait agréable par plusieurs

---

<sup>1545</sup> Évidente erreur de lecture, Liszt a indubitablement écrit « le tour ».

<sup>1546</sup> K. Hamburger précise : « La fin manque ». Un folio a dû se perdre, vraisemblablement le dernier de la lettre.

<sup>1547</sup> LA MARA, *op. cit.*, t. VIII, L. 21, p. 18. Note de La Mara sur l'autographe : « Original appartenant à monsieur Charles Malherbe, archiviste de l'opéra de Paris. » (Cette note ainsi que les suivantes sont traduites de l'allemand par mes soins). Il conviendrait de rechercher cet autographe dans la collection de Charles Malherbe léguée en 1912 à la bibliothèque du Conservatoire.

<sup>1548</sup> Addison & Beale, maison d'édition londonienne fondée par Robert ADDISON et T. Frederick BEALE en 1823. Par l'association avec Johann Baptist CRAMER en 1824, elle devient la maison Cramer, Addison & Beale.

<sup>1549</sup> Note de La Mara : « Indication fournie par le destinataire ».

<sup>1550</sup> Note de La Mara : « De Beethoven, partitions pour piano de Liszt. »

raisons que la maison Beale et Adisson s'en chargeât de préférence. Je n'ai absolument aucune relation avec ces Messieurs. Seriez-vous assez bon (afin de m'éviter l'ennui d'être refusé) de proposer de ma part à ces Messieurs de publier conjointement avec vous et Ricordi, et probablement Schlesinger ou Richault à Paris (à moins que je n'en garde la propriété française pour moi, ce qui est probable) la Symphonie pastorale et celle en ut mineur pour commencer, au prix de 12 guinées chacune. Je vous saurais bien bon gré de m'obtenir ce petit tour de faveur de leurs Excellences Beale et Adisson, et, en cas de non acceptation, j'éviterai l'ennui d'un refus direct, chose toujours parfaitement désagréable.

Pardon, Messieurs, de tant vous importuner de mon pauvre individu. Encore mille remerciements de votre gracieuse lettre. Si par la suite je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

En attendant, veuillez bien recevoir l'expression de ma considération la plus distinguée et croire à mon affectueux dévouement.

F. Liszt

Adressez toujours à Ricordi.

Publiée dans LA MARA, *op. cit.*, t. VIII, L. 21, p. 18.

On sait en outre par sa lettre à Massart du 1<sup>er</sup> mars 1839 que Liszt demandera à un autre éditeur londonien, Robert Cocks, de publier *Les nuits d'été de Rossini* (P.S. de la lettre à Massart n° 7, lignes absentes de l'édition de Vier).

2. 3. 6. 3. Complément n° 3 aux lettres de Liszt à Massart, série 1 : rectifications apportées par mes soins à l'édition de Vier pour les lettres à Massart n° 1 à 9 (Synthèse empruntée à mon mémoire de master<sup>1551</sup>).

### **Renouvellement de l'édition de Jacques Vier : principes, résultats<sup>1552</sup>**

Sans dénier à Jacques Vier l'importance et la qualité de son travail de défricheur, il convient de signaler les erreurs contenues dans son édition, qui a servi de source, depuis 1950, à tous les commentaires sur la vie de Liszt. Ces erreurs sont assez nombreuses ; le plus souvent elles altèrent à peine le sens du texte ; quelques-unes en revanche modifient des informations concrètes (souvent des indications chiffrées) ; les plus importantes consistent en l'omission de mots ou de passages entiers, portant sur des idées ou des faits. Mais la part la plus intéressante des corrections consiste en la restitution de noms propres mal lus ou omis par Vier, lequel ne bénéficiait pas, comme nous, des ressources d'internet. Ces corrections permettent de réinsérer dans le contexte des lettres une dizaine de personnes familières à Liszt

---

<sup>1551</sup> Mémoire de master intitulé : « Réédition des lettres de Franz Liszt à Lambert Massart (1837-1840). Un accès renouvelé à la connaissance du monde de l'édition musicale à Paris sous la Monarchie de Juillet. » (Université de Strasbourg, 18 juin 2014).

<sup>1552</sup> Une présentation plus succincte de ces rectifications figure plus haut, au chapitre 1. 4. 2. 5.

et à Massart ; même s'il reste un ou deux cas non résolus, la plupart de ces personnes ont pu être identifiées.

### Rectifications de détail

Il serait sans intérêt d'énumérer intégralement la longue série de petites erreurs ou négligences qui n'affectent pas le sens du texte. Quelques exemples suffiront.

Ainsi, on constate la suppression fréquente de petits mots, certes convenus, mais qui figurent dans les manuscrits (je les souligne en caractère gras) : « **cette bonne Mme Kreutzer ; mon très cher Massart ; votre très humble serviteur** ». Ce type d'omission est anodin, de même que le blanc laissé par Vier à la place de l'adjectif « mien » (qui est en effet assez insolite à nos yeux) dans l'exclamation « **mais quelles semaines, Seigneur mien !** » (L. 9). D'autres erreurs représentent vraisemblablement de simples coquilles, comme « *Ricardi* » pour l'éditeur de Milan Ricordi, ou « *Schitt* » pour son confrère Schott de Mayence (L. 4).

Mais on rencontre parfois dans l'édition de Vier des interprétations surprenantes (j'indique ses erreurs en caractère italique). Ainsi : « **je ne me suis pas encore senti le courage de secouer ma paresse naturelle** » devient : « le courage de *secourir* ma paresse naturelle » (L. 1). Plus étrange encore : « **L'édition allemande sera prête d'ici à peu, je désire que Bernard Latte la publie à l'automne prochain, afin que mon retour à Paris soit un peu préparé** », devient : « la publie à l'automne prochain *après* que mon retour [...] soit un peu préparé », interprétation qui rend la phrase de Liszt incohérente (L. 7). Une autre incohérence apparaît dans la même lettre, à propos d'un envoi destiné à d'Ortigue, où la phrase : « **Je vais m'occuper immédiatement de ses livres** », se retrouve transcrite : « Je vais m'occuper *indirectement* de ses livres ».

Rectifier ces petites erreurs ne changera certes rien à l'apport documentaire des lettres, mais il faut rendre à Liszt ses qualités linguistiques : il manie la langue française avec une rigueur qu'il convient de respecter. Il lui arrive même de recourir à des tournures plus savoureuses que les expressions attendues. On peut ainsi apprécier la formule finale de la lettre 6, où on lit bien : « **Aimez-moi toujours, et ne vous fatiguez pas de m'aimer** », au lieu du banal « ne vous fatiguez pas de m'*écrire* », que lui substitue Vier. La métaphore musicale suivante a échappé, elle aussi, à Vier : « **Le temps est affreux, c'est une concertante perpétuelle de neige et de pluie** », puisqu'il a laissé un blanc à la place du mot « concertante », terme inattendu, il est vrai, dans un contexte météorologique (L. 5).

### Corrections portant sur le sens du texte

D'autres erreurs et omissions, en revanche, affectent le sens du texte, qu'il convient de restituer fidèlement. Elles concernent plusieurs domaines.

#### *\* Corrections intéressant la biographie*

Ainsi, quand Liszt écrit, dans sa lettre de Lyon, 29 juillet 1837 (l. 2) : « **d'ici à une huitaine de jours, M. Rey rapportera à Paris une malle...** », l'urgence est plus sensible que dans la version de Vier, qui rallonge le délai en : « d'ici à une *quinzaine* de jours », alors que Liszt insiste auprès de Massart pour qu'il

s'occupe rapidement de faire éditer les œuvres contenues dans la malle : « **il importe que ces affaires n'éprouvent point de retard** ». Dans le même passage, l'exposé très méthodique de Liszt perd de sa clarté quand on lit la suite de la phrase dans Vier : « [...] **M. Rey rapportera à Paris une malle contenant [...] ses manuscrits** », à la place du texte original : « **une malle contenant 7 manuscrits** » ; le chiffre sept est parfaitement lisible, d'ailleurs Liszt énumère à la suite sept œuvres, qu'il numérote de 1 à 7. On trouve de même un chiffre légèrement faussé dans la longue liste des concerts donnés par Liszt à Vienne au printemps 1838 ; on lit dans le manuscrit : « **2 concerts à la Cour, chez l'Impératrice et chez l'Archiduchesse** » et non pas « *un* concert à la Cour », comme l'écrit Vier ; il y a bien eu deux concerts : l'un chez l'impératrice, l'autre chez l'archiduchesse (l. 5). On peut encore relever que le post-scriptum de la lettre envoyée de Venise le 3 juin 1838<sup>1553</sup> : « **Probablement au commencement de juillet, je ferai une pointe de 2 ou 3 jours à Genève** » (L. 6), n'a pas du tout été transcrit dans l'édition de Vier, or c'est une information utilisable par les biographes<sup>1554</sup>.

#### *\* Corrections concernant l'esthétique musicale de Liszt et l'identification de ses œuvres*

Deux de ces corrections concernent les idées esthétiques de Liszt. Dans la lettre de Lyon, 29 juillet 1837 (l. 2), on constate que Vier a omis toute une moitié de phrase. Or celle-ci est importante, car Liszt y exprime son jugement sur la valeur des transpositions pour piano des symphonies de Beethoven : « **Hummel a fait aussi des arrangements de ces symphonies, mais ce sont là de véritables dérangements**<sup>1555</sup>, et il est triste de voir la pensée du maître ainsi défigurée ». L'omission des mots transcrits ici en gras fait disparaître la figure antithétique « **arrangements** »/« **dérangements** » qui condense, en une formule frappante, la conception lisztienne de l'arrangement pour piano : pour lui, la transposition ne doit pas être une vulgarisation appauvrissante, mais une authentique création artistique, fidèle à l'esprit du modèle. On retrouve ce jugement dans une autre lettre, au sujet de Kalkbrenner : « **Le travail de Kalkbrenner est pitoyable ; depuis que j'en ai eu connaissance, je désire extrêmement que le mien soit connu du public.** » (L. 5). L'édition de Vier, en omettant ce passage sur les « **dérangements** », et en dissociant, comme on va le voir, la « Préface aux Symphonies de Beethoven » des lettres à Massart, ne permettait pas de mesurer l'insistance de Liszt sur ce sujet.

Car on constate dans son édition une deuxième omission importante : celle de quelques lignes écrites par Liszt au bas du texte intitulé par Vier « **Préface aux Symphonies de Beethoven. Partition pour piano** » (L. 5). L'autographe qui contient cette « préface » (sans titre ni date)<sup>1556</sup>, est écrit de la main de Liszt, et ce assez soigneusement – malgré deux ou trois ratures – pour faire penser à un texte recopié au propre ; à la

---

<sup>1553</sup> Il s'agit de quelques mots rajoutés en tête de la lettre, à angle droit dans la marge, d'une lecture malaisée.

<sup>1554</sup> Il est probable que Liszt prévoyait de se rendre à Genève pour voir sa fille Blandine, qui se trouvait alors en nourrice en Suisse chez le pasteur Demellayer, ou même pour la ramener en Italie dès cette date (voir la note de la lettre à Massart n°6 sur ce sujet).

<sup>1555</sup> Vier a vraisemblablement sauté deux lignes du manuscrit à cause du parallélisme visuel des deux mots « **arrangements** » et « **dérangements** », tous deux figurant, soulignés, en tête de ligne. Autre inexactitude : Vier a écrit « **la pensée des maîtres aussi défigurée** » au lieu de « **ainsi défigurée** ».

<sup>1556</sup> NAF 25180, doc. 10, folio 17 (voir Lettre à Massart n° 5).

suite de ce texte, en guise de post-scriptum, après la signature sous un trait oblique, se trouvent quelques mots de la même écriture, mais tracés plus rapidement : « **Mon cher Massart, Comme je pourrais bien y ajouter encore quelque chose, je ne vous enverrai la préface de l'*Album d'un voyageur* que plus tard. Buona notte.** » Or Vier a totalement omis ces quelques lignes, ce qui lui fait classer la « préface » dans les appendices, la séparant des lettres à Massart. Pourtant le post-scriptum nous fournit deux informations inédites : d'une part, Liszt a adressé explicitement cet écrit à Massart sous la forme d'une lettre, la « préface » a donc sa place dans l'édition de la correspondance<sup>1557</sup>. D'autre part, il y annonce l'envoi d'une deuxième préface, susceptible d'éclairer les chercheurs sur les questions complexes posées par l'*Album d'un voyageur*, indication qui mérite de ne pas être passée sous silence. Elle se trouve d'ailleurs confirmée dans une autre lettre à Massart datée de novembre 1837, encore inédite, mais transcrite partiellement dans un article de György Kroó; Liszt y écrit : « **Voilà un énorme paquet, mon cher Massart, [...] Ce sont les 2 préfaces de la collection des *Symphonies* et aussi de l'*Album d'un Voyageur* dont vous n'aurez des nouvelles qu'au printemps car je ferai tirer les gravures à Milan**<sup>1558</sup>. » Le rétablissement de ces deux passages absents de l'édition de Vier, sur les « arrangements/dérangements » et sur la préface de l'*Album d'un voyageur*, peut présenter quelque intérêt pour les musicologues.

Une troisième erreur relativement importante touche d'ailleurs à cette dernière œuvre ; il s'agit cette fois non pas d'une omission, mais d'un titre mal transcrit. Alors que Liszt annonce, dans sa lettre de Rome, 1<sup>er</sup> mars 1839 (l. 6), « **L'envoi des épreuves de l'*Album d'un voyageur 1<sup>ère</sup> année*** », en écrivant, comme à son habitude, les nombres très lisiblement en chiffres, Vier a étonnamment écrit « l'Album d'un voyageur, *deuxième* année »<sup>1559</sup>, introduisant une information erronée reprise par tous les biographes. Dans les longs débats suscités par le contenu de cette œuvre aux titres fluctuants, la rectification que j'apporte peut fournir un élément nouveau<sup>1560</sup>.

---

1557 J'ai inséré ce texte dans mon corpus en annexe à la lettre 3 (Milan, février 1838), car il est évoqué dans la suivante : « **Je voudrais que le petit bout de préface que je vous ai envoyé fût tiré à part** » (l. 5). Vu la formule épistolaire finale, « **Buona notte** », il a dû être écrit en Italie. Les archives D. Ollivier la placent entre la lettre 1 et la lettre 2, comme si elle avait été écrite en France. Vier la fait figurer dans son édition en tant qu'appendice I (p. 149), sous le titre *Préface au Symphonies de Beethoven*. Partition pour piano, sans mentionner le post-scriptum, et signale qu'il s'agit d'une « **préface inédite en français** » (p. 150, n. 1). Or cette « Préface/Vorwort » a été éditée en français et en allemand par Breitkopf und Härtel à Leipzig en 1840, en tête de la transcription de la *Vème Symphonie*, avec des fautes d'impression ; elle a été reprise telle quelle dans leur réédition de 1865. En revanche, la nouvelle édition des œuvres complètes de Liszt en publie une version corrigée à partir du manuscrit conservé à la BnF (*New Liszt Edition*, emb Klavierwerke Transkriptionen iii, Budapest, 1998, p. xviii).

<sup>1558</sup> Source : KROÓ, *op. cit.*, 1986, p. 118, note 23, extrait d'une lettre de Liszt à Massart de novembre 1837 ; p. 34, note 24 : « **lettre inédite appartenant à Thérèse Marix-Spire** » (fonds privé). Voir mon complément à la lettre à Massart n° 3.

<sup>1559</sup> VIER, *op. cit.*, p. 50.

<sup>1560</sup> G. Kroó avait justement proposé, sur la base de l'édition de Vier, de considérer en fait l'indication « 2<sup>ème</sup> année » comme un *lapsus calami* de Liszt (voir lettre n° 7 à Massart), et de la remplacer par « 1<sup>ère</sup> année », pour trouver une solution satisfaisante aux questions de datation et de contenu des différentes « années » de l'*Album d'un voyageur* et des *Années de Pèlerinage*. Ma lecture de l'autographe à Massart (lettre n° 7) ainsi que la lettre à Moscheles (ci-dessus complément 2. 3. 6. 2) convergent pour affirmer que Liszt parle bien de la « 1<sup>ère</sup> année » ; le raisonnement de Kroó était donc pertinent, mais il n'est plus besoin de supposer un lapsus de Liszt. (Référence de l'article : KROÓ, *op. cit.*, 1992, p. 405-426.) Il écrit : « **As for the information that *Fleurs mélodiques des Alpes* « was originally published as Deuxième Année de Pèlerinage », I take this to be a slip of the pen, that, in his letters to Massart, - written from Venice on June 3rd, 1838, and from Rom on Marsch Ist, 1839, respectively – Liszt uses the phrases « Suite et**

### **\* Corrections concernant l'édition musicale**

Vier a omis de transcrire un autre post-scriptum figurant au bas de la même lettre 6 : « P.S. Dites à Bernard de s'entendre avec Ricordi pour la publication des *Nuits d'Été*, et d'envoyer les épreuves de ma part à Coks [sic] à Londres, à moins que les *Nuits d'Été* ne soient la propriété d'un autre éditeur, dans lequel cas il me [ren]drait service en lui offrant ce petit manuscrit à raison de 8 guinées ». Ce passage est dense en informations concrètes, non seulement sur les éditeurs de Liszt, mais aussi sur les questions économiques et juridiques touchant à l'édition musicale en Europe, avant que celle-ci ne soit réglementée par la Convention de Berne de 1886<sup>1561</sup>. La restitution de ces lignes offre donc une source documentaire intéressante sur le sujet, de même que la correction apportée dans le passage suivant : « Quand j'aurai les épreuves **allemandes**, je vous les enverrai » (l. 6) ; Vier dénaturait l'information en écrivant : « Quand j'aurai les épreuves *attendues* ». Comme Liszt vient d'écrire un peu plus haut : « Les symphonies sont vendues en Allemagne, Italie et même Angleterre », la phrase corrigée permet de comprendre qu'il charge Massart de faire graver ses *Symphonies de Beethoven* à Paris en utilisant, en guise de copie corrigée, les partitions déjà gravées en Allemagne.

### **\* Une identification plus anecdotique**

Dans la lettre de Portsmouth du 17 août 1840 (l. 9), Liszt écrit : « En ce moment, je vous écris au son de *l'Usato ardir* que j'entends pour la quatrième fois depuis ce matin, ce qui justifie un peu ce **gribouillis**. » Vier n'avait pas pu déchiffrer le titre de cet air dont la répétition exaspérait Liszt : il s'agit d'un trio du deuxième acte de l'opéra de Rossini *Semiramide* ; il l'avait laissé en blanc. La curiosité des lecteurs peut être satisfaite maintenant.

### **Élucidation des noms de personnes et de lieux<sup>1562</sup> : résultats**

C'est sur les noms propres que l'édition de Vier présente les lacunes les plus gênantes. Leur élucidation a permis quelques découvertes.

### **\* Noms de lieux**

Outre *l'Usato ardir*, plusieurs mots italiens sont mal transcrits par Vier, en particulier des noms de lieux, qu'il ne connaissait apparemment pas plus que la langue italienne. Leur rectification est facile à notre époque de voyages et de technologie moderne, il est inutile de les citer ici<sup>1563</sup>.

---

complément » and « deuxième année » with reference to *Album d'un Voyageur* » (p. 409). Il subsiste cependant un problème : la composition publiée par Bernard Latte en 1840 est intitulée « Album d'un Voyageur, 2<sup>ème</sup> année, Suisse (LW A40b) », d'après le dépôt des œuvres musicales à la Bibliothèque Royale de Paris, (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 297-306, tableau p. 304).

<sup>1561</sup> La Convention de Berne de 1886 mettra en place une charte internationale sur la protection des œuvres littéraires et artistiques, assurant des droits à leurs auteurs. Elle sera adoptée par les principaux pays d'Europe (voir Annexe 11).

<sup>1562</sup> Les noms des personnes figurent dans l'Index. Les noms de lieux, peu nombreux, ne sont pas indexés, ils donnent lieu à une note le cas échéant.

<sup>1563</sup> Je signale simplement ces erreurs dans les notes de bas de page, au fil des lettres.



### *\*Noms de personnes*

L'élucidation de certains noms mal lus ou occultés par Vier permet de réintroduire, dans les lettres, quelques personnes citées par Liszt, en rétablissant leur véritable identité.

Cinq d'entre elles n'y jouent qu'un rôle secondaire : l'éditeur parisien d'origine italienne PACINI, nom omis par Vier (L. 2), le graveur-lithographe parisien MARQUERIE, lu « Marguerie » par Vier, l'éditeur londonien COCKS, omis avec un post-scriptum entier, ainsi que le peintre DUGASSEAU, ami de Massart, transcrit en « Dugassan » par Vier et orthographié « Dugassau » par Liszt (tous trois dans la lettre 6). Quant à la personne que Vier désigne laconiquement par « Mademoiselle » (L. 8), sans signaler par un blanc qu'il omet de transcrire le nom propre de celle-ci, il s'agit d'une jeune pianiste désignée explicitement dans le manuscrit par « Mademoiselle Kautz » ; cette ancienne élève de Liszt enseignera le piano à Blandine enfant, et épousera Léon Kreutzer<sup>1564</sup>. La graphie de son nom dans l'autographe peut faire hésiter entre « Kantz » et « Kautz », or la deuxième lecture est attestée dans l'édition même de Vier, qui le transcrit fidèlement dans une lettre ultérieure<sup>1565</sup>. On trouve d'ailleurs le nom de cette jeune femme dans d'autres manuscrits ou correspondances éditées, ce n'est pas une inconnue, or elle disparaît étrangement dans cette lettre à Massart de l'édition de Vier.

Trois autres personnes méritent davantage d'explications, en raison des difficultés que j'ai rencontrées pour les identifier : l'éditeur Bobœuf, le musicien Charles Gay, le peintre Ary Scheffer.

Le nom de BOBŒUF (l. 4) a été particulièrement difficile à reconnaître parce qu'il donne lieu à des variations d'orthographe et de prénoms. Dans l'édition de Vier, il est écrit « Bolveuf », ce qui ne permet pas de le reconnaître si l'on ne recourt pas au manuscrit, où on lit pourtant clairement : « Dites-moi aussi ce que c'est que cette imprimerie lithographique de Bobœuf, rue Cadet, 23. » Or le rétablissement du nom, même sous sa forme voisine, « Bobœuf », n'a pas immédiatement permis d'identifier le personnage lui-même, car les sources documentaires présentent des divergences. Le dictionnaire Devriès-Lesure signale bien l'existence à cette adresse d'un éditeur parisien nommé « Narcisse Bobœuf », mais un article de Wikipedia, plus détaillé, le nomme « Pierre-Alexis-François Bobœuf », les autres informations étant globalement concordantes. C'est finalement un étonnant document officiel, découvert par tâtonnements sur internet, qui m'a permis de résoudre ce problème d'identité : un site en ligne fournit une « Ordonnance du Roi portant proclamation des Brevets d'invention délivrés pendant le quatrième trimestre de 1835<sup>1566</sup> » ; celle-ci précise que « M. Bobœuf (Pierre-Alexis-François) » a obtenu un brevet d'invention concernant la gravure » sous les noms de Pierre-Antoine-Narcisse Bobœuf » ; il s'agit donc du même

---

<sup>1564</sup> On trouve Pacini cité dans la correspondance de Berlioz, Cocks dans un article de S. Thieffry sur les éditeurs de Chopin, Dugasseau sur internet, Marquerie et Bobœuf dans le dictionnaire Devriès-Lesure, Mlle Kautz, dans une autre lettre éditée par Vier p. 89, ainsi que dans d'autres correspondances et d'autres autographes.

<sup>1565</sup> VIER, p. 89, lettre XXIII, de Liszt à Massart, Kiew, février 1847 : n. 3 sur Mlle Kautz : « Professeur de piano de Blandine Liszt. »

<sup>1566</sup> Sur BOBŒUF, source : Éditions en ligne de l'École des Chartes, *Dictionnaire des imprimeurs-lithographes du XIX<sup>e</sup> siècle* : <http://elec.enc.sorbonne.fr/imprimeurs/node/21896> (page consultée le 20 juillet 2021). Voir plus de précisions au ch. 2. 3. 6. 3 "Élucidation des noms de personnes" et dans l'Annexe 11, point 3. 2. 1.

personnage sous différents prénoms ; la documentation trouvée concerne bien l'éditeur-chimiste installé à l'adresse indiquée, sous l'enseigne « *Bobœuf et Cie - Autographie musicale* ».

Charles GAY a posé des problèmes d'identification et de documentation similaires. La graphie « Charles Say » adoptée par Vier semblait confirmée par les deux autographes où ce nom figure (lettres 2 et 7). Cependant toutes mes recherches documentaires menées sous ce nom restaient vaines, et c'est l'introduction de Serge Gut à la réédition de la correspondance Liszt - d'Agoult<sup>1567</sup> qui m'a fourni la clé de l'énigme : Daniel Ollivier<sup>1568</sup> avait fait la même erreur autrefois en lisant « Say » pour « Gay », erreur entraînée par la graphie fluctuante des majuscules sous la plume de Liszt. Cependant, la brève notice biographique figurant dans l'ouvrage de S. Gut et J. Bellas me paraissait peu éclairante : « **GAY, Charles. 1815-1892. Évêque d'Antidon<sup>1569</sup>, auxiliaire du Cal Pie, auteur d'ouvrages religieux et fervent mélomane.** » C'est finalement, là aussi, grâce à un document PDF mis en ligne que j'ai pu découvrir l'identité précise et la vie de ce personnage. Il s'agit d'une publication officielle catholique : « *Mgr Gay évêque d'Anthédon, 1815-1892, Sa vie, ses œuvres*, Dom Bernard du Boisrouvray, 2 volumes, Alfred Mame 1921. » On y lit qu'avant d'entrer dans les ordres, Charles Gay avait été un musicien ami de Liszt, et leurs rencontres dans les années 1837-1839 y sont évoquées ; j'en ai trouvé confirmation dans une lettre de Liszt à Marie d'Agoult<sup>1570</sup>, racontant sa longue discussion avec Charles Gay sur des sujets musicaux, politiques et religieux, le jour d'automne 1839 où il quitte Florence pour entamer ses tournées européennes.

Enfin, l'évocation par Liszt de son « [portrait de Scheffer](#) » dans la lettre de Bellagio, en octobre 1837 (l. 3), a donné lieu à une série de divergences finalement résolues, sauf sur un point. A la base, une note de Vier, très développée<sup>1571</sup>, affirme qu'il s'agit de *Henry Scheffer*, et du portrait peint par celui-ci à *Genève en 1835*, donc deux ans plus tôt ; il écarte un autre portrait, réalisé par Ary Scheffer (frère aîné de Henry) en *1839*, donc deux ans plus tard. Or plusieurs sources actuelles<sup>1572</sup>, fiables, désignent Ary Scheffer comme l'auteur de ce portrait, réalisé en fait en 1837 et conservé au musée de Weimar. L'ouvrage de P. Pocknell, M. Haine et N. Dufetel reproduit ce tableau<sup>1573</sup>, avec ses références ; et sur le site de la BnF, on peut en voir une lithographie réalisée ensuite par Léon Noël<sup>1574</sup>. Mais il existe bien à Genève un portrait de Liszt réalisé en 1835, correspondant exactement à la description qu'en fait Vier. Ce tableau figure en

---

<sup>1567</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 38 pour la rectification du nom, et p. 1254 pour la notice biographique.

<sup>1568</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1941, t. II, p. 309-310 ; « Say » pour « Gay » : t. ii, p. 310.

<sup>1569</sup> *Sic.*

<sup>1570</sup> Lettre, du 19 octobre 1839, n° 207 dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 374.

<sup>1571</sup> VIER, *op. cit.*, note 10, p. 38 : « Il s'agit sans doute du portrait de Liszt peint par Henri Scheffer à Genève en 1835. Liszt est représenté de trois quarts, le bras gauche pendant le long du corps, le bras droit accoudé, ce qui permet une belle étude de main. Fond de grisaille ; tout l'éclairage est concentré sur le visage et sur la main. Contrairement à ce qui se passe dans les autres portraits du virtuose, les cheveux ne sont ni désordonnés ni bouclés. Le portrait peint par Ary Scheffer, et qui exagère l'aspect byronien et fatal de Liszt, est de 1839. La lithographie de Devéria, qui représente Liszt assis, remonte à 1832. »

<sup>1572</sup> Sources : STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995, p. 397, n.14 ; LE DIAGON-JACQUIN, *op. cit.*, 2009, p. 92-95, précisant sa source, p. 92, n. 3 : Leo EWALS, Catalogue d'exposition *Ary Scheffer*.

<sup>1573</sup> POCKNELL, HAINE, DUFETEL, *op. cit.*, 2010 ; Illustration 12. (Voir la reproduction lithographiée de ce portrait, conservée par la BnF, dans l'Annexe IV).

<sup>1574</sup> Et non par Devéria comme le souhaitait Liszt dans sa lettre. Cette lithographie est reproduite dans l'Annexe 4.



première de couverture de l'ouvrage de R. Stricker, qui l'attribue au peintre suisse Jean-Gabriel Scheffer<sup>1575</sup>. Or cette attribution est controversée<sup>1576</sup>, comme en atteste la réponse de Jean-Jacques Eigeldinger consulté sur ce point : « Je connais bien l'huile de [? -mais pas Ary] SCHEFFER, qui est depuis très longtemps l'ornement principal du bureau directorial au Conservatoire de musique de Genève (Place de Neuve). Bory, dans son iconographie [...], le donne à Henry Scheffer ; Burger, lui, à Jean-Gabriel Scheffer. C'est une longue valse-hésitation qui se poursuit<sup>1577</sup>. » Le portrait dont Liszt parle dans sa lettre à Massart doit donc être restitué à Ary Scheffer, son attribution par Vier à Henry Scheffer, qui a fait autorité jusqu'à présent, se révélant erronée.

Si les questions posées par l'identification des personnes restées obscures dans l'édition de Vier ont presque toutes trouvé leur réponse, il reste toutefois quelques points énigmatiques.

### Questions restant en suspens

Certains passages des lettres contiennent des allusions obscures. Tant qu'on n'aura pas trouvé un document les éclairant, on en reste réduit aux hypothèses. Parmi les énigmes non résolues, qui d'ailleurs ne portent que sur des détails, j'en présenterai ici trois ou quatre.

Un premier nom reste sans élucidation : le surnom de ROQUATUS donné par Liszt à son jeune ami Léon Kreutzer. On lit dans la lettre 3 : « Tirez un peu l'oreille au grand homme mon sosie ou bien mon amphitryon, Léon Roquatus » : il s'agit apparemment d'un surnom plaisant donné par Liszt à Léon Kreutzer, surnom qui aurait peut-être un lien avec l'idée de gémellité, évoquée à travers l'allusion à Sosie et à Amphitryon. Mais ce nom n'apparaît nulle part, ni dans le dictionnaire latin de référence de Gaffiot, ni dans les comédies de Molière et de Plaute intitulées *Amphitryon*, ni dans les autres correspondances de Liszt publiées à ce jour, ni dans celle de Berlioz, familier de Liszt et de Massart. Il s'agit peut-être d'une erreur de lecture, même si l'écriture de ce mot paraît très nette. Différents essais de graphie, en faisant varier les lettres, sont restés infructueux. L'énigme reste à élucider. Vier, quant à lui, a éludé le problème en écrivant simplement « Léon R. », sans signaler qu'il abrégait le nom.

Plus énigmatique encore, parce que de lecture incertaine, est le nom qui apparaît dans le rêve de Liszt (lettre 3), où d'Ortigue crie à tue-tête : « Van [Siller/Hiller/Giller] [...] Beethoven n'est qu'un sot et ne se doutait pas de [mon/ton] esthétique ». La graphie de l'initiale du nom étant incertaine, on ne peut décider si Liszt a écrit « van Siller » (interprétation de Vier, or ce nom est introuvable), « van Giller » (nom introuvable, alors que le G majuscule est très vraisemblable d'après l'écriture de Liszt), ou « van Hiller » (on pourrait lire un *h* minuscule). En faveur de cette hypothèse : le pianiste Ferdinand Hiller, du même âge que Liszt, aurait rencontré dans son enfance Beethoven sur son lit de mort, d'où le rapprochement que je fais. Par ailleurs, on trouve parfois le nom de ce musicien accompagné de la particule : « von Hiller » ;

---

<sup>1575</sup> Pour les trois peintres du nom de Scheffer, voir note correspondante de la Lettre 3 à Massart.

<sup>1576</sup> La confusion est renforcée par P. A. HURÉ et C. KNEPPER, *Correspondance, op. cit.*, p. 94, n.3, qui affirment que « le portrait d'Ary Scheffer date de 1835 à Genève » ; ils citent aussi « une des plus belles lithographies de Liszt » par Devéria datant de 1842.

<sup>1577</sup> Échange de courriels du 22 avril 2014.

celle-ci était attribuée en Allemagne à certains artistes célèbres (mais ce phénomène ne se passera que plus tard dans le siècle) ; dans ce cas, la particule aurait pu donner lieu à un jeu de mots ironique et onirique entre « *van* Beethoven » et « *von* ou *van* Hiller ». Enfin, Hiller et d'Ortigue sont des critiques qui débattent d'esthétique, il faudrait trouver en quoi celle de Beethoven leur est étrangère (la deuxième ambiguïté graphique de ce passage, entre « *mon* esthétique » et « *ton* esthétique », a moins de conséquence pour le sens). On trouve une autre hypothèse, proposée par Sylvia L'ÉCUYER<sup>1578</sup>, pour ce nom énigmatique, qu'elle lit « Van Siller » : « Il s'agit sans doute d'un jeu de mots de la part de Liszt (sur le mot anglais *silly* ?). Pourrait-il s'agir aussi de Friederich von Schiller ? Nous n'avons pu identifier ce nom. »

Une dernière question se pose à propos de l'adresse, rédigée de façon inhabituelle, qui figure sur la lettre envoyée par Liszt de Bellagio, en octobre 1837<sup>1579</sup> : « Monsieur Lambert Massart/Chevalier de l'ordre de l'Éléphant/ Membre correspondant de la Société des [illisible]<sup>1580</sup> phil-/ harmoniques de Strasbourg, Chartres et Nérac etc. » *A priori*, on est porté à prendre cette adresse hyperbolique pour une espièglerie, dans le ton humoristique de la fin de la lettre (l. 3). Liszt se moquerait de l'habitude consistant, dans certains pays, à surcharger les enveloppes de tous les titres honorifiques du destinataire. On trouve une allusion à ce phénomène dans une lettre à sa mère datée du 6 juillet 1847, envoyée de Constantinople : dans « [...] votre prochaine lettre qu'il faudra m'adresser à Odessa (Russie) : mettez seulement mon nom, M. F. Liszt, sans qualification quelconque, s'il vous plaît, sur l'adresse<sup>1581</sup>. » Par ailleurs, il y a des arguments en faveur du sérieux de cette inscription. D'une part, Liszt est connu pour son respect des convenances. D'autre part, l'ordre de l'Éléphant existe : c'est un ordre danois datant du Moyen-Âge, institué lors des guerres contre les Sarrazins, en l'honneur d'un héros ayant tué un éléphant. Il était décerné uniquement aux princes de sang royaux (danois et étrangers), et aux chefs d'État étrangers. En 1808, Frédéric VI de Danemark et Napoléon Ier se sont attribué réciproquement l'ordre de l'Éléphant et la Légion d'honneur. L'attribution de ce titre à Massart, qui n'est pas d'un rang comparable, semble plus fantaisiste que sérieuse. Mais ce n'est pas absolument certain.

J'ai donc pu rectifier et compléter, par rapport à l'édition de Vier, la liste des personnes citées dans les lettres de Liszt à Massart, en les identifiant presque toutes.

Les lettres à Massart, ainsi revues et corrigées, devraient procurer à tous ceux qui s'intéressent à Liszt un accès renouvelé au monde du musicien, grâce aux éléments restaurés dans le texte. J'ai, de plus, complété ces rectifications par des notes systématiques sur les personnes citées et sur le contexte biographique, informations très peu présentes dans l'édition de Vier.

<sup>1578</sup> L'ÉCUYER, *op. cit.*, 2012, p. 433- 449 ; pour l'hypothèse : p. 438, n. 27

<sup>1579</sup> Lettre à Massart n°3.

<sup>1580</sup> On croit lire « membre correspondant des pates/pâtés [?] » : mots incongrus ici, associés à l'adjectif « philharmoniques ». Cependant, les pâtés de Strasbourg, comme ceux de Chartres et ceux de Nérac, étaient très prisés au XIX<sup>e</sup> siècle en gastronomie. L'hypothèse d'une lecture humoristique « pâtés philharmoniques » serait-elle trop burlesque ?

<sup>1581</sup> Voir chapitre 4.2.1, la lettre à sa mère n°1. Dans son édition de cette lettre, Vier énumère en note une partie des très nombreux titres honorifiques que possédait Liszt, dont : « chevalier de l'ordre du Lion de Belgique » ; sa source est la biographie de Liszt publiée par G. Schilling à Stuttgart en 1844 (*op. cit.*, lettre XXIV, p. 90, et p. 91, n. 2).

## 2. 3. 7. Transcription annotée et commentée des lettres de Liszt à Massart [Série 2 des lettres de Liszt à Massart (1844-1849), 10 lettres]

### 2. 3. 7. 1. Introduction : un contexte biographique de crise familiale au cœur de ces lettres

#### **La deuxième série des lettres à Massart. Répartition chronologique : 1844-1849.**

#### **Thème central : conflit avec Marie d'Agoult sur l'éducation des enfants.**

Entre 1840 et 1844, les archives de BnF ne comportent aucune lettre de Liszt à Massart, et aucune n'a été conservée – ou du moins retrouvée jusqu'à ce jour – hormis celle du 16 octobre 1841 publiée par La Mara<sup>1582</sup>. En revanche, pour la période de novembre 1844 à mai 1845, une série de huit lettres nous est parvenue, dont trois pour le seul mois de mai 1845. Constituant les huit premières lettres de cette série qui en compte dix, elles présentent un intérêt particulier, qui n'est pas d'ordre musical ou culturel comme dans la série précédente, mais affectif et familial. Elles apportent un témoignage oblique sur une période tragique de la vie intime de Liszt : on y trouve la confidence, adressée à un tiers, des effets violents produits dans sa vie par la rupture avec Marie d'Agoult, décidée par celle-ci en avril 1844. Désormais, Liszt évitera Paris, ville associée à son ancienne compagne et mère de ses enfants, qui l'a déchiré et le dénigre. La crise se prolongera pendant un an autour de la garde des enfants, s'exacerbant jusqu'à l'épilogue familial dramatique de juin 1845, qui verra Liszt se crispier en une attitude défensive intransigeante, et Marie renoncer dramatiquement à sa fonction de mère<sup>1583</sup>. Nous avons là un exemple rare de lettres dans lesquelles Liszt se confie à un ami sur un sujet intime. Il se montre d'ordinaire extrêmement pudique en la matière, mais les circonstances l'amènent à s'adresser ainsi à Massart : en effet, dans la correspondance échangée entre Liszt et Marie<sup>1584</sup>, on peut suivre l'évolution de leur différend, qui leur fait rechercher un

---

<sup>1582</sup> Elle figure plus haut dans la série 1 des lettres à Massart (lettre n° 10) ; il s'agit d'une lettre de recommandation pour un jeune violoniste allemand. J'en ai retrouvé l'autographe dans un autre fonds d'archives de la BnF (Archives Richelieu).

<sup>1583</sup> Ce moment capital et douloureux de la vie de Liszt est exposé de façon complète par A. WALKER (*op. cit.*, t. 1, 1989, « Liszt et ses enfants », p. 905 et suiv.), et repris de façon synthétique et analytique par Rémy STRICKER dans *Franz Liszt. Les ténèbres de la gloire*, Paris, Gallimard 1993 (p. 203-212). Les enjeux du conflit, financier et moral, apparaissent dans les huit lettres transcrites ci-après, aboutissant à la rupture entre la mère et ses enfants. Marie écrit à Liszt, le 3 juin 1845, ces phrases implacables, rapportées par tous les biographes du musicien : « Désormais, monsieur, vos filles n'ont plus de mère. Vous l'avez voulu ainsi. Leur sort est entre vos mains. L'héroïsme d'aucun dévouement ne sera jamais assez fort pour lutter contre votre démence et votre féroce égoïsme. [...] Un jour vos filles vous diront peut-être : où est notre mère ? Vous répondrez : il ne m'a pas plu que vous en eussiez une. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1113). Blandine et Cosima ne reverront effectivement pas leur mère pendant cinq années, jusqu'à leur fameuse escapade de janvier 1850, pour laquelle Liszt les punira durement, en les mettant sous la surveillance d'une gouvernante intransigeante (pour les détails de ce nouveau drame, voir plus haut la lettre n°4 de Liszt à sa mère, du 25 mars 1850, et celle qu'il adresse à son fils Daniel, le 5 octobre 1850).

<sup>1584</sup> Voir GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1079 (lettre de Liszt du 1<sup>er</sup> février 1844, de Weimar) à p. 1114 (lettre de Marie du 3 juin 1845).

médiateur. C'est finalement à Lambert Massart, choisi par Marie, que ce rôle a été dévolu<sup>1585</sup> : durant le périple de Liszt dans le Midi et dans la péninsule ibérique, Massart lui sert d'intermédiaire auprès de Marie sur la question, devenue conflictuelle entre eux, de l'éducation de leurs enfants. Rappelons que, si les lettres envoyées par Liszt à cet ami durant son séjour en Italie portaient sur des sujets assez divers, celles qu'il lui adresse en 1844 et 1845 sont globalement centrées sur un seul thème, le problème posé par l'éducation des enfants.

Les deux dernières lettres de cette série sont extérieures au drame personnel de Liszt, mais si je les ai regroupées avec les huit précédentes, c'est en partie par commodité (elles sont trop peu nombreuses pour constituer un troisième ensemble), mais aussi parce que, par leur thème, elles se rattachent, elles aussi, à la sphère familiale (lettre de condoléances, lettre de félicitations pour un mariage).

### **La rupture entre Liszt et Marie d'Agoult et le conflit concernant leurs enfants (avril 1844 – juin 1845). L'homme intime.**

À l'origine de cette série de lettres se situe l'épisode de la rupture entre Liszt et Marie d'Agoult, survenue au printemps 1844. Pour éclairer les enjeux de ce conflit, un rapide point biographique sur l'évolution de la vie « familiale » de Liszt s'impose. Depuis 1840, Marie d'Agoult, installée luxueusement à Paris, 10 rue Neuve-des-Mathurins, dans l'aristocratique Faubourg-Saint-Honoré, a su recréer un salon culturellement brillant, fréquenté par des artistes, des intellectuels et des hommes politiques éminents. En outre, fidèle au projet élaboré en Italie d'un commun accord avec Liszt, elle a entamé une carrière d'écrivain et rédige, pour débiter, des articles sur des sujets culturels. Ne voulant pas, par délicatesse, utiliser le nom de son mari pour signer ses publications, elle a choisi un pseudonyme, masculin comme c'était courant à l'époque pour les femmes qui publiaient : Daniel Stern. Elle voit régulièrement Blandine, Cosima et Daniel, les enfants qu'elle a eus avec Liszt et qui vivent alors tous trois chez leur grand-mère, Anna Liszt, 19, rue Pigalle. Franz, de son côté, a entrepris la « vie de saltimbanque », qu'il annonçait à Massart dans sa lettre du 17 août 1840<sup>1586</sup>, afin d'assurer financièrement, grâce à ses succès de virtuose, sa propre vie, celle de sa mère, ainsi que l'éducation de ses enfants, qu'il souhaite du plus haut niveau<sup>1587</sup>. Sa réussite dépasse ses espoirs, les concerts donnés pendant ces quatre années à travers l'Europe et jusqu'en Russie rencontrant des succès inouïs. Marie d'Agoult, qui avait déjà très mal supporté les triomphes de

---

<sup>1585</sup> Liszt écrit à Marie, le 7 mai 1845, de Paris : « Aussitôt la chose réglée [un « arrangement pécuniaire » pour financer « l'entretien des deux filles »], je vous en informerai directement et aussi par l'intermédiaire de M<sup>r</sup> Massart que vous avez choisi. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1102). Les autres médiateurs pressentis avaient été : **Louis de Ronchaud** (1816-1887, poète, historien d'art, ami et confident de Marie) et Maurice de Flavigny (frère de Marie).

<sup>1586</sup> Ci-dessus, la lettre n° 9 à Massart.

<sup>1587</sup> Rappelons que l'élément déclenchant de cette décision avait été le désir de financer le monument de Beethoven à Bonn (voir ci-dessus la lettre n° 9 de Liszt à Massart, du 17 août 1840, et le Complément n° 1 à la première série de ces lettres). Liszt avait mesuré, lors de ses concerts viennois du printemps 1838 (donnés au profit des inondés du Danube), les ressources que pouvait lui rapporter son talent de pianiste. Il avait, alors, explicitement programmé quelques années de tournées, destinées à assurer son existence matérielle et celle de sa famille (et pouvant à l'occasion financer des causes altruistes), avant de se consacrer à la composition, qui était son véritable objectif.

Liszt à Vienne au printemps de 1838<sup>1588</sup>, en prend-elle ombrage ? Est-elle déçue à l'idée que Liszt envisage une vie définitivement éloignée de la sienne ? Certes, ils ont passé ensemble, en compagnie de leur fille Blandine, quelques semaines estivales sur l'île rhénane de Nonnenwerth en 1841 et 1843, mais les voyages de Liszt s'enchaînent sans cesse, et de plus, il a obtenu, en octobre 1842, le poste de maître de chapelle en service extraordinaire à la cour du Grand-Duc de Weimar. Cette nomination doit lui assurer des revenus stables et lui permettre, espère-t-il, de jouer, à la suite de Goethe, un rôle artistique éminent dans cette « nouvelle Athènes » germanique – mais est susceptible, aussi, de le fixer hors de France. Marie est-elle sensible aux moqueries sur la « lisztomania » que l'esprit parisien diffuse dans son entourage mondain ? Les triomphes délirants que le pianiste soulève partout valent par ailleurs à Liszt des succès féminins, qui, réels ou inventés par les journaux, viennent alimenter la jalousie de Marie et ses moments de dépression. Dès novembre 1843, elle commence la rédaction de *Nélida*, un roman à clés vengeur, qui sera unanimement interprété comme autobiographique et dévalorisant pour Liszt, que les contemporains croient reconnaître sous les traits du peintre Guermann, artiste vaniteux et stérile. Or, début mars 1844, un fait va exacerber la rancœur de Marie : la presse attribue à Liszt, qui se trouve alors à Dresde, une liaison avec la sulfureuse danseuse espagnole Lola Montès. Cette nouvelle déclenche en Marie le processus qui aboutira très vite à la rupture : Liszt arrive à Paris le 5 avril, et une semaine plus tard, après de violentes disputes, Marie lui signifie sa décision de rompre avec lui. Une nouvelle rencontre orageuse, mi-mai, alors que Liszt continuait à donner des concerts triomphaux dans la capitale française, marquera l'épilogue de ce drame : la rupture définitive entre les deux anciens amants<sup>1589</sup>. Profondément blessé, Liszt quitte alors Paris, dans une fuite qui durera longtemps ; il se lance immédiatement dans une tournée qui l'amènera dans le Midi de la France et dans la péninsule ibérique (fin juin 1844 – mai 1845). La lettre qu'il adresse à Massart le [26] août 1844 (lettre à Massart n° 11) se situe dans le sillage immédiat du drame qu'il vient de vivre à Paris.

### **La période virtuose : tournées triomphales du « saltimbanque ». L'homme public.**

Quant à la vie publique menée par Liszt durant la période qui va de la dernière lettre de la série précédente de ses lettres à Massart à la dernière de celle-ci (août 1840 - juillet 1849), elle est extrêmement dense. Comme les biographies actuellement accessibles du musicien en offrent un récit détaillé, je me contenterai d'en indiquer la couleur générale. Les huit lettres portant sur la rupture (du 6 mars au 17 mai 1845) sont écrites dans un contexte de réussite musicale et sociale brillante : au cours de la tournée qui le mène de la vallée du Rhône à l'Aquitaine, puis jusqu'en Espagne et au Portugal, avant de le ramener à Marseille, Avignon, Lyon et Mâcon, Liszt ne rencontre que des triomphes. Ensuite, de juin 1845 (lettre du 17 mai 1845 envoyée de Lyon) à juillet 1847, c'est l'apogée de la « *Glanz-Period* » : Liszt effectue un long périple à travers une grande partie de l'Europe, qui le mène jusqu'à Saint-Petersbourg et à Constantinople.

---

<sup>1588</sup> Voir plus haut la lettre à Massart n° 6 (Venise, 3 juin 1838).

<sup>1589</sup> Un témoignage sur ces turbulences nous est fourni dans les lettres échangées entre Liszt et Marie d'Agoult, à Paris, entre le 8 avril et le 12 mai 1844 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1095-1105).

Ses lettres à Massart indiquent souvent ce que l'on pourrait appeler, en termes anachroniques, son « agenda prévisionnel », qui ne sera pas toujours suivi à la lettre, mais qui montre que Liszt a dirigé cette période de sa vie d'une façon méthodique, en fonction d'un objectif qui était très clair dans son esprit. Comme il le dit explicitement à Massart, sa « [vie de saltimbanque](#)<sup>1590</sup> » est une étape nécessaire pour assurer sa notoriété musicale, indispensable à son projet artistique de se consacrer par la suite à la composition<sup>1591</sup>, mais aussi, plus prosaïquement mais non moins nécessairement, à la constitution d'un fonds destiné à financer l'éducation de ses enfants. L'objectif sera atteint. En effet, les innombrables concerts qu'il donne au cours de ces déplacements incessants lui rapportent un immense succès, inouï jusque-là pour un soliste instrumental. Il est honoré par les princes qui le couvrent de décorations et de cadeaux luxueux, et adulé par la foule qui à maints endroits le porte, littéralement, en triomphe. Ce phénomène hors normes, que l'on a appelé la « lizstomania », a suscité des réactions tantôt admiratives et respectueuses, comme dans son pays natal, la Hongrie, tantôt ironiques et moqueuses, essentiellement à Paris, dans le milieu intellectuel et mondain auquel appartient Marie d'Agoult.

### **Hiatus entre le virtuose triomphant et le père aux abois. Une question de légitimité ?**

Dans ce second groupe de lettres à Massart, on pourra remarquer que, comme dans la première série, Liszt ne rend pas compte à son ami de ses succès en cours, ou alors très furtivement au détour d'une phrase. Est-ce par modestie ? Par manque de temps ? Par souci de rigueur épistolaire (sérieux les sujets abordés) ? Parce qu'il sait que les gazettes répandent partout, et plus rapidement que les courriers individuels, le récit de ses triomphes, le dispensant d'en rédiger lui-même la narration ? Ou enfin parce que cette vie étourdissante, bien que flatteuse pour son narcissisme (on connaît son attachement aux décorations honorifiques<sup>1592</sup>), aurait fini par lui paraître vaine ? Probablement pour une subtile combinaison de toutes ces raisons. Or, si l'on aborde ces lettres intimes centrées sur un conflit sentimental et domestique sans les rattacher à leur arrière-plan public, bardé de triomphes – c'est la seconde moitié de sa *Glanz-Periode* –, on perd une part caractéristique de leur signification. En effet, on pourrait déceler, au travers de ces lettres déconnectées de la réalité publique du pianiste, un aspect particulier de la personnalité de Liszt : une forme de dichotomie secrète entre le personnage social du pianiste couronné de succès, et l'individu intime vulnérable. Dichotomie qui apparaît à maintes reprises dans la correspondance de Liszt, à toutes les époques. On pourrait toutefois envisager aussi une autre interprétation à ce caractère contradictoire, qui se résoudrait dans une source commune. L'implacable volonté qu'il manifeste, ici, à voir ses droits de père de famille respectés, serait alimentée par un besoin de

<sup>1590</sup> Lettre à Massart n° 10 (Toulouse, 26 août 1844).

<sup>1591</sup> Il présente clairement son programme à Massart dans sa lettre du 6 mars 1845 : « [à 36 - 37 \[ans\] j'espère en avoir fini de ma boutique de célébrité pianiste](#) » (voir ci-dessous la lettre à Massart n°12). Effectivement, il mettra un point final ses tournées de virtuose en septembre 1847 à Elisabethgrad, après sa rencontre avec Carolyne de Sagn-Wittgenstein. À cette date il aura 36 ans.

<sup>1592</sup> Voir plus bas l'intérêt de Liszt pour la Légion d'honneur, dans ses lettres à Massart n° 13, du 8 mars 1845, et n° 16, du 6 mai 1845.

reconnaissance d'un autre ordre, non plus artistique dans ce cas, mais plus littéralement sociale. On connaît en effet la revendication de légitimité que Liszt réclamait haut et fort, dans ses textes publiés<sup>1593</sup>, pour les artistes, en particulier pour les musiciens qui, appartenant à « l'aristocratie de la capacité », sinon à celle « de la naissance » ou « de la fortune », sont pourtant encore voués à prendre « les escaliers de service » ; on trouve aussi cette revendication dans d'autres écrits, moins notoires, comme le discours prononcé lors la remise du sabre d'honneur hongrois, le 4 janvier 1840 à Pest<sup>1594</sup> : si l'épée (ou le sabre) a légitimement fondé autrefois la prééminence de la noblesse dans la société, c'est le travail de création qui devrait permettre, désormais, d'accorder aux artistes une fonction sociale supérieure, faisant d'eux les nouveaux aristocrates du monde moderne. Or, s'agissant de la fonction paternelle de Liszt, car c'est bien cette dimension de la paternité qui apparaît dans ses lettres à Massart (et non sa dimension affective), elle semble constituer pour lui un sujet de sourde inquiétude, comme si son statut de père non marié, d'enfants qui, de ce fait, étaient illégitimes, lui interdisait l'accès à une légitimité sociale personnelle. On peut s'étonner, à la lecture de ces lettres, de la rigidité que Liszt manifeste à l'égard de ses enfants lorsque ceux-ci sont susceptibles de passer sous l'influence de leur mère, issue, quant à elle, d'une très ancienne famille aristocratique française<sup>1595</sup>. Or cette rigidité, qui tranche avec le comportement habituellement conciliant de Liszt, pourrait trouver une explication dans un besoin fondamental, sans doute inconscient, de légitimer son statut personnel d'individu au sein de la société. On voit le musicien très attaché à conférer au nom de « Liszt » une valeur éminente ; cela, grâce à ses propres succès d'artiste, bien évidemment, mais aussi à travers le soutien qu'il exige de la part de ses enfants, comme on le constate dans cette demande qu'il adressera à sa mère en 1850 : « [...] **recommandez particulièrement aux enfants de travailler à se rendre dignes de tous points du nom qu'ils portent**<sup>1596</sup>. » Par ailleurs son goût, tant moqué en France, pour les décorations – Légion d'honneur et autres croix de chevalier octroyées par d'innombrables têtes couronnées – viennent appuyer mon hypothèse d'une convergence profonde, autour de la notion de légitimité, entre son idéal d'aristocratie artistique, et l'intransigeance qu'il manifeste, face à la mère de ses enfants perçue comme une menace, dans la lutte qu'il mène pour défendre la légitimité de ses droits paternels.

### 2. 3. 7. 2. Remarques sur l'édition de Vier : très peu de négligences

Contrairement à la première série des lettres de Liszt à Massart (lettres 1 à 10), celle-ci a donné lieu à des transcriptions soignées de la part de Vier. La seule négligence importante consiste en l'omission d'un post-scriptum à la fin de la lettre n° 11. Les lignes suivantes, écrites dans la marge du haut de la première

---

<sup>1593</sup> F. LISZT, « De la situation des artistes » (articles publiés en 1835 dans la *Gazette musicale*), dans STRICKER, *F.L.A.S., op. cit.*, 1995, p. 22.

<sup>1594</sup> Ce discours est reproduit dans WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 339.

<sup>1595</sup> Ce sera de nouveau le cas en 1850, lorsque Liszt retirera ses filles contre leur gré de la pension de madame Bernard (voir plus haut les lettres de Liszt à sa mère du 25 mars et du 15 juillet 1850), et en 1855, lorsqu'il les retirera de Paris (chez madame Patersi) pour les faire vivre à Belin (chez madame von Bülow) sans leur accord (voir WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 930).

<sup>1596</sup> Lettre de Liszt à sa mère du 15 juillet 1850.



page de l'autographe, à angle droit et de façon hachée, n'y apparaissent pas : « Je voudrais qu'on ne fit/ pas à Blandine/ un devoir de m'écrire/ et que sa/ correspondance avec/ moi soit entièrement/ spontanée » (Autographe NAF 25180, f. 46-47, f. 46, recto. À Massart L. 11, Toulouse, 26 août 1844. VIER, *op. cit.*, p. 62).

## Lettre 11 – Toulouse, 26 août 1844<sup>1597</sup>

---

### Contexte biographique. Rupture entre Liszt et Marie d'Agoult, conflit autour de la garde de leurs enfants. Départ de Liszt en tournée vers le midi de la France.

Mi-avril s'est produite la rupture définitive entre Liszt et Marie d'Agoult. Malade pendant quelque temps, Liszt a toutefois participé à des concerts donnés en mai et juin à Paris et à Versailles, et séjourné durant trois semaines chez la princesse Cristina de Belgiojoso à Port-Marly. Le 23 juin, il a quitté Paris pour effectuer, avant la grande tournée en Espagne dont il vient de faire le projet, une série de concerts dans le sud de la France. Il y a remporté sans peine des succès triomphants dans une dizaine de villes entre Lyon, Marseille et Montpellier, et vient de rejoindre, fin août, la ville de Toulouse<sup>1598</sup>. C'est de là qu'il écrit à Massart. Il y donnera encore plusieurs concerts jusqu'au 4 septembre, puis séjournera plusieurs semaines à Bordeaux et à Pau, où il reverra son grand amour de jeunesse, Caroline de Saint-Cricq devenue madame d'Artigaux<sup>1599</sup>, avant de partir pour l'Espagne, avec un peu de retard sur le programme annoncé dans cette lettre.

Toulouse 26 aout 1844

Cher Excelentissime [*sic*],

Je ne sais pas parler de moi, et ne veux même pas y penser.

Par M<sup>r</sup> Berard<sup>1600</sup> vous aurez eu de mes nouvelles de Montpellier. Ainsi que vous le voyez c'est toujours le même flon-flon joué par divers orgues de Barbarie<sup>1601</sup>

---

<sup>1597</sup> Les lettres adressées par Liszt à sa mère durant cette période du conflit avec Marie d'Agoult ont été conservées. Leur publication par K. HAMBURGER (*op. cit.*, F 43-F51, p. 150-179) nous permet d'accéder à des informations complémentaires à celles que fournissent les lettres de Liszt à Massart. J'ai regroupé les citations qui concernent ce conflit dans les compléments à ce chapitre, car elles sont trop longues pour être insérées intégralement dans des notes de bas de page (complément n° 3). Les deux premières citations complètent cette lettre-ci à Massart : l'une est extraite de la lettre adressée par Liszt à sa mère le 9 août, l'autre de celle du 26 août, Liszt ayant écrit le même jour à Massart et à sa mère. (Rappelons que l'album de la BnF contenant les autographes de Liszt à sa mère (NAF 25179) ne contient aucune de ses lettres couvrant cette période. Un long blanc sépare la première lettre, du 9 janvier 1831, de la deuxième, du 6 juillet 1847).

<sup>1598</sup> Pour trouver des informations sur les tournées de Liszt dans le Midi à cette époque, il a fallu attendre les travaux, remarquablement approfondis, publiés sous forme d'articles dans l'ouvrage collectif HAINE-DUFETEL, *Saltimbanque, op. cit.*, 2007 ; en particulier, pour les mois de mai à août 1844 : Serge GUT, « Le programme des concerts de Liszt en 1844 et 1845 », dans *Idem*, p. 149-171, et Jacqueline BELLAS, « Franz Liszt en tournée dans le Sud-Ouest en 1844 », p. 173-211).

<sup>1599</sup> Voir plus bas dans la lettre à Massart n°13 (Malaga, le 8 mars 1845) l'allusion au cadeau, un burnous blanc, que Liszt lui fera parvenir par l'intermédiaire de sa mère.

<sup>1600</sup> M<sup>r</sup> Berard : Je n'ai pas pu identifier cette personne.

<sup>1601</sup> Sur l'état d'esprit de Liszt face à ces succès remportés presque automatiquement dans les provinces françaises, on peut citer le jugement exprimé par Serge GUT : « [...] les tournées que Liszt y entreprend servent à noyer son chagrin



Vers la fin Septembre je partirai très probablement pour l'Espagne – M<sup>r</sup> de Raqueval<sup>1602</sup> disait de ce pays de l'imprévu par excellence « Tantot deux et deux y font 0, tantot 25<sup>1603</sup>, mais jamais 4 » - Décidément l'Espagne//me convient beaucoup<sup>1604</sup>.

Je sais par ma mère que Blandine a eu un prix d'application<sup>1605</sup>. Elle chasse de race ; reste seulement<sup>1606</sup> à savoir à quoi elle mettra son application plus tard.

Ci-joint 2000 frs en son honneur et gloire, dont vous disposerez par l'entremise de M<sup>me</sup> d'A- d'après le mode dont nous sommes convenus<sup>1607</sup>.

-----  
Si vous aviez des nouvelles à me donner de M<sup>me</sup> d'A-<sup>1608</sup> écrivez moi ; autrement dispensez vous en. Il m'est revenu de plusieurs parts qu'elle allait décidément // rentrer sous le toit conjugal. Ce parti me paraît le plus raisonnable et me conviendrait le mieux<sup>1609</sup>.

---

dans les triomphes et dans les ovations publiques. Et c'est ce qui explique le nombre important de concerts qui y sont donnés en un laps de temps aussi court. » GUT, *op. cit.*, 2007, p. 169).

<sup>1602</sup> M<sup>r</sup> de Raqueval (ou Baqueval ? : lecture incertaine). Je n'ai pas pu identifier cette personne avec certitude. Il existe un **Monsieur de RAQUEVAL**, qui, d'après la Gazeta de Lisboa (n° 1 à 53), était secrétaire de Monsieur de Vergennes en 1882 (books.google.fr). Autre source : ce nom est cité par Charles-Louis de Haller dans *Études historiques sur les révolutions d'Espagne et de Portugal*, Paris, Allouard, 1841, vol. 2, ch. VIII « Institutions du droit des gens », p. 186, ouvrage accessible en ligne sur <books.google.fr> (pages consultées le 16 juillet 2021). Mais ces sources ne me paraissent pas assez solides, il conviendrait de poursuivre les recherches.

<sup>1603</sup> « 25 » ou 35 » : graphie incertaine.

<sup>1604</sup> En fait, c'est seulement le 21 octobre que Liszt quittera Pau, en chaise de poste, pour Madrid. Le grand périple qu'il a demandé à Belloni d'organiser pour lui en Espagne et au Portugal était destiné à élargir sa notoriété dans l'Europe du Sud, mais aussi à réagir contre le drame intime qu'il venait de vivre, comme cela transparait entre les lignes de ses lettres à Massart.

<sup>1605</sup> Blandine, âgée de huit ans, ne vit plus, depuis peu, chez sa grand-mère, Anna Liszt, qui garde encore chez elle Cosima, sept ans, et Daniel, cinq ans. Elle se trouve depuis trois mois en pension chez Madame Bernard, rue du Montparnasse (voir la notice sur Mme Bernard plus haut, ch. 2.1, lettre 2 de Liszt à sa mère, du 6 juillet 1847). Cet établissement pour jeunes filles de la haute société parisienne a été choisi par Marie d'Agoult, avec l'accord de Liszt, qui tenait à donner à ses enfants la meilleure éducation possible, et à en assurer seul les frais (voir les lettres de Liszt à Marie d'Agoult entre mi-avril 1844 et le 3 juin 1845, dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1098-1113). Blandine était encore chez sa grand-mère au moment de la rupture entre ses parents, en avril 1844 ; Marie d'Agoult organisait son éducation en choisissant les matières enseignées et les professeurs ; ainsi, elle lui a fait commencer le latin en janvier 1844, comme nous l'apprend son « Journal » (DUPÉCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, 1990, t. 2, p. 239). Dans le même document (*ibid.*), nous apprenons que c'est le 12 mai 1844, donc juste après la rupture entre ses parents, que Blandine est entrée chez madame Bernard. La présente lettre de Liszt à Massart confirme cette scolarisation, dont on trouvera un nouvel indice dans la lettre qu'il adressera à sa fille aînée, de Pau, le 9 octobre : « Je suis heureux de tes progrès et du contentement que tu donnes à Madame Bernard. » (D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 25). Deux ans plus tard, Cosima obtiendra de son père, réticent, de rejoindre sa sœur (pour plus de détails, voir plus bas, dans les compléments au présent chapitre, les lettres de Madame Bernard à Massart et à Liszt). Les deux sœurs seront très heureuses dans ce pensionnat, dont Liszt les retirera brutalement à leur grand regret en février-mars 1850 (voir plus haut le second drame familial, dans la lettre de Liszt à sa mère n° 4, du 25 mars 1850, chapitre 2. 1. 6).

<sup>1606</sup> « seulement » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1607</sup> Liszt s'était engagé en mai 1844 à verser mille francs tous les quatre mois à Marie d'Agoult, par l'intermédiaire de Massart, pour l'éducation de Blandine, qui est mise en pension chez Madame Louise Bernard dès cette date, comme il vient d'être dit. Je présente ma transcription du billet précisant cet engagement plus bas, dans les compléments à la deuxième série des lettres à Massart (point 2. 3. 8. 1).

<sup>1608</sup> Marie d'Agoult est toujours désignée dans les lettres de Liszt par l'abréviation « M<sup>me</sup> d'A- » (voir plus haut la lettre à Massart n° 9 du 17 août 1840.)

<sup>1609</sup> Liszt a changé d'avis sur cette question depuis le choc de la séparation. Il avait en effet écrit à Marie, le 19 novembre 1839, à l'idée qu'elle puisse retourner auprès de son époux le comte Charles d'Agoult (1790 – 1875) : « Non – et Non. Si votre mari veut en arriver à des extrémités, je viendrai immédiatement à Paris et nous en finirons une bonne fois – advienne que pourra. J'y suis résolu. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 418.) En fait ce retour,

Veillez bien me rappeler très affectueusement au bon souvenir de M<sup>me</sup> Kreutzer – et dites lui<sup>1610</sup> qu'il y a toujours décidément<sup>1611</sup> une Providence pour moi, et que je l'échappe toujours belle.

Dès mon arrivée à Montpellier j'appris que M<sup>r</sup> Lallemand<sup>1612</sup> était aux eaux à plus de 20 lieues. Me voilà donc delié de ma parole, et sans consultation !

Tachez mon cher ami, de ne pas vous fatiguer de votre amitié pour moi et croyez que j'en sais apprécier tout le prix.

À vous de cœur,  
F Liszt//

Si vous avez à m'écrire adressez Bordeaux.

Disputez un peu avec Léon<sup>1613</sup> et echauffez sa bile, en memento de moi.

1614

Belloni<sup>1615</sup> vous dit mille choses – Je suis toujours et de plus en plus enchanté de lui.//

1616

Je voudrais qu'on ne fit/ pas à Blandine/ un devoir de m'écrire/ et que sa correspondance avec/ moi soit entièrement/ spontanée. <sup>1617</sup>.

1618

---

maintenant souhaité par Liszt, ne se fera pas. Il s'agissait certainement d'ailleurs d'une simple rumeur, car Marie ne désirait nullement revenir à son ancienne vie, malgré l'élégance dont son ancien mari avait fait preuve lorsqu'elle était rentrée à Paris, après les quatre années passées avec Liszt en Suisse et en Italie. « La pensée d'obtenir de mon mari un pardon que sa générosité de cœur, son amour pour sa fille [Claire] et les sentiments qu'il m'avait gardés eussent probablement rendu facile ne s'offrait pas même à mon esprit », déclare-telle dans ses *Mémoires* (édités par DUPÉCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, 1990, t. 2, p. 13).

<sup>1610</sup> « lui » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1611</sup> « décidément » : mot ajouté au-dessus du mot « toujours » barré.

<sup>1612</sup> M<sup>r</sup> Lallemand : il pourrait s'agir de **Claude François LALLEMAND** (1790-1854), qui a été chirurgien dans l'armée de Napoléon I<sup>er</sup>, puis professeur de clinique chirurgicale ainsi que chirurgien chef de l'hôpital Saint-Éloi à Montpellier. Médecin avant-gardiste et original, il a fréquenté à Paris les cercles saint-simoniens et George Sand. Partisan du thermalisme, il fera soigner le sultan Ibrahim Pacha à Vernet-les-Bains en 1846. (Source : article intitulé « Claude-François Lallemand », de Jean LAZARE, dans les *Mémoires de l'Académie Nationale de Metz*, 2010 - article disponible en ligne : documents.irevues.inist.fr, consulté le 10 juillet 2020). (Ou alors d'un « diplomate français », selon l'indication minimale fournie par M. Saffle dans l'index de son édition de la correspondance de Liszt avec Agnès Street-Klingworth, réf précise, p. 427.

<sup>1613</sup> Madame Kreutzer et son fils : Massart loge chez Madame Kreutzer - voir plus haut, les lettres à Massart n° 1 et suivantes.

<sup>1614</sup> *Trait en diagonale*.

<sup>1615</sup> Gaetano Belloni : secrétaire-impresario de Liszt, qui organise la tournée (voir plus haut la lettre 9).

<sup>1616</sup> *Trait en diagonale*.

<sup>1617</sup> Vier a omis de transcrire ce post-scriptum à la fin de la lettre (*op. cit.*, p. 62). Dans l'autographe, il figure en haut de la première page (f. 46, r.), à angle droit, en mots hachés. Il est donc resté inédit jusqu'à ce jour. Cependant, l'information qu'il contient se retrouve dans la lettre envoyée par Liszt à sa mère le même jour : « En même temps que ces lignes j'écris à Massart, en lui envoyant 2000 frs pour la pension de Blandine. Sa lettre m'a fait plaisir, mais je tiendrais à ce qu'elle ne m'écrive que quand bon lui semble, sans qu'on lui en fit un devoir<sup>1617</sup>. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F44, p. 153). On peut se demander qui est visé par ce « on ». Blandine, pensionnaire chez madame Bernard depuis trois mois, voit cependant régulièrement sa grand-mère, Anna Liszt, chez qui vivent encore Cosima et Daniel. Elle rencontre aussi sa mère, Marie d'Agoult, qui tient à la garder sous son influence, et ne coupera les ponts avec ses enfants qu'au mois de juin 1845. D'après le passage suivant, extrait de la lettre Liszt à sa mère du 9 août, nous apprenons pourquoi il tient à ce que Blandine lui écrive sans être influencée, et on comprend que le « on » des deux lettres du 26 août désigne Anna : « ne demandez pas à Blandine de m'écrire, cela pourrait contrarier sa mère. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F43, p. 150).

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 46-47 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, XII, p. 61.

**Description :** Papier épais, mat, vergé, gris-bleu ; un filigrane immense, décoratif, ressemblant à une montgolfière occupe presque toute la hauteur du papier avant qu'on ne le plie en deux. Format rare, particulièrement grand : 17,5 après pliage/19,8 cm. Le tout a été plié : format du plus petit carré : 6,7/6,7.

Marge du haut : 6,5 cm sur la première page (vedette à 4 cm), puis 5 ; puis 4 ; puis, 5 cm.

Particularités : la présentation est plus soignée que dans les lettres précédentes. L'encre, noire, est très délavée.

**Absence d'adresse.**

## Lettre 12 – Madrid, vers le 20 novembre 1844

**Contexte biographique. La grande tournée dans en Espagne.** Arrivé à Madrid le 22 octobre, jour de ses trente-trois ans, Liszt donne une dizaine de concerts dans la capitale espagnole. Il est reçu fastueusement à la cour par la jeune reine Isabelle II, et de luxueux banquets sont offerts en son honneur. Il y restera jusqu'à la fin du mois de novembre.

Bien loin de m'ennuyer et de m'impatiser, votre lettre me touche et me va au cœur, cher excellent ami. J'ignore les détails de vos conversations avec M<sup>me</sup> d'A– mais vous avez nécessairement raison pour le fond, et je vous suis on ne peut plus reconnaissant du dévouement que vous me montrez en cette circonstance plus difficile qu'aucune autre.

Tout rapprochement personnel entre M<sup>me</sup> d'A– et moi, est désormais absolument impossible, et les affaires doivent être traitées avec sens commun. Puisque vous avez réglé jusqu'en février prochain<sup>1619</sup> je ne vous enverrai point d'argent pour le moment et tacherai de repasser par Paris avant cette époque//pour fixer la nouvelle situation des choses. Si les difficultés devenaient trop grandes et trop inextricables, mais seulement alors, et dans un cas extrême, j'emmènerai les enfans en Allemagne, pour trancher enfin ce nœud gordien<sup>1620</sup>.

Madame Bernard<sup>1621</sup> m'écrit une lettre charmante et pleine de cœur au sujet de Blandine.

Remerciez la mille fois pour moi des soins qu'elle veut bien lui donner<sup>1622</sup> à Blandine. Je veux

<sup>1618</sup> *Trait en diagonale.*

<sup>1619</sup> On trouve des informations précises sur la question des frais liés à l'éducation des enfants dans la lettre de Liszt à Marie d'Agoult de décembre 1844 : « Vous avez fait choix de Massart comme intermédiaire d'affaires entre nous. [...] avant mon départ de France, j'ai envoyé 6000 francs à ma Mère (et quel que soit votre avis à cet égard, je maintiens le mien, que tout argent est, on ne peut plus sûrement placé pour les Enfants par Elle) et qu'avant mon départ pour Lisbonne elle en recevra 4 autres Mille. [...] Massart m'écrit que jusqu'à la fin de Janvier à peu près tout se trouve payé pour Blandine. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1109).

<sup>1620</sup> Liszt, dans son angoisse de voir Marie d'Agoult prendre les enfants chez elle, à cette époque où l'hostilité de celle-ci à son égard s'exprime en public, songe, comme on le lit dans ses lettres à Massart et à sa mère, à les mettre à l'abri en les emmenant loin d'elle. Ses enfants, ayant été reconnus par lui seul (qui est hongrois), et étant nés hors de France (Blandine en Suisse, Cosima et Daniel en Italie), ne possèdent pas la nationalité française, et Liszt envisage, en ce moment de crise, de demander pour eux la nationalité hongroise. Voir sa lettre à Massart n° 14 du 27 avril 1845, où il consulte un avocat sur ce sujet. Marie d'Agoult, qui ne les a pas reconnus afin de ménager sa famille (son mari, sa mère et son frère) n'a en réalité aucun droit sur eux.

<sup>1621</sup> Blandine est pensionnaire dans l'établissement de Madame Bernard depuis le mois de mai précédent (voir plus haut la lettre à Massart n° 10, du 26 août). Le conflit qui apparaît à cette date entre ses parents continuera de

encore espérer, car il me paraît impossible que M<sup>me</sup> d'A- n [sic] fasse<sup>1623</sup> pas bientôt un retour au bon sens, sinon à la justice. À la fin Janvier nous verrons définitivement ce qu'il me<sup>1624</sup> restera à décider.

En attendant, tachez de mettre le plus de forme, et d'adoucisements possible dans les rapports assez incroyables// qu'elle s'obstine à se créer.

Pour Josy<sup>1625</sup>, sa pension est et sera payée régulièrement par M<sup>me</sup> Belloni<sup>1626</sup>. Je vous serai obligé de lui faire donner des leçons de violon, sans plus tarder et de fixer à M<sup>me</sup> Belloni le prix du Maître. Mon intention est de le faire revenir en Hongrie au mois de mai prochain. Pour cela je voudrais qu'il sache passablement le français et qu'il ait une espèce de talent sur le violon. Tachez donc de le faire travailler ferme – et avec suite.

Dans 4 ou 5 jours je quitterai Madrid. Vers le 12 Décembre je serai à Lisbonne. Belloni vous enverra régulièrement les journaux qui continuent à se maintenir à 40 degré [sic] de chaleur. Je ne sais encore comment je m'en reviendrai de Lisbonne ; mais //je tacherai en tout cas de repasser par Paris<sup>1627</sup>, ne fut-ce que pour quelques jours, afin de vous débarrasser [sic] au moins d'une part d'ennuis et de tracasseries superflues.

Adieu mon bon Pylade<sup>1628</sup> ; restez moi et ne vous découragez point.

À vous de cœur,  
F Liszt

Mes plus tendres tendresses à Madame Kreutzer – et patte à Léon.

---

s'envenimer pour aboutir six mois plus tard à la décision de Marie de ne plus voir ses enfants. Voir à ce sujet la lettre de Madame Bernard du 5 juin 1845 dans les compléments aux Lettres à Massart, série 2 (ch. 2. 3. 8. 4).

<sup>1622</sup> Liszt avait d'abord écrit « qu'elle donne à Blandine », puis a ajouté « vent bien lui » au-dessus de la ligne, et un –r final au verbe « donne » pour le transformer en « donner », tout en barrant « à Blandine ».

<sup>1623</sup> Liszt avait d'abord écrit : « n'ait pas », puis il a barré « ait » et l'a remplacé par « fasse », tout en laissant le « n' » tel quel.

<sup>1624</sup> « me » : ajouté au-dessus de la ligne..

<sup>1625</sup> **Josi** (Liszt orthographe « Josy ») **SARAY** (1832- ?) : Ce jeune violoniste tzigane a été acheté en Hongrie (où le servage existait encore), et offert à Liszt par son ami le comte Sandor TELEKI (1821-1892) en novembre 1843 (voir lettre de Liszt à Marie d'Agoult du 20 novembre 1843, GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1045). Liszt souhaitait lui donner une éducation sociale et musicale qui lui permettrait de devenir un grand artiste reconnu dans le monde « civilisé ». Il l'a d'abord accueilli chez sa mère, puis, au moment de partir en tournée, en juin 1844, il a confié le jeune virtuose tzigane à Massart, le chargeant de lui donner des cours de violon classique, tout en mettant par ailleurs Josi en pension, où il espérait qu'on saurait l'éduquer malgré son tempérament indomptable. Cet essai de « domestication » aboutira à un échec, et Josi sera renvoyé dans son pays. Liszt rend compte de ces événements dans la première édition de son ouvrage *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (ch. LXXXIV à LXXXIX, p. 206 à 209, éd. de 1859, Paris, A. Bourdillat et Cie, intégralement accessible en ligne). Il apprendra plus tard que Josi s'est épanoui dans un orchestre tzigane, s'est marié, et a eu un enfant qu'il a prénommé Ferenc (Franz) en souvenir de lui. Pour plus de détails, voir WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 355.

<sup>1626</sup> Zélia BELLONI, épouse, depuis 1843, de Gaetano Belloni (secrétaire musical et imprésario de Liszt de 1841 à 1847 – voir plus haut la lettre 2 de Liszt à sa mère, et la lettre 9 à Massart) relaie à Paris les fonctions de son mari. En particulier, elle est souvent chargée par Liszt de régler sur place certaines questions financières. Lambert Massart partage cette fonction avec les Belloni.

<sup>1627</sup> Après son séjour au Portugal, qui s'achèvera fin février 1845 à Gibraltar, Liszt se dirigera vers Bonn, pour le festival Beethoven programmé en août, en effectuant plusieurs étapes en France, de Marseille à Strasbourg, mais sans se rendre à Paris. Il ne remettra les pieds dans la capitale française, très brièvement, qu'à l'automne de 1845, et en janvier 1846, moment où il rencontrera Marie d'Agoult.

<sup>1628</sup> Pylade : voir plus haut la lettre à Massart n° 1.

Non obstant [sic] votre conseil je repond [sic] directement à M<sup>me</sup> d'A-<sup>1629</sup>

Belloni à [sic] envoyé à ma mère 6000 frs dans quelques jours elle recevra 4 autre mille.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 24180, f. 48-49 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *op. cit.*, XIII, p. 63.

**Description :** Papier blanc jauni, épais, glacé. Un minuscule tampon sec figure des initiales (F L ?) en majuscules cursives très ornementées. Format : 13,5 après pliage/20,6 cm. Pliage final : rectangle de 4,5/10,2 cm.

Marge haute de la première page : 5 cm ; puis 5 cm ; puis 4 cm ; puis 3,5 cm.

Des notes figurent en haut de la première page :

- au crayon, déportée un peu vers la droite : « 19, et centrée, sur deux lignes avec accolade : « fin 1844 »
- note à l'encre, d'une écriture très petite, qui pourrait être de Liszt, ou de Belloni, ou encore de Massart : « réponse à la lettre du 10 9bre1630 1844 adressée à Madrid1631 »

**Absence d'adresse.**

## Lettre 13 – Gibraltar 6 mars 1845<sup>1632</sup>

**Contexte biographique. Derniers concerts en Espagne.** Entre la fin de novembre 1844 et le début de mars 1845, Liszt a poursuivi son itinéraire ibérique en passant par l'Andalousie et le Portugal : il s'est arrêté en décembre à Cordoue, Séville et Cadix, où on le trouve le 6 janvier 1845, adressant à la princesse Cristina de Belgiojoso une lettre riche en observations tantôt pittoresques ou ironiques, tantôt sérieuses, sur son voyage espagnol<sup>1633</sup>. Après une étape à Grenade, il s'est embarqué à Gibraltar pour Lisbonne, où il est resté six semaines, donnant douze concerts, chaleureusement accueilli par la reine du Portugal, Marie II de Bragance, à laquelle il offre, au moment de son départ, le piano Boisselot sur lequel il a joué lors de ses concerts durant cette tournée<sup>1634</sup>. Fin février 1845, il est de retour à Gibraltar, ville dans laquelle, projetant de remonter vers la France par la côte est de l'Espagne, il ne restera qu'un ou deux jours – si l'on se fie à sa lettre du 8 mars (lettre à Massart n° 13), qui le trouvera déjà à Malaga.

**Cher Massart,**

**Mon voyage tire à sa fin, Malaga Grenade et Barcelone ne me prendront pas plus de six semaines, et vers le 15 Aout je serai sûrem<sup>1635</sup> à Marseille. Je ne sais encore quel détour je**

<sup>1629</sup> Il s'agit vraisemblablement de la lettre de décembre 1844, éditée dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1109.

<sup>1630</sup> « 9<sup>bre</sup> » : graphie habituelle à cette époque, dans les dates des lettres, pour « novembre ».

<sup>1631</sup> Cette indication permet de situer la lettre : elle a été écrite à Madrid, fin novembre 1845.

<sup>1632</sup> Liszt écrit le même jour à ses filles : ces lettres sont reproduites plus loin, en compléments à ce chapitre (en 2. 3. 8. 2).

<sup>1633</sup> Cette lettre à la princesse Belgiojoso a été publiée dans *Autour de Madame d'Agoult et de Liszt*, textes rassemblés par Daniel OLLIVIER, Paris, Grasset, 1941, p. 185-188 (ouvrage épuisé). Largement citée par Jacqueline BELLAS dans HAINE-DUFETEL, *op. cit.*, 2007, p. 200-201, elle permet de mesurer combien Liszt différencie le contenu de ses lettres en fonction de ses destinataires et des sujets qu'il juge important d'aborder.

<sup>1634</sup> Voir plus bas, dans cette même lettre, la note sur la famille Boisselot.

<sup>1635</sup> Mot abrégé en fin de ligne.

ferai alors pour ne pas revenir à Paris ; car vous l'avouerez-vous ? Paris m'est devenu odieux, et votre amitié me pardonnera cette<sup>1636</sup> confession bien sincère, car vous savez mieux que d'autres à quelle triste et unique cause attribuer l'éloignement<sup>1637</sup> pour un pays auquel me rattachent d'ailleurs<sup>1638</sup> tant de liens ; mais la main sur le cœur, je sens que je ne saurais de long temps [sic] y vivre, -- que je m'y briserai à chaque pas<sup>1639</sup> -- et votre amitié même, si loyale et si délicate, ne saurait me venir en aide pour conjurer des douleurs, qui éclateraient malgré tout.

Au printemps dernier, j'avais d'une part une sorte de lutte personnelle à soutenir, face à face avec le public ; et // de l'autre, le dernier mot qui devait déchirer le voile de mes rêves de jeunesse, et retrancher dix années de ma vie, n'était pas<sup>1640</sup> définitivement prononcé<sup>1641</sup>.

Il y avait donc encore lutte et doute pour moi ; vous me connaissez assez pour savoir que les positions intermédiaires ne sont pas à ma taille ; aussi m'en suis-je bien débarrassé [sic] ! Seulement à mesure que le succès me vint du dehors, le malheur me gagna au dedans. Sans faire de la Poesie, comme disent les gens qui font de la mauvaise prose sans le savoir, je vous dirai que l'amer sentiment de ma vie de cœur à jamais brisé dont j'ai eu l'entière révélation à mon dernier séjour à Paris<sup>1642</sup>, a été la cause décisive de mon voyage d'Espagne. Assurément je n'ai pas lieu de le regretter quoique je sois toujours resté Gros ou Maigre Jean comme devant. J'ai vu de beaux// pays, et rencontré quelques personnes distingués [sic]. Parfois aussi il me semble que ma pensée mûrit et que mes chagrins vieillissent à cet ardent et profond soleil .....

Quoi qu'il en soit, je suis décidé à ne pas revenir à Paris avant plusieurs années<sup>1643</sup> ; mais comme je desirer vivement revoir ma mère et un de mes enfans au moins, tachez d'arranger qu'ils puissent venir me trouver à Marseille – ou au plus tard à Heidelberg (sur le Rhin) dans le courant de l'été<sup>1644</sup>. Je passerai un mois dans les environs qui je l'espère ne sera pas perdu pour moi. À l'entrée de l'automne j'irai probablement en Suede et au Dannemark. Ensuite il me faudra reprendre mon bout de service à Weymar, auquel j'attache de plus en plus une valeur sérieuse<sup>1645</sup>. Le restant de l'hiver je le passerai à Vienne, et le printemps d'après en

---

<sup>1636</sup> Avant « confession », Liszt avait écrit un long mot, soigneusement raturé, avec des accents, qui reste indéchiffrable. À deviner ?

<sup>1637</sup> « L' » écrit par-dessus « cet ».

<sup>1638</sup> « d'ailleurs » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1639</sup> « pas » : mot ajouté.

<sup>1640</sup> Suit un mot barré : « encore » ?

<sup>1641</sup> La liaison entre Liszt et Marie d'Agoult a commencé en 1833.

<sup>1642</sup> Rappelons que c'est au cours du séjour de Liszt à Paris du 5 avril au 23 juin 1844 que s'est produite la rupture avec Marie d'Agoult.

<sup>1643</sup> Liszt ne reviendra à Paris pour un séjour d'une durée consistante qu'en 1853, soit huit ans plus tard. Auparavant, il y aura fait quelques sauts fin 1845, début 1846, mais sans rencontrer ses enfans.

<sup>1644</sup> Ce projet de rencontre familiale ne se réalisera pas, malgré la présence de Liszt près du Rhin à l'été 1845 (festival Beethoven à Bonn en août). Il ne reverra ses enfans qu'en octobre 1853 à Paris, accompagné de Carolyne et Marie de Sayn-Wittgenstein, ainsi que de Wagner. Mais auparavant, sa mère sera venue le voir à Weimar, en janvier 1850.

<sup>1645</sup> Le 31 octobre 1842, Liszt avait été nommé par le grand-duc de Weimar, Charles-Frédéric (sur proposition de son épouse Maria Paulowna, sœur du Tzar Nicolas Ier), maître de chapelle de la cour « en service extraordinaire ». Le contrat lui imposait de diriger chaque année l'orchestre du grand-duché pendant trois mois d'hiver. Il avait rempli



Hongrie. Là<sup>1646</sup> je ferai de nouveaux plans. Le voyage de Constantinople, Athènes, Naples, me tente// extrêmement<sup>1647</sup> - avant de passer définitivement, et en Italie, mon Rubicon dramatique, c'est à dire avant de risquer mon fiasco d'opéra, sur un théâtre quelconque<sup>1648</sup>. Tout bien réfléchi je n'ai pas le courage de le risquer à Paris, ainsi que je le comptais ; le voisinage de la rue des Mathurins empoisonnerait trop directement même<sup>1649</sup> tout succès pour moi<sup>1650</sup>. Trouvez cela de la puérilité si vous voulez, cela n'en est pas moins exact. En attendant, Boisselot<sup>1651</sup>, -- charmant, loyal et digne garçon qui vient de faire tout ce voyage avec moi, et que je chargerai de vous donner de mes nouvelles quand il passera par Paris – doit me construire mon Clavecin-Orchestre, à deux Claviers et Pédale. Je ne fais aucun doute qu'il me réussisse et grandement. Ce sera non seulement un progrès mais bien

---

cette fonction pour la première fois en janvier 1844. Mais comme à l'hiver suivant, en janvier 1845, il se trouvait encore en tournée dans la péninsule ibérique, il avait demandé au grand-duc un report de son activité à la cour pour cette année-là. En fait, il ne reprendra son service qu'en février 1846. Il s'installera finalement à Weimar, à temps plein, en 1848, accompagné de la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, sa nouvelle compagne. (HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, Hachette, 1987, p. 305).

<sup>1646</sup> Liszt avait d'abord écrit « *Ensuite* ».

<sup>1647</sup> Liszt ira à Constantinople en 1847 (voir en 4. 2. 1, la lettre à sa mère n° 2, datée de Constantinople, le 6 juillet 1847), mais le voyage d'Athènes et de Naples ne se réalisera pas.

<sup>1648</sup> Liszt a conçu plusieurs projets d'opéra, qu'il n'a pas menés à terme. Celui que l'on connaît le mieux devait s'intituler *Sardanapale*. Il en est souvent question dans sa correspondance (dans mon corpus des lettres à Massart : lettres n° 12 ; 18 ; 19). Ce projet sera mené jusqu'à un point assez avancé, on en découvre la progression dans la correspondance échangée entre Liszt et la princesse Cristina de Belgiojoso entre décembre 1845 et janvier 1849 (*Autour de Madame d'Agoult et de Liszt*, textes édités par Daniel Ollivier, Paris, Grasset, 1941 pages 191 à 203). Cristina de Belgiojoso s'était chargée d'organiser l'écriture du livret, qu'elle avait confiée à un poète italien alors emprisonné pour raison politique. Liszt annoncera à plusieurs reprises comme certaine la création de cet opéra à Vienne en 1847. Finalement, on apprend qu'en janvier 1849, le projet est toujours est instance, et que Liszt souhaite un remaniement du livret (*ibid.* p. 203). Il n'en sera plus question par la suite. La lettre la plus complète de Liszt sur ce sujet est celle du 26 avril 1846, envoyée de Vienne à cette même amie, la princesse Cristina de Belgiojoso (*ibid.* p. 194). On trouve l'annonce d'un autre opéra, inspiré du poème à succès de Byron *The Corsair* (1814), dans la lettre de Liszt à Marie d'Agoult d'avril 1842 : « Qu'est devenu mon libretto du Corsaire R. s.v.p. – Faites-le chercher. J'ai très envie de l'écrire cet été. Ne sera-ce point avec vous ? Chez vous ? À Fontainebleau ? Au Rhin ? » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 902), puis de nouveau dans celle de mai 1843 : « On parle de l'ouverture d'un troisième théâtre lyrique pour l'hiver prochain. Si cela est, je me lance décidément dans le courant de l'année avec mon *Corsaire* « rafistolé par Dumas » ; et je compte bien ne pas faire un fiasco. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1011) ; il y fait aussi allusion dans une lettre à la princesse Cristina de Belgiojoso d'octobre 1841 (éd. D. Ollivier, voir ci-dessus, p. 182).

<sup>1649</sup> « même » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1650</sup> Marie d'Agoult habite rue des Mathurins, Liszt redoute ses capacités de nuisance, étant donné son hostilité envers lui, et l'influence qu'elle exerce dans le monde culturel parisien. Elle est en train de rédiger *Nélida*, roman à clés dans lequel Liszt est caricaturé en artiste stérile, qui sera publié en 1846.

<sup>1651</sup> La famille **BOISSELOT** est une dynastie de facteurs de pianos marseillais originaires Montpellier. **Jean-Marie BOISSELOT** (1782-1847), spécialisé au début dans les pianos carrés, modernise à cette époque son entreprise, qui connaît un développement spectaculaire dans les années quarante. C'est dans ses ateliers que vient d'être inventé, en 1844, le mécanisme simple de la pédale *sostenuto*. Jean-Marie s'est associé à son fils aîné, **Louis-Constantin BOISSELOT** (1809 – 1850). C'est peut-être de lui qu'il est question dans cette lettre de Liszt. L'un des fils Boisselot accompagne en effet le pianiste virtuose dans sa tournée en Espagne et au Portugal, à la fois pour entretenir le piano à queue issu de son atelier que Liszt emporte dans ce périple, et pour faire la promotion de sa firme (qui installera une succursale à Barcelone vers 1848). D'après le musicologue Jacques Chailley, on ne sait pas lequel des deux frères Boisselot, Louis ou Xavier, a accompagné Liszt dans sa tournée ibérique (Jacques CHAILLEY, « Liszt organologue ? », dans *Actes du colloque international Franz Liszt, La revue Musicale* n° 405-406-407, Paris, éd. Richard Masse, 1987, p. 333-335, n. 66 p. 334). Le plus jeune des frères, **Xavier BOISSELOT** (1811-1893), choisit Liszt comme parrain de son fils qui naît cette année – là, et qu'il prénomme Franz. En 1847, Louis Boisselot enverra un piano à Liszt à Odessa. L'atelier Boisselot devient, avec Érard, l'un des principaux fournisseurs de pianos de Liszt.

une transformation complète du Piano. « À des vins nouveaux, il faut de nouveaux vaisseaux » comme dit l'Évangile, et ma //pensée pourra se produire librement alors ! Au mois d'Octobre il compte avoir fini<sup>1652</sup>. J'aurai alors 34 ans – à 36-37 j'espère en<sup>1653</sup> avoir fini de ma boutique de célébrité pianiste<sup>1654</sup> ! ---

-----

Je ne sais pas au juste ce qu'il vous faut d'argent pour Blandine. Voulez-vous avoir la bonté, de me le faire savoir par M<sup>me</sup> Belloni, et lui demander la somme nécessaire ? <sup>1655</sup>--

J'attends quelques lignes de vous pour prendre une détermination relativement à Cosima<sup>1656</sup>. Soyez assez bon pour en causer avec Madame d'A- et faites moi connaître ses intentions et ses chiffres à ce sujet, à moins qu'elle ne préfère m'en écrire directement.\* Mon intention n'est pas absolument de la mettre en pension cette année<sup>1657</sup>.

-----

Belloni<sup>1658</sup> fera en tout cas un voyage à Paris pendant que je m'acheminerais vers le Rhin. Comme pour le quart d'heure il ne s'agit que d'argent il suffira pour tout régler.// Josy<sup>1659</sup> viendra me rejoindre à Weymar à l'entrée de l'hiver [~~à Weymar~~]. Tachez qu'il apprenne quelque chose d'ici là.

-----

Vous voyez mon cher Massart qu'on n'a pas impunément un ami tel que moi et que c'est un métier terriblement incommode que de me servir de Pylade<sup>1660</sup>. Ne vous laissez pourtant pas encore et restez moi jusqu'à la fin.

Bien à vous de cœur

F Liszt

Belloni fera en tout cas un voyage à Paris pendant que je m'acheminerais vers le Rhin. Comme pour le quart d'heure il ne s'agit que d'argent il suffira pour tout régler.//

---

<sup>1652</sup> Ce piano a-t-il été construit ? Je n'ai pas trouvé la réponse. Il n'en reste apparemment aucune trace. Il existait bien, à cette époque, des pianos permettant d'imiter des effets d'orchestre : les pianos-orgues Alexandre. Mais, d'après les termes de cette lettre de Liszt, le projet de Louis Boisselot devait concerner un instrument totalement inédit, puisqu'il le qualifie de « piano monstre ». D'après J. Chailley, on ignore ce que ce « clavecin-orchestre à deux claviers », ainsi qu'un autre « à quatre claviers » sont devenus : « Il faut avouer qu'il y aurait là matière à une belle recherche de musicologie ... » (CHAILLEY, « Liszt organologue ? », *op cit.*, 1987, p. 335).

<sup>1653</sup> « en » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1654</sup> Liszt exprime régulièrement ce désir de mettre fin à sa carrière de virtuose, projet qu'il réalisera effectivement, comme il a été dit plus haut, à l'âge de 36 ans, donnant ses derniers concerts de piano à la fin de septembre 1847.

<sup>1655</sup> Sur Gaetano Belloni et sa femme, voir ci-dessus les lettres à Massart n° 9 et 11.

<sup>1656</sup> En mars 1845, Cosima, âgée de sept ans, vit encore chez Anna Liszt, tandis que Blandine est en pension depuis près d'un an. Peu à peu, une tension va s'élever entre Liszt et Marie d'Agoult au sujet de l'éducation de leurs deux filles, et en juin, Marie décidera de cesser toute relation avec ses enfants (voir les lettres suivantes).

<sup>1657</sup> Un signe symbolique signale un renvoi, comme le fait actuellement l'astérisque, que j'emploie ici. Ce signe représente un cercle contenant une croix, avec un point dans chacun des quarts de cercle délimités par ces lignes. Le même symbole signale que la ligne ajoutée verticalement dans la marge devrait s'insérer là dans le texte. Je l'y insère donc, plutôt que de la reporter à la fin de la lettre.

<sup>1658</sup> Gaetano Belloni : voir notice en note de la Lettre 2 de Liszt à sa mère, et la lettre 9 à Massart.

<sup>1659</sup> Josy : le jeune Tzigane Josi Saray, voir ci-dessus lettre à Massart n° 12 (Gibraltar, 6 mars 1845). Il suivra Liszt lors d'une tournée en Hongrie, où il décidera de rester.

<sup>1660</sup> Pylade : voir lettre à Massart n° 1.



Josy viendra me rejoindre à Weymar à l'entrée de l'hiver [à Weymar]. Tachez qu'il apprenne quelque chose d'ici là.

Vous voyez mon cher Massart qu'on n'a pas impunément un ami tel que moi et que c'est un métier terriblement incommode que de me servir de Pylade. Ne vous laissez pourtant pas encore et restez moi jusqu'à la fin.

Bien à vous de cœur  
F Liszt

[Adresse :]

Monsieur/M<sup>r</sup>. Lambert Massart/Professeur au Conservatoire/ 18 rue S. Georges/Paris

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 50-54 [51]-52-53 (erreur évidente : f. 54 pour 51). 7 pages écrites et une portant l'adresse.

**Publications antérieures** (sauf pour l'adresse) : Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, XV, p. 66.

**Description :** Papier vergé bleu clair, mat et épais, ressemblant à celui de la lettre 18, mais un peu plus grand : 22,5/18,5 cm. Un filigrane en lettres majuscules apparaît à la verticale gauche de chaque page. Il est difficile à déchiffrer : on pourrait lire « WUATMAN », mais sans certitude, car le filigrane se trouve sur le pli du papier.

Format : 18,5 déjà plié/22,7 cm. L'adresse occupe deux « carrés » : 12/8 cm.

Marge haute de la première page : 5 cm, vedette à 2,5 cm, puis 5 cm, puis 4,5 cm, puis 1 cm sur les 4 dernières pages. Le début de la lettre est soigné.

**Adresse :** f. 53v, inédite.

**Marques postales :**

Recto : un tampon rond bleu très délavé, illisible (AD).

Verso : Un cachet de cire rouge représentant un écu surmonté d'une couronne.

Particularités : écriture calligraphiée ; un trait ondulé entoure décorativement la ligne, « 18 rue S. Georges » avec deux autres petits signes ressemblant à des arabesques.

## Lettre 14 – Malaga, 8 mars 1845

**Contexte biographique :** fin de la tournée ibérique ; question de la Légion d'honneur. Liszt ne s'est pas attardé à Gibraltar, il poursuit l'itinéraire annoncé dans sa lettre du 6 mars, qui l'amène d'abord à Malaga. De ce lieu d'étape, trois lettres écrites par lui à ses proches sont parvenues jusqu'à nous : deux adressées à ses filles le 5 mars, l'une à Blandine et l'autre à Cosima<sup>1661</sup>, et la troisième adressée à Massart, le 6 mars (lettre n° 13), qui constitue, comme il l'écrit lui-même, une sorte de post-scriptum à celle envoyée le 6 de Gibraltar. On constate que, malgré les tribulations de ce long voyage, il se préoccupe de gérer les affaires qui le concernent à Paris.

<sup>1661</sup> Les lettres à ses deux filles, datées du 5 mars 1845, figurent plus loin dans les compléments au présent chapitre.

Ma lettre d’hier était terriblement longue et épaisse cher Massart. Pour ne pas trop vous faire pester contre le port<sup>1662</sup> je l’ai fermé sans y ajouter un dernier Post Scriptum dont je ferai peut être tout aussi bien de me dispenser. Quoi qu’il en soit, je déteste les fiascos de toute espèce, et quelque’honorable que soit jusqu’ici mon fiasco d’estime de la Légion d’honneur, il n’y a<sup>1663</sup> cependant pas lieu, à mon sens du moins, à prolonger indéfiniment cette situation<sup>1664</sup>.

Or le 1<sup>er</sup> Mai approchant, c’est le moment de revenir une seule et dernière fois à cette question ; plus tard, ce serait un hors d’œuvre. Mon intention étant de retourner<sup>1665</sup> à Marseille, du 20 au 25 avril au plus tard<sup>1666</sup> et de passer probablement deux mois encore dans les provinces, ce me sera une sorte de bienvenue en France<sup>1667</sup> si la chose réussit, ainsi qu’il y a probabilité<sup>1668</sup> ; Autrement, j’en ferai ma croix et relirai quelques chapitres des Consolations de la Philosophie de Boèce<sup>1669</sup>.

Ci joint donc une lettre au Comte R. d’Appony<sup>1670</sup> [*sic*] que je vous prie de lire, pour que vous sachiez de quelle façon je place la question ; c’est la seule //qui me convienne. Après lecture faite, veuillez bien cacheter la susdite lettre avec un cachet à mes armes que mon valet de chambre Edouard<sup>1671</sup> vous remettra (chez ma mère) ; si par hasard [*sic*] ma bague-cachet

---

<sup>1662</sup> À cette époque, c’est le destinataire qui paye les frais de port.

<sup>1663</sup> « a » mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1664</sup> De 1840 à 1843, Liszt, avait été déçu à plusieurs reprises de ne pas obtenir la Légion d’honneur, alors que Thalberg l’avait obtenue en 1842, mais il se défendait de jamais en faire la demande, comme en témoigne la lettre indignée qu’il adresse en mai 1840 à Maurice Schlesinger, qui avait publié dans la RGMP un article disant que Liszt avait demandé cette distinction : « Il m’a toujours semblé que ces sortes de distinctions ne pouvaient être qu’acceptées, mais jamais “demandées” » (lettre citée par WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 299). Plusieurs indices de ces fiascos répétés sont relevés dans sa correspondance avec Marie d’Agoult (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 935, n. 17 ; p. 943, n. 9 ; 976, n. 17 ; p. 996, n. 9 - Girardin serait intervenu sans succès auprès de Louis-Philippe pour l’attribution de la croix de la Légion d’honneur à Liszt en janvier 1843). Voir aussi, ci-dessous, les notes sur Apponyi, Perrault et Duchâtel (lettre à Massart n°16 du 6 mai 1845).

<sup>1665</sup> Le mot « retourner » a été écrit par-dessus le mot « revenir ».

<sup>1666</sup> « avril au plus tard » : mots ajoutés au-dessus de la ligne.

<sup>1667</sup> « en France » mots ajoutés au-dessus de la ligne.

<sup>1668</sup> Effectivement, Liszt obtiendra cette fois-ci la croix de chevalier de la Légion d’Honneur. Il trouvera à Marseille, lors de son retour en France qui se fera, comme il l’annonce ici, au mois d’avril 1845, le décret de cette nomination accordée par le roi Louis-Philippe (voir plus bas sa lettre du 6 mai, lettre à Massart n° 17). Il lui faudra attendre 1860 pour être élevé par l’empereur Napoléon III au grade d’officier de la Légion d’honneur, et 1861 à celui de commandeur.

<sup>1669</sup> Anicius Manlius Severinus Boethius, communément appelé **BOÈCE** (480-524) est un homme politique et philosophe latin, qui a exercé une grande influence sur la pensée philosophique du Moyen-âge. Son célèbre dialogue intitulé *Consolations de la Philosophie*, faisait partie des lectures de Liszt, qui le cite le nom du philosophe dans son essai « De la situation des artistes », re-publié dans STRICKER, *F.L.A.S., op. cit.*, 1995, p. 20.

<sup>1670</sup> Le comte **Rudolf d’APPONYI** (1812-1876), est secrétaire à l’ambassade d’Autriche de Paris. Il est le neveu du comte Antal Rudolf d’APPONYI (1782-1852), diplomate hongrois, ambassadeur d’Autriche à Paris de 1826 à 1849 qui, en 1820, avec cinq autres magnats hongrois, avait versé une bourse au jeune Liszt de 9 ans pour financer ses études de piano à Vienne. On comprend que Rudolf Apponyi a appuyé la demande, présentée par un certain monsieur Perrault, de l’attribution de la Légion d’honneur à Liszt, si l’on se réfère aux informations fournies dans cette lettre et dans celle du 6 mai 1845 (voir ci-dessous la note sur Perrault, et plus bas, la lettre à Massart n° 16).

<sup>1671</sup> **Édouard** : on ne connaît que le prénom de ce serviteur de Liszt, qui est apparemment un Anglais, puisque Liszt rapporte ses propos en langue anglaise « Sir, I deed [*sic*] find your golden Ring » (« Monsieur, j’ai retrouvé votre bague en or », à propos d’une bague-cachet égarée puis retrouvée, lors de l’étape de Donaueschingen en novembre 1843 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1048, lettre de Liszt à Marie d’Agoult n° 500).

s'était égarée cachez la avec mon chiffre ou tout autre cachet convenable<sup>1672</sup> et faites la porter par le même Edouard à l'Ambassade d'Autriche.

De votre côté, chargez vous de voir M<sup>r</sup> Perrault<sup>1673</sup> et rappelez moi directement à son bienveillant souvenir en lui répétant que je lui tiens sérieusement compte de la chevalerie dont il a fait preuve à mon égard en cette circonstance. Enfin faites comme vous faites toujours, c'est à dire pour le mieux ; et si après cela, la chose ne marche pas toute seule, qu'elle aille à tous les diables ; je ne m'en occuperai pas davantage.

Ecrivez moi quelques lignes à Marseille, à l'adresse de Boisselot<sup>1674</sup> ;<sup>1675</sup> ne vous tourmentez pas à mon occasion, et gardez moi toujours toute entière votre excellente amitié

Bien à vous de cœur

F Liszt

Malaga 8 Mars 45//

P. S. Ne montrez pas ma lettre à Perrault, mais cachez la bien et faites la porter de suite.

-----  
Dans ma dernière lettre à ma mère<sup>1676</sup>, j'ai oublié de la prévenir que dans peu elle recevra un Burnous blanc. Priez la de l'expédier de suite à l'adresse de Madame Dartigaux [sic]<sup>1677</sup> – Pau - Dép<sup>ent</sup> des Basses Pyrénées [sic].  
-----

[Adresse :]

Monsieur/M Lambert Massart/Professeur au Conservatoire/18 rue St Georges/Paris

---

<sup>1672</sup> Mot souligné deux fois.

<sup>1673</sup> **M<sup>r</sup> PERRAULT** : Je n'ai pas pu identifier cette personne avec précision à partir de sources extérieures. Toutefois, d'après cette lettre et celle du 16 mai 1845 (lettre n° 16 à Massart), on comprend qu'il s'agit d'un membre français de l'Ambassade d'Autriche à Paris (un secrétaire ?), que connaissent personnellement aussi bien Anna Liszt que Massart. C'est lui qui, plusieurs années de suite, a présenté le nom de Liszt pour la Légion d'honneur, par l'intermédiaire du ministre de l'Intérieur Duchâtel et avec l'appui du comte Apponyi, secrétaire autrichien à l'ambassade.

<sup>1674</sup> Boisselot : voir plus haut la lettre à Massart n° 12 du 6 mars 1845.

<sup>1675</sup> On remarquera dans cette lettre l'usage abondant du point-virgule sous la plume de Liszt, à rapprocher des conseils d'orthographe qu'il donnera plus tard à ses filles sur la présentation de l'écrit. Ainsi : « Pour ce qui est de la ponctuation, vous ne professez à cet égard que des idées fort vagues. [...] Apprenez à distinguer le point et la virgule ; du double point : et n'abusez pas trop par la suite du trait de la séparation ou d'union – qui est un expédient fort commode et très usité depuis quelque temps par les écrivains dépourvus de style. » (lettre à Cosima du début de 1851, dans HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 36. Voir aussi plus haut, 1. 3. 2. 2. « La présentation matérielle des lettres »). Liszt pourrait-il reconnaître qu'il abuse lui-même du tiret dans ses lettres ? ...

<sup>1676</sup> Les mesures de confinement sanitaire m'ont empêchée d'aller vérifier à la BnF, dans l'ouvrage de Klára Hamburger, si cette demande apparaît dans la seule lettre de Liszt à Anna conservée de mars 1845.

<sup>1677</sup> **Mme D'ARTIGAUX, née Caroline de SAINT-CRICOQ** (1810-1872), a été une élève de piano de Liszt et l'un de ses premiers grands amours. Alors que la mère de la jeune fille, indulgente à leur égard, venait de mourir en 1828, son père, ministre de Charles X, leur a imposé la rupture, au motif que Liszt n'était « pas né ». Liszt, en plus de sa souffrance sentimentale, a été meurtri par ce rejet de classe. Par la suite, Caroline a épousé Bertrand d'Artigaux, puis est retournée vivre avec lui en Béarn, berceau des deux familles. Sur son trajet vers l'Espagne, Liszt l'a revue pour la première fois en octobre 1844 à Pau. Il lui gardera toujours une tendre amitié. Un mois environ après cette lettre à Massart, courant avril 1845, Liszt écrit d'Espagne à sa mère : « Vous recevrez sous peu (par l'entremise du Duc de Gluksberg) un Burnous blanc ; ayez la bonté de tirer l'enveloppe et de le faire porter [à] cette adresse : M. Lenain, 8, rue du Mont Thabor, pour être expédié à Madame d'Artigaux à Pau. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F48, p. 168 [Espagne, avril 1845]).

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 54<sup>1678</sup>-55<sup>1679</sup> (3 pages écrites et une portant l'adresse).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, XVI, p. 70.

**Description** : Papier mat gris fragile assez fin. Format : déjà plié 8,5/25 cm. Pli final portant l'adresse : 12/8,5 cm.

Marge haute de la première page : 3 cm sans vedette ; puis 3,5 ; puis 2,5 cm – évolution inhabituelle, l'espace étant d'habitude plus restreint à partir de la deuxième page.

Notes au crayon sur le haut de la première page, à gauche, en biais « 8 mars 1845 », et au centre « autographe 21 ».

**Adresse** : f. 55v, inédite.

Recto : Un tampon rond rouge<sup>1680</sup> : MALAGA MAR 18

Un deuxième tampon rouge : FRANC[E]

Un troisième très effacé : ESPAG 17 MARS

Des grands signes manuscrits à l'encre noire.

Verso : Trace d'un cachet de cire rouge.

## Lettre 15 – Marseille, 27 avril 1845<sup>1681</sup>

**Contexte biographique : retour de Liszt par Marseille ; soucis concernant l'éducation des enfants : exigences de Liszt sur le décompte des dépenses effectuées par Marie D'A.** Liszt a achevé son voyage en Espagne en remontant la côte est, il s'est arrêté à Valence puis à Barcelone, selon l'itinéraire annoncé à Massart dans sa lettre du 6 mars. Il a débarqué le 21 avril à Marseille, où il est triomphalement accueilli par la famille Boisselot. Mais les soucis intimes le rattrapent. En effet, le conflit qui l'oppose à Marie d'Agoult s'est focalisé, depuis la rupture d'avril 1844, sur la direction et le financement de l'éducation de leurs enfants, s'envenimant malgré la distance qui sépare les deux parents<sup>1682</sup>. Blandine a été mise en internat par Marie, avec l'accord de Liszt, en mai 1844, Blandine et Daniel restant chez la mère de Liszt, lequel tient à financer seul l'ensemble des frais. Or Marie se montre réticente aux demandes de Liszt, qui exige un compte précis des dépenses engagées par elle pour Blandine. Il veut garder un regard sur cette gestion, exercée de façon confuse entre lui et Marie par

<sup>1678</sup> « 54 » est écrit par-dessus « 52 » à moitié effacé. Le foliotage, d'abord erroné, reprend ici la numération correctement. À partir de ce folio, toute la numérotation suivante a été corrigée jusqu'au folio 67 compris. La pagination erronée antérieure est recouverte de correcteur liquide blanc.

<sup>1679</sup> « 55 » est écrit à gauche d'un « 53 » effacé mais encore visible.

<sup>1680</sup> L'encre des tampons est « écrasée » et délavée, de lecture incertaine.

<sup>1681</sup> Le même jour, Liszt écrit à sa mère une lettre qui nous fournit des informations complémentaires de celles que nous lisons dans cette lettre à Massart. On y apprend en particulier que Marie d'Agoult a parlé à Anna d'un héritage qu'elle destinerait à ses filles, mais Liszt estime que, la fortune de Marie dépendant de son époux, il ne doit pas être impliqué dans de telles dispositions, ni même en être informé. Marie a aussi proposé à Anna une somme de dix mille francs, que cette dernière a refusée ; on peut supposer que cette somme aurait représenté une avance sur héritage, proposée à Anna pour les frais d'éducation des enfants, qu'elle élève chez elle, mais la phrase de Liszt n'est pas claire (HAMBURGER, *op. cit.*, F 49, p. 169). Un extrait de cette lettre à Anna, concernant la question des enfants, figure plus bas dans les compléments à ce chapitre.

<sup>1682</sup> L'évolution de ce conflit se lit dans la correspondance échangée entre Liszt et Marie entre le 8 avril et le 12 mai 1844 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1095-1105).

l'intermédiaire de Massart. On constate que le conflit atteint dans cette lettre un degré de violence étonnant chez Liszt, qui a saisi l'occasion, à Marseille, de consulter un vieil ami avocat, maître Lecourt, disposé à l'informer sur ses droits paternels. La même rigidité intraitable réapparaîtra chaque fois que Liszt percevra Marie d'Agoult comme malfaisante à son égard, à travers l'influence qu'elle souhaite exercer sur leurs enfants. On trouve par ailleurs, dans les lettres de Liszt à Anna, un autre exemple de la fermeté impitoyable qu'il oppose, dans certaines circonstances, aux désirs apparemment légitimes de ses enfants et de sa propre mère<sup>1683</sup>. Les lettres à Massart du 27 avril et du 2 mai sont en continuité l'une de l'autre.

27 Avril 45.

Marseille.

Je ne sais mon cher ami, ce qui a pu vous faire penser que mes résolutions avaient faibli<sup>1684</sup>. La question en est aujourd'hui au même point qu'il y a un an, c'est à dire qu'elle ne peut plus<sup>1685</sup> faire question<sup>1686</sup>.

Quand Mad. d'A. me demanda alors de se charger de l'éducation de mes deux filles, je ne pouvais douter que ce ne<sup>1687</sup> fût pour elle un besoin de cœur, et de mon côté c'en était un également de ne pas la tourmenter sans raison<sup>1688</sup> et de lui marquer dès le commencement de ces nouveaux rapports qui s'établissaient entre elle et moi la plus affectueuse déférence. Elle me paraissait d'ailleurs plus capable que qui que ce soit de bien diriger l'éducation de ces enfants et c'est avec une entière conviction de prendre le parti le plus sage<sup>1689</sup> et le meilleur pour eux que je lui ai écrit dans le sens que vous savez. Vous paraissiez, il est vrai, différer d'avis avec moi et je compris parfaitement vos réserves et vos reticences à cet égard ; quoi qu'il en soit, sans rentrer dans la discussion générale de cette question que le tems décidera, voyons ce que nous avons à faire// aujourd'hui. De la façon dont les termes sont posés je ne puis évidemment pas contester métaphysiquement le droit qu'a Mad. d'A. de s'occuper de ses deux filles et d'intervenir dans une foule de cas ; ma seule ressource pour le moment est de lui refuser l'argent qu'elle pourra me demander à cet effet, et voilà pourquoi je vous avais écrit de lui réclamer<sup>1690</sup> ses chiffres.<sup>1691</sup> Or il est aussi certain que je refuserai de donner trois mille francs pour Cosima qu'il est hors de doute que je ~~suis~~ continuerai à vous envoyer

---

<sup>1683</sup> Voir plus haut la lettre n°4 de Liszt à sa mère du 25 mars 1850, au moment où il retirera impitoyablement ses filles de la pension de madame Bernard.

<sup>1684</sup> *Vier a lu « failli », mais « faibli » est possible aussi, et me paraît plus vraisemblable.*

<sup>1685</sup> « plus » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1686</sup> *Changement d'écriture : petite, serrée, soignée, jusqu'à « ...je vous fêterais plus qu'un monument », Liszt reprenant la plume pour la phrase finale. Ce n'est pas l'écriture de Belloni, que l'on connaît par la « Narration de la cérémonie de Graetz » (voir lettres à Janin en 2. 4. 2, lettre n° 10). Le secrétaire de Liszt est Ciabatta à cette date (voir plus bas, la note attachée à ce nom). Étant donné les ratures, il pourrait s'agir d'une lettre non pas copiée par Ciabatta, mais écrite par lui sous la dictée de Liszt.*

<sup>1687</sup> *Liszt avait d'abord écrit « que ne fût » puis a transformé « ne » en « ce » et a ajouté « ne »]*

<sup>1688</sup> « sans raison » mots écrits au-dessus du mot « inutilement », barré.

<sup>1689</sup> « et le meilleur pour eux » : mots ajoutés au-dessus du mot « sage ».

<sup>1690</sup> « réclamer » : mot réécrit par-dessus « demander ».

<sup>1691</sup> *À cet endroit, un ou deux mots ont été barrés et sont illisibles.*

regulierement cette somme pour Blandine<sup>1692</sup>. À mon avis, Cosima et Daniel ~~doit rester~~ doivent rester chez ma mère et j'espère que M<sup>e</sup>. d'A.<sup>1693</sup> cedera pacifiquement sur ce point<sup>1694</sup>. Si contre toute attente elle essayait de prendre violemment Cosima chez elle<sup>1695</sup>, j'userais de represaille complète, et conduirais<sup>1696</sup> les trois enfans en<sup>1697</sup> Allemagne, où elle n'aurait plus aucune prise sur eux<sup>1698</sup>. Mais encore une fois je désire et espère toujours la paix, et compte sur votre devouement pour l'établir dans les meilleures conditions possibles

Vous me demandez « si vous ne devez remettre l'argent qu'après avoir pris connaissance des dépenses ; exigence [*sic*] à laquelle Mad. D'A. a refuse de se soumettre ». Positivement oui, par les raisons que je lui ai ecrites et que vous comprenez. Dans le cas où Mad. D'A. continuerait à ~~ref~~ de refuser à se soumettre à cette exigence [*sic*] qu'il importe à votre dignité de maintenir (car c'est elle qui a fait choix de vous comme intermediaire et il me semble peu convenable<sup>1699</sup> pour elle et pour moi et moins encore pour vous que vous remplissiez ce rôle penible en automate ; --) je vous prierais alors de regler directement les comptes avec Mad. Bernard//qui sont ~~[en fin de com]~~ en définitive les seules essentielles [*sic*] et de m'en aviser <sup>1700</sup> aussi tôt [*sic*]. Mon secrétaire intime \* - Ciabatta<sup>1701</sup> - vous remettra<sup>1702</sup> à la fin de cette

<sup>1692</sup> À cette date (avril 1845) Liszt n'est pas favorable à l'entrée de Cosima, qui va sur ses 8 ans, dans la pension de madame Bernard (elle n'y sera placée qu'à la rentrée d'octobre 1846). Mais surtout, s'il tient à financer seul l'éducation de ses enfants, il désire en revanche obtenir des comptes précis, ce que refuse Marie d'Agoult.

<sup>1693</sup> Le mot « aura » a été barré.

<sup>1694</sup> Le même jour, Liszt écrit à sa mère : « Je viens d'écrire à Massart relativement aux pourparlers sur Cosima. Mon intention positive est qu'elle demeure chez vous pendant un an ou deux encore et je suis décidé à refuser le prix de la pension que Mad. d'A. me demandera peut-être pour elle. Je ne vois aucun avantage à séparer ces deux enfants et à vous les oter ; ils resteront donc chez vous<sup>1694</sup>. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F49, p. 169 – voir une citation plus longue dans les annexes de ce chapitre).

<sup>1695</sup> Cosima vit chez sa grand-mère, Anna Liszt.

<sup>1696</sup> Le mot « conduirais » est écrit au-dessus d'un mot barré illisible.

<sup>1697</sup> « en » ajouté au-dessus d'un mot barré illisible.

<sup>1698</sup> Liszt envisage d'emmener ses enfants hors de France, pour les soustraire à leur mère en cas de coup de force de celle-ci, et de les faire naturaliser hongrois (voir plus bas la référence au fils de Paganini, lettre à Massart n° 17, du 17 mai 1845). Le 3 mai, il écrit dans le même sens à sa mère : « Si d'après cela elle persiste à prendre les enfants chez elle, j'opposerai violence à violence et viendrai à Paris pour les emmener tous les trois soit à Cologne, soit ailleurs. Mais j'espère qu'elle ne me forcera pas à recourir à cette pénible extrémité, et qu'un rayon de sens commun lui viendra en aide. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F51, p. 177. Une citation plus complète de cette lettre se trouve plus bas dans les annexes à ce chapitre).

<sup>1699</sup> Là, un bref mot barré, illisible.

<sup>1700</sup> « et de m'en aviser » : mots écrits au-dessus d'un groupe de mots barrés illisibles.

<sup>1701</sup> Le mot « \*Ciabatta » est écrit en haut de la page à gauche, amené par un appel de note dans le texte.

**Jean-Baptiste CIABATTA** est un baryton qui accompagne Liszt en tant que secrétaire musical (en plus de Belloni) dans sa tournée ibérique de l'été 1844 (WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 428). Je n'ai trouvé aucun autre renseignement sur cette personne, en dehors de deux citations dont il fait l'objet dans la presse parisienne de l'époque, disponible en ligne sur BnF Gallica. Ainsi, son nom est cité par le journal satirique bi-hebdomadaire *Satan* du 16 mai 1844 (n° 39, p. 1), dans un article intitulé « Concert de Mme la Princesse Belgiojoso » et signé Kobold : « Le grand journal de Paris vous dira que [...] les honneurs de la soirée furent pour M. Liszt, que la société a été fort brillante, que les chœurs allemands ont bien chanté surtout une chanson à quatre voix de Daniel Stern, que la famille Branca est une charmante famille et que M. Ciabatta a une belle tête et une voix médiocre. » Et le *Journal des débats politiques et littéraires* du 15 juin 1844 annonce que « L'habile chanteur italien M. Ciabatta, qui, dans plusieurs réunions musicales, s'est fait applaudir cet hiver, donnera samedi prochain, au théâtre de Versailles, un concert dans lequel Liszt se fera entendre quatre fois. » On peut supposer que Liszt aura rencontré Ciabatta à l'occasion de ces concerts, et lui aura proposé de l'accompagner en tant que secrétaire secondant Belloni dans la tournée qu'il projette de faire dans le sud de la France

semaine mille francs dont vous disposerez à cette fin ; mais une fois pour toute je desire savoir l'emploi de cet argent et puisque Mad. D'A. ne m'écrit plus directement je ne puis le savoir que par votre intermédiaire. Ceci n'est nullement une défiance ou une garantie contre elle ; aucune pensée de ce genre ne m'entrera jamais dans l'esprit ; il s'agit simplement de rapports bien réglés, tels qu'ils doivent être dans la position qu'elle même a choisi bien contre mon gré, et que j'accepte aussi absolument qu'elle prétendait me l'imposer. Il serait possible que d'ici à quelques années cette proposition vint à changer, je suis peu féroce de ma nature et l'oubli des injures, même les plus graves m'est naturel, mais d'ici à longtemps les choses devront aller ainsi, sinon, non ! ---

Je vous remercie de vous être occupé de l'affaire L. P. il en arrivera adviendra que pourra<sup>1703</sup> ! Si mon retour à Paris n'est pas absolument nécessaire je préfère m'en abstenir. Pendant les mois de Mai et Juin [sic] je m'acheminerais par Lyon, Dijon, Besançon et Strasbourg vers le Rhin. le monument de Beethoven sera inauguré au mois de Juillet [sic] à Bonn.

Je viens de terminer une grande tartine de cantate à cette occasion et si votre classe vous le permettait, vous seriez bien aimable de venir l'entendre. Bonn n'est qu'à huit heures// de Liège et si vous veniez je vous fêterais plus qu'un monument<sup>1704</sup>.

Ecrivez-moi<sup>1705</sup> bientôt, en remettant votre lettre chez Belloni<sup>1706</sup>, - et restez moi comme par le passé --

À vous de cœur,

F Liszt

---

et en Espagne. On le retrouve mentionné dans la lettre de Liszt à Massart (n°15) envoyée de Marseille le 2 mai 1845, prouvant qu'il a accompli avec lui la totalité du périple.

<sup>1702</sup> « à la fin de cette semaine » : mots ajoutés au-dessus de la ligne.

<sup>1703</sup> S'agit-il de la L[égion d'] H[onneur] ? Ce serait logique par rapport au contenu de la lettre précédente. Vier émet l'hypothèse que le secrétaire (sans doute Ciabatta plutôt que Belloni, mieux informé mais déjà rentré à Paris) aurait recopié un brouillon de Liszt, et interprété « LH » (Légion d'honneur) en « LP », ignorant de quoi il s'agissait (VIER, *op. cit.*, 1950, p. 75, n.6.) Liszt recevra sous peu, à Marseille même, sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur, dont il s'enquerrait déjà auprès de Massart dans sa lettre envoyée de Malaga le 8 mars (voir plus haut, lettre à Massart n° 13).

<sup>1704</sup> L'inauguration du monument de Beethoven à Bonn avait été annoncée par Liszt à Massart dans sa lettre du 17 août 1840 (voir plus haut ch. 2. 3, lettre n° 9). Cet événement, prévu pour l'été 1842, a subi un retard de trois ans, dû à l'inertie du comité d'organisation, et se tiendra du 11 au 13 août 1845. La statue, financée par une souscription alimentée essentiellement par Liszt, a finalement été réalisée, sur la décision de ce comité, par le sculpteur allemand Ernst Julius HAHNEL (1811-1891) en bronze, et non en marbre, comme l'avait proposé Liszt qui désirait en confier l'exécution au sculpteur italien Bartolini (voir plus haut, dans les Compléments à la série 1 des lettres à Massart, ch.2. 3. 6. 1, la reproduction de la lettre calligraphiée envoyée à Liszt par le Comité pour le monument de Beethoven le 30 novembre 1839, BnF, Naf 25180, f. 205-206). Bonn est l'objectif de Liszt à son retour d'Espagne, il y arrivera fin juillet pour préparer sa participation aux festivités. Découvrant l'impréparation catastrophique de l'événement, il prendra à l'improviste toute l'organisation des choses en main (dont la construction, en deux semaines et à ses frais, d'une halle/salle de concert de trois mille places). Il y dirigera, entre autres œuvres, sa cantate composée pour l'occasion, la *Festkantate zur Enthüllung des Beethoven-Denkmal in Bonn* [Cantate pour le festival de l'inauguration du monument de Beethoven à Bonn pour soli, chœurs et orchestre (S. 67), sur un texte d'Oskar Ludwig Bernhard WOLFF, avec insertion d'un arrangement pour orchestre d'une pièce de Beethoven : l'*Adagio* du *Trio en si bémol majeur*, *op. 97*. Lambert Massart, invité chaleureusement par Liszt dès août 1840, et invité de nouveau dans cette lettre du 29 avril 1845, y assistera effectivement. L'atmosphère du festival sera en partie gâchée par le mécontentement du public venu trop nombreux par rapport aux capacités du lieu, et par diverses querelles, dont certaines dirigées contre Liszt par le comité de Bonn. Mais finalement, Liszt aura sauvé le festival, et remportera un triomphe personnel. (Pour un récit détaillé de l'événement, voir WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 437-446).

<sup>1705</sup> Reprise de l'écriture de Liszt à cet alinéa.

<sup>1706</sup> Gaetano BELLONI, voir lettre à Massart n°9.



Vous avez donné un excellent conseil à ma mère à propos de l'histoire du testament de M<sup>me</sup> d'A.<sup>1708</sup> et je vous en remercie<sup>1709</sup> ; agissez toujours dans ce sens, en gardant d'ailleurs tous les égards, tous les ménagements et toute la forme conciliante envers M<sup>me</sup> d'A. dont il m'est toujours<sup>1710</sup> absolument impossible d'expliquer la conduite.

J'ai trouvé<sup>1711</sup> ici un excellent ami qui est un parfait avocat, M<sup>f</sup> Lecourt<sup>1712</sup>. Je l'ai chargé de me faire un mémoire ex professo sur la question des 3<sup>1713</sup> enfans, d'après<sup>1714</sup> les données authentiques des Codes français et hongrois, et j'ai tout lieu de croire qu'avant la fin de l'été cette question embrouillé sera entièrement tirée au clair et définitivement réglée<sup>1715</sup>. -----

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 56-57 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, XVII, p. 73.

**Description :** Papier blanc très jauni, épais et mat, qui commence à se casser aux pliures. Un tampon sec en haut à gauche représente un rectangle aux angles arrondis encadrant des motifs végétaux entourant le mot BATH.

Format : 15,2 déjà plié/21,3 cm.

Marge au haut de la première page : 4 cm sans vedette, puis 1,5 cm sur les trois autres pages.

Particularités : écriture petite et serrée.

**Absence d'adresse.** La lettre aurait-elle été insérée dans une enveloppe ? Dans ce cas, celle-ci serait d'un format particulièrement petit

<sup>1707</sup> À cet endroit, une pliure du papier, très marquée, pourrait faire croire à l'insertion d'une feuille coupée et collée, mais ce n'est pas le cas : en effet la signature de Liszt débordé dans le rectangle du bas. C'est lui qui continue de sa main la partie de la lettre qu'il a dictée à son secrétaire, Ciabatta.

<sup>1708</sup> « à propos de l'histoire du testament de M<sup>me</sup> d'A. » : mots ajoutés au-dessus de la ligne, et peut-être soulignés, à moins qu'il ne s'agisse d'un trait signalant l'insertion de cet ajout.

<sup>1709</sup> Pour cette allusion au « testament de madame d'Agoult », voir ci-dessus, la note attenante au titre de la présente lettre n° 15 (Marseille, 27 avril 1845).

<sup>1710</sup> « toujours » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1711</sup> « trouvé » : mot ajouté par-dessus un autre, illisible (« toujours ? »).

<sup>1712</sup> **Joseph LECOURT**, avocat marseillais, ami de Liszt et, plus tard, de Blandine et Émile Ollivier. Liszt vient de le consulter à l'occasion de son passage à Marseille, à son retour d'Espagne, pour savoir comment obtenir la nationalité hongroise pour ses enfants (voir plus bas la note sur Paganini, dans la lettre à Massart n° 17). Cet avocat sera encore cité dans la lettre à Massart n° 17 du 17 mai 1845. Sur le mémoire évoqué ici, on en trouve mention dans la lettre que Liszt adressera le 6 mai, d'Avignon, à sa mère : « Je vous enverrai sous peu copie d'un mémoire d'avocat excellent relatif à la question des enfants qui fixe toutes mes incertitudes à cet égard. Vous le communiquerez à Massart et le garderez chez vous. / J'attends votre réponse ainsi que celle de Massart à Lyon. / J'espère qu'elles seront de nature rassurante, et qu'il n'y aura nullement lieu que j'aie à Paris dans ce moment où je n'y ai absolument rien à faire. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F. 51, p. 177). On sait peu de choses sur Lecourt, en dehors des très brèves références contenues dans l'article de Mária Eckhardt intitulé « Liszt à Marseille », dans HAINE-DUFETEL, *Saltimbanque, op. cit.*, 2007, p. 89-122. Cette musicologue attribue à Lecourt le prénom de Joseph, en se fondant sur le catalogage de la BnF, qui archive sous ce nom un autographe dans l'album NAF 25189, f.166-167 (dans l'ouvrage cité, p. 94, n. 13). Cependant, comme dans la même note, elle signale que cet avocat était aussi en relation épistolaire avec Berlioz, on pourrait faire le rapprochement avec l'avocat marseillais **Hippolyte LECOURT** (1797-1868), musicien amateur, mélomane, critique musical dans la presse régionale. Cet avocat Lecourt a fait exécuter à Marseille les œuvres de Berlioz, avec qui il est très lié. Il me paraîtrait improbable qu'il y ait eu à Marseille deux avocats mélomanes appartenant à la même génération, sans qu'on les différencie d'une manière ou d'une autre. Il se pourrait donc que Joseph Lecourt ne soit autre qu'Hippolyte Lecourt. Mais aucune source ne me permet d'affirmer cette identité avec certitude.

<sup>1713</sup> « 3 » : chiffre ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1714</sup> Là, un bref mot barré, illisible.

<sup>1715</sup> « Embrouillé – tirée – réglée » les deux participes sont accordés au féminin, contrairement aux habitudes de Liszt.



## Lettre 16 – Marseille<sup>1716</sup>, 2 mai 1845<sup>1717</sup>

---

**Contexte biographique : retour vers le nord par Marseille ; soucis pour la garde des enfants : Liszt décidé à maintenir le statu quo.** Il est identique à celui de la lettre précédente. Rien ne transparaît, dans ses lettres à Massart, de la façon extraordinaire dont Liszt est fêté à Marseille lors de ce séjour<sup>1718</sup>.

2 mai 45

Cher Massart,

Ma réponse d'aujourd'hui est la suite naturelle de ma dernière lettre<sup>1719</sup> qui doit vous être parvenu en même temps que j'ai reçu la votre. Ma présence à Paris ne me paraît pas encore nécessaire ; mais peut-être la réponse de M<sup>me</sup> d'A (si tant est qu'elle ouvre<sup>1720</sup> mes lettres et me réponde) à la lettre dont je vous joins ici copie me décidera-t-elle à partir immédiatement. En deux mots voici la question.

Je desire positivement qu'il ne soit rien changé à la condition présente des enfans ; et que Blandine reste donc chez M<sup>me</sup> Bernard et Cosima chez ma mère. Mon intention bien arrêtée est de refuser tout paiement pour d'autres arrangements. Si malgré cela M<sup>me</sup> d'A- poussait les choses à bout, et prenait violemment // les enfans chez elle, je n'y consentirais point et viendrai<sup>1721</sup> à Paris pour terminer d'une manière quelconque tous ces débats.

---

<sup>1716</sup> Le lieu n'est pas indiqué dans la lettre, mais le tampon de la Poste indique « Marseille ».

<sup>1717</sup> Le même jour, Liszt écrit à Marie d'Agoult : « Massart et ma mère m'écrivent que votre volonté est de prendre Blandine chez vous jusqu'aux vacances ; cet arrangement, qui ne me paraît devoir être d'aucune utilité pour Blandine, n'est pas non plus de nature à me satisfaire beaucoup. [...] ces lignes [...] n'ont d'autre but que de vous demander "si vous croyez sérieusement qu'il puisse me convenir que Blandine soit élevée chez vous, tant que vous garderez vis-à-vis de moi le pied armé de guerre à tout prix ?" Évidemment non ; et sans allonger inutilement ma lettre, laissez-moi espérer que vous voudrez bien ne rien changer à une situation qui est, sinon bonne, du moins acceptable pour nous deux, et que vous m'épargnez enfin la douleur de recourir à de tristes nécessités. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1110 ; autographe 25179, f. 61. (Vier a intégré cette lettre dans son édition : lettre XVIII, p. 77).

Le lendemain, 3 mai, Liszt écrira à sa mère une lettre reprenant la teneur de cette lettre-ci à Massart, à laquelle il se réfère : « Par le précédent courrier, j'ai répondu explicitement à Massart et écrit dans le même sens à Mme d'A. » (HAMBURGER, *op. cit.*, F 50, p. 174)

<sup>1718</sup> Des travaux très fouillés publiés par Mária Eckhardt nous permettent de suivre avec précision les honneurs dont Liszt a été gratifié durant son retour triomphal à Marseille ; voir son article « Liszt à Marseille », dans HAINÉ-DUFETEL, *Saltimbanque, op. cit.*, 2007, p. 89-147. Voir aussi le récit satirique des triomphes de Liszt dans la péninsule ibérique et à Marseille publié par *Le Ménestrel* du 18 mai 1845, cité par HURÉ-KNEPPER, Hachette *op. cit.*, 1987, p. 332.

<sup>1719</sup> La lettre du 27 avril (ci-dessus, lettre à Massart n° 14).

<sup>1720</sup> « ouvre » : mot réécrit par-dessus un autre, devenu de ce fait illisible.

<sup>1721</sup> « consentirais – viendrai » : *sic* (il y a incohérence dans la juxtaposition de ces deux désinences). Liszt utilise d'ordinaire la désinence « -rai » à la fois pour le futur de l'indicatif et pour le conditionnel présent. Ici, il faudrait le conditionnel pour les deux verbes.

Je connais assez M<sup>me</sup> d'A- pour savoir que mon refus de continuer à payer la pension de Blandine (dans le cas que Blandine serait retirée<sup>1722</sup> à M<sup>me</sup> Bernard) l'exasperera probablement au point de vouloir la prendre à toute force chez elle avec Cosima en surplus ..... mais quelque pénible et désagréable que me serait cette résolution de sa part, elle ne m'arrêterait<sup>1723</sup> guère, et comme elle n'a aucun droit sur ces enfants<sup>1724</sup> je ne me ferais non plus<sup>1725</sup> aucun scrupule de les lui ôter tous les trois sans tenir nul<sup>1726</sup> compte ni de qui ni de quoi que ce soit<sup>1727</sup>. Si cependant<sup>1728</sup> il vous est possible de prévenir cette fâcheuse extrémité, faites le ; tachez d'obtenir d'elle une décision raisonnable ; les // enfans ne peuvent pas être élevés chez elle tant que nous deux<sup>1729</sup> resterons dans les termes actuels l'un vis à vis de l'autre ; elle aurait par ma fois un trop bel air de victime et je ne me soucie nullement de donner même<sup>1730</sup> en apparence gain de cause aux 36 folies qu'elle débite sur mon compte. Cela est impossible de toutes façons<sup>1731</sup>.

La Poste partant immédiatement il est trop tard pour que je réponde à M<sup>me</sup> B[ernard]<sup>1732</sup> vous pouvez et vous devez même la tenir au courant de mes rapports avec M<sup>me</sup> d'A -, je<sup>1733</sup> ne sais si elle pourra lui refuser Blandine, sans occasionner de scandale ; en tout cas j'approuverai cette mesure et ne ferais [sic] pas défaut pour en soutenir toutes les conséquences<sup>1734</sup>. Par le courrier de demain je répondrai à Mme Bernard et à ma mère<sup>1735</sup>. Si les choses arrivent au point de nécessiter un éclat, je n'hésiterai point et viendrai à Paris. Je vous promets qu'en 3 jours tout sera terminé<sup>1736</sup>. //

---

<sup>1722</sup> Accord fait par Liszt.

<sup>1723</sup> Les accents circonflexes sur les -ê- sont souvent chez Liszt des accents graves -è- mais je ne tiens pas compte de ce détail dans mes transcriptions, Liszt étant peu précis sur les é-è-ê. Je respecte juste l'absence totale d'accent.

<sup>1724</sup> « enfants » avec le -t : sic.

<sup>1725</sup> « non plus » : mots ajoutés entre les lignes.

<sup>1726</sup> « nul » : mot ajouté entre les lignes au-dessus du mot « aucun », biffé.

<sup>1727</sup> Liszt envisageait d'emmener ses enfants en Allemagne si leur mère les prenait de force chez elle. C'est cette intention que Marie d'Agoult ressent comme une menace, et qui l'amènera à renoncer totalement à remplir sa fonction de mère (pour des explications plus complètes, voir plus bas la note sur Paganini, lettre à Massart n° 17).

<sup>1728</sup> « Si cependant » : mots d'abord écrits en fin de ligne, encore lisibles, puis biffés, mais repris à l'identique au début de la ligne suivante.

<sup>1729</sup> « deux » : mot ajouté entre les lignes.

<sup>1730</sup> « même » : mot ajouté entre les lignes.

<sup>1731</sup> Liszt est blessé des propos hostiles que Marie tient sur son compte dans la société parisienne (voir ses lettres à Marie dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1095-1105).

<sup>1732</sup> Le « A » a été effacé par une tache blanche due au cachet de cire apposé au verso de cette feuille. Cependant il est facile à restituer grâce au sens de la phrase.

<sup>1733</sup> Deux mots ont été biffés et rendus illisibles avant ce « Je ».

<sup>1734</sup> Voir plus bas, dans les compléments aux Lettres à Massart, série 2 (point 2. 3. 8. 4), la lettre de madame Bernard à Massart, au moment où Marie d'Agoult décide de ne plus s'occuper du tout de Blandine (et de ses deux autres enfants).

<sup>1735</sup> La lettre de Liszt à sa mère du 3 mai 1845 est conservée et publiée (K. HAMBURGER, *op. cit.*, F50, p. 174). Voir ci-dessus, lettre à Massart n°16.

<sup>1736</sup> « tout sera terminé » : mots ajoutés au bas de la page à droite, en une ligne supplémentaire très serrée.

En attendant<sup>1737</sup>, prenez courage et patience – tachez de maintenir La paix, s'il est possible, mais sans aucune concession car M<sup>me</sup> d'A – m'a mis en demeure de ne plus lui en faire aucune<sup>1738</sup>.

----- Ciabatta vous a-t-il remis les mille francs ?

Repondez de suite à l'adresse de Benacci<sup>1739</sup>, rue St Côme N°2 à Lyon.

Bien à vous de cœur

F. Liszt

[Adresse :]

Monsieur/Lambert Massart/18 – rue St Georges/Paris

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 58-59 (3 pages écrites et une portant l'adresse).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, XIX, p. 78.

**Description** : Papier blanc glacé un peu épais. Date en haut, sans le lieu (Marseille). Format : 18 cm déjà plié/22,2 cm.

Marge haute de la première page : 4,5 cm, vedette à 2cm ; puis 4 ; puis 3,5 ; puis même pas 1 cm sur dernière page.

**Adresse** : f. 59 v, inédite.

Format de l'espace de l'adresse : 11,5/7 cm. (C'est toujours un pli, alors que les enveloppes existent déjà).

**Marques postales** :

Recto : Cachet rouge, avec l'écu surmonté d'une couronne. Tampon noir rond sur l'adresse à gauche : MARSEILLE- 4 M[ai] 45

Verso : Tampon ovale bleu : HOTEL D'ORIENT – BOREL – MARSEILLE.

## Lettre 17 – Avignon, 6 mai 1845<sup>1740</sup>

**Contexte biographique : remontée par la vallée du Rhône ; nomination à la Légion d'honneur.** Liszt venait de quitter Marseille le 5 mai, au moment où il recevait un pli ministériel lui annonçant sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Il désire remercier sans tarder les personnes qui, à Paris, ont obtenu cette issue favorable, lui permettant d'échapper au « fiasco » un instant redouté<sup>1741</sup>.

<sup>1737</sup> Ces dernières phrases de la lettre sont écrites au verso de la troisième page (f. 59 v.), d'une écriture petite et serrée, dans l'espace du papier replié vers l'intérieur du pli, l'adresse figurant perpendiculairement sur le rectangle médian de la page. Il s'agit là d'un usage habituel dans les correspondances pour optimiser la surface utilisable du papier.

<sup>1738</sup> Liszt avait d'abord écrit : « de n'en plus faire aucune », puis a biffé « en » et rajouté entre les lignes « lui en » avant « faire ».

<sup>1739</sup> **BENACCI-PESCHIER** : éditeurs de musique (1839-1857) : 3 rue St Côme, Lyon. Plus tard cette maison d'édition s'installera à Paris, 40, rue Notre-Dame des Victoires. Elle a été active de 1839 à 1857. Liszt la cite encore dans la lettre à Massart du 17 mai 1845 (voir plus bas, lettre à Massart n° 18).

<sup>1740</sup> Le même jour, Liszt écrit à sa mère une lettre qui aborde divers sujets, dont celui du rapport de l'avocat sur la question des enfants, et celui de sa nomination à la Légion d'honneur (HAMBURGER, F51, *op. cit.*, p. 177). Ces lettres se font écho. Des extraits en figurent dans les compléments à ce chapitre (point 2. 3. 8. 3).

<sup>1741</sup> Voir plus haut la lettre de Liszt envoyée de Malaga le 8 mars 1845 (lettre à Massart n° 13).

Avignon 6 Mai 45

Mon cher Massart,

Quoique d'après la teneur du document officiel qui me parvient (et dont je vous joins copie à la fin de ma lettre)<sup>1742</sup> il est probable que c'est à M<sup>r</sup> Appony<sup>1743</sup> [sic] que je suis redevable de ma nomination, mon premier sentiment n'en est pas moins de remercier M<sup>r</sup> Perrault<sup>1744</sup> pour la chevaleresque constance qu'il a mis à me présenter plusieurs années de suite, et pour le délicat<sup>1745</sup> dévouement qu'il m'a témoigné en cette circonstance. Veuillez donc bien vous charger d'être mon intermédiaire auprès de lui, et dites-lui combien je serai heureux de trouver à mon tour<sup>1746</sup> l'occasion de lui être tant soit peu agréable.

Ciabatta<sup>1747</sup>, charmant et excellentissime garçon, vous aura donné de mes nouvelles en détail ; j'attends quelques lignes de vous à Lyon. J'espère // encore que le calice qui m'attendrait/attendait à Paris, sera éloigné de moi ; mais ainsi que je vous l'ai écrit je n'hésiterai point à recourir dès l'abord aux mesures les plus violemment définitives ---

Ci joint<sup>1748</sup> quelques lignes pour Josy<sup>1749</sup> – et aussi pour d'Ortigue<sup>1750</sup> [sic] – Voulez-vous bien vous charger de les faire parvenir ?

Toute amitié et tout à vous,

F. Liszt

Je baise la jolie main de M<sup>me</sup> Kreutzer<sup>1751</sup>//

Copies<sup>1752</sup> ---

Ministère de l'Intérieur (à S. E.<sup>1753</sup> le Comte d'Appony [sic])

---

<sup>1742</sup> Dans la lettre à sa mère du même jour, Liszt écrit : « Vous avez appris qu'on vient de me donner la croix de la légion d'honneur. La manière dont cela s'est fait est [on] ne peut plus flatteuse pour moi. J'envoie à Massart copie des deux documents ministériels. Si vous êtes curieuse de les connaître demandez lui communication. » (HAMBURGER, *ibid.*).

<sup>1743</sup> « M<sup>r</sup> Appony » : le comte Rudolf Apponyi ; voir plus haut la lettre du 8 mars 1845 au sujet de la Légion d'honneur (lettre à Massart n° 14).

<sup>1744</sup> M<sup>r</sup> Perrault : voir plus haut *ibid.*

<sup>1745</sup> Le mot « délicat », rajouté entre les lignes, remplace un mot biffé de façon à le rendre illisible.

<sup>1746</sup> « à mon tour » : mots rajoutés entre les lignes.

<sup>1747</sup> Ciabatta : voir ci-dessus la lettre à Massart n° 15.

<sup>1748</sup> Un léger trait vertical est tracé dans la marge de gauche, à côté de ces deux lignes.

<sup>1749</sup> Rappelons que Josy SARAY est le jeune violoniste tzigane « offert » à Liszt par son ami le comte Sandor Teleky. Massart était chargé de le former à la musique classique, et de lui inculquer les règles du savoir-vivre, ce qui échoua (voir plus haut la lettre à Massart n° 11).

<sup>1750</sup> Joseph D'ORTIGUE : journaliste ami de Liszt (voir plus haut la lettre à Massart n° 3).

<sup>1751</sup> M<sup>me</sup> Kreutzer : voir lettre à Massart n°1 et suivantes.

<sup>1752</sup> Le texte de la lettre recopiée est entouré de guillemets selon l'usage de l'époque, à savoir des guillemets en tête de chaque ligne – il y en a six - (mais il manque les guillemets de fermeture).

<sup>1753</sup> S[on] E[xcellence] le comte.

Monsieur le Comte,

« Je m'empresse de vous annoncer que par ordonnance rendue sur ma proposition le Roi a nommé Chevalier etc ---

Je suis heureux d'avoir pu trouver une occasion de signaler à la bienveillante attention de S M<sup>1754</sup> des titres honorés de l'intérêt de votre Excellence.

Agréez etc

Signé Duchatel<sup>1755</sup> ---

---

L'autre missive adressé à moi contient ma nomination sur la proposition de M<sup>r</sup> Duchatel et est également signé Duchatel.

Je vous ai<sup>1756</sup> transcrit la première pour que vous sachiez depuis A jusqu'à Z comment cette affaire a été menée à bonne fin. C'était évidemment la plus simple et meilleure réponse que M<sup>r</sup> d'Appony [*sic*] pouvait me faire, et au fond je n'en faisais aucun doute depuis sa lettre d'il y a un an, car la parole d'un Ministre d'Autriche ne peut pas recevoir de démenti, si léger et insignifiant qu'il soit.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 60-61, (Trois pages écrites, la quatrième étant blanche).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, XX, p. 80.

**Description :** Papier gris-bleu, lisse. Dimensions : hauteur 21,6 cm ; largeur : 27,6 ; plié en 2 (13,8 x 2), puis en 4 horizontalement : format plié : 13,8/5,5 cm. (ce n'est peut-être pas un « pli », dont le format serait plus petit – mais une lettre glissée dans une enveloppe, celle -ci non conservée ?).

Marge du haut de la première page : 6 cm (vedette à 3,5 cm), puis : 4cm p. 2. P. 3 (copies) pas de marge, mais un espace de 4 cm pour la vedette, et de 6 cm pour le début du texte.

Particularités : f. 60 : lettre de Liszt à Massart (1 page au recto et une demi page au verso) ; f. 61 : copie de ses lettres aux personnes citées (une seule page). Tout est de la main de Liszt.

**Absence d'adresse.**

---

## Lettre 18 – Lyon, 17 mai 1845

---

**Contexte biographique : remontée vers le nord ; soucis pour la garde des enfants : durcissement du conflit, projet d'emmener les enfants en Allemagne en les faisant**

---

<sup>1754</sup> S[a] M[ajesté].

<sup>1755</sup> Charles-Marie *Tenneguy* DUCHÂTEL (1803-1867), avocat de formation, fondateur du journal *Le Globe*, député de la Charente-Inférieure, et plusieurs fois ministre sous la Monarchie de Juillet, membre lui-même de la Légion d'honneur. À la date de cette lettre, il est ministre de l'Intérieur (1840-1848). D'après les documents joints à la lettre, on comprend que c'est lui qui a officiellement proposé au roi le nom de Liszt pour la Légion d'honneur, et qu'il informera le comte Apponyi du résultat heureux de sa demande en faveur du pianiste, détenteur de la nationalité hongroise. En revanche, on ignore la nature exacte de la demande adressée par Liszt à l'ambassadeur autrichien l'année précédente. Lui aurait-il demandé de présenter sa candidature à une telle nomination ? Ses protestations indignées de 2040 (voir ci-dessus la lettre n°13 à Massart) vont à l'encontre de cette hypothèse.

<sup>1756</sup> « ai » : mot rajouté entre les lignes (preuve de relecture).

**naturaliser hongrois.** Liszt suit le programme annoncé à Massart dans sa lettre du 27 avril 1845 (lettre n° 14) : il remonte par étapes vers le nord, décidé à éviter Paris, s'arrêtant dans les mêmes villes qu'à l'été précédent, quand il descendait vers le Midi. En route pour Bonn, où se tiendra, en août, le festival pour l'inauguration du monument de Beethoven, il multiplie les arrêts, donnant de nombreux concerts en cours de route. Le voici de nouveau à Lyon. C'est la dernière lettre à Massart conservée durant cette période du conflit avec Marie d'Agoult.

Cher excellent<sup>1757</sup>,

Vous avez bien jugé mes intentions, et de mon côté j'avais deviné juste<sup>1758</sup> la ligne de conduite que vous tiendriez. 24 heures avant de recevoir votre lettre j'écrivais à M<sup>me</sup> d'A- les lignes suivantes (en réponse à sa dernière lettre qui m'était parvenu le matin, et dont le ton général est très sérieusement radouci)<sup>1759</sup>

.....

« Permettez-moi donc de me borner à vous exprimer purement et simplement mon désir et ma volonté à l'égard de mes deux filles :

C'est que rien ne soit changé à leur situation présente, que vous même d'ailleurs avez ainsi posé l'année dernière. Je vous supplie donc de laisser Blandine chez M<sup>me</sup> Bernard et Cosima chez ma mère. Vous savez depuis long temps qu'il ne pourra jamais entrer dans mes convenances que vous dépensiez un centime pour l'éducation de ces enfans. Or pour éviter désormais tous les desagrémens accessoires qui pourraient survenir à la suite de cette question irritante du règlement des comptes, j'écrirai// à Madame Bernard pour la prévenir qu'à l'avenir, toutes les dépenses faites pour Blandine seront payées directement<sup>1760</sup> par M<sup>r</sup> Massart ou ma mère si vous<sup>1761</sup> le jugez plus convenable.

Cette mesure qui me paraît simplifier et concilier toutes choses ne peut diminuer en rien votre influence sur l'éducation de Blandine ; je me plais donc à croire que vous l'approuverez. Etc \_\_\_\_<sup>1762</sup>

---

<sup>1757</sup> Dans cette lettre, les accents sont plus fréquemment respectés.

<sup>1758</sup> Le mot « juste » est ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1759</sup> Cette lettre de Marie ne nous est pas parvenue, ni d'ailleurs aucune de ses autres réponses à Liszt entre le 10 mai 1844 et le 3 juin 1845 (respectivement, dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1102 et p. 1113).

<sup>1760</sup> Jusque-là, Marie d'Agoult recevait de Liszt, par l'intermédiaire de Massart, les sommes qu'elle versait ensuite à madame Bernard. Comme elle a refusé de rendre compte à Massart du détail des dépenses, Liszt décide de lui retirer cette gestion (voir plus haut la lettre à Massart n° 15).

<sup>1761</sup> « vous » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1762</sup> Liszt n'envoie à Massart qu'un extrait, fidèlement recopié, de sa lettre à Marie, amputée de son début et de sa fin. Le texte entier est édité dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1111. Voici les paragraphes manquants, qui permettent de voir ce que Liszt ne communiquait pas à Massart, parce que trop intime : « Vous me dites, Madame, ne savoir que répondre à ma lettre ; et moi à mon tour je me trouve dans un embarras analogue. / Les discussions n'ont jamais amené de solutions heureuses entre nous. / À nos plus beaux jours, je me souviens que vous me répétiez sans cesse que j'avais bien le pouvoir de vous déterminer mais non celui de vous persuader. À combien plus forte raison aujourd'hui dois-je me défier de ce que j'aurais même de plus sensé à vous dire ? / Permettez-moi donc [ *ici se place la copie adressée à Massart* ] que vous l'approuverez. / Quant à ce qui me regarde personnellement dans votre lettre,

---

Voilà dans quels termes la question doit rester. J'attends la réponse de M<sup>me</sup> d'A- pour écrire à M<sup>me</sup> Bernard que je vous prie de prévenir auparavant de ma résolution bien arrêtée<sup>1763</sup>.

Quoique votre dernière lettre aussi bien que celle de M<sup>me</sup> d'A- soient<sup>1764</sup> rassurante [sic], je crains toujours un orage .... Que je suis d'ailleurs décidé à essayer.

Il m'est impossible en ce moment (et pour longtemps) de prendre un autre parti à l'égard des enfans ; si M<sup>me</sup> d'A- réfléchit une seule minute, elle m'évitera le scandale forcé que mon voyage à Paris amènerait et cèdera tout bonnement à ce qui en définitive n'est que// juste et raisonnable – sans<sup>1765</sup> blesser nullement ni son amour propre ni sa dignité. Mais je n'ose pas l'espérer pleinement !<sup>1766</sup> -----

Quoi qu'il arrive, persévérez dans la ligne de conduite que vous avez adoptée<sup>1767</sup> ; et de mon côté je n'y faillirai pas non plus ; c'est la seule façon d'arriver à une conclusion admissible.

-----  
Ci joint quelques lignes pour M<sup>r</sup> Perrot<sup>1768</sup>. -----

Je mets sous le même pli la consultation de Lecourt<sup>1769</sup> qui est déterminante pour moi.

Il est évident que ces enfans ne sont français d'aucune façon<sup>1770</sup>, et<sup>1771</sup> que tout ce qu'on<sup>1772</sup> fera à Paris<sup>1773</sup> sous le rapport légal, est de la bouillie pour les chats. Le grand point pour eux serait

---

quelque sensible que je sois au radoucissement de vos colères à mon égard, je ne puis cependant nullement passer condamnation sur mon passé. Ce passé, Madame, a été chaque jour plein d'un sérieux et passionné dévouement pour vous ; les entraînements et les fautes qu'on pourrait y trouver n'ont jamais eu ni durée ni gravité quelconques. La main que vous me promettez de me tendre un jour d'oubli, je serais heureux de la saisir et de la tenir embrassée à toujours, - mais je ne puis pas, Non, je ne pourrai jamais me dire que cette main a dû me quitter un seul instant. F.L. »

<sup>1763</sup> Deux lettres de madame Bernard figurent dans les compléments à ce chapitre (point 2. 3. 8. 4), l'une adressée à Massart (5 juillet 1854), l'autre à Liszt (30 octobre 1846). Bien que postérieures à cette annonce de Liszt, elles éclairent l'évolution de la situation consécutive à sa décision.

<sup>1764</sup> *Liszt avait d'abord écrit « soit », puis a rajouté à ce verbe la désinence du pluriel sans accorder pour autant l'adjectif « rassurante » au pluriel.*

<sup>1765</sup> *Après « sans » un mot a été barré, probablement « la ».*

<sup>1766</sup> En effet, si Marie d'Agoult a évité le scandale d'un retour de Liszt à Paris pour emmener ses enfans hors de France, elle n'a pas évité celui de son propre renoncement à assumer son rôle de mère.

<sup>1767</sup> *L'accord est fait par Liszt.*

<sup>1768</sup> **M<sup>r</sup> PERROT** : Vier a laissé un blanc à la place de ce nom. Je n'ai pas pu identifier cette personne, dont le nom est orthographié « Perrot ». Mais il pourrait s'agir de monsieur PERRAULT, déjà mentionné par Liszt à propos de sa nomination à la Légion d'honneur (lettres précédentes, du 8 mars et du 6 mai 1845). Dans ce cas, il aurait cette fois-ci mal orthographié son nom, ce qui n'est pas impossible (à moins que cette orthographe-ci soit correcte et celle de Perrault erronée). Cette ligne de la lettre semble rattachée, malgré les traits de suspension, au paragraphe suivant, qui a pour objet la naturalisation hongroise des trois enfans ; il n'est pas invraisemblable que M. Perrault, s'il s'agit bien de lui sous la graphie erronée de « Perrot », serve, en tant qu'attaché à l'ambassade d'Autriche, d'intermédiaire à Liszt dans la demande de naturalisation qu'il adresse au représentant de l'empereur l'Autriche à Paris. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

<sup>1769</sup> : voir plus haut les lettres n° 15 et 16.

<sup>1770</sup> Les trois enfans sont nés à l'étranger d'un père hongrois. Voir ci-dessus lettres à Massart n° 15 et 16.

<sup>1771</sup> « et » : *ajouté au-dessus de la ligne.*

<sup>1772</sup> « On » : c'est-à-dire Marie d'Agoult.



« [La légitimation par le Prince](#) » ---

Paganini l'a obtenu en Sardaigne pour son fils<sup>1774</sup> – et j'ai lieu d'espérer qu'on ne me la refusera pas en Hongrie et pour fils et pour filles. J'avais bien une vague idée de cette solution quand nous parlames de toute cette affaire. --- D'ici à 15 mois<sup>1775</sup> j'espère pouvoir donner des nouvelles // positives et les meilleures possibles. Mais vous comprenez que pour obtenir une faveur de ce genre il est nécessaire que je retourne chez moi<sup>1776</sup>, que je m'y fasse bien voir etc etc ---- Somme toute, j'ai grande confiance et dans ma bonne étoile, et dans l'estime bienveillante dont plusieurs personnes m'honorent en Autriche et en Hongrie. C'est là qu'est toute la [question légale des enfants](#)<sup>1777</sup>.

À l'instant même on m'apporte un bout de lettre de M<sup>r</sup> de Lamennais Je lui répondrai au long sous peu de jours<sup>1778</sup>. Je suis desolé qu'on soit venu l'ennuyer de ces misérables tracasseries de ménage, que j'ai toujours tenu à lui éviter --- mais puisqu'on<sup>1779</sup> a tant fait

---

<sup>1773</sup> *À cet endroit, quatre mots ont été biffés de façon à les rendre illisibles.*

<sup>1774</sup> **Niccolo PAGANINI** (1872-1840) : le célèbre virtuose du violon avait été un modèle pour Liszt, qui rêvait de devenir « le Paganini du Piano », et avait composé les « Grandes Études d'exécution transcendante d'après Paganini » en 1838. Très affecté par la mort du violoniste en 1840, alors qu'il se trouvait en tournée à Londres, Liszt avait alors écrit un éloge funèbre de Paganini, publié à Paris dans la *Gazette Musicale* du 23 août. Dans les circonstances présentes, il se réfère à ce maître pour une question d'ordre privé. Avec sa maîtresse, la chanteuse Antonia BIANCHI (1800-1874), Paganini avait eu un fils, Achille Ciro Alessandro PAGANINI (1825-1895), pour lequel il avait demandé et obtenu la légitimation auprès de la cour de Piémont-Sardaigne, afin d'en faire son héritier (WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 425 n). Cet antécédent juridique donne à Liszt l'espoir d'obtenir la légitimation complète de ses propres enfants, de façon à pouvoir les emmener vivre à Vienne ou en Hongrie en tant que sujets de l'empire austro-hongrois. On voyait déjà le projet d'emmener les enfants hors de France exprimé dans les lettres à Massart n° 14 (27 avril) et n° 15 (2 mai), et on peut supposer que c'est par Lecourt, connaisseur du droit, que Liszt a été informé du cas de Paganini.

<sup>1775</sup> En mai 1845, Liszt a terminé sa tournée dans la péninsule ibérique. Quels sont ses projets dans les quinze mois à venir ? Le plus proche est de participer au festival en l'honneur de Beethoven qui aura lieu à Bonn en août 1845, dans lequel il s'investit fortement (voir ci-dessus la fin de la lettre à Massart n°15, du 27 avril 1845, et la note liée à la « [grande tartine de cantate](#) »). À l'hiver 1846, après un saut à Paris, il passera deux mois à Weimar pour son service auprès du Grand-Duc. Il se rendra ensuite à Vienne, où il séjournera durant le printemps et l'été 1846. C'est sans doute à cette perspective qu'il fait allusion en parlant d'un délai de quinze mois. En effet, si le sujet de son paragraphe est toujours la légitimation de ses enfants, on sait que c'est à Vienne qu'il voulait déposer cette demande (voir ci-dessous la note sur Lamennais).

<sup>1776</sup> « chez moi » : c'est-à-dire en Autriche-Hongrie.

<sup>1777</sup> Finalement, Liszt ne mènera pas ce projet à terme. Le renoncement de Marie à son rôle de mère, qu'elle signifiera à Liszt par lettre le 3 juin 1845, aura apaisé son angoisse paternelle d'être dépossédé de ses enfants.

<sup>1778</sup> Le célèbre **abbé Félicité de LAMENNAIS**, grand ami de Liszt, avait été consulté par Marie, en dépit du désir de Liszt de ne pas le mêler à ses problèmes de couple, sur le conflit concernant la garde des enfants. La réponse à l'abbé que Liszt annonce ici a été conservée, elle reprend de façon très précise et organisée l'argumentation contenue d'une manière plus éparse dans ses lettres à Massart. La conclusion en est : « [C'est donc de Vienne et nullement de Paris que j'attends la solution définitive des difficultés dont on n'a pu vous informer qu'assez inexactement ; et par cette raison c'est à Vienne et non pas à Paris qu'il me faut retourner.](#) » (Lettre de Liszt à Lamennais du 18 mai 1845, reproduite dans HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, p. 171, à partir de Louis LEGUILLOU, *Correspondance de Lamennais*, t. III, p. 382 et p. 998 ; précédemment publiée dans La Mara, *op. cit.*, VIII, p. 40).

<sup>1779</sup> Marie d'Agoult avait aussi envisagé de prendre Lamennais comme tiers entre elle et Liszt, avant de choisir Lambert Massart, ainsi qu'on l'apprend dans sa lettre à Liszt du 10 avril 1844 : « [Choisissez qui vous voudrez, M. de Lamennais si vous l'agréez, qui vous aime et ne m'a jamais considérée que comme un malheur dans votre vie.](#) » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1096). Liszt indiquera sa préférence pour Louis de RONCHAUD (*ibid.* p. 1098), et finalement c'est Marie qui fera le choix de Massart.



que de le prendre à parti, je vous saurai un véritable gré de l'informer occasionnellement vous même<sup>1780</sup> de la véritable situation des choses<sup>1781</sup>.

Faites prendre copie à Paris du mémoire de Lecourt et renvoyez moi bientôt mon exemplaire<sup>1782</sup>. Adressez toujours à Benacci<sup>1783</sup> rue St Come 2 – Lyon – pendant cette quinzaine je donnerai des<sup>1784</sup> concerts à Grenoble, Macon, Chalons, Dijon --- et Benacci me fera parvenir paquets et lettres ----  
Cent mille fois merci et tout à vous

F. Liszt

Lyon 17 Mai 1845

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 62-63 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, XXI, *op. cit.*, p. 82 ; GUT-BELLAS, *op. cit.*, p. 1111 pour la seule lettre à Marie (qui figure ci en copie tronquée), dans sa forme intégrale.

**Description :** Papier blanc assez épais, lisse. De grand format : H. 25 cm ; l. : 21,3 cm x 2 = 42,6 cm (pré-pliée), puis pliée sous forme de pli ; format final : 12,5/7,5 cm. Marge du haut : première page 4 cm (vedette à 2 cm), deuxième page 3,5 cm, troisième 2,5 cm, quatrième aucune marge.

Mention d'une date, au crayon, en haut de la première page : 25 - 17 mai 1845.

Les quatre pages sont de la main de Liszt.

**Absence d'adresse.**

## Lettre 19 – Kiev, février 1847

**Contexte biographique. Grande tournée vers l'est de l'Europe. Mort de madame Kreutzer, projet d'opéra ... Lettre de condoléances et de nouvelles.** On observe une lacune de deux années – de mai 1845 à mai 1847 – dans le reste des lettres conservées de Liszt à Massart. Les deux dernières, écrites en 1847 et 1849, se situent dans un nouveau contexte, celui des grandes tournées de Liszt vers l'est de l'Europe. Il est très probable que la correspondance entre les deux amis ne s'est pas interrompue, mais que les lettres, peut-être nombreuses, se sont perdues. Le sujet concernant les enfants de Liszt disparaît des dernières lettres conservées, nous pouvons cependant suivre l'évolution de la situation grâce à une lettre, déjà citée, adressée par Mme Bernard à Liszt, en octobre 1846, dont l'autographe est conservé lui aussi dans le fonds Daniel Ollivier de la BnF. Cette lettre, inédite, est reproduite en complément à la fin de ce chapitre. La présente lettre de Liszt à Massart nous amène à Kiev,

<sup>1780</sup> « vous même » : mots ajoutés au-dessus de la ligne..

<sup>1781</sup> Massart a dû s'acquitter de cette mission. La situation de Liszt est rendue d'autant plus difficile qu'il doit gérer de loin ce problème cuisant. Pour s'adresser à Lamennais, dont l'opinion lui tient particulièrement à cœur, il a recours à deux voies : la voie écrite de sa lettre, et la voie orale confiée à son *alter ego* Massart (lui-même informé par lettres).

<sup>1782</sup> Voir dans les compléments à ce chapitre une instruction légèrement différente donnée par Liszt à sa mère (Lettre à Anna du 6 mai 1845).

<sup>1783</sup> Benacci-Peschier, éditeurs de musique à Lyon (voir notice en note de la Lettre 16 à Massart).

<sup>1784</sup> « des » : mot ajouté au-dessus de la ligne.

où Liszt, venant de Transylvanie, est arrivé à la fin de janvier 1847. C'est là que, à l'occasion d'un concert de bienfaisance où une riche propriétaire avait fait un don particulièrement important, Liszt vient de rencontrer la princesse Carolyne de Sayn – Wittgenstein, qui deviendra la nouvelle compagne de sa vie.

Cher Massart,

Si j'ai tant tardé à vous écrire, n'y cherchez pas d'autre motif que mon aversion de plus en plus prononcée pour tous lieux communs, pour toute banalité [sic] cérémonielle en usage<sup>1785</sup>.

Le malheur qui vous a frappé avec tant de soudaineté m'a brisé la parole, je l'avoue ; mais quelque desséché que vous puissiez supposer mon cœur, croyez que j'ai retrouvé de pieuses larmes pour pleurer cette noble et douce femme qui m'avait fait un abri de sa bonté pendant ces 10 dernières années<sup>1786</sup>.

Quels sont les projets de Léon ? Ma// mère m'écrit qu'il compte faire un voyage d'Italie ce printemps<sup>1787</sup>.

Si par hasard [sic] il changeait de résolution engagez-le à venir me voir à Weymar en juillet. Peut-être réussirai-je à lui être bon à quelque chose.

La distance n'est pas considérable d'ailleurs, et quelque bornés [sic] que soient les ressources de Weymar, je me plais à croire qu'il y passera bien son temps avec moi.

Ma mère à laquelle je viens d'écrire une assez longue lettre vous tiendra au courant de mes projets d'ici là<sup>1788</sup>.

---

<sup>1785</sup> Cette affirmation peut étonner, Liszt mettant d'ordinaire un point d'honneur à respecter les lettres de civilité, à l'occasion des fêtes, du nouvel an, des nominations, des mariages (comme on le verra dans la lettre suivante). Son embarras, ici, pourrait être attribué soit à un sentiment de culpabilité concernant le retard de sa réponse (interruption dans son courrier dû à son voyage lointain et, peut-être, à la rencontre de la nouvelle femme de sa vie), soit à un empêchement plus profond, lié aux lettres de condoléances, que l'on retrouvera dans la lettre à sa mère du 16 décembre 1859, où il lui annonce sur un ton assez conventionnel la mort de son fils Daniel (lettre à Anna n° 8, du 16 décembre 1859).

<sup>1786</sup> Il s'agit de Marie Kreutzer, née Péan en 1783 ; Massart habite chez elle depuis son arrivée à Paris en 1825 à l'âge de 14 ans (voir la lettre à Massart n° 1, et les notices sur la famille Kreutzer dans la biographie de Massart figurant dans l'introduction du ch. 2. 3). On trouve l'annonce de cette mort, survenue le 9 octobre 1846, dans la lettre adressée à Liszt par Madame Bernard dès octobre 1846 (voir plus bas, dans les compléments des Lettres à Massart, série 2). La lettre de Blandine à son père, datée du même mois, y faisait écho : « Je crois qu'on vous a déjà dit que Madame Kreutzer est morte, elle est morte subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante ; cela a fait beaucoup de peine à Mademoiselle Kautz et à ses amis et à moi aussi parce qu'elle nous aimait bien et que nous savons que vous aimiez beaucoup Madame Kreutzer. » (D. OLLIVIER, *op. cit.*, p. 30). Un récit détaillé (en allemand) de cet événement a aussi été adressé par Anna à son fils, dans une lettre datée du 27 novembre 1846 (HAMBURGER, *op. cit.*, lettre A 12, p. 396) : Liszt y apprenait que Massart avait pris les choses en main, car Léon Kreutzer n'avait pu faire face à la situation, trop accablé par le décès brutal de sa mère. La lettre de condoléances de Liszt à Massart est en effet une réponse tardive. Anna de son côté n'a reçu aucune lettre de son fils pendant quatre mois, du 22 octobre 1846 au 11 avril 1847 (HAMBURGER, *op. cit.*, lettre A 16, p. 404). Il s'agit peut-être d'une négligence de Liszt, mais aussi de retards dans l'acheminement du courrier. En effet, on a conservé deux lettres de Liszt de cette période de quatre mois (mais certaines peuvent avoir été perdues) : 10 février, Woronince et 24 février, s.l., écrites en même temps que la présente lettre à Massart, mais reçues par Anna seulement deux mois plus tard ; la lettre suivante de Liszt à Anna, sera datée du 6 juillet, écrite à Constantinople.

<sup>1787</sup> La lettre d'Anna à son fils du 23 mars 1847 confirme que Léon Kreutzer se trouve à cette date en Italie, où il s'est rendu seul. (HAMBURGER, *op. cit.*, lettre A 16, p. 404).

<sup>1788</sup> On a conservé deux lettres de Liszt à sa mère de février 1847 (Hamburger 2000, *op. cit.*, F62 et F63, p. 200). On trouve là un exemple explicite de l'usage qui consistait à adresser nommément une lettre à un destinataire, que l'on

Des retards de libretto ne me permettent pas de songer à la mise en scène de mon opéra avant le printemps 48<sup>1789</sup>. Du reste// je n'en ai presque rien fait jusqu'à présent ; mais vous savez que c'est là le cadet de mes soucis. Un opéra n'existe qu'après la première représentation – sifflé ou applaudi. Les 3 ou 4 années à venir seront j'espère passablement fructifiantes pour moi ; j'en arriverai peu a [*sic*] peu à ne plus dépenser en pure perte et mon temps, et mon argent, et mon talent ; partant à faire meilleure et plus vigoureuse contenance. Si je ne le faisais pas par goût ce me serait encore un devoir afin de ne pas donner de démenti à ce petit nombre de sérieuses sympathies qui se sont attachés [*sic*] à moi et qui sont le meilleur résultat de ma vie, d'ailleurs si encombrée, et si traversée<sup>1790</sup> ...// Quand vous verrez M<sup>lle</sup> Kautz<sup>1791</sup>, rappelez moi très affectueusement à son souvenir. Priez aussi M<sup>lle</sup> Laure Bernard<sup>1792</sup> de m'écrire quelques lignes exactes et sincères (lors même qu'elles devraient être dures) par rapport aux enfans, avant la fin mars à Odessa<sup>1793</sup>, Russie. Quel canard<sup>1794</sup> monstre avez vous donc été faire là bas à propos de mon mariage ? 3 millions ne me charmeraient nullement dans ces conditions là, je vous prie de croire, et Dieu aidant nous n'en serons<sup>1795</sup> jamais réduit aux expédients<sup>1796</sup>.

Adieu cher Massart. Je vous tends la main en ami, et en frère qui n'a ni tendresses ni sensibilités à prodiguer, mais qui vous restera toujours sincèrement attaché et dévoué,

F. Liszt

Kiew, Fevrier 47.

**Autographe** : NAF 25180, f. 64-65 (Quatre pages écrites).

chargeait toutefois de retransmettre autour de lui les nouvelles reçues. Ces lettres n'étaient pas intimes, elles pouvaient être lues à plusieurs.

<sup>1789</sup> Il est question de ce livret d'opéra dans la correspondance échangée entre Liszt et la princesse Belgiojoso (voir ci-dessus la lettre à Massart n. 12, et plus bas la lettre n° 19). En fait, *Sardanapale* ne sera jamais terminé.

<sup>1790</sup> Les années de Liszt à Weimar seront en effet très fécondes : Liszt y réalisera son souhait, souvent exprimé dans ses lettres, de se consacrer à la composition ainsi qu'au rayonnement de la musique de ses contemporains, en abandonnant ses prestations de virtuose.

<sup>1791</sup> Clémence Kautz, ancienne élève de Liszt qui enseignait le piano à Blandine dès 1840 (voir plus haut la lettre à Massart n° 9 du 17 août 1840), épousera par la suite Léon Kreutzer. *Ici, Vier a reconnu ce nom.*

<sup>1792</sup> Mademoiselle Laure BERNARD : enseignante et amie des filles Liszt dans la pension de sa mère, Madame Louise Bernard (voir la notice en note de la Lettre 4 de Liszt à sa mère).

<sup>1793</sup> *Un trait bien noir se trouve sous le mot « Odessa » : on peut l'interpréter soit comme un soulignement, soit comme un trait de séparation avec le paragraphe suivant, qui a été écrit d'une encre plus claire et d'une écriture plus petite, donc peut-être à un moment postérieur.*

<sup>1794</sup> Signification, à l'époque, du mot « canard » : « Fausse nouvelle souvent imaginée de toutes pièces et enflée jusqu'au mélodrame dans les journaux de seconde catégorie » (déf. CNRTL en ligne).

<sup>1795</sup> Comment interpréter ce pluriel ? Sans doute comme un « je », mais ce n'est pas habituel sous la plume de Liszt. Il a peut-être dans l'idée les personnes qui sont financièrement à sa charge : sa mère et ses trois enfants, en plus de lui-même.

<sup>1796</sup> Une rumeur courait à Paris sur un projet de mariage de Liszt avec une riche princesse. Cristina de Belgiojoso avait elle aussi fait allusion à ce bruit, dans la lettre qu'elle adressait à Liszt le 15 janvier 1849 : « Je vous croyais marié, archi-marié ! J'espère que l'attente ne se prolongera pas trop. Je sais que votre fiancée, puisqu'elle n'est pas encore votre femme, est belle, jeune, riche, et fort éprise de vous. Rendez-le lui et ne lui retirez jamais ce que vous lui avez donné une fois. » (*Autour de Madame d'Agoult et de Liszt, op. cit.*, p. 204).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *op. cit.*, XXIII, p. 88

**Description :** Papier blanc, épais et lisse. Format : H : 21,3 cm ; L : 13,9 cm (= 27, 8 cm pré-pliée). Format final : 13,9/7 cm. Marge du haut : première page 6,5 cm (vedette à 4 cm), deuxième 5,5 cm, troisième 5,5 cm, quatrième 3 cm.

Particularités : lettre particulièrement aérée, à l'écriture régulière.

Mention au crayon en haut de la page 1 : « 26 - pour autographe [*sic*] ».

**Absence d'adresse.**

## Lettre 20 – Weymar, 12 Juillet 1849

**Contexte biographique. Liszt installé à Weimar avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein. Mariage de Massart. Lettre de félicitations.** Liszt a continué son périple triomphal jusqu'à Constantinople<sup>1797</sup>, avant de rejoindre pour quelques mois la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein dans sa propriété de Woronince, en Ukraine. La dernière des lettres à Massart conservées date de la période où, à partir de février 1848, il est installé de façon permanente à Weimar pour y exercer ses fonctions de Kappelmeister auprès du Grand-Duc. C'est aussi le moment où commence sa vie de couple avec la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, installée à l'Altenburg avec sa fille la princesse Marie âgée de treize ans, pour qui Liszt va développer une profonde affection paternelle. En septembre 1848, le Tzar a refusé d'autoriser l'annulation du mariage de Carolyne avec le prince Nicolas de Sayn-Wittgenstein, mais la princesse continue à se battre pour rendre possible son mariage avec Liszt<sup>1798</sup>. Celui-ci, qui, en septembre 1847, a mis fin à sa carrière de pianiste virtuose comme il l'avait prévu, est en train de réaliser son projet de se consacrer à la composition.

Weymar 12 Juillet 1849 1849<sup>1799</sup>

Très cher ami,

Vous voici donc marié<sup>1800</sup> ! personne ne saurait vous féliciter plus sincèrement que moi – car personne ne vous porte plus sincèrement envie ! – Le mariage, la famille, - quels plus doux et

<sup>1797</sup> C'est de Constantinople que Liszt écrit à sa mère Anna, le 6 juillet 1847, une lettre conservée à la BnF. Cet autographe figure dans mon corpus (lettre à Anna n° 2) : elle fait le joint entre le groupe des lettres à Massart et celui des lettres à sa mère.

<sup>1798</sup> L'échec, qui surviendra le 22 octobre 1861 à Rome, de la réalisation de ce mariage, fera renoncer définitivement Liszt et Carolyne à la légitimation de leur couple.

<sup>1799</sup> Le quantième de l'année a été biffé de plusieurs traits de plume, puis réécrit, changé en 1849, de la même écriture, qui est celle de Liszt ; l'ensemble de cette date est écrit légèrement en biais, comme un rajout.

<sup>1800</sup> On trouve le même incipit dans une lettre adressée par Liszt dix ans plus tôt à son ami **Pierre ÉRARD** (1794-1855), le célèbre facteur de pianos parisien (voir la notice en note de la Lettre 2 de Liszt à sa mère) : « **Te voilà donc marié, mon cher Erard, et cela heureusement !** » (lettre écrite à Sienna, le 22 avril 1839, publiée dans PINCHERLE, *op. cit.*, 1910, p. 96). L'épouse de Pierre Énard, née Camille Février (1813-1889), gardera des liens amicaux avec Liszt après la mort de son mari (voir plus haut, dans la correspondance de Liszt avec son petit-fils Daniel Ollivier, la lettre n° 4 du 19 janvier 1880). En 1849, la situation personnelle de Liszt a évolué par rapport à ses dernières lettres à Massart, profondément marquées par la rupture avec Marie d'Agoult. Dans sa présente transparait une conviction profonde dans la valeur du mariage, au moment où naît pour lui-même le projet d'épouser, dans un esprit profondément catholique, la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein.

plus nobles buts pour l'homme ! Et combien n'y aspiré-je pas de toutes les forces vives et harmoniques de ma nature ! Ce n'est point l'âtre des cendres refroidi – non – c'est le foyer pur et lumineux d'où s'élancent les grandes pensées, les nobles actions, les célestes dévouemens<sup>1801</sup> !

Mais dites-moi n'ai-je pas rencontré autrefois Madame Massart<sup>1802</sup> ? N'ai-je pas eu même le plaisir de lui donner quelques leçons ? Il me semble me souvenir d'une charmante jeune personne//qui portait le même nom qu'elle et qui est venue<sup>1803</sup> quelquefois rue de Provence<sup>1804</sup>. Quoi qu'il<sup>1805</sup> en soit veuillez lui présenter mes respects et mes félicitations.

Peut être serai-je à même de les lui renouveler [sic] verbalement dans peu ; mais comment dire que je doive l'espérer ou le craindre ? car désormais je ne puis revenir à Paris que proscrit, - ou très heureux<sup>1806</sup> !

En attendant Belloni<sup>1807</sup>, que vous voyez parfois, vous a sûrement fait connaître le mot de l'énigme de ma destinée présente et définitive, qui préoccupe bien au delà de ce qu'il serait désirable pour moi, des puissances très supérieures à ma faiblesse<sup>1808</sup>.

En même temps il a pu vous dire que j'avais plutôt fortifié que négligé mes anciennes habitudes de // travail. Indépendamment des divers morceaux publiés ces derniers 18 mois en Allemagne et à Paris, je tiens tout prêts et achevés mes 2 concertos et une Danse des Morts (Piano et Orchestre) – plus un certain nombre de Lieders et de Chœurs développés (également avec orchestre) – et dans le courant de cet hiver, mon opéra italien (Sardanapale) sera enfin terminé<sup>1809</sup>.

---

<sup>1801</sup> Le mot « dévouements » est clairement lisible, et parfaitement logique dans le contexte de la phrase. Or Vier a écrit « mouvements », sans doute sous l'effet de l'image des grandes pensées qui s'élancent vers le ciel.

<sup>1802</sup> Lambert Massart a épousé, début 1849, **Louise Aglaé MASSON** (1827-1887), une brillante jeune pianiste belge, qui a été engagée à la cour de la duchesse d'Orléans, et deviendra professeur de piano au conservatoire de Paris en 1875 tout en restant une concertiste très appréciée. La tombe du couple Lambert et Aglaé Massart se trouve au cimetière Montparnasse. Ce mariage a été annoncé à Liszt par sa mère dans une lettre du 30 mars 1849 (HAMBURGER, *op. cit.*, A27, p. 424), et vraisemblablement par Massart lui-même. Mais Liszt, installé à Weimar où il est pris par une activité intense, répond avec beaucoup de retard à son courrier.

<sup>1803</sup> Accord fait par Liszt.

<sup>1804</sup> Anna Liszt a habité au n° 63, Rue de Provence, de 1835 à 1840. Liszt y logeait aussi lorsqu'il séjournait à Paris à cette époque.

<sup>1805</sup> La graphie ne permet pas de décider si Liszt a écrit « quoique » en un mot ou en deux.

<sup>1806</sup> « Proscrit » par sa rupture avec Marie d'Agoult, qui rayonne dans le monde culturel parisien et lui est hostile, et « très heureux » si son mariage avec la princesse Carolyne devait se réaliser (voir plus haut la lettre de Liszt à sa mère n°2 du 15 juillet 1850 : « dans peu de mois, avant la fin de l'année, je pourrai vous fixer le jour de l'événement le plus heureux et le seul important et définitif pour moi, mon mariage »). Le retour de Liszt à Paris se fera, avec Carolyne et la fille de celle-ci, la princesse Marie, mais sans mariage, en octobre 1853.

<sup>1807</sup> Liszt ayant mis fin à ses tournées de virtuose, Belloni a quitté ses fonctions d'impresario et de secrétaire en février 1848 (sur Belloni, voir plus haut la lettre à Massart n° 12). Il est retourné vivre à Paris, où il continue à seconder Liszt dans divers domaines, par exemple en aidant Anna dans la gestion de ses affaires.

<sup>1808</sup> Le projet de mariage avec Liszt, qui tient à cœur à Carolyne de S. W., exige d'abord que son union avec le prince de Sayn-Wittgenstein soit annulée par le Tsar et par le Pape. Belloni est au courant de cette situation, ayant vécu avec Liszt et Carolyne à Woronince jusqu'en février 1849 en tant que secrétaire.

<sup>1809</sup> Pour ce projet d'opéra (qui ne sera jamais terminé), voir plus haut la lettre à Massart n° 12.

Je ne vous en dis pas plus long pour aujourd'hui ; mais je n'aurais pu manquer à votre souvenir dans une circonstance aussi importante pour votre bonheur. – Que fait Léon<sup>1810</sup> ? Assurez le bien de ma constante amitié – et pour vous, très cher ami, croyez bien que je vous resterai toujours loyalement dévoué et reconnaissant ...

Bien à vous de cœur,

F. Liszt

12 Juillet 1849 – Weymar.//

Ne<sup>1811</sup> voulez-vous pas me faire le plaisir de m'envoyer par Belloni quelques unes des Publications nouvelles de Léon ? Vous ne sauriez douter du vif intérêt que j'y prends.

Quelle espèce de musiciennes devieñent mes mouches<sup>1812</sup> ? Je vous sais un bien véritable gré des soins que vous leur donnez. Veuillez bien aussi remercier Mademoiselle Kautz de ma part, de ses bontés pour elles ; et parlez moi sans gêne de leurs fausses notes et de leur manque d'oreille.

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 66-67 (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *op. cit.*, LXXV, p. 93.

**Description :** Papier gris-bleu comparable à celui de la lettre 24, mais plus déteint et de dimensions légèrement différentes : H : 21,2 cm ; L : 13,4 x 2 = 26,8 cm. Format final : 13,9/7 cm.

Marge du haut : première page 6,5 cm (vedette à 4 cm), deuxième 5,5 cm, troisième 5,5 cm, quatrième 3 cm.

Particularités : l'écriture est plus soignée, plus grande et plus ovale que dans les lettres précédentes.

**Absence d'adresse.**

À partir de cette date, les lettres de Liszt à Massart, qui ont probablement existé, n'ont pas été retrouvées<sup>1813</sup>.

---

<sup>1810</sup> Léon Kreutzer, voir la lettre à Massart n° 12.

<sup>1811</sup> Il s'agit là d'un *post-scriptum*, qui, selon l'habitude de Liszt, n'est pas signalé explicitement comme tel par la mention « P.S. »

<sup>1812</sup> Graphie incertaine. On peut lire « mouches », mais on pourrait aussi lire « mioches ». On trouve parfois ce dernier mot, assez familier, sous la plume de Liszt. Quant au terme « les « mouches », c'est le petit nom affectueux dont Marie d'Agoult et Liszt appelaient leurs filles. À cette date (juillet 1849), Blandine a treize ans et demi, Cosima onze ans et demi ; elles sont pensionnaires chez madame Bernard et ont toujours mademoiselle Kautz comme professeur de piano. Massart est leur tuteur depuis le conflit de mai-juin 1845, qui a abouti à l'abandon par Marie de son rôle de mère.

<sup>1813</sup> Il en apparaîtra peut-être dans les ventes privées. J'ai découvert trop tardivement pour l'intégrer à ma thèse un autographe conservé à la BnF : Lettre de Franz Liszt à Monsieur Lambert-Joseph Massart, 16 octobre 1841 [Texte manuscrit]. Richelieu – Musique – magasin de la Réserve : LA-LISZT FRANZ-19.

## 2. 3. 8. Compléments : divers textes relatifs à ces 10 lettres de Liszt à Massart [série 2]

2. 3. 8. 1. Engagement de Liszt à payer une pension à Marie d'Agoult pour Blandine, par l'intermédiaire de Massart. Paris, 10 mai 1844<sup>1814</sup>

Complément à l'ensemble des lettres de Liszt à Massart ayant pour objet le conflit avec Marie d'Agoult (lettres n° 11 à 18).

### Éclaircissements sur le destinataire et l'objet de ce document

On peut supposer que ce billet a été remis à Massart, avec copie pour Marie d'Agoult (ou l'inverse). Il n'a pas été classé par Daniel Ollivier parmi les lettres à Marie d'Agoult ni parmi les lettres à Massart (c'est pourquoi je ne l'y ai pas intégré), mais dans l'album des lettres à sa mère et à ses enfants. J. Vier l'a publié dans les appendices de son édition des lettres de Liszt, à la suite de quelques lettres de Marie d'Agoult et de celle de Madame Bernard à Massart qui figure ci-dessous (il s'agit de cinq lettres concernant le conflit qui a opposé Liszt et la mère de ses enfants de mai 1844 à mai 1845).

Ce billet éclaire le contenu des lettres de Liszt à Massart sur la question du financement de la pension de Blandine<sup>1815</sup> : Liszt cessera de verser cette somme à Marie d'Agoult à partir du moment où celle-ci refusera de lui rendre compte de son usage précis.

Je m'engage à verser à Monsieur Massart à partir du 15 mai 1844 de quatre mois en quatre mois la somme de mille francs, savoir trois mille francs par an ; laquelle somme, destinée à l'éducation de ma fille Blandine, devra être remise entre les mains de Madame la Comtesse d'Agoult, Paris le 10 mai 1844.

F. Liszt

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25179, f. 104 (Une seule page écrite, la deuxième étant blanche)

**Publications antérieures** : Jacques VIER, *op. cit.*, p. 158 (Appendice II, E) ; GUT-BELLAS, *op. cit.*, p. 1105, n. 2.

## 2. 3. 8. 2. Échange de lettres entre Liszt et ses deux filles début mars 1845

### *Compléments à la lettre n° 12 de Liszt à Massart - Gibraltar, 6 mars 1845*

---

<sup>1814</sup> Dans sa lettre à Marie d'Agoult du 11 mai 1844, Liszt précise davantage les dispositions qu'il prend sur le plan financier : « Avant de partir à Paris, je placerai 30 000 frs pour les enfants [...] de la manière la plus sûre et la plus avantageuse - avocat et notaire consultés. Cette somme ira s'augmentant peu à peu j'en ai la conviction et j'espère qu'aucun d'eux ne se fera jamais besoin d'une aumône quelconque, pas même de la vôtre. » (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1004).

<sup>1815</sup> Rappelons que Blandine a été mise en pension chez madame Louise Bernard dès le 12 mai 1844, d'après le *Journal* de Marie d'Agoult (DUPÉCHEZ, *op. cit.*, 1990, t. 2, p. 239). Liszt acceptait la proposition de Marie d'A. sur ce sujet (Lettre de Liszt du 12 mai 1844, dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1005).



Ces lettres échangées entre Liszt et ses filles, Blandine et Cosima, encore enfants, méritent d'être mises en relation avec ses lettres à Massart de l'année 1845. C'est la période où les relations, de plus en plus tendues entre Liszt et Marie d'A., aboutiront à l'abandon par celle-ci de sa fonction de mère en mai 1845. Les deux premières sont très difficiles à trouver aujourd'hui.

Les 5 et 6 mars 1845, Liszt, en transit à Gibraltar, écrit simultanément plusieurs lettres qui sont parvenues jusqu'à nous. Celle qu'il adresse à Lambert Massart le 6 mars figure ci-dessus sous le numéro 12. On y lit : « [Ci joint quelques mots pour Blandine](#) ». Ces mots, nous pouvons les découvrir dans l'édition de la correspondance de Liszt et de sa fille aînée réalisée par Daniel Ollivier en 1936<sup>1816</sup>. L'ouvrage est épuisé et les lettres n'ont pas connu de nouvelle édition. Il est donc utile de reproduire ici, dans le contexte familial évoqué par les lettres de Liszt à Massart, cette lettre de Liszt à Blandine, datée du 6 mars, ainsi que la réponse de Blandine, non datée.

Le même jour, Liszt écrit aussi à Cosima, comme il le fait souvent selon l'usage de l'époque dans les correspondances familiales<sup>1817</sup>. Cette lettre-là a bénéficié d'une publication moins restreinte, puisqu'on la trouve dans deux éditions. La première, réalisée par Marcel Herwegh dans *Au soir des Dieux*, en 1933, est épuisée et manque de rigueur<sup>1818</sup> ; la deuxième publication, plus récente (1996), est due à Klára Hamburger dans *Franz Liszt, Lettres à Cosima et à Daniela*, ouvrage scientifique plus fidèle au manuscrit<sup>1819</sup>. Si je reproduis ici une lettre correctement rééditée, c'est pour fournir l'ensemble complet de cet échange de lettres, auquel il ne manque que la réponse de Massart.

#### ***a - Lettre de Liszt à Blandine (9 ans)***

Gibraltar, 5 mars 1845

Chère enfant<sup>1820</sup>,

Je ne vous reverrai point aussitôt [*sic*] que mon cœur le désirerait, car mon voyage devra nécessairement traîner en longueur. La meilleure consolation au chagrin que j'en éprouve c'est vous qui me la donnez par votre application à vos devoirs et à vos progrès. Ma mère, Madame Bernard et M. Massart m'ont fait un grand plaisir en m'en informant. De mon côté, soyez-en sûre, je n'épargne non plus ni peine ni travail pour qu'un jour votre nom vous

---

<sup>1816</sup> L'échange de lettres entre Blandine et son père a été édité par Daniel OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 24 et 25 (ouvrage épuisé).

<sup>1817</sup> Voir ch. 1. 3. 2. sur les manuels épistolaires.

<sup>1818</sup> HERWEGH, *op. cit.*, 1933, p. 133. La destinataire y est simplement désignée par l'expression « [Chère enfant](#) », qui peut prêter à confusion, car Blandine est désignée de la même façon. La publication de cette lettre que l'on trouve dans l'édition française de WALKER (*op. cit.*, t. 1, 1989, p. 432), reproduit simplement l'édition de Marcel Herwegh.

<sup>1819</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 1996, p. 23.

<sup>1820</sup> On comprend que l'appellatif mis en vedette (c'est-à-dire l'en-tête de la lettre) « [Chère enfant](#) » désigne Blandine et non Cosima grâce à quatre indices : le premier, c'est la présence de cette lettre dans l'édition par Daniel Ollivier de la *Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier*, le deuxième, l'annonce d'une lettre à Blandine dans la lettre de Liszt à Massart (lettre à Massart n.° 12), le troisième, le contenu même de la lettre (seule Blandine est pensionnaire chez madame Bernard à cette date), et le quatrième, l'existence d'une autre lettre de Liszt adressée le même jour à Cosima, avec en vedette l'appellatif « Chère Cosimette », selon l'édition de Klára Hamburger.



donne droit aux égards et à la bienveillance de ceux qui vous connaîtront<sup>1821</sup>. Continuez ainsi, chère enfant, grandissez et fortifiez-vous par l'intelligence et le cœur. Plus tard vous recueillerez les fruits d'une bonne éducation et vous apporterez à ma vie sa meilleure part de bonheur.

Écrivez-moi bientôt ; dites-moi où en sont vos études diverses, est-ce encore Mademoiselle Kautz<sup>1822</sup> qui vous donne les leçons de piano ? Dites-lui bien des choses de ma part, et remerciez-la pour moi et pour vous des soins qu'elle prend d'une pauvre mioche de votre espèce.

Je voudrais savoir aussi quelle est l'occupation qui vous plaît le plus et à laquelle vous vous adonnez avec le plus de goût.

Cultivez-vous toujours le petit bout de jardin que je connaissais ? Je voudrais bien vous envoyer de belles fleurs d'Espagne, mais elles se gâteraient dans le trajet et les plus belles gèleraient dans votre parterre. Mais comme je désire cependant que vous vous souveniez de ma fête je demanderai à *Gran-maman* qu'elle vous envoie quelques rosiers le 2 avril<sup>1823</sup>.

Adieu, chère enfant, priez pour moi et que les bénédictions du Ciel reposent toujours sur vous.

**Publiée dans :** OLLIVIER, *Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier*, Grasset, Paris, 1936, p. 25.

***b - Réponse de Blandine à son père [mars 1845]***<sup>1824</sup>.

Mon cher Papa,

Je suis bien fâchée de ne pas pouvoir vous voir. Je tâcherai de bien m'appliquer à mes devoirs pour vous faire plaisir et vous consoler quand vous aurez du chagrin. J'apprends la grammaire, l'histoire de France, la géographie, l'histoire ancienne, le catéchisme et l'histoire sainte, l'anglais et le solfège. Ce qui m'amuse le plus c'est l'anglais et l'histoire ancienne.

---

<sup>1821</sup> Cette phrase apporte un éclairage supplémentaire sur l'objectif poursuivi par Liszt durant ses années de « vie de saltimbanque » : certes, en ne s'épargnant personnellement « ni peine ni travail », il compte assurer à ses trois enfants la sécurité matérielle grâce aux recettes de ses concerts. C'est une chose connue. Or, dans cette lettre, on découvre qu'il espère aussi tirer un autre bénéfice de son intense activité musicale : la gloire remportée par lui dans le monde pourra rejaillir sur ses enfants, qui portent son nom, compensant ainsi le handicap de leur naissance hors mariage, privée de la noblesse de leur mère, la comtesse Marie d'Agoult. En conquérant le statut de musicien éminent (il était trop modeste pour s'octroyer à lui-même le titre de « génie »), il assurerait ainsi au nom de « Liszt » une position reconnue dans la nouvelle aristocratie constituée par les artistes. Cette reconnaissance de leur père devrait faciliter à ses enfants une réussite sociale future, qu'il leur demande de mériter aussi par leurs propres efforts.

<sup>1822</sup> Mademoiselle Kautz : professeure de piano de Blandine (voir lettre à Massart n° 9).

<sup>1823</sup> Le 2 avril on fête Saint François de Paule (1416-1508), ermite, fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs. Après la mort de Blandine, en 1863, Liszt composera deux pièces pour piano se référant à ses deux saints patrons, comme l'indiquent les titres : *Saint-François d'Assise prêchant aux oiseaux* et *Saint-François de Paule marchant sur les flots (Deux légendes, S 175)*. Saint François d'Assise (x – 1226), fondateur de l'ordre des frères mineurs (Franciscains) a sa fête le 4 octobre.

<sup>1824</sup> Date déduite de celle de la lettre de Liszt (5 mars) et de la phrase de Blandine au futur « je prierai encore plus le jour de votre fête » (2 avril). On remarquera que Blandine répond point par point à la lettre de son père. On apprenait, dans l'éducation des enfants, l'art de rédiger des lettres, et nous pouvons supposer que les lettres de Blandine étaient relues par une enseignante.

C'est toujours Mademoiselle Kautz qui me donne des leçons de piano. Je joue maintenant les études de Cramer. Je reprendrai bientôt mon petit jardin, jusqu'ici il a fait trop froid pour le cultiver. Je prie tous les jours pour vous et je prierai encore plus le jour de votre fête. Maman se porte bien, je l'ai vue avant-hier et Cosima et Daniel aussi. J'ai vu Grand-Maman hier ; c'est elle qui m'a apporté votre lettre qui m'a fait beaucoup de plaisir. Mademoiselle Kautz m'a chargée de vous dire qu'elle me donne ses leçons avec beaucoup de plaisir parce qu'elle a beaucoup d'amitié pour vous et pour moi. Ludovie<sup>1825</sup> est bien gentille pour moi, je l'aime toujours beaucoup. Adieu, mon cher papa, je vous embrasse de tout mon cœur. Ta fille qui vous aime<sup>1826</sup>.

Publiée dans : D. OLLIVIER, *Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier*, Grasset, Paris, 1936, p. 26.

*c – Lettre de Liszt à Cosima (7 ans)*<sup>1827</sup>

Gibraltar, 5 mars 1845

Chère Cosimette<sup>1828</sup>,

Grand-Maman m'écrit que vous parlez souvent de moi et que mon souvenir vous est présent chaque jour. Ce m'est une bien douce pensée, je vous assure, et je ne veux pas manquer de vous le dire. Dans peu de mois je vous reverrai ; si même je ne pouvais revenir à Paris, Grand-Maman vous conduira quelque part où je serai, soit en France, soit en Allemagne<sup>1829</sup>. Ce petit voyage fera du bien à votre santé que je voudrais tant voir se fortifier<sup>1830</sup>. Mais en attendant, vous pouvez me faire un grand plaisir. Écoutez, mes enfants, le 2 avril c'est la St François, ma fête, et je désire que vous la fêtiez<sup>1831</sup>. Tâchez que Blandine obtienne un congé

---

<sup>1825</sup> Personne non identifiée, peut-être une camarade de pension.

<sup>1826</sup> *Sic* : Blandine mélange le tutoiement et le vouvoiement dans une même phrase, ce qui n'est pas admis grammaticalement.

<sup>1827</sup> Cette lettre a sans doute été confiée, elle aussi, à Massart.

<sup>1828</sup> « Cosimette » : abréviation affectueuse pour « Cosima ». K. Hamburger, certainement fidèle au manuscrit, met cette expression en « vedette » (c'est-à-dire en en-tête), précisant ainsi la destinataire de la lettre, qui est Cosima, tandis que M. Herwegh écrit : « Chère enfant », ce qui est imprécis et pourrait prêter à confusion, quoique le contenu de la lettre « Tâchez que Blandine obtienne un congé ... » permette de comprendre que cette « chère enfant » à qui Liszt s'adresse n'est pas Blandine, mais sa sœur.

<sup>1829</sup> Ce projet est exprimé aussi dans la lettre à Massart du 6 avril. Liszt fera bien un saut à Paris en décembre 1845, mais sans aller voir sa mère ni ses enfants. Sa mère ira le retrouver, seule, à Weimar en janvier 1850, et il ne reverra ses enfants qu'en octobre 1853, à Paris, accompagné de Carolyne de Sayn-Wittgenstein.

<sup>1830</sup> Cosima était de santé plus fragile que sa sœur, raison pour laquelle Liszt sera réticent à la mettre en pension à la rentrée de 1846 ; mais Cosima, grâce à ses demandes insistantes, finira par obtenir gain de cause (cette insistance de Cosima est relatée par Anna à son fils dans sa lettre du 7 octobre 1846 (HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A 11, p. 393).

<sup>1831</sup> À cette époque, à la différence d'aujourd'hui, c'est la personne qui fête son anniversaire ou son saint patron qui envoie à cette occasion à ses familiers des lettres de vœux, voire des cadeaux (voir ch. 1. 3. 2. sur les manuels épistolaires.).

de Madame Bernard et allez tous les trois à la messe le matin. Si l'église de St-Vincent-de-Paul, rue Montholon<sup>1832</sup> est encore ouverte, allez là ; j'y ai bien prié autrefois. Le restant de la journée, promenez[-vous] en voiture et jouez à cœur joie. Grand-Maman vous donnera des fleurs et des joujoux ; et le soir invitez à dîner Madame Seghers<sup>1833</sup> et qui vous voudrez, et puis vous m'écrirez, ou me ferez écrire si vous n'êtes pas encore assez avancée en calligraphie, le récit de votre journée<sup>1834</sup>.

Cherchez sur votre carte géographique Gibraltar, c'est de là que je vous écris. Le 2 avril, je serai à Grenade<sup>1835</sup>. Que votre pensée vienne m'y retrouver et qu'un reflet de la mienne rayonne doucement sur vos têtes candides !

Adieu, chère Cosimette ; embrassez Dum-Dum<sup>1836</sup>, et puissiez-vous être heureuse en restant toujours douce et bonne.

Je vous embrasse tendrement,

F. Liszt

**Publiée dans :** HAMBURGER, *Franz Liszt, Lettres à Cosima et à Daniela*, Mardaga, Liège, 1996, p. 23.

### 2. 3. 8. 3. Lettres de Liszt à sa mère sur la question des enfants (extraits)

Compléments aux lettres de Liszt à Massart n°14 (Marseille, 29 avril 1845), n° 15 (Marseille, 2 mai 1845) et n° 17 (Lyon, 17 mai 1845).

#### **Intérêt de ces lettres : complémentarité avec les lettres adressées à Massart. Confiance de Liszt en sa mère.**

Les lettres envoyées par Liszt à Anna, parallèlement à celles qu'il adresse à Massart en avril-mai 1845, lors de sa remontée vers le nord après sa tournée en Espagne, ont été heureusement conservées. Elles nous offrent un précieux complément aux lettres adressées à Massart, l'ensemble nous permettant de suivre avec précision l'évolution du conflit opposant à cette période Liszt et Marie d'Agoult.

---

<sup>1832</sup> Jusqu'en 1835, Liszt a habité avec sa mère au n° 7 bis, rue Montholon (Faubourg Poissonnière), en face de la chapelle Saint-Vincent-de-Paul. Il ne s'agit pas de l'église actuelle du même nom, située place Franz-Liszt (10<sup>ème</sup> arrondissement), qui a été construite plus tard, entre 1831 et 1844 (date de son ouverture). Il avait passé des journées entières dans cette chapelle dès 1828, après sa séparation forcée d'avec Carolyne de Saint-Cricq, son premier grand amour de jeunesse. Durant deux années de dépression et de délire mystique, « il passa de longues heures prostré sur les dalles froides de Saint-Vincent-de-Paul, et aspira de nouveau à se faire prêtre » (A. WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989, p. 139). Son ami le musicien Chrétien Urhan (1790-1845) y tenait les orgues. L'allusion à cette église, avec sa charge émotionnelle, reste certainement opaque pour Cosima, mais pas pour Anna Liszt, à qui Liszt s'adresse aussi, à travers cette lettre à la petite Cosima.

<sup>1833</sup> Madame Herminie Seghers, née Vial, pianiste, ainsi que son mari, François Seghers (1801-1881), violoniste et chef d'orchestre belge, donnaient des cours de piano à Cosima. Ils sont amis de Liszt et de sa mère.

<sup>1834</sup> L'organisation pour sa fête, demandée par Liszt à Cosima, s'adresse certainement, en réalité, à Anna Liszt. Les lettres étaient souvent lues à plusieurs, selon l'usage de l'époque, surtout quand elles concernaient un groupe familial (voir chapitre 1. 3. 2. sur les manuels épistolaires). Cosima, qui va sur ses sept ans et demi, n'est pas encore scolarisée comme sa sœur dans la pension de madame Bernard (elle l'y rejoindra à la rentrée 1846), comme nous l'avons déjà dit, mais on lui donne les premiers rudiments d'instruction à la maison, selon l'usage de l'époque dans les milieux aisés.

<sup>1835</sup> A. Walker signale qu'à cette date, Liszt était à Valence (*op. cit.*, *ibid.*).

<sup>1836</sup> Daniel Liszt (presque 6 ans) était surnommé « Dumm-Dumm » dans son enfance (Hamburger ne lit pas le doublement du -m-). Plus tard, on lui donnera le sobriquet de « Choca ». Voir ch. 2. 2. lettre n°1, introduction.

*a - Lettre de Liszt à sa mère de Marseille, le 27 avril 1845*

« Je n'ai qu'à vous remercier de tout cœur de votre lettre et de la conduite si sagement négative que vous avez tenu envers Mad. d'A [goult]. Agissez toujours dans le même sens et informez moi directement de tous les détails. Peu à peu les difficultés s'aplaniront naturellement je l'espère, mais pour cela il est absolument nécessaire que j'intervienne directement dans les questions importantes relatives à ces enfants lesquels lesquels, portant mon nom, n'ont en définitive de véritable appui qu'en moi./Leur mère, lors même qu'elle n'aurait pas aussi imprudemment qu'elle l'a fait, rompu les rapports raisonnables qui devaient continuer à exister entre elle et moi, serait en tout cas incapable de leur assurer un avenir à cause de sa position forcée avec son mari et sa famille. Ce qu'elle voudra ou pourra faire dans leur intérêt, soit maintenant soit plus tard doit rester entièrement subordonné à son bon plaisir. Je ne voudrais certes pas les priver de l'héritage plus ou moins probable qu'elle aura la faculté de leur assurer, mais il est tout à fait de ma dignité bien entendue de ne faire aucune démarche à cet égard et d'ignorer même en quelque façon les déterminations prises par Mad. d'A [goult]. [...] Je viens d'écrire à Massart relativement aux pourparlers sur Cosima.<sup>1837</sup> Mon intention positive est qu'elle demeure chez vous pendant un an ou deux encore et je suis décidé à refuser le prix de la pension que Mad. d'A. me demandera peut-être pour elle. Je ne vois aucun avantage à séparer ces deux enfants et à vous les ôter ; ils resteront donc chez vous. »

Publiée dans : HAMBURGER, *op. cit.*, F49, p. 169.

*b - Lettre de Liszt à sa mère de Marseille, le 3 mai 1845*

« Chère mère,  
Par ma dernière lettre vous avez déjà vu que mon parti était entièrement pris à l'égard de Mme D'[Agoult] - Je garderai toujours vis à vis d'elle, toute réserve et tout silence. Sa conduite est trop inexplicable pour moi que j'en puisse ou veuille en avoir une opinion quelconque. / Quant à Blandine et à Cosima, elles doivent toutes deux rester où elles sont ; l'une chez Mme Bernard et l'autre chez vous. Je joins à ces lignes ma réponse à la lettre que Mme Bernard vient de m'adresser ; faites-la lui porter immédiatement. Par le précédent courrier j'ai répondu explicitement à Massart et écrit dans le même sens à Mme d'A. --/ Si d'après cela elle persiste à prendre les enfants chez elle, j'opposerai violence à violence et viendrai à Paris pour les emmener tous les trois soit à Cologne, soit ailleurs. Mais j'espère qu'elle ne me forcera pas à recourir à cette pénible extrémité, et qu'un rayon de sens commun lui viendra en aide. / Ce qu'elle veut bien dire ou ne pas dire sur mon compte est absolument comme non venu pour moi personnellement. Si jamais je songeais à me justifier, j'en appellerai simplement de son opinion d'aujourd'hui à celle qu'elle a exprimé

---

<sup>1837</sup> Il s'agit de la lettre n° 14 à Massart écrite le même jour (27 avril). Il ressort de ces lettres que Marie d'Agoult aurait, à cette époque, projeté de retirer Cosima à la garde d'Anna Liszt pour la mettre en pension, et de prendre Blandine chez elle, en la retirant à Madame Bernard. Liszt, n'approuvant pas ces changements, refuse d'assumer les frais qui en résulteraient.

mille fois pendant dix ans ! Mais il ne s'agit pas de cela. / Dites à Mme Bernard de garder Blandine, et de votre côté gardez Cosima, et essayez patiemment les foudres de la rue des Mathurins ; ils ne tuent guère. / J'espère encore que tout ceci s'arrangera pacifiquement. Elle n'a rien à gagner en poussant les choses aux dernières limites, et pour moi, elle m'a mis dans la plus complète impossibilité de céder. / Ecrivez moi bientôt, F. Liszt »

Publiée dans : K. HAMBURGER, *op. cit.*, F50, p. 174.

***c - Lettre de Liszt à sa mère d'Avignon le, 6 mai 1845***

« Je vous enverrai sous peu copie d'un mémoire d'avocat excellent relatif à la question des enfants qui fixe toutes mes incertitudes à cet égard. Vous le communiquerez à Massart et le garderez chez vous<sup>1838</sup>. / J'attends votre réponse ainsi que celle de Massart à Lyon. / J'espère qu'elles seront de nature rassurante, et qu'il n'y aura nullement lieu que j'aille à Paris dans ce moment où je n'y ai absolument rien à faire. [...] Vous avez appris qu'on vient de me donner la croix de la légion d'honneur. La manière dont cela s'est fait est [on] ne peut plus flatteuse pour moi. J'envoie à Massart copie des deux documents ministériels. Si vous êtes curieuse de les connaître demandez-lui communication. »

Publiée dans : HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, F51, p. 177.

**2. 3. 8. 4. Lettres de Madame Bernard à Massart et à Liszt (1845-1846)**

Deux lettres de Madame Bernard sont parvenues jusqu'à nous. Elles sont toutes les deux conservées dans le fonds Daniel Ollivier de la BnF. La première a déjà été publiée par J. Vier, la deuxième était restée inédite jusqu'à ce jour<sup>1839</sup>.

***Lettre de Mme Bernard à Massart - Paris, 5 juin 1845<sup>1840</sup>.***

**Contexte : abandon par Marie d'A. de ses fonctions de mère, Massart tuteur des enfants. Intérêt de la lettre : le point de vue mesuré d'un tiers.**

Cette lettre nous permet de connaître le point de vue d'un tiers sur le conflit opposant Liszt et Marie d'Agoult au sujet de l'éducation de Blandine. Elle témoigne de la décision catégorique prise par Marie d'Agoult, début juin 1845, de ne plus revoir ses enfants, en réponse aux conditions posées par Liszt.

---

<sup>1838</sup> Il s'agit du rapport demandé par Liszt à l'avocat Lecourt installé à Marseille, voir la lettre à Massart n° 17, envoyée le 17 mai de Lyon. À la fin de cette lettre, postérieure à celle-ci adressée à Anna, Liszt demande à Massart de prendre copie de ce rapport et de lui renvoyer l'original. Il y a là une petite divergence.

<sup>1839</sup> Toutes les deux sont transcrites ici par mes soins.

<sup>1840</sup> L'écriture de la date est ambiguë, on peut aussi bien lire 1843 que 1845. Or seule l'année 1845 est cohérente avec les autres sources constituées par la correspondance de Liszt avec Marie d'Agoult et avec Massart. Vier s'est donc trompé en transcrivant : « 1843 », date qui a pu mal orienter les biographes.

Celles-ci sont exprimées dans plusieurs des lettres adressées par Liszt à Marie d'Agoult ainsi qu'à à Massart en mai 1845<sup>1841</sup> : Cosima (sept ans) devait rester chez Anna Liszt, et Blandine (neuf ans) dans le pensionnat aristocratique de Madame Bernard, sans que Marie d'Agoult intervienne dans le financement de leur éducation, et sans qu'elle prenne Blandine chez elle. Le 2 mai, de Marseille, Liszt a justifié ainsi le refus qu'il oppose à cette dernière proposition : « [...] car je ne puis absolument plus ignorer que vous allez disant à tout venant les plus folles et sottises sur mon compte. [...] Ces lignes] n'ont d'autre but que de vous demander si vous croyez sérieusement qu'il puisse me convenir que Blandine soit élevée chez vous, tant que vous garderez vis-à-vis de moi le pied armé de guerre à tout prix<sup>1842</sup> ». Le 15 mai, de Lyon, il a informé Marie d'Agoult de sa décision de lui enlever la gestion des sommes allouées par lui à la pension de Blandine : « [qu'il ne pourra jamais entrer dans mes convenances que vous déboursiez un Centime pour l'éducation de ces enfants ...] j'écrirai à Madame Bernard pour la prévenir qu'à l'avenir toutes les dépenses faites par Blandine seront payées directement par Massart ou ma mère. » (copie envoyée à Massart)<sup>1843</sup>, ainsi que Massart lui-même : « Voilà dans quels termes la question doit rester ; j'attends la réponse de M<sup>me</sup> D'A. pour écrire à M<sup>me</sup> Bernard, que je vous prie de prévenir auparavant de ma position bien arrêtée. Quoique votre dernière lettre, ainsi que celle de M<sup>me</sup> D'A., soient rassurantes, je crains toujours un orage ... que je suis, d'ailleurs, décidé à essayer<sup>1844</sup>. »

L'orage a éclaté. En effet, dans sa lettre à Liszt du 3 juin 1845, Marie d'Agoult déclare : « Désormais, monsieur, vos filles n'ont plus de mère. [...] Veuillez donner directement vos ordres à Madame Bernard ; j'irai demain dire adieu à Blandine en priant Dieu qu'il laisse à son front l'empreinte du dernier baiser maternel<sup>1845</sup> ». Deux jours plus tard, la lettre de Madame Bernard à Massart fait écho à cette déclaration.

La grande discussion me semble terminée Monsieur. M<sup>me</sup> d'Agoult me rend ma parole, elle va à d'autres devoirs et ne reverra plus Blandine qu'une dernière fois avant son départ<sup>1846</sup>. M<sup>me</sup> d'Agoult s'exagère à elle-même les conséquences du parti pris par Mr Liszt dans cette circonstance grave. Elle est pleine d'indignation et de colère, il se mêle une vraie souffrance à son orgueil blessé, cet orage s'apaisera et plus tard elle pourra peut-être revenir à ses enfants avec une tendresse plus // sage et plus vraie – la haute intelligence qui ne lui a donné jusqu'ici que le courage de ses fautes, lui ouvrira sûrement un jour les yeux sur les moyens

---

<sup>1841</sup> Voir ci-dessus lettres à Massart n° 15 à 17.

<sup>1842</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1111.

<sup>1843</sup> Copie insérée dans la lettre à Massart n° 17, du 17 mai 1845 (voir ci-dessus), la lettre originale se trouvant dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1111, l. 535, autographe NAF 25177, f. 157- 159.

<sup>1844</sup> Lettre à Massart n° 17.

<sup>1845</sup> Lettre de Liszt à Marie d'Agoult. GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 113, l. 536, autographe NAF 25179, f. 109-110 ; un autre extrait de cette lettre figure plus haut, en note, dans l'introduction à la deuxième série des lettres à Massart. Les deux filles ne reverront leur mère qu'en janvier 1850, à la suite d'une escapade qui leur coûtera cher, leur père les retirant sans délai du pensionnat de Madame Bernard (voir plus haut la lettre de Liszt à sa mère n° 4 – Weimar, 25 mars 1850).

<sup>1846</sup> Marie d'Agoult quittait Paris chaque été, pour la campagne ou pour un voyage, comme la plupart des personnes de la haute société. Elle avait prévu de retirer Blandine à Madame Bernard pour l'emmener avec elle en vacances, mais vient d'y renoncer à la suite des exigences de Liszt, et de rompre définitivement avec ses filles.

de s'acquitter envers ses enfants du tort qu'elle leur a fait dans leur naissance et de se relever dans l'estime de quelques uns. je le souhaite bien sincèrement car pour ma part je ne puis pas m'aguérir [*sic*]<sup>1847</sup> à la pensée de voir déposséder ainsi une mère de ses droits – et cependant je l'en reconnais indigne en ce moment. //

Voici Monsieur la note de Blandine voudrez vous bien prendre sur le total la somme qui vous est due et que je crois s'élever à 395<sup>1848</sup> f sauf erreur.

J'espère que vous voudrez maintenant exercer vos droits de tuteur<sup>1849</sup> auprès de Blandine et pour notre part, nous<sup>1850</sup> serons toujours heureuses de cette occasion de conserver des rapports affectueux avec vous.

L. Bernard née de la Grave

ce 5 juin 1845

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25179, l. 54, f. 124-125 (Trois pages écrites, la quatrième étant blanche).

**Publications antérieures :** Jacques VIER, *op. cit.*, 1950, Appendices E, p. 157.

**Description :** Description. Papier encadré de noir.

Format page 16/10 cm.

En haut « à Mr Massart » 54.

Particularités : présentation très soignée, avec des marges importantes, des lignes bien parallèles et espacées, une écriture énergique et régulière.

**Absence d'adresse.**

### *Lettre de Madame Bernard à Liszt, Paris 10 octobre 1846<sup>1851</sup>*

Durant les deux années lacunaires dans la correspondance de Liszt avec Massart (mai 1845 – février 1847), on possède une lettre adressée par Mme Bernard à Liszt, en octobre 1846, qui permet de suivre l'évolution de la situation des enfants du couple. Cosima a rejoint sa sœur dans le pensionnat de Madame Bernard le 5 octobre 1846<sup>1852</sup>, et Daniel (sept ans) reste seul chez sa grand-mère, tout en suivant, en tant qu'externe, les cours dispensés par monsieur Harlez, chez qui il sera mis en pension deux ans plus tard. L'épisode du chagrin de Daniel séparé de ses sœurs donnera lieu à un autre récit, plus pittoresque, rédigé par d'Anna Liszt, dans la lettre qu'elle adresse à son fils le 27 novembre 1846 : « Il n'est pas insensible. Il l'a bien montré lors du départ de ses sœurs pour le pensionnat. Je craignais qu'il ne tombe malade. Il les réclamait sans cesse, parlait de rejoindre Blandine et Cosima. Je lui expliquai que cela n'était pas possible, que seules

---

<sup>1847</sup> « aguerir » : lecture incertaine mais probable ; Vier a laissé un blanc.

<sup>1848</sup> Lecture incertaine : 393 réécrit en 395 ?

<sup>1849</sup> Après la rupture survenue entre Liszt et Marie d'Agoult mi-avril 1844, cette dernière a choisi Massart comme tuteur de Blandine. Rappelons qu'elle avait d'abord songé à Lamennais, puis à Louis de Ronchaud ou à son frère Maurice de Flavigny. (Voir ci-dessus la lettre à Massart n° 17 – Lyon, 17 Mai 1845).

<sup>1850</sup> « nous » : par ce pluriel, Madame Bernard associe sans doute à sa lettre les autres enseignantes intervenant dans son pensionnat. Peut-être sa fille, Mademoiselle Laure, en fait-elle déjà partie : elle y exercera en tout cas à la rentrée 1846 (voir la lettre suivante), et sera amèrement regrettée par Blandine cinq ans plus tard, lors du drame de l'hiver 1850 (voir la lettre de Liszt à Anna déjà citée ci-dessus).

<sup>1851</sup> L'édition GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, fait silence sur cette lettre de Madame Bernard, qui est donc restée inédite.

<sup>1852</sup> Voir les informations détaillées sur ces événements familiaux dans la lettre d'Anna Liszt à son fils, d'octobre 1846 (HAMBURGER, A11, p. 393).



les filles étaient admises dans cette maison. « Eh bien ! mets-moi donc une robe et un chapeau de Cosima et je serai aussi une fille ...<sup>1853</sup> ! » Anna ajoute qu'elle a demandé à Madame Bernard de bien vouloir expliquer elle-même à Daniel l'impossibilité d'accéder à son désir, intervention qui a convaincu l'enfant. Quelques jours après cette rentrée scolaire, la directrice rassure Liszt sur cet incident, lui fait un rapport bienveillant et approfondi sur ses filles et lui annonce la mort de Madame Kreutzer, la femme du violoniste Auguste Kreutzer, chez qui vivait Massart, et qui était aussi une amie d'Anna Liszt<sup>1854</sup>.

Monsieur

Est ce que cet hyver [sic] ne vous ramènera pas un peu à Paris où vous avez des intérêts si chers ? Je ne vois pas vos enfants<sup>1855</sup> réunis sous la protection de votre bonne mère sans songer à tout ce que le sort vous enlève de consolation en vous éloignant d'eux. Blandine vous a raconté comment Daniel désolé de voir partir ses sœurs, avait tenté de mériter par sa sagesse et d'obtenir par des prières de venir ici en pension. Il fallait voir la tristesse de Madame votre mère en me racontant que ce pauvre enfant avait renoncé à ses jeux, à sa turbulence naturelle, pour prouver qu'il pouvait être élevé dans la même maison que ses sœurs. M<sup>me</sup> Liszt a eu recours à moi pour ôter tout espoir à Daniel et cette mission m'a beaucoup coûté à remplir – Enfin// le sentiment masculin aidant, je suis parvenue à prouver à votre fils qu'il s'amoindrirait et ne serait jamais propre à rien si nous le gardions avec nous. Immédiatement après notre entretien Daniel a repris ses allures vigoureuses et ses bons rires et le dîner entre ses deux sœurs a été tout à fait joyeux. M<sup>me</sup> Liszt a ramené au gîte un enfant consolé et bien disposé à tout remettre sens dessus dessous chez elle comme par le passé. De tout cela il m'est resté un redoublement d'affection pour Daniel que j'aimais déjà beaucoup. Cosima s'est tout de suite faite des nôtres. C'est une bonne et douce petite fille, très aimante et dont l'esprit<sup>1856</sup> l'intelligence s'ouvre facilement à l'enseignement. Sa santé est très bonne et votre mère elle même paraît rassurée sur ce point. Blandine est toujours intelligente et charmante, son esprit s'élève à tout, vous suit sur tous les sujets, nous avons à la préserver pour l'avenir de la mobilité d'imagination qui pourrait l'égarer, si le côté moral et sérieux de son éducation restait inachevé. Elle est facilement touchée de ce qui est beau et saint. Sa conscience est délicate ; mais il faut nous le dire souvent// entre nous il lui est resté des souvenirs qui parlent puissamment à son imagination et la tendresse filiale dont elle entretient à présent le foyer, le nourrissant de ses rêves à elle, laisseront [sic] après tous nos soins une pente encore pleine de périls. L'image altière, élégante, spirituelle railleuse de

---

<sup>1853</sup> Traduction française – assez libre – réalisée par Robert BORY (dans son ouvrage *Liszt et ses enfants*, Corrèa, Paris, 1936, p. 27), qui avait lu ce récit dans l'édition de La Mara. L'original est re-publié par HAMBURGER, *op. cit.*, A12, p. 395 : « *Er ist nicht « Stoique », dass hat Er bewiesen bei der Trennung seiner Schwestern, als ich Sie in die Pension führte. ich besorgte dass Er mir krank wird. Er sehnte sich nach Ihnen, sprach immer dass Er auch in die Pension der Madame Bernard will zur Cosima und blandin, man stellte Ihm vor dass das nicht sein kann, weil dass eine Pension für Mädchen ist, eh bien, zieh mir ein Kleid von der Cosima an und einen Hut von der Cosima auf so bin ich ja auch wie ein Mädchen und so fort. »*

<sup>1854</sup> Liszt réagira avec retard à cette annonce, comme on l'a vu (lettre n° 18 à Massart – Kiev, de février 1847).

<sup>1855</sup> La graphie « enfants » apparaît régulièrement sous la plume de Mme Bernard, tandis que Liszt s'en tient toujours à l'ancienne graphie « enfans ».

<sup>1856</sup> Le mot « intelligence » remplace sur la même ligne, au fil de la plume, le mot « / », barré.



sa mère, reste à l'état admiratif dans son esprit, ce qu'elle a vu de sa vie entourée et adulée lui paraît [sic] encore l'idéal du bonheur d'une.<sup>1857</sup> elle irait là tout droit au début si on lui ouvrait un monde où tout cela se retrouvait, l'idée du danger lui viendrait bien tard par ce que son esprit se laisserait très facilement enivrer [sic]. Je vous dis tout cela pour que vous prépariez à Blandine toutes les sauvegardes qu'une prudence éclairée lui devra. Que dès apresent [sic] même, les relations que vous lui ferez soient saines de tous points, qu'elle n'entende pas développer de sophismes qui puissent la jeter dans le doute sur les choses saintes devant Dieu et respectables aux yeux des hommes : qu'elle apprenne à régler sa vie au lieu de la pousser au libre essor du côté de l'esprit et du cœur : le point [de]<sup>1858</sup> départ de tout cela est noble et généreux en apparence mais où arrive-t-on ? //f. 174 v Veillons tous sur Blandine, et gardons sagement le précieux dépôt de son avenir en la maintenant toujours dans des conditions qui tendent à affermir ses bonnes dispositions, à réprimer les côtés périlleux de son organisation.

Ma fille<sup>1859</sup> trouve dans Blandine des trésors de sentiment qui la charment en l'attachant d'une façon toute<sup>1860</sup> particulière, son cœur se serre quand je dis que tout cela pourrait facilement faire fausse route ; mais je le vois, et tout en nourrissant de meilleures espérances je ne veux pas avoir à me reprocher d'avoir négligé d'ouvrir les yeux sur côtés faillibles de cette charmante enfant. C'est du reste en ce moment une petite créature angélique, toute à la pensée de sa première communion<sup>1861</sup>, chacun de ses actes a pour but de se rendre digne de cette grande action, tout ce qu'elle a d'intelligence et de cœur prend son vol de ce côté ; mais l'imagination a sa part dans cette disposition et si les circonstances changeaient autour d'elle, ne pourrait on pas craindre que l'esprit ne fit [sic] volte face avec elles ? Veillons donc avec sollicitude sur cette enfant, ménageons lui un avenir où les dons de son esprit brillent d'un pur éclat un jour//f. 175r cela [en]<sup>1862</sup> ne laissant rien arriver à elle qui puisse ébranler l'édifice que nous reconstruisons.

Vos deux petites filles vous aiment tendrement, Monsieur, votre bonne mère a un tact merveilleux pour entretenir votre souvenir à l'état de culte dans l'amour de vos enfants. J'aurais voulu que vous vissiez ces chères petites écoutant au milieu de toute la maison, M<sup>lle</sup> Chazarin<sup>1863</sup> de Grenoble que vous connaissez, nous jouant l'ouverture du Guillaume Tell,

---

<sup>1857</sup> « d'une » : mots barrés en fin de ligne.

<sup>1858</sup> Le mot « de » a été omis par M<sup>me</sup> Bernard.

<sup>1859</sup> Mademoiselle Laure Bernard enseignait dans la pension dirigée par sa mère. Elle était très aimée de Blandine et de Cosima (voir plus haut la lettre n° 4 de Liszt à sa mère – Weimar, 25 mars 1850, et celle de Blandine à son père (D. OLLIVIER, *op. cit.*, p 46, lettre du 15 mars 1850.)

<sup>1860</sup> « toute » : mot ajouté dans l'interligne au-dessus du mot « façon ».

<sup>1861</sup> C'est mademoiselle Laure qui prépare Blandine à sa communion, qui sera célébrée en 1847 (Blandine a 12 ans) : « Je suis bien heureuse de faire ma première communion, mais cela me fait un peu de peine quand je pense que vous n'y assisterez pas ; j'aime beaucoup mes compagnes de 1<sup>ère</sup> communion, nous sommes toutes dans le même dortoir, nous faisons une lecture de piété tous les soirs, en nous couchant et nous nous endormons en pensant à Dieu et à notre 1<sup>ère</sup> communion. Mlle Laure est bien bonne pour moi, elle cause avec nous, de notre première communion, et s'en occupe beaucoup. » (D. OLLIVIER, *op. cit.*, p. 32, lettre de Blandine à son père de 1847).

<sup>1862</sup> Pour rendre la phrase cohérente, il semble qu'il faille ajouter ici un « en ».

<sup>1863</sup> Mlle Chazarin est une ancienne élève de Liszt. À cette date, elle donne des cours de piano dans le pensionnat de Madame Bernard en échange du logement, ses parents devant déménager pour Grenoble. Cet arrangement lui

Cosima était profondément recueillie, elle inclinait la tête et ne voyait rien autour d'elle sa pensée était tout à vous toute [sic] à son père, Blandine se montrait émue et fière tout à la fois, ses yeux brillaient d'admiration et de joie, ses joues se coloraient, elle cherchait l'approbation sur tous les visages et elle en jouissait au point de répandre des larmes d'enthousiasme. N'est-ce pas à la fois bien inquiétant et bien charmant de sentir déjà par tant de points les jouissances du cœur et de la vanité même filiale !

Vous avez perdu dernièrement dans Mme Kreutzer<sup>1864</sup> une amie sincère et vos chers enfants ont aussi à regretter la bonne influence qu'elle pouvait exercer plus tard – Mais que Dieu leur conserve votre excellente mère et ils resteront sous une protection bien sage et bien sûre. Dans toutes les occasions importantes Mme Liszt a des lumières sublimes pour ce qui tient //<sup>f</sup> 175<sup>v</sup> à la maternité. Elle sait tout concilier dans l'âme de ses enfants, elle leur tait<sup>1865</sup> l'abandon d'un côté pour conserver le respect, expliquer par un mot simple ce qui semble inexplicable et maintient l'affection au point juste où il est bon qu'elle reste. Parfois Blandine montre encore à sa grand mère le souvenir d'une direction qui lui semble supérieur [sic] à ses modestes conseils, à ses vues d'économie, alors elle oppose<sup>1866</sup> une certaine résistance ironique à ce qu'elle lui dit. M<sup>me</sup> Liszt m'en a parlé j'ai repris Blandine de ce tort en lui rappelant votre respect pour votre mère, en lui disant à quel point elle vous affligerait si vous saviez ce qui se passe. Depuis lors tout a bien été comme par enchantement et M<sup>me</sup> Liszt en jouit du fond du cœur.

Je ne vous parle parle [sic]<sup>1867</sup> pas des bruits du monde – ils nous arrivent dans notre retraite un peu à l'état de fables – Ce que nous savons bien c'est que vous aimez tendrement vos enfants et que quelque changement qui puisse arriver dans votre vie, ils auront le même prix<sup>1868</sup> dans votre sollicitude. Comptez toujours sur nous aussi pour élever vos filles avec le sentiment d'un devoir profondément senti et d'une affection bien sincère pour vous. Vous avez su que ma vie s'est encore attristée de la perte de la perte [sic]<sup>1869</sup> de ma pauvre fille malade, de celle que le monde ne connaissait pas mais qui était un précieux trésor pour moi<sup>1870</sup>. Enfin le courage ne m'a pas manqué et je continue ma tâche gardant pour moi le secret de regrets bien douloureux et bien profonds.

L. Bernard née de la Grave

---

permet de continuer son travail personnel de pianiste. Elle a Cosima comme élève, ce qui l'impressionne par rapport à Liszt (HAMBURGER, *op. cit.*, A12, p. 394).

<sup>1864</sup> Voir la note sur ce sujet liée à la lettre n° 18 à Massart (Kiev, de février 1847).

<sup>1865</sup> Mme Bernard a d'abord écrit, puis barré, le mot « cache », le remplaçant par le mot « tait » au-dessus de la ligne.

<sup>1866</sup> Mme Bernard a d'abord écrit, puis barré, le mot « montre », le remplaçant par le mot « oppose » au-dessus de la ligne.

<sup>1867</sup> Le mot « parle » est répété, par inadvertance, sous la plume de Mme Bernard.

<sup>1868</sup> « prix » : lecture incertaine, car il n'y a pas de point sur le –i- comme souvent d'ailleurs, mais que je garde faute d'autre interprétation plausible.

<sup>1869</sup> « de la perte » est écrit deux fois ; la répétition de « parle » et de « de la perte » dans le dernier paragraphe de cette lettre fait penser qu'il n'y a pas eu de relecture de la part de Mme Bernard, du moins à cet endroit.

<sup>1870</sup> On ne connaît pas cette enfant de madame Bernard, contrairement à son autre fille, Laure, qui enseignait, comme je l'ai déjà dit, dans la pension dirigée par sa mère.

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180 - f. 173 -174r- f.175 (Six pages écrites).

**Publications antérieures** : lettre inédite à ma connaissance<sup>1873</sup>.

**Description** : Papier blanc lisse.

Marge p. 1 : 6,5 cm (vedette à 5 cm) ; puis à peine 2 cm à 1,5 cm.

H 20, 2 cm / l. 13,5 cm (= la page)

Note au crayon en haut centrée « 77/1 » ; et à droite 10 X 46.

Particularités : Le papier est étrangement piqueté comme avec une aiguille sur toute sa surface (les 3 feuilles), en points irréguliers.

Écriture régulière, petite, avec guide lignes.

**Absence d'adresse.**

---

<sup>1871</sup> La lecture du mot abrégé indiquant le mois est incertaine : « oc<sup>bre</sup> » ou « dé<sup>bre</sup> » ; l'indication « 10 X 46 », portée au crayon, en haut de la première page, par la personne qui a archivé la lettre (Daniel Ollivier ?), a interprété ce mot comme « oc<sup>bre</sup> », mais ce pourrait aussi être « dé<sup>bre</sup> ».

<sup>1872</sup> Cette ligne est écrite verticalement dans la marge de gauche, très étroite.

<sup>1873</sup> Vier n'a édité que la lettre de Madame Bernard à Massart du 5 juin 1845 (en la datant de 1843, par erreur de lecture), archivée dans NAF 25179 (VIER, *op. cit.*, « Appendices », p. 157).

## 2. 4. Les dix lettres de Franz Liszt à divers autres destinataires

### 2. 4. 1. Introduction : intérêt et organisation.

Intérêt de ce corpus : une variété de facettes de l'écriture de Liszt, à divers moments de sa vie.

Les dix lettres présentées ici sont adressées à des personnes variées, leur regroupement ne présente pas d'homogénéité, contrairement aux ensembles formés par les lettres de Liszt à Anna et à Massart. Elles ne viennent donc pas alimenter une connaissance approfondie des relations de Liszt avec telle ou telle personne précise, mais, dans leur diversité, elles offrent un intérêt plus éclectique. En effet, couvrant un éventail assez large, elles fournissent un échantillonnage varié (du simple message en quelques mots à la longue ébauche d'une narration historique) des lettres écrites par Liszt à différents moments de sa vie (des années 1830 aux années 1860).

Dans le cadre de mon questionnement sur l'écriture épistolaire de Liszt, ces lettres variées apportent en effet quelques éléments diversifiés, décentrés par rapport aux deux grands ensembles des lettres à Anna et à Massart. On y découvre certaines facettes du personnage plutôt secrètes, comme dans ses lettres de jeunesse à la jeune Euphémie Didier (l. 1 et 2), ou banalement prosaïques, comme dans le bref message utilitaire envoyé à Hermann Cohen, alias Puzzi (l. 5), ou encore sèchement polémiques, comme dans les billets cassants qu'il adresse à ceux dont il se sent mal traité, l'abbé Deguerry et Maurice Schlésinger (l. 4 et 9). On y rencontre aussi quelques modalités particulières de son écriture, mystérieuse voire obscure quand il s'adresse à certaines femmes, la baronne Eskeles et Marie Pleyel, (l. 6 et 8), humoristique à l'adresse d'une autre, Hortense Allart (l. 7), cérémonieuse et contournée dans une lettre à Lamartine (l. 3), et d'une véhémence acerbe dans la lettre d'amicale complicité qu'il envoie à Jules Janin (l. 10). Enfin, accompagnant cette dernière lettre, une ébauche d'article de presse nous offre un exemple précieux de la méthode d'écriture de Liszt dans ses textes destinés à la publication.

Organisation : ordre chronologique restitué et commentaires

#### Élucidation de dates et de destinataires.

La plupart de ces lettres ont déjà été publiées, mais certaines dans des éditions difficiles à trouver actuellement<sup>1874</sup>. Leur mise à jour, dans le cadre éditorial de ma thèse, pourra les mettre plus aisément à la

---

<sup>1874</sup> Cinq de ces lettres, les n° 4, 5, 7, 9 et 10 figurent dans l'édition de Jacques VIER, *op. cit.* Quatre autres, les n° 1, 2, 6 et 8 ont été publiées par Jacqueline BELLAS : les n° 6 et 8 insérées en note et en document annexe dans son édition de la correspondance entre Liszt et Marie d'Agoult (*op. cit.*), les n° 1 et 2 dans un article intitulé « Liszt et la fille de Madame D ... », *op. cit.*, 1980, et accessible en ligne (les références précises figurent à la suite de ces deux lettres). La lettre n° 3, ainsi que la réponse de Lamartine, figurent dans LAMARTINE-CROISILLE, *op. cit.*, 2000, p. 353 et 365. La lettre n° 11, constituant un bref fragment, est inédite. Je n'ai pas repris une douzième lettre figurant dans cet album (f. 126), car il ne s'agit pas d'un autographe de Liszt, mais d'une copie de lettre adressée à Agnès Street-Klindworth

disposition de ceux qui s'intéressent à Liszt, avec une indication de mes sources, et des précisions sur le contexte de leur écriture.

Plusieurs de ces manuscrits, archivés sans mention de date ni parfois même de destinataire, ont nécessité des recherches pour les situer dans la vie de Liszt. Recherches qui ont toutes abouti à l'élucidation des énigmes posées<sup>1875</sup>. On trouvera dans mes commentaires, pour chacune des lettres concernées, la démarche qui m'a amenée à la solution.

### **Éclairages sur le contexte des différentes lettres et commentaires.**

Ces lettres sont présentées ici dans l'ordre chronologique de leur rédaction, rendu possible grâce à l'élucidation des dates manquantes. Chacune d'elles est suivie d'un commentaire. On y trouvera différentes informations et réflexions : une mise en contexte biographique pour chaque lettre ; une explicitation de ma méthode pour estimer la date de celles qui ne la précisent pas (lettres n° 2, n° 4, n° 5, n° 6, n° 8, n° 9 en partie, et n°10), voire pour identifier le ou la destinataire, (lettres n° 1 et 2, n° 4, n° 6, et n° 8) ; la mise en réseau de la lettre par des citations d'autres lettres de Liszt ou de ses correspondants (lettres n°1 et 2, n° 3, et n° 7 abordant la question de l'illégitimité des enfants de Liszt et Marie d'Agoult<sup>1876</sup>), et enfin, une analyse du style de Liszt dans des écrits servant d'exemples concrets à mon chapitre 2 - 4 sur son écriture épistolaire (lettres n° 1 et 2, et lettre n° 10, constituée de deux textes).

## **2. 4. 2. Transcription commentée et annotée de ces dix lettres**

### **Liste des lettres**

Les références sont celles de l'archivage dans l'album NAF 25180 des archives Daniel Ollivier de la BnF.

- 1** – L. 5 f. 7-8, à Euphémie Didier, Genève, 12 février **1831**
- 2** – L. 6 f. 9-10, à Euphémie, (sans date) [fin mars **1831**]
- 3** – L. 8 f. 13-14, à Lamartine, Genève 27 septembre **183[5]**
- 4** – L. 4 f. 5-6, à M. le Curé [l'abbé Deguerry], (sans date ; pas de numéro de document au crayon) [Paris mai-juin **1836**]
- 5** – L. 3 f. 3-4, à Hermann Cohen, Genève (sans date) [juillet **1836**] **Inédite**.
- 6** – L. 57 f. 127 (sans destinataire, ni lieu, ni date) [à la baronne Eskeles, Milan, 2 septembre **1838**]
- 7** – L. 2 f. 1-2, à Hortense Allart, Rome, 11 mai **1839**

---

(Rome mi-septembre 1869), qui est disponible dans l'édition de la correspondance de Franz LISZT avec Agnès STREET-KLINWORTH (POCKNELL, *op. cit.*, 2000, p. 277, lettre 148 pour les commentaires, p. 377 pour le texte en français).

<sup>1875</sup> L'un des autographes archivés par Daniel Ollivier à la fin des lettres adressées « à divers autres » (un fragment de lettre très incomplet) présentait les difficultés les plus grandes. L'élucidation à laquelle ont abouti mes recherches a entraîné son déplacement dans le chapitre des lettres de Liszt « aux autres membres de sa famille », sa destinataire s'étant révélée être Blandine Liszt (chapitre 2. 2, lettre n° 3).

<sup>1876</sup> Cette question concernant les enfants se retrouve dans la deuxième série des lettres de Liszt à Massart (ch. 2.3.5).

8 – L. 58 f. 128-129, (sans destinataire ni date) à [Marie Pleyel], Winchester (papier illustré), sans date [novembre 1840]

9 – L. 56 f. 124-125, à Maurice Schlésinger, [2] mars 1841.

10 – L. 7 f. 11-12, Copie de lettres : lettre à Jules Janin, et Narration de la Cérémonie de Grätz (sans date) [mi-mai 1846]

## Lettre 1 à Euphémie Didier<sup>1877</sup> – Genève, 12 février 1831

---

**Contexte biographique. Liszt à Genève en 1831 (20 ans).** En janvier 1831, Liszt, âgé de dix-neuf ans, entretient une liaison amoureuse avec la comtesse Adèle de la Prunarède<sup>1878</sup>. Il a quitté Paris pour suivre, pendant quelques semaines, cette femme mariée, âgée de vingt-trois ans, dans son château de Marlioz, près d'Aix-les-Bains. Le mois de février le voit à Genève, où il retrouvera son ami et ancien élève de piano Pierre Wolf (1810-1882). C'est à cette époque qu'il écrit à Euphémie Didier, une jeune voisine d'Anna Liszt à Paris. (La présentation de la destinataire et le commentaire sur les particularités de ces deux lettres sont placés plus bas, à la suite de leur transcription).

« Le jonc peut-il croître sans humidité, où [*sic*] les plantes marécageuses sans eau ? »<sup>1879</sup>

Et comment mon cœur pourrait-il se soutenir longtemps éloigné de ma mère et de ceux qui me sont si chers ?

... J'ai besoin de retourner vers vous qui m'avez tant témoigné d'affection ; je veux abrégier le temps de mon exil, ... Dans deux jours, // je partirai ... car je ne peux plus rester ici : Ces soins, ces démonstrations d'amitié me désolent, et m'exaspèrent chaque jour davantage. Vous me trouverez peut-être changé, car mon cœur est bien attristé ; ... pourtant je serai toujours le même pour vous : je vous serai encore plus dévoué, pendant les quelques peu de mois que je resterai à Paris.

---

Lors de mon premier passage à Genève<sup>1880</sup>, M<sup>me</sup> Rey<sup>1881</sup> m'avait préparé une chambre (~~que j'habite maintenant~~) et je ne // [pouvais]<sup>1882</sup> pas sans grossièreté refuser son offre amicale ;

---

<sup>1877</sup> **Euphémie DIDIER** : jeune fille de dix-sept ans, élève de piano de Liszt, qui habitait un logement voisin de celui d'Anna Liszt à Paris. On ne sait rien de plus sur cette personne, identifiée par Jacqueline Bellas (voir à la suite des deux lettres mes explications sur l'identification de cette destinataire).

<sup>1878</sup> Il s'agit d'Adèle-Joséphine-Vivante QUARRÉ DE CHELERS (1808-1871), qui a épousé en 1827 Fulcrand-Henri-Marie-Eugène de Benoist, comte de La Prunarède (1784-1851), et qui sera par la suite duchesse de Fleury. Pour l'identification de cette personne, différente de celle que présentent la plupart des biographes de Liszt, voir plus haut dans le chapitre 2. 1, la note accompagnant la lettre n° 1 de Liszt à sa mère (Marlioz, 9 janvier 1831).

<sup>1879</sup> Cette citation est placée en exergue, suivie d'un espace peu important.

<sup>1880</sup> Le détail des déplacements de Liszt durant l'hiver 1831 n'est pas bien connu. Cette lettre fait supposer qu'il est passé par Genève pour se rendre à Marlioz, et qu'il va bientôt rejoindre Paris. Or en mai de la même année, on le trouve toujours (ou de nouveau) à Genève, auprès de Pierre Wolff (lettre de Liszt à sa mère, de Genève, le 15 mai 1831 (HAMBURGER, *op. cit.*, F2).

sans cet accident je serais déjà avec vous entièrement, (je souligne ce mot, car mes désirs et mes vœux m'ont précédé depuis ma<sup>1883</sup> machine depuis longtemps.)

Embrassez M<sup>me</sup> votre mère pour moi ; ... serrez aussi la mienne dans vos bras ; je n'ai il n'y a qu'elle au monde que je puisse aimer pleinement.

Genève ce 12 févr. 1831

(Pardonnez moi de n'avoir pas répondu à votre charmante lettre, et ne me le reprochez pas ; si vous connaissiez mon genre de vie vous me justifieriez sans doute. -----Adieu, Bientôt ---<sup>1884</sup>

[Adresse :]

*Mademoiselle/ Mademoiselle Euphémie Didier/Rue Montholon/N° 7 Bis/Fbg Poissonnière Paris*<sup>1885</sup>

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25 180, f. 7-8. (Trois pages écrites et une page portant l'adresse).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : Jacqueline BELLAS : « Liszt et la fille de Madame D... », dans : *Littératures*, Université de Toulouse, n° 2, automne 1980, p. 135<sup>1886</sup>.

**Description** : Papier blanc mat plutôt épais mais laissant un peu transparaître l'écriture du verso. Format : 13,2 (déjà pliée en 2)/22 cm. Format du « pli » (page de l'adresse) : 13,2/7 cm.

Présentation très négligée<sup>1887</sup>. Occupation de l'espace : pas de marges, pas de vedette. Occupation très dense des pages. Grande écriture ovale. Des ratures sur les pages 2 et 3, des taches d'encre sur la page d'adresse.

**Adresse** : f. 8v, inédite.

**Marques postales** :

Recto : G.F.4 (en haut à gauche) ; GENEVE (en haut à droite). SUISSE PAR FERNEY dans un cadre carré noir en haut au milieu ; un tampon avec le chiffre 2 en biais à la gauche de ce tampon ; un graphe manuscrit ressemblant à un grand 10 ovale par-dessus le mot Euphémie.

Verso : Un tampon bleu rond : Février 16 1831<sup>1888</sup>.

Particularité : les mots « N° 7 Bis » sont tachés d'encre.

---

<sup>1881</sup> « Mme Rey » : je n'ai pas pu identifier avec précision cette personne, qui, d'après cette lettre, est la logeuse de Liszt à Genève durant le séjour que celui-ci fait dans cette ville dans les premiers mois de 1831.

<sup>1882</sup> En passant d'une page à la suivante, Liszt a oublié d'écrire un mot : « pouvais ».

<sup>1883</sup> Liszt avait d'abord écrit « depuis », puis a réécrit sur ce mot, en grosse écriture « ma ».

<sup>1884</sup> La parenthèse n'est pas refermée, et il n'y a pas de signature, par manque de place sans doute, car le mot « Bientôt », suivi d'un tiret, est en bout de ligne, en fin de page.

<sup>1885</sup> L'adresse d'Anna Liszt en 1831 était au n° 7 bis, rue Montholon, Fbrg Poissonnière. Elle est attestée dans une lettre à Czerny du 23 décembre 1828 (LA MARA, *op. cit.*, I, lettre 1.) Les noms « Didier » et « Paris » sont écrits beaucoup plus grand.

<sup>1886</sup> Article accessible en ligne via Persée : <[https://www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1980\\_num\\_2\\_1\\_1178](https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1980_num_2_1_1178)> [consulté le 15 juillet 2021].

<sup>1887</sup> Malgré le caractère négligé de la présentation, les marques postales interdisent de considérer cet autographe comme un brouillon.

<sup>1888</sup> C'est le tampon apposé par la poste française à l'arrivée de la lettre à Paris.

## Lettre 2 à Euphémie Didier – Genève, fin mars (ou septembre ?) 1831<sup>1889</sup>

---

Rien de plus doux que  
le souvenir d'un ami !<sup>1890</sup>

Quoique vous n'ayez encore que dix sept ans, et que ma mère vous appelle même quelquefois la petite, votre ame s'est déjà familiarisé avec les hautes pensées et les sentiments sublimes ; ..... Il est peut-être de mon devoir de ne pas achever cette phrase<sup>1891</sup> comme je l'ai conçu au premier instant, mais je ne crois pas vous blesser en vous<sup>1892</sup> exprimant (quoique bien faiblement) combien j'ai été touché de votre bienveillante lettre. // Vous allez peut-être dire que j'ai bien de la « hardiesse » et je vous en demande pardon d'avance si j'ose parler ainsi<sup>1893</sup> à cœur ouvert, mais j'ai besoin de vous le dire franchement : ~~que~~ j'ajouterai même que<sup>1894</sup> le mot reconnaissance me blesse de votre part ; je sens que je n'ai jamais rien fait qui put la meriter, que ne l'effacez vous d'abord de votre cœur et puis dans vos lettres pour y substituer celui ci : Ami ... ! ?<sup>1895</sup> ...

-----

J'aurais bien du plaisir à vous voir dans ma retraite, mais je n'insiste point car // je crains que ce ne soit une corvée pour vous de faire un si long chemin ~~donc~~ le pour faire une visite ! Tenez je vous en veux pour votre soumission et votre respect ; je suis peut être inconséquent mais ne l'êtes vous pas bien plus dans le sens opposé ? !

[Paraphe : une grande ligne courbe]<sup>1896</sup>

[Adresse :]  
À Euphémie

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 9-10 (Trois pages écrites et une portant l'adresse).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : Jacqueline BELLAS : « Liszt et la fille de Madame D... », dans : *Littératures*, Université de Toulouse, n° 2, automne 1980, p. 136<sup>1897</sup>.

---

<sup>1889</sup> Voir plus bas les remarques sur l'incohérence des informations données par Liszt.

<sup>1890</sup> Citation placée en haut de page, présentée comme un titre, ou un exergue, occupant deux lignes, sans aucune marge au-dessus, mais suivie d'un espace d'environ un doigt.

<sup>1891</sup> Le mot « phrase » est ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>1892</sup> Le mot « vous » est ajouté de même.

<sup>1893</sup> Le mot « ainsi » est ajouté de même.

<sup>1894</sup> Les mots « j'ajouterai même que » sont ajoutés au-dessus d'un premier « que » barré.

<sup>1895</sup> Par deux fois dans cette lettre Liszt utilise une ponctuation peu lisible : on croit lire un point d'interrogation surmonté d'un point d'exclamation (à la fin de ce paragraphe-ci et à la fin du suivant). G. Bellas transcrit comme moi.

<sup>1896</sup> Souvent, la signature de son nom, à la fin des lettres de Liszt, se prolonge vers le bas par un long trait sinueux prolongeant à la verticale le « t » final de son nom, mais ici, il y a le trait – qui ne ressemble ni à un F, ni à un L, sans le nom.

<sup>1897</sup> Article accessible en ligne via Persée, voir note *supra*.



**Description :** Même qualité de papier que celui de la lettre précédente : blanc mat plutôt épais mais laissant un peu transparaître l'écriture du verso. Mais d'un format plus petit : 11,5/19 cm. Format du pli : 9,2/5 cm. Pour ces deux lettres, le papier semble avoir été découpé en bas.

Peu de soin : quelques taches et ratures dans les pages intérieures.

Pas de marges. Juste un espace entre le « titre » souligné et les lignes suivantes. Espace saturé, sauf à la fin, où il reste une demi-page libre occupée par un paraphe constitué d'une simple longue courbe verticale.

**Adresse :** f. 10, v, inédite.

**Marques postales :** Aucune. Lettre transmise manuellement. Seul le nom du destinataire est indiqué, sans l'adresse.

### **Commentaire : identification de la destinataire, style galant de Liszt.**

Ces deux lettres demandent un double commentaire, sur leur destinataire, et sur leur forme.

#### ***La destinataire des lettres.***

La destinataire de la première lettre est clairement désignée par sa civilité, son prénom et son nom, « [Mademoiselle Euphémie Didier](#) », figurant sur la page de l'adresse, et celle de la deuxième, où ne figure que le prénom « [Euphémie](#) », est de toute évidence la même personne. En effet, outre le même prénom, ces deux lettres partagent un même ton et des références identiques à la mère de Liszt. En outre, les lettres portent des numéros consécutifs, inscrits au crayon au moment de leur premier archivage, effectué par Marie d'Agoult d'après Jacques Vier<sup>1898</sup>. Une identification plus précise de cette destinataire n'est pas facile si l'on s'en tient aux seuls autographes, car le nom de cette jeune personne n'apparaît pas dans les biographies de Liszt. Quelques indices sont toutefois décelables dans le lieu ([Genève](#)) et la date ([1831](#)) de leur écriture, qui permettent de les situer dans le même contexte que la lettre envoyée par Liszt à sa mère en janvier 1831<sup>1899</sup>, alors qu'il se trouvait à Marlioz chez Adèle de la Prunarède, localité située non loin de Genève. Enfin, les références aux mères respectives des deux correspondants permettent d'induire qu'Euphémie est la fille d'une connaissance d'Anna Liszt.

Cette hypothèse, que j'avais faite personnellement à partir des autographes, s'est trouvée confirmée et précisée par la lecture d'un article, publié en 1980 par Jacqueline Bellas, qui restait difficilement consultable jusqu'à sa récente mise en ligne<sup>1900</sup>. On y trouve une étude détaillée des liens complexes qui ont existé quelque temps entre Liszt et cette jeune fille. Il me suffira ici de citer le document qui a mis J. Bellas sur la piste d'Euphémie Didier. Il s'agit d'une lettre de Liszt adressée à Marie d'Agoult fin mai ou début juin 1834, dans laquelle il s'explique au sujet de lettres que celle-ci a découvertes dans un carton, et qui ont provoqué sa jalousie<sup>1901</sup> : « [Elles sont toutes datées de 1831 – à l'époque où ma mère et Mme D ... pour calmer mon exaltation voulaient à toute force me marier avec cette chère demoiselle qui... mais je ne veux pas dire de fatuité. \[...\]](#) (Vous ne vous souvenez peut-être pas, car votre

<sup>1898</sup> VIER, *op. cit.*, p. 16.

<sup>1899</sup> Sur ce séjour et sur Adèle de la Prunarède (dont l'identité est rectifiée), voir plus haut la lettre n° 1 de Liszt à sa mère du 9 janvier 1831, Marlioz (ch. 2. 1. 2).

<sup>1900</sup> Bellas, « Liszt et la fille de Mme D », *op. cit.*, 1980, p. 133-140.

<sup>1901</sup> Marie d'A. et Liszt se sont rencontrés en 1833.

mémoire est mauvaise, que depuis longtemps nous habitons la même maison, que sa mère était intime, plus qu'intime avec la mienne ; que cette pauvre demoiselle avait passé par toutes les gradations etc etc toutefois, comme dirait Marquise, malgré le tutoiement il n'y a pas eu de péché.)<sup>1902</sup> ». Liszt se justifie en évoquant le contexte : il cherchait alors à oublier son amour passionné pour Adèle de la Prunarède ; il continue en insistant : « Au moins, si vous aviez bien lu, vous auriez vu, au bas d'une lettre déchirée, - "désormais, il ne peut plus y avoir rien de commun entre vous et moi". Cette lettre fut écrite à 6 semaines de distance de la première, au mois d'octobre 1831<sup>1903</sup> – depuis lors malgré tous les beaux désespoirs et même quelques menaces, je ne revis plus une seule fois cette jeune personne<sup>1904</sup> que je n'aimais point mais que j'ai eu un instant l'idée d'épouser pour me réconcilier avec ma mère, fatiguée de toutes mes folies. Ma mère ! ... vous savez ce qu'est ce mot pour moi ! ... elle n'a jamais douté de moi » (p. 134). Jacqueline Bellas fait le rapprochement, tout à fait justifié par les faits rapportés dans cette lettre, ainsi que par l'archivage de ces lettres par Marie d'Agoult, entre cette fille de « Mme D ... » et Euphémie Didier : « Elle avait dix-sept ans, était son élève, et habitait, comme lui, 7 bis rue Montholon<sup>1905</sup>. » Elle a aussi découvert et transcrit quelques lignes écrites par Euphémie sur la dernière page d'une lettre qu'Anna a adressée à son fils le 15 janvier 1831<sup>1906</sup>, en réponse à celle de Liszt envoyée de Marlioz le 9 janvier<sup>1907</sup>. La lettre de Liszt à Euphémie du 12 février pourrait constituer une réponse à ce mot :

Je m'empresse de profiter de la complaisance de Madame votre mère, pour me rappeler à votre souvenir, et vous témoigner en même temps l'ennui qui m'obsède depuis qu'un pays plus heureux a le bonheur de vous posséder. Vous devez assez connaître les sentiments que je vous porte pour ne pas douter de tout le plaisir que j'éprouverai lorsque j'aurai le plaisir de vous revoir.

Maman a été très souffrante et pendant une semaine nous avons été bien inquiets ; elle commence à mieux se porter, et se rappelle à votre souvenir ainsi que Papa.

Croyez au sincère attachement  
de votre toute dévouée  
Élève Euphémie<sup>1908</sup>

Cependant, le ton extrêmement retenu de ce mot d'Euphémie ne semble pas appeler les phrases fiévreuses de la lettre de Liszt. Une grande partie leurs échanges épistolaires est certainement perdue.

---

<sup>1902</sup> La lettre intégrale se trouve dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 143.

<sup>1903</sup> Il y a là une difficulté, car ces indications ne concordent pas avec la date portée sur la première lettre, et la phrase citée par Liszt ne figure pas sur la deuxième. Mais on sait que la mémoire de Liszt est souvent défaillante sur les datations. Il serait aussi très vraisemblable que Marie ait détruit certaines lettres.

<sup>1904</sup> Anna et son fils ont déménagé en 1832 pour le n° 61, rue de Provence, dans le quartier, plus huppé, de la Chaussée d'Antin. On retrouvera plus tard Anna au n° 63 de la rue de Provence, soit qu'elle ait changé de maison, soit que les numéros de la rue aient été modifiés.

<sup>1905</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 142, n° 2.

<sup>1906</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000, A1, p. 373.

<sup>1907</sup> Voir dans le chapitre 2. 1, la lettre n° 1 des lettres de Liszt à sa mère.

<sup>1908</sup> Lettre publiée dans l'article de J. Bellas, "Liszt et la fille de Mme D.", *op. cit.* 1980, p. 138.

### ***La forme des lettres : émotivité et maniérisme.***

Ces deux lettres adressées à Euphémie Didier présentent un caractère particulier tant dans leur présentation matérielle que dans leur forme stylistique : elles produisent une impression de grande émotivité contenue avec peine. Si l'écriture en est plutôt soignée, ovale, très lisible, l'occupation des pages est inhabituellement dense, sans marges, ce qui signifie normalement une liberté prise avec les codes de la politesse épistolaire. Dans le même sens, on peut relever un certain nombre de ratures et de rajouts, et même quelques taches d'encre. Toutes ces petites négligences pourraient amener à considérer ces autographes comme des brouillons, si la présence de l'adresse n'invalidait cette hypothèse. S'agirait-il alors d'une négligence autorisée par la jeunesse de Liszt - il a dix-neuf ans - et encore plus par celle de sa correspondante, âgée de dix-sept ans ? À moins que ce ne soit la marque d'un état de fébrilité lié au sujet de ces lettres, qui semble être une demande d'amour de la part d'Euphémie ? Si l'on se place à l'intersection de la forme visuelle et de la forme stylistique, on constate que le texte abonde en signes de ponctuation à valeur émotive – soulignements, points d'exclamation, d'interrogation, de suspension, présentant même parfois la combinaison de plusieurs d'entre eux : « **Ami ... ? ! ...** » (lettre du 12 février). L'effet produit par ce procédé stylistique est un mélange d'exaltation et de mystère, de sous-entendu. Il est difficile de comprendre ce que Liszt pensait vraiment, mais il apparaît tout de même assez clairement, au fil de ses phrases contournées et d'une mise en forme teintée de désinvolture, qu'il répond à une demande d'amour par l'offre d'une amitié. On a là, apparemment, un exemple des lettres que pouvait écrire le jeune Liszt qui plaisait déjà tant aux femmes : il s'y montre émotif, embarrassé, sur la défensive, mais aussi soucieux de culture (les deux lettres commencent par une citation) et un brin autoritaire, habile aux dénégations et aux pirouettes. Il y a même une certaine cruauté juvénile dans le reproche par lequel il conclut sa deuxième lettre : « **Tenez, je vous en veux pour votre soumission et votre respect ; je suis peut-être inconséquent, mais ne l'êtes-vous pas bien plus dans un sens opposé<sup>1909</sup> ? !** »

### **Lettre 3 – À Lamartine - Genève, 27 septembre 1835**

---

**Contexte biographique. Liszt à Genève avec Marie d'Agoult en 1835. Les *Harmonies poétiques et religieuses* : un poème et une composition musicale.** Liszt, au retour de son grand voyage dans les Alpes avec Marie d'Agoult (14 juin - 19 juillet 1835), s'est installé à Genève avec celle-ci, fin juillet, dans un appartement rue de Tabazan. Il avait confié en juin à son élève

---

<sup>1909</sup> Jacqueline Bellas analyse ainsi l'écriture de ces deux lettres : « Tracées d'une grande écriture assagie et aussi peu spontanée que les effets de style qui encombrant leur syntaxe, ces lignes sont d'un enjouement cérémonieux qui ne ressemble guère à la verve habituelle de Franz Liszt. Le personnage de la maman sert de relais dans des effusions bien inoffensives, et l'on ne peut prendre l'ambiguïté du transfert pour une affectation de pudeur, alors qu'il s'agit surtout de faire plaisir à tout le monde sans se compromettre. De litote en périphrase - j'allais dire aussi en "euphémisme" on ne saurait mieux faire comprendre à quelqu'un que l'on éprouve pour sa personne toutes sortes de bons sentiments excepté de l'amour. » (J. BELLAS, article cité, p. 137)

Hermann Cohen<sup>1910</sup> la mission de remettre à Lamartine,<sup>1911</sup> à Paris, la partition de son œuvre pour piano intitulée *Harmonies poétiques et religieuses*, inspirée par le célèbre poème de Lamartine portant le même titre, qu'il lui a dédicacée<sup>1912</sup>. Fin juillet s'est produit à Paris un attentat commis contre Louis-Philippe par un aventurier, Giuseppe Fieschi, qui a fait exploser une « machine infernale » très meurtrière, mais à laquelle le roi a échappé. En réaction, le gouvernement français décide de revenir sur la liberté de la presse votée en 1830, et soumet à la chambre une proposition de loi rétablissant la censure. L'opposition libérale s'insurge contre cette « loi scélérate ». Le 21 août, Lamartine, alors député du Nord, prononce à la chambre un discours remarqué, qui est aussitôt publié dans la presse. En voici un extrait : « Mais que j'étais loin de m'attendre à cette loi de mort, à cette loi de masque contre la presse, à cette loi qui restera une date dans les annales des aberrations, des ingratitude humaines ! (...) Combien de fois n'ai-je pas partagé vos justes indignations, combien de fois n'aurais-je pas été tenté de la maudire moi-même et de lui souhaiter un bâillon de fer, si je ne m'étais pas souvenu que bâillonner la presse, c'était bâillonner à la fois le mensonge et la vérité, c'était bâillonner l'esprit humain ! ». Liszt, qui a suivi avec passion ces débats dans les journaux, et à qui l'arrivée de Puzzi a peut-être rappelé que Lamartine n'avait pas encore répondu à son envoi de partitions, si l'on se fie à sa lettre, prend la plume le 27 septembre pour se rappeler au bon souvenir du poète, tout en lui faisant part de l'enthousiasme que le discours de l'homme politique a soulevé en lui<sup>1913</sup>. Lamartine lui répondra le 1<sup>er</sup> novembre<sup>1914</sup>.

---

<sup>1910</sup> Hermann COHEN, alias PUZZI (1820-1871) : cet élève de Liszt, âgé de 15 ans à cette date, est venu rejoindre le couple à Genève en août, au grand déplaisir de Marie (voir la notice à ce nom à la Lettre 14 de Liszt à sa mère, et ci-dessous la lettre n°5).

<sup>1911</sup> **Alphonse de LAMARTINE** (1790-1869). À cette date, cet écrivain et homme politique français jouit déjà d'une grande notoriété : son recueil lyrique des *Méditations* lui avait valu un immense succès dès 1820, faisant de lui le chef de file du romantisme en France ; en 1829 il était entré à l'Académie Française ; les *Harmonies poétiques et religieuses*, composées lors d'un séjour en Italie, poèmes dont Liszt s'est inspiré, avaient paru en 1830 ; depuis cette date, Lamartine vit une grande partie de l'année dans son château de Saint-Point, où Liszt lui rendra visite 1837 et en 1844 ; il est député à la chambre depuis 1833, et vient d'écrire son récit en prose, le *Voyage en Orient*, qui est publié au cours de l'année 1835. Liszt avait fait la connaissance de Lamartine à Paris.

<sup>1912</sup> Sur cette œuvre, on lira avec intérêt l'article de Serge Gut intitulé « Le recueil des *Harmonies Poétiques et Religieuses* de Franz Liszt. Historique d'une genèse fort complexe », dans la revue *Ostinato Rigore*, 18/02, p. 7 et suiv.

<sup>1913</sup> On trouve une référence à cet envoi dans une lettre écrite par Liszt à sa mère : « Depuis que je suis ici je n'ai écrit que 2 lettres - la première à Sand, la 2de à Lamartine (dont je vous envoie la réponse afin que vous la montriez à Herminie et à Mlle De la rue avant 3 semaines je vous prie de me la renvoyer par la poste -) ». HAMBURGER, *op. cit.*, p. 79. L'éditrice hongroise date cette lettre de : « [Genf, November (?) 1835] » ; la date est vraisemblable, la réponse de Lamartine étant datée du 1<sup>er</sup> novembre ; « Genf » est le nom allemand de Genève. On voit que Liszt tenait à faire connaître de certaines personnes à Paris ses échanges avec Lamartine. **Herminie VIAL** (1815-1893) est une élève de piano de Liszt, qui épousera le violoniste François Seghers en 1839. **Zoé DELARUE** (1804-1858) est une amie chargée par Liszt de gérer sa bibliothèque laissée à Paris dans l'appartement de sa mère (G. BELLAS, « Franz Liszt et le département des livres », dans *Studia Musicologica, Academiae Scientiarum Hungaricae*, 28, 1986, Akadémiai Kiado, Budapest, <<https://www.jstor.org/stable/902412?seq=1>>, (consulté le 4 avril 2021).

<sup>1914</sup> La lettre de Lamartine à Liszt est, elle aussi, conservée à la BnF, dans le même album du fonds Daniel Ollivier (NAF 25180, f. 185). Je la reproduis plus bas dans les compléments à ce chapitre (2. 4. 3. 1).

Puis-je me flatter, Monsieur, qu'au milieu des hautes questions sociales auxquelles vous consacrez toutes vos heures<sup>1915</sup>, vous aurez bien voulu de loin en loin vous souvenir de moi et que vous ne me trouverez pas importun d'user ou d'abuser de la permission que vous m'avez donnée<sup>1916</sup> avant mon départ de Paris<sup>1917</sup> de me rappeler à vous d'une manière directe ?

En arrivant ici (après une assez longue excursion dans les montagnes, durant laquelle aucune lettre aucun journal n'était parvenu jusqu'à moi)<sup>1918</sup> j'y ai trouvé tout à la fois l'exposé de l'odieuse loi Sauzet-Fieschi<sup>1919</sup> à laquelle la machine infernale sert dignement de piedestal, - et l'admirable discours que vous avez prononcé [~~pour ce~~] // pour la plus sainte des causes et la plus imperissable des doctrines<sup>1920</sup>.

Quoique peut-être un peu severe pour les excès de cette presse que vous avez bien justement qualifié ailleurs de tribunitiat de la raison, la liberté que l'on bailloñe aujourd'hui com̃e pour la forcer à jeter la plume et combattre avec des armes moins métaphysiques, ne pouvait trouver un plus noble, un plus eloquent defenseur. Je ne puis resister au desir de joindre l'expression de ma vive sympathie à toutes celles que vous avez du recevoir déjà<sup>1921</sup>. Sans doute il en est beaucoup de plus flatteuses pour vous, permettez-moi d'assurer néanmoins qu'il n'en est pas de plus sincère. //

Il y a environ trois mois que le jeune Herrmann [*sic*] mon elève s'est presenté chez vous pour vous remettre de ma part quelques pages que j'ai ecrites en lisant et relisant vos harmonies<sup>1922</sup>.

---

<sup>1915</sup> Lamartine, déjà célèbre en tant que poète, s'est engagé dans la vie politique lors de la révolution de juillet 1830. Élu député du parti libéral en 1833 puis en 1834, il se fait remarquer par ses discours enflammés à la chambre. Liszt avait rencontré pour la première fois le poète, déjà célèbre, à Paris en 1833 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 47).

<sup>1916</sup> *Contrairement à son habitude, Liszt respecte ici l'accord du participe passé.*

<sup>1917</sup> Liszt a quitté Paris le 1er juin 1835 pour rejoindre Marie d'Agoult à Genève, où le couple illégitime va pouvoir commencer une vie commune loin de l'intolérance parisienne et de la famille d'Agoult. Lamartine, entre sa campagne électorale dans le Nord et son départ pour Mâcon, s'est trouvé à Paris du 26 mai au 15 juin environ. La rencontre dont parle Liszt a donc pu se produire fin mai à Paris.

<sup>1918</sup> Il s'agit du voyage dans la vallée de Chamonix effectué par Liszt et Marie en compagnie de George Sand, de ses deux enfants, et du linguiste suisse Adolphe Pictet (1779-1875) dit « le Major », du 7 au 15 septembre 1835. L'épopée de cette troupe pittoresque a été racontée par George Sand dans sa dixième *Lettre d'un voyageur*, et par Adolphe Pictet dans un récit burlesque intitulé *Une course à Chamounix, conte fantastique* (ouvrage disponible actuellement dans l'édition EDR/Édition des Régionalismes, Cressé (17160), 2009/2017, et sur Gallica : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65747178/f18.item.texteImage>>) (consulté le 4 avril 2021).

*La graphie « Chamounix » est celle que l'on trouve dans cette publication ; c'est vraisemblablement celle de l'époque, car George Sand écrit elle aussi « Chamounix » dans sa Lettre d'un voyageur n° X qui relate le même voyage (voir la note précédente).*

<sup>1919</sup> Il s'agit de la fameuse « loi scélérate » mise en discussion à la chambre après l'attentat perpétré fin juillet contre Louis-Philippe par Giuseppe Fieschi, à l'aide d'une « machine infernale » faite de vingt-quatre canons de fusil juxtaposés. Cette loi, annulant la liberté de la presse que la Révolution de Juillet avait rétablie, vient d'être votée le 9 septembre.

<sup>1920</sup> Le 21 août, Lamartine avait prononcé devant la chambre un véhément discours opposé à ce projet de loi, discours publié dans la presse, où il défend avec force la liberté d'expression.

<sup>1921</sup> [*Les deux mots « recevoir déjà » ont été réécrits, mais sont bien lisibles*]

<sup>1922</sup> On peut supposer, d'après cette phrase, que Puzzi (Hermann Cohen) avait été chargé par Liszt, avant son départ de Paris, de remettre à Lamartine la partition (première version) des *Harmonies poétiques et religieuses* composées en 1834, et dédiées au poète. Serge Gut signale cette première pièce isolée des *Harmonies poétique et religieuses* dans GUT, *op. cit.*, 2002, p. 7-20.

Si l'on savait toujours exprimer puissamment ce que l'on a profondément senti, je pourrais espérer qu'elles ne sont pas tout-à fait indignes du nom que j'ai placé en tête<sup>1923</sup>. - Je voudrais surtout qu'elles vous rappelassent l'espoir que vous m'aviez donné un jour de me faire le dépositaire de quelqu'un de ces chants ravis aux anges que vous laissez trop rarement tomber de votre lyre. Ai-je besoin de vous dire, Monsieur, que je les recueillerai avec une religieuse reconnaissance. Maintenant surtout que je me vois pour plusieurs années éloigné de France<sup>1924</sup> j'attacherai peut être plus de prix à une // semblable marque de votre souvenir. Ce n'est point une demande que je vous fais ; c'est à peine un vœu que j'exprime<sup>1925</sup>.

Veillez bien je vous prie, Monsieur, faire agréer à Madame de Lamartine mes hommages respectueux, et recevoir de nouveau l'expression de ma haute admiration et de mes sentiments les plus dévoués,

F. Liszt

Genève 27 Septembre 1830<sup>1926</sup>.

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 13-14. (Quatre pages écrites).

**Publications antérieures** : *Correspondance générale* d'Alphonse de Lamartine établie par Christian CROISILLE, t. 2, 1830-1867, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 353.

**Note au crayon en haut au centre** : à Lamartine 8.

**Description** : Papier blanc très jauni, mat. Format : 18,3 (déjà plié en deux) /23 cm.

Tampon sec en haut à gauche : rectangle horizontal au angles coupés, dessin d'une couronne surmontée d'un cercle et d'une croix de Malte, surmontant le mot BATH.

Marge du haut : 6,5 cm, puis 4, puis 2,5, enfin 1,5.

Particularités : écriture particulièrement lisible et soignée, présentant juste une petite rature à la page 1 et des mots réécrits p. 2. L'orthographe est elle aussi très soignée, il ne manque que quelques accents. Les accords du participe passé sont exceptionnellement respectés.

**Absence d'adresse.**

**Commentaire. Lettre adressée à un poète illustre : style soutenu.** On distingue dans cette lettre les marques du profond respect éprouvé par le jeune Liszt envers la figure imposante que le poète français représente à ses yeux. La présentation matérielle (régularité de l'écriture, occupation de l'espace des pages, orthographe) et le style en sont soignés. Les phrases sont longues, d'une syntaxe et d'un vocabulaire soutenus. Liszt ne se met pas en avant, il ne présente sa demande portant sur les

---

<sup>1923</sup> Lamartine répondra à la présente lettre de Liszt le 1<sup>er</sup> novembre suivant. Il semble que cette lettre constitue aussi la réponse, tardive, qu'il fait à l'envoi par Liszt de la partition dédicacée (voir plus loin les Compléments à ce chapitre, 2. 4. 3. 1).

<sup>1924</sup> En fait, Liszt et Marie retourneront à Paris un an plus tard, le 16 octobre 1836, tout en projetant de faire le voyage d'Italie, un incontournable à l'époque romantique. Ils se rendront dans ce pays mythique à la fin de juillet 1837, pour un séjour qui durera un peu plus de deux ans (voir les lettres à Massart série 1, ch. 2. 3. 5).

<sup>1925</sup> *Liszt laisse un espace entre ce paragraphe et le suivant.*

<sup>1926</sup> *Quelqu'un – Marie d'Agoult ? – a rajouté au crayon un point d'interrogation à côté de cette date « 1830 ». Effectivement, il s'agit de toute évidence d'un lapsus calami de Liszt. Il faut corriger la date en 1835.*



transpositions musicales des poèmes de Lamartine qu’après avoir exprimé l’admiration que lui a inspirée le discours politique du député. On dispose là d’un exemple du savoir-vivre élégant dont Liszt tenait à faire montre. Il n’est pas impossible que Marie d’Agoult ait été sollicitée par lui pour la rédaction finale de cette lettre, quoique le style « poétique » d’une expression comme « *ces chants ravies aux anges que vous laissez trop rarement tomber de votre lyre* » puisse avoir été inspiré à Liszt par sa lecture personnelle des textes de Lamartine.

#### Lettre 4 – À l’abbé Deguerry, Paris, fin mai 1836<sup>1927</sup>

Le contexte biographique est précisé à la suite de la lettre, car il résulte des recherches menées pour identifier le destinataire et la date du billet.

Monsieur le Curé,

J’apprends à l’instant que vous avez raconté à plusieurs personnes m’avoir admonesté au sermon de Monsieur l’Abbé Bautain<sup>1928</sup> à St Roch.

Le fait est complètement faux.

Depuis mon retour à Paris// je ne suis point allé à St Roch. Il est à regretter qu’avant de raconter une chose anecdote aussi peu admissible vraisemblable qu’une admonestation de vous à moi, vous n’avez pas ne vous soyez pas donné la peine de prendre des informations plus exactes.

~~Agréez, Monsieur le/ J’ai l’honneur d’être Monsieur le Curé l’expression votre très humble//~~  
Recevez monsieur le Curé mes compliments distingués<sup>1929</sup>,

F. Liszt

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 5r/v, 6r. (2 pages écrites, une pour l’adresse et une occupée par une liste).

**Publications antérieures** (sauf l’adresse) : VIER, *op. cit.*, 1950, I, p. 27 (Lettre citée intégralement par Gut-Bellas, *op. cit.* 2001 à partir de l’édition de VIER, p. 243, n. 5).

**Description :** Papier blanc épais lisse glacé ; les ratures du f. 5v transparaissent sur le f. 5r, tant elles sont énergiques. Papier : 11,2 (déjà plié)/18,1 cm ; plié d’abord en deux horizontalement, puis verticalement. Marge du haut p. 1 : 7 cm, puis 6 cm, puis 5.

<sup>1927</sup> **Gaspard DEGUERRY** (1897-1871), était prêtre du diocèse de Paris (ordonné en 1820). Directeur de conscience de Marie d’Agoult avant le départ de celle-ci avec Liszt pour la Suisse en 1835, il renouera de bonnes relations avec elle lors qu’elle retournera à Paris fin 1839. Prédicateur à succès, il sera nommé chanoine et archiprêtre de Notre-Dame de Paris en 1844, curé de Saint-Eustache en 1845, et curé de l’église de la Madeleine en 1849. En tant que tel, il sera fusillé comme otage par la Commune en 1871.

<sup>1928</sup> S’agirait-il de l’abbé **Louis BAUTAIN** (1796-1867), théologien, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Strasbourg, qui dirigeait à cette époque le petit séminaire de Saint-Louis ? Source : <<https://www.alsace-histoire.org/netdba/bautain-louis-eugene-marie/>> [consulté le 4 avril 2021]. Je n’ai pas trouvé d’information attestant sa présence à l’église Saint-Roch de Paris en 1836, mais celle-ci ne serait pas invraisemblable, l’abbé Bautain étant un spécialiste de la prédication.

<sup>1929</sup> *Ces hésitations dans les formules de politesse font penser que cet autographe est certainement un brouillon.*

Particularités : La présentation de la première page est soignée, mais la deuxième (f. 5v.) contient de nombreuses ratures, rageuses.

Sur la page 4 (verso du folio 6) figure une liste de noms de personnes, écrits au crayon, présentés sur deux colonnes :

- colonne de gauche, cinq noms : Monderry /Monderoy ?, Granville, Mayer, [non déchiffré], hugo
- colonne de droite, sept noms : [non déchiffré], Lehmann ; Barrella, franz, fétis, heine, D[non déchiffré].

**Billet sans date ni adresse.**

### **Commentaire : nature du billet, destinataire et contexte, style polémique.**

#### ***Nature de l'autographe : hypothèse d'un brouillon.***

Les nombreuses ratures rageuses, transperçant presque le papier par endroits, montrent les hésitations de Liszt dans la formulation de son message, en particulier sur la formule de politesse finale, et suggèrent qu'il pourrait d'agir d'un brouillon. Dans ce cas, le billet réellement remis au curé aurait été recopié au propre par Liszt, mais ce n'est pas absolument certain. À l'appui de l'hypothèse du brouillon, il y a le fait que la dernière page a été utilisée pour noter, au crayon, une liste de noms<sup>1930</sup>. Les mentions portées au crayon sur les autographes de cet album, consistant en la numérotation des lettres, seraient de la main de Marie d'Agoult d'après Jacques Vier, mais rien n'autorise à lui attribuer aussi cette liste, qui pourrait aussi bien être de la main de Liszt. Il s'agit vraisemblablement du memento de personnes à qui il faudra écrire. On peut se demander pourquoi et par qui ce papier a été conservé.

#### ***Identification du destinataire et datation du billet : le curé de la paroisse Saint-Roch en mai 1836.***

L'indication de la paroisse Saint-Roch a permis aux éditeurs précédents d'identifier le destinataire du billet, et de préciser la date de sa rédaction<sup>1931</sup>. Mes recherches dans la correspondance de Liszt m'ont par ailleurs permis de mieux cerner les données du conflit. Le curé est l'abbé Deguerry<sup>1932</sup>, qui était curé de Saint-Roch et directeur de conscience de Marie d'Agoult dans les années 1833 - 1836, comme on l'apprend dans la correspondance échangée à cette époque entre Liszt et cette dernière, où son nom est souvent cité. Liszt appréciait alors les prédications. Or deux lettres de Liszt permettent de dater avec certitude la rédaction de ce billet. Dans la première, qu'il adresse à Marie le 25 mai 1836, alors que celle-ci se trouve à Genève, et que pour sa part il est allé donner quelques concerts à Paris, on lit : « **Tout à l'heure J'irai voir l'Abbé de Guerry pour me plaindre sérieusement des paquets ignobles qu'il a faits. Cet homme s'est conduit d'une façon bien méprisable et je ne veux pas partir d'ici sans lui dire dignement et loyalement son fait** »<sup>1933</sup>. On ne peut savoir si cette visite a dissuadé Liszt d'envoyer à l'abbé le billet si mal présenté. Trois jours plus tard, il rend compte à Marie de l'issue de cette entrevue : « [...] j'ai été chez

<sup>1930</sup> Les mêmes questions se posent à propos de la lettre à Marie Pleyel (lettre ci-dessous n° 8).

<sup>1931</sup> Voir VIER, *op. cit.*, p. 27, note 1, et GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 243, note 5.

<sup>1932</sup> Voir la notice un peu plus haut.

<sup>1933</sup> Lettres de Liszt à Marie d'Agoult du 25 mai 1836, dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 242.



l'abbé Deguerry ce matin. Je lui ai mis les points sur les i, et sur tous les points il m'a répondu par des dénégations formelles, absolues, - m'offrant même à plusieurs reprises de me donner un écrit signé où il déclarerait n'avoir jamais tenu de propos semblables etc. etc. En somme il est impossible de demander une satisfaction plus complète<sup>1934</sup> ». Si cet incident-là est clos, Liszt ne retrouva pas pour autant une sympathie définitive à l'égard de cet abbé, comme nous le révèle le conseil acrimonieux qu'il donne à Marie cinq ans plus tard, alors que celle-ci est en train de reconstituer son salon à Paris : « L'Abbé Deguerry est un paillasse<sup>1935</sup> – mais vous ferez bien de le voir – un petit grain de Poésie catholique ne fera pas mal dans votre toile d'araignée<sup>1936</sup>. »

### *Analyse du style : agressivité et atténuations.*

Les ratures permettent de suivre le mouvement qui a accompagné la rédaction de ce billet. La première formulation était plus vive, Liszt l'a atténuée et précisée : « une chose aussi peu admissible » devient « une anecdote aussi peu vraisemblable », et « vous n'avez pas » est atténué en « vous ne vous soyez pas donné la peine de ». Sans doute ne voulait-il pas entrer dans une polémique trop violente avec cet abbé, alors qu'on le voit pleinement agressif dans le billet qu'il adressera plus tard à l'éditeur Maurice Schlésinger (voir plus bas la lettre n° 9).

## Lettre 5 – À Hermann Cohen<sup>1937</sup>, [Lausanne, le 13 ou le 14 juillet 1836 ?]

---

Le contexte biographique est précisé à la suite de la lettre, car il résulte des recherches que j'ai menées pour dater et localiser cet autographe, resté inédit jusqu'à ce jour.

Mon cher Puzzy,

Le concert est définitivement fixé à Samedi ; je t'enverrai le programme demain par la Poste.

Previens au plus tôt [*sic*] de ce changement de jour M<sup>me</sup> d'A – et Bloc<sup>1938</sup>. Je t'embrasse et

t'aime de tout cœur

F Liszt<sup>1939</sup>

---

<sup>1934</sup> Lettre de Liszt du 28 au 29 mai 1836, GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 242.

<sup>1935</sup> Un paillasse est un bateleur de foire, un bouffon. Mais ce mot peut aussi désigner un « homme sans consistance, sans volonté. *Va donc, eh, paillasse !* » (*précision du CNRTL*).

<sup>1936</sup> Lettre de Liszt du 25 janvier 1841, GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 763.

<sup>1937</sup> Puzzi (que Liszt orthographe toujours « Puzzy ») est le surnom donné à Hermann Cohen (voir note ci-dessus), un jeune élève de Liszt très brillant et très attaché à son maître, qui a rejoint Liszt et Marie d'Agoult à Genève mi-août 1836 (voir la notice sur H. Cohen au ch. 2. 1, lettre 14 de Liszt à sa mère). Ce billet, à objectif purement utilitaire, a vraisemblablement été écrit pendant le séjour du couple dans cette ville, où Liszt donnait de fréquents concerts (mi-août 1835 – mi-octobre 1836).

<sup>1938</sup> **Nathan BLOC** (1794-1857 ?) violoniste suisse, devenu chef d'orchestre à Paris, ami de Berlioz. Depuis 1831, il dirige l'orchestre de la Société de Genève, et, de 1835 à 1848, il est le directeur du Conservatoire de Genève, qu'il a contribué à créer, et dans lequel Liszt a donné gratuitement des cours de piano jusqu'en avril 1836. *Après ce nom, un ou deux mots ont été raturés, devenus illisibles.*

[Adresse :]

pressé/Monsieur Herrmann [sic]/Cohen ---/Au Conservatoire de Musique/(Casino) Genève

**Autographe** : BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 3-4. Une page écrite (f. 3r), deux pages blanches (f. 3v-f.4r) une page portant l'adresse (f. 4v).

**Publications antérieures** : inédit.

**Description** : Papier blanc mat jauni, un peu épais, glacé.

Note au crayon en haut de la première page : 3 à Herrmann [sic] Cohen

Format 25 (plié en 2)/20 cm. Format du pli : 12 12,5/7 cm. A été plié uniquement dans le sens horizontal.

Papier (une fois plié en deux) : 12,5/20 cm

Marge du haut : 6 cm.

Particularité : grosse écriture épaisse très noire.

**Adresse** : f. 4v, inédite comme la lettre.

**Marques postales** : aucune, mais l'adresse du destinataire est indiquée. Billet remis manuellement.

Recto : en biais en haut à gauche figure, en biais, l'indication « pressé ».

Particularité : l'adresse est écrite très lisiblement.

Verso : des restes d'un sceau noir brillant, brisé, illisible.

#### ***Localisation et datation de ce billet***

Liszt ne précise ni le lieu ni la date de l'écriture de ce billet, mais mes recherches ont abouti à l'identification du contexte de son envoi.

De bonnes raisons font supposer que ce billet a été adressé par Liszt à son jeune élève pendant que ce dernier séjournait auprès de lui et de Marie d'Agoult à Genève, entre mi-août 1835 et mi-octobre 1836. La référence à Bloc et à Bartholony, membres du conservatoire de Genève, conforte cette hypothèse. Mais certains indices m'ont permis d'aboutir à une datation plus précise encore. Comme Liszt demande à Puzzi de lui répondre par la poste, c'est qu'il ne se trouve pas lui-même à Genève, et comme il lui annonce le déplacement d'un concert, je pense qu'il pourrait s'agir du concert que Liszt a donné à Lausanne le samedi 16 juillet 1836. Je m'appuie pour cela sur la lettre qu'il adresse de Lausanne, le 12 juillet 1836 (« [mardi en arrivant](#) »), à Marie d'Agoult qui se trouve à Genève, où il lui annonce la date prévue pour son concert en ces termes : « [Le Concert est fixé à Vendredi prochain - tâchez d'en faire prévenir le Sourd](#)<sup>1940</sup> ([écrivez-lui deux mots](#)) et [M<sup>r</sup> Bartholony](#)<sup>1941</sup>. [Bloc se chargera de cette dernière commission](#)<sup>1942</sup>. » Or ce concert, prévu initialement, comme on le voit dans cette lettre, pour le vendredi 15 juillet, ne sera donné que le lendemain, samedi 16, d'après les dates fournies par Serge Gut et Jacqueline Bellas<sup>1943</sup>. Le billet adressé à Puzzi annonçant un tel changement de jour pourrait donc fort bien avoir été

---

<sup>1939</sup> Les lettres « -iszt » de la signature se présentent sous la forme d'un long trait ondoyant, tracé deux fois : d'une encre délavée d'abord, puis d'une encre plus noire parallèle au premier tracé.

<sup>1940</sup> Le Sourd, surnom d'**Adolphe PICTET** (1799-1875), philologue suisse ami du couple.

<sup>1941</sup> **François BARTHOLONI** (1796-1881), banquier français d'origine genevoise, fondateur du conservatoire de Genève en 1835, et pionnier du développement des chemins de fer en France.

<sup>1942</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 251.

<sup>1943</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 252, n. 1. Ce concert a dû être retardé à cause d'une fête fédérale suisse.

écrit à cette occasion. Cela permettrait de le localiser et de le dater : il aurait été écrit par Liszt à Lausanne, le 13 ou le 14 juillet 1836.

## Lettre 6 – À la baronne Eskeles, Milan, le 2 septembre 1838<sup>1944</sup>.

Le contexte biographique est présenté à la suite de la lettre, car il est issu des recherches menées pour en identifier la destinataire et la date.

A Dieu ne plaise, Madame, que je veuille le moins du monde vous priver de jouir des fêtes qui se préparent et ne<sup>1945</sup> vous laissent guère le loisir de recevoir du monde. Ce serait un rôle trop ridicule pour moi, que celui de visiteur obstiné. Je n'aurai garde de m'en charger ainsi en pure perte co<sup>m</sup>me vous le<sup>1946</sup> dites si<sup>1947</sup> judicieusement. Permettez moi donc de me borner aussi à vous offrir, en échange de la considération distinguée dont vous voulez//bien m'assurer, l'expression de mes plus respectueux hommages,

F. Liszt

Dimanche

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 127. (Deux pages écrites).

**Publications antérieures :** GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 349, note 3.

**Billet écrit au crayon ou à l'encre très pâle, sans indication de lieu ni de date (hormis la mention « dimanche »), et dépourvu d'adresse.**

**Description :** Papier blanc mat un peu épais. Bien conservé. Plié en trois horizontalement (donc période des enveloppes).

Format : 19,3/12,5 cm. Marge du haut : première page 4,5 cm, deuxième 4 cm.

Tampon sec en haut à gauche : ovale horizontal, décor végétal entourant le mot : BATH.

Note au crayon en haut du recto « [L] 57 à ? »<sup>1948</sup>

**Absence d'adresse.**

### ***Identification de la destinataire et datation de la lettre : la Baronne Eskeles lors du couronnement de Ferdinand I<sup>er</sup> à Milan.***

A priori, cette lettre présentait une énigme, aucun indice n'étant fourni sur son contexte.

L'allusion à une fête à l'occasion de laquelle Liszt aurait sollicité une invitation chez une dame, m'a conduite à mener des recherches sur le séjour de Liszt à Milan, au moment des fêtes du

<sup>1944</sup> La baronne **Antonia ESKELES**, épouse du baron **Bernhard von ESKELES** (1753-1839) banquier juif viennois, avec lequel Liszt entretient des relations amicales à Milan.

<sup>1945</sup> « ne » mot ajouté

<sup>1946</sup> « le » mot ajouté.

<sup>1947</sup> « si » mot ajouté par-dessus le mot « fort », qu'il remplace.

<sup>1948</sup> La personne ayant constitué ces archives (D. Ollivier ? un bibliothécaire ?) n'a pas identifié la destinataire.

couronnement de l'empereur d'Autriche Ferdinand I<sup>er</sup>, qui a été intronisé dans cette ville en tant que roi de Lombardie et de Vénétie le 6 septembre 1838. Liszt en parle avec une certaine insistance dans ses lettres à Massart<sup>1949</sup>. La piste était bonne : en effet, la clé de l'énigme posée par cet autographe est révélée dans la correspondance entre Liszt et Marie d'Agoult. Dans une lettre adressée par Liszt à Marie, datée avec précision du lundi 3 septembre 1838, à Milan, on lit qu'ayant été traité un soir, chez une amie commune, avec un mépris ostensible par la « Baronne TT », il a réagi ainsi : « **Le lendemain Samedi je passe chez la Baronne pour en finir. Elle n'y était pas. Je lui écris deux mots le soir pour lui dire que, ne sachant à quelle heure je la trouverais chez elle, je la priais de m'indiquer le jour et l'heure auxquels elle pourrait me recevoir, si tel était son bon plaisir. Elle répond la lettre ci-jointe - et moi le Billet ci-après**<sup>1950</sup>. » Serge Gut et Jacqueline Bellas, éditeurs de cette correspondance en 2002, fournissent les précisions qui nous intéressent, et qui ont confirmé mon hypothèse : la destinataire du billet est la baronne Eskeles<sup>1951</sup>, surnommée TT par Liszt et Marie d'après son prénom familial « Toti », diminutif d'Antonietta. Ils publient en note<sup>1952</sup> ce billet de Liszt – l'autographe que j'ai transcrit ici – qu'ils ont trouvé et identifié à la BnF, tandis que la lettre de la baronne que Liszt dit avoir transmise à Marie n'est pas parvenue jusqu'à nous. Quant à la date de ce billet, il m'a été facile de la trouver, sachant qu'il a été écrit le dimanche précédant la lettre de Liszt à Marie qui rapporte l'incident : il s'agit de la veille, soit le dimanche 2 septembre 1838.

#### ***Nature de l'autographe : l'hypothèse d'un brouillon.***

La lettre de Liszt à Marie nous fournit aussi des informations intéressantes, indépendantes de l'incident rapporté, sur le sort de ses lettres : on y apprend qu'il transmet à Marie les billets échangés entre la baronne et lui-même. Le billet de la baronne peut assurément être l'original de la lettre que celle-ci a écrite, puisque Liszt en est le récepteur, mais le sien est probablement une copie, puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'il en ait demandé restitution à la destinataire. Cela expliquerait l'absence d'adresse et de date, et l'usage apparent d'un crayon. La conservation d'un double de certaines lettres envoyées par lui, que ce soit sous forme de copie ou de brouillon (autrement dit de « minute »), était d'un usage courant chez Liszt. On en trouve plusieurs exemples explicites dans mon corpus, certaines recopiées par Liszt lui-même, d'autres par son secrétaire<sup>1953</sup>. Cet usage pourrait apporter une solution au billet très raturé adressé par Liszt à l'abbé Deguerry<sup>1954</sup> : il s'agirait du brouillon de ce billet, que Liszt (ou son secrétaire) aurait

---

<sup>1949</sup> Voir plus haut les lettres à Massart n° 5 et 6 dans mon corpus.

<sup>1950</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 347.

<sup>1951</sup> Antonia ESKELES, voir note *supra*.

<sup>1952</sup> *Ibid.* p. 349, note 2.

<sup>1953</sup> Voir les copies de la main de Liszt insérées dans ses lettres à Massart série 2 : L. 17 (copie d'une lettre du ministre Duchâtel annonçant au comte d'Apponyi la nomination de Liszt comme chevalier de la Légion d'honneur,) et L. 18 (copie d'une lettre de Liszt à Marie d'Agoult), ainsi que les copies réalisées par Belloni, dans la lettre à Janin par exemple (lettre ci-dessous n°10).

<sup>1954</sup> Voir ci-dessus la lettre n° 4, à l'abbé Deguerry.

conservé dans ses papiers par habitude d'archivage. Il me paraît moins certain que soit aussi le cas de la lettre à Marie Pleyel (lettre n° 8 ci-dessous).

***Commentaire stylistique : agressivité implicite, ironie.***

Le contexte permet de saisir l'ironie impertinente de ce billet. Liszt s'est senti traité avec mépris, il réagit avec fierté. Les figures d'amplification réalisées par le vocabulaire intensif « à Dieu ne plaise, le moins du monde, vous priver de jouir, trop ridicule, obstiné, je n'aurai garde » marquent de l'assurance et non de la soumission. L'ironie affleure dans le compliment insincère de l'adverbe « si judicieusement », ainsi que dans le mouvement en miroir de la dernière phrase, où les « respectueux hommages » de Liszt sont aussi artificiels, donc hypocrites, que la « considération distinguée » de la baronne. Nous avons là encore un exemple du style concis et polémique de Liszt.

---

**Lettre 7 – À Hortense Allart<sup>1955</sup> – Rome, 11 mai 1839.**

---

**Faire-part de la naissance de Daniel Liszt.**

**Contexte biographique : naissance de Daniel Liszt à Rome.** Depuis la mi-janvier 1839, Liszt et Marie d'Agoult sont installés à Rome. Le 9 mai voit naître, dans cette ville pontificale, leur troisième enfant et unique fils, Daniel. Ils avaient fait la connaissance à Florence, en octobre de l'année précédente, d'une femme de lettres française originale, Hortense Allart, qui était devenue une amie du couple, et surtout de Marie. Liszt lui écrit pour lui annoncer la naissance de cet enfant.

Madame,

N'étaient-ce les circonstances anormales<sup>1956</sup> dans lesquelles nous nous trouvons, la lettre imprimée avec la phrase obligée « la mère et l'enfant se portent bien » seraient [sic] de rigueur ; mais ainsi, M<sup>r</sup> le Maire et M<sup>r</sup> le Curé n'ayant en rien à démêler avec la cause<sup>1957</sup>, l'imprimerie ou la lithographie (Guttemberg [sic] ou Engelmañ) sont dispensé d'intervenir pour promulguer l'effet<sup>1958</sup>. Permettez moi donc Madame, de vous dire purement et

---

<sup>1955</sup> **Hortense ALLART** (1801-1879), épouse de **MÉRITENS** (mariage en 1843, suivi rapidement d'un divorce). Femme écrivain, elle a publié ses ouvrages sous divers pseudonymes. Pour plus de détails, voir le commentaire biographique présenté à la suite de la présente lettre.

<sup>1956</sup> L'adjectif « anormales » est jouté au-dessus de la ligne.

<sup>1957</sup> Liszt fait ici allusion, de façon assez contournée, à la situation illégitime, aux yeux de l'Église et de l'état civil, de cet enfant qui vient de naître hors mariage. Alan Walker publie (*op. cit.*, t. 1, 1989, p. 277) l'acte de baptême de : « Daniel, Henricus, Franciscus, Joseph [...] né de l'illustre Franciscus Liszt, fils du défunt Adam de la localité de Raïding en Hongrie et de la mère N ..., N ... de la paroisse Saint-Bernard. [...] Le parrain était Mr Henri Lehmann [...] ». Marie d'Agoult n'a reconnu aucun de ses trois enfants nés de sa liaison avec Liszt : Blandine, Cosima et maintenant Daniel ; elle avait déjà eu deux filles, Louise et Claire – dont la première est morte en 1834 à l'âge de six ans – avec son époux le comte Charles d'Agoult ; le divorce, instauré en France sous la Révolution, avait été aboli par Louis XVIII. Le mariage, l'eussent-ils voulu, était donc impossible entre Liszt et Marie d'Agoult.

<sup>1958</sup> Pour une naissance illégitime, il ne saurait y avoir de faire-part imprimé, Liszt le dit avec humour.

simplement que rien n'est changé ; // qu'il n'y a qu'un Romain de plus<sup>1959</sup>. Ce Romain a singulièrement bien choisi son moment ; car c'est le jour de l'ascension, par un magnifique soleil, aux coups de canon de la benediction Urbi et Orbi à St Jean de Latran, qu'il a fait son entrée peu soleñelle dans la<sup>1960</sup> ville éternelle.

Mme d'Agoult est on ne peut mieux – Dans une huitaine de jours elle quittera son lit j'espère – et// vers la fin de ce mois elle comencera ses petites excursions d'Albano, Frascati etc — Si vous avez un moment de libre, vous lui ferez plaisir en lui écrivant quelques lignes.

Nos projets d'établissement aux environs de Lucques sont toujours les mêmes. D'ici à un mois nous serons sûrement à Florence, et peu après nous irons prendre possession du petit casin<sup>1961</sup> où nous espérons avoir le plaisir de vous recevoir.

Veuillez bien agréer, Madame, l'expression de ma considération la plus distinguée et de mon plus affectueux dévouement

F. Liszt

Rome 11 mai 1839

[Adresse :]

Madame Hortense Allart/Poste restante /Florence

**Autographe :** BnF Manuscrits, Naf 25 180, f. 1-2. (*C'est la première lettre de l'album, elle est numérotée 2 : il n'y a pas de lettre numérotée 1*). Trois pages écrites, la quatrième portant l'adresse.

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : VIER, *op. cit.*, 1950, VIII, p. 54.

**Description :** Papier pelure fin, blanc. Format 25 (plié en deux) /20 cm = 12,5/19,8 ; Pliée en « pli » (format final 13 12,7/5 cm) de façon inhabituelle : un côté restant ouvert. Le papier avait été plié avant d'écrire l'adresse : 8/5 cm. La marge du haut est présente sur les trois pages : 6,5 cm sur page 1, puis 5 cm. Signature très lisible. Date à la fin.

Particularités : Écriture assez petite. Note au crayon en haut de la première page : 2 à Hortense Allart 11 mai 39.

**Adresse :** f. 2v inédite.

**Marques postales :** sans cachet, sans tampon de la poste ; il y a juste une sorte de grand 6 à l'encre, trait épais, délavé.

Particularité : Une inscription en écriture très petite a été rajoutée en biais en haut à gauche de l'adresse, à l'encre (par Hortense Allart ? Marie d'Agoult ? Daniel Ollivier ?) : « Liszt – 11 mai 1839/Annonce de naissance de Daniel ».

---

<sup>1959</sup> Parodie de la phrase célèbre : « Rien n'est changé en France, il n'y a qu'un Français de plus ! », prononcée par le Comte d'Artois (1757-1836), le 12 avril 1814, lors de son entrée dans Paris après la défaite de Napoléon, la première Restauration amenant son frère Louis XVIII sur le trône de France. Lui-même règnera sous le nom de Charles X de 1824 à 1830.

<sup>1960</sup> Liszt avait commencé à écrire « cett[e], puis a écrit « la » par-dessus.

<sup>1961</sup> Franz et Marie séjourneront en fait, en juillet-août, dans la luxueuse villa Massimiliana près de Lucques. Le terme de « casin » (« Cabane, petite maison de plaisance d'architecture arabe ou italienne », déf. du CNRTL en ligne) conviendrait mieux à la maison de pêcheurs située à San-Rossore, près de Pise, où ils passeront trois semaines en septembre, et que Marie décrit ainsi : « Une maison de bois assez semblable aux chalets suisses nous abrite de la pluie et du vent. Elle est à deux cents pas de la mer. Il n'y en a pas d'autre à quatre miles [sic] à la ronde. Nous y vivons absolument seuls en société avec les chameaux et les buffles et nous passons nos journées à courrir [sic] sur la plage et dans les profondeurs de la forêt. [...] Nous nous accordons quinze jours de solitude et de liberté puis nous rentrerons dans le commerce des hommes ayant fait provision de force et de santé morale. » (à Charlotte Marliani, 7 septembre, DUPÉCHEZ-AGOULT, *Corresp.*, *op. cit.*, 2005, p. 373-74).

## Commentaire biographique. Liszt et la naissance illégitime de ses enfants : les silences de sa correspondance.

Hortense Allart vivait de son écriture : très érudite, elle publiait des romans et des ouvrages historiques. Elle était célèbre à l'époque pour ses idées féministes et la vie libre qu'elle menait, dans l'esprit saint-simonien, revendiquant ses diverses liaisons, avec Chateaubriand, puis avec Henry Bulwer-Lytton<sup>1962</sup>, entre autres. À cette date, elle élève seule ses deux fils naturels, *Marcus*-Napoléon Allart, né en 1826, et *Henri*-Marcus-Diodati Allart, qui vient de naître le 21 mars 1839. Une profonde et durable amitié s'installera entre elle et Marie d'Agoult<sup>1963</sup>, une fois que l'une et l'autre seront retournées en France autour de 1840. Marie fera plusieurs séjours dans le village d'Herblay, situé à une trentaine de kilomètres de Paris<sup>1964</sup>, invitée par Hortense Allart à partager sa vie frugale et intellectuellement laborieuse.

La réaction d'Hortense Allart à ce courrier de Liszt nous est connue grâce à une lettre qu'elle adresse de Florence à Marie d'Agoult le 23 mai 1839 : « J'ai été charmée d'apprendre que vous savez aussi faire des garçons, je suppose qu'après tant de filles vous désiriez d'avoir un fils. Est il [*sic*] content d'être né à Rome, en saura-t-il plus vite le latin ? Je remercie Monsieur Litz [*sic*] de son avis, et si je ne vous écrivais pas, je l'aurais remercié moi-même. [...] Je salue gaiement la mère, le père et l'enfant. » (DUPÉCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.*, t. 2, 2004, p. 310).

J'ai été surprise de ne trouver, dans la correspondance de Liszt et dans celle de Marie (du moins dans les lettres accessibles aujourd'hui), aucune allusion à la naissance de leurs enfants, ni aux grossesses de Marie. Il semble qu'on ait affaire là à un tabou absolu. Comment l'expliquer ? Peut-être, en partie, par les conventions sociales de l'époque, où le savoir-vivre évitait ce genre de sujet. Mais le même silence ne se retrouvera pas lorsque Blandine et Cosima seront enceintes et accoucheront. Certes, ce sera une génération plus tard, la société aura évolué, mais on peut supposer que pour les enfants de Liszt, le caractère illégitime de leur existence aurait impliqué un silence absolu, tant de la part des parents que de celui de leur entourage. On constate toutefois une exception à cette réserve. C'est à l'occasion, justement, de la naissance de Daniel Liszt, et sous la plume d'Hortense Allart : dans les lettres que celle-ci adresse à Marie proche de son accouchement, se manifeste une position revendicatrice sur le plan social et féministe. Certes, en lui annonçant la naissance hors mariage de son propre enfant, son second fils, qu'elle assume pleinement, elle tempère cette revendication personnelle par un appel à la discrétion : « mais je répète comme vous : ne le répétez pas à son de trompe. » (lettre à Marie du 4 avril 1839, DUPÉCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.*, t. 2, 2004, p. 300-301). Cependant, peu après, alors que Marie a décliné son invitation à venir terminer sa grossesse auprès d'elle à Florence, Hortense Allart exprime le souhait que la société change de regard sur cette question, en termes hardis pour l'époque : « Si les dames royalistes sont

---

<sup>1962</sup> **Henry BULWER-LYTON** (1801-1872), diplomate et écrivain anglais. Il fera la cour à Marie quand celle-ci reconstituera un salon à Paris fin 1839.

<sup>1963</sup> Plusieurs ouvrages ont été écrits sur l'amitié entre les deux femmes, dont, *La comtesse d'Agoult et Hortense Allart de Méritens sous le Second Empire : d'après une correspondance inédite*, de Jacques VIER, Paris, Lettres modernes, 1960, et, publié récemment, de Charles DUPÉCHEZ, *Hortense et Marie, une si belle amitié*, Paris, Flammarion, 2018.

<sup>1964</sup> Actuellement Herblay-sur-Seine, dans le Val-d'Oise.



contre vous, les penseurs de Florence vous estiment comme une femme d'honneur qui n'a besoin pour être dans l'ordre que d'une loi que tous les gens raisonnables appellent. Ils trouvent beaucoup plus noble que vous ayez quitté votre mari que de le traîner à votre suite comme font les femmes italiennes. On vous aurait su gré aussi de savoir être mère, surtout après la mort de la p[rin]ce[sse] Charlotte qui a péri vous savez, pour cacher un accouchement. Il serait temps qu'après avoir obtenu la liberté de la presse, la liberté individuelle, on nous accordât la liberté de l'accouchement, et que la maternité comme la charité, fût une vérité. » (Lettre à Marie du 7 mai 1839, DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.*, t. 2, 2004, p. 307). Apparemment, Franz Liszt et Marie d'Agoult ne partageaient pas cette revendication, et il faudra plus d'un siècle et demi pour que l'opinion et la loi ne jettent plus l'opprobre sur les enfants nés hors mariage et sur leurs mères. Le faire-part de la naissance de Daniel que Liszt adresse à Hortense Allart manifeste toutefois un sentiment de confiance complice à l'égard de cette amie anticonformiste.

### **Commentaire stylistique : humour, personnalisation originale d'une lettre de circonstance.**

Le début de cette lettre est un petit joyau d'humour. Elle commence *in medias res*, en une phrase qui nomme, tout en l'écartant, l'objet de la lettre, un faire-part de naissance, et signifie par une pirouette le caractère illégitime de cette dernière : les instances de légitimation sont personnifiées à travers le curé et le maire, et évoquées matériellement sous la forme de l'imprimerie et de la lithographie, identifiées par les deux entreprises les plus connues, qui auraient publié le faire-part officiel si cette naissance avait été « normale ». La citation d'une parole historique, comparant la naissance de ce bébé au retour du roi à Paris lors de la Restauration, produit par décalage un effet comique et pittoresque. Et l'amplification à connotation « héroïque » se poursuit avec l'évocation des coups de canon, la projection universelle, « *urbi et orbi* », de la nouvelle, et le parallélisme antithétique placé dans la chute de la phrase : « son entrée peu solennelle dans la ville éternelle ». La suite de la lettre revient à un style plus ordinaire, purement informatif, mais toujours aussi concis. Les échanges entre Marie d'Agoult et Hortense Allart sont plus développés<sup>1965</sup>.

---

<sup>1965</sup> Leur correspondance est accessible dans DUPÊCHEZ-AGOULT, *Corresp., op. cit.*, t. I-XI, 2004-2020, et leur amitié présentée dans DUPÊCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, 2018.



## Lettre 8 – À [Marie Pleyel], Winchester (papier illustré), sans date, [mi-décembre 1840]<sup>1966</sup>

---

*Lettre sans lieu indiqué à la main (mais « Winchester » imprimé sous l'illustration), ni date, ni destinataire désigné.*

Le contexte biographique est présenté à la suite de la lettre, car il est issu des recherches menées pour en identifier la destinataire et la date.

Ne vous en prenez qu'à vous même mon ravissant et illustre confrère<sup>1967</sup> si j'ai tant tardé à vous répondre. Il ne m'a fallu rien moins qu'une demi douzaine de concerts à Hambourg<sup>1968</sup>, une double traversée de mer<sup>1969</sup> avec accompagnement de tempêtes<sup>1970</sup>, et surtout une semaine de tranquillité absolue, passé en<sup>1971</sup> ~~toute~~ entière dans une chambre d'auberge à Dunkerque<sup>1972</sup>, pour me remettre de l'ébahissement causé par votre souvenir. Bon Dieu que vous avez donc d'adorables façons de dire les plus simples com̄e les plus adorables choses !// Je voudrais vous remercier dignement mais<sup>1973</sup> O misère ! je ne trouve au bout<sup>1974</sup>

---

<sup>1966</sup> **Marie Félicité Denise MOKE, épouse PLEYEL** (1811-1875) est une pianiste belge, qui se trouve à l'aube d'une belle carrière de virtuose. Fiancée d'abord à Berlioz en 1830, elle a rompu avec lui et épousé en 1831 Camille Pleyel, le fils du compositeur et fabricant de pianos Ignace Joseph Pleyel (d'où le surnom de « la Camilla » donné à son mari). S'étant séparée de lui au bout de quatre ans, elle mène depuis une vie assez libre. Liszt a connu une aventure avec elle à Paris en 1835, et la rumeur lui en attribuait une autre à Vienne en 1839, suscitant une vive jalousie de la part de Marie d'Agoult à son encontre (pour l'identification de cette destinataire, voir le commentaire présenté plus bas à la suite de la lettre).

<sup>1967</sup> L'emploi du masculin pour parler d'une femme ou pour s'adresser à une femme n'est pas exceptionnel à cette époque, lorsque la femme en question exerce une activité artistique. L'exemple le plus connu est celui de George Sand, auteur en particulier des *Lettres d'un voyageur* (écrites de 1834 à 1836, éditées en 1837). Marie d'Agoult elle-même est presque toujours désignée au masculin par ses enfants dans les lettres qu'ils échangent entre eux (autographes de la BnF NAF 25 179, f. 189-289, lettres inédites) : la surnommant « Mimi », ils reprennent ce nom par le pronom « il » et font tous les accords au masculin, ce qui est déroutant pour un lecteur actuel. Le ton et la teneur de cette lettre de Liszt adressée à « un confrère » ne laissent aucun doute sur le fait qu'il s'agit d'une femme.

<sup>1968</sup> Liszt a donné à Hambourg neuf concerts entre le 26 octobre et le 11 novembre 1840. À celui du 28 octobre, il a joué seul. (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 650).

<sup>1969</sup> Ces indications permettent de dater approximativement la lettre. À première vue, on aurait tendance à penser que Liszt entend par « double traversée » son voyage aller vers l'Angleterre (le 24 novembre 1840), et son retour de cette île (longue traversée difficile 6-9 février 1841). Mais il y a là une incompatibilité avec l'annonce qu'il fait du concert de Bruxelles prévu pour « fin janvier ... dans six semaines » (qui en fait aura lieu seulement en février – d'ailleurs il y en aura trois : le 11, le 16 et le 26), ce qui signifie qu'il n'est pas encore revenu d'Angleterre au moment où il écrit cette lettre. On doit donc considérer qu'il a accompli par mer (une première traversée, donc) son déplacement de Hambourg à Dunkerque (11-12 novembre), ville dans laquelle il a passé ensuite une semaine de retrouvailles amoureuses avec Marie d'A., avant de faire la traversée de Calais vers Douvres, (fin novembre) : il écrivait ainsi à Marie Pleyel depuis l'Angleterre vers le 15 décembre 1840. Cette hypothèse s'écarte légèrement de la datation proposée par Gut-Bellas, qui la situe légèrement plus tôt, dans la première quinzaine de décembre (*op. cit.*, 2001, p. 680). Une note de cette édition précise que Liszt n'est pas passé par Winchester lors de cette troisième tournée en Angleterre, contrairement à ce que pourrait faire penser l'illustration en tête du papier à lettres, papier qu'il conserve sans doute de sa tournée précédente (*ibid.*).

<sup>1970</sup> « avec accompagnement de tempêtes » Ces quatre mots sont ajoutés au-dessus de la ligne.

<sup>1971</sup> Liszt a dû ajouter « en » au bout de la ligne, avant de rayer « toute », et oublier de mettre « entière » au masculin.

<sup>1972</sup> Liszt a séjourné à Dunkerque du 15 au 23 novembre en compagnie de Marie d'Agoult (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 650)

<sup>1973</sup> [toute une ligne biffée]

de ma plume que les caresses de l'âne pour répondre aux charmantes gentillesses d'un tout autre animal domestique. – Le hasard [*sic*] me tire d'affaire mieux que je n'espérais – Voici de l'autre côté un énorme paté qui m'échappe. Devinez en le sens mystérieux, symbolique, et dites vous en surplus tous les plaisirs de surprise et de réflexion que je dois à votre lettre. Je viens de terminer trois choses tout à fait choses. Une valse mélancolique <sup>1975</sup> – un Robert le Diable<sup>1976</sup> – et une Lucrezia Borgia<sup>1977</sup>. Je viendrai vous les jouer à Bruxelles vers la fin de Janvier au plus tard. S'il y en avait une que vous ne jugiez pas trop indigne de votre colère<sup>1978</sup> j'en serais ~~tout à~~ // vraiment [*sic*] fier. Autrement je prendrai vos instructions, vos ordres, et me mettrai à l'œuvre pour<sup>1979</sup> ajuster à votre incomparable taille un caprice<sup>1980</sup> géant et colibri tout ensemble.<sup>1981</sup> Que deviennent vos projets de Paris et vos concerts rue du Mail <sup>1982</sup>? Puis je vous être bon à quelque chose ? – Janin (qui a été à merveille pour moi) embouchera les cent trompettes de la renommée pour vous proclamer la fée du Piano, et la curiosité du bon public encombrera les corridors. Vous aurez un succès énorme, complet. Et ce sera une petite affliction pour vos amis de n'avoir à vous aider en rien. Je ne vous donne point de nouvelles de G. P.<sup>1983</sup>. (qui me paraît aussi dans la catégorie des natures nobles et ....) – vous en avez de directes et de meilleures que je ne saurais vous donner. À revoir donc dans<sup>1984</sup> six semaines<sup>1985</sup> ---- En attendant comme par le passé et pour l'avenir tout à vous admirativement et brusquement -----

F. Liszt

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f. 128-129. Trois pages de lettre écrites, la quatrième portant des notes<sup>1986</sup>.

<sup>1974</sup> Les mots « O misère ! je ne trouve au bout » ont été ajoutés au-dessus d'une ligne soigneusement biffée, que Liszt a supprimée soit avant, soit après avoir fait la tache d'encre.

<sup>1975</sup> La valse mélancolique : publiée en 1840 chez Haslinger, Schläsinger et Brandus.

<sup>1976</sup> Liszt jouera *Robert le Diable* dans les salons Érard le 27 mars 1841 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 652).

<sup>1977</sup> *Lucrezia Borgia* paraîtra en 1841 chez Bernard Latte.

<sup>1978</sup> « colère » : mot étonnant, pourtant lisible, et lu aussi par GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 679.

<sup>1979</sup> [un mot barré rendu illisible]

<sup>1980</sup> Il s'agit des *Réminiscences de Norma* ; Liszt dédicacera cette pièce à Marie Pleyel en 1844 lors de sa parution chez Liszt (Le texte de cette dédicace, assez développé, est reproduit dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1081).

<sup>1981</sup> [Là se trouve le pâté, une grosse tache d'encre qui traverse ce folio, et a taché aussi la page précédente.]

<sup>1982</sup> Les salons Érard se situaient rue du Mail à Paris.

<sup>1983</sup> G. P. : « George Parish (qui serait amoureux de Pleyel) » – note 5 dans GUT-BELLAS, p. 681 – est un ami de Liszt qui habitait à Hambourg en 1840-1841 (GUT-BELLAS, p. 1281).

<sup>1984</sup> [la suite est écrite en travers dans la marge du haut de page]

<sup>1985</sup> Six semaines avant la fin de janvier : cette lettre est donc écrite vers le 15 décembre 1841 (Liszt est arrivé en Angleterre le 23 novembre). En fait, Liszt ne jouera à Bruxelles que mi-février.

<sup>1986</sup> La quatrième page du papier à lettres (verso du folio 129) a été utilisée par Liszt comme aide-mémoire de choses à faire. Sept mots ont été tracés à l'encre, de l'écriture de Liszt, répartis en deux colonnes. Celle de gauche, barrée d'une grande croix, contient cinq mots : Cigares, Mortier, Conversations et Biographie, Chopin. Celle de droite, barrée de deux traits parallèles verticaux, deux mots : Cartes à Grund, Lexicon. L'édition Gut-Ballas apporte les éclaircissements suivants : « Mortier de Fontaine : pianiste - Friedrich Grund : professeur à Hambourg. - Lexicon : Probablement le Dictionnaire encyclopédique publié régulièrement par la maison d'édition Brockhaus à Leipzig ».

**Publications antérieures :** GUT-BELLAS, *op. cit.*, « Document IV », p. 679.

**Indications au crayon en haut de la page :** « [L]58 » au centre, et « à ? » vers la droite.

**Description :** Papier anglais illustré, glacé, assez épais, blanc<sup>1987</sup> : « Winchester », paysage de lac ou rivière, deux silhouettes assises au bord de l'eau, arbres, églises abbaye et autres ruines, châteaux gothiques ; paysage bucolique romantique. Autour de l'image, une inscription minuscule : London. J&E. Harwood 26. Fenchurch Street.

Assez grand format : H 23 cm, l. 18,5 cm (en fait : 37 cm, plié en deux seulement).

Mesures de la mise en page : page 1 sans « marge » entre l'illustration et la première ligne ; deuxième page : 5 cm (mais écriture montante) ; troisième page, 3 cm, mais plage occupée par la fin de la lettre.

L'écriture manuscrite de Liszt est très brouillonne, difficile à déchiffrer. Il y a des ratures et des taches, l'encre est inégale. Cette lettre a été écrite à la hâte : a-t-elle été envoyée ? Recopiée plus proprement ?

**Absence d'adresse.** Il n'y a pas d'adresse sur la quatrième page (f. 129 v) – (les premières enveloppes apparaissent à cette époque en Angleterre), mais on y trouve une liste de mots (voir plus bas, en note, la description de cette page).

### Commentaire contextuel : identification de la destinataire, datation, contexte.

Pour identifier la destinataire, qui, d'après la teneur de la lettre, ne peut être qu'une femme et une pianiste, et estimer la date où elle a été écrite, je me suis reportée aux diverses sources biographiques disponibles. Les indices géographiques fournis par le texte (et le papier à lettre anglais) ainsi que les références aux œuvres musicales et aux concerts, m'ont amenée à supposer que la destinataire, une pianiste célèbre, amie de Liszt qui se produisait à l'époque des tournées anglaises de celui-ci, était Marie Pleyel<sup>1988</sup>, et la date, contemporaine de la tournée britannique de Liszt en 1840-1841. J'ai trouvé confirmation de cette double hypothèse dans l'édition de la correspondance entre Liszt et Marie d'Agoult par Serge Gut et Jacqueline Bellas<sup>1989</sup>. Comme cet ouvrage présente de façon très détaillée le contexte de cette lettre<sup>1990</sup>, et publie celle-ci intégralement<sup>1991</sup>, ainsi que la dédicace à Madame Pleyel des *Réminiscences de la Norma*<sup>1992</sup>, je me contente pour ma part de fournir succinctement les seules indications indispensables à l'éclaircissement de certains points, sur les œuvres et les personnes, en m'appuyant sur cette source.

---

(p. 681, n. 6 et n. 7). Vers le bas de ces colonnes, quelqu'un a gribouillé au crayon un petit dessin fait de multiples courbes, et au bas de la page apparaît l'intense tache d'encre qui a traversé le papier. Cette utilisation de la dernière page renforce l'hypothèse du brouillon.

<sup>1987</sup> C'est le même type de papier illustré que celui de la lettre à Massart n° 9, du 17 août 1840 et de certaines lettres à Marie de la même période (voir la lettre à Massart n° 17, f. 44).

<sup>1988</sup> Voir la notice sur Marie Pleyel un peu plus haut.

<sup>1989</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 679, document I, et notes p. 680-681. L'insertion de cette lettre dans des « compléments » à la correspondance de Liszt avec Marie d'A. ne permet pas de la trouver facilement en tant que lettre adressée par lui à une autre destinataire.

<sup>1990</sup> En particulier sur les lettres échangées entre Liszt et « la Pleyel » que Liszt communique, sur sa demande, à Marie d'A., pour calmer sa jalousie, dont peut-être cette lettre-ci, mais ce serait étonnant vu la relation intime qui y transparait.

<sup>1991</sup> Ma propre transcription diffère de la leur sur quelques détails minimes. En revanche, elle s'en distingue de façon nette par l'apport que je fais d'une description matérielle de l'autographe, ainsi que par le respect des accents et de la ponctuation, afin de répondre à l'un des objectifs de ma thèse.

<sup>1992</sup> Cette grande fantaisie sur la *Norma* de Bellini a été composée en 1841, et éditée début 1844.

Une question, cependant, reste ouverte : cette lettre, à la présentation si négligée, a-t-elle été réellement envoyée par Liszt ? L'a-t-il conservée, en tant que brouillon, et a-t-il envoyé à Marie Pleyel un exemplaire recopié au propre ? Elle aurait dans ce cas échappé au "pâté". A-t-il demandé à celle-ci de la lui rendre ? L'utilisation de l'espace libre sur la quatrième page (f. 129v) comme aide-mémoire semble prouver que Liszt a eu cet exemplaire entre ses mains à un moment où il ne s'agissait plus de l'envoyer<sup>1993</sup>. La signature, qui figure à la suite des mots ajoutés à angle droit dans la marge du haut de la troisième page (f. 129r), semble signifier qu'il ne s'agit pas d'un brouillon conçu comme tel, mais d'une lettre écrite à la hâte et destinée à être envoyée.

### **Commentaire stylistique : un style galant chargé d'implicite.**

Nous avons là un exemple de lettre où l'on découvre un Liszt charmeur, faisant la cour à une femme. Le style en est comparable, presque dix ans plus tard, à celui de ses lettres de jeunesse adressées à Euphémie Didier<sup>1994</sup>. On ne peut y soupçonner l'aide épistolaire de Marie d'Agoult, jalouse de la pianiste, c'est donc bien à l'écriture de Liszt que l'on a affaire ici. Une impression dominante s'en dégage : l'ambiguïté. On ne peut savoir avec certitude si Liszt fait une cour sincère ou jouée, ni si cette ambiguïté est destinée à cacher, aux éventuels regards indiscrets, la réalité d'une liaison. L'usage du masculin peut faire partie, ou non, d'une stratégie d'occultation : en fait, les femmes artistes ou écrivains étaient souvent nommées au masculin, même si elles ne prenaient pas un pseudonyme d'homme comme George Sand ou Daniel Stern (nom de plume de Marie d'Agoult). Ensuite, on sent, même en ignorant à qui la lettre est destinée, qu'il s'agit d'une lettre galante. Liszt cherche à plaire, en usant, dès le début, d'hyperboles et d'accumulations « *tant, rien moins que, une demi-douzaine, double, accompagnement, absolue, entière* », figures d'amplification donnant à son style un caractère épique, voire héroï-comique, destinées à fournir avec humour une excuse valable au retard de sa réponse. Ensuite, c'est en faisant de l'esprit, procédé doublé par l'implicite du propos, qu'il poursuit sa stratégie séductrice : la plaisanterie sur la tache d'encre le dispense de trouver les mots justes, qui ne lui viennent jamais spontanément. On retrouve là le leitmotiv de ses plaintes sur son incapacité épistolaire<sup>1995</sup>. Mais il l'exprime ici avec recherche, à l'aide d'une métaphore animalière à l'effet appuyé, produisant un effet grotesque d'autodérision : « *je ne trouve au bout<sup>1996</sup> de ma plume que les caresses de l'âne pour répondre aux charmantes gentillesse d'un tout autre animal domestique* ». Cette tache représente peut-être aussi pour lui une échappatoire, le dispensant de dire le fond de sa pensée, qui pourrait tout aussi bien être amoureuse que simplement flattée par ces « *gentillesse* » : « *Devinez en le sens mystérieux, symbolique, et dites vous en surplus tous les plaisirs de surprise et de réflexion que je dois à votre lettre* ». On trouve aussi une touche de préciosité dans la

---

<sup>1993</sup> Des questions du même ordre se posent pour le billet adressé à Maurice Schlésinger (voir ci-dessus lettre n°4 à l'abbé Deguerry).

<sup>1994</sup> Ci-dessus lettres n° 1 et n° 2.

<sup>1995</sup> Voir plus haut le chapitre 1. 3.

<sup>1996</sup> Les mots « *O misère ! je ne trouve au bout* » ont été ajoutés au-dessus d'une ligne soigneusement biffée, que Liszt a supprimée soit avant, soit après avoir fait la tache d'encre.

métaphore, doublée d'une antithèse, de l'expression : « un caprice géant et colibri tout ensemble ». Les ornements d'un style épique se concentrent ensuite dans la phrase : « Janin (qui a été à merveille pour moi) embouchera les cent trompettes de la renommée pour vous proclamer la fée du Piano, et la curiosité du bon public encombrera les corridors. Vous aurez un succès énorme, complet » ; il y a là une accumulation de figures : des métaphores « trompettes de la renommée, fée du piano », une métonymie « la curiosité encombrera les corridors » et des hyperboles « merveille, encombrera, énorme, complet ». La suite de la lettre adopte un style sobrement informatif. Mais la fin, (non signée, donc peut-être non envoyée), renforce les sous-entendus : le « comme par le passé » rappelle l'aventure qui a réellement existé entre Liszt et Marie Pleyel, et l'adverbe « brusquement », imposé peut-être par le manque de place sur la page, n'en crée pas moins, dans son écart avec les formules de politesse attendues, une sensation de familiarité, voire d'intimité. Cette dernière impression est provoquée, aussi, par l'emploi de l'expression familière « Bon Dieu », par l'usage immodéré des exclamations ainsi que des tirets et des points de suspension porteurs d'implicite. Dans une telle lettre, le style de Liszt diffère fondamentalement de celui des lettres adressées aux personnes de sa famille ou à des amis masculins. Il est probable que cette esthétique « galante » appartenait à son idéal épistolaire. Dans ce cas, elle illustrerait à la fois la recherche littéraire qui lui coûtait un véritable labeur, et le résultat de ce travail stylistique. Ce résultat peut paraître surchargé, baroque, aux yeux d'un lecteur d'aujourd'hui ; il n'était peut-être pas apprécié par Liszt lui-même, si généralement mécontent de son style.

## Lettre 9 – À [Maurice] Schlésinger – [Paris] 22 mars 1841<sup>1997</sup>

---

**Contexte biographique : récitals de Liszt à Bruxelles et à Paris, prix élevé des places.** Après une longue tournée en Angleterre prolongée par des concerts à Bruxelles, Liszt vient de revenir à Paris, le 16 mars 1841. Le 21 mars, il découvre un entrefilet publié dans la *Revue et Gazette musicale* dirigée par Maurice Schlésinger, qui publiait régulièrement ses articles. Cet entrefilet lui reprochait son projet de jouer seul, lors de son prochain concert parisien du 27 mars, et de fixer le prix des places à un tarif plus élevé que de coutume, ce qui l'a mis hors de lui. L'article se terminait ainsi : « Ce sont deux faits graves que nos confrères appelleraient des extravagances. Espérons que M. Liszt changera de résolution et qu'il ordonnera un concert dans les conditions ordinaires, entouré d'artistes dignes de lui et dont tous ses admirateurs pourront jouir<sup>1998</sup>. » Liszt, ulcéré, réplique immédiatement par une lettre de protestation adressée au journal, puis, comme Maurice Schlésinger le sommait de retirer celle-ci, il lui envoie le cinglant billet suivant :

---

<sup>1997</sup> Maurice SCHLÉSINGER (1798-1871), éditeur de musique installé à Paris, et directeur de la *Revue et gazette musicale* (voir la notice à son nom dans la lettre 2 à Massart, ch. 2. 3).

<sup>1998</sup> L'article entier est publié par Jacques VIER, *op. cit.*, p. 60.

C'est toujours avec un nouveau plaisir que je reçois les conseils de mes amis. Pour votre part, vous avez perdu le droit de me parler et de conseils et// d'amitié.

Quant à retirer je ne dis pas ma lettre, mais un seul mot, une seule syllabe, vous me connaissez assez pour savoir que cela est impossible.

F. Liszt

22 mars 1841

[Adresse (sans tampon ni sceau) sur pli de format : 12,4/6 cm :]

Monsieur /Maurice Schlesinger/Directeur de la Gazette /musicale

**Autographe :** BnF Manuscrits, NAF 25180, f 124-125. (Deux pages écrites, une page blanche, une page portant l'adresse).

**Publications antérieures** (sauf l'adresse) : *VIER, op. cit.*, 1950, XI, p. 60 (reproduite dans BELLAS, « La tumultueuse amitié... », *op. cit.*, 1965, p. 14).

**Description :** Papier gris, mat, vergé, format 12,4cm (déjà plié en deux)/19,8 cm.

Note au crayon en haut de la première page : [L]56 22 mars 41 à Schlésinger<sup>1999</sup> »

Écriture très grande, épaisse, « rageuse », lignes montantes. L'encre de la deuxième ligne a traversé le papier jusque sur le recto du folio 125, inutilisé. Une tache d'eau traverse le dernier feuillet recto/verso en haut, vers le bord extérieur.

**Adresse :** f. 125v, inédite

**Marques postales :** aucune. Ni tampon, ni sceau. Seul le nom du destinataire est indiqué (avec sa fonction), sans son adresse. Billet transmis manuellement.

Format du rectangle portant l'adresse : 12,4/6 cm.

### Commentaire stylistique : un ton ouvertement polémique.

Le ton de ce billet est agressif, hautain et cassant. L'absence de formules de politesse peut signifier qu'il s'agirait d'un brouillon, comme pour le billet à l'abbé Deguerry. Mais ce pourrait aussi être le reflet de l'exaspération de Liszt mimant un cri de colère. On découvre ici son aptitude, apparemment naturelle, à l'ironie mordante, qui se manifeste dans la phrase introductive : le vocabulaire mélioratif « toujours, nouveau, plaisir, amis », déployé dans la formulation d'une généralité, est une antiphrase qui évoque, en creux, du déplaisir et de l'inimitié. La gradation présentée dans la dernière phrase en un mouvement ternaire, « lettre, mot, syllabe », amplifie l'expression du refus. Le style pamphlétaire semble venir naturellement sous la plume de Liszt.

### Commentaire biographique : détermination de Liszt à poursuivre dans la voie choisie.

Il va sans dire que Liszt fera fi du conseil de la *Gazette*. Il vient en effet de donner à Bruxelles, le 26 février, un concert où il a joué seul, pratiquant ainsi la formule du « récital » tel que nous le connaissons, et qu'il avait appelé « soliloque » ou « monologue » musical à Rome deux ans auparavant. À partir de cette date, loin d'obtempérer à la semonce de Schlésinger, il va entamer son brillant parcours de

---

<sup>1999</sup> « Schlésinger » orthographié à la française, avec un accent sur le « é ».



pianiste soliste, qui lui permettra de devenir la vedette, courant de triomphe en triomphe, que nous connaissons. Et, comme toujours, il se réconciliera avec Schlésinger<sup>2000</sup>.

## Lettre 10 – Copie de lettres à Janin, et de la Narration de la Cérémonie de Grätz, Grätz (sans date) [13-25 mai 1846]<sup>2001</sup>

---

### Introduction.

Deux textes de nature différente adressés à Jules Janin : une lettre et une ébauche d'article.

Un double document archivé dans cet album<sup>2002</sup> est signalé comme présentant des « *Copies de lettres – à Janin* », selon une mention portée en haut à gauche de la première page, de la main même de Liszt. L'archivage au crayon, propre à cet album<sup>2003</sup>, classe ce document de quatre pages comme constituant la « Lettre n° 7 ».

Il s'agit en fait de deux textes distincts, ne précisant ni le lieu ni la date de leur écriture. Le premier document, de l'écriture ordinaire de Liszt, consiste en une véritable lettre, dont on ne pourrait savoir qu'il s'agit d'une copie s'il n'y manquait les formules de politesse initiale et finale. Le deuxième, d'une autre écriture, minuscule, identifiable comme étant celle de son secrétaire Belloni, n'est pas de nature épistolaire : il porte un titre, encore de l'écriture de Liszt, « Narration de la cérémonie de Grätz », et sa mise en page, très serrée, est celle d'un récit organisé en paragraphes avec des titres numérotés. Cette présentation fait supposer qu'il s'agirait du canevas d'un article, que Liszt aurait pu demander à Janin de publier (en complétant sa rédaction ?) dans le *Journal des Débats* que ce critique musical dirigeait.

### Datation : mai 1846.

Si le document autographe lui-même est muet sur la date de ces textes et sur les circonstances de leur écriture, un indice extérieur nous permet cependant de les identifier clairement. En effet, dans une lettre adressée à Marie d'Agoult, datée du 26 mai 1846, Liszt écrit : « Je vous ferai copier par Belloni la narration des splendeurs du château de Grätz d'où je vous écris – et aussi un bout de ma lettre à Janin, par lequel vous verrez combien je prends en bon garçon mes échecs de cantate<sup>2004</sup>. » Les copies de ces deux

---

<sup>2000</sup> Jacqueline Bellas esquisse l'évolution des relations entre les deux hommes dans l'article « La tumultueuse amitié... », *op. cit.*, 1965. Elle y affirme que « À trente ans, Liszt essayait encore, de sa part, de vertes réprimandes auxquelles il répondait d'ailleurs non moins vertement. [ ... ] Cependant, toute querelle qui s'élevait entre eux portait au cœur d'elle-même une réconciliation. », article paru dans la revue *Littératures*, 1965, 12, p. 7-20, et mis en ligne sur Persée : <[https://www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1965\\_num\\_12\\_3\\_1001](https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1965_num_12_3_1001)> (p. 8). Elle relate cet épisode de mars 1841, et reproduit (p. 14) ce virulent billet de Liszt publié par Vier quinze ans plus tôt.

<sup>2001</sup> Jules Janin (1804-1874), écrivain et critique musical ami de Liszt).

<sup>2002</sup> NAF 25180, f. 11-12.

<sup>2003</sup> D'après Jacques Vier, ces annotations au crayon (numérotage des lettres et, parfois, date signalée en tête de lettre) seraient dues à Marie d'Agoult (VIER, *op. cit.*, 1950, p. 16). Voir aussi plus haut le chapitre 1.2.1 Le fonds Daniel Ollivier : historique et composition.

<sup>2004</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, lettre 541, p. 1138.

documents, initialement adressés à Janin, étaient donc destinées à Marie d'Agoult, et c'est pourquoi ces derniers figurent dans la *Correspondance entre Franz Liszt et Marie d'Agoult* publiée par Serge Gut et Jacqueline Bellas en 2001<sup>2005</sup>.

### **Intérêt de ces textes pour analyser l'écriture de Liszt.**

J'ai toutefois choisi de les intégrer dans le corpus des lettres de Liszt à ses amis, puisqu'il les signale lui-même comme destinés à Janin, mais aussi parce qu'on y découvre des caractéristiques de son écriture intéressant mon analyse<sup>2006</sup>. La lettre proprement dite (document 1) offre un exemple inaccoutumé de vivacité et d'assurance dans le style épistolaire de Liszt, généralement plus mesuré quand il s'adresse à des amis, et fournit une sorte d'autoportrait musical - dénué de (fausse) modestie (Liszt y revendique sa vocation de compositeur) : ces deux caractéristiques, véhémence du style et confiance en soi, apparaissent rarement dans sa correspondance non intime<sup>2007</sup>. En outre, l'existence d'une autre mouture de cette lettre, publiée autrefois par La Mara, m'a fourni l'occasion mener, à propos de ma transcription de l'autographe, une analyse comparative du processus d'écriture épistolaire de Liszt. Quant à la « Narration de la cérémonie de Grätz » (document 2) je l'intègre à mes transcriptions de lettres parce qu'elle présente un autre type d'intérêt. Elle peut en effet servir de base à l'étude de l'écriture de Liszt dans un genre autre qu'épistolaire : celui des articles destinés à une éventuelle publication. La paternité de ses écrits « littéraires » constitue un sujet brûlant, qui a vu s'affronter des thèses souvent radicales : l'examen de la langue et de la composition de cette narration, rédigée, à cette date et dans ce lieu, sans aide - ni de Marie d'Agoult, qui est au loin, ni de Carolyne de Wittgenstein, qu'il rencontrera un an plus tard - est susceptible d'apporter un éclairage objectif sur la question. Les commentaires de ces deux textes donnant lieu à des développements d'une certaine ampleur, je les ai placés à la suite de ce chapitre, en tant que compléments à la transcription des autographes.

### **Contexte biographique : mai 1846, échec à Paris de la *Cantate pour l'inauguration du Monument Beethoven à Bonn* et séjour de Liszt à Grätz.**

Au cœur de sa brillante tournée de concerts à travers l'Europe, Liszt retrouve la Hongrie où il n'était pas retourné depuis six ans. Du 29 avril au 14 mai 1846 il séjourne à Pest où il donne cinq concerts

---

<sup>2005</sup> *Ibid.*, Document VII, p. 1142. Pour ces autographes, j'ai, une fois de plus, découvert à la fin de mes propres hypothèses leur publication dans un ouvrage. En effet, comme ils y sont placés parmi des "documents", le nom de Janin comme destinataire n'apparaît pas à première lecture.

<sup>2006</sup> Rappelons que les lettres de Liszt à Marie d'Agoult n'entrent pas dans ma thèse.

<sup>2007</sup> Véhémence et protestations apparaissent en revanche sous sa plume lorsqu'il s'adresse à Marie d'Agoult, en cette période où ils continuent de s'écrire, malgré leur violente rupture de 1844, des lettres où subsiste le ton de leur ancienne intimité. Dans une lettre du 14 février 1846, Liszt réagit au jugement porté sur sa cantate par Marie (voir la note ci-dessous) : il cite d'abord celle-ci : « mon instinct ne m'avait pas trompée ; ce n'était pas là, dans de petits salons, bas, étouffés, encombrés, sous le ridicule patronage de Janin, que vous deviez vous relever de l'échec momentané de Bonn », puis proteste vivement : « À ces mots je vous arrête ... Échec – et quel Échec ? Est-ce un échec que d'avoir conduit à bonne fin une affaire aussi énorme [...] ? », et poursuit son argumentation en une longue série d'anaphores, la question oratoire : « Est-ce un échec que [...] ? », étant répétée six fois (*ibid.*, lettre 539, p. 1119).



qui rencontrent un succès aussi délirant que ceux de décembre 1839 - janvier 1840<sup>2008</sup>. C'est là qu'il apprend l'échec parisien de sa *Cantate pour l'inauguration du Monument Beethoven à Bonn*, donnée au Théâtre des Italiens le 12 mai. Il réagit immédiatement à cette nouvelle dans une lettre adressée à Jules Janin. Il retourne ensuite à Vienne où il donne d'innombrables concerts soulevant l'enthousiasme du public autrichien. Puis il se rend au château de Grätz pour assister, le 24 mai, à la première messe du frère de son ami Félix Lichnowsky<sup>2009</sup>. Il enverra copie à Marie d'Agoult de sa lettre à Janin vraisemblablement fin mai, après avoir rédigé un compte-rendu de la fastueuse cérémonie de Grätz, destiné lui aussi au journaliste parisien.

***a – La lettre à Jules Janin [Pest, 13 mai 1846]***

Eh ! bien mon cher Janin, ne voila-t-il pas qu'on me siffle à Paris<sup>2010</sup> ! – Soit ! – Je ne m'en fiche pas mal à Pesth<sup>2011</sup>, et vous vous en fichez très bien aussi rue de<sup>2012</sup> Vaugirard<sup>2013</sup>, n'est-ce pas ? – Les drôles de gredins que cela fait que ces aristarques<sup>2014</sup> ! Quoi qu'ils en aient et qu'il en soit, je m'incli[ne]<sup>2015</sup> humblement devant leur arrêt, en me réservant toutefois d'en appeler en temps et lieux du pape mal informé au pape mieux informé<sup>2016</sup>.

---

<sup>2008</sup> Source : GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, 2001 p. 1133, n. 4.

<sup>2009</sup> Il demeure à Grätz du 20 mai jusqu'à début juin (Source : GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1139, nota)..

<sup>2010</sup> Allusion à l'échec, en 1846, de l'exécution à Paris de sa « *Cantate pour l'inauguration du Monument Beethoven à Bonn (Beethoven-Kantate)*, dans une traduction française de Jules Janin, et en l'absence de Liszt, la version allemande (texte de Wolff) ayant été donnée sans grand succès à Bonn le 12 août 1845. Cette œuvre a été jouée à Paris, en l'absence de Liszt, une première fois au domicile de Jules Janin en janvier 1846, puis au Théâtre des Italiens le 12 mai de la même année, rencontrant un mauvais accueil : c'est à cette deuxième exécution que Liszt réagit ici. (On trouvera davantage de détails sur cette question dans l'article de Jacqueline BELLAS, « Janin et Liszt ou le critique et l'amitié », dans *Jules Janin et son temps : Un moment du Romantisme*, Publications de l'université de Rouen, PUF, 1974, p. 66, et dans la correspondance de Liszt et Marie d'Agoult, GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1123, n. 4 ; p. 1145, n. 1.)

<sup>2011</sup> Liszt a séjourné à Pest du 24 avril au 14 mai, selon la reconstitution de ses déplacements établie par Jacqueline Bellas (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1133, n. 4). La localisation explicite de l'écriture de cette lettre à Pest permet donc de la situer entre le 12 mai, date de l'échec de sa cantate aux Italiens à Paris, et le 14 mai, date de son départ de Pest pour Vienne, où il donnera des concerts avant de se rendre, le 20 mai, à Grätz, pour la première messe de Robert Lichnowsky, qui aura lieu le 24. La narration, quant à elle, est donc postérieure à cette lettre à Janin. La lettre de Liszt à Marie annonçant l'envoi des copies « à Janin » est datée du 26 mai à Grätz. La Mara, en contradiction avec ces données, situe et date différemment la lettre de Liszt à Janin qu'elle publie, en y intégrant les précisions suivantes : « *Vienne, 21 mai 1846* », précisions qui renforcent les questions soulevées par son édition (voir ci-dessous mon commentaire dans les compléments à ce chapitre).

<sup>2012</sup> Liszt a d'abord écrit « à Paris », mots que l'on devine sous les mots « rue de » ajoutés par-dessus.

<sup>2013</sup> C'est l'adresse de Jules Janin à Paris.

<sup>2014</sup> « aristarque » : « Critique minutieux et sévère [Par référence à Aristarque, célèbre grammairien d'Alexandrie (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.), éditeur et commentateur d'Homère] Nos modernes Aristarques (*Ac.* 1835, 1878) ; faire l'Aristarque (BESCH. 1845, *Lar.* 19e) », selon la définition du CNRTL. *L'Aristarque français* est le titre d'un journal politique et littéraire publié par Voidet de 1798 à 1820 (Data BnF), ce qui atteste l'usage courant de ce mot à cette époque.

<sup>2015</sup> « m'incli[ne] » : la fin du mot manque sous la plume du copiste.

<sup>2016</sup> « en appeler du pape mal informé au pape mieux informé » : ne pas tenir compte d'une condamnation, contester l'autorité d'un juge.

Du reste, au moment d'aborder franchement la carrière de compositeur je ne puis m'empêcher de faire un retour sur mes débuts de Pianiste, et a [sic] 13 ans de distance<sup>2017</sup> je vous retrouve toujours le même, plein de bienveillance, de cordialité et d'amical en train [sic] pour moi. – Vous souvient [-t-il]<sup>2018</sup> encore de ce bienheureux Concert au profit des inondés de S<sup>t</sup> Etienne dans les salons des S<sup>t</sup> Simoniens rue de Monsigny<sup>2019</sup> ? Quel fiasco resplendissant n'avais-je pas fait là ! Comme il était bien décidé que je ne devais jamais arriver à autre chose toute ma vie durant qu'à briser tous les pianos, et défigurer et massacrer // toutes les musiques imaginables !

Eh ! bien cet horoscope tiré par les habiles et les ignares sur ma carrière de virtuose, avait-il plus de valeur que celui qu'on veut bien me tirer aujourd'hui sur mon avenir de compositeur ?

Laissez moi vous dire en toute sincérité que je ne le crois pas. Alors comme aujourd'hui j'avais conscience de mon bout<sup>2020</sup> de supériorité et d'intelligence ; reste maintenant à faire mes preuves de ce coté comme de l'autre. Or le fiasco qui me tuera n'est pas encore inventé.

Ayez donc encore un peu de patience avec moi et ne vous découragez pas dans l'affection que vous me portez. Sans doute c'était chose un peu risqué que de livrer cette malheureuse cantate à toutes les intempéries d'un concert d'Ole Bull<sup>2021</sup> aux Italiens, sans les préparatifs et les répétitions nécessaires, etc etc etc — Mais qu'est-ce que cela prouve ? // Rien autre pour moi si ce n'est qu'en sifflant une Cantate, que probablement on n'a su ni bien exécuter ni bien écouter<sup>2022</sup>, les mêmes braves gens se préparent très bien à applaudir mes opéras<sup>2023</sup> --- etc ----<sup>2024</sup>

**Autographe :** NAF 25180, f. 11-12. (Une page entière et la demi-page suivante écrites de la main de Liszt- la suite est une copie, par Belloni).

**Publications antérieures :**

- LA MARA, *Franz Liszt's Briefe*, VIII, p. 45, l. 50 « A Monsieur Jules Janin à Paris », Breitkopf & Haertel 1905, version en partie différente, et nettement abrégée (voir plus loin dans les compléments à ce chapitre)<sup>2025</sup>.

<sup>2017</sup> Liszt a fait la connaissance de Jules Janin en 1834, et l'a régulièrement fréquenté par la suite, lorsqu'il se trouvait à Paris. Source : Jacqueline BELLAS, « Janin et Liszt ou le critique et l'amitié », *op. cit.*, p. 65.

<sup>2018</sup> Liszt a omis d'écrire le sujet inversé « – t-il ».

<sup>2019</sup> Le concert au profit des inondés de Saint-Étienne dont il est question dans cette lettre avait eu lieu le 5 novembre 1834 ». Source : Jacqueline Bellas, *ibid.*

<sup>2020</sup> « bout » Vier n'a pas déchiffré ce mot.

<sup>2021</sup> Il s'agit d'Ole Bornemann BULL (1810-1880), violoniste et compositeur norvégien à succès, souvent cité dans les lettres de Liszt à Marie d'Agoult. Vier n'a pas déchiffré ce nom.

<sup>2022</sup> Vier lit « monter » or, malgré l'accent omis, il est clair que Liszt a écrit « écouter ».

<sup>2023</sup> Liszt parle régulièrement, à plusieurs correspondants (Massart, Marie d'Agoult, la princesse Belgiojoso), de son projet de composer un opéra intitulé *Sardanapale*. En fait il ne le réalisera jamais.

<sup>2024</sup> Plusieurs traits (un avant « etc », quatre après) signalent que Liszt ne recopie pas la suite, vraisemblablement les formules de politesse.

<sup>2025</sup> La Mara précise en note : « Abgetrückt » in [publié dans] *Le Forez artistique et littéraire*, Deuxième fasc. « Jules Janin », p. 28-29. Elle ne précise pas la date : c'est le numéro de décembre-janvier 1888-1889. Liszt, mort deux ans

- VIER, 1950, *op. cit.*, p. 145, « *Lettre sans date. Lettre de Liszt à Jules Janin* » ;
- Jacqueline BELLAS dans « Janin et Liszt, ou le critique et l'amitié », dans *Jules Janin et son temps : Un moment du Romantisme*, Publications de l'université de Rouen, PUF, 1974, p. 66 (lettre citée en partie) ;
- GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1142 (« *Document VII, 1<sup>ère</sup> partie* »), édition critique intégrale.

**Description :** Description matérielle de l'ensemble des deux copies (sans pertinence ici puisqu'il s'agit d'une copie et non d'une lettre réellement envoyée). Papier assez épais, blanc-bleu ou gris, lisse (mais pas vraiment glacé). Plié horizontalement en quatre (donc inséré dans une autre lettre). Format 21,5/14 cm (page).

Feuille sans marges, sauf en haut : 2,5 cm, puis, 3 cm, puis 3,5 cm ; puis plus rien quand c'est l'écriture de Belloni.

Lettre figurant sur le même papier que la copie de la narration de la cérémonie de Grätz.

*Commentaire stylistique : un ton pamphlétaire.*

Ce commentaire, développé, est placé dans les compléments à ce chapitre (lettres à divers autres destinataires, complément n° 2). Il s'appuie sur une comparaison avec une autre version de la lettre, éditée par La Mara.

### ***b – La narration de la Cérémonie de Grätz [25 mai 1846]<sup>2026</sup>***

#### **Narration de la Cérémonie de Grätz<sup>2027</sup> ---**

Plus j'ai occasion de voir et de connaître mon illustre ami le P. F. L.<sup>2028</sup> et plus je me prend [sic] d'admiration pour lui. ses prodigieuses facultés sont peut être sans pareille [sic] en Europe en tous [sic] cas il n'existe pas à ma connaissance un second exemplaire d'une organisation aussi diversement complète *Er ist zur selbe[n] Stunde gescheut und pffiffig*<sup>2029</sup> excessif et logique, violent et calculé. c'est une nature qui tient a [sic] la fois d'Alcibiade (tel que nous l'imaginon [sic]) et de Machiavel<sup>2030</sup> ... aboutissant toujours en retombant sur ses pattes. Il y a chez lui du heros et du comedien, mais le comedien participe davantage du

---

auparavant, n'a donc pas pu être consulté pour autoriser la publication de sa lettre, et encore moins Janin, qui était mort dès 1874. La Mara indique en notes que la lettre à Janin est fictive, sans argument pour étayer son affirmation.

<sup>2026</sup> Cette copie contient davantage de fautes que les autographes de la main de Liszt : cette négligence est imputable à Belloni. Je les signale systématiquement par un [sic], ce qui rend la lecture inconfortable, mais permet par comparaison d'apprécier la qualité de l'orthographe de Liszt. Les mots en allemand sont de la main de Liszt, en écriture gothique, d'après GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1145, n. 10.

<sup>2027</sup> La première messe du comte **Robert LICHNOWSKY** (1822-1879), frère cadet de Félix (voir ci-dessous) a été célébrée le 24 mai 1846 dans le château de Grätz, propriété des princes Lichnowsky, situé en Silésie (dénomination actuelle : « Hradec nad Moravici », en République Tchèque). Beethoven a séjourné dans ce château en 1806 et 1811, invité par le célèbre mécène **Karl LICHNOWSKY** (1761-1814), père d'Eduard Lichnowsky (1789-1845), historiographe de la maison impériale des Habsbourg, père à son tour de Félix et de Robert Lichnowsky.

<sup>2028</sup> Le **Prince Félix LICHNOWSKY** (1814-1848) (*orthographié Lichnowski chez Vier*) est un grand ami de Liszt et de Marie d'Agoult depuis 1840, il accompagne Liszt dans ses tournées européennes ; officier prussien, il mourra à Francfort-sur-le Main, à l'âge de 34 ans, lors des troubles révolutionnaires de 1848.

<sup>2029</sup> Après « complète », au début de la ligne suivante, une ligne en allemand a été insérée, d'une écriture encore plus petite, difficile à déchiffrer. Je la transcris en italique pour rendre l'impression visuelle produite par l'autographe. Ces mots présentent la version allemande de l'expression française. J'emprunte son établissement et sa traduction à l'édition GUT-BELLAS : « Il est à la fois intelligent et malin. » Liszt a écrit « gescheut » pour « gescheit » (*op. cit.*, 2001, p. 1145, n. 11).

<sup>2030</sup> « Alcibiade », « Machiavel », « Ancillon » : la différence entre majuscule et minuscule pour les « a » et les « m » en initiale de mot est indiscernable dans l'écriture de Belloni ; j'ai opté pour la majuscule.

heros, que le héros ne participe du comedien ... .. M<sup>me</sup> Ancillon<sup>2031</sup> disait de lui, il y a douze ans, il est du bois dont on fait un grand premier ministre ; il faut ajouter : dans les grandes circonstances ...

La mise en scène de la première messe de son frère le C<sup>te</sup> Robert était admirablement complète et réussit [*sic*] de point en point...

1° Le lieu de la scène [*sic*] - château de Grätz [*sic*], ancienne forteresse des Templiers, auquel se rattache une foule de souvenirs de deux générations précédentes de la famille<sup>2032</sup>

2° Les Personages [*sic*] - quantité et qualité - À l'entour de la P.<sup>sse</sup> Mère<sup>2033</sup>, et de ses deux sœurs<sup>2034</sup>, la P.<sup>sse</sup> Kevenmüller<sup>2035</sup>, et la C.<sup>sse</sup> Vizay<sup>2036</sup>, se groupaient [*sic*] une foule de chanoines, et quelques uns des chefs du// parti catholique en Silésie, au premier rang et hors ligne on remarquait le fameux Prince Evêque de Breslau, Diepenbrok<sup>2037</sup>, avec l'ancien Evêque exilé de Cracovie<sup>2038</sup> ... le même qui avait béni il y a quinze ans le drapeau de la nationalité Polonaise, et qui vient de faire une si belle réponse au gouvernement autrichien lui enjoignant de quitter Troppau mais lui laissant pleine liberté de choisir une autre résidence à son gré « Eh ! bien si déjà on me force de quitter la frontière de mon Pays, et

---

<sup>2031</sup> M<sup>me</sup> ANCILLON : identification incertaine ; il pourrait s'agir de la femme de Frédéric Ancillon (1766-1837), homme politique, historien et philosophe allemand, appartenant à une famille berlinoise d'origine française protestante (*Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, de Marie-Nicolas Bouillet, 26<sup>e</sup> éd., 1878, p. 74, accessible en ligne : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4849m>> – page consultée le 20 mars 2021). Au moment où cette femme a porté un jugement sur l'avenir de Félix Lichnowsky, « il y a douze ans », donc en 1834, celui-ci avait vingt ans.

<sup>2032</sup> Ce château est riche de souvenirs provenant des deux générations précédentes de la famille. Le grand père de Félix, Karl Lichnowsky (voir note ci-dessus), avait donné à ce château un grand rayonnement musical en y invitant des musiciens comme Beethoven, et grâce à sa femme Christina, qui était une grande pianiste ; le père de Félix, Eduard, avait à son tour contribué à l'éclat culturel du château par la rédaction d'ouvrages sur l'architecture médiévale autrichienne et sur l'histoire des Habsbourg.

<sup>2033</sup> La Princesse Mère : née comtesse **Eleonore VON ZICHY** (1795-1873), veuve du prince Eduard Lichnowsky (voir au début de cette « narration » les notes attenantes à ce noms), mère de Félix et de Robert.

<sup>2034</sup> Il faut comprendre que l'expression « ses deux sœurs » renvoie, non aux sœurs de la princesse mère comme le voudrait la grammaire, mais aux sœurs de Félix Lichnowsky. Cette interprétation découle de l'identification des deux noms suivants : la princesse Kevenhüller et la comtesse Vizay.

<sup>2035</sup> « P.<sup>sse</sup> Kevenmüller » : il faut rectifier en « Khevenhüller » ce nom difficile à déchiffrer ; Vier a lu « Kavesmüller » ; en fait Belloni a écrit « Kevenmüller, selon mon propre déchiffrement, qui rejoint celui de Jacqueline Bellas (*op. cit.*, p. 1144, n. 12). Celle-ci suggère de l'interpréter comme étant Khevenhüller. Et en effet, j'ai pu identifier sous ce nom la sœur de Félix Lichnowsky, en me référant à l'expression « ses deux sœurs » (voir note précédente) : il s'agit d'**Antonia Maria, comtesse LICHNOWSKY** (1813-1877), fille d'Eduard, mariée en 1836 au **prince Richard KEVENHÜLLER** (Source : Annuaire du Gotha 1847).

<sup>2036</sup> « C.<sup>sse</sup> Vizay » : Vier a lu « Vizag », Jacqueline Bellas suppose qu'il s'agit de la comtesse Vicsay (*op. cit.*, p. 1144, n. 13.) En effet j'ai pu identifier cette comtesse comme étant **Léocadie-Anastasie-Constance LICHNOWSKY** (1816-?), mariée en 1837 au **comte Adolphe VICZAY**, magnat de Hongrie (même raisonnement et même source que pour la précédente).

<sup>2037</sup> « Diepenbrok » : Vier a lu « Diesebroke ». D'après GUT-BELLAS (*op. cit.*, 2001, p. 1144 et 1245), il s'agit de **Melchior DIEPENBROCK** (1798-1853), alors prince-évêque catholique de Breslau, qui deviendra cardinal en 1850. Le parti catholique appuyait les nationalistes.

<sup>2038</sup> **Monseigneur Wincenty Saryusz Karol SKORKOWSKI** (1768-1851), évêque de Cracovie à partir de 1829. Source consultée le 25/02/2020 : <<http://www.catholic-hierarchy.org/bishop/bskorko.html>>

qu'on me donne le choix de mon nouveau domicile, soit ! qu'on me conduise au Spielberg<sup>2039</sup> ! »

3° Les costumes --- La P.<sup>55e</sup> Mère et ses deux filles<sup>2040</sup> ont brodé des habits pontificaux d'une grande magnificence, ou [sic] les grappes de Bourgogne (les Lichnowsky remontent aux Sires Granson de Bourgogne<sup>2041</sup>) se festonnaient avec une vivace et luxueuse [sic] abondance

4° L'ordonnance de la cérémonie .... comme Prologue à l'arrivé [sic] de Diepenbrok, le P.<sup>ce</sup> Felix, aux sons des cloches, et aux coups de canon, leva lentement le marchepied de la voiture de l'Evêque à l'entrée du grand escalier, ensuite se jetant a [sic] genoux (avec tout le nombreux personnel de la maison, et les convives invités) il pria l'homme de Dieu de benir la maison a [sic] laquelle il faisait l'insigne honneur d'une aussi sainte visite--- piété<sup>2042</sup> à laquelle le Prelat se rendit immédiatement et dont il fut si touché qu'il l'en remercia en quelque sorte des [sic] le bas de l'escalier, en disant aux personnes qui venaient d'avoir l'honneur de lui être présentées : « Es freut mich meine Her[r]en, Sie an so würdingen Orte zu begrüßen<sup>2043</sup>. »

Le lendemain, jour de la cérémonie était ainsi partagé : à 10 h, marche processionnelle du chateau a [sic] l'Eglise quelques milliers de populaire rangé [sic] en haie des deux coté [sic] ; - à 10 1/2 allocution-sermon du Dom capitul[ar]<sup>2044</sup> Haider, avec force compliments sur et par<sup>2045</sup> l'illustre famille, a [sic] 11 heures, Messe en musique, solo d'orgue<sup>2046</sup> et et [sic]<sup>2047</sup> .... à la fin de la messe Benediction donnée en particulier à chaque membre de la famille par le nouveau [sic] Pretre. Plus tard, a [sic] 2 heures banquet somptueux de 80 couverts ou [sic] les vins d'Espagne et de France, du Tage et du Rhin, coulaient avec une liberale splendeur. Diepenbrok porta le toast du nouveau levite de la façon la plus digne et la plus brillante qu'il se puisse. l'image des grappes de Borgogne [sic] le servit admirablement pour citer la parabole du Vigneron de l'Evangile<sup>2048</sup> ... Le P.F.<sup>2049</sup> le remercia chaleureusement avec

---

<sup>2039</sup> Le Spielberg est une montagne surplombant la ville de Brünn/Brno en Moravie, où s'élevait une forteresse utilisée comme prison politique par le pouvoir autrichien de 1740 à 1855 (GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1146, n. 15).

<sup>2040</sup> Les deux filles de la princesse mère sont la princesse Khevenhüller et de la comtesse Vicsay (voir plus haut les notes identifiant ces deux personnes).

<sup>2041</sup> Les princes de Lichnowsky sont issus de la maison de Granson dans la Haute-Bourgogne (Almanach de Gotha pour l'année 1836, <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32686676p/date.r=Almanach+de+Gotha.langFR>> (page consultée le 20/02/2020)

<sup>2042</sup> « piété » : mot non déchiffré par Vier, qui laisse un blanc.

<sup>2043</sup> « Je suis heureux, Messieurs, de vous saluer dans un lieu aussi vénérable ». Transcription et traduction de l'édition GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1146, n. 16.

<sup>2044</sup> La fin du mot « capitul » n'est pas visible, recouvert par le papier servant à coller l'autographe dans l'album, et le nom qui suit est incertain : « Haider » ? GUT-BELLAS a déchiffré (p. 1144 et 1146) : « Dom capitular (chanoine) Haide ». Je n'ai pas pu identifier la personne.

<sup>2045</sup> « et par » : on pourrait aussi lire : « et pour » ; Vier a laissé un blanc.

<sup>2046</sup> Liszt ne précise pas si c'est lui qui a joué de l'orgue.

<sup>2047</sup> Gut Bellas interprète, avec vraisemblance, « et et » en « etc. etc. »

<sup>2048</sup> La parabole du Vigneron et de ses ouvriers met en scène, dans Matthieu 20, 1-15, un vigneron rétribuant les vendangeurs embauchés à la dernière heure à égalité avec ceux qui l'ont été dès le matin, et aboutit au précepte : « Voilà comment les derniers seront les premiers et comment les premiers seront les derniers. »

<sup>2049</sup> P[rince] F[élix].

l'éloquence que les émotions de l'apropos [sic] seules peuvent donner. Le P<sup>ce</sup> Evêque répondit en portant le toast de la P<sup>sse</sup> Mère ; puis le Duc de Ratibor<sup>2050</sup> dit quelques mot [sic] très bien intentioné [sic] et très convenables dans sa bouche a [sic] la santé du P.<sup>ce</sup> Felix ... après [sic]<sup>2051</sup> quoi on passa procuration a [sic] tout l'esprit qu'on pouvait avoir et qu'on avait, à<sup>2052</sup> la musique de je ne sais quel quantième regiment en garnison a [sic] Troppau ! ... Il est une éloquence des choses comme des paroles. Larochefoucauld [sic] à [sic] défini celle-ci : l'art de dire ce qu'il faut, tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut<sup>2053</sup> - l'autre se définit naturellement [sic] et sans grand effort d'esprit « L'art de faire ce qu'il faut, tout ce qu'il ... etc etc etc.

Mon illustre ami a fait preuve à la fois des deux éloquences pendant ces 48 heures. Tout y était et à sa place ; rien ne manquait et ne pouvait manquer, pas même le mélancolique historiographe qui<sup>2054</sup> écrit ces lignes lequel figurait en guise de hors d'œuvre.

**Autographe :** NAF 25180, f. 12r, deuxième moitié de la page, et f. 12v, page entière.

**Publications antérieures :** VIER, 1950, *op. cit.*, p. 85 ; GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, Document VII, 2<sup>ème</sup> partie, p. 1143 (édition critique).

**Description :** Description matérielle. Ce texte commence en milieu de page (folio 12 recto), séparé du précédent par plusieurs traits horizontaux irréguliers ; le titre est de la main de Liszt, le corps du texte de celle de Belloni. Les deux passages en allemand, insérés dans cette narration en caractères gothiques, sont de l'écriture de Liszt, d'après Jacqueline Bellas<sup>2055</sup> ; ils ont apparemment été ajoutés postérieurement, entre les lignes, et sont difficiles à déchiffrer ; la copie du texte, réalisée par Belloni d'une écriture plus petite et plus régulière, sépare plus clairement les mots, mais néglige souvent les majuscules et contient davantage de fautes que les manuscrits de Liszt lui-même.

Pour le papier et les dimensions, voir ci-dessus la description de l'ensemble des deux copies, sous « 1. La Lettre à Janin ».

**Absence d'adresse.**

### Commentaire : texte préparatoire à un article de presse. Le processus rédactionnel de Liszt.

Ce texte, adressé par Liszt à Jules Janin et, en copie, à Marie d'Agoult, n'est pas à proprement parler une lettre. Il pourrait être destiné à devenir un article du même style que les *Lettres d'un bachelier ès musique*. Cela reste cependant une hypothèse, car nous ne possédons pas d'autres sources témoignant de son éventuelle publication, du moins à ma connaissance. Quoi qu'il en soit, il nous fournit des éléments

---

<sup>2050</sup> « Ratibor » : Vier n'a pas déchiffré ce mot, il a laissé un blanc.

<sup>2051</sup> « après » sic pour « après ».

<sup>2052</sup> Exceptionnellement, Belloni a correctement accentué la préposition « à ».

<sup>2053</sup> Le texte de La Rochefoucauld est : « La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut. » (LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, suivies des *Réflexions diverses*, du *Portrait de La R. par lui-même* et des *Remarques de Christine de Suède sur les Maximes*, éd. par Jacques Truchet, Paris, Garnier, 1967, maxime numéro 250, p. 64).

<sup>2054</sup> Après « qui », Liszt a d'abord écrit un mot (situé en fin de ligne), puis l'a barré (le rendant illisible) et remplacé au début de la ligne suivante, au-dessus de « ces », par « écrit ».

<sup>2055</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1145, n. 10.



précis à verser au dossier de la paternité des écrits de Liszt. L'analyse stylistique à laquelle je me suis adonnée, trop longue pour figurer ici, est présentée ci-après dans les compléments de ce chapitre, comme je l'ai dit plus haut. Sur le fond, on peut relever les éléments que Liszt considère comme pertinents dans un reportage : une identification sommaire des personnages participant à l'événement, assez illustres pour être supposés connus des lecteurs, l'indication des horaires, quelques détails et anecdotes précis (sortes de gros plans), quelques paroles rapportées, et une subjectivité narrative assumée (un fervent éloge de son ami, quelques traits d'humour et une allusion finale à sa propre présence dans les lieux)<sup>2056</sup>.

### 2. 4. 3. Compléments : divers textes relatifs à ces dix lettres de Liszt

2. 4. 3. 1. Compléments à la lettre de Liszt à Lamartine datée de Genève, 27 septembre 1835<sup>2057</sup>

#### 1 - Réponse de Lamartine à Liszt, Saint-Point, 1<sup>er</sup> novembre 1835

Il se trouve que la lettre adressée par Lamartine à Liszt en réponse à son envoi du 27 septembre 1835, est conservée, elle aussi, à la BnF, dans le même album du fonds Daniel Ollivier. Je profite de cette rencontre opportune entre les deux documents pour transcrire ici l'autographe de Lamartine, afin de mettre en regard les styles respectifs de ces deux correspondants.

Mon cher et aimable Litz [sic] j'ai été bien touché de votre souvenir et des belles inspirations que vous avez bien voulu faire descendre du ciel sur les reliques déjà froides de mes propres inspirations<sup>2058</sup>. Vous êtes le prophète de la musique, vous rendez la vie à ce qui la perdait sans vous. Mais si je vous admire comme artiste du premier ordre c'est à dire comme Poète des sons, je vous admire au moins autant comme génie partant comme philosophe futur ; comme ayant l'intelligence et la volonté des choses de ce temps-ci. C'est un sens qui a été donné à peu d'hommes dans notre époque. Ceux qui le possèdent chacun selon sa mesure doivent se rechercher s'encourager se réunir et consacrer entre eux cette fraternité de l'intelligence et de la conscience qui est la consolation de leur exil<sup>2059</sup>. //

Je suis bien aise de penser que vous voyagez pendant quelques années la nature a nous est notre livre ses inspirations valent mieux que celles des salons. Elles sont éternelles et les autres passagères et souvent fausses. Voyez la donc beaucoup. Elle guérit des maux et des

---

<sup>2056</sup> Quelques informations complémentaires sur cette cérémonie, en particulier sur Félix Lichnowsky, nous sont apportées par une lettre de Liszt à la princesse Cristina de Belgiojoso, écrite le 24 mai 1846, publiée par Daniel Ollivier, dans *Autour de Madame d'Agoult et de Liszt*, Paris, Grasset, 1941, p. 200. On y apprend que cet « illustre ami » du musicien « est devenu chef du parti catholique en Silésie » et qu'il « a racheté pour un million de florins le château de Graetz ». Vier en cite une douzaine de lignes, *op. cit.*, p. 85, n. 2.

<sup>2057</sup> Lettre à divers autres destinataires n° 3, Autographe NAF 25180, f. 13-14.

<sup>2058</sup> Référence aux deux œuvres intitulées *Harmonies poétiques et religieuses* : le recueil poétique de Lamartine publié en 1830, et le cycle de pièces pour piano, inspirées par ces poèmes, dont Liszt a commencé la composition en 1835, et envoyé à Lamartine, au début de l'été, la partition dédiée.

<sup>2059</sup> « qui est la consolation de leur exil » l'encre de ces derniers mots de la page est très diluée.

erreurs du monde. Elle est la révélation immuable de son auteur. C'est mon livre de priere et mon symbole<sup>2060</sup> de foi.

Vous etes bien près de nous, en deux jours vous seriez a St Point Vous ne doutez pas du bonheur que nous aurions a vous recevoir et a vous garder. Pensez y et venez-nous si vous avez des heures de loisir et de silence à chercher. Vous // honorerez le toit et vous rendrez heureux les habitants. Mme de Lamartine partage le desir je vous exprime comme elle partage ma vive et profonde sympathie pour votre génie a doubles ailes.

Adieu mon cher Litz [sic]. Venez nous quelque fois et revenez au moins saluer la France ou vous avez tant d'amis et tant d'esperances qui s'attachent a vous.

Lamartine

S Point 1<sup>er</sup> Nov 1835

Monsieur

Listz [sic] + +<sup>2061</sup>

A Genève [sic]

**Autographe :** NAF 25180, f. 185-186.

**Publications antérieures :** *Correspondance générale* d'Alphonse de Lamartine établie par Christian CROISILLE, t. 2, 1830-1867, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 365.

**Marques postales :** Adresse, tamponnée à Mâcon : MACON- NOV (à moitié effacé). Un deuxième tampon indique : (G)ENEVE 9bre 1835

### **Commentaire : estime du poète pour le musicien, particularités de sa lettre.**

On apprend, grâce à cette lettre, que dès 1835, le poète Lamartine, déjà grande figure de l'école romantique française, appréciait en Liszt, alors âgé de vingt-quatre ans, un véritable compositeur, un « poète des sons », mais aussi un penseur visionnaire, « prophète - philosophe futur ». Le jeune musicien était en train de publier dans la *Gazette Musicale* une série d'articles sur la fonction de l'artiste dans la société, dont Lamartine avait dû lire les premiers<sup>2062</sup>. L'image du « génie à doubles ailes » peut symboliser ces deux faces de la création lisztienne que sont la composition et la réflexion philosophique, ou alors ses deux domaines d'excellence musicale : la composition et la virtuosité pianistique. On sait, grâce au

---

<sup>2060</sup> « simbole » pour « symbole ».

<sup>2061</sup> Deux signes en forme de croix cursive ou d'alpha minuscule.

<sup>2062</sup> Ces articles ont paru dans les numéros de la *Gazette musicale* du 3 mai au 15 novembre 1835. Ils ont été regroupés sous le titre *De la situation des artistes et de leur condition dans la société* (édition français actuelle dans STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995). Les *Lettres d'un bachelier ès musique* ne seront écrites qu'au cours du séjour de Liszt et Marie d'Agoult en Italie, et publiées entre 1837 et 1841 (même édition française actuelle).



deuxième document qui figure ci-après, que Lamartine, était ébloui par la virtuosité de Liszt. Il la considérait aussi comme une œuvre de création, tant dans l'interprétation que dans l'improvisation.

### **Remarques sur la forme graphique et stylistique de la lettre.**

À première vue, l'écriture manuscrite de Lamartine affiche une recherche d'esthétique graphique, avec de grands jambages déliés ; elle est d'apparence appliquée, les mots étant alignés avec une parfaite régularité. Et pourtant, la lecture s'en est révélée souvent difficile, en raison d'une écriture très large au début des mots, et parfois comme abrégée en leur fin, mais aussi à cause de l'absence massive des accents (qui ne sont mis que de temps en temps, de façon aléatoire). La ponctuation est elle aussi très négligée, intermittente. Toutes ces particularités empêchent une lecture globale fluide. À cela s'ajoutent des choix stylistiques affectés, qui détournent d'une lecture intuitive. Si sur le fond, la lettre de Lamartine témoigne d'une sympathie et d'une admiration indéniablement sincères à l'égard de Liszt, sa forme est déroutante, éloignée à plusieurs titres de la clarté et de l'aisance préconisées par les manuels épistolaires aussi bien que par l'esthétique littéraire classique. Cette constatation vient à l'appui de ma réflexion sur les qualités épistolaires de clarté et de vivacité que je reconnais dans la plupart des lettres de Liszt, alors qu'il s'en croit lui-même dénué.

## **2 - Citation d'un article de Lamartine dans une lettre de Blandine Liszt à Carolyne de Sayn-Wittgenstein (12 décembre 1860)**

Un témoignage insolite et impressionnant de la pensée lamartinienne sur Liszt nous est fourni dans une lettre écrite, vingt-cinq années après cet échange, par Blandine Liszt. Celle-ci, qui est alors l'épouse d'Émile Ollivier, fréquente le monde littéraire parisien. Touchée par un article de Lamartine évoquant une ancienne rencontre avec Liszt, elle en recopie un passage à l'intention Carolyne de Sayn-Wittgenstein, la compagne du musicien installée définitivement à Rome. Lamartine, septuagénaire, y relate une conversation tenue autrefois en présence de Liszt avec le poète Victor de Laprade<sup>2063</sup>, dans son château de Saint-Point<sup>2064</sup>. Selon l'indication de Lamartine, cette rencontre a eu lieu durant l'été 1844, lors

---

<sup>2063</sup> Victor de Laprade (1812-1883) : poète français romantique, aux convictions catholiques et royalistes, professeur de lettres à la faculté de Lyon, académicien, député du Rhône.

<sup>2064</sup> Cet article, dont Blandine a recopié avec une parfaite fidélité les passages évoquant son père, a été publié en 1860 dans le tome 10 du *Cours familier de littérature* de Lamartine. On y lit les réflexions inspirées à ce dernier par un recueil que vient de publier Victor de Laprade : *Poésies lyriques, philosophiques et religieuses*. Cette œuvre a réveillé le souvenir d'une scène bucolique qui avait réuni autour de Lamartine un petit groupe de jeunes artistes. On y apprend la date de la rencontre : « c'était dans l'été de l'année 1844 [...] à Saint-Point » (*op. cit.*, ci-dessous p. 166-167), donc au moment où Liszt, âgé de trente-deux ans, quittait Paris pour la tournée qui le mènerait dans le Midi puis dans la péninsule ibérique, juste après sa rupture avec Marie d'Agoult (voir plus haut les lettres à Massart, série 2). Un exemplaire de ce volume, qui regroupe six entretiens de l'année 1860 (n° LV à LX), est conservé à la Bibliothèque Municipale de Lyon (anciennement du Palais des Arts), il contient l'article cité ici : A. de LAMARTINE, *Cours familier de littérature : un entretien par mois*, volume 10, *LVII<sup>e</sup> Entretien*, « Trois heureuses journées littéraires », p. 161-221 (les extraits cités par Blandine figurent p. 181-183 et p. 188-189). Texte consultable en ligne à l'adresse :

<<https://books.google.fr/books?hl=fr&id=tPZVdUhgwjoC&q=LAPRADE+PAGANINI#v=onepage&q=JEUNE%20ALLEMAND&f=false>> (page consultée le 2 avril 2021).

du début de la tournée de Liszt, qui se dirigeait vers le Midi. Une deuxième série de rencontres entre les deux artistes se produira l'année suivante, en mai 1845, lors du retour de Liszt revenant de la péninsule ibérique par la vallée du Rhône<sup>2065</sup>.

Chère,

[...] Lamartine dans son dernier entretien parle de mon père ; comme les numéros ne s'achètent pas à part, je vais vous citer ce qu'il en dit pensant que cela vous fera plaisir : "L'un de ces //artistes était le jeune allemand Liszt, ce Beethoven du piano, pour qui la plume du premier Beethoven était trop lente, et qui jetait à plein doigté ses symphonies irréflechies et surnaturelles au vent, comme un ciel des nuits sereines d'été jette ses éclairs d'électricité sans les avoir recueillis dans la moindre nuée. La brise seule aurait pu écrire ses improvisations vagabondes, échevelées comme la belle tête blonde de l'Hoffmann<sup>2066</sup> de la musique. Mais ce télégraphe électrique de l'oreille qui fixera un jour ces fugitivités de l'inspiration des Liszt ou des Paganini, n'était pas encore inventé<sup>2067</sup> ; ces notes ne se fixaient qu'à l'état d'impression dans nos âmes, quand l'artiste improvisait pendant des heures sur le piano du salon, aux clartés de la lune, les fenêtres ouvertes, les rideaux flottants, les bougies éteintes, et que les bouffées des haleines nocturnes des prés emportaient ces mélodies aériennes aux échos étonnés des bois et des eaux.

Dans les cabanes émerveillées de la plus haute montagne, les jeunes garçons et les jeunes filles ouvraient les volets de leur chambre, se penchaient en dehors, oubliaient de dormir, et croyaient que toute la vallée s'était transformée en un orgue d'église, où les anges jouaient des airs du paradis pendant le sommeil des vivants .....//

- Laprade connaissait Liszt : ces deux génies se convenaient par le goût du surnaturel. Car Liszt est un musicien métaphysique, semblable à ses compatriotes Mozart et Beethoven : il chante plus de symphonies du ciel que de mélodies de la terre ; il n'a point de rapport avec Rossini. Rossini chante des sensations et des ivresses ; il a plus de verve que de sensibilité ;

---

Je tiens à remercier ici Marie-Hélène Trembleau, dont les compétences de bibliothécaire ont permis de retrouver la localisation de cet article (dans lequel Lamartine a écrit le nom du musicien sous la forme erronée de « Listz », ce qui ne le rend pas identifiable par les moteurs de recherche ordinaires).

<sup>2065</sup> Sur ces rencontres entre le poète et le musicien, voir l'article très documenté de Laurence LE DIAGON- JACQUIN, « Une amitié fructueuse : Liszt et Lamartine à Mâcon en mai 1845 », dans *Liszt en Bourgogne*, Dijon, Éd. Universitaires de Dijon, 2011.

<sup>2066</sup> **Ernst Theodor Wilhelm « Amadeus » (E. T. A.) HOFFMANN (1776-1822)** : écrivain, compositeur et peintre allemand, figure du romantisme germanique tourné vers le fantastique, très en vogue en France dans les années 1830.

<sup>2067</sup> Cette imagination par Lamartine des futurs enregistrements de la musique nous paraît rétroactivement visionnaire. Le télégraphe électrique avait été inventé en 1840 par le peintre américain Samuel Morse (1791-1872), mais cet appareil ne permettait que la transmission de sons, brefs et longs, et leur transcription graphique en points et en traits, codant les lettres de l'alphabet. Le « télégraphe électrique de l'oreille » que Lamartine anticipe dans son article serait une machine du même type, mais capable de fixer et de transmettre la musique. Peut-être connaissait-il l'invention du « phonautographe », faite en 1857 par le typographe français Édouard-Léon Scott de Martinville (1817-1879) : cette machine permettait d'enregistrer les sons de façon à en produire une trace graphique, mais pas de les restituer acoustiquement (elle est l'ancêtre de l'oscillographe). Les appareils capables d'enregistrer et de restituer des sons n'apparaîtront que quelques dizaines d'années plus tard : le paléophone de Charles Cros en 1877, le phonographe de Thomas Edison en 1878 et le gramophone d'Émile Berliner en 1887. Lamartine, mort en 1869, n'a pas pu connaître ces inventions.

c'est le Boccace de la musique. Laprade est en poésie ce que Beethoven et Liszt sont en musique : ce sont des esprits aériens. Rossini est plus homme : ils sont plus anges

.....  
- Liszt, attentif à cette conversation entre deux poètes, poète lui-même autant et plus que nous, donnait son assentiment à ces paroles -"

---

Voici chère, de l'entretien sur Laprade, tout ce qui concerne mon père. [...]

Blandine Ollivier

Paris ce 12 Décembre 1860.

**Autographe :** Autographe NAF 25191, document 32, f. 188-189. [Inédit](#).

Pages transcrites : f. 188v (dernières lignes de la page) - f. 189r - f. 189v (deux-tiers de la page).

### Commentaire

Cette évocation de la musique de Liszt sous la plume de Lamartine impressionne par la sensibilité qu'elle dévoile chez le poète, capable de saisir avec acuité l'idéal lisztien. En effet, dès ses années de jeunesse, Liszt cherchait à rendre sur le piano tous les accents d'un orchestre, comme il le dit si bien dans sa préface aux transcriptions des symphonies de Beethoven<sup>2068</sup>, sensation finement perçue et traduite par Lamartine à travers sa métaphore de l'orgue d'église, instrument puissant produisant une variété de sons complexes. Et plus tard, dans sa maturité, Liszt donnera à ses compositions une dimension explicitement religieuse, que pressent déjà le poète à l'écoute du jeune pianiste, par l'emploi du mot « orgue » et surtout par l'évocation mystique des « anges [qui] jouaient des airs du paradis pendant le sommeil des vivants<sup>2069</sup> ».

2. 4. 3. 2. Analyse de l'écriture épistolaire de Liszt dans sa lettre à Jules Janin envoyée de Pest mi-mai 1846<sup>2070</sup>. Comparaison avec une autre version de cette lettre.

Il se trouve que l'on dispose, avec la lettre de Liszt à Jules Janin écrite à Pest vers le 15 mai 1846, d'une occasion inédite d'examiner le travail d'écriture épistolaire de Liszt. En effet, j'ai découvert une autre

---

<sup>2068</sup> Voir plus haut la lettre à Massart n° 4, de Milan, novembre 1837 (ch. 2. 3. 5).

<sup>2069</sup> Une autre évocation flatteuse du jeu de Liszt, sous la plume de Lamartine, est rapportée par Danièle PISTONE, dans *Le piano dans la littérature française des origines à nos jours*, Paris, H. Champion, 1975, p. 173 : Liszt improvisait « pendant des heures sur le piano du salon aux clartés de la lune, les fenêtres ouvertes, les rideaux flottants, les bougies éteintes et que les bouffées des haleines nocturnes des prés emportaient ces mélodies aériennes aux échos étonnés des bois et des eaux ». (A. de Lamartine, *Souvenirs et portraits*, Tome 3, ch. XXV, p. 287). À la lecture de ces deux extraits dithyrambiques, on peut s'étonner du jugement mitigé porté par J. Chailley sur les relations entre Liszt et Lamartine : il estime que l'admiration de Liszt pour le poète n'était pas exactement payée de retour (J. CHAILLEY, « Liszt et Lamartine », *Actes du colloque international Franz Liszt, op. cit.*, p. 330-333, p. 333).

<sup>2070</sup> Lettre à divers autres n°10 – NAF 25180, L 7, f 11-12.

mouture de cette lettre à Janin, publiée par La Mara au début du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>2071</sup>. Cette autre version présente avec la copie destinée à Marie des variantes significatives.

### **Expressivité du style de Liszt : véhémence, ironie, procédés rhétoriques.**

Comme je l'ai dit plus haut, le style épistolaire de Liszt présente dans cette lettre un caractère qui mérite d'être remarqué. Contrairement à l'urbanité - modérée et bienséante même dans l'humour - qui caractérise la plupart de ses lettres, le ton est ici particulièrement vif, voire violent. La blessure ressentie par Liszt à l'annonce de l'échec parisien de sa cantate<sup>2072</sup> affleure en maints endroits sous une ironie grinçante, par exemple dans l'affirmation : « Quoi qu'ils en aient et qu'il en soit, je m'incline humblement devant leur arrêt », ou à travers l'oxymore : « Quel fiasco resplendissant n'avais-je pas fait là ! ». Les nombreuses phrases exclamatives (7 points d'exclamation) et faussement interrogatives (4 points d'interrogation oratoire) visent à entraîner le destinataire dans sa propre indignation, dont l'expression est renforcée par le recours à un vocabulaire familier et violent, rare sous sa plume : « je ne m'en fiche pas mal... vous vous en fichez ... les drôles de gredins ... ces aristarques ... massacrer ... les ignares ... les intempéries d'un concert d'Ole Bull<sup>2073</sup> ... les mêmes braves gens (ironie) ». La véhémence du texte est soutenue, de plus, par le rythme des phrases, fondé sur des procédés oratoires comme la répétition/variation avec symétrie et amplification finale : « Je ne m'en fiche pas mal à Pesth, et vous vous en fichez très bien aussi rue de Vaugirard », pour ne citer qu'un exemple. La stratégie argumentative s'appuie, pour le fond, sur des symétries et des antithèses, qui lui confèrent une ossature rationnelle implicite : « pape mal informé/ pape mieux informé », « les habiles et les ignares », « sur ma carrière de virtuose/ sur mon avenir de compositeur<sup>2074</sup> », « en sifflant une cantate/ très bien applaudir mes opéras ». Enfin, il est rare d'entendre Liszt exprimer une confiance inébranlable dans sa propre valeur de musicien, au travers d'expressions fermement affirmatives telles que : « Alors comme aujourd'hui, j'avais conscience de mon bout de supériorité et d'intelligence », « le fiasco qui me tuera n'est pas encore inventé » ou « une cantate, que probablement on n'a su ni bien exécuter ni bien écouter [tandis que ces] mêmes braves gens se préparent très bien à applaudir mes opéras ». Ces quelques observations suffiraient à montrer que Liszt, quand il s'y autorise, sait parfaitement écrire à la manière sarcastique de Berlioz.

### **Le travail du style : analyse comparative entre deux états de la lettre.**

Comme on dispose d'une autre version de cette lettre dans les publications de La Mara, on pouvait espérer qu'une comparaison entre les deux états du texte, dont l'un est clairement présenté comme

---

<sup>2071</sup> LA MARA, *Franz Liszt's Briefe*, t. VIII, p. 45, l. 50 « A Monsieur Jules Janin à Paris », Leipzig, Breitkopf & Haertel, 1905. Les éditions de VIER (*op. cit.*, 1950) et de GUT-BELLAS, (*op. cit.*, 2001), ne signalent pas l'existence de cette publication antérieure.

<sup>2072</sup> Rappelons que l'exécution de la *Cantate pour l'inauguration du Monument Beethoven à Bonn (Beethoven-Kantate)* a connu un double échec à Paris : en janvier et en mai 1846 (voir *supra* la note attachée à la lettre de Liszt à Janin, L. 10).

<sup>2073</sup> Ole Bull rencontrait à Paris des succès aussi enthousiastes – et bruyants – que ceux de Liszt en Europe centrale.

<sup>2074</sup> Le public français déniait à Liszt la faculté créatrice de composition, l'assignant à la fonction technique de pianiste virtuose.

une copie, permettrait d'observer, en cas de variantes, le sens dans lequel Liszt travaillait son style. Or la lettre à Janin publiée par La Mara pose une énigme, comme on va le voir, portant sur la chronologie des deux rédactions.

Texte de la lettre à Janin édité par La Mara, plus court que celui du corpus<sup>2075</sup> :

Vienne, 21 Mai 1846.

Eh bien, mon cher Janin, ne voilà-t-il pas qu'on me siffle à Paris ! Soit ! Je m'en fiche pas mal à Pesth, et vous vous en fichez pas mal aussi rue Vaugirard, n'est-ce pas ? Les drôles de gredins que nos Aristarques ! Quoi qu'il en soit, je m'incline devant leur arrêt, me réservant toutefois d'en appeler du pape mal informé au pape mieux informé. Du reste, au moment d'aborder franchement la carrière de compositeur, je ne puis m'empêcher de faire un retour sur mes débuts de pianiste et, à treize ans de distance, je vous retrouve, mon cher ami, toujours le même, plein de bienveillance, de cordialité et d'entrain pour moi. Vous souvient-il encore de ce concert des inondés de Saint-Etienne, dans les salons des Saint-Simoniens, rue Monsigny ? Quel fiasco resplendissant n'avais-je pas fait là ?

Disposez de moi comme d'un ami qui vous restera toujours sincèrement attaché et dévoué.

F. Liszt

Contrairement à la copie destinée à Marie d'Agoult, cette lettre présente un aspect achevé grâce à la présence d'une date en en-tête et d'une formule finale. La première idée qui vient à l'esprit est donc que La Mara se trouvait en possession de la lettre réellement reçue par Janin<sup>2076</sup>. Or cette hypothèse se heurte, tout aussi spontanément, à une objection de taille : il manque chez La Mara toute la fin de la « copie », soit plus de la moitié de la lettre. Dès lors se pose une énigme chronologique : laquelle des deux versions est antérieure à l'autre ? Lequel de ces deux textes, s'il en est un, est parvenu à Janin ? Un examen minutieux des variantes entre les deux lettres permettra-t-il d'en décider ?

### **Chronologie des deux versions et travail d'écriture.**

Voyons en premier lieu les indications de datation et de localisation : le 21 mai est une date possible, mais le lieu pose doublement problème. En effet, Liszt a quitté Vienne le 20 mai d'après le calendrier établi par Jacqueline Bellas, et surtout, il dit expressément dans sa lettre qu'il se trouve à Pest au moment où il la rédige. Cet en-tête de lettre chez La Mara est donc incompatible avec le résultat de recherches récentes sérieuses, sauf à penser que Liszt aurait postdaté sa lettre. Par ailleurs on ne peut imaginer qu'il s'agisse d'une autre lettre écrite par Liszt à Janin, tant les deux textes sont identiques à première vue dans leur partie commune. S'agirait-il d'un ajout effectué par La Mara, insérant, en tête de lettre, une datation et une localisation, afin de compléter un document lacunaire ?

---

<sup>2075</sup> LA MARA, *Franz Liszt's Briefe*, VIII, p. 45, l. 50 « A Monsieur Jules Janin à Paris », Breitkopf & Haertel 1905.

<sup>2076</sup> Malheureusement, La Mara n'indique ses sources que très rarement, et elle ne le fait pas pour cette lettre. Par ailleurs, l'immense travail d'édition qu'elle a réalisé des lettres de Liszt montre qu'elle n'a pas disposé des archives détenues par Daniel Ollivier, à de rares exceptions près. Cette lettre à Janin en fait-elle partie ?

Une observation plus précise des petites différences dont on s'aperçoit, à deuxième lecture, que les deux textes sont truffés, permettrait-elle de saisir un sens dans ces modifications ? Est-il possible de discerner lequel constitue le premier jet, et lequel la forme plus aboutie ?

Un examen des variantes amène à la conclusion que le texte édité par La Mara est plus rudimentaire, moins travaillé que celui de la copie figurant dans les autographes du fonds Daniel Ollivier. Ce dernier témoigne d'une écriture plus nuancée, donc plus littéraire, comme le montre le relevé des expressions suivantes (version de La Mara/version de la copie) : « Je m'en fiche pas mal » (négligence omise : tournure orale) / « Je ne m'en fiche pas mal » ; « vous vous en fichez pas mal aussi » (la répétition de « pas mal » est une négligence) / « vous vous en fichez très bien aussi » ; « Les drôles de gredins que nos Aristarques » / « Les drôles de gredins que cela fait que nos Aristarques » (expression plus développée – recherche d'insistance ? on pourrait toutefois y voir de la lourdeur) ; « Quoi qu'il en soit » / « Quoi qu'ils en aient et qu'il en soit » (insistance sur la contestation du jugement des Parisiens) ; « je m'incline devant leur arrêt » / « je m'incline humblement devant leur arrêt » (ironie plus appuyée) ; « me réservant toutefois d'en appeler du pape ... » / « me réservant toutefois d'en appeler en temps et lieu du pape (tournure de style plus juridique, ironique)... » ; « je vous retrouve, mon cher ami, toujours le même » / « je vous retrouve toujours le même » (absence de « mon cher ami »), « plein de bienveillance, de cordialité et d'entrain pour moi » / « plein de bienveillance, de cordialité et d'amical entrain pour moi » (l'ajout de l'adjectif « amical » amplifie l'élan ternaire du passage, et entraîne la suppression de « mon cher ami », qui aurait provoqué une redondance) ; « Vous souvient-il encore de ce concert » / « Vous souvient-il encore de ce bienheureux concert » (valeur méliorative de l'adjectif) ; « rue Monsigny » / « rue de Monsigny » (correction de l'appellation).

On constate donc que le style de la copie à Janin est plus travaillé que celui de la lettre publiée par La Mara. Deux hypothèses se présentent dès lors.

Dans l'une, la version de La Mara serait l'original de la lettre envoyée par Liszt à Janin, et la copie qu'il en adresse par la suite à Marie d'Agoult aurait été retravaillée par lui, par souci de ne pas démeriter littérairement aux yeux de sa compagne<sup>2077</sup>. Or une objection de taille est soulevée par l'absence, chez La Mara, du long développement constituant presque les deux tiers de la « copie », depuis : « Eh bien, cet horoscope ... » jusqu'à la fin « ... applaudir mes opéras - etc ». Serait-il vraisemblable que Liszt ait rajouté uniquement pour Marie ces réflexions de fond, nettement destinées à son ami Janin ? Je pense que non, car les adresses à Janin résonnent ici de façon trop sincère, on y sent les confidences d'un ami à un ami. Ce qui me conforte dans cette opinion (opinion et non certitude scientifique), c'est un paragraphe étonnant figurant dans la lettre de Liszt à Marie d'Agoult du 16 février 1846 : « Ainsi que je vous l'ai dit, la soirée de Janin n'est qu'une affectueuse politesse de ma part, en reconnaissance de son ancienne et nouvelle bienveillance. Je ne cherche pas à faire parler de moi comme compositeur (ainsi que l'on dit). Il me suffit

---

<sup>2077</sup> Liszt manifeste ce souci de qualité littéraire dans sa lettre à Marie d'Agoult du 18 octobre 1846 : « Vous m'avez fait compliment sur ma dernière lettre ; cela m'a embarrassé. Je mettais de l'amour-propre à me tenir à mon niveau et voulais vous écrire une autre lettre tout aussi supérieure et plus longue – mais pour cela il me fallait trouver le temps – [...] », GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1146.

pour le quart d'heure de gagner 50 à 60 mille francs par des Billets de Concerts, et je me [fiche pas mal de l'esthétique et de la critique par-dessus le marché](#)<sup>2078</sup>. » Paragraphe surprenant dans la mesure où il contredit l'ambition musicale pleine d'assurance dont Liszt fait confiance à Janin dans sa lettre du mois de mai ; il est vrai qu'en février, l'insuccès de sa cantate n'avait encore éclaté que dans les salons de Janin, son échec au théâtre des Italiens ne l'avait pas encore atteint ; mais les glorieux succès qu'il a rencontrés au printemps en Hongrie et en Autriche ont dû restaurer sa confiance en lui, qu'il brandit dans sa lettre à Janin comme une arme contre l'hostilité des « aristarques » parisiens. Il n'y a aucune vraisemblance à ce que Liszt ait seulement écrit à Janin le texte très bref publié par La Mara, sans ce développement essentiel. L'hypothèse d'une réécriture de sa lettre par Liszt lui-même à l'occasion de la « copie » me paraît donc peu fondée, sans toutefois être totalement impossible.

Deuxième hypothèse : La Mara aurait édité la lettre de Liszt en la « corrigeant ». On sait qu'elle était coutumière du fait, introduisant dans ses publications de correspondances des transformations dictées par des considérations de bienséance ou d'esthétique. Dans le cas présent, ses modifications de détail, si elles sont avérées, vont en réalité, comme on l'a vu, dans le sens d'un appauvrissement du style : peut-être pensait-elle le rendre plus accessible en le simplifiant ? et en le raccourcissant ? Cette hypothèse, malgré une part de vraisemblance, ne paraît pas satisfaisante. On a surtout du mal à justifier la suppression de la deuxième partie de la lettre, si intéressante pour la connaissance de Liszt ; selon quel critère La Mara l'aurait-elle amputée de la sorte ? Une autre observation corrobore pourtant la suspicion d'une censure : l'édition de La Mara présente un aspect inachevé, on perçoit nettement un hiatus entre la phrase : « [Quel fiasco resplendissant n'avais-je pas fait là ?](#) » et la formule de politesse finale : « [Disposez de moi comme d'un ami qui vous restera toujours sincèrement attaché et dévoué.](#) » Or Liszt avait coutume de soigner particulièrement la transition entre la dernière idée exprimée dans une lettre et la civilité conclusive. D'ailleurs, comment expliquer la présence, dans l'édition de La Mara, de cette formule finale conclusive, absente de la « copie » ? Elle correspond bien au style épistolaire de Liszt, La Mara a pu l'emprunter à une autre de ses lettres.

Plusieurs arguments feraient ainsi pencher en faveur d'un « arrangement » opéré par La Mara sur une lettre de Liszt à Janin, dont l'autographe serait passé entre ses mains. Mais ce que l'on ne peut savoir, c'est si cet autographe est la copie archivée par Daniel Ollivier que nous possédons, ou – pourquoi pas ? – la missive originale, réellement expédiée à Janin et reçue par lui, dont la trace se serait ensuite perdue. Si l'hypothèse du remaniement par La Mara est la bonne, l'emportant sur celle d'une réécriture effectuée par Liszt dans la « copie » destinée à Marie d'Agoult, on pourrait appliquer au travail de La Mara la boutade de Liszt à propos des versions pour piano des symphonies de Beethoven : « [Hummel a fait aussi des arrangements de ces symphonies mais ce sont là de véritables dérangements](#)<sup>2079</sup>. »

On ne peut donc pas trancher avec certitude, face à cette coexistence de deux versions d'une même lettre, la question de l'antériorité de l'une sur l'autre. Je penche cependant, après toutes les

---

<sup>2078</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1120.

<sup>2079</sup> Lettre à Massart du 29 juillet 1837, voir ci-dessus ch. 2, 3, 5, L. 2.



observations faites, vers la conviction que la « copie » nous fournit le texte authentique de la lettre envoyée par Liszt à Janin. La version publiée par La Mara peut être suspectée de manipulation dénaturant l'écriture de Liszt. Une dernière hypothèse, et peut-être au fond la plus vraisemblable, serait que le texte publié par La Mara correspondrait à une première ébauche, un premier brouillon de la lettre de Liszt à Janin<sup>2080</sup>, qu'il aurait davantage développée par la suite, et recopiée, amputée des formules finales, pour la communiquer à Marie d'Agoult. Bref, si la comparaison entre les deux états de la lettre n'a pas permis de résoudre la question de leur chronologie, elle a cependant permis de mettre en lumière les qualités stylistiques de Liszt.

Pour conclure sur cette question de l'authenticité des autographes de Liszt, nous pouvons nous reporter à un autre exemple d'incertitude génétique, toujours alimenté par La Mara. Il s'agit d'un autographe de Liszt datant de la même année que la lettre à Janin. Dans une lettre adressée à Marie d'Agoult le 18 octobre 1846, Liszt annonce qu'il recopie à son intention une lettre écrite par lui, le 6 octobre, au prince héréditaire de Weimar, Charles Alexandre : « Je viens d'écrire une assez longue lettre (compte rendu) au P[rince] d[e] W[eimar] dont je vous transcris le passage suivant pour ne pas prendre la peine de rédiger plusieurs fois les mêmes choses<sup>2081</sup> ». Jacqueline Bellas, ayant consulté l'édition de la correspondance entre Liszt et le Grand-Duc Charles-Alexandre réalisée par La Mara<sup>2082</sup>, fait la remarque suivante : « Les deux textes ne sont pas toujours identiques. Liszt a-t-il recopié la lettre en la modifiant ? Ou au contraire, les différences viennent-elles de La Mara, qui prenait la liberté de retoucher les manuscrits qu'elle publiait ?<sup>2083</sup> » Une nouvelle édition de cette correspondance par Nicolas Dufetel est actuellement en préparation, elle permettra peut-être de répondre à cette question<sup>2084</sup>. Mais pour la lettre à Janin, où les variantes sont beaucoup plus importantes, et qui appartient véritablement au genre épistolaire - ce qui n'est pas le cas d'un compte-rendu au style moins personnel - l'énigme a peu de chances d'être définitivement élucidée un jour. L'hypothèse selon laquelle La Mara ne disposait que de la minute de la lettre de Liszt à Janin et l'aurait elle-même modifiée reste cependant la plus vraisemblable.

### 2. 4. 3. 3. Analyse de l'écriture de Liszt dans « La narration de la Cérémonie de Grätz »<sup>2085</sup>

Cette « narration » m'a permis de faire des observations sur l'écriture de Liszt, grâce à une comparaison rendue possible, là aussi, par l'existence d'un autre texte de sa main abordant le même sujet.

---

<sup>2080</sup> Le travail de Claude Knepper sur les lettres de Liszt à Daniel Ollivier (voir plus haut dans le chapitre des lettres de Liszt à d'autres membres de sa famille) conforte cette hypothèse : les « minutes » de certaines lettres de Liszt, c'est-à-dire les brouillons qu'il en faisait avant de les recopier et éventuellement de les amender, ont été conservées. La Mara y a eu accès, et les a publiées.

<sup>2081</sup> GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1146, lettre 542, du 18 octobre 1846.

<sup>2082</sup> LA MARA, *op. cit.*, 1909, p. 7-12.

<sup>2083</sup> *Ibid*, p. 1150, n. 5.

<sup>2084</sup> *Correspondance entre Franz Liszt et Carl Alexander, grand-duc de Saxe-Weimar (1845-1886)*, réunie, présentée et annotée par N. Dufetel, Paris, Société française de musicologie, à paraître en janvier 2022.

<sup>2085</sup> Lettre à divers autres n°10 – NAF 25180, L 7, f. 11-12.

Le texte de la narration, ne relève certes pas du genre épistolaire, mais on y découvre un exemple d'élaboration, sous la plume de Liszt, d'un texte à visée probablement journalistique, pour lequel il se trouve que nous disposons d'un pendant proprement épistolaire : une lettre adressée par lui au même moment à la princesse Christina de Belgiojoso. La mise en regard des deux textes permet d'évaluer le travail d'écriture de Liszt dans deux typologies : l'épistolaire ordinaire, et la littéraire journalistique. Son écriture épistolaire, qui m'intéresse dans la présente thèse, me paraît pouvoir alimenter l'examen de ses autres écrits, ceux qu'il destinait à la publication, et dont la paternité lui a été souvent contestée. C'est pourquoi je me propose d'observer les caractéristiques de l'expression de Liszt dans cette « narration », comparées à une lettre de lui sur le même sujet, adressée, au même moment, à son amie Cristina de Belgiojoso.

### Étude comparative : une autre narration de cette cérémonie dans une lettre de Liszt à une amie.

Château de Gratz (Silésie)

24 mai 1846.

Je vous écris au tintamarre des processions à l'occasion de la consécration du frère de F. Lichnowsky, qui rassemble ici une foule de princes évêques et de princes laïques ... entre autres, l'évêque exilé de Cracovie et le fameux prince évêque de Breslau, Diesembrock<sup>2086</sup>. Vous savez que mon illustre ami est devenu chef du parti catholique en Silésie, et que Sa Sainteté Grégoire XVI<sup>2087</sup> l'a décoré dernièrement du grand cordon de St-Grégoire ! De plus, il a acheté pour un million de florins le château de Gratz où son grand-père et son père ont reçu autrefois l'empereur Alexandre<sup>2088</sup> et je ne sais combien de souverains. Vous imaginez quel événement cette première messe de son frère Robert, et les hôtes qu'il a attirés à cette occasion. Pour moi, je me sens écrasé de tristesse et d'ennuis de toute sorte. Si vous songez à m'écrire, adressez toujours Vienne chez Haslinger, éditeur de musique, Graben. Avant dix jours je vous enverrai le traité en question<sup>2089</sup>.

Cette lettre de Liszt est d'une brièveté inaccoutumée dans sa correspondance avec Christina Cristina de Belgiojoso. Elle représente un résumé extrêmement succinct du récit copié par Belloni. En revanche, la subjectivité de Liszt s'y exprime plus nettement, ce qui est conforme au genre épistolaire. On peut toutefois être surpris par la contradiction entre l'enthousiasme manifesté dans la narration destinée à

---

<sup>2086</sup> Dans l'édition de Daniel Ollivier on trouve aussi la lecture « Diesembrock » pour « Diepenbrock », avec un « s » au lieu du « p », comme l'a fait Vier transcrivant la copie de Belloni (voir note supra) ; s'agirait-il alors d'une erreur d'écriture due à Liszt ? Ce serait étonnant, les sons « s » et « p » étant très différents. La question reste ouverte.

<sup>2087</sup> Le pape Grégoire XVI, né en 1765, élu pape en 1831, mourra le 1<sup>er</sup> juin 1846, soit une semaine après cette lettre de Liszt.

<sup>2088</sup> Le Tsar Alexandre I<sup>er</sup> (1777-1825), avait été empereur de Russie à partir de 1801, et roi de Pologne à partir de 1815. Son jeune frère, Nicolas I<sup>er</sup> (1796-1855) lui a succédé en 1825.

<sup>2089</sup> Lettre publiée dans D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1941, p. 200. On la trouve également citée dans VIER, *op. cit.*, 1950, p. 85, n. 2.

Janin, et l'accablement avoué dans la lettre à la princesse Belgiojoso. Liszt affiche, dans les deux textes, une admiration sincère pour son ami Félix Lichnowsky, grand ordonnateur de fastes princiers, mais la cérémonie elle-même, encensée dans la narration, est quelque peu dépréciée dans la lettre par le terme péjoratif « tintamarre » et surtout par la plainte : « je me sens écrasé de tristesse et d'ennuis ». Serait-ce l'aveu indirect de cet accablement qui affleurerait, dans la chute de la "narration", sous le sourire ambigu du « mélancolique historiographe » traité en « hors d'œuvre » ?

Le laconisme narratif, peut-être dû très prosaïquement à un manque de temps et à la fatigue, de la lettre à Cristina de Belgiojoso fait ressortir, par contraste, l'écriture plus ample du texte intitulé « narration » par Liszt, qui était apparemment destiné, à travers Janin et Marie d'Agoult, à un plus large public (dont Cristina de Belgiojoso elle-même ?)<sup>2090</sup>.

### **Essai d'analyse du travail d'écriture de Liszt.**

En marge de mes observations sur l'écriture épistolaire de Liszt, je placerai ici la tentative d'une analyse de son écriture « littéraire » saisie dans son processus d'élaboration. Car son rapport à la langue et à la composition d'un texte se découvre dans ce *work in progress* sans soupçon d'influence extérieure. On tient là l'occasion d'observer, en complément de la lettre à Janin, sa méthode rédactionnelle, son savoir-faire personnel dans l'expression écrite.

Deux phénomènes caractérisent ce texte : sa forme générale, conçue comme un canevas, et son genre littéraire, entre panégyrique et reportage.

Par son sujet, une cérémonie fastueuse, et surtout par son ton, franchement apologétique, ce texte appartient au genre épideictique de l'éloge. On y trouve les procédés oratoires d'amplification propres au panégyrique : les balancements binaires dans « Plus j'ai l'occasion de voir ... plus je me prends d'admiration » et « à la fois d'Alcibiade et de Machiavel », amplifiés par la figure de l'antithèse dans « excessif et logique, violent et calculé », les hyperboles comme « sans pareille », « il n'existe pas un second exemplaire », « une organisation aussi diversement complète », « toujours », le chiasme développé dans « le comédien participe davantage du héros, que le héros ne participe du comédien ». Ces figures de symétrie, d'équilibre, renforcent l'impression élogieuse produite par l'accumulation d'un vocabulaire à connotation positive, voire hyperbolique, comme « un grand premier ministre ; les grandes circonstances ; admirablement complète et réussi[e] de point en point ; une si belle réponse ; d'une grande magnificence ; une vivace et luxueuse abondance ; l'insigne honneur d'une aussi sainte visite ; force compliments sur et par l'illustre famille ; banquet somptueux ; coulaient avec une libérale splendeur ; de la façon la plus digne et la plus brillante qu'il se puisse ; le servit admirablement ; chaleureusement ; l'éloquence ; l'à-propos ; très bien intentionnés et très convenables ; tout l'esprit qu'on pouvait avoir et qu'on avait ; Tout y était et à sa place ; rien ne manquait et ne pouvait manquer ». Cette éloquence d'apparat recourt aussi à des citations célèbres, qui confèrent au discours un poids d'autorité, comme la maxime de La Rochefoucauld, citée et

---

<sup>2090</sup> Il conviendrait de rechercher dans les journaux et gazettes de l'époque si ce texte a donné lieu à une publication, et si oui, sous quelle forme finale.

reformulée en un réemploi adapté au contexte. Liszt était d'ailleurs friand de ce type de références, il tenait des carnets de citations, proverbes et maximes. Enfin, la narration intègre, à la manière d'un reportage, de petites scènes théâtrales, comme ce « zoom » sur l'arrivée de l'illustre prélat : « [le P<sup>ce</sup> Félix, aux sons des cloches, et aux coups de canon, leva lentement le marchepied de la voiture de l'Évêque à l'entrée du grand escalier, ensuite se jetant à genoux \(avec tout le nombreux personnel de la maison, et les convives invités\) ...](#) », sans oublier quelques esquisses descriptives, comme le rapide gros plan sur les broderies des habits pontificaux « [où les grappes de Bourgogne \[...\] se festonnaient avec une vivace et luxueuse abondance](#) », ni l'insertion réaliste de paroles rapportées au discours direct en allemand. Toutes ces observations suffisent à montrer que Liszt sait parfaitement manipuler les ficelles d'une narration académique, si l'on peut dire, dont l'équivalent pictural serait un tableau de David.

Or son tableau reste inachevé. Après le paragraphe introductif, éloge entièrement rédigé, la suite de son texte est présentée à la façon d'un plan, avec des titres numérotés et soulignés, des passages en style de notes, sans verbe : « [Les personnages - quantité et qualité](#) », des abréviations : « *etc. etc.* », de nombreux points de suspension, et des précisions chronologiques indiquées comme dans un programme imprimé. Bref, nous avons sous les yeux un canevas de récit. Ce qui manque, ce n'est pas le contenu – on vient de voir qu'il est dense et habilement déployé – mais le « liant », le levain verbal qui transformera les titres en phrases rédigées et explicitera les transitions. On constate que Liszt n'a pas eu, ou pris, le temps d'achever la rédaction de son récit. Cet autographe dévoile, dans sa deuxième partie, l'ébauche d'une écriture.

Ce texte est précieux, car il nous fournit un témoignage sur le processus d'écriture de Liszt, du moins quand il s'agit d'écriture littéraire. On voit qu'il maîtrise les lois du genre, en l'occurrence le genre narratif élogieux. Il y intègre même quelques touches personnelles, vers la fin, à travers l'humour de « [la musique de je ne sais quel quantième régiment en garnison...](#) », et surtout le mouvement inattendu de la chute, qui retourne soudain le regard vers l'observateur du spectacle – et auteur du texte : « [le mélancolique historiographe qui écrit ces lignes, lequel figurait en guise de hors d'œuvre](#) ». Cependant, par manque de temps ou de motivation, Liszt ne va pas jusqu'au bout de sa rédaction. Or on ne saurait attribuer cet inachèvement à un manque de capacités, quoi qu'il en dise lui-même. Car ses qualités littéraires, qui apparaissent incontestablement dans certaines de ses lettres, comme celle, pleine de feu, adressée à Janin, se révèlent aussi dans des esquisses comme cette « narration de la cérémonie de Grätz », dont il confie la finition technique à plus « professionnel » que lui, mais dont la substance, matérielle et formelle, est de son propre cru.

Les observations que je viens de mener ici sur ces textes pourront paraître trop développées dans le cadre d'un commentaire d'autographes. Je tenais cependant à les y insérer, car elles viennent étayer une thèse qui me paraît justifiée et mérite d'être illustrée. Cette thèse, déjà formulée par Rémi Stricker<sup>2091</sup>, et approfondie récemment par Nicolas Dufetel<sup>2092</sup>, corrobore mes propres observations sur l'écriture de

---

<sup>2091</sup> STRICKER, *op. cit.*, 1993, p. 186

<sup>2092</sup> DUFETEL, « Les écrits de Franz Liszt... », *op. cit.*, 2013, p. 265-287 ; Liszt FRANZ, *Trois opéras de Richard Wagner considérés de leur point de vue musical et poétique*, *op. cit.*, 2013, p. 23-24 ; et Franz Liszt, *Tout le ciel en musique, Pensées intempêtes*, *op. cit.*, 2016, p. 214.

Liszt : le musicien est bien l'auteur de ses textes, qu'ils soient épistolaires ou littéraires, même si dans certains cas il confie à d'autres, des petites mains, la finition d'une œuvre écrite dont il a conçu lui-même les idées et réalisé l'essentiel de la forme<sup>2093</sup>.

---

<sup>2093</sup> Rossana Dalmonte relève, elle aussi, les ornements lexicaux ajoutés par Carolyne de S. W. à la pensée de Liszt, quand celle-ci collabore à la rédaction des ouvrages du musicien. Dans ces passages identifiables : « on a l'impression que Liszt a cédé sa plume à la princesse, tant la langue est recherchée et particulière » (Rossana DALMONTE, « Les révélations d'une traduction "fidèle" : *Lobengrin* de Liszt-Wagner », dans DUCHESNEAU, *op. cit.*, 2013, p. 325-338, p. 333. Le style propre de Liszt est exempt de tels mots rares, voire précieux. Comme je l'ai dit dans le ch. 1. 3. 3, il admirait les modèles littéraires ornementés, mais pratiquait spontanément un style plus épuré, proche du classicisme et d'une esthétique moderne.

## **Conclusion**





## 3. 1. Les apports principaux de ma thèse<sup>1</sup>

### 3. 1. 1. Bilan éditorial<sup>2</sup>

#### 3. 1. 1. 1. Publication des soixante-six lettres du corpus, dont cinq inédites

Conformément à l'objectif fixé, mon édition critique des soixante-six lettres du corpus retenu remet d'abord à disposition les lettres publiées par Vier en 1950. Celles-ci sont corrigées et complétées par le rétablissement du découpage initial des autographes (qui sont au nombre de quarante-huit)<sup>3</sup>, par la restitution de passages omis dans cet ouvrage<sup>4</sup>, dont une lettre entière, qui restait donc inédite<sup>5</sup>, et par la correction des erreurs de lecture, qui affectent essentiellement les lettres à Massart<sup>6</sup>.

La publication des lettres de Liszt à sa mère présente un intérêt particulier : elles viennent en effet compléter l'édition historique effectuée par Klára Hamburger de la correspondance échangée entre Liszt et sa mère, qui, comme je l'ai dit, ne comprenait pas les vingt-six lettres conservées à Paris<sup>7</sup>. On peut désormais disposer, en assemblant ces deux publications, de l'ensemble de leurs échanges bénéficiant d'une édition scientifique.

Les autres lettres de Liszt que j'ai intégrées dans mon corpus, celles qui ne figurent pas dans l'édition de Vier (elles sont au nombre de dix-huit), viennent compléter la publication des autographes de Liszt conservés dans le fonds Daniel Ollivier. Certaines avaient déjà connu une publication ancienne<sup>8</sup>. D'autres ont bénéficié d'une édition critique, mais sont difficiles à trouver actuellement. Ainsi, les deux lettres de Liszt à Euphémie Didier et les cinq à Daniel Ollivier sont-elles publiées dans des numéros de revues modernes, mais épuisés<sup>9</sup>, et certaines autres au sein d'ouvrages dédiés à d'autres correspondants<sup>10</sup>.

---

<sup>1</sup> Le détail de mes apports est présenté dans le chapitre 1. 4. Je n'en rappelle ici que les grandes lignes.

<sup>2</sup> L'ensemble des lettres est présenté sous forme de tableau en début de Partie 2.

<sup>3</sup> Le décompte de ses lettres diffère du mien parce que Vier découpe certains autographes pour en faire deux ou trois lettres, et qu'il omet totalement l'un d'entre eux, la lettre à Anna citée ci-dessous (voir les explications sur le découpage des lettres à Anna au ch. 2. 1. 2. 3 et complément à la L. 5 à Anna).

<sup>4</sup> À plusieurs reprises, Vier néglige de transcrire des post-scriptum, et, d'autres fois, un passage de quelques lignes à l'intérieur d'une lettre. Il laisse systématiquement en blanc les mots allemands, et occasionnellement quelques noms propres (de personnes ou de villes) : je suis arrivée à combler ces lacunes, sauf pour deux ou trois noms de personnes.

<sup>5</sup> Lettre de Liszt à sa mère du 13 février 1857 (2. 1, L. 6).

<sup>6</sup> L'ensemble de ces corrections est présenté au ch. 1. 4. 2. 5. Parmi les plus importantes se trouve la correction concernant *l'Album d'un Voyageur* : Liszt a écrit « 1<sup>ère</sup> année », que Vier a transcrit en « deuxième année »<sup>6</sup> (lettre à Massart n° 7).

<sup>7</sup> HAMBURGER, *op. cit.*, 2000. Cette édition contient 121 lettres de Franz et 70 d'Anna. Avec les 26 lettres de mon corpus, on aboutit à un total de 147 lettres de Liszt à sa mère.

<sup>8</sup> Par exemple, deux d'entre elles avaient été publiées par La Mara : la lettre de Liszt à Massart du 12 juillet 1849 (2. 3., L. 20) et sa lettre à Adolphe Ollivier du 12 février 1866 (2. 2., L. 4).

<sup>9</sup> Les lettres de Liszt à Daniel Ollivier ont été publiées par Claude Knepper dans un numéro épuisé des *Quaderni dell'Istituto Liszt* (voir les références au ch. 2. 2, L. 6 à 10) ; quant aux lettres à Euphémie Didier, certes accessibles en

Enfin, il y a parmi elles cinq lettres inédites de Liszt : à Hermann Cohen<sup>11</sup> ; à son fils Daniel Liszt<sup>12</sup> ; à sa mère Anna Liszt<sup>13</sup> ; à sa fille Blandine Ollivier, née Liszt<sup>14</sup> ; à la seconde femme de son gendre, Marie-Thérèse Ollivier<sup>15</sup>.

La transcription de ces soixante-six lettres tente de restituer le plus fidèlement possible la forme des autographes, ce qui n'a pas été fait jusqu'à présent avec une fidélité aussi radicale, incluant les accents et la ponctuation. Un essai de description de la mise en page accompagne chaque lettre, et de nombreuses notes philologiques explicitent l'établissement du texte. Parmi les notes d'érudition destinées à éclairer le contexte des lettres, un grand nombre sont consacrées à des informations sur les personnes citées : il y a, au total, environ 180 noms propres dans les lettres du corpus<sup>16</sup>. Parmi ces personnes, j'en ai identifié une dizaine dont Vier n'avait pas reconnu le nom, et je propose une nouvelle identification de la comtesse appelée Adèle de la Prunarède<sup>17</sup>.

3. 1. 1. 2. Un ensemble de trente-cinq documents complémentaires, dont douze lettres supplémentaires de Liszt et dix lettres inédites d'autres correspondants<sup>18</sup>.

J'ai intégré à ma publication divers documents, dont trente-cinq sont reproduits intégralement (en plus de citations occasionnelles plus brèves). Il s'agit essentiellement de la reproduction de documents déjà publiés, mais importants pour éclairer l'arrière-plan de certaines lettres du corpus. Parmi ces documents, on trouve douze lettres supplémentaires de Liszt<sup>19</sup>, qui portent le nombre total des lettres du musicien figurant dans ma thèse à soixante-dix-huit.

Les autres lettres sont écrites par des proches de Liszt à l'occasion d'événements évoqués dans le corpus. Parmi celles-ci, dix sont inédites : il s'agit de quatre lettres d'Anna Liszt rédigées en français,

---

ligne actuellement, elles restent le plus souvent référencées dans un numéro épuisé de la revue *Littératures* de l'université de Toulouse (voir ch. 2. 4, L. 1 et 2).

<sup>10</sup> Par exemple, les lettres de Liszt à la baronne Eskeles et à Marie Pleyel sont insérées accessoirement dans l'édition de la correspondance entre Liszt et Marie d'Agoult (voir (ch. 2. 4, L. 6 et 8).

<sup>11</sup> Ch. 2. 4., L. 5, de juillet 1838.

<sup>12</sup> Ch. 2. 2., L. 1, du 5 octobre 1850.

<sup>13</sup> Ch. 2. 1. 6, L. 6, du 13 février 1857.

<sup>14</sup> Ch. 2. 2., L. 3, de [juillet 1861].

<sup>15</sup> Ch. 2. 2., L. 5, de mi-novembre 1869.

<sup>16</sup> La liste de ces noms figure dans l'Index. Il reste une douzaine de personnes dont l'identification demeure non résolue ou incertaine.

<sup>17</sup> Ch. 2.1. 6, L. 1.

<sup>18</sup> Ces documents complémentaires sont présentés en détail au chapitre 1. 4. 2. 4. Ils figurent eux aussi dans un tableau récapitulatif en tête de la partie 2.

<sup>19</sup> Six de ces lettres figurent dans des éditions anciennes (à Breitkopf & Härtel, 15 juillet 1838 ; à Massart, 10 mai 1844 ; à Blandine, 5 mars 1845 ; à Démosthène Ollivier, 6 janvier 1858 ; à Janin, 21 mai 1846 ; à Cristina de Belgiojoso, 24 mai 1846). Les six autres dans des éditions modernes (à Moscheles, 28 décembre 1837 ; à Émile Ollivier, 9 février 1866 ; à Cosima, 5 mars 1845 ; à sa mère, 27 avril, 3 mai et 6 mai 1845). Pour les références des éditions, voir la liste des compléments figurant en tête de la deuxième grande partie.

adressées à son petit-gendre Émile Ollivier<sup>20</sup> ; d'une lettre de Daniel Liszt à Blandine (février 1857), d'une lettre de Cosima à Émile Ollivier (9 février 1866) et d'une autre à Adolphe Ollivier (12 février 1866), d'une lettre d'Émile Ollivier à Marie d'Agoult (13 septembre 1862)<sup>21</sup> ; d'une lettre du Comité de Bonn à Liszt (30 novembre 1839) et d'une lettre de madame Louise Bernard à Liszt (10 octobre 1846)<sup>22</sup>. Ces dix lettres, dont les autographes sont conservés dans les albums du fonds Daniel Ollivier de la BnF, ont été transcrites et annotées par mes soins<sup>23</sup>.

D'autres documents, enfin, relèvent de divers types d'écrits : articles, poèmes, discours, qui ont été publiés à l'époque de Liszt, mais, pour certains, non réédités depuis<sup>24</sup>.

### 3. 1. 2. Apports thématiques

Les lettres du corpus sont adressées par Liszt à dix-sept destinataires, et rédigées dans trente lieux différents. Cette multiplicité témoigne de la vie errante que menait le musicien, mais aussi de l'ampleur de son activité épistolaire. Toutefois, les thèmes abordés sont en nombre plus restreint. On constate en effet que beaucoup de ces lettres concernent la vie familiale de Liszt, à des moments marquants. Elles se regroupent principalement autour de drames ou de deuils ayant affecté ses enfants et sa mère : les crises au sujet de l'éducation des enfants en 1845 et 1850, la mort de Daniel Liszt en 1859, celle de Blandine en 1862 et celle d'Anna en 1866. Les lettres à Daniel Ollivier, s'insérant dans un simple échange de vœux, nous amènent à la veille de la mort de Liszt lui-même<sup>25</sup>.

D'autres lettres concernent les rapports de Liszt avec les éditeurs de musique : elles nous dévoilent les exigences du jeune compositeur et dessinent le paysage de l'édition musicale parisienne au cours des années 1837 - 1840<sup>26</sup>. L'éloge du piano contenu dans la préface aux transcriptions pour piano des symphonies de Beethoven est un document de premier ordre, difficile à trouver actuellement<sup>27</sup>.

On découvre aussi diverses facettes de la personnalité de Liszt : conventionnel dans les lettres de circonstances (fêtes à souhaiter et autres vœux, condoléances)<sup>28</sup> ; mondain dans certaines lettres à sa mère (on y trouve cités beaucoup de noms de la haute société parisienne et romaine)<sup>29</sup> ; amical dans les lettres

---

<sup>20</sup> Compléments au ch. 2. 1.

<sup>21</sup> Les lettres de Daniel Liszt, Cosima et É. Ollivier figurent dans les compléments au ch. 2. 2.

<sup>22</sup> La lettre du Comité de Bonn figure dans les compléments au ch. 2. 3. 1, et la lettre de madame Bernard dans ceux du ch. 2. 3. 2.

<sup>23</sup> Mon travail éditorial à proprement parler (édition critique de lettres) concerne donc les soixante-six lettres de Liszt formant mon corpus, auxquelles s'ajoutent ces dix lettres inédites dues à d'autres correspondants.

<sup>24</sup> Il s'agit de l'article nécrologique de B. Szemere sur la mort de Blandine et du discours d'Émile Ollivier prononcé sur la tombe d'Anna Liszt ; le poème de Louais Ratisbonne sur la mort de Blandine a été repris dans É. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936 (compléments aux lettres n° 13 et 14 du ch. 2.1). Un article de Lamartine sur Liszt du 12 décembre 1860, recopié manuellement par Blandine, figure dans les compléments au ch. 2. 4.

<sup>25</sup> Lettres de Liszt à sa mère et aux autres membres de sa famille (ch. 2. 1. et 2. 2.)

<sup>26</sup> Lettres de Liszt à Massart, ch. 2. 3.

<sup>27</sup> Voir la lettre à Massart n° 4, ch. 2. 3. 5.

<sup>28</sup> Essentiellement dans le ch. 2. 2.

<sup>29</sup> Ch. 2. 1.

adressées à Massart, son cher « Pylade », ainsi qu'à Janin, le critique musical complice ; galant dans les lettres adressées à des femmes : la toute jeune Euphémie Didier, Marie Pleyel, Hortense Allart<sup>30</sup> ; polémique et cassant sur certains sujets conflictuels familiaux, dans les lettres à sa mère, à ses enfants et à Massart, ou à propos de sa musique dans les lettres à Schlésinger et à Janin<sup>31</sup>. Il faut noter que toutes ses lettres, même celles qui touchent à des sujets très personnels, s'en tiennent à une fonction de sociabilité : l'expression de l'intime n'y a pas de place, contrairement à ce que pourrait attendre un lecteur de correspondances rédigées à l'époque romantique<sup>32</sup>.

Parmi les autres thèmes apparaissant dans le corpus, et auquel ce dernier donne une nouvelle visibilité, citons encore : la vie culturelle en Italie lors des « années de pèlerinage » ; la nomination de Liszt à la Légion d'honneur en mai 1845 ; l'échec à Paris, en 1846, de sa *Cantate pour l'inauguration du monument de Beethoven à Bonn*; la reconnaissance de Franz envers son père Adam Liszt ; son admiration pour Napoléon III et pour Émile Ollivier ; sa fascination pour le Vatican et sa réception dans les ordres mineurs en 1875 ; ses relations affectueuses avec son petit-fils Daniel Ollivier. La personnalité de sa mère apparaît, dans le corpus et dans les documents complémentaires, comme particulièrement remarquable : femme généreuse et intelligente, capable de s'adapter à un monde qui n'était pas le sien, Anna Liszt est une figure de mère de musicien qui mériterait des études plus poussées.

J'ai en outre inséré dans mes chapitres un certain nombre de développements liés au contenu des lettres. On y trouve, sur les destinataires les plus importants, des notices biographiques plus développées que celles figurant dans les notes de bas de page : elles concernent Anna Liszt, Daniel Liszt, Daniel Ollivier et Lambert Massart. Par ailleurs, quelques points de la personnalité ou de la biographie de Liszt donnent lieu à des explications ou des analyses : son séjour mal connu à Marlioz en 1831 ; son rapport à la hiérarchie sociale, à la fonction paternelle, à l'illégitimité de ses enfants, à leur éducation<sup>33</sup>.

### 3. 1. 3. Apports sur l'écriture épistolaire de Liszt

Partant du leitmotiv de Liszt « je ne sais pas écrire », j'ai abouti à la conclusion que son style épistolaire, s'il n'était pas conforme à l'idéal littéraire que se proposait le musicien, relevait en fait d'une autre esthétique, que l'on peut préférer de nos jours. L'examen des pratiques épistolaires de son époque, dont les codes sont popularisés dans les nombreux manuels dédiés à ce sujet au XIX<sup>e</sup> siècle, montre que la

---

<sup>30</sup> Ch. 2. 4.

<sup>31</sup> Les drames familiaux apparaissent dans les ch. 2. 1., 2. 2., et 2. 3., les polémiques musicales dans le ch. 2. 4. (lettres à Schlésinger et à Janin).

<sup>32</sup> Les lettres de Liszt, du moins celles de mon corpus, sont étrangères à « cette notion d'intimité, liée à l'émergence à la charnière du siècle des Lumières et du siècle romantique de nouvelles formes d'écriture de soi, dont le journal mais aussi une certaine pratique égotiste de la correspondance devenue un autre médium de l'écriture personnelle » définie par Brigitte DIAZ, « Le défi de l'intime : pactes et métadiscours dans la lettre et le journal personnel au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *La revue de l'Aire n° 33, op. cit.*, 2007, p. 175-191, citation p. 175.

<sup>33</sup> Ces derniers traits apparaissent de façon transversale dans plusieurs chapitres : à propos du code épistolaire (ch. 1. 3. 2. 2), du conflit avec Marie d'A. (2. 1., L. 4 et 5 à sa mère ; 2. 2., L. 1 à son fils ; 2. 3., L. 11 à 18 à Massart) et de la naissance de son fils (2. 4., L. 7 à Hortense Allart).

maîtrise de la correspondance relève du savoir-vivre, reflet de la hiérarchie sociale. Or Liszt est très attaché à la respectabilité, comme on le voit dans les conseils éducatifs qu'il prodigue à ses enfants. Respecter le « cérémonial épistolaire », à savoir les normes linguistiques et compositionnelles d'une lettre, ainsi que celles de la mise en page, c'est respecter des codes sociaux : les lettres de Liszt, même les plus « ordinaires », s'y conforment parfaitement.

Mais Liszt visait plus haut : sa fréquentation de l'élite culturelle et sociale, l'influence de ses compagnes, brillantes épistolières dans la tradition aristocratique, les modèles de lettres prônés dans les manuels, ses abondantes lectures, tout cela lui rendait désirable la maîtrise d'une écriture aussi virtuose que l'était son jeu au piano, aussi aboutie que ses compositions musicales. Dans tous les domaines, comme sa vie en témoigne, et en dépit d'une certaine modestie, Liszt aspirait à faire partie de l'élite.

Or, l'écriture lui coûtait réellement beaucoup d'efforts. Cette affirmation n'est pas chez lui un simple topos épistolaire<sup>34</sup>. Le style, d'un « naturel » aristocratique, de la marquise de Sévigné ne coulait pas davantage sous sa plume que les épanchements lyriques et les descriptions pittoresques d'une George Sand, l'épistolière proluxe dont il a pu se sentir, un temps, l'émule<sup>35</sup>. C'est que l'on ne peut pas mettre en concurrence l'écriture d'un musicien avec celle d'un écrivain : pour ce dernier, l'outil de l'écriture épistolaire est le même que celui de la création artistique, tandis que pour un musicien, il s'agit de deux outils différents, le langage verbal pour les lettres, les notes pour la création. Liszt désigne d'ailleurs explicitement cette dichotomie, qu'il ressentait au fond de lui-même, lui qui, enfant, avait su écrire les notes avant les mots.

Pour évaluer la pertinence du regard critique posé par Liszt sur son style épistolaire, j'ai adopté une méthode consistant à changer de point de vue. Déplacer le regard du côté de la réception de ses lettres m'a amenée à en apprécier les qualités, qu'il mésestimait en tant qu'auteur. Il faut d'abord lui reconnaître, dans les quelques lettres où il prend une pose, par exemple celles adressées à des femmes, ou à Lamartine, ou encore à Janin, une certaine recherche littéraire : plan rhétorique, emploi de nombreuses figures de style, recours à des tons variés, solennel ou polémique, galant ou humoristique. On découvre aussi, dans l'ensemble des lettres du corpus, adressées majoritairement à des familiers sans souci de paraître, son habileté à moduler les formulations conventionnelles de politesse, de félicitations ou de condoléances, en les adaptant à ses divers destinataires. Mais par-dessus tout, on constate que son style épistolaire manifeste les qualités caractéristiques du classicisme français : la concision et la clarté. Liszt se découvre comme un maître de la litote. Son style rappelle celui des philosophes des Lumières, plus dépouillé que celui des

---

<sup>34</sup> Brigitte Diaz signale qu'un tel regard critique est fréquent dans les correspondances de cette époque : « La dévaluation de son propre style est un topos incontournable du métadiscours épistolaire », et précise que « Ces appréciations se font à l'aune d'une norme épistolaire et culturelle qui pour de nombreux épistoliers des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles est constituée par l'héritage de Mme de Sévigné » (Brigitte DIAZ, *Revue de l'Aire*, n° 33, 2007, *op. cit.*, p.181 et 182). Or l'insistance de Liszt sur l'expression de son sentiment d'infériorité interdit de n'y voir qu'un lieu commun, sa sincérité doit, à mon avis, être reconnue (voir mon ch. 1. 3. 1).

<sup>35</sup> Le corpus nous offre toutefois quelques exemples révélateurs du travail d'écriture de Liszt : on découvre sous sa plume un schéma de narration documentaire, envoyé au journaliste Jules Janin, sans doute en vue d'une publication après « habillage » littéraire, ainsi que deux exemples de lettres dont nous possédons, pour chacune, une version brève et une version développée (ch. 2. 4., L. 10).

lettres ornementées du Grand-Siècle. S'il admirait ouvertement ces dernières, on sait aussi que ses goûts de lecteur le portaient de plus en plus vers les formes brèves et les maximes, présentes notamment chez Voltaire et Chamfort, dont Liszt recopiait des citations dans ses agendas. La postérité, qui importait à ses yeux et que nous incarnons pour le moment, peut rendre justice à son écriture épistolaire, dont la sobriété prime sur l'ornementation.

Soulignons enfin que, si l'écriture de Liszt a déjà donné lieu à de nombreux travaux, souvent empreints de polémique, les chercheurs se sont uniquement intéressés jusqu'à présent à ses écrits destinés à la publication, lesquels relèvent du genre littéraire. L'analyse de son style épistolaire que j'ai proposé dans la présente thèse, à travers une palette variée de lettres principalement adressées à des familiers, n'avait pas encore été entreprise. Elle constitue une ébauche, qui appelle un approfondissement.

## 3. 2. Perspectives

### 3. 2. 1. Édition électronique de la correspondance de Liszt

L'immense chantier que représente l'édition de la correspondance de Liszt reste toujours ouvert, malgré les publications et republications réalisées depuis 1986. Or, la perpétuelle mise à jour requise par les nouvelles données pourrait trouver une issue grâce aux technologies informatiques. Dès cette date, qui marquait le centenaire de la mort du compositeur, Claude Knepper et Pierre-Antoine Huré ont conçu le projet d'une édition intégrale de la correspondance de Liszt (chronologique et dialoguée, comprenant aussi des lettres sur Liszt) et initié la création d'un comité scientifique international<sup>36</sup>. L'outil de ce travail serait un programme informatique générant la création d'un fichier-lettres, évolutif et ouvert à une large collaboration. Seul un début de réalisation de cette entreprise est actuellement effectif, consultable en ligne sur le site du CNRS<sup>37</sup>.

Plus largement, les possibilités offertes par les nouvelles technologies à l'édition des correspondances ont été présentées dans un numéro de revue consacrée à l'épistolaire : Cécile Dauphin et Danièle Pouban y énumèrent les avantages procurés par la publication électronique. Cette forme d'édition, illimitée quant au nombre de lettres publiées, est sans cesse remaniable et permet toutes sortes de connexions. Elle peut aussi proposer le fac-similé des autographes en regard de leur transcription : le lecteur peut ainsi observer les signifiants non visuels des lettres<sup>38</sup>. Mais les auteurs soulignent aussi

---

<sup>36</sup> Claude KNEPPER, « Le projet d'édition intégrale de la correspondance de Franz Liszt », dans « *Actes du colloque international Franz Liszt* », *La revue Musicale* n° 405- 406 - 407, Paris, éd. Richard Masse, 1987, p. 347-364. À cette date, le support envisagé était celui des CD Rom, dépassé de nos jours où les éditions sont dématérialisées.

<sup>37</sup> Site web *Franz Liszt-Corpus* : <<http://www.liszt.cnrs.fr>>.

<sup>38</sup> Dans la mise en forme de ma thèse, j'ai regretté l'absence de cette possibilité : les photographies d'autographes publiées dans les ouvrages imprimés sont généralement de médiocre qualité, et la place manque pour insérer les pages manuscrites, qui sont de petit format, donc très nombreuses et difficiles à juxtaposer sur une page correspondant à leur transcription typographique.

certaines difficultés inhérentes à ce nouveau type de publication : le recours à un système technique complexe, géré par une équipe compétente en informatique, est économiquement coûteux, et, concernant le contenu des publications, la mise en place d'un hypertexte soulève des problèmes de choix<sup>39</sup>. Il faut signaler en outre toutes les questions liées à la propriété intellectuelle soulevées par ce mode de production et de diffusion des savoirs<sup>40</sup>. Si la publication informatisée de la correspondance de Liszt peut apporter les solutions espérées, celles-ci restent encore, en grande partie, à construire.

### 3. 2. 2. Intérêt musicologique de la correspondance de Liszt

Or cette voie nouvelle ouverte à la publication des lettres de Liszt pourrait être mise en question. En effet, à l'époque des études structuralistes et marxistes, l'intérêt des biographies d'artistes, dont l'une des sources premières est constituée de lettres, a été contesté. Pour apprécier la création littéraire et artistique, il fallait analyser les œuvres seules, en soi, ou intégrées dans leur contexte idéologique, mais sans les rattacher à la personnalité de leur auteur. Dans une telle optique, publier la correspondance d'un musicien, qui plus est sa correspondance « ordinaire », pouvait paraître étranger au champ de la musicologie. Ainsi, seules les lettres de Liszt apportant des informations sur sa vie musicale seraient dignes d'intérêt, tandis que les événements de sa vie familiale, qui occupent une grande place dans mon corpus, se trouveraient hors sujet. Cependant, à notre époque postmoderne, le biographique retrouve une place dans le champ historique de la musicologie<sup>41</sup>. Par conséquent, l'édition de la correspondance de Liszt, qui est loin d'être achevée, pourra continuer à enrichir nos connaissances sur la vie du musicien, qui constitue le contexte, voire le terreau, de sa création.

Un autre projet susceptible de prolonger le travail de ma thèse nécessite d'être évalué, lui aussi, à l'aune de son intérêt musicologique. Certes, nul ne contestera aujourd'hui le bien-fondé d'une publication qui regrouperait toutes les lettres échangées entre Liszt et sa mère : il faudrait pour cela refondre l'édition réalisée par Klára Hamburger en 2000, en la complétant par les lettres de Liszt à sa mère figurant dans mon corpus<sup>42</sup>. Or, la lecture de cette correspondance ayant suscité en moi un vif intérêt pour Anna Liszt, si

---

<sup>39</sup> Cécile DAUPHIN et Danièle POUBLAN, « Publication électronique d'une correspondance : état d'un travail, choix et questions », dans François BESSIRE et Yvan LECLERC (dir.), *L'A.I.R.E.*, 33, *op. cit.*, 2007, p. 111-120. Dans ce même numéro, Peter Damian-Grint expose la complexité de la notion d'édition électronique d'une correspondance, qui peut comprendre la numérisation d'anciennes publications sur papier, compilées et reliées entre elles, ou constituer un nouvel outil éditorial collaboratif (projet *Electronic Enlightenment*). *Ibid.*, p. 105-110.

<sup>40</sup> Les obstacles financiers rencontrés par Claude Knepper pour son projet de publication en ligne de la correspondance de Liszt avec Émile Ollivier annotée sont l'illustration de ces difficultés, ainsi que les obstacles juridiques (propriété du contenu savant constitué par les annotations) à la publication simultanée de deux types d'édition (en ligne et par une maison d'édition sur papier).

<sup>41</sup> Sur toute cette question, voir Danièle PISTONE, « Du biographique à la musique », dans *Prospectives musicologiques*, Paris, L'Harmattan, 2019, p. 17-45. L'auteur signale que « La biographie, qui a survécu à la méfiance de l'histoire marxiste comme à celle de l'École des *Annales* (1929), ainsi qu'aux assauts de l'âge structuraliste, demeure le symbole même de l'ancrage de la musicologie dans les disciplines historiques » (p. 21) ; elle relève, dans les sujets de thèse et autres publications, un « regain d'intérêt manifesté par la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour le genre de la biographie » (p. 23), et souligne « l'intensification du propos biographique de ces quarante dernières années » (p. 27).

<sup>42</sup> Depuis son volumineux ouvrage de 2000, Klára Hamburger a publié dans des revues quelques lettres supplémentaires de Liszt à sa mère, retrouvées dans différentes archives. Ces lettres sont actuellement dispersées.

éloignée et si proche de son fils, j'ai imaginé que des chercheurs, nécessairement bilingues franco-allemands, pourraient prolonger les études déjà consacrées à cette femme en lui consacrant des recherches plus approfondies<sup>43</sup>. Certains pourraient objecter qu'un tel sujet s'écarterait davantage encore du champ de la musicologie. Et pourtant, dans le cadre des *gender studies*, le thème des mères d'artistes, encore inexploré, pourrait assurément trouver sa place, comme le suggère le titre donné par la musicologue Mária Eckhardt à son article sur Anna Liszt : « Une femme simple mère d'un génie européen ».

Enfin, dans une autre direction, l'analyse stylistique que j'ai ébauchée sur les lettres de Liszt, qui a mis en lumière la difficulté à laquelle sont confrontés les artistes non-écrivains, pourrait être prolongée. Le recours à deux outils différents, outil artistique, musical dans le cas de Liszt, pour la création, et outil linguistique pour l'écriture épistolaire, confère aux lettres d'artistes un statut différent de celui des lettres d'écrivains. Le qualificatif d'épistolier, à connotation littéraire, peut fausser l'horizon d'attente d'un lecteur de lettres de musiciens. Un travail sur la spécificité de leur écriture pourrait enrichir les éditions, traditionnelles ou électroniques, des correspondances de musiciens.

---

D'autres autographes apparaîtront vraisemblablement encore à l'avenir. L'intérêt d'une édition électronique évolutive n'est pas à démontrer dans un tel cas.

<sup>43</sup> ECKHARDT, *Anna Liszt, op. cit.*, 1987 et HAMBURGER, « Madame Liszt », *op. cit.*, 2000. Les références précises de ces articles figurent dans l'introduction au ch. 2. 1.



# Bibliographie

## A

ARIÈS, Philippe et DUBY, Georges, *Histoire de la vie privée, t. 4, De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, 1887, éd. de poche, Points, 1999.

## B

BELLAS, Jacqueline, « Franz Liszt en tournée dans le Sud-Ouest en 1844 », dans HAINE, Malou et DUFETEL, Nicolas (dir. scient.), *Franz Liszt, un saltimbanque en province*, Lyon, Symétrie, 2007, p. 173-211 ;

— « LISZT...Prénom DANIEL », dans la *Revue Musicale*, n° 405-407, 1988, p. 215-234 (Abréviation : BELLAS, *prénom Daniel, op. cit.*, 1988) ;

— « Liszt et la fille de Madame D... », dans : *Littératures*, Université de Toulouse, n° 2, automne 1980, p. 133 - 140. Article accessible en ligne <[https://www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1980\\_num\\_2\\_1\\_1178](https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1980_num_2_1_1178)> (Abréviation : BELLAS, « Liszt et la fille de Mme D », *op. cit.*, 1980) ;

— « La tumultueuse amitié de Franz Liszt et de Maurice Schlesinger. Autour d'une correspondance inédite » dans *Littératures*, 1965, 12, p. 7-20, accessible en ligne à l'adresse <[https://www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1965\\_num\\_12\\_3\\_1001](https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1965_num_12_3_1001)> (Abréviation : BELLAS, « La tumultueuse amitié... », *op. cit.*, 1965).

BERLIOZ, Hector, *Nouvelles lettres de Berlioz, de sa famille, de ses contemporains*, dir. BLOOM, Peter, FAUQUET, Joël-Marie, MACDONALD, Hugh J., REYNAUD, Cécile, Arles, Actes Sud/Palazzetto Bru Zane, 2016 ;

— « Benvenuto Cellini », *L'Avant-Scène Opéra* n°142, livret intégral p. 24 et suiv., novembre-décembre 199 ;

— *Correspondance générale*, dir. P. CITRON, Paris, Flammarion, t. II, 1975 (Abréviation : BERLIOZ, *Corr. générale, op. cit.*, 1975).

BESCHERELLE jeune, *L'Art de la correspondance, nouveau manuel complet théorique et pratique du style épistolaire et des divers genres de correspondance, suivi de modèles de lettres familières pour tous les usages de la correspondance*, Paris, E. Dentu, libraire éditeur, 1858 (Abréviation : BESCHERELLE, *op. cit.*, 1858).

BESSIRE, François et LECLERC, Yvan, (dir.), *Épistolaire, Revue de l'A.I.R.E.*, n° 33 « Éditer les correspondances », Paris, Champion, 2007 (Abréviation : *L'A.I.R.E.*, 33, *op. cit.*, 2007).

BORY, Robert, *Liszt et ses enfants Blandine, Cosima et Daniel, d'après une correspondance inédite avec la princesse Marie Sayn-Wittgenstein*, Paris, Corréa, 1936, 227 p. (Abréviation : BORY, *op. cit.*, 1936).

## C

CARENCO, Céline, « Liszt, Franz : Lettres d'un bachelier ès-musique (1837-1841) », Notice du *Dictionnaire des écrits de compositeurs*, Dicteco [en ligne], dernière révision le 17/01/2018, à l'adresse <<https://dicteco.huma-num.fr/article/2484>> (consulté le 20/03/2020).

— « La Grande Fantaisie sur des thèmes du *Lélio* de Berlioz », dans *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIXème siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Paris, Vrin, 2012, p. 415-432 (Abréviation : CARENCO, *op. cit.*, 2012).

CHAILLEY, Jacques, « Liszt et Lamartine », dans « *Actes du colloque international Franz Liszt* », *La revue Musicale* n° 405-406-407, Paris, éd. Richard Masse, 1987, p. 330-333 ;

— « Liszt organologue ? », dans « *Actes du colloque international Franz Liszt* », *La revue Musicale* n° 405-406-407, Paris, éd. Richard Masse, 1987, p. 333-335 (Abréviation : CHAILLEY, « Liszt organologue ? », *op. cit.*, 1987).

CHARTIER, Roger (dir.) et A. BOURREAU, C. DAUPHIN, J. HÉBRARD, P. LEBRUN-PEZERAT, A. MARTIN-FUGIER, D. POUBLAN, *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991. [Actes du Colloque de Cerisy, 1990] ; (Abréviation : CHARTIER, *Corresp. XIX<sup>e</sup>, op. cit.*, 1991).

CHARTIER, Roger : « Des “secrétaires” pour le peuple ? », dans CHARTIER, Roger (dir.), et A. BOURREAU, C. DAUPHIN, J. HÉBRARD, P. LEBRUN-PEZERAT, A. MARTIN-FUGIER, D. POUBLAN (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991 [Actes du Colloque de Cerisy, 1990], p. 159 -207.

COUDREUSE, Anne, SIMONET-TENANT, Françoise (dir.), et A. CAVALIER, B. DIAZ, J.-L. DIAZ, S. GENAUD, J. GOLDZINK, J.L. JEANNELLE, Philippe LEJEUNE, V. MONTÉMONT, A.C. REBREYEND, *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, L'Harmattan, 2009 (Abréviation : COUDREUSE, *op. cit.*, 2009).

## D

DALMONTE, Rossana, « Les révélations d'une traduction “fidèle” : *Lobengrin* de Liszt-Wagner », dans *Écrits de compositeurs. Une autorité en question*, dir. Michel DUCHESNEAU, Valérie DUFOUR et Marie-Hélène BENOIT-OTIS, Paris, Vrin, 2013, p. 325-338.

— « Liszt Franz, Nuove lettere da Weimar » dans *Quaderni dell'istituto Liszt*, n° 5, Milan, Rugginenti, 2007, p. 1-116.

DAUPHIN, Cécile et POUBLAN, Danièle, « Publication électronique d'une correspondance : état d'un travail, choix et questions », dans BESSIRE, François et LECLERC, Yvan (dir.), *Épistolaire, Revue de l'A.I.R.E.*, n° 33 « Éditer les correspondances », Paris, Champion, 2007, p. 111-120.

DAUPHIN, Cécile, P. LEBRUN-PEZERAT, D. POUBLAN, « L'enquête postale de 1847 », dans CHARTIER, Roger (dir.), et A. BOURREAU, C. DAUPHIN, J. HÉBRARD, P. LEBRUN-PEZERAT, A. MARTIN-FUGIER, D. POUBLAN (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 27-119 (Abréviation : DAUPHIN-LEBRUN-POUBLAN, « L'enquête postale de 1847 », *op. cit.*, 1991).

DAUPHIN, Cécile, *Prête-moi ta plume ... Les manuels épistolaires au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Kimé, 2000 (Abréviation : DAUPHIN, *op. cit.*, 1991) ;

— « Les manuels épistolaires au XIX<sup>e</sup> siècle », dans CHARTIER, Roger (dir.), et A. BOURREAU, C. DAUPHIN, J. HÉBRARD, P. LEBRUN-PEZERAT, A. MARTIN-FUGIER, D. POUBLAN, *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 209-272 (Abréviation : DAUPHIN, *op. cit.*, 1991).

DEMCO, Miroslav, *Franz Liszt compositeur slovaque*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2003.

- DE VITA, Philippe, *Jean Renoir épistolier, Fragments autobiographiques d'un honnête homme*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- DEVRIÈS-LESURE, Anik, *L'édition musicale dans la presse parisienne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Catalogue des annonces*, Paris, CNRS éditions, 2005 (Abréviation : A. DEVRIÈS-LESURE, *op. cit.*, 2005) ;
- « Un siècle d'implantation allemande en France dans l'édition musicale (1760-1860) », dans H. E. Bödeker, P. Veit, M. Werner (éd.), *Le Concert et son public. Mutations de la vie musicale en Europe de 1780 à 1914 (France, Allemagne, Angleterre)*, Éd. Maison des sciences de l'homme, Paris, 2002, p. 25-45 (Abréviation : A. DEVRIÈS-LESURE, *op. cit.*, 2002) ;
  - « Paris et la dissémination des éditions musicales entre 1700 et 1830 », dans *Revue de Musicologie*, 1998, 84/2, p. 293-298 (Abréviation : A. DEVRIÈS-LESURE., *op. cit.*, 1998).
- DEVRIÈS, Anik, « Un éditeur de musique "à la tête ardente" : Maurice Schlesinger », dans *Fontes Artis Musicae*, 1980, vol. 27/3, p. 125-136.
- DEVRIÈS, Anik, et LESURE, François, *Dictionnaire des éditeurs de musique français*, vol. 2, De 1820 à 1914, publié avec le concours de la SACEM, Genève, Editions Minkoff, 1988 (Abréviation : DEVRIÈS et LESURE, *Dictionnaire, op. cit.*, 1988).
- DIAZ, Brigitte et Jose-Luis, « Le siècle de l'intime », dans COUDREUSE, Anne et SIMONET-TENANT, Françoise, *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 117- 146.
- DUCHESNEAU, Michel, DUFOUR, Valérie et BENOIT-OTIS, Marie-Hélène (dir.), *Écrits de compositeurs (1850-2000), Problèmes, méthodes et perspectives de recherche*, Paris, Vrin, 2013. (Abréviation : DUCHESNEAU, *op. cit.*, 2013).
- DUFETEL, Nicolas, *Correspondance entre Franz Liszt et Carl Alexander, grand-duc de Saxe-Weimar (1845-1886)*, réunie, présentée et annotée par Nicolas DUFETEL, Paris, Société française de musicologie. (Parution annoncée pour 2022, contenant plus de 250 lettres et billets inédits, et une annotation importante, basée sur des sources inconnues et inédites elles-mêmes, de Weimar principalement (information communiquée par l'éditeur scientifique, courriel du 20 août 2021).
- « Liszt et le hérisson », dans LISZT, Franz, *Tout le ciel en musique. Pensées intempêtes*. Choisies et présentées par Nicolas DUFETEL, Paris, Le Passeur, 2016, "Essai," p. 205-230 (Abréviation : DUFETEL, *op. cit.*, 2016) ;
  - « Les écrits de Franz Liszt : quelques réflexions épistémologiques et méthodologiques sur leur paternité et leur typologie », dans *Écrits de compositeurs. Une autorité en question*, dir. DUCHESNEAU, Michel, DUFOUR, Valérie et BENOIT-OTIS, Marie-Hélène (dir.), *Écrits de compositeurs (1850-2000), Problèmes, méthodes et perspectives de recherche*, Paris, Vrin, 2013, p.267-289 (Abréviation : DUFETEL, « Les écrits de Franz Liszt... », *op. cit.*, 2013) ;
  - « Liszt et Wagner : *Dichtung und Wahrheit* » dans LISZT, Franz, *Trois opéras de Richard Wagner considérés de leur point de vue musical et poétique, Tannhäuser – Lohengrin – Le Vaisseau fantôme*, réunis, introduits et annotés par Nicolas Dufetel, Arles, Actes Sud, 2013, p 9-56 (Abréviation : DUFETEL, *Liszt et Wagner, op. cit.*, 2013).
- DUPÊCHEZ, Charles (éd.), Marie de FLAVIGNY, comtesse D'AGOULT, *Correspondance générale*, édition établie et annotée par Charles F. DUPÊCHEZ, Paris, Honoré Champion, t. I à XI, 2003-2021 (Abréviation : DUPÊCHEZ-AGOULT, *Correspondance, op. cit.*, 2003-2021) ;
- *Hortense et Marie, une si belle amitié*, Paris, Flammarion, 2018 (Abréviation : DUPÊCHEZ, *op. cit.*, 2018) ;

- (éd.) Daniel STERN, *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult*, présentation et notes de Charles F. DUPÊCHEZ, Paris, Mercure de France, 1990, t. I et t. II, collection Le Temps retrouvé (Abréviation : DUPÊCHEZ-AGOULT, *op. cit.*, 1990) ;
- *Marie d'Agoult*, Paris, Perrin, 1989.

## E

- ECKHARDT, Maria, « Franz Liszt médiateur entre la culture française et la culture hongroise » dans *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, direction scientifique Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 119-131 (Abréviation : ECKHARDT, *op. cit.*, 2012) ;
- « Une femme simple mère d'un génie européen : Anna Liszt. Quelques aspects d'une correspondance », dans *La Revue musicale*, n° triple 405-407, Paris, 1987, p. 199-214 (Abréviation : ECKHARDT, *Anna Liszt, op. cit.*, 1987) ;
- « Correspondance de Franz Liszt et Anna Liszt, née Lager », dans *La Revue musicale* n° 405-407, 1987, p. 206-214 ;
- « Introduction » et « Catalogue of books », dans *Franz Liszt's Estate, I. Könyvek Books*, Budapest, Liszt Ferenc Zeneművészeti Főiskola, 1986, p. 34-154.

## F

- FAUQUET, Joël-Marie (dir.), *Dictionnaire de la musique en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Fayard, Paris, 2003 (Abréviation : FAUQUET, *op. cit.*, 2003).
- FÉTIS, François-Joseph, *Biographie universelle des musiciens*, Supplément et complément, Paris, Firmin Didot, 1880, t. 2.

## G

- GÉTREAU, Florence, « Un portrait oublié de Liszt par Calamatta », dans *Franz Liszt, un saltimbanque en province*, ouvrage collectif sous la direction de Nicolas DUFETEL et Malou HAINE, Lyon, Symétrie, 2007, p. 349-354.
- GRASSI, Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998, rééd. Armand Colin, 2005 (Abréviation : GRASSI, *op. cit.*, 2005).
- « Lettre » (article), dans MONTANDON, Alain, (dir.), *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1995, p.543-567 (Abréviation : GRASSI, *Lettre, op. cit.*, 1995) ;
- « Compliment » (article), *ibid*, p. 111-123 (Abréviation : GRASSI, *Compliment, op. cit.*, 1995).
- GUT, Serge, « Le programme des concerts de Liszt en 1844 et 1845 », dans HAINE, Malou et DUFETEL, Nicolas (dir. scient.), *Franz Liszt, un saltimbanque en province*, Lyon, Symétrie, 2007, p. 149-171 (Abréviation : GUT, *op. cit.*, 2007) ;
- « Le recueil des *Harmonies Poétiques et Religieuses* de Franz Liszt. Historique d'une genèse fort complexe », dans *Ostinato Rigore* 18/2, Paris, JM Place, 2002, p. 7-20 (Abréviation : GUT, *op. cit.*, 2002) ;

- *Correspondance de Liszt et de Marie d'Agoult*, Gallimard, 1990 ; Nouvelle éd. revue, augmentée et annotée par Serge GUT et Jacqueline BELLAS, Paris, Fayard, 2001, 1344 p. (Abréviation : GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001) ;
- *Franz Liszt*, Paris, Fallois-l'Âge d'Homme, 1989 (Abréviation : GUT, *op. cit.*, 1989).

## H

- HAINÉ, Malou et DUFETEL, Nicolas (dir. scient.), *Franz Liszt, un saltimbanque en province*, Lyon, Symétrie, 2007 (Abréviation : HAINÉ-DUFETEL, *Saltimbanque, op. cit.*, 2007).
- HAINÉ, Malou, « Franz Liszt à Paris (1823-1834) : de l'enfant prodige à l'artiste compositeur », dans *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>ème</sup> siècle*, sous la direction de Malou HAINÉ et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 351-371 (Abréviation : HAINÉ, *Liszt-Paris, op. cit.*, 2007).
- HAMBURGER, Klára, *Nem pusztán zenész" - Tanulmányok Liszt Ferencről*, Rózsavölgyi és Társa, Budapest, 2019, p. 279-284 (Abréviation : HAMBURGER, *op. cit.*, 2019) ;
- « Unveröffentlichte Liszt-Briefe aus Weimar und Dresden » dans *Studia Musicologica*, Vol. 56, n°1, March, Budapest, Akadémiai Kiado, 2015, p. 39-70 ;
  - « Vier Unbekannte Briefe Anna Liszts » [« Quatre lettres inédites d'Anna Liszt »] dans *Quaderni dell'Istituto Liszt*, 8, Milan, Rugginenti, 2009, p. 91-106 ;
  - (éd.) *Franz Liszt Briefwechsel mit seiner Mutter*. Hrsg. und kommentiert von HAMBURGER, Klára, Eisenstadt, Amt der burgenländischen Landesregierung, 2000, 544 p. (lettres traduites en allemand, avec en annexe, les originaux en français ; lettres de Liszt numérotée de F. 1 à F. 121 et lettres d'Anna numérotées de A. 1 à A. 70) ; (Abréviation : HAMBURGER, *op. cit.*, 2000) ;
  - « Madame Liszt. The Correspondence between Liszt and his Mother », dans *The Hungarian Quarterly*, n° 41, summer 2000, p. 150-159 (Abréviation : HAMBURGER, « Madame Liszt », *op. cit.*, 2000) ;
  - (éd.) *Franz Liszt : Lettres à Cosima et à Daniela*, présentées et annotées par Klára HAMBURGER, Liège, Mardaga, 1996, 238 p. (Abréviation : HAMBURGER, *op. cit.*, 1996) ;
  - « Liszt and Emile Ollivier », dans *Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae* 28, 1986, p. 65-77.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, - « Familiarité » (article), dans Alain MONTANDON, (dir.), *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1995, p. 377-392.
- HELLER, Stephen, « Mémoires inédits », dans *Le Mercure Musical* du 15 décembre 1910, publiés dans Stephen HELLER, *Lettres d'un musicien romantique à Paris*, présentées et annotées par Jean-Jacques EIGELDINGER, Flammarion, Paris, 1981 (Abréviation : HELLER-EIGELDINGER, *op. cit.*, 1981).
- HERWEGH, Marcel, *Au Printemps des Dieux*, Paris, Gallimard, Paris, 1929 ; HERWEGH, *op. cit.*, 1929 ;
- *Au Banquet des Dieux, Franz Liszt, Richard Wagner et leurs amis*, Paris, Peyronnet, 1931 (Abréviation : HERWEGH, *op. cit.*, 1931) ;
  - *Au Soir des Dieux*, Paris, Peyronnet, 1933 (Abréviation : HERWEGH, *op. cit.*, 1933).
- HUNT, Lynn, « Révolution française et vie privée », dans Philippe ARIÈS et Paul DUBY, *Histoire de la vie privée*, t. 4, « De la Révolution à la grande Guerre », Paris, Le Seuil, collection Points, 1987, 1999, p. 19-46.

- HURÉ, Pierre-Antoine et KNEPPER, Claude, *Liszt en son temps*, Paris, Hachette, 1987 (Abréviation : HURÉ-KNEPPER, Hachette, *op. cit.*, 1987) ;
- *Franz Liszt : Correspondance (1832-1875)*, lettres choisies, présentées et annotées par HURÉ, Pierre-Antoine et KNEPPER, Claude, Paris, JC Lattès, 1987, 601 p. (Abréviation : HURÉ-KNEPPER, JC Lattès, *op. cit.*, 1987).

## J

JACKSON, Donald, *Histoire de l'écriture*, Denoël, 1981.

## K

- KNEPPER, Claude, (éd.), *Correspondance de Liszt avec Olga von Meyendorff*, site web *Franz Liszt – Corpus* <<http://www.liszt.cnrs.fr>>. (sans date : édition évolutive) ;
- (éd.), *Correspondance de Liszt avec Émile Ollivier*, site web *Franz Liszt – Corpus* <<http://www.liszt.cnrs.fr>>. (sans date : édition évolutive) ;
- (éd.), *Correspondance entre Franz Liszt et son gendre, l'homme d'État Émile Ollivier*. Rassemblée, présentée, éditée et annotée par Claude Knepper. Env. 500 p. [Édition scientifique et critique d'une centaine de documents épistolaires], version papier en projet aux éditions Champion dans la Bibliothèque des correspondances. [**Précisions sur le devenir de ces deux publications** : il y a incompatibilité de droits entre les deux types d'édition pour ce qui est des annotations, qui en constituent le contenu savant. Des obstacles financiers retardent actuellement l'achèvement de l'édition en ligne intégrant les notes (750 notes pour 71 lettres). Si celle-ci ne peut aboutir, l'édition papier verra le jour, et entraînera la suppression de la publication électronique actuellement accessible (informations fournies par Claude Knepper dans un courriel du 10 septembre 2021)] ;
- « Daniel Ollivier (1862-1941), petit-fils et filleul de Franz Liszt. Esquisse biographique », *Quaderni dell'Istituto Liszt* n°7, Milan, Rugginenti, 2008, p. 1-69 (Abréviation : KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008) ;
- (éd.) « La correspondance entre Franz Liszt et Daniel Ollivier », *Quaderni dell'Istituto Liszt*, n° 6, Milan, Rugginenti, 2007, p. 27-49 (Abréviation : KNEPPER, *QIL* 6, *op. cit.*, 2007) ;
- « L'édition scientifique et critique des correspondances : propositions concernant l'établissement des textes et leur appareil critique. », dans BESSIRE, François et LECLERC Yvan, (dir.), *Épistolaire, Revue de l'A.I.R.E.*, n° 33 « Éditer les correspondances », Paris, Champion, 2007, p. 69-80 ;
- « Projet d'édition intégrale de la correspondance de Franz Liszt », dans la *Revue de Musicologie* n° 405-406-407, 1987, p. 347-364.
- KROÓ, György, « Années de Pèlerinage. Première Année : Versions and Variants. A Challenge to the Thematic Catalogue », in *Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, T. 34, Fasc. 3/4, 1992, p. 405-426 (Abréviation : KROÓ, *op. cit.*, 1992) ;
- « La ligne intérieure », the Years of Transformation and the « Album d'un voyageur », dans *Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, T.28, Fasc.1/4, 1986, p. 249-260 ;
- *Az első Zarándokév, AZ ALBUMTÓL A SUITE-IG*, Budapest, Zeneműkiadó, 1886 (Abréviation : KROÓ, *op. cit.*, 1986).

## L

LA MARA [Marie Lipsius] (éd.), *Franz Liszts Briefe* (8 tomes) :

Band I, *Von Paris bis Rom*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1893 (Abréviations : LA MARA I, *op. cit.*, 1893) ;

Band II, *Von Rom an Ende*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1893 (Abréviations : LA MARA II, *op. cit.*, 1893) ;

Band III, *Briefe an eine Freundin* Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1894 (Abréviations : LA MARA III, *op. cit.*, 1894) ;

Band IV-VII, *Briefe an die Fürstin Sayn-Wittgenstein*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1899-1902 (Abréviations : LA MARA IV, *op. cit.*, 1899 ; LA MARA V, *op. cit.*, 1900 ; LA MARA VI, *op. cit.*, 1902 ; LA MARA VII, *op. cit.*, 1902) ;

Band VIII, *Neue Folge zu Band I und II*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1905 (Abréviations : LA MARA VIII, *op. cit.*, 1905) ;

— (éd.), *Briefwechsel zwischen Franz Liszt und Hans von Bülow (Correspondance entre Liszt et Hans von Bülow)*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1898 ;

— (éd.), *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt (Lettres d'éminents contemporains à Franz Liszt)*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1895 - 1904 (3 vol.) ;

— (éd.), *Briefwechsel zwischen Franz Liszt und Carl Alexander, Grossherzog von Sachsen, (Correspondance entre Liszt à Charles-Alexandre, Grand-Duc de Saxe)*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1909 ;

— (éd.), *Franz Liszts Briefe an seine Mutter, (Lettres de Franz Liszt à sa mère)*, traduites en allemand, sans les originaux, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1918.

LAMARTINE, Alphonse de, *Correspondance générale* établie par Christian CROISILLE, t. 2, 1830-1867, Paris, Honoré Champion, 2000 (Abréviations : LAMARTINE-CROISILLE, *op. cit.*, 2000) ;

— *Cours familier de littérature : un entretien par mois*, volume 10, *LXVII<sup>e</sup> Entretien*, « Trois heureuses journées littéraires », p. 161-221, consultable en ligne à l'adresse : <https://books.google.fr/books?hl=fr&id=tPZVdUhgwj0C&q=LAPRADE+PAGANINI#v=onepage&q=JEUNE%20ALLEMAND&f=false> (page consultée le 2 avril 2021).

LANGLOIS, Frank « Principes méthodologiques pour l'édition de correspondances de musiciens », dans BESSIRE, François et LECLERC Yvan, (dir.), *Épistolaire, Revue de l'A.I.R.E.*, n° 33 « Éditer les correspondances », Paris, Champion, 2007, p. 49-68 (Abréviations : LANGLOIS, *op. cit.*, 2007).

L'ÉCUYER, Sylvia, « Franz Liszt, Joseph d'Ortigue et la musique religieuse, dans *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 433- 449 (Abréviations : L'ÉCUYER, *op. cit.*, 2012) ;

— Joseph d'Ortigue, *Écrits sur la musique 1827-1846*, textes réunis, présentés et annotés par Sylvia l'Écuyer, Paris, Société française de musicologie, 2003.

LE DIAGON-JACQUIN, Laurence, *Liszt, Guide pratique du mélomane*, Paris, Hermann, 2011 (Abréviations : LE DIAGON-JACQUIN, *op. cit.*, 2012) ;

— *Liszt en Bourgogne*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2011 ;

— *La musique de Liszt et les arts visuels*, Paris, Hermann, 2009 (Abréviations : LE DIAGON-JACQUIN, *op. cit.*, 2009).

LEFÈVRE, André, « Chemins de fer et politique sous le Second Empire », 1848. *Revue des révolutions contemporaines*, Tome 40, n° 183, juillet 1949, pp. 21-44.



LEROY, Pierre-Eugène, « De la lettre écrite à la lettre imprimée : quel chemin ? », dans François BESSIRE et Yvan LECLERC (dir.), *Éditer les correspondances*, dans *ÉPISTOLAIRE, revue de l'A.I.R.E. (dirigée par Geneviève HAROCHE-BOUZINAC)*, n° 33, Paris, Champion, 2007, p. 13 à 22.

LHOMOND, Charles François : *Elémens de la grammaire française*, Dijon, 1829. Accessible sur Gallica à l'adresse : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4237581/f15.item.texteImage>> (consulté le 30/03/2021).

LISZT, Franz,

- , WAGNER, Richard, *Correspondance*, première parution 1943, trad. J. LACANT et L.-M. SCHMIDT, revue et augmentée par Danielle BUSCHINGER, nouvelle édition présentée et annotée par Georges LIÉBERT, Paris, Gallimard, 2013, 1318 p. (Abréviation : LACANT-LIÉBERT, *op. cit.*, 2013.)
- *Liszt's Sämmtliche Schriften*, (éd.) ALTENBURG, Detlef, Wiesbaden, Leipzig, Paris, Breitkopf & Härtel, 1989 - 2000, 5 vol. ;
- *Artiste et société*, textes réunis, présentés et annotés par Rémy STRICKER, Paris, Flammarion, 1995 (Abréviation : STRICKER, *F.L.A.S.*, *op. cit.*, 1995) ;
- *Tagebuch [Journal]* 1827, Im Auftrag der Stadt Bayreuth, herausgegeben von Detlef ALTENBURG und Rainer KLEINHERTZ, vol. 1 traduction allemande du *Journal*, vol. 2 *fac simile* du journal autographe (en français), Wien, Neff, 1986 ;
- *Des bohémiens et de leur musique en Hongrie*, 1881, nouvelle édition, Leipzig, Breitkopf & Haertel, 1973. Version est accessible en ligne à l'adresse : <[https://www.google.fr/books/edition/Des\\_Boh%C3%A9miens\\_et\\_de\\_leur\\_musique\\_en\\_Hon/4s\\_WAAAAMAAJ?hl=fr&gbpv=1&printsec=frontcover](https://www.google.fr/books/edition/Des_Boh%C3%A9miens_et_de_leur_musique_en_Hon/4s_WAAAAMAAJ?hl=fr&gbpv=1&printsec=frontcover)> (page consultée le 29 août 2021) ;
- *Piano Works*, New Liszt Edition, Editio Musica Budapest, tome III, *Klavierwerke Transkriptionen III*, Budapest, 1998 (p. XVIII la « Préface/Vorwort aux Symphonies de Beethoven », en tête de la partition pour piano de la *Cinquième Symphonie*).

LITTRÉ, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, 1873-1878, quatre volumes consultables en ligne à l'adresse : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5406710m.texteImage>>

## M

MABIN, Dominique, « La mort inexpiquée de Blandine Liszt », *Histoire des Sciences Médicales*, avril-juin 2014, n°48 (2), p. 245-250, accessible en ligne sous " PMID : 25230531".

MONTANDON, Alain, (dir.), *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1995 (Abréviation : MONTANDON, *Dictionnaire*, *op. cit.*, 1995) ;

- « Bienséances » (article), dans Alain MONTANDON, (dir.), *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1995, p. 29-46 (Abréviation : MONTANDON, « Bienséances », *op. cit.*, 1995.

MOYSAN, Bruno, « Franz Liszt et la pratique de l'arrangement », dans *Franz Liszt, un saltimbanque en province*, direction scientifique Nicolas DUFETEL et Malou HAINE, Symétrie, Lyon, 2007 (Abréviation : MOYSAN, *op. cit.*, 2007) ;

- « Liszt et Chateaubriand », dans la revue *Ostinato Rigore*, « Liszt », 18/02, Paris, JM Place, 2003, p. 31-42 (Abréviation : MOYSAN, *op. cit.*, 2003).

## O

- OLLIVIER, Daniel, *Autour de Mme d'Agoult et de Liszt (Alfred de Vigny, Emile Ollivier, Princesse de Belgiojoso), Lettres publiées avec introduction et notes par Daniel Ollivier*, Grasset, Paris, 1941 (Abréviation : D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1941) ;
- *Correspondance de Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier, 1842-1862*, Paris, Grasset, 1936 (Abréviation : D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936) ;
- *Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult*, Vol. I : 1833-1840 ; vol. II : 1840-1864, Paris, Grasset, 1933-1934 ;
- *Mémoires de la comtesse d'Agoult* par Daniel OLLIVIER, Paris, Calmann-Lévy, 1927.
- OLLIVIER, Émile, *Journal*, Paris, Julliard, 2 tomes, 1961 (Abréviation : É. OLLIVIER, *op. cit.*, 1961).
- OLLIVIER, Marie-Thérèse, *Émile Ollivier, sa jeunesse, d'après son journal et sa correspondance*, Paris, Garnier, 1919. M.-T. OLLIVIER, *op. cit.*, 1919.

## P

- PERROT, Michèle, « Les acteurs », dans ARIÈS, Philippe et DUBY, Georges, *Histoire de la vie privée*, t. 4, « De la Révolution à la grande Guerre », Paris, Points Seuil, 1987, 1999, p. 79-263 (Abréviation : PERROT, « Les Acteurs », *op. cit.*, 1999) ;
- « Figures et rôles », dans Philippe ARIÈS et Paul DUBY, *Histoire de la vie privée*, t. 4, « De la Révolution à la grande Guerre », Paris, Le Seuil, collection Points, 1987, 1999, p. 109-165 (Abréviation : PERROT, « Figures », *op. cit.*, 1999).
- PHILIPON DE LA MADELAINE, Louis, *Manuel épistolaire à l'usage de la jeunesse : ou instructions générales et particulières sur les divers genres de correspondance : suivies d'exemples puisés dans nos meilleurs écrivains*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Capelle et Renand, 1807.
- PINCHERLE, Marc, *Musiciens peints par eux-mêmes. Lettres de compositeurs écrites en français (1771-1910)*, Paris, Cornuau, 1939 (Abréviation : PINCHERLE, *op. cit.*, 1910).
- POCKNELL, Pauline, HAINE, Malou et DUFETEL, Nicolas (éd.), *Lettres de Franz Liszt à la princesse Marie de Hohenlobe-Schillingsfürst née de Sayn-Wittgenstein*, Paris, Vrin, 2010, 433 p. (Abréviation : POCKNELL, HAINE, DUFETEL, *op. cit.*, 2010).
- POCKNELL, Pauline (éd.), *Franz Liszt and Agnes Street-Klindworth: A Correspondence, 1854-1886*, Hillsdale, N.Y.: Pendragon press, 2000 (452 p.) (lettres traduites en anglais, avec, en annexe, les originaux en français) ; (Abréviation : POCKNELL, *op. cit.*, 2000).
- POLASTRON, Lucien X., *Le papier. 2000 ans d'histoire et de savoir-faire*, Paris, Imprimerie nationale éditions, 1999.
- PONS, Alain, « Civilité-Urbanité » (article), dans MONTANDON, Alain, (dir.), *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1995), p. 91-109.
- POUBLAN, Danièle, « Affaires et passions. Des lettres parisiennes au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », dans CHARTIER, Roger (dir.) et A. BOURREAU, C. DAUPHIN, J. HÉBRARD, P. LEBRUN-PEZERAT, A.

MARTIN-FUGIER, D. POUBLAN, *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991 [Actes du Colloque de Cerisy, 1990], p. 373-406.

## Q

QUITIN, José, *La musique à Liège entre deux Révolutions (1789-1830)*, Pierre Mardaga, Liège, 1997. Ouvrage partiellement accessible en ligne sur le site : [https://www.google.fr/books/edition/La\\_musique\\_%C3%A0\\_entre\\_deux\\_r%C3%A9volutions\\_17/WxhyZ-LnYWwC?hl=fr&gbpv=0](https://www.google.fr/books/edition/La_musique_%C3%A0_entre_deux_r%C3%A9volutions_17/WxhyZ-LnYWwC?hl=fr&gbpv=0) [consulté le 31/08/2021].

## R

RANDIER-GLÉNISSON, Anne, « Maurice Schlesinger, éditeur de musique et fondateur de la *Gazette musicale de Paris*, 1834-1846 », dans *Fontes Artis Musicae*, 1991, n°38, p. 37-48 (Abréviation : RANDIER-GLÉNISSON, *op. cit.*, 1991).

REYNAUD, Cécile, « Le dépôt légal des œuvres de Liszt à la Bibliothèque royale et au conservatoire de musique » (1825-1840), dans *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>ème</sup> siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 297-306 (Abréviation : REYNAUD, *op. cit.*, 2012) ;

— « Virtuose et virtuosité dans les écrits de Liszt », dans *Franz Liszt, un saltimbanque en province*, ouvrage collectif sous la direction de Nicolas DUFETEL et Malou HAINE, Symétrie, Lyon, 2007, p. 355-362 (Abréviation : REYNAUD, *op. cit.*, 2007) ;

— *Liszt et le virtuose romantique*, Champion, Paris, 2006 (Abréviation : REYNAUD, *op. cit.*, 2006) ;

— « Berlioz épistolier », en collaboration avec Peter BLOOM, dans *Berlioz écrivain*, Ministère des affaires étrangères, Association pour la Diffusion de la Pensée Française, 2000.

ROBERT, Bernard, *Les instruments de l'écriture. De l'outil confidentiel à l'outil public*, Paris, Gallimard, 2008.

## S

*Liszt Letters in the Library of Congress*, Introduced, translated, annotated and edited by Michael SHORT, NY, (Franz Liszt studies series no. 10, general editor: Michael SAFFLE), Hillsdale, Pendragon Press, 2002 (lettres traduites en anglais, avec, en annexe, les originaux en français), 391 p. (Abréviation : SHORT, *op. cit.*, 2002).

SIMONET-TENANT, Françoise, « À la recherche des prémices d'une culture de l'intime », dans COUDREUSE, Anne et SIMONET-TENANT, Françoise, *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 39-74 (Abréviation : SIMONET-TENANT, *op. cit.*, 2009).

STRICKER, Rémy, *Franz Liszt, Les ténèbres de la gloire*, Paris, Gallimard, 1993 (Abréviation : STRICKER, *op. cit.*, 1993).

SUTTONI, Charles, « Franz Liszt's Published Correspondence: An Annotated Bibliography », in: *Fontes Artis Musicae*, 26, n° 3, 1979 (July-September), Cassel, p. 191-233 ;

— « Liszt correspondence in Print: An Expanded, Annotated Bibliography », *Journal of the American Liszt Society*, vol. 25 (January-June 1989) ;

— « Liszt correspondence in Print: A Supplementary Bibliography », *Journal of the American Liszt Society*, vol. 46 (Fall 1999), p. 1-43 ; Musik Dep., Radford College, 1999.

## T

THIEFFRY, Sandrine, « Franz Liszt et le monde de l'édition musicale : l'exemple de la maison Schott de Mayence », in *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 307-337 (Abréviations : THIEFFRY, *op. cit.*, 2012).

TIERSOT, Julien, *Lettres de musiciens écrites en français du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, t. 2, De 1841 à 1885, Turin, Bocca Frères, 1924 (Abréviations : TIERSOT, *op. cit.*, 1924).

TROISIER DE DIAZ, Anne, « Selections from the Letters of Blandine Liszt », dans M. SAFFLE and J. DEAVILLE, *New Light on Liszt and his Music, Essays in Honor of Alan Walker's 65th Birthday*, New York, Pendragon Press, 1997 ;

— *Émile Ollivier et Carolyn de Sayn-Wittgenstein. Correspondance. 1858-1887*. Paris, Presses Universitaires de France, 1984, 382 p. (Abréviations : TROISIER DE DIAZ, *op. cit.*, 1984).

## V

VIER, Jacques, *La comtesse d'Agoult et son temps*, Paris, Armand Colin, 1955, six tomes (Abréviations : VIER, *op. cit.*, 1955) ;

— *Franz Liszt. L'artiste. Le clerc. Documents inédits*, Paris, Le Cèdre, 1950 (Abréviations : VIER, *op. cit.*, 1950).

## W

WALKER, Alan, *Franz Liszt*, tome 1, traduction Hélène Pasquier, Paris, Fayard, 1989, 1161 p. ; tome 2, *Les dernières années*, Paris, Fayard, 1998, 686 p. (Abréviations : WALKER, *op. cit.*, t. 1, 1989 et WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998) ;

— « A Boy named Daniel », dans *The new Hungarian Quarterly*, vol. 27, 1986, n° 102, p. 3-17 (Abréviations : WALKER, *op. cit.*, 1986).

WEBER, Florence, « La lettre et les lettres : codes graphiques, compétences sociales. Des outils pour l'analyse des écritures ordinaires » dans *Genèses* 18.1, 1995, p. 152-165. Disponible en ligne à l'adresse : <[https://www.persee.fr/doc/genes\\_1155-3219\\_1995\\_num\\_18\\_1\\_1285](https://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1995_num_18_1_1285)>, page consultée le 29 août 2021 (Abréviations : WEBER, *op. cit.*, 1995).

# **Annexes**



# Annexe 1 – Liste des albums de la BnF contenant les archives Daniel Ollivier (NAF 25175-25198)

## Nouvelles Acquisitions Françaises (NAF) 25175-25198

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Archives et manuscrits

Département des Manuscrits - Nouvelles acquisitions françaises

**Cote : NAF 25175-25198**

**Correspondance de Marie d'Agoult et papiers provenant de la famille Ollivier. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.**

Pap. 24 vol. 370 × 290 mm. Demi-rel. chagrin vert.

Bibliothèque nationale de France. Département des Manuscrits

Document en français.

### Informations sur les modalités d'entrée

---

Don de Mme Daniel Ollivier

### Bibliographie

---

Correspondance générale, édition établie et annotée par Charles F. Dupêchez, t. I à VII, Paris, Honoré-Champion, 2003-2019.

### Informations sur le traitement

---

Notice révisée grâce à M. Charles F. Dupêchez qui a identifié certains des correspondants de Marie d'Agoult (NAF 25189, notamment).

Agoult, Marie de Flavigny, Comtesse d' • Lettre(s) reçue(s)

Liszt, Franz • Lettre(s)

Ollivier, Catherine Du Bouchage, Mme Daniel • Manuscrit(s) provenant d'elle

Ollivier, Daniel • Œuvre(s), notes, publications diverses

### Sous-unités de description

---

- NAF 25175-25177 (cote) – I-III Lettres de Franz Liszt à Marie d'Agoult.
- NAF 25178 (cote) – IV Lettres de Marie d'Agoult à Franz Liszt.1833-1848 Numérisé
- NAF 25179 (cote) • V Lettres de Marie d'Agoult, Franz Liszt et leurs enfants et documents les concernant. Numérisé
- NAF 25180 (cote) • VI Correspondance de Franz Liszt. Numérisé
- NAF 25181-25184 (cote) • VII-X Lettres de Marie d'Agoult.
- NAF 25185-25189 (cote) • XI-XV Lettres adressées à Marie d'Agoult.
- NAF 25190 (cote) • XVI Documents divers provenant de Marie d'Agoult. Numérisé
- NAF 25191 (cote) • XVII Correspondance de Blandine Liszt-Ollivier. Numérisé
- NAF 25192 (cote) • XVIII Lettres d'Émile Ollivier. Numérisé
- NAF 25193-25194 (cote) • XIX-XX Lettres adressées à Émile Ollivier.
- NAF 25195 (cote) • XXI Correspondance de Démosthène Ollivier et de divers membres de sa famille.
- NAF 25196 (cote) • XXII Dossiers d'affaires concernant Démosthène Ollivier.
- NAF 25197 (cote) • XXIII Lettres adressées à Daniel Ollivier.
- NAF 25198 (cote) • XXIV Publications de Daniel Ollivier relatives à Liszt et à Marie d'Agoult.

## Annexe 2 – Album NAF 25179 - Liste des autographes<sup>1</sup>

Album numérisé.

### I – Lettres de Liszt

\*f. 1-26, f. 1-59 (Marlioz 9 janvier 1831-Vatican 7 octobre 1865) : 26 lettres de Liszt à sa mère<sup>2</sup>

\*f. 61 : à Marie d'A (copie par Belloni ?) Marseille 2 mai 45

\*f. 62 : de Liszt à Massart et Marie d'A (introduction de Liszt, puis copie par Belloni)

f. 63 à 100 : à Cosima

- f. 63- 64, [Bad Eilsen] 22 octobre 49
- f. 65-66, Paris ?] 1 décembre 45
- f. 67-69, Weimar 5 octobre 50\*
- f. 70-73, Eilsen, 17 décembre 50
- Weimar 28 février [1850], f. 74-75
- [Eilsen] 8 mars 1851, f. 76-77
- f. 78-83, s. d. [probablement début 51] f. 78-83
- Weimar, 18 décembre 54, f. 84 –85
- 55, f. 86, [Weimar] Jeudi 20 septembre [87vide]
- f. 88-89, [Weimar] 31 octobre 1855
- f. 90-93, Zürich, 11 novembre 56
- f. 94- 97, Weimar, 2 janvier 1857
- f. 98-100 12 avril 57

\*f. 102-103 de Liszt à Daniel Liszt, Weimar, 5 octobre 50 : « Dans ta lettre mon cher Daniel, tu me dis que tu cherches à te rendre digne du nom que tu portes ... »

\*f. 104, Paris, 10 mai 1844, Engagement à payer à Marie d'A via Massart

### II – Lettres d'autres correspondants

[...]

f. 126- 156 : de Blandine à sa grand-mère

(en allemand puis en français)

[...]

f. 189-289 : correspondance de Blandine, Cosima et Daniel Liszt

(Mioumi = Blandine ; Cigogne = Cosima ; Mimi = Marie d'A. Les accords concernant les femmes sont souvent au masculin.)

\*dont f 245 - 249, de Daniel à Blandine, hiver 1857

---

<sup>1</sup> Liste établie et détaillée par mes soins à partir du document publié par la BnF (voir Annexe 1). Les astérisques renvoient aux lettres transcrites dans ma thèse.

<sup>2</sup> La liste détaillée des lettres de Liszt à sa mère figure en tête du ch. 2. 2.



## Annexe 3 – Album NAF 25180 - Liste des autographes<sup>3</sup>

Album numérisé.

212 feuillets, 94 documents.

Les lettres ont été numérotées au crayon, et les folios à l'encre violette. Elles sont fixées sur des onglets.

### I - Lettres de Liszt à :

[1 *il n'y a pas de lettre sous ce numéro*]

\*2. f 1-2 à Hortense Allart (1839)

\*3. f. 3-4 à Hermann Cohen Genève (sans date)

\*4. f 5-6 à M. le Curé (sans date)

\*5. f 7-8 à Euphémie Didier février 31

\*6. f. 9 à Euphémie [Didier] (sans date)

\*7. f. 11-12 Copie de lettres à Janin, et de la *Narration de la Cérémonie de Grätz* (sans date)

\*8. f. 13-14 à Lamartine (noté au crayon) Genève septembre 1830

\*9. f 15 -16 à **Lambert Massart** La Châtre 30 mai 1835 (*35 corrigé au crayon en 37*)

\*10. f 17 *id.* *Préface aux symphonies de Beethoven* avec P.S. à Massart

\*11. f 18-23 *id.* Lyon 29 juillet 1837

\*12. f 24-28 *id.* Octobre 1837 Bellagio

\*13. f 29-32 *id.* Milan février 1838

\*14. f 33-36 *id.* Venise, 3 juin 1838

\*15. f 37-40 *id.* Rome, 1<sup>er</sup> mars 1839

\*16. f 4-42 *id.* Lucques 28 août 1839

\*17. f 44-45 *id.* Portsmouth 17 août 1840

\*18. f 46-47 *id.* Toulouse 26 août 1844

\*19. f 48-49 *id.* Madrid 9bre 1844

\*20. f 50-53 *i id.* 6 mars 1845

\*21. f 54-55 *id.* 8 mars 1845

\*22. f 56-57 *id.* Marseille 29 avril 45

\*23. f 58-59 *id.* 2 mai 45

\*24. f 60-61 *id.* Avignon 6 mai 45

\*25. f 663 *id.* Lyon 17 mai 45

\*26. f 64-65 *id.* Kiev février 1847

\*27. f 66-67 *id* Weymar 12 juillet 1849

---

<sup>3</sup> Liste établie et détaillée par mes soins à partir du document de la BnF (voir annexe n° 1). Les astérisques signalent les lettres transcrites dans ma thèse.

\*28 f 68 **Adolphe Ollivier** 12 février 1866

\*29. f 70 à **Daniel Ollivier** 31 octobre 72 (sans lieu)

\*30. f 71-72 *id.* Weimar 6 juin 73

\*31. f 73-74 *id.* Ville d'Este

32. f 76-77 *id.* Budapest 19 janvier 80 v

\*33. f 78-79 *id.* Weimar 15 juin 86 DO est à Paris (Passy)

\*34. f 81-82 à **Démosthène Ollivier** Weimar 30 octobre 57

35-55. f 83-122 à **Émile OLLIVIER** (octobre 1857-1876)

\*Sans numéro. f 123, copie d'une lettre à **Mme Emile Ollivier**- Thérèse

\*56. f 124 22 à **Schlésinger**, mars 41 (*nom et date écrits au crayon*)

Sans numéro. f 126 *copie d'une lettre* à Mme Agnès **Street-Klindworth**, Rome septembre 69.

\*57. f 127 à ? *au crayon (mot griffonné sans lieu ni date)* [à la baronne Ekkeles]

\*58 f 128-129 Winchester, papier illustré, *sans date, sans destinataire* [à Marie Pleyel]

\*59 f 130 *fin d'un autographe* : "2ème PS, p. 5" [à Blandine Liszt-Ollivier]

## II - Lettres adressées à Liszt

60-70. f 131- 159 **de Christine de Belgiojoso** (1837 ou avant-1841 ou après)

71-76. f 160-172 **de Berlioz** (janvier 1836-janvier 1839)

\*77. f 173-176 de Mme **Bernard de la Grave**, Paris 1846

78. f 177-178 de **Louise Bertin**

79. f 178-179 de **Herrmann [Cohen]** (indication au crayon)1837

80. f 180 *en allemand* 1836 [*signature de deux noms non déchiffrés par moi*]

81. f [lettre brève, non déchiffrée par moi]

\*82. f 185-186 de **Lamartine** Saint-Point 1<sup>er</sup> août 1835

83-86. f 187-194, de **Lamennais** (26 janvier 1835-2 mai 1838)

87. f 195-196, de **Félix Mendelssohn Bartholdi**, Leipzig mai 1840 (*en allemand*)

88. f. 197-198 **Giacomo Meyerbeer**, sans date ni lieu.

89. f 199 d'**Adolphe Nourrit** Naples 1838

Sans numéro f 201 d'**Émile Ollivier**, 30 mai 1859

90. f 203 **G Schwayenberg Liechtenstein** [Vienne ?] 1840

\*91. f 205 **Comité pour le monument de Beethoven** (*plusieurs signataires*), Bonn 30 novembre 1839

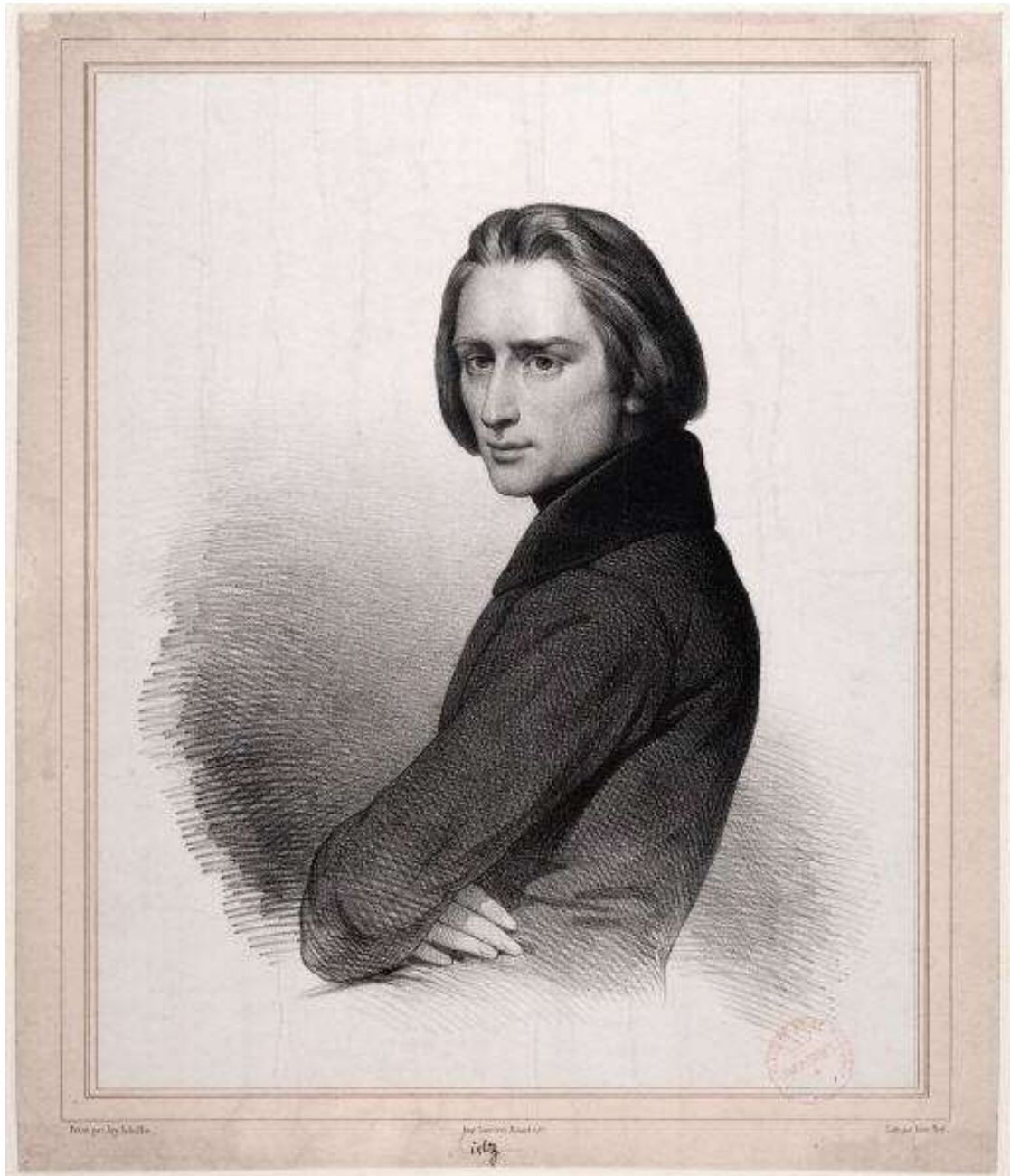
92. f 207 de **Lamartine**, député du Nord, à un ambassadeur (*indications au crayon*) mai 1837

93. f 208 du Prince **Metternich** ») (note au crayon) adressée au **baron** de Stürmer, Milan 15 septembre 1838

94. f 211 de **Jean Népomucène Hummel**, Weimar 1827 (*en allemand*).

## Annexe 4 – Portrait de Franz Liszt par Ary Scheffer, reproduction lithographique

Portrait cité dans la lettre à Massart n° 3 (Bellagio, octobre 1837)



Franz Liszt - Lithographie par Léon Noël, d'après le tableau d'Ary Scheffer, Paris, 1837<sup>1</sup>

Source : Gallica – Bibliothèque nationale de France -Est. Liszt F.014.

---

<sup>1</sup> Le tableau peint par Ary Scheffer se trouve actuellement au Liszt Museum de Weimar. Ce n'est donc pas Devéria qui en a réalisé la reproduction lithographique, contrairement au souhait exprimé par Liszt dans sa lettre à Massart.

## Annexe 5 – Reproduction d'autographes : deux adresses



Adresse de la lettre de Liszt à Massart n° 3, Bellagio, octobre 1837

(ch. 3. 3. 5).

Autographe NAF 25180, f. 28r (photographie personnelle)

Format de la feuille entière portant l'adresse : 15/6,5 cm.

Monsieur Lambert Massart/  
Chevalier de l'ordre de l'Éléphant/  
Membre correspondant de la société  
des [pâtes] phil/ harmoniques de  
Strasbourg, Chartres et Nérac etc /  
rue St Georges 18/  
au coin de la rue de la Victoire/  
Paris.



Enveloppe de la lettre de Liszt à Daniel Ollivier du 15 juin 1886  
reproduite dans l'annexe 7 (ch. ch. 2. 2. 2, L. 10).

Autographe NAF 25180, f. 80r. (publiée sur Gallica).

Format de l'enveloppe : 13,1/9 cm.

Frankreich  
Monsieur Daniel  
Ollivier  
Rue Desbordes Valmore  
17. Passy (Paris)

## Annexe 6 – Lettre de Liszt à sa mère du 9 janvier 1831

Lettre la plus ancienne du corpus

Wien le 9 Janvier 1831.

Me voici enfin arrivé  
au but de mon voyage!  
Je respire <sup>déjà</sup> plus librement,  
et bientôt j'espère retrouver  
une partie de ce que  
je pourrais avec une  
infatigable ardeur.  
... Hélas! Le bonheur  
de l'Artiste est bien  
sauvage, et pourtant  
... il est plein de charmes  
pour mon cœur.  
O ma mère! O ma excellente

mère! Ayez bien soin de  
votre santé, ne négligez  
aucun moyen pour vous  
conserver, car si je  
vous perdais  
ma vie serait affreuse.  
Je voudrais pour vous ici,  
je crois que vous seriez contente  
de l'ordre que j'ai mis  
dans mes petites affaires;  
ma chambre a huit pas  
de longueur, et 10 de large,  
deux tables, un Piano à queue,  
un grand fauteuil, quatre da  
suis lit et une peau de bœuf  
sous le Piano, voilà tout le  
meublier. Assurément, le  
bien être matériel ne me

Autographe NAF 25179, f. 1r/v Lettre à sa mère, p. 1-2 (ch. 2. 1. 6, L. 1) La suite est perdue.



**Annexe 7 – Reproduction d'autographes : lettre de Liszt à Daniel Ollivier du 11 juin 1886**

Dernière lettre de Liszt du corpus, six semaines avant sa mort

33/1  
WEIMAR 15 juin 86  
Très cher Daniel,  
Depuis une quinzaine  
de jours j'ai l'œil  
de mes yeux d'écriture.  
Je ne puis  
pour tant je ne puis  
pas dicter ces lignes.  
Je suis si faible  
Deux illustrations  
de la science médicale  
en Allemagne me traitent,

Volkmann et Graefe.  
Le premier m'ordonne  
catégoriquement une  
cure à Marienbad, et  
Graefe pense qu'une  
opération — devenue fort  
anodine, m'assure-t-il —  
me sera nécessaire.  
Je ferai la cure au  
mois d'août, et me  
soumettrai à l'opération  
en septembre.

Autographe NAF 25180, f. 78r/v

Lettre à D. Ollivier p. 1-2 (ch. 2. 2. 2, L. 10).

47  
Voici la distribution  
de mon mois de juillet:  
le 3, mariage de ma  
petite fille, Daniela de  
Bulow, à Bayreuth,  
avec M<sup>r</sup> le professeur  
Kade, — homme de mérite  
et belle réputation.  
Du 5 au 15, chez mes  
excellents amis, les Munkacsy

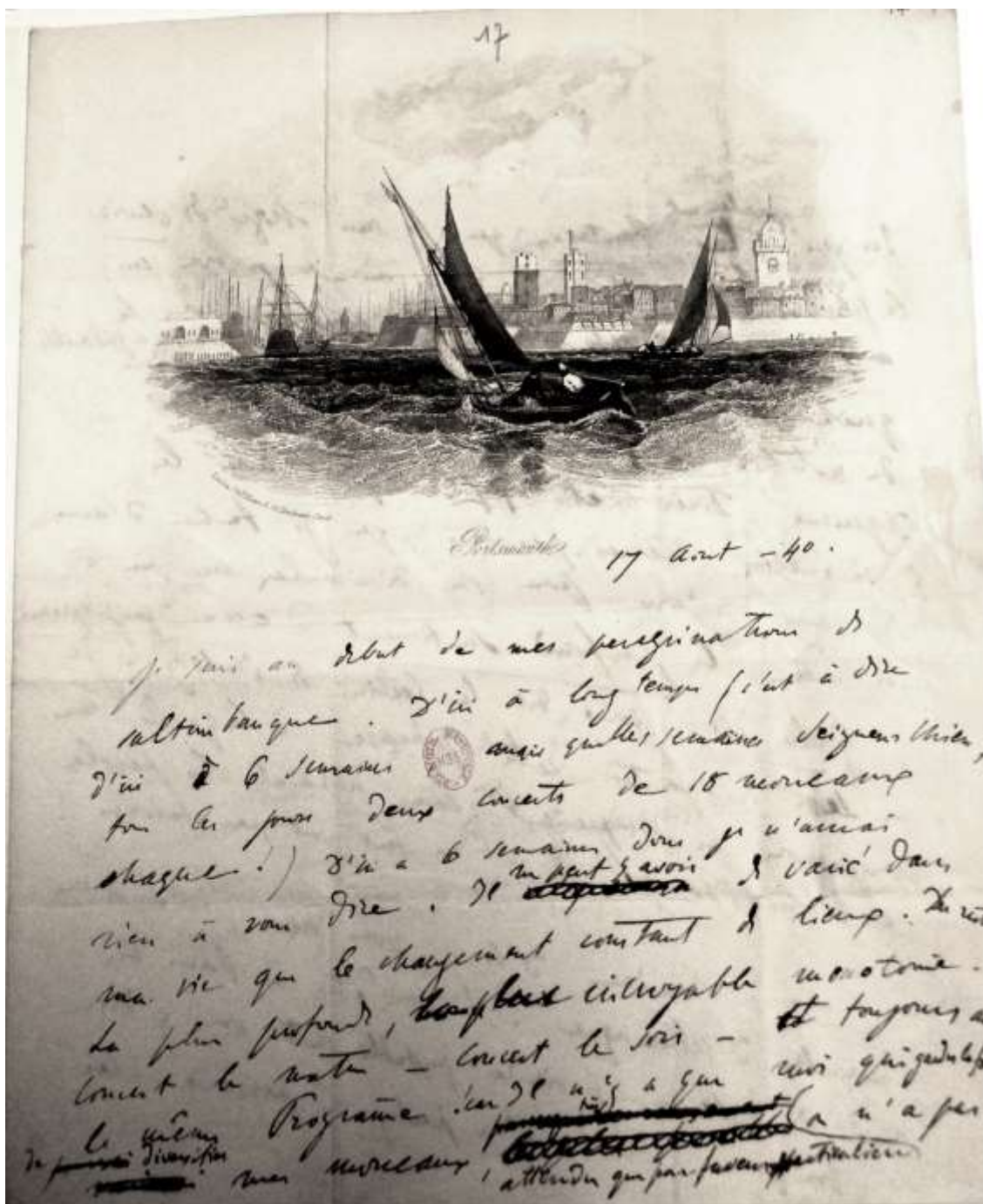
à leur château de Cely, au  
(Luxembourg). Je la  
retour à Bayreuth  
pour <sup>quelques</sup> représentations.  
En août, ma cure; et  
en septembre l'opération  
en expectative.  
Veuillez renouveler à  
Madame Ollivier mes  
affectueux respects et à  
votre père le cordial  
dévouement de votre  
F. Liszt

Autographe NAF 25180, f. 79r/v

Lettre à D. Ollivier p. 3-4 (ch. 2. 2. 2, L. 1)



Annexe 8 – Reproduction d'autographes : papier à lettre illustré,  
lettre de Liszt à Massart du 17 août 1840



Autographe NAF 25180, f. 44r (photographie personnelle).

Lettre de Liszt à Massart n° 9.

## Annexe 9 – Tombe d'Anna Liszt au cimetière Montparnasse<sup>1</sup>



ANNA LISZT

1788 - 1866

QUI INVENIET  
MULIEREM BONAM Hauriet  
JUCUNDITATEM A DOMINO<sup>2</sup>

FRANÇOIS JEANSON<sup>3</sup>

AOÛT 1934

BLANDINE OLLIVIER DE PRÉVAUX<sup>4</sup>

1894 - 1981

<sup>1</sup> Cimetière Montparnasse, Paris 14<sup>e</sup>, section 10. Photographie personnelle (22 août 2021).

<sup>2</sup> « Celui qui trouvera une femme de bien (vertueuse) obtiendra une grande joie du Seigneur (ce sera pour lui une grâce) » (traduction personnelle). Texte inspiré d'un verset de la Bible : *Qui invenit mulierem invenit bonum et hauriet incunditatem a domino* (Livre des Proverbes 18. 22, Vulgate), « Trouver une femme, c'est trouver le bonheur, c'est obtenir une faveur de Yahvé » (Bible de Jérusalem : Paris, éd. du Cerf, 2007, p. 1066).

<sup>3</sup> François Jeanson : je n'ai pas pu identifier cette personne, peut-être un membre de la famille d'Edme Jeanson, époux de Daniela Trolley de Prévaux, fille de Blandine Ollivier de Prévaux.

<sup>4</sup> Blandine Ollivier de Prévaux : fille de Daniel Ollivier et de Catherine de Gratet du Bouchage ; épouse de Jacques Trolley de Prévaux ; petite-fille d'Émile Ollivier et de Blandine Liszt ; arrière-petite-fille de Liszt et donc arrière-arrière-petite-fille d'Anna Liszt.

## Annexe 10 – Méthodologie : identification d'un fragment d'autographe énigmatique

[Annexe à la lettre n° 3 du chapitre 2. 2. : postscriptum d'une lettre de Liszt à sa fille Blandine-Ollivier du 2 juillet 1861.]

Il m'a semblé utile, dans le cadre d'une thèse, de présenter un exemple de démarche suivie pour résoudre une difficulté. Face à un fragment d'autographe énigmatique, j'ai entamé une enquête complexe dans le but d'en identifier la destinataire. La solution à laquelle j'ai abouti paraît solide. À l'occasion d'une autre lettre, pour laquelle il ne manquait que la date, j'ai inséré mes arguments à proximité de la lettre. Il s'agit de la lettre de Liszt à sa mère que j'ai située en mars-avril 1857 (ch. 2. 1., L. 7). Mais dans le cas présent, les dimensions de mes recherches justifient d'en placer l'exposé dans les annexes.

J'ai dû construire ma méthode pas à pas : elle est faite de pistes envisagées, de recoupements, d'éliminations, de découvertes certaines et de validations probables. Cette façon d'avancer sans repères préétablis représente à mes yeux l'un des apports de ma thèse : c'est un apport méthodologique, qui a toute sa place à côté des résultats obtenus. L'élucidation à laquelle j'ai abouti pourra éventuellement être remise en cause par des découvertes ultérieures, mais l'exposé de ma démarche restera un témoignage sur la construction d'une méthode empirique.

### **Données de l'énigme : un postscriptum sur la cinquième et dernière page d'une lettre manquante.**

Dans l'album NAF 25180, un fragment de lettres se trouve classé à la fin des « Lettres de Liszt à divers correspondants », sous cette forme laconique, sans indication ni de destinataire, ni de lieu, ni de date :

« 2d P. S.

Soyez assez bonne pour faire savoir à d'Ortignes [*sic*] que la Partition des Quatuors de Beethoven ne paraîtra que dans six semaines. Je les lui offrirai aussitôt leur publication et en attendant lui envoie par votre intermédiaire les Trios qui se trouvent dans le même paquet que mes partitions des Poèmes symphoniques dont je l'ai dispensé, ne sachant pas s'ils lui seraient agréable [*sic*].

J'écrirai demain à Wagner pour lui rappeler sa promesse de venir à Weimar [*sic*] au commencement d'Aout. »

On observe simplement deux indices : l'indication « 2d P. S », et le chiffre « 5 » écrit en haut à droite, de la même plume que le texte (donc de la main de Liszt), qui permettent de considérer ce fragment comme la cinquième et dernière page d'une lettre qui en comporte quatre autres et un premier PS.

J'ai entrepris de trouver la clé de l'énigme, et j'ai abouti au résultat suivant : le fragment appartiendrait, en tant que paragraphe final, à une lettre adressée par Liszt à sa fille Blandine le 2 juillet

1861<sup>1</sup>. Je reproduis cette lettre dans son intégralité à la fin du présent exposé, qui décrit les étapes de ma recherche.

### **Déroulement de ma démarche.**

Je ne disposais donc au départ que de peu d'indices : ceux qui sont internes au fragment lui-même. À partir d'eux, j'ai mené des recherches plus larges, essentiellement dans la correspondance de Liszt, à partir de quelques points de repère fournis par les faits connus de sa biographie<sup>2</sup>.

### **Identification de la destinataire : plusieurs possibilités, liées à la date de l'écriture du fragment.**

L'accord grammatical, au féminin, de l'adjectif « bonne » désigne, dès le départ, le destinataire de la lettre comme étant une femme. La commission pour d'Ortigue, musicographe et critique musical parisien ami de Liszt, signifie que cette destinataire se trouve à Paris. Enfin, le ton de ce post-scriptum, utilitaire et informatif, sans cérémonie, fait supposer que Liszt s'adresse à une personne familière à laquelle il a coutume de confier des commissions concernant sa vie musicale. Quelles femmes pourraient répondre à ces critères ? Selon la date de la lettre - qu'il conviendra d'établir - il pourrait s'agir d'Anna Liszt, la mère de Liszt domiciliée à Paris pendant de longues années, ou bien de la fille aînée de Liszt, Blandine (épouse Ollivier), qui, adulte, habite à Paris à partir d'août 1856 (elle épouse Émile Ollivier le 22 octobre 1857), tandis que sa sœur Cosima a définitivement quitté cette ville à la même date pour s'installer à Berlin (où elle épouse Hans von Bülow le 18 août 1857) ; on pourrait aussi penser à Agnès Street-Klindworth comme destinataire de telles informations musicales, si sa présence à Paris était avérée à un moment compatible avec les allusions aux poèmes symphoniques de Liszt, et à l'invitation adressée par Liszt à Wagner de venir le voir à Weimar durant l'été ; le même raisonnement vaut pour la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein. C'est donc la date de l'écriture du fragment qui sera déterminante pour faire le tri parmi ces possibilités

---

<sup>1</sup> Dans ce cas, il n'aura pas été archivé au bon endroit. En effet, cet album, qui porte la cote NAF 25180 et le numéro VI, est composé de deux parties, la première intitulée dans le catalogue de la BnF « Lettres de Liszt à divers correspondants », et la deuxième « Lettres adressées à Franz Liszt ». Il ne comprend pas les lettres adressées par Liszt aux membres directs de sa famille. Celles-ci se trouvent dans l'album précédent, portant la cote NAF 25179 et le numéro V, qui est moins rigoureusement organisé, divisé une dizaine de parties inégales en longueur. Seule la première d'entre elles contient des autographes de Liszt : « Lettres de Franz Liszt à sa mère, à Marie d'Agoult, à Cosima et Daniel Liszt ». Il faut remarquer qu'on n'y trouve aucune lettre à Blandine, et que les lettres à Marie d'Agoult ne sont qu'au nombre de deux. Portant sur des sujets familiaux (la garde des enfants en 1845), elles consistent en des copies n'ayant pas été archivée avec le reste, très volumineux, des lettres adressées par Liszt à sa compagne, qui occupent à elles seules trois albums entiers (NAF 25175-25177, volumes I-III). Les « divers correspondants » de l'album 25180 n'intègrent donc pas, aux yeux de celui qui a organisé les archives (Daniel Ollivier, et peut-être en partie son père, Émile), les personnes nommées comme destinataires dans l'album 25179. On verra dans la conclusion de ma recherche que l'on peut cependant avec vraisemblance attribuer le fragment énigmatique de l'album 25180 à Blandine Liszt en tant que destinataire. Cette page serait restée séparée de l'ensemble des autographes de Liszt à Blandine, qui ont été édités par Daniel Ollivier en 1836, puis dispersées, comme on le verra dans mon exposé. Et Daniel Ollivier ne l'aurait pas identifié comme tel, l'ayant peut-être découvert sur le tard.

<sup>2</sup> Pour la biographie de Liszt à cette époque, je me suis référée essentiellement aux ouvrages suivants : la biographie de WALKER, *op. cit.*, t. 2, 1998 ; les notices biographiques fournies dans LACANT-LIÉBERT, *op. cit.*, 2013 ; dans HURÉ-KNEPPER, *op. cit.*, et dans GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001.

## **Datation du fragment**

Pour situer l'époque où ce fragment de lettre avait pu être rédigé, je disposais de deux types d'indices : l'un, interne, fourni par la matérialité du papier à lettre, l'autre, externe, fourni par les biographies croisées de Liszt et de Wagner.

### ***Indice fourni par le papier à lettre : datation entre 1857 et 1861.***

J'ai pu en effet comparer le papier de cette lettre avec celui des autres lettres du même album (NAF 25 180) : ce papier gris-bleu, non vergé, un peu lisse et moyennement épais, de format 20,5/13,2 cm, se retrouve dans certaines des lettres adressées par Liszt, depuis Weimar, à Émile Ollivier<sup>3</sup>, qui datent des années 1858-1860. Il aurait été utile de comparer aussi ce papier avec celui des lettres adressées durant la même période par Liszt à sa mère, qui se trouvent dans un autre album (NAF 25179) ; or on ne peut pas disposer de deux albums simultanément dans la salle des manuscrits à la BN, ce qui m'a empêchée de faire une comparaison minutieuse (opération qui aurait, d'ailleurs, risqué d'abîmer les documents). J'ai toutefois observé une ressemblance évidente entre le papier utilisé par Liszt pour écrire à sa mère depuis Weimar, surtout à la fin de son séjour<sup>4</sup>, et celui de ce fragment énigmatique. Le fragment semble donc écrit sur un papier utilisé par Liszt à Weimar dans les années 1857-1856, voire après.

### ***Indice fourni par l'invitation à Wagner : resserrement de la datation autour de 1860-1861.***

L'invitation adressée par Liszt à Wagner de venir le voir à Weimar offrait, quant à elle, des indices temporels plus faciles à exploiter, fondés sur la biographie des deux hommes. En effet Wagner, banni du territoire germanique en mai 1849, n'a pas pu y retourner avant son amnistie, partielle en 1861, totale en 1862. Or en 1862, Liszt avait déjà quitté Weimar pour Rome. Le créneau des possibilités s'avère donc étroit, et l'invitation faite à Wagner de venir « **au commencement d'août** » ne peut se situer qu'à l'été 1861, au moment où Liszt va faire ses adieux au Grand-duché. À partir de ces deux pistes convergentes, l'une biographique, l'autre fournie par le papier à lettre, situant l'écriture du fragment durant le créneau des années 1860 - 1861, je me suis tournée vers l'examen de la correspondance de Liszt, pour y rechercher d'éventuelles traces, plus précises, de cette invitation, qu'il conviendrait de croiser avec de nouveaux indices sur la destinataire, et avec les œuvres musicales citées.

### ***Recherches dans les correspondances de Liszt et de ses proches***

Pour affiner ma recherche, j'ai exploré la correspondance entretenue par Liszt avec Wagner<sup>5</sup>, avec sa fille Blandine<sup>6</sup>, avec Agnès Street-Klindworth<sup>7</sup> et avec Carolyne de Sayn-Wittgenstein<sup>8</sup>. Certaines de ces

---

<sup>3</sup> Il s'agit de deux lettres envoyées par Liszt à Émile Ollivier en 1858, le 24 juin (folio 87) et le 8 juillet (folios 88 à 91), et d'une troisième lettre datée de juillet 1860 (NAF 25 180, folios 93-94).

<sup>4</sup> Il s'agit, dans mon corpus, de la lettre à sa mère n°6, Weimar, 13 février 1857, NAF 25179, f. 16-17.

<sup>5</sup> LACANT-LIÉBERT, *op. cit.*, 2013.

<sup>6</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936.

<sup>7</sup> POCKNELL, *op. cit.*, 2000.



lettres, que je vais citer ci-après, m'ont permis d'aboutir à la conclusion que ce fragment énigmatique aurait très vraisemblablement été adressé par Liszt à Blandine au début de l'été 1861.

Cette solution s'accorde avec le contexte biographique des personnes impliquées, et avec la plupart des autres allusions (à des musiciens, à des œuvres) contenues dans le fragment.

Pour les personnes, précisons qu'à cette date, Blandine vit à Paris avec son mari Émile Ollivier, et que Liszt vient de rencontrer ceux-ci quotidiennement durant le mois de mai 1861, qu'il a passé à Paris ; Anna Liszt, souffrant d'une fracture de la hanche, est hébergée depuis quelques mois chez ce jeune couple<sup>9</sup>, et n'est plus en mesure de rendre des services à son fils comme elle le faisait par le passé (or le fragment contient des commissions) ; Liszt, en 1861, écrit fréquemment à Blandine en lui confiant des commissions concernant la musique, comme on le verra ci-dessous. Il écrit aussi régulièrement à Agnès Street-Klindworth, parfois sur les mêmes sujets, mais celle-ci réside à Bruxelles et non à Paris. Enfin, Carolyne de Sayn-Wittgenstein se trouve depuis un an à Rome, essayant d'obtenir l'annulation de son mariage. Parmi les femmes possibles, il ne reste donc que Blandine à qui puisse être adressé ce fragment de lettre, à Paris, en juin ou juillet 1861. En outre, les lettres échangées entre Liszt et sa fille durant cette période dévoilent un contexte particulièrement compatible avec le contenu du message, en particulier la présence de Wagner à Paris et l'invitation que lui adresse Liszt.

En effet, Wagner se trouve alors à Paris, où Blandine le rencontre régulièrement, comme en témoigne la lettre qu'elle adresse à son père le jeudi 13 juin 1861 : « **Wagner est venu me voir hier, j'avais fait une longue visite à sa femme, dimanche**<sup>10</sup> ». Il n'avait pas pu rencontrer Liszt dans cette ville comme il le souhaitait, Liszt n'étant pas venu assister à la première de *Tannhäuser* à Paris le 13 mars (représentation qui rencontra l'échec que l'on sait), repoussant à plusieurs reprises son voyage en France, où il n'était arrivé finalement que début mai. Or à cette date Wagner, qui venait d'obtenir le droit de retourner sous certaines conditions en Allemagne, était parti pour Vienne, où la représentation de *Lohengrin* avait rencontré un grand succès (15 mai). Les deux musiciens n'avaient pu que se croiser très rapidement fin mai à Paris, avant le départ de Liszt pour Weimar. En juin donc, au moment où l'on pourrait placer notre fragment de lettre, Wagner, revenu à Paris, est très occupé à préparer la représentation de *Tristan*, prévue pour l'automne suivant à Vienne, où il compte retourner rapidement ; sa priorité n'est plus de rencontrer Liszt. Celui-ci, de son côté, prépare, à Weimar, la Tonkünstler-Versammlung, à savoir le dernier festival qu'il organisera du 5 au 7 août en guise d'adieu au Grand-Duché. Il tient fortement à ce que Wagner vienne y assister, quoique celui-ci ait finalement refusé la proposition qu'on y représente un acte de *Tristan*, estimant la rémunération insuffisante<sup>11</sup>. Il est donc parfaitement vraisemblable que Liszt ait l'intention d'insister auprès de Wagner pour le convaincre d'assister tout de même au festival, comme en témoignerait

---

<sup>8</sup> LA MARA, *Franz Liszt's Briefe an die Fürstin Carolyne Sayn-Wittgenstein*, vol. 5, Breitkopf & Härtel, Leipzig, 1899.

<sup>9</sup> En fait, elle occupe, au numéro 29 de la rue Saint-Guillaume (faubourg Saint-Germain), un appartement à part, situé un étage au-dessus de celui où logent sa petite-fille et son mari.

<sup>10</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, p. 272.

<sup>11</sup> Voir LACANT-LIÉBERT, *op. cit.*, 2013, p. 521, lettre n° 349 de Liszt à Wagner du 18 avril 1861 : « **Je voudrais avec ta permission appuyer la proposition que t'a faite Brendel relativement à la représentation du deuxième acte de *Tristan* au congrès des musiciens (7 août).** »

ce passage du fragment : « J'écrirai demain à Wagner pour lui rappeler sa promesse de venir à Weimar au commencement d'Aout. »

Or, on trouve un écho à cette dernière phrase dans d'autres lettres écrites durant les mois de juin et juillet 1861, qui corroborent l'invitation à Wagner, et par conséquent la datation du fragment. On découvre en effet une allusion directe à l'invitation de Liszt, corrélée à une promesse de Wagner, dans une lettre de Liszt à Blandine datée du 14 juin : « Entre nous soit dit, Wagner me fera un très grand plaisir s'il tient sa promesse en venant me voir les premiers jours d'août, et je vous prie de lui dire occasionnellement que je me suis déjà vanté à l'avance de sa visite<sup>12</sup>. », ainsi que dans la réponse de Blandine à son père, datée du 19 juin : « Wagner ira sûrement à l'Altenburg, fin juillet, mais je veux lui redire encore votre invitation<sup>13</sup>. » C'est là que l'on découvre une lettre de Liszt à Blandine qui pourrait logiquement être prolongée par le fragment en qualité de second post-scriptum : elle est datée du 2 juillet, et s'insère avec logique dans un échange resserré de lettres entre Liszt et sa fille, comme on va le voir. La lettre ainsi complétée sera présentée en conclusion du présent exposé.

Mais auparavant, il convient d'écarter une objection. Une autre lettre de Liszt pourrait introduire un doute sur cette date du 2 juillet. C'est un passage de sa lettre envoyée à Wagner cinq jours plus tard, le 7 juillet, qui s'insère avec évidence dans cet échange en explicitant l'invitation : « Une lettre de ma fille, M<sup>me</sup> Ollivier, m'apprend que [...] tu comptes, toi, aller à Weimar à la fin du mois. /Ta présence ici, au terme d'un long séjour ... que je n'ai que trop prolongé, sera pour moi un beau rayon de soleil spirituel ; laisse-moi te prier encore une fois bien amicalement de ne pas me refuser cette joie. Le 15 août, j'ai l'intention de quitter Weimar pour un assez long temps [...]. /Naturellement, tu viens loger chez moi à l'Altenburg, où Hans et Tausig ont déjà établi leurs quartiers. J'ai annoncé ta visite au Grand-Duc, et j'espère qu'il n'aura qu'à se réjouir et se féliciter des rapports que vous aurez ensemble<sup>14</sup>. » Or, si le fragment appartient bien à la lettre du 2 juillet, comme j'en fais l'hypothèse, l'invitation de Liszt qu'on y lit « J'écrirai demain à Wagner pour lui rappeler sa promesse de venir à Weimar au commencement d'Aout » devrait être écrite le lendemain du 2, soit le 3 juillet et non le 7. Faudrait-il dans ce cas déplacer le « fragment » comme appartenant à une autre lettre de Liszt à Blandine, non conservée, qui aurait été envoyée la veille du 7, soit le 6 juillet ? Ce n'est guère vraisemblable, car on a conservé une lettre de Liszt à sa fille datée du 7 juillet, dans laquelle il précise : « J'écris à Wagner par la même poste<sup>15</sup>. », donc le 7 ; or nous disposons de cette lettre, c'est celle que je viens de citer, et elle contient l'invitation. On sait d'ailleurs que Liszt était coutumier des ajournements, de sorte que l'on peut maintenir avec vraisemblance la date du 2 juillet pour le fragment : Liszt y annonce pour le lendemain une lettre à Wagner - qui ne partira en fait que le 7.

J'ai découvert par ailleurs trois indications supplémentaires confortant la datation de ce fragment au début de juillet 1861 : elles sont fournies dans les correspondances échangées autour de Liszt à cette

---

<sup>12</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 276.

<sup>13</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 279.

<sup>14</sup> LACANT-LIÉBERT, *op. cit.*, 2013, p. 525, lettre 355.

<sup>15</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 287.

période. On trouve ainsi dans la lettre de Wagner à sa femme Minna du 16 juillet 1861, sa réaction réticente à l'invitation : « J'apprends maintenant que Liszt serait furieux si je ne venais pas à son concert. Il ne me reste donc plus qu'à faire cette visite à Weimar avant de gagner Vienne<sup>16</sup>. » Réticence confirmée dans la lettre de Blandine à Liszt du 22 juillet 1861 : « [Wagner] est appelé à Vienne et ne serait pas allé à Weimar si je ne l'avais assuré que vous seriez particulièrement sensible à sa visite<sup>17</sup>. » Enfin, on découvre dans une lettre de Wagner, écrite quelques mois plus tard, le 1er janvier 1862, à leur amie commune, Agnès Street-Klindworth, que cette dernière a joué, elle aussi, un rôle dans cette invitation, puisqu'il lui écrit : « C'est votre lettre qui me fit aller à Weimar l'été dernier. Pouvez-vous le croire<sup>18</sup> ? » Il est donc évident qu'en juin-juillet 1861, Wagner s'est fait prier pour accepter l'invitation de Liszt, citée dans le fragment.

Enfin, l'hypothèse faisant de Blandine la destinataire du fragment se trouve renforcée par une série de remarques qui parsèment les lettres échangées à cette époque entre Liszt et la jeune femme. Plusieurs passages insistent en effet sur les commissions confiées par Liszt à sa fille en cette période particulière, où il vient de quitter Paris après avoir vécu quelques semaines auprès d'elle. Ainsi lui écrit-il le 14 juin 1861 : « Comme de coutume, je vous charge encore de quantité de commissions<sup>19</sup>. » À quoi Blandine lui répond le 19 juin : « Je n'oublierai aucune de vos recommandations, et je tâcherai de me rendre digne de ma dignité et de bien remplir ma mission de Commission. Je suis si heureuse que vous me donniez un peu de besogne ; être occupée par vous est un délice<sup>20</sup>. » Liszt lui témoigne sa gratitude le 2 juillet : « Merci, très chère Blandine, de tous vos talents de "Conseiller de Commissions", que vous employez si bien à mon profit<sup>21</sup>. » C'est cette lettre du 2 juillet qui pourrait être complétée de façon cohérente par le fragment énigmatique. En effet, elle contient un (premier) P. S. confiant déjà à Blandine le soin de transmettre toute une série de partitions à des musiciens, amis de Liszt, vivant à Paris. L'enchaînement se présenterait ainsi :

« P.S. - Les partitions pour Rossini, Poniatowski, Kreutzer, Lacombe ont été expédiées à l'adresse d'Émile<sup>22</sup>. Vous voudrez bien vous charger de les faire parvenir à qui de droit<sup>23</sup>. »  
« 2d P. S.

---

<sup>16</sup> Lettre citée dans LACANT-LIÉBERT, *op. cit.*, 2013, p. 526. Wagner est occupé par la préparation de la représentation de *Tristan* à Karlsruhe à la fin de l'été.

<sup>17</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 289.

<sup>18</sup> LACANT-LIÉBERT, *op. cit.*, 2013, p. 526 : lettre de Wagner à Agnès Street-Klindworth, dans *RWSB, XIV, p. 35* [= Richard Wagner, *Sämtliche Briefe*], Sven FRIEDRICH (éd.), Digitale Bibliothek, 107, Directmedia Publishing, Berlin, 2004. Cette phrase de Wagner prouve qu'Agnès ne se trouvait pas à Paris en mai-juin-juillet 1861. Elle était installée à Bruxelles, où Liszt était allé la voir à l'occasion de son propre séjour à Paris en mai. Elle ne peut donc pas être la destinataire du fragment, même si elle était impliquée dans un échange de lettres entre Liszt, Wagner et elle-même au sujet de cette invitation.

<sup>19</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.* 1936, p. 274. Une longue liste de commissions suit cette annonce.

<sup>20</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 278.

<sup>21</sup> D. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 283.

<sup>22</sup> L'adresse d'Émile Ollivier, 29, rue Saint-Guillaume à Paris, est bien entendu aussi celle de sa femme Blandine.

<sup>23</sup> E. OLLIVIER, *op. cit.*, 1936, p. 284.



Soyez assez bonne pour faire savoir à d'Ortigue [sic] que la Partition des Quatuors de Beethoven ne paraîtra que dans six semaines. Je les lui offrirai aussitôt leur publication et en attendant lui envoie par votre intermédiaire les Trios qui se trouvent dans le même paquet que mes partitions des Poèmes symphoniques dont je l'ai dispensé, ne sachant pas s'ils lui seraient agréable [sic].

J'écrirai demain à Wagner pour lui rappeler sa promesse de venir à Weimar [sic] au commencement d'Aout. »

### ***Recherches sur les œuvres musicales citées dans le fragment.***

Une fois résolue la question de la date et de la destinataire la lettre, il restait à identifier les œuvres musicales citées dans le fragment. Cela, à la fois pour vérifier, au moyen de ces indices complémentaires, la datation de la lettre, et pour fournir un éclairage sur le travail musical de Liszt à cette époque. Celui-ci, comme c'est normal dans une lettre adressée à un destinataire au courant du contexte, désigne sous une forme laconique trois sortes d'œuvres : la « partition des quatuors de Beethoven », des « Trios » et les « partitions de [ses] poèmes symphoniques ». Des recherches ont été nécessaires pour résoudre les nouvelles énigmes posées par ces dénominations allusives.

Pour les poèmes symphoniques dont Liszt envoie la partition à Blandine, sans toutefois les destiner à Joseph d'Ortigue, j'ai pu trouver des indices extérieurs qui m'ont mise sur la voie de leur identification. On lit à plusieurs reprises, dans la correspondance de Liszt à cette période, des allusions plus ou moins claires à un travail de mise au point concernant la publication de ses derniers poèmes symphoniques. Ainsi, dès l'année précédente, le 17 juillet 1860, Liszt écrivait-il à Wagner : « Au mois d'octobre paraîtront chez Härtel les deux derniers des 12 poèmes symphoniques, *Hamlet* et *La Bataille des Huns*<sup>24</sup>. » L'hiver suivant, ces œuvres réapparaissent parmi les préoccupations de Liszt dans sa lettre à Carolyne datée du 15 janvier 1861. Il se dit accablé par de lourdes tâches éditoriales : « j'ai à préparer le *Faust* pour l'impression [...] les Härtel me faisant trop attendre pour la publication du *Hamlet* et de la *Hunnenschlacht* qu'ils gardent dans leurs archives depuis le mois de Juin [1860], j'ai préféré prendre Schubert pour le moment<sup>25</sup> ». Donc, les deux poèmes symphoniques *Hamlet*<sup>26</sup> et *La Bataille des Huns* (*Hunnenschlacht*)<sup>27</sup> sont toujours en attente d'impression en janvier 1861. La question ne semble toujours pas réglée le 26 février de la même année, selon la plainte adressée par Liszt à Carolyne à cette date : « Pendant 8 jours encore j'ai des épreuves, copies et arrangements à faire. C'est une besogne interminable, et qui m'excède<sup>28</sup>. » Une autre allusion encore à des poèmes symphoniques se découvre dans la lettre à Carolyne du 6 mars 1861 : « Je vous ai dit que le *Faust* et les deux épisodes du *Faust* de Lenau allaient

---

<sup>24</sup> LACANT-LIÉBERT, *op. cit.*, 2013, p. 497, lettre n° 337.

<sup>25</sup> LA MARA, *op. cit.*, V, 1900, p. 123.

<sup>26</sup> *Hamlet*, poème symphonique n° 10, S. 104, composé en 1858.

<sup>27</sup> *La Bataille des Huns*, poème symphonique n° 11, S. 105, composé en 1856-1857.

<sup>28</sup> LA MARA, *op. cit.*, V, 1900, p. 135.

s'imprimer. C'est Schuberth qui les publie, et Kahnt se charge des chœurs de *Prométhée*<sup>29</sup>, qui paraîtront aussi en été. [...] À la fin de cette semaine, tout ce paquet sera expédié pour Leipzig<sup>30</sup>. » Enfin, on lit sous la plume de Liszt, le 6 juillet 1861, soit quatre jours après la date probable du fragment, cette information adressée à Carolyne : « je lui [Rossini] ai envoyé mon *Dante*, et quelques autres de mes poèmes symphoniques<sup>31</sup>. » Il paraît pertinent de rapprocher cette indication de celle contenue dans le PS de la lettre à Blandine du 2 juillet : « Les partitions pour Rossini, [...] ont été expédiées à l'adresse d'Émile<sup>32</sup>. » Et de placer là le « second P. S. », qui évoque « le même paquet que mes partitions des Poèmes symphoniques ».

Les poèmes symphoniques évoqués dans le fragment pourraient donc être, selon ces indices, *Hamlet* et *Hunnenschlacht*, dont Blandine est chargée de remettre les partitions à Rossini, qui se trouve lui aussi à Paris à cette époque. Un bémol cependant. Le 7 juillet Liszt écrit en effet à Blandine : « Pour la reliure des poèmes symphoniques en l'honneur de Wagner, j'attends que les Lambins Härtel aient publié les deux derniers de cette série de douze (*Hamlet* et *Hunnenschlacht*)<sup>33</sup>. » Il s'agit bien des deux poèmes symphoniques que j'ai identifiés, mais si ceux-ci n'ont pas encore paru le 7 juillet, que contient le « paquet » envoyé par Liszt à l'intention de Rossini ? Selon ce dernier indice, évoquant le retard de la publication de *Hamlet* et du *Hunnenschlacht*, il conviendrait de rapprocher l'expression « mes partitions des Poèmes symphoniques », contenue dans la lettre à Blandine du 2 juillet, de celle que Liszt utilise en écrivant à Carolyne le 6 juillet : « je lui ai envoyé quelques autres de mes poèmes symphoniques<sup>34</sup> » : il s'agirait alors de l'envoi par Liszt à Rossini, par l'intermédiaire de Blandine, de seulement certains parmi les dix autres poèmes symphoniques déjà édités, et ce ne seraient pas *Hamlet* et *Hunnenschlacht*, dont la parution est retardée, qui seraient évoqués dans le fragment. À moins d'imaginer que Liszt envoie à Rossini des partitions manuscrites. La question des poèmes symphoniques n'a donc pas trouvé, finalement, de réponse certaine.

Restaient deux points plus difficiles encore à élucider : quels sont les « trios » (de Liszt ? de Beethoven ?) et les « quatuors de Beethoven » destinés à d'Ortigue ? Pour les trios, qui constituent vraisemblablement des œuvres de Liszt, puisqu'ils sont cités à côté de [ses] *Poèmes symphoniques*, je n'ai trouvé aucun éclaircissement.

Pour les quatuors en revanche, l'élucidation a été possible grâce à un indice fourni dans une lettre datant de l'hiver précédent, la lettre de Liszt à Carolyne du 15 janvier 1861 déjà citée<sup>35</sup>. On y lit : « et j'ai en surplus les quatuors de Beethoven pour Holle. » Liszt aurait donc entrepris – ou poursuivi –, durant l'hiver

---

<sup>29</sup> *Prométhée*, poème symphonique n°5, S 99, 2<sup>ème</sup> version, composé en 1855. La maison Breitkopf & Härtel est à Leipzig.

<sup>30</sup> LA MARA, *op. cit.*, V, 1900, p. 137-138.

<sup>31</sup> LA MARA, *op. cit.*, V, 1900, p. 199.

<sup>32</sup> Voir ci-dessus le premier P. S. dans la lettre intégrale reconstituée (figurant dans OLLIVIER, *op. cit.*, 1836, p. 284 : lettre de Liszt à Blandine, 7 juillet 1861).

<sup>33</sup> OLLIVIER, *op. cit.*, 1836, p. 288.

<sup>34</sup> Voir ci-dessus la note sur *Prométhée*.

<sup>35</sup> LA MARA, *op. cit.*, V, 1900, p. 123.

1861, une publication des partitions des quatuors de Beethoven. Et il en aurait destiné un exemplaire à d'Ortigue lors de la parution, annoncée pour le milieu du mois d'août 1861, si le fragment date bien du 2 juillet de cette année : « [la Partition des Quatuors de Beethoven ne paraîtra que dans six semaines](#) ». C'est grâce à cette lettre à Carolyne que j'ai pu identifier l'éditeur de ces quatuors : il s'agit d'un éditeur allemand peu connu en France, Louis Holle<sup>36</sup>. Celui-ci dirigeait à Wolfenbüttel, petite ville située près de Braunschweig, en Basse-Saxe, une maison d'édition fondée en 1821 par C. H. Hartman<sup>37</sup>, et qui avait été rachetée pour lui en 1837 par sa mère, la veuve Auguste Holle. Les publications de cette maison concernaient essentiellement la musique pour piano, et les éditions intégrales de certains musiciens<sup>38</sup>. À partir de 1857, Holle publie une *Œuvre intégrale de L. von Beethoven*, intitulée en allemand *L. van Beethoven's sämtliche Compositionen*, édition supervisée par le « Dr Franz Liszt »<sup>39</sup>.



Annnonce de la maison d'édition L. Holle dans la *Neue Zeitschrift für Musik*, octobre 1857.

Il est donc tout à fait probable qu'en juillet 1861, Liszt voie enfin l'aboutissement de cette édition qui contiendrait les quatuors de Beethoven, auxquels il venait de consacrer des mois de travail. J'ai eu confirmation de l'existence et du contenu de cette publication réalisée par Holle, grâce à l'information que m'a gracieusement fournie madame Zsuzsanna Domokos, directrice du Musée Liszt de Budapest : « Ce sont les quatuors à corde de Beethoven originaux, sans transcriptions par Liszt. Liszt est nommé comme l'éditeur de la partition »<sup>40</sup>.

<sup>36</sup> Gottfried Friedrich *Ludwig* HOLLE (? – 1874).

<sup>37</sup> C. H. HARTMAN (1797-1840), éditeur de musique à Wolfenbüttel.

<sup>38</sup> <<https://imslp.org/wiki/Holle>> [consulté le 15/01/2021].

<sup>39</sup> La reproduction de l'annonce publicitaire figure dans l'article de Peter JOST consultable en ligne à l'adresse : <<https://www.henle.de/blog/en/2020/05/18/beethoven-complete-part-2-from-the-old-to-the-new-complete-edition/>> "Beethoven Complete" – part 2: *from the Old to the New Complete Edition* Posted on May 18, 2020 by Peter Jost >(page consultée le 15/01/2021).

<sup>40</sup> Mail du 21 janvier 2021.

### ***Conclusion. La lettre intégrant ce fragment.***

Les quelques lignes du fragment « 2<sup>d</sup> P.S. », resté mystérieux jusqu'à présent, peuvent donc trouver une attribution et une datation précises : il s'agirait de la cinquième et dernière page d'une lettre adressée par Liszt depuis Weimar à sa fille Blandine, alors épouse d'Émile Ollivier, demeurant à Paris, en date du 2 juillet 1861. Les quatre autres pages (p. 1 à 4) de cette lettre figurent dans l'édition de la *Correspondance de Franz Liszt et de sa fille Madame Émile Ollivier* publiée chez Grasset en 1836, p. 283-284. Voici la lettre restituée dans sa forme intégrale<sup>41</sup> :

2 juillet 1861

Très chère Blandine,

Je reçois à l'instant quelques lignes de remerciements de M. de Mofras qui me dit : « J'ai causé une heure avec M<sup>me</sup> Ollivier ; elle va bien, et il est impossible d'être plus intelligente, plus sympathique, plus vous-même. »

Ce compliment trop flatteur pour moi ne vous déplaira pas, j'imagine, vu l'exagération de la bonne opinion que vous avez de moi.

Cosette et Hans ont passé trois ou quatre jours à Weimar, et je les ai conduits jusqu'à Ratisbonne. Chemin faisant nous avons admiré la cathédrale de Bamberg, les monuments de Nuremberg. Samedi 22 juin, nous nous sommes quittés à la Walhalla (près de Ratisbonne), d'où elle a pris la route de Munich et Reichenhall. Sa santé est assez remise et j'espère que la cure de Reichenhall la consolidera entièrement. Par malheur cette cure devra s'étendre à deux mois, de manière qu'elle ne pourra pas venir ici au commencement d'août. Vous n'y trouverez que Hans que j'ai prié de diriger ma symphonie de *Faust*.

Je m'associe de cœur très particulièrement aux félicitations générales qui reviennent à « l'orateur de la liberté » - titre très bien trouvé par Émile de Girardin. À mon grand regret Cosette ne m'a pas apporté le numéro du *Moniteur* qui contient le discours d'Ollivier, mais je le demanderai au Vicomte Des Méloizes<sup>42</sup>.

Merci, très chère Blandine, de tous vos talents de « Conseiller de Commissions », que vous employez si bien à mon profit. La reliure pour M<sup>me</sup> de Metternich sera du superfin, je n'en doute pas, et je vous enverrai à la fin de la semaine une lettre de change de 200 francs pour acquitter la souscription Lamartine, et quelques autres petites dépenses que vous avez faites pour moi. Ma brochure sur *Lohengrin* sera remise au Consul de France de Leipzig, pour M. E. Saint-Chaffray. Quant à la lettre de Genève, je la laisserai provisoirement sans réponse, ne sachant trop comment m'y prendre pour signifier aux gens qui je suis. D'ordinaire ces sortes d'entreprises à titres pompeux, comme « Histoire Générale des Illustrations et Sommités des Lettres, Sciences et Arts », etc... tournent volontiers à la carotte, et se terminent en queue de poisson.

La photographie de l'Empereur m'a fait un extrême plaisir, et j'attends la vôtre avec vive impatience.

---

<sup>41</sup> Je reproduis la lettre telle qu'elle figure dans l'édition de D. OLLIVIER, *op. cit.*, p. 283-284, avec les notes originales.

<sup>42</sup> Chargé des affaires de France à Weimar [note de D. Ollivier].

Je vous adresserai dans quelques jours vos lettres d'invitation pour la *Tonkünstler-Versammlung*. Les concerts sont fixés au 5, 6 et 7 août. Nous avons ici les oreilles encore pleines d'un *Sänger-Fest* qui a fort bien réussi et dont j'ai suivi durant trois jours toutes les évolutions musicales et péripatéticiennes, que je vous raconterai plus en détail à notre revoir.

À bientôt donc, très chère, et très à vous.

Voici l'adresse de Cosette :

27, Herzog Georgenstrasse  
bei Witwe Schwaizer  
2 Treppen  
Reichenhall.  
(Haute-Bavière)

Mes plus tendres respects à ma mère.

P.S. - Les partitions pour Rossini, Poniatowski<sup>43</sup>, Kreutzer, Lacombe ont été expédiées à l'adresse d'Émile. Vous voudrez bien vous charger de les faire parvenir à qui de droit.

2d P. S<sup>44</sup>.

Soyez assez bonne pour faire savoir à d'Ortigue que la Partition des Quatuors de Beethoven<sup>45</sup> ne paraîtra que dans six semaines. Je les lui offrirai aussitôt leur publication et en attendant lui envoie par votre intermédiaire les Trios<sup>46</sup> qui se trouvent dans le même paquet que mes partitions des Poèmes symphoniques<sup>47</sup> dont je l'ai dispensé, ne sachant pas s'ils lui seraient agréables.

J'écrirai demain à Wagner pour lui rappeler sa promesse de venir à Weimar au commencement d'Août.

À vous,

FL

---

<sup>43</sup> Prince Joseph Poniatowski, diplomate, homme politique, compositeur. Après avoir reçu les lettres de Grande naturalisation ; il devint en 1855 sénateur de l'Empire Français (1816-1873). [Note de D. Ollivier].

<sup>44</sup> Dans cette transcription du fragment, par souci d'harmonisation avec l'édition de D. Ollivier, je corrige les quelques négligences orthographiques de Liszt. Les notes sont ici les miennes.

<sup>45</sup> Les quatuors de Beethoven font partie de la publication entreprise à partir de 1857, par l'éditeur allemand Louis Holle à Wolfenbüttel (Basse-Saxe), de l'*Œuvre intégrale de L. von Beethoven en 25 à 30 volumes*, supervisée par le « Dr Franz Liszt ».

<sup>46</sup> Je n'ai pas pu identifier ces compositions de Liszt.

<sup>47</sup> Les deux derniers poèmes symphoniques de Liszt, sont *Hamlet* et *La Bataille des Huns*. Mais comme leur parution chez Breitkopf & Härtel tarde encore à cette date, il pourrait s'agir d'autres poèmes symphoniques de Liszt parmi les dix premiers déjà édités.

### *Investigations à poursuivre.*

Il serait intéressant de découvrir quels sont les trios envoyés par Liszt à Joseph d'Ortigue début juillet 1861, et pourquoi il destine à cet ami parisien l'édition des quatuors de Beethoven qu'il a supervisée chez l'éditeur allemand Ludwig Holle. L'identification précise des poèmes symphoniques envoyés à Rossini mériterait, elle aussi, d'être menée à meilleur terme, s'il se peut. Enfin, pour vérifier mon hypothèse consistant à placer l'énigmatique fragment isolé à la suite de la lettre de Liszt adressée à sa fille Blandine le 2 juillet 1861, en tant que « 2<sup>d</sup> P.S. », il conviendrait de rechercher où se trouvent actuellement les autographes de la correspondance entre Liszt et sa fille Blandine (Madame Émile Ollivier), qui ont été transcrits par Daniel Ollivier en 1936, afin de vérifier si les papiers à lettre correspondent, comme j'en ai fait la supposition<sup>48</sup>.

---

<sup>48</sup> J'ai supposé dans un premier temps que ces autographes pouvaient se trouver à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, dans le fonds d'archives consacré à Émile Ollivier. Mais j'ai appris par la suite qu'ils avaient été dispersés après leur publication par Daniel Ollivier (Charles SUTTONI, *op. cit.*, 1979, information reprise dans KNEPPER, *QIL* 7, *op. cit.*, 2008, p. 64, n. 200). On ne peut qu'espérer que leur trace soit retrouvée un jour.

## Annexe 11 – L'édition musicale à Paris vue à travers les lettres de Franz Liszt à Lambert Massart (1837-1840)<sup>1</sup>

Les lettres adressées par Liszt à Lambert Massart entre 1837 et 1840, riches à plus d'un titre, présentent un intérêt particulier pour tout ce qui touche à l'édition musicale parisienne. Leur publication par Jacques Vier en 1950<sup>2</sup>, présentait des lacunes et des erreurs, que je corrige ici. Je me suis proposé d'esquisser, à partir de mon travail de ré-établissement du texte et de la documentation rassemblée, le tableau de l'édition musicale à Paris tel qu'il ressort de ces lettres, en ces années centrales de la Monarchie de Juillet (1830-1848).

Je me suis appuyée sur les travaux menés sur ce sujet par Anik Devriès(-Lesure) et François Lesure<sup>3</sup>, par Sandrine Thieffry<sup>4</sup>, et par Cécile Reynaud<sup>5</sup>. Les informations fournies dans leurs publications permettent d'éclairer les attentes de Liszt concernant l'édition de ses œuvres et de dresser un panorama de l'édition musicale parisienne tel qu'on l'aperçoit, de façon concrète, à travers les huit lettres du corpus retenu<sup>6</sup>.

### 1. Les données concrètes fournies par les lettres

Sur les huit lettres de ce corpus, six d'entre elles (lettres 2 à 7) contiennent des demandes concernant l'édition des œuvres de Liszt à Paris, partitions pour piano mais aussi articles de journaux. Le contenu concret de ces documents est particulièrement dense. Il représente une mine d'informations sur les divers aspects de l'activité éditoriale musicale concernée : la nature des œuvres à publier et les difficultés rencontrées par Liszt (refus des éditeurs, retards), le cursus concret de l'édition d'une partition avec ses composantes techniques et économiques, l'importance grandissante de la publicité et de la presse, la liste des éditeurs parisiens et leurs spécificités, et la place particulière de Paris dans le paysage musical de

---

<sup>1</sup> Cette étude est issue de mon mémoire de master, dirigé par Márta Grabócz, intitulé *Réédition des lettres de Franz Liszt à Lambert Massart (1837-1840), un accès renouvelé à la connaissance du monde de l'édition musicale à Paris sous la Monarchie de Juillet*, soutenu à l'université de Strasbourg le 18 juin 2014 (chapitre remanié).

<sup>2</sup> VIER, *Franz Liszt. L'artiste. Le clerc. Documents inédits*, Paris, Le Cèdre, 1950.

<sup>3</sup> ANIK DEVRIÈS-LESURE, *L'édition musicale dans la presse parisienne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Catalogue des annonces*, Paris, CNRS éditions, 2005 ; « Un siècle d'implantation allemande en France dans l'édition musicale (1760-1860) », dans H. E. BÖDEKER, P. VEIT, M. WERNER (éd.), *Le Concert et son public. Mutations de la vie musicale en Europe de 1780 à 1914 (France, Allemagne, Angleterre)*, Éd. Maison des sciences de l'homme, Paris, 2002, p. 25-45 ; « Paris et la dissémination des éditions musicales entre 1700 et 1830 », dans *Revue de Musicologie*, 1998, 84/2, p. 293-298. ANIK DEVRIÈS et FRANÇOIS LESURE, *Dictionnaire des éditeurs de musique français*, vol. 2, de 1820 à 1914, publié avec le concours de la SACEM, Éditions Minkoff, Genève, 1988.

<sup>4</sup> THIEFFRY, Sandrine, « Franz Liszt et le monde de l'édition musicale : l'exemple de la maison Schott de Mayence », in *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 307-337. Voir en particulier le paragraphe : « Les exigences éditoriales de Franz Liszt » p. 316-320.

<sup>5</sup> REYNAUD, Cécile, « Le dépôt légal des œuvres de Liszt à la Bibliothèque royale et au conservatoire de musique » (1825-1840), dans *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Vrin, Paris, 2012, p. 297-306. Voir en particulier les tableaux p. 303-305.

<sup>6</sup> Voir l'intégralité de ces lettres, écrites de mai 1837 à août 1840, dans le chapitre 2. 3 de ma thèse.



cette période (ces deux derniers points, plus généraux, seront développés plus bas dans des développements séparés).

## 1. 1. Les œuvres à éditer : identification et résultats problématiques

### 1. 1. 1. Imprécision dans les lettres : problèmes d'identification et de datation

Concernant les œuvres à publier, Liszt les énumère assez méthodiquement dans ses lettres. On y trouve au total, sur une période de deux ans et demi environ<sup>7</sup>, plus d'une vingtaine d'œuvres musicales citées, et sept ou huit articles. Ce chiffre est très approximatif, parce que les titres (tantôt très précis, tantôt allusifs) peuvent recouvrir un nombre extrêmement variable de morceaux, et que certaines œuvres reviennent fréquemment sur le tapis, les négociations avec les éditeurs n'aboutissant pas. Cette liste présente diverses difficultés : les titres que Liszt utilise ne sont pas toujours explicites ni définitifs, ce qui entraîne des problèmes pour l'identification des œuvres concernées. Par exemple, si l'on reconnaît facilement dans « le morceau de la princesse » ou « le morceau monstre », l'œuvre qui sera finalement intitulée *Hexaméron*, il n'en va pas de même pour les différentes « Études » qualifiées uniquement par un nombre (« les douze Études » lettre 6), pour certains *Lieder* (« sept mélodies de Schubert » lettre 3), et surtout pour l'*Album d'un voyageur*, « première » ou « deuxième année »<sup>8</sup> (lettre 6), dont le contenu a suscité nombre d'argumentations complexes parmi les chercheurs lisztien<sup>9</sup>.

Quant à établir le résultat des démarches de Liszt, à savoir quand et par qui les œuvres citées ont été publiées en France, cela aussi rencontre des difficultés. En effet, les tableaux établis depuis quelques années restent lacunaires et d'une utilisation compliquée. Le *Grove* online n'indique que la ville et la date de l'édition princeps, sans nom d'éditeur, et Paris y est souvent omis ; l'ouvrage de Cécile Reynaud<sup>10</sup> vient de combler en grande partie cette lacune, mais des zones d'ombre subsistent. Si l'on possédait les lettres de Massart répondant aux demandes de Liszt, ces problèmes trouveraient certainement leur solution, mais elles n'ont malheureusement pas été conservées. Mon présent travail n'a donc finalement pas eu pour objectif de déterminer avec précision et certitude les résultats de ces demandes de Liszt ; j'indiquerai simplement en note les publications attestées, quand elles sont disponibles<sup>11</sup>.

---

<sup>7</sup> Période s'étendant du printemps 1837 à la fin de l'été 1839.

<sup>8</sup> VIER, *op. cit.*, p. 50.

<sup>9</sup> Sur ce sujet, voir en particulier les deux articles de György KROÓ, *op. cit.*, 1992, p. 405-426 ; « La ligne intérieure », the Years of Transformation and the « Album d'un voyageur », dans *Studia Musicologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, T.28, Fasc.1/4, (1986), p. 249-260. J. BELLAS et S. GUT (dans *Correspondance Liszt-d'Agoult* p. 345, n.3) proposent une solution mettant un point final aux hypothèses précédentes, trop longues à expliquer ici.

<sup>10</sup> REYNAUD, *op. cit.*, 2012.

<sup>11</sup> La date de la publication en France et le nom de l'éditeur n'ont pas pu être trouvés pour deux œuvres : l'*Hexaméron* et les *Nuits d'été au Pansilippe* ; et pour deux autres, les informations trouvées comportent des obscurités : les *Soirées musicales de Rossini* et les *Six études d'après Paganini* (voir les notes correspondantes).



### 1. 1. 2. Listes fournies par les lettres

Suivre pas à pas, à travers les six lettres concernées, le cheminement parfois chaotique des demandes que Liszt adresse à Massart pour l'édition de ses œuvres, serait une démarche intéressante, mais la place manque pour l'exposer ici. Il suffira, pour dessiner une image concrète des projets de Liszt, d'énumérer les œuvres en question, en suivant leur ordre d'apparition dans les lettres et en reprenant sa terminologie.

Pour les œuvres musicales, on trouve (parfois sous des appellations diverses) les œuvres suivantes. Trois *Symphonies de Beethoven*, partition de piano : *Symphonie en ut mineur*, *Symphonie en la*, *Symphonie pastorale*<sup>12</sup>, (celle en *la*, disparaîtra du projet) ; *Sept mélodies de Schubert* transcrites pour piano seul<sup>13</sup> ; *Morceau de concert*, grandes variations de Bravura<sup>14</sup> par Mrs Thalberg, Pixis, Chopin, etc. (ou : « le morceau de la princesse Belgiojoso », le « monstre », l'*Hexaméron*) ; deux *ouvertures de Berlioz* (*Les Francs Juges* et *Le Roi Lear*), partition de piano<sup>15</sup> ; quatre mélodies supplémentaires [de Schubert]<sup>12</sup>: *La Religieuse*, *Marguerite*, *La Rose* et une autre petite ; *Les Soirées musicales de Rossini*, arrangement pour piano (ou « les soirées musicales »)<sup>16</sup> ; le *Galop chromatique à deux et à quatre mains*<sup>17</sup> ; « deux ouvrages (*Impressions et Poésies*) suite et complément de l'*Album d'un voyageur* » (complément aux « quatre autres morceaux suisses »)<sup>18</sup> ; les *Nuits d'été au Pausilippe* (3 numéros [...]) d'après Donizetti<sup>19</sup> ; Les 12 *Études*<sup>20</sup> ; les 6 [*Études*]d'après Paganini<sup>21</sup> ; les 25 (*études mélodiques*) d'après Schubert<sup>22</sup>.

---

<sup>12</sup> La *Symphonie n°5 en ut mineur* et la *Symphonie n°6 Pastorale en fa majeur*, partition de piano, sont éditées par Breitkopf et Härtel à Leipzig en 1839. En France, elles le seront par Richault en 1840. (Sources : GUT-BELLAS, p. 1287 ; THIEFFRY, *op. cit.*, 2012, p. 316, n. 32)

<sup>13</sup> 12 *Lieder de Schubert* (LW A42, comprenant les sept de la lettre 2 et les quatre de la lettre 3, seront édités par Richault en 1838 (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 305).

<sup>14</sup> Une version pour piano et orchestre des *Grandes variations de concert sur un thème des Puritains* (LW H5) sont publiées par Troupenas vraisemblablement en 1839 (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304). Je n'ai pas trouvé la date de publication en France de la version pour piano de ce morceau, aussi intitulé *Hexaméron* ; A. Walker signale sa publication à Vienne par Haslinger en 1839 (*op. cit.*, p. 250).

<sup>15</sup> Liszt ne charge pas Massart, mais Berlioz, de la publication de ces morceaux. L'*Ouverture des Francs Juges*, Berlioz-Liszt sera publiée par Richault en 1845, Catalogue n° 5335. (Source : site IMSLP, Bibliothèque de musique en ligne de Petrucci) ; celle du *Roi Lear* ne connaîtra sa première édition qu'en 1987 (Source : « La Grande Fantaisie sur des thèmes du *Lélio* de Berlioz », dans *Liszt et la France, Musique, culture et société dans l'Europe du XIXème siècle*, sous la direction de Malou HAINE et Nicolas DUFETEL, Paris, Vrin, 2012, p. 417).

<sup>16</sup> Schonenberger publiera *Six amusements pour le piano sur les motifs italiens* (LW A47). Cette œuvre porte des titres variés : *Soirées Musicales* de Rossini, *Six Amusements pour piano*, ou encore *Soirées Italiennes* (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 302 et 304) ; or l'ouvrage de C. Reynaud présente une incohérence à propos de la date de parution : en février 1839 p. 302, en 1840, p. 304. De plus, le Grove indique que cette œuvre a été publiée par Troupenas en 1842.

<sup>17</sup> Le *Grand galop chromatique* pour le piano (LW A43) sera édité par B. Latte en 1838. (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304).

<sup>18</sup> Bernard Latte publiera en 1840 l'*Album d'un voyageur, 2<sup>e</sup> Année, Suisse* (LW A40b). (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304). On trouve dans l'ouvrage de Huré-Knepper les précisions suivantes : cette œuvre se trouve citée dans une lettre à Schumann de mai 1838, où « Par « une demi-douzaine de *Fantasierstücke* (*Impressions et poèmes*), Liszt fait allusion au premier fascicule de six numéros de l'*Album d'un voyageur* (1835-1836, S. 156) intitulé *Impressions et poésies* (le *Lac de Wallenstadt*, *Oberman*, etc.) (HURÉ-KNEPPER, p. 97, n. 3).

<sup>19</sup> Les *Nuits d'été à Pausilippe, Trois amusements sur des motifs de Donizetti*, n° 1, *Il barcaruolo*, barcarolle, n° 2, *L'alito di Bice*, nocturne, n° 3, *La torre di Biasone*, chanson, seront publiées à Mayence par Schott en 1839 (THIEFFRY, *op. cit.*, 2012, p. 333). Je n'ai pas trouvé les références de l'édition française.

<sup>20</sup> Les *Douze études d'exécution transcendante* (LW A52) seront éditées par Schonenberger en 1840 (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304). On trouve dans l'ouvrage de Huré-Knepper les précisions suivantes : « Les *Études* sont les 24 *Grandes*

Les œuvres littéraires, c'est-à-dire les articles destinés à des revues, sont, quant à elles, moins nombreuses ; elles sont parfois encore moins identifiables, car Liszt les désigne de façon très peu précise. Une première fois (lettre 3, de Bellagio, octobre 1837), il fait allusion à « deux articles de critique [destinés à la *Gazette musicale* de Schlésinger], le premier sur Schumann<sup>23</sup> et l'autre sur Alkan<sup>24</sup> » ; dans la lettre 4 (Milan, février 1838), il en cite trois autres : « Dites-moi aussi si Schlésinger a publié dans son journal la *Lettre d'un Bachelier* sur mon séjour à Nohant (chez G. Sand)<sup>25</sup>. Quand vous le verrez, dites-lui que j'en ai deux autres toutes prêtes<sup>26</sup>. » Dans la lettre 6 (de Rome, 1<sup>er</sup> mars 1839), il revient sur un article évoqué précédemment : « Ne vous donnez pas par trop de mal pour la *Lettre du Bachelier*<sup>27</sup> [...] pour l'*Artiste*, elle me semble parfaitement de mise. » Enfin, dans la lettre 7 (de Lucques, 28 août 1839), qui parle uniquement de textes à éditer et non de partitions, on trouve les indications suivantes : « voici toujours deux lettres que je vous adresse par l'intermédiaire de L'*Artiste* probablement, [...] priez [Jules Janin] de se charger de nouveau de ces deux articles<sup>28</sup>. L'esquisse biographique de Bartolini me paraît une des meilleures choses que j'aie envoyées, sinon la meilleure<sup>29</sup>. » Cette phrase ne permet pas comprendre

---

*Études* que Liszt composait alors fin 1837 [...]. Il n'en écrivit que 12 (S. 137). [...] Elles furent remaniées en 1851 pour constituer les célèbres *Études d'exécution transcendante*, (S 139) » (HURÉ-KNEPPER, p. 94 n.1).

<sup>21</sup> Les *Grandes études d'après Paganini* sont publiées en 1838, selon GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1281. Mais le *Grove* online indique que les 6 *Études d'exécution transcendantes d'après Paganini* (A52) ont été éditées à Paris par Schonenberger en 1840. D'après Vier, p.50, n.8 « Les *Six études d'après Paganini* comprennent : 1 - *Preludio* ; 2 - *Es dur* ; 3 - *La Campanella* ; 4 - *E dur. Vivo* ; 5 - *E dur Allegretto* ; 6 - *A moll* ».

<sup>22</sup> C'est Richault qui publiera en 1840 *Le Voyage d'hiver*, 25 mélodies transcrites pour piano seul (LW A50). (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304).

<sup>23</sup> Article publié dans la *Revue et gazette musicale* du 12 novembre 1837 sur les *Impromptus* op. 5, la *Sonate n°1 en fa dièse mineur*, op. 11, et le *Concerto sans orchestre (Sonate n°3 en fa mineur op. 24)* de Schumann. (HURÉ-KNEPPER, p. 96, note 1 sur Schumann, lettre de mai 1838, p. 247-253).

<sup>24</sup> Article paru dans la *Gazette musicale* du 22 octobre 1837 (HURÉ-KNEPPER, p. 94 ; STRICKER, *F.L.A.S, op. cit.*, 1995, p. 243-246).

<sup>25</sup> Note de Vier : « La lettre du Bachelier ès musique, sur le séjour que Liszt et la Comtesse d'Agoult avaient fait à Nohant, dans la première moitié de l'année 1837, parut dans la *Gazette musicale* du 11 février 1838 ». (p. 42, n. 6). Cette datation est contredite par R. STRICKER : la lettre II (*F.L.A.S, op. cit.*, 1995, p. 69-82), adressée « À un poète voyageur, à M. George Sand », datée de Paris, 1837, aurait été, selon lui, publiée le 12 février 1836 (p. 397, n. II, 1) ; de toute évidence, il y a une erreur dans cette indication de R. Stricker, qui contient une incompatibilité de dates. Vier semble donc plus fiable ici.

<sup>26</sup> Les « deux autres » seraient selon VIER (ibid.), la lettre à Louis de Ronchard, qui paraîtra le 25 mars suivant, texte qui correspond, à deux jours près, à la *Lettre d'un bachelier ès musique* IV, écrite dès septembre 1837 et publiée le 23 mars 1838 (d'après STRICKER, *F.L.A.S, op. cit.*, 1995, p. 93-100, et p. 398, n. 1) ; et la lettre sur la Scala, publiée le 27 mai, toujours dans la *Gazette musicale*. Il faut supposer que Liszt aura post daté son texte, car la lettre VI, intitulée *La Scala*, est datée de Milan, le 10 mars 1838, c'est-à-dire après la lettre où Liszt l'annonce comme « prête » à Massart, et publiée, d'après lui aussi, le 27 mai (d'après STRICKER, *F.L.A.S, op. cit.*, 1995, p. 107-116, et ; 398, n. 1).

<sup>27</sup> « La lettre du Bachelier » : d'après VIER, « Il s'agit ici de la lettre sur « Venise », qui parut en quatre feuillets dans la revue l'*Artiste* aux dates suivantes : 16 juin 1839, 30 juin 1839, 28 juillet 1839, 11 août 1839. » (*op. cit.*, p. 52, n. 13). Mais R. STRICKER, (*op. cit.*, lettre XII, p. 158-184), signale « cinq épisodes », rajoutant la date du 4 août. (p. 401, n. 19).

<sup>28</sup> Vier note : « Il ne semble pas que ces lettres aient jamais paru. » (p. 56, n. 3). Il ne peut pas s'agir, en effet, des lettres déjà publiées par l'*Artiste* sur *Venise* entre le 16 juin et le 11 août 1839 (STRICKER, *F.L.A.S, op. cit.*, 1995, lettre XII en quatre parties, p. 158-184).

<sup>29</sup> « L'*Artiste* ne publia que le récit d'une visite à l'atelier de Bartolini, qui forme la conclusion de l'article *Florence et Gênes*, 3 novembre 1839 » (Note de VIER, p. 56, n. 5) ; c'est dans STRICKER, *F.L.A.S, op. cit.*, 1995, la lettre XIV, p. 190-198.

clairement si la biographie est intégrée dans l'un des deux articles (hypothèse la plus vraisemblable, s'il s'agit bien de l'article unique à double sujet sur *Gênes et Florence*), ou si elle en constitue un troisième.

Les lettres de Liszt à Massart constituent donc une base de données importante pour situer les œuvres de Liszt dans le contexte de leur production.

## **1. 2. Processus de l'édition musicale : dimension matérielle, dimension sociale**

### ***1. 2. 1. Aspect matériel : du manuscrit à la partition imprimée***

Sur le cursus à suivre pour l'édition d'une partition à cette époque, un travail éclairant vient aussi d'être publié récemment. Cette étude a été réalisée par Sandrine Thieffry sur la base d'extraits des lettres de Liszt à Massart telles qu'elles ont été éditées par Vier. Mais il n'y a pas lieu de revenir ici sur ses résultats, car les insuffisances de l'ancienne édition portaient principalement sur des noms propres mal identifiés. La description du processus d'édition est clairement détaillée par Sandrine Thieffry, aussi bien dans ses aspects techniques que financiers. On se reportera donc utilement à son article lui-même<sup>30</sup>. Voici toutefois, en résumé, les éléments essentiels que les lettres à Massart fournissent sur le cursus technique de l'édition<sup>31</sup>. Pour qu'une partition manuscrite aboutisse à l'édition finale, imprimée plus ou moins luxueusement et dans différents formats, il faut passer par quatre étapes : d'abord la copie du manuscrit, réalisée avec soin par un professionnel, ensuite la gravure, effectuée par un technicien spécialisé, puis la relecture, confiée à un musicien averti, enfin, l'essai de la partition exécuté par un instrumentiste. Dans certains cas, la gravure peut se faire à partir d'une édition précédente, sans passer par un copiste, ce qui représente une économie de temps et d'argent. La loi française, qui considère qu'une œuvre éditée à l'étranger appartient au domaine public, permet ce piratage légal. Ce qui semble confirmé par le passage suivant de la lettre 6 (mars 1839), à propos des *Symphonies de Beethoven* : « [Les épreuves allemandes \(Leipzig, Breitkopf et Härtel\) sont extrêmement nettes et belles, de sorte qu'il n'y aura aucune difficulté pour le graveur de Paris](#) ». Mais là, on peut penser qu'il ne s'agit pas de piratage, en fait, car Liszt a pu s'entendre avec l'éditeur allemand, puisqu'il envisage d'éditer cette œuvre, dont il garde la propriété intellectuelle en France, à compte d'auteur.

### ***1. 2. 2. Aspect commercial et social : importance de la publicité pour Liszt***

Le rôle de la publicité et de la presse musicale, en plein essor à Paris durant cette période, est largement évoqué dans les lettres de Liszt à Massart. Certains éditeurs disposent davantage d'organes de publicité que d'autres, ce qui constitue à ses yeux un argument pour leur donner la préférence (voir plus bas le paragraphe sur les éditeurs). De façon générale, Liszt insiste auprès de Massart sur l'importance qu'il accorde à la visibilité, dans la capitale française, de sa production et de son évolution musicale durant ses années d'absence. Non seulement il souhaite que ses œuvres soient éditées à Paris, mais encore qu'elles

---

<sup>30</sup> Pour le détail des exigences exprimées par Liszt dans ces lettres, en particulier sur les prix et la qualité des éditions, voir l'analyse détaillée faite par THIEFFRY, *op. cit.*, 2012, p. 316-320.

<sup>31</sup> Ces indications concrètes sont fournies essentiellement par les lettres 2, 5 et 6.

donnent lieu à des annonces, et que son nom apparaisse dans la presse française, au rayonnement européen, au travers d'articles écrits par lui ou sur lui.

Ainsi, en plus d'autres remarques que je cite par ailleurs, on peut relever les recommandations suivantes. Dans la lettre 3 (Bellagio, octobre 1837), il écrit à propos du « morceau de la princesse Belgiojoso » (*l'Hexaméron*) : « Il faudra seulement avoir soin de le faire annoncer dans les journaux et de le déposer chez tous les marchands de musique importants » (l'œuvre étant publiée par la princesse à ses frais, et non par un éditeur) ; et, au sujet de ses *Symphonies de Beethoven* : « En faisant les dépenses nécessaires en prospectus et annonces (car il me faudrait faire un prospectus) et en offrant aux marchands un avantage suffisant, il me paraît indubitable que les frais seront couverts au bout de très peu de temps. » En fait, le souci de sa réputation artistique recouvre aussi celui de son intérêt financier, comme le montre aussi sa demande très précise exprimée dans la lettre 4 (Milan, février 1838) : « Je serais assez tenté de payer 15 francs par mois et de m'associer pendant deux ans (ce sont justement mes deux ans d'absence) aux compositeurs (ou prétendus tels) réunis. Écrivez-moi seulement dans votre prochaine lettre quels sont les compositeurs qui en font partie et aussi si cette société a vraiment de la publicité, de bonnes correspondances en province, à l'étranger, etc, car, je vous le répète, ce que je veux avant tout, c'est une large publicité. L'entreprise, d'après le prospectus que vous m'avez envoyé, me paraît excellente, la question est de savoir si le gérant est un homme intelligent et actif, si le système d'annonce est largement pratiqué etc... Prenez à cet égard des informations précises et écrivez m'en. » Cependant, sa priorité n'est pas financière, comme il l'affirme avec véhémence dans la lettre 4 (Milan, février 1838) : « *Les symphonies de Beethoven* sont également vendues en Allemagne, Italie et Angleterre. Je ne tiens [pas] à les vendre à Paris, mais j'attache une véritable importance à ce qu'elles y soient publiées. [...] Je consentirais volontiers à les donner pour rien, à cette seule condition pourtant, c'est qu'elles soient bien annoncées, bien publiées en un mot. Je voudrais que [...] quelques journaux rendissent compte de l'ensemble de mon travail. [...] Je n'en veux pas d'argent, mais j'en veux un petit peu de réputation, parce que je crois l'avoir mérité. »

Cette reconnaissance de ses idées et de son activité artistique qu'il cherche à entretenir dans le monde culturel parisien (sans pour autant négliger totalement son intérêt financier) passe aussi par la publication de ses propres écrits. On le voit dans ces réflexions de la lettre 7 (Lucques, août 1839), à propos de *Lettres d'un bachelier ès musique*, dont deux viennent d'être publiées, et deux autres sont en attente : « Soyez donc assez bon, mon cher Massart, pour retourner chez Jules Janin et priez-le de se charger de nouveau de ces deux articles. *L'esquisse biographique de Bartolini* me paraît une des meilleures choses que j'aie envoyées, sinon la meilleure. Peut-être Janin pourrait-il lui donner une publicité plus large, après ou avant qu'elle aura paru dans *l'Artiste*. J'en serais très aise pour Bartolini, qui est certainement un grand artiste./ Pour peu que Janin prît la peine d'écrire 3 lignes d'introduction, afin [de] motiver ce fragment biographique, je parie que les *Débats* ne le refuseraient pas./Quoi qu'il en advienne, remerciez-le toujours très amicalement du service qu'il m'a rendu en faisant accepter par *l'Artiste* ma lettre sur Venise, et tâchez de lui insinuer délicatement que, si faire se peut, je tiendrais à être payé, non pas sur un taux extraordinaire, mais du moins convenable. »

L'intérêt porté par Liszt à l'édition de ses œuvres à Paris apparaît donc nettement à travers les informations concrètes fournies par ses lettres. Pourtant, à suivre la progression de ses demandes adressées à Massart, on constate qu'il déplore régulièrement des retards et des contrariétés de la part des éditeurs de la capitale française.

### 1. 3. Difficultés rencontrées par Liszt à Paris

Il semble que Liszt rencontre des difficultés particulières avec les « marchands de musique » parisiens. En effet, les éditeurs étrangers lui donnent davantage satisfaction, selon ses dires. On trouve ainsi à leur égard ce compliment explicite : « Pour le dire en passant, je suis infiniment plus content des éditeurs à l'étranger que de ceux de Paris. » (lettre 3, octobre 1837). Plus tard, c'est implicitement qu'il les crédite d'une fiabilité dont sont dépourvus les éditeurs français ; c'est à propos de l'*Hexaméron*, dans ce compliment où l'expression « les autres » désigne les éditeurs étrangers : « J'ai fixé aux autres éditeurs la date du 15 mars. Nul doute qu'ils ne le publient très exactement » (lettre 6, mars 1839) ; sous-entendu : l'exactitude des français, elle, est aléatoire. Il peut être intéressant de relever ici, même si ce n'est pas l'objet de cet exposé, les noms des éditeurs étrangers que Liszt cite dans ses lettres. Pour l'Allemagne : Schott à Mayence (lettres 2 ; 3 ; 4) et, à Leipzig, Hofmeister (lettre 3) ainsi que Breitkopf & Härtel (lettre 6). Pour l'Italie : Ricordi à Milan (lettres 3 ; 4 ; 5 ; 6). Pour l'Angleterre : Willis (lettre 4) et Cocks (lettre 6) à Londres. Liszt se montre toujours content d'eux<sup>32</sup>.

En revanche, vis à vis des éditeurs parisiens, il en arrive à exprimer son exaspération sous forme d'insultes. Dans la lettre du 3 octobre 1837, envoyée de Bellagio, on peut lire, à propos de l'édition en France des *Symphonies de Beethoven* : « Ainsi donc, si vous ne pouvez pas en trouver un prix raisonnable, ne vous en tourmentez pas. Nous enverrons faire f... les charmants marchands, et nous nous mettrons à la recherche d'un très bon graveur » ; et toujours dans la même lettre : « En vérité ce n'est pas une petite affaire que celle de placer des manuscrits de votre ami à des éditeurs de Paris, et il faut que vous y mettiez toute la patience et toute l'habileté imaginables pour réussir comme vous faites. Il y a longtemps que je connais ces f... b... de cochons de marchands de musique et qu'ils m'échauffent la bile ! Mieux que personne j'apprécie tout ce qu'il vous faut de peine et de talent pour en venir à bout. » Cette colère semble cependant ponctuelle, car Liszt est très lié, en fait aux éditeurs parisiens ; les relations qu'il entretient avec eux, souvent amicales, seront présentées plus bas.

Auparavant, il convient de montrer pourquoi Liszt, dont l'intense production de ces trois années est éditée sans difficulté en Italie, Allemagne et Angleterre, tient à ce point à être publié en France malgré les obstacles qu'il y rencontre parfois.

---

<sup>32</sup> À part une discrète critique concernant la qualité, quand il compare les éditions de Troupenas à celles de Ricordi, en défaveur de ce dernier (voir plus bas dans le paragraphe sur Troupenas).

## 2. Le paysage de l'édition musicale à Paris dans les années 1837-1840

L'insistance que Liszt manifeste auprès de Massart pour obtenir la publication de ses œuvres à Paris n'est pas étonnante si l'on songe à la situation prospère et prestigieuse qu'occupe à cette époque l'édition musicale française. En effet, Paris, qui a été considérée comme la capitale européenne de l'édition musicale durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, est encore très florissante jusque dans les années 1830. À partir de cette période, qui est justement celle des lettres de Liszt à Massart, le déclin s'amorcera face à l'émergence de l'édition germanique, qui deviendra dominante à la fin du siècle sous l'effet de l'essor industriel allemand<sup>33</sup>.

### 2. 1. Essor de l'édition musicale parisienne : facteurs favorisants

Depuis plus d'un demi-siècle, on a vu se multiplier à Paris les imprimeries, les maisons d'édition et de commerce de musique, ainsi que les titres de la presse musicale. Cet essor n'a été entravé ni par la Révolution, ni par les changements successifs de régimes politiques (par exemple le passage de L'Empire napoléonien à la Restauration royaliste en 1815). Il a été favorisé dès le XVIII<sup>e</sup> siècle le par deux facteurs : d'une part un progrès technologique, la gravure, et d'autre part une situation juridique particulière à la France.

#### 2. 1. 1. La gravure

L'impression des partitions inventée à la Renaissance, selon la technique typographique, c'est-à-dire à caractères mobiles, a été abandonnée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle en faveur d'un nouveau procédé technique : la gravure sur plaque métallique, de cuivre d'abord, puis d'étain. Chaque page imprimée était ainsi produite par la matrice fixe d'une planche gravée. Cette nouvelle technique améliorait la qualité de l'impression, qui gagnait en netteté. Pour cette raison, la gravure française était extrêmement appréciée à travers l'Europe, ce dont atteste la réflexion de Liszt à propos des *Soirées de Rossini* : « [L'édition de Ricordi à Milan n'est pas mal, relativement à Milan, mais Troupenas peut et doit faire mieux si jamais il y songe](#) » (lettre 5).

Par ailleurs, une planche métallique, relativement solide, pouvait servir à la reproduction de deux cents à trois cents exemplaires ; si la demande s'avérait supérieure, on regravait la partition à partir des épreuves déjà réalisées (en toute légalité si l'on était propriétaire de la gravure initiale – ce qui n'était pas toujours le cas, d'où des procès fréquents entre éditeurs pour vol ou piratage), et non plus à partir de la copie, faite à la main, de la partition manuscrite originale (voir plus haut). Ainsi, Liszt propose-t-il à Massart, apparemment en toute légalité vu qu'il songe à éditer cette œuvre à ses frais, de confier à un graveur parisien les planches des deux *Symphonies de Beethoven* déjà gravées à l'étranger, pour épargner, non pas les frais de la gravure elle-même, mais le travail de copie et de relecture (voir la citation plus haut

---

<sup>33</sup> Trois sources principales ont été utilisées pour ce paragraphe : DEVRIÈS et LESURE, *Dictionnaire, op. cit.*, 1988, vol. 2, De 1820 à 1914, publié avec le concours de la SACEM, Editions Minkoff, Genève, 1988, Introduction p. 5-18 ; A. DEVRIÈS-LESURE, *op. cit.*, 2005, p. IX-XXII (pour ses autres articles sur le même sujet, voir la Bibliographie) ; REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 297-306.



section 2 1 2, lettre 6). De nombreux graveurs, souvent compositeurs eux-mêmes, mais aussi beaucoup de graveuses, car cette activité se féminise, sont en activité à Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les éditions à compte d'auteur passent par eux, comme on le voit dans la lettre où Liszt recommande à Massart le choix d'un bon graveur : « Choisissez [...] un des plus intelligents, Marquerie par exemple » (lettre 6). Une fois les œuvres gravées et imprimées (les deux mots semblent parfois synonymes<sup>34</sup>), elles étaient commercialisées par des « magasins de musique ». De fait, les éditeurs parisiens étaient souvent en même temps<sup>35</sup> « marchands de musique » ; c'est sous cette appellation que Liszt les voue à tous les diables dans ses mouvements de colère, comme on l'a vu plus haut (section 2 1 3).

Or cette nouvelle technologie a eu une conséquence imprévue et très bénéfique pour l'imprimerie musicale, en la dotant d'une liberté insolite. En effet, la loi encadrait les « imprimés », définis par leur technique de production, la typographie. Mais à partir du moment où la musique était « gravée », les éditeurs de musique étaient assimilés aux « graveurs ». De ce fait, ils ont pu échapper à plusieurs contraintes, grâce à l'arrêt de Saint-Jean-de-Luz, promulgué en 1660, qui accordait la liberté au commerce des estampes, et par conséquent à la musique gravée, puisque celle-ci ne ressortissait plus à l'imprimerie. Les graveurs n'étaient pas tenus, contrairement aux libraires, d'appartenir à une corporation, ni d'obtenir un brevet, ni d'avoir la nationalité française. Ils n'étaient pas non plus soumis à la censure, qui encadrait l'édition des œuvres écrites et représentait un frein pour les esprits entreprenants. Ils s'affranchissaient aussi de l'ancienne législation royale qui, du point de vue commercial, soumettait les publications musicales au régime du monopole. En effet, en 1607 le régime monarchique avait instauré un monopole sur le commerce de la musique, délivré au seul Pierre Ballard, puis transmis à ses héritiers. Cette liberté ainsi accordée aux graveurs, inhabituelle à l'époque, a suscité l'essor du commerce musical en France dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, et provoqué une expansion spectaculaire de toute la vie économique et culturelle concernant la musique jusqu'au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle.

### ***2. 1. 2. La protection de la propriété intellectuelle***

À cela s'ajoute une autre particularité juridique propre à la France, premier pays à assurer aux compositeurs une reconnaissance sociale et une relative sécurité : la protection de la propriété intellectuelle, instaurée par loi du 19 juillet 1793. Cette loi permet à un compositeur de vendre une œuvre à un éditeur, avec un contrat qui en fixe les clauses (prix d'achat de l'œuvre, pour une durée limitée ou non, en exclusivité ou non, pourcentage sur la vente des ouvrages imprimés, etc.) Les négociations confiées par Liszt à Massart portent sur ces sujets. Mais cette protection reste limitée. Ainsi, les arrangements et autres transpositions ne reconnaissent pas de droit d'auteur au compositeur de l'œuvre originale ; celui-ci se trouve donc spolié des bénéfices importants rapportés par ces morceaux, très lucratifs pour les arrangeurs

---

<sup>34</sup> « Regravés » semble signifier « réimprimés » dans la lettre 3 (Bellagio, octobre 1837) : « J'ai trouvé ici les deux tiers de mes morceaux regravés ». Il s'agit vraisemblablement d'éditions réalisées à partir d'une nouvelle gravure, et non de la copie d'une édition étrangère.

<sup>35</sup> Il y a quelques exceptions, comme les frères Escudier qui, au début de leur activité éditoriale, en 1838-1842, ne commercialisent pas eux-mêmes les œuvres qu'ils publient, mais en confient la vente à Troupenas (FAUQUET, *op. cit.*, 2003, p. 434).

et les éditeurs, étant donné le succès énorme dont jouissaient à l'époque ces œuvres de vulgarisation. La tentation pouvait être grande pour un musicien de composer un de ces arrangements médiocres que Liszt appelle des « [dérangements](#)<sup>36</sup>. » Par ailleurs, la propriété intellectuelle ne concerne que la France ; de sorte que les compositions, protégées à l'intérieur des frontières, peuvent être librement éditées à l'étranger, sans retour de droits pour l'auteur ou l'éditeur. Inversement, une œuvre publiée à l'étranger est considérée sur le sol français comme appartenant au domaine public.

Les compositeurs, pour se prémunir contre les piratages, les « contrefaçons » comme on les appelait communément à l'époque, cherchaient à vendre une œuvre simultanément dans plusieurs pays, comme on le voit faire à Liszt : « [Les Symphonies sont vendues en Allemagne, Italie et même Angleterre](#) » (lettre 5). Ils commençaient aussi à bénéficier de l'institution du dépôt légal ; celui-ci, dont l'histoire est complexe<sup>37</sup> concernait d'abord essentiellement les livres, avant de s'étendre légalement aux partitions à travers une ordonnance impériale sur les estampes de 1814, précisée par un arrêt de la cour de cassation de 1823 qui assimile clairement la musique aux estampes. Les œuvres musicales doivent être déposées à la Bibliothèque Royale et/ou à la Bibliothèque du Conservatoire, mais cette obligation sera très imparfaitement respectée par les éditeurs de musique durant une ou deux décennies. Par exemple, on constate que les compositions de Liszt y ont été irrégulièrement déposées par ses éditeurs entre 1825 et 1840. Malgré cela, le dépôt légal représentait une protection indéniable pour le compositeur et l'éditeur, en constituant une preuve de la propriété intellectuelle et commerciale des œuvres déposées.

Mais les intérêts des éditeurs ne rejoignaient pas toujours ceux des compositeurs. Souvent confrontés à des difficultés financières, à cause des sommes mises en jeu, comme on le verra plus bas, il arrivait aux éditeurs d'attendre qu'une œuvre soit publiée à l'étranger pour se procurer, illégalement ou non, les planches gravées, afin d'économiser cette part importante du coût de l'édition, ainsi que le montant dû à l'auteur pour l'achat de son œuvre. Les piratages n'étaient pas rares, même entre éditeurs parisiens comme en attestent les procès fréquents, par exemple ceux dans lesquels Schlésinger était impliqué (voir plus bas). Mais progressivement, des accords ont été conclus par-delà les frontières. C'est à des accords de ce genre que Liszt fait vraisemblablement allusion dans les recommandations suivantes : « [Faites-moi l'amitié d'aller voir M. Masset et de lui dire ce qu'il sait sans doute déjà, que les propriétés française, anglaise et allemande des \*Soirées Musicales\* de Rossini ne regardent nullement Ricordi mais bien moi](#) » (lettre 4) ; et « [dites à Bernard \[Latte\] de s'entendre avec Ricordi pour la publication des \*Nuits d'Été\*, et d'envoyer de ma part à Cocks à Londres, à moins que les \*Nuits d'Été\* ne soient la propriété d'un autre éditeur, dans lequel cas il me rendrait service en lui offrant ce petit manuscrit à raison de huit guineas](#) » (lettre 6). Il faudra attendre la convention de Berne de 1886 (année de la mort de Liszt, qui n'en bénéficiera donc pas), pour qu'une charte internationale soit adoptée par les principaux pays d'Europe, mettant un terme à la concurrence anarchique.

---

<sup>36</sup> Lettre 2 : « [Hummel a fait aussi des arrangements de ces symphonies, mais ce sont là de véritables dérangements ».](#)

<sup>37</sup> Voir REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 298-300.



## 2. 2. Dynamisme et prestige de la place parisienne

Sous la Monarchie de Juillet, dans la capitale française qui est la ville la plus peuplée d'Europe, et où la vie culturelle est bouillonnante, la musique constitue toujours la distraction préférée des Parisiens. Les mélomanes vont à l'opéra, au concert, attirés par les virtuoses et les vedettes lyriques, et pratiquent eux-mêmes la musique. Cela favorise le marché des partitions, et les maisons d'édition, déjà très actives au XVIII<sup>e</sup> siècle, se multiplient spectaculairement dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup>. Elles sont quatre-vingts à Paris en 1820<sup>38</sup>. Elles publient un nombre considérable d'ouvrages musicaux de tous genres, de la musique savante à la musique populaire en passant par les airs d'opéra sous toutes les formes, des traités théoriques aux méthodes pédagogiques, des éditions de luxe richement illustrées aux collections à bon marché et à petit format. Leur variété et leur dynamisme apparaissent dans la liste des noms cités par Liszt, qui seront présentés plus bas.

### 2. 2. 1. Publicité et presse musicale

L'une des caractéristiques émergentes de l'édition musicale française, dans les années 1830-1840, est le développement de la publicité. Les marchands de musique doivent faire face à une flambée du prix du papier. Pour compenser les investissements financiers très lourds que cela entraîne, ils cherchent à susciter les achats de leurs clients. Certains d'entre eux sont très imaginatifs et innovants, proposant des abonnements, des concerts, des loteries, des albums d'étrennes, des collections à bon marché, des cartes musicales etc. Mais c'est le développement de la presse musicale qui est le phénomène le plus remarquable. Les annonces s'étaient déjà multipliées au siècle précédent pour encourager la vente ; aux alentours des années 1835, ce sont les revues qui connaissent une éclosion remarquable. La plus innovante est la *Revue et Gazette musicale de Paris*, lancée par Schlésinger pour promouvoir à la fois l'esthétique qu'il défend, et les compositeurs qu'il publie, comme on le verra plus bas. Je ne reviendrai pas ici sur l'importance accordée par Liszt à la publicité dans la presse parisienne, il en a été question plus haut. Mais on peut remarquer qu'il utilise lui-même ce canal pour s'informer : à Milan, c'est par des annonces parues dans un organe de presse français, le *Journal des Débats*, qu'il prend connaissance du projet de création d'une société de « compositeurs réunis<sup>39</sup> », et de l'installation d'un nouvel éditeur à Paris, l'« imprimerie lithographique Bobœuf, rue Cadet, 23 » (lettre 4). La presse française est lue hors des frontières, même si le système des abonnements ne donne guère satisfaction, comme en témoigne la plainte, transmise par Liszt à Schlésinger, d'un abonné de la *Gazette* qui ne reçoit pas les numéros de la revue à Milan (lettre 4).

Les autres revues qui traitent de sujets musicaux à cette époque, sont *L'Artiste* et, dans une moindre mesure, le *Journal des Débats* ; Jules Janin y est influent, c'est à ce journaliste et ami que Liszt fait appel en août 1839 (lettre 7), pour publier de nouvelles *Lettres d'un bachelier ès musique*, et non plus à Schlésinger (peut-être à la suite d'une de leurs fréquentes brouilles). Deux autres titres se développeront à

---

<sup>38</sup> A. DEVRIÈS-LESURE, *op. cit.*, 2005, p. 29.

<sup>39</sup> À partir de 1830, certains éditeurs se regroupent, pour financer les lourds investissements nécessaires à leurs publications, soit en sociétés anonymes, soit en sociétés portant le nom de l'un d'entre eux, comme dans le cas de Troupenas et Masset, parmi d'autres. Ils recourent aussi à la souscription pour financer l'édition d'une œuvre.

partir des années 1840, *La France musicale* dirigée par les frères Escudier, et *Le monde musical* de Bernard Latte. Ces organes de presse étaient presque toujours déficitaires par eux-mêmes, mais ils généraient indirectement des revenus, encourageant en permanence l'achat de partitions. Il faut savoir que les goûts du public parisien de cette époque allaient uniquement aux nouveautés : les œuvres musicales connaissaient la péremption, ce qui explique l'absence fréquente de datation des partitions jusque dans les années 1860<sup>40</sup>.

### **2. 2. 2. Éditeurs étrangers à Paris**

Une autre particularité de la capitale française consiste en l'attrait qu'elle exerçait, grâce à sa vitalité, sur des musiciens et des éditeurs étrangers. Ils étaient nombreux, originaires de l'Europe entière, à venir s'y installer, renforçant par leur présence le dynamisme et le rayonnement de cette ville. Pour ne nommer que ceux qui apparaissent dans les lettres de Liszt, on peut citer Massart lui-même, violoniste venu de Belgique, les Italiens Carafa, musicien, et Donizetti, compositeur, Pacini, compositeur et éditeur, et surtout, les musiciens Alkan, Chopin, Hermann Cohen, Cramer, Hiller, Kalkbrenner, Moscheles, Pixis, et les éditeurs Schlésinger et Schonenberger, tous originaires d'outre Rhin<sup>41</sup>. Dans le domaine de l'édition, afin de favoriser les échanges commerciaux, certains éditeurs étrangers ont une succursale ou un représentant à Paris, comme le Milanais Ricordi ou les frères Schott de Mayence.

Mais cette prospérité n'est pas sans remous. En effet, les entreprises d'édition musicale connaissent les aléas propres au développement du capitalisme commercial préindustriel, avec des ascensions rapides et de nombreuses faillites malgré une apparente réussite, comme pour Schlésinger et plus tard Escudier : procès, vente de fonds, mais aussi prospérité durable de certaines maisons, comme celles de Troupenas, Richault, et Schonenberger.

## **3. Les maisons parisiennes d'édition musicale**

Je ne présenterai ici que les éditeurs auxquels Liszt fait appel dans ses lettres, en rapportant les propos qu'il tient sur eux, et en indiquant succinctement les spécificités de leur établissement à cette époque (années 1837-1840). Les quatre éditeurs les plus longuement mentionnés par Liszt, dont trois sont les plus puissants sur la place parisienne, Schlésinger, Richault et Troupenas, seront présentés en tête, suivis des sept autres qui apparaissent dans ses lettres de façon secondaire.

### **3. 1. Les quatre éditeurs principaux**

#### **3. 1. 1. Bernard LATTE (18..-1876)<sup>42</sup>**

---

<sup>40</sup> A. DEVRIÈS-LESURE, *op. cit.* 2005, p. XVII.

<sup>41</sup> Voir à ce sujet A. DEVRIÈS-LESURE, *op. cit.*, 2002.

<sup>42</sup> Sources : FAUQUET, *op. cit.*, 2003 ; DEVRIÈS-LESURE, *Dictionnaire, op. cit.*, 1988, p. 256 ; GUT-BELLAS, p. 1268 ; REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304-305.

Dans les lettres de Liszt à Massart, Bernard LATTE apparaît comme l'éditeur préféré de Liszt sur le plan personnel. En effet, Liszt le nomme souvent uniquement par son prénom, que ce soit en raison de leurs relations amicales, ou parce que cet éditeur s'est d'abord fait connaître sous le seul (pré)nom de « Bernard »<sup>43</sup>. Liszt songe à lui éventuellement pour éditer les *Symphonies de Beethoven*, et le *morceau de la princesse* Belgiojoso (lettre 2, juillet 1837). Il écrit dans cette même lettre : « J'ai toujours eu beaucoup à me louer de Bernard Latte. Je désire par conséquent que vous lui donniez la préférence en cas d'égalité. » Plus tard, un long passage de la lettre 5 (juin 1838) est consacré à cet éditeur : « Allez chez Bernard, et priez-le de publier de suite le *Galop chromatique à deux 2 et à quatre 4 mains*. S'il pouvait en faire une très jolie édition, cela me ferait plaisir, car j'ai l'enfantillage de tenir à cela. Mais en tout cas, il faut qu'il le publie de suite. S'il daignait me répondre par votre entremise (sans prendre la peine de m'écrire) relativement aux deux ouvrages (*Impressions* et *Poésies*) suite et complément de l'*Album d'un Voyageur* qui devrait paraître du 1<sup>er</sup> au 15 décembre prochain, je lui en serais reconnaissant. Comme il est le propriétaire des 4 autres morceaux suisses, pour ne pas dépareiller l'ouvrage entier, je lui donnerai à discrétion (faire à discrétion ou à indiscretion !!!) les 2 ouvrages en question, dont je ne peux pas lui promettre merveille quant à la vente, mais qui, certes, ne feront pas de honte à son magasin<sup>44</sup>. Tâchez de terminer cette affaire à l'amiable. Ainsi que je le lui ai écrit directement, ce n'est pas une question d'argent pour moi ». Enfin, dans la lettre 6 (mars 1839) : « Faites-moi aussi le plaisir d'entrer en passant chez Bernard Latte, et prévenez-le d'un petit envoi que lui fera Ricordi un de ces matins. Ce sont les *Nuits d'été au Pausilippe*. (3 numéros, car je n'ai pu réussir à en trouver davantage dans ce malheureux album) *d'après Donizetti*. Priez-le de ma part de les publier dans le format d'album. Ce sont trois babioles qu'on m'a demandées ici et qui ne valent pas la peine d'être louées ou blâmées. Je ne veux pas écrire à Bernard pour si peu de chose, mais je lui ferai une longue lettre lors de l'envoi des épreuves de l'*Album d'un Voyageur, 1ère année*, car j'attache de l'importance à ce dernier ouvrage. L'édition allemande sera prête d'ici à peu, et je désire que Bernard le publie à l'automne prochain, afin que mon retour à Paris soit un peu préparé. » On entend, à travers ces phrases de Liszt, l'amitié, l'estime et la confiance qu'il éprouve envers Bernard Latte.

Dans le paysage de l'édition musicale parisienne, cet éditeur publie essentiellement de la musique lyrique italienne (Bellini, Donizetti). Il a aussi été l'un des premiers éditeurs de Liszt. Sa politique est orientée vers l'abaissement des prix des partitions pour le grand public : collections d'opéras en petits formats, et en transcriptions pour piano et chant. Il dirigera aussi une revue, le *Monde musical*, à partir de 1841. Il connaîtra de graves difficultés financières dès 1840, et fera faillite en 1847 ; il ne s'en relèvera pas, contrairement à Schlésinger. À cette occasion, Liszt déposera une demande de revendication s'opposant à la vente d'œuvres qu'il avait cédées gratuitement à cet éditeur et ami, sur lesquelles il avait gardé ses droits de propriété (plus d'une quinzaine, dont le *Galop chromatique*) ; il en demandera vainement la restitution.

---

<sup>43</sup> Voir les explications détaillées sur cette question de la dénomination des éditions « Bernard » et « Bernard Latte » dans DEVRIÈS -LESURE, *Dictionnaire, op. cit.*, 1988, p. 256. Il s'agit en fait du même éditeur.

<sup>44</sup> Liszt, par amitié, a cédé gratuitement à Bernard Latte plusieurs œuvres, par exemple le *Grand galop chromatique*, tout en en gardant les droits de propriété (DEVRIÈS -LESURE, *Dictionnaire, op. cit.*, 1988, p. 258).

Bernard Latte continuera le commerce de la musique pendant un certain temps, mais mourra totalement ruiné. Entre 1836 et 1840<sup>45</sup>, cet éditeur a publié dix œuvres de Liszt, qui apprécie son amitié, mais aussi la qualité de ses éditions. À côté de pièces mineures à ses yeux comme les *Nuits d'été au Pausilippe d'après Donizetti*, il a lui confié des œuvres fondamentales comme le *Galop chromatique*, et *Impressions et Poésies* (suite de l'*Album d'un voyageur*, 1<sup>ère</sup> Année). L'adresse de Bernard Latte se situe, durant les années 1833-1850, au 2, boulevard des Italiens, sous l'enseigne *A la Lyre*.

### 3. 1. 2. *Simon RICHAUT (1780-1866)*<sup>46</sup>

Dans les lettres, c'est essentiellement pour éditer ses transcriptions de Lieder que Liszt demande à Massart de s'adresser à Richault. « *Les sept mélodies de Schubert sont destinées à Richault qui me les a demandées. Il n'y a pas entre lui et moi de marché précisément ; cependant, je ne voudrais pas lui en faire cadeau.* », écrit-il dans sa lettre de juillet 1837 (lettre 2), où il dit aussi penser éventuellement à cet éditeur pour les *Symphonies de Beethoven*. Deux mois plus tard, sa lettre d'octobre 1837 (lettre 3) nous apprend qu'il a pleinement obtenu satisfaction de la part de Richault, et qu'il lui envoie une nouvelle fournée de Lieder : « *Je suis très content de votre négociation avec Richault ; c'est beaucoup mieux que je ne m'attendais. D'ici à un mois, vous recevrez les quatre mélodies supplémentaires.* » La suite de cette même lettre arbore un ton humoristique que l'absence de contexte ne permet pas d'interpréter : « *Quant aux « Plaintes d'une jeune fille » que Richault me demande, je les laisserai de côté et, pour ce qui est de la « Truite », vous pouvez lui dire que j'en mange de très fraîches, de très excellentes, mais que je n'en arrange point<sup>47</sup>. C'est mon cuisinier qui se charge de cette besogne.* » Il pourrait s'agir simplement d'un trait de bonne humeur amicale.

Dans le paysage de l'édition musicale, Jean-Charles-Simon Richault appartient à une lignée d'éditeurs de musique installés à Paris. C'est lui qui dirige à l'époque de Liszt la maison familiale. Celle-ci devient très florissante au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, publiant essentiellement de la musique instrumentale germanique, ainsi que des mélodies et des Lieder plutôt que des opéras. Richault est le premier à publier en France les Lieder de Schubert. Comme on vient de le voir, c'est à lui que Liszt confie, avec succès, l'édition des *mélodies de Schubert* transcrites pour le piano : les douze *Lieder de Schubert* (LW A42) dont il est question dans la lettre 2 sont en effet publiées par lui dès 1838. En revanche, c'est en vain qu'il le pressent, parmi d'autres, pour éditer l'*Hexaméron*. C'est lui aussi qui assurera à l'été 1840 la publication tant désirée par Liszt, des *Symphonies de Beethoven, partitions de piano, n° 5 et n°6*, et des *Impressions et Poésies*, premier recueil de l'*Album d'un voyageur*. Au total il publie trois œuvres de Liszt jusqu'en 1840 inclus. Il est par ailleurs le distributeur français de plusieurs maisons d'édition allemandes. Son adresse à cette époque se situe 16, boulevard Poissonnière.

---

<sup>45</sup> REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 303-305.

<sup>46</sup> Sources : FAUQUET, *op. cit.*, 2003 ; DEVRIÈS -LESURE, *Dictionnaire, op. cit.*, 1988 ; GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1287 ; THIEFFRY, *op. cit.*, 2012, p. 316, n. 32 ; et REYNAUD, *op. cit.*, 2012.

<sup>47</sup> En fait, Liszt « arrangerait » bien *La Truite*, sous le nom allemand de ce lied, *Die Forelle*, en 1846.

### 3. 1. 3. Maurice SCHLÉSINGER (1798-1871)<sup>48</sup>

Dans ses lettres à Massart, Liszt nomme tantôt « Schlésinger », tantôt « Maurice » ce personnage puissant et singulier de l'édition parisienne, avec qui il entretient des relations professionnelles, mais aussi amicales (les années précédentes, il participait aux parties de campagne organisées le dimanche par Schlésinger). C'est à lui qu'il pense prioritairement pour publier ses *Symphonies de Beethoven (partition de piano)*, projet qui lui tient particulièrement à cœur durant ces années-là. « Si Schlesinger veut les acheter au prix offert, je l'aimerais mieux, car il dispose de tous les moyens de publicité désirables [...] » écrit-il à Massart fin juillet 1837 (lettre 2), et il insiste : « Tr[oupenas] et Schl[ésinger], sont ceux que je préférerais, à cause des moyens de publicité dont ils disposent ». Presque un an après, en juin 1838 (lettre 5), comme les tractations ont échoué, il se résigne à différer la publication, sans renoncer totalement au tremplin que représenterait pour cette œuvre le fait d'être éditée par Schlésinger : « Tout bien considéré, j'aime mieux, et même beaucoup mieux, les faire graver à mes frais à Paris, attendu que je serai toujours maître de les revendre à Schlésinger ou à tout autre quand je retournerai. Ce n'est pas un ouvrage de huit jours. Il peut tranquillement attendre son temps. » Peut-être peut-on détecter, derrière ce ton désabusé, une trace de ce qui opposait Liszt et Schlésinger, selon l'analyse faite par Jacqueline Bellas de leur amitié<sup>49</sup>. D'après elle, si ces deux forts caractères s'entendaient sur les questions d'esthétique, ils divergeaient sur l'orientation musicale de Liszt qui, insatisfait du personnage de « saltimbanque »<sup>50</sup> qu'il assumait encore bon gré mal gré, revendiquait à ce moment « plus d'ambition »<sup>51</sup> : il se considérait comme un compositeur, un artiste, et voulait être reconnu comme tel, tandis que Schlésinger ne voyait définitivement en lui qu'un pianiste virtuose.

Mais ce ne sont pas seulement des œuvres musicales que Liszt publie chez Schlésinger. Sa collaboration à la *Revue et Gazette musicale* dirigée par l'éditeur est intense, particulièrement durant ses voyages hors de France. Or cet organe de presse est un rouage important de la vie musicale parisienne, comme on le verra dans le paragraphe suivant. On trouve dans les lettres à Massart des références importantes à ces œuvres littéraires, références qui nous éclairent sur les circonstances de composition des *Lettres d'un bachelier ès musique*. Ainsi, dans la lettre 3 (octobre 17), Liszt annonce l'envoi d'articles de critique musicale, et les inquiétudes qu'il exprime sont révélatrices du caractère facilement conflictuel des liens unissant les deux hommes : « Schlesinger doit avoir reçu ces jours-ci deux articles de critique : le premier sur Schumann et l'autre sur Alkan [...] je serais bien aise qu'on presse l'insertion de son article. Je ne sais pas si Schlesinger ne fera pas quelques difficultés. Il n'est pas bien avec Alkan ce me semble, et l'article est

---

<sup>48</sup> Anne RANDIER-GLÉNISSON, « Maurice Schlésinger, éditeur de musique et fondateur de la Gazette musicale de Paris, 1834-1846 » dans *Fontes Artis Musicae* (1991) p. 37-48 ; BELLAS, « La tumultueuse amitié... », *op. cit.*, 1965 p. 7-20.

Anik DEVRIÈS, « Un éditeur de musique “à la tête ardente” : Maurice Schlésinger », dans *Fontes Artis Musicae* (1980) vol. 27/3, p.125-136.

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> Voir la lettre 7 : « Je suis au début de mes pérégrinations de saltimbanque ».

<sup>51</sup> Dans la lettre 5, refusant tout parallèle avec Thalberg, il confie à Massart : « J'ai plus, ou moins, d'ambition que cela. Connu ! n'est-ce pas ? »

fort élogieux - sauf quelques très légères critiques dont je n'ai cru pouvoir me dispenser, à cause de ma signature qui est au bas. » Ce jeu de pression apparaît encore dans la lettre 4 (février 1838) : « Dites-moi aussi si Schlesinger a publié dans son journal la *Lettre d'un bachelier* sur mon séjour à Nohant (chez G. Sand). Quand vous le verrez, dites-lui que j'en ai deux autres toutes prêtes, mais que je ne les lui enverrai que lorsque celle-ci aura paru. » C'est peut-être une brouille de cette nature qui expliquerait que Liszt, dans sa lettre d'août 1839 (lettre 7), destine plusieurs *Lettres d'un bachelier* non pas à la *Gazette* de Schlésinger, mais à *L'Artiste* de Jules Janin, dont il loue l'amitié avec une émotion inhabituelle.

Si l'on se propose maintenant de situer Schlésinger dans le paysage de l'édition musicale parisienne, on voit apparaître le type même du nouvel homme d'affaires, ambitieux, peu scrupuleux, mais dynamique et imaginaire. Il a servi de modèle à Monsieur Arnould dans *l'Éducation sentimentale* (1869) de Flaubert, et l'on retrouve les caractéristiques de ce monde des affaires dans les *Illusion Perdues* (1837-1843) de Balzac. Il est aussi une figure typique des artistes et intellectuels d'outre Rhin attirés par le rayonnement culturel et économique de Paris depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Maurice Adolphe Schlésinger, fils d'un éditeur berlinois dynamique, Adolph Martin Schlesinger, est arrivé à Paris dans les années 1815. Il s'y est installé comme marchand de musique et libraire (illégal) en 1823. Il se convertira à la religion catholique en 1840 pour son mariage, et devra attendre 1848 pour obtenir la nationalité française. Dans le commerce de la musique, il est le premier, dès 1834, à lancer une revue musicale de haut niveau, destinée à soutenir ses éditions et la musique qu'il veut promouvoir. Depuis 1835, sa revue s'appelle *Revue et Gazette musicale de Paris*, mais on garde souvent l'habitude de la nommer par le titre qu'elle portait avant sa fusion avec la *Revue musicale* de Fétis : la *Gazette musicale (de Paris)*. Comme collaborateurs, Schlésinger veut des noms connus pour donner du crédit à cette revue, comme le précise J. Bellas : « Suivant ses désirs, Berlioz, Janin, Liszt, d'Ortigue et d'autres fidèles de la première heure élaborèrent pour la *Gazette* un programme audacieux où la littérature et la musique étaient étroitement associés, où l'on pourfendait la vieille école et les formes bâtarde de l'expression musicale, où l'on réhabilitait la condition de l'artiste<sup>52</sup>. » Au début, on y publie, sous la plume de Berlioz notamment, des récits et des nouvelles, genre dont relèvent parfois les *Lettres d'un bachelier ès musique* de Liszt, parallèlement à leur caractère documentaire et critique. La *Gazette* est déficitaire en permanence, mais elle sert l'image élitiste de la maison. Schlésinger, en désaccord avec le goût immodéré des Parisiens pour les airs d'opéra à la mode, défend la musique allemande et la musique de chambre (Beethoven et Weber sont encore mal connus en France). C'est lui qui édite à Paris le *Carnaval* de Schumann dès 1837, et les *Lieder* de Schubert en 1839, luxueusement gravés et illustrés. Il ne néglige cependant pas non plus la musique italienne et française ; il publie les opéras de Meyerbeer (*Robert le diable* a renfloué ses caisses en 1831) et soutient fidèlement Halévy malgré ses échecs. Par conviction libérale, il crée des collections à bon marché, développe la publicité, organise des concerts, offre des promotions et des Albums d'étrennes aux abonnés de sa revue. Personnage haut en couleurs et controversé, il est connu pour ses duels et ses procès (celui qui l'opposera à Troupenas au sujet du *Stabat Mater* de Rossini aura lieu en 1840-1842). La hardiesse de son esprit d'entreprise ne lui évite pas de perpétuelles difficultés

---

<sup>52</sup> J. BELLAS, *La tumultueuse amitié*, op. cit., 1965, p.9.

financières. En 1846, il vendra sa maison d'édition, toujours en difficulté, à Brandus, et investira dans des domaines plus rentables (un hôtel mondain à Trouville, des actions de chemin de fer, un office télégraphique lié à la bourse), avant de se retirer à Baden-Baden en 1856.

D'après le dépôt légal (peu respecté par lui) Schlésinger a publié au moins huit œuvres musicales de Liszt jusqu'en 1840, dont des mélodies de Schubert, la *Symphonie fantastique* de Berlioz (*Épisode de la vie d'un artiste*), *Harmonies poétiques et religieuses*, et le *Premier livre d'études pour le piano*<sup>53</sup>. Son adresse, entre 1824 et 1846, se situe 97, rue de Richelieu.

### **3. 1. 4. Eugène TROUPENAS<sup>54</sup>**

Dans les lettres de Liszt à Massart, on constate que les relations de Liszt avec cet éditeur, dont Masset dirige la société à cette date, sont moins amicales qu'avec Bernard Latte et Richault ; elles sont du moins variables, comme le suggèrent ses lettres. On relève en effet une allusion à un différend qui se serait élevé entre eux à propos du morceau de la princesse Belgiojoso : « Quoique Troupenas ait fait quelques difficultés dans le temps pour la publication du monstre, je crois néanmoins qu'il y aurait moyen de s'arranger avec lui » ; mais aussi une allusion à une entente : « Schlesinger est le seul éditeur, par suite de conventions entre Troupenas et moi, qui n'ait pas le droit de l'éditer » (lettre 2). Comme pour Schlésinger, c'est par intérêt qu'il lui donne parfois la préférence ; ainsi, il écrit au sujet des *Symphonies de Beethoven* : « Tr[oupenas] et Schl[esinger], sont ceux que je préférerais, à cause des moyens de publicité dont ils disposent » (lettre 2). En effet, Troupenas s'appuie, comme Schlésinger, sur une revue, la *France Musicale* de Léon Escudier. Cet organe de presse publie des articles et des annonces sur les œuvres musicales éditées par Troupenas. De plus, Liszt apprécie la qualité de ses éditions, comme en témoigne cet éloge : « Quant à Troupenas, faites-lui mes compliments quand vous le verrez et dites-lui qu'il n'a pas à se gêner pour les *Soirées de Rossini*<sup>55</sup>. Qu'il en fasse ce qu'il voudra. Seulement, s'il devait jamais les publier, je désirerais que ce fût dans le format d'Album, c'est-à-dire moins grand que le format ordinaire, et comme cela fera un total de quatre-vingts pages au moins, je serais bien aise qu'il en fit cartonner élégamment un certain nombre d'exemplaires. L'édition de Ricordi à Milan n'est pas mal, relativement à Milan, mais Troupenas peut et doit faire mieux si jamais il y songe » (lettre 5).

La situation de cet éditeur dans le contexte parisien est particulière. Issu d'une famille nîmoise aisée, Eugène Théodore TROUPENAS (1798-1850) est mathématicien de formation, auteur de théories sur la tonalité, les vibrations acoustiques et le timbre des cloches, qui s'appuient sur des fondements philosophiques et métaphysiques. Ami de Rossini, il a ouvert une maison d'édition musicale à Paris en

---

<sup>53</sup> Le *Premier livre d'études* pour le piano (LW A39) paraît chez Schlésinger en 1839 (REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304). Le *Grove* online confirme cette indication. Or, plusieurs œuvres portant le titre d'*Études*, il n'est pas facile d'identifier celle-ci. D'après C. REYNAUD (*op. cit.*, 2012, p. 304) et KROÓ (86, p. 246) *Les douze études d'exécution transcendantes* (LW A52) sont éditées par Schonenberger en 1840.

<sup>54</sup> Sources : DEVRIÈS -LESURE, *Dictionnaire, op. cit.*, 1988 ; GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 1298 ; REYNAUD, *op. cit.*, 2012.

<sup>55</sup> Troupenas possédait personnellement des partitions manuscrites, dont *Guillaume Tell*, *Moïse*, et les *Soirées Musicales* de Rossini, ainsi que des peintures, dont plusieurs portraits de Rossini.



1825. Son frère aîné, Jules-Adolphe, violoniste et compositeur, le seconde en dirigeant la copie et la gravure des partitions. En 1835, à la suite d'ennuis de santé, Eugène Troupenas fonde une société en commandite ; son principal associé, Jacques-Etienne Masset<sup>56</sup>, assure la direction de l'entreprise dont il est lui-même le gérant ; ils deviennent dépositaires du fonds de musique du Conservatoire en 1837. Leur commerce est particulièrement florissant. Réputé pour ses bons rapports avec les compositeurs, Troupenas s'est en revanche souvent trouvé en conflit avec la maison rivale de Maurice Schlésinger, comme on peut le lire plus haut. Il édite essentiellement le répertoire lyrique italien et français, et publie aussi des ouvrages littéraires (dont les romans d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue). Il est ami de Léon Escudier, l'éditeur du périodique *La France Musicale* créé fin 1837 ; cette revue promeut les œuvres musicales publiées par Troupenas qui, de son côté, assure la commercialisation des œuvres éditées par Escudier. Son fonds sera racheté en 1850 par Brandus, qui aura déjà repris celui de Schlésinger. Troupenas publie, d'après le dépôt légal, quatre œuvres de Liszt entre 1837 et 1840, dont deux *Fantaisies pour le piano sur des motifs des Soirées musicales de Rossini* dès 1837, et une version pour orchestre de l'*Hexaméron* en 1839 (date incertaine)<sup>57</sup>. Son adresse entre 1835 et 1850 se situe 40, rue Neuve-Vivienne.

### 3. 2. Les sept éditeurs moins concernés

#### 3. 2. 1. Bobœuf

Liszt, qui séjourne à Milan en février 1838, ayant appris par une annonce dans la presse l'ouverture de cette nouvelle maison d'édition à Paris, à un moment où il ne trouve pas d'éditeur pour ses *Symphonies de Beethoven*, cherche à savoir s'il n'y aurait pas là une solution intéressante pour lui ; rien ne permet de savoir s'il a donné suite à cette idée. Il écrit à Massart dans la lettre 4 (février 1838) : « **A propos, dites-moi aussi ce que c'est que cette imprimerie lithographique de Bobeuf, rue Cadet, 23. Je l'ai vu annoncée dans le *Journal des Débats*. Ils publient aussi des *symphonies de Beethoven*. [...] Peut-être qu'en leur abandonnant les miennes, leur établissement étant nouveau, et leurs prix excessivement bas, ils leur donneraient plus de publicité que tout autre éditeur.** » BOBŒUF, (ou BOBEUF), Pierre-Alexis-Francis, aussi prénommé Pierre-Antoine-Narcisse (1807-1874) est un éditeur sur lequel la documentation est rare et confuse.<sup>58</sup> Il s'est installé en 1835 à Paris en tant qu'imprimeur de musique au 23, rue Cadet, sous l'enseigne « *Bobœuf et Cie - Autographie musicale* », et restera actif jusqu'en 1842. Inventeur d'un nouveau procédé lithographique d'impression musicale, il recevra en 1839 une médaille de bronze à l'Exposition agricole et industrielle pour « le bon marché pour l'impression de la musique », et publiera en 1840 un jeu de cartes musicales lithographié en couleurs. Il propose de « la musique à très bon marché » (collections populaires de chant, de musique religieuse, méthodes de Kastner), et a édité entre autres la *Création du Monde* de Haydn et les *Symphonies* de Beethoven en grandes partitions d'orchestre. C'est un chimiste de

---

<sup>56</sup> C'est à « M. Masset » que Liszt adresse Massart dans la lettre 4 au sujet des *Soirées musicales* de Rossini. Voir plus bas.

<sup>57</sup> REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 303-305.

<sup>58</sup> Vier, quant à lui, avait lu « Bolveuf ».



formation, qui sera surtout connu plus tard pour l'invention, en 1865, du « Phénol Bobœuf », utilisé comme désinfectant pour la prévention et le traitement de maladies contagieuses.

### **3. 2. 2. Lemoine**

Il apparaît dans la liste des éditeurs pressentis au départ pour les *Symphonies de Beethoven*, à défaut de « Schlésinger [...], Troupenas, Richault ou Bernard Latte (lettre 2). À cette date, c'est Henry Lemoine (1786-1854), compositeur et pianiste de formation, qui dirige la maison familiale d'éditeurs de musique « Lemoine ». Celle-ci publiait à cette époque essentiellement des ouvrages pédagogiques. Elle rachètera le fonds de Schonenberger en 1875, et est encore en activité de nos jours<sup>59</sup>.

### **3. 2. 3 Marquerie**

Liszt apprécie la qualité de ses gravures. Il envisage, en mars 1838 (lettre 6), de lui confier la gravure, qu'il compte effectuer à frais d'auteur à Paris, des deux *Symphonies de Beethoven (Pastorale et ut mineur)*, déjà gravées en Allemagne. Il écrit : « Les épreuves allemandes (Leipzig, Breitkopf et Härtel) sont extrêmement nettes et belles, de sorte qu'il n'y aura aucune difficulté pour le graveur de Paris. Choisissez pourtant un des plus intelligents, Marquerie, par exemple » (lettre 6, de mars 1839). Charles-Louis, puis ses fils Charles-Louis et Louis MARQUERIE forment trois générations d'imprimeurs-graveurs-éditeurs de musique parisiens. En 1836, les deux frères, Louis et Charles-Louis, se sont associés. Leur maison d'édition, « Marquerie Frères, éditeurs de musique », a pour spécificité d'utiliser la technique de la gravure en taille douce pour l'impression des partitions<sup>60</sup>. Ils sont les graveurs de Schlésinger.

### **3. 2. 4. Masset**

Liszt, dans sa lettre de février 1838 (lettre 4), fait allusion à un différend qui l'a opposé à Masset. Il exprime à son égard une réelle indignation : « Faites-moi l'amitié d'aller chez Mr Masset et de lui dire ce qu'il sait sans doute déjà : que les propriétés française, anglaise et allemande des *Soirées Musicales* de Rossini ne regardent nullement Ricordi mais bien moi. Je regrette extrêmement que nous n'ayons pu nous arranger ensemble à cet égard et qu'il ait répondu par un refus formel, ce à quoi je ne m'attendais vraiment guère. Schott (à Mayence), Willis (à Londres) et Ricordi (à Milan) ont édité cet ouvrage à un prix passable ; à Paris seul j'ai été refusé ! Quoi qu'il en soit, comme je tiens à ce que ce petit volume (dont par parenthèse Rossini a été assez content) soit publié à Paris, priez M. Masset de ma part de le publier aussitôt qu'il pourra. » En fait, Jacques Etienne MASSET (18.. - 1857), ne se trouve pas sous son nom comme éditeur de musique. Il est le principal associé de Troupenas, c'est lui qui dirige la « société d'actionnaires "E. Troupenas et Cie" créée en 1835. Liszt, d'après la lettre 4, négocie directement avec Masset, sans passer par Troupenas<sup>61</sup>.

---

<sup>59</sup> FAUQUET, *op. cit.*, 2003, p. 686.

<sup>60</sup> Source : DEVRIÈS-LESURE, *Dictionnaire, op. cit.*, 1988, sous l'entrée *Marquerie*. Comme Bobœuf, cet éditeur a été difficile à identifier à cause de la graphie erronée de Vier, qui a écrit « Marguerie », et de la rareté des sources.

<sup>61</sup> Source : *ibid.* sous l'entrée « Troupenas ». La documentation sur ce personnage est presque inexistante. De plus, Vier avait laissé la première occurrence de ce nom en blanc, ne le reconnaissant qu'à la deuxième.

### 3. 2. 5. Meissonnier

Il fait partie de la liste des éditeurs pressentis au départ pour les *Symphonies de Beethoven*, à défaut de « Schlesinger [...], Troupenas, Richault ou Bernard Latte" (lettre 2). Les MEISSONNIER sont une famille d'éditeurs de musique installés à Marseille, Toulouse et Paris. Il s'agit ici d'Antoine Meissonnier (1783-1857), compositeur, professeur de lyre, de guitare et de chant, qui publie essentiellement des périodiques musicaux et des ouvrages pédagogiques. Entre 1839 et 1842, avec son associé J.L. Heugel, il acquiert le journal musical *le Ménestrel*<sup>62</sup>.

### 3. 2. 6. Pacini

Cet éditeur est pressenti par Liszt dans la lettre 2 (juillet 1837) pour publier le « *Morceau de la princesse Belgiojoso* », à défaut de Troupenas. Antonio Francesco Gaetano Saverio PACINI, (Naples 1778 – Paris 1866) est un compositeur italien venu en France d'abord comme professeur de chant à Nîmes, puis, en 1810, comme éditeur de musique à Paris. C'est un des éditeurs parisiens les plus actifs entre 1820 et 1835, qui publie essentiellement de la musique italienne. En 1838, son fonds sera détruit par l'incendie du théâtre voisin, mais une centaine de compositeurs lui offriront des manuscrits pour relancer son entreprise. C'est lui qui publiera en 1840 *La Romanesca* de Liszt<sup>63</sup>.

### 3. 2. 7. Schonenberger

Il fait partie de la liste des éditeurs pressentis au départ pour les *Symphonies de Beethoven*, à défaut de « Schlesinger [...], Troupenas, Richault ou Bernard Latte (lettre 2). Georges SCHONENBERGER (1807-1858) est un éditeur de musique d'origine suisse établi à Paris depuis 1830. Ses publications sont très variées, comprenant en particulier de la musique religieuse. En 1837, il s'associe avec Jost WILD, qui dirigera la maison après son décès. D'après le dépôt légal, cette maison publie trois œuvres musicales de Liszt en 1839-1840, dont Six amusements pour le piano sur les motifs italiens (LW A47) et les *Grandes Études de Paganini* (LWA52) en 1840, qui deviendront *Études d'exécution transcendante d'après Paganini*. Le fonds de cette maison sera repris par Achille Lemoine en 1875<sup>64</sup>.

## Conclusion

Même si certains éditeurs de musique parisiens importants, comme les sœurs Érard ou les frères Escudier, qui ont été actif plutôt avant ou après les lettres de Liszt à Massart, n'apparaissent pas dans ce « panthéon » déroulé par Liszt, ceux auxquels il destine ses œuvres sont particulièrement nombreux. Ils sont aussi parfaitement représentatifs de la qualité et de la variété des maisons d'édition actives à Paris sous la Monarchie de Juillet. On y trouve en effet les deux types d'éditeurs de musiques coexistant à cette

---

<sup>62</sup> FAUQUET, *op. cit.*, 2003, p. 766

<sup>63</sup> Sources : FAUQUET, *op. cit.*, 2003 ; REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 304. Ce nom est absent de l'édition de Vier, qui l'a simplement omis dans la liste des noms écrits par Liszt, sans signaler cette omission par un blanc.

<sup>64</sup> Sources : FAUQUET, *op. cit.*, 2003 ; GUT-BELLAS, *op. cit.*, 2001, p. 597, note 5 ; REYNAUD, *op. cit.*, 2012, p. 302 et 304.

époque. Il y a, d'une part, ceux qui, dans la continuité du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont eux-mêmes une formation musicale, comme Henry Lemoine, Meissonnier, Pacini, ou appartiennent à des dynasties d'éditeurs de musique comme les membres des familles Lemoine, Marquerie, voire Schlésinger. Mais on y trouve aussi, d'autre part, la catégorie des hommes d'affaires venant d'autres branches d'activités, comme Bobœuf, chimiste, et Troupenas, mathématicien, Schlesinger, commerçant. À cela s'ajoute la variété des origines nationales. Paris attirait depuis des décennies des musiciens, mais aussi des éditeurs de musique étrangers, particulièrement originaires de pays germaniques ; ainsi Schlésinger vient d'Allemagne, Schonenberger de Suisse, Pacini d'Italie.

On constate aussi à travers ces lettres que Liszt va être l'un des premiers compositeurs à publier ses œuvres aussi bien hors de France qu'à l'intérieur de l'hexagone, anticipant le mouvement qui, à partir des années 1860-1870, sous l'effet de l'essor industriel et économique allemand, renversera le rapport de forces : c'est en Allemagne que l'édition musicale sera alors florissante, tandis qu'elle régressera nettement en France<sup>65</sup>. Mais dans les années 1837-1840, Liszt sait mettre à profit la variété des possibilités qui lui sont offertes, tant en Italie, en Angleterre et en Allemagne qu'en France où, malgré son absence presque perpétuelle, il réussit à faire éditer ses nombreuses compositions musicales, en plus de ses articles. Les lettres qu'il adresse à cette époque à Lambert Massart offrent une documentation appréciable sur ce monde foisonnant, ouvrant sur un panorama assez complet de l'édition musicale parisienne à son apogée.

---

<sup>65</sup> Jusqu'à ces années-là, la France exporte massivement ses éditions musicales en Europe, pour devenir ensuite importatrice des éditions allemandes (RANDIER-GLÉNISSON, *op. cit.*, 1991, p. 297).



## Annexe 12 – Repères biographiques en lien avec les lettres du corpus

**1811-1818** : 22 octobre 1811, naissance à Raiding (Hongrie occidentale) de Franz Liszt. Études primaires en allemand, enseignement du piano par son père, Adam Liszt, musicien amateur.

### L'enfant prodige (huit années)

**1819-1820** : premiers concerts en public, bourse offerte par des magnats hongrois.

**1822** : amené à Vienne par son père pour être élève de Czerny et de Salieri.

**1823** : 11 décembre Franz et ses parents arrivent à Paris, accueillis par la famille Érard. Refusé au conservatoire par Cherubini, en tant qu'étranger.

**1824** : sa mère, Anna Liszt, retourne en Autriche. Sous la direction de son père, tournées en France, Angleterre et Allemagne pendant quatre ans.

**1827** : 28 août, mort de son père à Boulogne, sa mère vient vivre avec lui à Paris. Franz (16 ans) va subvenir à leur existence en donnant des cours de piano.

### Transition vers la vie adulte (six années)

**1828** : idylle avec son élève Caroline de Saint-Cricq, rupture imposée par le père de celle-ci (pour incompatibilité de classe sociale). Dépression de Franz, désir d'entrer dans les ordres.

**1829** : rencontre avec les Saint-Simoniens.

**1830** : la Révolution de Juillet le ramène à la vie ; grande soif culturelle, lectures, rencontres avec écrivains et artistes ; publication de poème de Lamartine *Harmonies poétiques et religieuses* ; 5 décembre, choc pour Liszt de la *Symphonie fantastique* de Berlioz.

**1831** : janvier, liaison avec la comtesse Adèle de la Prunarède, séjour au château de Marlioz, retour en février par Genève, où il réside un certain temps.

**1832** : décembre, rencontre avec la comtesse Marie d'Agoult ; début de leur liaison.

**1834** : automne, séjour de Franz à La Chênaie, chez l'abbé de Lamennais.

### Les années de pèlerinage : Suisse et Italie (six années avec Marie d'A.)

**1835** : juin, Franz et Marie se rejoignent à Bâle, puis s'installent à Genève. Première série d'articles signés par Liszt dans la *Gazette Musicale de Paris* dirigée par Maurice Schlésinger (*De la situation des artistes*). Compositions pour piano. Parution de la biographie de *Franz Liszt* [sic] par Joseph d'Ortigue dans la *Gazette Musicale* (juin). 28 juillet 1835 attentat de Fieschi, discours de Lamartine, député du parti libéral depuis 1834. Mi-août arrivée chez Liszt de son élève Hermann Cohen (alias Puzzi), 15 ans. 18 décembre, naissance de Blandine Liszt à Genève (mise en nourrice chez le pasteur Demellayer).

**1836** : mai-juin, Liszt à Paris, joue ses compositions. Septembre : excursion à Chamonix de Franz et Marie d'A. avec George Sand et Adolphe Pictet. Mi-octobre, retour à Paris avec Marie, ils logent à l'Hôtel de France, avec G. Sand. Intense vie intellectuelle.

**1837** : février, Marie à Nohant chez G. Sand, Franz l'y rejoint par intermittence, donnant des concerts à Paris ; 31 mars, chez la princesse Cristina de Belgiojoso, duel pianistique entre Liszt et Thalberg (*l'Hexameron*). Mai : Liszt à Nohant, transposition pour piano des *symphonies* de Beethoven et des *Lieder* de Schubert ; reprend la composition de ses *Études* de 1826. Le 24 juillet départ du couple pour l'Italie, via Genève (ils revoient Blandine). Septembre-novembre, séjour à Bellagio : Franz donne des concerts à Milan, compose et écrit des articles (*Lettres d'un bachelier ès musique*). Marie séjourne à Côme : 24 décembre naissance de Cosima Liszt, placée en nourrice à Gênes.

**1838** : février-mars, Milan, puis Venise. Avril-mai : Liszt à Vienne, concerts triomphaux pour les inondés de Pest. Puis, avec Marie, Gênes, Lugano, Florence. Le 6 septembre, à Milan, fêtes du couronnement de l'empereur d'Autriche Ferdinand I<sup>er</sup> en tant que roi de Lombardie et de Vénétie.

**1839** : janvier, Blandine (3 ans) rejoint ses parents à Florence. Février-juin : Rome (rencontre avec Ingres) ; mars invention du « monologue pianistique » ; 9 mai naissance de Daniel Liszt à Rome (mis en nourrice à Palestrina, sous surveillance de son parrain le peintre Henri Lehmann). Juillet-août, Lucques (Villa Maximiliana). Septembre, San-Rossore. Octobre : Liszt décide de financer par une grande tournée de concerts le monument à la mémoire de Beethoven devant être érigé à Bonn. 18 octobre : séparation du couple, Marie, emmenant Blandine (4 ans) et Cosima (2 ans), retourne à Paris pour entamer une carrière d'écrivain (son adresse personnelle sera 10, rue Neuve des Mathurins, Faubourg Saint-Honoré, les filles logeront chez Anna Liszt) ; 15 novembre – 17 décembre, concerts de Liszt à Vienne ; fin décembre, accueil triomphal à Pest (18 décembre – fin janvier 1840 : tournée en Hongrie, où Liszt n'était pas revenu depuis douze années).

### **La *Glanz-Period*** (huit années de *Lisztomania* à travers l'Europe, jusqu'en Turquie et en Russie)

**1840** : débuts comme chef d'orchestre en Hongrie. Mai-juin, tournée en Angleterre (invention du terme « récital » à Londres), puis Rhénanie (remet la recette de ses concerts au Comité Beethoven de Bonn, fait la connaissance du prince Félix Lichnowsky). 17 août-28 septembre : deuxième tournée en Angleterre. Début octobre, séjour à Fontainebleau avec Marie d'A., Anna Liszt et les deux filles. Mi-octobre-mi-novembre : Hambourg, Dunkerque (où Marie d'A. le rejoint). 23 novembre : troisième tournée dans les îles britanniques (dix semaines).

**1841** : 6 février, retour d'Angleterre ; concerts à Bruxelles (en solo) et à Liège. Mars : retour à Paris. Concerts à Paris, Angleterre, Allemagne. Août : île de Nonnenwerth avec Marie d'A. Automne : Daniel (2 ans) est amené à Paris chez Anna ; symbiose entre les trois enfants.

**1842** : tournée en Allemagne, Europe de l'Est, Saint-Petersbourg, Paris. Novembre : nommé maître de chapelle « en service extraordinaire » du grand-duc de Weimar. Décembre : début de l'amitié avec Wagner.

**1843** : suite des tournées triomphales à travers l'Europe et la Russie. Été : second séjour à Nonnenwerth avec Marie d'A. et Blandine (7 ans 1/2).

**1844** : janvier, dirige ses premiers concerts à Weimar. Avril- mai : à Paris, concerts, crise et rupture avec Marie d'Agoult. Blandine entre en pension chez madame Bernard. Liszt quitte définitivement Paris. À partir de juin : tournées dans le midi et la péninsule ibérique (Marseille, Toulouse, Espagne).

**1845** : suite de la tournée (Lisbonne, Gibraltar, Marseille, Avignon, Lyon, Mâcon ...). 5 mai : nommé chevalier de la Légion d'honneur (par Louis-Philippe). Conflit intense (par lettres) avec Marie d'A. sur

l'éducation des enfants. 3 juin : lettre de Marie d'A. annonçant sa rupture avec ses enfants. Liszt poursuit sa tournée en Allemagne.

**1846** : janvier, parution du roman à clés de Marie d'A., *Nélida* (caricature de Liszt). Janvier et mai échecs à Paris, en l'absence de Liszt, de la *Cantate pour l'inauguration du monument de Beethoven à Bonn*. 24 mai première messe à Grätz du frère de Felix Lichnowsky. Weimar, Vienne, Prague, Pest puis tournée triomphale en Transylvanie à la fin de l'année. Rentrée 1846 : Cosima en pension avec Blandine, Daniel élève externe chez monsieur Harlez. Décembre : Liszt à Weimar.

**1847** : Tournée dans les pays du Danube, Bucarest, Iasi, Kiev. Rencontre avec la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein. Fin février, Liszt invité chez Carolyne de S. W. à Woronince. Avril-mai-juin : reprise des tournées, jusqu'à Constantinople. Juillet-septembre : rejoint Carolyne de S. W. à Odessa. Fin septembre : Liszt met fin à sa carrière de virtuose à Elisabethgrad. Octobre 1847- janvier 48 : deuxième séjour de Liszt à Woronince.

### **Maître de chapelle de Weimar** (treize années d'intense activité musicale, avec Carolyne de S. W.)

**1848** : installation à Weimar (demeure de l'Altenburg) de Liszt accompagné de Carolyne et Marie de S. W., qui ont fui la Russie. Février : Révolution à Paris, Deuxième République. Révoltes en Europe, Liszt se tient à l'écart. Juin : mariage de Lambert Massart avec Aglaé Masson. Rentrée (15 septembre), Daniel interne chez M. Harlez. Anna Liszt continue à recevoir ses petits-enfants les dimanches et durant les vacances scolaires.

**1850** : janvier, premier séjour d'Anna Liszt à Weimar. Février : drame familial, les enfants, à Paris, revoient leur mère, malgré l'interdiction de Liszt (échange de lettres entre les filles et leur père). Réaction intransigeante de Liszt : retour précipité d'Anna à Paris, les deux filles, retirées de la pension, logeront de nouveau chez elle jusqu'à l'arrivée, à la rentrée, d'une gouvernante privée, Madame Patersi.

**1851** : 19 juin, Anna, 64 ans, se casse la cheville à Erfurt, reste en convalescence tout l'été à Weimar. 2 décembre, coup d'État, en France, de Louis-Napoléon Bonaparte.

**1852** : 2 décembre instauration du Second Empire. Liszt sera toujours partisan de Napoléon III.

**1853** : 6-18 octobre 1853, séjour de Liszt à Paris, avec Carolyne, Marie de S. W. et Wagner. Retrouvailles avec ses enfants qu'il n'avait pas revus depuis neuf ans.

**1854** : les enfants autorisés à revoir leur mère, Marie d'A., dans sa luxueuse "maison rose". Juillet : les filles invitées par Liszt à Bruxelles. Été : premières vacances de Daniel (15 ans) à l'Altenburg, invité par son père en récompense de ses brillants succès scolaires.

**1855** : reprise des relations entre Marie d'A. et ses filles. Nouveau drame familial : Liszt invite Blandine et Cosima à Weimar, fin août, pour ne plus les laisser repartir à Paris. Il les installe à Berlin chez la mère de Hans von Bülow, son brillant élève. Daniel : deuxièmes vacances à l'Altenburg.

**1856** : août, création triomphale de la *Messe de Gran* à Pest. Octobre : les deux filles autorisées à aller à Paris pour revoir Anna. Blandine, contrairement à Cosima, refuse de revenir à Berlin, conflit avec son père. Nouveau séjour de Daniel à Weimar. Octobre-novembre : Liszt à Zurich chez Wagner avec les deux princesses ; maladie de la peau (furonculose). Décembre : Daniel, titulaire du baccalauréat, séjourne auprès de son père jusqu'en avril 1857.

**1857** : Liszt toujours souffrant de sa jambe. Avril : fin du conflit de Blandine avec son père (accueillie chez sa mère). Daniel installé à Vienne (études de droit). Juillet-août, cure de Liszt pour sa jambe à Aix. 16 août mariage de Cosima avec Hans von Bülow à Berlin. 22 octobre, mariage de Blandine avec Émile Ollivier (député français de l'opposition républicaine) à Florence, lors d'un voyage en Italie avec Marie d'A.

**1858** : janvier, Blandine et Émile à Weimar. Le 11 avril : Liszt accueilli dans la confrérie des Franciscains de Pest. La *Messe de Gran* dirigée par Liszt à Vienne le 22 mars, l'empereur d'Autriche François-Joseph lui décerne la Croix de chevalier de l'ordre de la Couronne de Fer, qui l'anoblit.

**1859** : janvier, Liszt, insatisfait des conditions de son activité dans le grand-duché, démissionne de la direction de l'opéra. Août : Daniel, déjà malade (tuberculose), en vacances à Berlin chez Cosima ; 13 décembre mort de Daniel à Berlin en présence de son père ; enterré le 15.

**1860** : janvier, lettre de Liszt au Grand-duc annonçant son départ ; composition de la deuxième des *Trois Odes funèbres*, « La Notta », à la mémoire de son fils. Mai : départ de Carolyne de S. W. pour Rome (veut appuyer la demande d'annulation de son mariage). Juin : Anna, à Paris, se fracture le col du fémur (déménagera en novembre chez Blandine et Émile Ollivier). Août : fin de l'exil de Wagner ; Liszt promu officier de la Légion d'honneur (par Napoléon III). 14 septembre Liszt rédige son Testament. 12 octobre : naissance à Berlin de la fille aînée de Cosima, Daniela-Senta von Bülow (Liszt parrain).

**1861** : mai, Liszt séjourne un mois de à Paris (après une absence de huit ans), chez sa mère et Blandine. Revoit Berlioz, d'Ortigue, Rossini, Gounod, Lamartine, puis Wagner (qui y réside encore, son bannissement d'Allemagne vient de prendre fin). Revoit aussi Marie d'A. (voir lettres de Blandine à Carolyne, dans NAF 25191, f. 188 à 214, de mai au 16 décembre 1861). Reçu à trois reprises aux Tuileries, promu par l'Empereur au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Août : à Weimar, grande fête musicale d'adieu ; fondation de l'association « Allgemeine Deutscher Musikverein ». Le 20 août : Liszt nommé Chambellan par le Grand-Duc. Départ définitif de Weimar, erre pendant deux mois. Le 22 octobre : à Rome, échec du mariage avec Carolyne (autorisation du pape récusée au dernier moment). Liszt va demeurer à Rome, via San Felice, au voisinage de Carolyne de S. W. Vie mondaine, cours de piano (donnés gratuitement comme à Weimar et plus tard à Budapest) et compositions.

### **La période romaine-vaticane** (huit années, au voisinage de Carolyne de S. W. Compositions, liens étroits avec l'Église)

**1862** : mai, Liszt termine son oratorio *La légende de sainte Élisabeth*. 3 juillet : naissance de Daniel Ollivier, fils de Blandine, à Gémenos (Bouches-du-Rhône). Le 11 septembre, mort de Blandine à Saint-Tropez (Var) d'un abcès au sein. Émile Ollivier, effondré, se réfugie à Rome auprès de Liszt et de Carolyne de S. W. Daniel Ollivier sera élevé par son grand-père paternel, Démosthène Ollivier, au domaine de La Moutte (Saint-Tropez).

**1863** : 20 mars, naissance, à Berlin, de Blandine von Bülow, deuxième fille de Cosima. Fin mai réélection d'Émile Ollivier (opposition républicaine). Juin, Liszt se retire, pour composer, au couvent de la Madonna del Rosario (Monte Mario) ; 11 juillet visite du pape Pie IX ; Liszt compose *Saint François d'Assise* et continue la transposition pour piano des *Symphonies de Beethoven*. Émile Ollivier, convaincu par Morny, modère son opposition à l'Empereur.

**1864** : mai, rupture d'Émile Ollivier avec les républicains (mais refuse d'entrer au gouvernement). Août, périple de Liszt en Allemagne ; septembre à Weimar (il vide l'Altenburg). Début octobre : séjour à Paris (dernière rencontre avec sa mère) en compagnie de Cosima. 14-15 octobre, bref arrêt à Saint-Tropez : font la connaissance de Démosthène Ollivier et de Daniel, 2 ans (Liszt parrain, Cosima marraine).

**1865** : 25 avril Liszt reçoit la tonsure, et revêt l'habit ecclésiastique ; loge au Vatican, invité par Monseigneur Hohenlohe (y restera jusqu'en juin 1866) ; 21 juin, joue pour le pape, Pie IX, dans la bibliothèque pontificale ; 30 juillet : reçu dans les ordres mineurs. Août-septembre concerts triomphaux en Hongrie : invité aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire du Conservatoire de Pest. 15 août à Pest, dirige, en soutane, la création de la *Sainte Élisabeth* (version hongroise). Présence d'Edouard Liszt (l'oncle-cousin) et de Hans et Cosima von Bülow. De retour à Rome, continue à composer l'oratorio *Christus*.



**1866** : 4 janvier exécution, à Rome, du *Stabat Mater speciosa* de Poratorio *Christus*. 6 février : mort d'Anna Liszt (pneumonie), entourée d'Émile et Adolphe Ollivier ; enterrement le 8 au cimetière Montparnasse. Mars : séjour de Liszt à Paris : échec musical de la *Messe de Gran* à Saint-Eustache (mais recette énorme au profit de l'Œuvre des Écoles). Dernière rencontre de Liszt avec Marie d'A. (qui mourra en 1876). Entrevue avec Napoléon III. Juin : retour au Monte Mario ; novembre installation au couvent Santa Francesca Romana au centre de Rome.

**1867** : 8 juin, *Messe pour le couronnement de l'empereur François-Joseph comme roi des Hongrois*, créée à Budapest. Liszt acclamé comme un roi.

**1868** : Séjours de Liszt à la Villa d'Este, invité par M<sup>gr</sup> Hohenlohe. Cosima quitte publiquement Bülow pour Wagner, Liszt cessera de voir le couple pendant cinq ans.

### **La « vie trifurquée » : Rome, Weimar, Budapest (dix-sept années)**

**1869** : Liszt partage désormais ses années entre Rome (résigné à ne pas réformer la musique liturgique, mais continue à composer), Weimar (reprend une activité musicale, réside à la Hofgärtnerei) et Budapest (fonctions au conservatoire). Septembre 1869 : remariage d'Émile Ollivier, à Marseille, avec Marie Thérèse Gravier ; fin décembre, il accepte de former le prochain gouvernement.

**1870** : 2 janvier Émile Ollivier ministre de la justice et des cultes ; 17 juillet, lit à la chambre la déclaration de guerre contre la Prusse ; août, suite aux défaites, poussé à la démission et à l'exil (réfugié en Italie avec sa femme, il est rejoint quelque temps par son père Démosthène et son fils Daniel, 8 ans). Août, mariage protestant de Cosima et Wagner (résolument germanophiles) à Lucerne. Le 2 septembre, défaite française de Sedan, le 4 proclamation de la Troisième République. Liszt, durant la guerre, se réfugie en Hongrie.

**1871** : janvier, siège de Paris, armistice ; 18 mars-28 mai, Commune de Paris.

**1872** : réconciliation de Liszt avec Cosima et Wagner.

**1873** : automne, retour d'Émile Ollivier en France, fin de l'exil. Liszt président de l'Académie nationale de Hongrie.

**1877** : rentrée d'octobre, Daniel Ollivier en pension à Paris (15 ans, classe de seconde).

**1878** : Liszt membre hongrois du jury international évaluant les instruments de musique à l'Exposition Universelle de Paris (juin). Logé rue du Mail, dans le luxueux appartement appartenant à la veuve de Pierre Érard. Première rencontre, depuis quatorze ans, avec Daniel Ollivier (16 ans, qui intégrera à la rentrée la classe de rhétorique du Lycée Fontanes, ex Lycée impérial Bonaparte).

**1880** : rentrée d'octobre, Daniel Liszt en classe de philosophie

**1881** : juin, mort de Jocelyn (10 ans), fils d'Émile et de Marie-Thérèse Ollivier ; juillet, Daniel Ollivier titulaire du baccalauréat (19 ans).

**1882** : mars, naissance de Geneviève Ollivier, fille d'Émile et de Marie-Thérèse Ollivier, et future mère d'Anne Troisier de Diaz. Août : Liszt assiste au mariage de Blandine von Bülow à Bayreuth. Long séjour à Venise chez Cosima et Wagner (19 novembre-14 janvier).

**1883** : 13 février mort de Wagner à Venise. Cosima refusera de voir Liszt jusqu'en 1886.

**1884** : avril, mort de Démosthène Ollivier. Mai, triomphe de Liszt à la *Tonkünstlerversammlung* à Weimar. Juillet, Daniel Ollivier à Bayreuth, rencontre Liszt et les enfants de Cosima. Octobre, Daniel Ollivier à Rome, rencontre Carolyne de S. W. Début de la cataracte de Liszt.

**1886** : manifestations dans divers pays pour les 75 ans de Liszt ; mars-juin retour triomphal à Paris, succès de la *Messe de Gran*, en présence de Daniel Ollivier ; déplacement à Londres ; début juillet assiste au mariage de Daniela von Bülow à Bayreuth, à la demande de Cosima venue le voir à Weimar ; puis séjour à Colpach (Luxembourg) chez ses amis Munkaczy ; juin consultations médicales à Halle (hydropisie et cataracte) ; 21 juillet retourne à Bayreuth pour le festival Wagner. 31 juillet : mort de Liszt à Bayreuth (pneumonie) ; enterré le 3 août au cimetière municipal de Bayreuth.

# Index des œuvres littéraires de Franz Liszt

## E

Essai sur *Lobengrin*, 182

Essai sur *Tannhäuser et le combat des poètes-chanteurs à la Wartburg*, 94

## L

*Lettre(s) d'un Bachelier ès musique*, 20, 21, 39, 92, 102, 319, 328, 348, 371, 478, 480, 546, 551, 555, 556

À *Hector Berlioz*, 324, 365

À *M. Adolphe Pictet*, 324, 337, 345, 346, 347, 348, 352, 355

À *M. Heine*, 362

À *M. Lambert Massart*, 316, 317, 357, 362, 370

À *un poète voyageur*, à *M. George Sand*, 325, 328, 544, 556

*Compositions pour piano de M. Robert Schumann*, 324, 329, 349

*De l'état de la musique en Italie* À *M. le directeur de la Gazette Musicale*, 369

*Esquisse biographique de Bartolini*, 371, 544, 546

*Gênes et Florence*, 324, 370, 371, 373, 545

*La Sainte Cécile de Raphaël*. À *M. Joseph d'Ortigue*, 369

*La Scala*, 324, 338, 341, 349, 352, 356, 544

*Le lac de Como*. À *M. Louis de Ronchaud*, 324, 338, 341, 349, 352, 355, 362, 544

*Le Persée* de *Benvenuto Cellini*, 362, 375

*Trois morceaux dans le genre pathétique*, par *C. V. Alkan*, 324, 339, 349, 555

*Venise*, 324, 360, 367, 369, 370, 371, 544, 546

## P

Préface à l'*Album d'un voyageur*, 345, 389

Préface aux *Symphonies de Beethoven*. Partition pour piano, 19, 44, 102, 110, 123, 324, 330, 337, 344, 345, 347, 351, 363, 371, 388, 389, 519



# Index des œuvres musicales de Franz Liszt

## A

- Album d'un voyageur*, 110, 111, 203, 324, 335, 339, 343, 345, 347, 359, 364, 377, 384, 389, 495, 542, 543, 553, 554  
*Deuxième année*, 111, 359, 364, 377, 389, 495, 542, 543  
livre 1 *Impressions et Poésies*, 335, 339, 359, 384, 543, 554  
livre 2 *Fleurs mélodiques des Alpes*, 339, 364, 389  
*Paraphrases*, 339  
*Première année*, 111, 364  
*Angiolin dal biondo crin*, 307  
*Années de Pèlerinage*, 111, 389  
*Deuxième année*, 115, 389  
*Deuxième année - Il Penseroso*, 194  
*Première année*, 115

## C

- Cantate pour l'inauguration du monument de Beethoven à Bonn*, 19, 101, 102, 415, 472, 473, 484, 498  
*Cantico del sol di Francesco d'Assisi*, 213  
*Christus*, 115, 200, 213, 225, 282, 297  
*Stabat Mater*, 282  
*Concerto pour piano n° 1*, 307, 429  
*Concerto pour piano n° 2*, 186, 429

## D

- Dante-symphonie*, 63, 243, 248, 253  
*Der entfesselte Prometheus* (musique pour chœurs mixtes et orchestre), 182

## E

- Études*, 205, 332, 333, 338, 364, 373, 377, 424, 542, 543, 544, 557

## F

- Faust-symphonie*, 243, 535, 538  
*Festklänge*, 235

## G

- Grand galop chromatique*, 119, 324, 355, 359, 384, 543, 553, 554  
*Grande fantaisie symphonique sur des thèmes du Léo de Berlioz*, 329  
*Grandes Études de Paganini*, 332, 339, 364, 542, 543, 544, 560

## H

- Hamlet*, 109, 281, 535, 536, 539  
*Harmonies poétiques et religieuses*, 100, 243, 451, 452, 453, 479, 557  
*Ave Maria romain*, 243  
*Cantique d'amour*, 243  
*Hexaméron*, 205, 324, 325, 329, 331, 332, 333, 336, 352, 354, 362, 366, 373, 384, 542, 543, 546, 547, 553, 554, 558, 560

## L

- La Bataille des Huns*, 109, 281, 535, 536, 539  
*La Légende de Sainte Élisabeth*, 19, 63, 101, 103, 115, 137, 138, 156, 199, 200, 205, 210, 236, 242, 243, 248, 253, 262, 282, 302  
*La Romanesca*, 560  
*Le Corsaire*, 407  
*Légendes (Deux légendes)*  
*Saint-François d'Assise prêchant aux oiseaux*, 225, 243, 433  
*Saint-François de Paule marchant sur les flots*, 243, 433

## M

- Mazzeppa*, 307  
*Méphisto-valse*, 235  
*Messe de Gran*, 19, 115, 139, 235, 239, 242, 245, 248, 255, 262, 271, 272, 280, 282, 292, 302, 308  
*Messe hongroise du couronnement*, 236  
*Missa choralis*, 236

**O**

*Orphée*, 302

**P**

*Préludes*, 302, 306  
*Prométhée*, 536  
*Prometheus* (poème symphonique, première version), 182  
*Psaume XIII*, 235

**R**

*Réminiscences de La Juive, fantaisie brillante sur des motifs de l'opéra de Halévy*, 376  
*Réminiscences de Lucrezia Borgia*, 466  
*Réminiscences de Norma*, 466, 467  
*Rhapsodie hongroise n°15 - Marche de Rakoczy*, 243  
*Robert le Diable*, 466  
*Rondeau sur El Contrabandista*, 367

**S**

*Sardanapale*, 115, 407, 427, 429, 474  
*Soirées de Vienne, 9 Valses –Caprices d'après Schubert* (S. 427), 189  
*Sonate en si mineur*, 235

**T**

*Tasso*, 235, 302

Transcriptions

Lieder - 12 *Lieder* de Schubert, 323, 328, 335, 355, 543, 554  
Lieder - La Truite, 335  
Lieder - Sept mélodies de Schubert, 329, 542, 543, 554  
*Nuits d'été à Pausilippe d'après Donizetti*, 112, 324, 363, 364, 368, 542, 543, 553, 554  
Ouverture des *Franco Juges* de Berlioz, 323, 329, 543  
Ouverture du *Roi Lear* de Berlioz, 323, 329, 543  
Réduction pour piano de la *Symphonie fantastique* de Berlioz, 336, 557  
*Soirées musicales* de Rossini, 323, 338, 339, 351, 359, 363, 386, 542, 543, 548, 550, 557, 558, 559  
Symphonies de Beethoven, 80, 102, 111, 112, 200, 206, 225, 320, 323, 324, 328, 329, 330, 332, 337, 344, 345, 351, 358, 363, 364, 377, 384, 385, 386, 388, 390, 483, 487, 497, 543, 545, 546, 547, 548, 553, 554, 555, 557, 558, 559, 560  
*Voyage d'hiver* de Schubert, 323, 364, 377, 544  
*Trois Odes Funèbres* pour orchestre, 194  
La Notte, 194  
Les morts – Oraison, 194, 212, 219

**V**

*Valse mélancolique*, 466  
*Variations sur Weinen, Klagen, Sorgen, Zagen*, 213  
*Vision à la chapelle Sixtine*, 211



# Index des noms propres

Les pages numérotées en gras contiennent les notices sur les personnes (ou leur biographie).

## A

Abdul Medjid I<sup>er</sup> (Sultan), **170**  
Addison, Robert, **382**, 384, 385  
Agoult, Marie, comtesse de (née de Flavigny),  
17, 18, 20, 21, 23, 27, 30, **31**, 32, 33, 37, 39, 40,  
41, 42, 43, 44, 45, 47, 50, 55, 56, 57, 63, 64,  
65, 72, 74, 84, 90, 91, 92, 94, 97, 100, 101,  
102, 105, 108, 110, 111, 112, 113, 116, 118,  
127, 128, 129, 133, 134, 135, 141, 145, 146,  
151, 155, 158, 159, 160, 167, 168, 175, 176,  
177, 185, 186, 193, 194, 195, 199, 203, 206,  
212, 213, 218, 222, 224, 247, 260, 261, 263,  
267, 270, 271, 273, 275, 276, 277, 278, 281,  
287, 288, 289, 290, 293, 304, 305, 310, 312,  
316, 317, 319, 322, 324, 325, 326, 327, 328,  
333, 334, 336, 338, 341, 342, 344, 347, 348,  
349, 350, 353, 355, 356, 357, 358, 360, 361,  
362, 364, 367, 369, 370, 371, 373, 374, 375,  
376, 377, 383, 392, 395, 396, 397, 398, 400,  
401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 410,  
412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 422, 423,  
424, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 435,  
436, 437, 438, 439, 444, 445, 449, 450, 451,  
453, 454, 455, 456, 457, 458, 460, 461, 462,  
463, 464, 465, 467, 468, 471, 472, 473, 474,  
475, 478, 479, 480, 481, 485, 486, 487, 488,  
490, 496, 497, 498, 517, 518, 530, 542, 544  
Alembert, Jean le Rond d', 89  
Alexandre I<sup>er</sup> de Russie (Tsar), 30, 219, **489**  
Alkan, Charles-Valentin Morhange dit, 324, **339**,  
349, 544, 552, 555  
Allart, Henri-Marcus-Diodati, 463  
Allart, Hortense, 44, 64, 70, 81, 84, 86, 97, 100,  
101, 116, 117, 124, 270, 369, 444, 445, **461**,  
462, 463, 464, 498, 519  
Allart, Marcus-Napoléon, 463  
Ancillon, Frédéric, **476**  
Antonelli, Giacomo, **250**  
Apponyi, Antal Rudolf (Comte), **410**  
Apponyi, Rudolf (Comte), 72, **410**, 420, 421, 460  
Aragon, Charles-François-Armand de Bancalis  
de Maurel, (Marquis d'), 252  
Aragon, Teresa, née Visconti, (Marquise d'), 249,  
**252**

Ariès, Philippe, 53  
Artigaux, Bernard d', 411  
Augustz, Anton, 193, 243, 295

## B

Bartholoni, François, **458**  
Bartolini, Lorenzo, 324, 371, **376**, 380  
Bassano, Louisa, 375  
Bautain, Louis (Abbé), **455**  
Beale, Thomas Frederik, **382**, 383, 384, 385, 386  
Beaulaincourt de Marles, Victor de, 227  
Beethoven, Ludwig van, 19, 44, 80, 102, 105,  
109, 110, 126, 128, 131, 204, 205, 220, 225,  
280, 315, 322, 323, 324, 328, 330, 332, 333,  
336, 337, 340, 344, 345, 346, 351, 352, 353,  
363, 365, 366, 370, 371, 373, 376, 379, 381,  
385, 388, 393, 394, 396, 404, 406, 415, 422,  
424, 472, 473, 475, 476, 482, 483, 484, 487,  
497, 498, 519, 521, 529, 535, 536, 537, 539,  
540, 543, 545, 546, 547, 555, 556, 558, 559  
Belgiojoso, Cristina de (princesse), 31, 108, 128,  
129, 141, 252, 323, 325, **329**, 331, 336, 352,  
357, 362, 363, 400, 405, 407, 414, 427, 474,  
479, 489, 490, 496, 543, 546, 553, 557, 560  
Bellas, Jacqueline, 23, 33, 39, 45, 106, 175, 177,  
274, 275, 276, 330, 333, 405, 444, 446, 447,  
448, 449, 450, 451, 458, 460, 467, 471, 472,  
473, 474, 475, 476, 478, 485, 488, 555  
Bellini, Vincenzo, 329, 353, 467, 553  
Belloni, Gaetano, 62, 63, 83, 134, 138, 169, **170**,  
178, 230, 248, 253, 402, 404, 405, 408, 415,  
429, 430, 471, 475, 478, 489, 518  
Belloni, Zélia, **169**, 171, 404, 408  
Benacci-Peschier, **419**, 425  
Berard, Mr, 400  
Berliner, Émile, 482  
Berlioz, Hector, 19, 32, 55, 63, 64, 71, 73, 92, 97,  
98, 280, 323, 325, 329, 335, 336, 338, 339,  
340, 341, 353, 354, 360, 362, 365, 366, 368,  
371, 373, 375, 391, 393, 416, 457, 465, 484,  
520, 543, 556, 557  
Bernard, Laure, **177**, 427, 441  
Bernard, Louise, 31, 105



Bernard, Louise (née de La Garde), 105, 112, 128, 133, 170, 176, 177, 270, 321, 401, 427, 431, 497

Bernini, Gian Lorenzo (dit Le Bernin), 365

Bertha, Alexandre de, 138, 244, 246, 247, 252, 254, 262

Bescherelle jeune, 52, 67, 69

Bessire, François, 54

Bianchi, Antonia, 424

Bloc, Nathan, **457**, 458

Bobœuf, Pierre-Alexis-Francis, 114, 324, **352**, 391, 392, 551, **558**, 561

Bobrinska, comtesse (née Sofia Alexandrovna Samoilova), 74, 103, **232**

Bobrinsky, Alexeï Alexeïevitch, **232**

Boèce (Anicius Manlius Severinus Boethius), **410**

Boisselot, Louis, **407**, 408

Boisselot, Xavier, **407**

Bonaparte, Jérôme, 209

Bonaparte, Lucien Louis Joseph Napoléon (Monseigneur), 190, **227**

Bonjean, Louis-Bernard, **228**

Bory, Robert, 30, 193, 275, 341, 440

Brahms, Johannes, 253

Breitkopf & Härtel, 29, 108, 109, 128, 225, 321, 324, 328, 347, 363, 379, 385, 543, 545, 547, 559

Brokmann (Comtesse), 162, 164, 245

Bronsart von Schellendorff, Hans, **186**

Bücking, Docteur, **190**

Bull, Ole, 114, **474**, 484

Bülow, Daniela Senta von, 31, **33**, 136, 200, 208, 286, 304, 566

Bülow, Franziska von, 135, 185

Bülow, Hans von, **29**, 31, 55, 101, 135, 136, 138, 148, 181, 185, 188, 189, 194, 195, 208, 213, 234, 236, 241, 253, 259, 271, 272, 277, 292, 309, 530

Bülow, Isolde Ludowitz von, **31**, 138, 241, 292, 309, 310

Bulwer-Lytton, Henry, **463**

Buquet, (Abbé), 138, **226**, 227, 234, 255, 256, 259, 261, 283, 308

Burger, Ernst, 341

Buschinger, Danielle, 35

## C

Canova, Antonio, **365**

Carafa, Michel, **353**

Caraman-Chimay, princesse de (née Marie de Montesquiou-Fezensac), **254**

Castellane, Sophie de, **227**

Chailley, Jacques, 407

Chamfort, Sébastien-Roch Nicolas de, 94, 500

Charles X (Roi de France), 411, **462**

Charles-Alexandre, grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, 29, **30**, 36, 153, 171, 488

Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, **30**

Charnacé, Claire de (née d'Agoult), 31, 186, 290

Chartier, Roger, 52, 53, 55, 61, 62

Chateaubriand, François-René (Vicomte de), **177**, 463

Chauvin, Victor, 230

Chazarin, Mlle, **441**

Chesterfield (Lord), 89

Chevé, Émile-Joseph, Maurice, **233**

Chopin, Frédéric, 97, 203, 219, 220, 329, 330, 340, 384, 391, 466, 543, 552

Ciabatta, Jean-Baptiste, 63, 413, **414**, 415, 416, 420

Clément XIII (Pape), 365

Cocks, Robert, 112, 114, 324, **368**, 386, 390, 391, 547, 550

Cohen, Hermann, 37, 49, 83, 100, 101, 104, 109, 117, 123, 137, **216**, 331, 333, 372, 444, 445, 452, 453, 457, 458, 496, 519, 520, 552

Coudreuse, Anne, 53

Cramer, Johann Baptist, **366**, 384, 385, 434, 552

Croisille, Christian, 106, 128, 454, 480

Cros, Charles, 482

Csapo, Wilhelm von, 193

Czartoryska, Marcelina (née Radziwill), 74, 103, 138, 213, **219**, 230, 231, 233, 237, 245, 248

Czartoryski, Adam-Jerzy (Prince), 219

Czartoryski, Alexander Romuald (Prince), **219**, 230, 245

Czartoryski, Marcel Adam Konstantin Michael Felix (Comte), 245

Czerny, Karl, 132, **205**, 206, 220, 329, 333, 368, 384, 447

## D

Dauphin, Cécile, 23, 52, 61, 63, 65, 66, 68, 69, 500, 501

Deguerry, (Abbé), 44, 69, 74, 79, 100, 101, 117, 123, 444, 445, **455**, 456, 457, 460, 468, 470

Delagrange (ou de La Grange), Anna Caroline, **230**

Delarue, Zoé, 452  
 Demco, Miroslav, 152  
 Demellayer (Pasteur), 111, 361, 388  
 Denis, Ferdinand, 138, 139, 203, 215, 230, 245, 360  
 Denis, Jean Ferdinand, 203  
 Desbrière(s) (chocolats), **252**  
 Devéria, Jacques Jean-Marie Achille, 341, 392, 393, 522  
 Devriès-Lesure, Anik, 541  
 Diaz, Brigitte, 53  
 Diaz, José-Luis, 53  
 Diderot, Denis, 89  
 Didier, Euphémie, 39, 45, 60, 64, 74, 75, 78, 82, 97, 100, 101, 102, 106, 116, 123, 129, 444, 445, **446**, 447, 448, 449, 450, 451, 468, 495, 498, 519  
 Diepenbrock, Melchior, **476**, 477  
 Donizetti, Gaetano, 324, 353, 363, 543, 552, 553, 554  
 Du Bellay, Joachim, 374  
 Duby, Georges, 53  
 Duchâtel, Charles-Marie Tenneguy, 410, 411, **421**, 460  
 Dudevant, Maurice (Baron), 63, 328  
 Dufetel, Nicolas, 20, 23, 35, 36, 54, 56, 57, 58, 73, 77, 79, 91, 93, 94, 96, 153, 182, 287, 329, 340, 341, 392, 488, 491  
 Dupanloup (Monseigneur), 235  
 Dupêchez, Charles, 31, 39, 91, 166, 177, 212, 213, 328, 338, 341, 349, 353, 370, 463, 517  
 Dupin, André Marie Jean-Jacques, **230**

## E

Eckhardt, Mária, 77, 131, 142, 146, 148, 161, 166, 173, 183, 187, 416, 417, 502  
 Edison, Thomas, 482  
 Eigeldinger, Jean-Jacques, 341, 393  
 Érard, Jean-Baptiste, **169**, 233, 300  
 Érard, Pierre, 97, 132, **169**, 290, 300, 354, 428  
 Érard, Sébastien, **169**, 233, 300  
 Erkel, Ferenc, 164, **230**, 404  
 Escudier (frères), 330, **549**, 552, 557, 558, 560  
 Eskeles (Baronne), 45, 74, 97, 100, 101, 106, 117, 123, 129, 444, 445, **459**, 460, 496  
 Esterházy, Nicolas II (Prince), 131, **204**

## F

Fau, Guillaume, 41

Ferdinand I<sup>er</sup> (Empereur d'Autriche), **350**, 357, 360, 362, 459, 460, 564  
 Fétis, François-Joseph, **316**, 330, 357, 378, 556  
 Février, Camille, **300**, 428  
 Fieschi, Giuseppe, 452, 453  
 Flaubert, Gustave, 19, 94, 556  
 Foudras, (Marquise de), **180**  
 Foudras, Louis Augustre Théodore (Marquis de), **180**  
 François-Charles (Archiduc d'Autriche), 357  
 François-Joseph I<sup>er</sup> (Empereur d'Autriche), **196**, 236, 253  
 Frédéric VI de Danemark, 342, 394

## G

Gay, Charles, 113, 216, **333**, 366, 367, 368, 391, 392  
 Goethe, Johann Wolfgang von, 206, 397  
 Gounod, Charles, 333, 366  
 Grabócz, Márta, 17, 18, 541  
 Graefe, Alfred, **303**  
 Grassi, Marie-Claire, 23, 52, 53, 59, 61, 63, 68, 70, 82, 84, 86, 88, 89, 172  
 Grégoire XVI (Pape), **489**  
 Grund, Friedrich, 466  
 Guérault, Adolphe Georges, **228**  
 Guez de Balzac, Jean-Louis, 89  
 Guizot, François, 59, 340  
 Gut, Serge, 23, 33, 38, 45, 274, 333, 392, 400, 452, 458, 460, 467, 472

## H

Haine, Malou, 23, 35, 77, 340, 341  
 Haller, Charles-Louis de, 401  
 Hamburger, Klára, 23, 33, 34, 39, 43, 56, 57, 62, 65, 67, 68, 69, 73, 89, 94, 97, 106, 127, 128, 129, 131, 132, 137, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 161, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 193, 194, 196, 198, 199, 200, 202, 204, 205, 213, 216, 224, 225, 232, 237, 238, 240, 241, 249, 252, 255, 256, 259, 264, 273, 274, 276, 279, 282, 318, 321, 335, 338, 339, 354, 357, 358, 382, 383, 384, 385, 400, 402, 411, 412, 414, 416, 417, 418, 419, 420, 426, 429, 432, 434, 435, 436, 437, 439, 440, 442, 446, 450, 452, 495, 501  
 Haraszti, Émile, 20

Harcourt-Olonde, Georges Trevor Douglas (Marquis d'), 181  
 Harlez, Monsieur, 134, 135, 136, 170, 264, 270, 271, 439  
 Haroche-Bouzinac, Geneviève, 52, 53, 54, 81  
 Hartman, C.H., 537  
 Haton de la Goupillière, Charles, 209  
 Haton, Rose Eugénie Claire (née Petit), 138, **209**, 224  
 Havin, Lénor Joseph, **228**  
 Haydn, Joseph, 204, 206, 558  
 Haynald, Lajos (Monseigneur), **235**  
 Heller, Stephen, 337, 371  
 Herder, Johann Gottfried, **182**  
 Hertz, Henry, 329, 384  
 Herwegh, Emma (née Sigmund), **194**  
 Herwegh, Georg, **194**  
 Herwegh, Marcel, 30, **194**, 432  
 Hiller, Ferdinand, 340, **353**, 355, 356, 369, 393, 552  
 Hoffmann, Ernst Theodor Wilhelm « Amadeus » (E. T. A.), **482**  
 Hofmeister, Friedrich, 324, **336**, 383  
 Hohenlohe-Schillingfürst, Constantin de (Prince), 34, 57, 272  
 Hohenlohe-Schillingfürst, Gustave Adolphe von (Prince), **242**, 247  
 Hohenzollern-Hechingen, Constantin de (Prince), 246  
 Holle, Ludwig, 109, 280, 536, 537, 539, 540  
 Hugo, Victor, 138  
 Humboldt, Alexander von, 120, 159, **218**  
 Hummel, Johann Nepomuk, 19, 111, 131, 205, **206**, 330, 337, 346, 388, 487, 521, 550  
 Hunt, Lynn, 53  
 Huré, Pierre-Antoine, 23, 33, 38, 143, 183, 211, 500

## I

Ingres, Jean-Dominique, 325, 362, 365, **366**  
 Isnard, Charles, 200, 203, 204, 206, 207, 257, 262, 282, **287**

## J

Janin, Jules, 19, 20, 28, 44, 45, 72, 79, 82, 90, 91, 93, 94, 97, 101, 102, 108, 114, 117, 124, 128, 129, 199, 294, 324, 325, 326, 348, **367**, 371, 372, 413, 444, 446, 460, 466, 469, 471, 472, 473, 474, 475, 478, 483, 484, 485, 486, 487,

488, 490, 491, 496, 498, 499, 519, 544, 546, 551, 556

## K

Kalkbrenner, Friedrich Wilhelm Michael, 80, **337**, 346, 351, 388, 552  
 Kautz, Clémence, 113, 315, 375, 376, 391, 426, 427, 430, 433, 434  
 Kempis, Thomas A., 285  
 Kevenhüller, Richard, **476**  
 Khevenhüller (Comtesse), 476, 477  
 Knepper, Claude, 18, 22, 23, 32, 33, 35, 38, 39, 48, 54, 58, 126, 127, 143, 183, 204, 207, 208, 210, 211, 266, 267, 268, 276, 284, 285, 286, 287, 288, 293, 294, 296, 298, 299, 301, 304, 313, 314, 318, 488, 495, 500  
 Koettlitz, Adolphe, **378**  
 Kreutzer, Auguste, 44, **315**, 326, 440  
 Kreutzer, Léon, 113, 224, 231, **315**, 326, 327, 334, 342, 370, 372, 376, 391, 393, 426, 427, 430  
 Kreutzer, Marie (née Péan), 44, 84, 86, 87, 284, **315**, 326, 334, 340, 342, 353, 360, 368, 372, 376, 387, 402, 404, 420, 426, 440, 442  
 Kreutzer, Rodolphe, 44, **315**  
 Kroó, György, 111, 319, 328, 336, 339, 343, 345, 351, 364, 384, 389, 542, 557

## L

L'Écuyer, Sylvia, 394  
 La Mara, 17, 21, **28**, 29, 30, 32, 33, 34, 36, 37, 43, 47, 56, 57, 63, 64, 73, 74, 78, 80, 97, 105, 108, 123, 124, 125, 128, 129, 140, 141, 142, 144, 147, 148, 149, 153, 154, 159, 168, 191, 199, 246, 249, 266, 283, 296, 299, 301, 308, 318, 319, 321, 363, 379, 385, 386, 395, 424, 440, 447, 472, 473, 474, 475, 484, 485, 486, 487, 488, 495, 532, 535, 536  
 La Prunarède, Adèle-Joséphine-Vivante, née Quarré de Chelers, épouse du comte Eugène Fulcrand de La Prunarède, puis duchesse de Fleury, 109, 162, **166**, 446, 496  
 La Prunarède, Fulcrand-Henri-Marie-Eugène de Benoist, (Comte de), 109, 162, **166**, 446  
 La Prunarède, Jeanne-Frédérique Athénais, dite Adèle (?), née De Pandin de Saint-Hippolyte, épouse du comte Nestor Hippolyte de Benoist de La Prunarède, 109, 163, **166**  
 La Prunarède, Nestor Hippolyte de Benoist (Comte de), 109, **167**  
 La Rochefoucauld, François de, 94, 478, 490

- Lallemand, Claude François, **402**
- Lamartine, Alphonse de, 32, 42, 45, 70, 71, 72, 78, 83, 84, 88, 100, 101, 102, 106, 108, 117, 123, 126, 128, 129, 158, 177, 335, 355, 444, 445, 451, **452**, 453, 454, 455, 479, 480, 481, 482, 483, 497, 499, 519, 521, 538
- Lamennais, Félicité Robert de, 71, 194, 211, 212, 219, 280, 285, 340, **424**, 425, 439, 521
- Langlois, Frank, 19, 54, 95
- Lannos, Mademoiselle, 162, 164, 245
- Larrey, Félix Hippolyte, 138, **215**
- Latte, Bernard, 112, 158, 168, **169**, 171, 324, **330**, 332, 334, 355, 359, 363, 364, 377, 387, 390, 466, 543, 550, **552**, 553, 554, 557, 559, 560
- Lavenu, Louis Henry, 374, 375
- Le Diagon-Jacquain, Laurence, 38, 194, 341, 392, 482
- Leclerc, Yvan, 54
- Lecourt, Hippolyte, **416**
- Lecourt, Joseph, **416**
- Lehmann, Henri, 366, 369, 461
- Lemoine, Henry, 324, **332**, **559**, 561
- Leroy, Pierre-Eugène, 54
- Lesure, François, 541
- Lichnowsky, Félix, 473, **475**, 476, 479, 489, 490
- Lichnowsky, Robert, 102, 473, **475**
- Liébert, Georges, 35
- Liszt, Adam, 102, **131**, 132, 144, 152, 157, 204, 333, 498
- Liszt, Anna, 21, **30**, 31, 32, 33, 34, 35, 39, 44, 46, 47, 62, 69, 71, 74, 86, 98, 101, 103, 105, 107, 108, 112, 126, 127, **131**, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 178, 179, 180, 181, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 206, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 224, 225, 226, 227, 228, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 247, 248, 249, 250, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 267, 268, 270, 271, 272, 273, 274, 276, 277, 279, 282, 283, 286, 288, 300, 302, 309, 327, 331, 333, 335, 338, 339, 342, 354, 396, 401, 402, 408, 411, 412, 413, 414, 425, 426, 428, 429, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 444, 446, 447, 449, 450, 495, 496, 497, 498, 501, 502, 528, 530, 532
- Liszt, Blandine (épouse Ollivier), 21, 30, **31**, 35, 37, 40, 41, 42, 45, 62, 66, 67, 69, 70, 74, 86, 89, 98, 99, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 115, 119, 124, 126, 127, 128, 129, 133, 134, 135, 136, 137, 141, 148, 151, 153, 154, 157, 158, 160, 170, 171, 174, 175, 176, 177, 179, 181, 182, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 193, 194, 195, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 221, 222, 224, 226, 227, 234, 238, 250, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 264, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 277, 278, 279, 280, 282, 284, 286, 287, 288, 289, 292, 293, 294, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 321, 322, 327, 361, 369, 373, 375, 377, 388, 391, 395, 396, 397, 400, 401, 402, 403, 404, 408, 409, 412, 414, 416, 417, 418, 422, 426, 427, 430, 431, 432, 433, 434, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 445, 461, 463, 481, 483, 496, 497, 518, 520, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 538, 540
- Liszt, Cosima, 23, 29, 30, **31**, 33, 34, 42, 43, 55, 56, 57, 62, 63, 66, 67, 73, 74, 89, 94, 98, 99, 101, 105, 107, 108, 126, 127, 128, 129, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 143, 148, 151, 158, 163, 170, 171, 174, 175, 176, 177, 179, 181, 182, 185, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 197, 199, 200, 207, 208, 209, 213, 218, 226, 227, 234, 236, 240, 241, 243, 256, 259, 260, 264, 266, 267, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 282, 286, 288, 292, 297, 302, 304, 309, 310, 311, 312, 314, 321, 322, 327, 349, 373, 395, 396, 401, 402, 403, 408, 409, 411, 413, 414, 417, 418, 422, 430, 432, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 461, 463, 496, 497, 518, 530
- Liszt, Daniel, 21, **31**, 37, 39, 42, 45, 66, 74, 86, 87, 98, 100, 101, 102, 104, 105, 107, 114, 115, 118, 124, 126, 127, 133, 134, 135, 136, 137, 151, 157, 160, 163, 170, 171, 175, 176, 182, 185, 187, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 199, 207, 208, 210, 211, 216, 219, 226, 238, 259, 264, 266, 267, **269**, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 282, 289, 290, 291, 305, 310, 322, 369, 395, 396, 401, 402, 403, 412, 414, 426, 434, 435, 439, 440, 461, 463, 464, 496, 497, 498, 518, 530
- Liszt, Edouard, **190**, 196, 197, 201, 214, 243, 272, 287
- Louis II de Bavière, 236, 309
- Louis XVIII (Roi de France), 462
- Louis-Philippe (Roi des Français), 337, 410, 452, 453
- Löwy, Simon, 79, 147, 149, 188, **189**, 214, 231

## M

Malherbe, Charles-Théodore, 40, 315, 319, **379**, 385  
Marie-Anne de Sardaigne (Impératrice d'Autriche), 357  
Marquerie Frères, 114, 324, **363**, 391, 549, **559**, 561  
Martinville, Édouard-Léon Scott de, 482  
Massart, Lambert, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 31, 32, 37, 39, 40, 41, 42, **44**, 46, 47, 56, 57, 60, 61, 64, 65, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 90, 91, 92, 93, 97, 100, 101, 102, 105, 108, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 119, 123, 124, 127, 128, 129, 133, 134, 138, 154, 158, 160, 161, 169, 170, 172, 175, 176, 177, 182, 183, 195, 200, 203, 205, 206, 216, 224, 225, 230, 241, 252, 268, 269, 270, 273, 281, 284, 294, **315**, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 360, 361, 362, 363, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 381, 382, 384, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 442, 443, 444, 445, 460, 467, 469, 471, 474, 481, 483, 487, 495, 496, 497, 498, 518, 519, 522, 527, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 552, 553, 554, 555, 557, 558, 560, 561  
Masse, Richard, 407, 500  
Massenet, Jules, 292  
Masset, Jacques Etienne, **350**, **559**  
Masson, Louise Aglaé, 316, **429**  
Meissonnier, Antoine, 324, 332, **560**, 561  
Méneval, Claude François de (Baron), 227  
Méneval, Eugène de (Abbé), **227**  
Mérode, Xavier-Frédéric-Marie-Ghislain de, **250**  
Meyendorff, Olga von, **36**  
Meyerbeer, Giacomo, 17, 24, 521, 556  
Michaëlis, Théodore, 57  
Michel-Ange, 208, 251, 346, 365  
Montandon, Alain, 52, 53  
Montès, Lola, 397  
Montesquieu, 89  
Montgolfier, Jenny, 361

Mori, Frank, 375  
Mori, Nicholas, 383  
Morny, Charles Auguste Louis Joseph de (Duc), **228**, 243  
Morse, Samuel, 482  
Mortier de Fontaine, Henri-Louis-Stanislas, 466  
Moscheles, Ignaz, 108, 111, 127, 129, 321, 324, **330**, 339, 364, 382, 384, 389, 496, 552  
Mouton, Charles-Alexandre-Ernest, dit Dugasseau, 114, **366**, 391  
Mozart, Wolfgang Amadeus, 93, 206, 211, 220, 353, 366, 482  
Munkacsy, Cécile, **304**  
Munkacsy, Mihaly, **304**, 314

## N

Napoléon Ier (Empereur), 181, 209, 227, 342, 394, 402  
Napoléon III (Empereur), 35, 62, 101, 102, 138, 164, 176, 195, 215, 220, 227, 228, 229, 251, 253, 277, 289, 295, 410, 498  
Nicolas I<sup>er</sup> (Tsar), 406, **489**  
Noël, Léon, 341, 392, 522  
Nwitter, Charles, 379

## O

Ollivier, Adolphe, 31, 42, 74, 86, 101, 105, 108, 125, 127, 129, 139, 221, 227, 234, 238, 241, 256, 257, 266, 279, 282, 283, 284, 288, 291, 293, 302, 308, 310, 311, 495, 497, 520  
Ollivier, Blandine Berthe Cécile, **293**  
Ollivier, Daniel, 17, 21, **30**, 31, 32, 33, 35, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 61, 65, 66, 75, 82, 83, 85, 86, 87, 98, 99, 101, 103, 105, 106, 115, 125, 126, 127, 128, 129, 137, 140, 141, 145, 146, 147, 150, 151, 153, 154, 167, 175, 176, 183, 193, 199, 200, 203, 204, 207, 209, 219, 223, 226, 232, 234, 236, 238, 239, 245, 256, 257, 258, 260, 262, 266, 267, 268, 276, 278, 280, 282, 284, 285, **286**, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 307, 311, 312, 313, 314, 315, 319, 321, 333, 334, 336, 344, 379, 392, 405, 407, 425, 428, 431, 432, 433, 434, 437, 443, 445, 452, 462, 471, 479, 485, 486, 487, 488, 489, 495, 497, 498, 517, 520, 528, 530, 540  
Ollivier, Démosthène, 31, 37, 42, 70, 82, 86, 87, 99, 101, 106, 107, 124, 127, 129, 136, 137, 189, 190, 193, 194, 203, 206, 214, 236, 238, 257, 260, 266, 267, 268, 269, 272, 275, **277**,

278, 279, 282, 284, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 295, 297, 298, 302, 307, 311, 496, 520

Ollivier, Émile, 18, 22, 30, 31, **35**, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 55, 58, 62, 63, 69, 72, 86, 87, 97, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 107, 108, 109, 125, 126, 127, 128, 136, 137, 139, 140, 141, 146, 153, 156, 157, 158, 160, 189, 190, 192, 194, 195, 199, 200, 203, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 216, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 231, 232, 234, 235, 238, 243, 244, 247, 250, 255, 256, 257, 258, 260, 261, 262, 263, 264, 266, 267, 268, 272, 276, 277, 280, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 292, 293, 295, 297, 299, 300, 302, 308, 309, 311, 312, 313, 314, 318, 319, 416, 432, 433, 434, 481, 496, 497, 498, 521, 528, 530, 531, 532, 534, 538, 540

Ollivier, *Geneviève* Carolyne (épouse Troisier), **284**, 286, 293

Ollivier, Jocelyn, **284**, 285, 289, 291, 292, 295, 298

Ollivier, Joséphine (épouse Isnard), **287**

Ollivier, Marie Cécile Jeanne Catherine (née de Gratet du Bouchage), 32, **41**, 141, **293**, 528

Ollivier, Marie-Thérèse (née Gravier), 35, 36, 37, 41, 65, 97, 101, 104, 125, 126, 207, 210, 266, 267, 277, **284**, 287, 289, 291, 292, 293, 295, 303, 314, 496, 567

Ortigue, Joseph d', 49, 92, 97, 205, 211, 280, 325, **340**, 353, 366, 368, 369, 376, 387, 393, 394, 420, 530, 535, 536, 537, 539, 540, 556

## P

Pacini, Antonio, 114, **332**, 391, **560**, 561

Paganini, Achille Ciro Alessandrea, **424**

Paganini, Niccolo, 364, **424**

Palmé, Victor, **250**

Parry, John Orlando, 375

Patersi de Fossombroni, Madame, 31, 134, 135, 148, 151, 171, **178**, 180, 181, 182, 185, 188, 209, 240, 271, 272, 273, 274, 399

Pavlovna, Maria (Grande-Duchesse de Saxe-Weimar-Eisenach), 30

Perrot, Michèle, 53, 289

Perrot, Mr, **423**

Petit, Jean-Martin, **209**

Petit, Rose Eugénie Claire, 209

Philipon de la Madelaine, Louis, 67

Pictet, Adolphe, 345, 346, 352, 355, 361, 369, 453, **458**

Pie IX (Pape), 137, 225, 227, 235, 236, 242, 250, 251

Pincherle, Marc, 192, 428

Pistone, Danièle, 483, 501

Pixis, Francilla, **353**, 366

Pixis, Johann Peter, 329, 353, **354**, 366, 543, 552

Pleyel, Marie, 45, 64, 65, 71, 72, 74, 78, 81, 90, 97, 100, 101, 102, 106, 117, 124, 129, 374, 444, 446, 456, 461, **465**, 466, 467, 468, 469, 496, 498, 520

Pocknell, Pauline, 23, 34, 35, 148, 198, 445

Polastron, Lucien X., 64

Pommier, Jean, 54

Poniatowski, Joseph (Prince), 534, 539

Poublan, Danièle, 52, 62, 500, 501

## R

Racine, Jean, 93, 333

Raqueval, Monsieur de, **401**

Ratisbonne, Louis Gustave Fortuné, 107, 129, 213, **219**, 223, 224, 538

Reményi, Ede, 243, **253**

Rey, Alexandre Jean-Baptiste Henri, **328**, 333, 387, 388

Rey, Madame, 447

Reynaud, Cécile, 541, 542

Ricci, Frederico, **353**

Ricci, Luigi, 93, **353**

Richault, Charles Simon, 92, 93, 324, **328**, 329, 330, 332, 333, 334, 335, 336, 339, 351, 355, 358, 363, 364, 377, 386, 543, 544, 552, **554**, 557, 559, 560

Ricordi, Giovanni, 111, 112, 324, **336**, 337, 350, 351, 353, 356, 359, 361, 363, 368, 383, 386, 387, 390, 547, 548, 550, 552, 553, 557, 559

Riquet de Caraman, Joseph de, dix-huitième prince de Chimay, 103, 254

Robert, Bernard, 64

Ronchaud, Louis de, 290, 352, 355, 356, 361, 362, **396**, 424, 439

Rossi, Gaetano, 353

Rossini, Gioachino, 115, 280, 349, **350**, 351, 353, 375, 390, 482, 483, 534, 536, 539, 540, 550, 556, 557, 559

Rothschild (banquier), 214

Rousseau, Jean-Jacques, 89, 233

## S

Saint-Aulaire (Marquise de), **181**

Saint-Cricq, Caroline de (épouse d'Artigaux), 132, 400, **411**, 435, 563

Saint-Mars, Madame de, 134, **181**, 182, 185, 240, 273, 274

Sand, George (pseudonyme de Dupin, Aurore), 60, 63, 74, 78, 91, 92, 203, 322, 325, 326, 328, 336, 337, 338, 341, 342, 349, 352, 353, 354, 402, 453, 465, 468, 499, 544, 556

Saray, Josi, **404**, 408, 420

Sayn-Wittgenstein, Carolyne de, 20, 28, **29**, 30, 34, 36, 41, 55, 56, 57, 58, 63, 71, 79, 87, 91, 95, 99, 101, 107, 108, 112, 127, 128, 134, 136, 143, 145, 147, 148, 149, 156, 157, 159, 163, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 178, 179, 181, 185, 190, 194, 195, 198, 201, 202, 207, 210, 214, 216, 220, 228, 238, 242, 243, 247, 255, 256, 263, 271, 272, 280, 282, 288, 292, 295, 297, 313, 374, 398, 407, 428, 429, 434, 481, 530, 531, 532

Sayn-Wittgenstein, Marie, épouse de Hohenlohe-Schillingfürst (Princesse), 23, 30, **34**, 48, 55, 56, 57, 91, 99, 135, 193, 199, 271, 272, 275, 296, 406, 428, 429

Sayn-Wittgenstein, Nicolas de (Prince), 29, 428

Scheffer, Ary, 113, 114, **341**, 391, 392, 393, 522

Scheffer, Henry, 114, **341**, 392, 393

Scheffer, Jean-Gabriel, **341**, 393

Schlesinger, Adolph Martin, 556

Schlesinger, Heinrich, 384

Schlésinger, Maurice, 44, 45, 69, 74, 76, 100, 101, 117, 124, 316, 324, 325, **330**, 331, 332, 333, 335, 339, 342, 352, 358, 371, 376, 386, 410, 444, 446, 457, 466, 468, 469, 470, 498, 544, 550, 551, 552, 553, **555**, 556, 557, 558, 559, 560, 561

Schonenberger, Georges, 324, **332**, 350, 351, 364, 377, 543, 544, 552, 557, 559, **560**, 561

Schott (Frères), 324, **331**, 337, 351, 387, 547, 552, 559

Schrader, Bruno, 249

Schubert, Franz, 93, 189, 328, 329, 332, 333, 336, 364, 374, 377, 542, 543, 554, 556, 557

Schüller, Thérèse, 162, 164, 237

Schumann, Robert, 254, 306, 329, 336, **339**, 349, 353, 373, 543, 544, 555, 556

Seghers, François, **192**, 435, 452

Seghers, Herminie (née Vial), 62, **192**, 435, 452

Ségur d'Aguesseau, Raymond-Joseph Paul, **228**

Ségur, Anatole de, 178

Ségur, Louis-Philippe (Comte de), **178**

Seigneur (Abbé), 164, 227

Sévigné, Madame de, 87, 89, 94, 499

Short, Michael, 34, 38, 48, 63, 76, 154, 384

Simonet-Tenant, François, 53

Singer, Flore (née Ratisbonne), **254**

Skorkowski, Karol, **476**

Sophie (Archiduchesse), **357**

Spontini, Céleste (née Énard), 139, 233

Spontini, Gasparo Luigi Pacifico, 233, **366**

Stern, Daniel (Marie d'Agoult), 31, 41, 74, 91, 396, 414, 468

Street-Klindworth, Agnès, **29**, 34, 43, 55, 58, 63, 74, 147, 148, 149, 160, 198, 199, 208, 235, 243, 254, 444, 520, 530, 531, 532, 534

Stricker, Rémy, 20, 38, 39, 337, 345, 349, 352, 353, 354, 357, 360, 365, 367, 369, 370, 371, 373, 375, 392, 393, 395, 491, 544

Suttoni, Charles, 36, 42, 267, 540

Szemere, Bertalan, 107, 126, 129, 138, 197, 213, **215**, 217, 222, 230, 497

Szemere, Leopoldina Jurkovich, 103, 138, **197**, 230, 237

## T

Teleky, Sandor (Comte), 420

Thalberg, Sigismund, 316, 325, 329, **357**, 358, 384, 410, 543, 555

Thermes, Joséphine-Ludmille (Comtesse de), née duchesse d'Otrante, **180**

Thieffry, Sandrine, 328, 331, 541, 545

Thorwaldsen (ou Thorvaldsen), Berthel (dit Alberto), **365**

Tiersot, Julien, 30, 127, 308

Tizzani, Vincenzo, 164, **234**

Troisier de Diaz, Anne, **36**, 38, 41, 127, 193, 194, 207, 210, 214, 220, 247, 285, 287, 291, 292, 314

Trolley de Prévaux, Daniela, épouse d'Edme Jeanson, **213**

Trolley de Prévaux, Jacques Marie, **293**, 528

Troupenas, Eugène, 324, 329, 330, 331, 332, 338, 339, 350, 351, 359, 362, 373, 543, 547, 548, 549, 551, 552, 556, **557**, 558, 559, 560, 561

## V

Vapereau, Gustave, **221**

Vergennes, Monsieur de, 401

Veillot, Eugène, 247, **250**

Veillot, Louis, **250**

Vial, Herminie, épouse François Seghers, **452**

Viczay, Adolphe (Comte), **476**

Viczay, Léocadie-Anastasie-Constance (née Lichnowsky) (Comtesse), **476**, 477

Vier, Jacques, 17, 18, 20, 21, 22, **32**, 34, 36, 37, 40, 41, 43, 44, 46, 61, 62, 90, 104, 105, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 123, 124, 125, 128, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 157, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 187, 189, 190, 191, 196, 197, 198, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 264, 293, 315, 318, 319, 323, 324, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 350, 351, 352, 353, 354, 356, 357, 358, 359, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 374, 375, 376, 384, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 399, 400, 402, 403, 405, 409, 412, 413, 415, 416, 417, 419, 421, 423, 425, 427, 428, 429, 430, 431, 437, 439, 443, 444, 449, 455, 456, 462, 463, 469, 470, 471, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 484, 489, 495, 496, 541, 542, 544, 545, 558, 559, 560

Vigny, Alfred de, 31, 107, 126, 213, 219, 222, 224

Voiture, Vincent, 89

Volkman, Richard von, **303**

Voltaire, 89, 92, 94, 500

## W

Wagner, Eva, 292

Wagner, Richard, 19, 20, 29, 30, 31, 32, 35, 54, 55, 94, 114, 135, 138, 142, 143, 147, 148, 149, 155, 160, 163, 185, 188, 189, 194, 195, 208, 234, 235, 236, 240, 241, 243, 266, 280, 281, 291, 292, 294, 297, 302, 304, 306, 309, 310, 314, 406, 491, 492, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 539

Wagner, Siegfried, **31**, 292

Wagram, Caroline Joséphine Berthier (Princesse de), **181**

Wagram, Louis Alexandre Berthier (Prince de), **181**

Wagram, Marie Anne Élisabeth Berthier (Princesse de), **181**

Walker, Alan, 20, 38, 59, 109, 127, 131, 132, 138, 141, 144, 147, 161, 166, 168, 170, 173, 175, 176, 182, 184, 185, 187, 191, 193, 194, 195, 197, 200, 204, 206, 207, 209, 214, 220, 225, 226, 235, 242, 243, 245, 246, 249, 253, 270, 274, 275, 283, 286, 287, 290, 297, 298, 302, 303, 304, 309, 310, 313, 331, 343, 345, 347, 356, 361, 364, 377, 395, 399, 404, 410, 414, 415, 424, 432, 435, 461, 530, 543

Weber, Florence, 53

Willis, 324, **351**, 547, 559

Wolff, Oskar Ludwig Bernhard, 415, 473

Wolff, Pierre Etienne, **333**, 334, 446

## Z

Zeldin, Théodore, 247

Zichy, Eleonore von, **476**

Zimmermann, Pierre Joseph Guillaume, **316**, 339

Zschokke, Johann Heinrich Daniel, 250







# Table des matières détaillée\*

<b>Remerciements .....</b>	<b>5</b>
<b>Sommaire .....</b>	<b>7</b>
<b>Avis au lecteur .....</b>	<b>11</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>15</b>
<b>0. 1. Origine de mon projet éditorial : contribuer à la publication, toujours inachevée, des lettres de Franz Liszt (1811-1886). .....</b>	<b>17</b>
<b>0. 2. Intérêt et statut particulier des correspondances de musiciens.....</b>	<b>18</b>
<b>0. 3. Problématique : Liszt, un épistolier insatisfait.....</b>	<b>20</b>
<b>0. 4. Résultats escomptés .....</b>	<b>21</b>
<b>0. 5. Méthodes d'édition et d'analyse .....</b>	<b>22</b>
Transcriptions .....	22
Annotations et commentaires.....	22
Recherches historiques .....	23
Analyses des lettres.....	23
<b>0. 6. Organisation de la thèse.....</b>	<b>24</b>
<b>Première partie : Liszt épistolier .....</b>	<b>25</b>
<b>1. 1. État des lieux : l'édition de sa correspondance, un vaste chantier toujours inachevé .....</b>	<b>28</b>
1. 1. 1. La première vague des éditions (1893-1918) : La Mara .....	28
1. 1. 2. La deuxième vague (1924-1950).....	30
1. 1. 3. Les éditions modernes scientifiques (de 1986 à nos jours) .....	32
1. 1. 3. 1. Correspondance de Liszt publiée dans des ouvrages .....	33
1. 1. 3. 1. 1. Avec divers correspondants : 1987 – Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper .....	33
1. 1. 3. 1. 2. Avec Marie d'Agoult : 1990 et 2001 – Serge Gut et Jacqueline Bellas .....	33
1. 1. 3. 1. 3. Avec Cosima et Daniela : 1996 – Klára Hamburger .....	33
1. 1. 3. 1. 4. Avec sa mère, Anna Liszt : 2000 – Klára Hamburger .....	33
1. 1. 3. 1. 5. Avec Agnès Street-Klindworth: 2000 - Pauline Pocknell.....	34
1. 1. 3. 1. 6. Avec divers correspondants : 2002 – Michael Short.....	34
1. 1. 3. 1. 7. Avec la princesse Marie de Hohenlohe-Schillingsfürst : 2010 – Pauline Pocknell, Malou Haine, Nicolas Dufetel.....	34

---

\* Le lecteur trouvera une version moins détaillée de cette Table des matières dans le Sommaire en début de thèse.

1. 1. 3. 1. 8. Avec Richard Wagner : 1943 et 2013 – Lacant et L.-M. Schmidt, Danielle Buschinger et Georges Liébert.....	35
1. 1. 3. 2. Autres publications (hors ouvrages imprimés publiés à ce jour).....	35
1. 1. 3. 2. 1. Avec Daniel Ollivier : 2007 – dans une revue – Claude Knepper.....	35
1. 1. 3. 2. 2. Avec Émile Ollivier : publication en cours – Claude Knepper.....	35
1. 1. 3. 2. 3. Avec Olga von Meyendorff – publication en cours – Claude Knepper.....	36
1. 1. 3. 2. 4. Avec Carl Alexander, grand-duc de Saxe-Weimar : publication annoncée - Nicolas Dufetel.....	36
1. 1. 3. 2. 5. Une correspondance complémentaire : Émile Ollivier et Carolyne de Sayn-Wittgenstein : 1984 - Anne Troisier de Diaz.....	36
1. 1. 4. Autres ouvrages sur Liszt : biographies, documents et analyses en vue des commentaires.....	36
1. 1. 4. 1. L'édition de Jacques Vier : lecture critique.....	37
1. 1. 4. 2. Les éditions antérieures des lettres de Liszt : modèles et sources.....	37
1. 1. 4. 3. Ouvrages généraux sur Liszt et sur le contexte de ses lettres.....	38
La biographie d'Alan Walker : 1989-1998.....	38
Trois essais et documents.....	38
<b>1. 2. Le corpus retenu : soixante-six autographes .....</b>	<b>40</b>
1. 2. 1. Le fonds Daniel Ollivier de la BnF.....	40
1. 2. 1. 1. Historique.....	40
1. 2. 1. 2. Composition.....	41
1. 2. 2. Critères du choix et composition du corpus .....	43
1. 2. 2. 1. Lettres à republier .....	43
Les lettres de Liszt à sa mère : 26 lettres.....	43
Les lettres de Liszt à Lambert Massart : 20 lettres.....	44
1. 2. 2. 2. Des lettres « ordinaires » répondant à la problématique du complexe épistolaire de Liszt .....	44
Autres lettres de Liszt à divers destinataires : 20 lettres.....	44
1. 2. 2. 3. Nouvelle orientation de mon travail : le rapport de Liszt à l'écriture à travers sa correspondance ordinaire.....	45
1. 2. 3. Principes éditoriaux.....	46
1. 2. 3. 1. Plan.....	46
Plan général de la publication des 66 lettres de mon corpus.....	47
1. 2. 3. 2. Options éditoriales.....	47
Critère de décision : permettre une analyse de la forme matérielle et linguistique des lettres. ...	48
Options retenues : fidélité rigoureuse à l'orthographe et à la ponctuation. ....	49
<b>1. 3. Une analyse de la forme des lettres : résultats .....</b>	<b>52</b>
Introduction : travaux sur l'épistolaire.....	52
1. 3. 1. Regard autocritique de Liszt sur son activité épistolaire.....	55
1. 3. 1. 1. Analyser des lettres « ordinaires », « familières » .....	55

1. 3. 1. 2. Une correspondance « sans qualité » ? ou « Je ne sais pas écrire » : un leitmotiv de la correspondance lisztienne.....	55
1. 3. 1. 3. Contradiction entre ses affirmations et sa pratique : quelle issue ?.....	58
1. 3. 2. Liszt et la hiérarchie : modèles épistolaires et normes sociales.....	59
1. 3. 2. 1. Circulation et réalisation matérielle des lettres : organisation du courrier postal et évolution des outils de l'écriture repérables dans les autographes de Liszt.....	60
Organisation de la poste et usages des lettres : les autographes de Liszt comme documents historiques.....	60
Réception, circulation multiple et archivage des lettres.....	62
Liszt et les collectionneurs d'autographes.....	63
Évolution des outils et supports de l'écriture : plume métallique et papier à lettres.....	64
1. 3. 2. 2. La présentation matérielle des lettres : un code social de civilité. Conformisme et écarts chez Liszt.....	66
Liszt et la distinction sociale : un idéal affirmé.....	66
Le « cérémonial épistolaire » enseigné dans les manuels.....	67
La présentation matérielle des lettres.....	68
Les plis et les cachets.....	68
Les marges et les en-têtes.....	69
Le réglage et le soin. Les écarts de Liszt.....	71
Désignation du destinataire. Libellé des adresses.....	74
1. 3. 3. Réponse à la problématique : qualités du style épistolaire de Liszt.....	76
1. 3. 3. 1. Qualité de la langue : maîtrise de la grammaire et du vocabulaire.....	77
Orthographe, grammaire et ponctuation.....	77
Vocabulaire.....	78
1. 3. 3. 2. Art de la variation dans l'organisation formelle d'une lettre.....	80
L'entrée en matière (exorde).....	81
La conclusion (péroraison).....	82
1. 3. 3. 3. Conformisme et personnalisation dans les lettres de circonstance (ou de compliments).....	86
1. 3. 3. 4. Styles et modèles.....	87
Persistance des modèles aristocratiques. L'imprégnation comme méthode d'apprentissage. Le paradoxe du style « naturel ».....	88
Le paradoxe de Liszt : conversation brillante, écriture laborieuse.....	89
1. 3. 3. 5. Esthétique épistolaire de Liszt : le classicisme des Lumières.....	91
Clarté et sobriété.....	92
Références classiques.....	93
Conclusion : un sentiment d'infériorité sincère mais démenti par ses lettres « ordinaires ».....	94
1. 3. 4. Complément : vouvoiement et tutoiement dans les lettres de Liszt.....	96
<b>1. 4. Mes apports.....</b>	<b>100</b>
1. 4. 1. Intérêt biographique du corpus : un éventail de situations.....	100

1. 4. 1. 1. Amplitude biographique des lettres : un panorama de la vie de Liszt (9 janvier 1831 - 15 juin 1886) .....	100
1. 4. 1. 2. Destinataires, lieux d'écriture et thèmes : un large éventail.....	101
Dix-sept destinataires :.....	101
Trente lieux d'écriture, témoins d'une vie vagabonde :.....	102
Faits et thèmes principaux apparaissant dans les lettres du corpus.....	102
1. 4. 2. Apports de mon édition critique.....	103
1. 4. 2. 1. Restitution fidèle des soixante-six autographes du corpus.....	104
1. 4. 2. 2. Quinze lettres inédites .....	104
Cinq lettres de Liszt (au sein du corpus).....	104
Dix autres lettres (hors corpus).....	104
1. 4. 2. 3. Nouvelle publication de soixante et une lettres de Liszt figurant dans des éditions anciennes, ou difficiles à trouver.....	105
Cinquante figurent dans des éditions non scientifiques, périmées et épuisées.....	105
Onze sont publiées selon les critères scientifiques modernes, mais d'accès difficile .....	106
1. 4. 2. 4. Trente-cinq documents complémentaires éclairant le corpus principal.....	106
Neuf compléments aux lettres de Liszt à sa mère (ch. 2. 1). .....	107
Dix compléments aux lettres adressées par Liszt aux autres membres de sa famille (ch. 2. 2).....	107
Trois compléments aux lettres de Liszt à Massart, série 1 (ch. 2. 3. 1).....	108
Neuf compléments aux lettres de Liszt à Massart série 2 (ch. 2. 3. 2) .....	108
Quatre compléments aux lettres de Liszt à divers autres destinataires (ch. 2. 4).....	108
1. 4. 2. 5. Identifications et datations.....	108
1. 4. 2. 6. Rectifications apportées à l'édition de Vier.....	110
Restitution de six passages de lettres omis par Vier ou mal transcrits.....	110
Identification d'une dizaine de personnes absentes dans Vier, qui n'a pas reconnu leur nom.....	113
Identification et rectification de noms de lieux et d'œuvres musicales.....	114
1. 4. 2. 7. Apports factuels.....	115
1. 4. 3. Analyse de l'écriture de Liszt .....	116
1. 4. 3. 1. Analyse transversale : respect des normes, variations et classicisme .....	116
1. 4. 3. 2. Analyses ponctuelles .....	116
Une palette de styles variés .....	116
Forme canonique des lettres de circonstances.....	117
Style pragmatique des lettres d'affaires. ....	118
Quelques exemples du style d'affaires direct. ....	119
Particularités des lettres de Liszt à sa mère : une relation riche et singulière.....	119

## **Deuxième partie : Édition des soixante-six lettres de Liszt ..... 121**

### **2. 0. Tableaux récapitulatifs des lettres et compléments ..... 123**

Tableau I : Les 66 lettres du corpus par ordre chronologique .....	123
Tableau II : Les 35 documents complémentaires éclairant le corpus principal.....	126
Tableau III : Récapitulatif des lettres et compléments .....	129

<b>2. 1. Les vingt-six lettres de Franz Liszt à sa mère.....</b>	<b>131</b>
2. 1. 1. Introduction .....	131
2. 1. 1. 0. Biographie d'Anna Liszt (1788-1866) .....	131
2. 1. 1. 1. Place de mon corpus dans les publications antérieures. ....	140
2. 1. 1. 1. 1. La Mara : lettres de Liszt traduites en allemand, sans les originaux français (édition ancienne, ne comprenant pas les autographes de mon corpus).....	140
2. 1. 1. 1. 2. Vier : 28 lettres de Liszt, 25 autographes redécoupés (édition ancienne, comprenant les autographes de mon corpus).....	141
2. 1. 1. 1. 3. K. Hamburger : 121 lettres de Liszt traduites en allemand, avec les autographes français (édition scientifique moderne, sans les autographes de mon corpus).....	142
2. 1. 1. 1. 4. Lettres éparées de Liszt à sa mère dans des publications modernes (1987-1989) .....	143
2. 1. 1. 2. Répartition de l'ensemble des lettres.....	144
2. 1. 1. 2. 1. Déséquilibre numérique : 147 lettres de Liszt, 70 d'Anna.....	145
2. 1. 1. 2. 2. Discontinuité dans le temps : des lettres perdues .....	145
2. 1. 1. 2. 3. Questions de datation dans mon corpus.....	145
2. 1. 1. 2. 3. Chronologie des lettres de mon corpus (1831-1865).....	150
2. 1. 1. 3. Les langues des lettres échangées entre Liszt et sa mère .....	152
2. 1. 1. 3. 1. Français prédominant chez Liszt, allemand exclusif chez Anna .....	152
2. 1. 1. 3. 2. Les choix linguistiques de Liszt : évolution .....	152
2. 1. 1. 4. Intérêt des 26 lettres de ce sous-corpus.....	154
2. 1. 1. 4. 1. Insertion dans un échange conservé.....	154
2. 1. 1. 4. 2. Large éventail de sujets .....	155
2. 1. 1. 4. 3. Le style des lettres : variété de tons.....	157
2. 1. 1. 5. Rectifications apportées à l'édition de Vier.....	161
2. 1. 1. 5. 1. Décompte et datation des lettres.....	161
2. 1. 1. 5. 2. Identification de personnes et de lieux.....	162
2. 1. 1. 5. 3. Omission des mots allemands par Vier.....	164
<b>2. 1. 2. Édition des lettres de Liszt à sa mère (26 lettres) : transcriptions, annotations et commentaires. ....</b>	<b>166</b>
Lettre 1 – Marlioz, 9 janvier 1831.....	166
Lettre 2 – Constantinople, 6 juillet 1847 .....	168
Lettre 3 – Eilsen, 27 décembre 1849.....	172
Lettre 4 – Weimar, 25 mars 1850.....	176
Lettre 5 – Weimar, 15 juillet 1850 .....	179
Lettre 6 – Weimar, 13 février 1857 (inéдите).....	184
Lettre 7 – [Weimar, mars-avril 1857] .....	187
Lettre 8 – Berlin, 16 décembre 1859 .....	189
Lettre 9 – Berlin, 21 septembre 1861 .....	195
Lettre 10 – Rome, 20 juillet 1862.....	200
Lettre 11 – Rome, 9 août 1862.....	203
Lettre 12 – Rome, 12 septembre 1862.....	204

Lettre 13 – Rome 27 septembre 1862.....	206
Compléments à la lettre 13 sur la mort de Blandine.....	209
Lettre 14 – Rome, 29 janvier 1863 .....	213
Lettre 15 – Rome, 7 mars 1863.....	216
Lettre 16 – Rome, 8 mai 1863.....	218
Lettre 17 – [Rome - Monte Mario], 1 <sup>er</sup> janvier 1864.....	226
Lettre 18 – [Rome - Monte Mario], 14 avril 1864.....	232
Lettre 19 – Rome [Monte Mario], 11 mai 1864.....	233
Lettre 20 – [Rome - Monte Mario], 22 juillet 1864.....	234
Lettre 21 – [Rome - Monte Mario], 25 octobre 1864.....	237
Lettre 22 – [Rome], 17 décembre 1864.....	239
Lettre 23 – Rome-Monte Mario, 24 janvier 1865.....	244
Lettre 24 – Rome-Vatican, 27 avril 1865.....	246
Lettre 25 – Rome-Vatican, 30 juin 1865.....	250
Lettre 26 – Rome-Vatican, 7 octobre 1865.....	253
2. 1. 3. Conclusion. Les derniers moments d’Anna Liszt.....	255
<b>2. 1. 4. Complément aux lettres de Liszt à sa mère. Quatre lettres d’Anna Liszt à son petit-gendre Émile Ollivier écrites en français (1863-1865).....</b>	<b>256</b>
Description des autographes.....	257
Contexte biographique .....	257
Commentaire.....	258
Lettre 1.....	258
Lettre 2.....	260
Lettre 3.....	261
Lettre 4.....	263
Extrait d’une autre lettre d’Anna Liszt écrite en français.....	264
<b>2. 2. Les dix lettres de Franz Liszt à d’autres membres de sa famille .....</b>	<b>266</b>
2. 2. 1. Introduction : composition et intérêt de ce sous-corpus.....	266
2. 2. 1. 1. Composition du corpus.....	266
2. 2. 1. 2. Intérêt de cet ensemble : codes sociaux et personnalisation dans des lettres de circonstance.....	268
<b>2. 2. 2. Transcription annotée et commentée de cinq lettres à divers membres de sa famille.....</b>	<b>270</b>
1 – Lettre à son fils Daniel, Weimar, 5 octobre 1850.....	270
2 – Lettre à Démosthène Ollivier (père d’Émile Ollivier), [Weimar], 30 octobre 1857 .....	277
3 – Une lettre (fragmentaire) à [Blandine Liszt-Ollivier], [Weimar, 2 juillet 1861] (40) (NAF 25180, 34 f. 130). Inédite.....	279
4 – Lettre à Adolphe Ollivier, [Rome - Monte Mario], 12 février 1866.....	282



5 – Lettre à Marie-Thérèse Ollivier (née Gravier), seconde épouse d'Émile Ollivier, Villa d'Este, mi-novembre 1869 .....	284
<b>2. 2. 3. Transcription annotée et commentée de cinq lettres à Daniel Ollivier .....</b>	<b>286</b>
Introduction .....	286
Biographie de Daniel Ollivier (1862-1941).....	286
La correspondance entre Liszt et Daniel Ollivier : les travaux de Claude Knepper et les cinq lettres de mon corpus. ....	293
Lettre 1 à Daniel Ollivier, [Horpács], 31 octobre 1872.....	295
Lettre 2 à Daniel Ollivier, Weimar, 6 juin 1873.....	296
Lettre 3 à Daniel Ollivier, Villa d'Este, 9 novembre 1875.....	298
Lettre 4 à Daniel Ollivier, Budapest, 19 janvier 1880.....	300
Lettre 5 à Daniel Ollivier, Weimar, 15 juin 1886.....	301
<b>2. 2. 4. Compléments : divers textes relatifs à ces dix lettres de Liszt .....</b>	<b>305</b>
2. 2. 4. 1. Extrait inédit d'une lettre de Daniel Liszt à Blandine [Weimar, février 1857] .....	305
2. 2. 4. 2. Compléments à la lettre de Liszt à Démosthène Ollivier du 30 octobre 1857 .....	307
Extrait d'une lettre de Liszt à Blandine du 24 novembre 1857.....	307
Lettre de Liszt à Démosthène Ollivier du 6 janvier 1858.....	307
2. 2. 4. 3. Compléments à la lettre de Liszt à Adolphe Ollivier du 12 février 1866 sur la mort d'Anna Liszt. ....	308
Lettre de Liszt à Émile Ollivier, 9 février 1866 .....	308
Le discours d'Émile Ollivier sur la tombe d'Anna Liszt.....	309
Lettre de Cosima à Émile Ollivier, de Munich, le 9 février 1866 .....	309
Lettre de Cosima à Adolphe Ollivier du 11 février 1866.....	311
2. 2. 4. 4. Complément à la biographie de Daniel Ollivier (Ch. 2. 2. Lettres 6-10).....	312
Lettre d'Émile Ollivier annonçant à Marie d'Agoult la mort de Blandine. ....	312
2. 2. 4. 5. Compléments à la lettre 5 de Liszt à Daniel Ollivier du 15 juin 1886. ....	312
Lettre de Carolyne de Sayn-Wittgenstein à Émile Ollivier du 26 juin 1886 (extrait).....	313
Lettre de Daniel Ollivier à Franz Liszt du 20 juillet 1886.....	313
<b>2. 3. Les vingt lettres de Franz Liszt à Lambert Massart .....</b>	<b>315</b>
2. 3. 1. Le destinataire : Lambert Massart (1811-1892). Brève présentation.....	315
2. 3. 2. Le corpus des lettres de Liszt à Massart : une seule édition antérieure (Vier 1950), épuisée et entachée d'erreurs. ....	318
2. 3. 3. Deux périodes, deux thèmes : l'édition des compositions de Liszt à Paris, le conflit avec Marie d'A. sur la garde des enfants. ....	319
2. 3. 4. Organisation de ma publication : liste des lettres, regroupement en deux séries.....	320
Liste chronologique des autographes de Liszt à Lambert Massart dans NAF 25180 .....	320
<b>2. 3. 5. Transcription annotée et commentée des lettres de Liszt à Massart [Série 1 des lettres de Liszt à Massart (1837-1841), 10 lettres] .....</b>	<b>322</b>
Introduction .....	322
Contexte biographique et répartition des lettres .....	322

Thèmes et caractéristiques des lettres .....	322
Lettre 1 – La Châtre, 30 mai [1837].....	325
Lettre 2 – Lyon, 29 juillet 1837 .....	328
Lettre 3 – Bellagio, [autour du 22]octobre 1837.....	335
Complément à la lettre 3 sur la préface aux transpositions pour piano des symphonies de Beethoven.....	343
Lettre 4 – [Bellagio, novembre 1837 ?].....	344
Lettre 5 – Milan, février 1838.....	349
Lettre 6 – Venise, 3 juin 1838.....	355
Lettre 7 – Rome, 1 <sup>er</sup> mars 1839.....	362
Lettre 8 – Lucques, 28 août 1839 .....	369
Lettre 9 – Portsmouth, 17 août 1840 .....	373
Lettre 10 – Nonnenwerth, 16 octobre 1841 .....	377
<b>2. 3. 6. Compléments : divers textes relatifs à ces 10 lettres de Liszt à Massart [série 1] .....</b>	<b>379</b>
2. 3. 6. 1. Complément n° 1 à la lettre n° 9 de Liszt à Massart du 17 août 1840.....	379
Lettre du comité pour le monument de Beethoven à Bonn adressée à Liszt le 30 novembre 1839. ....	379
2. 3. 6. 2. Compléments n° 2 aux lettres à Massart, sur le thème des éditeurs de musique hors de France : deux lettres de Liszt à des éditeurs de musique pour la publication de ses œuvres en Angleterre. ....	381
Lettre de Liszt à Ignaz Moscheles à Londres : complément à L. 4 à Massart de novembre 1837 .....	382
Lettre de Liszt aux éditeurs Breitkopf & Härtel à Leipzig (éditée par La Mara en 1905). Complément à L. 6 du 3 juin 1838 (édition des symphonies de Beethoven) et L. 7 du 1er mars 1839 (édition à Londres). ....	385
2. 3. 6. 3. Complément n° 3 aux lettres de Liszt à Massart, série 1 : rectifications apportées par mes soins à l'édition de Vier pour les lettres à Massart n° 1 à 9 (Synthèse empruntée à mon mémoire de master). ....	386
Renouvellement de l'édition de Jacques Vier : principes, résultats .....	386
Rectifications de détail.....	387
Corrections portant sur le sens du texte .....	387
Élucidation des noms de personnes et de lieux : résultats.....	390
Questions restant en suspens .....	393
<b>2. 3. 7. Transcription annotée et commentée des lettres de Liszt à Massart [Série 2 des lettres de Liszt à Massart (1844-1849), 10 lettres].....</b>	<b>395</b>
2. 3. 7. 1. Introduction : un contexte biographique de crise familiale au cœur de ces lettres.....	395
La deuxième série des lettres à Massart. Répartition chronologique : 1844-1849. Thème central : conflit avec Marie d'Agoult sur l'éducation des enfants. ....	395
La rupture entre Liszt et Marie d'Agoult et le conflit concernant leurs enfants (avril 1844 – juin 1845). L'homme intime. ....	396

La période virtuose : tournées triomphales du « saltimbanque ». L'homme public.....	397
Hiatus entre le virtuose triomphant et le père aux abois. Une question de légitimité ?.....	398
2. 3. 7. 2. Remarques sur l'édition de Vier : très peu de négligences.....	399
Lettre 11 – Toulouse, 26 août 1844.....	400
Lettre 12 – Madrid, vers le 20 novembre 1844.....	403
Lettre 13 – Gibraltar 6 mars 1845 .....	405
Lettre 14 – Malaga, 8 mars 1845 .....	409
Lettre 15 – Marseille, 27 avril 1845 .....	412
Lettre 16 – Marseille, 2 mai 1845.....	417
Lettre 17 – Avignon, 6 mai 1845 .....	419
Lettre 18 – Lyon, 17 mai 1845 .....	421
Lettre 19 – Kiev, février 1847 .....	425
Lettre 20 – Weymar, 12 Juillet 1849.....	428
<b>2. 3. 8. Compléments : divers textes relatifs à ces 10 lettres de Liszt à Massart [série 2].....</b>	<b>431</b>
2. 3. 8. 1. Engagement de Liszt à payer une pension à Marie d'Agoult pour Blandine, par l'intermédiaire de Massart. Paris, 10 mai 1844.....	431
Éclaircissements sur le destinataire et l'objet de ce document.....	431
2. 3. 8. 2. Échange de lettres entre Liszt et ses deux filles début mars 1845.....	431
2. 3. 8. 3. Lettres de Liszt à sa mère sur la question des enfants (extraits) .....	435
2. 3. 8. 4. Lettres de Madame Bernard à Massart et à Liszt (1845-1846).....	437
<b>2. 4. Les dix lettres de Franz Liszt à divers autres destinataires.....</b>	<b>444</b>
2. 4. 1. Introduction : intérêt et organisation.....	444
Intérêt de ce corpus : une variété de facettes de l'écriture de Liszt, à divers moments de sa vie.	444
Organisation : ordre chronologique restitué et commentaires.....	444
Élucidation de dates et de destinataires. ....	444
Éclairages sur le contexte des différentes lettres et commentaires.....	445
<b>2. 4. 2. Transcription commentée et annotée de ces dix lettres.....</b>	<b>445</b>
Lettre 1 à Euphémie Didier – Genève, 12 février 1831.....	446
Lettre 2 à Euphémie Didier – Genève, fin mars (ou septembre ?) 1831 .....	448
Lettre 3 – À Lamartine - Genève, 27 septembre 1835.....	451
Lettre 4 – À l'abbé Deguerry, Paris, fin mai 1836.....	455
Lettre 5 – À Hermann Cohen, [Lausanne, le 13 ou le 14 juillet 1836 ?].....	457
Lettre 6 – À la baronne Eskeles, Milan, le 2 septembre 1838.....	459
Lettre 7 – À Hortense Allart – Rome, 11 mai 1839.....	461
Lettre 8 – À [Marie Pleyel], Winchester (papier illustré), sans date, [mi-décembre 1840].....	465
Lettre 9 – À [Maurice] Schlésinger – [Paris] 22 mars 1841.....	469
Lettre 10 – Copie de lettres à Janin, et de la Narration de la Cérémonie de Grätz, Grätz (sans date) [13-25 mai 1846] .....	471

<b>2. 4. 3. Compléments : divers textes relatifs à ces dix lettres de Liszt .....</b>	<b>479</b>
2. 4. 3. 1. Compléments à la lettre de Liszt à Lamartine datée de Genève, 27 septembre 1835...	479
1 - Réponse de Lamartine à Liszt, Saint-Point, 1 <sup>er</sup> novembre 1835.....	479
2 - Citation d'un article de Lamartine dans une lettre de Blandine Liszt à Carolyne de Sayn-Wittgenstein (12 décembre 1860) .....	481
2. 4. 3. 2. Analyse de l'écriture épistolaire de Liszt dans sa lettre à Jules Janin envoyée de Pest mi-mai 1846. Comparaison avec une autre version de cette lettre. ....	483
2. 4. 3. 3. Analyse de l'écriture de Liszt dans « La narration de la Cérémonie de Grätz » .....	488
Étude comparative : une autre narration de cette cérémonie dans une lettre de Liszt à une amie. ....	489
Essai d'analyse du travail d'écriture de Liszt. ....	490

## **Conclusion ..... 493**

### **3. 1. Les apports principaux de ma thèse ..... 495**

3. 1. 1. Bilan éditorial .....	495
3. 1. 1. 1. Publication des soixante-six lettres du corpus, dont cinq inédites .....	495
3. 1. 1. 2. Un ensemble de trente-cinq documents complémentaires, dont douze lettres supplémentaires de Liszt et dix lettres inédites d'autres correspondants. ....	496
3. 1. 2. Apports thématiques.....	497
3. 1. 3. Apports sur l'écriture épistolaire de Liszt .....	498

### **3. 2. Perspectives ..... 500**

3. 2. 1. Édition électronique de la correspondance de Liszt .....	500
3. 2. 2. Intérêt musicologique de la correspondance de Liszt.....	501

## **Bibliographie..... 503**

## **Annexes ..... 515**

Annexe 1 – Liste des albums de la BnF contenant les archives Daniel Ollivier (NAF 25175-25198) .....	517
Annexe 2 – Album NAF 25179 - Liste des autographes.....	518
Annexe 3 – Album NAF 25180 - Liste des autographes.....	519
Annexe 4 – Portrait de Franz Liszt par Ary Scheffer, reproduction lithographique .....	522
Annexe 5 – Reproduction d'autographes : deux adresses .....	523
Annexe 6 – Lettre de Liszt à sa mère du 9 janvier 1831.....	524
Annexe 7 – Reproduction d'autographes : lettre de Liszt à Daniel Ollivier du 11 juin 1886.....	525
Annexe 8 – Reproduction d'autographes : papier à lettre illustré, lettre de Liszt à Massart du 17 août 1840 .....	527
Annexe 9 – Tombe d'Anna Liszt au cimetière Montparnasse.....	528

Annexe 10 – Méthodologie : identification d'un fragment d'autographe énigmatique .....	529
Annexe 11 – L'édition musicale à Paris vue à travers les lettres de Franz Liszt à Lambert Massart (1837-1840).....	541
Annexe 12 – Repères biographiques en lien avec les lettres du corpus.....	563
<b>Index des œuvres littéraires de Franz Liszt .....</b>	<b>569</b>
<b>Index des œuvres musicales de Franz Liszt .....</b>	<b>571</b>
<b>Index des noms propres.....</b>	<b>574</b>
<b>Table des matières détaillée.....</b>	<b>585</b>



## LISZT ÉPISTOLIER

Portrait du compositeur à travers soixante-six lettres  
conservées à la Bibliothèque nationale de France.

### Résumé

Ma thèse a deux objectifs : contribuer à la publication de la vaste correspondance de Liszt, et interroger son rapport à l'écriture épistolaire. Une réédition critique de l'ouvrage de Jacques Vier, *Franz Liszt. L'artiste. Le clerc. Documents inédits*, Paris, Le Cèdre, 1950, complétée par d'autres lettres conservées à la BnF, forme un corpus de soixante-six lettres de Liszt. S'y ajoutent des lettres de divers correspondants. Ma publication apporte quinze lettres inédites, dont cinq de Liszt, des corrections à l'édition de Vier, et des données commentées sur l'édition musicale et sur des drames de la vie familiale de Liszt.

Une analyse des autographes interroge le complexe du virtuose face à l'écriture : admirant les modèles littéraires du Grand Siècle, il s'en écarte en effet, mais son style épistolaire présente la clarté et la concision des Lumières.

Une édition générale de la correspondance de Liszt, toujours en attente, pourrait être facilitée par la technologie informatique, évolutive.

**Mots clés** : correspondance ordinaire de Liszt ; complexe épistolaire de Liszt ; style épistolaire de Liszt ; édition musicale ; Lambert Massart ; Anna Liszt ; Daniel Liszt ; Daniel Ollivier ; Liszt et la paternité.

### Abstract

***Liszt the letter writer. Portrait of the composer through sixty-six letters kept at the Bibliothèque nationale de France (National Library of France).***

My thesis has two goals: to contribute to the publication of Liszt's vast correspondence, and to question his connection to epistolary writing. A critical reissue of Jacques Vier's work *Franz Liszt. L'artiste. Le clerc. Documents inédits (Franz Liszt. The artist. The clerk. Unpublished documents)*, Paris, Le Cèdre, 1950, completed by other letters kept at the BnF, forms a corpus of sixty-six letters by Liszt. To this, letters by several correspondents are added. My publication contributes fifteen unpublished letters, five by Liszt, corrections to Vier's edition, and commented data on the musical edition and dramas in Liszt's family life.

An analysis of the manuscripts questions the virtuoso's complex towards writing: admiring the literary models of the Grand Siècle, he quite diverges from them but his epistolary style presents the clarity and conciseness of the Enlightenment.

A general edition of Liszt's correspondence, still pending, could be facilitated by evolving computer technology.

**Keywords**: Liszt's ordinary correspondence; Liszt's epistolary complex; Liszt's epistolary style; musical edition; Lambert Massart; Anna Liszt; Daniel Liszt; Daniel Ollivier; Liszt and fatherhood.